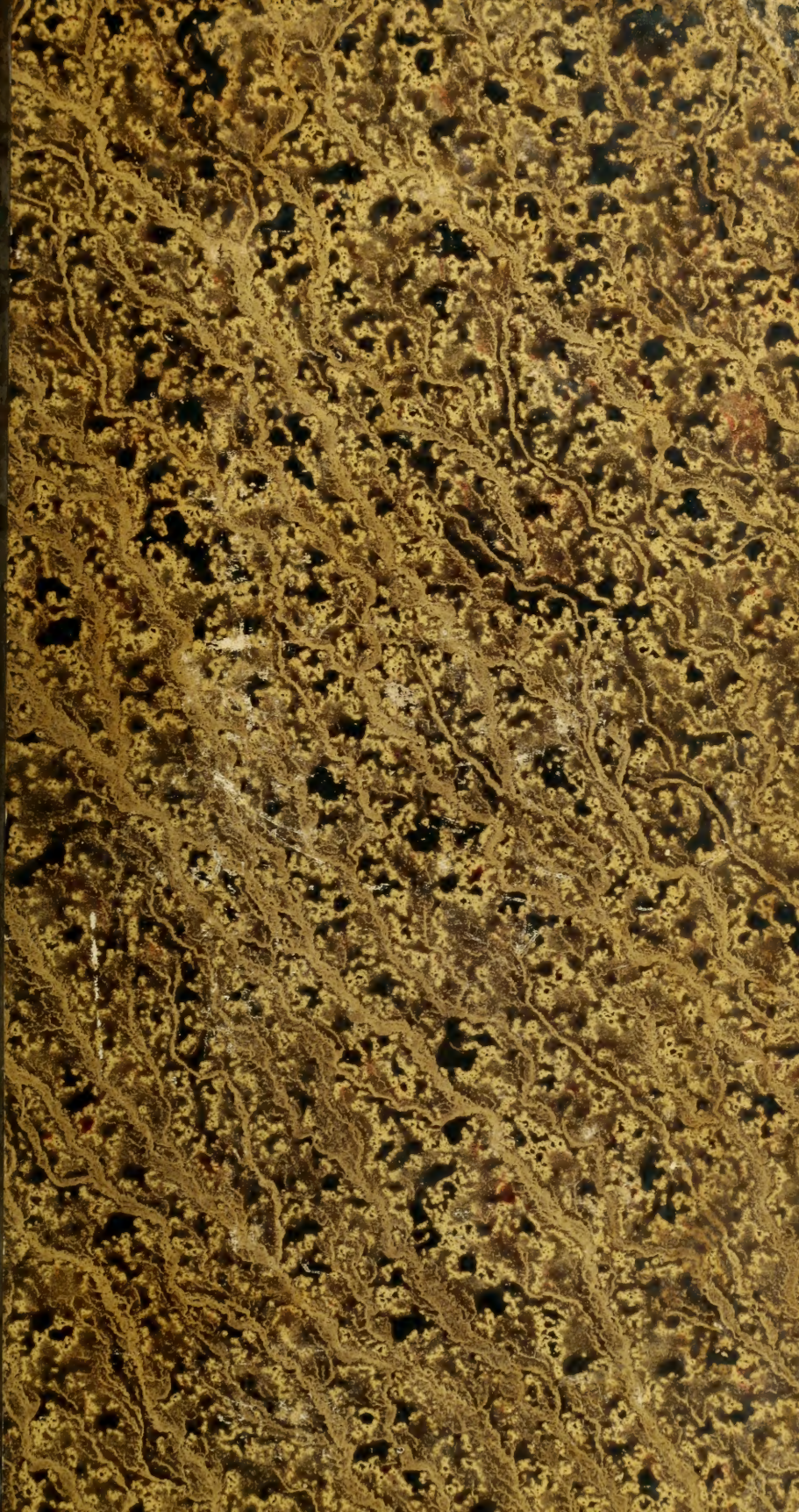


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

# REVUE

DES

# DEUX MONDES.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/v8revuedesdeuxmond1839brux

# REVUE

DES

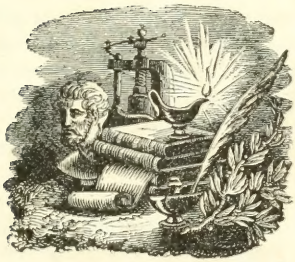
# DEUX MONDES,

AUGMENTÉE

D'ARTICLES CHOISIS DANS LES MEILLEURS REVUES ET RECUEILS PÉRIODIQUES.

---

TOME HUITIÈME.



Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
ADOLPHE WAHLEN ET Cie.

1839

# EXPÉDITION

DE LA RECHERCHE

# AU SPITZBERG [1].

## X.

## LES FÉROE.

Le 14 juin 1839, à midi, la corvette *la Recherche*, commandée par M. le capitaine Fabvre, appareillait dans le port du Havre pour entreprendre un second voyage au Spitzberg. Le ciel était pur, la mer calme; une foule de spectateurs venaient de se ranger le long du quai, les uns pour satisfaire un sentiment de curiosité, d'autres pour nous envoyer encore un dernier adieu. Debout sur la dunette, nous regardions tour à tour la terre de France qui s'effaçait peu à peu derrière nous, l'espace immense qui se déroulait à nos yeux, et tour à tour notre pensée s'en allait du passé à l'avenir, des regrets d'affection aux désirs de voyage.

Tandis que nous nous abandonnions aux tristes réflexions du départ, la brise, qui d'abord n'enflait que légèrement nos voiles, comme pour nous retenir plus longtemps en vue du sol de France, fraîchit tout à coup et nous poussa rapidement au large; puis elle tourna contre nous, et nous nous mîmes à louvoyer péniblement pour sortir de la Manche. Le cinquième jour, nous n'avions pas encore doublé la côte d'Angleterre; nous étions au pied du château de Douvres. Au vent contraire succédèrent le calme et la pluie, les deux accidents atmosphériques les plus ennuyeux d'un voyage maritime. Quand les voiles privées de vent s'affaissent et tombent avec lourdeur le long des mâts,

(1) Voir la livraison du 15 mai 1839.

quand la brume enveloppe l'horizon, et qu'une pluie incessante fatigue la patience des promeneurs les plus intrépides, l'aspect d'un navire présente un tableau assez singulier. Tandis que les matelots, la tête enveloppée comme des moines dans le capuchon de leur caban, se tiennent silencieusement accroupis au pied des bastingages ou contre la chaloupe, les passagers s'en vont cherchant quelque distraction. Celui-ci écoute les récits de la vie nomade et les histoires de naufrages; celui-là ébauche un dessin auquel un mouvement de roulis imprime tout à coup une tache ineffaçable; cet autre essaye de se dérober la vue des nuages du ciel, en s'entourant d'un nuage de fumée. Il en est qui se mettent hardiment à l'étude; mais bientôt l'impatience les gagne aussi, l'ennui se peint sur leur figure : ils ferment les livres pour venir voir où est le cap, pour demander combien on file de nœuds, et consulter l'expérience du timonier sur l'état de l'atmosphère et les probabilités d'un changement de temps.

Le 25, enfin, le vent tourna au sud, et le 28, dans la nuit, nous aperçûmes une grande masse de rocs carrés, debout au milieu de l'Océan, comme une forteresse. C'était une des îles qui forment l'archipel des Féroe. Au nord, on distinguait plusieurs lignes successives de roches et des montagnes, les unes échancrées et ondulantes, d'autres taillées à vive arête, s'élançant d'un seul jet au-dessus des vagues, et portant dans les airs leur tête couronnée de neige. En les examinant sur toute leur surface, on voyait qu'il n'y avait là ni arbres, ni végétation. C'étaient des roches nues comme celles d'Islande, scindées çà et là par des baies profondes, ou séparées l'une de l'autre par les flots. La brume grisâtre qui retombait comme un voile de deuil le long de ces montagnes, les longues bandes de vapeurs qui ceignaient leur sommet, les flots orageux qui se brisaient à leur pied, tout contribuait à donner à ces îles l'aspect le plus sombre et le plus étrange. De tous côtés, nous cherchions une pointe de clocher, une habitation, et nous n'en distinguions point, car il n'y a que de pauvres cabanes situées à une longue distance l'une de l'autre, cachées au pied des rocs, si étroites et si basses qu'on ne les découvre que lorsqu'on arrive sur le lieu même où elles sont construites. Vers le matin, nous tirâmes un coup de canon pour appeler un pilote; mais nous n'éveillâmes qu'une troupe de mouettes et de stercoraires qui s'enfuirent en poussant un cri rauque et plaintif. Du côté des montagnes, on ne voyait aucun mouvement; on eût dit une terre déserte ou ensevelie dans le silence de la mort. Une heure après, nous répétâmes notre signal, et nous finîmes par apercevoir dans le lointain une barque qui s'avançait vers nous, portant un mouchoir rouge au haut d'une perche. C'était la barque du pilote. Il monta à bord de notre bâtiment, et, pour se donner plus d'assurance, mit dans sa bouche une moitié de tige de tabac. Pendant que nous virions de bord pour éviter les écueils et pénétrer dans le détroit de Thorshavn, le Féroien examinait avec une curiosité d'enfant toutes les manœuvres et l'attirail de *la Recherche*. Jamais il n'avait vu, disait-il, un aussi beau navire. L'habitacle en cuivre lui fascinait les yeux, et le cabestan était pour lui une chose prodigieuse. Cet homme avait, du reste, une bonne et honnête physionomie, qui semblait nous présager l'honnêteté des insulaires que nous allions voir, en même temps que son costume nous annonçait leur misère.

Sa veste de vadmel et son pantalon avaient été si souvent rapiécés, qu'à peine distinguait-on l'étoffe première sur laquelle une main plus patiente qu'habile avait fait une espèce de mosaïque avec une quantité de pièces de toutes couleurs et de toutes formes. Son bonnet n'était qu'un lambeau de vadmel plissé par le haut, et sa chaussure un carré de peau de mouton plié sur le pied et lacé avec une courroie.

Après avoir couru des bordées pendant plusieurs heures, le pilote nous fit jeter l'ancre dans une baie assez large, mais peu sûre, en face de Thorshavn. C'est la grande ville du pays, ou, pour mieux dire, l'unique ville, le séjour du gouverneur, du juge, le centre du commerce, bref, la cité dont le pêcheur raconte les merveilles à ses enfants, comme un provincial débonnaire raconte celles de Paris. Il y a huit siècles que le nom de Thorshavn était déjà écrit dans les chroniques du pays, et ce nom indique encore son origine païenne. C'est là que les habitants des Féroe se rassemblaient autrefois chaque année pour juger leurs querelles et délibérer sur leurs intérêts. C'est là qu'en l'an 998 le peuple adopta la religion chrétienne, et, sur la fin du XVIe siècle, se convertit au protestantisme. Enfin, que dirai-je de plus? on y compte aujourd'hui une dixaine de fonctionnaires publics et six cent cinquante habitants. La situation de cette ville est singulière et très-pittoresque. Qu'on se représente au fond du golfe un demi-cercle de montagnes escarpées et sauvages. Là s'élève une langue de terre ou plutôt un banc de roche posé en droite ligne au milieu des flots, au centre du cercle, comme une flèche au milieu d'un arc. C'est sur ce banc de roche que la plupart des maisons ont été construites. Elles sont toutes rangées symétriquement sur deux lignes, et serrées l'une contre l'autre comme les boutiques de la place de Leipzig dans les grands jours de foire. Les rues qui traversent ce triple amas d'habitations sont si étroites, que deux chevaux n'y marcheraient pas de front, et si rocailleuses, si escarpées, que pour pouvoir passer en certains endroits avec quelque chance de sécurité, il faut se cramponner au roc avec les pieds et les mains. En hiver, par un jour de verglas, la descente d'un de ces rocs peut être regardée comme un exercice d'équilibriste assez hasardeux. Du reste, l'aspect des maisons est en parfaite harmonie avec celui des rues. A part celles qui appartiennent au gouvernement et qui sont occupées par les fonctionnaires, presque toutes ne sont que de pauvres cabanes bâties sur le même modèle, non pas comme celles d'Islande, avec des blocs de lave, ni comme celles de Norwége, avec de grosses poutres arrondies, mais tout simplement avec quelques douzaines de planches clouées l'une contre l'autre. C'est un genre d'habitation qui forme la transition entre la tente nomade et l'édifice cimenté. Elles sont si frêles, que l'hiver on est obligé de les amarrer avec des câbles pour que le vent ne les emporte pas. Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, et sont uniformément coupées en deux parties par une cloison. D'abord on entre dans la cuisine, qui n'a ni planches sur le sol, ni fenêtres. Le jour y pénètre ou par la porte ou par la cheminée. Pour tout meuble, on y trouve quelques vases en terre, quelques ustensiles en bois, un ossement de dauphin pour siége, et d'autres ossements servant de pelle ou de fourgon. La seconde pièce est éclairée par deux ou trois vitraux. C'est là le séjour habituel de la famille; c'est là que les femmes cardent la laine, tissent

le vadmel; c'est là que père, mère, enfants, reposent entassés l'un près de l'autre sur quelques planches recouvertes d'un peu de paille. Cet espace étroit, privé d'air, inondé par la fumée du feu de tourbe, exhale une odeur nauséabonde à laquelle l'étranger s'habitue difficilement. Mais quelle douce surprise n'éprouve-t-on pas lorsqu'au milieu de cette lourde atmosphère on voit surgir des physionomies dont la misère n'a pu altérer l'heureuse expression, des femmes remarquables par l'harmonie de leurs traits, la fraîcheur de leur teint, et des enfants d'une grâce charmante! Tout cette population des Féroe est fort belle. Pendant le temps que nous avons passé à Thorshavn et sur les autres côtes, nous n'avons pas rencontré un seul être difforme ou estropié, et souvent, dans nos promenades à travers la ville, nous nous arrêtions, surpris tout à coup par la mâle et forte stature d'un pêcheur, ou le regard plein de candeur et le visage riant d'une jeune fille.

Un soir, j'entrai dans une des cabanes les plus sombres que nous eussions encore rencontrées. La mère de famille vint à nous et nous remercia avec une touchante simplicité de vouloir bien visiter sa demeure. C'était une jeune femme dont les inquiétudes matérielles, le travail, peut-être le besoin, avaient attiédi le regard et décoloré la figure, et qui pourtant souriait encore d'un sourire si doux, qu'à le voir, en passant, on n'eût pas deviné tout ce qu'il cachait de souffrance. Elle portait sur ses bras un enfant dont ses lèvres effleuraient de temps à autre les cheveux bouclés; une petite fille que l'approche de quelques étrangers avait fait fuir s'était réfugiée près d'elle et la tenait par un pan de sa robe, en roulant sur nous de grands yeux bleus étonnés, et trois autres enfants, debout près de la fenêtre, formaient le fond du tableau. La pauvre mère nous raconta sa vie, ses longues veilles d'hiver, ses travaux dans les champs ou près du foyer. Après nous avoir ainsi dépeint, sans recherche et sans emphase, son existence laborieuse, au lieu de se plaindre et de murmurer, elle bénissait la Providence qui avait pris soin d'elle et des siens. « Nous sommes de pauvres gens, disait-elle; mais, grâce à Dieu, tout va bien encore dans notre modeste demeure. Mon père en mourant me laissa pour héritage un bateau. Mon mari est bon pêcheur. Moi, je travaille pour les riches pendant l'hiver, et je cultive, pendant l'été, un petit champ pour lequel nous n'avons à payer qu'une faible redevance. Ainsi les jours s'en vont, et au bout de l'année il se trouve que nous avons encore de quoi acheter assez d'orge pour nous nourrir, assez de laine pour nous habiller. Le temps le plus rude fut celui où mes enfants étaient si jeunes, que pour m'occuper d'eux il fallait renoncer à mon travail de chaque jour; mais les voilà qui grandissent, et bientôt ils pourront m'aider. »

A ces mots, elle jeta sur eux un regard tout joyeux, et les enfants semblaient, par l'expression de leur physionomie, confirmer son espoir. Pour moi, en l'écoutant parler avec tant de calme et de résignation, je condamnais toutes les élégies écrites sur des tristesses mensongères, et j'admirais cette sagesse de la Providence qui répand sous le chaume les germes féconds de l'espoir, et met dans le cœur des pauvres une source infinie de douces satisfactions.

Cette ville de Thorshavn, composée de quelques centaines de cabanes, est pourtant une ville de guerre. A l'entrée du port, on aperçoit une forteresse,

construite autrefois par le héros des Féroe, Magnus Heinesen (1), pour protéger sa terre natale contre les invasions des corsaires. C'était jadis, disent les gens du pays, un bastion assez large, défendu par plusieurs bonnes pièces d'artillerie. Mais la guerre a éclaté, et le fort de Thorshavn a eu son jour de deuil et de désastre. La résignation passive avec laquelle il se soumettait à son sort, ne l'a point empêché d'être dévasté. En 1803, les pêcheurs de Nordœ signalèrent une frégate portant le drapeau français. Bientôt cette frégate apparut dans la rade de Thorshavn, et vint fièrement jeter l'ancre au pied de la forteresse. On reconnut alors que ce vaisseau, paré de notre pavillon, était une frégate anglaise, et il était facile de deviner ses intentions; car le Danemark, allié à la France, se trouvait alors fort peu dans les bonnes grâces de l'Angleterre. Le gouverneur ne pouvait penser à se défendre sans compromettre le sort de toute la ville; il envoya à bord de la frégate douze hommes en qualité de parlementaires. Les Anglais les retinrent prisonniers. Il en renvoya douze autres, qui furent également arrêtés. Les habitants de Thorshavn, indignés d'une telle perfidie, voulaient courir aux pièces de canon et engager le combat; mais les Anglais ne leur en donnèrent pas le temps. Ils descendirent à terre en grand nombre, s'emparèrent de la forteresse, enclouèrent les canons, démolirent une partie du bastion, puis s'en retournèrent à bord de la frégate. L'histoire ne nous a pas conservé le nom de ces hommes qui s'en vinrent avec tant d'audace dans une mer paisible, masqués par un pavillon étranger, qui eurent la gloire de faire prisonniers vingt-quatre pêcheurs, de descendre en plein jour sur une terre sans défense, et de dévaster un bastion abandonné. Il faut croire que les annales maritimes anglaises sont, à cet égard, plus complètes que celles des Féroe. Les héros de cette glorieuse campagne doivent être inscrits tout près de ceux qui, dans un temps d'armistice, sans aucune déclaration de guerre, s'en allèrent un matin incendier la flotte de Copenhague.

Maintenant la forteresse de Thorshavn n'est plus qu'un bastion en terre, défendu par quelques canons, et gardé par une troupe de vingt-quatre chasseurs qui joignent à leur métier de soldat celui de matelot. Ce sont eux qui conduisent la barque du gouverneur, ou du *landfoged* dans leurs excursions à travers les différentes îles.

(1) C'était le fils d'un Norwégien qui s'établit aux Féroe, et, après la réformation, devint prêtre. Magnus se dévoua à la vie maritime et se distingua de bonne heure par sa hardiesse et son courage. Avec un bâtiment mal équipé et une troupe peu nombreuse, il s'en allait intrépidement à la rencontre des flibustiers anglais, allemands, qui infestaient alors les côtes d'Islande et des Féroe. Frédéric II, pour le récompenser de ses services, lui donna le commandement d'une corvette danoise. Ce fut avec cette corvette que Magnus s'empara d'un bâtiment anglais chargé de marchandises des Féroe. Les Anglais réclamèrent et prétendirent que leurs denrées provenaient des îles Shetland. L'ennemi juré des pirates fut lui-même accusé de piraterie, et paya de sa tête un crime supposé. Magnus fut exécuté en 1589. Peu de temps après, son innocence fut reconnue, et celui des juges qui avait le plus contribué à faire prononcer sa sentence, fut condamné à une amende considérable. Il existe aux Féroe plusieurs chants traditionnels sur ce héros du peuple.

La meilleure défense de Thorshavn n'est pas dans ce simulacre de forteresse, mais dans l'aspect de ses rues et de ses environs. Comment la cupidité humaine pourrait-elle être éveillée, comment une idée de vengeance pourrait-elle se soutenir à la vue de ces collines incultes, de ces habitations dépourvues de tout objet de luxe, occupées par des familles souffrantes et résignées? Autour de Thorshavn, il n'y a ni arbres, ni moisson, seulement çà et là quelque maigre enclos de verdure et quelque champ d'orge plus maigre encore, où le laboureur ne récolte souvent que des tiges de paille avortées, des épis sans grain. Les habitants de cette ville sont plus à plaindre encore que ceux des campagnes, car le sol qu'ils occupent ne leur permet pas d'élever des bestiaux; ils n'ont pour toute ressource que le produit de leur pêche ou de leur industrie. Les femmes tricotent une certaine quantité de bas de laine et sont malheureusement obligées de les vendre à un très-bas prix. Aussi, tandis que toutes les autres petites villes du Nord, Reykiawick, Tromsœ, Hammerfest, s'accroissent d'année en année et s'embellissent, la ville de Thorshavn reste complétement stationnaire. Pas un particulier ne parvient à s'y enrichir, pas un pêcheur ne peut élever une maison à la place de sa chétive cabane. La vie soucieuse à laquelle sont condamnés ces pauvres gens comprime leur développement intellectuel. Presque tous savent lire, beaucoup savent écrire; mais ils ne s'associent pas, comme les paysans norwégiens du Gudbrandsdal, pour se procurer des livres et des journaux, et on ne trouve pas chez eux, comme chez les paysans d'Islande, des sagas imprimées ou manuscrites. Il y a maintenant dans chacune des Féroe une école ambulante, ou une école fixe; mais tous ceux qui aspirent à devenir prêtres, ou à occuper quelque emploi civil, doivent faire leurs études en Danemark. Grâce au zèle de quelques hommes intelligents, on a cependant fondé une bibliothèque à Thorshavn. Le gouvernement lui a donné une somme de 1500 francs. Divers particuliers lui ont envoyé des livres. Les prêtres, les fonctionnaires, les principaux habitants des Féroe payent chaque année pour l'agrandir une légère contribution. Avec ces faibles ressources, on est parvenu à rassembler près de cinq mille volumes, parmi lesquels il se trouve un assez grand nombre d'ouvrages choisis.

C'est dans cette ville aussi que demeure l'unique médecin des Féroe. Il reçoit des appointements fixes et doit traiter gratuitement les pauvres du pays. Mais il est impossible qu'un seul homme puisse porter secours à toutes les familles dispersées sur tant de côtes différentes. Souvent la mer est si grosse et le vent si orageux, qu'on ne peut aller d'une île à l'autre, et tandis que le médecin ou le prêtre attend que la vague se calme, pour pouvoir porter au malade un dernier remède ou une dernière consolation, l'humble enfant des Féroe meurt comme il a vécu, avec douleur et résignation.

Enfin on trouve encore à Thorshavn un hôpital : ce n'est qu'une modeste maison en bois bâtie au bord de la mer; mais elle est ouverte aux étrangers comme aux hommes du pays. Ceux qui y entrent y sont traités avec une pitié touchante et une sollicitude qui ne se dément jamais. Quand nous arrivâmes dans cette ville, il y avoit là un matelot de Boulogne. Une nuit, au milieu d'un violent orage, il avait été saisi sur le pont par une vague, jeté contre le grand mât, et il s'était cassé la jambe. Son capitaine essaya de la lui redresser à

l'aide de quelques planchettes et d'un peloton de ficelle, puis il le conduisit à Thorshavn et s'en retourna en France. Le malheureux était là depuis deux mois, seul au milieu d'un peuple étranger dont il ne comprenait pas la langue, incapable de se lever, et ne voyant du matin au soir que les brumes ou les flots de la mer. Le médecin venait le voir tous les jours, et pour tâcher de le distraire dans la solitude, il lui enseignait à lire. Sa plus grande joie, depuis qu'il était là, avait été d'apprendre notre arrivée. Il s'efforçait de se lever sur son lit pour voir par la fenêtre le haut des mâts du navire, et quand nous entrâmes dans sa chambre, il salua militairement le capitaine, et nous raconta dans son langage simple et naïf sa rude traversée en Islande, et son arrivée aux Féroe. On remarquait à la vivacité de son regard le bonheur qu'il éprouvait à voir des compatriotes, à entendre parler sa langue, et quand nous lui demandâmes s'il avait besoin d'argent : — Non, répondit-il, je n'ai besoin de rien; mais si, comme je le crois, vous avez des matelots de Boulogne à bord, oh! je voudrais bien qu'il leur fût permis de venir me voir.

Notre première impression, en pénétrant dans les défilés rocailleux de Thorshavn, avait été assez pénible. Cependant à peine avions-nous passé quelques jours dans cette ville que nous songions déjà à regret qu'il faudrait bientôt la quitter. Dans la maison du fonctionnaire comme dans celle du pêcheur, partout nous avions été reçus avec un empressement social. Quand nous passions dans les rues, nous ne voyions que de bonnes et franches physionomies, des femmes qui s'inclinaient gracieusement à notre approche et des hommes toujours prêts à nous servir de guides, à nous conduire dans leurs bateaux. Puis, si l'intérieur de la ville n'offre qu'un triste coup d'œil, toutes ces montagnes qui bordent le golfe, ces îles bleuâtres qu'on aperçoit dans le lointain, sont magnifiques à voir. J'aimais à monter le soir au-dessus de la colline où s'élève la forteresse, à regarder au-dessous de moi cet humble cité du Nord avec ses toits de gazon et de lambris, ces cabanes pareilles à des bateaux qu'un coup de vent aurait poussés sur la côte, et cette mer sillonnée de distance en distance par une grande roche noire ou une montagne. Déjà nous commencions à retrouver ces belles nuits crépusculaires des régions septentrionales. Le soleil ne disparaissait que très-tard à l'horizon, et quand on cessait de le voir, toute la surface du ciel restait imprégnée d'une douce lumière. Seulement il y avait plus de silence que dans le jour, et on n'entendait que le bruit mélancolique de la vague qui roulait sur le sable du rivage, puis se retirait en lui laissant comme trophée une frange d'écume, une guirlande d'algue. Il y a dans ces heures de solitude passées au bord de la mer, dans ce murmure uniforme et plaintif des flots, dans cet espace immense où la pensée s'enfuit de vague en vague avec le regard, un charme que nul idiome ne peut peindre, que nul chant ne peut exprimer. En sortant de là, on se sent plus léger et plus fort. Il semble que la brise qui court sur les flots rafraîchit l'âme, et que la vue de l'espace agrandit l'intelligence.

Mais je ne donnerais qu'une idée bien imparfaite des Féroe, si je me bornais à parler de Thorshavn et de ses collines. Tout cet archipel offre aux regards étonnés de l'artiste les situations les plus romantiques, le points de vue les plus pittoresques. Il se compose de vingt-cinq îles, dont dix-sept sont habitées.

En allant d'une de ces îles à l'autre, tantôt on passe sous une masse de pierre percée comme un arc de triomphe, tantôt au pied d'un roc imposant comme une pyramide, aiguisé comme une flèche. Ici vous voyez s'ouvrir, à la base d'une montagne, une grande caverne sombre où le pêcheur entre hardiment avec son bateau pour poursuivre les phoques qui vont y chercher un refuge; là c'est une muraille à pic dont le pied de l'homme n'a jamais touché les parois glissantes; plus loin, une roche minée à sa base par les vagues qui la battent sans cesse, et projetant sur la mer son front chauve noirci par le temps.

L'histoire de ces îles ressemble beaucoup à celle de l'Islande. Elles furent, comme l'Islande, découvertes dans un jour d'orage, peuplées, au temps de Harald aux beaux cheveux, par une colonie de Norwégiens, soumises d'abord à une sorte de gouvernement oligarchique, puis assujetties par la Norwége et réunies avec celle-ci, l'Islande et le Groenland, au Danemark à la fin du XIVe siècle. Elles sont maintenant administrées par un fonctionnaire danois qui a le titre de gouverneur, et divisées en six districts ou *syssel*. On y compte trente-neuf églises partagées entre sept prêtres. C'est une rude tâche pour les prêtres que de visiter, à certaines époques de l'année, ces paroisses disséminées sur l'Océan. Aussi leurs prédications ne peuvent-elles être très-régulières. Souvent ils se trouvent arrêtés par l'ouragan et retenus loin de leur demeure pendant des semaines entières (1); souvent aussi ils n'accomplissent qu'au péril de leur vie leur mission évangélique, et ce qu'il y a de plus triste encore dans les fonctions qu'ils viennent remplir dans ces îles, ce ne sont pas les rudes et dangereux voyages auxquels ils sont condamnés, c'est leur isolement. Ils habitent sur quelque grève silencieuse au milieu de deux ou trois cabanes, et ils apportent là les souvenirs d'une autre contrée et d'une autre existence, car ils sont tous Danois, et ils ont tous pris leurs grades à l'université de Copenhague.

L'archipel des Féroe s'étend du 16° 15 de latitude jusqu'au 62° 21. Sur toute cette surface, on ne compte pas plus de sept mille habitants. L'intérieur des îles est complétement désert. C'est au fond des bois seulement et le long des côtes que le paysan bâtit sa demeure; c'est là qu'il a son enclos de verdure et quelquefois son champ d'orge ou de pommes de terre. D'après les calculs de M. de Born, qui a mesuré tout ce pays en divers sens, il n'y a aux Féroe qu'une soixantième partie du sol livrée à la culture. Le reste n'est qu'une croûte pierreuse revêtue d'une couche de terre légère et sans consistance.

La vraie richesse des Féroiens consiste dans leurs moutons (2). Le mouton est presque pour eux ce qu'est le renne pour le Lapon, le phoque pour le

(1) Autrefois il y avait sur différents points des Féroe des sources d'eau bénite où les parents pouvaient aller baptiser leurs enfants, lorsque la mauvaise saison les empêchait de les porter au prêtre. Cet usage n'existe plus. Les parents portent le nouveau-né chez le prêtre, et souvent compromettent son existence par les fatigues et les dangers du voyage.

(2) C'est de là aussi que vient probablement le nom des îles (*Faaræ*, îles des brebis). Puisque nous en sommes à cette étymologie, je ferai observer en passant que c'est un pléonasme de dire les *îles* Féroe, le mot *æ*, placé à la fin de ce nom, signifiant déjà îles.

Groënlandais, ou le cocotier pour les habitants de la Guiane. Il leur donne tout ce dont ils ont besoin : nourriture, laine, suif ; et ce qu'ils peuvent mettre en réserve après avoir tissé leurs vêtements, ils le vendent pour se procurer les différentes choses qu'ils ne trouvent pas dans leur pays. Plusieurs Féroïens ont des troupeaux de cinq à six cents moutons, quelquefois plus; mais ce qui est étrange, c'est la négligence avec laquelle ils traitent cet animal, qui est pour eux une ressource si précieuse. Pas un fermier ne s'est encore avisé de construire une étable pour ses moutons, ou tout au moins un hangar où ils puissent trouver un refuge dans la mauvaise saison. Les malheureuses bêtes errent en tout temps sur les montagnes. L'hiver, elles sont forcées de chercher, comme les rennes, leur nourriture sous la neige. Si cette neige est durcie par le froid, elles périssent de faim ; quelquefois elles sont englouties sous une avalanche ; pendant les jours les plus rigoureux, elles cherchent un refuge dans les cavernes. Des tourbillons de neige en ferment souvent l'entrée, et les moutons restent là des semaines entières, privés de boisson et d'aliments. On en a vu qui, dans leur longue disette, en étaient venus à se ronger leur laine. Au mois de juin, le paysan se met à la recherche de son troupeau avec des hommes habitués à ces courses et des chiens exercés à traquer le mouton récalcitrant dans les ravins et les grottes. Chaque paysan reconnaît ses brebis à une marque particulière, et il les prend l'une après l'autre pour les tondre. Mais cette opération se fait encore d'une manière barbare. Le Féroïen ne coupe pas la laine du mouton, il l'arrache avec la main, et quelquefois si violemment, qu'il met la pauvre bête tout en sang; après quoi il lui rend sa liberté, et elle reprend sa vie sauvage. Les chevaux sont également abandonnés l'hiver et l'été à travers champs. On les va chercher à deux époques de l'année, la première fois pour porter l'engrais dans les prairies, la seconde pour porter la tourbe dans les fermes. Les vaches, grâce au produit journalier de leurs mamelles, ont seules le privilége de manger à un ratelier et de dormir dans une étable.

La chasse est encore pour les habitants de ces îles une ressource assez considérable. Il n'y a ici, il est vrai, ni ours, ni loups, ni renards ; mais peu de pays renferment une aussi grande quantité d'oiseaux. On les trouve par centaines sur toutes les côtes et sur toutes les montagnes. Les Féroïens les poursuivent avec une rare intrépidité; ils ne se bornent pas à tuer ceux qui errent sur la grève et planent sur la colline, ils gravissent, pour les dénicher, les sentiers les plus rudes et les rocs les plus escarpés. Si la roche où l'oiseau va faire son nid est tellement élevée, tellement polie à sa surface, que le Féroïen ne puisse s'y cramponner, il monte au sommet en faisant un détour, se suspend à une corde dont deux ou trois de ses compagnons tiennent le bout, et se laisse descendre jusqu'à l'endroit où il a vu l'oiseau se poser. Quand il s'est emparé de sa proie, il tire une ficelle attachée au bras d'un de ses compagnons, et ceux-ci le hissent au haut de la montagne. Mais parfois il arrive que la corde s'engage dans des interstices de roc, et que l'imprudent chasseur reste suspendu entre ciel et terre, ne pouvant ni descendre, ni remonter. Il y a quelques années un paysan de Nordœ passa ainsi tout un jour et toute une nuit au milieu des rocs, privé de nourriture, demi-nu, exposé au froid, et torturé

par la corde qui lui serrait les flancs. Dans son désespoir, il allait ronger la corde avec les dents, au risque de se tuer en tombant dans l'abîme, lorsque d'autres paysans arrivèrent à son secours. On parvint, après beaucoup d'efforts, à le délivrer de son affreuse situation, et, en posant le pied sur le sol, il tomba évanoui.

La pêche était autrefois, dans ces îles, une des occupations les plus importantes et les plus fructueuses; depuis plusieurs années, elle est beaucoup moins abondante, soit que les bancs de poissons aient changé de place, soit qu'ils aient réellement diminué; mais il reste toujours la pêche du dauphin, et celle-là pourrait faire oublier aux Féroiens toutes les autres. Dès qu'un pêcheur a reconnu, en pleine mer, la présence d'un troupeau de dauphins, il le signale aussitôt aux habitants de la côte, en arborant un pavillon particulier. Ceux-ci s'en vont sur la montagne, allument un feu de gazon, et bientôt ce signal télégraphique annonce à toutes les îles la joyeuse nouvelle. Les tourbillons de fumée flottent dans les airs, les feux éclatent de sommet en sommet; leur nombre, leur position, indiquent aux habitants des côtes éloignées l'endroit où se trouvent les dauphins. A l'instant le pêcheur détache sa barque du rivage; ses parents, ses voisins accourent à la hâte se joindre à lui; des femmes leur préparent des provisions, et ils s'élancent gaiement sur les flots. A Thorshavn, il y a ce jour-là un mouvement dont on ne saurait se faire une idée. Des femmes, des enfants, s'en vont tout effarés à travers la ville en criant : *Gryndabud, gryndabud* (nouvelle du dauphin)! A ce cri de bénédiction, toutes les portes s'ouvrent, toutes les familles sont en rumeur : c'est à qui ira le plus vite à son bateau, à qui sera le plus tôt prêt à fendre la lame avec l'aviron ou à déployer la voile. Le gouverneur et le landfoged accourent aussi, et se mettent à la tête de la caravane, avec leur chaloupe conduite par dix chasseurs en uniforme, et portant au haut du mât, la banderolle danoise. Quand tous les pêcheurs sont réunis à l'endroit désigné, ils se mettent en ordre de bataille, s'avancent, selon la position des lieux, en colonne serrée, ou forment un grand demi-cercle; ils enlacent dans cette barrière les dauphins étonnés, les poursuivent, les chassent jusqu'à ce qu'ils les amènent au fond d'une baie. Là, le cercle se resserre, les dauphins sont pris entre la terre et les bateaux, arrêtés d'un côté par la grève où le moindre mouvement imprudent les fait échouer, retenus de l'autre par des mains armées de pieux. Dans ce moment-là seulement, les pêcheurs sont préoccupés d'une singulière superstition. Ils ne veulent voir sur le rivage ni femmes, ni prêtres, car ils prétendent que les femmes et les prêtres doivent mettre en fuite le dauphin. Une fois que cet obstacle a disparu, il se fait un carnage horrible. Les pêcheurs frappent, égorgent, massacrent; le sang ruisselle à flots, la mer devient toute rouge, et ceux des dauphins qui pourraient encore s'échapper, perdent dans la vague ensanglantée leur agilité instinctive, et tombent, comme les autres, sous le fer acéré. Souvent on compte les victimes par centaines. Quand le carnage est fini, on traîne les dauphins sur le sable; le *syssehnand* apprécie la valeur de chaque poisson, leur grave une marque sur le dos, et le gouverneur en fait le partage. D'abord on prend, à titre de dîme, une part pour le roi, pour l'Église, pour les prêtres, une autre pour les fonctionnaires, une troi-

sième pour les pauvres, une quatrième pour ceux qui se sont associés à la pêche, tant par barque et tant par homme. Celui qui a découvert le troupeau a droit de choisir le plus gros de tous les dauphins. Ceux qui ont été blessés ou qui ont souffert quelque avarie dans cette expédition, ont une part supplémentaire; enfin, on en réserve encore une partie pour les propriétaires du sol où la pêche s'est faite, et celle-ci est presque toute dévolue au roi, qui est le plus grand propriétaire du pays. Quand le partage est achevé, les animaux sont dépecés, on en tire la peau qui sert à faire des courroies, la chair et le lard qui forment une des meilleures provisions de la famille féroienne. Avec la graisse on fait de l'huile, et la vessie desséchée sert de vase pour la contenir. Les entrailles doivent être portées par chaque bateau en pleine mer, afin de ne pas infecter la côte. Un dauphin de moyenne grandeur donne ordinairement une tonne d'huile qui se vend, à Thorshavn, de 30 à 40 francs. La chair et le lard ont à peu près la même valeur. Le pêcheur recueille avec soin tous les débris de sa capture, et s'en retourne en triomphe dans sa famille.

Les maisons que l'on trouve le long des côtes sont en général plus vastes et plus confortables que celles de Thorshavn. Elles se composent, comme dans toutes les campagnes du Nord, de plusieurs petits bâtiments, dont chacun a une destination particulière. D'abord on aperçoit le corps de logis, élevé près de l'enclos, construit moitié en pierre, moitié en bois. Il y a là une large cuisine, une chambre où les femmes se réunissent pour tisser le vadmel, une autre où l'on garde les provisions. A côté est l'étable, un peu plus loin une grange avec un four en terre où l'on fait, comme dans le nord de la Finlande, mûrir l'orge en l'exposant pendant vingt-quatre heures à une température ardente; puis deux ou trois cabanes en planches disjointes. Le fermier y suspend au mois de novembre des moutons tout entiers au moment où ils viennent d'être égorgés. L'air qui pénètre de tous côtés dans la cabane les dessèche peu à peu. Au mois de mai ou de juin, cette viande ainsi séchée est ferme, compacte, pleine de suc. On la mange sans la saler et sans la cuire, et, dussé-je choquer le goût des gastronomes, j'avouerai que j'en ai mangé plusieurs fois avec plaisir. C'est, du reste, un aliment très-commode pour le pêcheur. Au moment d'entreprendre quelque excursion, il entre dans son *kiadl*, coupe un quartier de mouton, et s'en va sans avoir à songer ni au feu de la cuisine, ni aux épices. La plus belle habitation que nous ayons vue est Kirkeboe. Elle est située entre la mer et les montagnes, auprès d'une petite île toute peuplée d'*eder*. Là s'élevait autrefois un couvent de moines dont on ne voit plus de vestiges; là demeuraient les évêques catholiques. Près de la maison du fermier, on aperçoit encore les murailles d'une église gothique, dont l'évêque Hilaire voulait faire la cathédrale des Feroe. Mais la réformation mit fin aux travaux, et cette église inachevée est là comme un monument de la chute rapide du catholicisme dans ces îles lointaines.

Le caractère des Féroïens est doux, honnête, hospitalier. L'isolement dans lequel ils vivent, la monotonie de leurs travaux, leur donnent un phlegme habituel qui touche de près à l'indolence. La nature sombre qui les entoure les rend taciturnes et mélancoliques; mais les rudes excursions auxquelles ils sont souvent condamnés, les soins matériels qui les obsèdent n'éteignent point dans

leur cœur le sentiment de pitié pour les autres. Au milieu de leurs souffrances, ils se souviennent de ceux qui souffrent. L'étranger ne frappe jamais inutilement à leur porte, et le pauvre n'implore pas en vain leur commisération. S'il se trouve dans le district quelque orphelin en bas âge et sans fortune, on peut être sûr qu'un paysan se hâtera de le prendre sous sa protection et de lui donner asile.

Le meurtre est parmi eux une chose inouïe, les querelles sont rares et peu dangereuses. Les annales judiciaires des différentes îles n'ont guère d'autres crimes à enregistrer que des vols de peu d'importance. Les mœurs sont pures. A peine compte-t-on chaque année un ou deux enfants naturels dans tout le pays. Autrefois, quand une jeune fille devenait enceinte, elle devait payer une amende; si ensuite elle se mariait, au lieu de poser sur sa tête, comme les autres, une guirlande de fleurs, elle était condamnée à porter une calotte rouge. Maintenant encore, quand un cas pareil se présente, elle est privée des deux chevaliers d'honneur qui conduisent à l'église la jeune fille sans tache; elle s'en va toute seule avec celui qui l'a choisie pour femme.

Leur costume est tout à la fois simple et gracieux. Les hommes ont une veste ronde, bleue ou verte comme celle des Tyroliens, un gilet de laine avec des boutons brillants, une culotte et des souliers plats en peau de mouton. Quelques-uns portent de longs cheveux dont ils forment une natte qui tombe sur leurs épaules à la manière des jeunes filles de Berne. Les femmes portent un mantelet de tricot à manches courtes, qui leur serre étroitement la taille et monte jusqu'au col, un grand jupon flottant et un charmant petit bonnet en soie qui leur laisse le front découvert et s'aplatit au sommet de la tête. Autrefois elles avaient pour les grandes occasions, surtout pour les jours de fiançailles, des costumes d'or et d'argent comme ceux des Islandaises. M. Giraud, qui nous accompagnait dans notre voyage, a dessiné une jeune fille avec cet ancien costume solennel, et, à la voir silencieuse et immobile sur sa chaise, avec ses cheveux relevés sur la tête et poudrés, sa robe de damas, ses manchettes de dentelle, on eût dit un portrait du temps de Louis XV. Mais tout ce luxe d'emprunt qui souriait à des imaginations naïves disparaît peu à peu et, maintenant la jeune fille ne croit pouvoir mieux se parer pour un jour de noces qu'en s'habillant comme une bourgeoise de Copenhague qui copie, autant que faire se peut, la bourgeoise de Paris.

Les anciennes coutumes et les anciennes traditions tombent aussi çà et là en désuétude. Néanmoins, dans les îles du Nord, on voit encore de vieilles femmes qui prétendent retrouver, au moyen des certains sortiléges, les choses volées, et guérir les maladies, et des paysans qui, le soir, au coin du feu, répètent avec une parfaite bonne foi, les contes du temps passé. Ils parlent des *Huldefolk*, esprits mystérieux qui habitent le flanc des montagnes, vivent de la même vie que les hommes, et possèdent de gros troupeaux qui passent invisibles à travers les pâturages. « J'ai connu, me disait un paysan de Thorshavn, une jeune fille qui était toujours poursuivie par les Huldefolk. Elle alla trouver le prêtre pour en obtenir quelque conseil, mais il ne put la secourir. Enfin elle se maria, et dès ce moment les Huldefolk cessèrent de la poursuivre. J'ai connu aussi un pêcheur qui a rencontré plusieurs fois ces habitants de la montagne; moi,

je le crois, ajouta-t-il naïvement, mais pourtant je ne les ai pas vus. » Il y a une autre espèce d'esprit qu'on appelle les *Vattarre*. Ce sont de jolis petits nains plus petits encore que ceux d'Allemagne; ils demeurent sous les pierres qui avoisinent les maisons, et sont d'une nature si douce et si craintive, qu'ils ne peuvent souffrir aucune rumeur. Une querelle les effraye, un blasphème les fait fuir. Tant qu'ils vivent en bonne intelligence avec les habitants de la maison près de laquelle ils sont venus chercher un asile, ils leur portent bonheur, ils les guident, sans être vus, dans leurs courses, et les aident dans leur travaux; mais si le paysan qu'ils se plaisaient à secourir les offense, ils deviennent pour lui des ennemis implacables. Quelques personnes croient à la *Mara*, monstre hideux qui parfois surprend l'homme dans son sommeil, se pelotonne, s'accroupit sur sa poitrine et l'oppresse. On ne peut s'en délivrer qu'en faisant le signe de la croix et en prononçant le nom de Jésus. On raconte aussi dans ces îles, comme dans presque toutes les contrées du Nord, que les morts peuvent revenir sur terre, soit pour se venger d'une offense, soit pour acquitter une dette qui les tourmente dans le tombeau, soit pour donner une dernière marque d'affection à ceux qu'ils ont aimés. Quand ils reparaissent dans le lieu où ils ont vécu, ils ont le pouvoir d'exaucer le désir de ceux qui les rencontrent. Il faut aller les attendre la nuit de Noël sur un chemin en croix, et prendre garde de prononcer un seul mot en les voyant, on de faire un seul geste; car alors le mort disparaît, et l'on ne peut plus rien espérer.

Autrefois on avait aussi une grande peur des sorciers. Quand une vache faisait son premier veau, on avait coutume de lui arracher quelques poils entre les cornes, afin de la préserver de tout sortilége. Quand on recommençait à la traire, on prenait d'abord quelques cuillerées de son lait pour en faire une libation aux esprits du foyer.

Enfin, il y a une foule d'histoires sur les *Nikar* ou esprits des eaux, sur les monstres de l'Océan et les hommes de mer qui attirent sur le rivage les jeunes femmes, et les emportent dans les flots. On a vu dans ce pays des baleines qui auraient fait honte à celle de Jonas. Dans une des îles du Nord, quatre paysans prirent un jour un bateau et s'en allèrent à la pêche. Le soir ils ne revinrent pas; le lendemain et le surlendemain, on les chercha sans pouvoir les trouver. Un mois après, une baleine échoue sur la côte, on la tue, on l'ouvre, et la première chose que l'on aperçoit dans ses entrailles, ce sont les quatre pêcheurs, assis dans leur bateau et courbés encore sur leurs avirons. A Quanesund, des paysans, en allant à la pêche, entendaient chaque matin des cris singuliers et ne voyaient personne. Un jour enfin, ils parvinrent à apercevoir un homme de mer, s'en emparèrent et le conduisirent dans leur demeure. Le lendemain, ils le prirent avec eux en retournant à la pêche. Au moment où ils passaient au delà des bancs de poissons, l'homme de mer se mit à rire. Ils revinrent en arrière et firent une excellente pêche. Chaque matin ils s'en allaient ainsi sur les flots avec leur guide mystérieux dont ils avaient appris à interpréter le ricanement et le silence; chaque soir ils le ramenaient à Quanesund, lui donnaient pour nourriture du poisson cru, l'enfermaient dans une étable et faisaient une croix sur la porte. Un jour qu'ils avaient oublié de faire cette croix, l'homme de mer s'enfuit, et jamais on ne l'a revu. Sur la côte de Stromœ, il y a une

famille qui prétend descendre d'un phoque. C'est là, je l'avoue, une étrange généalogie; mais, comme elle m'a été expliquée de la manière la plus positive par un des membres de cette famille, j'ai bien dû la prendre au sérieux. Il faut savoir d'abord qu'il y a des femelles de phoques qui, en jetant sur la grève leur peau de poisson, prennent aussitôt une gracieuse forme de femme. Un matin, un pêcheur en vit une si belle, qu'il en devint aussitôt amoureux. Il l'emmena dans sa demeure, enferma soigneusement la peau de phoque dans un coffre, épousa la femme, qui devint mère de plusieurs enfants. Mais un jour, en allant à la pêche, il oublia la clef de son coffre; la femme s'en aperçut, reprit sa peau de phoque, courut sur la grève et s'élança dans les flots.

Le souvenir des anciens temps, le caractère national des Féroiens se sont conservés aussi dans la célébration de plusieurs fêtes, dans celle de Noël par exemple, et dans les cérémonies du mariage. Comme autrefois, on voit des jeunes gens qui, pour toucher le cœur de celle qu'ils désirent épouser, se choisissent un orateur. C'est un pêcheur renommé pour son intelligence, un paysan habile à composer des vers. Quand le jour du mariage est arrêté, on envoie des invitations dans tout le district. Parents, amis, hommes, femmes, enfants, arrivent à pied, à cheval, et s'entassent pêle-mêle dans la maison du fiancé. On fait rôtir pour ce jour-là des moutons et des veaux tout entiers. L'eau-de-vie coule dans de grands vases, la bière bout dans la chaudière, la table est mise du matin au soir, et les convives agissent sans gêne; car, avant de s'en aller, ils sont tous, comme en Finlande, soumis à une collecte et laissent tous quelques *species* sur le plateau qu'on leur présente. La noce dure trois jours. Le plus beau, le plus pompeux est celui où les fiancés reçoivent la bénédiction nuptiale. Le soir, tout le monde se met à danser. Cette danse des Féroe est très-curieuse à voir. Les danseurs se pressent, se prennent par la main, sans distinction de rang, d'âge, de sexe, et forment une longue chaîne. Ils n'ont point d'instruments de musique pour se donner la mesure, mais ils savent tous les chants traditionnels et les mélodies anciennes avec lesquels ils ont été bercés. L'un d'eux entonne une strophe, les autres l'attendent au refrain et le chantent tous ensemble. Ce chant, composé seulement de quelques modulations, est grave, mélancolique, imposant. Au milieu des fortes vibrations des voix d'hommes, on entend de temps à autre percer la voix aiguë d'une jeune fille; mais en général toutes ces accentuations rustiques sont très-justes et parfaitement d'accord. Au moment où le chant commence, la chaîne marche, tourne, se déroule d'abord lentement et avec une sorte de grâce nonchalante, comme les naïves rondes de Bretagne, quand le bignou fait entendre l'air populaire : *An ini gos;* puis bientôt elle s'anime, elle a des mouvements plus vifs et plus rapides. Les chants choisis pour ces solennités sont presque tous des fragments ou des imitations des *Kœmpeviser* danois, des histoires de guerriers, des récits de combats et d'amour, comme les strophes de la *Jérusalem,* que chantent les gondoliers de Venise. Peu à peu la danse prend le caractère d'un scène théâtrale. Les conviés s'associent au récit du chanteur, ils suivent avec émotion les péripéties du drame, s'agitent, se passionnent, balancent les bras, frappent du pied, et par leur pantomime expriment en quelque sorte tout ce que le poëte a voulu exprimer dans ses vers, et le musicien dans ses mélodies.

Les femmes seules, comme s'il leur était défendu de montrer de l'émotion, gardent, au milieu de cette animation générale, une réserve impassible. Elles ne font aucun mouvement, elles se laissent entraîner. A les voir parfois le soir, avec leurs regards immobiles et leur figure blanche, suivant avec joie et cependant avec une sorte de mélancolie toutes les vives ondulations de cette chaîne qui se déroule comme un serpent et se précipite comme un tourbillon, on dirait des jeunes filles emportées par une force irrésistible dans les danses des esprits.

Au milieu de ce bal dramatique, un homme frappe sur une poutre pour avertir la mariée qu'il est temps de se retirer dans sa chambre; mais la mariée doit faire semblant de ne pas l'entendre, et continuer à danser. Bientôt après, un second coup résonne, et elle ne s'en émeut pas davantage. Enfin, au troisième coup, la mariée s'en va, et il est convenable, disent les bonnes gens, qu'avant de se mettre au lit, elle pleure un peu. Le marié ne tarde pas à la suivre; et quand tous deux sont dans leur chambre, les convives récitent à haute voix une prière et entonnent un psaume.

Une fois ces jours de fête passés, le paysan des Féroe reprend sa vie de labeur et de privations. Soit qu'il laboure un sol ingrat, soit qu'il aille par les froides matinées d'hiver à la pêche, il ne boit toute l'année que de l'eau, il ne mange que du pain lourd; car il est né dans la pauvreté, et il en porte constamment le poids. Les flots et la terre ne lui donnent souvent qu'un moyen d'existence précaire, et ses faibles ressources sont encore amoindries par le monopole commercial qu'il subit comme une loi de servage. Le commerce des Féroe était libre autrefois. Les habitants s'en allaient eux-mêmes à Bergen échanger les productions de leur pays contre celles dont ils avaient besoin. Plus tard ils renoncèrent à ces voyages, mais les marchands des villes anséatiques venaient chaque été négocier avec eux des échanges de denrées. Un beau jour, Frédéric II s'empara de ce commerce comme d'une propriété particulière, et l'afferma à une société de Lubeck et de Hambourg. De cette époque date le régime du monopole, et depuis il a été parfois plus ou moins rigoureux, mais il n'a plus cessé. En 1607, le roi transmit le privilége de ce commerce à des négocians de Bergen; Frédéric III l'abandonna généreusement à un homme dont il voulait récompenser les services, et qui le transmit comme un fief à son fils. La dureté avec laquelle les possesseurs de ce monopole traitèrent les malheureuses îles excita des plaintes si réitérées et si éloquentes, qu'à la fin le gouvernement vint à leur secours et reprit le privilége confié à des mains injustes; mais c'était pour l'exploiter lui-même, et en vérité cela ne valait guère mieux. En 1790, le roi, obsédé par de nouvelles sollicitations, promit de rendre le commerce libre dès qu'une occasion opportune se présenterait, et, chose singulière, cette occasion ne s'est pas encore présentée. Nous nous croirions vraiment blâmable si, sans y avoir réfléchi, nous osions prêcher dans ce cas une émancipation qui certes peut avoir aussi ses inconvénients. Mais nous avons vu de près les funestes résultats du monopole qui pèse sur la population des Féroe, nous avons entendu les plaintes du pêcheur et du paysan, et tout ce que nous avons vu et entendu a excité en nous une profonde pitié. Jamais nulle part, nous croyons pouvoir le dire sans crainte d'être démenti, une loi de

monopole n'a été dictée avec aussi peu de ménagement et exécutée avec autant de rigueur. Il n'y a pas plus de trois ans qu'il n'existait encore pour toutes les Féroe que le magasin de Thorshavn. Les paysans du Nord et du Midi devaient louer un bateau, payer des rameurs, entreprendre un voyage difficile et souvent dangereux pour venir recevoir à Thorshavn selon la taxe le prix de leurs pauvres denrées. Il arriva un jour que, dans un de ces voyages, un bateau périt avec douze hommes. Ce malheur fit impression, et le gouvernement s'est enfin décidé à établir des entrepôts sur différents points. Il y en a un, depuis 1836, à Trangisrangfiord, un autre à Bordœ. On en établit maintenant un troisième à Vestmanna. Mais ce n'est guère là qu'un léger adoucissement à un état de choses affligeant; la racine du mal existe encore tout entière. D'après les anciennes ordonnances, le prix des denrées féroiennes et des denrées danoises destinées à être offertes en échange devait être déterminé par la moyenne de leurs différents prix de vente pendant cinq années. Jusque-là il y avait au moins, dans les dispositions de la loi, quelque apparence de justice, quoique ce maximum imposé aux paysans soit encore une dure nécessité; mais voici qu'en 1821 il survient une ordonnance qui ajoute au prix moyen des denrées danoises une surcharge de 33 pour 100, et, en 1834, une autre ordonnance qui prescrit pour les denrées des Féroe une diminution de 50 pour 100, ce qui fait, pour les malheureux condamnés à de telles transactions, un déficit net de 83 pour cent. Et qu'on ne pense pas qu'il soit facile aux Féroiens de se soustraire à ces marchés cruels : ils ne peuvent négocier qu'avec les représentants du gouvernement. S'ils essayent de livrer à d'autres la moindre denrée, ils s'exposent à être traduits devant le juge comme des malfaiteurs. Il y a quelques années une jeune femme donna à un pêcheur de Dunkerque quelques tissus de laine en échange d'une paire de boucles d'oreilles; elle fut accusée, jugée, et condamnée à une amende de 60 francs. Un paysan paya la même amende pour avoir échangé avec des matelots anglais du poisson contre quelques bouteilles d'eau-de-vie. Cette loi de proscription à l'égard des étrangers est si rigoureuse, qu'il n'est pas même permis aux Féroe d'avoir des relations avec les îles les plus voisines. Les bâtiments danois n'arrivent à Thorshavn qu'au mois de mai, et font leur dernier voyage au mois de septembre. Tout le reste du temps, les habitants des Féroe sont privés de nouvelles et séparés du monde entier. Ils pourraient recevoir en hiver des lettres et des journaux par les îles Shetland. Depuis plusieurs années, ils en demandent instamment la permission, et n'ont pu encore l'obtenir. En vérité, quand on voit de telles misères, on est tenté de dire, avec un voyageur anglais qui a visité aussi les Féroe, et qui a vu, comme nous, les tristes conséquences du monopole : « Il semble que la politique du gouvernement danois soit de maintenir les habitants des Féroe dans un état de pauvreté et de dépendance continuelles (1). »

Cette hideuse loi de monopole entrave toute espèce de travail et paralyse toute industrie. Une grande paire de bas de laine tricotée se vend, à Thorshavn, 2 francs. Comment est-il possible que de pauvres femmes aiment à travailler, quand la matière qu'elles emploient et le fruit de leurs veilles doivent être

(1) Mackenzie.

livrés à un tel prix? On dit que les ordonnances qui règlent le monopole assurent aux Féroe une provision annuelle de denrées à un prix déterminé ; mais ces denrées, ne les aurient-elles pas plus facilement et à meilleur prix, si elles pouvaient profiter du bénéfice d'une concurrence? On dit enfin que les impôts de ce pays étant très-minimes, le monopole doit être considéré comme un supplément nécessaire. Soit ; mais que, dans ce cas, on élève les impôts, et qu'on donne, non pas aux étrangers, mais seulement à tous les négociants danois, la liberté d'entrer dans les divers ports des Féroe, comme ils entrent aujourd'hui dans ceux d'Islande. Je suis sûr que les habitants béniront le jour où le gouvernement prendra cette mesure.

Ces pauvres gens, en me parlant de leurs souffrances, m'ont souvent répété que le roi l'ignore, qu'il est juste, bon et compatissant ; que s'il savait jusqu'où va parfois leur détresse, il viendrait à leur secours ; mais ceux qui le savent et qui le lui taisent assument sur leur tête une triste responsabilité.

X. Marmier.

Thorshavn, juillet 1839.

# LETTRES

SUR

# LA NATURE ET LES CONDITIONS

## DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

## EN FRANCE (1).

A UN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

### II.

Si après le monde parlementaire à la physionomie confuse autant que mobile, vous voulez bien observer avec moi le pays dont notre chambre est l'expression, vous aurez vite le secret de cette décomposition générale qui laisse à l'action individuelle tout le champ naguère occupé par l'action des partis. La France traverse une de ces périodes, rapides temps d'arrêt de sa dévorante carrière, durant lesquelles elle n'est possédée par aucune idée, dominée par aucune passion. Nul intérêt général n'est en souffrance dans son sein, nulle doctrine douée de jeunesse ne s'y débat présentement, et les factions s'épuisent en redites sans foi sérieuse dans leur avenir. Ailleurs une telle disposition de l'esprit public serait considérée comme un retour à l'état normal; en France, elle inquiète comme une nouveauté presque sans exemple, elle humilie comme une abdication de notre mission naturelle.

(1) Voir la livraison du 30 septembre.

Permettez-moi d'ajouter que les étrangers ne contribuent pas peu, quoique sans le vouloir assurément, à exagérer parmi nous ce besoin inépuisable d'activité par la manière peu indulgente avec laquelle ils nous jugent, lorsqu'il nous arrive de laisser reposer l'Europe et nous-mêmes. Ils se sont tellement accoutumés à considérer la France comme une officine d'idées, soit qu'elles se développent pacifiquement dans les livres, ou qu'on les lance sur le monde à coups de canon, qu'ils sont tentés d'attribuer notre repos à notre impuissance, exploitant quelquefois contre notre amour-propre national des faiblesses dont il serait plus sage de profiter en silence. Il en est un peu, et cette comparaison n'aura, je pense, rien d'offensant pour un touriste, il en est un peu des étrangers qui jugent la France comme des voyageurs qui visitent Naples. A ceux-ci il faut à tout prix une éruption du Vésuve. Vainement leur est-il donné de contempler avec sécurité les splendeurs du ciel et celles de la montagne; en vain peuvent-ils plonger jusqu'au fond du cratère assoupi, ou admirer sur ces laves éteintes l'éclat d'une verdure émaillée de fleurs. Si ce brillant sommet ne se couronne d'un diadème de feu, si une pluie ardente n'illumine l'horizon et ne dévore la campagne, ils se tiennent pour trompés dans leurs espérances, et ne trouvent pas que le Vésuve ait tenu ce qu'on avait droit d'en attendre.

Non, monsieur, la France ne s'est point arrêtée avant d'avoir atteint son but, et si elle repose en ce moment dans un état mi-parti de confusion et d'insouciance, c'est comme le soldat qui rompt les rangs et sommeille après la bataille.

La pensée dont elle poursuit la réalisation depuis un demi-siècle n'a peut-être pas trouvé sa forme définitive et permanente, elle ne s'est pas entourée du cortége complet d'institutions accessoires qui lui seraient propres ; trop de tâtonnements et de difficultés le constatent : mais cette fondamentale pensée ne rencontre déjà plus de résistance dans les esprits, et en rencontre moins encore dans les choses. Le droit de participer au gouvernement, devenu l'apanage de la capacité légalement constatée, la hiérarchie intellectuelle substituée à la hiérarchie héréditaire, l'esprit d'individualité remplaçant l'esprit de caste, ce sont là des bases désormais irrévocablement assises pour la société française.

Ces bases ont subi la seule épreuve qui constate authentiquement la vitalité des idées, car elles sont devenues assez puissantes pour que personne ne consente à s'avouer leur adversaire. Lorsque M. de Bonald écrivait sa *Législation primitive*, M. de Maistre son *Essai sur le principe des Constitutions politiques*, M. de Montlosier sa *Monarchie française*, M. Bergasse sa brochure sur la propriété; lorsque des publicistes si nombreux et d'un si grand talent jetaient le gant à l'idée de 89, on pouvait peut-être douter de sa victoire. Mais ne voyons-nous pas aujourd'hui le parti légitimiste, même dans ses plus violentes manifestations contre le mouvement de 1830, réduire toute sa polémique à une question isolée d'hérédité royale, se gardant bien de formuler conformément à son principe les lois de l'organisation sociale? La tâche de ses principaux publicistes n'est-t-elle pas, au contraire, de concilier le dogme spécial à cette école avec l'ensemble du droit public de la France révolutionnée?

Il reste sans doute, dans une certaine classe de la société française, un fonds

de traditions qui, durant des années encore, pourra bien maintenir, pour les actes principaux de la vie civile, une barrière entre les personnes. C'est là l'œuvre des mœurs qui survivent aux idées elles-mêmes; mais dans ces impressions du foyer domestique il serait assurément difficile de trouver trace d'un système, encore moins d'une théorie politique. L'esprit nobiliaire n'a rien de commun d'ailleurs avec l'esprit aristocratique dans le sens véritable de ce mot.

Vous le savez, monsieur, notre noblesse, toujours imprévoyante et légère autant que la vôtre le fut peu, ne songea jamais, même aux jours de sa puissance, à constituer la société et le gouvernement au profit de son influence réelle; il lui suffit que l'une et l'autre fussent au profit de sa vanité. La restauration tenta vainement de reprendre cette œuvre et d'infuser à la France, à l'imitation de l'Angleterre, cet esprit de perpétuité traditionnelle, appuyé sur la double base de l'immutabilité de la propriété dans les familles, et de la transmissibilité héréditaire du pouvoir dans un patriciat fortement constitué. Comment ne pas reconnaître que le sol français a constamment frappé de stérilité une idée dont je nie bien moins ici la grandeur que la possibilité d'application ?

Pour organiser la société selon le principe d'une hiérarchie mobile et viagère, la révolution de 89 n'eut guère qu'à continuer, sous un point de vue différent, l'œuvre même de la monarchie absolue. Quelque incertain que soit l'avenir, quoique dans cet océan battu par la tourmente il puisse y avoir un flot pour chaque homme et pour chaque pensée, on peut affirmer, sans redouter l'événement, qu'aucun parti au jour de son triomphe n'essayera de faire prévaloir, au sein de la société française, des idées analogues à celles qui se maintiennent encore chez vous, et sont une si puissante défense contre les agressions de l'esprit moderne. Le parti légitimiste ne représente en France qu'un regret et qu'une espérance ; vainement y chercherait-on une école avec un ensemble de doctrines comme dans votre parti du *church and state;* c'est bien plutôt une religion de loyauté qu'une religion de croyance. Aussi, tout ce que le cours des événements et des années en détache jour par jour, heure par heure, se trouve-t-il naturellement porté sur le terrain commun.

En sacrifiant un souvenir, en s'inclinant devant une irrévocable nécessité, on se retrouve dans les rangs de l'opinion gouvernementale, à laquelle on appartient par ses idées autant que par ses intérêts. Que notre gouvernement se maintienne, et ce parti lui vient nécessairement en aide; si ce parti existe, c'est parce qu'il doute de l'avenir. Vous voyez dès lors, monsieur, que c'est là un état d'isolement plutôt qu'un état d'hostilité. Si cette inertie est regrettable en ce qu'elle affaiblit la somme trop restreinte d'expériences, de lumières et de probités vouées au service du pays; si, d'un autre côté, cette opinion peut créer des embarras au pouvoir, en s'associant à des idées en contradiction patente avec les siennes, vous comprenez qu'il ne faudrait pas attacher à des faits, transitoires de leur nature, une importance absolue, et s'exagérer la valeur d'un élément, à bien dire, négatif dans l'appréciation de l'état et de l'avenir du pays.

Le droit de participer au pouvoir, en raison des lumières et des intérêts

qu'on représente, cette idée mère du mouvement de 89, qui s'est maintenue vivace et fervente à travers toutes les modifications constitutionnelles et toutes les vicissitudes de l'opinion, ne rencontre aujourd'hui d'adversaires avoués que dans les publicistes de l'école républicaine. Ceux-ci ne sont pas simplement des logiciens plus inflexible que les premiers, comme affectent quelquefois de le dire leurs communs adversaires ; ils professent une doctrine très-différente au fond, et partent de principes qui n'ont rien de commun.

Selon cette école, il n'y a de souveraineté légitime que la souveraineté universellement consentie; tous les hommes ont absolument le même droit à la représentation politique, et dans la somme générale, toutes les unités sont rigoureusement égales. Les lumières et le génie, l'autorité de la vertu, de l'expérience et du talent, passent incessamment sous l'inflexible niveau de la majorité numérique. Aucun intérêt, fût-il la base de l'État comme la propriété, ou la règle des mœurs comme la religion, ne saurait à ce titre conférer un droit spécial ni obtenir une part de représentation proportionnée à son importance. La volonté du peuple s'exprimant par le suffrage universel, se réalisant par un gouvernement dont il peut, chaque jour et à son gré, changer les agents et les formes, la volonté du peuple fait seule la vérité sociale, seule elle valide les institutions ; tout existe par elle, rien n'existe en dehors d'elle.

Vous savez comment naquit cette doctrine que l'Angleterre presbytérienne et la France encyclopédique s'unirent pour engendrer. L'Amérique la réalisa, non pas sans doute dans ses dernières conséquences, mais dans certains de ses principes dont l'application s'est trouvée possible sur un riche et immense continent, par des circonstances exceptionnelles qui ne s'étaient jamais rencontrées et ne se représenteront jamais dans la vie des peuples. Les théories de Locke y avaient depuis longtemps préparé l'Europe; Payne la formula plus didactiquement qu'aucun autre; il présenta aux deux mondes sa théorie des droits de l'homme comme le programme d'une grande révolution consommée et l'évangile sacré de l'avenir.

Rien n'est nouveau sous le soleil, et cette idée non plus n'était pas nouvelle. Elle avait parlé, il y avait déjà plus de vingt siècles, par la bouche des Cléon et des Démade ; elle avait fait exiler Aristide le juste et Thémistocle le victorieux, condamner Périclès, et boire la ciguë à Socrate et à Phocion ; elle dominait toute cette histoire que Hobbes estimait tellement propre à guérir vos pères des ardeurs démagogiques, que dans ce seul but, au rapport de Bayle, il traduisit pour eux Thucydide.

Rentrant ainsi dans le monde sous la protection de la révolution américaine à l'époque où la doctrine qui triomphe aujourd'hui se produisait dans les cahiers des bailliages et à la tribune des états généraux, l'idée démocratique chemina d'abord côte à côte avec celle-ci. Elles s'entendirent pour rédiger à frais communs la fameuse *déclaration des droits ;* et lorsqu'on prend la peine de parcourir l'indigeste discussion engagée aux premiers jours d'août 89, au sein de la constituante, sur ce morceau de métaphysique gouvernementale, on voit combien étaient déjà distinctes en soi, mais encore confuses dans leur énonciation, les deux idées dont l'une s'intitula depuis constitutionnelle et bourgeoise, l'autre républicaine et démocratique. La distinction se trancha

par le canon au 10 août 92. Depuis lors, elle ne cessa pas de se manifester à chaque phase du mouvement révolutionnaire, et la lutte s'est ainsi continuée de crise en crise et de date en date jusqu'au 13 mars 1831.

Ce chiffre, monsieur, est l'un des plus significatifs entre tous ceux de notre histoire contemporaine. Ce fut l'inauguration définitive d'un système qui variera sans doute dans les détails de son application, mais auquel la France a donné une adhésion éclatante comme au résumé de ses vœux et de ses besoins.

La doctrine qui reconnaît à chaque homme toutes les prérogatives de la souveraineté par le seul fait de sa naissance, et qui envisage la privation des droits politiques comme une violation des attributs même de la nature, a parmi nous beaucoup moins d'adeptes sincères que de zélateurs hypocrites. S'il disposait jamais de la force effective, le parti républicain, vous pouvez m'en croire, ne se mettrait pas plus en peine de constater les vœux de la majorité numérique, qu'il ne s'en inquiéta aux jours terribles de sa puissance. Au fond, ce parti comprend le gouvernement comme une dictature permanente ; l'anéantissement des résistances individuelles serait pour lui, non pas seulement une nécessité temporaine, mais la conséquence de son principe, l'œuvre obligée de ses impitoyables passions. Pour lui, la force est le droit, la terreur le moyen, le despotisme militaire le but. Anti-civilisateur par essence, il repousse ces hautes et souveraines qualités de l'âme par lesquelles la faiblesse s'impose à la force, du droit divin qu'exerce l'homme sur la brute, et la pensée sur la matière.

Il y a sans doute dans les rangs de ce parti un certain nombre d'intelligences dévoyées et naïves que les tristesses du présent repoussent, et qui poursuivent, même par une route ensanglantée, un chimérique avenir; il y a là quelques rêveurs honnêtes, quelques mathématiciens politiques, alignant les vérités sociales comme des théorèmes, et ramenant le sort du monde à une équation d'algèbre ; peut-être même trouverait-on dans son sein d'austères ascètes au cœur desquels la sainteté de l'Évangile a parlé, et dont le seul tort est de vouloir appliquer aux sociétés politiques ce type du dégagement religieux qu'ils demandent follement aux institutions humaines, alors que la foi en fait l'œuvre d'une grâce toute spéciale et d'une élection exceptionnelle.

Toutes ces confuses pensées, tous ces rêves ardents, toutes ces passions brutales, fermentant ensemble et l'une par l'autre, pourraient, sans doute, devenir redoutables pour un pouvoir épuisé par les intrigues, et qui continuerait de se montrer incapable de les dominer par sa propre force ; tout cela pourra se traduire encore en déclamations insensées, peut-être en insurrections partielles ou en audacieux coups de main tramés dans des ventes secrètes, entre une image de Saint-Just et une relique du vieux Morey. Mais dans ce mélange des pacifiques doctrines américaines et des souvenirs militaires de l'empire, dans cette fantasmagorie de cerveaux échauffés dont la fièvre évoque pêle-mêle les souvenirs les plus hideux et les plus sacrés, il n'y a pas une tendance d'esprit assez rationnelle, une idée assez vivante pour exercer au sein du pays un prosélytisme quelque peu sérieux.

Pourquoi systématiser, d'ailleurs, des pensées presque toujours contradictoires et incohérentes? pourquoi attribuer aux doctrines ce qui n'appartient

qu'aux passions? On se dit républicain parce qu'on est mécontent de l'ordre social, parce qu'il s'élève comme une barrière contre vos cupidités, comme un obstacle devant votre hâtive ambition; parce qu'au lieu d'y gagner laborieusement sa place, on aime mieux la surprendre par un coup de main. Mais quelque audacieux qu'on soit, quelque nombreux qu'on affecte de se dire, on ne forme pas plus une école politique en protestant contre la constitution de la société que la population des maisons de justice en s'insurgeant contre le code pénal.

Pour un pouvoir vigilant et éclairé, le démocratisme républicain ne serait pas plus redoutable comme parti que comme école, car il est aussi incapable de grouper des forces que de grouper des idées. Des hommes déclassés, des jeunes gens pour qui n'a pas encore sonné l'heure des mûres pensées, des ouvriers isolés et sans action au sein des masses laborieuses, telle est la statistique d'un parti qui, parmi ses nombreuses illusions, n'en compte pas de moins fondée que celle de sa puissance.

Ses fortes têtes ont longtemps rêvé l'opposition systématique du peuple à la bourgeoisie, des travailleurs aux oisifs, de l'atelier au comptoir, l'antagonisme prétendu du labeur manuel et de l'exploitation arbitrairement salariée. Vains efforts, paroles et théories perdues! Où a-t-on vu une pensée insurrectionnelle jaillir spontanément du milieu des masses ouvrières, sans excitation extérieure et comme le résultat intime de leur propre condition? Quand ont-elles cessé de comprendre l'étroite solidarité de la consommation et de la production, et de leurs intérêts personnels avec ceux des chefs du travail? La force numérique a-t-elle refusé de reconnaître et de subir comme légitime la domination de la science et des capitaux; les masses ont-elles quelque part, même aux plus mauvais jours écoulés depuis dix ans, menacé la condition des propriétés ou celle des personnes, ont-elles paru se préoccuper du sauvage système dont on leur formulait les leçons?

Non, monsieur, partout nos classes laborieuses se sont montrées admirables comme notre armée, qui en est la fille. Résignées dans la mauvaise fortune, parce qu'elles deviennent graduellement moins imprévoyantes dans la bonne, elles savent qu'il serait contraire à leurs intérêts comme au bon sens d'organiser un prétendu parti populaire en opposition avec ceux-là mêmes que la force des choses constitue leurs chefs naturels. Aspirant à entrer un jour par le travail dans le grand ordre intellectuel dépositaire de tous les droits politiques, elles ne se préoccupent pas du soin de déplacer une barrière qui bientôt pourra les protéger elles-mêmes. C'est ainsi que par l'association mutuelle de l'ouvrier au fabricant, du petit propriétaire au grand capitaliste, du commerce à la banque, et de la caisse d'épargne au trésor public, l'édifice de la société et l'œuvre même de la civilisation se maintiennent en France malgré les oscillations du pouvoir, la lutte implacable des ambitions, la faiblesse des mœurs, et le relâchement des croyances.

La confiance que je témoigne à cet égard pour mon pays, je voudrais, monsieur, l'avoir aussi pour le vôtre. Mais je crois y entrevoir, se dessinant chaque jour plus nettement, ce redoutable système d'une école populaire, proclamant à son usage un droit public particulier; je vois des masses que vos dragons dispersent sans doute, mais qui s'organisent autour d'une idée commune, des

intérêts démocratiques qui déclarent hautement leur incompatibilité avec les autres intérêts existants. Ne faut-il pas être né Anglais et posséder dans les institutions de son pays cette foi robuste qui fait à la fois leur force et leur gloire, pour ne pas s'émouvoir profondément en écoutant les niveleurs de la convention chartiste, et en suivant le mouvement tout nouveau des associations politiques, depuis que les classes moyennes en ont abandonné la direction? N'est-il pas évident que l'œuvre si ardemment poursuivie au temps de la lutte réformiste a récemment changé de nature, et qu'elle a cessé d'être politique pour devenir toute sociale?

Le paupérisme organisé presque comme une caste au sein de la société qu'il menace, la population industrielle s'accroissant aux dépens de la population agricole dans une proportion chaque jour plus menaçante, vos principaux comtés, Middlesex et Surrey, Warwickshire et Lancashire, le siége de votre capitale et de vos plus riches cités à la merci d'une tentative qui, en cas de succès, permettrait de parler à la haine et aux cupidités d'une population ouvrière de plus de cinq millions d'hommes agglomérée sur un étroit espace, ce sont là des épreuves dont l'Angleterre sortira avec bonheur, j'aime à le croire, mais que la France n'a point à redouter, parce que la Providence et le génie national l'ont constituée dans des conditions toutes différentes.

Watt Tyler et Jack Straw, ces précurseurs de vos chartistes, conduisant, au XIVe siècle, cent mille hommes à Smithfield aux applaudissements de la populace da Londres, firent courir à l'Angleterre des dangers bien autrement sérieux que les périls du même genre auxquels fut partiellement exposée la France. Alors même que la division des classes était le plus profondément marquée par les idées, cette division y fut généralement tempérée par les mœurs; le génie populaire de la charité catholique avec lequel l'Angleterre fit un divorce si dangereux au seul point de vue politique, tendait incessamment, chez nous, à rapprocher ce qu'isolait le droit féodal; et sur aucun point du continent les masses ne descendirent, comment le méconnaître? à l'état rude et grossier où votre civilisation les retient encore.

Cette opposition des classes laborieuses aux classes oisives, du prolétariat à la propriété, paradoxe évident pour la France, où personne n'est assez riche pour ne pas travailler, où l'association de l'industrie à la culture agricole devient chaque jour plus étroite et plus nécessaire, n'apparaît comme une réalité que dans la Grande-Bretagne. C'est de Londres, et non point de Paris, que pourrait émaner avec quelque apparence de justice cette *politique à l'usage du peuple*, qui s'efforce de créer un antagonisme tout gratuit, au lieu d'unir les âmes par les liens d'un même amour, confirmé par une même foi.

Il n'est en France, et ceci, monsieur, est quelque chose de tout nouveau dans le monde, que deux grandes catégories, l'une comprenant tous les hommes qui donnent à l'État un gage légal d'indépendance et de lumières, l'autre formée de tous ceux qui ne peuvent pas le lui offrir, mais auxquels la sollicitude sociale, incessamment éveillée, présente tous les moyens d'acquérir instruction et fortune, dans une proportion que déterminent l'aptitude, la moralité et la persévérance de chacun. Aux premiers appartient exclusivement, non pas le bénéfice, mais l'usage des droits politiques; ils sont les tuteurs et

comme les représentants légaux des seconds : ordre de chose tellement rationnel en soi, que ceux-ci, livrés à leurs seules inspirations, ne songeraient pas même à contester ce qui est bien moins un privilége constitutionnel que le vœu même de la nature.

Le peuple verrait avec joie diminuer les charges qui pèsent sur lui ; il aimerait à ne plus porter au percepteur sa cote mobiliaire et sa cote personnelle, à ne pas payer chaque année à l'État l'impitoyable impôt du sang ; le pauvre serait heureux d'assaisonner d'un sel abondant les mets insipides dont se nourrit sa misère. Mais les droits politiques, le suffrage universel, les parlements annuels, tout ce qui fait vibrer la fibre populaire dans vos réunions tumultueuses, il ne s'en préoccupe guère plus que de la pierre philosophale.

L'union de Birmingham vota, l'année dernière, une adresse de chaleureuse sympathie au comité chargé de promouvoir en France la réforme électorale, et de réclamer les droits politiques pour tous les gardes nationaux. L'identité des mots fit sans doute croire à l'identité des choses ; on ne devina pas à Birmingham qu'une formule qui avait remué jusqu'en ses fondements le sol des trois royaumes, parce qu'elle tendait à briser le monopole du pouvoir aux mains de l'aristocratie, n'était, dans la France de 89 et de 1830, qu'un mot sans écho et sans portée.

Faut-il vous apprendre ce que sont devenues les pétitions pour la réforme, avec quelle facilité empressée on les a sacrifiées à la chance d'approcher du pouvoir durant le cours de la session dernière? Faut-il constater ce qu'il y a de vague et d'incohérent jusqu'ici dans les vues des publicistes qui la réclament? Ce n'est pas avec un tel caractère d'indécision et de mollesse que se produisent chez nous les questions vraiment populaires et nationales. Est-ce ainsi que la France traita le droit d'aînesse, imposé à la restauration par le parti qui la dominait? Fut-elle aussi patiente, lorsque le ministère du 6 septembre, par une combinaison malhabile et un mot mal sonnant, parut réveiller un souvenir du droit féodal? S'il peut être convenable de modifier en quelque chose notre législation électorale, ce que je ne conteste pas, et vous apprécierez plus tard la nature de mes motifs, cette convenance ne résulte en rien des exigences impérieuses de l'opinion, et c'est dans une sphère de haute prévoyance politique que cette question peut être débattue. Il semble, du reste, assez facile d'en prévoir l'avenir. En face d'une opinion extérieure dont l'indifférence est manifeste, la réforme électorale sera agitée, abandonnée ou reprise, selon les temps et les intérêts, selon qu'on sera plus ou moins éloigné du pouvoir ; elle deviendra une arme dans la stratégie parlementaire plutôt qu'un moyen de provoquer le concours énergique du pays. Quelle qu'en soit l'issue définitive, la réforme maintiendra les droits politiques aux mains qui les exercent aujourd'hui, en donnant de nouveaux gages au droit exclusif de la fortune combiné avec celui de la capacité, idée simple et capitale, qui n'est rien moins que le principe fondamental du gouvernement des sociétés modernes.

Cette base est en effet, dans l'Europe actuelle, celle du gouvernement dit des classes moyennes ou de la bourgeoisie, double dénomination qui manque évidemment d'exactitude. Une classe moyenne présuppose, de toute nécessité, l'existence de classes supérieures ; or la prétention de la classe gouvernante

en France, ce qui fonde et constitue son droit à la direction de la société, c'est la prépondérance même qu'elle exerce. S'il est en ce moment un certain nombre de grandes existences non absorbées dans son sein et résistant à une assimilation avec elle, vous avez vu que ce fait, d'un ordre transitoire, tend de plus en plus à s'effacer sous les prescriptions rigoureuses de la loi civile et l'esprit général du temps. Remarquez, en effet, que s'il n'en était pas ainsi, le gouvernement des classes moyennes manquerait également et de titre et de garantie; car, en arguant de son principe, on pourrait prévaloir contre lui par cela seul qu'on représenterait une plus grande masse de capitaux ou une plus grande somme de lumières.

La qualification de gouvernement bourgeois n'est pas plus heureuse, du moins en prenant le mot dans son sens primitif. La communauté bourgeoise était une concession dont le fait supposait un pouvoir d'un autre ordre et d'un titre supérieur, et rien n'est plus opposé que le droit de 1789 à celui qui naissait, pour les bourgeois du XIIIe siècle, d'un affranchissement et d'un octroi purement local. La seule qualification qui convînt à l'état social dont la France essaye la réalisation laborieuse, serait celle du gouvernement des classes éclairées. Ce qu'une telle dénomination aurait de prétentieux, la prise qu'elle pourrait parfois donner au ridicule, si l'on mesurait les faits à l'échelle des principes, n'empêcherait pas qu'elle ne fût rigoureusement exacte. Quelle est la forme de gouvernement, quelle est même la science qui corresponde à son type et tienne tout ce que promet son nom?

En présentant l'idée de 89 comme un progrès dans la civilisation du monde, comme une conquête chèrement achetée, je ne me dissimule, croyez-le bien, monsieur, aucune des difficultés qui lui sont propres; je sais trop bien les périls auxquels elle semble exposer l'organisation politique tout entière. Partout la mobilité, nulle part la tradition et l'expérience; des fortunes soudaines qui disparaissent sans laisser plus de semence qu'elles n'avaient de racine; une excitation incessante vers un but que tous croient atteindre et que nul ne possède avec sécurité : ce sont là des dangers que la législation, dans son imprévoyance, me paraît avoir tout fait pour développer, sans rien tenter pour les restreindre.

Une hiérarchie exclusivement assise sur la valeur respective de chaque individualité est chose fort difficile à organiser, plus difficile encore à maintenir. Dans un État aristocratique, rien n'est plus aisé que de constater si le nom de telle famille est inscrit sur le livre d'or; dans une démocratie, où la capricieuse faveur du peuple élève seule les fortunes politiques, le premier démagogue pourvu d'une audace plus imperturbable ou de poumons plus puissants prévaut légitimement contre l'idole de la veille; sous le despotisme, un portefaix du sérail ou un pêcheur du Bosphore se réveille grand visir, si un regard de son maître s'est abaissé sur lui. Mais lorsque tous peuvent aspirer à tout, sous la condition imposée à chacun de constater sa supériorité dans une lutte sans repos, lorsque le pouvoir est au concours, qu'il faut combattre pour l'atteindre, et combattre bien plus encore pour le garder; quand au-dessus des puissances constituées s'élève celle de l'opinion, et que la presse regarde en face la tribune au lieu de se tenir à ses pieds, comme chez vous, vous comprenez tout

ce qu'un tel état admet de péripéties imprévues, suscite d'ambitions et provoque d'amers désappointements.

Vos compatriotes ne prennent pas assez la peine d'étudier une société en contraste complet avec la vôtre, malgré l'apparente analogie des institutions. Cependant cette étude leur donnerait seule le mot du grand problème qui se pose aussi pour eux; seule également, elle pourrait vous initier aux causes de ce vague et universel malaise provoqué par le jeu d'institutions appliquées contrairement à leur génie et sans les modifications qu'une telle différence rendra plus tard inévitables.

Vous m'avez fait l'honneur de me conter, et je veux la redire à mes concitoyens, l'histoire de votre famille, admirable et curieux exemple de cette marche progressive et mesurée de toutes les fortunes politiques au sein de la Grande-Bretagne. Je ne sais rien de plus propre à faire comprendre les résultats si divers des mêmes institutions de l'un et de l'autre côté de la Manche.

Votre bisaïeul, simple ouvrier dans un comté du Nord, esprit inventif et réfléchi s'il en fut, trouva un procédé nouveau pour forer les aiguilles; il fit de l'or et devint, à la fin de sa laborieuse vie, membre d'une corporation municipale. Presbytérien rigide dans sa première jeunesse et la tête pleine des passions religieuses et démocratiques de ces temps, il rentra plus tard dans le giron de l'Église établie, moins par conviction, pensez-vous, que pour avoir accès à ces dignités locales dont l'intolérance de la loi écartait alors les dissidents.

Son fils fut lancé, au sortir de l'enfance, muni d'une pacotille et de bons conseils, dans tous les hasards de la vie maritime et commerciale. Il vendit de somptueuses marchandises à la naissante capitale du czar; il vit dans leur jeunesse ces colonies américaines qui bientôt allaient devenir de grands peuples; puis son errante fortune le porta dans les Indes, alors que l'Angleterre commençait à y prévaloir contre la France. Il y passa dix années et revint en Europe, le coffre-fort garni de roupies. Il connut alors ce qui est pour tout Anglais le bonheur suprême; il put acheter, dans le comté paternel, une terre avec patronage ecclésiastique, une terre aux eaux poissonneuses, au parc giboyeux. Il put courir les renards, ajuster les faisans, et obtint, peu avant sa mort, pour prix de services électoraux rendus à un seigneur whig du voisinage, *la commission de paix*, ce préliminaire indispensable de tout existence aristocratique.

Ce fut sous ces heureux auspices que votre père entra dans le monde, et qu'après avoir mangé à *Temple-Bar* le nombre de côtelettes voulu par les règlements, il fut reçu avocat et devint, après d'éclatants succès au barreau, l'un des juges d'Angleterre. Sa fortune s'accrut dans cette position lucrative, et son influence grandit avec elle; il eût déjà pu s'asseoir dans la chapelle de Saint-Étienne, s'il n'avait préféré aux devoirs législatifs la vie active et honorée que lui faisaient ses fonctions. Toutes ses préoccupations d'ailleurs reposaient sur vous, l'aîné de ses enfants et l'unique héritier de ses grands biens.

Cependant vous viviez à l'université, au milieu de cette jeunesse d'élite pour laquelle l'existence politique commence à bien dire dans l'enceinte du collége, et vous pouviez déjà contracter, avec toute la génération pour laquelle allait s'ouvrir la carrière des affaires, ces précieuses liaisons qui donnent tant

de force dans les épreuves de la vie publique. A Cambridge, on vous traitait en *gentleman commoner;* personne n'ignorait, et vous ignoriez moins que personne, qu'après vos études classiques terminées et votre éducation complétée par un voyage sur le continent, vous auriez à justifier à Westminster les éclatants succès obtenus dans les épreuves académiques. En devenant propriétaire de quelques masures en ruines, votre père vous avait acheté un siége au parlement; et si vous en fîtes, en 1832, le sacrifice avec joie, ce fut pour vous asseoir sur celui que les électeurs de votre comté ont été fiers et heureux de vous offrir. A peine au parlement, une éclatante alliance s'est d'elle-même offerte à vous sans que vous l'ayez briguée, et le plus vieux sang de la conquête normande n'a pas hésité à s'unir à celui du descendant de l'ouvrier fier de ses pères comme de lui-même.

Groupez, monsieur, dans une seule vie les faits si divers qui se déroulent dans ce cadre de plus d'un siècle; au lieu de quatre générations élevant pierre à pierre l'édifice d'une famille parlementaire, représentez-vous un seul homme affrontant toutes ces épreuves, subissant toutes ces vicissitudes, passant, dans sa rapide carrière, du soin de faire sa fortune à celui de fonder son crédit politique, et vous aurez une juste idée des excitations de toute nature réservées à la société française. Dans cette arène où toutes les ambitions se précipitent au gré de toutes les cupidités, aucune barrière n'est élevée par la loi, aucune règle n'est imposée par les mœurs, et le pouvoir ne tente aucun effort pour modérer, en régularisant, l'action d'un principe qui, plus que tout autre, réclamerait sa haute et intelligente tutelle. Impassible devant la concurrence illimitée qui, dans les transactions commerciales, se résout en faillites innombrables, et, dans la vie sociale, en redoutables déclassements de position, la législature ne s'enquiert pas même des moyens de rendre cette concurrence moins désastreuse; elle semble l'accepter comme un mal sans remède, comme la conséquence forcée du principe de notre gouvernement.

Je ne crois pas que les sociétés humaines doivent s'exposer à périr par fidélité à la logique; je suis bien loin de penser d'ailleurs que le principe de 89 repousse une organisation fondée sur des délais obligés, sur des épreuves successives et vraiment sérieuses; j'estime surtout qu'il serait possible de ne pas concentrer toutes les ambitions et tout le mouvement politique sur un seul point, et qu'il y aurait quelque chose à faire pour rendre la vie à la partie si déplorablement paralysée de nos institutions constitutionnelles. Mais achevons, monsieur, le diagnostic de notre société contemporaine, avant de nous engager dans le vaste champ des projets et des hypothèses.

Vainement chercheriez-vous dans les rangs divers de la bourgeoisie française des doctrines et des théories politiques distinctes les unes des autres. En élevant tant de soudaines fortunes, la révolution de 1830 imprima une impulsion sans exemple à toutes les espérances, et celles-ci aboutirent pour la plupart à d'inévitables désappointements. De là, dans un grand nombre d'esprits, des irritations et des mécomptes qu'on prit soin de revêtir des apparences d'une opposition systématique.

Mais ce qui se passe au sein de la représentation nationale ne peut manquer de vous éclairer sur les sentiments véritables du pays. Vous avez vu l'opposi-

tion perdre toute sa vivacité dans la chambre élective et fondre comme la cire au soleil, du jour où elle s'est trouvée plus rapprochée du pouvoir. On peut, sans calomnier les convictions de ses mandataires, douter aussi qu'elles résistassent à une pareille épreuve; on peut croire que du haut d'un siége de cour royale, du bureau d'une perception ou d'un prétoire de justice de paix, les hommes et les choses apparaîtraient sous un jour plus favorable.

Aucune fraction de la bourgeoisie n'aspire à voir descendre aux mains du peuple l'arme des droits politiques; aucune ne réclame avec sincérité une part plus large dans le gouvernement et dans l'administration locale, car à peine se résigne-t-on à user de toute celle qu'on tient de la loi. Lorsqu'on demande une plus vaste extension du suffrage électoral, lorsqu'on s'élève avec une énergie tout américaine contre le despotisme administratif, ces plaintes dans la bouche de l'avocat sans causes ou du médecin sans malades ont un sens qu'il faut savoir comprendre, et dont le pouvoir n'a pas trop à s'effrayer. Je ne sais pas une idée d'organisation intérieure dont il soit possible de faire en ce moment une théorie sérieuse d'opposition, et ce ne serait pas chose facile que de trouver un terrain pour les controverses parlementaires, si la France ne continuait à porter, aux grands intérêts qui se débattent au delà de ses frontières, cette attention passionnée qu'elle a visiblement cessé de prêter à des questions aujourd'hui résolues.

Si l'on arrive jamais à établir au sein de la bourgeoisie de grandes divisions distinctes, je crois que cette classification s'opérera plutôt par l'effet des tendances morales que par le résultat des idées politiques. Sous ce rapport, la question religieuse, en ce moment effacée, pourrait bien acquérir une importance croissante, car dans le silence des passions de parti dont elle a su se dégager, elle ne peut manquer de devenir pour les uns le plus puissant élément d'attraction, pour les autres le point le plus constant de repoussement. Il ne saurait y avoir association durable dans la vie publique entre ceux qui voient dans le christianisme la vérité philosophique et sociale élevée à sa plus haute puissance, et ceux qui le supportent à grand'peine comme une nécessité transitoire. En vain une convention tacite consacrerait-elle d'une part la plus large tolérance, de l'autre un respect officiel pour des institutions reconnues utiles; un tel problème est trop grave, il touche de trop près à toutes les solutions, à tous les faits de l'ordre social aussi bien que de la conscience humaine, pour que la différence des points de vue n'en établisse pas à chaque instant dans les résultats.

La chambre et l'opinion vont se trouver saisies de ces hautes questions morales qu'on voit apparaître sur le premier plan de la scène, depuis que celles d'un ordre secondaire sont épuisées; bientôt elles auront à décider si la philanthropie bureaucratique peut remplacer, pour le soulagement des misères humaines, l'action spontanée de la charité, si des concierges et des guichetiers suffisent pour faire descendre de salutaires pensées dans l'âme des coupables; bientôt elles auront à déterminer la part respective de l'État et du sacerdoce dans le ministère sacré de l'éducation publique. De toutes parts vont surgir d'immenses problèmes en face desquels il faudra que toutes les convictions se dessinent, que toutes les répugnances se révèlent, et que chacun dise son der-

nier mot. Dans cette phase toute nouvelle de nos débats parlementaires, vous verrez se produire des péripéties fort imprévues, se former des liaisons et se préparer des ruptures jusqu'ici réputées improbables. Peut-être sortira-t-il plus tard de tout cela des divisions plus rationnelles, des classifications correspondant davantage à de vivantes réalités.

Je ne fais qu'indiquer en passant une idée appelée à conquérir bientôt une importance qu'il y a peut-être quelque témérité à lui attribuer dès à présent, idée féconde, quoique vague encore, qui contribuera plus qu'aucune autre à développer cet avenir que nous pressentons sans le comprendre.

En résumé, monsieur, je ne suis pas admirateur fanatique, non plus que détracteur passionné de mon siècle; je sais que l'idée qu'il poursuit a ses périls comme elle a sa grandeur, et que telle est malheureusement la condition de toutes formes nouvelles. Les sociétés ne viennent pas s'y encadrer naturellement et comme d'elles-mêmes ; il faut que la tourmente les y jette, que la force des choses les y retienne, et que ces formes les enlacent graduellement sans qu'elles en aient la conscience. Aussi ne suis-je point découragé au spectacle de tant d'agitations et d'incertitudes, à celui même de tant d'ambitions éveillées jusqu'au plus modeste foyer domestique : tout cela se modérera par l'action du temps, peut-être aussi par une prévoyance plus intelligente de la loi. Ce n'est point en un jour que la forme féodale s'est épanouie dans sa fécondité au sein du monde arraché à la barbarie. Que de longue guerres, que de crises intérieures, que de souffrances d'abord jugées stériles, que de douleurs sans espoir et sans résultat avant que la malheureuse Angleterre de la conquête présentât à l'Europe le code politique tracé par l'épée de ses barons, avant que l'anarchique Allemagne des derniers Carlovingiens lui donnât le spectacle de sa ligue rhénane et de sa hanse anséatique ! Que de fois la France, pillée par les Normands et déchirée par des chefs barbares, ne douta-t-elle pas de la Providence et de l'avenir, jusqu'au jour héroïque où elle proclama la croisade, acquérant tout à coup et le secret de ses épreuves passées, et celui de ses destinées futures !

Deux siècles de transition, c'est-à-dire de ruines, ont séparé les temps féodaux de celui où le pouvoir monarchique fleurit dans tout son éclat sous Louis XIV ; et nous, disciples d'une pensée qui s'est produite dans le monde voici à peine cinquante ans, d'une pensée qui travaille sans doute l'Europe entière, mais sans l'avoir conquise, nous cesserions de croire à sa vitalité, parce que des obstacles s'élèvent sous nos pas, et que nous avons quitté le terrain des illusions pour celui des réalités pratiques ! Non, monsieur, la France ne fera pas défaut à son œuvre. Après l'avoir entamée sur les champs de bataille, elle continuera de la poursuivre à travers toutes les expérimentations, quelque lentes, quelque chanceuses qu'elles puissent être ; elle sait qu'en politique aussi bien qu'en religion, il n'y a que la foi qui sauve, et qu'elle serait perdue dans le monde le jour où elle douterait d'elle-même et de l'idée qu'elle représente.

Ce qui importe dans les temps tels que les nôtres, c'est de se demander quelles mesures pourraient mettre les institutions de l'ordre civil et politique en harmonie avec l'idée qu'elles expriment. La raison des peuples avait appris,

avant Montesquieu, que la première condition des bonnes lois est de se rapporter à leur principe, dogme lumineux dont il y aurait, je crois, à faire en France d'utiles et fécondes applications. Notre constitution, empruntée à la contrée la plus naturellement aristocratique de l'univers, ne peut, sans des froissements continuels dans quelques-unes de ses parties, s'appliquer à notre gouvernement bourgeois et à notre état social mobile comme nos mœurs. Pour rester fidèle à son texte judaïque, force est de méconnaître le génie du pays et d'en attendre ce qu'il ne saurait donner. Par là s'élaborent les crises politiques, par là se préparent ces longs et anarchiques interrègnes dont la France parlementaire semble destinée à donner au monde le périodique spectacle. Ainsi s'altère la confiance, ainsi languissent les intérêts, ainsi les partis renaissent d'espérances mal éteintes.

Je n'ai pas le tempérament novateur, bien loin de là, car j'incline toujours à penser que ce qui est, produit par cela même un très-puissant argument en sa faveur. Cependant je n'hésite pas à dire qu'en laissant toute chose à son cours, par crainte de se montrer réformiste, on pourra bien un jour se réveiller tout près de l'anarchie. Je penche à croire que, dans un simple intérêt de conservation, on finira par regretter d'avoir manqué à la fois de prévoyance et d'initiative. Dans mes prochaines lettres, j'essayerai de préciser ma pensée en ce qui se rapporte aux deux chambres et au corps électoral, c'est-à-dire au mécanisme du gouvernement représentatif, puis à la presse et à l'administration intérieure, c'est-à-dire à la direction de l'opinion publique.

L. DE CARNÉ.

# LA TERREUR

# EN BRETAGNE.

## III (1).

## LE CHATEAU DE LA HUNAUDAIE.

La loi qui ordonnait l'inventaire, le séquestre et la mise en vente des biens d'émigrés commença à être exécutée en Bretagne dès le mois de septembre 1793. Ce fut une suite de lugubres scènes. La plupart des gentilshommes avaient fui à l'étranger ou fomentaient la révolte à l'intérieur; il n'y avait plus dans les châteaux que des femmes et des enfants. On vint leur déclarer que leurs biens étaient mis *sous la main de la nation.* Ainsi parlait la loi dans son éloquence sauvage. On inventoria sous leurs yeux les meubles, les bibliothèques, les bijoux. Quelques femmes furent laissées gardiennes du tout, à la charge de ne rien détourner; à d'autres on donna l'ordre de sortir sous le plus bref délai. Dans ce dernier cas, il fallait que les filles prissent leurs vieux pères sous le bras, les mères leurs enfants; et, sur le seuil, un commissaire, tenant l'arrêté départemental à la main, leur délivrait ce que l'on donnait en aumône à la famille chassée. C'était un lit, douze chaises, une armoire; à chaque enfant, trois chemises et son berceau! Quant aux moyens de vivre, l'administration devait régler plus tard ce que l'on accorderait à chacun sur les revenus de ses propriétés saisies. Si, près de voir se fermer derrière lui les portes de sa propre demeure, quelque vieux gentilhomme demandait amèrement aux commissaires où il trouverait un abri sûr pour ses derniers jours, ceux-ci mon-

(1) Voyez la livraison du 30 février 1839.

traient en souriant l'arbre de la liberté récemment planté devant le seuil du manoir confisqué par la nation. La révolution avait atteint ses dernières conséquences : traitée en ennemie par toute l'Europe monarchique, la France avait accepté cette hostilité en se faisant une constitution et des intérêts politiques à part. La république venait d'être proclamée. La mort du roi suivit de près. Une fois engagé dans cette route, la pente était fatale, et il fallait la suivre.

Les villes de la Bretagne, à deux ou trois exceptions près, acceptèrent franchement les nécessités révolutionnaires; mais la haine des royalistes s'en accrut. L'insurrection était menaçante dans le Poitou, le Maine et l'Anjou. Le Morbihan, la Loire-Inférieure, s'agitaient sourdement. Le Finistère, plus tranquille, grâce à l'habileté de ses administrateurs, donnait cependant des inquiétudes. Quant aux départements d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, c'était là que se trouvait le foyer même de la conspiration. On en désignait les chefs, sans avoir de preuves pourtant. C'étaient les Picot de Limoëlan, les Dubuat, les Molien, les Loquet de Granville, les Desilles, les Guyomarais, et, pardessus tout, le sieur Tuffin de La Rouërie, promoteur et lien de ce grand complot.

Cet homme, auquel il ne manqua que de mourir un peu plus tard pour jouer, en Bretagne, le même rôle que Charrette en Vendée, avait été d'abord officier des gardes françaises. Amoureux de l'imprévu, fécond en expédients, corrompu et romanesque à la fois, il avait menacé un instant de finir comme de Rancé, après avoir vécu comme Faublas. Il allait prononcer ses vœux de trapiste, lorsque je ne sais quel vent lui apporta les bruits de la guerre d'Amérique. Il dépouilla aussitôt sa robe de moine, laissa pousser ses cheveux, et alla combattre les Anglais sous le nom du *colonel Armand*. Accueilli en France, à son retour, par des acclamations, il reçut *officiellement* du ministre l'ordre de ne point paraître à la cour, et *officieusement* le conseil *d'user modestement de sa disgrâce*. Plus tard, en 1787, il fut envoyé par la noblesse bretonne pour réclamer la conservation des priviléges de la province, et eut encore la gloire d'une persécution. On l'enferma à la Bastille. Mais ses velléités révolutionnaires s'évanouirent le jour où les droits de la noblesse furent mis en question. Il avait protesté à Rennes et à Saint-Brieuc contre les prétentions du tiers; dès que ces prétentions furent devenues des lois, il songea à la révolte et commença à la préparer dans son château de La Rouërie.

Rien ne manquait à Tuffin pour devenir chef de parti. Il ne possédait pas seulement toutes les qualités, mais, ce qui est aussi rare peut-être, tous les vices nécessaires pour jouer ce rôle. Audacieux, adroit, trop mobile pour tomber dans de longs découragements, il avait cette impressionnabilité pour ainsi dire volontaire qui permet tour à tour l'exaltation et le calcul, la bonne foi et la dissimulation. Longtemps occupé d'intrigues de femmes, il avait appris à serpenter habilement entre les amours-propres : on pouvait le surprendre, jamais le déconcerter. Doué enfin d'un courage que l'on citait dans une noblesse où le courage était la plus vulgaire des vertus, il était capable d'exécuter tout ce qu'il osait concevoir. Orgueilleux du reste, et capable d'une mauvaise action lorsqu'elle le conduisait au but, mais patient comme tous les

hommes de cour, gai comme tous les voluptueux, il pouvait braver la faim, la soif, la fatigue et le froid, sans se plaindre ni s'abattre.

Dès la fin de 1791, Tuffin de La Rouërie avait créé, dans les principales villes de Bretagne, des comités royalistes et avait commencé à recruter des combattants. Attaqué dans son château vers la fin de mai 1792, il s'était échappé par miracle et avait déterminé une première insurrection qui n'eut d'autre résultat que de faire monter sur l'échafaud Elliot et Malœuvre, ses complices. Depuis lors, il parcourut la Bretagne, toujours poursuivi, mais fuyant de château en château, de chaumière en chaumière, ravivant les colères ou les douleurs, semant les promesses, servant de lien aux haines isolées, en laissant partout, sur son passage, comme une traînée de guerre civile à laquelle il se réservait de mettre le feu quand il en serait temps.

Or l'heure propice était évidemment venue. Nous avons déjà dit dans quel péril se trouvait placée la république. Le mois de février 1793 venait de finir, et les discordes qui agitaient la convention avaient pris une violence alarmante. Soutenus par les sections et la commune, les jacobins accusaient la Gironde de projets monarchiques; la Gironde leur renvoyait l'accusation en les traitant d'anarchistes, de sorte que, ballottés entre ces récriminations contraires, les patriotes des départements cherchaient en vain à démêler la vérité. Cependant l'influence de quelques hommes éminents et un instinct inné de modération faisaient pencher la plupart des républicains bretons vers le parti girondin. L'administration du Finistère surtout s'était hardiment prononcée en sa faveur. Dès le mois d'octobre 1792, elle avait envoyé une adresse pour sommer les quarante-huit sections de laisser aux députés de la droite une pleine liberté. « Songez, disait cette adresse, que la quatre-vingt-troisième portion de la république ne peut inspirer de terreur à une nation entière qui abborre l'anarchie. Une seule ville ne fera point la loi à la France. *Rappelez-vous à qui appartient la gloire de la journée du* 10 *août* (1). Que la convention nationale puisse travailler dans le calme à la constitution qu'elle nous prépare; si elle ne le trouve point au milieu de vous, il est d'autres villes qui sauront le lui procurer. »

L'Europe presque entière menaçait en outre nos frontières, défendues par des volontaires sans souliers qui ne savaient point charger leurs fusils. Les caisses publiques étaient vides, l'industrie détruite, le commerce anéanti. Il n'y avait pas jusqu'aux habitudes de famille qui ne fussent suspendues. Les administrateurs de nos villes, sans cesse menacés par l'émeute ou les royalistes des campagnes, ne voyaient plus ni leurs femmes, ni leurs enfants; ils mangeaient et dormaient au lieu des conférences, ayant à leurs côtés les décrets de la convention sous une paire de pistolets.

Pendant que tout semble ainsi chanceler, le peuple ne craint pourtant ni ne désespère. A chaque désastre, il oppose un courage plus grand. Toutes les côtes de la Bretagne étaient dégarnies de soldats, les forts en ruine et désar-

(1) Les fédérés bretons contribuèrent plus que personne au succès du 10 août. Leur conduite fut si brillante, que la section Saint-Marceau déclara qu'elle changerait de nom et s'appellerait désormais *section du Finistère*.

més ; il suffit d'un appel, et soudain six mille volontaires se présentent; mille ouvriers terrassiers accourent. On relève les épaulements, on porte à bras le canon sur la crête de nos rochers, on gratte le salpêtre aux parois des caves pour fabriquer de la poudre, on arrache les gouttières aux manoirs féodaux pour fondre des balles. Les femmes cousent des guêtres qu'elles vont *déposer sur l'autel de la patrie*, les enfants font de la charpie, les vieillards s'enrôlent dans les compagnies de vétérans et apprennent l'exercice. Tout se lève, tout travaille, tout se prépare enfin à soutenir la lutte qui va s'engager.

Ce bouleversement général n'avait néanmoins point interrompu mon commerce, qui s'alimentait du désordre même. Je n'avais point de spéculation suivie; j'allais à la recherche des affaires comme les aventuriers du nouveau monde à la recherche des castors ou des nids d'abeilles. Toujours muni d'une centaine de louis, somme considérable alors, vu la rareté du numéraire, je profitais de toutes les occasions d'achat ou de vente qui se présentaient, traitant aujourd'hui à Tréguier pour un chargement de faïence prise aux Anglais, demain à Lorient pour six milles paires de gants, confisquées je ne sais comment, et qui pourrissaient dans les magasins; une autre fois à Saint-Brieuc, pour un lot de vieux fers auxquels on avait joint cent kilogrammes de plainchant sur parchemin. L'échange des assignats, dont la dépréciation n'était point uniforme sur tous les points, me procurait aussi quelque bénéfice. J'avais soin seulement de laisser toujours les subsistances en dehors des spéculations que je hasardais : le nom d'*accapareur*, jeté par quelque imprudent ou quelque envieux, eût suffit pour me perdre. Renonçant aux gains faciles dont les confiscations et la misère publique offraient sans cesse l'occasion, je m'étais résigné à n'être qu'une sorte de colporteur, toujours en quête et en chemin, observant les besoins de chaque endroit pour y satisfaire, achetant ici ce qui manquait là, vendant aux riches, donnant aux pauvres, gagnant peu, en somme, sur chaque marché, mais renouvelant sans cesse mon capital.

Cette activité commerciale ne nuisait en rien à mon zèle de citoyen. Partout où j'arrivais, si un appel était fait aux patriotes, je laissais là toute autre affaire et j'allais m'offrir. Tel était alors le sentiment de confraternité, que l'on ne se regardait comme étranger nulle part. On n'appartenait pas à la garde civique de telle ou telle ville, mais à la république; et quand le rappel des patriotes battait, on y allait sans songer à autre chose. Je pus me trouver ainsi, par aventure, au combat de Fouesnant et à celui de Savenay, où je reçus une légère blessure.

On venait d'entrer dans le mois de mars 1793; je regagnais Guingamp après une excursion qui m'avait conduit jusqu'à Nantes. J'appris par hasard à Dinan qu'il y avait à vendre une partie de bois à La Hunaudaie; des demandes m'avaient été faites de Port-Brieux et de Vannes; je résolus de pousser jusqu'à la forêt, pour voir l'acquéreur de la dernière coupe.

En passant à Lamballe, je descendis de cheval pour remettre quelques lettres au procureur syndic. Je le trouvai causant avec un étranger au milieu de commis qui expédiaient des écritures. Je le connaissais à peine, et j'allais prendre congé de lui après une courte conversation, lorsqu'un bruit de pas et de voix parmi lesquelles je crus reconnaître celle d'un ami de ma famille, du

médecin Launay, se fit entendre sur l'escalier. Presque au même instant la porte s'ouvrit, et le médecin; suivi de deux sans-culottes en bonnet rouge, entra comme un orage.

— Eh bien! dit-il en s'adressant au procureur, sans saluer personne, tu sais la nouvelle, citoyen? Les paysans ne sont point venus hier au marché de Saint-Brieuc; nous allons être pris par la famine; les fanatiques s'organisent partout; avant la fin du mois, ils viendront en armes pour nous égorger!...

Il allait continuer, lorsque ses regards tombèrent sur moi. Il fit une exclamation de surprise.

— Comment! toi ici, Baptiste! s'écria-t-il en changeant de ton subitement.... Par quel hasard?... Est-ce que tu n'habites plus Guingamp?

Je voulus lui expliquer la cause de mon passage à Lamballe, mais il ne m'écouta point.

— A propos, continua-t-il en me prenant la main, j'ai su que ton père était mort.

— En effet.

— Une grande perte, mon ami.... une grande perte pour tout le monde.... Après ça, le bonhomme était difficile à vivre, un peu dur, un peu avare, un peu aristocrate.... Je n'en ai pas moins pris part à ton malheur. Mais j'ignorais que tu connusses notre brave syndic.

— Je n'ai point cet honneur.

— Vraiment? Alors il faut que je te présente à lui; vous êtes faits l'un pour l'autre.

Et, sans attendre ma réponse, il cria mon nom au procureur.

— Je te garantis celui-là, citoyen, dit-il en me frappant sur l'épaule; un vrai républicain dès le berceau; il était toujours en querelle avec tout le monde... Te rappelles-tu, dis donc, Baptiste, quand ils voulaient faire de toi un calottin?... Avec ça qu'il avait été élevé par un curé... Mais, tout petit, il ne croyait ni à Dieu ni au diable; aussi n'ont-ils jamais pu l'abrutir par la superstition.

J'étais au supplice pendant cette ridicule apologie que le syndic écoutait d'un air contraint; je voulus y couper court en avertissant Launay que j'étais pressé.

— Comment donc! s'écria-t-il; nous ne nous séparerons pas ainsi, j'espère? Tu souperas avec moi.

— Je pars sur-le-champ.

— Mais la nuit va venir, et les routes sont dangereuses.

— Tout retard m'est impossible.

— Il s'agit donc d'une affaire importante?

— Oui.

— Et où vas-tu?

— Pas loin d'ici.

— A Plancoët?

— Non... plus près... dans la forêt.

— A La Hunaudaie?

— Justement.

— Est-ce que tu vas voir les Guyomarais?

— Non.

— Au fait, reprit-il sans m'écouter et en se tournant vers le syndic, ce sans-culotte-là connaît tous les aristocrates... Il a vécu avec eux; moi, qui te parle, je l'ai vu en habit de taffetas rose, le claque sous le bras et la hanche au vent, faire l'agréable avec les grandes dames de Kerjean; il était des parties de chasse de Desilles, de Molien, de Limoëlan; peut-être même a-t-il vu là Tuffin de La Rouërie... En voilà un, par exemple, pour qui je graisserais une corde de bon cœur. C'est lui qui est l'âme du complot royaliste; on n'entend répéter que son nom. Demandez aux paysans pourquoi ils refusent de payer l'impôt, ils vous répondront : C'est M. de La Rouërie qui l'a défendu;... pourquoi ils ne portent plus de grains aux marchés : C'est M. de La Rouërie qui l'a dit;... qui leur fait croire que dans trois mois les Prussiens seront à Paris? Toujours M. de La Rouërie. Il est partout, il conduit tout, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'on ne le voit nulle part. Si on était fanatique, on croirait que c'est le diable, ma parole d'honneur! Du reste, on le dit superbe homme. Des yeux noirs et la jambe faite au tour... Mais il est impossible que tu ne l'aies jamais vu chez Mme de Coatansecours.

— Cela est pourtant, répondis-je d'un ton sec.

— Puisque tu vas chez les Guyomarais, tu en entendras parler... Ils sont aussi de la bande, eux... avec leur beau-père, Micaut de Mainville.

Je voulus répéter que je ne me rendais point au château; mais Launay ne m'en laissa pas le temps.

— En tout cas, dit-il, j'espère que nous irons aussi un de ces jours dans leur gentilhommière, et que nous y fouillerons tout avec la baïonnette, d'autant qu'il court des bruits depuis quelque temps... Le sieur Tuffin pourrait bien être par là. Avertis les Guyomarais de se bien tenir.

— Je les avertirai, répondis-je impatienté.

Et, m'avançant vers le syndic, qui causait vivement à l'écart avec l'étranger, je saluai et sortis.

Je venais d'atteindre la forêt, ayant complétement oublié ce qui s'était passé chez le procureur, lorsque j'entendis derrière moi un galop de chevaux; presque au même instant, deux gendarmes parurent sous les arbres. Je ne sais pourquoi j'eus un pressentiment que c'était moi qu'ils poursuivaient; je n'avais point eu, du reste, le temps de réfléchir à ce que je devais faire, qu'ils étaient déjà à mes côtés. Ils m'ordonnèrent d'arrêter, me demandèrent mon nom, et, sur ma réponse, l'un d'eux prit la bride de mon cheval en me priant de descendre. Je leur demandai à mon tour ce qu'ils voulaient.

— Nous avons ordre de ne point te laisser continuer ta route, citoyen, me répondit le brigadier.

— Vous me reconduisez donc à Lamballe?

— Non.

— Où me menez-vous alors?

— Tu vas le voir.

En parlant ainsi, les deux gendarmes avaient mis pied à terre, ils me firent entrer avec eux dans le fourré, les chevaux furent attachés à un arbre, et mes

deux compagnons allumèrent leurs pipes sans prendre à mon égard aucune précaution.

L'aventure était trop étrange pour ne point exciter en moi beaucoup d'étonnement et un peu d'inquiétude. Ma première pensée fut qu'il y avait méprise ; les nouvelles questions que j'adressai me détrompèrent : c'était bien moi qu'ils avaient reçu ordre d'arrêter. Mais quel crime avais-je commis? Pourquoi me retenir caché dans ce taillis? Que voulait-on faire de moi?...

Toutes mes questions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponse que celle-ci : C'est l'ordre. Sûr de ne pouvoir vaincre la discrétion peut-être forcée de mes gardiens, je me résignai à attendre patiemment l'explication de cette énigme. Trois heures environ s'écoulèrent ainsi. La nuit était close depuis longtemps, le ciel obscur et le vent froid. Mes deux compagnons commençaient à se plaindre de notre campement et à frapper la terre avec mauvaise humeur de leurs grandes bottes, quand un bruit régulier de pas se fit entendre sur la route. On distingua bientôt un cliquetis d'armes, et nous reconnûmes enfin des uniformes à la lueur des étoiles. Les deux gendarmes regagnèrent alors avec moi la lisière du fourré; un *qui vive!* fut échangé, et quelques hommes se détachèrent de la troupe armée pour s'avancer vers nous. Je reconnus parmi eux le procureur syndic et l'étranger que j'avais déjà rencontré à Lamballe; je demandai assez vivement au premier ce que l'on me voulait, et pourquoi j'étais arrêté.

— C'est moi qui en ai donné l'ordre, dit l'étranger.

— Et de quel droit? répondis-je brusquement.

— Je suis le citoyen Morillon, agent du conseil exécutif.

Le syndic prit alors la parole :

— Le citoyen commissaire est chargé d'une fouille importante dans le château de La Hunaudaie, dit-il; ta conversation avec Launay lui a fait craindre que tu n'eusses des rapports avec les Guyomarais, et que tu ne leur donnasses l'éveil.

— Je ne connais point les Guyomarais, et je ne me rends point chez eux.

— Où vas-tu alors?

— Chez le garde forestier.

— Et pour quelle affaire?

— Pour un achat de bois.

Le citoyen commissaire prit à part le procureur-syndic, et tous deux parurent se consulter; enfin, après un court débat, Morillon se tourna vers moi.

— Je veux bien croire que tu es un vrai patriote, dit-il; mais tu connais les chemins de la forêt sans doute, puisque tu allais sans guide.

— Je les connais.

— Et tu ne refuseras pas, je pense, de prendre part à notre expédition; nous pouvons avoir besoin d'un homme qui ait pratiqué le pays, et en tout cas deux bras de plus sont toujours utiles.

— Je suis prêt.

— Alors, vive la république! et en avant.

Je me plaçai en tête de la troupe avec le commissaire, le procureur-syndic et le juge de paix qui les accompagnait. J'avais fort bien compris que l'invita-

tion du citoyen Morillon était un ordre et prouvait un reste de défiance ; mais je lui avais dit la vérité, je n'avais rien à cacher, que pouvais-je craindre ? Ses soupçons ne tardèrent point, d'ailleurs, à se dissiper. J'avais déjà fait partie plusieurs fois de troupes envoyées à la poursuite des prêtres réfractaires, et je connaissais toutes les précautions exigées pour ces marches de nuit à travers la campagne ; je les indiquai au commissaire, qui en sentit sur-le-champ l'importance et n'en voulut négliger aucune. Sachant l'entrée principale du château gardée par des chiens qui eussent signalé notre approche, j'avais d'abord fait prendre un sentier couvert et détourné qui devait nous conduire aux portes du jardin. J'étais insensiblement devenu un des chefs de l'expédition, et à mesure que j'y prenais plus de part, je m'y intéressais aussi davantage. J'en calculais les chances comme si j'en eusse été personnellement responsable, j'en attendais le succès avec inquiétude. J'ignorais quel en était au juste le but, mais je la savais faite dans l'intérêt de la république, et cela me suffisait. A une autre époque et pour une autre cause, j'aurais regretté d'y contribuer, je me serais inquiété peut-être de ceux que l'on allait surprendre, et désiré les trouver avertis ; mais le besoin de sauver la patrie absorbait alors toute autre préoccupation : la pitié ne venait qu'après le combat. On sacrifiait le révolté à l'intérêt général, comme on s'y sacrifiait soi-même. Les royalistes, d'ailleurs, n'étaient point seulement des adversaires politiques, c'étaient des ennemis. La guerre contre eux semblait une légitime défense, car ils l'avaient commencée partout, à la frontière et à l'intérieur. Il ne s'agissait plus d'une opinion, mais d'un sentiment, et on les haïssait moins par esprit de parti que par instinct national.

Nous arrivâmes enfin au château. Aucun bruit ne s'y faisait entendre, aucune lumière n'y brillait ; tout semblait dormir. On s'occupa d'abord de placer des sentinelles à toutes les issues. Le plus profond silence avait été recommandé, et chacun tenait ses armes serrées contre lui. Nous étions restés, le citoyen Morillon, le juge de paix et moi, à quelques pas d'une petite porte de jardin qui semblait condamnée, attendant que toutes les mesures eussent été prises, lorsque nous crûmes entendre marcher dans le fourré, Je fis signe de la main à mes compagnons, et nous nous effaçâmes derrière un angle de la muraille. Le bruit des pas se rapprochait toujours ; enfin le froissement des feuilles devint distinct, et bientôt un paysan parut à la lisière du taillis. Il regarda de tous côtés comme pour s'assurer qu'il était seul ; puis, s'avançant rapidement vers la petite porte, il se baissa pour chercher la serrure. Dans ce moment je m'élançai et je le saisis par les deux bras : il jeta un cri ; mais le citoyen Morillon, qui était accouru, lui imposa silence en lui mettant un pistolet sur la poitrine. Nous nous emparâmes de la clef qu'il tenait encore, et nous ouvrîmes sans difficulté la petite porte.

Nous venions d'entrer dans le jardin lorsque le syndic revint avec une trentaine de gardes nationaux. Nous les mîmes au fait en peu de mots, et, après avoir refermé derrière nous et laissé deux sentinelles, nous nous dirigeâmes vers le château. Arrivés au perron, nous trouvâmes la porte entr'ouverte comme à dessein. Le paysan parut stupéfait.

— Maintenant, attention, dit le citoyen Morillon, afin que personne ne

puisse échapper! Une douzaine d'hommes autour du château et feu sur tous ceux qui essayeront de fuir!

Ces dispositions prises, la lanterne sourde fut ouverte, et on alluma des torches. Alors le profond silence qui avait été observé fut rompu comme à un signal donné, et les gardes nationaux se répandirent bruyamment dans le château. Il y eut un moment d'inexprimable confusion. Le citoyen Morillon et le procureur-syndic couraient de chambre en chambre pour donner leurs ordres : on n'entendait que pas précipités et cliquetis d'armes ; enfin un cri de triomphe s'éleva, suivi de plusieurs autres cris pareils. Peu après le juge de paix fut appelé, il monta, et je le suivis.

Je reconnus, en entrant, au milieu des gardes nationaux et des gendarmes, le citoyen de La Guyomarais, que j'avais vu plusieurs fois. Il était debout, appuyé à la cheminée, pâle, mais l'air hautain et dédaigneux. Près de lui se tenait une jeune femme accroupie et presque nue, serrant dans ses bras deux petits enfants dont elle semblait se voiler, et derrière eux, un vieillard aux pieds duquel on apercevait une épée brisée : c'étaient la citoyenne La Guyomarais et Micaut de Mainville, son père. Plus loin, dans l'ombre, il y avait encore deux hommes que je sus plus tard être un sieur Dampière et le précepteur des enfants.

Le juge de paix allait commencer à les interroger, lorsque des cris de joie se firent entendre de nouveau; c'étaient trois autres prisonniers que l'on amenait. Les deux premiers furent reconnus sur le champ, l'un pour le médecin Taburet, l'autre pour un domestique de la maison. Quant au troisième, il déclara s'appeler Morel et être chirurgien.

Le citoyen Morillon demanda alors à La Guyomarais si c'était là tous ses hôtes.

— Tous, répondit-il.

— Tu te trompes, il t'en reste au moins un autre et le plus important.

— Qui donc?

— Tuffin de La Rouërie.

Le prisonnier tressaillit.

— Tu vois que nous sommes bien informés; Tuffin est ici, et nous le trouverons, fallût-il pour cela mettre le feu au château.

— Faites, répondit froidement La Guyomarais.

Il y eut une pause : le syndic et le citoyen Morillon causaient à voix basse; ils annoncèrent enfin qu'ils allaient continuer les perquisitions pendant que le juge de paix interrogeait les prisonniers.

Ils sortirent en effet, et l'information commença ; mais elle durait à peine depuis quelques minutes, lorsque le commissaire rentra avec un portefeuille aux armes de La Guyomarais. Le juge de paix l'ouvrit et en retira une bague de deuil entourée de ces mots : *Dum spiro, spero;* un guidon, sur lequel était brodé un sacré cœur au milieu d'une couronne blanche; enfin, quelques lettres adressées à un sieur Gasselin. La bague était semblable à celles que portaient les émigrés de Dudresnay comme symbole de leurs espérances, et nous savions tous que le sacré cœur était le drapeau mystique adopté par les royalistes bretons. Quant aux lettres, elles se rapportaient évidemment à l'insurrec-

tion, mais elles n'en parlaient qu'en termes couverts, et dans une langue convenue dont il eût fallu avoir la clef. L'important était de savoir quel était ce Gasselin auquel on semblait rendre compte des préparatifs comme à un chef. Les questions adressées successivement aux prisonniers, sur ce personnage inconnu, n'ayant amené aucun éclaircissement, je me hasardai à rappeler le paysan arrêté à la porte du jardin. Le citoyen Morillon ordonna de le faire monter sur-le-champ.

— A sa vue, La Guyomarais pâlit; mais le paysan et lui échangèrent un regard qui parut le rassurer. Le commissaire lui demanda s'il connaissait cet homme.

— C'est mon jardinier, répondit-il.

— Son nom?

— Étienne.

— Que faisait-il hors du château à cette heure?

— Je l'ignore.

Le juge de paix s'adressa alors à Étienne.

— D'où venais-tu?

— De la forêt.

— Pourquoi y étais-tu allé?

— Pour cueillir du trèfle à cinq feuilles.

— A minuit?...

— C'est à minuit qu'il faut chercher les *louzou* qui donnent la force.

Le citoyen Morillon regarda le syndic avec étonnement.

— De pareilles superstitions existent-elles vraiment dans vos campagnes? demanda-t-il.

— Elles existent; mais je serais curieux de voir le trèfle à cinq feuilles que ce vaurien a cueilli. Si je ne me trompe, nous y trouverons de curieux renseignements. Qu'on le fouille avec soin.

On le fouilla sans rien découvrir.

— Voyons, reprit le syndic, tu n'espères pas nous faire accroire que tu étais sorti pour chercher le *louzou* dans les carrefours; tu n'es pas un lutteur, et nous ne sommes d'ailleurs ni au premier quartier de la lune, ni au vendredi.

— Aussi n'ai-je point trouvé ce que je voulais, répondit Étienne en jetant un regard d'intelligence à La Guyomarais; les *louzou* sont fées, et devinent quand on les cherche; ils étaient tous rentrés dans la terre jusqu'à l'autre lune.

— Et personne ici ne te savait sorti?

— Personne.

— Ainsi, c'est toi qui avais laissé la porte du château ouverte, pour rentrer?

— Non; je n'habite pas le château.

— Où demeures-tu?

— Dans le grand pavillon du jardin.

— Seul?

— Avec ma femme.

— Qu'on la fasse venir, dit vivement le citoyen Morillon, et que l'on fouille partout chez cet homme.

Une douzaine de gardes nationaux allaient sortir pour exécuter son ordre, quand le syndic rentra en conduisant par la main une femme presque nue. A son aspect, Étienne recula.

— Catherine! s'écria-t-il...

Celle-ci leva la tête, poussa un cri, et cacha son visage dans ses deux mains.

— Nous venons de la trouver en haut, dit le procureur.

— En haut! répéta le jardinier.

— Dans la chambre verte, couchée au fond de la ruelle.

Le paysan poussa une sourde exclamation et devint pâle; il s'avança vers Catherine les poings fermés.

— Que faisais-tu là, malheureuse? balbutia-t-il; réponds, que faisais-tu là?

Mais, au lieu de répondre, la jeune femme tomba à genoux en sanglotant; il lui saisit les deux mains et la releva d'un seul mouvement, droite et tremblante devant lui.

— Grâce! Étienne, murmura-t-elle.

Le paysan la laissa retomber, et son regard se tourna vers La Guyomarais, qui baissa les yeux.

— Ainsi, c'est vrai, dit-il; voilà pourquoi la porte était ouverte... Ah! je comprends tout maintenant!... Tandis que je passais les nuits à courir les chemins, exposé aux balles des bleus, il y en avait d'autres ici qui étaient heureux et qui riaient de moi. J'avais donné mon sang, on me prenait encore mon honneur, et plus je montrais de fidélité, plus on me rendait de trahison.

Il porta ses deux poings à son front avec une expression de désespoir et de rage impossible à rendre. La Guyomarais fit un pas vers lui.

— Les apparences vous abusent, Étienne, dit-il; plus tard je vous expliquerai tout...

Le paysan sourit amèrement.

— Non, répondit-il, j'en sais assez. Vous avez cru que vous pouviez tout me prendre sans crainte, parce que vous êtes mon maître;... mais il ne faut pas jouer avec la douleur des plus petits que soi, monsieur Gabriel, car une fourmi peut faire mourir un chêne.

Et se tournant brusquement vers le citoyen Morillon : — Vous cherchez le marquis, dit-il; je sais où il est, moi, et je vous le dirai.

Il y eut un mouvement général de joie parmi nous, de terreur parmi les prisonniers. La Guyomarais voulut s'élancer vers le jardinier, on le retint.

— Rappelle-toi ce que tu as promis sur ta part de paradis! s'écria-t-il.

Le paysan secoua la tête avec une résolution farouche, et jetant un regard en dessous vers Catherine :

— Il y en avait une autre aussi qui avait promis sur sa part de paradis, répondit-il; mais on lui a fait oublier ses promesses, et ce ne sont pas les bleus : les bleus ne m'ont jamais causé de mal; c'est un de ceux à qui j'avais donné toute ma vie... Que Dieu lui pardonne, puisqu'il est Dieu; mais moi, je me vengerai, et, aussi vrai que je suis un chrétien, je mettrai sa tête sur le billot.

— Et tu y mettras en même temps celle des autres, malheureux! s'écria La Guyomarais.

Étienne tressaillit.

— Viens, dit vivement le commissaire, qui s'aperçut de son hésitation; la république punit les traîtres, mais elle sait pardonner à ses fils égarés.

Le paysan parut balancer.

— Ne veux-tu donc pas être vengé? ajouta Morillon à demi-voix.

Il se redressa brusquement.

— Venez, dit-il.

Et, s'avançant d'un pas ferme vers la porte, il descendit l'escalier, puis le perron.

Nous le suivions avec une curiosité mêlée de crainte et d'espoir. Il nous fit traverser le jardin, ouvrit une sorte de poterne, longea quelques minutes le mur extérieur, et s'arrêta enfin à une encognure solitaire sous un jeune cerisier. Alors il se tourna de notre côté, et se découvrant :

— Celui que vous cherchez est sous nos pieds, dit-il.

Nous reculâmes avec une exclamation de surprise.

— Que veux-tu dire? s'écria Morillon, le sieur Tuffin de La Rouërie...

— Est mort depuis le 30 janvier.

Il y eut un moment de désappointement, puis d'incrédulité. Le commissaire du pouvoir exécutif surtout ne pouvait se faire à l'idée que tant de précautions n'eussent conduit qu'à trouver un cadavre, et que la mort lui enlevât ainsi les découvertes qu'il avait espérées. Il voulut douter, mais Étienne lui donna des preuves auxquelles il fut forcé de se rendre. Nous apprîmes alors qu'on avait caché la mort de La Rouërie, afin de ne pas jeter le découragement parmi les royalistes. En se faisant secrètement les exécuteurs testamentaires de son complot, les Guyomarais continuaient à agir en apparence sous son inspiration. On eût dit que ce grand conspirateur avait laissé au lieu où il avait succombé quelque chose de son souffle et de sa puissance; du fond de sa tombe, il faisait encore la guerre à la république. Son nom seul suffisait pour tout remuer, tout conduire, et cette armée qui avait un mort pour chef se préparait silencieusement de toutes parts, n'attendant déjà plus que le signal. C'était à La Hunaudaie même, où il s'était réfugié sous le nom de Gasselin, que La Rouërie avait été atteint de la maladie à laquelle il avait succombé.

— C'était un homme à vivre toujours, nous dit Étienne; mais, depuis plus d'une année, il n'avait guère vécu que dans les carrières abandonnées, buvant l'eau du Douves, mangeant du pain noir et couchant sur le gravier. La fièvre le prit ici tout d'un coup, et il tomba dans le délire; c'est moi qui le gardais : il se croyait au milieu de la bataille, et il criait de tuer les bleus. Ils tremblaient tous au château, car, si l'on était venu alors de Lamballe, pour faire une perquisition, il les eût perdus. Cela dura trois jours et trois nuits. Enfin, quand on vit le dernier soir qu'il agonisait, M. de La Guyomarais fit creuser une fosse d'avance. On l'y porta encore chaud avec tous ses papiers. Je replaçai moi-même le gazon, pour qu'on ne se doutât de rien, et le lendemain, les enfants du fermier étaient là, assis dessus, à faire des chapelets de marguerites.

— Et tu dis qu'on a enterré avec lui des papiers? demanda Morillon.

— Ils sont enfermés dans une boîte de verre.

— Au pied de cet arbre?

— Au pied de cet arbre.

— Alors, qu'on apporte ce qu'il faut pour y creuser.

On courut chercher des pioches et des pelles. Le jardinier dirigea lui-même le travail. Après avoir enlevé quelques terres, on sentit de la résistance. Il recommanda alors d'avancer plus doucement; une masse confuse commençait déjà à apparaître, on la dégagea avec précaution; les lambeaux de linceul furent écartés, et l'on reconnut enfin un cadavre. La boîte de verre dont avait parlé le paysan, fut trouvée à ses pieds. Le citoyen Morillon se retira à l'écart avec le juge de paix et le syndic, pour prendre connaissance de ce qu'elle contenait : nous les vîmes bientôt revenir.

— Victoire ! s'écria Morillon; ces papiers sont les rôles de l'insurrection projetée et la correspondance secrète de La Rouërie avec les corps d'émigrés réunis dans les îles anglaises (1). Maintenant, citoyens, la patrie n'a plus rien à craindre; mort aux traîtres et vive la république !

— Vive la république! crièrent toutes les voix.

Et, comme si ce cri eût réveillé des échos, on l'entendit se répéter, de sentinelle en sentinelle, jusqu'au château, où il éclata comme un tonnerre. Dans ce moment, le soleil parut derrière les collines et inonda la forêt de ses lueurs.

Rien ne nous retenait plus ; on courut chercher une civière, on la couvrit de ramée, et l'on y déposa les restes de La Rouërie pour les porter au château. Au moment où il passait devant moi, je fus saisi d'une sorte de tristesse : — Voilà donc à quoi avaient conduit tant d'intrigues habiles, tant de souffrances supportées avec courage, tant de dispositions longuement combinées ! De toutes ces espérances si soigneusement arrosées de sueur et de sang, aucune n'avait pu percer la terre, et cet homme, qui avait compté refaire une monarchie, n'avait pas même pu obtenir une bière pour son cadavre ! Qu'était-ce donc, mon Dieu, que la puissance individuelle, et que pouvaient attendre les partis qui avaient pour eux des conspirateurs et non la nécessité ?

Je m'étais arrêté rêveur ; je sentis une main s'appuyer sur mon épaule.

— A quoi penses-tu, citoyen? me demanda Morillon.

— Je pense, répondis-je, que cet homme a creusé la terre avec ses ongles pendant trois années, qu'il a apporté de la poudre grain à grain, qu'il a dérobé, à force de patience, une étincelle au soleil, et que, lorsqu'il ne lui restait plus qu'à mettre le feu à sa mine, il est mort de la fièvre comme un enfant.

— Heureusement, me répondit le commissaire, car cette mort sauve peut-être la république : quand les royalistes la connaîtront, le désordre se mettra dans leurs rangs ; toutes leurs espérances et tous leurs projets sont là désormais avec cette pourriture. Aussi, ce n'est pas le cadavre d'un homme que tu vois emporter, citoyen, c'est celui de la guerre civile.

ÉMILE SOUVESTRE.

(1) Jersey et Guernesey.

# IDYLLE.

A quoi passer la nuit quand on soupe en carême ?
Ainsi, le verre en main, raisonnaient deux amis.
Quels entretiens choisir, honnêtes et permis,
Mais gais, tels qu'un vieux vin les conseille et les aime ?

RODOLPHE.

Parlons de nos amours ; la joie et la beauté
Sont mes dieux les plus chers, après la liberté.
Ébauchons, en trinquant, une joyeuse idylle.
Par les bois et les prés, les bergers de Virgile
Fêtaient la poésie à toute heure, en tout lieu ;
Ainsi chante au soleil la cigale dorée.
D'une voix plus modeste, au hasard inspirée,
Nous, comme le grillon, chantons au coin du feu.

ALBERT.

Faisons ce qui te plaît. Parfois, en cette vie,
Une chanson nous berce, et nous aide à souffrir ;
Et, si nous offensons l'antique poésie,
Son ombre même est douce à qui la sait chérir.

RODOLPHE.

Rosalie est le nom de la brune fillette
Dont l'inconstant hasard m'a fait maître et seigneur.
Son nom fait mon délice, et, quand je le répète,
Je le sens, chaque fois, mieux gravé dans mon cœur.

ALBERT.

Je ne puis sur ce ton parler de mon amie.
Bien que son nom aussi soit doux à prononcer,
Je ne saurais sans honte à tel point l'offenser,
Et dire, en un seul mot, le secret de ma vie.

RODOLPHE.

Que la fortune abonde en caprices charmants !
Dès nos premiers regards nous devînmes amants.
C'était un mardi gras, dans une mascarade.
Nous soupions, — la Folie agita ses grelots,
Et notre amour naissant sortit d'une rasade,
Comme autrefois Vénus de l'écume des flots.

ALBERT.

Quels mystères profonds dans l'humaine misère !
Quand, sous les marronniers, à côté de sa mère,
Je la vis, à pas lents, entrer si doucement,
Son front était si pur, son regard si tranquille !
Le ciel m'en est témoin, dès le premier moment,
Je compris que l'aimer était peine inutile ;
Et cependant mon cœur prit un amer plaisir
A sentir qu'il aimait, et qu'il allait souffrir.

RODOLPHE.

Depuis qu'à mon chevet rit cette tête folle,
Elle en chasse à la fois le sommeil et l'ennui ;
Au bruit de nos baisers le temps joyeux s'envole,
Et notre lit de fleurs n'a pas encore un pli.

ALBERT.

Depuis que dans ses yeux ma peine a pris naissance,
Nul ne sait le tourment dont je suis déchiré.
Elle-même l'ignore, — et ma seule espérance
Est qu'elle le devine un jour, quand j'en mourrai.

RODOLPHE.

Quand mon enchanteresse entr'ouvre sa paupière,
Sombre comme la nuit, pur comme la lumière,
Sur l'émail de ses yeux brille un noir diamant.

ALBERT.

Comme sur une fleur une goutte de pluie,
Comme une pâle étoile au fond du firmament,
Ainsi brille en tremblant le regard de ma mie.

RODOLPHE.

Son front n'est pas plus grand que celui de Vénus.
Par un nœud de ruban deux bandeaux retenus

L'entourent mollement d'une fraîche auréole;
Et, lorsqu'au pied du lit tombent ses longs cheveux,
On croirait voir le soir, sur ses flancs amoureux,
Se dérouler gaiement la mantille espagnole.

ALBERT.

Ce bonheur à mes yeux n'a pas été donné
De voir jamais ainsi la tête bien-aimée.
Le chaste sanctuaire où siége sa pensée,
D'un diadème d'or est toujours couronné.

RODOLPHE.

Voyez-la, le matin, qui gazouille et sautille;
Son cœur est un oiseau, — sa bouche est une fleur.
C'est là qu'il faut saisir cette indolente fille,
Et sur la pourpre vive où le rire petille,
De son souffle enivrant respirer la fraîcheur.

ALBERT.

Une fois seulement, j'étais le soir près d'elle;
Le sommeil lui venait, et la rendait plus belle;
Elle pencha vers moi son front plein de langueur,
Et, comme on voit s'ouvrir une rose endormie,
Dans un faible soupir, des lèvres de ma mie,
Je sentis s'exhaler le parfum de son cœur.

RODOLPHE.

Je voudrais voir qu'un jour ma belle dégourdie,
Au cabaret voisin de champagne étourdie,
S'en vînt, en jupon court, se glisser dans tes bras.
Qu'adviendrait-il alors de ta mélancolie?
Car enfin toute chose est possible ici-bas.

ALBERT.

Si le profond regard de ma chère maîtresse,
Un instant par hasard s'arrêtait sur le tien,
Qu'adviendrait-il alors de cette folle ivresse?
Aimer est quelque chose, et le reste n'est rien.

RODOLPHE.

Non, l'amour qui se tait n'est qu'une rêverie.
Le silence est la mort, et l'amour est la vie;
Et c'est un vieux mensonge à plaisir inventé,
Que de croire au bonheur hors de la volupté!
Je ne puis partager ni plaindre ta souffrance.
Le hasard est là-haut pour les audacieux;
Et celui dont la crainte a tué l'espérance,
Mérite son malheur et fait injure aux dieux.

ALBERT.

Non, quand leur âme immense entra dans la nature,
Les dieux n'ont pas tout dit à la matière impure
Qui reçut dans ses flancs leur forme et leur beauté.
C'est une vision que la réalité.
Non, des flacons brisés, quelques vaines paroles
Qu'on prononce au hasard et qu'on croit échanger,
Entre deux froids baisers quelques rires frivoles,
Et d'un être inconnu le contact passager,
Non, ce n'est pas l'amour, ce n'est pas même un rêve;
Et la satiété qui succède au désir,
Amène un tel dégoût quand le cœur se soulève,
Que je ne sais, au fond, si c'est peine ou plaisir.

RODOLPHE.

Est-ce peine ou plaisir, une alcôve bien close,
Et le punch allumé, quand il fait mauvais temps?
Est-ce peine ou plaisir, l'incarnat de la rose,
La blancheur de l'albâtre, et l'odeur du printemps?
Quand la réalité ne serait qu'une image,
Et le contour léger des choses d'ici-bas,
Me préserve le ciel d'en savoir davantage!
Le masque est si charmant que j'ai peur du visage,
Et, même en carnaval, je n'y toucherais pas.

ALBERT.

Une larme en dit plus que tu n'en pourrais dire.

RODOLPHE.

Une larme a son prix; c'est la sœur d'un sourire.
Avec deux yeux bavards parfois j'aime à jaser;
Mais le seul vrai langage au monde est un baiser.

ALBERT.

Ainsi donc, à ton gré, dépense ta paresse.
O mon pauvre secret, que nos chagrins sont doux!

RODOLPHE.

Ainsi donc, à ton gré, promène ta tristesse.
O mes pauvres soupers, comme on médit de vous!

ALBERT.

Prends garde seulement que ta belle étourdie
Dans quelque honnête ennui ne perde sa gaieté.

RODOLPHE.

Prends garde seulement que ta rose endormie
Ne trouve un papillon quelque beau soir d'été.

ALBERT.

Des premiers feux du jour j'aperçois la lumière.

RODOLPHE.

Laissons notre dispute, et vidons notre verre.
Nous aimons, c'est assez, chacun a sa façon.
J'en ai connu plus d'une et j'en sais la chanson.
Le droit est au plus fort en amour comme en guerre,
Et la femme qu'on aime aura toujours raison.

ALFRED DE MUSSET.

LA

# MARINE MARCHANDE

## GRECQUE

## DANS L'ARCHIPEL.

D'après les traités qui existent entre la France et la Turquie, les catholiques sujets ottomans se trouvent placés sous la protection française. Cette protection qui, la plupart du temps, ne s'exerce qu'individuellement, s'exerça d'une manière plus générale lors de l'insurrection grecque, et surtout dans l'Archipel.

Parmi les îles Cyclades se trouve Syra, qui est un rocher aride et triste. Le seul point sur lequel on découvre quelque végétation est le sommet d'un monticule où s'élèvent, au milieu de figuiers et de pampres, la demeure d'un évêque catholique, son église métropolitaine et quatre ou cinq cents maisons blanches et petites, qui contiennent la population primitive de l'île.

La croix latine, signe de rédemption pour une autre vie, devint, à l'époque de désolation dont je parle, et par l'effet de l'intervention française, un signe de salut en ce monde. Le Christ qu'elle porte semblait dire, comme dans les livres saints : *Venez à moi!* et l'on vint, en effet, de tous les points de l'Archipel, se placer sous sa protection. Au pied de la ville catholique, il se forma ainsi une population qui, en peu de mois, donna naissance à une ville où l'on compte maintenant quatre mille maisons, des églises, des hôpitaux et des écoles publiques dans lesquelles se réunissent quatorze à quinze cents enfants.

D'abord, on ne construisit que des cahutes, des baraques en planches où chacun se logea comme il put ; plus tard, on éleva, sans symétrie, sans aligne-

ment, sans règles de voirie, des maisons de pierre à un seul rez-de-chaussée et quelques moulins à vent; tout cela formait un labyrinthe où il était assez difficile de retrouver sa route. A l'heure qu'il est, Syra renferme plusieurs rues pavées et propres, des maisons élégamment construites, des édifices publics remarquables. Elle est occupée, dans les moments de loisir que lui laissent les affaires, à se nettoyer, à se parer, à se donner enfin un air de bonne façon, comme font les gens qui s'enrichissent et qui veulent mettre leur tenue au niveau de leur fortune.

Cette île, si pauvre qu'elle ne valait peut-être pas la peine qu'un pirate s'éloignât de sa route pour l'aller piller, est devenue le centre du plus grand mouvement commercial de la Grèce; mais elle n'a acquis tant d'importance qu'aux dépens d'autres ports parmi lesquels on doit placer Smyrne.

Smyrne était et est encore un des entrepôts les plus importants de l'Orient. Là arrivent des marchandises de la Perse et de l'Asie Mineure, qu'on dirige ensuite sur l'Europe; de là, les marchandises d'Europe s'écoulent dans une grande partie de l'Asie. Mais l'étendue de côtes que peut approvisionner économiquement Smyrne, est circonscrite entre Rhodes et les Dardanelles; car Smyrne est trop avancée dans l'Orient pour qu'il y ait avantage à transporter jusque-là des marchandises destinées, soit pour Salonique, soit pour la Syrie.

Si des habitudes, si l'amour du pays n'avaient pas retenu dans leur île si belle les négociants de Scio, dont l'habileté commerciale est célèbre, ils auraient dû nécessairement songer beaucoup plus tôt à porter leurs comptoirs et leur industrie au centre de la courbe sur le développement de laquelle on trouve Salonique, la Cavalle, l'entrée des Dardanelles, Scio, Samos, Rhodes et Candie, c'est-à-dire toutes les portes du Levant sur la Méditerranée.

Ce centre maritime eût été sans doute mieux placé géographiquement à Andros, à Tyne ou à Myconi, surtout à Andros, car ces îles sont comme les vedettes des Cyclades vers la Turquie. Mais la première des conditions à remplir pour l'île où aurait dû se concentrer le commerce était d'avoir un port commode, et ni Myconi, ni Tyne, ni Andros, n'offraient cet avantage. Il ne restait donc plus que Délos et Syra. Délos avait un port magnifique, et Délos était plus près que Syra de la côte d'Asie; mais la différence entre ces deux îles n'était guère que de quatre à cinq lieues, et ce n'était pas la peine de renoncer à Syra, qui se trouvait plus que Délos sur la route des navires qui vont à Smyrne, à Constantinople et à Salonique, et sur la route de ceux qui en reviennent.

Eh bien! ce que l'intérêt du commerce aurait dû faire, la guerre, les massacres, les incendies, d'un côté, et la protection française, de l'autre, ont mieux réussi à l'accomplir que le calcul et la libre volonté de l'homme. En effet, si les négociants de Scio, entraînés par tant d'avantages, avaient pris le parti d'aller résider à Syra, auraient-ils pu, sans de grandes difficultés, décider les Ipsariotes à les y suivre à quitter leur île d'Ipsara pour aller habiter une île qui ne valait pas la leur comme résidence, et à faire tous les frais d'un nouvel établissement. Or, par un effet heureux de la guerre, Sciotes, Ipsariotes, Hydriotes même, sont venus ensemble à Syra. Les Sciotes, c'est la tête qui pense : les Ipsariotes, ce sont les jambes qui courent et les mains qui re-

cueillent. Ipsariotes d'une part, Sciotes de l'autre, voilà donc la double source du mouvement et de la vie pour le commerce de l'Archipel.

La Grèce n'a eu pendant longtemps d'autres navires que des corsaires qui parcouraient les mers du Levant, et qui, à une certaine époque, attaquaient les pavillons dont Venise redoutait la concurrence commerciale. Cette république n'ayant pu empêcher ni les Français ni les Anglais de conclure des traités avec les sultans, et cherchant à retarder le plus possible la décadence de son commerce, se servait de l'influence qu'une longue occupation de la Morée et des îles lui avait donnée sur les Grecs, pour exciter ses anciens sujets à inquiéter la navigation de ses rivaux.

Les Grecs trouvaient double avantage à ce métier; car, outre qu'ils réalisaient des profits considérables, les services rendus de cette façon à la république étaient reconnus par la paix dont elle les laissait jouir, même pendant ses guerres avec la Turquie. Le besoin de cette paix était si grand pour les insulaires, qu'indépendamment de l'impôt qu'exigeait d'eux le Grand Seigneur, les habitants de certaines îles occupées par les musulmans payaient encore, au commencement du XVIIIe siècle, une contribution à Venise, afin que la république ne vînt pas enlever, sans les payer, les rapines des pirates. Pour apprécier l'extension qu'avait prise la piraterie, il suffira de dire qu'un voyageur du temps ne trouva qu'un homme par quatre femmes dans l'île de Myconi, parce que les hommes étaient allés en course.

La piraterie que Venise entretenait dans l'Archipel avait, du reste, son analogue dans les mers d'Amérique, où la France ne répugnait pas à mettre à profit le courage et l'audace des flibustiers.

A l'origine des conquêtes maritimes des Turcs, les prisonniers de guerre ramaient seuls à bord des galères; mais, quand les galères des sultans devinrent plus nombreuses, on recourut aux rayas grecs, et on en plaça sur les flottes, à l'instar des forçats. Plus tard, la rigueur des lois de l'islamisme, qui interdit de confier la défense du trône des califes à des mécréants, céda devant la nécessité; par la raison qu'on avait remplacé les navires à rames par des bâtiments à voiles, on pensa que ceux qui n'avaient été que rameurs pouvaient devenir matelots. La Turquie se trouva si bien du concours des marins grecs, qu'elle donna en fief les îles au capitan-pacha, à l'effet d'inféoder le plus possible la population de ces îles à sa marine; et, comme à quelque chose malheur est bon, les Grecs, sous le courbach et sous le bâton des Turcs, acquirent encore une audace nautique qui leur servit plus tard.

Mais ce personnel maritime formé, que pouvaient les Grecs insulaires en présence du commerce si actif qu'avaient fini par faire les Français? Pouvaient-ils songer à élever seulement la plus faible concurrence? Ils avaient des matelots, mais ils n'avaient pas de navires, et pas de bois pour en construire. Ils avaient de l'ardeur, mais l'argent manquait.

Bientôt, cependant, la révolution française mit l'Europe en feu. Tout le commerce de Marseille fut ruiné. Les Français, trop occupés de leurs débats, s'entr'égorgeant les uns les autres, délaissèrent la culture des champs; les intempéries des saisons aggravèrent la position de leur pays si fertile; ils demandèrent du blé à tout l'univers, mais l'univers s'était ligué contre eux, à

l'exception seulement des régences barbaresques qui voyaient peu d'inconvénient à pactiser avec la convention, des États-Unis qui comprenaient déjà tout ce qu'a d'avantageux la neutralité commerciale, et enfin de la Turquie, pays où l'exécution d'un roi devait exciter moins d'horreur que partout ailleurs. Cependant la Turquie fut plus tard (en 1798) entraînée dans une guerre contre la France.

Il y avait donc un grand vide commercial à combler, puisque Marseille et ses navires ne fréquentaient plus les mers du Levant. A Hydra, à Myconi, à Andros, à Santorin, à Spetzia, on groupa de petites sommes; les Sciotes qui avaient des capitaux cherchèrent des marins pour utiliser leur argent, et les Ipsariotes se présentèrent. On construit tant bien que mal des navires qui allèrent prendre du blé, soit dans les ports de la Méditerranée, soit dans les ports de la mer Noire, et qui le portèrent, selon les temps et selon les circonstances, à Livourne, à Marseille, ou à Gênes, malgré les escadres et les blocus. On doublait, on triplait les capitaux dans un voyage, et, au retour, avec l'argent gagné on construisait de nouveaux navires qui, comme les vaisseaux des anciens Grecs se rendant au siége de Troie, naviguaient sans cartes, sans boussole, soit parce que les capitaines ne savaient pas s'en servir, soit parce qu'on n'avait pas eu le temps de s'en procurer.

Les disettes de 1812 et de 1816 redoublèrent l'ardeur des marins grecs, et portèrent la richesse et la prospérité des îles à ce point que, lors de l'insurrection, Hydra, Ipsara et Spetzia comptaient plus de trois cents navires marchands, qui, tous, devinrent des navires de guerre, et soutinrent contre les escadres turques cette lutte où Miaulis s'illustra à jamais, et où Canaris acquit une gloire que la fin de sa vie fera, peut-être, oublier aux Français.

L'équipage d'un navire grec se compose de personnes de la même famille; le père est capitaine, les jeunes gens sont matelots ou novices, les enfants sont mousses. Chacun a sa part dans les bénéfices, suivant son âge et suivant son rang. C'est, en quelque sorte, la maison qui voyage et qui se porte tantôt ici, tantôt là. Les femmes seules restent au logis pour avoir soin du ménage et allaiter les derniers nés.

Cette manière de voyager nous explique la facilité avec laquelle des familles, des populations entières se transportent quelquefois d'une île dans une autre, ou d'une île sur le continent. Syra offre-t-elle, comme durant la guerre de l'indépendance, un asile assuré, on y arrive de partout, et Syra devient un des plus grands entrepôts du Levant. Plus tard, ces mêmes hommes, dont les misères ont fait la richesse de Syra, trouvent-ils ou pensent-ils trouver quelques avantages à aller ailleurs, ils partent et se rendent, soit au Pyrée, comme un certain nombre de Sciotes et d'Hydriotes, soit à Érétri, dans l'île d'Eubée, comme l'ont fait quelques Ipsariotes. Ce sont des équipages qui changent de vaisseaux pour en prendre de meilleurs.

Parmi les populations des trois îles principales, on distingua plus particulièrement les Hydriotes. Les éléments du commerce ne consistaient pas seulement pour eux dans l'argent et l'intelligence, ils y joignaient la probité. Si je parle au passé, c'est que la population d'Hydra, en tant que population maritime, n'existe plus : ses éléments sont trop divisés pour faire corps.

Les marins d'Hydra ne mettaient en usage ni les *connaissements* (1), ni aucune de ces précautions au moyen desquelles le commerce cherche à prévenir le vol ou la perte des marchandises. Dès qu'un capitaine hydriote annonçait qu'il allait faire un armement, ceux de ses compatriotes qui voulaient y prendre part lui envoyaient leurs capitaux. « Le capitaine ne donnait pas de reçu, puisqu'il ne savait pas écrire (dit M. Thiersch, un des auteurs qui ont le mieux parlé de la Grèce), on ne lui en demandait même pas, et souvent on laissait l'argent à la femme, et même à la servante, si le maître n'était pas chez lui. »

La fortune d'Hydra fut brillante, plus brillante que celle de toutes les autres îles. On trouvait à Hydra toutes les commodités de la vie et le luxe le plus recherché. L'île comptait trois mille maisons en marbre taillé, dont quelques-unes avaient coûté plus de 300,000 francs. Aujourd'hui ces maisons sont abandonnées.

Une circonstance dont on ne se rend pas compte au premier moment, c'est que, pendant qu'Hydra se dépeuple, Spetzia, sa voisine, qui n'est pas mieux située qu'elle, s'enrichit et prospère. Cela, vient, dit-on, de ce que toutes les fortunes d'Hydra avaient fini par se concentrer dans quelques mains seulement, tandis que celles de Spetzia étaient plus généralement répandues. A l'époque de la paix avec la Turquie, la richesse des familles d'Hydra ne fut pas suffisante pour y rappeler des marins qui trouvaient à gagner leur vie autre part. Quelques-unes des familles riches prirent le parti de s'expatrier, soit pour aller faire le commerce ailleurs, soit pour jouir de leurs revenus. A Spetzia, au contraire, presque tout le monde ayant quelques épargnes, on se réunit, et l'on construisit des navires dans lesquels l'un avait un dixième, l'autre un quinzième d'intérêt, etc.

Autrefois les Hydriotes ne louaient jamais leurs services; c'était le peuple le plus fier de toute la Grèce continentale ou insulaire; maintenant il n'en est pas ainsi : la misère a fait plier leur fierté.

Aux jours de l'insurrection, Hydra servit bravement la patrie de ses hommes et de ses vaisseaux. En vertu des lois qui portent que les volontaires de la guerre de l'indépendance seront récompensés par des concessions de terrains, les marins des îles ont été placés dans une fausse position, car ils ne sont ni ne peuvent être laboureurs. Leur métier, comme celui de leurs pères, c'est de courir la mer. Ils demandèrent donc au gouvernement royal des indemnités d'une autre nature, et ils les demandèrent presque comme ils avaient demandé la liberté aux Turcs. On apaisa la sédition, mais bon nombre d'Hydriotes allèrent augmenter les équipages de la flotte ottomane, sur laquelle ils reçoivent des gages qui les mettent à même de donner du pain à leur famille. Le gouvernement grec, de son côté, s'empressa de placer sur ses bâtiments de guerre des marins d'Hydra de préférence aux autres, et c'est encore du pain pour de nombreuses familles de l'île. Le reste vit, à ce qu'on assure, des sacrifices faits par une maison opulente, qui cherche ainsi à retenir le plus possible les habitants, afin d'exercer toujours un patronage qui la rend influente.

(1) Le *connaissement* est la lettre de voiture maritime.

Syra, rocher nu et aride, n'a qu'un port et de l'eau. Rien, par conséquent, qui puisse attacher l'homme au sol, ni le jardin, ni le champ héréditaire. L'intérêt commercial peut seul y retenir les exilés que Syra accueillit dans un temps de désolation. Si donc un jour l'intérêt commercial était déplacé, on aurait à redouter le déplacement de la population. Cette réflexion doit être sans cesse présente à l'esprit du gouvernement hellénique.

Déjà, dit-on, quelques symptômes d'émigration commencent à se manifester parmi les Sciotes qui habitent Syra. Sont-ils le prélude d'une fuite générale? Il faut espérer que non, et pour la Grèce, et pour les Sciotes eux-mêmes.

On a pensé que le moyen de retenir la population de Syra, et d'accroître sa prospérité, serait de déclarer l'île *port franc*. Le gouvernement grec s'est livré à l'examen de cette question avec une attention consciencieuse; mais, dans l'état où sont encore ses finances, et le roi s'efforçant constamment d'arriver à un budget normal, le gouvernement a dû hésiter à se priver d'une grande partie de l'impôt de Syra. Généralement, on ignore en France les difficultés administratives contre lesquelles lutte le roi Othon. Pendant sa minorité, ses tuteurs ont dissipé sa fortune et celle de son peuple. Maintenant il s'occupe à refaire l'une et l'autre avec une persévérance qui l'honore, et dont on devrait lui tenir plus de compte.

La difficulté matérielle n'est pas la seule qui empêche le roi d'affranchir Syra de l'impôt : il y a de plus une difficulté politique; car que diraient les blessés, les vétérans de l'insurrection grecque, ceux qui ont été pillés, spoliés, ceux dont les maisons ont été incendiées, les navires détruits? Ne considéreraient-ils pas comme une injustice qu'une île que la guerre a enrichie reçût des avantages si importants, et cela au préjudice de leurs îles que la guerre a ruinées? Si vous faites de Syra un port franc, diront les Hydriotes et les Spetziotes, comment récompenserez-vous Hydra et Spetzia?

Cependant, on sera peut-être forcé de prendre un parti; car, si la Porte affranchissait Scio de tous droits de douane, soit à l'entrée, soit à la sortie, Syra perdrait peut-être beaucoup, sans qu'Hydra ou Spetzia y gagnassent quelque chose; mais il n'est pas nécessaire de se presser. On peut attendre que l'on prenne un parti à Constantinople, pour en prendre un à Athènes; car, à égalité de conditions de douane, l'avantage sera toujours pour l'île la plus favorablement située. Il faut donc espérer pour la Grèce et pour les Sciotes et les Ipsariotes (1), que ceux-ci ne quitteront pas le drapeau hellène, pour aller se ranger sous le pavillon rouge des Turcs.

Quand vous arrivez à Syra, si vous demandez dans quel quartier habitent les Ipsariotes, on vous montre la partie méridionale de la ville, c'est-à-dire les environs des chantiers de construction et les abords du port. Si vous vous informez de la partie de la ville qu'habitent les Sciotes, on vous montre la partie septentrionale, c'est-à-dire les environs de la douane, et vous reconnaissez aussitôt le caractère particulier des deux populations.

Les Ipsariotes ont une telle intelligence des choses de la marine, qu'on a vu des enfants de quinze à seize ans construire des goëlettes reconnues pour avoir

(1) Scio et Ipsara ne font pas partie de la Grèce telle que les traités l'ont constituée.

une marche tout à fait supérieure. Que de fois, étant sur le pont d'un de nos bâtiments de guerre, et passant près de navires grecs, j'ai vu nos officiers admirer leur coupe élégante, leur poulaine relevée avec tant de grâce, leur beaupré si bien placé, leurs voiles si larges quand elles sont développées, si minces quand elles sont serrées sur leurs vergues! Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est la manière dont ces navires sont fabriqués. Dans un espace assez restreint qui s'étend depuis les dernières maisons de Syra jusqu'aux murs d'enceinte du lazaret, on compte presque continuellement quinze ou vingt navires en construction, car Syra construit aussi pour des ports étrangers; quelquefois les rangs sont doubles, et la même calle contient deux bâtiments : celui de devant qu'il faudra avoir fini et mis à l'eau, quand celui de derrière sera prêt à être lancé. Il n'est pas de dimanche où l'on ne voie lancer un, deux, trois, et jusqu'à quatre navires. Toutes ces constructions marchent en même temps. Les pièces de membrures sont taillées d'intuition. C'est à peine si les constructeurs, que rien dans leur mise ne distingue des plus simples ouvriers, ont un compas à leur disposition.

Pour construire des navires, nous employons des pièces de bois de chêne; celles de ces pièces qui doivent être courbes, nous les voulons courbées naturellement. Les Ipsariotes ne sont pas si difficiles; leurs navires sont entièrement faits de bois de pin, pas une des pièces de membrure n'est courbe; c'est au moyen de poutres droites, et en les ajustant après les avoir taillées, qu'on obtient des courbes. Aussi, leurs navires coûtent-ils à peu près le sixième de ce que coûtent les nôtres. Il est vrai qu'ils durent beaucoup moins; mais ces navires sont payés à leur troisième voyage, et le reste de leur service est tout bénéfice. A cela il faut ajouter que, lorsque les affaires commerciales ne sont pas très-actives, les navires qui sont obligés de rester dans le port ayant coûté le sixième de ce que coûtent les nôtres, n'occasionnent, à égalité de tonnage, qu'une perte en intérêt du sixième de celle que le manque d'emploi fait éprouver à nos navires.

Il faut à nos marins presque du confortable, comparativement à ce que demandent les marins grecs. Que de fois, à Marseille, l'autorité chargée de veiller sur l'amarrage des navires, ayant enjoint à un capitaine grec de mouiller une seconde ancre, n'a pu être obéie, parce que cette ancre n'existait pas à bord! Que disait alors le capitaine pour s'excuser? *Bastimento nuovo, signore!* Ce qui veut dire, le bâtiment n'a pas encore gagné son second câble et sa seconde ancre; mais, au voyage prochain, il n'en sera pas ainsi. En effet, un navire hellène est un être qui commence sa vie comme il peut, qui s'habille, qui se nettoie, qui se meuble, à mesure qu'il gagne. Le premier voyage a-t-il été heureux, le navire achète un bon compas de route, les cartes des parages qu'il fréquente, peut-être même une embarcation neuve. Au second voyage, il changera ses voiles qui vieillissent et qui avaient déjà servi à un de ses frères mort avant qu'il fût né. Mais, pour cela, il faut marcher vite, il faut arriver avant les autres; il peut se faire que les blés de la mer Noire baissent de prix à Marseille, à Livourne, à Gênes. Le navire doit donc se presser, filer jusqu'à douze nœuds, s'il veut qu'on le fasse beau, qu'on lui donne une couche de peinture, que l'on dore la figure blanche qui décore sa poulaine. Rien n'ar-

rête le navire grec, il fait toujours plus de voiles qu'un autre. A bord, c'est un bruit incroyable, ce sont presque continuellement des cris échangés. Dans la plus simple explication, on crie comme dans une dispute ; tout le monde commande, parce que tout le monde est maître, plus ou moins, mais cela n'empêche pas le navire de gagner de vitesse ses concurrents sardes ou autrichiens. Un navire hellène, venant du Levant, se trouve-t-il entre la Sicile et Malte, il met le cap sur la dernière de ces îles, il entre dans le port de quarantaine, passe audacieusement et à toutes voiles entre les navires qui s'y trouvent mouillés; il jette l'ancre, il s'informe du prix du blé dans l'île; si ce prix lui offre un bénéfice, il vend ; si, au contraire, on lui dit que le dernier paquebot à vapeur français a porté des nouvelles favorables de Livourne et de Marseille, il demande vite de l'eau et quelquefois du pain. Une heure après, déployant ses voiles, se glissant avec la plus grande adresse entre les rangs de bâtiments à l'ancre, il quitte le port, gagne le large, et va à Livourne ou à Marseille.

Un navire français ne demanderait pas seulement de l'eau et du pain à Malte, il demanderait du vin, de la viande, que sais-je? Le Grec a à son bord des figues sèches, une certaine quantité d'olives et du poisson salé; avec cela, du pain et de l'eau, c'est tout ce qu'il lui faut. Le capitaine mange au même plat que les autres; presque jamais de cuisine sur le pont, pas de provisions de bois, pas de viande salée, pas de volailles, pas de légumes à acheter, pas de meubles, pas de rideaux dans la chambre, pas de glaces, pas de vaisselle, pas de tout ce qui nous ruine, pas de tout ce que nos besoins de luxe imposent à nos armateurs de navires ! Mais aussi de bons résultats, de l'argent gagné, et chez nous presque toujours de l'argent perdu ! Vous savez maintenant pourquoi le personnel et le matériel de notre marine marchande diminuent chaque jour, et pourquoi on lance jusqu'à deux, trois et quatre navires par dimanche à Syra !

Quand la marine marchande grecque se mit à faire la guerre, elle abandonna le commerce, et de même qu'elle avait, à l'époque de notre révolution, comblé le vide produit dans le mouvement commercial de l'Orient par la retraite de nos navires, de même il s'éleva trois marines marchandes nouvelles, qui vinrent combler le vide causé par l'armement en guerre des navires hydriotes, spetziotes et ipsariotes; ce sont les marines dalmate, sarde et napolitaine. Mais, après la guerre, les Grecs, retrouvant leur esprit d'association, leur activité, leur intelligence, ont prouvé qu'il y avait place pour quatre, et je suis convaincu qu'il y aurait place pour cinq, si l'on songeait à doter la France d'une marine à bon marché.

Je ne veux pas dire que jamais on ne se soit occupé d'une question si importante ; mais, par la raison que l'administration des douanes, placée dans les attributions du ministère des finances, a perdu une grande partie de sa qualité d'administration protectrice, pour devenir une administration purement fiscale, la marine marchande, placée exclusivement dans les attributions du ministre de la marine, n'a jamais été considérée que comme un moyen de recruter la marine militaire. Il résulte de là, pour nous, une condition d'infériorité dans la Méditerrannée, dont je vais essayer de donner une idée par des comparaisons.

La France, ayant sur ses côtes méridionales une population maritime qui n'est pas plus considérable que la population maritime des côtes de l'empire d'Autriche et du royaume de Sardaigne, et qui l'est beaucoup moins que celle du royaume de Naples, est obligée, par sa qualité de première puissance navale, d'entretenir des armements nombreux. L'Autriche, la Sardaigne et Naples, au contraire, n'ont jamais à la mer plus de cinq ou six navires, dont les plus forts sont des frégates. Mille à quinze cents hommes au plus, voilà tout ce qu'il faut à chacune de ces puissances. Trois à quatre mille hommes peut-être, voilà ce que nos escadres demandent, en temps ordinaire, à la population de nos côtes de Provence, de Languedoc et de Roussillon !

De là résulte une pénurie de matelots pour le commerce français, quand il y a abondance de bras libres du service militaire chez les autres. De là vient que dans nos ports un matelot se paye jusqu'à 50 francs par mois, tandis qu'à Gênes, à Naples et en Dalmatie, on le paye 30 francs tout au plus. De là vient aussi que, lorsque nous faisons des expéditions comme celle d'Alger en 1830, les transports étrangers se louent à notre gouvernement moyennant 13 francs par mois et par tonneau, et que les navires français réclament 16 et 17 francs. De là vient, enfin, qu'après avoir établi en Afrique des droits proportionnels à l'effet de favoriser la marine nationale, le gouvernement, frappé bientôt de l'augmentation de ses dépenses, par suite des prix plus élevés qu'il paye pour le fret des objets à transporter, est obligé de revenir sur la mesure que lui avaient inspirée les intérêts français; car c'est aussi un intérêt français que l'intérêt du contribuable.

Je n'ai pas l'intention de traiter ici la question du recrutement de l'armée navale; je me propose seulement d'indiquer le moyen d'arracher, autant que possible, aux pavillons étrangers le transport d'un certain nombre de produits que nos lois de douane n'ont pas réservés au pavillon français, et que livre à nos concurrents la franchise du port de Marseille.

Ce n'est assurément pas exagérer que d'évaluer à deux cent cinquante, année moyenne, le nombre des navires, autrichiens, sardes, napolitains et grecs, qui portent à Marseille des denrées récoltés dans des pays autres que ceux auxquels ces navires appartiennent. Or ces deux cent cinquante navires emploient au moins trois mille matelots, et, comme ce sont des matelots étrangers, la marine militaire de France n'a aucune action sur eux. Resterait à savoir s'il ne vaudrait pas mieux que trois mille marins français gagnassent ce que gagnent avec nous ces marins étrangers, dût la marine militaire renoncer à son droit sur eux. Dans l'un comme dans l'autre cas, la flotte ne profiterait pas de ces hommes ; mais l'argent que la France paye à des étrangers serait gagné par des Français.

Des hommes et des navires à bon marché, voilà le problème à résoudre; sans cela nous nous trouverons toujours dans des conditions d'infériorité relativement à nos voisins, et surtout relativement aux Grecs.

Pour construire à bon marché, il faut renoncer à notre luxe d'installation, et peut-être à une partie de notre luxe de solidité; il faut, à l'imitation même des peuples du Nord qui naviguent dans des mers si mauvaises, employer dans nos constructions plus de sapin que nous n'en employons; il faut, comme les

Grecs; remplacer les voiles en fil de chanvre par des voiles en fil de coton; au lieu de faire venir les bois de construction à Marseille, il faut faire construire les navires de Marseille là où se trouvent les forêts qui produisent les bois. Si l'on accordait au commerce français la faculté de faire construire des navires à l'étranger, il userait sans doute, au moment même, de cette faculté, et il appellerait peut-être cela de la liberté commerciale, parce qu'en Prusse, en Russie, etc., les constructions reviennent moins cher que chez nous. Mais, chose singulière! il y a dans un de nos départements, en France par conséquent, tous les éléments d'une construction qui ne serait pas plus chère peut-être qu'en Prusse ou en Russie, et personne ne pense à mettre tant d'avantages à profit! Ce département, c'est la Corse. Là, le bois est à très-bon marché : il y a du chêne pour les membrures, et du sapin pour la mâture et pour les bordages; là, le minerai de l'île d'Elbe peut être converti en fer avec les branchages de l'arbre qui servirait à faire le navire; là, s'offrent toutes les ressources des pays les plus favorisés. Construisons donc des navires en Corse, et nous n'aurons plus à nous occuper que de trouver des matelots consentant à servir sur ces navires, moyennant une solde égale, autant que possible, à celle que l'on paye en Italie.

La première condition pour avoir des équipages à bon marché, c'est que les hommes soient sobres, parce que des hommes sobres peuvent seuls trouver de l'avantage à naviguer *à la part*, c'est-à-dire moyennant une bénéfice proportionnel à celui du navire. Les marins qui ont des besoins sentent trop qu'*à la part* ils seraient moins bien nourris, ou n'auraient rien à recevoir au retour du voyage. Dans un navire où l'on navigue *à la part*, chacun est spéculateur : le propriétaire du bâtiment, le capitaine, le matelot, le mousse même. Alors chacun fait de son mieux pour économiser et pour aller vite, soit dans le chargement, soit dans la route, soit dans le déchargement. Quand un équipage, au contraire, est payé au mois, il peut avoir parfois intérêt à ne pas se presser. Les Dalmates, les Napolitains, les Sardes, et surtout les Grecs, remplissent au plus haut degré la condition que je viens d'indiquer; mais trouverait-on en France des populations ayant des mœurs et des habitudes analogues aux habitudes et aux mœurs de ces peuples?

La France continental ne nous offrirait certainement pas, dans sa partie méridionale, des hommes comme il les faudrait. Marseille attire à elle toute la population pauvre de la Provence, ou, pour mieux dire, toute la population de la Provence pauvre. On ne songe guère à se faire marin, même quand on doit gagner 50 francs par mois et la nourriture, lorsqu'en se faisant portefaix, voiturier, etc., on peut gagner 5 fr. par jour. Dans la Provence riche, la culture occupe presque tous les bras, et il en est de même en Languedoc. C'est donc encore vers la France insulaire qu'il faut tourner ses regards pour trouver ce que nous cherchons.

Le Corse vit de peu, il n'a aucune habitude de luxe, il est bon marin; mais le Corse a peur des réquisitions pour l'armement de la flotte, et il hésite à adopter une profession qui peut l'obliger à servir l'État à plusieurs reprises, et cela pendant deux, trois et même quatre ans chaque fois, de telle sorte qu'il ne sera definitivement fixé dans ses foyers qu'à l'âge où tout travail qui réclame de la vigueur et de l'énergie lui deviendrait impossible.

On compte cependant en Corse environ deux mille marins classés; mais il y en a la moitié qui ont passé l'âge où l'on peut encore être requis. Sur les mille qui n'ont pas atteint cet âge, il y en a trois cents au service de l'État. Avant 1790, la population maritime de l'île était bien plus nombreuse qu'aujourd'hui. Ajaccio, avec quatre mille âmes de population, comptait six cents hommes propres à la navigation, et ce port expédiait à lui seul quarante à cinquante barques pour la pêche du corail sur la côte d'Afrique. Après la paix, cette branche de commerce reprenait quelque activité, lorsqu'en 1817 les Bédouins de Bone massacrèrent les pauvres marins et pillèrent ou détruisirent les bateaux corailleurs : ce fut la mort de cette industrie. A la pêche du corail succéda la contrebande. Tous les marins corses furent contrebandiers, jusqu'au moment où des lois spéciales anéantirent ce commerce illicite, dont le développement menaçait l'agriculture du pays, car les objets de contrebande consistaient principalement en grains de la mer Noire, qu'on allait acheter à Livourne. Il ne reste donc plus aujourd'hui que le transport des produits de l'île à Marseille, et le transports des produits continentaux que consomme l'île; mais les bateaux à vapeur viennent en concurrence avec la navigation à voiles, et la marine corse va cesser d'exister, si on ne lui donne pas le moyen de se relever.

Ce qui manque à la Corse, ce sont des capitaux; et, pour les y appeler, il faut encourager la construction et l'armement des navires.

Un ministre napolitain, frappé de ce qu'avec une si grande étendue de côtes les royaumes de Naples et de Sicile n'avaient pas de marine, fit décider que tout navire d'un certain tonnage qui serait construit dans un espace de temps déterminé, obtiendrait une remise, à ses deux premiers voyages, de 10. p. 100 sur les droits de sortie des marchandises qu'il chargerait. Par cette remise, le navire était payé presque en entier, et cela eut pour résultat de créer, en deux ou trois ans, une des marines les plus importantes de la Méditerranée.

Faisons quelque chose d'analogue en Corse, c'est-à-dire accordons une prime à ceux qui construiront dans l'île des navires de cent cinquante à trois cents tonneaux; ajoutons-y, si cela est possible, quelques modifications dans la rigueur du service à bord des navires de guerre, et bientôt nous rivaliserons, pour le bon marché des transports, avec les marines d'Italie et avec celles de Spetzia et de Syra.

De Ségur Dupeyron.

# REVUE

# LITTÉRAIRE.

### Hugues Capet, par M. Capefigue (1).

Pendant que des romanciers industriels se livrent à tous les déportements d'une imagination chauffée par l'ardeur du gain, il semble du moins que les études plus graves demeurent défendues par leur sérieux et leur difficulté même; que l'histoire en particulier, honorée de nos jours par tant de beaux travaux et quelques vrais monuments, ait échappé à cette espèce de dilapidation qu'ont subie des genres plus faciles. Cela reste exact généralement; même au-dessous des ouvrages considérables, et qui ont valu la gloire à leurs auteurs, des compilations historiques dignes d'estime se font remarquer par des recherches, par des soins, par le respect des faits. Prenons garde pourtant. La gravité du genre déguise quelquefois assez longtemps la légèreté de l'auteur; s'il n'est guère possible, dans les travaux d'histoire, d'abuser les savants rien n'est plus aisé que de donner le change au public. A l'aide du dédain des hommes spéciaux, de la complaisance et de la crédulité des autres, on arrive à se faire, en manipulant de vieilles époques, une manière de réputation et d'autorité; si surtout l'on flatte les faiblesses et les vanités d'un parti, l'on a ses lecteurs. Tant que ce genre de succès reste modeste, il est peut-être assez innocent pour qu'on le laisse vivre; mais s'il sort des bornes, si la hardiesse et l'ambition s'en mêlent, s'il méconnaît sa place et son ordre, il faut les lui rappeler. Aux choses trop criantes, il faut aussi opposer son cri.

M. Capefigue a longtemps exercé son activité d'érudition d'une manière assez inoffensive, excepté peut-être à l'égard des faits. Honoré à ses débuts d'un prix académique, ou même de deux, à une époque, il est vrai, où l'Académie des inscriptions semblait livrée à une coterie politique, il a bien vite

(1) 4 vol. in-8o chez Levrault, rue de La Harpe, à Paris.

laissé cette carrière un peu aride pour des excursions plus variées. Mêlé durant des années à la polémique et, pour ainsi dire, à la tracasserie quotidienne de divers journaux, on lui devait du moins cette justice qu'il se piquait d'une certaine impartialité, d'un certain ton conciliateur : et durant le trop court ministère de M. de Martignac, on se rappelait l'avoir vu singulièrement actif à en aider les vues de rapprochement en ce qui concernait les personnes. Jusque-là rien que de très-permis ou de louable même, bien qu'il ne semblât point qu'un érudit dût en sortir. La révolution de juillet, en rendant à M. Capefigue tous ses loisirs, l'a mis à même de reprendre une veine par lui négligée. L'*Histoire de la Restauration* l'occupa en premier lieu : il la publia d'abord sous le simple anonyme, un peu fastueux, *d'un Homme d'État*. Des communications dues à de véritables hommes d'État, quelques vues de conservation, d'ordre social et gouvernemental, qui n'étaient pas encore passées en lieux communs, pouvaient servir d'excuse ou de prétexte au titre que se donnait l'auteur : il avait causé, on s'en apercevait, avec M. de Martignac, avec M. Pasquier, avec M. Mounier. Ces conversations pourtant étaient mises en œuvre médiocrement : aucun tableau d'ensemble dans les faits ; des réflexions sautillantes, des locutions ambitieuses et mal soutenues ; le mot *haut* et *haute*, par exemple (une *haute* capacité, une *haute* vue, une *haute* politique), revenant à satiété dans des pages d'une trame fort plate. Malgré ces défauts, le livre se lisait assez commodément, à titre d'histoire provisoire et en attendant l'historien.

Mais M. Capefigue ne s'en est pas tenu à ce genre de compilation née des journaux de la veille et des conversations du matin ; ses premiers succès d'érudit et ses nouveaux loisirs l'ont ramené au goût des vieilles chroniques, et il s'est mis à chevaucher à travers champs dans notre histoire, reconquérant une à une toutes les grandes époques jusqu'à Philippe-Auguste et remontant encore par delà. Le nombre de volumes qu'il a laissé échapper là-dessus depuis très-peu d'années, et indépendamment de ses autres écrits de circonstance, se monte déjà à une quarantaine de volumes, et il ne paraît pas à la veille de se borner. Son ambition s'est mise au pas de tant de qualités si rapides : rencontrant dans ses courses multipliées presque tous les noms illustres contemporains, il s'est lassé de la concurrence, et aujourd'hui dans son livre de *Hugues Capet*, il tranche décidément du ton féodal, il demande hardiment à chacun : *Qui t'a fait roi ?*

C'est ici qu'il faut l'arrêter. J'ai eu le tort de rappeler tout récemment, dans cette *Revue*, le nom de Varillas, à propos de M. Capefigue. Varillas a laissés, il est vrai, d'insignifiants et innombrables volumes d'histoire, aujourd'hui oubliés ; mais, en vérité, c'est là sa seule similitude, dans le présent et dans l'avenir, avec l'auteur de *Hugues Capet*. Chapelain jugeait son style *sain*, et son esprit *plein de connaisances ;* Huet trouvait *beaucoup à apprendre* dans ses livres. De plus, Varillas n'injuriait pas à chaque ligne les plus légitimes renommées de son temps ; ses jugements peuvent être vulgaires, mais ils n'ont pas au moins la légèreté, la morgue de je ne sais quelles prétentions à la profondeur diplomatique, que la modération du ton cesse de recouvrir. Plusieurs de nos collaborateurs les plus honorables, et les hommes de ce temps-ci les plus respectés pour leur science, ont dû passer, dans les quatre volumes sur Hugues Capet

publiés, il y a quelques semaines, par M. Capefigue, sous un feu de contradictions plus ou moins polies. Je vais en redire quelques-unes, pour que le vrai public, le public qui ne lit pas toutes les sortes de pamphlets, soit initié à tant de découvertes précieuses, à tant de nouveautés historiques. Il ne s'agit pas moins, qu'on y prenne garde, que d'un nouveau système sur les légendes, sur la féodalité, sur les communes, sur les croisades, sur la scolastique; que sais-je encore? Comme on peut supposer, M. Guizot n'a rien compris aux institutions, M. Thierry au mouvement municipal, M. Fauriel aux épopées, M. Cousin à la philosophie du moyen âge; quant à M. Michaud, il est bien évident que son Godefroy de Bouillon est une parodie de celui du Tasse, et que cet écrivain n'a pas eu l'intelligence des grandes expéditions d'Orient. Descartes partait du doute; M. Capefigue part de la négation. Cela est bien plus simple encore et procède d'une admirable imaginative; c'est, en histoire, le thème de la *table rase* professé par les philosophes. Le livre de M. Capefigue commence à Hugues Capet et finit à Philippe-Auguste : il embrasse donc le développement de la civilisation française du xe au xiie siècle. En nous tenant aux caractères généraux, voyons d'abord quels éléments ces quatre volumes ont la prétention d'apporter à notre histoire nationale.

Les deux préfaces du livre ont le mérite d'être datées, la première de Vérone, la seconde de *Saint-Denis en France*, ce qui ne peut manquer de charmer singulièrement le lecteur. Je ne désespère pas que les prochaines introductions ne viennent de *Metz en Lorraine* et de *Lille en Flandre*, ou même de *Paris en l'Ile*, comme dit agréablement M. Capefigue. Cela n'a-t-il pas une couleur des vieux temps qui est du dernier bon goût? M. Capefigue l'a parfaitement compris, et tout son livre est dans cette manière. Aussi y voit-on surgir avec une merveilleuse richesse tout le monde du moyen âge. Vous comprenez maintenant pourquoi M. Guizot n'a pas entendu le plus petit mot à la vie féodale, à la vie de château du xe siècle. Le baron de M. Guizot est décidément un pauvre homme; d'abord M. Guizot ne l'appelle pas *monseigneur;* puis il n'a pas toujours sur le poing le faucon *à l'œil de feu;* il ne tient pas incessamment en laisse les lévriers *reluisants*, ses cottes de mailles ne sont pas serrées *comme l'écaille d'un serpent;* il n'a pas de *grandes épées*, des *visières de fer*, des *armes fourbies*, des *cors retentissants*, des *destriers au poil magnifique*, de *nobles enfants des haras*, qui, *bardés de fer, font trembler la terre sous leur pas hâtif;* enfin, ce n'est pas un *farouche paladin*, qui *n'apparaît que pour lancer des regards formidables sur de malheureux vaincus*. M. Guizot, évidemment, n'a pas vu que Perrault avait pris le type de l'ogre du Petit-Poucet dans un baron du moyen âge, et il a eu le plus grand tort de ne pas tailler tous les *féodaux* sur le patron du sanglier des Ardennes dans *Quentin Durward*. Quant au *varlet*, il est bien évident qu'il ne peut pas causer, il *devise* et apprend *les déduits des armures*.

Ce moyen âge était un temps bien heureux; tous les navires avaient *mille rames;* les robes des châtelaines se déroulaient en *longs plis* comme celles des *antiques druidesses;* les évêques, *gantés de soie*, avaient toujours en main *la crosse d'or et l'anneau pastoral*, soit, sans doute, qu'ils visitassent les abbayes aux *tours carrées* ou les *moutiers*, soit qu'ils fissent partie de la pro-

cession *qui serpentait comme une rivière d'or et de rubis,* soit qu'ils écoutassent la cloche *sonner à pleines volées le glas des trépassés,* soit enfin qu'ils vinssent s'agenouiller au *tombeau froid* des chevaliers. Puis venaient les contrastes : les pèlerins à la *trogne rouge* buvant *le vin du Rhin,* les Francs qui ne voulaient pas dormir sur les *lits mollets,* les concubines *au teint rose,* aux *vêtements écourtés,* et aussi les solitaires *qui se levaient de leurs grabats pour prier, quand minuit sonnait, et pour voir les cieux scintiller des feux qui filaient à l'horizon rougi.* De cette scintillation des étoiles, de ces feux follets du xe siècle, on est en droit de déduire cette haute conséquence, que rien n'est changé dans la nature ; j'allais cependant oublier ces *voix étranges et marmottantes,* ces *nuées sanguinolentes,* et surtout ce *crêpe de douleur,* qui mettent tout à fait à part l'époque de Hugues Capet. Si on ajoute à ces merveilles les *épopées d'or,* les *mantels d'hermine,* les *prouesses des féodaux,* l'empereur d'Allemagne, je voulais dire la *boule d'or de l'Empire,* les *viviers empoissonnés,* les *collines désertes ombragées de sapins,* on sera bien convaincu que l'histoire de la troisième race, avant Philippe-Auguste, était complétement *inconnue,* comme le dit M. Capefigue. En effet, la *Gaule poétique* de Marchangy est très-loin d'être à cette hauteur, et, pour trouver d'aussi fantastiques couleurs, il faudrait recourir à Anne Radcliffe. M. Capefigue a de plus l'avantage d'une *étude consciencieuse* des chroniques et des épopées merveilleuses du moyen âge ; il a éprouvé de *vifs serrements de cœur* en lisant la *chartre qui tombe en lambeaux dans les archives,* en racontant ce que lui avaient dit les *saints moines* et les *chevaliers* dans leurs parchemins *scellés.* On voit que M. Capefigue a fait des découvertes de la plus haute importance. Pourquoi ne cite-t-il pas une seule fois ces textes originaux, ces chartes du xe siècle, qu'on ne savait pas inédites et qu'on a cru jusqu'ici fort rares? Mabillon ne les avait pas soupçonnées, et voilà, du coup, tous les traités de diplomatique incomplets.

Est-ce dans les belles *chartes scellées* que M. Capefigue a puisé les précieux et caractéristiques récits qu'il nous donne? Est-ce là qu'il a vu « *ces villes aux couleurs bleues, aux murailles de saphirs et d'escarboucles brillantes de mille feux, qui se produisent dans des nuages de pourpre, quand l'esprit se plonge dans les ravissements de la contemplation ?* » Nous sommes aux *Mille et une Nuits ;* aussi les contes ne manquent pas. Veut-on celui de la naissance de Hugues Capet? Vous voyez d'abord la neige *tomber à gros flocons sur la montagne,* puis vous entendez *les cris de l'enfantement retentissant dans le vieux palais des comtes de Paris.* M. Capefigue tient sans doute ces importants détails d'un témoin oculaire, ou bien quelque *lettre de faire part* est arrivée jusqu'à lui. Voulez-vous des récits amoureux ? Ce sera l'histoire de Béatrix à laquelle son père le boucher ne voulait pas *laisser tollir le doux nom de pucelle ;* mais cette épopée de *Hues Capet,* écrite par un trouvère du règne de Philippe le Hardi, est ici réduite à la proportion d'un *conte drôlatique* de M. de Balzac. Les aventures de Tristan le Léonois et de la belle Yseult fournissent à M. Capefigue des réflexions érotiques d'un platonisme singulièrement délicat : « Endolorez-vous tous à ces récits, finit-il par dire aux amants ; que de traverses, que de tristesses, que de larmes versées, avant d'arriver au triomphe

d'amour, que je vous souhaite ! » Le lecteur est sans doute chargé du refrain sous-entendu : *Ainsi soit-il !*

On n'est pas au bout, mais l'haleine ne suffit pas ; je deviendrais trop fastidieux en continuant de citer, et j'aime mieux couper court un moment. Qu'est-ce qu'un pareil ton en histoire? Comment se l'expliquer? M. Capefigue y est arrivé tout simplement : il n'est pas écrivain, il n'est rien moins que peintre : il a voulu trancher de l'un et de l'autre. De même que dans son *Histoire de la Restauration,* en soi-disant *tory,* il ne parlait que de *hautes vues*, de *haute modération*, et qu'il se caressait dans son anonyme en ministre d'État honoraire cultivant ses souvenirs, de même ici, en abordant le moyen âge, il a voulu se donner du féodal, laisser aux petites gens leur tiers état, aux raisonneurs politiques leur parlement, et jouer à son tour un personnage historique original. Un Saint-Simon, un Boulainvilliers, s'en seraient tirés au naturel; lui, il a dû chercher çà et là des couleurs, des lambeaux d'armures, de vaines paroles dérobées, et les afficher pour en faire accroire. N'étant pas écrivain, il a brouillé tout cela ; il n'est arrivé qu'au jargon. Il a trouvé pourtant d'honnêtes gentilshommes, de nobles châtelaines qui lisent ces prétendus récits des vieux âges, qui les aiment à la faveur du reflet : dans le parti légitimiste, on n'est pas difficile en histoire, et tout ce qui flatte un peu, on le croit ; on fait plus, on l'achète. De là une manière de succès. Lui-même il a pu finir par être pris à ses propres assertions, je n'en serais pas étonné. Dans ce remuement de vieilles armures, de couronnes féodales, de crosses d'or ou badigeonnées, chaque reflet lui paraît une vue.

Ainsi s'est formé pour M. Capefigue le moyen âge, auquel il croit peut-être plus qu'il ne lui conviendrait, sachant d'où il l'a pris, ce moyen âge nouveau qui lui a été révélé par les *chartes scellées*. Quant aux leçons de M. Guizot sur les institutions politiques et le tiers état, il est bien entendu désormais que nous n'en tenons aucun compte ; elles sont mises au nombre de *ces rêveries enfantines qui vivent un jour, jusqu'à ce qu'il arrive encore des écoles qui s'abîment dans l'incessante mobilité des nuées bleues, roses et blanches.* Ceci est textuel, et je ne prête pas de phrases à M. Capefigue, comme certains historiens prêtent des bulles aux papes, des textes aux historiens, et des assertions aux manuscrits.

De singulières inadvertances grammaticales viennent à chaque moment jurer avec les lambeaux pittoresques de l'auteur, et confirmer sa prétention féodale plus qu'il ne faudrait. Non-seulement on trouve dans M. Capefigue des hérésiarques qui essayent *à* corrompre les peuples, mais des pièces *dont* il ne croit pas *à* l'authenticité; il n'y a point de corporations, mais des gens qui se *corporent.* On voit aussi des *ciels* grisâtres (il ne s'agit ni de tableaux ni de ciels de lit), des yeux qui se ternissent *de* leur éclat, des chapitres consacrés *sur* tel sujet, et autres nouveautés linguistiques. Il serait cruel de plus insister.

Il semblerait seulement que quand on a fait si vite son compte avec les notions indispensables, avec la grammaire, avec la langue, avec l'étude réfléchie des faits, quand on passe, en quelques mois et sans façon, de l'histoire de la restauration à l'histoire de la réforme, de l'histoire de la régence à l'histoire de Hugues Capet; quand on met au jour précipitamment volumes sur volumes,

comme d'autres publient des feuilletons, il semblerait qu'on dût parler des maîtres avec quelque respect, et ne point les juger en note d'un ton leste et parfois outrageux. Or il n'est presque pas un nom célèbre dans la science historique, auquel le dernier livre de M. Capefigue veuille bien reconnaître la moindre valeur.

Il y a beaucoup d'éloges, il est vrai, pour l'école bénédictine et pour tous les glorieux représentants de l'érudition du passé; Sainte-Palaye est appelé avec affectation et d'un sourire de connaissance un *candide et loyal marquis;* du Cange est qualifié à chaque page de *grand,* et le nom de Mabillon ne vient guère sans l'épithète *d'immense* ou de *modeste*, le nom de Muratori sans celle de *prodigieux*. Mais c'est là une manière très-insuffisante de déguiser un travail hâté; tant de louanges répétées sont inutiles, et quand on vit dans l'intimité des gens, on leur dit moins de flatteries. M. Capefigue a beau faire, Mabillon et du Cange ne le reconnaîtraient point comme de leur *lignage,* et s'il plaît à l'historien de Hugues Capet de faire figurer dans ses notes, comme sur un théâtre bruyant, dom Vaissette en manière de comparse, et dom Rivet comme figurant, il est très-heureux que ces honnêtes bénédictins soient morts, car autrement ils seraient peu disposés à servir de compères pour toute cette fantasmagorie du moyen âge. D'ailleurs, les bénédictins reçoivent aussi à l'occasions les leçons du maître; dom Bouquet a sa petite semonce, et, en un moment de mauvaise humeur, M. Capefigue va jusqu'à ne reconnaître aux travaux de la congrégation de Saint-Maur que de *l'exactitude sans élévation*. Quant à l'école philosophique et à son représentant, Montesquieu, elle était trop imbue des sots préjugés du XVIIIe siècle, pour mériter autre chose que l'épithète de *systématique.*

Parmi nos contemporains, M. Augustin Thierry a la plus grande part des injures (1). Sur les communes, M. Thierry n'a ajouté *ni un fait, ni une idée* aux travaux précédents, et il a montré *beaucoup de charlatanisme.* Ses livres conçus, *au point de vue de Dulaure et de l'abbé de Montgaillard,* sont composés dans le mauvais esprit de Voltaire; ils ont *le caractère de pamphlets, de thèse de journal;* ils sont écrits dans le style *de l'adresse des* 221, et il est facile de remarquer *l'enfantillage prétentieux de cette petite érudition* qui veut restituer les noms francs. M. Capefigue, qui a écrit un grand nombre de pamphlets politiques de couleurs fort tranchées, garde ici et trahit le ton des *premier-Paris* de la *Quotidienne*, du *Courrier* ou des autres journaux de toute opinion, dans lesquels il a successivement ou simultanément écrit. Mais voici qui passe tout : « On tient boutique de communes, et dans ce triste bazar d'érudition mal conduite, de jeunes intelligences s'abîment dans d'infructueuses et inutiles recherches. » On demandera peut-être, puisqu'il est question de boutique et d'industrie, s'il ne s'agit de livres autres que ceux de M. Thierry. Point. C'est une allusion très-délicate à la *Collection des monuments du tiers état* dont le gouvernement a chargé l'historien de la conquête de l'Angleterre. M. Thierry n'est pas compris seul dans ces anathèmes. A propos des élèves de l'école des chartres, M. Capefigue dit textuellement : « Deux ou

(1) J'ai compté jusqu'à dix-huit passages contre M. Thierry.

trois érudits faciles les font travailler pour eux et profitent de leurs ardentes et fortes études.» Or, en langue vulgaire, cela s'adresse à MM. Fauriel et Guérard, membres de l'Institut, à M. Champollion-Figeac, conservateur des manuscrits à la bibliothèque du roi, lesquels dirigent plusieurs publications importantes de textes pour les comités historiques, et ont produit dans la science quelques jeunes gens instruits, en les faisant attacher officiellement par le ministre à ces travaux d'érudition. Ce concours loyal et avoué, cet apprentissage utile sous les maîtres, que ne dédaignaient ni Mabillon, ni Bréquigny, ont sans doute le malheur de ne ressembler en rien aux ateliers obscurs où se fabriquent quelques livres contemporains. M. Mérimée, en sa qualité d'inspecteur général des monuments, a aussi sa part des attaques. M. Capefigue ne le nomme point, mais il assure que les inspecteurs (et il n'y en a qu'un) n'empêchent nullement les édifices du moyen âge d'être détruits, et qu'il n'est absolument rien sorti de ce luxe de *commissions retentissantes*. M. Capefigue n'a pas lu sans doute les trois volumes spéciaux, publiés par l'exact et spirituel antiquaire. Mais qu'est-ce que trois volumes! M. Capefigue en a donné, je crois, plus de soixante.

Décidément M. Capefigue était en verve dans son *Hugues Capet*, et nous ne sommes pas au bout. On se lasse de transcrire; il faut pourtant faire justice en osant citer. Comment, par exemple, M. Fauriel pourra-t-il se relever du coup qui l'écrase? Savez-vous ce qu'est son *Histoire de la Gaule Méridionale?* « C'est un lourd et fastidieux travail qui n'apprend pas un fait nouveau.» Voilà, j'espère, qui est net et sans détour. Quant à la question des épopées, que M. Fauriel a traitée au long dans cette *Revue, c'est une matière usée*, attendu qu'aucun écrivain n'avait avant lui abordé sérieusement le sujet. Puis vient M. Daunou, coupable d'avoir indiqué dans l'*Histoire littéraire* une falsification et des plagiats flagrants de M. Capefigue (1). Le fin et profond travail

(1) On trouve, au tome XVII de l'*Histoire littéraire de la France*, page 285, le passage suivant, signé par M. Daunou : « Le livre de M. Capefigue sur Philippe-Auguste s'annonce comme ayant été couronné par l'Institut ; il est vrai que l'Académie des inscriptions avait, en 1825, proposé, pour sujet de prix, de rechercher *quels sont en France les provinces, villes, terres et châteaux dont Philippe-Auguste a fait l'acquisition, et comment il les a acquis, soit par voie de conquête, soit par achat ou échange*. Il est vrai encore qu'en 1826 le prix a été adjugé à un Mémoire de M. Capefigue. Mais l'Académie n'a eu aucune connaissance du manuscrit des quatre volumes publiés en 1829, et ils diffèrent à tel point du travail beaucoup moins étendu publié trois ans auparavant, que nous n'oserions pas assurer qu'ils eussent obtenu la même récompense. » On reconnaît à cette insinuation fine et attique la critique du vénérable secrétaire de l'Académie des inscriptions ; il est impossible d'indiquer à la fois avec plus de fermeté et de convenance une inqualifiable usurpation de titres. Le plagiat de M. Capefigue n'est pas moins nettement signalé ; car on lit en note, à cette même page 285 : « La moitié du IVe volume de M. Capefigue contient un exposé de l'état des lettres et des arts sous Philippe-Auguste, ou plutôt au XIIIe siècle, exposé EXTRAIT EN FORT GRANDE PARTIE de notre tome XVI, publié en 1824. » Après cela, M. Capefigue ne craint pas, à un endroit de son *Hugues Capet*, de se déclarer de l'école des bénédictins et de M. Daunou, qu'avec sa logique habituelle il attaque ailleurs.

de M. Daunou sur saint Bernard est mis bien au-dessous de l'obscure vie de ce saint, par le père Chifflet. M. de Pastoret est plus heureux; l'ancien chancelier a la protection de M. Capefigue, qui veut bien ne le pas maltraiter et l'assurer même qu'il ne peut rien écrire *de mieux que lui* sur les impôts du XIIe siècle.

Pour M. Michelet, il n'a pas compris *la pensée catholique* dans son *travail de fantaisie* sur l'histoire de France. Ainsi que M. Thierry, *il a toujours cru écrire des articles de journaux et de revues.* Mais sait-on pourquoi M. Michelet est entaché de ces graves défauts? « C'est qu'il a préféré vivre dans les nuées QUE DE consulter les chartes et les documents des vieux siècles.» M. Michaud est aussi fustigé d'importance, bien qu'il ne soit pas nommé. L'historien des croisades *s'est posé épique*, et voulant imiter le Tasse, il a créé des héros imaginaires, *vernissés et polissés*, dans lesquels on ne reconnaît pas la *sauvagerie féodale.*

Les philosophes sont maltraités à leur tour, comme les historiens, par M. Capefigue, qui a écrit sur le mouvement scolastique du XIIe siècle un incroyable chapitre. Abélard n'est pas un conceptualiste, comme on avait cru jusqu'ici, et le réalisme ainsi que le nominalisme sont des mots sans importance. Apprenez que saint Bernard représentait l'orthodoxie par sa haute intelligence, et Abélard *la scolastique universitaire.* Il est vrai qu'au tome II, page 358, saint Bernard est nommé *le type de la scolastique;* mais ces contradictions importent peu. Si je trouve, à propos d'Abélard, beaucoup de phrases sans idée sur les *subtilités* et les *arguties*, je ne vois pas un mot qui indique la moindre connaissance de la matière. Abélard est défini « *un crâne resserré et fantastique, chair et sang, vie à sensations et de mobilité.* » Tout cela est à coup sûr déduit de la lecture attentive que M. Capefigue n'a pas manqué de faire des œuvres de ce philosophe, dans une édition in-folio qu'il cite, et dont il possède probablement l'exemplaire unique (1). On peut affirmer, par le chapitre de *Hugues Capet*, consacré au mouvement intellectuel du XIIe siècle, que M. Capefigue est étranger aux premières et plus simples notions du langage philosophique. Je n'en voudrais pour preuve que cette définition exquise du traité d'Aristote *sur l'âme :* « C'est une appréciation *morale* des facultés de l'esprit et des *sensations intimes.* » Après avoir prouvé, jusqu'à l'évidence, par tout cet *imbroglio*, son ignorance absolue de la terminologie scientifique, M. Capefigue n'hésite point à déclarer que l'excellent morceau de M. Cousin, à propos du *Sic et Non*, est tout simplement *emphatique*, et il ajoute : « Il y a eu une exploitation scientifique d'Abélard, comme il y en a eu une des communes. » En parlant de philosophie, M. Capefigue trouve moyen d'amener aussi une phrase contre M. Barthélemy Saint-Hilaire : « La *Politique* d'Aristote est une traité fort obscur; on a voulu en vain faire quelque bruit d'une traduction récente : c'est un bourdonnement qui a bientôt cessé. » Je ne vois rien de plus naïf que cet aveu de l'obscurité de la *Politique* d'Aristote que M. Capefigue a probablement confondue avec la *Métaphysique*, qui n'est pas tout à fait semblable. Ce n'est pas d'ailleurs la seule

(1) Ceci est de la force des *Prophéties de Merlin*, en *trois* vol. in-fo.

chose que l'auteur ne comprenne pas. Ainsi, il trouve *fort difficile à lire* le *Roman de Rou*, de Wace (1), dont il fait un monument de la langue du XIe siècle, ce qui indique une profonde connaissance de la littérature romane.

Le livre intitulé *Richelieu et Mazarin* était précédé d'une lettre dédicatoire à M. le comte Molé, que M. Capefigue paraît avoir étrangement oubliée; car je lis, dans son *Hugues Capet*, des phrases où respirent une urbanité si parfaite, un parfum de politesse si raffinée, que je rougirais de les extraire. Tout le monde y passe à son tour. Il n'y a pas eu de place dans *Hugues Capet* pour M. Thiers et M. Mignet (2); mais la couverture était une précieuse ressource, et M. Capefigue y a inséré le prospectus d'une *Histoire du Consulat et de l'Empire*, où l'on reconnaît sa manière attique : « Personne, pour l'histoire de la révolution, ne s'est élevé plus haut qu'aux bavardages des assemblées, aux petits bulletins de police et aux banalités de la rue. » Voilà la part de M. Thiers et de M. Mignet. « Il est déplorable de voir comment l'histoire de l'empire a été écrite; rien n'a été consulté, ni les archives des cabinets étrangers, ni les actes de la diplomatie, ni l'esprit du temps. » Voilà la part de M. Bignon. « Des pièces recueillies auprès des hommes d'État de Londres, de Vienne, de Berlin et de Saint-Pétersbourg; Napoléon pris comme un bronze antique, et non pas en le vermillonnant de petites idées et de commérages, » voilà la part de M. Capefigue : *Quia nominor leo.* Bien que ces injures doivent disparaître avec la couverture, faut-il croire les autres plus durables?

Tel est, en essence, ce livre de *Hugues Capet*, où la témérité des jugements, on l'a trop vu, passe toute imaginative. Les contradictions, du reste, y sont fabuleuses. Je n'en prendrai qu'un seul exemple. M. Augustin Thierry est attaqué violemment, pour ses idées sur l'affranchissement communal, par M. Capefigue, qui s'en tient, comme il dit, à la méthode *savante* des bénédictins, ce qui est modeste. Voyons ce que substituera le critique au système des *Lettres sur l'Histoire de France?* Ce sera d'abord la théorie absolue de M. Raynouard sur la perpétuité des municipes romains. Mais plus loin, la commune est donnée comme d'origine exclusivement épiscopale (tome III, page 211); et autre part, cette institution est définie : « Une concession destinée à soulager les habitants et manants ruinés des mauvaises coutumes que les siècles avaient établies. » (Tome II, page 305). Ici ce n'est encore qu'une concession; mais voici mieux : « La commune fut l'organisation des serfs et des manants pour la défense mutuelle. » (Tome III, page 254). Nous sommes en progrès. Maintenant, moins le jargon, le système de M. Thierry va se retrouver tout entier dans cette phrase : « La race serve et bourgeoise conquerra bientôt sa liberté, car elle combat aussi hardiment que les féodaux. » (Tome IV, page 79). Ainsi,

(1) Que M. Capefigue écrit *Vace*, comme il écrit La Th*au*massière et Leb*œ*uf, comme il fait de *Yves* un nom latin (*Yves Carnotensis*); comme, en traduisant les énumérations des témoins dans les chartres, il estropie presque tous les noms.

(2) N'y aurait-il pas au fond, à l'égard de M. Mignet, une petite rancune de M. Capefigue, lequel, si nous sommes bien informé, n'a jamais été admis à puiser aux Archives des affaires étrangères, dont pourtant il a l'air de parler souvent?

aucune manière distincte, aucun ordre, aucune idée suivie; un ramas de phrases vides et d'enluminures pittoresques.

Le système des races est nié d'une façon absolue, et à la fois il est confusément et incessamment appliqué dans ses détails les plus exagérés (1). Le symbolisme est traité, à toute page, de chimère, et à toute page ce sont des *idées qui se font hommes*, des *incarnations de l'intelligence;* c'est Grégoire VII dont la lutte avec l'Empereur est un *mythe où se heurtent deux principes, le baron contre le clerc;* c'est *la papauté symbolisée par la basilique, l'Empereur par le gonfanon.*

J'en ai trop dit. Mais, s'il est des temps pour fermer l'œil, il en est d'autres pour sévir. Une certaine licence, qui le prend elle-même sur le ton sévère, appelle la répression. On a beau dire que quelques livres et quelques auteurs se classent d'eux-mêmes, et qu'il est un degré d'erreur, de versatilité, de témérité, auquel il est mieux de ne pas songer. De nos jours, tout a chance de s'accréditer : La Beaumelle ferait fortune; rien n'est décrié; on ne se noie plus; on ne se coule plus par son propre poids. *Des ciseaux attelés à un encrier,* selon le mot spirituel de M. Michaud, peuvent aller très-bien. Si quelque réclamation énergique et motivée ne venait pas de temps en temps, que sait-on? on passerait pour avoir admiré ou du moins admis toutes les sottises. La postérité, qui aura bien d'autres choses à faire que de nous vérifier en détail, prendrait le change elle-même sur notre compte, et nous croirait plus naïfs que nous ne sommes vraiment. Et puis, un beau matin, dans l'avenir, quelque brouillon sortirait de terre, quelque Linguet, quelque abbé Faydit, qui réhabiliterait le grand homme, le grand historien oublié, qui lui trouverait de l'originalité, des vues, *du bon* enfin. Il faut faire en sorte que d'avance, et en présence de l'objet, on ait répondu à tout cela.

CH. LABITTE.

(1) Voir les passages formels, tome I, pages 20, 49, 70, 239; tome II, pages 57, 343; tome III, pages xv, 11, 100.

DU

# GÉNIE DE L'ART.

Quel est le but de l'art? Je réponds : La beauté. Solution trop élémentaire, dites-vous, et surtout trop antique. Essayons cependant de nous y attacher; elle peut nous mener plus loin qu'il ne paraît. En effet, la beauté, où est-elle? Dans une fleur, reprenez-vous, dans un rayon de soleil, dans le sourire d'une créature mortelle. Oui, sans doute, elle est dans toutes ces choses. Mais qu'elle y est incomplète, puisqu'elle y est périssable! Au lieu de ces objets qui ne vivent qu'un jour, au lieu de cette lueur qui n'a qu'une splendeur empruntée, que serait-ce, si l'on rencontrait quelque part la fleur qui ne se fane jamais, le parfum qui ne se dissipe jamais, le sourire qui jamais ne se convertit en pleurs? Alors seulement, ne le pensez-vous pas? nous toucherions à la beauté, principe et fin de toutes les autres. Or cette beauté, qui se communique sans s'épuiser, cette splendeur souveraine, sans lever et sans coucher, sans jeunesse et sans vieillesse, quelle peut-elle être, si ce n'est l'image même que vous vous faites de la perfection, que rien ne peut ni outrepasser, ni altérer, ni éclipser, c'est-à-dire l'idée par laquelle vous vous représentez Dieu lui-même? Oui, messieurs, n'allons pas plus loin; le Dieu-Esprit, voilà l'éternel modèle qui, sous une forme ou sous une autre, pose éternellement devant la pensée de tout artiste qui mérite ce nom. Ce qui revient à dire que l'art a pour but de représenter par des formes la beauté infinie, de saisir l'immuable dans l'éphémère, d'embrasser l'éternité dans le temps, de peindre l'invisible par le visible. Arrêtons-nous à cette idée, et voyez combien de conséquences en jaillissent comme d'un foyer ardent.

Premièrement, pour exister, l'art n'a pas besoin de l'homme. Avant l'apparition du genre humain sur la terre, l'univers était un grand ouvrage d'art qui publiait la gloire de son auteur. La beauté avait été réalisée et comme incarnée dans la nature naissante. Non, non, ne croyez pas que les premiers poëmes

aient été ceux d'Homère ou de Moïse; ne croyez pas davantage que les premières sculptures aient été faites par une main mortelle. Le plus ancien constructeur de temple est celui qui a bâti le monde. De même, voulez-vous savoir quels ont été le premier poëme et la première peinture? Il est facile de le dire. Ce furent le premier lever du soleil au sortir du chaos, le premier murmure de la mer en s'informant de ses rivages, le premier frémissement des forêts au toucher de la lumière immaculée ; ce fut aussi l'écho de la parole encore vibrante de la création. Voilà la première poésie, le premier tableau dans lesquels a été peint l'Éternel. Nul peuple n'était encore dans le monde, l'idée d'art était déjà complète. L'ouvrage et l'ouvrier étaient en présence l'un de l'autre; et si ces sortes de rapprochements n'étaient trop souvent arbitraires, on pourrait même ajouter qu'il existait déjà une sorte d'image anticipée de la division des arts; que, dans ce sens, les chaînes des montagnes étaient l'architecture de la nature, les sommets et les pics sculptés par la foudre sa statuaire; les ombres et la lumière, le jour et la nuit, sa peinture ; le bruit de la création entière, son harmonie, et l'ensemble de tout cela, sa poésie.

De ce qui précède, il résulte que ni la nature ni l'art ne sont copiés l'un sur l'autre, puisque l'un et l'autre dérivent d'un même original, qui est Dieu. Quel que soit l'objet qu'il veuille représenter, l'art le crée, pour ainsi dire, une seconde fois. Ni l'architecture, ni la sculpture, ni la peinture, ne copient servilement une partie du monde extérieur. Ils ne reproduisent pas davantage l'image d'un homme en particulier. Quel est donc le modèle de leur imitation? Je l'ai déjà dit, le beau en soi, le vrai par excellence. Continuons, si l'on veut, de les appeler arts d'imitation, mais ajoutons qu'ils imitent l'Éternel. Par où l'on voit qu'il faut ranger les artistes en deux familles distinctes : les uns, faits pour l'esclavage, qui copient les formes de l'univers, sans y rien ajouter, sans y rien retrancher; les autres (ils sont libres et souverains), qui imitent non pas seulement le visage et le corps de la nature, mais ses procédés de formation et son intelligence, pour mieux rivaliser avec elle. On demandait à Raphaël où il trouvait le modèle de ses vierges : « Dans une certaine idée, » répondait-il; et cette idée était le divin qu'il entrevoyait à travers les traits mortels des femmes de Perouge et de Foligno.

De ce principe conclurons-nous que l'art se confond avec la philosophie? Nullement. Celle-ci peut oublier les formes des objets pour ne s'occuper que des idées. L'artiste, au contraire, a deux mondes à régir, le réel et l'idéal; il ne peut ni les détruire l'un par l'autre, ni les résoudre l'un dans l'autre. Il faut qu'il les laisse également subsister, et qu'il fasse sortir l'harmonie de leurs apparentes contradictions. Voilà le miracle qu'il doit constamment accomplir; la gloire est à ce prix. Il aspire à l'infini; mais d'abord il faut qu'il s'enferme en des bornes précises, et la première chose qu'il apprend, est que sa force ne s'accroît qu'à la condition de se limiter elle-même. *Tu n'iras pas plus loin*, c'est là la première leçon donnée par le Créateur à sa créature. Frappé de cette nécessité de se circonscrire, si l'artiste s'attache exclusivement au sentiment du fini, il ne garde plus que la forme et le masque; sous ce masque est le néant. Si, au contraire, il abandonne le réel, pour se livrer sans réserve à l'idéal, il tombe dans le vide. Entre ces deux extrémités se trouvent une foule de

nuances qui constituent les différents degrés du vrai, du faux, du mauvais et du pire. Toute œuvre belle est véritablement morale, parce qu'elle exprime l'harmonie du monde et de son auteur. Elle est dans l'équilibre des choses, dans le plan de la Providence, dans les conditions de la justice éternelle, ou plutôt elle est un abrégé de l'ordre général.

Il suit encore de là que les arts ne sont point, comme on le répète souvent, des objets de caprice et de fantaisie, qu'ils ont, au contraire, plus de réalité qu'aucune des occupations du monde. En effet, je tiens pour réel tout ce qui est vrai, pour chimérique tout ce qui est faux. Le positif est probablement, dans votre opinion, ce qui ne défaille point, ce qui ne périt pas; et, à ce titre, je ne connais rien de moins chimérique que l'immortel, ni rien de plus positif que l'éternel. Mais l'immortel, ce grand mot, est-il fait pour cette créature que l'on appelle l'homme? Oui, messieurs, il est fait pour lui, et c'est à cela que je voulais arriver. N'avez-vous jamais été frappés de penser que cet être fragile produit de ses mains fragiles des choses qui ne passent pas, qu'il va mourir demain, et qu'il laissera après lui un livre écrit sur l'écorce d'un arbre, une statue, moins que cela, une toile éphémère; et ni les années, ni les siècles n'effaceront les lignes de ce livre; et les empires passeront auprès de ce piédestal, et cette statue restera inébranlable, ou, si elle est renversée, ceux qui viendront bientôt la redresseront, et cette toile que peut déchirer un souffle survivra elle-même à plus d'une race d'hommes. Pourquoi cette immutabilité, si ce n'est parce que, entre toutes les pensées éphémères de son temps, l'artiste s'est attaché à une idée impérissable, souverainement positive, c'est-à-dire à quelque chose de divin, qui, comme un piédestal indestructible, soutient son œuvre et l'élève au-dessus des atteintes de la durée. Tout s'altère, tout succombe, tout meurt, excepté elle, qui, même ensevelie, reste belle d'une beauté incorruptible, comme les mathématiques restent vraies d'une vérité éternellement immuable, qui peut être enfouie ou voilée, mais non vieillir ni changer. Le spectateur mobile disparaît; l'art, fondé sur l'éternel, subsiste. En faut-il des exemples? Ils sont partout. La Grèce antique est brisée en pièces, et la statue de sa Niobé est encore à cette heure debout comme une veuve sur un sépulcre. L'empire romain, où est-il? Dans la poussière de la campagne de Rome, et la statue du gladiateur mourant lui survit, qui, de ses lèvres de marbre, sourit à cette disparition de tous les spectateurs du cirque.

Si l'art a pour but la beauté souveraine, il faut encore admettre que, malgré la contrariété des temps, des civilisations, des religions, le même idéal plane sur toute l'humanité. Voilà, en effet, ce qui explique comment le paganisme nous révolte par ses doctrines, et tout ensemble nous subjugue par ses œuvres. Les divinités du passé nous font pitié, leurs temples nous ravissent; contradiction qui devient bien plus choquante, si l'on ajoute que les artistes du moyen âge, c'est-à-dire les hommes les plus pieux, les plus crédules, les plus enivrés de la foi chrétienne, loin d'éprouver aucune répugnance pour les statues et les images païennes, en ont fait l'objet d'une étude assidue. Quoi! des chrétiens du XIVe siècle, étudier, palper, imiter des idoles retrouvées dans Florence ou dans Pise, les vénérer comme des œuvres sacrées! les inaugurer au fond des temples de l'Invisible! Oui, sans doute; car ils retrouvaient, dans

ces formes exquises de l'antiquité, les rayons égarés de l'éternelle beauté qu'ils poursuivaient eux-mêmes à la lueur de la révélation. Dans le vrai, les écoles grecques et celles du moyen âge n'ont été en guerre que dans l'esprit des théoriciens de nos jours ; voyez, au contraire, par quels sentiments elles s'alliaient; et combien elles étaient d'intelligence. Les artistes grecs s'étaient élevés au-dessus de leur culte ; des hauteurs du paganisme, ils avaient entrevu la lueur naissante du christianisme ; au milieu même de la sensualité païenne, ils avaient annoncé par avance le miracle de la beauté spirituelle. Ainsi ils tendaient les bras à l'avenir, et ces prophètes de civilisation ont été les médiateurs naturels des peuples et des cultes. N'est-il pas vrai que Virgile, à peine païen, donne la main à Dante, que Sophocle mène à Racine ? N'est-il pas vrai que Phidias et Platon se retrouvent, sous d'autres noms, dans l'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange ? Et malgré la différence des temps et des lieux, malgré la contrariété des religions qui semble devoir tout rompre, d'où vient que, loin de s'exclure, de se repousser, de se renier, ces hommes s'attirent, s'appellent s'embrassent à travers l'étendue des siècles? Vous en savez la raison : c'est que tous puisaient leur éclat dans une même source de lumière, leurs beautés particulières dans une même beauté suprême, leurs poèmes dans une même source de poésie ; que, séparés et ennemis par tout le reste, ils étaient entrés dans le même règne de l'immuable, où ils se sentaient tous fils du même père, je veux dire du même dieu de l'art, de la beauté et de l'harmonie.

Parvenus à ces termes, nous pouvons déjà, en nous y arrêtant, répondre à cette étonnante question, souvent élevée de nos jours : « L'art est-il mort? la poésie est-elle morte ? » Je sais assez que beaucoup de gens écrivent, publient que c'est fait également de l'un et de l'autre ; à quoi j'ajoute qu'après avoir passé ma vie à examiner les peuples étrangers, je n'ai trouvé que parmi nous l'expression de ce sentiment de défaillance. Partout ailleurs ces théories de mort passeraient pour insensées. Quoi ! messieurs, la poésie est morte, l'art est mort ! Certes, voilà une grande nouvelle, et qui vaut bien celle de la mort d'un prince ou d'un roi de la terre, si, comme je l'imagine, l'art est d'aussi bonne lignée qu'aucun d'entre eux. Eh ! qui donc a vu, qui donc a fait ses funérailles ? Étaient-ce Goethe et Schiller, Châteaubriand et Byron, qui hier menaient le deuil? J'ai peine à croire que ceux qui portent ce message en connaissent toute la grandeur; car enfin savez-vous les conditions qu'il faudrait rassembler pour qu'il fût vrai ? La première serait que ce pays lui-même fût près de sa ruine et qu'il portât toutes les marques d'une décrépitude prématurée. Est-ce là ce que vous pensez de ce pays? Encore cette mort de l'État ne nous suffirait pas ; il n'est pas si facile qu'on le croit de corriger le monde de son antique passion pour la beauté. Il faudrait de plus que Dieu eût disparu de la nature et de la conscience des hommes comme un prêtre se retire du temple quand le culte est achevé. Est-ce là ce que vous pensez de Dieu ? Oh ! si tout cela est vrai, si tous les cœurs sont vides, même de regrets et de désirs, s'il n'y a plus de culte intérieur, plus de patrie, plus de cité, plus de foyers, plus de famille, plus de France, alors, oui, ils ont raison : l'art et la poésie sont dans le même sépulcre que l'État ! Le beau moral n'est plus qu'un leurre, et vous tous qui tentez encore d'en retrouver les vestiges, ou par le pinceau, ou

par le ciseau, ou par la prose, ou par les vers, écrivains, artistes, sculpteurs, peintres, vous êtes les plus insensés des hommes; pour toujours égarés, sans espoir de retrouver votre chemin, il ne vous reste qu'à vous asseoir à côté les uns des autres, sans plus rien imaginer, sans plus rien oser; car il n'est point de peinture du vide, point d'architecture du néant, point de poésie de ce qui n'est pas, et la mort toute seule est incapable d'enfanter même un rêve dans le tombeau. Mais au contraire, si tout ce que je viens de dire est faux, s'il n'est pas vrai que cette société soit morte (et quelle hypothèse impie!), s'il n'est pas vrai que Dieu ait déserté le monde, tout est sauvé; l'infini nous reste; que vous faut-il de plus? Au lieu d'être des insensés, ceux dont je parlais tout à l'heure, et qui tentent d'entretenir parmi nous la religion de la beauté, ceux-là ont pour eux l'éternelle raison. Ne nous hâtons donc pas de désespérer de l'avenir. Si la vie nous échappe, gardons-nous d'en médire. Surtout ne frustrons pas d'avance les nouveau-nés dans leurs berceaux. Qu'ils grandissent! Ils feront ce que nous n'avons pas su faire.

Je reviens. Si tous les artistes de l'humanité tendent au même but, cette alliance est surtout évidente dans ceux qui appartiennent au même ordre de civilisation. Quelle que soit la différence des procédés, des instruments, des moyens d'exécution, tous s'attachent dans le même temps à l'imitation du même modèle. Ne me demandez pas ici la définition du beau abstrait et souverain; j'attendrais pour répondre que l'on m'eût donné celle de l'infini, de l'absolu, du vrai suprême. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'idéal des artistes n'est point une abstraction née dans les écoles de philosophie : c'est un dogme vivant, un rayon de la révélation universelle, un objet de foi, une tradition léguée par les ancêtres, et que la liberté de l'art corrige, embellit, ou dénature. En un mot, le culte, la religion nationale, voilà la forme visible de ce modèle invisible. Pour rendre cette vérité plus palpable, je chercherai un exemple, non pas dans l'antiquité, mais dans les monuments qui nous entourent. Élevons devant nous, par la pensée, une cathédrale. Un nombre prodigieux d'artistes ont concouru à l'achever. Tous sans se connaître ont exprimé, par des moyens différents, une même idée. Le premier art, celui qui soutient tous les autres, est l'architecture. Quel en est le caractère? Cette vaste nef avec ses deux chapelles latérales en forme de croix, et qui figure le corps du Christ dans le sépulcre, ce mystère, ces demi-ténèbres, cette tour principale, qui, image du pouvoir spirituel, monte dans la nue, n'est-ce pas là l'édifice, non de la chair, mais de l'esprit? Approchons L'architecte n'a pas tout fait. Des statues habitent dans ces niches, peuple de pierre né pour ce monument. La pensée, écrite dans les voûtes et les piliers, reparaît plus visible dans les traits, l'attitude, même dans les plis des vêtements de ces personnages. Rois, évêques, empereurs qui lisent éternellement sur leurs livres de pierre; dans tous le même esprit rayonne. Quelle macération! quelle humilité! quel ascétisme! Une seule âme respire dans les formes de la sculpture et dans celles de l'architecture. Ce n'est pas assez. La maison de l'Invisible n'est pas seulement une œuvre d'architectes et de statuaires; les peintres y ont aussi mis la main. Elle est revêtue intérieurement des fresques du XIIIe et du XIVe siècle. Ce seront ou les vitraux du Nord, ou les mosaïques des Byzantins, ou plutôt les peintures de Giotto, de

Buffalmacco, d'Orcagna, de Fiesole, dans les églises de Toscane. Là encore quel culte de la passion du Golgotha ! quel règne de l'esprit ! quel dépouillement de la matière et du corps ! On ne saurait, il semble, s'insinuer plus avant dans l'empire des âmes, et cependant je n'ai point achevé. La merveille est loin d'être accomplie. La cathédrale est muette, elle va parler ; la musique va couronner les autres arts. Des chants s'élèveront du milieu du silence des voûtes. Quels seront-ils ? Le chant grégorien, le *Dies Iræ*, le *Te Deum ;* et l'expression de ces mélodies liturgiques est tellement conforme à celle du monument, que vous diriez que ces chants s'exhalent des lèvres des statues et de la foule des figures des vitraux et des fresques, comme un grand chœur d'êtres surnaturels. Tant il est vrai que le même modèle invisible est apparu à tous les artistes qui ont donné la vie à cet ensemble, architectes, statuaires, peintres, musiciens, et ce modèle est le Christ lui-même.

Qu'ai-je voulu dire par-là ? N'ai-je voulu qu'amuser un moment vos imaginations ? Loin de là, j'ai voulu établir que l'idéal qui règne sur toute une civilisation est la religion, que c'est elle qui donne à tous les arts d'une même société le même air de famille et d'alliance, en sorte qu'un seul d'entre eux étant connu, on pourrait, en quelque manière, retrouver tous les autres. D'où résulte cette loi générale, que les révolutions dans les arts sont déterminées par les révolutions dans les religions. Voulez-vous donc savoir en combien d'époques se partage l'histoire des arts, commencez par chercher combien il y a eu d'époques dans l'histoire des cultes, et vous aurez vous-mêmes répondu. Autant de fois a changé la figure sous laquelle l'homme s'est représenté la pensée de Dieu, autant de fois a changé son idéal dans les œuvres d'imitation. Aussi les phases principales du développement des religions vont-elles nous servir non-seulement à marquer les phases des révolutions dans les arts, mais à déterminer la nature de chacun d'eux.

Il faut cependant remarquer, avant tout, la différence de la foi et de la poésie, du culte et de l'art. Ce dernier, en réalisant par des formes palpables l'idée de Dieu, telle qu'elle est conçue par les peuples ou imposée par la tradition, l'altère et la transforme inévitablement. D'abord il se contente de copier les types consacrés par le sacerdoce. Il fait en quelque manière partie de la liturgie. Nulle liberté, nulle invention dans le choix ni dans la forme des objets représentés ; et plus la foi est profonde, plus l'artiste est asservi. Cependant peu à peu l'imagination se substitue à la coutume. Les formes se perfectionnent en acquérant plus de liberté. Le génie individuel se crée dans le sanctuaire même une croyance particulière ; il change, il innove à son gré ; il suit, au lieu de la voie des ancêtres, celle qu'il se fraye lui-même, en sorte que l'on peut établir que l'art ne grandit qu'aux dépens de la tradition, et que, né du culte, mais inclinant à l'hérésie, il tend lui-même à détruire son berceau.

Cela posé, la première époque des religions commence en Orient avec l'histoire civile des peuples de la haute Asie : panthéisme visible, infini matériel, culte de la nature, du Dieu-univers, de la création qui n'a point encore éprouvé la souveraineté de l'homme. Par quelle sorte d'art visible cette forme de religion pourra-t-elle être représentée ? Il faudrait découvrir un art qui pût s'élever à une certaine perfection sans que la figure de l'homme y laissât son em-

preinte. En est-il de semblable? Un seul, l'architecture. En effet, ni les colonnes, ni les frontons, ni les portiques, ne sont formés sur le modèle de la figure humaine. Les chapiteaux rappelleront peut-être l'épanouissement des palmiers et des acanthes; les obélisques, les pics de granit de la vallée d'Égypte. Mais, dans toutes ces choses, c'est la nature toute seule, géologique ou végétale, qui pose devant l'artiste; ce n'est pas l'humanité, absente encore de ses œuvres. Joignez à cela que de tous les arts, l'architecture est celui qui est le mieux approprié au génie d'une société formée en castes. Le plus souvent, il est l'œuvre de générations continues, non celle d'un individu. Tout un peuple met la main aux pyramides; personne n'y laisse son nom; et par cette double raison, tirée de la constitution religieuse et civile, le génie de l'Orient sera représenté par l'architecture. C'est en Orient que cet art atteindra d'abord, avant tous les autres, un genre de sublimité qui hier encore faisait battre des mains l'armée française dans les ruines de Thèbes.

La seconde révolution dans l'histoire des religions a éclaté en Grèce. C'est alors que l'humanité, pour la première fois, s'est adorée elle-même. Quel art reproduira cette phase nouvelle dans l'idée de Dieu? Quel est celui qui saura faire l'apothéose de la créature et mettre l'humanité sur le piédestal? Ai-je besoin de m'expliquer davantage? Ce sera la statuaire. Voilà quel sera l'art de la Grèce, celui qui n'appartiendra véritablement qu'à elle; mais de cette origine même naîtront les lois principales qui devront le régir. Si la statuaire est dans son principe l'apothéose de l'homme, si elle représente le genre humain qui a pris l'Olympe pour piédestal, n'est-ce pas une conséquence nécessaire de diviniser son modèle, de le dépouiller de tout ce qu'il a de changeant, d'éphémère, de mortel? Assurément. Il faut qu'il soit soustrait à toutes les circonstances variables du temps et du lieu, c'est dire en d'autres termes que la statuaire représentera l'humanité nue et abstraite. Elle la revêtira du divin comme d'un manteau. Elle s'attachera à exprimer l'esprit de toute une vie, plutôt qu'un accident particulier. L'objet de son imitation sera l'homme immortalisé et qui, dans son orgueil, a bu déjà le breuvage olympien. Elle voudra pour ses personnages au moins des demi-dieux, quand ce ne seront pas des dieux. En un mot, toute statuaire est une apothéose. Art païen, c'est par le paganisme qu'il atteindra toute sa hauteur.

Chez les Romains, la religion étant, à quelques égards, la même que chez les Grecs, l'art y fut aussi le même en apparence. Seulement il a fléchi, parce que l'idéal avait fléchi avant lui. A l'adoration de l'humanité sur l'Olympe, ils avaient substitué le culte de la cité politique. Aussi, les arts dans lesquels ils ont été véritablement inventeurs sont ceux qui ont servi à décorer la ville, non pas de statues et de temples, mais de portes, de voies, de colonnes triomphales, monuments qui marquaient l'apothéose de la cité, et qui faisaient de Rome la ville éternelle ou la demeure des dieux terrestres.

Avec le christianisme, une nouvelle révolution religieuse est consommée : cette révolution en fait éclater une autre dans les arts; elle produit même, en quelque manière, un art nouveau. L'humanité, jusque-là divinisée par les Grecs, abdique devant le créateur; elle ne règne plus sous les traits de Jupiter. La sensualité païenne est condamnée; le crucifix est l'emblème de ce nouvel

idéal, et un art moins sensuel, puisqu'il ne relève que du sens de la vue, devient, par excellence, celui des temps chrétiens : c'est la peinture. Que reste-t-il de l'apothéose de l'homme? Les personnages n'apparaissent plus exhaussés sur un piédestal supérieur à tout l'univers visible. Ils ne vivent pas dans une éternelle immobilité, ni dans le repos céleste de l'empyrée. Au contraire, ils sont en proie à toutes les agitations de la vie terrestre, environnés de tous les détails qui déterminent le mieux l'impression du temps et du lieu; l'homme n'est plus considéré abstraitement; c'est un certain homme dans un moment particulier. De là vient que tout ce qui sert à fixer le caractère individuel est du domaine de cet art, le costume, la couleur, le ton des objets; et la personne divine et humaine, après avoir été consacrée par le christianisme, a ainsi fondé chez les modernes le règne de la peinture.

De plus, le christianisme a sinon créé, au moins révélé le génie de la musique, le plus spirituel des arts, puisqu'on dirait qu'il arrive jusqu'à l'âme, comme la voix du Dieu-Esprit, sans l'intermédiaire des sens. Le protestantisme qui, dès l'origine, a exclu du temple les autres arts, a conservé et développé ce dernier. C'est, au reste, celui qui de tous peut le mieux se passer d'une croyance formelle et d'un symbole fixé par la tradition. Son époque de perfection n'est pas celle de la foi; c'est l'époque de la philosophie. Mozart et Beethoven sont les contemporains de Kant et de Hegel

Enfin, au faîte des arts s'élève la poésie, qui jusqu'à un certain point les embrasse tous. Elle est architecture, car elle construit et édifie; sculpture et peinture, car elle met en relief et montre aux yeux de la pensée le monde intelligible; surtout elle est musique et harmonie, et c'est là son essence. Avec elle s'achève l'échelle de la beauté visible. Si l'on veut monter plus haut, on demande à l'art ce que la morale et la religion peuvent seules donner. Dans cette confusion se trouve l'abîme, avec lui le vertige. Toute poésie qui veut dépasser ses limites naturelles défaille dans le vide; franchissant le dogme, elle tombe dans le rêve. Après le développement régulier de la poésie grecque dans Athènes, la ville de la beauté, vient le développement extrême et anormal dans Alexandrie, la ville du mysticisme.

Non-seulement la poésie a des rapports généraux avec tous les autres arts : elle se divise en plusieurs genres, qui ont chacun une analogie particulière avec l'architecture, la sculpture ou la peinture. Premièrement, sous sa forme la plus instinctive, elle est lyrique. C'est le premier cri de l'humanité éveillée dans l'infini. Elle chante l'Éternel à l'exclusion des temps, le Dieu sans la créature, l'être en soi plutôt que les êtres en particulier. C'est par là que toute civilisation commence; poésie du temple et de la cathédrale, la seule que voulût admettre Platon dans sa république, elle s'assortit à l'architecture religieuse. Ses stances s'élèvent comme des colonnes sacrées. Elle est faite pour retentir dans le sanctuaire; c'est là qu'elle est à sa place et qu'elle a toute sa valeur. Ce poëme est celui de l'ordre sacerdotal; là où la théocratie a manqué, comme dans Rome, cette poésie de l'hymne a été artificielle, ou n'a pas même essayé de paraître.

En second lieu, la poésie est épique. Elle érige l'homme sur le piédestal; elle l'adore à demi. Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'elle considère ses person-

nages au même point de vu que la statuaire? Elle les grandit, elle les exhausse, elle leur donne douze coudées. Aussi la plupart des lois de l'une s'appliquent-elles à l'autre. Il ne suffit pas à l'épopée que ses personnages soient grands; aidée du merveilleux, elle en fait des demi-dieux. Comme, au reste, ce genre de poésie vit surtout de souvenirs, il naît principalement dans les époques fécondes en traditions de famille. Or quel genre d'esprit perpétue le mieux les traditions? N'est-ce pas l'esprit aristocratique? Aussi, examinez l'un après l'autre tous les héros de l'épopée héroïque; vous n'en trouverez pas un seul qui n'appartienne à la caste militaire ou noble. Achille, Énée, le Cid, Arthus, Charlemagne, aucun d'eux n'est sorti de la classe inférieure du peuple. L'épopée héroïque a été le chant de la classe militaire des Indiens, des Grecs, de la féodalité chrétienne. C'est le poëme naturel de toute aristocratie.

Au contraire, le poëme dramatique est l'œuvre de la démocratie. Partout le drame a grandi avec elle. Le théâtre se développe en Grèce dans la démocratie des Ioniens, plutôt que dans l'aristocratie des Doriens. Chez les modernes, il éclate, non pas au sein de la race féodale, mais dans la suprême égalité de l'Église. Les mystères se jouent d'abord dans les cathédrales. Composée pour les barons, l'épopée du moyen âge a surtout été chantée et psalmodiée dans les châteaux forts. Le drame a toujours été fait pour le peuple. En Orient, chez les Indoux, on l'excluait du rang des livres sacrés. En Occident, il n'y a point de drame véritable tant que durent les institutions du moyen âge. Ce poëme n'est arrivé à sa perfection que depuis deux siècles, c'est-à-dire depuis l'émancipation de la démocratie. Au reste, si le drame a quelque analogie avec l'un des arts dont j'ai parlé plus haut, évidemment son alliance est avec la peinture; ni la comédie, ni la tragédie, ne changent leurs personnages en demi-dieux, à l'imitation de la statuaire et de l'épopée. Elles leur laissent leur génie personnel, souvent même leur laideur ou physique ou morale; en sorte que la peinture est un drame muet, comme le poëme dramatique est une peinture vivante.

Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, tels sont les degrés par lesquels il est donné à l'imagination humaine de tendre jusqu'à l'immortelle beauté. C'est là l'échelle de Jacob sur laquelle s'élèvent constamment les rêves de l'esprit l'homme. D'un côté, elle s'appuie sur la terre; de l'autre, elle touche au ciel. Mais sont-ce là, en effet, tous les arts par lesquels on peut gravir vers la beauté divine? Je crains bien d'avoir omis le premier et le plus important de tous. Les modernes n'y pensent guère dans leurs théories; les anciens n'avaient garde de l'oublier jamais. Et cet art souverain, quel peut-il être si ce n'est celui de la sagesse, de la justice, de la vertu, ou, pour tout comprendre à la fois, l'art de la vie? En effet, toute vie humaine n'est-elle pas en soi une œuvre d'art? Chaque homme, en naissant, n'apporte-t-il pas dans son cœur un certain idéal de beauté morale qu'il doit peu à peu révéler, exprimer, réaliser par ses œuvres? Je ne cacherai pas la moitié de ma pensée; oui, il y a du Phidias dans chacun de vous, parce qu'il y a du Phidias dans toute créature morale. Oui, chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre ou son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de la masse confuse de ses instincts grossiers une personne intelligente et libre. Le juste, c'est-à-dire celui qui règle ses actions sur un modèle divin, celui qui sait, quand il le faut, dépouiller

la vie mortelle, comme le sculpteur dépouille le marbre, pour atteindre la statue intérieure, Socrate buvant la ciguë, saint Louis sur le lit de cendre, Jeanne d'Arc dans la mêlée, qui nommerai-je encore? Napoléon, dites-vous? non pas Napoléon empereur, mais Napoléon sur le pont d'Arcole; en un mot, quelque nom que vous leur donniez, le héros et le saint, voilà le dernier terme et le comble de la beauté sur terre. Voilà le poëme, le tableau, l'harmonie par excellence; car c'est une harmonie vivante, un poëme vivant. L'œuvre et l'ouvrier sont intimement unis et confondus; il n'y a rien au delà, si ce n'est Dieu lui-même.

E. Quinet.

UNE

# RUELLE POÉTIQUE

## SOUS LOUIS XIV.

Pavillon. — Saint-Pavin. — Hesnault. — Madame Des Houlières, etc., etc.

Revenons à nos moutons, et ne mordons plus personne. On me l'a conseillé; c'est le plus sage. Un peu d'idylle, même en critique; je reprends ma houlette et je fais taire mon chien.

En parcourant dernièrement cette quarantaine de petits volumes où, sous le titre d'*Annales Poétiques*, est enterré, en fait de vers, tout ce qu'on ne lit plus, où La Monnoie tient autant de place que Racine, où Pavillon offre deux fois plus de façade que Despréaux, un petit résultat évident m'est apparu.

Il y a eu toute une école poétique, au XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e, pour laquelle, à certains égards essentiels, le siècle de Louis XIV n'a pas existé; elle se continue avec le goût Louis XIII et de la première régence, et finit à la seconde, sous La Motte et Fontenelle. Elle part de Voiture, Saint-Évremond; elle est assez d'accord avec la première manière de la Fontaine; elle se cantonne, durant Boileau et Racine, à l'hôtel Bouillon, chez les Nevers, les Des Houlières, Hesnault, Pavillon, Charles Perrault; voici l'anneau trouvé avec Fontenelle.

Un double caractère de cette petite école est d'être à la fois en arrière et en avant, de tenir à l'âge qui s'en va et au siècle qui vient, d'avoir du précieux et du hardi; enfin, de mêler dans son bel esprit un grain d'esprit fort.

Ce dernier point n'est vrai que de quelques-uns sans doute, mais l'est assez pour qu'on y voie un trait de caractère. Saint-Pavin, Hesnault, Mme Des Houlières elle-même, tenaient du philosophe, de l'indévot : par leur liberté de pensée en morale non moins que par leur goût en poésie, ils devaient être antipathiques à Despréaux, à Racine. Le goût élevé, exclusif de ceux-ci, se combinait au fond avec la gravité morale, et s'y appuyait : ils représentent le siècle de Louis XIV à son centre. Bayle, qui vécut toujours hors de France, qui ne tient point, à vrai dire, au règne de Louis XIV, qui, par le style comme par les idées, fut plutôt du siècle d'avant ou de celui d'après, Bayle admira beaucoup cette petite école; il la jugeait très poétique et tout à fait à son gré. Ces affinités, comme ces antipathies, quand elles s'adressent, non pas à un individu, mais à des groupes, dénotent l'esprit secret et ne trompent pas.

Une certaine conscience intérieure, au milieu de tous leurs succès de société, semble avoir averti les poëtes et beaux esprits de ce bord, qu'ils n'étaient pas à leur vraie place dans le siècle, que leur moment était passé ou n'était pas venu, que d'autres, véritablement grands, régnaient, qu'ils étaient évincés, en un mot. J'aime à croire que cette sorte de découragement et de dépit ajouta, chez quelques-uns, à l'incomplet du talent, et contribua au chétif emploi qu'ils en firent; c'est, du moins, une excuse. Chassés du haut du pavé, ils prirent et gardèrent la ruelle. Rien de grand chez eux, ni de haute haleine. Ils ont vécu au jour le jour, en épicuriens de la gloire, heureux des roses et des faveurs de chaque matin, gaspillant à des riens mille grâces.

Quand on parcourt leurs œuvres décousues, inégales, sans composition et sans dessein, on est souvent surpris de trouver un morceau charmant, une idylle, une épigramme heureuse : tous ces gens-là ont fait en leur vie une bonne petite pièce; mais la seconde ne s'y rencontre pas. Ce qui les a perdus, c'est le *tous les jours*.

Si quelqu'un mérita, par son talent, de prétendre à plus et d'oser mieux, c'est certainement Hesnault; c'est lui aussi qui, de tout ce groupe, paraît avoir le mieux compris la position fausse où l'esprit, le goût *libertins*, allaient se trouver sous Louis XIV, par-devant Despréaux le censeur, et en regard du *decorum* grandissant. Il considéra de bonne heure sa vie, même de poëte, comme une partie perdue, et tournant le dos à l'avenir comme au grand ennemi, il ne s'occupa qu'à piller tout le premier le butin.

L'aimable et moins hardi Pavillon n'était point ainsi; je ne sais s'il se tourmenta beaucoup de la renommée, mais il ne la méprisait pas et crut la posséder suffisamment. Les trois quarts de sa longue vie, toute diaprée de madrigaux et de conseils à Iris, se passèrent dans les jouissances littéraires sans envie, dans la goutte sans aigreur : il eut de la gloire dans sa chambre. Également bien avec Boileau et avec Tallemant, il succédait aussi coulamment à Benserade dans l'Académie française qu'à Racine dans l'Académie des Inscriptions. Il mourut âgé de soixante-treize ans, écrit l'honnête Niceron, *ayant conservé jusqu'à son dernier moment son bon sens, sa réputation et ses amis* : rien que cela! En pourrait-on dire autant aujourd'hui de beaucoup de

nos grands hommes? Sa fable intitulée *l'Honneur*, très-courte, il est vrai, semble du la Fontaine au temps de Fouquet (1).

Saint-Pavin, qui lui est supérieur en vivacité, en hardiesse, a du prix comme poëte. Fontenelle le goûtait beaucoup. Dans un choix en six volumes (2), fort bien fait, où le siècle de Louis XIV en poésie est d'ailleurs comme non advenu, et où il paraît que Fontenelle a mis la main, Saint-Pavin tient une bonne place entre Charleval et Voiture. Il la mérite de tout point. Fut-il un peu contrefait, comme son portrait, tracé par lui-même, l'indiquerait? Son esprit, en ce cas, justifia le proverbe en redoublant de gentillesse : c'était du plus coquet et du plus fin dans le monde même de Mme de Sévigné, sa voisine de campagne à Livry. Il eut du Chaulieu dans ses mœurs, dans sa vie de bénéficier assez licencieux, son tour exquis, railleur, ne rappelle pas mal cet autre abbé poëte, Mellin de Saint-Gelais. Il hanta fort Des Barreaux dans sa jeunesse : on l'a même voulu rattacher au poëte Théophile. Du milieu de ses délices, il songeait à l'art et le pratiqua. Ses vers sont très-soignés; il a fait nombre de sonnets, et à peu près les derniers en date, avant l'espèce de renaissance que nous-même avons tentée. On peut dire que, si le rondeau à cette époque, est mort sous Benserade (3), le sonnet a fini avec Saint-Pavin. Mais celui-ci n'abusa point autant que l'autre du genre, et dans ses mains la pointe

(1) Est-elle bien de Pavillon? Je la trouve également attribuée à Fontenelle; en un si grave procès je ne décide pas.

(2) *Recueil des plus belles pièces des poëtes français depuis Villon jusqu'à Benserade*, 6 vol. in-12. 1752. La première édition est de 5 vol. Barbin, 1692. On attribue à la plume même de Fontenelle les petites vies des poëtes qui y sont touchées avec une netteté élégante.

(3) Le dernier rondeau en date que je connaisse est, je crois, celui-ci, adressé (vers le temps de M. de Surville) à une beauté qui faisait la Diane chasseresse :

Doux Vents d'automne, attiédissez l'amie!
Vaste Forêt, ouvre-lui tes rameaux!
Sous les grands bois la douleur endormie,
En y rêvant, souvent calma ses maux.
Aux maux plus doux tu fus hospitalière,
Noble Forêt! Ici vint La Vallière,
Ici Diane, en ces règnes si beaux;
Et la charmille éclatait aux flambeaux.
La chasse court, le cerf fuit, le cor sonne :
Pour prolonger ce que l'ombre pardonne,
Vous ménagiez le feuillage aux berceaux,
Doux Vents d'automne!

O ma Beauté! n'y soupirez-vous pas?
Pourquoi ce cri vers le désert sauvage?
Sur son coursier la voilà qui ravage
Rocs et halliers, et franchit tous les pas.
Cœur indompté, l'air des bois l'aiguillonne,
L'odeur des pins l'enivre. Ah! c'est assez;
Quand la forêt la va faire amazone,
Soufflez sur elle et me l'attiédissez,
Doux Vents d'automne!

ne s'est pas émoussée. J'en pourrais citer de délicatement tendres; en voici un de piquant :

## SONNET.

Il ne faut point tant de mystère ;
Rompons, Iris ; j'en suis accord.
Je vous aimais, vous m'aimiez fort ;
Cela n'est plus, sortons d'affaire.

Un vieil amour ne saurait plaire ;
On voudrait déjà qu'il fût mort ;
Quand il languit ou qu'il s'endort,
Il est permis de s'en défaire.

Ce n'est plus que dans les romans
Qu'on voit de fidèles amans :
L'inconstance est plus en usage.

Si je vous quitte le dernier,
N'en tirez pas grand avantage :
Je fus dégoûté le premier.

Dans la première scène de *Mademoiselle de Belle-Isle*, la marquise de Prie, attendant Richelieu, ne pourrait-elle pas trouver ce sonnet-là sur sa toilette, comme à-propos? Saint-Pavin en a donné une quantité d'aussi jolis, d'aussi aiguisés : il ne se laissait pas faire (1). Boileau l'a touché et y a attrappé sa pi-

(1) Il a dit lui-même de son esprit :

Je l'ai vif dans les reparties
Et plus piquant que les orties.

Il eut fort souvent affaire aux coquettes et s'en vengea : on vient de voir ce qu'il dit à l'une ; voici pour une autre :

Le changement vous est si doux,
Que, quand on est bien avec vous,
On n'ose s'en donner la gloire.
Celui qui vous peut arrêter
A si peu de temps pour le croire,
Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

A une dévote un peu tendre, mais qui ne l'était pas assez :

N'écoutez qu'une passion ;
Deux ensemble, c'est raillerie.
Souffrez moins la galanterie,
Ou quittez la dévotion...
Tout le monde se met en peine
De vous voir toujours incertaine

qûre. Il espérait l'avenir pour ses vers : rendons-le-lui du moins, autant qu'il nous est possible, en les goûtant.

Et pourquoi faire fi de son plaisir? Un vieil ami que j'ai dans le canton de Vaud, vrai connaisseur en poésie, un homme qui a vu André Chénier en 89, et qui faisait alors lui-même, à Paris, un journal très en vogue, qui depuis s'est enfermé dans les vieux livres, et qui sait son la Fontaine mieux qu'éditeur au monde, M. Cassat, me disait : « Quand j'ai lu Théocrite, je lis encore Fontenelle; je préfère l'un, mais je sais passer à l'autre. *Je chausse alors un autre bonnet de nuit, et je jouis d'une autre oreille.* »

Ce serait trop demander pourtant au lecteur d'aujourd'hui que de me suivre en détail près de chaque poëte de cette famille, de cette coterie. On aime à retrouver tout un monde dans un fraisier; mais il ne faut pas que le fraisier soit trop desséché ni mort. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, reviennent de droit à notre ami M. Chasles, à titre de victimes de Boileau. Il est un nom célèbre qui va me suffire à résumer, à développer mon aperçu; je m'en tiendrai à M^me^ Des Houlières.

Malgré ses injustices contre Racine, malgré l'inimitié de Boileau et les allusions vengeresses du satirique peu galant, elle a survécu : elle a joui longtemps de la première place parmi les femmes poëtes, et ce n'est que devant un goût plus nouveau et dédaigneux que sa renommée est venue mourir. On s'est impatienté à la fin contre ses *petits moutons* toujours ramenés; on avait commencé par les lui contester, et l'accuser sérieusement de les avoir dérobés ailleurs; mais il a suffi, sans tant y prendre garde, de les lui attribuer, pour la faire paraître insipide. Elle vaut, elle valait beaucoup mieux que sa réputation aujourd'hui.

Quand on lit un choix bien fait de ses vers, desquels il faut retrancher absolument et ignorer tant de fadaises de société sur sa chatte et sur son chien, on est frappé chez elle de qualités autres encore que celles qu'on lui accordait jadis. Elle semble plus moraliste qu'il ne convient à une bergère; il y a des pensées sous ses rubans et ses fleurs. Elle est un digne contemporain de M. de La Rochefoucauld; on s'aperçoit qu'elle savait le fond des choses de la vie,

Sans savoir à quoi vous borner.
Vous finirez comme une sotte :
Vous ne serez jamais dévote,
Vous ne pourrez jamais aimer.

Mais voici peut-être l'épigramme en ce genre la plus sanglante, et je la cache tout au bas :

Vous voulez en femme d'honneur
Me refuser le point suprême :
Vous marchandez à qui vous aime
L'entier abandon du bonheur.
Mais allez, vous avez beau faire
Et triompher d'un air sévère
Quand de là je reviens battu.
Au lieu du tout, si l'on ne donne
Qu'une moitié de sa personne,
On n'est qu'une demi-vertu.

M. de Monmerqué possède beaucoup de vers inédits de Saint-Pavin.

qu'elle avait un esprit très-ami du vrai, du positif même ; on ne s'en serait pas douté, à lui en voir souvent si peu dans l'expression. Mais ces contraires se concilient. On s'appelle *Iris* ou *Climène*, ou de nos jours de quelque nom à la Médora : la nature retrouve son compte là-dessous.

Mme Des Houlières, n'étant encore que Mlle de La Garde, eut pour maître Hesnault, et Bayle prétend qu'on s'en aperçoit bien. Il paraît qu'Hesnault fut un peu amoureux d'elle, comme Ménage de Mme de La Fayette son écolière ; mais, très-peu pédant qu'il était, il ne le lui dit pas en vers grecs ni latins. On a son *Épître à Sapho*, dans laquelle il s'attache à lui déconseiller la gloire, et à l'édifier sur l'amour : c'est une très-ingénieuse pièce contre l'immortalité poétique. Hesnault n'y croyait pas. En revanche, on nous dit qu'il avait trois systèmes différents sur la mortalité de l'âme, tant il avait peur d'y manquer. Après avoir démontré, fort joliment, que la gloire *après la mort* n'est rien, il continue :

Cessez donc, ô Sapho, de vous en faire accroire ;
Dans un monde nouveau ne cherchez plus la gloire,
Et faites succéder, au soin de l'acquérir,
Le soin de la connaître et de vous en guérir.
Mais quoi ? faut-il purger d'une erreur si grossière
Un esprit si perçant et si plein de lumière ?
. . . . . .
Si vous avez besoin d'être désabusée,
C'est d'une erreur plus fine et plus autorisée :
Le partage des morts se fait peu souhaiter ;
Mais celui des vivants a de quoi vous tenter.
Si la gloire pour vous n'est rien après la vie,
Tandis que vous vivez, elle vous fait envie.
Cependant pourrait-elle exciter un désir,
Si l'on ne la croyait elle-même un plaisir ?
C'en est un, il est vrai, pour quelques âmes vaines ;
Mais, hélas ! c'en est un qui donne mille peines.
Il en est, ô Sapho, qui n'ont rien que de doux :
Si vous les connaissez, que ne les cherchez-vous ?
S'ils vous sont inconnus, vous manque-t-il un maître ?
. . . . . .
Écoutez donc, Sapho, la nature et l'amour.
Je vous viens, de leur part, révéler leur mystère ;
Je n'en parle pas mal et je sais bien me taire.

Hesnault n'y allait point par deux chemins, on le voit ; Mme Des Houlières ne le suivit sans doute qu'avec discrétion. Dans ses vers pourtant, elle s'est ressentie des préceptes généraux du maître. Bayle leur a fait à tous les deux l'insigne et maligne faveur de les impliquer dans une note de son article *Spinosa*. Il cite d'elle les vers qui terminent l'idylle du *Ruisseau :*

Courez, Ruisseau, courez, fuyez-nous, reportez
Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;

Tandis que, pour remplir la dure destinée
Où nous sommes assujettis,
Nous irons reporter la vie infortunée
Que le hasard nous a donnée,
Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis !

En paraissant admettre comme correctif que probablement la dame, en cela, n'avait suivi que des idées poétiques qui ne tirent pas à conséquence, Bayle a soin d'ajouter tout aussitôt, selon sa méthode de nous dérouter : « Ce n'est pas qu'on ne puisse cacher beaucoup de libertinage sous les priviléges de la versification. »

A côté des vers du *Ruisseau*, on en trouverait bon nombre d'autres notables par la portée philosophique, et moins contestables pour la doctrine. Sous le titre de *Moralités*, elle a exprimée bien des réflexions graves, vraies, amères, qui tendent à démasquer la vanité de notre nature. Quoi de plus sévèrement pensé, de plus sérieusement rendu que ce point d'une méditation sur la mort ?

Que l'homme connaît peu la mort qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend !
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande
Un tribut dont en vain son orgueil se défend.
Il commence à mourir longtemps avant qu'il meure ;
Il périt en détail imperceptiblement (1) ;
Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure
N'en est que l'accomplissement.

Mme Des Houlières, qu'on voit de loin dans un costume couleur de rose, était triste ; c'est une des personnes qui, avec le plus de moyens naturels d'être heureuse, eut aussi le plus à se plaindre de la fortune. Née vers 1634, environ deux ans après Mme de La Fayette, mariée à dix-sept ans à M. Des Houlières, brave et habile officier, qui suivit le prince de Condé dans la Fronde et chez les Espagnols, elle passa ses premières années de mariage, solitaire, retirée chez ses parents. La philosophie de Descartes et de Gassendi étaient aux prises. Au lieu de s'enflammer, comme Mme de La Sablière, pour Descartes, elle pencha vers Gassendi : ce qui au fond n'était pas moins s'occuper

De certaine philosophie
Subtile, engageante et hardie.

Étant allée rejoindre son mari dans les Pays-Bas espagnols, elle y trouva le prince de Condé et toute une cour à Bruxelles. Sa beauté, son esprit, y firent

(1) Racan, dans ses belles stances sur *la Retraite*, avait dit :

L'âge insensiblement nous conduit à la mort.

Mais c'est dans un sentiment doux : le vers de Mme Des Houlières est d'un autre accent.

des conquêtes ; elle y brilla, et ce fut son plus heureux moment. Le retour bien prompt en eut plus d'amertume. Des réclamations trop vives pour les appointements de son mari la firent jeter en prison : elle y resta huit mois. Rentrée en France, ayant négocié la grâce de M. Des Houlières, qui reprit du service et vécut fort peu à ses côtés, elle ne put jamais relever ses affaires de fortune, dérangées par une longue absence, et sa vie se passa dans des gênes continuelles, que l'agrément de la société ne recouvrait qu'à demi. Les vers allégoriques à ses enfants : *Dans ces prés fleuris*, etc., ne sont qu'une manière de placet à Louis XIV, désigné comme le dieu Pan, une inspiration très-*positive* enveloppée avec grâce. Ainsi de ses autres idylles : presque toujours une plainte au fond. Sa santé se dérangea d'assez bonne heure ; elle mourut en 1694, n'ayant au plus que soixante ans. Un voyage dans le Dauphiné, aux bords du Lignon, une visite à Vaucluse, rentrent davantage dans le genre d'existence bocagère qu'on lui suppose. Elle n'en eut que le regret et le rêve. Observant autour d'elle et en elle l'humanité d'une vue un peu chagrine, elle envia tour à tour les moutons, les fleurs, les oiseaux, les ruisseaux, cette nature enfin qu'elle voyait trop peu. Elle ne cessa d'envisager le sort, ses jeux bizarres, ses injustices, d'agiter en idée la faiblesse de l'homme, ses déceptions vaines, l'insuffisance de sa raison :

Homme, vante moins ta raison ;
Vois l'inutilité de ce présent céleste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste.
Aussi faible que toi dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbécile ;
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisirs divers,
Vile esclave des sens, elle t'est inutile ;
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile ;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

Reprenant la question posée par son maître Hesnault sur le désir immodéré qu'ont les hommes de léguer leurs noms à la postérité, elle en réfute non moins sérieusement que lui la chimère : espère-t-elle donc les en guérir, s'en guérir elle-même?

Non ; mais un esprit d'équité
A combattre le faux incessamment m'attache,
Et fait qu'à tout hasard j'écris ce que m'arrache
La force de la vérité.

Elle s'est plue à rimer en les variant, à traduire çà et là en espèce de madrigal moral, quelqu'une des maximes de La Rochefoucauld, dont l'esprit lui convenait fort : comme lui aussi elle avait vu périr son idéal dans la Fronde.

Elle avait, à sa rentrée en France, fréquenté l'hôtel Rambouillet, et pris un rang distingué entre les précieuses. Somaize n'a pas manqué de l'enregistrer

dans son *grand Dictionnaire* sous le nom de *Dioclée*. Son ton, son goût s'était fixé dès lors, et, à la différence de Mmes de Sévigné et de La Fayette, elle ne le modifia guère en avançant : de là, dans ses poésies, une mode qui pouvait, dès les années finissantes du siècle, paraître un peu vieillie. Au plus plein milieu du règne de Louis XIV, aux années d'*Iphigénie* et de *Phèdre*, elle croyait à la décadence ; mais passons vite, c'est là son crime. Disons seulement qu'elle fut fidèle aux souvenirs et aux admirations de sa jeunesse, à l'ancienne et galante cour, comme elle l'appelait ; elle remontait ainsi en idée jusqu'aux Bellegardes et aux Bassompières : tout ce qui survenait de nouveau, même à Versailles, lui paraissait peu poli ; elle ne s'y mêlait que malgré elle, et se croyait au moment de perdre les seuls derniers auditeurs auxquels volontiers elle s'adressait :

Que ferez-vous alors ? Vous rougirez sans doute
De tout l'esprit que vous aurez ;
Amarante, vous chanterez
Sans que personne vous écoute !

Ce qu'elle disait là à une amie, elle se l'appliquait à elle-même ; le lendemain de *Genseric* elle dut le croire bien davantage. Dans ses vers d'idylle ou de chanson, elle n'était pourtant pas si raffinée toujours qu'il semblerait d'après ses délicatesses. L'hôtel Rambouillet n'avait pas réduit toute la matière en vapeur. Ses *Sylvandres* sont quelquefois pressants, et ses *Iris* savent rougir de manière à se faire comprendre. Si, par hasard, les ombrages qui renaissent ne servent qu'à cacher des pleurs, c'est bien malgré la bergère, qui s'écrie :

Ah ! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous !

Jusque près de la fontaine de Vaucluse, elle s'est imaginé (qui le croirait ?) de voir Laure attendrie et *Pétrarque victorieux*.

On sait le mot peu platonique de Mme de La Sablière, repris depuis par Figaro : — « Eh ! quoi ? toujours aimer, recommencer sans cesse ? Les bêtes du moins n'ont qu'une saison. » — « C'est que ce sont des bêtes. » Mme Des Houlières, sans le dire de ce ton de prose, et sous air innocent de donner l'avantage aux bêtes, n'est pas si loin de cette idée en ses idylles : ses petits moutons sont *aussitôt aimés qu'amoureux*.

Petits oiseaux qui me charmez,
Voulez-vous aimer ? vous aimez.

Mlle de Lenclos, sur le luth, devait chanter ses *airs* : plus d'un rappelle cette *Chanson pastorale* du poëte Lainez, qui commence par le rossignol et finit par les moineaux.

En un mot, un peu de XVIIIe siècle déjà en Mme Des Houlières, puisqu'on est

convenu d'appeler XVIIIe siècle cela (1). — A côté de ces libertés de muse, elle avait la vie pure, irréprochable, disent ses biographes, et peut-être assez de pratique religieuse, au moins pour la bienséance d'abord, et vers la fin (selon toute apparence) avec sincérité. Ainsi se gouverne l'inconséquence de nos esprits, assemblant les contradictions selon le siècle et les âges. Mais la tendance était chez elle, et j'ai voulu la noter. Elle fit une ode chrétienne en 1686, au milieu des souffrances physiques qui, dès lors, l'éprouvaient : le ton en est élevé, senti ; j'y remarque ce vers :

Ote-moi cet esprit dont ma foi se défie !

L'esprit persistait ; la philosophie revient toute voisine de cette pièce pénitente et de quelques paraphrases des Psaumes, dans des réflexions hautement stoïques ; on dirait qu'elle essaye la mort de tous les côtés :

Misérable jouet de l'aveugle fortune,
Victime des maux et des lois,
Homme, toi qui, par mille endroits,
Dois trouver la vie importune,
D'où vient que de la mort tu crains tant le pouvoir ?
Lâche, regarde-la sans changer de visage ;
Songe que, si c'est un outrage,
C'est le dernier à recevoir !

Elle fut très-sensible à l'amitié ; on la trouve entourée de mille noms alors en vogue, dont quelques-uns ont pâli sans doute ; mais, pour la douceur de la vie, il n'est pas nécessaire d'avoir affaire aux seuls immortels. Elle jouissait de tous : on ne dit pas que, comme Mme de La Fayette, elle se soit singulièrement attachée à aucun. Elle semblait leur dire, au milieu des fleurs qu'elle en recevait, comme à l'abbé de Lavau :

Que vous donner donc en leur place ?
Un simple bonjour ? c'est trop peu ;
Mon cœur ? c'est un peu trop, quoique sa saison passe.

Des noms graves s'y mêlaient, et sous un reflet très-radouci. Elle a écrit à Mascaron une épître badine datée des bords mêmes du Lignon. Elle cultiva précieusement Fléchier, qui le lui rendit ; Fléchier, caractère noble, esprit galant, qui n'a d'autre tort que d'avoir été trop comparé par les rhéteurs à Bossuet, qu'il fallait seulement (à part son éclair sur Turenne) rapprocher de Bussy, de Pellisson, de Bouhours, et dont le portrait par lui-même est bien la plus jolie pièce sortie de la littérature Rambouillet. Ce n'est pas à Mme Des Houlières, mais à sa fille, qu'il l'adressa. Vivant dans ses diocèses, à Lavaur, à Nîmes, c'est-à-dire en province, il regrettait quelque peu le monde de Paris et

(1) Par exemple la chanson sur l'abbé Testu.

les belles compagnies lettrées ; il était d'autant mieux resté sur le premier goût de sa jeunesse. Il correspondait à ses loisirs avec Mme Des Houlières, qui se plaignait quelquefois en vers de ses involontaires négligences :

Damon, que vous êtes peu tendre !

Elle le traite comme un *sage* du *portique*, et le menace d'appeler l'amour au secours de l'amitié :

Un sage être amoureux ! Qu'est-ce qu'on en dirait ?

Fléchier lui envoyait en offrande, pour l'apaiser, du miel de Narbonne (1).

Dans ses meilleurs et ses plus poétiques moments, Mme Des Houlières a fait de jolis *airs :* c'est ainsi qu'elle appelle un simple couplet, une idée tendre, fugitive, un sentiment rapide qui nous arrive comme à travers un son de vieux luth ou de clavecin. Nos pères aimaient cette émotion suffisante, vive, non

(1) Ils furent tous les deux élus membres de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue : Charles Patin, fils de Guy Patin, et qui résidait à Padoue même, fut comme le négociateur de ces brevets. Elle fut aussi de l'Académie d'Arles. A propos de derniers rondeaux, j'en sais un sur Arles, moins académique que gaulois, et qui remonte tout à fait pour le ton à l'école bourguignonne de La Monnoie, autre ami de Mme Des Houlières. C'est une allusion au *calidus juventâ consule Planco* d'Horace. Il faut se rappeler encore que les *Aliscamps* ou Champs-Élysées sont l'antique et célèbre cimetière de la ville, et que les femmes d'Arles sont d'une insigne beauté. Le voici :

RONDEAU.

Sous le consulat de Plancus,
En Arles la belle romaine,
Devant la grâce souveraine,
Les coups d'œil lancés et reçus
De ces beautés au front de reine,
Cher ami, que ta jeune veine
Range encor dans les invaincus,
Qui pourtant comprendras ma peine,
Ah ! quels jours j'eusse là vécus
Sous le consulat de Plancus !

Redisant le mot de Flaccus,
Répétant ma plainte trop vaine,
Je vais donc où mon pas me mène,
Vers les grands débris aperçus.
Vaste amas de poussière humaine,
Blancs *Aliscamps*, je vous ai vus !
J'erre seul, et de loin à peine
J'entends les savants convaincus :
A ce fronton l'un veut Bacchus,
L'autre Constantin fils d'Hélène ;
Moi, j'ai ma date plus certaine,
Et je lis encore aux murs nus :
Sous le consulat de Plancus.

prolongée; Bertaut a des couplets de cette sorte charmants, de vraies *naïvetés enchantées*. Mme Des Houlières en a juste dans ce goût, dans cette même coupe déjà ancienne alors, et qui rappelait la jeunesse de Mme de Motteville. Presque toujours le printemps, comme chez les trouvères, en est le sujet :

L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs;
Tremblez, tremblez, jeunes Cœurs :
Dès qu'il commence à paraître,
Il faut cesser les froideurs;
Mais ce qu'il a de douceurs
Vous coûtera cher peut-être.
Tremblez, tremblez, jeunes Cœurs;
L'aimable printemps fait naître
Autant d'amours que de fleurs.

N'est-ce pas comme un chant de gaie fauvette qui le salue? Mais quoi de plus touchant comme simple note, et de plus sensible que cet *air*-ci :

Aimables habitants de ce naissant feuillage
Qui semble fait exprès pour cacher vos amours,
Rossignols, dont le doux ramage
Aux douceurs du sommeil m'arrache tous les jours,
Que votre chant est tendre!
Est-il quelques ennuis qu'il ne puisse charmer?
Mais hélas, n'est-il point dangereux de l'entendre
Quand on ne veut plus rien aimer?

Ainsi, chez Mme Des Houlières, la sensibilité, la mélodie, remplacent quelquefois ce qui manque pour l'imagination, et font taire le bel esprit moraliste et raisonneur. Dans ses pièces plus longues, elle a moins réussi; en quelques stances, pourtant, on découvrirait des éclairs de passion et surtout des traits de grâce. Dans certaine de ses églogues, la bergère délaissée accuse les bocages de s'être prêtés aux amours infidèles de l'ingrat durant toute une saison,

Depuis que les beaux jours, à moi seule funestes,
D'un long et triste hiver eurent chassé les restes,
*Jusqu'à l'heureux débris de vos frêles beautés.*

Mme Des Houlières offre trop peu de vers comme ce dernier.

Je crois toutefois en avoir assez dit pour montrer qu'elle mérita de vivre. Il ne s'agit ni de réhabiliter, ni de proposer pour modèle, mais simplement de reconnaître ce qui fut, de retrouver, s'il se peut, la poésie aux moindres traces où elle a passé. La destinée posthume de Mme Des Houlières ne manque pas de vicissitudes : elle semblait d'avance s'y attendre en se disant :

Tandis que le soleil se lève encor pour nous
Je conviens que rien n'est plus doux

Que de pouvoir sûrement croire
Qu'après qu'un froid nuage aura couvert nos yeux,
Rien de lâche, rien d'odieux
Ne souillera notre mémoire;
Que regrettés par nos amis
Dans leur cœur nous vivrons encore.
Pour un tel avenir tous les soins sont permis;
C'est par cet endroit seul que l'amour-propre honore.
Il faut laisser le reste entre les mains du sort.

On l'accusa pourtant d'une action presque odieuse, d'avoir pillé son idylle des *Moutons* dans le recueil de Coutel. Ce fut vers 1735 que se fit cette grande découverte : presque à la fois le *Mercure Suisse*, dans le numéro d'avril de cette année, le baron de la Bastie et le président Bouhier, dans des lettres à l'abbé Le Clerc (janvier et février 1735) (1), dénonçaient ou discutaient le prétendu plagiat. Fréron, depuis, et d'autres sont entrés en lice : nous les y laissons, certain que l'idée de s'adresser à des moutons n'est pas neuve, et que la manière dont l'a fait Mme Des Houlières s'approprie au tour exact de son esprit. A part ce soupçon injurieux, elle continuait de garder sa place. J.-B. Rousseau, il est vrai, dans sa correspondance (2), affecte de la rabaisser : vieille rancune de versificateur à la suite de Racine, contre l'école de Fontenelle. Voltaire, si plein de tact en courant quand il est désintéressé, nous indique du doigt, dans son *Temple du Goût*, « le doux, mais faible Pavillon, faisant sa cour humblement à Mme Des Houlières, qui est placée fort au-dessus de lui. » Pour revenir à l'école même qu'elle représente, et que nous avons montrée un peu jetée de côté dans le XVIIe siècle, il semble qu'elle ait eu sa revanche au XVIIIe; je veux dire que, même sans qu'on s'en rendît compte, cette manière avant tout spirituelle, métaphysique, moraliste et à la fois pomponnée, de faire des vers, prévalut et marqua désormais au front la poésie du siècle, avec quelques différences de rubans et de nœuds seulement. On en peut demander des nouvelles à Saint-Lambert, qui est en plein milieu. Voltaire, de toutes parts entouré, y échappe le plus souvent à force d'esprit et de saillie vive. La cour de Sceaux s'y complut trop pour en sortir. Et combien n'y a-t-il pas, en effet, de Mme Des Houlières dans le goût comme dans les idées de cette spirituelle Launay, contre laquelle un illustre critique a été si ingénieusement sévère (3) ! Il a eu raison de l'être : le genre plus ou moins précieux, qui s'était tenu dans les coulisses sous Louis XIV, rentrait en scène en s'émancipant. Des révolutions sérieuses rompirent cette filiation, qui n'était vraie que par un point à l'origine. La plupart des noms surtout, en s'éloignant, s'évanouirent. Au commencement de ce siècle on se retourna encore pour regarder un moment ces petites gloires prêtes à disparaître : Mlle de Meulan, qui n'était pas

(1) Tome V des *Nouveaux Mémoires d'Histoire, de Critique et de Littérature*, par l'abbé d'Artigny.

(2) Lettre à Brossette du 4 juillet 1730 : « Il y a plus de substance dans le moindre quatrain de Mlle Cheron que dans tout ce qu'a fait en sa vie Mme Des Houlières... »

(3) M. Villemain, *Tableau du dix-huitième Siècle*, onzième leçon.

sans quelque rapport de bel esprit moraliste avec Mme Des Houlières, a parlé d'elle plus d'une fois et assez bien. Mais, puisque nous en sommes, à ce qui est fini, il est une femme poëte, plutôt nommée que lue, qui me paraît à certains égards de l'école dont j'ai parlé, et en reproduire qualités et défauts, avec la différence des époques, Mme Dufrenoy.

La différence est d'abord dans la distance même qui sépare la fin du XVIIIe siècle et le XVIIe. Les contemporains de Mme Dufrenoy crurent que c'était pour celle-ci un avantage, et qu'elle allait être classique plus sûrement. M. Jay a écrit dans des *Observations* sur elle et sur ses œuvres : « Supérieure sous tous les rapports à Mme Des Houlières, mais ne devant peut-être cette supériorité qu'à l'influence des grands spectacles dont elle fut témoin et dont elle reçut les impressions, elle a conquis une palme immortelle... » L'originalité poétique de Mme Dufrenoy (si on lui en trouve) n'est pas dans les chants consacrés à des événements publics, mais dans la simple expression de ses sentiments tendres. Béranger y songeait surtout, quand il a dit :

Veille, ma Lampe, veille encore,
Je lis les vers de Dufrenoy.

De bonne heure, le maître habile qu'elle eut, comme Mme Des Houlières, Hesnault, la détourna des graves poëmes et lui indiqua son sentier :

Aimer, toujours aimer, voilà ton énergie.

Chez elle, dans ses élégies, plus de petits moutons ni de bergère Célimène; il était moins besoin de travestissement : c'est de l'amour après Parny; Boufflers a déjà chanté le *cœur;* le positif enfin se découvre tout à nu. Je remarque dans le style quelque chose de précis, pas plus d'imagination et bien moins d'esprit que chez Mme Des Houlières. Mais le goût d'un jour, la manière, est-elle pour cela absente! Quand l'amante poëte nous dit :

Arrangeons ce nœud, la parure
Ne messied point au *sentiment,*

pompon pour pompon, n'est-ce pas un peu comme à l'hôtel Rambouillet? Les premières élégies de Mme Dufrenoy commencèrent de paraître dans les recueils poétiques aux environs de 89. Si on en compare le texte à celui des dernières éditions, on est frappé des différences. Elle-même avait pu assister déjà au changement de couleur de ses rubans, et elle essayait de les reteindre. Si on lit dans l'Almanach des Muses de 1790, la pièce qui a pour titre *le Pouvoir d'un Amant :*

J'aime tout dans celui qui règne sur mon cœur, etc.,

on est surpris du jargon qu'elle a osé hasarder, et qui semblait tout simple à

cette date. Elle l'a senti depuis : dans les réimpressions, l'air *vaurien* d'Elmandre s'est corrigé en air *lutin* ; elle a supprimé ce vers incroyable :

Son infidélité devient une faveur !

On lit un peu plus délicatement :

Son tendre repentir donne encor le bonheur.

J'appelle cela des ressemblances avec Mme Des Houlières, parce que ce délire à la Zulmé, du temps de Bertin, eût été fadeur d'Iris au temps des bergeries. C'est ainsi, à la distance d'un siècle, que les défauts de goût, en quelque sorte, se *transposent*. Un rapport entre elles qu'on aime mieux signaler est, dans les traits de passion, évidents chez Mme Dufrenoy, mais non pas absents dans l'autre muse. Toutes les deux paraissent avoir senti l'infidélité avec une douleur qui n'éteignit pas l'amour :

Amour, redonnez-lui le dessein de me plaire :
Mais, quoi que l'ingrat puisse faire,
Ne sortez jamais de mon cœur !

Mme Des Houlières, en des stances, l'a dit ; Mme Dufrenoy l'a redit en cent façons dans ses élégies, et dans la plus ardente, *les Serments*. C'est la mise en action de ce mot de La Rochefoucauld : *On pardonne tant que l'on aime*. Il semble que cette inspiration d'un amour sans bonheur, la douleur passionnée, ait fait aussi le premier génie de Mme Valmore. Corinnes et Saphos, toutes vont là. Toujours le cœur brisé qui chante, toujours le cri en poésie de cette autre parole dite à voix plus basse, en prose plus résignée, et que bien des existences sensibles ont pensée en avançant : « Il n'y a qu'une date pour les femmes et à laquelle elles devraient mourir, c'est quand elles ne sont plus aimées. » Mais je touche à l'élégie moderne, et je n'y veux pas rentrer aujourd'hui.

Ce n'était qu'un rien que ce point littéraire ici aperçu ; j'ai tenu pourtant à ne le pas laisser fuir. En feuilletant au hasard quelques petits in-12 oubliés, un reflet de soleil m'a paru éclairer et comme dessiner exactement cette traînée de parcelles dans la poussière ; si je ne l'avais pas saisie à l'instant, je ne l'aurais sans doute plus revue jamais. Nous passons si vite nous-mêmes, nous paraîtrons si peu ; il est doux de comprendre tout ce qui a vécu.

SAINTE-BEUVE.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1839.

Les chambres ne seront pas convoquées avant la fin de décembre. C'est encore un point où le ministère ne s'écartera pas des errements de ses prédécesseurs.

Nous sommes loin de l'en blâmer. Il cherche à mettre à profit les événements, à trouver dans ses bonnes fortunes, dans les circonstances extérieures, la force et la confiance qui lui manquent. Il ne veut livrer la bataille parlementaire qu'en s'appuyant d'un côté sur l'Orient, de l'autre sur l'Espagne. Il espère que dans deux mois ces positions seront consolidées; et qu'il pourra s'en prévaloir sans crainte et non sans quelque orgueil.

Ces prévisions ne sont pas dénuées de fondement. Le ministère essayera de profiter des événements, comme un général tire parti contre ses adversaires du canal qu'il n'a pas creusé, du château qu'il n'a pas élevé. C'est de bonne guerre!

Le mouvement espagnol ne s'arrêtera pas. Aux efforts du gouvernement de Madrid, aux secours de la diplomatie se joint une cause bien plus puissante de pacification générale : c'est le caractère méridional. Les Espagnols se porteront vers la paix avec le même entraînement et le même élan qui les poussaient à la guerre civile. D'ailleurs il se confirme que don Carlos, soit désir de recouvrer avant tout sa liberté, soit découragement, a envoyé aux chefs carlistes qui résistent encore l'ordre de poser les armes. Si l'ordre est sincère, le comte d'Espagne s'empressera de profiter du pont qu'on lui jette; quant à Cabrera, nul ne peut dire ce qu'il fera. C'est le seul qui agisse par caprice et par emportement. Il sert ses propres passions plus encore que la cause du prétendant. S'il pose les armes, ce sera à contre-cœur et en maudissant ce qu'il appellera la lâcheté de don Carlos. Mais après tout il est probable qu'il sera lui-même subjugué par l'opinion publique. Le changement qui s'opère dans les provinces espagnoles n'est pas le résultat d'une intrigue ni le produit de l'habileté diplomatique. On en est redevable, avant tout, à la force des choses. Quoi qu'il en soit, avant deux mois la pacification de l'Espagne fournira au ministère un magnifique paragraphe pour le discours de la couronne.

Avant deux mois, l'Orient aussi sera probablement un beau thème pour l'éloquence ministérielle. Les fantaisies de lord Palmerston ont fort heureusement échoué contre le bon sens national. L'Angleterre n'entend pas faire bon marché de notre alliance pour se jeter dans je ne sais quelles aventures avec sa véritable rivale, la Russie.

Délivré avec bonheur des soucis de cette première phase, le ministère voit l'affaire d'Orient se simplifier et se présenter sous un aspect plus conforme aux intérêts de la France et de l'Europe. Par cela seul que les projets auxquels le gouvernement français ne pouvait adhérer ont échoué, les propositions de la France ont dû prendre le dessus, dominer la discussion, et rester seules l'objet des négociations. La question ainsi posée, il ne s'agit plus que de savoir si on retranchera ou non quelque chose aux possessions actuelles de Méhémet-Ali. Le rôle de la France, appuyée de l'Autriche et de la Prusse, est de se placer comme médiatrice entre le pacha et la Porte, tout en faisant contre-poids en faveur du premier à l'Angleterre et à la Russie, qui, pour des raisons diverses, pèsent dans la balance au profit de la Turquie. Si la question pouvait être résolue en Europe, si on n'avait à redouter ni les complications que peuvent faire naître l'humeur et l'obstination de Méhémet-Ali, ni les faits imprévus qui peuvent toujours éclater d'un instant à l'autre dans un pays comme l'Orient, on pourrait affirmer que dans un mois un arrangement tolérable mettra fin pour le moment à cette immense question. Le ministère l'espère, et il a raison de l'espérer : les probabilités sont pour lui.

Il peut donc se flatter de se présenter aux chambres avec des chances favorables. En leur disant : Je vous apporte la transaction de l'Orient et la pacification de l'Espagne, le couronnement de Méhémet-Ali et l'exil de don Carlos, la monarchie constitutionnelle assurée dans la Péninsule et l'influence française à Constantinople et en Égypte; qu'aura-t-il à craindre d'une chambre encore tout effrayée des souvenirs de la dernière crise ministérielle? Si quelque voix accusatrice osait s'élever, le vainqueur de Toulouse aurait-t-il autre chose à faire que de monter à la tribune pour s'écrier : Messieurs, rendons-nous à Notre-Dame remercier la Vierge pour tous nos succès?

A l'intérieur aussi, le ministère a eu sa bonne fortune. L'opposition s'est jetée tête baissée dans les épines de la réforme électorale. L'opposition est plus que jamais divisée, déchirée, impuissante. Elle n'a pas assez de tout son temps pour ses querelles, ses récriminations, ses débats intérieurs. Le ministère se présentera aux chambres appuyé sur l'Espagne et l'Orient, et ne trouvant à combattre que des adversaires éparpillés, désunis, des soldats sans chefs, des chefs cherchant inutilement à rallier des soldats. Le ministère aurait eu la malice de jeter à l'opposition une pomme de discorde qu'il n'aurait pas mieux réussi.

On pourrait croire sérieusement que, dans cet état de choses, le ministère n'a, pour exister fort agréablement, qu'à le vouloir, qu'il traversera la session à pleines voiles, pour ensuite se reposer de nouveau sur un lit de roses, se bercer mollement de quelques velléités de changement et de réforme, et nommer des commissions?

Ce serait une erreur. Les apparences sont trompeuses.

Il y a aujourd'hui dans toutes les situations, dans celle du ministère comme dans celle des chambres, dans celle de l'opposition, ou, à mieux dire, des oppositions, comme dans celles des partis gouvernementaux ; il y a, dis-je, quelque chose d'artificiel, de factice, nullement conforme à la marche régulière de nos institutions.

A qui la faute? A tout le monde. Quelqu'un prétend-il être exempt de tout reproche? Qu'il se lève et qu'il ose plaider : non coupable. Où trouvera-t-il un jury qui l'acquitte? pas même parmi ses amis.

Ce qu'on peut dire pour la défense des hommes, c'est que nul n'a été complétement le maître de sa position, que chacun a été plus ou moins fortement entraîné par les circonstances.

Il serait trop long de montrer aujourd'hui l'origine et le développement de ces fausses situations. Bornons-nous à signaler le fait; quant à sa réalité, il suffit d'en appeler à la conscience publique.

Le ministère lui-même ne le contesterait pas. Il le sent, si je puis parler ainsi, en lui-même. Il reconnaît, après tout, que sa position manque de force et d'avenir. Cependant le cabinet n'est pas dépourvu d'hommes habiles; il en est que tout ministère serait heureux d'avoir. D'où vient sa faiblesse? De la situation et de l'arrangement.

Tout ce qui se dit, tout ce qui se fait depuis quelque temps, discours, écrits, tentatives, unions, ruptures, coalition, ministère du 12 mai, projets de réforme, tout, le bien comme le mal, n'est autre chose, à nos yeux, que l'effort d'une nature maladive, mais vivace, qui tend à se débarrasser des causes qui la vicient, et à retrouver le jeu régulier de ses organes.

Ne prenons pas les symptômes pour le mal, et ne cherchons pas le remède trop loin de nous, dans de chimériques fantaisies. Pour que tout, choses et hommes, rentre dans le vrai, il suffit de subordonner l'esprit au bon sens, et son amour-propre à l'avenir de la France.

C'est là en peu de mots le résumé et comme le bilan de la situation, telle qu'elle s'est formée depuis plus de six mois. Entrons maintenant dans les détails de la quinzaine.

En 1831, les paroles suivantes furent prononcées à la chambre des députés : « L'extension de la capacité électorale est une conséquence de la charte nouvelle, car elle en est une promesse, et la charte de 1830 tiendra les siennes. Il nous a paru fondé sur la nature des choses et de notre gouvernement de confier au plus grand nombre possible de citoyens les droits politiques. Nous avons donc cherché à étendre les capacités électorales, en les demandant à tout ce qui fait la vie et la force des sociétés, au travail industriel et agricole, à la propriété et à l'intelligence. La propriété et les lumières sont donc les capacités que nous avons reconnues. Une fois fixés sur ce point, notre tâche devenait plus facile. La contribution publique d'une part, la seconde liste du jury de l'autre, nous procuraient une application immédiate et sûre de la théorie adoptée. » Qui parlait ainsi? A qui appartiennent ces paroles? A M. Odilon Barrot? Non, à M. de Montalivet qui exposait, comme ministre de

l'intérieur, les motifs du projet de loi sur les élections, présenté par le gouvernement. Le principe de la capacité a donc été reconnu sur-le-champ, sans aucune hésitation, par le pouvoir de 1830, et il fut offert à la sanction législative dans toute sa généralité. La chambre ne répondit pas par un grand empressement à un appel si franc et si complet : elle témoigna, par l'organe de M. Bérenger, rapporteur de la commission, combien il lui paraissait nécessaire d'agir progressivement, et de n'étendre les capacités politiques qu'avec mesure; car, une fois accordées, si leur extension mettait l'État en péril, il n'y aurait plus possibilité de les restreindre, tandis qu'il serait toujours temps de les étendre davantage, après qu'un premier essai, fait avec prudence, aurait démontré qu'on pouvait le faire sans danger. On sait que la chambre rejeta successivement toutes les adjonctions proposées par le gouvernement; toutefois elle permit au principe de la capacité de s'introduire dans la loi, par l'article 3. — Seront en outre électeurs, en payant 100 francs de contributions directes, les membres et correspondants de l'Institut, les officiers de terre et de mer, etc. — La loi du 19 avril 1831 a donc une double base ; elle admet en première ligne, et d'une manière presque exclusive, le principe de la propriété ; elle en fait la clef de voûte de l'ordre électoral et social, puis elle lui associe timidement, et par voie d'essai, le principe de la capacité. On voit que le législateur en a eu peur, et qu'il a voulu lui faire la plus petite place possible ; mais l'admission était déjà un fait considérable, et devait, si le principe était bon en lui-même, en assurer l'avenir. Or il nous paraît difficile de nier que, dans notre société démocratique, telle qu'elle est organisée, la capacité intellectuelle, scientifique, professionnelle, soit un titre à l'exercice des droits politiques. Que le législateur soit exigeant pour la preuve de cette capacité, circonspect dans la mesure et le progrès de ses extensions, rien de mieux ; mais il ne nous semble ni juste ni politique de contester le principe en lui-même. Il revient aujourd'hui subir l'épreuve d'une discussion nouvelle, et cette fois il a pour contradicteurs des adversaires sur lesquels il lui était permis de ne pas compter; il est vivement combattu par le radicalisme. A côté de la capacité vient de surgir, nous ne disons pas un principe, car c'est bien l'antipode d'un principe, mais le fait des prétentions du nombre. La réforme électorale, telle que la demande aujourd'hui M. Laffitte, qui présentait, il y a huit ans, au nom du gouvernement, la loi qui nous régit, n'est qu'un déguisement du suffrage universel, la glorification du nombre, de la multitude. La déclaration du radicalisme jette dans une sorte de juste-milieu M. Odilon Barrot, qui n'est plus que le champion d'un principe qu'admet la majorité en se réservant d'en régler l'application.

Il y a quelque courage, il faut le dire, de la part du député de l'Ain dans la réserve avec laquelle il a posé le problème de la réforme électorale et toutes les questions dans lesquelles il se subdivise. En examinant successivement si la proposition d'une réforme électorale est utile et opportune, si l'élection directe doit être maintenue, si le principe de l'adjonction des capacités, déjà admis dans la loi électorale, ne doit pas recevoir une application plus large, si les circonscriptions électorales actuelles satisfont aux conditions indispensables à toute élection politique, s'il ne faut pas demander certaines garanties à l'élu

avant et après l'élection, si les fonctions de député doivent continuer à être gratuites, M. Odilon Barrot propose plutôt un sujet d'étude aux hommes politiques du parlement et de la presse, qu'il ne jette un cri de réforme. Aussi s'expose-t-il au double reproche d'être déclaré par les uns pusillanime, par les autres intempestif. Il n'en faut pas moins savoir gré à M. Barrot de sa modération, qui lui permettra de s'arrêter, et de bien constater les vœux et les besoins du pays avant de s'engager plus avant, et de s'efforcer, au milieu d'une indifférence générale, d'emporter de haute lutte des changements peu désirés. Il peut sur ce point consulter M. Thiers, qui lui fera toucher au doigt l'état véritable de l'opinion, et le peu d'à-propos qu'il y a à vouloir lui inspirer une agitation factice. Nous sommes persuadés que M. Thiers ne voit pas dans l'adjonction des capacités une révolution sociale; mais il a peu de goût pour ces changements, qui sont plutôt des fantaisies que des nécessités, pour ces programmes qui semblent plutôt une distraction de députés en vacances qu'une œuvre politique, pour ces remaniements d'institutions que la voix unanime de la France ne réclame pas impérieusement. Les véritables hommes d'État ne font pas du dieu Terme leur idole, mais ils se défendent de cette mobilité inquiétante qui introduit l'instabilité dans les lois. M. Thiers ne manquera pas d'excellentes raisons pour démontrer à M. Barrot que la réforme électorale n'est pas aujourd'hui une question politique, qu'elle n'est ni un désir du pays ni un remède aux inconvénients que peut présenter la situation; et s'il ne parvient pas à le persuader, à coup sûr il ne le suivra pas dans une manifestation sans à-propos et sans portée.

Il n'est guère possible qu'un homme comme M. Thiers ne soit pas l'objet d'une attention constante, tant de la part de l'oposition, qui cherche à s'autoriser de son nom, que des ministres, qui voient toujours en lui un concurrent redoutable. Il paraîtrait en effet que, préoccupés des soucis de la session, quelques amis du ministère ont eu sérieusement l'idée, en ralliant aux 221 mécontents ce qui reste de 215 fidèles au président du 22 février, de porter M. Thiers à la présidence de la chambre : ils n'ont oublié que d'obtenir son agrément. Une autre combinaison, plus récente, est venue croiser l'autre ; des amis et des membres du ministère, plus affectionnés à M. Guizot, et ne pouvant lui faire en ce moment la place qui tôt ou tard le réclame, ont pensé pour lui au fauteuil de la présidence. Mais nous croyons qu'ils ont trop oublié aussi sa vraie convenance à lui, et, disons-le, l'intérêt même de leur idée. Des hommes comme M. Guizot et M. Thiers, si bien placés qu'ils soient à la présidence de la chambre, ont mieux à faire que de remplir le fauteuil, quand la tribune les appelle à chaque instant pour diriger ou rectifier une situation dont ils forment une si grande partie eux-mêmes.

Les projets ne manquent pas non plus au cabinet pour la session prochaine : on en a publié une liste, destinée à donner une haute idée de la fécondité de M. le garde des sceaux en particulier. Il est toujours permis de se défier un peu de ces magnifiques promesses : les hommes politiques, ordinairement, annoncent moins qu'ils ne font. Le programme ministériel, déjà si long, recevra peut-être encore quelque addition d'ici l'ouverture des chambres. On parle d'un projet de loi de déportation, par lequel on veut rendre possible l'applica-

tion de cette peine et la régulariser. Maintenant les condamnés à la déportation ne sont pas déportés, mais détenus à perpétuité dans une des prisons de l'État ce qui paraît à plusieurs une aggravation de la première peine. Le gouvernement songerait à faire cesser cet état de choses; il espérerait trouver un lieu convenable de déportation dans une ou deux îles de l'Océanie que lui céderait l'Angleterre; il aurait fait un appel à ce sujet à l'expérience et aux lumières de plusieurs personnes, entre autres de M. le duc Decazes. Si la France pouvait avoir un Botany-Bay, si elle pouvait ainsi dégorger ses prisons et travailler, dans un autre hémisphère, à l'amélioration morale des condamnés, les amis de l'humanité ne pourraient qu'applaudir à ce résultat. Nous aimons mieux des projets de cette nature que le dessein qu'on prête à M. le garde des sceaux de provoquer une révision des lois de septembre. M. Teste a apporté au ministère et au maniement des affaires une ardeur d'autant plus intense et d'autant plus vivace qu'elle a survécu à la jeunesse; mais il ne faut pas que cette qualité, que peut être précieuse quand elle est contenue dans de justes limites, l'emporte trop loin, le pousse à s'attaquer à tout; on juge, on apprécie un ministre autant par ce qu'il ne fait pas que par ce qu'il fait. C'est ce dont nous voudrions également voir convaincu M. le ministre des finances, s'il est vrai qu'il prépare une loi sur la conversion des rentes, s'il est vrai qu'il ne veuille pas laisser s'écouler la session prochaine sans opérer cette révolution financière. Mais jamais les circonstances n'ont moins permis de songer à une mesure si inquiétante et si délicate. Quand on a parlé de la conversion des rentes, les affaires extérieures n'étaient pas arrivées à ce degré de complication où nous les voyons aujourd'hui. Le drame si embrouillé qui se joue tour à tour à Constantinople et à Alexandrie n'avait pas commencé; il n'y avait pas à l'intérieur autant d'inquiétudes et de souffrances; l'industrie n'était pas arrivée à cet état de langueur et de dépression sous lequel elle se débat si péniblement. Loin d'annoncer la conversion des rentes, il faudrait, au contraire, déclarer qu'on n'y songera pas de longtemps. Déjà la commission nommée par M. le garde des sceaux pour examiner la transmission des charges et des offices a effrayé beaucoup d'intérêts. Faut-il encore jeter d'autres alarmes parmi les rentiers? De cette manière on porterait la perturbation dans tous les éléments de la fortune publique, dans tous les capitaux et toutes les existences. Sans pousser trop loin ces craintes, nous ne saurions trop recommander au ministère de rassurer, s'il se peut, l'opinion, de raffermir l'esprit public par une attitude plus conservatrice. On ne gouverne ni n'administre en cédant aux exigences de quelques passions ou à l'appât de quelques éloges.

Le cabinet cherche sans doute, dans ses actes et dans ses choix, à tenir la balance égale entre les deux portions de la chambre. La nomination de M. Paganel comme secrétaire général au département du commerce est une satisfaction donnée à l'ancienne majorité; mais alors pourquoi avoir refusé à M. Martin du Nord la première présidence de la cour royale d'un ville dont il a été si longtemps le premier avocat? Est-il vrai que le cabinet du 12 mai aurait allégué qu'il ne pouvait rien faire pour un ministre du 15 avril? Le mot ne serait ni poli ni politique. Le ministère s'aliénerait ainsi une grande partie des 221, dont cependant l'appui lui est indispensable : il repousserait dans les

rangs de ses adversaires un homme de talent et de courage, qui non-seulement sait tenir la tribune, mais dont l'esprit incisif sait se faire craindre et goûter dans les couloirs de la chambre. Il nous semble que l'ancien procureur général de la cour royale de Paris, le magistrat qui avait assumé sur lui tout le poids du procès d'avril, le travailleur infatigable qui s'était mis si rapidement au courant des détails compliqués du département du commerce, méritait bien, de la part du cabinet du 12 mai, l'institution à la présidence de la cour de Douai. C'est un devoir pour tous les hommes, quels que soient leurs antécédents et leurs amitiés politiques, de prendre, dès qu'ils entrent au pouvoir, des sentiments à la hauteur de leur situation nouvelle. On n'est pas ministre pour écouter des souvenirs hostiles, pour obéir à de petites rancunes. Si l'on s'abandonne à ces mesquines passions, on nuit au pouvoir, dont on est cependant le soutien officiel ; on affaiblit l'action gouvernementale, dont l'intérêt suprême doit planer au-dessus des divisions d'hommes et de coteries.

Les conseils d'une haute politique ne doivent cependant pas manquer au cabinet du 12 mai, qui se distingue, dit-on, par une louable déférence envers la royauté. C'est même là pour lui, comme pour tous, une garantie. Si, à l'intérieur, une activité malheureuse voulait, en innovant inconsidérement, se signaler par des changements et des *créations*, la sagesse royale serait là pour tempérer ce zèle impétueux, et en détourner les malencontreux effets ; au dehors, la haute expérience du roi est pour le ministère un enseignement toujours ouvert et toujours sûr.

Cet enseignement n'a pas dû lui manquer dans l'affaire d'Espagne ; on s'applaudit de la voir presque menée à fin, et le ministère peut se féliciter d'y avoir aidé par les mesures prises à la frontière, qu'il a fait strictement exécuter. Mais serait-il vrai que la négociation avec Maroto était dès longtemps pendante ? Le général Maroto avait en effet, si nous sommes bien informés, envoyé à Paris un agent, quelques jours avant la retraite du ministère du 15 avril, pour proposer la pacification des provinces basques. Ne pouvant lui-même entamer cette négociation importante, M. Molé avait, en se retirant, conseillé l'envoi d'un agent français en Espagne, pour diriger une crise qui était imminente, et assurer à la France les avantages qu'elle y devait trouver. Depuis l'affaire d'Estella, il considérait la cause de don Carlos comme perdue, comme ruinée aux yeux mêmes de l'Europe, par l'abaissement où le prétendant était tombé. C'était donc le moment d'agir, et l'un des fâcheux effets de la retraite du ministère du 15 avril a été de faire ajourner et de remettre à la force des choses ce qu'il aurait efficacement aidé.

Au reste, don Carlos montre, à Bourges, moins d'entêtement qu'on n'aurait pu le penser à reconnaître combien sa chute est irréparable. Le malheur ouvre si bien les yeux ! Peut-être même, avant de quitter l'Espagne, son aveuglement commençait-il à se dissiper. On prétend que dans le principe on ne l'avait pas trouvé trop éloigné de l'idée de traiter, par l'intermédiaire de Maroto, avec le gouvernement de la reine Christine ; mais les moines s'en mêlèrent, et, grâce à eux, ces lueurs de bon sens et de raison s'évanouirent bientôt dans l'esprit du prétendant. Aujourd'hui, docile du moins en apparence, il vient d'accéder aux exigences du gouvernement français ; deux

agents, chargés de ses pouvoirs pour Cabrera et le comte d'Espagne, ont quitté Bourges il y a peu de jours, se rendant à Bayonne. L'événement prouvera bientôt jusqu'à quel point don Carlos est sincère dans cette démonstration, jusqu'à quel point il sera obéi par ses lieutenants. Une dernière lutte, vive et acharnée, n'a rien d'invraisemblable. Cabrera est jeune, ardent; il doit, pour sa part, chercher un coup d'éclat; il peut répondre que don Carlos, en l'autorisant à déposer les armes, n'est pas libre, et lui écrit sous l'empire d'une violence morale à laquelle il ne peut résister. Mais jusqu'à quel point sera-t-il suivi par ses soldats? Dans quelle mesure le désir de la paix a-t-il pénétré dans le cœur de ses troupes et dans l'âme des populations sur lesquelles il pèse avec son armée? Nous le saurons prochainement. Cependant, à Madrid, on n'est pas sans inquiétude; on attend avec anxiété l'issue de la rencontre du maréchal Espartero avec la dernière réserve du parti. Les intrigues carlistes ne se ralentissent sur aucun point. Le gouvernement n'ignore pas qu'il a tout à craindre de l'influence que certains esprits exaltés conservent encore sur le caractère indécis et faible du prétendant. C'est ainsi que ce qui se fait à Bourges se défait à Paris, dans les conseils secrets tenus par d'anciens ministres de Ferdinand, qui proclament ouvertement la légitimité de leur cause, et travaillent au grand jour, et sans qu'on y mette obstacle, à ruiner d'avance tout projet de conciliation. Les hommes d'Estella, non contents d'avoir causé, par leur fanatisme, la défection de Maroto, poursuivent don Carlos jusque dans son exil, et ne craignent pas de se montrer arrogants envers lui, et de laisser voir le peu de cas qu'ils font de ses volontés lorsqu'elles contrarient leurs prétentions. Ainsi le marquis de Labrador, que l'on dit en correspondance suivie avec M. de Metternich, se fait surtout remarquer par l'activité de ses manœuvres et la jactance de ses espérances.

L'Orient continue d'être la grande question. Le monde politique s'est vivement préoccupé d'une intrigue que le cabinet russe a voulu nouer avec le ministère anglais. On s'était proposé, à Saint-Pétersbourg, de mettre à profit le refroidissement qui régnait entre la France et l'Angleterre, et de séduire l'ambition britannique par l'appât des propositions les plus brillantes. La Russie n'offrait rien moins à l'Angleterre que de lui laisser toute liberté d'agir contre l'Égypte; comme réciprocité, l'Angleterre lui aurait laissé pousser une armée jusqu'à Constantinople, et la Russie aurait renoncé au traité d'Unkiar-Skelessi. Le premier mouvement du cabinet de Londres fut d'accueillir avec joie l'ouverture; mais bientôt la réflexion vint amortir tout cela. Les concessions de la Russie n'ouvraient pas le port d'Alexandrie, à la flotte anglaise; c'était l'occasion d'une guerre et tous les hasards d'une conquête que la Russie offrait à sa chère alliée, pas autre chose. Et la France laisserait-elle sans coup férir envahir l'Égypte, l'Égypte si pleine de souvenirs français, sur laquelle le pays de Napoléon ne peut renoncer à une domination personnelle qu'à la condition de n'y voir jamais régner une rivale, mais d'y trouver toujours un allié fidèle et indépendant de toute suzeraineté européenne? D'ailleurs, que la Russie occupât Constantinople, en renonçant au traité d'Unkiar-Skélessi, n'était-ce pas une déception? Que lui servait le traité dès qu'elle tenait l'objet de sa longue convoitise? L'Angleterre, en acceptant cette renonciation, ne reconnais

sait-elle pas un traité que toujours elle et la France avaient déclaré ne pas exister à leurs yeux? Tout cela était donc spécieux et dérisoire; tout cela cependant a occupé sérieusement le cabinet whig. Lord Palmerston ne put se dispenser, avant de répondre à l'agent russe, de toucher à la France quelque chose de cette singulière proposition; on peut s'imaginer comment fut reçue une pareille ouverture. De leur côté, les tories, instruits de cette communication de Saint-Pétersbourg, s'en emparèrent avec empressement pour en faire contre le cabinet whig une menace d'hostilité et même de renversement. Mais l'opinion nationale et les difficultés insurmontables qui se présentaient du côté de la France, refroidirent bientôt l'effervescence de lord Palmerston, et ramenèrent ce pétulant diplomate à la nécessité de combiner sa marche avec la nôtre. Il a du moins voulu se faire un mérite de cette volte-face auprès du cabinet du 12 mai, auquel en effet ce retour de l'Angleterre a donné pour quelque temps une assiette plus ferme.

La médiation de la France en faveur du pacha d'Égypte va le trouver dans une situation heureuse qu'il s'attache à fortifier tous les jours. Son nom divise, à Constantinople, le harem et le divan; jamais plus d'intrigues ne se sont croisées, et sur ce point l'Orient n'a rien à envier à l'Occident. Comme pour contrefaire jusqu'au bout ce qui se passe chez les puissances chrétiennes, l'Orient à aussi un prétendant : c'est Ahmet-Nadir-Bey, qui se dit fils de Mustapha IV. On se demande qui l'a produit et le fait mouvoir, on cherche de quelle intrigue il pourrait être l'instrument. Nadir-Bey est un homme de trente ans environ, il porte habituellement, et avec une aisance qui n'est pas sans grâces, les vêtements européens. Cependant, dernièrement à Malte, il semblait, par la magnificence de son costume oriental et de son turban, vouloir faire la satire de la réforme de Mahmoud, et de l'habit étriqué de l'envoyé turc, qui se trouvait à l'Opéra le même jour. Pour expliquer sa naissance et ses prétentions, Nadir a rédigé une sorte de mémoire dont nous avons sous les yeux une copie manuscrite. Cette pièce a toute l'emphase orientale; elle n'offre rien de saillant ni pour les aventures ni pour les pensées. Nadir-Bey a vécu tour à tour à Constantinople, en Russie, en Pologne, en Moldavie; il a été quelque temps au service de Méhémet-Ali, comme officier instructeur et comme aide de camp d'Ibrahim-Pacha. S'il a quitté l'Égypte, c'est qu'enfin le remords le prit de servir un homme qui était l'ennemi déclaré de son oncle le sultan Mahmoud : c'était s'armer un peu tard d'un pareil scrupule. Maintenant, dit-il, il parcourt le monde pour son instruction, et se plaint d'être partout en butte aux persécutions de la sainte-alliance. On voit que l'instruction de Nadir-Bey ne lui a pas encore appris qu'il n'y a plus de sainte-alliance. Il termine son mémoire en souhaitant à son oncle Mahmoud les félicités célestes; il n'a plus pour lui ni fiel ni rancune. Il est difficile, dans une époque de publicité comme la nôtre, qu'un pareil personnage puisse faire quelques dupes et jouer un rôle.

# HOMMES ILLUSTRES

# DE LA RENAISSANCE.

## MÉLANCTHON.

SUITE.

### VII. — MÉLANCTHON A LA DIÈTE D'AUGSBOURG.

Au mois d'avril 1530, Luther reçut de l'électeur de Saxe une lettre qui lui mandait de se concerter avec ses collègues Justus Jonas et maître Philippe Mélancthon, pour que les cours fussent continués en leur absence à l'académie de Wittemberg, et qu'ils se tinssent prêts à le joindre à Cobourg, où il attendait qu'on décidât de quelle façon chaque parti exposerait son opinion à la diète d'Augsbourg.

Les magistrats de cette ville envoyèrent à l'électeur un sauf-conduit dont les termes excluaient Luther, car il y était dit : « Nous en exceptons toute personne qui aurait rompu la paix de Sa Majesté Impériale, notre pouvoir n'allant pas jusqu'à donner protection à ceux que l'Empereur a condamnés. » Allusion assez claire aux édits de Worms, qui n'avaient pas cessé d'être en vigueur, quoique les guerres de Charles-Quint en eussent fort relâché l'exécution.

L'électeur continua sa route jusqu'à Augsbourg, n'emmenant avec lui que Jonas et Mélancthon. Pour Luther, il reçut l'ordre de demeurer. On lui donna de vagues raisons. La vraie était que l'électeur craignait pour sa personne :

mais on la lui cacha, de peur qu'il n'y vît une marque de défiance dans la bonté de la cause, et que, par un coup de fougue, il ne vînt à Augsbourg malgré tout le monde. Du reste, il fut convenu que rien ne se ferait sans ses avis.

Au préalable et à tout événement, l'électeur avait voulu qu'un formulaire des églises saxonnes fût rédigé à Cobourg. On chargea Mélancthon de ce soin. La rédaction définitive avait été subordonnée aux circonstances encore imprévues qui devaient marquer la diète d'Augsbourg.

Au commencement du mois de juin 1530, tous les princes et états qui devaient composer la diète étaient successivement arrivés, et attendaient Charles-Quint. Chacun s'était fait accompagner ou représenter par ses prédicateurs, lesquels abondaient des deux côtés. George, duc de Saxe, entre autres, en avait amené une voiture pleine. Dans cette confusion d'opinions, d'hommes et d'intérêts si divers, les bruits les plus étranges et les plus contradictoires avaient tour à tour crédit. L'arrivée de Charles-Quint, ses dispositions, ses projets, ceux de sa cour, en étaient la matière. Les uns annonçaient qu'il venait sans parti pris, avec l'intention d'examiner à fond la querelle, et de corriger ce qu'il trouverait d'excessif dans les deux partis; les autres le disaient prêt à écraser la réforme par les armes, et déjà engagé par serment à cette œuvre d'extermination. On ne faisait pas moins de conjectures, ni de moins contradictoires, sur les théologiens et les négociateurs dont il s'était fait suivre. Toutefois on s'accordait à fonder des espérances sur le crédit et la modération bien connue de son chancelier, Mercurinus Gattinara, lequel avait du penchant pour les réformateurs, à cause des lettres, dont le goût lui était commun avec les principaux d'entre eux. Chacun s'alarmait ou se réjouissait selon les bruits auxquels il ajoutait foi. Les timides travaillaient à la paix; les hommes décidés ne prétendaient pas moins, protestants, qu'à intimider Charles-Quint; catholiques, qu'à lui arracher des édits violents et des déclarations de guerre.

Ces espérances ou ces craintes se trahissaient dans les nombreux prêches qui se faisaient à Augsbourg. Il fallait bien occuper tant de prédicateurs, tous impatients de se faire entendre, les uns par ardeur religieuse, les autres pour se faire distinguer. Tous ces prêches remuaient la ville, convertie tout à coup en un vaste auditoire, et les magistrats avaient fort à faire pour maintenir l'ordre dans cette foule qui désertait ses travaux, et se pressait autour des chaires pour s'abreuver de ces nouveautés enivrantes. Les princes y assistaient, entre autres le landgrave de Hesse, lequel écoutait volontiers maître Michel, l'un des sacramentaires.

La ville avait équipé huit cents hommes, tant fantassins que cavaliers, tous habillés de velours et de soie, et un bon nombre cuirassés. En outre, on avait dressé des barrières et tendu des chaînes dans les rues, en cas d'émeutes du soldat ou du peuple. Charles-Quint, averti de ces précautions, en prit de l'ombrage, et exprima des méfiances. Le sénat répondit que l'établissement de chaînes et de barrières avait été résolu depuis dix ans, et que, quant aux soldats, ils n'avaient été équipés que pour fêter l'Empereur. Charles-Quint insista. Il voulut faire des épurations dans cette troupe, remplir les vides par des

hommes à lui, et faire prêter à tous serment de fidélité à l'Empereur. Le sénat aima mieux un licenciement général.

Au reste, l'Empereur en usait avec la ville d'Augsbourg comme il eût fait d'une ville de ses Espagnes. Ses fourriers arrachaient des auberges les écussons des princes, et prenaient possession, au nom de l'Empereur, de tous les logements qui leur convenaient. On le disait, quant à lui, arrêté dans les États romains par le manque d'argent. Il attendait celui de France, dont le premier terme, selon les derniers traités, devait échoir à la Pentecôte. Mais n'est-il pas plus vraisemblable que ce retard était calculé, et que l'Empereur voulait arriver au milieu des partis épuisés par des discussions préliminaires, pensant que la fatigue générale, en faisant désirer sa médiation, la rendrait plus facile?

Quoi qu'il en soit, on anticipait sur la diète en agitant, soit dans les églises, soit dans les conciliabules, toutes les questions qui devaient y être débattues. Pour les prêches en particulier, on délibérait à quel prix il faudrait en revendiquer le libre usage, au cas où il plût à l'Empereur de l'interdire. Le plus grand nombre penchait pour la désobéissance, les zwingliens surtout, qui avaient le plus d'intérêt au maintien des prêches, étant l'extrême parti de la réforme, et ayant plus besoin que les autres de l'acclamation populaire. L'Église saxonne aurait vu sans déplaisir l'interdiction des prêches zwingliens : mais, en la souffrant, n'invitait-elle pas l'Empereur à supprimer les siens? On discutait tous les cas. Ou Charles-Quint interdirait tous les prêches quelconques publics ou privés, ou il bornerait l'interdiction aux prêches publics, ou enfin, de concert avec tous les états et ordres de l'Empire, il en prononcerait une absolue et sans restrictions. Devrait-on résister? De quelle manière et jusqu'où?

Une consultation présentée à l'électeur par ses théologiens portait que, dans tous les cas, il fallait se soumettre; qu'à la vérité ce serait l'obéissance de prisonniers qui ne peuvent pas résister, mais qu'il valait mieux s'y résigner, la ville etant à l'Empereur, que de montrer qu'on se défiait de la cause; qu'à cet égard, ni prières ni menaces ne devaient déterminer l'électeur à quitter Augsbourg avant d'avoir fait connaître la profession de foi saxonne à l'Empereur et à l'Empire.

Cette consultation, où l'on reconnaît la marque de Luther dans la recommandation de ne laisser soupçonner à aucun prix qu'on se défie de la cause, avait été rédigée par Mélancthon. C'est lui qu'on avait chargé de dresser toutes les délibérations des théologiens saxons sur les questions subsidiaires qui s'agitaient, et généralement sur toutes les décisions que pouvaient rendre nécessaires les dispositions présumées de Charles-Quint. Et comme toutes ces délibérations étaient communiquées à tous les adhérents de l'Église saxonne, lesquels formaient la majorité du parti protestant, de fait Mélancthon était la plume et le négociateur de ce parti. Il servait de lien entre les princes et les états confédérés, que distinguaient et que pouvaient séparer dans l'occasion des caractères et des intérêts très-divers, aussi bien qu'entre leurs théologiens, non moins partagés, et qu'il fallait ménager pour ne pas les précipiter vers les partis extrêmes. La plupart n'y étaient que trop portés, d'abord parce que la

discipline était plus relâchée et les amours-propres moins contraints; ensuite parce qu'en s'éloignant de Luther et en l'exagérant, chacun croyait faire dater de soi la vraie réforme ou en marquer une des phases. Mélancthon pouvait seul sauver la doctrine des mains de tant d'amis qui l'eussent déchirée et mise en pièces pour en attirer à eux l'interprétation officielle et le gouvernement. Il y mettait d'ailleurs tant de modestie, qu'on adhérait volontiers à des éclaircissements qu'il ne donnait ni comme son invention, ni comme un secret.

Dans l'intervalle, il préparait cette confession, dont le fonds avait été arrêté à Cobourg entre Luther et les autres théologiens de l'électeur. Depuis lors, il avait fallu la refondre et l'éclaircir, afin de la faire accepter de toutes les nuances de la réforme. La tâche était immense. Il fallait une rédaction nette et sans équivoque, car Mélancthon n'eût pas consenti à prêter sa plume à une œuvre de sophisterie et d'hypocrisie; et néanmoins cette rédaction, tantôt par des omissions calculées, tantôt par la généralité des termes, devait laisser quelque part aux dissidents, lesquels voulaient bien ajourner leurs prétentions et leurs espérances, mais non les voir formellement exclues du corps du nouvel Évangile, à titre d'hérésies. Mélancthon donnait tout le premier l'exemple de ces transactions, que du reste l'opiniâtreté des catholiques rendit faciles; car, qui pouvait penser à disputer pour les conséquences ultérieures d'une opinion dont ceux-ci ne voulaient même pas accepter le principe? Je cherche vainement, dans l'article sur la pénitence, la *crainte servile* de Mélancthon; il en avait fait le sacrifice à l'intérêt commun.

Les plus grandes difficultés lui venaient de Luther et du landgrave de Hesse. C'étaient deux rudes maîtres, surtout pour un homme qui savait peut-être encore moins servir que résister. Luther, enchaîné à Cobourg, en proie à des douleurs de tête qu'il compare, dans son langage plein de figures, à des tourbillons de vent, supportait mal que les affaires se fissent sans lui, et n'était content ni de commander de si loin, ni qu'on lui obéît avec liberté. Quant au landgrave, comme il voulait la guerre, il favorisait les zwingliens, qui y poussaient et qui la déclaraient presque à l'Empereur dans leurs prêches. Or Mélancthon avait à faire souscrire à sa confession Luther, qui, selon ses lettres à l'électeur, ne pouvait marcher si doucement et à si petit bruit, et qui ne se reconnaissait, ni dans la simplicité pratique des interprétations, ni dans le ton modéré et égal dont elles étaient présentées. Il avait à obtenir l'adhésion du landgrave, pour qui c'était trop peu qu'on eût omis de parler des sacramentaires, que l'Église saxonne assimilait dans le fond aux anabaptistes, les seuls sectaires contemporains réprouvés nommément par la confession. Le landgrave eût voulu plus, et sinon qu'on substituât leur article particulier sur l'eucharistie à celui des églises saxonnes, du moins qu'on sophistiquât sur ce dernier, de manière à y faire entrer le sens littéral, qui était celui des églises saxonnes, avec le sens figuré, qui était celui des sacramentaires. Mélancthon n'ayant pas de prise sur cet esprit ardent, d'autant plus opiniâtre qu'il défendait, sous des dissentiments théologiques, une politique déjà résolue, chargea Luther de le faire revenir. La peur qu'eut celui-ci des dispositions des zwingliens du landgrave le rapprocha du terme moyen que proposait Mélancthon. Il y attira bientôt ce prince, lequel souscrivit enfin, avec des réserves sur l'eucharistie,

à la confession, aussi bien que Bucer, le représentant de l'Église de Strasbourg, dont l'esprit subtil et insidieux (1) avait imaginé une quatrième interprétation des paroles de Jésus-Christ, dans la cène, entre le sens littéral diversement expliqué par les catholiques et les luthériens, et le sens figuré défendu par Zwingle et son Église.

Toutes ces négociations étaient pendantes quand Charles-Quint arriva. Il fit son entrée à Augsbourg, le 16 juin 1530, sur le soir, accompagné de tous les princes qui étaient allés au-devant de lui par honneur. En avant de l'Empereur marchait l'électeur de Saxe, portant l'épée, selon le privilége de son rang. Charles avait avec lui Ferdinand, son frère, roi des Romains, et le cardinal Campège, venu à la diète en qualité de légat apostolique. On reporta sur ce prélat, estimé pour sa modération, les espérances qu'on avait conçues de Mercurinus Gattinara, mort quelques jours auparavant. Campège trompa ces espérances; il était venu avec la mission de conseiller à Charles-Quint l'emploi de la force; il remplit cette mission jusqu'à la fin de la diète.

A peine arrivé, l'Empereur fit appeler les trois princes évangéliques, l'électeur de Saxe, George, margrave de Brandebourg, et le landgrave de Hesse. Il n'avait auprès de lui que Ferdinand son frère, lequel, parlant habituellement l'allemand, lui servait d'interprète. Il leur demanda de faire cesser tous les prêches à Augsbourg. Ceux-ci répondirent que ce serait paraître nier le nouvel Évangile, si, avant toute discussion, ils supprimaient les prêches. Charles leur donna jusqu'au lendemain matin pour en délibérer.

Ils demandèrent dans la nuit une consultation à leurs théologiens. Mélancthon conseilla d'obéir. La principale raison qu'il en donnait, d'accord avec Luther, à savoir que, la ville appartenant à l'Empereur, les princes et les théologiens n'y étaient qu'à titre d'hôtes, en cachait une plus sérieuse. Dans le fond, il tenait médiocrement à ce que les prêches fussent libres, cette liberté ne servant guère qu'à obscurcir les questions et à irriter les esprits. Mélancthon voulait circonscrire le débat au petit cercle des doctes, et ne regrettait pas qu'on fermât l'une des voies par où les hommes impatients et sans lumières se jetaient dans des discussions qui portaient déjà la paix et la guerre.

Mais son avis ne fut pas suivi. Le matin, les princes se rendirent auprès de l'Empereur, et renouvelèrent leur réponse de la veille, qu'il n'était point juste de les priver de la parole de Dieu, et que cette exigence de César était contraire aux lettres de convocation qu'ils avaient reçues pour la diète. A de nouvelles insistances de Charles, ils opposèrent de nouveaux refus, et les prêches particuliers continuèrent à Augsbourg.

Charles, trouvant sur ce point la résistance trop forte et n'étant ni disposé ni prêt à agir par les armes dès le début, demanda aux princes de l'accompagner à la procession du saint sacrement qui devait avoir lieu le jour même; qu'ils le fissent du moins pour honorer Dieu. C'était leur demander de trancher par une manifestation extérieure et publique l'une des questions sur lesquelles il s'était amassé le plus de controverses, et préparé le plus de résistances. Ils refusèrent, non sans y mettre toutes les formes de la déférence et du respect.

(1) On lui donnait dans le parti l'épithète de *Vulpinus*.

Charles laissa échapper des menaces, et on put croire, à la violence de son indignation, que la diète n'irait pas plus loin. Une transaction apaisa tout. Il fut convenu que les prêches papistes comme les prêches évangéliques seraient supprimés, que toutefois l'Empereur pourrait instituer des prédicateurs étrangers aux deux partis, lesquels enseigneraient l'Évangile sans commentaires. « Nous attendons, écrivait plaisamment Brentius, une chimère ou quelque animal tenant du cerf ou du bouc. » Il y eut un grand empressement à ce premier prêche, qui ne devait être ni papiste ni évangélique. « Nous étions là, ajoute Brentius, l'oreille tendue; mais nous n'avons entendu qu'une simple lecture du texte de l'Évangile : seulement le prédicateur a commencé cette lecture par des prières communes pour les vivants et les morts, et l'a terminée par une confession générale. Vous avez là un prédicateur qui n'est ni papiste ni évangélique, mais qui s'en tient au texte nu (1). »

Le 20 juin, une messe du Saint-Esprit fut célébrée dans la cathédrale d'Augsbourg, en grande pompe, avec chant et musique d'orgue. Avant la fin de la messe, un prédicateur attaché à la légation apostolique, Vincent Pimpinelli, prononça un discours devant l'Empereur et les princes, lesquels étaient assis dans le chœur, qui était fermé. Il invita Charles-Quint et Ferdinand à s'unir pour détruire l'hérésie, et pour ramener toute l'Allemagne sous le joug de l'ancienne discipline romaine. Les réformés répandus dans l'église entendirent des éclats de voix, mais ne purent saisir le sens du discours. Ce fut par le margrave George, lequel savait assez de latin pour comprendre celui de Vincent Pimpinelli, qu'ils connurent dans quel esprit l'orateur avait parlé.

Pendant ces difficultés subsidiaires, Mélancthon était appliqué sans relâche à l'œuvre principale, qui était la confession du parti. Il y avait à pourvoir à deux choses à la fois : accommoder la rédaction aux opinions de tous ses coreligionnaires, et négocier pour que Charles-Quint en permît la lecture. C'est dans ce dernier but qu'il s'était rapproché de quelques-uns des secrétaires espagnols de l'Empereur, et en particulier de Valdésius, qui avait du crédit. Les choses étaient allées assez loin pour qu'il crût pouvoir proposer de substituer à une lecture publique de simples communications à César, par l'entremise de son secrétaire. L'électeur, son maître, décida que la confession serait lue comme elle avait été dressée. Mélancthon, qui voulait la paix, y retouchait sans cesse, le plus souvent d'accord avec ses coreligionnaires, lesquels lui reprochaient ensuite ce qu'ils s'étaient laissé arracher, quelquefois de son propre mouvement, dans certains détails où l'âpreté de l'expression aurait pu effaroucher les adversaires. « J'y aurais fait bien plus de changements, écrivait-il à Camérarius, si nos amis me l'eussent permis ; car, bien loin que je pense que l'écrit soit plus doux qu'il ne convient, j'ai grand'peur qu'on ne s'offense de notre liberté (2). »

Sa tâche était d'autant plus difficile, que Luther, en cessant tout à coup de lui écrire, avait paru désavouer tout ce qui se faisait à Augsbourg. Cette brusque interruption avait eu de l'éclat. Mélancthon s'en plaignit avec douceur et

(1) *Corp. ref.*, tom. II, nº 729.
(2) *Corp. ref.*, tom. II, nº 740.

humilité; mais Luther ne voulut pas même recevoir ses lettres. Il fallut qu'il priât Théodorus Vitus, leur ami commun, resté près de Luther, de les lui lire malgré lui, et il les envoyait décachetées, afin que Vitus en prît d'abord connaissance et s'assurât qu'elles étaient assez humbles pour apaiser l'impérieux docteur. Une fois il lui en fit porter une par un messager à ses frais. « Vous savez, lui écrivait-il, les dangers que nous courons tous, et combien nous avons besoin de vos conseils et de vos consolations. On ne fait rien que par vos directions : quel sera notre péril si vous nous abandonnez? » La raison de Luther était que Mélancthon ne lui écrivait pas assez souvent. C'était trop peu pour lui d'une lettre par semaine; il voulait qu'on fût de son avis, et qu'on ne fît pas un pas en avant sans l'en avertir. Ajoutez-y un peu de jalousie de n'être pas présent aux décisions, et de ce qu'il fallait en prendre fréquemment qui ne laissaient pas le temps de le consulter, et peut-être quelque souci secret de l'importance croissante de Mélancthon, qui, quoique n'ayant aucune prétention à être le chef du parti, parut, en certaines occasions, ne manquer d'aucune des qualités d'un chef, et fit murmurer, parmi ses coreligionnaires même, contre sa tyrannie (1).

Enfin Charles-Quint consentit à entendre la confession des églises saxonnes, non publiquement, mais dans son palais. Tous les princes et ordres de l'Empire étaient présents. Charles, selon les uns, s'y montra assez attentif; selon d'autres, il y dormit. L'évêque d'Augsbourg, saisi de la clarté de cette théologie, de la profondeur de ce savoir, de cette défense sans déclamation et sans sophisterie, s'échappa jusqu'à dire : « Ce qui a été lu est vrai, est la pure vérité. » Le cardinal de Salzbourg n'en pensait guère moins favorablement; mais la cause lui déplaisait en raison de l'homme qui l'avait soulevée, et il ne voulait pas de la réforme parce que le réformateur était un moine marié.

Pour les princes évangéliques, c'était peu de chose d'avoir obtenu qu'on entendît l'exposition de leur doctrine; pour Charles-Quint et les catholiques, en avoir souffert la lecture, c'était une concession pleine d'embarras. Fallait-il engager une discussion avec une parti qui avait si évidemment l'avantage du savoir, et des amis secrets jusque dans la cour intime de l'Empereur? Faber, Jean de Eck, les seuls d'entre les catholiques qui pussent soutenir la discussion publique, s'agitaient pour l'empêcher, soit par intrigue de parti, soit par crainte d'avoir le dessous. Les princes ne la demandaient que plus vivement, ayant l'avantage de pouvoir mettre de la modération en réclamant ce que l'Empereur avait promis, et de paraître venus à la diète moins pour attaquer que pour se défendre. Charles-Quint ne savait à quoi se résoudre. Le fonds du débat l'intéressait médiocrement, et je suis plus porté à croire avec Brentius qu'il dormit à la lecture de la confession, qu'avec Jonas, qu'il l'écouta assez attentivement. Il n'avait pas l'ardeur religieuse qui fait qu'on se décide, quoique au hasard; et, loin de partager la chaleur catholique de son frère Ferdinand, il s'appliquait à la tempérer. Placé entre deux partis dont il n'était pas prudent de satisfaire l'un, et dont il eût été dangereux de trop mécontenter l'autre, il montra jusqu'où allaient son irrésolution et ses doutes en écrivant à Érasme de

(1) *Corp. ref.*. tom. II. — *Correspondance allemande des députés de Nuremberg.*

venir à Augsbourg. On comprend, de reste, que celui-ci ne manqua pas de raisons très-fortes pour rester à Bâle.

Cependant les catholiques prodiguaient les menaces, probablement de l'aveu de l'Empereur, qui n'empêchait pas qu'on essayât de ce moyen. On en espérait l'effet, surtout sur Mélancthon, qu'on croyait craintif parce qu'il était pacifique, et inquiet pour sa personne, quand il ne l'était que pour la cause. Il en donna une preuve, qu'aurait pu lui envier Luther. Après la lecture publique de la confession, il est appelé tout à coup par le cardinal Campège. On lui dit que l'Empereur jettera plutôt tous les États dans la guerre que de supporter cet outrage. En même temps plusieurs personnes d'autorité le pressent avec menaces de céder et de faire céder ses amis. « Nous ne pouvons céder, dit-il, ni déserter la vérité; mais nous prions nos adversaires, au nom de Dieu et du Christ, de nous pardonner et de souffrir que nous gardions notre croyance. — Je ne le puis, je ne le puis, interrompit Campège; les clefs sont infaillibles. — Eh bien! reprit Mélancthon, nous remettrons notre cause entre les mains de Dieu. S'il est pour nous, qui sera contre nous (1)? »

Mais cet éclat ne lui convenait pas. Homme simple et ennemi du bruit, ne tirant aucune force de son imagination, et n'ayant pas, comme Luther, une tête « où tourbillonnaient les vents. » il ne soutenait pas longtemps même le courage vrai qu'il montra devant Campège, pour peu que ce courage prît l'air d'un rôle. Au sortir de ces scènes violentes, après des entrevues où Campège et d'autres le faisaient appeler, vers le milieu de la nuit, comme pour profiter du trouble de ses sens, il rentrait chez lui accablé et en proie à une mélancolie qui se communiquait à ses coreligionnaires. Dans cette espèce de passion, pour parler le langage énergique de l'un d'entre eux, tout ce qu'il pensait, disait, écrivait ou faisait, ne rendait pas la cause meilleure. C'est dans un de ces accès de désespoir qu'il écrivit au cardinal Campège une lettre, dissimulée par ses amis, omise ou très-altérée dans les recueils, presque niée par lui, quoiqu'elle soit marquée de ses plus nobles qualités, où il affaiblissait, sans toutefois la désavouer, une autre lettre écrite officiellement le même jour au cardinal par les princes, et qu'il avait très-probablement rédigée. « Nous n'avons, lui écrit-il, aucun dogme qui diffère de *l'Église romaine*. Nous avons même réprimé plusieurs novateurs, pour avoir essayé de répandre des doctrines pernicieuses, et il en existe des témoignages publics. Nous sommes prêts à obéir à *l'Église romaine*, pourvu qu'usant de cette clémence qu'elle a toujours montrée envers les peuples, elle consente, soit à dissimuler, soit à permettre un très-petit nombre de changements, que, le voulussions-nous, nous ne pourrions empêcher... Nous n'avons attiré sur nous tant de haines que parce que nous défendons avec constance les doctrines de *l'Église romaine*. Cette foi en Christ et dans *l'Église romaine*, nous y persévérerons, s'il plaît à Dieu, jusqu'au dernier soupir, dussiez-vous ne pas nous recevoir en grâce. »

On regrette d'avoir à remarquer dans cette lettre la substitution du terme

(1) *Oraison funèbre de Mélancthon*, par Vitus Winshemius. — On a fait de cette belle parole : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? » la devise de Mélancthon. Tous ses portraits portent cet exergue.

trop souvent répété d'*Église romaine* à celui d'Église catholique, dont se sert la lettre officielle. On peut y blâmer aussi quelque affectation, soit à protester d'une obéissance dont Mélancthon savait bien ne pouvoir répondre, soit à réduire et à rapetisser les changements introduits par la réforme. Ce fut une erreur de conduite dans un moment de découragement, plutôt qu'une lâcheté intéressée. Cette fois encore Mélancthon s'immolait à la cause commune; mais un sacrifice inutile est une faute.

Pendant cette lutte, dont il suivait tous les incidents, Luther, enfermé à Cobourg, priait avec une ardeur effrayante. « Je prierai et je pleurerai, écrit-il, jusqu'à ce que je sache que mes cris ont été entendus dans le ciel. » Et ailleurs, à Spalatin : « Quant à moi, qui suis un ermite et comme une terre sans eau, il ne peut rien germer en moi qui soit digne de vous être écrit, si ce n'est que, par mes gémissements et mes soupirs, et par toutes les forces du geste et du discours, je monte dans le ciel, et je frappe, quoique indigne, aux portes de celui qui a dit : Il sera ouvert à celui qui frappe (1). »

Dans une lettre à Mélanchton, Vitus raconte des choses étranges de l'audace et de la confiance de ces prières. Je le laisse parler. « Il ne s'écoule pas un jour, dit-il, dont Luther ne passe en oraison au moins trois des heures les plus favorables à l'étude. Il m'est arrivé une fois de l'entendre prier ainsi. Bon Dieu! quelle spiritualité, quelle foi dans ses paroles! Les demandes sont si respectueuses, qu'on voit bien qu'il parle à Dieu; elles sont si pleines d'espoir et de confiance, qu'il semble qu'il parle à un père et à un ami. « Je sais, disait-il, que tu es notre » père et notre Dieu; je suis donc assuré que tu perdras les persécuteurs de » tes enfants. Que si tu ne le fais, ton péril est lié au nôtre. Tu nous défendras » donc. » J'étais debout, à quelque distance, l'entendant prier à peu près en ces termes, et je me sentais moi-même transporté d'un mouvement étrange, pendant qu'il s'entretenait ainsi avec Dieu, d'un ton si amical, si grave, si respectueux, et qu'il le pressait par tant de promesses tirées des psaumes, qu'il semblait assuré que tout ce qu'il demandait allait arriver (2). »

On proposait, dans le conseil de Charles-Quint, soit de revenir à l'édit de Worms, soit de faire juger la confession par des personnes impartiales et de laisser la décision à l'Empereur, soit enfin d'en faire dresser la réfutation; après quoi l'Empereur prononcerait.

De ces trois avis, aucun ne prévalut pour le moment. On essaya d'une autre politique. On imagina de demander aux réformés s'ils avaient l'intention de soumettre à l'Empereur plus d'articles que n'en contenait la confession. S'ils disaient non, on devait leur répondre : Donc vous retirez ou pensez qu'il faut retirer ce que vous passez sous silence. S'ils avouaient qu'ils réservaient en effet plusieurs articles : Les controverses n'auront donc pas de fin? leur répondrait-on. En outre, on voulait leur poser une seconde question : Accepterez-vous l'Empereur pour juge? S'ils ne l'acceptaient pas, tout rentrerait dans l'ancien état jusqu'au prochain concile.

Tous ces piéges étaient grossiers. Les réformés, avertis d'avance par des

(1) *Lettres de Luther.*
(2) *Corp. ref.*, tom. II, n° 755.

indiscrétions probablement amies, avaient concerté leur réponse. A la première demande, ils dirent qu'ils n'avaient pas plus l'intention de dissimuler les points omis dans la confession que de les soulever; que s'il plaisait aux catholiques de les soulever, leurs explications étaient prêtes. Cette conduite était habile; elle rejetait sur les catholiques tout l'odieux d'avoir suscité des questions inutiles. Quant à la seconde question, ils acceptaient César pour juge, il était convenu qu'ils ne le rejetteraient pas ouvertement, mais qu'ils déclineraient son autorité dans les matières spirituelles avec toutes les formes du respect.

Ces réponses étaient concertées avec Luther, qui, du reste, sollicité par des amis communs, avait renoué sa correspondance avec Mélancthon. A des jugements sur les points controversés, il mêlait des consolations comme il en pouvait donner, sentant plus le maître qui craint que son disciple ne fléchisse, que l'ami qui comprend les troubles d'une conscience timide et d'un esprit empêché par ses propres lumières. « Pourvois donc enfin, lui écrit-il, à ne te pas tant macérer pour une cause qui n'est pas en ta main, mais en celle de Dieu. » Ailleurs : « C'est ta philosophie qui te donne tous ces tourments, et non la théologie. » Et dans une autre lettre : « J'ai été dans de plus grands embarras que jamais tu ne seras, et pourtant un mot de mon frère, de Poméranus, de toi, me soulageait. Que ne nous écoutes-tu donc à notre tour?... Je suis le plus faible dans les difficultés privées, et toi le plus fort. Au rebours, tu es en public ce que je suis dans le privé. Je suis spectateur presque sans souci, et je ne fais pas grand état de ces papistes si fiers et si menaçants. Si nous succombons, Christ succombera avec nous, lui qui est le roi du monde. Soit : qu'il succombe! J'aime mieux tomber avec Christ que demeurer debout avec César. » Et ailleurs : « Je hais ces soins excessifs dont tu te dis consumé. Que s'ils te dominent de cette façon, ce n'est point par la grandeur de la cause, mais par la grandeur de notre incrédulité.... Pourquoi t'agiter à en perdre haleine? Si la cause est fausse, retirons-nous ; si elle est vraie, pourquoi faire mentir à ses promesses celui qui nous ordonne d'être oisifs et endormis? Dieu a la puissance de ressusciter les morts; il a la puissance de soutenir sa cause chancelante, de la relever si elle tombe, de la faire marcher en avant. Si nous sommes indignes, l'œuvre se fera par d'autres (1). »

J'admire cette force et cet enthousiasme. Mais Mélancthon, après l'émotion d'une première lecture, n'en tirait guère de secours. Toute cette confiance ne résolvait aucune difficulté, et pouvait en faire naître de nouvelles. Les embarras de Luther avaient été grands; mais il se les exagérait en ne permettant pas à Mélancthon d'y comparer les siens. Sa position avait toujours été nette. Dès le premier jour, il avait dit comme le Christ : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi. » Il n'avait affaire qu'à des ennemis irréconciliables, et il ne souffrait que des amis sans volonté et sans avis. Dès lors tout était facile. Avec ses ennemis, la discussion, au lieu de l'embarrasser, le soulageait. La lutte est plus aisée à l'homme qui ne voit pas le danger, ou qui le voit extrême, qu'à celui qui ne veut pas le courir inutilement ou qui le croit évitable. Avec ses

(1) *Lettres de Luther.*

amis, il ne conseillait pas, il commandait. En cas d'objection, ou bien il grondait, ou il cessait de répondre, comme il fit quand Mélancthon lui soumit ses doutes sur la question des traditions. Il interrompit de nouveau la correspondance, sitôt qu'au lieu d'injonctions, il eut à donner des explications. Luther ne pouvait pas ne point s'impatienter de tout scrupule. La chair et le sang l'empêchaient de comprendre les incertitudes d'un esprit modéré et pratique placé dans une circonstance où rien n'était mûr pour les dénoûments extrêmes, et où l'un des partis n'aurait peut-être pas voulu profiter du courage et des imprudences de l'autre.

Les plus grands embarras de Luther avaient été à Worms, puis deux ans plus tard, quand il eut à craindre que l'accord de Maximilien et du pape et le refroidissement de l'électeur ne le perdissent. Il y allait de sa vie, son sauf-conduit à Worms pouvant être violé comme celui de Jean Hus à Constance, et l'électeur pouvant se lasser de le défendre. Mais les périls extrêmes exercent les courages qu'abat un danger douteux, et Luther lui-même m'en offre une preuve; car à Worms, où sa tête était menacée, il se montra plus résolu qu'à Wittemberg devant la crainte de dangers encore éloignés. Je ne veux point diminuer son courage; mais je crois qu'il était mauvais juge des embarras de Mélancthon, et que, n'ayant jamais eu à craindre que pour sa personne, il apprécia mal les craintes que donnait à son disciple le sort de ces quarante mille âmes qu'il ne voulait pas abandonner, selon sa belle parole à Campège, même au péril de mort. Luther fut soutenu dans ses luttes par l'instinct de la défense, outre l'éclat d'un grand rôle, l'ivresse des applaudissements populaires, les joies secrètes de l'orgueil, ce serpent du nouvel Évangile. Pour Mélancthon, lequel n'avait à défendre ni sa personne, qui n'avait pas encore été menacée, ni des opinions qui ne fussent propres qu'à lui, il n'était soutenu, dans des luttes sans éclat, que par son dévouement à des coreligionnaires qui le suspectaient ou le désavouaient. Jeté au milieu d'un parti qui ne pensait qu'à jouir de sa foi et point au péril, on ne lui savait pas gré de voir ce péril et de se compromettre pour le conjurer. Les masses aiment mieux l'homme qui les mène au combat, sauf à les quitter en présence de l'ennemi, que celui qui, après les avoir suivies malgré lui, se fait tuer avec elles.

Il aurait fallu qu'il fût dans le plan de Bossuet de peindre en moraliste ces angoisses dont il a triomphé en catholique orthodoxe; mais ce n'était pas la tâche du défenseur de la tradition et de l'unité catholique de s'attendrir sur les tourments d'une belle intelligence qui avait quitté la grande voie, et il a laissé ces analyses au scepticisme de notre âge, avec la témérité d'essayer un nouveau portrait de Mélancthon dans la langue où Bossuet a écrit.

Charles-Quint s'était arrêté au parti le plus inefficace, parce qu'il n'était pas en mesure de prendre le seul qui fût décisif. On avait chargé Jean de Eck, Cochléus et Faber de dresser une réfutation de la confession d'Augsbourg. Il en courut toutes sortes de bruits ridicules, de sorte qu'avant qu'elle parût, elle était déjà ruinée, soit par les réponses sérieuses, soit par les railleries des protestants.

Il y eut, dans l'intervalle, une sorte de suspension d'armes, durant laquelle la ville d'Augsbourg courut voir un géant, « auprès duquel, écrit Brentius,

qui était de grande taille, je me suis trouvé un pygmée (1). » Un autre jour, c'était le lendemain de la Saint-Jacques, l'Empereur se donna lui-même en spectacle dans une cérémonie où il conféra les insignes de feudataires à quelques princes, vêtu d'un costume qu'on estimait à deux cent mille florins d'or. Le commun des deux partis s'amusait à ces fêtes ; les chefs, surtout du côté des réformés, murmuraient de cet étalage de la majesté impériale, calculé, soit pour prolonger les débats et les trancher plus commodément par la fatigue universelle, soit pour effrayer les âmes timides par cette pompe menaçante.

Enfin, le 3 août, la réfutation des catholiques fut lue, au nom de l'Empereur, par Frédéric, comte palatin. Elle était précédée d'une sorte de prologue où Charles-Quint déclarait que telle était sa profession de foi personnelle, et qu'il y demeurerait fidèle jusqu'à la mort. La lecture en fut longue. César y dormit, comme il avait fait à celle de la confession d'Augsbourg. Il n'en somma pas moins les princes d'y souscrire, puis il permit qu'on négociât. Telle avait toujours été sa politique depuis l'ouverture de la diète. D'abord il refusait tout, comme pour éprouver la force de résistance des princes; ensuite il consentait, non sans les faire attendre longtemps, à des concessions insignifiantes, pensant que son premier refus leur donnerait plus de prix, et que les princes, ayant d'abord désespéré de tout, s'exagéreraient par la surprise le peu qu'il leur céderait.

C'est ainsi qu'après dix jours de refus, il consentit à communiquer aux princes la réfutation écrite, à la condition qu'ils jureraient par serment de ne pas la publier. Il crut les satisfaire par cette faveur inattendue, et qu'il en détruirait l'effet principal en empêchant la publicité de la pièce ; mais les princes avaient appris l'art d'opposer des refus qui n'entraînaient pas une rupture à des exigences qui n'y étaient pas préparées : ils refusèrent de lire le document avec la restriction qu'il y mettait. On convint enfin d'une controverse définitive entre des arbitres pris dans les deux partis. C'était, depuis la lecture de la confession, le second avantage des réformés. Ils ne demandaient que la publicité, et des débats, si limités qu'ils fussent.

Sur l'entrefaite, le landgrave de Hesse, qu'impatientaient toutes ces lenteurs, s'échappa d'Augsbourg un soir, avant la fermeture des portes, sous un déguisement, avec une suite de quelques cavaliers. Le lendemain Charles-Quint, qui le croyait encore dans la ville, fit défendre au sénat d'Augsbourg de laisser sortir personne. La garde des remparts fut doublée. Ces précautions prises, il fait venir les princes et les menace. S'ils ne souscrivent pas à la réfutation, ils s'exposent aux derniers périls, eux, leurs familles, leurs États. S'ils y souscrivent, ils ont tout à attendre de sa clémence. Quelques heures après, instruit que le landgrave s'est échappé, il rappelle les princes, s'excuse de cette fermeture des portes, de ces gardes doublées, disant qu'il n'a pris ces mesures qu'à cause d'un tumulte de la veille où un soldat espagnol avait péri. Il les sollicite de rester jusqu'à une décision ; que tous concourent à apaiser les troubles de l'Église; qu'il ne fera violence à personne. Sur ces assurances, les princes,

(1) *Corp. ref.*, tom. II, n° 813.

dont quelques-uns songeaient à faire comme le landgrave, consentent à demeurer, et le débat par arbitres choisis est engagé.

Ces arbitres, ou plutôt ces champions, étaient au nombre de quatorze, dont sept catholiques et sept réformés. Les premiers avaient pour chef le docteur Eck, qui, depuis la dispute de Leipsick, avait acquis assez de vrai savoir pour n'être pas un adversaire indigne de Mélancthon, lequel était le chef des seconds. Seuls ils avaient le droit de prendre la parole. Dans une première séance, qui dura depuis midi jusqu'au soir, ils convinrent de dix articles de la confession. La discussion avait été douce et amicale. S'il arrivait que l'un des champions s'échauffât, les princes intervenaient dans les deux partis pour les rappeler à la modération. Tout l'auditoire était de bonne foi, et il semblait qu'on fût d'accord, les catholiques pour prouver que ce n'était point par insuffisance qu'ils s'étaient opposés d'abord à une discussion publique, les réformés pour faire regretter à l'Empereur de leur avoir si longtemps refusé un moyen de défense dont ils usaient si modérement.

Dans une première conférence, la dispute est toujours mesurée, chacun voulant mettre de son côté l'avantage si considérable de la modération. Ajoutez que les préliminaires du débat n'intéressaient que les opinions spéculatives. Il s'agissait de la vérité de la religion chrétienne, du péché originel, et d'autres articles de foi générale, où un accord, même sincère, entre les deux partis, n'eût rien ôté à l'un ni rien donné à l'autre. Mais sitôt que le débat porta sur la forme même de l'Église, sur la messe, le mariage des prêtres, la communion sous les deux espèces et la juridiction cléricale, les conférences furent rompues. On trouva que c'était trop de quatorze commissaires, et on les réduisit à six. Le docteur Eck et Mélancthon furent conservés.

Ce fut pour ce dernier le moment le plus rude. Il avait les pleins pouvoirs du parti, mais avec les risques attachés à cette position, et dont le moindre est d'être calomnié et désavoué. Tout le monde était las. La discussion faisait briller les talents, mais elle affaiblissait la cause. L'essai qu'on en avait fait n'avait pas réussi, et cette réduction des commissaires de quatorze à six était de la faute des deux partis. D'ailleurs le temps pressait : Charles-Quint avait passé plus de deux mois à Augsbourg, et l'orgueil du vainqueur de Pavie souffrait de n'avoir pu ni accorder ni faire taire une poignée de théologiens. On ne manquait pas, à sa cour, d'aigrir cette disposition et de comparer la rapidité de ses campagnes contre le roi de France avec l'inefficacité de son arbitrage entre quelques beaux esprits. Les princes pressaient leurs mandataires de s'entendre sur les mots, bien qu'ils fussent eux-mêmes pleins d'arrière-pensées sur les choses. Mélancthon et le docteur Eck multipliaient les ultimatum. Mais plus les concessions étaient précipitées, moins elles étaient sincères, l'impatience relâchant les convictions, ou dérobant dans le moment les conséquences de ce qu'on accordait. Des deux négociateurs sur lesquels roulait toute l'affaire, Mélancthon, comme le plus pacifique et le plus droit, allait le plus loin dans les concessions, outre qu'à force de débattre sur le papier les articles en litige, soit pour les éclaircir, soit pour les atténuer, il se refroidissait pour tout ce qui n'y était que de pure théologie, et, au contraire, s'échauffait pour les idées de paix, d'ordre, de discipline, qui sont d'un intérêt si présent pour l'espèce humaine.

Ses concessions, quoique trop grandes, puisqu'elles devaient être sans résultat, l'étaient pourtant moins que ne l'imaginaient l'inquiétude ou la jalousie de ses coreligionnaires. Il n'était bruit à Augsbourg et dans toute cette partie de l'Allemagne que de la complaisance et, selon les plus exagérés, de la trahison de Mélancthon. Ces derniers qualifiaient ses négociations de conseils *achitophéliques;* les plus modérés, de conseils *érasmiques.* On disait que, s'il eût été acheté par le pape, il n'eût pas fait plus pour le maintien de sa domination ; qu'il s'opiniâtrait à céder malgré tout le monde, et qu'il savait bien avoir contre ses amis la fermeté de caractère et d'opinion qu'on lui reprochait de n'avoir pas contre l'ennemi commun. On lui écrivait de toutes parts; on demandait à ses collègues, à Spalatin, à Agricola, des explications sur sa conduite. L'inquiétude avait gagné jusqu'à son ami Camérarius, lequel était si ébranlé, qu'avant de s'en ouvrir à lui il s'adressa à un tiers pour savoir ce qu'il en devait penser. Les plus ardents, sans attendre ses explications, et avant même d'avoir la connaissance des articles proposés par lui, lui adressaient des protestations « très-inciviles, dit Brentius, et hors des termes de la charité. »

Les députés de Nuremberg, qui avaient loué, au commencement de la diète, son zèle et ses efforts, se plaignaient de lui avec beaucoup d'amertume. « C'est vraiment une grâce particulière de Dieu, écrit Jérôme Baumgarten, l'un d'entre eux, que la confession soit faite et publiée : autrement, il y a longtemps que nos théologiens (les commissaires protestants) en auraient fait une autre. Philippe est plus enfant qu'un enfant.... Les autres théologiens saxons n'osent parler contre Philippe, qui a tellement levé la tête, qu'il a dit dernièrement au chevalier de Lunebourg que ceux qui le blâmaient, mentaient comme des scélérats.... Voilà longtemps que durent ces intrigues. Toutes les fois que les princes sont ensemble, quelque personnage vient voir l'électeur, lui faire des protestations d'attachement, et lui insinuer qu'il s'est aperçu de telle ou telle intention de l'Empereur; que les choses pourraient encore s'arranger à l'amiable, pourvu qu'on fît le sacrifice de tel ou tel point. Aussitôt Philippe est là qui rédige des articles et les commente. Et quand on nous appelle, et que nous ne goûtons pas la bouillie qu'on nous a cuite, nos théologiens s'emportent et vont partout dire que nous ne voulons pas la paix, et que nous aimons mieux frapper à tort et à travers avec le landgrave. » Dans une autre lettre, il passe toute mesure : « A cette diète, dit-il, personne n'a fait, jusqu'à ce jour, autant de mal à l'Évangile que Philippe. Il est devenu tellement orgueilleux, que non-seulement il ne supporte pas un avis contraire au sien, mais qu'il cherche à intimider tout le monde par de violents reproches et des menaces inconvenantes. C'est à contre-cœur que je l'accuse ainsi, à cause de la grande estime que tout le monde lui a portée jusqu'ici, et qui m'a fait moi-même lui céder, en bien des occasions, contre ma conscience (1). »

Quoique ce portrait de Mélancthon ne puisse prévaloir contre la réputation de douceur qu'il avait de son temps, et à laquelle aucun historien n'a contredit, il est vraisemblable que sur la fin de la diète, épuisé par tant de vicissitudes, il dut s'irriter et s'endurcir. Comme tous les hommes chez qui la fermeté vient

(1) Lettres des 13 et 15 septembre. — *Corp. ref.*, tom. II. — *Correspondance.*

de l'intelligence plutôt que du caractère, et est moins une habitude qu'un devoir, Mélancthon put laisser voir de l'impatience, et blesser d'autant plus par son obstination qu'on en attendait moins de lui. Peut-être aussi laissa-t-il voir qu'il n'ignorait pas quel poids lui donnaient ses lumières et cette facilité de travail si nécessaire dans des négociations précipitées. S'il était suspect à tous, tous avaient besoin de lui. Les catholiques le recherchaient directement ou par des intermédiaires. Cochléus, théologien considérable dans ce parti, lui demandait des entrevues, soit à son auberge, soit dans une église, et en revenait radouci, dit Brentius, jusqu'à supporter la vue d'un prêtre marié. Les chefs des sacramentaires de Strasbourg, Bucer et Capiton, offraient de se donner à lui, moitié pour lui, moitié rejetés vers les églises saxonnes par la peur de paraître complices des extravagances de Zwingle. Le landgrave lui-même ne refusait pas sa médiation. Enfin, Luther, tout en s'agitant à Cobourg contre ce qu'il appelait la molle délicatesse de Mélancthon, n'en cédait pas moins à son ascendant. C'est d'accord avec Luther qu'il avait proposé de rendre aux évêques la juridiction ecclésiastique. Or, de toutes les concessions reprochées à Mélancthon, celle-là était de beaucoup la plus importante, car elle restituait aux évêques un pouvoir par lequel ils avaient la chance de regagner tout ce qui leur était enlevé du côté du dogme.

On disait aux catholiques : Accordez-nous la doctrine, et nous vous rendrons la juridiction épiscopale. Ils refusèrent l'échange. Les partis qui sont sur la défensive ont une sagacité qui manque aux partis assaillants. La concession était si considérable, que par le prix que les réformés mettaient au libre usage de la doctrine, les catholiques apprécièrent mieux tout ce qu'ils perdraient en y consentant. Ils se défiaient également de ces offres, soit qu'elles fussent sincères, soit qu'il s'y mêlât des arrière-pensées. Le seul qui les fît de bonne foi, était Mélancthon ; car encore qu'il fût attaché de cœur à la plupart des nouveaux dogmes, il lui paraissait bien plus pressant de discipliner que de propager la réforme. Il voulait la juridiction des évêques comme contre-poids à la licence des nouveautés religieuses. Pour Luther, il s'y résignait, ainsi que l'électeur de Saxe, comme à un attermoiement qui ôterait à l'Empereur toute raison plausible d'employer la force, et ne gênerait pas les progrès du parti. Brentius, l'un des collègues de Mélancthon, qui, du reste, opinait toujours avec lui, donne à Isennemann, son ami, le secret de cette politique. « Nos concessions, dit-il, ne sont qu'apparentes. Si la doctrine est sauvée, c'en est fait des évêques (1). »

Si la nécessité était la justice, et qu'il n'y eût de bien entrepris que ce qui réussit, il faudrait blâmer Mélancthon de s'être opiniâtré à cette chimère d'une transaction, au risque d'altérer ce caractère de douceur et de modestie qui le rendait si admirable. Il crut la paix possible, parce que la guerre ne l'était pas encore. C'était un politique médiocre, et il avait coutume de dire qu'il n'aimait pas les cours, parce que les princes poursuivent toujours plusieurs desseins à la fois. Il était bien plus propre à démêler les pensées que les volontés, et le temps qu'il employait à éclaircir les principes était perdu pour l'observation

(1) *Corp. ref.*, tom. II, nº 898.

des passions et des intrigues. Il eut la douleur d'être désavoué jusque dans les négociations concertées en commun, et de voir ses actes ou démentis par ceux qui y concouraient, ou décrédités par des arrière-pensées dont on pouvait le croire complice. Ajoutez à cela les haines des impatients, les seuls qui, avec lui, fussent de bonne foi dans cette question de la juridiction des évêques, et qui ne supportaient pas qu'on fît un si grand sacrifice à la peur d'un danger qu'ils ne voyaient point. Ils en voulaient moins à Luther qu'à Mélancthon d'une concession qui pourtant leur était commune, au moins dans les actes publics. Outre plus de respect pour le chef véritable de la doctrine, ou bien ils le supposaient égaré par les artifices et l'insinuation de Mélancthon, ou bien ils ne le croyaient pas sincère, et lui tenaient cette fausseté à vertu ; de sorte que non-seulement Mélancthon s'acharna à une entreprise impossible, mais encore ce qui put lui arriver de plus heureux, ce fut de n'y pas réussir : car du moins le manque de succès put faire penser à ceux qui l'accusaient, ou que ses concessions étaient moins grandes qu'ils ne l'avaient imaginé, puisqu'elles ne satisfaisaient point les catholiques, ou qu'il n'y avait pas mis plus de sincérité que Luther, Brentius et les autres politiques.

Avant de le plaindre ou de le blâmer, cherchons s'li y eut un plus beau rôle que le sien à la diète d'Augsbourg : j'entends en mettant à part la gloire du génie, que nul ne pouvait disputer à Luther, et qui a des priviléges qui étonnent la conscience des hommes simples. Lequel valait mieux, ou d'être impraticable comme Zwingle, qui voulait recommencer la guerre des anabaptistes ; ou de céder, comme Luther, dans les actes publics, sauf à décrier dans le privé les concessions faites en commun, et de couvrir par l'orgueil et l'audace les plus choquantes contradictions ; ou de raffiner comme Bucer, entre les zwingliens et les luthériens, pour donner à l'Église de Strasbourg quelque caractère qui la distinguât et qui en relevât le chef ; ou enfin, de travailler, comme Mélancthon, — au risque de la maladie qui tue le corps et de la calomnie qui tue l'âme, jour et nuit, par la plume, par la parole, en public, et dans le privé, — à établir par voie de concessions réciproques une réforme qui ne fît disparaître que les scandales, et qui sauvât la paix, l'ordre et les lettres, d'une nouvelle guerre de paysans?

Pour moi qui n'aime pas moins la modération depuis le temps où j'en ai étudié l'un des plus beaux portraits dans la vie d'Érasme, puisqu'il fallait que tout le monde fît des fautes, je préférerais la conduite de Mélancthon avec toutes les siennes, d'autant que sa modération fut plus magnanime que celle d'Érasme. Car dans le même temps que celui-ci écrivait à Mélancthon que, « loin de se mêler des affaires d'Augsbourg, il songe à s'éloigner de l'Allemagne, » Mélancthon, selon le mot de Luther, se macérait pour maintenir cette paix qu'Érasme se contentait de préférer à tout. La modération d'Érasme, surtout vers la fin de sa vie, put ressembler à une retraite au moment du danger. Celle de Mélancthon fut active et courageuse ; elle provoqua les inimitiés et y tint tête. Il courait les mêmes périls que ceux qui tenaient pour les partis violents, ayant sur eux le mérite de n'être soutenu par aucune des grandes passions qui dérobent le danger, et de risquer pour l'intérêt général autant que chacun d'eux pour sa cause particulière. Or, s'il est vrai que dans ces grands

événements, si manifestement marqués du doigt de Dieu, tout concourt et tout sert au résultat, ceux qui précipitent les choses comme ceux qui y font obstacle, ceux qui doutent comme ceux qui affirment, personne d'ailleurs n'ayant la gloire de ne pas faire de fautes, le plus beau rôle est pour celui qui a le plus souffert pour rester le plus modéré.

Mélancthon laissa d'ailleurs la marque de son rare esprit dans la confession d'Augsbourg, qui avait été adoptée comme le formulaire de la nouvelle doctrine, et dont la rédaction était son ouvrage. On n'avait pas encore vu les questions de théologie exposées avec tant de méthode et de clarté, et des interprétations si ardues appropriées si bien à l'intelligence du plus grand nombre. Tout le parti finit par y souscrire. Ceux qui avaient fait des réserves dans l'opinion qu'elle serait acceptée de l'Empereur, la voyant rejetée à la fin tout entière, et toutes choses renvoyées à un concile, s'adoucirent sur leur différends, et se rallièrent à une déclaration dont tous les points étaient également contestés. Et ce fut en quelque sorte du consentement de tous que Mélancthon, après tant de travail pour la faire reconnaître des catholiques, se chargea d'en écrire l'apologie en réponse à la réfutation que l'Empereur en avait fait dresser. « Je me tiens enfermé chez moi, écrit-il à Camérarius, à cause des calomnies, et j'écris l'apologie avec soin et véhémence, pour la produire au besoin (1). » Il se préparait la matière d'autres calomnies et de nouveaux périls.

L'Empereur, quoique porté à une rupture, par lassitude autant que par l'entraînement de ses conseillers, et l'instigation de quelques cours, hésitait encore. On était à la fin de septembre. L'électeur de Saxe ayant fait partir ses bagages et sa bouche, l'Empereur lui demanda un délai de trois jours. Mais qu'était-ce qu'un si court intervalle pour se décider, soit à accorder le libre usage de la doctrine en retenant la juridiction épiscopale, soit à tout renvoyer à un concile, soit enfin à remettre en vigueur les édits de Worms? L'électeur, qui n'espérait plus depuis longtemps que le premier parti prévalût, et pour qui les deux autres étaient une rupture, après avoir donné ce dernier gage de bonne volonté, retourna dans ses États. Tous les princes et députés des villes en firent autant, et la diète fut close. Tout le monde emportait en se retirant ou l'espoir ou la crainte de la guerre. Le retour aux édits de Worms, qui paraissait devoir en être la déclaration immédiate, n'en fut, à cause des événements qui survinrent, que la menace pour l'avenir.

### VIII. — PRÉPARATIFS DE GUERRE. — MÉLANCTHON EST APPELÉ EN FRANCE PAR FRANÇOIS Ier.

L'effet de la diète d'Augsbourg fut de fortifier deux ligues qui, d'ailleurs, existaient déjà, mais plus en projet qu'en action : la ligue d'Augsbourg formée par les catholiques, et la ligue de Smalcalde formée par les protestants. La première commença les hostilités en élisant roi des Romains, sans le concours des princes réformés, Ferdinand, frère de Charles-Quint. La ligue de Smalcalde protesta contre cette élection. Dès lors, les préparatifs de guerre se firent

(1) *Corp. ref.*, tom. II, nº 908.

ouvertement. L'électeur de Saxe consulta ses théologiens sur la légitimité d'une guerre pour la défense de la religion. Luther, quoique préférant la paix, se laissait entraîner aux idées de guerre, et, comme en toutes ses actions principales, là où l'esprit l'avait fait hésiter, la chair le décidait. Pour Mélancthon, il ne voulut d'abord la guerre à aucun prix; mais, soit contagion, tout le monde s'y préparant autour de lui, soit qu'il crût que les préparatifs mêmes l'empêcheraient d'éclater, il finit par déclarer qu'il n'en désapprouvait pas la pensée, et qu'il fallait se tenir prêt pour se faire respecter.

Je ne m'étonnerais pas que l'esprit de guerre ne l'eût gagné lui-même. Tant de fatigues de corps et d'esprit pour concilier les deux partis à Augsbourg, sa considération inutilement sacrifiée à la paix, la perte ou l'affaiblissement de ses amitiés, les attaques qui l'attendaient, pour avoir livré des points que les adversaires n'avaient même pas daigné prendre, tant d'efforts perdus et de dangers amassés pour l'avenir avaient dû le disposer à l'idée d'une lutte ouverte. « Puisque les catholiques, écrit-il à Brentius, n'ont pas voulu de moi pour pacificateur, et qu'ils aiment mieux m'avoir pour ennemi, je ferai ce qu'exige la circonstance, et je défendrai notre cause fidèlement (1). »

Les théologiens de Charles-Quint ne lui conseillaient pas la guerre. Il suffisait, dans leur opinion, que l'Empereur fît exécuter les décrets. « Il ne faut pas faire la guerre, criait Cochléus, il faut sévir par les lois et les jugements. S'ils n'entendent pas les paroles, eh bien! qu'ils entendent le bruit des chaînes et des fouets, qu'ils goûtent des horreurs de la prison jusqu'à ce qu'ils reviennent à la vérité (2). » Si Charles-Quint n'écouta pas ses théologiens et Cochléus en particulier, c'est qu'il savait que faire exécuter les décrets, c'était déclarer la guerre. Il se décida par la politique, comme il avait fait d'ailleurs jusqu'alors. La Suisse était en feu, les Turcs menaçaient d'envahir la Hongrie; valait-il mieux faire la guerre aux Turcs, avec l'Allemagne protestante et catholique, réunies sous le drapeau commun de l'Empire, que la faire en même temps aux Turcs et à l'Allemagne protestante? Charles-Quint ne consulta pas Cochléus, et se décida pour le premier parti. Il acheta, par la trêve de Nuremberg (1532) et par le retrait des édits de Worms et d'Augsbourg, les secours des protestants, et le seul bruit de l'union de l'Allemagne et de l'Empereur dissipa les projets des Turcs. Dans le même temps, la guerre avait cessé en Suisse, par la mort de Zwingle, frappé sur le champ de bataille, et l'Église suisse se dissolvait pour être recueillie plus tard et réorganisée par Calvin.

Cette année-là, mourut l'électeur de Saxe, Jean, prince pacifique, qui avait inspiré ou soutenu la plupart des démarches de Mélancthon à la diète d'Augsbourg. Cette mort et les incertitudes d'un nouveau règne ne changèrent pas les résolutions de Charles-Quint. Il avait promis, dans le traité de Nuremberg, d'obtenir du pape la convocation d'un concile, et il s'y employait avec activité. Le pape Clément n'accorda qu'à demi ce qu'il ne pouvait pas refuser, et des légats furent envoyés en Allemagne, en apparence pour témoigner de sa bonne volonté, en réalité pour éprouver les protestants sur les conditions qu'il

(1) *Corp. ref.*, tom. II.
(2) *Philippiques* de Cochléus, IV, 72.

songeait à mettre au concile. Ces conditions étaient que l'assemblée serait présidée par lui, et que les protestants s'engageraient d'avance à se soumettre au jugement qui serait rendu. Tous les théologiens saxons, à l'exception de Mélancthon, déclarèrent qu'il ne devait être souscrit ni à l'une ni à l'autre des deux conditions. Mélancthon se réunissait à eux pour repousser la seconde, qui n'était qu'un piége grossier; mais il insistait pour qu'on acceptât la première, et il ne parut pas voir que le pape n'y tenait tant que parce qu'elle le rendait arbitre du jugement à intervenir.

Au reste, le concile n'eut pas lieu, le pape n'en voulant pas sans les conditions proposées, et l'Empereur n'étant pas d'humeur ni peut-être en mesure de l'obtenir de force. Cependant ni la promesse n'en fut retirée par le pape, ni les démarches ne cessèrent du côté de l'Empereur. Cet état de choses dura jusqu'à la mort de Clément, arrivée en 1534, au milieu de ruses et d'efforts incroyables pour éluder le concile.

Il y eut quelque intervalle où Mélancthon reprit ses travaux littéraires, mais avec des interruptions continuelles et toutes sortes de dégoûts. Les affaires religieuses détournaient tout le monde de l'étude des lettres. On montrait si peu d'empressement pour les cours de belles-lettres, quelle que fût la nouveauté des matières, presque toutes inconnues, que le professeur le plus populaire de l'Allemagne était souvent réduit, faute d'auditeurs, à changer d'un mois à l'autre le programme de ses leçons.

« J'avais espéré, dit-il dans un avertissement affiché aux portes de l'académie, que la douceur de la seconde olynthienne inviterait un grand nombre d'auditeurs à connaître Démosthènes; car que peut-on imaginer de plus doux et de plus solide que cette harangue? Mais, je le vois, la jeunesse est sourde à de tels auteurs. J'ai pu à peine retenir dans la salle quelques auditeurs, qui, par égard pour moi, n'ont pas voulu m'abandonner, ce dont je leur rends grâce. Je n'en continuerai pas moins à faire mon devoir, malgré les gens, dira-t-on dans les dîners, et demain j'expliquerai la quatrième philippique de Démosthènes (1). »

Quoique la quatrième philippique de Démosthènes ne soit guère moins douce, selon sa charmante expression, que la seconde olynthienne, un mois après la même solitude le força de prétexter la publication prochaine d'une traduction des *Philippiques* pour en suspendre l'explication. Il y substitua des leçons sur les problèmes d'Aristote, dont il vanta aussi la douceur dans l'affiche de son cours, probablement avec un peu plus de succès, à cause du nom d'Aristote, si populaire encore, quoique vaincu enfin avec la scolastique.

Il lui fallait user des mêmes insinuations pour faire venir des auditeurs aux leçons sur les poëtes, dont il entremêlait ses explications des orateurs et des philosophes. Voici comment il tâche de les allécher pour Homère : « J'ai résolu, dit-il, avec la grâce de Dieu, d'expliquer quelques chants d'Homère. J'y consacrerai la sixième heure du soir, les mercredis, et, selon ma coutume, gratuitement. Ce qu'on a dit d'Homère, qu'il a mendié pendant sa vie, n'est pas moins vrai d'Homère mort; car il erre çà et là, cet excellent

(1) *Corp. ref.*, tom. II, nº 1109.

poëte, demandant qui veut l'entendre. Il ne peut pas promettre d'argent; mais il promet la science des grandes et des belles choses. Il ne s'adresse pas à ceux qui étudient les arts lucratifs, et qui font consister la sagesse à mépriser tout savoir honorable. Que si, par accident, Homère, comme il est aveugle, vient à se heurter contre quelqu'un de ces sages, il prie qu'on le renvoie poliment, comme Platon le renvoie de sa république (1).... »

La dispersion de l'académie de Wittemberg, que, sur une fausse appréhension de la peste, l'électeur avait transportée à Iéna, vint ajouter à ses devoirs et à ses sollicitudes. Il avait été chargé de pourvoir à ce que ce déplacement se fît au moindre dommage possible pour les études. Il fallut d'abord prendre des mesures pour que la nouvelle de cette émigration ne causât pas de troubles. Un grand nombre d'étudiants parcouraient armés les rues de Wittemberg : il fallut les calmer et leur ôter leurs armes. A Iéna, les difficultés augmentèrent. La ville avait mis un monastère à la disposition des étudiants; mais ce monastère était sans meubles, et ne pouvait pas contenir tout le monde. La plupart erraient dans la ville, sans domicile, sans livres, et comme dans un camp. Les plus riches faisaient venir des lits de chez eux; mais, en attendant, ils couchaient par terre, ainsi que les parents, venus pour les suivre dans leurs études. Cependant l'ordre ne fut pas troublé, et les cours purent recommencer après quelques jours. Le sénat d'Iéna, qui avait eu peur des étudiants, sur leur réputation un peu exagérée, rassuré et adouci par ces dispositions pacifiques, avait fini par les traiter en hôtes, jusqu'à faire venir pour eux de la bière qui leur était vendue meilleur marché qu'ailleurs.

Mélancthon, au mois d'août 1535, était dégoûté de la Saxe, et se laissait tenter de divers côtés d'en sortir. Il écrit à Camérarius en grec, comme dans tous les cas graves, qu'il lui faudra quitter un jour ce pays qui lui est peu propice. Le duc de Wurtemberg, Ulrich, l'appelait dans ses États. Dans le même temps, on lui écrivait de Pologne dans les termes les plus pressants. Enfin, François Ier l'invitait de sa main à se rendre en France pour s'y employer au rétablissement de la paix religieuse.

Mélancthon était fort célèbre à Paris. Les théologiens de la Sorbonne le connaissaient et le goûtaient depuis un écrit qu'il avait composé à la prière de Guillaume Du Bellay, frère de Jean, évêque de cette ville, sur les principaux articles de la nouvelle doctrine. Dans cet écrit, qui devait servir de texte à des délibérations entre hommes de savoir, il n'avait rien outré. Il n'y demandait ni le changement de la juridiction ecclésiastique, ni l'abolition de la suprématie romaine. Il se montrait coulant sur la question des deux espèces. Rien ne justifie mieux l'auteur de cet écrit d'avoir si longtemps caressé l'espérance d'un accord entre les deux partis, que la version latine qui en fut répandue en France, très-certainement de l'aveu, si ce n'est même avec les corrections de l'évêque de Paris. C'est la réforme dans les limites où l'auraient acceptée, où l'acceptaient dans toute la chrétienté tous les esprits éclairés et de bonne foi. Le rêve de Mélancthon était celui de tous les hommes pour qui les questions religieuses n'étaient ni un prétexte politique, ni un champ clos oratoire.

(1) *Corp. ref.*, tome II, n° 1024.

C'est à la suite des premières persécutions, et sur l'avis de Jean Du Bellay, évêque de Paris, et de Guillaume son frère, que François Ier eut l'idée d'appeler Mélancthon. Il lui en fit faire les premières ouvertures par Barnabé de Voray, un des disciples secrets de Mélancthon. Celui-ci objecta la difficulté d'obtenir une permission de l'électeur et l'inutilité d'un voyage dans un but d'arrangement. Qu'y gagnerait la France? Qu'y gagnerait la religion? « Si j'obtiens, disait-il, qu'on ne brûle pas ceux qui ont quitté le froc, faudra-t-il laisser mettre à mort ceux qui n'approuvent pas les liturgies ni le culte des saints? Mais alors on ne manquera pas de dire que je suis exigeant sur les petites choses et trop coulant sur les grandes. Si j'accorde trop, par la considération du temps, du pape, des personnes, ce sera un préjugé contre moi dans le concile. Qui sait même si le roi de France ne se croira pas quitte avec les nouvelles doctrines, au moyen de quelques conférences où il m'aura appelé, et s'il ne se refroidira pas sur l'idée même d'un concile? »

De nouvelles instances de Guillaume du Bellay le décidèrent, et, avant même d'en avoir écrit à l'électeur de Saxe, il avait pris l'engagement de partir. François Ier ne fit pas attendre le sauf-conduit qu'il demandait, et il lui écrivit de sa main, le priant de se hâter, et lui promettant toute sa protection.

Mélancthon demanda le consentement de l'électeur. Il avoua au prince qu'il s'était engagé à faire ce voyage, sauf toutefois son agrément. « Si je manquais à ma promesse, écrivait-il, il semblerait que j'eusse peur ou que je voulusse offenser le roi. Je partirai donc si votre grâce m'en donne la permission. Il est bon que les nations étrangères commencent à nous connaître, et nous distinguent des anabaptistes, avec lesquels on affecte de nous confondre. S'il m'est interdit d'aller à Paris, je crains que les partisans de la modération, et le frère de l'évêque de Paris, en particulier, ne soient compromis (1). »

L'électeur lui répondit par un refus très-dur selon Mélancthon, plein de ménagements, s'il faut en croire l'électeur, écrivant à son conseiller Bruck. On lui opposait les conférences qui devaient avoir lieu au sujet de la Hongrie et de la Bohême, et où le prince pourrait avoir besoin de Mélancthon. En outre, François Ier, faisant ouvertement des préparatifs de guerre contre l'Empereur, le consentement de l'électeur au départ de Mélancthon n'eût-il point paru une ouverture au roi de France? C'étaient là les prétextes du refus. Les vraies raisons, l'électeur les donne à son conseiller dans un *post-scriptum* de la même lettre. « Il est à craindre, dit le prince, que Mélancthon ne fasse des concessions qui le brouillent avec Luther; que les Français, peu soucieux de se convertir, ne cherchent à se jouer de lui; que son influence ne soit nulle, même sur les mécontents de ce pays, lesquels sont plutôt érasmiens qu'évangéliques; qu'enfin on ne veuille se servir de Mélancthon pour lui faire approuver le second mariage du roi anglais (2). » On ne voulait pas qu'il allât en France achever de s'adoucir jusqu'à la connivence; Luther intervint sans succès : il approuvait l'idée de ce voyage, soit qu'il y vît un moyen de faire cesser au moins

(1) Voir aux pièces justificatives de la *Vie de Mélancthon*, par Camérarius, édition de Théod. Strobelius.

(2) *Corp. ref.*, tom. III.

pour un temps le malaise qui le séparait de Mélancthon, soit qu'il pensât que le moindre point que la réforme pût gagner en France vaudrait bien toutes les concessions dont Mélancthon l'eût acheté.

Barnabé de Voray, revenu sans Mélancthon, trouva le roi tout entier à ses préparatifs de guerre contre Charles-Quint. François ne s'occupa plus de cette affaire, et la persécution continua.

A la suite de cette négociation, Mélancthon alla à Tubingue, moitié pour rétablir sa santé, moitié pour échapper à des disputes pour lesquelles il prenait, d'ailleurs, si peu la peine de dissimuler son peu de goût, que Camérarius se crut obligé de lui recommander plus de précautions dans sa correspondance. On donna des motifs plus particuliers de ce voyage. On disait qu'il s'éloignait pour ne pas revenir; on colportait des lettres où il était parlé d'un nouveau dissentiment entre Mélancthon et Luther. Ces bruits étaient fondés, mais la crainte des uns et l'espérance des autres les exagéraient.

### IX. — QUERELLE DE MÉLANCTHON AVEC CORDATUS ET JACQUES SCHENK. — CONFÉRENCES DE SMALCALDE.

Parmi les professeurs de l'académie de Wittemberg, qui penchaient le plus ouvertement pour les doctrines de Mélancthon, était Creutziger, ou Cruciger, selon l'usage universel de latiniser les noms. Quoique fort attaché à Luther, il était de cette école modérée que Luther qualifiait d'érasmique, et qui avait pour chef Mélancthon. Il enseignait alors la théologie. Ayant à faire des leçons sur la justification, qui était l'une des plus grandes nouveautés de la doctrine de Luther, il avait adopté l'interprétation de Mélancthon, laquelle consistait à faire aux bonnes œuvres une plus forte part que ne voulait Luther.

Je n'ai ni le talent qu'il faut pour exposer des questions si ardues, ni le goût, presque plus nécessaire que le talent, et qui seul peut ouvrir l'esprit et le soutenir dans l'étude de ces mystères de la théologie chrétienne. Cependant j'ai dû faire des efforts pour comprendre, au moins dans les généralités, un des points de la nouvelle doctrine qui donna le plus de trouble à Mélancthon, et lui attira le plus de tracasseries.

Après la question de l'autorité, que les catholiques plaçaient à la fois dans les livres saints et dans les traditions des conciles et de l'Église romaine, et les protestants exclusivement dans les livres, la question de la justification était la plus considérable que la réforme eût soulevée. Être justifié, c'est-à-dire quitter l'état injuste pour l'état juste; d'impie, de païen, devenir enfant de Dieu; d'exclu de ses divines promesses, y être à jamais participant; quel plus grand intérêt, et où était-il de plus grande conséquence d'assurer les esprits, puisqu'il s'agissait pour eux de la vie ou de la mort éternelle? Or, dans la doctrine catholique, on était justifié principalement par les bonnes œuvres. La part de la foi, car il fallait bien qu'il y en eût une, se réduisait à la connaissance de la loi chrétienne, et en quelque sorte à l'habitude de s'y conformer, sans ardeur particulière comme sans doute. Luther changea tout cela. Saint Paul avait dit : « Nous sommes justifiés par la seule foi. » Luther ajouta : « Par la seule foi, sans les œuvres. » Dans la doctrine catholique, la foi était implici-

tement dans les œuvres ; dans la doctrine luthérienne, elle en était séparée, elle était tout. Il est vrai qu'à cette foi paisible et de tradition, que demandait la doctrine catholique, la doctrine luthérienne substituait une foi spéciale, absolue, véhémente, marquée du caractère de son auteur, et réclamant de Dieu la justification à titre de promesse. Cela consistait à dire dans la pratique, de toutes les forces de son être : « Je crois que mes péchés me seront remis par les seuls mérites de Jésus-Christ, médiateur et propitiateur. »

C'est ce qu'on appela la justice imputative. Dans le commencement, on fut si épris de cette justice, qu'on ne s'occupa point des œuvres. On les proscrivit dans ce qui n'en avait été que l'abus, à savoir dans les pratiques extérieures et superstitieuses, au moyen desquelles les catholiques croyaient acheter la justification, telles que les jeûnes et les pèlerinages, comme aussi dans l'excès des vœux de religion, et dans ces fuites au fond des monastères ou dans les solitudes, pour échapper aux mauvaises œuvres par l'inaction.

« Quelles sont les bonnes œuvres qui ne laissent pas du doute? disait Luther. Y en a-t-il d'assez évidentes, d'assez claires, d'assez distinctes de ces actions intéressées que notre amour-propre regarde comme bonnes, pour que nous soyons assurés qu'elles nous justifient? » Et il citait l'exemple du pharisien de l'Évangile, qui se croit juste parce qu'il a satisfait à la loi. Il opposait à ce doute où nous laissent mêmes nos bonnes actions la certitude que nous donne la foi en ce dogme que nos péchés nous sont remis par la médiation de Jésus-Christ.

Il fallait tout le premier enivrement de cette foi spéciale pour dérober à Luther et à ses disciples la nécessité du concours de la foi et des œuvres dans la justification ; mais cette difficulté qu'ils n'avaient pas vue d'abord ne tarda pas à se montrer dans toute sa force. D'abord, leurs adversaires ne manquèrent pas de la leur opposer, et de comparer ce prétendu doute où nous laissent nos bonnes œuvres, au doute, bien autrement grave, qui vient nous inquiéter au sein même de la foi, et que Luther ignorait moins que personne. Ensuite, bon nombre de partisans de la justice imputée, et Mélancthon en particulier, par leurs efforts mêmes pour établir ce point, étaient entraînés malgré eux vers la doctrine des bonnes œuvres, d'autant plus nécessaire que la foi est plus languissante. Mélancthon avait eu à traiter cette question à plusieurs reprises, et pour tous les degrés de lecteurs, depuis les enfants, pour lesquels il avait fait des catéchismes de la nouvelle doctrine, jusqu'aux théologiens les plus raffinés. Il s'était donné des peines incroyables pour retenir les bonnes œuvres dont son esprit pratique sentait toute la nécessité, et toutefois ne pas abandonner la justice imputative, aux charmes de laquelle, pour parler comme Bossuet, il ne put jamais renoncer.

Il y avait un égal péril à trop donner, soit à la foi, soit aux œuvres. Trop donner à la foi, c'était autoriser les anabaptistes qui disaient après Luther, mais en appliquant sa théorie : La foi sans les œuvres ! et qui, la main dans le sang, se croyaient absous en criant du fond de la poitrine : Je crois que mes péchés me sont remis par Jésus médiateur. Trop donner aux œuvres, c'était rouvrir la porte à ces abus de recherche de perfection chrétienne qui avaient rempli les déserts et plus tard les couvents, et égaré la conscience des peuples sur la nature des bonnes œuvres remplacées par des pratiques superstitieuses.

En outre, Mélancthon avait peur d'encourager certains esprits, à demi païens, qui prétendaient qu'il n'y a d'autre justice que celle des œuvres, et qu'à cet égard les Éthiques d'Aristote en apprennent autant que l'Évangile. Il s'imprimait, en effet, des livres où l'on comparait les paroles du Christ avec celles de Socrate et de Zénon, et où on le disait venu dans le monde, moins pour nous obtenir la justification par ses propres mérites que pour nous apprendre par quelles actions et par quel accroissement de notre dignité personnelle nous la pouvons obtenir.

Il est intéressant de lire de quels artifices honnêtes Mélancthon s'est servi, dans ses nombreux écrits sur cette matière, pour demeurer dans la justice imputative, loin des excès des anabaptistes, et pour faire la part des œuvres, sans pencher vers les catholiques ni vers les demi-païens. Luther n'avait pas pris tant de peine; une fois le dogme de la justification par la foi proclamé, il ne s'était pas soucié de le concilier avec les œuvres, et s'était reposé dans la joie de son invention; ou bien, lorsque les événements l'en avaient pressé, il avait, selon le besoin de sa politique ou de son orgueil, tantôt abondé dans son premier sens, tantôt fait à la doctrine des œuvres des concessions inattendues, peu calculées, et comme avec la pensée de les retirer dans l'occasion. Pour Mélancthon qui, dès le commencement, avait voulu faire des dogmes du maître des règles pour sa propre conduite, ce partage impossible l'avait toujours agité. Il sentait la nécessité de ne pas séparer la foi des œuvres; mais voulant, à l'exemple de Luther, une part absolue pour la foi, et seulement une part relative pour les œuvres, il n'arrivait pas à concilier deux choses inégalement nécessaires, et voyait bien que, dans la pratique, celle qui serait la moins nécessaire serait bientôt rejeté comme inutile.

Il serait malaisé de déterminer, sous la forme d'un dogme quelconque, en quoi il différait de Luther. C'était moins une opinion décidée que des scrupules enveloppés de ténèbres qu'il ne pouvait ou n'osait dissiper. Mais telle était, dans le parti, l'autorité de sa conscience, que ces scrupules mêmes formaient, sur ce point de doctrine, comme une école nouvelle, quoiqu'il n'y eût véritablement pas de dogme nouveau.

Cruciger, ainsi que je l'ai dit, enseignait à l'académie de Wittemberg ces légères nuances ou plutôt ces incertitudes de Mélancthon. Ses leçons, qui avaient été recueillies et publiées, émurent un certain Cordatus, pasteur de Nimeck, qui, s'ennuyant d'un si petit théâtre, voulut se faire voir sur celui de Wittemberg. Il avait été l'un des élèves de Mélancthon. C'était un de ces hommes sans lumières, qui ont une sorte de bonne foi sourde et intraitable, et qui se passionnent jusqu'au fanatisme pour le peu qu'ils entrevoient. Quoique jeune et marié, il avait eu des attaques d'apoplexie. Son jugement, naturellement borné, était encore offusqué par le sang; ses idées, obscures et confuses, semblaient des mouvements de colère mal comprimés. Il écrivit d'abord à Cruciger une lettre en manière de défi, à laquelle celui-ci ne fit point de réponse. Une seconde lettre suivit, qui fut rendue publique. Cordatus attaquait les doctrines de Cruciger sur la justification, et demandait un débat public. Il voulait, disait-il, défendre la foi de Luther, le docteur des docteurs, contre les interprétations de disciples infidèles.

Jonas, alors recteur de l'académie, et qui l'avait eu pour élève, l'invita, dans une lettre sévère, à se contenter d'explications amicales et secrètes. Cordatus insista pour un débat public ; on le lui refusa. Ne pouvant parler du haut de la chaire, il se soulagea par des écrits violents contre Cruciger et Mélancthon. Il foula au pied l'un des meilleurs ouvrages de ce dernier, *les Lieux communs de théologie*, dont il venait de paraître une édition nouvelle. Des placards étaient affichés aux murs de l'église de Wittemberg, où Cruciger était dénoncé comme papiste et hérétique. Luther blâma ces excès; mais il ne toucha pas à celui qui les avait provoqués. Sa conduite à l'égard de Cordatus fut la même qu'à l'égard d'Agricola : il n'approuva ni ne désavoua rien. Son orgueil était flatté que des élèves formés par Mélancthon remontassent à lui comme à la vraie et unique source de la doctrine, et le titre de docteur des docteurs lui cachait le danger de livrer les professeurs à l'élève, et les chefs mêmes de son Église à un obscur sectaire.

Sur ces entrefaites, l'électeur emmena ses théologiens à Smalcalde, où il avait à délibérer avec les autres princes évangéliques sur la proposition du nouveau pape, Paul III, de convoquer un concile à Mantoue. Il y fut décidé qu'on ne se présenterait au concile qu'avec un appareil de preuves qui rendît la contradiction impossible. En conséquence, les théologiens eurent ordre de recueillir tous les passages des Écritures, des Pères, des conciles, des décrets pontificaux, qui pouvaient se rapporter à la confession d'Augsbourg, demeurée le corps de doctrine du parti. Il manquait d'ailleurs à cette confession un point important ; on n'y avait pas donné d'avis sur la papauté : de peur d'en dire trop, on avait omis cet article. Les théologiens devaient se mettre d'accord pour en arrêter la rédaction.

Dès le commencement des conférences, Luther était tombé malade. Il n'en continua pas moins de prêcher dans l'intervalle des crises : mais, le mal empirant, il fallut l'emporter de Smalcalde. Mélancthon fut chargé d'appeler un médecin de Wittemberg. « Il a fallu faire tant de hâte, écrit-il à Sturz, docteur en médecine, qu'on n'en a pu confier qu'à moi la commission. » L'aveu est charmant ; on l'employait à tout.

Au premier aspect, il semblait facile de rassembler tous les textes à l'appui de la confession. Mais un choix ne pouvait être fait sans discussion, et la discussion, en rouvrant la carrière aux dissidences, pouvait rompre la ligue. Les politiques, et le landgrave de Hesse en particulier, firent avorter ces débats dès les premières paroles. Mélancthon se trompe en accusant cette conduite de timidité. Ce n'était qu'habile et prudent de la part d'un prince beaucoup plus occupé d'émanciper l'Allemagne de l'Empire que de mettre sa conscience en paix sur des articles de foi. Toutefois, pour que les théologiens ne restassent pas inactifs, on leur ordonna de préparer une déclaration de foi sur le pape.

Mélancthon en fut chargé, comme de tout le reste. Il fit un écrit, « plus âpre qu'il n'est dans ses habitudes, » écrit-il à Jonas, « modéré, » selon sa lettre à Camérarius ; contradiction qu'expliquent ses alternatives d'animosité passagère contre les catholiques et de sollicitude pour le maintien de la paix. Dans cet écrit, il attaquait l'infaillibilité du pape, et ne reconnaissait les évêques qu'autant qu'ils s'accommoderaient de la nouvelle doctrine. Il demandait que les

biens ecclésiastiques fussent employés à l'entretien des ministres de l'Évangile, à fonder des écoles, à nourrir les pauvres, à faire les frais d'une justice particulière chargée de régler les questions si diverses et si délicates que soulevaient les mariages, et dont la décision avait appartenu jusqu'alors aux évêques. Ce dernier point était une des plus grandes affaires des réformateurs. Ils donnaient sur tous les mariages mal contractés, sur les divorces, sur les cas de bigamie, des jugements généralement équitables, mais pleins de périls, comme toute règle qui ne se forme qu'au fur et à mesure des exceptions.

Mélancthon supportait avec peine le séjour de Smalcalde. Outre la confusion des affaires, et ces ajournements qui blessaient sa sincérité sans alléger ses travaux, il se plaignait de l'incommodité des auberges, et de n'avoir pour toute boisson que « des vins sulfureux de France. » Jouant sur les mots, il ajoutait : « Ces forges de Vulcain sont pleines non-seulement de fumée, mais d'illusion (1). »

L'assemblée se sépara après s'être contentée, en ce qui regardait la doctrine, d'adhérer de nouveau à la confession d'Augsbourg, avec l'annexe sur le pape et les évêques. Tous les théologiens y souscrivirent, sauf Luther, apparemment trop malade pour signer en connaissance de cause. Quant aux princes, ils décidèrent que la proposition de Paul III serait rejetée, et l'Empereur supplié d'obtenir un concile libre, général, dont le siége fût en Allemagne. Ce n'était pas l'opinion de Mélancthon. Il voulait qu'on acceptât le concile du pape, qui avait, selon lui, le droit de le convoquer, sinon d'y exercer le rôle de juge, lequel devait être confié à des arbitres pris dans les deux partis. Il n'en eut pas moins à rédiger toutes les pièces relatives à ce refus, à en exposer les causes aux adhérents, et à le notifier à l'Empereur au nom des princes. Ce ne fut pas sans débats. « Il n'y a pas place auprès des princes, écrit-il à Théodorus, pour notre philosophie. Je leur ai pourtant obéi, cette fois encore, comme aux vents et à la tempête, parce que je ne pouvais pas m'arracher de là sans scandale. » Dans le trouble où le jetait cet étrange rôle, il regrettait de n'être pas à la place de Luther, retenu chez lui par une fièvre mortelle.

A peine de retour à Wittemberg, où il avait accompagné Luther convalescent, il y trouva, outre les restes de la querelle de Cordatus, une nouvelle émeute soulevée par Jacques Schenk, de Fribourg, qui l'accusait auprès de l'électeur de paroles indiscrètes sur l'eucharistie, et par ce même Islebius Agricola, qui recommençait ses nouveautés, et niait que le décalogue dût être enseigné dans l'Église. Or c'était nier indirectement la nécessité des bonnes œuvres dans la justification, le décalogue n'étant que la partie de la loi qui les détermine et les prescrit.

Luther se laissait renvoyer les accusations, comme au juge suprême, et accueillait les plaintes. Il lui échappa, cette fois, les mots de peste violente, de médiateurs érasmiques, à propos de Mélancthon et de Cruciger; et, s'il ne rompit avec eux, il ne voulut pas les entendre, quoique sa femme, qui aimait Mélancthon, l'en priât avec instance. Il n'arrêta pas les poursuites de Jacques Schenk, et laissa les choses en venir à ce point, que Mélancthon reçut jour de

(1) *Non solum fumi sed fuci*, etc., nº 1528.

l'électeur pour s'expliquer sur la dénonciation dont il était l'objet. Il put se croire sérieusement menacé d'une destitution, et dans sa douleur, noblement supportée, il se comparait à Eschine écrivant à un ami qu'il se réjouit d'être délivré de l'administration de la république, comme d'une chienne enragée.

On ne lui avait pas fait savoir sur quoi porterait l'interrogatoire. On en délibérait avec mystère dans les réunions où n'était admis aucun de ses amis. Pour lui, il avait préparé sa défense pour toutes sortes d'attaques, s'étendant sur le grief principal, sur sa modération, laquelle rendait tout suspect. Il devait expliquer pourquoi il avait exposé certains dogmes dans la langue de tout le monde, coulé sur certains autres; pourquoi, dans les diètes, ses avis avaient été modérés. Il devait dénoncer cette conspiration d'ignorants qui le haïssaient pour sa philosophie, comme il appelle ses études et ses goûts littéraires. Il se réjouissait d'avoir à plaider une si belle cause, aimant mieux un débat public que des soupçons dans les ténèbres.

Cette attitude fit tomber l'affaire. Je trouve, à l'année suivante, 1538, une lettre de Mélancthon à ce même Jacques Schenk, où celui-ci est qualifié de prédicateur de la cour. C'était sans doute le prix de ses attaques contre Mélancthon. Dans cette lettre, Mélancthon s'excuse de ce qu'un livre de Schenk n'est pas encore imprimé. « L'imprimeur attestera, dit-il, qu'ayant reçu le livre avec ordre de l'imprimer, je l'ai porté à Luther, qui ne l'a pas encore lu, quoique je l'en aie pressé. » Il prie Schenk de ne pas mal penser de lui, puisqu'il a fait son devoir, et il ajoute : « Ne crois pas que je me plaise aux haines. »

### X. — MÉLANCTHON RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE WITTEMBERG.

Cette année (1538), il fut élu recteur de l'académie de Wittemberg. Les monuments qui nous restent de son rectorat se réduisent à quelques avis aux étudiants. Ces avis ne sont pas sans intérêt pour l'histoire des mœurs.

J'en trouve un daté du 2 mai, qui prescrit aux étudiants d'assister à la lecture publique des statuts et des règlements de l'académie, en présence des maîtres et docteurs. L'avis du recteur laisse percer quelques plaintes contre la conduite relâchée des étudiants. Cette lecture des statuts se faisait dans toutes les circonstances de quelque solennité, soit à la reprise des cours, soit lors de l'installation du nouveau recteur, soit à la distribution des grades académiques. Comme les règlements étaient mêlés de conseils, l'Académie tenait la main à ce que tous les étudiants en entendissent la lecture. C'était un premier hommage à la discipline.

Un autre avis, daté du 8 juin, invite les étudiants et les maîtres à venir, selon l'usage, déposer à l'autel les légers dons qui doivent être offerts aux ministres de l'Évangile. C'était une des ressources du clergé nouveau, l'ancien n'ayant pas été dépossédé, et le produit seul des extinctions étant attribué aux ministres de l'Évangile, quand toutefois les princes ne se l'adjugeaient pas pour les besoins de la guerre.

Au moins de juillet, Jean Schurff, jeune étudiant, laborieux et de bonne conduite, se noya dans l'Elbe en s'y baignant ; le recteur invite ses camarades à assister à ses funérailles, et leur fait défense de se baigner dans l'Elbe, « fleuve perfide,

dit-il, où l'on voit des spectres qui menacent les nageurs. » Mélancthon n'eût pas songé à faire peur de ces spectres aux étudiants, s'il n'y eût cru tout le premier.

Par d'autres avis du même mois et des mois suivants, il réprimande les étudiants pour des espiègleries de collége. Une fois, il est informé qu'ils ont fait des dégâts dans les bois, coupé des branches, étêté des sapins, et querellé les gardes; il leur fait défense de recommencer. Une autre fois, ils ont troublé la navigation sur les rives du fleuve, et quelques-uns s'y sont baignés, malgré la défense du recteur et ses spectres. Un avis du second semestre d'été les exhorte à être décents dans leur tenue, leurs gestes, leur costume. Un autre leur défend, sous menace de peines, de troubler les ouvriers qui travaillent aux fortifications. « Les écoliers, dit le bon recteur, doivent du respect à ceux qui réparent les murs à l'abri desquels les arts de la paix jouissent de la sécurité. »

Ailleurs, il les prie, soit de se joindre au convoi de la fille d'un haut personnage, soit de se rendre au temple pour mêler leurs voix en chœur. « Cette harmonie, dit-il, plaît à Dieu. »

Il n'eut à user qu'une fois du pouvoir disciplinaire, et il s'y prêta si mal, qu'il fit accuser sa douceur de complicité. Un certain Simon Lemnius, étudiant de l'académie avait fait des épigrammes contre l'électeur et les professeurs. Un premier édit du recteur l'appela à comparaître devant lui, pour rendre compte de sa conduite. Lemnius n'y obéit pas. Un second l'ajourna à la semaine suivante, avec menace, s'il ne se présentait pas, d'être jugé et condamné, quoique absent. Lemnius ne s'émut pas plus du second édit que du premier. Enfin, par un troisième édit, le recteur le déclara expulsé de l'académie. Ses épigrammes n'en furent que plus lues, et il ne manqua pas de courtisans pour se trouver blessés des piqûres faites à l'électeur, et pour calomnier la lenteur de Mélancthon à instruire et à juger cette affaire.

On n'allait pas jusqu'à l'accuser d'avoir travaillé aux épigrammes de Lemnius, mais d'avoir molli par considération pour son gendre, Sabinus, soupçonné, non sans motif, d'avoir suggéré à Lemnius les principaux traits. On parlait d'une enquête, et les amis de Mélancthon lui conseillaient de quitter Wittemberg. Il resta, se défendant à sa manière, qui était d'opposer la patience à toutes ces inimitiés, dont le fonds était la religion, et qui prenaient occasion des moindres incidents. Pendant qu'on s'agitait pour le perdre, il donnait une édition de *la Germanie* de Tacite.

### XI. — LES DIÈTES. — POLITIQUE DU PAPE, DE CHARLES-QUINT ET DES PROTESTANTS, AU SUJET DU CONCILE DE TRENTE.

Vers le mois de novembre, Mélancthon étant dans sa quarante-unième année, se crut près de sa fin et fit son testament. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Comme il se rendait à Haguenau, à une assemblée des princes, il tomba malade à Weimar, et faillit mourir. Luther, qui vint lui donner des soins, le trouva plus malade encore d'esprit que de corps. La bigamie du landgrave de Hesse l'avait jeté dans une sorte de désespoir. Il n'avait pu voir sans une douleur infinie la cause de la réforme déshonorée dans la personne du plus

considérable et du plus habile de ses défenseurs. Quant à Luther, il en avait pris son parti. Outre sa propre conduite, qui le rendait très-tolérant sur ce point, il lui importait peu que le landgrave fût bigame, pourvu qu'il demeurât ferme dans la foi. Il essaya de relever Mélancthon, tâchant de lui faire comprendre cette morale particulière des hommes d'action, qui compense les fautes personnelles par le dévouement à la cause commune.

A peine rétabli, Mélancthon reçut l'ordre de partir pour Smalcalde, où s'était ajournée l'assemblée de Haguenau. De Smalcalde, où les princes ne s'arrêtèrent qu'un moment, l'assemblée fut transférée à Spire, puis de Spire à Worms, pour être prorogée de nouveau à Ratisbonne. « Nous avons vécu dans les synodes, disait Mélancthon, et nous y mourrons. »

L'Empereur et le pape, jusque-là d'accord pour étouffer les protestants, s'étaient peu à peu séparés, selon les intérêts de leur politique. L'Empereur avait demandé de bonne foi un concile, et en avait arraché plutôt qu'obtenu la promesse. Le pape, qui s'y était résigné à regret, ne voulait ni retirer ni tenir sa parole. Il eût mieux aimé se servir de l'Empereur pour opprimer les protestants et faire trancher l'hérésie par le bras séculier ; mais il n'était pas dans les plans de Charles-Quint de se faire l'instrument du pape, le parti protestant prenant des forces de jour en jour, et rendant de plus en plus chanceux l'emploi de la violence. Quant aux protestants, ils n'avaient pas eu de peine à s'accorder : on est toujours d'accord, même dans le parti le plus divisé, pour demander des choses que tout le monde est également loin d'obtenir.

Au reste, jusqu'à la diète de Ratisbonne, qui s'ouvrit en mars 1541, les protestants désirèrent sincèrement un concile, quoique dans d'autres conditions que celui que proposait le pape. Le pape voulait le convoquer en Italie, et parlait de le présider. Les protestants l'auraient voulu en Allemagne, et que le pape n'y fût juge ni en personne ni par ses représentants. Mais l'idée même d'un concile, c'est-à-dire d'une assemblée solennelle où il leur fût enfin permis d'exposer librement la nouvelle doctrine, était populaire dans ce parti. Ils y tenaient d'autant plus qu'ils y savaient le pape opposé, malgré ses promesses réitérées de le convoquer, et qu'ils le voyaient médiocrement désiré par l'Empereur, pour qui c'était un moyen plutôt qu'un but.

Le pape se contenta d'abord de donner des promesses vagues. Il ne fixait ni l'époque, ni la forme du concile. L'Empereur paraissait le presser, et se donnait aux yeux des protestants le mérite de demander avec instance ce que le pape refusait. Les diètes se succédaient presque sans interruption, et ne duraient guère au delà des discussions préliminaires L'Empereur s'y louait ou s'y faisait louer de ses nouveaux efforts pour obtenir le concile, après quoi venaient les difficultés ordinaires sur la manière de délibérer. L'Empereur ne se pressait point de les résoudre, sa politique étant de multiplier les diètes pour traîner la paix jusqu'à ce que ses mains fussent plus libres du côté de la France ou de la Turquie, et de les rendre stériles, parce qu'il ne s'y pouvait rien arrêter qui ne fût une conquête pour le parti protestant.

Mais c'est une erreur commune aux plus grands politiques de croire que leurs plans ne servent qu'à eux seuls, et que les droits qu'ils accordent s'arrêteront au point où ils leur seront gênants. Quand Charles pensait se jouer avec

ces diètes, il en était dupe à son insu. Chaque diète rapprochait les protestants, et le même moyen qui servait à l'Empereur pour prolonger la paix leur servait pour s'affermir et s'étendre. Toutes les lenteurs ne faisaient que rendre inévitable, ou le concile dont le pape ne voulait pas, et dont l'Empereur ne voulait que pour embarrasser le pape et tenir les réformés en suspens, ou une diète solennelle et définitive d'où il pouvait sortir autre chose qu'une paix de religion.

Pendant quelque temps, l'Empereur et les protestants parurent s'entendre contre le pape, parce qu'ils avaient alors un intérêt commun à suivre deux desseins fort différents, qui devaient plus tard amener la guerre entre eux. Tandis que Charles-Quint poursuivait son but, qui était de se faire l'arbitre de la religion en Allemagne, et les protestants le leur qui était de se faire reconnaître définitivement, le pape, qui souffrait également de leurs prétentions, et qui vit qu'on n'allait pas à moins qu'à se passer de lui, parla de nouveau du concile, mais en termes plus explicites. Il ne trouva pas de créance. Les protestants qui l'avaient désiré de bonne foi n'en voulaient plus. Ils contestaient au pape le droit de le convoquer, celui de le présider, celui d'y être juge. L'idée d'un concile national, tenu en Allemagne et par les Églises d'Allemagne, avait prévalu, et l'Empereur avait laissé les esprits s'y attacher, sa place ne pouvant pas être moindre que celle d'un médiateur suprême dans un concile de l'Empire. On citait beaucoup d'exemples de conciles nationaux, où le pape n'était pas intervenu. Les catholiques eux-même s'étaient rangés pour la plupart au parti d'un concile national. Quoique n'accordant pas qu'on pût s'y passer du pape, ils le demandaient par désespoir d'obtenir ce concile général, auquel on s'habituait à ne plus croire. Le pape comprit le péril, et, au lieu des instructions ordinaires à ses légats, par lesquelles ils avaient ordre de présenter, dans un lointain qu'ils reculaient à volonté, le remède universel d'un concile, il chargea l'évêque de Moron d'en annoncer la convocation dans l'année. Il en fixait le siége à Trente, non sans avoir insinué Bologne et Mantoue, comme plus convenables à sa vieillesse et à sa santé, afin de faire valoir le choix de Trente comme une faveur pour l'Allemagne.

Une bulle proclama bientôt l'ouverture du concile; mais, le jour où il fut de l'intérêt de Paul III, qui s'était rapproché de la France, de convoquer le concile, Charles-Quint cessa de le vouloir. Il chercha des prétextes que lui rendaient faciles les dispositions des protestants, lesquels déclaraient n'accepter ni le concile, ni le lieu indiqué, par la raison que le pape n'avait pas le droit de convocation. Il se plaignit d'avoir été mis, dans la bulle, sur le même rang que le roi de France, et déclara qu'il s'y prendrait autrement pour pacifier l'Allemagne. Le saint-père n'en envoya pas moins des évêques et des ambassadeurs à Trente, ce qui força Charles-Quint à en envoyer de son côté, avec l'ordre d'observer ceux du pape et de n'engager pas la discussion.

N'ayant pu empêcher le concile, il songea à s'en servir auprès des protestants, comme il avait fait de la promesse de l'obtenir. Il avait besoin d'eux contre François Ier, alors ligué avec le pape par un traité scellé avec du sang protestant. Il leur fit tour à tour la promesse de ne point laisser délibérer le concile, s'ils le contentaient, et la menace de le tenir lui-même, s'ils résis-

taient, et de le laisser procéder contre eux. Mais les protestants, qui savaient ses embarras, subordonnaient leur concours à l'arrangement des affaires de religion, et l'amenaient à déclarer, à la diète de Spire, qu'ils eussent à se préparer pour un concile national. Ainsi, ce grand politique, par la raison qu'il n'écoutait que des pensées d'agrandissement personnel, était, en définitive, moins habile que les protestants dont il faisait les affaires contre le pape, parce que, nonobstant le mélange d'arrière-pensées d'indépendance temporelle, le plus grand nombre était mû par un de ces principes qui sont plus forts que les grands hommes et les grands empires. Il était aussi moins habile que le pape, qui battait sa politique personnelle par une politique antique et de tradition, traversée de temps en temps, mais jamais changée par les complications, d'ailleurs nombreuses, des intérêts personnels de chaque pontife. Quelques mois après cette même diète de Spire, où il avait, en quelque sorte, autorisé solennellement l'Allemagne à se passer du saint-siége, et à régler elle-même sa religion, il faisait sa paix avec la France, et convenait avec le pape de travailler en commun à la défense de l'ancienne religion. L'Empereur se liguait avec le saint-siége contre l'Empire.

On comprend quelles durent être, au milieu de complications si nombreuses, les peines d'esprit de Mélancthon. Où les autres venaient avec plusieurs desseins manifestes ou cachés, il n'apportait qu'une pensée, et toujours la même, le désir d'une discussion solennelle, et l'espoir d'un arrangement définitif. Ne sachant que penser de tous ces changements dans les volontés, dont il dit quelque part qu'il y aurait une longue histoire à faire, il renonçait à les pénétrer, et se laissait traîner de diètes en diètes, heureux quand la maladie ou quelque accident l'empêchait d'y prendre part. Il s'était fait une habitude de ne plus espérer, et il cherchait dans les présages, comme un Romain du temps de Camille, l'issue de tant de complications. Durant la diète de Smalcalde, qui se tint en 1540, il avait vu un soir, étant à Gotha, des feux éclater dans l'air : « Que présagent ces feux? écrit-il. Que Dieu éteigne ces flammes qui doivent dévorer l'Allemagne, ou qu'il dissolve, avec le feu céleste, toute cette machine du monde, et qu'il nous délivre tous ensemble pour l'éternité des misères présentes (1) ! »

## XII. — QUERELLE SOULEVÉE PAR LE LIVRE DE LA RÉFORME DE COLOGNE. — CHAGRINS DOMESTIQUES.

La réforme avait profité des débats entre le pape et Charles-Quint pour faire ses affaires en Allemagne. Hermann, archevêque-électeur de Cologne, avait demandé Mélancthon, dès l'année 1543, pour constituer l'Église nouvelle dans ses États. Luther et le landgrave de Hesse étaient d'avis de ce voyage; tous deux jugeaient, sans s'être consultés, que les atténuations mêmes de Mélancthon étaient d'assez hardies nouveautés pour une ville encore catholique, et que ce serait un grand point de les y établir. Mais il y eut des difficultés du côté de l'électeur, qui, sans rien empêcher, ne répondit pas d'abord à la de-

(1) *Corp. ref.*, n° 1932.

mande de l'archevêque. Mélancthon souffrait facilement qu'on le retînt; il prévoyait des querelles à son retour, et il n'aimait pas assez l'éclat de ces sortes de missions, pour aller au-devant de l'envie qu'elles lui attiraient. Mais l'électeur ayant changé d'avis, Mélancthon se laissa mettre en route pour Cologne, au mois d'avril 1543.

Il y trouva les plus fortes préventions contre la réforme, des adversaires en grand nombre, et disposés à ne rien ménager, l'archevêque presque seul de sa cause, le peuple de Cologne contre son prince, et tout entier aux images. On fabriquait en ce moment même une robe pour la Vierge, estimée 100 florins d'or. Le chapître était très-menaçant; il avait parlé de déposer et de chasser l'archevêque, ce qui avait motivé une lettre du landgrave de Hesse, déclarant qu'il viendrait avec les confédérés le défendre en cas de violence.

Hermann voulait constituer son Église selon la forme de celle de Nuremberg. Mélancthon et Bucer se partagèrent la rédaction du formulaire. Mélancthon traita de la création, du péché originel, de la justification par la foi et les œuvres, de l'Église, de la pénitence, laissant l'eucharistie à Bucer dont il s'était rapproché dans cette question. Ce formulaire souleva les plus vives discussions. Mélancthon s'y emporta jusqu'à dire que les sycophantes de Cologne ne devaient pas être réfutés avec des livres, mais châtiés à coups de bâton. Il est vrai que le jour où il quitta sa modération on le loua de sa fermeté, et Bucer, dans une lettre à Jonas, vantant les services qu'il rendait à la doctrine par sa résolution et sa science, lui donna le nom de proto-docteur et d'organe salutaire de Dieu, autant par équité, que pour affliger Luther à qui le mot devait être redit.

Enfin la réforme triompha à Cologne, les conversions se faisant vite alors, et la peur du landgrave y aidant. Le formulaire fut adopté par le plus grand nombre. Le collége seul continua de résister. Du reste, la juridiction ecclésiastique avait été conservée aux évêques en échange de la tolérance qu'ils accorderaient à la doctrine. C'était pour Mélancthon la borne extrême de toute réforme. Quelque temps après son retour à Wittemberg, l'archevêque de Cologne fit hommage à l'électeur de Saxe du formulaire de sa nouvelle Église, sous le titre de *Réforme de Cologne*. L'électeur chargea Amsdorff, évêque de Naumbourg, de l'examiner et d'en donner son avis. Cet Amsdorff, l'un des disciples les plus passionnés de Luther, avait été récompensé de son zéle par l'évêché de Naumbourg, arraché au titulaire, Jules Pflug, malgré sa nomination régulière par le collége. Mélancthon avait eu à dévorer le chagrin d'aller, par ordre, installer le nouvel évêque à la place de Pflug, qui était de ses amis, et en avant des catholiques comme Mélancthon était en arrière des réformés. Ils se touchaient par là, comme Sadolet et Mélancthon. Amsdorff avait su ce chagrin, et il ne pardonnait à Mélancthon ni son amitié pour Pflug, qui était un blâme secret contre l'usurpateur de son siége, ni surtout la cause de cette amitié, qui était cette modération par où Mélancthon paraissait aux hommes ardents de connivence avec les catholiques.

Amsdorff critiqua les articles sur le libre arbitre et l'eucharistie, dont l'un était plus particulièrement l'ouvrage de Mélancthon, et l'autre celui de Bucer. Il les dénonça à Luther, l'adjurant d'en faire une réfutation solennelle du haut

de la chaire et par écrit. « Je vois là, écrivit Mélancthon à Théodorus Vitus, la trompette d'une nouvelle guerre. Si notre Périclès le prend sur le ton de l'invective, je m'en vais. » En effet, dès le 11 août, Luther monta en chaire, et la guerre fut déclarée.

Le crime de Mélancthon était cette même doctrine de la justification, qu'il ne pouvait plus approfondir sans incliner de plus en plus vers les œuvres. Il avait dit que ceux qui font des actes contre la conscience perdent la grâce, c'est-à-dire cessent d'être justifiés, et redeviennent impies et païens : d'où il résultait que, si les œuvres ne justifient pas, néanmoins elles peuvent faire perdre le caractère de justifié. Comment donc ne donneraient-elles pas ce qu'elles peuvent ôter ? Cette conséquence ramenait à la doctrine catholique, et c'est ce qui faisait horreur aux exagérés, lesquels voulaient que les élus qui pèchent contre la conscience ne cessassent pas d'être justes, et conservassent le saint esprit. Luther n'allait pas jusque-là, pour ne pas tomber dans les anabaptistes ; mais il s'éloignait de plus en plus des œuvres, à la différence de Mélancthon, qui retranchait chaque jour quelques-unes des subtilités qui l'empêchaient de s'en rapprocher davantage.

Non content d'une contradiction publique, Luther alla trouver Amsdorff pour se concerter sur le plan de campagne. On disait que Mélancthon et Cruciger allaient être soumis à un interrogatoire solennel. On parlait d'un livre qui les forcerait de quitter Wittemberg. Ce fut alors que Mélancthon songea, comme dit Bossuet, à prendre la fuite. « Je suis, écrit-il à Bucer, un oiseau tranquille, et je m'en irai très-volontiers de cette prison. » Tout en se tenant prêt à partir, il attendit le livre dont on les avait menacés.

Ce livre parut. Il roulait principalement sur la cène, qui était d'une plus grande importance pour Luther que la justification, parce qu'il en était sorti toute une Église, régulièrement constituée, celle de Strasbourg. C'était le plus impétueux qu'on eût fait sur la matière. Il le fit suivre de la menace d'une formule, à laquelle il voulait que tout le monde souscrivît, sous peine de le voir s'exiler lui-même de Wittemberg. Mélancthon lui offrit des explications, avec le ferme dessein, s'il ne s'en contentait pas, de quitter le pays. « Vous apprendrez bientôt, écrivait-il à Medmann, que j'ai été renvoyé d'ici comme Aristide d'Athènes. » Luther tint quelque temps suspendue sa réponse.

Dans l'intervalle, Mélancthon reçut l'ordre de se rendre à la diète de Spire. Une intrigue de cour, ou peut-être un changement dans la politique de l'électeur, qui crut n'avoir plus besoin de sa modération, fit contremander son départ. On le remplaça par un certain Naogeorgius, qui l'avait attaqué sur la justification. Mélancthon n'en ressentit l'injure qu'à cause de la paix, qui pouvait en souffrir. Pour lui, il se montrait peu jaloux de figurer dans ces conférences. Depuis cette ébauche de dispute publique, où il avait échangé quelques discours avec Jean de Eck, il s'était désabusé de sa chimère d'une assemblée de doctes arrangeant à l'amiable les affaires de l'Église. « Voici, dit-il à Myconius, la dixième lettre que j'écris aujourd'hui. Jugez par là de quels travaux je suis accablé. Toutefois j'aime mieux avoir à faire toute cette besogne d'école, que d'être spectateur, dans une diète, de rixes sophistiques. Il m'est doux de n'y pas assister, quel qu'ait été le dessein de la cour. »

Cette diète de Spire fut plus politique que religieuse. On disputa d'abord si les débats devaient commencer par la guerre contre les Turcs ou par la religion. Charles-Quint obtint que la religion ne viendrait qu'en second. On vota des secours contre les Turcs, et on déclara François Ier ennemi de l'Empire. Pour la religion, Charles-Quint trouva moyen de l'ajourner. Il profita d'un jour où les princes étaient allés au-devant de l'électeur de Saxe, et fit fermer l'église où prêchaient les théologiens du landgrave. Du reste, il adjugea indirectement aux catholiques ce débat étouffé, en donnant des marques solennelles de catholicité, soit à un lavement de pieds qu'il célébra avec son frère Ferdinand, soit à une procession de l'âne, le jour des rameaux, où il assista six heures durant, accompagné des princes, l'électeur de Saxe excepté. Il y eut aussi des Espagnols qui, pour de l'argent, dit-on, quelques-uns de plein gré, protestèrent contre le dogme de la justification par la foi, en se flagellant, les premiers jusqu'au sang, les derniers jusqu'à en mourir. C'était la doctrine du mérite des œuvres mise en scène avec un appareil dramatique qui n'y aurait pas nui dans l'opinion populaire, si les réformés, auxquels l'Empereur n'avait laissé que la liberté de railler, n'en eussent détruit l'effet par les plaisanteries qu'ils en faisaient courir.

Cependant la formule dont Luther avait menacé ses collègues, et en particulier Mélancthon et Cruciger, se faisait encore attendre. Soit que les explications de Mélancthon l'eussent satisfait, soit cet admirable instinct de chef de parti qu'il conserva jusqu'à la fin, et qui triomphait des plus grands emportements, Luther laissa tomber un débat qui affaiblissait tout le monde. D'ailleurs, une violente controverse entre lui et les jurisconsultes de Wittemberg l'avait détourné du livre de la *Réforme de Cologne*. Il s'agissait d'un mariage clandestin, que les jurisconsultes maintenaient, et que Luther voulait casser. Luther l'emporta ; mais cette lutte d'une espèce nouvelle acheva de l'aigrir. Les jurisconsultes étaient des gens fort orgueilleux. Avant Luther, et durant plusieurs siècles, ils avaient tenu le premier rang ; la réforme le leur enleva, pour y faire monter les théologiens. Delà, la vivacité de toutes leurs querelles avec ces derniers. Dans ce débat particulier avec Luther, celui-ci, outre les préventions réciproques, avait été excité par Catherine, sa femme, laquelle avait pu se croire compétente dans une question de mariage.

L'irritation de Luther allait augmentant. Si on suivait avec quelque attention les grands changements qui surviennent dans le caractère des hommes supérieurs, on verrait que ces changements datent du jour où la mort les a marqués pour un terme prochain. Dans Luther en particulier, cette force des premières luttes devenue de la violence, l'injure remplaçant les mâles raisons, la tyrannie et les caprices succédant au commandement ferme et égal, c'étaient, pour qui aurait su voir, des signes d'une fin prochaine. Les moindres choses lui faisaient injure ou suscitaient en lui des soupçons qu'il cachait et nourrissait en secret. Il parlait sans cesse de quitter l'école et l'académie, et il en jetait la menace à quiconque ne jurait pas sur sa parole. Mélancthon avait donné le conseil qu'on s'abstînt de le provoquer, car tout ce qui sortait de lui était plein d'amertume, et ne faisait qu'augmenter les discordes. Beaucoup qui ne s'accommodaient pas de cette contrainte, soit par esprit d'indépendance, soit par scrupule de reli-

gion sur les points où Luther ne souffrait plus de contradiction, pensaient à s'éloigner de Wittemberg. « Si ce n'était, écrit Cruciger, un seul homme qui, par sa vertu, sa modération et toutes sortes de bons offices, entretient un certain accord entre tous, et les maintient dans le devoir, une dispersion serait inévitable. » Cet homme, c'était Mélancthon.

Au milieu de ses efforts de chaque jour pour faire taire tout bruit autour de cet homme qui allait mourir, il eut un vif chagrin de famille. Il lui fallut se séparer de sa fille Anna, la femme de Sabinus. Cette union n'avait pas été heureuse. Après quatre années de vie en commun dans la maison paternelle, avec le mélange ordinaire de bons et de mauvais jours, Sabinus venait d'être appelé en Prusse par le duc Albert. C'était un homme d'un esprit peu commun, mais ambitieux et vain, et de mœurs irrégulières et basses, quoiqu'il ne faille peut-être pas l'accuser de tous les malheurs de son mariage avec Anna. Il lui reprochait un caractère morose, probablement cette habitude silencieuse dont la louait Mélancthon; il voulait que son père l'en corrigeât. Mélancthon répondait : « Elle s'est accommodée de votre caractère, que ne vous accommodez-vous du sien? » Mais c'était avouer qu'il y avait là quelque imperfection du côté de sa fille. Camérarius, à qui Mélancthon confiait ses plaintes, était loin de donner tous les torts à Sabinus. Je n'ai pas dû omettre un si grave témoignage en faveur de ce dernier, ayant à me défier d'un penchant qui me porte malgré moi à n'être jamais du parti de ceux qui ont affligé directement ou dans les siens cet homme excellent.

Sabinus était allé, sans sa femme, rejoindre le duc Albert; il écrivit à Mélancthon des lettres violentes, où il demandait qu'on la fît partir, malgré des couches imminentes, avec ses filles. Mélancthon promit de les lui conduire lui-même, sauf la plus jeune des filles, qu'il suppliait Sabinus de laisser auprès de sa grand'mère, « qui, dit-il, n'a pas voulu s'en séparer. » Sur ce dernier point, Sabinus eut le mérite de céder. Les tristes époux se rejoignirent à Beltzig, et l'entrevue fut assez amicale. Mais, à peine Mélancthon parti, Sabinus renvoya une servante qui avait élevé sa femme dès le berceau, et l'avait soignée dans toutes ses maladies. Je lis une lettre où Mélancthon, de retour à Wittemberg, s'occupe de la remplacer, et cherche une Saxonne, dans la pensée qu'elle sera plus attachée à sa fille qu'une domestique de la Marche de Brandebourg.

S'il faut en croire Camérarius, les amis des deux côtés, en abondant dans le sens de celui qu'ils favorisaient, n'avaient pas peu contribué à envenimer ces querelles domestiques. Après la séparation, les relations redevinrent plus faciles; et, à moins que Camérarius n'ait mis quelque amour-propre à croire que la paix à laquelle il avait travaillé était rétablie, il paraît que Sabinus, plus satisfait du côté des honneurs et de l'argent, se serait adouci, et que les quatre années qui s'écoulèrent jusqu'à la mort d'Anna auraient été sans orages. Cependant je vois une lettre d'Anna à sa mère où elle lui parle de dettes de son mari, et la prie de n'en rien dire à son père. Il était donc resté une cause de difficultés domestiques, et non pas la moins grave, les embarras d'argent.

## XIII. — MORT DE LUTHER. — MÉLANCTHON DEVIENT MALGRÉ LUI LE CHEF RELIGIEUX DE LA RÉFORME EN ALLEMAGNE.

La mort de Luther, arrivée le 15 février 1546, fit cesser toutes les disputes intérieures. La gêne entre Mélancthon et lui était si notoire, qu'il ne manqua pas de calomniateurs qui accusèrent Mélancthon de s'être réjoui de sa mort. J'aime mieux croire les témoignages plus nombreux qui parlent de la douleur qu'il en ressentit. Ils avaient vécu pendant vingt-huit ans dans une liaison que les différences de caractère avaient rendue difficile et orageuse, mais qu'avait soutenue, contre les dangers des premiers mouvements et les excitations d'autrui, une estime inaltérable, et, du côté de Mélancthon, beaucoup d'humilité véritable et de dévouement à la cause commune. Si ces dissentiments ont laissé plus de traces, c'est qu'ils furent la proie des partis, qui les envenimèrent de leurs propres haines en s'y associant. Mais il y avait eu de bons jours, des jours d'intimité, et en grand nombre, et il est touchant de lire, dans un discours d'adieu adressé par le vieux George Major aux élèves et aux maîtres de l'académie, un passage où il remercie Dieu de lui avoir donné de vivre dans la familiarité de ces deux grands hommes et de les avoir souvent entendus converser sur la doctrine et les grandes affaires. C'est dans ces jours-là que Luther, parlant de ce qui arriverait après sa mort, et des effets de cet orgueil particulier à la réforme, dont il ne se souvenait pas assez qu'il était père, disait à Mélancthon: « Les clameurs des ambitieux, et cet aveugle désir de gloire et de domination dans l'Église, troubleront et détruiront plus de choses en un mois que toi et moi n'en avons élevé en dix ans à force de sueurs. »

Ces entretiens, où Luther et Mélancthon se traitaient comme une génération meilleure qui allait emporter dans la tombe toute la bonne foi et toutes les vertus de la nouvelle cause, n'avait point d'éclat au dehors. Ceux qui étaient admis à y prendre part les gardaient dans leur cœur, comme George Major, pour s'en souvenir avec émotion sur la fin de leurs jours et en nourrir leurs dernières pensées. Il est juste que Bossuet ne parle que des dissentiments, et qu'il offre en holocauste à son Église, une et universelle depuis dix-sept cents ans, les pleurs de Mélancthon, ne pouvant ni obéir ni résister à Luther; mais il appartient aux hommes de notre temps, pour lesquels il n'y a plus ni vainqueurs ni vaincus dans deux camps également chrétiens, de compter les jours de concorde où deux grands esprits, qui connaissaient mutuellement leurs faiblesses et le parti qu'on en tirait au dehors, oubliaient par où ils différaient pour se confondre dans un dévouement commun à une cause qu'ils jugeaient meilleure et qu'ils aimaient mieux qu'eux-mêmes.

C'est ce que Mélancthon dut se rappeler quand il apprit la mort de Luther, d'autant plus que leurs dernières relations avaient été amicales, et que la mort qui semble s'étendre jusqu'aux défauts de l'homme et aux rancunes qu'ils ont soulevées, laisse survivre les belles qualités avec la douce influence qui en est demeurée. Les défauts meurent, parce qu'ils sont de l'homme; les belles qualités subsistent, parce qu'elles sont de Dieu.

Mélancthon fut le premier, à Wittemberg, qui apprit la mort de Luther. La

nouvelle lui en arriva comme il allait monter dans sa chaire. Oppressé par la douleur, il ne put que s'écrier : « Notre père, notre père est mort (1). » L'oraison funèbre qu'il prononça quelques jours après est pleine de ses véritables sentiments. Une admiration profonde, point de doute sur le caractère divin de la mission de Luther, dont il explique les rudesses mêmes et les inégalités par les prophéties ; beaucoup de soumission ; quelques remarques indulgentes, mais justes, sur sa vivacité et sa dureté; une appréciation sûre et élevée de ses qualités de caractère et d'esprit, de sa force, de son savoir, de ses travaux, des points fondamentaux de sa réforme; rien sur lui-même, et, s'il était convenable de parler du talent littéraire, une proportion, un goût, une richesse et un naturel de diction, qu'on ne devait attendre ni de son temps ni d'un auteur écrivant dans une langue morte ; telle est cette oraison funèbre où Mélancthon se plaçait au-dessus de toutes les insinuations et de toutes les calomnies, et gardait la vérité de son caractère avec Luther mort, comme avec Luther vivant.

La mort de Luther privait la réforme de son chef, l'Église nouvelle de son gouvernement. Mélancthon aurait pu s'en réjouir, en effet, comme l'en accusaient ses ennemis, s'il s'était cru de force à remplacer Luther; mais il aimait mieux être le premier sujet de ce Périclès, comme il l'appelait, que d'être son successeur. Leurs rôles avaient été distincts, quoique chacun d'eux eût occupé le premier dans son rang. Luther marchait en tête, retenant ou poussant toutes choses, avec l'autorité qu'on lui supposait d'en haut. Mélancthon enfermait les dogmes nouveaux dans les limites de la méthode. L'un fondait et l'autre enseignait. Mais, le premier mort, l'autre était insuffisant pour prendre sa place, et ce n'est pas un des moindres mérites de Mélancthon de l'avoir compris, et de n'avoir pas voulu prendre le commandement qui s'offrait à lui comme au premier aprés Luther.

Il avait voulu longtemps un grand débat, à la manière des conciles de l'ancienne Église, entre hommes de savoir, d'autorité et de bonne foi. Ce débat terminé, il se fût reposé dans sa religion épurée, et, après avoir mis sa conscience en paix, il aurait continué ses travaux littéraires. Il n'avait aucune passion ni pour le commandement comme Luther, ni pour la dispute comme les scolastiques, et il manquait de la grandeur comme des petitesses de l'ambition. S'il ne s'empara pas du gouvernement après la mort de Luther, il n'empêcha personne de s'en emparer, et il ne fit que continuer à défendre les scrupules de sa conscience contre les attaques ouvertes qui succédèrent aux sourds mécontentements et aux demi-désaveux de Luther.

Ces attaques étaient inévitables. Le parti sentait le besoin d'un chef. Il fallait un homme qui eût l'autorité et les lumières de Mélancthon, et en même temps la passion et cet orgueil bilieux dont parle Bayle, qui fait les chefs actifs et dévoués. C'est ce besoin d'un chef qui fit accueillir successivement par les impatients du parti toutes sortes de brouillons, dont aucun n'avait la taille, quoique tous eussent la prétention d'un premier rôle. Toutefois Mélancthon les gênait, à cause de sa grande renommée, de la confession et de l'apologie, qui

(1) *Unser vater, unser vater is todt.*

étaient si évidemment marquées de son esprit, et parce qu'il avait été le premier et le plus illustre coopérateur de Luther. De là tant de calomnies qui le poursuivirent jusqu'à la mort, et auxquelles il répondait mollement ou s'abstenait de répondre, n'étant point sujet à cette nécessité d'un chef de parti qui lui commande de ne laisser jamais à ses adversaires l'avantage ni de la violence ni du dernier mot.

L'histoire en serait monotone, et je ne dois pas la raconter dans tous ses détails. Quoiqu'il n'y ait rien de plus beau que le spectacle d'un esprit supérieur qui ne veut que reconnaître et posséder la vérité, sans en rechercher les profits ni en redouter les périls, ce n'est cependant pas là le héros des imaginations populaires, ni le rôle le plus intéressant dans le drame de l'histoire. Nous aimons mieux ceux qui ont éprouvé nos passions, bonnes et mauvaises, et les ont agrandies en mettant à leur service de grandes facultés et de grandes lumières. Nous préférons à celui qui passe sa vie à retirer sa conscience en lui, et à la tenir intacte, comme pour un gage de salut futur, celui qui la mêle à nos erreurs, et la risque au milieu de nos emportements et de nos incertitudes. Nous voulons des héros faits à notre image, et qui nous donnent quelque avantage sur eux, en retour de l'admiration que nous leur portons. Nos saints de prédilection sont ceux qui ont eu beaucoup à expier.

NISARD.

(*La fin à un prochain numéro.*)

# LETTRES

SUR

# LA NATURE ET LES CONDITIONS

## DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

# EN FRANCE.

A UN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

## III.

N'estimez-vous pas, monsieur, que nous venons d'assister ensemble à un bien étrange spectacle? Nous avons trouvé ce pays libre enfin de souci et d'agitation politique, tout entier au soin de ses intérêts, de sa fortune et de son bien-être, et voici que cette situation paisible et normale, si longtemps rêvée comme le résultat final de nos discordes, engendre des difficultés non moins sérieuses que les périls auxquels se vit en butte la France révolutionnaire.

Au sein de sa représentation nationale, des crises dont il est impossible de ne pas prévoir le prochain retour, et que chacun aura désormais la puissance de susciter en même temps que nul n'aura celle d'y mettre un terme; au sein de l'administration, le découragement et le décousu inséparables d'un manque de direction; au sein du pays, la dévorante concurrence de toutes les vanités, celle non moins stérile des ambitions détournées d'un but digne d'elles, et se cotant en sommes rondes; le savoir-faire devenu la suprême puissance, et la capacité reculant devant l'intrigue : de tels faits, confessés par tous, procla-

ment la nécessité de remèdes énergiques autant qu'ils accusent l'impassibilité de la loi.

La mission de celle-ci ne devrait-elle pas consister à régler dans l'avenir, par des mesures prudemment combinées, l'action de principes dont jusqu'à ce jour elle s'est bornée à garantir le triomphe? L'honneur n'était pas moins l'âme de la monarchie absolue que l'esprit d'égalité et de concurrence n'est le mobile de la moderne société française, ce qui n'empêcha pourtant ni Richelieu ni Louis XIV de porter des lois terribles contre le duel. Il n'est pas un gouvernement qui n'ait dû, par une intervention prévoyante, modérer l'action de son principe, et je ne pense pas que celui de la bourgeoisie, s'il a réellement, comme je crois l'avoir démontré, un caractère natif et propre, puisse se soustraire longtemps à une telle nécessité.

Vainement demanderait-on aux mœurs seules l'amélioration d'un état de choses qu'elles semblent au contraire tendre à aggraver. Le goût des fortunes rapides se combinant avec la diminution des patrimoines héréditaires, la diffusion de l'instruction également favorisée dans toutes ses branches et à tous ses degrés, déclassent chaque jour une masse besogneuse, qui consent bien à respecter l'existence du pouvoir, mais sous condition expresse de le servir, à peu près comme les chefs de ces peuples du Nord, qui, après avoir longtemps fait trembler l'empire, amollis enfin par leur contact avec lui, exigeaient des empereurs des dignités lucratives et quelques lambeaux de pourpre romaine. Un vaste développement imprimé aux intérêts industriels et surtout agricoles au dedans, aux intérêts maritimes et colonisateurs au dehors, pourrait seul arrêter cet essor chaque jour plus universel vers les fonctions publiques, depuis les plus élevées jusqu'aux plus modestes; symptôme significatif, qui constate par des chiffres authentiques la disparité des besoins avec les ressources, des désirs avec les moyens d'y satisfaire.

Les pouvoirs législatifs ne peuvent rien sans doute contre de telles tendances; je ne crois pas à la puissance des lois contre les mœurs, tandis que j'admets celle des mœurs contre les lois, du moins pour les corriger. Ce fut grande pitié dans tous les temps de voir des esprits distingués s'évertuer à réformer un peuple en réformant sa constitution, sans comprendre que les lois sont lettre morte lorsque l'esprit public ne vient pas les vivifier. Ne craignez donc pas de me voir glisser dans un tel travers, celui de tous que je passe le moins aux hommes d'étude. Mais n'est-il pas, monsieur, certaines parties des institutions françaises qu'on pourrait redresser et compléter dans le sens de leur principe, et ne penseriez-vous pas, avec moi, que dans l'accomplissement d'une pareille œuvre le génie national viendrait en aide à un pouvoir intelligent et habile, bien loin de lui susciter des obstacles?

Je disais dans une précédente lettre que nos institutions, résultat emprunté à l'imitation étrangère, laissaient en dehors d'elles divers éléments qu'elles sont destinées à embrasser; j'ajoutais que la force des choses finirait par suppléer à la sagesse du législateur, à cela près que nous devrions le complément de notre organisation politique à l'expérience, cette institutrice dont les leçons sont toujours chèrement payées par les peuples. C'est ce champ de l'avenir que je vous demande aujourd'hui la permission de parcourir un peu avec vous.

Je ne prétends en aucune façon, vous le comprenez de reste, devancer les temps par des réformes hâtives. Je n'ai pas les poches pleines de constitutions, et je sais à merveille que des lois médiocres, subsistant en réalité, ont une valeur fort supérieure aux lois les plus parfaites conçues en puissance d'être. Mais, convaincu que des difficultés sans terme comme sans résultat sont destinées à marquer désormais toutes nos sessions législatives, et que notre système électoral, non plus que notre organisation parlementaire, n'est capable de les prévenir, craignant surtout qu'un jour ne vienne où le pays ne scrute d'un œil peut-être trop sévère tout le mécanisme de son gouvernement, je voudrais pressentir les pensées qui surgiront alors; je voudrais rechercher si la simple théorie n'accuse pas déjà certains défauts, avant que l'événement les ait fait éclater aux yeux de tous. Si j'étais homme de gouvernement, je pourrais m'abstenir de toucher à ces matières tant que le moment ne serait pas opportun pour y appliquer le souverain remède de la loi; publiciste, je crois de mon devoir d'aborder de telles questions avant qu'elles deviennent brûlantes.

Trois pouvoirs politiques coexistent en France : l'un, sorti en 1830 de l'élection populaire, mais destiné à se perpétuer par l'hérédité; le second, émanant du premier, avec la garantie de l'inamovibilité; l'autre, se renouvelant à intervalles périodiques et rapprochés.

Les alarmes de l'opinion en face d'un titre qui se posait comme supérieur à son contrôle, les événements consommés, les prestiges évanouis, les garanties réclamées par les intérêts, l'empire des mœurs et les tendances de l'esprit public ne permettent pas de concevoir une royauté dans des conditions plus propres à être acceptée par le grand nombre, que la royauté actuelle; et c'est avec toute raison qu'on a pu la présenter comme la dernière application actuellement possible du principe monarchique en France. Rarement, d'ailleurs, une institution correspondit mieux, par son génie même, aux intérêts dominants qu'elle eut mission de consacrer, et la royauté en 1830 s'est trouvée en communion bien plus intime avec l'esprit de son temps que celle du stathouder de Hollande avec celui de l'aristocratie britannique. Aussi est-elle le pouvoir qui a conquis l'influence la plus décisive et la plus constante depuis le jour où tous les pouvoirs se sont relevés de la sanglante poussière des barricades.

On lui a reproché le besoin de trop faire par elle-même, en se montrant également jalouse et des apparences et des réalités de la puissance. Cette disposition d'esprit a été pour elle la source d'embarras graves et fréquents : on peut douter cependant que l'histoire la lui impute à blâme. La royauté nouvelle avait une terrible partie à jouer dans la France de juillet. Il était difficile qu'elle s'en désintéressât personnellement, lorsque les résultats l'atteignaient d'une manière si directe, et ce n'est pas en s'enveloppant dans les fictions légales de l'irresponsabilité qu'elle fût parvenue à jeter quelques racines, même au XIXe siècle. Un roi fainéant ne fondera jamais une dynastie en France, et dans ce temps-ci plus qu'en tout autre, il n'y a, pour résister à la tempête, que ceux dont le nom peut s'attacher à quelque idée, se lier à quelque durable souvenir.

Plus vous y réfléchirez, monsieur, en dehors de vos idées traditionnelles, plus vous verrez qu'il fallait que la royauté nouvelle eût un système, sous

peine de ne rien exprimer et de disparaître à la première bourrasque. Vous vous êtes quelquefois trouvé en désaccord avec ce système lui-même; vous avez pensé, comme votre cabinet, que, relativement à certains faits extérieurs, il laissait trop au hasard des événements, et ne demandait pas assez à la puissance de la France. Cette croyance, je l'ai pleinement partagée avec vous; mais, quelle que soit mon opinion sur certaines applications de la politique qui prévaut depuis neuf ans, je n'en crois pas le principe moins conforme aux besoins du pays, moins constamment avoué par les intérêts groupés autour d'elle. Cette politique n'a jamais dépassé les limites de son action constitutionnelle, elle a toujours trouvé dans le parlement, même pour ses inspirations les moins heureuses, l'adhésion qui les légitime; elle a donc marché dans ses voies naturelles : aussi, de tous les pouvoirs de l'État, la royauté est-elle le seul qui n'ait guère qu'à les suivre, et dont il n'y ait point à se préoccuper lorsqu'on embrasse l'ensemble de l'organisation sociale.

Mais s'il suffit de confier son avenir à sa prudence, n'en est-il pas tout autrement pour le pouvoir dont l'art. 23 de la charte nouvelle a fait une émanation en quelque sorte filiale de la royauté? Est-il possible de n'être pas frappé, à la vue de ce corps paralysé, du vice d'organisation qui enlève à ses membres jusqu'à la force dont ils étaient individuellement pourvus avant leur accession à la plus éminente dignité de l'État? Voici des hommes de la capacité la plus authentiquement éprouvée : les uns ont reçu vingt fois le baptême électoral dans nos diverses assemblées législatives; les autres sont les restes glorieux de cent batailles, les derniers acteurs de ces grandes scènes qui eurent l'Europe pour théâtre et le sort du monde pour objet; ce qu'il y a d'illustrations dans la science, dans la politique et dans la guerre, d'expériences consommées fournies par tous les régimes, est groupé dans cette assemblée constitutionnellement égale à l'assemblée élective, et dont pourtant la France prononce à peine le nom à l'occasion d'un conspirateur ou d'un assassin jeté de temps à autre à sa justice. La pairie n'a, depuis des années, donné qu'un vote fictif à la loi principale de chaque session, celle des finances; elle n'a pas ébranlé un ministère, encore moins son initiative a-t-elle contribué à former un cabinet, à ce point que, dans les hautes régions de l'ambition parlementaire, on a grand soin de décliner ces honneurs stériles, et qu'on n'hésite pas à s'y faire au besoin représenter par ses branches cadettes. Quel homme confiant dans son avenir et aspirant à une grande fortune politique se laisserait arracher tout vivant du Palais-Bourbon pour goûter la paix du Luxembourg? A qui le palais des Médicis n'offre-t-il pas l'image de ce royal asile où reposent tant de débris mutilés, dans une retraite protégée par la piété publique et embellie par la solitude?

La France pense-t-elle posséder deux chambres législatives parce que des messagers d'État voyagent cérémonieusement d'un palais à un autre? Ne voit-t-elle pas toute la plénitude du pouvoir ballottée depuis neuf ans entre la royauté et la chambre élective, puissantes toutes deux, et peut-être à l'égal l'une de l'autre?

Les conséquences d'un tel état de choses apparaîtront chaque jour plus redoutables, en admettant que les perturbations de ces dernières années ne suffisent pas pour en constater dès à présent toute la gravité. La division du pou-

voir législatif est un axiome dans tous les États libres : s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, ne fût-ce que pour la France, pays d'entraînement et de fougue, qui doit surtout se prémunir contre ses premiers mouvements. La nation n'a pas, on doit le croire, reculé depuis l'an III. Ce que décréta la convention nationale elle-même, comme un premier hommage à l'expérience de tous les peuples, n'a pas cessé d'être une nécessité de premier ordre, une question de vie ou de mort pour le système représentatif.

Ceci, monsieur, n'est nié par personne. Il n'est pas un membre de l'opposition, jusque dans ses rangs les plus avancés, qui comprenne la monarchie constitutionnelle avec une seule chambre. Au sein même du parti républicain, les hommes dont l'opinion peut être de quelque poids, et je citerai ici Carrel, ont toujours reconnu, encore qu'ils ne l'aient pas toujours confessé, la convenance d'une division dans le pouvoir législatif, et la nécessité d'un sénat, dépositaire spécial des traditions gouvernementales. Il n'est donc pas dans le monde politique de doctrine plus universellement professée que celle-là.

Mais en est-il, je vous prie, de moins pratiquée? Les membres de l'opposition qui professent pour elle le respect le plus avoué ne réclameraient-ils pas avec violence, si la pairie s'avisait de mettre un poids dans la balance de nos destinées, si elle rejetait une loi populaire, ou prenait l'initiative d'une mesure réprouvée par la presse? On a pu lui permettre d'ajourner la conversion de la rente, car ceci ne touche à aucune passion, à aucun intérêt politique, peut-être même se trouve-t-on, tout conversionniste qu'on puisse être, avoir au fond de son portefeuille quelques coupons de 5 pour 100. On a pu trouver convenable qu'en repoussant le divorce, elle rendît à la morale publique un hommage qu'on avait eu la faiblesse de lui refuser; mais qu'eût-on dit si la pairie ne s'était pas courbée sous le plébiscite qu'on lui présentait à la pointe des baïonnettes de juillet? Que dirait-on si elle refusait un jour de sanctionner une nouvelle loi électorale, si elle prétendait faire prévaloir dans une haute question diplomatique une autre pensée que celle de la chambre élective? Que dirait-on surtout si elle s'ingérait à démolir aussi les ministères, en organisant, par exemple, contre un cabinet qui n'aurait pas ses sympathies, une coalition dont les éléments ne manqueraient pas, à coup sûr, dans son sein? Si l'on reconnaît dans la chambre inamovible le droit d'agir ainsi dans la plénitude de ses attributions constitutionnelles, il faut dès à présent changer d'attitude vis-à-vis d'elle; si on ne l'admet point, cette chambre n'a plus une existence digne du pays et digne d'elle-même; elle ne répond pas au but de son institution : c'est un embarras pour tous sans être une force pour personne.

Voyez maintenant le contraste, et suivez-en les étranges conséquences. En face de la pairie s'élève une autre chambre riche assurément en talents, en espérances, en vives et légitimes ambitions, mais dont il est licite de ne pas trouver le niveau intellectuel aussi constamment élevé. Cette chambre a tout ce qui convient pour imprimer une impulsion générale aux affaires; mais elle manque trop souvent (comment le méconnaître?) de l'esprit de suite indispensable pour les conduire. La nature même de son génie l'appellerait plutôt à influer sur l'ensemble d'une situation qu'à choisir les instruments actifs du gouvernement. En contact immédiat avec l'opinion nationale, elle sent à l'u-

nisson de cette opinion même; mais le sens si droit qu'elle apporte dans l'appréciation des idées et des intérêts généraux, ne court-elle pas risque de le perdre lorsqu'il s'agit de choisir les hommes? N'est-elle pas visiblement dans l'impuissance de les éprouver et de les connaître? N'est-elle pas dominée par des impulsions et par des manœuvres également propres à fausser la sûreté de son jugement?

Un jeune homme inconnu trouve dans son petit arrondissement soixante-quinze parents, alliés ou condisciples, sur cent cinquante électeurs inscrits qui consentent à lui ouvrir l'accès des affaires publiques, où il reçoit pour mission de soigner en même temps et ses propres intérêts et ceux de ses amis. Il arrive à la chambre, aborde la tribune, et s'y tient bien. Il a grand soin de se placer dans les conditions requises, pour naviguer toujours avec la presse, et recevoir dans ses voiles le souffle quotidien de ses organes. La France ne sait encore rien de lui, sinon qu'il a prononcé quelques discours heureux; elle ignore quel gage il offre à la morale publique par son caractère et par sa vie, de quelle puissance d'application, de quelle prudence et de quelle mesure il peut être doué pour les affaires, et déjà peut-être le voilà ministre. Il dirige, à la tête de l'instruction publique, le mouvement intellectuel d'un grand royaume; il a charge d'y combiner l'ensemble des plus gigantesques travaux; il préside son conseil d'État, choisit ses magistrats, élabore et tranche les plus hauts problèmes de la législation civile et criminelle ou de l'économie politique. Si vous exceptez, et je ne saurais trop vous dire pourquoi, les départements de la guerre et de la marine, il peut, sur le succès d'une session, quelquefois sur le résultat d'une intrigue, aspirer à tous les portefeuilles, conquérir les honneurs qui devraient être le couronnement de toute une existence, la consécration d'une notabilité déjà européenne. C'est ainsi que le pays qui impose le concours ou les épreuves les plus difficiles pour les plus modestes fonctions, et qui tend à généraliser de plus en plus cette pratique salutaire, prend tous ses agents politiques au hasard ou à l'essai, sans autre garantie que des succès de tribune, unis à quelque souplesse dans l'escrime parlementaire.

A de rares exceptions près, les fortunes ministérielles sont chez vous infiniment moins rapides; mais en admettant même la parité, je n'hésite pas à dire que ce que comporte le principe aristocratique de votre gouvernement ne saurait établir de précédent applicable à une société qui entend, comme la nôtre, résoudre pour la première fois le problème d'une hiérarchie fondée sur la valeur dûment éprouvée de chacun.

A la manière dont se passent trop souvent les choses, le pays reste sans garanties sérieuses. En accumulant dans quelques années ce qui devrait remplir toute une vie humaine, on s'est exposé à substituer le savoir-faire à la naissance, à sortir du droit ancien sans s'établir dans le nouveau. Lorsqu'on voit, d'un côté, le plus grand nombre des expériences et des supériorités reconnues, agglomérées dans une assemblée sans puissance sur l'opinion, sans influence d'aucune sorte sur la formation et la chute des cabinets, et que, de l'autre, toutes les ambitions s'organisent stratégiquement pour la conquête et l'exploitation du pouvoir, lorsque la confusion règne au sein de l'une des chambres et que le découragement envahit l'autre, il est manifeste qu'il y a quelque

chose de faussé dans la pratique et d'irrationnel dans la théorie du gouvernement.

D'où vient que l'assemblée élective, plus propre à remuer les idées qu'à discerner les hommes, au lieu d'influer sur l'esprit du système, se préoccupe principalement du personnel, et que la chambre inamovible ne pèse ni sur l'un ni sur l'autre? D'où vient que la pairie n'est guère pour l'opinion qu'une haute juridiction exceptionnelle? Cet abaissement ne tient pas à sa composition; car, bien que la faveur ait pu sans doute y donner accès, chacun rend hommage à ses lumières et aux nombreuses illustrations qui la décorent. Ce n'est pas, d'ailleurs, pour ses membres, une prérogative de peu de poids que l'inamovibilité qui leur est départie, car celle-ci protége tout ce qu'il est donné à la loi de garantir et d'atteindre dans une société où la famille politique n'existe pas. Du mode seul de sa formation provient donc une impuissance destinée à engendrer, pour la royauté, des dangers formidables, si la pairie, lassée d'un rôle peu fait pour elle, osait jamais tenter d'en prendre un autre.

Comment s'étonner des résultats sortis de la conception bâtarde de 1831? Comment n'avoir pas compris que le cabinet de cette époque, qui sacrifiait à regret l'hérédité à des impossibilités par lui estimées passagères, n'entendait donner à la pairie qu'une organisation transitoire pour lui ménager tous les bénéfices de l'avenir? N'est-il pas aussi contraire à la théorie qu'au bon sens de faire émaner un pouvoir politique d'un autre, lorsqu'on aspire à équilibrer des pouvoirs entre eux? Une telle combinaison n'annule-t-elle pas, dans les circonstances ordinaires, tout le bénéfice que la royauté peut attendre d'une chambre haute, en même temps qu'elle exposerait la chambre élective à se voir constitutionnellement anéantie par une royauté puissante, si des circonstances exceptionnelles rendaient jamais à celle-ci une force inattendue?

Lorsque la couronne institue des magistrats pour tous les tribunaux du royaume, personne n'a l'idée de contester sa parfaite compétence dans cette partie de ses attributions; car on sait que la royauté, ou le pouvoir ministériel agissant sous son nom, ne comprend pas la justice autrement que le pays lui-même, qu'elle a tout intérêt à vouloir des magistrats probes, éclairés, diligents. De plus, en rendant ceux-ci inamovibles, la loi les revêt, par respect pour le sacerdoce qu'ils exercent, de la plus haute prérogative qu'elle ait aujourd'hui mission de conférer. Des magistrats nommés à vie par la couronne, en dehors des passions de parti et des intrigues locales, reçoivent donc des garanties en quelque sorte surabondantes pour accomplir leur ministère; ils sont dans les conditions les plus favorables pour fonder leur crédit dans l'opinion publique. Mais il n'en est pas ainsi pour un corps politique participant à la souveraineté. Il est évident que, si l'un des pouvoirs a seul mission d'en choisir les membres, il se gardera d'y faire entrer les adversaires de son système personnel, du moins en nombre suffisant pour en compromettre le succès. S'il y appelait quelques chefs d'opposition, pour les isoler de leurs amis, il devrait s'attendre à des refus aussi calculés qu'auraient pu l'être ses faveurs, et la force des choses le conduirait à circonscrire ses choix dans la sphère des hommes acquis déjà, par leurs convictions bien connues, à sa pensée politique. Une pairie nommée par la royauté ne saurait être qu'un pouvoir de reflet,

qu'une doublure effacée de celle-ci. En vain s'agiterait-on pour y susciter la vie politique, en vain les notabilités du pays s'y trouveraient-elles en grand nombre : le premier résultat des positions fausses est d'ôter à chacun sa force, et c'est le sort des institutions dénuées de tout génie propre de disparaître sans que l'opinion s'en émeuve. Ainsi naquirent, ainsi se sont évanouies les conception de Sieyes au premier rayon du soleil de l'empire.

Le vice de l'organisation de notre pairie est compris par tous les amis de la monarchie constitutionnelle; il n'en est aucun qui ne dise tout bas ce que je ne vois, pour mon compte, nul raison de ne pas dire tout haut. Je comprends autant que qui que ce soit les répugnances du pouvoir et la froideur de l'opinion, lorsqu'il s'agit, à peine sorti des hasards d'une révolution, de rentrer dans une carrière d'expériences législatives. C'est là un sentiment honorable, une crainte salutaire, contre lesquels je n'entends aucunement m'élever; mais encore est-il loisible aux hommes qui regardent comme impossible de détourner le cours logique des idées, de se demander dès à présent dans quelle alternative se trouvera la France lorsqu'éclatera cette grosse question.

Je vous entends répondre qu'il faudra nécessairement opter entre l'hérédité et l'élection. Ceci est rigoureusement vrai, sans être pour cela plus simple, car, s'il n'y a qu'une seule manière de naître, il en est mille pour être élu.

Vous savez depuis longtemps, par des écrits où j'ai dû creuser cette grave question, ce que je pense de l'hérédité de la pairie. Vous n'ignorez pas que je la crois un peu plus impossible encore dans l'avenir que dans le présent, et que je tiens l'établissement d'une pairie viagère pour plus probable dans la Grande-Bretagne que le rétablissement de l'hérédité ne saurait jamais l'être en France. Moins qu'un autre, monsieur, je porte en une telle matière ces passions désordonnées devant lesquelles abdique la raison humaine. Je crois que des hommes prédestinés dès leur enfance à la vie publique se rendent d'ordinaire plus dignes de leur destinée; je sais ce qu'une telle position assure d'indépendance en face des factions comme vis-à-vis du trône; enfin je tiens des pairs héréditaires pour fort capables de procréer des gens d'esprit; j'accorderai même, si l'on veut, que l'hérédité de la pairie n'est pas un privilége, dans le sens populairement odieux de ce mot. Ces concessions faites, j'en réclame une seule à mon tour, c'est que l'hérédité de la pairie est évidemment impossible. Peut-être ses partisans les plus dévoués auront-ils peu d'objections à me l'octroyer pour le présent, en réservant à l'hérédité ses chances éventuelles. Or c'est surtout de celles-là qu'il importe de constater la vanité pour ne laisser s'implanter nulle part de dangereuses espérances. Je tiens donc cette impossibilité pour aussi absolue qu'elle est rationnelle en ce siècle.

La création d'une assemblée politique héréditaire serait en désaccord, non pas seulement avec le principe du gouvernement de 1830, mais avec les bases mêmes de la moderne société française. Ce serait la négation de la doctrine que celle-ci s'efforce de faire prévaloir depuis 1789, le coup mortel porté au gouvernement de la bourgeoisie, tel que nous avons essayé d'en déterminer les conditions. Si elle eut à lutter contre les mœurs dans ses efforts pour organiser un patriciat héréditaire, la restauration n'était pas du moins, dans une telle tentative, en contradiction avec elle-même; mais comment concevoir un gou-

vernement reposant sur des influences essentiellement mobiles et viagères, et qui tenterait de les perpétuer par un mode en opposition directe avec leur principe? Se figure-t-on bien la seconde génération d'un sénat formée des fils de professeurs, de gros banquiers, d'industriels, d'avocats, de députés et de généraux de la garde nationale, honorables et presque uniques notabilités d'un temps de paix, de travail et d'étude? Voyez-vous, monsieur, dans le pays le moins aristocratique qui soit sous le soleil, les talons rouges de la bourse et de la salle des pas perdus se choisissant des devises et se dessinant un écusson? Ce n'est pas à un esprit tel que le vôtre qu'il faut apprendre que les lois consacrent bien les aristocraties existantes, mais qu'il ne leur est pas donné d'en créer, et que si sur le sol britannique, tout imprégné, pour ainsi dire, de cet élément, les illustrations récentes s'unissent sans effort aux illustrations antiques, sur notre terre de France, la poussière seule des champs de bataille sèche vite les lettres de noblesse. Et pourtant, s'il avait pu résister à l'Europe, le gouvernement de Napoléon lui-même n'eût-il pas succombé devant une réaction intérieure contre son aristocratie sans racines, le jour où la France, libre des soucis de la guerre, eût repris sa pente naturelle sur laquelle elle fut violemment arrêtée par l'empire, mais sans en être jamais détournée? Le gouvernement de la bourgeoisie n'imitera pas Napoléon dans ses fautes sans avoir les mêmes excuses; il comprendra que l'épreuve la plus propre à faire jamais remettre en question le titre de la royauté serait une tentative dont la responsabilité remonterait jusqu'à elle-même.

L'introduction de l'élément électif dans la composition de la chambre haute apparaît donc comme la solution finale du problème. Je n'admire pas l'élection en elle-même comme une infaillible manifestation de la suprême sagesse; je sais que des législateurs de l'antiquité ont cru le sort moins aveugle. Mais je n'appartiens pas non plus à ceux qui, à l'aspect des embarras inséparables de ce système, s'écrient que c'est assez de l'avoir au Palais-Bourbon, sans l'introduire au Luxembourg. Un tel raisonnement me paraît de la force de celui de Ferdinand VII, lorsque, sous la constitution de Cadix, sollicité de se prononcer pour le parti bicaméristé, ce prince répondait que c'était déjà trop d'une seule chambre, et qu'il n'en voulait pas deux. Qui ne voit, en effet, que si jamais l'élection est appelée à ranimer la vie politique éteinte au cœur de la pairie, ce sera en modérant par cela même celle de la chambre qui reçoit seule aujourd'hui cette populaire consécration; et qu'il s'agit moins au fond d'augmenter la puissance de ce principe que de la répartir d'une façon plus égale et dès lors moins dangereuse!

A quelle combinaison électorale l'avenir confiera-t-il la formation de la pairie? Là gît toute la question, et, qu'on qui puisse faire, elle ne sera jamais ailleurs.

Vous connaissez la France et vous savez si elle ne donne pas, à bien peu de chose près, tout ce qu'elle est actuellement en mesure de donner; vous savez surtout qu'en faisant des électeurs, on ne fait pas des éligibles. Il est bien difficile de croire qu'en modifiant en quelque chose le cens électoral, qu'en le combinant avec certaines catégories de capacités exprimant des intérêts analogues à ceux que représente le cens lui-même, on arrive à des résultats notable-

ment différents, soit pour la nomination de la chambre élective seule, soit pour la formation de deux assemblées politiques. En livrant la formation d'une pairie élective au corps électoral, on le mettrait probablement dans le cas de renvoyer la législature actuelle en partie double, et la France aurait alors deux assemblées à peu près identiques, et séparées par une simple cloison de sapin. Mieux vaudrait, au reste, cet état de choses que celui dont nous sommes menacés; et je suis, pour ce qui me concerne, tellement préoccupé de l'anéantissement politique de la première chambre, que j'irais, je crois, jusqu'à subir même la gérontocratie de l'an III.

Notre unité gouvernementale interdit le mode d'élection du sénat américain, auquel chaque législature envoie deux membres. Demander, comme la Belgique et comme l'Espagne, le choix de nos sénateurs à des assemblées provinciales, soit directement, comme le fait l'une (1), soit par voie de candidature, comme procède l'autre (2), serait rendre inévitables des choix purement locaux, alors que le but essentiel de l'institution devrait être d'y introduire des notabilités nationales pour faire de la chambre haute comme un degré supérieur d'initiation à la vie politique. En présence de ces difficultés, on pourrait être conduit à placer l'élection de la pairie au centre même des trois pouvoirs législatifs, comme l'essaya la constitution de l'an VIII pour son sénat conservateur (3). Peut-être ne jugerait-on pas impossible de concéder à la chambre inamovible le droit de se renouveler elle-même, avec un certain concours attribué à la royauté. Les corps les plus puissants par la pensée politique se sont ainsi perpétués par leur énergie propre. Rien n'habitue mieux qu'un tel principe à discerner les supériorités, sitôt qu'elles se produisent au dehors, pour les absorber dans son sein; c'est à lui que toutes les sociétés savantes doivent leur puissance sur l'opinion, et nul ne se mettrait plus naturellement en harmonie avec une société aussi avide d'hiérarchie que d'égalité, depuis si longtemps tourmentée du besoin de concilier enfin cette redoutable antithèse.

A ceux qui diraient qu'un tel mode a des inconvénients, ne pourrais-je, monsieur, répondre, avec Machiavel, qu'aucun parti n'en est exempt, et que l'esprit politique n'a jamais consisté qu'à choisir entre les moins graves? Parmi ceux que je suis disposé à reconnaître, je me garderai toutefois de comprendre l'excès de force qu'une telle prérogative donnerait à la pairie. Ce n'est pas en notre temps qu'on peut redouter une force surabondante au sein d'un corps

(1) En Belgique, les sénateurs sont élus dans la même forme et par les mêmes électeurs que les représentants, sous condition d'être âgés de quarante ans et de payer au moins 1,000 florins de contributions directes. (Loi élect. belge, art. 42.)

(2) Les sénateurs espagnols sont nommés par le roi sur une liste de trois candidats, proposés par les électeurs qui nomment les députés aux cortès. (Constit. de 1837, tit. III, art. 15.)

(3) « La nomination à une place de sénateur se fait par le sénat, qui choisit entre trois candidats, présentés, le premier par le corps législatif, le second par le tribunat, le troisième par le premier consul.

» Il ne choisit qu'entre deux candidats, si l'un d'eux est présentée par deux des trois autorités présentantes; il est tenu d'admettre celui qui serait présenté à la fois par les trois autorités. » (Const. de l'an VIII, tit. II, art. 16.)

conservateur. Qu'on se rassure : la pairie, se renouvelant elle-même par l'élection, ne dégénérerait point en oligarchie, car l'hérédité ne lui appartiendrait pas, et ses membres ne se perpétueraient pas plus que ceux de l'Institut dans leur postérité. Vous ne redoutez pas d'ailleurs, je pense, qu'à l'exemple des anciens *freemen* de vos corporations municipales, ils trafiquassent à prix d'argent de l'honneur de siéger au milieu d'eux. Jalousement surveillée par l'opinion et par la presse, en concurrence incessante avec la chambre des députés, dont sa mission consisterait à absorber tous les talents en les marquant l'un après l'autre du sceau gouvernemental par un appel dans son sein, la pairie régénérée ne serait pas plus à redouter pour le pays que pour le trône. Ils sont d'ordinaire modérés, les pouvoirs contraints de puiser leur force dans l'adhésion de l'opinion à leurs choix comme à leurs actes; trop souvent, au contraire, la violence n'est-elle pas l'apanage des pouvoirs faibles? La législative sanctionna le 10 août, le Directoire fit le 18 fructidor, et le ministère Polignac a signé les ordonnances de juillet.

En concentrant l'élection au sein d'un sénat inamovible, bien des questions resteraient sans doute à résoudre. Le nombre de ses membres serait-il limité? Devrait-il être choisi dans des catégories déterminées d'avance par la loi, et ne pourrait-on combiner d'une manière heureuse des dispositions empruntées à des systèmes différents? Je n'assumerai pas, croyez-le bien, le ridicule de présenter un projet de loi sur la matière : dès lors vous trouverez bon que je n'aborde pas les détails, et que je me borne à jeter aux méditations des hommes graves quelques pensées d'avenir. C'est en semant pour lui dans les temps paisibles qu'on évite de moissonner dans la tempête.

Ce qui me préoccupe surtout, ce qui ne peut manquer de vous frapper vous-même, c'est l'urgence d'établir en France quelque gradation dans la carrière aujourd'hui déréglée de l'ambition politique, et de fixer un temps d'arrêt entre les généralités de la tribune et la pratique des grandes affaires. Lier les deux chambres de telle sorte que l'élection fasse passer les hommes politiques de la seconde à la première, et que le mouvement ministériel, aujourd'hui concentré dans une seule assemblée, se partage entre les deux dans une proportion plus naturelle, hiérarchiser la vie de l'homme comme est hiérarchisée chez vous celle de la famille politique : c'est là une tâche gouvernementale et civilisatrice dont l'accomplissement honorera ceux qui seront un jour en mesure de l'accomplir.

La réorganisation de la chambre haute suffira-t-elle pour permettre au gouvernement représentatif de fonctionner avec facilité, et l'application de ce système à des intérêts si différents de ceux pour lesquels il fut primitivement conçu, n'entraînera-t-elle pas dans la suite des temps des modifications plus profondes? Les hommes qui répondraient dès à présent sans hésiter à une pareille question me paraîtraient doués d'une singulière outrecuidance. Sur ce point, bien des conjectures sont permises aux meilleurs esprits, et l'on peut, en conservant une foi inaltérable dans l'idée de 89, penser qu'elle n'a pas encore dit son dernier mot. Êtes-vous curieux à cet égard de théories et d'hypothèses? Je puis vous en fournir de très-spécieuses, peut-être même de très-profondes, dont le seul tort sera de ressembler aux contes bleus que vous savez.

Vous avez dû rencontrer à Londres le baron de N., ancien membre du corps

diplomatique, aujourd'hui député, comme propriétaire d'une terre seigneuriale, à la première chambre des états de l'un des gouvernements de l'Allemagne, homme de savoir et même d'esprit à la manière de ses compatriotes, fort hardi dans ses spéculations, et fort peu effrayé d'être tout seul de son avis. Dans cette tribune, d'où l'Europe assiste à nos débats parlementaires, je liai un jour avec lui une conversation qui, par l'originalité de quelques aperçus, me paraît mériter d'être rapportée.

C'était pendant l'une de ces dramatiques séances où le sort du cabinet était en question, où sept portefeuilles rouges, étalés sur la tribune, semblaient produire sur les partis décomposés l'effet d'une pile voltaïque. Tout était confusion, désordre, crainte contenue, espérance palpitante. « Quelle scène! » me dit M. de N., qui venait d'accomplir dans sa patrie sa paisible mission législative. « A ces paroles enflammées, à ces visages renversés par la colère, ne dirait-on pas qu'il s'agit en ce moment de savoir si vous nous rendrez l'Alsace, ou si vous nous prendrez la rive gauche du Rhin? Jusqu'à quel *crescendo* s'élèverait donc ce tumulte, si la république ou la restauration frappait à la porte, et s'il s'agissait de les repousser ou de les admettre? De quoi est-il pourtant question? De savoir si ces messieurs, que j'aperçois là, auront demain cédé leur place à d'autres. J'ai beau m'interroger, je ne sens ici la présence d'aucune idée; cette brûlante atmosphère n'est imprégnée d'aucune passion politique, et je ne quitterai jamais votre beau pays avec plus de confiance, tant je suis sûr que le lendemain ressemblera trait pour trait à la veille. »

Je ne pouvais trop en cela me montrer d'un autre avis que mon interlocuteur : aussi le laissai-je continuer, heureux de recueillir les impressions d'un étranger dans une telle circonstance. « Cette chambre est pleine de talents; je suis surtout frappé de sa physionomie de jeunesse. Les hommes de trente ans gagnent chaque jour du terrain, et avant peu vous y compterez, je gage, à peine quelques vieillards. Cela est tout simple; on arrive ici pour faire son chemin dans le monde, et non pas du tout quand on l'a fait. Je ne vois rien dans cette enceinte qui rappelle, même de loin, ce nombreux parti des *country gentlemen*, la force du parlement britannique, hommes riches et bien posés dans leur comté, qui, en devenant membres des communes, n'aspirent guère qu'au droit de placer deux initiales après leur nom. J'y trouve bien moins encore ces bourgmestres de nos bonnes villes, heureux de toucher pour leur session quelques *thaler* d'indemnité, et de paraître une fois aux fêtes de la cour. Tout ici respire l'ambition, non pas seulement cette ambition politique, légitime parmi les chefs d'une assemblée représentative, mais cette ambition moins parlementaire que je crois voir graduée sur les visages, depuis l'ambition des parquets de première instance jusqu'à celle du conseil d'État. Il me paraît évident qu'on vient ici dans son intérêt propre beaucoup plus que dans l'intérêt d'une idée. N'essayez pas, monsieur, ajouta le baron de N... en prévenant ma réponse, n'essayez pas de défendre vos compatriotes, car en ceci je ne les accuse nullement.

» Bien peu d'hommes ont aujourd'hui chez vous une existence faite, bien moins encore possèdent cette modération qui permet de vivre à côté de toutes les jouissances d'une civilisation raffinée, sans en éprouver le besoin. Les grandes

fortunes territoriales disparaissent, et les fortunes industrielles sont peu nombreuses dans la plupart de vos provinces. Comment quitterait-on dès lors ses intérêts, ses affections, pour venir, souvent à plus de deux cents lieues de distance, donner gratuitement tous ses soins aux affaires publiques pendant la moitié de l'année, sans aspirer à la seule compensation admise par la probité, l'éventualité d'une position pour les siens ou pour soi-même? Les fonctions gratuites sont l'apanage aussi essentiel qu'exclusif de l'aristocratie. Lorsque Louis XVIII vous donna le gouvernement représentatif, il était tout simple qu'aspirant à la relever en France, il fit du mandat législatif une charge sans indemnité. Mais comment la révolution de juillet n'a-t-elle pas vu que, du jour où le pouvoir passait aux mains d'une autre classe et subissait l'influence d'autres principes, il fallait donner à l'indépendance des députés une garantie nouvelle? » — Ici je m'attachai à expliquer à mon Allemand, dont l'audace réformatrice était très-inattendue pour moi, la convenance de circonscrire, par des sacrifices pécuniaires et par un cens d'éligibilité, le nombre des médiocrités dont les menées obséderaient sans cela les colléges électoraux. J'ajoutais qu'il était difficile de comprendre une assemblée politique votant l'impôt sans que ses membres dussent en supporter leur part, et que le cens d'éligibilité était, dans la pensée de la loi, ce gage d'indépendance qu'il réclamait avec raison pour les mandataires du pays. — « Mais, me dit M. de N..., votre cens d'éligibilité est une illusion, s'il s'agit de garantir aux candidats une existence vraiment libre. Osez le quadrupler, ou sachez le supprimer complétement : c'est le seul moyen d'entrer dans un ordre vrai; autrement vous aurez les inconvénients des deux systèmes sans aucun de leurs avantages. Quant à la crainte de voir des hommes sans valeur et sans moralité se présenter à vos comices électoraux, j'en suis, je l'avoue, infiniment plus touché; car je n'admets pas, avec vos démocrates, que la liberté consiste dans la faculté laissée aux peuples de faire des fautes. Je ne comprends les faits politiques que comme le reflet des idées; il faut que votre constitution se pose un but à elle-même, et qu'elle sache embrasser tous les phénomènes dans une large et vivante synthèse. Je ne repousse donc aucunement vos conditions préalables de candidature, mais je les voudrais plus en harmonie avec les principes qui vous régissent. Je siége aux états parce que mes pères, anciens seigneurs immédiats, m'ont laissé une terre noble ayant droit de représentation. Rien de plus logique, puisque le droit est chez nous étroitement lié au sol, comme une modification à la substance; mais ici, où vous prétendez mettre le pouvoir au concours, je voudrais un gage de lumières que ne vous donnent pas à coup sûr vos 500 francs d'impôt. — Voudriez-vous donc, m'écriai-je, faire passer des examens aux députés comme aux candidats pour l'école polytechnique? — Et pourquoi pas? reprit le baron avec un imperturbable sang-froid; pourquoi votre droit d'éligibilité, au lieu de s'appuyer sur un fait sans signification réelle, ne résulterait-il pas d'une aptitude constatée, par exemple, l'obtention de grades académiques? On remue chaque jour dans cette enceinte les plus hauts problèmes du monde intellectuel et social; on discute le budget de la justice, des cultes, de l'université, des finances, et tout cela se vote sans que la conscience publique soit édifiée sur la compétence de vos législateurs. — Faudrait-il donc qu'avant d'aspirer

à la chambre, chacun eût dans sa poche ses parchemins de docteur en droit, de licencié ès-lettres ou de bachelier en théologie? A ce compte, je craindrais qu'il y eût en France moins de candidats que de députés à élire. — On statuerait par une loi transitoire et des dispositions à long terme. — Fort bien, repartis-je; mais, pour être conséquent avec votre doctrine, ne faudrait-il pas aussi que les docteurs en droit ne votassent jamais que sur le budget de la justice, et les bacheliers en théologie que sur celui des affaires ecclésiastiques? Quant au budget de la guerre et de la marine, je vois, à la manière dont vous y allez, que vous nous condamnez tous, comme début à la carrière législative, à faire, le sac sur le dos, une campagne de trois ans, et un voyage aux grandes Indes en qualité de mousses. » Les Allemands ressemblent presque tous à J.-J. Rousseau, qui ne trouvait de réponse aux objections que la plume à la main. Mon homme se tut, et nous nous séparâmes.

Quelques mois après je retrouvai le baron de N... au Luxembourg pendant la lumineuse discussion à laquelle donna lieu la proposition de M. le baron Mounier sur l'organisation de la Légion d'honneur. Il prêtait à ces débats sévères une attention religieuse. C'était visiblement ainsi qu'il comprenait le gouvernement représentatif, et son génie, plus universitaire que politique, se complaisait dans cette sphère haute et sereine. M'ayant aperçu, il vint reprendre une conversation que quelques plaisanteries avaient brusquement interrompue. Les évènements avaient, disait-il, confirmé toutes ses prévisions au delà même de son attente. Il était désormais constaté, pour tout esprit non prévenu, qu'un vice organique existait dans nos institutions constitutionnelles; il était démontré que, tant que la chambre élective disposerait des portefeuilles, la France ne sortirait pas de la crise, à bien dire permanente, que la sauvage tentative du 12 mai avait seule suspendue pour bien peu de temps. Dans ses sombres prophéties, M. de N... voyait déjà les intérêts matériels aux prises avec ceux de la liberté, et si je ne l'avais interrompu, il m'aurait, je crois, fait voir en perspective la garde nationale de Paris remplaçant les grenadiers du général Bonaparte dans un nouveau 18 brumaire.

Dans sa fureur contre la chambre élective, dans son indignation surtout contre l'alliance qui avait introduit de si graves perturbations dans son sein, c'était à la pairie seule qu'il commettait pour l'avenir le soin de fournir des ministres à la royauté; là seulement il trouvait et l'esprit et les conditions d'un gouvernement, et dans ses élucubrations législatives, je crus comprendre que la mission de la chambre des députés se dessinait, pour lui, d'une manière analogue à celle du tribunat. Il était plein d'admiration pour Sieyes, dont il venait d'étudier la pyramide constitutionnelle; il déclarait que ni cet homme ni son œuvre n'avaient été compris, et que, quelque affamée que la France pût être de repos, elle serait bientôt conduite à remanier ses lois pour les mettre en harmonie avec ses intérêts comme avec ses mœurs. Peut-être, retiré dans ses terres, M. de N... nous prépare-t-il aujourd'hui une constitution.

J'espère que nous n'en aurons pas besoin, et qu'il en sera pour ses peines. Pensez-vous cependant que de telles idées traversant une haute et sympathique intelligence, que d'autres rêves plus hardis conçus par des âmes plus ardentes ne donnent pas beaucoup à réfléchir? A l'aspect des désordres qu'entraîne

chaque année le jeu de nos institutions, n'est-on pas conduit à se préoccuper de l'avenir, et lorsqu'on voit la machine politique fonctionner à si grand'peine dans un temps prospère et par des jours de calme, ne doit-on pas trembler en songeant à la première tempête ?

Je le répète, monsieur, je ne suis pas novateur de ma nature ; mais je persiste à croire que des hommes auxquels seraient permis *le long espoir et les vastes pensées* n'estimeraient pas faire une œuvre de haute politique en se croisant les bras dans l'immobilité du *statu quo*. Le nôtre n'est pas sans doute aussi sensiblement compromis que celui de l'Orient, si longtemps professé comme un dogme politique. Mais aux yeux des hommes de sagacité, la bataille de Koniah et même celle de Nézib étaient-elles donc nécessaires pour apprécier la valeur du *statu quo* oriental? Travaillons à ce que les événements ne nous surprennent pas de la sorte, améliorons nos lois pendant qu'il nous est donné de dominer le mouvement qui nous entraîne, et par crainte des révolutions ne leur frayons pas des voies plus faciles.

Le parti conservateur s'est malheureusement organisé en France autour d'un mot plutôt qu'autour d'une idée. Chez vous, monsieur, cette dénomination présente un sens lucide et complet. Le but du parti auquel elle est appliquée n'est pas seulement de conserver certaines formes extérieures, un roi, des lords et des communes ; il y a derrière ces vieilles institutions une masse compacte d'intérêts organisés, une législation civile fondée sur un seul principe, des universités et une puissante Église dont l'existence politique est légalement reconnue, un système entier d'administration et de justice locale fondé sur les tenures territoriales; les conservateurs d'Angleterre s'entendent donc parfaitement sur chaque question aussi bien que sur toutes les questions à la fois. Il n'en est pas ainsi en France, et c'est pure chimère que d'aspirer à y fonder un système durable sur le principe exclusif de la conservation politique. On n'est, chez nous, conservateur que par crainte des révolutions. Ce sentiment cesse-t-il un moment d'agir, chacun suit la pente naturelle de sa pensée, l'entraînement de ses passions personnelles.

Si ceci avait besoin de preuves, n'en trouverait-on pas de surabondantes dans de récents événements parlementaires ? Avec qui ont marché les chefs du parti conservateur, ceux dont les efforts les plus soutenus avaient eu pour but de l'organiser? Dans quels rangs ont-ils trouvé leurs alliés et leurs adversaires ? Quelle puissance reconnaître, après un si éclatant exemple, à une idée qui aboutit à de tels résultats? Où gît en France cette foi profonde aux institutions du pays, le respect du passé confirmé par tous les intérêts du présent, par les enseignements sacrés de l'enfance, et par les patriotiques souvenirs de toute la vie? Sachons envisager notre position de sang-froid et sous toutes ses faces ; ne faisons pas d'un mot un talisman sans puissance. La première condition pour gouverner avec quelque durée et quelque gloire la société française, c'est de conquérir sur les factions les idées dont elles pourraient plus tard abuser contre le pouvoir; la seule politique habile et vraiment conservatrice est celle qui ne se laisse pas devancer par les partis non plus que surprendre par les événements.

Dans une prochaine lettre, monsieur, nous étudierons, sous ce point de vue, l'ensemble de notre système électoral.

L. DE CARNÉ.

# GOETHE.

## SA VIE, SA CORRESPONDANCE.

### III.

Tout, chez Goethe, semble concourir à l'harmonie. La science aide la poésie et la poésie aide la science; le naturalisme alimente l'inspiration et la féconde, et de son côté l'inspiration illumine le naturalisme : de là *Faust*, la *Théorie des couleurs*, la *Métamorphose des plantes*, et tant d'autres livres que ni Spinoza, ni Schiller, ne pouvaient écrire, splendides hypothèses échappées du chaos sur les ailes d'or de l'imagination. La poésie de Goethe est la fleur magique épanouie sur l'arbre de science. C'est grâce à ces tendances de son génie, à ce double instinct essentiel, qu'il embrasse du même coup et dans leur ensemble le sujet et l'objet, le monde extérieur et le monde intérieur. Telle est sa facilité de percevoir et de formuler, que chaque vision qu'il a s'incarne aussitôt et devient une image, et qu'à peine évoquée, chaque image se confond pour lui dans la nature. Quelque influence que l'art exerce sur son esprit, le sentiment de la nature le possède à un plus haut degré. Toutes ses réflexions, toutes ses recherches ont la nature pour objet; jour et nuit il la contemple, il en est jaloux, il l'aime jusqu'à la magie ; on dirait un amant qui magnétise sa maîtresse pour surprendre, dans l'ivresse du sommeil, les mots qu'elle refuse de laisser échapper dans la plénitude de la raison. La vie intérieure surtout le frappe, il porte le flambeau de son intelligence dans les abîmes les plus inexplorés, et s'entoure des forces mystérieuses qu'il conjure, non comme l'alchimiste avare pour connaître la recette de l'or, mais dans un but plus noble et plus beau, le seul qui soit digne de sa vocation et de notre temps :

celui d'agrandir le domaine de la pensée. Aussi je n'hésite pas à le proclamer, le sentiment qui domine cette grande âme, sa passion la plus vraie, sinon l'unique, c'est l'amour de la nature ; l'amour de l'art ne vient qu'après. Voici, du reste, un fragment qui en dira plus là-dessus que tous les commentaires ; je le tire d'une lettre que Goethe écrivait de Rome à la grande-duchesse Louise de Weimar.

« Le moindre produit de la nature a le cercle de ses perfections en soi. Pourvu que j'aie des yeux pour voir, je puis découvrir les rapports, et me convaincre qu'au dedans d'un petit cercle, toute une existence véritable est renfermée. Une œuvre d'art, au contraire, a sa perfection hors de soi ; la meilleure partie repose dans l'idée de l'artiste, idée qu'il n'atteint que rarement ou, pour mieux dire, jamais ; le reste, dans certaines lois reconnues qui dérivent de la nature, de l'art et du métier, mais qui sont toujours moins faciles à comprendre et à déchiffrer que les lois de la vivante nature. Dans les œuvres d'art, il y a beaucoup de tradition. Les œuvres de la nature sont toujours comme une parole de Dieu fraîchement exprimée. »

Le génie de Goethe rayonne donc à la fois sur la vie de la nature et sur la vie de l'âme : il prend ici les parfums, les vapeurs, les cent mystères qui se dégagent à tout moment des entrailles de la terre ou des brouillards de l'air ; là, les passions, la force, la réalité humaine. La science elle-même, grâce à des secrets dont lui seul connaît l'usage, trouve en ses mains l'indépendance et la pleine liberté de l'art. Il tient du ciel le don de s'élever en un clin d'œil du particulier au général, de renouer ce qui semblait séparé, de donner à chaque apparition irrégulière sa forme légitime. Aussi ses heures d'études sont fécondes, on dirait que la nature ne sait pas résister à ses souveraines investigations. « Je laisse, disait-il un jour, je laisse les objets agir paisiblement sur moi ; ensuite j'observe cette action et m'empresse de la rendre avec fidélité. Voilà tout le secret de ce que les hommes sont convenus d'appeler le don du génie. » Excellente recette, en effet ! mais n'admirez-vous pas avec quelle bonhomie, voisine du persifflage, Goethe la donne ? Voilà tout son procédé, libre qui veut de s'en servir ; il aspire, il respire ; quant au travail intérieur, il s'accomplit sans gêne, sans effort, presqu'à son insu ; demandez à l'eau des fleuves pourquoi elle est bleue ou verte, et comment elle fait pour se teindre d'azur ou de pourpre, et l'eau des fleuves vous répondra : Je passe sous le firmament, voilà tout.

L'activité de cet homme embrasse toutes les directions de la science humaine. Il mène de front l'astronomie, la minéralogie, l'histoire naturelle, la poésie, la critique et le droit. Pas un instant, dans cette vie, qui ne soit donné à la pensée. Goethe tient son cerveau comme on ferait d'un palais de marbre ; il veille à ce que l'air circule, la lumière se répande, et, si le moindre échec survient, il le répare de façon que jamais la ruine n'arrive. Aux heures de loisir, la fantaisie se marie dans son cerveau à la science : hyménée sublime d'où naissent, comme autant d'Euphorions merveilleux, toutes ces hypothèses dont il sème les champs ténébreux de la métaphysique. Tantôt vous le trouvez occupé d'un granit antédiluvien, tantôt d'une monnaie antique, et cherchant dans les traits de quelque grand personnage historique le secret de ses actes.

Il observe, il contemple, il s'étudie à surprendre la nature sur le fait, et le moindre objet lui devient, en ce sens, d'un prix inestimable.

Quiconque désirait se faire bien venir de Goethe n'avait qu'à lui rapporter de ses voyages quelque morceau curieux d'histoire naturelle. La mâchoire d'un ours marin ou d'un castor, la dent d'un lion, la corne roulée en spirale d'un chamois ou d'un bouc, toute chose qui s'éloignait, ne fût-ce qu'en partie, de la classification actuelle, suffisait pour le rendre heureux et le tenir des semaines entières en contemplation, en émoi. C'était alors comme s'il eût reçu la lettre d'un ami retenu dans quelque contrée lointaine, et dans la joie de son cœur il faisait part à tous de cette lettre dont il comprenait le sens mystérieux. « Il arrive souvent, disait-il un jour en pareille occasion, que la nature nous raconte certains de ses secrets contre son gré; toute chose est écrite quelque part, il s'agit seulement de la trouver; par malheur nous la cherchons souvent où elle n'est pas. De là l'obscurité sibylline, les ténèbres, l'incohérence de notre contemplation de la nature. La nature est un livre qui contient des révélations prodigieuses, immenses, mais dont les feuillets sont dispersés dans Jupiter, Uranus et les autres planètes. »

Le temps était pour lui le plus précieux élément; il le réglait avec méthode, et savait l'employer comme personne au monde. Dans les mille détails dont il se préoccupait sans cesse, jamais il ne perdait, pour un instant, le fil de la spéculation philosophique ou de l'œuvre poétique en travail. — Un jour, pendant qu'un souverain d'Allemagne lui rendait visite, il trouva moyen de se dérober quelques minutes au royal entretien et d'aller dans son cabinet tracer à la hâte sur le papier une idée qui lui était venue tout à coup pour son *Faust*.

« Le jour est infiniment long, disait-il; seulement on ne sait ni l'apprécier, ni le mettre à profit. » On ne peut se faire une idée de l'amour inouï qu'il avait pour l'ordre et la régularité ponctuelle en toute chose; c'était presque une manie. Non content de classer chaque mois en d'épais volumes, et selon la date, d'une part, toutes les lettres qu'il recevait, de l'autre, les brouillons ou les copies de celles qu'il écrivait, il tenait encore des tablettes périodiques où se trouvaient mentionnés, jour par jour, heure par heure, ses études, ses progrès, ses relations personnelles, et dont il faisait, au bout de l'an, une sorte de résumé synthétique (1). Cet esprit méthodique s'étendait jusqu'aux plus

(1) C'était sur ces registres que Goethe portait chaque soir les noms des étrangers de distinction venus de tous les points de la terre pour lui rendre hommage, ainsi que les faits intéressants qu'il ne manquait jamais de recueillir, provoquant chacun sur ses voyages, ses observations, ses études. Quelques heures d'entretien suffisaient à Goethe pour s'approprier ce que ses interlocuteurs n'avaient pu acquérir qu'en plusieurs années d'études. Puis, lorsque la conversation tombait, lorsque l'aigle commençait à voir le fond du cerveau qu'il tenait en ses serres, on se quittait, et le pèlerin racontait, au retour, le calme silencieux de cet homme, qui l'avait laissé parler seul si longtemps; et pendant trente ans, cela continua ainsi : les hommes venaient à Goethe par troupeaux. — « Un jour, dit Frédéric de Müller, je lui présentai un ancien gouverneur de la Jamaïque et sa femme; la conversation fut vive, animée, intéressante au plus

petits détails. La moindre lettre d'invitation devait être écrite nettement, pliée et scellée avec le plus grand soin. Toute absence de symétrie, une tache, une ligne de travers, lui était insupportable. Il suffisait d'un cadre de mauvais goût ou d'un simple pli dans la marge, pour corrompre les jouissances qu'il pouvait avoir en face de la plus belle gravure; car il fallait que tout ce que l'entourait ou qui sortait de lui fût et se maintînt à l'unisson avec la clarté sereine de sa vue extérieure, et rien ne devait troubler l'harmonie de ses impressions.

La seule distraction qu'il se donne consiste à changer d'activité ; et lorsqu'on lit les tablettes qu'il dictait chaque jour, lorsqu'on le voit encore, dans la vieillesse la plus avancée, levé dès l'aube, ne jamais s'interrompre, poursuivre en paix la série de ses occupations quotidiennes, passer des travaux littéraires à la correspondance, de la correspondance à l'expédition des affaires courantes, se rendre compte des produits et des œuvres d'art, lire tout ce qui s'écrit en Europe, on a peine à comprendre comment, dans une journée si pleine et si complète, il trouve encore quelques instants à donner à ses amis, aux étrangers qui le visitent. A la vérité, quelquefois, n'y pouvant plus suffire, il prend le parti de s'enfermer, de vivre en reclus; mais sa résolution ne dure guère, et bientôt il sent de nouveau le besoin de se trouver en contact avec le monde, de savoir quels sont, de près ou de loin, les intérêts du jour, de ne pas devenir enfin, comme il le dit lui-même, une momie vivante. « Parle-moi du passé et du présent, parle-moi surtout du moment actuel, écrit-il à Zelter; car, bien que je lève mes ponts-levis et continue à me fortifier, on n'en doit pas moins veiller pour moi sur ce qui se passe au dehors. »

Il appartenait tout entier au sujet qui l'occupait, s'identifiait avec lui, et savait, lorsqu'il s'imposait quelque grande tâche, éloigner de son chemin

haut point; les heures s'écoulèrent rapidement. Or, après des années, voici ce que je trouve noté sur ses tablettes à la même date : « Aujourd'hui j'ai été fort heureux de » faire la connaissance de lord et de lady ....., et de trouver ainsi l'occasion de réca- » pituler avec profit tout ce que je savais sur l'état de la Jamaïque. » C'est ainsi qu'il se faisait raconter, par un capitaine de la marine britannique, la bataille de Trafalgar jusque dans ses moindres détails. — Il s'informe de tout, veut tout voir, tout apprécier, tout connaître; et cet intérêt singulier qu'il prend aux moindres découvertes de l'industrie, de la technique, de l'histoire naturelle, bien loin de s'affaiblir, grandit encore avec l'âge. Qu'il s'agisse d'une chaussée, d'une église, d'un palais, ou tout simplement d'une école, il se procure les plans et les étudie avec un soin minutieux. Les entreprises hardies, surtout le tunnel de Londres, le canal d'Érié en Amérique, l'attirent irrésistiblement ; il consulte les cartes, les dessins, les descriptions de toute espèce, et se rend compte des difficultés aussi bien que des chances de succès. — Les fouilles entreprises par Glenk avec tant de divination et de persévérance, à la recherche du sel minéral, fournissent à son génie l'occasion de se répandre en riches problèmes géologiques. Puis, quand tout a réussi, il salue le succès de l'homme qui donna aux États de Weimar les salines de Stotternheim par un poëme qui, tout en célébrant la victoire de la science et de la technique sur les gnomes et les kobolds ennemis, célèbre aussi le triomphe du poëte sur la matière la plus ingrate qui se puisse imaginer.

toute idée étrangère. « Dans les mille choses qui m'intéressent, dit-il, il y en a toujours une qui se constitue au centre, en planète souveraine ; dès lors tout le reste gravite à l'entour jusqu'à ce qu'il arrive à ceci ou à cela de se faire centre de même. » Cependant cette concentration momentanée ne lui réussissait pas toujours ; alors il avait recours aux moyens extrêmes, rompait violemment avec le monde, et s'interdisait toute communication au dehors; puis, lorsqu'il s'était délivré, dans la retraite, de ces torrents d'idées qui grondaient en lui, on le voyait reparaître. Libre, heureux, accessible à tous les intérêts du jour, il renouait le fil des relations agréables, et se baignait dans le frais élément d'une existence élargie par son activité, jusqu'à ce que, le moment venu de quelque autre métamorphose intérieure, il se retirât de nouveau dans son cloître. C'est ainsi qu'il s'enferme six mois, cherchant comme Paracelse dans des études mystérieuses la solution du grand problème; la vérité qu'il entrevoit, il la garde en lui-même, et s'efforce de trouver, par des expériences sans nombre, le moyen de la révéler au monde. Sa grande étude, le mobile et le but de ses spéculations expérimentales, c'est, je le répète, la science de la nature. Il y a de l'alchimiste dans Goethe. Au XVe siècle, il n'eût pas écrit *Faust*, il l'eût été. Je ne prétends pas dire que Goethe demeure indifférent à sa gloire poétique; mais un fait certain, c'est qu'il ressent plus d'orgueil d'une théorie que d'un poëme, d'une chose découverte que d'une chose imaginée. Et qu'on ne pense pas qu'il joue ici la comédie, et cherche, comme lord Byron, à se divertir des hommes en affectant de trouver le signe de sa force partout ailleurs que là où Dieu l'a mis. Cette prétention chez Goethe est sincère, honnête, et se fonde après tout sur des motifs incontestables, mais dont l'immensité de sa gloire littéraire a rendu la légitimité moins apparente. Qu'on se l'explique ou non, là est la grande affaire de son amour-propre; il demande si Cuvier est content avant de s'informer s'il a satisfait Schiller ; dans les dernières années de sa vie, rien ne lui réjouit l'âme comme de voir la *Théorie des couleurs* grandir avec le temps dans l'opinion, et gagner peu à peu d'importants suffrages à l'étranger. Aucune distraction, ni les charmes de la plus agréable compagnie, ni les plus vives jouissances que l'art procure, ne sauraient le détourner de sa contemplation. Ainsi nous le voyons, en Sicile, poursuivre parmi les ruines d'Agrigente son idée sur la métamorphose des plantes ; à Breslaw, étudier l'anatomie comparée au sein du menaçant appareil de la guerre ; en Champagne, au milieu des dangers et de l'épouvante, comme devant Mayence sous la foudre du siége, s'occuper des phénomènes chromatiques, oubliant dans le *Traité de physique* de Fischer tous les fléaux du moment (1).

(1) Une chose qui frappe chez Goethe dès ses premières années, c'est l'union intime et paisible de deux facultés habituées à se combattre ; je veux parler d'une fantaisie productive, luxuriante, et d'un sens naturel qui trouve la vie et l'action partout, et partout brûle d'y entrer. Cet amour inaltérable de la nature et de l'œuvre pratique enlace toute son existence, et dirige vers le réel l'activité souvent inquiète de son esprit ; il est en lui le contre-poids et la sauvegarde des passions. Ainsi, dès l'enfance, en même temps qu'il s'entoure d'un monde imaginaire et remplit l'air de fic-

On a beaucoup reproché à Goethe le peu de part active qu'il a prise aux affaires politiques de l'Allemagne, et l'attitude réservée où il s'est toujours tenu vis-à-vis des événements lui a valu, de son vivant, d'amères récriminations qui, sitôt après sa mort, n'ont pas manqué de tourner à l'invective. Franchement, que pouvait-il faire? Ministre du grand-duc Charles-Auguste, admis dans son conseil privé, voulait-on qu'il ouvrît les États de Weimar aux idées alors envahissantes et se mît à la tête d'une sorte de république-modèle à l'usage de la jeune Allemagne? C'eût été là, pour le grand poëte, une glorieuse tentative, et dont riraient bien aujourd'hui ceux qui lui reprochent son indifférence avec le plus d'amertume! Avant tout, il faut considérer les forces dont on dispose et proportionner son activité à la mesure du cercle où elle se développe. Permis à quelques esprits faux et turbulents de croire qu'on se passe de l'occasion et qu'il suffit pour changer le monde d'une volonté énergique : le génie, lui, a ses raisons pour agir autrement; n'est pas révolutionnaire qui veut. D'ailleurs la position de Goethe à Weimar n'a rien de politique. Le grand-duc Charles-Auguste reconnaît l'éminence du génie et la consacre par les honneurs; mais cette investiture n'a rien d'officiel vis-à-vis de la politique européenne. Goethe est ministre de l'art, ministre de la science à Weimar; il

tions poétiques, on le voit s'intéresser au mouvement de la ville industrieuse et commerçante où il est né. Il aime à se trouver au milieu de toutes les conditions, à s'identifier avec les existences étrangères, et poursuit, à travers les métiers et les professions, la connaissance des hommes et la conquête des ressources techniques. Il cherche non moins activement à se rendre compte de tous les imposants phénomènes qu'il rencontre dans la nature. Il parcourt les bois et les montagnes avec ravissement, et tout ce qu'il aperçoit lui devient aussitôt *image* (dans le sens de Platon). Ce qu'il conçoit avec tant de chaleur, il s'efforce de le reproduire au dehors, de le représenter, et le dessin, la plus morale de toutes les dextérités, *die Sittlichste aller Fertigkeiten*, comme il l'appelle, le dessin devient l'organe de ses intelligences avec la nature, la langue symbolique de sa contemplation intérieure. « Nous parlons trop, nous devrions moins parler et plus dessiner. Quant à moi, je voudrais renoncer à la parole, et, comme la nature plastique, ne parler qu'en images : ce figuier, ce serpent, ce cocon exposé au soleil devant cette fenêtre, tout cela, ce sont des sceaux profonds, et qui saurait en déchiffrer le vrai sens, pourrait à l'avenir se passer de toute langue écrite ou parlée. Il y a dans la parole quelque chose de si inutile, de si oiseux, je voudrais dire de si ridicule, que la terreur vous prend devant le calme sévère de la nature, et que son silence vous épouvante, lorsque vous vous trouvez vis-à-vis d'elle, devant quelque pan de granit isolé ou dans la solitude de quelque montagne antique.

» Tenez, ajoutait-il en montrant une multitude de plantes et de fleurs fantastiques qu'il venait de tracer sur le papier tout en causant, voici des images bien bizarres, bien folles, et cependant elles le seraient encore vingt fois plus, qu'on pourrait se demander si le type n'en existe pas quelque part dans la nature. L'âme raconte, en dessinant, une partie de son être essentiel, et ce sont précisément les secrets les plus profonds de la création qui, en ce qui regarde sa base, repose sur le dessin et la plastique, qu'elle évente de la sorte. » (*Goethe aus näherm personlichem Umgange dargestellt.*)

gouverne l'institut, la bibliothèque, le jardin botanique et les musées (1); mais son activité ne s'étend pas au delà. Quand Goethe veut parler à l'Europe, ce n'est point par des notes diplomatiques qu'il le fait, mais par des chefs-d'œuvre de toute espèce. D'après cela on peut concevoir sans peine le soin qu'il met à tenir, loin de tous les bruits du jour, l'élément sacré de sa pensée, comme à ne jamais descendre dans l'arène de la discussion du moment. Rien ne lui va moins que cette activité politique qui s'accommode mal avec le calme olympien de son esprit et dont son œil n'entrevoit pas les fins. Au point de vue où il s'est placé, l'histoire lui apparaît comme une lutte incessante de nos passions et de nos folies avec les intérêts généreux de la civilisation. Aussi les sympathies secrètes de son cœur sont pour l'autorité. Goethe aime surtout l'ordre dans la force; quoi qu'on puisse dire, le génie est absolu, la division et le partage lui répugnent.

En ce sens, Goethe regardait l'ordre et la légalité comme les bases de la vie sociale. Et là seulement où le développement intellectuel et moral se trouvait arrêté dans ses progrès, où l'exploitation légitime des forces de la nature ne pouvait aboutir, où les plus nobles biens de l'existence étaient soumis au jeu des passions déchaînées, à la domination de la force brutale, là seulement était pour lui la vraie tyrannie, le despotisme insupportable. Jamais il ne s'écartait de ces principes qu'il servait de sa parole et de sa plume, dévoilant, dans leur misère et leur néant, le faux, le vulgaire et l'absurde, s'alliant aux esprits élevés et droits, proclamant sans cesse et partout cette liberté de la pensée et de la volonté intelligente, qui sont les plus nobles droits de l'humanité. Du reste, ses observations sur la politique ne se produisent jamais dans ses œuvres que sous une forme mystérieuse et symbolique; il n'y a guère que dans *Wilhelm Meister* et les *Aphorismes poétiques*, qu'on les trouve exposées clairement, et mises en lumière; encore fait-il ses réserves et se garde-t-il bien de les vouloir donner pour une recette universelle. L'attitude que Goethe prend vis-à-vis des événements est toujours imposante et froide. Il envisage la politique du point de vue de l'histoire, bien plus que de la polémique. Allemand de Francfort, la vieille ville impériale, ami intime de Charles-Auguste, à ses yeux le gouvernement est une harmonie qui résulte des droits du souverain et

(1) Le grand-duc de Weimar avait réuni tous les musées, ainsi que tous les instituts de science et d'art, en un seul département, dont la direction souveraine était confiée à Goethe. Les fragments d'une lettre que Goethe écrivait de Rome à Charles-Auguste mettront le lecteur au courant des rapports d'intimité qui existaient entre le poëte et le prince : « S'il m'est permis de vous exprimer ici un souhait que je forme pour mon retour, je vous dirai que j'aurais l'intention, sitôt mon arrivée, de visiter tous vos États en étranger, et d'étudier vos provinces avec des yeux tout fraîchement ouverts et l'habitude des hommes et du pays. Je pourrais ainsi me faire un nouveau tableau à ma manière, acquérir une idée complète des choses, et reconnaître quels genres de service votre bonté et votre confiance seraient en mesure d'exiger de moi. Mon cœur et mon esprit sont avec vous et les vôtres, et cela quand les débris d'un monde pèseraient de l'autre côté de la balance. L'homme a besoin de peu : l'amour et la sécurité des relations avec ceux qu'il a choisis et auxquels il s'est une fois donné lui sont indispensables. »

des devoirs du peuple, menés avec intelligence et dignement compris. Quant à l'intervention de la force, il en a horreur presque à l'égal du radotage passionné des partis; l'une trouble le calme de l'existence, l'autre en abolit le sérieux. Rien ne l'afflige et ne le désespère comme de voir l'esprit d'inconstance et de frivolité toucher aux choses grandes, importantes, fécondes. On sait de quelle manière il reçut Mme de Staël, qui, après lui avoir annoncé la trahison de Moreau, lui demandait de changer de sujet et de passer à de plus agréables entretiens. « Vous autres jeunes gens, disait-il, vous vous remettez vite, lorsque par hasard une explosion tragique vous frappe momentanément; mais nous, vieillards, nous avons toute raison de nous garder de ces impressions qui nous affectent puissamment et ne font qu'interrompre sans profit une activité conséquente. » Dans une autre circonstance, il écrit à une de ses jeunes amis : « Peu importe le cercle dans lequel un homme noble agit, s'il le connaît exactement, et s'il le sait remplir. De ce que l'homme ne peut agir, il ne faut pas qu'il se tourmente et cherche une prétendue action au delà du centre où Dieu et la nature l'ont placé. Toute précipitation est funeste : je ne sache pas qu'on ait jamais trouvé de grands avantages à franchir les degrés moyens, et cependant aujourd'hui tout est précipitation; on ne voit que gens disposés à n'agir que par soubresauts. Faites le bien à votre place, sans vous inquiéter de la confusion qui, près ou loin, perd le temps de la plus déplorable manière; bientôt les indifférents se rallieront à vous, et la confiance et les lumières, s'étendant à mesure, vous formeront d'elles-mêmes un cercle qui grandira toujours. »

Et quelle statistique de l'intelligence pourrait énumérer les cercles infinis que Goethe a tracés de la sorte pendant le cours de son infatigable existence. Autour de lui tout s'anime, prend vie, et s'habitue à l'activité saine. Il éveille l'émulation, maintient chacun dans sa sphère, et proclame jusqu'à la fin, par son exemple, la souveraineté de l'ordre, de la fermeté, de la persévérance. « Il n'y a que deux routes pour atteindre un but important et faire de grandes choses, disait-il souvent : la force et la persévérance. La force ne tombe guère en partage qu'à quelques privilégiés; mais la persévérance austère, âpre, continue, peut-être mise en œuvre par le plus petit et manque rarement son but, car sa puissance silencieuse grandit irrésistiblement avec le temps. »

Sitôt que les événements lui permettent de reprendre le libre cours de ses études, il se rend à Iéna, renoue amitié avec les professeurs de l'université, fonde des musées, rassemble des collections de toute espèce, donne au jardin botanique une étendue plus vaste et des richesses plus grandes, et, par les froids rigoureux de l'hiver, on le voit tous les jours assister de grand matin au cours d'anatomie du docteur Loder. C'est là qu'il rencontre Schiller pour la première fois; là, dans une salle d'étude, au milieu de toute une jeunesse active et laborieuse, ces deux représentants augustes de la pensée humaine se donnent pour la première fois la main. Iéna réunissait alors, entre autres personnages d'importance, Wilhelm et Alexandre de Humboldt; la sympathie, le désir insatiable d'approfondir et de connaître les intérêts sacrés de l'intelligence, tout les porte à se lier avec Goethe et Schiller, qui, à leur tour, trouvent joie et profit dans le libre commerce d'idées qui s'établit aussitôt entre

eux et les deux nobles frères. On n'ignore pas ce que la science doit à cette association harmonieuse, où, chacun renchérissant sur l'idée de l'autre, les découvertes comme les succès, tout était commun.

Goethe dirige aussi le théâtre à Weimar, et la plus glorieuse récompense de ses peines sans nombre et des sacrifices de son temps, il la trouve dans la vive sympathie et les actions de grâces de Schiller qui le supplie de présider aux répétitions de ses chefs-d'œuvre, et ne parle qu'avec enthousiasme des comédiens que Goethe forme, les seuls, dit Schiller, qui sachent donner la vie à ses créations dramatiques. Poëtes et comédiens, tous s'empressent, tous marchent au but de concert : les uns imaginent des chefs-d'œuvre, les autres s'en pénètrent et travaillent à les exprimer dignement. On ne s'épargne ni les soins, ni les fatigues; le grand-duc Charles-Auguste assiste aux répétitions, il donne son avis. On discute chaque caractère, on le développe, et quand tous sont d'accord, Charles-Auguste, Goethe et Schiller, l'œuvre se produit dans son harmonie. Là aussi la personnalité imposante de Goethe devait se faire jour; le prestige souverain qui l'environne agit sur ces jeunes comédiens. Rigoureux dans ses instructions, d'une persévérance inexorable dans tout ce qu'il arrête, il tient compte du moindre succès; découvre les forces latentes, les évoque, et dans un cercle étroit, avec les moyens bornés dont il dispose, accomplit souvent des prodiges. Chacun se sent plus fort et plus puissant à la place où Goethe l'a mis, et son suffrage imprime à toute une existence le sceau de la consécration. Il faut avoir entendu certains vétérans du grand siècle de la littérature allemande faire l'histoire de ce mouvement auquel Goethe et Schiller prirent ensemble une part si vive, raconter, les yeux baignés de larmes, les moindres traits de leur existence, parler enfin de ces héros, comme nos vieux soldats parlent de l'empereur, pour se faire une idée de l'attachement inviolable et de l'enthousiasme ardent que savaient inspirer ces maîtres de l'art.

On connaît l'amité constante qui, depuis la rencontre d'Iéna, unit Goethe et Schiller. Ce qui fait la force de cette amitié, c'est l'égalité. En France malheureusement, nous ne comprenons guère ce mot, lorsqu'il s'agit d'amitiés littéraires du moins. On ne recherche, on ne loue, on n'admire que ce qui se passe au-dessous de soi; ce qui se passe à côté, on n'a garde de s'en informer. Les deux chefs de la poésie en Allemagne ne traitent point les choses de cette façon. Goethe et Schiller se sont mesurés dès longtemps. Dans l'amitié qui les rassemble, c'est génie pour génie, ils le savent. Aussi leur existence, au lieu de se consumer en de misérables inquiétudes, s'écoule libre et calme. Entre eux tout est commun, les projets, les idées, les plans; ils se tiennent au courant de leurs mutuelles entreprises; ce qui ne sourit pas à l'un convient à l'autre, qui s'empare du sujet et le traite à sa manière (1). Ainsi, chacun élève de son

(1) Pour citer un exemple, l'idée première de *Guillaume Tell* vint de Goethe, pendant un voyage qu'il fit en Suisse avec le prince héréditaire de Weimar, vers l'année 1797. Goethe communiqua son idée à Schiller, qui se prit d'enthousiasme pour elle et la mit en œuvre, on sait comment. On dit même qu'il ne s'en tint point là, et donna généreusement à son illustre ami plusieurs indications de détail sur la manière de traiter le sujet. C'est un bruit assez généralement accrédité parmi les commenta-

côté le monument de son œuvre, Schiller avec l'aide de Goethe, Goethe avec l'aide de Schiller.

Du reste, les mêmes différences qui existent entre les deux génies se retrouvent dans les personnes. La tendance idéaliste de Schiller a peut-être sa source dans une mélancolie douloureuse, dans un fonds de tristesse et d'amertume qu'avaient dû laisser en son âme les cruelles épreuves de sa jeunesse. On le sait, à son entrée dans la carrière, Schiller ne rencontra que les souffrances et la misère. En 1801 encore, il n'aurait pu passer l'hiver à Weimer, où l'appelait le soin de sa santé délabrée, sans un secours que Goethe obtint pour lui du grand-duc. Voici ce que dit Goethe à ce sujet dans la dédicace de sa correspondance au roi de Bavière, en parlant de Schiller : « On a pris soin de son existence, on a éloigné de lui les nécessités domestiques, élargi le cercle de ses relations, et lui-même on l'a transporté dans un élément plus sain. »

Goethe, lui, fut toujours placé dans d'autres conditions, personne ne l'ignore. On a beau jeu, dira-t-on, à venir parler de la force d'âme et de l'énergie d'un homme que sa naissance et la faveur des grands mettent dès ses premiers pas au-dessus des nécessités de l'existence. Cependant il suffit d'envisager l'attitude ferme et décidée que Goethe conserva toujours vis-à-vis de l'adversité qu'il devait rencontrer lui-même, lui si heureux, plus d'une fois sur son chemin, pour bien voir que la force de son caractère eût dominé les circonstances par lesquelles Schiller se laissa si cruellement abattre. Goethe, dans la vie réelle comme dans la vie idéale, demeure toujours maître de lui-même; les circonstances ne peuvent rien sur sa conduite, rien sur son inspiration; il s'élève au-dessus d'elles, il les domine et les foule aux pieds dans la plénitude de sa force et de sa conscience personnelle. C'est dans sa correspondance qu'il faut chercher les traits qui le caractérisent. Le 5 mars 1759, Schiller répond à Goethe, qui se plaignait à lui de ne pouvoir trouver l'activité vers laquelle il aspire : « Je ne comprends pas comment votre activité peut demeurer un instant suspendue, vous qui avez le cerveau plein de tant d'idées, de tant de formes, qu'il suffit du plus simple entretien pour les évoquer. Un seul de vos projets, de vos plans, tiendrait en éveil la moitié de toute autre existence. Mais ici encore votre réalisme se manifeste; car, tandis que nous tous nous portons les idées avec nous et trouvons déjà en elles une activité, vous, Goethe, vous n'êtes content qu'après leur avoir donné l'existence. » Où trouver une expression plus juste pour déterminer les différences qui existent entre ces deux génies? Chez Schiller, l'idéalisme est à demeure, les idées débordent même au sein de l'activité la plus vive; pour Goethe, au contraire, elles n'ont de valeur qu'à la condition d'avoir l'existence et la réalité. Cet amour de la plastique, qui se révèle

teurs d'Allemagne, que l'idée d'amener Jean le parricide au dénoûment a été suggérée à Schiller par Goethe. Même en éloignant toute insinuation qui tendrait à disputer à Schiller la propriété légitime de son œuvre, nous inclinons assez à croire à cette collaboration lointaine, ou, si l'on aime mieux, à cette influence de l'auteur d'*Egmont* dans *Guillaume Tell*. Le mouvement de cette pièce rappelle la manière de Goethe dans ses drames historiques, et peut-être qu'il y aurait un rapprochement assez curieux à faire de ce point de vue entre *Guillaume Tell* et *Goetz de Berlichingen*.

incessamment dans son œuvre, le poursuit partout dans la vie; toute chose, autour de lui, doit avoir la forme et le contour; il aime l'activité pratique et la recherche; il construit, il ordonne, il gouverne dans son centre; il était né pour l'empire.

Comme on pense, cette activité ne le satisfait pas toujours; quelquefois le résultat qu'il attendait lui manque; alors il se décourage pour un moment. C'est ainsi qu'au mois de mars de la même année il écrit à Schiller, de retour dans sa paisible retraite d'Iéna : « Je vous porte envie à vous, qui vous tenez dans votre cercle, et par là marchez en avant avec plus de sûreté. Dans ma position, avancer est un fait très-problématique. Le soir, je sais qu'il est arrivé quelque chose qui sans moi ne serait pas arrivé peut-être, ou du moins serait arrivé tout autrement. » Il obéit à l'ascendant impérieux qui l'entraîne, mais non sans reconnaître qu'il subit pour sa part la loi commune, non sans se dire tout bas que là aussi comme partout le côté humain, l'imperfection (*das Unvolkommene*), se fait sentir. « Les relations au dehors font notre existence et en même temps la dévastent; et cependant il faut voir à se tirer d'affaire, car, d'un autre côté, je ne pense pas qu'il soit bien salutaire de s'isoler complétement, comme Wieland. » Et quelques années plus tard, en juillet 1799, las des théâtres de société, des poésies d'amateurs et de toutes les importunités d'un dilettantisme qui ne manque jamais de s'adresser à lui comme à l'arbitre suprême dans Weimar, il écrit dans une boutade misanthropique : « Plus je vais et plus je me fortifie dans la résolution de ne tourner désormais mon esprit que vers l'œuvre, quelle qu'elle soit, vers l'accomplissement de l'œuvre, et de renoncer à toute communication théorique. Il faut que j'élève encore de quelques pieds les murs dont mon existence s'environne. » Après avoir lu le *Droit naturel*, de Fichte : « J'ai beau faire, écrit-il, je ne trouve dans les plus célèbres axiomes que l'expression d'une individualité, et ce que l'on adopte le plus généralement comme vrai ne me semble, le plus souvent, qu'un préjugé de la multitude, qui, subordonnée à certaines conditions de temps, peut être considérée aussi bien comme un individu. » Et dans le même sens à peu près, en juillet 1801 : « S'il faut vous parler d'un résultat que j'observe en moi, je vous dirai que, pour ce qui est des théories, je vois avec plaisir que j'en fais chaque jour plus pour moi et moins pour les autres. Les grandes énigmes de la vie ne sont guère pour les hommes que des sujets de raillerie ou d'épouvante, peu s'inquiètent d'en trouver le mot, et, à mon avis, tous ont raison, et je n'ai garde de vouloir abuser personne. » Quoi de plus simple qu'il reconnaisse la liberté chez les autres, lui qui prétend ne penser et n'agir que selon sa nature? Il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie; que sert-il qu'un autre vous le dise? Ou vous ne le comprenez pas, ou vous le comprenez à votre façon, et dès lors vous attachez à ce mot un sens arbitraire.

Cet isolement impassible de Goethe, ce culte solitaire de l'individualité ne se montre pas seulement dans ses idées et ses points de vue, vous le trouverez partout dans la vie réelle. Goethe traite un peu Schiller comme Frédérique, son ami comme sa maîtresse. Il est vrai qu'on laisse aller plus facilement ses illusions en amitié qu'en amour. Et puis, Schiller avait-il des illusions sur l'amitié de Goethe? Il est permis d'en douter. Cette nature si douce, éprouvée de bonne

heure par la souffrance morale et les douleurs physiques, attendit-elle jamais des autres l'inépuisable dévouement dont elle était capable, et qui peut-être, aux yeux de Goethe, passait pour de la faiblesse? Divine faiblesse, en tout cas, dont l'humanité tiendra compte au chantre immortel de Jeanne d'Arc et de Thécla. Avec Goethe, qui dit génie a tout dit. Schiller le savait pour l'avoir appris plus d'une fois à ses dépens. Aussi ne vous semble-t-il pas qu'il y a dans cet attachement qui persévère malgré les rudes conditions qu'on lui fait, dans cette fidélité quand même à Goethe, au génie, quelque chose de pur et d'attrayant qui sied à la nature héroïque et chevaleresque de l'auteur de *Wallenstein?* L'amitié constante et dévouée de Schiller, ses nobles élans qu'il ne songe point à réprimer, sauvent ce qu'il pourrait y avoir d'odieux et de révoltant aux yeux des hommes dans cette réserve austère, dans cette froide personnalité qui n'abdique jamais. Vraiment, en pareille occasion on n'ose prononcer le mot d'égoïsme. Qui donc pourrait se plaindre de Goethe après Schiller? « Je vous ménage une surprise qui vous touche de près, et qui, j'espère, vous réjouira fort, » écrit Schiller à Goethe; et celui-ci lui répond avec une indifférence qui partout ailleurs serait le dernier terme de l'orgueil : « Je ne me fais pas une idée de ce qu'on peut appeler une surprise. — N'importe, la vôtre sera bien venue. Il n'est pas dans ma destinée de rencontrer jamais un bien imprévu, inouï, un bien que je ne me sois pas conquis encore. » Quel sentiment de sa personne! quelle sécurité profonde! Cependant, à tout prendre, Goethe n'exagère rien; il écrit ces choses dans la conscience même de sa position et de son œuvre. Pendant que Iffland était à Weimar pour y donner des représentations, Schiller envoie à Goethe des poésies, le priant de lui dire ce qu'il en pense et s'il doit les insérer dans les *Heures*. Quelques jours après, Goethe lui répond : « Je vous renvoie vos poésies, que je n'ai pu lire ni seulement parcourir. Les préoccupations contraires où je me trouve m'en ont empêché. » Or ces préoccupations, ce sont des fêtes, des spectacles à organiser. Vers la même époque, en avril 1798, Schiller, malade à Iéna, poursuit à travers les veilles cette vie de travail que le consume, et Goethe, du sein des distractions de toute espèce qui l'environnent, lui écrit dans un mouvement de joie intérieure (1) : « J'ai bien fait de ne point tenir compte de l'opinion des autres et d'augmenter les prix du théâtre pendant les représentations d'Iffland; la salle ne désemplit pas. » Vers la même année, Schiller travaille à son *Wallenstein*, qu'il destine à Schröder, et comme il attend, pour livrer son œuvre, que le célèbre tragédien arrive à Weimar, Goethe lui écrit à ce sujet : « Schröder s'est conduit avec nous comme une franche coquette; il s'avance quand on ne le demande point, et dès qu'on veut mettre la main sur lui, il se retire. Pour moi, je ne lui tiens point rancune, car chaque métier a ses façons d'agir; mais vous comprenez que maintenant je ne puis plus faire un pas. » En octobre 1799, lorsque Schiller, en proie aux plus vives inquiétudes, lui fait savoir la maladie de sa femme, Goethe lui répond de Weimar : « J'aurais été vous voir sur-le-champ, si je n'étais ici pressé de tous les côtés; mais, en vérité, tant d'affaires me réclament à cette heure, que je me serais senti dans les angoisses auprès de vous, et cela pour

(1) *Briefwechsel. — Goethe's Werke*. IV, 175, passim.

ne vous être d'aucun secours. » Plus Goethe avance en âge, plus cette personnalité devient vive et frappante. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire sa correspondance avec Zelter pendant les années 1827 et 1828. Quels que soient ses rapports avec les autres, jamais il ne perd de vue ni sa personne, ni les conditions où il se trouve. En effet, si le dévouement à l'amitié, si l'abnégation complète est un digne et noble spectacle, le plus beau sans doute que l'humanité puisse donner, on ne peut nier qu'il ne se rencontre par moments des natures puissantes, énergiques, Napoléon et Goethe, par exemple, qui semblent n'être sur la terre que pour l'amour et le culte d'elles-mêmes, car ces sentiments, odieux et stériles partout ailleurs, fécondent ici de grandes choses.

Au reste, cette concentration que l'on reproche à de pareils caractères ne vient-elle pas souvent d'un certain mépris du monde et du public que laisse en eux l'expérience? Chez Goethe, du moins, cela existe, et, si nous voulons citer, les exemples abondent. En 1799, lorsque *les Propylées* cessent de paraître faute d'articles, Goethe écrit à Schiller : « Les choses se passent en tout ceci fort naturellement, et je ne vois pas qu'il y ait tant lieu de s'étonner. On devrait pourtant bien apprendre à juger le *tout* (le public) que l'on ne connaît pas, d'après les parties intégrantes que l'on connaît. » Dans un autre endroit, à propos d'une copie du *Camp de Wallenstein* furtivement divulguée : « Dans ces temps glorieux où la raison déploie son glorieux régiment, il faut s'attendre chaque jour, et cela de la part des hommes les plus dignes, à quelque infamie ou à quelque absurdité. » Schiller aussi se laisse aller à ces accès d'amertume, mais seulement dans les derniers temps, et lorsque le poëte, aigri par la douleur, las de vivre, ne contemple plus le monde qu'à travers le voile affreux de la maladie. Comparez sa lettre sur Jean de Müller et son *Histoire de Frédéric le Grand* (février 1805) avec la lettre qu'il écrivait à Goethe sept ans plus tôt, en 1798, dans le calme et la liberté de son existence. « J'ai causé hier avec Schérer, et je me suis rappelé, dans cet entretien, une réflexion que vous avez faite sur lui l'an passé ; c'est une nature sans cœur et si glissante qu'on ne sait par où la prendre. Il faut voir de pareilles gens pour bien sentir que le cœur seul fait l'humanité dans l'homme. » Noble expression, expression vraie de l'âme de Schiller ! On ne peut se défendre d'aimer Schiller, les sympathies vont à lui; Goethe ne commande que l'étonnement et l'admiration. Certaines natures, et Goethe est de ce nombre, ont eu en partage une telle valeur, une telle énergie, que tout autour d'elles leur semble médiocre, petit, indigne de leur être comparé. Il n'y a guère qu'un point de vue d'où elles vous paraissent égoïstes ; au fond elles ne le sont point, d'abord parce qu'elles ne l'ont pas voulu, ensuite parce qu'elles n'avaient rien à gagner à l'être. Leur force intérieure, ne trouvant point de contre-poids dans les forces qui les environnent, rapporte tout à elle. Ce n'est point là de l'égoïsme, mais quelque chose qui ressemble à la concentration en soi de la divinité. En face de pareils hommes, il faut fléchir le genou dans sa faiblesse, ou, si l'on veut leur tenir tête, se sentir opprimé tôt ou tard, à moins qu'on ne soit de leur taille. Dans le commerce si long qu'ils eurent ensemble, la personnalité de Goethe n'étonna point Schiller, peut-être ne s'en aperçut-il jamais, et c'est là le plus beau témoignage

que l'auteur de *Don Carlos* et de *Wallenstein* ait donné à la postérité, de sa dignité intérieure et de son élévation.

Goethe ne trouva pas toujours tant de généreuse tolérance chez ses amis. Il y en eut que cet esprit de froide domination irrita, et qui, plus d'une fois, lui reprochèrent amèrement son égoïsme. Herder, Jacobi, Merk, avaient leurs jours de réaction et de colère; le bon Wieland lui-même finissait par être poussé à bout, mais tout cela ne devenait jamais bien sérieux, du moins en apparence; on gardait ses petites rancunes, ses petites haines, mais on continuait toujours à se voir, à correspondre, à vivre dans le cercle dont Goethe s'était fait centre : l'attraction était irrésistible; quelque dépit qu'on en pût avoir, il fallait y revenir. Un jour qu'il était question de cette indifférence suprême de Goethe, de ce caractère élevé au-dessus du jeu des passions et du monde, un homme dont les yeux flamboyaient sous son large front, prit la parole en s'écriant : « Reste à savoir si l'homme a le droit de s'élever dans cette région où toutes les souffrances vraies ou fausses, réelles ou simplement imaginées, deviennent égales pour lui, où il cesse sinon d'être artiste, du moins d'être homme; où la lumière, bien qu'elle éclaire encore, ne féconde plus rien; et si cette maxime, une fois admise, n'entraîne pas la négation absolue du caractère humain. Nul ne songe à disputer aux dieux leur quiétude éternelle, ils peuvent regarder toute chose sur cette terre comme un jeu dont ils règlent les chances selon leurs desseins. Mais nous, hommes, et partant, sujets à toutes les nécessités humaines, il ne faut pas qu'on vienne nous amuser avec des poses théâtrales; avant tout, conservons le sérieux, le sérieux sacré sans lequel tout art, quel qu'il soit, dégénère en une misérable parade. Comédie! comédie! Sophocle n'était cependant pas un comédien, Eschyle encore moins. Tout cela, ce sont des inventions de notre temps; David chantait des hymnes avec plus de cœur que Pindare, et cependant David gouvernait son royaume. — Que gouvernez-vous donc, vous? — Vous étudiez la nature dans tous ses phénomènes, depuis l'hysope jusqu'au cèdre du Liban. La nature! vous l'absorbez même en vous, ainsi que cela vous plaît à dire; à merveille! Mais je voudrais bien ne pas vous voir, pour cela, me dérober le plus beau de tous ses phénomènes, l'homme dans sa grandeur naturelle et morale. »

Celui qui parlait ainsi, c'était Herder.

Ces tendances à la contemplation de soi-même, que Goethe ne prenait nul souci de dissimuler, révoltaient aussi Merk, un de ses amis d'enfance, qui lui disait un jour dans un de ses accès de colère : « Vois-tu, Goethe, quand je te compare à ce que tu aurais pu être et à ce que tu n'es pas, tout ce que tu as écrit me semble une misère! » Merk passa six mois à Weimar, mais dans de telles dispositions, qu'il finit par ne plus voir Goethe. « Que diable a le Wolfgang? s'écriait-il un matin en sortant de son humeur noire, d'où vient qu'il fait le plat courtisan et le valet de chambre? Pourquoi se moquer des gens, ou ce qui est tout un, pour moi du moins, attirer sur soi leurs quolibets? N'a-t-il donc rien de mieux à faire? » Tout le caractère de Merk se révèle dans cette boutade. C'était un esprit bizarre, inquiet, sauvage, aimant le paradoxe, souvent triste et morne, parfois éclairé de lueurs splendides, mais qui passaient bientôt. La flamme intérieure qui le dévorait jeta quelques rares clartés,

puis on le vit tout à coup tomber en cendres. Merk finit par le suicide.

Goethe, de son côté, sentait fort bien les défections de ses amis, défections que rien ne motivait à ses yeux. Quel que fût l'acte de révoltante personnalité auquel il se livrait, Goethe n'en mesurait pas la portée, il obéissait à sa nature, et cela lui semblait si simple, que jamais l'idée ne lui vint qu'on pût louer ou blâmer un pareil acte. Mais ses amis rêvaient en lui un autre Goethe, et s'exposaient par là à bien des déceptions que Schiller s'était épargnées dès le premier jour par son dévouement à toute épreuve et sans réserve. L'élu de la nature devait, à leur sens, porter dans tous ses actes le signe de son élection; ils pensaient ainsi renfermer Goethe dans un cercle, honorable, sans doute, mais étroit et borné, le cercle où leur affection avait été le trouver.

Quant au peu de sympathie que Herder et Goethe avaient au fond l'un pour l'autre, on en trouverait au besoin le secret dans la contradiction profonde de leurs opinions et de leurs vues en toutes choses. Jamais, en effet, deux natures plus opposées ne s'étaient rencontrées. Pour Herder, toute forme devient une idée, toute histoire même s'évapore en idées pour servir à la philosophie de l'histoire de l'humanité. Il détestait les livres, disait-on un jour : « Oui, répliqua Wieland qui l'aimait de cœur; mais quels livres il écrivait ! » Pour Goethe, au contraire, toute idée se perd dans la forme. Goethe eût renoncé volontiers à la parole, qu'il trouvait si insuffisante, pour ne plus s'exprimer qu'en symboles, comme la nature. Il aime à jouer avec ses fantaisies, à faire passer son existence heureuse à travers toutes les formes de la vie. On conçoit, d'après cela, qu'il tombe en désaccord avec Herder, et s'emporte contre l'esprit dogmatique du philosophe qui veut à toute force faire entrer les sereines imaginations de l'art dans le cercle orageux de la politique et de la vie. Ce que Goethe trouve étroit et mesquin, Herder le proclame humainement sublime, et de son côté Goethe, dans la conscience de sa personnalité grandiose, refuse d'admettre cette idée universelle de Herder dont l'héroïsme, la vertu, l'inspiration poétique, l'esprit législatif, Coriolan, César, Justinien, Dante et Luther, ne sont que les rayonnements divins. Herder était une nature élevée; profondément pénétré de l'esprit de son temps qu'il devance, il l'exprime dans tous ses livres. Il rêvait une cité morale; tout ce qu'il a trouvé de noble et de beau dans les pays et dans les siècles, il le porte avec lui comme un joyau mystérieux à mettre au front du genre humain déchu, de son humanité chérie, à laquelle il veut rendre les splendeurs de l'Éden. Herder n'entreprend rien, si ce n'est dans un but social, humain, et l'on ne peut se défendre d'un sentiment de vénération en face de son œuvre. — On voit que les tendances pratiques de Herder contrastaient trop franchement avec l'*être* de Goethe, sa manière d'envisager les hommes et les choses, pour qu'ils en vinssent jamais à s'entendre tous les deux. La position était délicate ; ils ne pouvaient demeurer indifférents l'un à l'autre, ils étaient trop grands pour se haïr. Une réserve polie, une convenance froide, parfois un peu d'ironie chez Herder, à laquelle Goethe répond par des avances (comme c'est l'usage d'un homme habile, et Goethe l'était), tels sont les seuls sentiments qui se manifestent dans leurs rapports, et qu'on trouve dans leur correspondance.

Cependant il convient de dire que Goethe ne fut pas toujours cet homme

froid, impassible, réservé, que nous venons de voir; Goethe eut, comme les autres, ses luttes intérieures, ses illusions, sa période de jeunesse, dont il faut tenir compte, quelque rapide qu'elle soit. Si nous possédions les fragments du *Tasse* tels qu'il les avait déjà composés pour lui en 1777, peut-être saurions-nous quelque chose de ces incertitudes sur sa vocation, sur l'avenir de son existence, qui le consumaient aux premiers jours, quelque chose de ses amours et de ses sensations de vingt ans. Son voyage en Italie mit fin à cette activité dévorante et sans but; là, sur cette terre de Virgile, de Raphaël et de Pétrarque, les vagues rumeurs de sa conscience s'apaisent au sein de la double harmonie de la nature et de l'art plastique; là, pour la première fois, Goethe se sent sur le chemin de sa personnalité, de son être véritable. Les ennuis de sa vie première s'éloignent de jour en jour, repoussés par le flux des apparitions nouvelles qui l'absorbent vers un lointain où son âme ne les perçoit plus que comme des objets de sa contemplation poétique. Ce voyage en Italie opéra chez Goethe une transformation radicale; c'est au point qu'à son retour ses amis ne le reconnaissent plus. Vainement on cherche en lui cette expansive activité qui lui gagnait les sympathies, ce sens du plaisir et du *bien-vivre*, ces fringantes allures de jeune homme que l'auteur de *Werther* affectait quand il entrait dans les salons de Weimar ou de Wiesbaden, la cravache à la main, sa polonaise verte boutonnée jusqu'en haut, et faisant sonner ses éperons. Il s'enferme en lui-même, il se montre partout grave et circonspect, et, tandis que chacun le trouve froid, égoïste, mystérieux, il se sent au fond plus riche et plus complet, il se sent Goethe. Il vient d'apaiser, dans la plénitude de la contemplation, le désir insatiable qui le dévorait; le temps de la réflexion est venu, et désormais, au lieu des pures images de sa fantaisie, il ne voit plus que des idées d'ordre et d'harmonie qui, dans leurs rapports avec des individualités sans nombre, se rattachent au grand tout universel. Le voyage de Goethe en Italie est un fait trop important pour qu'on néglige de s'en occuper. A la vérité, ici les sources manquent un peu, et l'on n'en est plus à n'avoir qu'à choisir, comme cela se rencontre pour la période ultérieure dont nous avons déjà parlé; il n'y a guère que les journaux particuliers de Goethe et des correspondances interrompues et reprises au hasard, où l'on trouve à puiser çà et là quelques renseignements. Il faut dire que ces notes ont le mérite d'avoir jailli de ses premières impressions, et que c'est avant tout dans ces sources rares, mais limpides, que la vie intime de Goethe se réfléchit comme dans un clair miroir.

En 1786, Goethe passa la belle saison à Carlsbad, au milieu d'une société joyeuse, intelligente, amicale, dont il faisait les charmes par sa verve et l'enjouement qu'il avait alors, lisant volontiers ses vers, communiquant à tous ses projets, ses idées, effeuillant au hasard ses premiers livres, lorsque, le 28 août, à l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, plusieurs pièces de vers lui furent adressées, dans lesquelles se trouvaient, à côté des éloges les plus flatteurs, de sévères remontrances sur l'oubli qu'il faisait de son génie, et de vives exhortations pour qu'il eût à reprendre ses travaux, qu'il semblait négliger à dessein. Herder surtout, dont Goethe redoutait si fort l'opinion dès cette époque, après l'avoir plaisanté sur ses goûts pour les sciences naturelles,

finissait par lui conseiller, en souriant, de laisser là ces pierres inertes qu'il s'obstinait à cogner, et de tourner ses facultés vers des travaux plus sérieux. Goethe profite de la leçon, et sur-le-champ, sans dire un mot à son prince, sans prévenir un seul de ses amis, il rassemble ses manuscrits et part pour l'Italie en telle diligence, qu'il arrive à Trente le 11 septembre. Il ne s'arrête pas, franchit le Tyrol, séjourne à peine trois heures à Florence; un irrésistible ascendant l'attire vers Rome, et, lorsqu'il y est seulement, *il se prend à ouvrir la bouche pour saluer avec joie ses amis de Weimar.* Là, il se livre aux impressions profondes de la ville éternelle; son attention se partage entre les ruines d'un grand peuple et la vie sensuelle des Italiens; il se recueille, et, dans le silence absolu de la contemplation, laisse les merveilles de l'art moderne agir sur lui paisiblement. Sa première soif apaisée, il se lie avec Tischbein, le peintre, Angelica Kauffmann, et tous les autres artistes allemands qu'il trouve à Rome. Son admiration l'absorbe tout entier. Nul ne sait ce qu'il pense; dans ses lettres, dans ses entretiens, il se montre avare d'observations; on sent qu'il rumine dans les profondeurs de son âme. *Tant voir et tant admirer l'épuise;* il a peine à séparer ses impressions les une des autres, à les rendre. « Une plume! quand on devrait écrire avec mille poinçons! Mieux encore : il faudrait rester ici des années dans un silence pythagoricien. Une journée dit tant de choses, qu'on ne devrait pas oser dire la moindre chose de la journée. » Insensiblement, il s'habitue à vivre au milieu de tant de chefs-d'œuvre; à la fougue des premières impressions succède une paix plus profonde, un penchant plus prononcé pour la plastique, et, le 25 décembre, il écrit : « Je vois les meilleures choses pour la seconde fois, car le premier étonnement se confond dans l'œuvre dont il semble qu'on partage la vie, et se perd dans le pur sentiment de sa valeur. » Les arts et les sciences se disputent son activité; il étudie à la fois la perspective et l'anatomie pratique; sa contemplation ne se détourne de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, que pour se porter sur les plantes et les minéraux. Avec Goethe, rien ne se perd, et Rome ne suffit pas pour faire oublier à son orgueil le persifflage inoffensif de amis de Carlsbad; il renverse de fond en comble l'édifice de ses connaissance; car, dit-il, « je m'aperçois, après bien des années, que je suis comme un architecte qui veut élever une tour sur de mauvais fondements, et je veux avoir conscience de la base sur laquelle je construis. » Cependant, au milieu de tant d'applications diverses que provoquent en lui les circonstances, sa nature originelle, poétique, ne se dément pas; le 10 janvier, il livre à la lumière son *Iphigénie;* et lorsqu'en février ses amis d'Allemagne lui parlent avec enthousiasme de son chef-d'œuvre, ses idées sont déjà tournée vers *le Tasse.* On le pense, en de semblables dispositions, son *Iphigénie* ne pouvait le contenter. « On cherche vainement sur le papier ce que j'aurais dû faire, écrit-il à Weimar; mais au moins on devine par là ce que j'ai voulu. » Toutes ses idées sur l'art, la poésie, l'existence, l'attirent et le repoussent tellement dans leur flux et reflux, que ses amis lui reprochent de se contredire dans ses lettres. « C'est vrai, dit-il le jour de son départ pour Naples, je flotte sur un océan profond et sans cesse agité; mais j'aperçois d'ici l'étoile du phare, et je n'aurai pas plutôt touché la rive, que je me remettrai. » Sur la route de Naples, il retrouve avec une véri-

table joie de savant de *merveilleux cailloux*, des *traces volcaniques*, des *laves*.

Arraché aux impressions souveraines de la cité des arts, il se laisse aller à toutes les études qui se rencontrent, mais sans donner à celle-ci le pas sur celle-là. A Naples, Goethe prend l'étude en distraction. Cependant cette indolence ne peut convenir longtemps à sa nature; il doit compte à ses amis, à lui-même, de son activité. « J'observe les *phénomènes* du Vésuve, écrit-il de Naples le 15 mars 1787; franchement, je devrais consacrer tout le reste de ma vie à l'observation, peut-être trouverais-je par là le moyen d'augmenter les connaissances humaines. Ne manquez pas de dire à Herder que mes travaux de botanique vont leur train; c'est toujours le même principe, mais il faudrait toute une existence pour les compléter. »

Ce soin empressé que Goethe met à s'enquérir de l'opinion de Herder, à se concilier à tout propos son assentiment, aurait de quoi nous étonner si nous ne connaissions la position délicate et réservée que ces deux grands génies gardèrent toujours l'un vis-à-vis de l'autre. Le poëte a des raisons pour ménager le philosophe, et toutes ces marques de déférence qu'il renouvelle à dessein, sont autant d'habiles avances qu'il fait pour attirer à lui un juge sévère, froid, ironique, et dont le contrôle l'inquiète. Lorsqu'ils se rencontrèrent pour la première fois à Strasbourg, vers 1766, Goethe avait dix-sept ans et Herder vingt-deux, ce qui faisait entre les deux jeunes gens une différence de cinq ans; Herder crut pouvoir en profiter pour s'arroger sur le poëte adolescent une influence qu'on aurait pu exercer avec plus de modération et de bon goût, et que pour sa part Goethe ne lui pardonna jamais, non plus que l'insolent jeu de mots qu'il s'était permis sur son nom. Vingt-deux ans plus tard Goethe savait bien qu'il ne devait pas attendre de Herder, alors son ami, la sympathie éprouvée, l'inaltérable dévouement dont Schiller lui donnait chaque jour de nouveaux témoignages, et plus Herder le raillait ouvertement sur ce qu'il appelait ses inclinations singulières et ses tendances confuses, plus Goethe, au lieu de lui rompre en visière, se montrait à son égard insinuant et doux, plus le poëte cherchait à convaincre le philosophe que son activité, bien qu'elle s'exerçât dans un champ infini, ne demeurait point sans résultat. Au reste, Herder ne pouvait comprendre le génie de Goethe. Le philosophe idéaliste, placé alors au faîte de sa gloire, ne pouvait voir sans amertume le jeune homme qu'il avait jadis si cavalièrement traité s'acheminer vers les hauteurs qu'il occupait. Du premier coup d'œil qu'ils échangèrent, Herder et Goethe sentirent leur valeur respective, et le ton de froide convenance qui régna toujours entre eux est l'hommage silencieux qu'ils se rendaient l'un à l'autre. Il y a deux manières de reconnaître le génie qui monte : l'enthousiasme ou la froide réserve, l'enthousiasme sans arrière-pensée comme Schiller, ou la réserve comme Herder. Schiller est plus jeune que Goethe. Herder plus vieux; c'est là peut-être tout le secret des sentiments opposés que le grand poëte de Weimar leur inspire. L'un voit l'égoïsme et se retire, l'autre le génie et se donne. Quoi qu'il arrive en tout ceci, le beau rôle est à Schiller, d'autant plus que le génie de Goethe frappait Herder plus vivement peut-être que son égoïsme, et que, s'il fait sonner si haut cet égoïsme dont Schiller s'inquiète peu, c'est vraisemblablement que le

génie l'offusque. Herder voudrait circonscrire Goethe dans le domaine de la poésie; si Goethe étudie la botanique ou la minéralogie, s'il s'occupe de métaphysique ou d'anatomie, Herder le critique amèrement et le raille. N'est-ce point là la petite jalousie du savant qui ne veut pas qu'on mette le pied sur sa terre? L'immortel auteur des *Idées pour la Philosophie de l'Histoire*, qui s'est essayé sans gloire dans l'art des vers, ne pardonne pas à l'auteur de *Faust* de plonger dans les abîmes de la science, de vouloir envahir son empire. Cette amertume qui s'empare du cœur des hommes arrivés au plus haut point de leur renommée, a quelque chose de triste et d'affligeant. Aucun n'échappe avec l'âge à cette loi fatale du génie, à cette faiblesse qui rappelle l'humanité dans ceux qui se sont le plus élevés au-dessus d'elle; Goethe lui-même en donnera le déplorable exemple quelque jour.

Ces incertitudes, dont nous avons parlé, se trahissent à cette époque dans toutes ses correspondances. Goethe ne se rend pas bien compte encore de lui-même, de son but dans l'avenir; la révélation qui lui est venue en face des prodiges de l'art, a déconcerté toutes ses idées, et, après qu'il a jeté bas l'ancien échafaudage, la confusion qui résulte toujours des décombres qu'on amoncelle autour de soi, s'empare de lui un moment. Le spectacle de cette vaste intelligence qui se cherche, et qui doute au moment d'entrer enfin dans sa voie véritable, vous reporte involontairement vers les *Confessions* de Rousseau; Goethe lui-même s'en préoccupe à cette époque : « Je pense souvent à Rousseau, à ses plaintes, à son hypocondrie, écrit-il de Naples, 17 mars 1787, et je comprends qu'une aussi belle organisation ait été si misérablement tourmentée. Si je ne me sentais un tel amour pour toutes les choses de la nature, si je ne voyais au milieu de la confusion apparente tant d'observations s'assimiler et se classer, moi-même souvent je me croirais fou. » Cependant il existe entre l'écrivain français et le poëte allemand une différence qu'il est impossible de ne pas reconnaître : Rousseau sent bien le trouble de son âme, les inquiétudes qui le consument, mais il ne tente aucun effort pour s'en délivrer; il a bien la conscience du mal, mais non l'énergie ou le courage d'y porter le fer et la flamme. Rousseau était incapable d'une détermination spontanée et définitive, incapable de ce voyage en Italie, par exemple, tel que Goethe le comprend et l'accomplit. Ce qui chez Goethe n'est qu'une période passagère, fait le fond du caractère de Rousseau.

A Rome, nous l'avons vu tout entier à sa contemplation solitaire, à ses recueillements; à Naples, ses manières de vivre changent. Il voit le monde, ne néglige aucune relation, va au-devant de tous les plaisirs, et se conforme volontiers aux mœurs de la ville enchantée. Il se fait présenter à une *merveilleuse petite princesse*, qui le trouve à son gré et l'accueille avec la plus charmante agacerie. Il se lie avec Kniep, grand peintre et joyeux compagnon, qui le conduit chez sa maîtresse; ce qui n'empêche pas Goethe d'écrire le 23 mars, non sans une petite pointe d'ironie pour lui-même : « Après cette agréable aventure, je me promenais sur le bord de la mer, silencieux et content. Tout à coup une véritable révélation m'est venue sur la botanique. Je vous prie d'annoncer à Herder que j'aurai bientôt tiré au clair mes origines des plantes; seulement je crains bien que personne n'y reconnaisse le règne végétal. Ma fameuse

théorie des cotylédons est tellement *sublimée* (*sublimirt*), que je doute qu'on aille jamais au delà. »

Ensuite il se rend en Sicile, et là, sur les classiques champs de bataille de l'antiquité, ramasse, au grand étonnement des insulaires, *toute sorte de pierres et de galets, qu'on pourrait prendre tantôt pour du jaspe ou des cornalines, tantôt pour des schistes.* Cette insatiable curiosité ne se dément nulle part. A chaque nouvelle trouvaille, il écrit à ses amis. Ce n'est point là une fureur d'un moment, qui passe bientôt; ce n'est point là non plus la principale affaire de son voyage. Ce que c'est, il l'ignore lui-même. A Palerme, il se souvient de Cagliostro, et, à la faveur d'un costume bizarre dont il s'affuble, s'introduit dans la famille de ce personnage singulier, et recueille de la bouche de ses parents de curieux détails sur son histoire. Cependant, au-dessus de toutes les tendances qui le poussent, le génie poétique plane toujours. L'*Odyssée*, qu'il ne cesse de lire *avec un incroyable intérêt* au milieu de ses courses dans l'île, l'*Odyssée* éveille en son esprit le désir de produire. Les sujets antiques ont pour lui d'irrésistibles séductions. Il rêve une tragédie dont Nausicaa, cette blanche sœur d'Iphigénie, deviendrait l'héroïne. Il jette son plan sur le papier, et quelque temps après (mai 1787) écrit à Herder, de Naples, où il ne fait que passer : « Je viens d'entreprendre quelque chose d'immense, et j'ai besoin de repos pour l'accomplir. » Ce n'est que pendant son second séjour à Rome que sa transformation s'opère, qu'il obtient le grand triomphe sur lui-même. Alors seulement les fluctations turbulentes s'apaisent, alors seulement il a conscience de ce calme inaltérable qui sera dans l'avenir le fond de son caractère, de cet équilibre que rien, dans la suite, ne pourra déranger. Il s'est mis désormais au niveau de ces sphères sublimes, et, dans l'harmonie où nage son être tout entier, la contemplation se marie à l'activité du travail et la féconde, bien loin de l'exclure et de l'étouffer comme aux premiers jours. Il écrit *Egmont*, *Wilhelm Meister*, et, sans renoncer à son propre génie, tient commerce avec la Muse antique, dont il suit partout les vestiges sur ce sol sacré. Il faut l'entendre s'exprimer sur les chefs-d'œuvre de la plastique grecque : « Ces nobles figures, dit-il, étaient pour moi comme une espèce d'antidote mystérieux contre le faible, le faux, le maniéré, qui menaçaient de m'envahir; » et lorsque avec Henri Meyer il fait ses adieux aux plus belles statues de l'antiquité : « Comment pourrais-je rendre, s'écrie-t-il, ce que j'ai éprouvé ici? En présence de semblables chefs-d'œuvre, on devient plus que l'on n'est. On sent que la chose la plus digne dont on puisse s'occuper, c'est la forme humaine. — Par malheur, en face d'un pareil spectacle, on sent aussi toute son insuffisance; on a beau s'y préparer d'avance, on demeure comme anéanti. » Le calme descend de plus en plus profond sur sa conscience. Il a satisfait ces désirs de la vivante contemplation du beau pour lesquels sa nature était organisée. » A Rome, dit-il, je me suis trouvé pour la première fois d'accord avec moi-même, je me suis senti heureux et raisonnable. » Il prend soin d'expliquer, dans sa lettre du 22 février, ce qu'il entend par ces paroles : « De jour en jour j'acquiers la conviction que je suis né seulement pour la poésie, et que je devrais employer les dix années pendant lesquelles je dois encore écrire à perfectionner ce talent, à produire quelque grande chose. Mon

long séjour à Rome me vaudra l'avantage de renoncer à la pratique de la statuaire. » Dans ces dispositions, il met la main à l'œuvre, écrit en quelques jours le plan du *Tasse*, et cependant, au mois d'avril, il ne laisse pas de s'occuper encore de sculpture, et travaille à modeler un pied d'après l'antique, lorsque tout à coup il se prend à penser qu'une œuvre plus importante le réclame, et retourne immédiatement, et pour ne le plus quitter, au *Tasse*, ce compagnon fidèle et bien venu du voyage qu'il vient de faire.

Quant aux dix années qu'il assigne comme terme à ses facultés créatrices, après l'éclatant démenti qu'il s'est chargé de donner lui-même à ses paroles, on peut s'abstenir de les relever. Quelle fortune pour lui, pour le monde, qu'il soit enfin arrivé à cette conviction! Le génie poétique triomphe donc chez lui, et désormais il marche librement vers ces sommets du haut desquels il va voir d'un œil impassible la vie et ses mille fantômes s'agiter à ses pieds; lutte douloureuse, acharnée, mais féconde; car, outre que son influence se fera sentir sur toute sa vaste carrière, elle aura pour résultat immédiat un chef-d'œuvre, *Torquato Tasso*, expression sublime de cet état d'incertitude morale et de doute qu'il avait traversé pour en sortir vainqueur. On pourrait citer à ce propos le témoignage de Goethe, autant que Goethe prend souci toutefois d'expliquer ses créations. En général, Goethe n'a pas plutôt donné la forme et la vie à son idée qu'il s'en sépare pour toujours. Tout aperçu critique à leur sujet répugne à sa méthode, à laquelle il ne déroge qu'une fois pour *Faust*, cet enfantement de sa vie entière. L'œuvre qu'il vient de mettre au jour est pour lui une affaire terminée, une sorte de maladie de croissance domptée, et sur laquelle il ne revient plus. On le voit souvent, dans sa vieillesse, s'étonner lorsqu'il envisage quelqu'une de ses productions d'autrefois. Jamais, dans ses correspondances avec Schiller et Zelter, vous ne le surprenez à critiquer une œuvre déjà produite. Zelter lui parle un jour du *Tasse*, il ne lui répond pas. Cependant, sans tenir compte des témoignages insignifiants qui se trouvent dans les *Entretiens* d'Eckermann, on peut extraire, de certaines pages qu'il écrivait à cette époque, bien des choses qui se rapportent à notre point de vue. « Ces travaux-là, dit-il en parlant d'*Iphigénie*, ne sont jamais achevés; on peut les considérer comme tels, lorsqu'on a fait tout son possible d'après le temps et les circonstances. — Cependant je n'en vais pas moins entreprendre avec *le Tasse* une semblable opération. Franchement, j'aimerais mieux jeter au feu tout cela, mais je persiste dans ma résolution, et, puisqu'il n'en est pas autrement, nous voulons en faire une œuvre admirable. » Nous citerons aussi une lettre de Rome (26 février 1787), dans laquelle il laisse voir plus clairement encore qu'il a puisé le fond de cette pièce dans sa propre expérience. Il parle de la publication qu'il vient d'entreprendre de quatre volumes de ses œuvres, et des difficultés de sa tâche? « N'aurais-je pas mieux fait d'éditer tout cela par fragments et de tourner mon courage retrempé, ainsi que mes forces, vers de nouveaux sujets. Ne ferais-je pas mieux d'écrire *Iphigénie à Delphes*, que de m'escrimer avec les chimères du *Tasse*? et cependant j'ai déjà tant mis de moi-même là-dedans, que je ne saurais y renoncer volontiers. » Goethe a raison. Quel sujet sembla jamais, par sa nature, plus fait que celui-là pour contenir

cette partie de lui même dont il parle, et qu'il serait curieux de chercher sous tant de poésie et d'imagination.

Goethe ne procède pas au théâtre comme les autres maîtres. Sa vérité dramatique n'est point celle de Shakespeare ou de Schiller, et surtout dans les pièces dont il emprunte le fonds à l'histoire, ses personnages, non contents de se produire dans l'activité de leur nature, sont encore autant de points qui marquents les développements gradués de l'intelligence individuelle du poëte. Tels sont Clavijo, Egmont, Eugénie dans *la Fille naturelle,* Iphigénie, Goetz de Berlichingen. Même en ce sens, cette opinion généralement adoptée, et qui proclame l'objectivité de Goethe et la subjectivité de Schiller, pourrait être légèrement modifiée, sans cesser pour cela de rester vraie au fond; car, si l'on reproche à Goethe de s'oublier aussi dans son inspiration et d'exprimer ses propres sentiments par la voix de tel personnage historique, Goethe pourrait répondre que c'est tout simplement parce qu'il y avait entre lui et ce personnage sympathie, affinité naturelle, communauté de destinée, qu'il l'a choisi dans l'histoire, d'où il n'a même pas eu besoin de le détacher pour le porter dans le cercle de ses pensées. On le voit, par là son objectivité retrouve d'un côté ce qu'elle perd de l'autre. En pourrait-on dire autant de Schiller? Un esprit supérieur, un beau talent que l'Italie recherche; à la cour d'un prince intelligent, aimable, à la fois artiste et gentilhomme; un génie honoré des plus nobles femmes : ne trouvez-vous pas dans ces traits de l'histoire du Tasse plus d'une analogie, plus d'un point de contact avec Goethe? et doit-on tant s'étonner que la personnalité de l'auteur de la *Jérusalem*, les événements auxquels il se trouve mêlé à la cour d'Alphonse d'Est, fixent pour quelque temps, à son retour de Rome, l'attention du poëte ami de Charles-Auguste? Un homme né pour la Muse, né pour le culte de toute grandeur et de toute beauté; accessible aux émotions du dehors, plongé dans les milles fantaisies de sa pensée, et qui pourtant se sent attiré vers le monde, vers la puissance, vers la vie, qui se sent avide de titres, de distinctions et d'honneurs; ambitieux désirs que le rang où il est placé provoque sans les satisfaire : n'est-ce point là le portrait que l'on se fait du *Tasse* dans le drame? et dans ce portrait ne reconnaît-on pas ce que Goethe a pu mettre de lui-même, comme il dit? Si, d'une part, sa vocation intérieure et le cri de sa nature cherchent à le retenir dans la sphère de ses créations poétiques, de l'autre, à la cour de Weimar, la politique le tente. Comment, lorsqu'on est un grand homme, lorsqu'on a conscience de son énergie invincible et de sa haute supériorité, résister au désir d'entrer dans la vie pratique, de se tisser avec les fils nombreux, embrouillés, parfois sanglants des événements, une existence de gloire et d'honneur, une existence qui embrasse le monde et votre époque? On comprend qu'il n'est point question ici du théâtre plus ou moins vaste sur lequel une activité se développe. Nous n'envisageons point l'importance des États de Weimar ou de Ferrare, mais seulement cette inquiétude qui s'empare des grandes âmes, et les jette vers le mouvement, la pratique des affaires et la réalité bruyante, si amoureuses qu'elles puissent être de la théorie et de la contemplation silencieuse. L'ambition ne se mesure pas sur l'empire, mais sur l'âme de l'individu qu'elle possède. Et d'ailleurs, c'est peut-être dans ces petites cours que les évé-

nements vous frappent davantage, car on y voit de plus près les hommes et les choses. Goethe quittera-t-il les régions de la poésie pour descendre au milieu du tumulte de la vie publique? Il sait fort bien qu'il y a un abîme entre sa condition et celle d'un homme d'État; mais il sait aussi que cet abîme, il peut le franchir. Il reconnaît au fond sa vocation intérieure, ce qui ne l'empêche pas de lui rompre en visière par ses actes, un peu comme chacun fait. Pendant les premières années qu'il passa à Francfort, avant la période de Weimar, lorsque l'intention de son père était qu'il embrassât la carrière politique, Goethe ne se sentait aucun goût pour les affaires, et ne se destinait nullement à la vie d'un homme d'État. Savait-il bien au juste alors à quoi il se destinait? A part un sentiment de sa valeur personnelle et de sa future grandeur, dont il se rendait déjà bien compte, tout était vague et confus chez lui à cette époque. Il reconnaissait, à la vérité, qu'une veine poétique sommeillait dans son âme, et n'attendait que l'application et le travail pour se répandre et soulever l'universel assentiment. Oui; mais cet assentiment, il fallait le conquérir à force de luttes et de combats avec lui-même, avec le monde. Après avoir approfondi toutes les sciences, la botanique, la minéralogie, l'anatomie; après s'être adonné à la statuaire, à la peinture, à la poésie, à tous les arts, il devait vouloir toucher à la politique, et, dans son premier enthousiasme pour la vie pratique, en venir à douter si ce n'était point là sa vocation véritable (1).

L'idée de Goethe dans *le Tasse* est de représenter la vie de cour dans ses acceptions essentielles, toute la grandeur et tout le néant de cette vie, à laquelle sa bonne ou mauvaise destinée l'appelait à prendre part comme son héros, l'amant d'Éléonore d'Est. Cette idée règne seule sur la tragédie, en domine les moindres détails; et si l'on veut savoir ce que Goethe a mis de lui-même dans son œuvre, c'est de ce point de vue qu'il faut en étudier le développement normal dans son esprit. « Cela deviendra ce que cela pourra, écrit-il à Lavater en janvier 1778; mais je m'en suis donné à cœur joie avec la critique des différentes impulsions qui se disputent le monde. Le dégoût, l'espérance, l'amour, le travail, le malheur, les aventures, l'ennui, la haine, les sottises, les folies, la joie, le prévu et l'imprévu, l'uni et le profond, au hasard, comme les dés tombaient, j'ai relevé tout cela de fêtes, de danses, de grelots, de soie et de paillettes. » Cependant il n'est pas homme à se laisser prendre plus qu'il ne veut donner, à négliger de faire ses réserves en toute chose; et si ses amis

(1) Il convient de lire ici ce qu'il écrivait à ce sujet à Merck en 1778 : « Je suis maintenant tout à fait plongé dans les affaires de la cour et de l'État, et probablement je ne m'en départirai plus. Ma position est assez importante, et les duchés de Weimar et d'Eisenach sont un assez beau théâtre pour qu'on puisse voir si le rôle vous sied. » Et deux ans plus tard à Lavater : « La tâche qui m'est imposée, et qui me devient de jour en jour plus légère et plus lourde, exige que je lui consacre toutes mes veilles et tous mes rêves. Ce devoir m'est chaque jour plus cher, et c'est surtout dans son accomplissement, comme ce qu'il y a de plus grand, que je voudrais me rendre l'égal des plus grands hommes. Ce désir, pyramide de mon existence, dont il m'a été donné de porter dans l'air la base aussi haut que possible, ce désir efface toute autre préoccupation et me laisse à peine un instant de répit. » (*Goethe's Briefe*, Nr. 29, Nr. 47. Ausgabe, V. Döring).

pouvaient avoir quelque doute à cet égard, il s'empresse bien vite de les rassurer. « Au milieu de ce monde insensé qui m'entoure, je vis fort retiré en moi. »

Partout, dans le bien comme dans le mal, la vie de cour apparaît dans *le Tasse*. Le style de Goethe revêt cette fois une élégance inusitée, une recherche qui s'étudie à dérober la pensée sous l'expression. Le poëte se souvient de cet aphorisme d'un illustre diplomate : Que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser ses sentiments. Les personnages mêmes, dans les fougueux élans de leurs passions, n'oublient jamais un seul instant la sphère où ils se meuvent; le langage qu'ils se tiennent, choisi, flatteur, insinuant, affecte de cacher ce qu'il veut dire, et la vérité n'y pénètre qu'en se conformant aux lois de la plus rigoureuse étiquette. *Le Tasse* est une pièce de cour, faite par un courtisan. Comme la duplicité se voile sous les artifices du discours ! comme l'impression odieuse de certains actes disparaît sous l'enchantement du vers ! Jamais on n'a représenté avec plus de finesse, de tact, de goût exquis, l'urbanité des mœurs modernes, le fard dont l'éducation prend soin dans cette sphère de recouvrir toute surface, tandis qu'au-dessous l'ambition, l'orgueil, l'égoïsme, rampent à loisir vers leur but. Il n'y a que la princesse et le poëte qui représentent la vie du sentiment dans le drame; seuls ils échappent par moments à cette atmosphère où ils étouffent, pour s'élever aux régions de l'âme; encore ne le font-ils que lorsqu'ils se trouvent ensemble et que nul autre personnage n'intervient. C'est ainsi que, dès les premières scènes, la princesse se déclare au Tasse avec tant de franchise honnête et de noble abandon; c'est ainsi que se montre le caractère du Tasse jusqu'au moment de sa déplorable querelle avec Antonio. Cette querelle, qui semble d'abord de si peu d'importance, et qu'on croirait faite pour être oubliée en quelques heures, éveille chez les deux individus une haine profonde, une haine d'autant plus vive et plus acharnée, qu'elle couvait depuis longtemps et n'attendait que l'occasion pour éclater. Antonio s'efforce sans relâche d'éloigner de la cour l'homme auquel il envie la faveur du prince et des femmes, auquel il envie surtout son génie poétique. Le prince, si incommode que soit le caractère du Tasse, ne peut se résoudre à le perdre; il aime à se chauffer au soleil de ce grand nom, et c'est pour sa vanité d'homme et de souverain une bien douce émotion que de lire les vers où le poëte chante son règne et sa famille. « On le souffre, dit Antonio, comme on en souffre tant d'autres qu'on désespère de changer ou de rendre meilleurs. »

L'idée de Goethe, dans *le Tasse*, est de mettre en scène, non cet éternel conflit tant de fois reproduit de la vie idéale et de la vie réelle, mais seulement la vie de cour. Si Goethe eût voulu faire du Tasse le représentant de la vie idéale, le poëte, comme on l'a si étrangement prétendu, il lui eût donné une âme virile et grande, élevée au-dessus des artifices du monde et poursuivant son chemin à travers les intrigues de toute espèce, sans vouloir s'y mêler jamais; il eût trouvé, dans l'opposition de la vie poétique et de la vie de cour, quelque incident tragique où le poëte eût succombé, mais avec noblesse et grandeur, et de manière à soulever l'admiration plutôt que la pitié; en un mot, nous aurions eu Werther dans une plus haute sphère. Que voyons-nous dans

ce drame? Rien de tout cela. Le génie du Tasse, bien loin d'attirer sur lui les anathèmes, lui vaut la faveur du souverain et l'admiration passionnée des plus belles dames de la cour. S'il est malheureux, s'il tombe dans le désordre et l'infortune au point de toucher à sa perte, ce n'est point à son génie qu'il le doit, mais à son caractère déplorable. Il est malheureux, non parce qu'il est poëte, mais parce qu'il porte en lui un esprit de méfiance, de vertige et d'égarement qui le rendrait insupportable dans toute autre condition. Ainsi donc le conflit de la vie poétique et de la vie de cour n'existe point. S'il se montre un instant dans la querelle qui survient entre Antonio et le Tasse, il disparaît bientôt au dénoûment, lorsque le poëte, dans un retour qu'il fait sur lui-même, rend justice au monde qui l'environne et se décide à rentrer dans la voie où sa nature l'appelle. La cour et lui iront désormais leur chemin, chacun de son côté. Le combat que se livrent les différentes tendances de l'esprit humain, bien qu'il ait son expression dans le drame, n'en saurait cependant constituer l'essence. Il est là parce qu'il est partout où des hommes se rencontrent, où des conditions étrangères l'une à l'autre se heurtent; mais il ne faut point chercher dans cette idée générale la part que Goethe a mise de lui-même, elle est plutôt dans la reproduction de la vie de tout ce monde qui s'agite sous nos yeux. Qu'on ne pense pas toutefois que nous voulions confondre ici *le Tasse* avec ce qu'on appelle vulgairement les drames de cour, avec les pièces d'Iffland, par exemple, et toutes les pièces semblables qui ne se préoccupent d'ordinaire que du dehors des choses, et, quand il s'agit de ce monde, n'en veulent qu'à ses manières, son étiquette et ses costumes. Goethe, ici comme partout, descend dans les secrètes profondeurs de l'âme de ses personnages, et, quelles que soient ces apparitions variées qu'il nous montre, il ne perd jamais un seul instant de vue l'idée qui les met en jeu.

Après ce que nous avons dit, on serait mal venu de vouloir demander à cette œuvre des conditions qu'il n'entrait point dans les desseins de Goethe de lui donner, et que du reste la nature même du sujet ne comportait guère. Il ne faut chercher ici ni les grands caractères, ni l'élévation sublime des sentiments, ni les synthèses philosophiques, ni les incidents multiples qui s'entre-croisent dans une pièce de théâtre et font le tissu de l'action. Pour les grands caractères, largement accusés, il y a *Egmont;* pour les idées philosophiques *Faust*, et pour les incidents dramatiques *Goetz de Berlichingen*. *Le Tasse* de Goethe n'est ni un drame, ni une tragédie, mais un poëme où l'auteur s'étudie à reproduire les sensations qui l'ont agité pendant une certaine période de sa vie, à leur donner la forme, à les jeter dans le tourbillon de l'existence, afin d'avoir une bonne fois réglé ses comptes avec elles, de n'y plus revenir, d'en être quitte. Pour ma part, je regarde *le Tasse* comme un éclatant hommage rendu par Goethe à cette éternelle vérité : que la poésie est la délivrance de l'âme. Lui-même, dans ses *Tablettes annuaires et quotidiennes* (*Tages und Jahresheften*), raconte qu'il s'est débarrassé, dans *le Grand-Cophte*, des impressions profondes que les premiers événements de la révolution française avaient fait naître en lui; nul doute qu'il n'ait agi de même cette fois à l'égard de l'*être* objectif et poétique de la vie de cour, sur lequel il aura voulu dire son premier mot dans *le Tasse*. On ne saurait prétendre, d'ailleurs, qu'il ait ja-

mais cherché à se dissimuler l'insuffisance du cercle au milieu duquel sa destinée l'avait conduit. N'y a-t-il pas de la prophétie dans le sens de ses paroles, lorsque, se trouvant à Heidelberg, entre deux carrières opposées, il se décide enfin à partir pour Weimar, et, dans son enthousiasme de jeune homme, s'écrie avec Egmont, tourné vers la vieille amie qui cherche à le dissuader : « Fouettés par d'invisibles esprits, les coursiers olympiens du Temps fendent l'espace, traînant après eux le char léger de notre destinée ; et, quant à nous, il ne nous reste rien à faire, si ce n'est de saisir vaillamment les rênes, et tantôt à droite, tantôt à gauche, de préserver les roues, ici d'une pierre, plus loin d'une chute. Où le char nous emporte, qui le sait ? » Sa destinée l'entraîne irrésistiblement vers le monde de la cour ; une fois là, il n'a d'autre ressource, pour échapper au tourbillon, que le recueillement en soi, et, partant, la rupture avec tout ce qui l'entoure ; moyens désespérés dont le Tasse, dans la dernière scène, se décide enfin à faire usage. Expliquée, ainsi, cette scène, que rien ne motive dans l'action, acquiert, dans la personnalité de Goethe qu'elle exprime, une intention plus haute, un sens plus déterminé. Werther périt par le désaccord qui existe entre la disposition de son âme et le monde ; Tasse se sauve de ce conflit par l'énergie de son esprit poétique. Il est clair que l'élément tragique manque à ce dénoûment ; mais, à vrai dire, l'élément tragique était-il bien dans les conditions du sujet ? La vie de cour n'admet pas un dénoûment tragique ; polie, élégante, rigoureuse seulement sur le point des convenances et de l'étiquette, elle évite l'éclat et les extrêmes.

En ce sens on aurait tort de reprocher à Goethe de n'avoir pas fait mourir le Tasse au dénoûment. C'est une chose fort ordinaire qu'un homme se voue à la mort pour échapper aux calamités qui viennent envahir son existence ; mais n'y a-t-il donc rien de plus noble et de plus digne d'un grand cœur que le suicide ? Lorsque Werther périt, un acte tragique se consomme, et notre sympathie suit jusque dans la tombe cette victime des conditions sociales ; mais la mort de Werther, cette mort romanesque, dont l'effet vous enivre et vous monte au cerveau, dans le premier moment, quel aspect prend-elle quand on la considère au point de vue du devoir et de la morale humaine ? Le Tasse, qui se résigne et trouve dans son âme assez de force pour vivre au milieu de tant de misères et de fléaux, n'est-il donc pas plus grand, plus généreux, plus homme que Werther, cet écervelé qui se tue dans un moment de désespoir sublime ? Et qui songerait à regretter la catastrophe accoutumée en entendant les paroles que le poëte prononce à la dernière scène du drame : « Toute cette force que je sentais autrefois s'émouvoir dans mon sein s'est-elle donc éteinte ? suis-je tombé à rien, à rien ? Non, la nature m'a laissé dans ma douleur la mélodie et la parole pour chanter l'excès profond de ma misère. » Si Goethe a découvert en lui cette source inépuisable de consolation, cette force invincible tant qu'elle ne désespère pas d'elle-même, le vrai génie poétique, en un mot, c'est à son voyage d'Italie qu'il le doit ; et, bien que ses relations à la cour de Weimar lui aient inspiré l'idée du *Tasse*, il est impossible de ne pas attribuer l'intention de certaines parties, du dénoûment surtout, à l'influence de ce voyage aussi bien qu'aux progrès qui se firent alors dans son développement intérieur. Désormais sa vocation est déterminée. Quoi d'étonnant qu'une fois engagé dans

cette voie il éloigne de lui toute émotion capable de troubler le calme dont sa pensée a besoin, et dans ses rapports avec les hommes ne songe qu'à grossir le trésor de ses observations? Franchement, quel grand crime peut-on faire à Goethe de tout cela, et qui oserait lui jeter la première pierre? Le poëme du *Tasse* est l'œuvre d'un homme qui sait contempler le monde dans ses profondeurs, qui partage quelquefois ses faiblesses, mais du moins les reconnaît et dédaigne de les travestir. Goethe ne prend le monde que comme un objet de froide contemplation, auquel il ne demande rien, ce qui n'empêche pas que les contradictions et les dissonnances qu'il observe ne l'affectent; car la plupart de ses œuvres, *Werther, Goetz, les Affinités électives, Wilhelm Meister, Faust,* portent évidemment l'expression douloureuse et profonde de ce sentiment. C'est là surtout qu'il faut chercher le véritable point de démarcation qui existe entre Goethe et Schiller. Qu'on nous permette à ce sujet un dernier rapprochement entre ces deux grandes natures, rayons augustes et lumineux, mais différemment réfléchis, du soleil divin. Goethe sent aussi bien, aussi profondément que Schiller, les misères et le néant du monde et de la vie, seulement il sait y échapper par d'autres moyens. Frappé de l'inexorable contradiction qui éclate entre l'idée et la réalité, Schiller ne trouve de salut aux angoisses qui le dévorent qu'en s'élançant vers l'idéal; chacun de ses poëmes témoigne de la vérité de cette assertion, et, pour ne citer qu'un exemple au hasard, l'esprit cosmopolite de *Don Carlos* vient de là. L'idée l'entraîne invinciblement avec elle; et la plupart du temps l'élève jusqu'au dernier terme de sa substance. Il ne trouve, pour le monde comme pour ses créations poétiques, d'unité qu'au delà du réel dans une harmonie entre ses personnages et l'idée essentielle, harmonie excentrique, impuissante à satisfaire les désirs infinis qu'elle éveille chez le poëte. Goethe voit les choses autrement; l'auteur de *Faust,* du *Tasse* et d'*Iphigénie* est un esprit trop énergique et trop puissant pour se laisser aller à croire qu'on puisse arriver par de pareils moyens à quelque état complet de l'existence, à penser que des utopies sociales puissent apaiser à jamais les contradictions, les souffrances qui consument l'esprit et le cœur de l'humanité. Le calme, la modération, une activité circonscrite dans un petit cercle, une contemplation incessamment plongée dans le monde des arts et de la science (celui peut-être où l'absence de l'harmonie se fait le moins sentir), voilà le secret de toutes ses créations, le but silencieux de toutes ses tendances! L'enthousiasme, le désir (*die Sehnsucht*) comme l'entend Schiller, et pour lequel il n'y a pas de mot dans notre langue, la sensibilité, ne sont chez Goethe que des états de transition, qui correspondent, dans le développement de son génie, à ces périodes critiques que l'homme traverse pour arriver à la virilité.

A la mort de Schiller, lorsque son existence se dépouille de ses charmes les plus doux, Goethe cherche dans les études naturelles la seule consolation qui soit digne de lui, et, pour échapper à la réalité qui l'obsède, s'abîme dans les plus ténébreux problèmes de la nature. La bataille d'Iéna le surprend comme il termine la première partie de sa *Théorie des couleurs,* et, remis à peine du premier trouble, tandis que la guerre éclate et tonne, il revoit la *Métamorphose des plantes,* et se plonge dans la contemplation la plus profonde des

natures organiques. A chaque pas qu'il fait, se confirment de plus en plus les pressentiments mystérieux de son âme avide d'ordre, de résultats et d'harmonie. Si d'un côté, dans le tumulte de la guerre, il déplore les liens les plus fermes dissous, l'édifice des siècles soudainement ébranlé, les conventions les plus saintes mises à la merci du hasard et de l'arbitraire; de l'autre, il ne rencontre, dans le royaume de la nature, que l'action paisible des forces créatrices agissant dans leur sphère, la chaîne interrompue des développements de la vie, et partout, même dans ses déviations apparentes, la révélation d'une règle sacrée. Ainsi, au milieu même des tempêtes du monde extérieur, le calme de son âme ne se dément pas, le domaine de ses facultés s'étend, son activité scientifique se retrempe et s'exerce. Alexandre de Humboldt lui dédie ses *Idées pour servir à la Géographie des plantes;* ravi des points de vue nouveaux qui s'offrent à lui de tous côtés, il ne se donne pas le temps d'attendre la carte que l'auteur promet pour appendice à son livre, et, d'après de simples indications, compose en un moment un paysage symbolique qu'il envoie en retour à son ami.

A cette époque, l'académie d'Iéna, veuve de la plupart des membres qui avaient fait sa gloire, se trouvait menacée dans son existence. Goethe écrivait alors *la Fille naturelle*. A peine informé du danger, il s'interrompt au milieu de ses travaux, unit ses efforts à ceux de son vieil ami et collègue le baron de Voigt, ministre comme lui du grand-duc Charles-Auguste, rassemble de près et de loin tous les esprits qui font cause commune, et n'a pas de trêve qu'il n'ait pourvu les chaires de professeurs capables, et relevé la critique. C'est de cette impulsion généreuse et féconde que sortirent, quelque temps après, plusieurs ouvrages importants, entre autres la *Caractéristique des poésies de Voss*, *Hebel et Grübel*. Goethe ne s'en tient pas là. Après les hommes viennent les monuments. Sa sollicitude embrasse tout. Il faut encore que l'intelligence et le travail aient un palais commode et salubre. Cette bibliothèque d'Iéna, dispersée en toutes sortes de salles ténébreuses, lui déplaît. Longtemps les circonstances l'ont empêché de réaliser ses projets. Enfin le prince lui remet ses pleins pouvoirs. Il abat les murailles, s'empare des terrains nouveaux; l'édifice monte à vue d'œil, et bientôt des volumes sans nombre sont classés, ordonnés et rangés dans de vastes salles où l'air circule librement. Ensuite il travaille à embellir les alentours. Il fait enlever l'ancienne porte, comble les fossés, élève un observatoire « pour le plus sociable de tous les solitaires, » fonde une école vétérinaire, et s'efforce d'encourager partout l'esprit d'ordre et d'activité. Son intérêt pour l'architecture et la technique s'accroît encore par la vive part qu'il prend à la construction du palais de Weimar, ainsi qu'aux dispositions intérieures de l'ameublement. Dans le but de répandre chez toutes les classes le goût et le sentiment de la plastique, il crée cette célèbre école de dessin qui servit de modèle à celles d'Iéna et d'Eisenach. Là, rien ne lui échappe; il découvre les dispositions, surveille les progrès. Partout où le talent se montre, il l'encourage, et le suffrage de Goethe vaut à celui qui en est l'objet la haute protection du grand-duc.

Comme des hommes de cette trempe tout intéresse, le lecteur me demandera compte sans doute de l'absence du détail biographique. A cela je répondrai

que, si j'ai omis ce détail, c'est tout simplement parce qu'il n'y en avait pas (1). Que dire, en effet, de la vie de Goethe, à moins d'en admirer partout la grandeur, partout le calme, partout la dignité souveraine? La vie de Goethe est une épopée dans la forme antique, où l'objectivité domine. Point de fait qui se détache de l'ensemble, point d'épisode pour l'imagination et le roman. Tout s'enchaîne avec goût, se succède avec méthode, se coordonne harmonieusement. Cela est beau parce que cela est simple; et, chose étrange, du com-

(1) Goethe n'avait-il pas raison lorsqu'il disait de lui-même, en écrivant à Schiller: « L'imprévu n'est pas dans mon existence? » Quels incidents, quelles péripéties chercher dans la biographie d'un homme inaccessible aux passions, ces éternels mobiles de la vie, inaccessible à l'amour, du moins tel que l'entendirent Marguerite, Lucinde et Frédérique? car, pour ce qui était de la galanterie et de l'ardeur des sens, il fallait bien que la nature trouvât son compte. En général, les mœurs n'avaient rien à gagner à cette décomposition étrange de l'amour que l'alchimiste singulier faisait en lui, au profit de la poésie et de l'art. Frédérique en voulait à sa pensée, à sa tête, à son cœur; il la laissa mourir. Sa servante n'en voulait qu'à ses sens, il l'épousa. — Un mot de la femme de Goethe. Elle vint à lui un matin pour demander une grâce : jeune, fraîche, accorte, elle lui plut, il la prit avec lui. Goethe eut de cette femme plusieurs enfants, qui tous moururent, tous, jusqu'à ce fils unique qui devait continuer sa race. — Le fils de Goethe mourut avant l'âge, comme le fils de Napoléon; la destinée frappa les deux titans dans leur postérité. Goethe ressentit ce coup profondément, mais avec résignation et sans se plaindre. — Goethe vécut de longues années avec la mère de ce fils, et finit par l'épouser en 1806, au moment même où tonnait la canonnade d'Iéna. Cette femme avait été fort belle; cela suffisait à Goethe, et d'ailleurs elle avait pour loi de ne jamais sortir de ses attributions domestiques, de ne jamais le déranger. Dans la société qui gravitait autour de son maître, elle avait choisi son monde et s'y tenait. Lorsque Goethe descendait des sphères de la pensée, il était bien aise de trouver là cette femme de la terre, à laquelle il savait gré de n'avoir rien perdu de son individualité, et qui lui rappelait par son air et ses façons les douces voluptés d'un temps vers lequel il aimait à revenir. Et puis, elle lui avait donné un héritier de son nom, qui, pour la force du corps, ne le cédait en rien à son père. A vrai dire, c'était là tout ce qu'il y avait de commun entre Goethe et ce jeune homme, que Wieland appelait à bon droit le fils de la servante (*der Sohn der Magd*). Cette femme avait un attachement profond pour Goethe; le conseiller intime, comme elle disait toujours, était son dieu, et malheur à qui osait douter lorsque le conseiller intime avait prononcé! Ce fut après une querelle de ce genre que Mme de Goethe ferma sa porte à la célèbre Bettina, dont Goethe commençait alors à se lasser, de sorte qu'il ne fit rien pour que l'arrêt fût révoqué.

Tous ses soins, toutes ses attentions étaient pour le conseiller intime, à qui elle s'efforçait de rendre la vie agréable et commode. « Qui pourrait croire, disait-il un jour à ses amis, qui pourrait croire que cette personne a déjà vécu vingt ans avec moi? Ce qui me plaît en elle, c'est que rien ne change dans sa nature, et qu'elle demeure telle qu'elle était. »

Dans une promenade qu'ils faisaient ensemble à la campagne, Mme de Goethe, frappée d'un coup d'apoplexie, resta étendue et comme morte dans la voiture. Goethe donne l'ordre au cocher de retourner, et se contente de murmurer à part lui : « Quelle frayeur ils vont avoir à la maison lorsque nous allons nous arrêter et qu'ils verront cette personne morte dans la voiture ! »

mencement à la fin, l'unité ponctuelle de cette existence ne souffre pas la moindre atteinte : il n'y a pas jusqu'à la mort qui ne s'y conforme. Qu'est-ce, en effet, que la mort de Goethe, sinon l'épilogue en costume du beau drame de sa vie?

Lorsque son fils unique meurt, voici ce qu'il écrit à Zelter au sujet de la perte qu'il vient de faire : « Désormais la grande idée du devoir nous maintient seule, et je n'ai d'autre soin que de me maintenir en équilibre. Le corps doit, l'esprit veut, et celui qui voit le sentier fatal prescrit à sa volonté n'a jamais grand besoin de se remettre. » Il refoule sa douleur dans son sein, reprend avec passion des travaux depuis longtemps interrompus, et s'y *absorbe tout entier*. En quinze jours, le quatrième volume de ses mémoires : *Dichtung und Wahrheit aus meinem Leben*, est presque terminé, lorsque tout à coup la nature, si rudement traitée, se venge par une hémorragie violente, qui fait craindre pour ses jours. A peine rétabli, il met ordre à ses affaires, ordonne avec méthode ses derniers travaux, et songe à régler ses comptes avec le monde. Cependant, au milieu de cet examen, une idée le tourmente : *Faust* est encore incomplet, les grandes scènes du quatrième acte manquent à la seconde partie. Il s'impose la tâche de les écrire incontinent, et, la veille de son dernier anniversaire, annonce à tous que cette œuvre, la grande œuvre de sa vie, est enfin achevée. Il la scelle d'un triple cachet, et, se dérobant aux félicitations de ses amis, va revoir, après tant d'années, le lieu de ses premiers travaux, de ses premières pensées, comme aussi de ses plus vives jouissances, Ilmenau. Le calme profond des grands bois, la fraîche brise des montagnes, lui donnent une vie nouvelle; il revient heureux et dispos, et se remet à l'œuvre. La *Théorie des Couleurs* est récapitulée, augmentée, achevée; la nature de l'arc-en-ciel analysée, la tendance des planètes à monter en spirale incessamment étudiée. « Je me sens environné ou plutôt assiégé par tous les esprit que j'évoquai jamais, dit-il dans son illuminisme. » Les esprit viennent prendre leur maître pour le conduire au sein de la nature. A ses heures de loisir, il se fait lire Plutarque, s'informe des contemporains, dicte des fragments de critique sur notre littérature nouvelle, « cette littérature du désespoir, » comme il l'appelle. Les débats zoologiques de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire excitent au plus haut degré son intérêt. Il veut y prendre part, envoie ses travaux à Varnhagen de Ense, entretient une correspondance continue avec Wilhelm de Humboldt, Zelter, le comte Gaspard de Sternberg, et c'est du milieu de cette activité si calme et si sereine qu'il passe à quelque plus haute destinée.

Un matin, son œuvre était consommée, il était assis dans son cabinet d'étude. L'hiver s'éloignait de la terre, les premiers gais rayons dansaient au dehors, les fleurs du jardin se tenaient collées à la vitre, et leurs tiges, pleines de rosée, dessinaient çà et là, sous le vent, de merveilleux hiéroglyphes. On eût dit que la nature renouvelée frappait à la fenêtre avec tous les bruits de la terre et de l'air. Goethe réjoui se levait pour aller ouvrir à ce printemps de la jeunesse et de la vie, lorsque tout à coup il retomba immobile sur son fauteuil. L'octogénaire, en se levant, avait rencontré le bras de la Mort, il comprit ce que cela voulait dire. La main s'efforça de tracer quelques lignes dans le vide; puis, après avoir murmuré ces mots : Qu'il entre plus de lumière (*dass mehr*

*Licht hereinkomme !*), il s'arrangea plus commodément dans un coin de son fauteuil, et rendit l'âme. Telle fut sa fin ; il mourut comme Frédéric II, comme Rousseau, comme tous les aigles de la terre, l'œil tourné vers le soleil. *Plus de lumière !* sans doute pour contempler une dernière fois dans sa jeunesse éternelle cette terre qu'il a tant aimée. A l'instant de sa transformation, sa main errante cherche à saisir le solide qui lui échappe. *Plus de lumière !* la dernière parole de Goethe est un vœu pour la forme ! A le voir sortir de la vie avec tant de calme et de sérénité, on s'étonne d'abord de cette aversion invincible que soulevait en lui l'idée de la mort. Cependant, si l'on y réfléchit, ce sentiment s'explique. Sa haute raison a trop souvent sondé les abîmes de l'infini pour reculer devant ce pas terrible, mais non définitif ; d'ailleurs, dans une âme aussi mâle, aussi puissante, aussi fière de son indépendance, aussi profondément convaincue de son éternelle durée, comment supposer de ces vagues terreurs superstitieuses qui tourmentent les enfants et les illuminés ? Non, ce n'est pas la mort qui l'épouvante, c'est l'appareil lugubre dont on l'entoure qui répugne à l'orgueil inné de son intelligence. De là sa haine contre le catholicisme qui a peut-être le tort, de nos jours, de proclamer trop haut la souveraineté de la mort dans la vie. Le bruit lamentable des cloches l'importune à ses heures de travail ; tous ces symboles consolateurs, mais tristes, dont la religion peuple la campagne, troublent la sérénité de sa promenade du printemps. Sa nature hautaine se révolte contre cette invasion de la terre par la mort, et sa fureur éclate chaque fois qu'il rencontre dans les verts sentiers le pas stérile de cet hôte incommode : il lui faut l'existence dans sa plénitude, sans arrière-pensée de départ et d'adieu. Quand il écoute le rossignol chanter au clair de lune sous les acacias épanouis, quand il aspire la balsamique odeur des aubépines, il ne veut pas voir s'élever une image de douleur du milieu de cette efflorescence unanime. La croix même de Jésus, le signe divin de la rédemption, ne trouve pas grâce devant lui : il n'aime pas voir les larmes se mêler à la rosée du ciel, ou les gouttes de sang trembler sur les épines de l'églantier. Philosophe païen, amant passionné de la séve, de la végétation et de la vie, pour lui la mort serait encore la vie sans les fantômes inventés par le catholicisme. Aussi, lorsqu'il parle des fins de l'homme, il a bien soin toujours de sauter sur cette transition lugubre que les familles déplorent, et dès lors son idéalisme vainqueur ouvre sa grande aile au soleil, et se donne carrière dans la plaine éthérée de la métaphysique. « Non, la nature, s'écriait-il un jour, n'est pas si folle que d'agglomérer de si intelligentes particules pour les disperser ensuite à tous les vents, et détruire ainsi le faisceau qui a été lié et maintenu. » Quelquefois il lui arrivait d'envisager la mort sous son aspect plastique, sans doute pour se mesurer de plus près avec elle, et pour essayer vis-à-vis de cet athlète surhumain l'irrésistible puissance dont il se sentait investi (1).

L'élément divin que la nature lui avait départi dominait dans toute sa personne. Quelle imposante grandeur ! quelle inviolable majesté ! Un front de

(1) Pendant la maladie qui lui enleva son fils, au moment où le malheureux allait succomber à sa dernière crise, Goethe, assis immobile au chevet, se leva tout à coup, et, secouant la torpeur dans laquelle il était plongé : « Elle est là, dit-il, la Mort !

Jupiter large et voûté, des sourcils hardiment accusés, un nez aquilin et royal, la lèvre un peu pincée en partie par l'âge, en partie par l'habitude du silence. Autour de sa bouche, l'égoïsme avait creusé ses sillons. Quant à son œil, il me semble impossible de le peindre et fort difficile de l'indiquer : son œil n'avait ni l'égarement prophétique du portrait de Stieler, ni la rêverie mélancolique du dessin de Vogel ; large, mais sans excès, bien ouvert, un peu terne, il se distinguait moins par la pénétration instantanée du regard que par une faculté singulière qu'il avait de fixer les objets longtemps et de se les soumettre. Le sculpteur David me semble avoir mieux réussi à le rendre, peut-être parce que les traits de cette face auguste, et, chose étrange, l'œil aussi (par l'espèce de voûte qu'il forme), conviennent mieux à la statuaire qu'à la peinture. Les pupilles en relief sur leur champ d'argent et d'azur se mouvaient lentement ; mais ce qu'elles saisissaient, elles le saisissaient bien, et le tenaient ferme jusqu'à la fin. La sûreté imperturbable du regard de son intelligence passait tout entière dans ses yeux. Il avait la poitrine large, le reste du corps proportionné, le pied petit. Chacun de ses mouvements se dirigeait du centre à la circonférence ; il parlait lentement, à pleine voix, et même, dans le transport de la colère, avec calme. Seulement, lorsqu'en se promenant il dissertait avec lui-même (ce qui lui arrivait souvent), les paroles sortaient plus rapides de sa bouche, mais toujours nettes, toujours intelligibles. Quelquefois il négligeait d'émettre la fin de sa pensée. Mais un trait caractéristique entre tous, celui qui n'a jamais manqué de se reproduire dans toutes les images qu'on a faites de lui, c'est cet air de sereine grandeur dont j'ai déjà parlé tant de fois, si manifeste et si largement exprimé, qu'il n'échappe à personne, si profond et si vrai, qu'il a pu se survivre à lui-même, et comme chez les dieux, à travers la toile et le marbre, commander l'hommage et la vénération. Goethe vous apparaît comme le descendant d'une race titanique ; partout chez lui éclate au dehors la force intellectuelle dont il est doué ; partout vous la retrouvez, dans son geste, dans sa stature, dans son œil, dans ces larges touffes de cheveux gris, que l'âge a respectées.

On n'ignore pas les rapports d'intimité qui existèrent toujours entre Goethe et le grand-duc de Weimar Charles-Auguste. Cette amitié du prince et du poëte, faite pour honorer l'un et l'autre dans la postérité, dura cinquante ans aux yeux de tous sans se démentir. Du jour où ces deux intelligences entrèrent en contact, elles ne se séparèrent plus, et toute différence de rang et de caractère s'effaça dans ce noble commerce. « Si jamais je me fâchais avec Goethe, disait un jour Wieland à Frédéric de Müller, et si dans le moment de mon ressentiment contre lui j'en venais à me représenter, — ce que du reste personne au monde ne sait mieux que moi, — quels incroyables services il a rendus à notre

elle est là, qui étend ses longs bras sur nous ! Mais patience, mon ami, cette fois encore elle ne nous aura pas ! »

« La Mort est un pitoyable peintre de portraits, dit-il à l'occasion de Wieland ; je veux conserver dans mon souvenir des êtres que j'ai chéris quelque chose de plus animé que ce masque affreux qu'elle leur pose sur le visage. Aussi je me suis bien gardé d'aller voir, après leur mort, Herder, Schiller et la grande-duchesse Amélie. »

prince pendant les premières années de son règne, avec quelle abnégation et quel zèle il s'est dévoué à sa personne, que de nobles et grandes qualités qui sommeillaient dans le royal jeune homme il a fécondées et produites, je ne pourrais m'empêcher de tomber à genoux et de glorifier Goethe, mon maître, encore plus pour cela que pour ses chefs-d'œuvre. »

Charles-Auguste et Goethe avaient une telle estime l'un pour l'autre, chacun des deux savait si bien apprécier le caractère et ménager la susceptibilité délicate de l'autre, que, même dans la plénitude de leur confiance mutuelle, ils conservaient toujours une certaine circonspection cérémonieuse, et paraissaient traiter de puissance à puissance. Pendant les premières années qui suivirent la bataille d'Iéna, l'extrême liberté que le grand-duc affectait dans ses jugements politiques et ses prétentions de plus en plus manifestes à la couronne de Prusse, éveillèrent la sollicitude de ses amis. Or voici en quels termes Goethe les rassurait un jour : « Soyez sans crainte, le duc appartient à cette race de démons élémentaires dont le caractère de granit ne se ploie jamais, et qui cependant ne peuvent périr. Il sortira toujours sain et sauf de tous les dangers; il le sait lui-même fort bien, et voilà pour quelle raison il s'aventure dans des entreprises où tout autre que lui succomberait au début. »

Le croira-t-on? l'esprit de dénigrement et de réaction qui s'abat toujours sur la mémoire des grands hommes s'est efforcé déjà bien des fois de tourner contre Goethe cette noble intimité dans laquelle il vivait avec Charles-Auguste. La cause de ces rapports, qu'il fallait chercher dans le généreux sentiment d'une nature élevée, on a prétendu l'avoir trouvée dans les misérables préoccupations d'une puérile vanité. On a fait de Goethe un courtisan mesquin, un conseiller aulique d'Hoffmann, tout cela parce qu'il avait au fond peu de sympathie pour la multitude, aimait les grandes manières, les distinctions, les titres, l'autorité partout, et qu'il employait volontiers, dans ses vieux jours, le style des chancelleries (1). On défend au poëte d'être l'ami d'un souverain,

(1) On a beaucoup parlé des façons aristocratiques de Goethe, de son affectation à se montrer partout vêtu d'habits de cour, d'uniformes chamarrés de soie et d'or. Cependant il convient de rétablir la vérité dans son exactitude. Le fait est que Goethe, comme tout homme qui a conscience de sa force et de sa grandeur personnelle, tenait le rang où son génie et la distinction du prince qu'il servait l'avaient placé; mais cela sans faste, sans parade, toujours avec modération, mesure et bon goût. Il aimait aussi ce qu'on appelle encore aujourd'hui le décorum, et même un jour il alla jusqu'à faire sentir l'inconvenance de sa conduite à un certain étudiant de Leipzig, qui, dans ses allures de Brutus, s'obstinait à demeurer assis sur un sopha au moment où le grand-duc de Weimar entrait dans le salon. Mais il me semble qu'on ne peut guère voir là que les façons d'agir d'un homme bien élevé qu'une indélicatesse pique au vif. Avant tout, il faut être poli, même avec les princes. Il se plaisait aussi beaucoup dans la société des femmes, et, lorsqu'il s'en trouvait de jeunes et de belles dans son salon, il déployait à leurs pieds une galanterie d'ancien régime qui convenait à merveille à son air. Quant à son costume, on aurait pu s'épargner tant de frais d'imagination et de broderies, car chacun sait que son habit de gala était tout simplement un frac noir, et qu'il ne portait jamais qu'une seule plaque sur sa poitrine. Le reste du temps, on le trouvait chez lui en robe de chambre, le cou nu, ses larges tempes, découvertes, tantôt mar-

même lorsque ce poëte est Goethe et le souverain un petit prince d'Allemagne. Lequel des deux élève l'autre en pareil cas? Et s'il est question de courtisan, de qui veut-on parler? du poëte dont le royaume est sans bornes, ou du souverain qui règne sur soixante-trois milles carrés? Nous ne nous arrêterons pas plus qu'il ne convient à ces déplorables querelles, suscitées par le faux esprit d'un libéralisme suranné. Que Goethe ait aimé les cordons et les dignités, qu'il ait affecté plus ou moins de réserve dans ses manières, de cérémonial dans ses correspondances, peu importe. Ce qu'il y a de certain, et ce qui honore bien autrement l'auteur de *Faust* que tous les rubans dont il a pu se couvrir la poitrine, c'est cette affection sincère dont il fut toujours pénétré pour Charles-Auguste, cet inviolable attachement qui, loin de se démentir, ne fit que s'accroître dans sa mauvaise fortune. Ici je laisse parler Falk. « Après la bataille d'Iéna, l'empereur, sensiblement irrité, permit au grand-duc de retourner dans ses États, mais non sans lui témoigner une vive méfiance. De ce jour, le noble et généreux Allemand fut environné d'espions, qui venaient presque s'asseoir à sa table. En ce temps-là mes affaires m'appelaient souvent à Berlin et à Erfurt; et comme dans ces deux villes je connaissais plusieurs autorités supérieures, j'eus l'occasion une fois de surprendre certaines remarques trouvées dans les registres de la police secrète, qu'on mettait tous les soirs sous les yeux de l'empereur, et que je m'empressai de jeter sur le papier, dans l'intention d'en faire part à notre souverain. — Goethe, à ce propos, me donna un si chaleureux témoignage de son attachement personnel au grand-duc, que je regarde comme un devoir pour moi de montrer au public allemand cette belle page de l'histoire de la vie de son grand poëte. — A mon retour d'Erfurt, je me rendis chez Goethe; je le trouvai dans son jardin; nous parlâmes de la domination des Français, et je lui rapportai ponctuellement tout ce que je venais de confier à son altesse.

» Il était dit, dans cet écrit, que le grand-duc de Weimar était convaincu d'avoir avancé 4,000 thalers au général ennemi Blücher, après la déroute de Lübeck; que chacun savait en outre qu'un officier prussien, le capitaine de Ende, venait d'être placé auprès de son altesse royale la grande-duchesse en qualité de grand maître de la cour; qu'on ne pouvait nier que l'installation de tant d'officiers prussiens n'eût en soi quelque chose d'offensant pour la France; que l'empereur ne laisserait pas une pareille conspiration se tramer contre lui dans l'ombre, au cœur de la confédération germanique; que le grand-duc semblait ne rien négliger pour réveiller la colère de Napoléon, qui cependant, sur le chapitre de Weimar, avait bien des choses à oublier; que c'était ainsi qu'on avait vu Charles-Auguste, accompagné du baron de Müffling, visiter, en passant dans ses États, le duc de Brunswick, l'ennemi mortel de la France.

» Assez! s'écria Goethe l'œil enflammé de colère, assez, je n'y tiens plus; que veulent-ils donc, ces Français? Sont-ils des hommes, eux qui demandent

chant à grand pas, un arrosoir à la main, à travers ses plates-bandes, et mouillant ses beaux rosiers, dont il se faisait gloire dans la ville; tantôt assis sous les figures du jardin, devant une petite table, entouré de livres, de crayons, de bocaux et d'objets d'histoire naturelle.

plus que l'humanité ne peut faire? Depuis quand donc est-ce un crime de rester fidèle à ses amis, à ses vieux compagnons d'armes dans le malheur? Fait-on si peu de cas de la mémoire d'un brave gentilhomme, qu'on en vienne à vouloir que notre souverain efface les plus beaux souvenirs de sa vie, la guerre de sept ans, la mémoire de Frédéric le Grand, qui fut son oncle, enfin toutes les choses glorieuses de notre vieille constitution allemande, auxquelles il a pris lui-même une si vive part, et sur lesquelles il a joué sa couronne et son sceptre? Votre empire d'hier est-il donc si solidement établi que vous n'ayez pas à craindre pour lui dans l'avenir les vicissitudes de la destinée humaine? Certes, ma nature me porte à la contemplation paisible des choses, mais je ne puis voir sans m'irriter qu'on demande aux hommes l'impossible. Le duc de Weimar soutient à ses dépens les officiers prussiens blessés et sans solde, avance 4,000 thalers à Blücher après la déroute de Lübeck, et vous appelez cela une conspiration! et vous lui en faites un crime! Supposons qu'aujourd'hui ou demain un désastre arrivât à votre grande armée : quel mérite n'aurait pas aux yeux de l'empereur le général ou le feld-maréchal qui se conduirait en pareille circonstance comme notre souverain s'est conduit! Je vous le dis, le grand-duc fait ce qu'il doit; il se manquerait à lui-même s'il agissait autrement. Oui, et quand il devrait à ce jeu perdre ses États et son peuple, sa couronne et son sceptre, comme son prédécesseur l'infortuné Jean, il faut qu'il tienne bon, et ne s'éloigne pas des généreux sentiments que lui prescrivent ses devoirs d'homme et de prince. Le malheur! Qu'est-ce que le malheur? C'est un malheur lorsqu'un souverain doit faire bonne mine aux étrangers qui se sont installés dans sa maison. Et si sa chute se consomme, si l'avenir lui garde le sort de Jean, eh bien! nous ferons, nous aussi, notre devoir; nous suivrons notre souverain dans sa misère comme Lucas Kranach suivit le sien, et nous ne le quitterons pas d'un seul instant. Les femmes et les enfants, en nous voyant passer dans les villages, ouvriront leurs yeux tout en larmes, et s'écrieront : « Voilà le vieux Goethe, et le grand-duc de Weimar que l'empereur français a dépouillé de son trône parce qu'il était demeuré fidèle à ses amis dans l'adversité, parce qu'il visita le duc de Brunswick, son oncle, au lit de mort, parce qu'il ne laissa pas mourir de faim ses compagnons de bivouac et ses frères. » A ces mots, il s'arrêta suffoqué, de grosses larmes ruisselaient sur ses joues; puis, après un moment de silence : « Je veux chanter pour mon pain, je veux mettre en rimes nos désastres. Dans les villages, dans les écoles, partout où le nom de Goethe est connu, je chanterai la honte du peuple allemand, et les enfants apprendront par cœur mes complaintes, jusqu'à ce qu'ils deviennent hommes, et les entonnent en l'honneur de mon maître en lui rendant son trône. Voyez, je tremble des mains et des pieds, je n'ai pas été aussi ému depuis longtemps. Donnez-moi ce rapport, ou plutôt prenez-le vous-même; jetez-le au feu, qu'il brûle, qu'il se consume, recueillez-en les cendres, plongez-les dans l'eau, qu'elle bouille, j'apporterai le bois; qu'elle bouille jusqu'à ce que tout soit anéanti; que la dernière lettre, la dernière virgule, le dernier point se soient évanouis en fumée, et qu'il ne reste plus rien de ce honteux manifeste sur le sol allemand! »

Quel que soit son attachement pour la personne de Charles-Auguste, c'est

avant tout ici le grand-duc de Weimar, la cause de l'Allemagne perdue qu'il déplore; la destinée du prince passe avant la destinée de l'ami. A ce compte seulement Goethe donne des larmes et des regrets à Charles-Auguste; car, pour ce qui est de l'ami, il sait bien que toutes les vicissitudes du sort ne peuvent rien sur lui. Avec le caractère impassible qu'on lui connaît, Goethe ne pouvait s'abandonner au lyrisme du moment, à cette expansion poétique qu'on ne rencontre que chez les natures exaltées, ardentes, *subjectives*. De ce sentiment que nous venons de lui voir exprimer, Körner ou Weber auraient tiré un de ces hymnes sacrés, de ces hourras sublimes que les étudiants transportés entonnaient, en 1812, sur tous les champs de bataille de l'Allemagne; lui, au contraire, le refoule dans son sein, et, reprenant au plus tôt la paix sereine du visage, s'en va, dans la solitude, façonner quelque beau marbre de Paros. Mais de ce que Goethe renfermait dans le mystère de son âme ces sentiments généreux, de ce qu'il n'a jamais laissé la multitude les surprendre chez lui, s'ensuit-il qu'il ne les ait point eus?

On pense bien, d'après cela, quelle vive part Goethe prit à la fête, lorsque les événements de 1814 lui rendirent son bien-aimé souverain. Ce jour-là, Goethe fut à Weimar le véritable maître des cérémonies. Il allait et venait, causant avec les bourgeois, donnant la main aux gens du peuple, saluant d'un air sympathique les jeunes filles sur leur porte. Tantôt il s'arrêtait avec admiration devant un arc de triomphe, tantôt devant une fenêtre pavoisée de rubans et de fleurs; louant les uns, tançant les autres, encourageant tout le monde; alerte, dispos, triomphant, heureux de vivre. Chaque fois que le cours du temps ramenait l'anniversaire de Charles-Auguste, c'était chez Goethe le même empressement, la même sollicitude matinale. Dès que le jour commençait à poindre, il sortait de la délicieuse maison de plaisance qu'il habitait dans le parc du grand-duc, presque vis-à-vis de ses fenêtres; et, se glissant à pas de loup à travers les feuillages et les marbres du jardin, venait surprendre à son réveil l'ami de sa vie entière; car, lui disait-il, je suis le premier et le plus vieux de vos amis, et je veux être aussi le premier à vous complimenter. — Le soir, sa maison illuminée était ouverte à tous; il y avait gala chez lui; on causait, on buvait à la santé du prince, on chantait des vers en son honneur; puis, quand l'heure de se reposer était venue, quand on avait porté le dernier toast, l'illustre vieillard se levait et reconduisait ses hôtes au milieu de la nuit. Ce fut à l'occasion d'un de ces anniversaires (3 septembre 1809) que Goethe reçut cette lettre du grand-duc (1) :

(1) Voici les seuls vers dans lesquels Goethe ait jamais chanté l'amitié de Charles-Auguste :

« Entre tous les princes de Germanie, le mien est petit; ses États sont bornés, eu égard seulement à ce qu'il pourrait faire. Mais si chacun savait, comme lui, tourner ses forces au dedans et au dehors, ce serait une fête d'être Allemand avec les Allemands. Pourquoi le louer, lui que ses actions et ses œuvres proclament? Peut-être on doutera de ma bonne foi, car il m'a donné ce que les grands ne donnent guère, sympathie, loisir, confiance, champs, et jardin, et maison. Je ne dois rien à personne qu'à lui, et certes il me fallait beaucoup, à moi poète qui comprenais si mal les soins

« Merci pour la bonne part que tu as prise à la journée d'aujourd'hui. Puissent ton activité, ton contentement, ton bien-être, se prolonger aussi longtemps que j'aurai des jours heureux à vivre avec toi ! Alors l'existence me sera d'un grand prix.

» Adieu.

» CHARLES-AUGUSTE. »

Puis, en *post-scriptum :*

« Qui mettrons-nous à la place de Göttling? Il faut un homme capable; penses-y. »

Le grand-duc Charles-Auguste mourut subitement. Lorsque Goethe apprit cette nouvelle, il était à table, au milieu d'un cercle d'amis qui se réunissaient chez lui régulièrement à certains jours de la semaine. Le bruit courut de bouche en bouche, on hésita longtemps à l'en instruire, tant ses amis craignaient qu'il ne tombât terrassé par ce coup de foudre instantané. Goethe recut cette nouvelle avec cet impassible sang-froid qu'il opposait comme un impénétrable acier à tous les événements imprévus qui auraient pu troubler l'équilibre normal de son existence. « Ah ! c'est affreux, dit-il, parlons d'autre chose. » Et le dîner continua (1).

de la fortune. L'Europe m'a loué : que m'a donné l'Europe? Rien. J'ai payé bien cruellement, hélas ! mes vers. L'Allemagne m'imita, la France put me lire ; Angleterre, tu reçus en amic ton hôte en proie au trouble. Cependant, que m'importe que le Chinois lui-même peigne d'une main peu sûre Werther et Lolotte sur la porcelaine? Jamais un empereur, jamais un roi ne s'est enquis de ma personne; lui seul fut pour moi Auguste et Mécène. »

(1) Tout en faisant la part du calcul dans ce soin extrême avec lequel il évitait toute impression violente, il faut dire que cet instinct prodigieux de la conservation personnelle, cette volonté ferme de ne jamais intervenir, se trouve aussi dans le caractère de sa mère. A cet égard, Goethe renchérissait bien un peu sur la nature ; mais on doit convenir que la femme énergique et puissante à laquelle il devait le jour, lui avait transmis avec son sang cet esprit d'impassibilité souveraine qu'il avait fini par ériger en système; système inexorable, auquel nous voyons qu'il ne dérogea pas même en faveur de Charles-Auguste, de l'ami qu'il devait par la suite le plus sincèrement regretter. — La mère de Goethe, lorsqu'un domestique, une servante, entrait chez elle, lui posait ceci pour première condition : « Si vous apprenez qu'un événement affreux, désagréable, inquiétant, est arrivé dans ma maison, ou dans la ville, ou dans le voisinage, ne venez jamais me le rapporter. Une fois pour toutes, je n'en veux rien savoir. S'il me touche de près, je l'apprendrai toujours assez à temps ; sinon, qu'ai-je besoin d'en être affectée? Ainsi, tenez-vous-le pour dit : quand il y aurait le feu dans la rue, je n'en veux rien savoir avant le moment. » Ces instructions furent si bien suivies, qu'en 1805, comme Goethe était dangereusement malade à Weimar, personne n'osa en parler à sa mère. Quelque temps après, lorsqu'une amélioration sensible se déclara, elle fut la première à rompre le silence, et dit à ses amies : « Vous aviez beau vous taire sur l'état de Wolfgang, je savais tout; maintenant vous pouvez parler de lui, il va mieux : Dieu et sa bonne nature l'ont tiré d'affaire. Maintenant il

Goethe sentit profondément la perte qu'il avait faite; vainement il s'efforça de ne rien témoigner de sa douleur : plusieurs mois après, sa douleur se trahissait encore à son insu. Dans Charles-Auguste, Goethe perdait le dernier de ses amis, le dernier membre de cette union de génie et de gloire qui avait donné son grand siècle à l'Allemagne. Déjà depuis longtemps il avait vu partir l'un après l'autre Herder, Wieland, Schiller, et maintenant la mort venait d'abattre Charles-Auguste, le chêne royal sous lequel toutes ces renommées avaient pris leurs ébats en des jours plus heureux et dont les rameaux avaient donné de l'ombre à sa vieillesse. Charles-Auguste mort, Goethe sentait que désormais pour lui tout était accompli (*nun ist alles vorbei*); il se voyait seul, égaré parmi les générations nouvelles, sans autre abri que le passé. Dans la mort de son auguste ami, c'était sa propre fin qu'il déplorait, et son émotion était d'autant plus vive et plus profonde, qu'elle avait sa source dans son égoïsme (1).

Heureux temps que ceux vers lesquels Goethe se reportait alors par le souvenir! Quelle cour que celle de Weimar aux jours où florissait Charles-Auguste. D'un côté, Wieland, Herder, Schiller, Goethe, tout ce que le génie a d'honneur et de gloire pour un règne; de l'autre, Charles-Auguste, les princesses Anne-Amélie, Louise et Marie-Paulowna (2), tout ce qu'un règne a de protec-

peut être question de Wolfgang sans que son nom me soit un coup de poignard dans le cœur chaque fois qu'on le prononce. » — Le jour que sa mère atteignit sa soixante-douzième année, Goethe reçut d'elle une lettre, et sur l'adresse de cette lettre une main inconnue avait tracé ces mots : « Dieu aurait dû faire tous les hommes de cette trempe. » — Parmi les traits caractéristiques que Goethe tenait de sa mère, née sur les bords du Rhin, n'oublions pas de mettre cette verve mordante, cette causticité de bon aloi qui coulait dans sa veine comme un flot de Rudesheimer ou de Johannisberg. La mère de Goethe était une femme alerte et de bonne humeur. Mariée à seize ans, elle en avait à peine dix-sept lorsqu'elle donna le jour à son fils. « Wolfgang et moi, disait-elle, nous nous sommes toujours entendus à merveille; cela vient de ce que nous avons été jeunes en même temps. La différence d'âge qui le séparait de son père n'existait pas entre nous deux. » Ce père était un homme froid et circonspect, un bourgeois tiré au cordeau de la ville impériale de Francfort, qui mesurait ses pas et réglait sa vie avec méthode. Goethe le rappelait dans ses formes et dans sa démarche.

(1) Bien entendu que ce découragement dont il fut atteint vers ses derniers jours lui venait seulement de la conscience qu'il avait acquise que désormais son activité avait touché à son terme dans cette vie. Dans les regrets qu'il donnait à Charles-Auguste, le dernier représentant au trône d'un âge auquel il avait communiqué, lui Goethe, l'impulsion souveraine, la misérable inquiétude du favori qui craint de manquer de protecteur dans l'avenir n'entrait pour rien. Je ne soutiendrai pas que la douleur que le poëte ressentit de cette perte n'ait point été plus profonde, plus âpre et plus sincère que celle de l'ami; mais, on peut le dire, le cœur de Goethe fut toujours fermé à d'indignes calculs d'intérêt personnel, que, du reste, les circonstances ultérieures n'eussent point justifiés. Ces nobles sentiments à l'égard du prince de la pensée en Allemagne étaient héréditaires dans la famille de Saxe-Weimar. Charles-Auguste, en mourant, les légua à son fils avec la couronne, et Goethe trouva jusqu'à la fin dans Charles-Frédéric, son royal élève, les délicates prévenances et la généreuse sympathie dont il ne cessa jamais d'être l'objet de la part de ses souverains.

(2) Anne-Amélie, Louise, Marie-Paulowna. Ces nobles princesses se succédèrent

tion intelligente, de sollicitude généreuse, de grâce aimable pour le génie qui doit le relever dans l'avenir. Le règne de Charles-Auguste a placé Weimar entre Athènes et Florence. C'est le siècle de Louis XIV en famille, dans un petit duché d'Allemagne, le grand siècle avec moins de magnificence et de faste, sans doute, mais aussi avec plus de loyauté, de franchise honnête et sincère. La nature, en donnant à ces activités un plus étroit espace pour théâtre, resserre les liens de sympathie qui les unissent, en même temps qu'elle rend impossible la personnalité absorbante du monarque. Vous ne distinguez pas le poëte du grand-duc; l'un et l'autre portent les mêmes insignes, habitent le même palais : lequel des deux règne? Weimar dit que c'est Charles-Auguste, le monde dit que c'est Goethe, et Charles-Auguste laisse dire le monde. Au palais ducal, chez Goethe, à Tiefurtz dans la villa de la princesse Amélie, on discute, on lit, on critique, les chefs-d'œuvre naissent sans efforts; partout le simple amour des lettres, partout le culte des idées; à peine si le bruit que fait l'empereur en passant interrompt pour quelques jours les études qui reprennent bientôt. Quels temps! Goethe les a vus s'accomplir et passer; il a vu s'éteindre une à une les étoiles de Weimar, satellites de sa gloire, et longtemps encore après elle son astre errant dans le vide des cieux a jeté çà et là sur la terre de mélancoliques rayons. Il est resté le dernier de la famille seul avec ce chêne du Kickelhan (1) qui porte leurs grands noms écrits au cœur de son

dans la cour de Weimar pendant l'espace d'environ un siècle, et Goethe vécut assez pour les connaître et les apprécier toutes trois. Ce fut toujours entre ces augustes personnes et le grand poëte, qui eut l'honneur d'être admis dans leur intimité, un rare commerce de sentiments généreux et de belles pensées. En échange de la sollicitude si délicate et si tendre, des prévenances si intelligentes, des sympathies de toute espèce dont elles ne cessèrent d'environner le génie, Anne-Amélie, Louise et Marie-Paulowna eurent chacune à son tour les prémices de ses moissons : Goethe leur disait ses projets, ses plans, ses idées sur la nature et l'esthétique. Il leur faisait part de son œuvre encore inachevée, et prenait conseil d'elles, heureuses de recevoir en secret les premières confidences du poëte. Goethe ne parlait jamais de ces trois nobles princesses sans rendre hommage aux égards qu'elles avaient eus pour lui, et disait volontiers que leur protection affectueuse *avait ennobli et dirigé sa jeunesse, enrichi et comblé de bonheur son âge mûr, et réjoui et paré sa vieillesse.* Ce fut sur le tombeau de la duchesse Anne-Amélie que Goethe prononça ces belles paroles, qu'on pourrait presque lui adresser : « Oui, c'est le privilége des nobles natures que leur passage dans les régions supérieures est une bénédiction, comme leur séjour ici-bas; que d'en haut, étoiles de lumières, elles brillent à nos yeux comme des points vers lesquels nous devons diriger notre course dans une traversée trop souvent troublée par les orages, et que ces mêmes êtres que nous avons aimés dans la vie bienveillants et secourables, désormais bienheureux, attirent encore vers eux nos regards avides! »

(1) Chêne majestueux qui s'élève non loin de cette heureuse chaumière du Kickelhahn, où Goethe se retira quelques jours pour écrire, au milieu du plus vaste et du plus romantique paysage, le cinquième acte de son *Iphigénie*, et sur lequel on lit encore son nom inscrit de sa propre main, auprès de ceux de Herder, de Gleim, de Lavater, de Wieland, de Schiller. Du reste, ce chêne n'est pas le seul privilégié dans la forêt, et l'on en trouve çà et là bien d'autres, illustrés aussi par des inscriptions charmantes, dont le sens, toujours mélancolique, comme il convient au recueillement solitaire du

écorce, seul comme Ossian pour glorifier, en se contemplant lui-même, les esprits des héros trépassés, et c'est dans cette attitude imposante qu'il nous est apparu. Goethe résume en lui tout le mouvement intellectuel du nord de l'Allemagne au dernier siècle : il a le lyrisme de Schiller, l'idéalisme de Herder, le sentiment plastique de Wieland ; il leur a survécu par cette loi de la nature qui consacre la force en toute chose. Maintenant, il nous reste à demander grâce au lecteur pour les développements de ces études, bien longues en effet si l'on envisage notre propre faiblesse, mais encore incomplètes eu égard à l'immensité du sujet. Il y a des hommes en face desquels on ne saurait s'arrêter trop longtemps, car ils sont eux-mêmes un point de station dans l'histoire de la pensée humaine, car ils sont à la fois le but où tendait le passé, et le point d'où les générations nouvelles s'élancent vers l'avenir.

HENRI BLAZE.

lieu, rappelle les beaux jours d'une jeunesse ardente et poétique passée au sein de la nature. Ces inscriptions sont de Goethe, de Schiller, de Herder. Les grands cerfs de la Thuringe, errant au clair de lune, éveillent dans les bois de mélodieux souvenirs, et la feuille qu'ils broutent leur parle de Werther ou d'Oberon.

# THÉATRE ITALIEN.

## DÉBUTS DE MADEMOISELLE PAULINE GARCIA.

Je me félicite d'avoir attendu pour essayer de dire quelques mots sur les débuts de Mlle Garcia. Il est vrai qu'en venant si tard, je n'ai plus rien à apprendre à personne, et qu'aujourd'hui le public n'a que faire de mon avis; raison de plus pour que je le lui donne, car ainsi ce que je pourrai dire ne sera pas, Dieu merci, de la critique, et je n'aurai pas de verdict à prononcer en une heure sur un avenir plein d'années. Mon opinion ne sera pas un jugement, mais une causerie, si l'on veut, comme celle du foyer pendant un entr'acte.

Les juges les plus sévères ont reconnu à Mlle Garcia une voix magnifique, d'une étendue extraordinaire, une méthode parfaite, une facilité charmante, un talent dramatique plein de force, d'imagination et de vérité. On pourrait, à la rigueur, s'en tenir là, et un pareil éloge suffirait à une cantatrice consommée. Cependant cet éloge s'adresse à une jeune fille de dix-huit ans, qui n'a paru que six fois sur notre scène. Le rôle qu'elle a abordé le premier, celui de Desdémone, est un des plus difficiles du Théâtre-Italien; c'est peut être le plus difficile. Il faut y être cantatrice et tragédienne, être émue et songer à soi, non-seulement exécuter la musique la plus compliquée et la plus fatigante, mais animer cette musique, toucher le cœur avec des fioritures diaboliques, rendre Rossini et Shakspeare. Ajoutez à cela qu'il faut lutter contre les plus dangereux souvenirs, celui de la Malibran, de la Pasta. — Sortir triomphante d'une pareille épreuve, dès le premier jour, sans hésitation, ce n'est pas peu de chose. Mlle Garcia aura fort à faire si ce ne sont là que des promesses; elle débute comme bien d'autres voudraient finir.

Je n'ignore pas que le chapitre des restrictions est une nécessité à laquelle il faut satisfaire. Notre charité chrétienne ne saurait admettre un éloge sans res-

triction. Je suis là-dessus aussi savant qu'un autre, et j'ai très-savamment remarqué que Mlle Garcia étant fort jeune, sa voix n'est pas aussi assurée ni aussi développée qu'elle le deviendra probablement un jour, quand elle sera plus âgée. J'ai remarqué de même que, n'ayant encore joué que fort rarement, elle n'a pas autant d'habitude de la scène qu'elle pourra en acquérir lorsqu'elle aura plus d'expérience. J'ai fait encore bien d'autres remarques tout aussi profondes; mais je demande la permission de ne pas disputer sur le présent, quand l'avenir me semble clair, et de ne pas compter les plumes qui tombent au premier coup d'aile d'un oiseau qui s'envole.

Certes, c'est toujours un spectacle touchant, et qui dispose à la bienveillance, que l'apparition d'une jeune fille qui se hasarde pour la première fois en public dans une carrière où elle a mis toutes ses espérances. Mais quand on sait d'avance quelle est cette jeune fille, quand on la connaît, comme nous connaissions tous Mlle Garcia, pour une personne remplie de talents, de mérite et de modestie, chez qui une excellente éducation a fécondé la plus riche nature, ce spectacle alors fait plus que toucher, il commande le respect, et éveille en même temps la plus vive sollicitude. La première représentation d'*Otello* avait attiré à l'Odéon ce qu'on appelle tout Paris; lorsque sur la ritournelle mélancolique de l'air d'*Élisabeth*, Mlle Garcia est entrée en scène, il y a eu d'abord dans la salle un moment de silence. La jeune artiste était émue, elle hésitait; mais, avant qu'elle eût ouvert la bouche, des applaudissements unanimes l'ont saluée de toutes parts. Était-ce la mémoire de la sœur que nous avons tant aimée? N'était-ce qu'un généreux accueil fait à une débutante qui tremblait? Personne, peut-être, ne s'en rendait compte. Chacun des premiers sons, encore voilés par l'émotion, qui sortirent des lèvres de Pauline Garcia, furent, pour ainsi dire, recueillis par la foule, et suivis d'un murmure flatteur. A la première difficulté qui se présenta dans le chant, le courage lui revint tout à coup; les applaudissements recommencèrent, et, en un quart d'heure, une belle destinée fut ouverte; ce fut une noble chose qui fait honneur à tous.

On ne saurait trop louer l'*Otello* de Rossini; je ne sais pas s'il passera de mode, car la mode en musique est effrayante. Il n'y a pas d'art plus périssable au monde, et on peut lui appliquer, mieux qu'à la peinture, ce vers de Dante :

» Muta nome perchè muta lato. »

Quoi qu'il en soit, pour nous, qui sommes de notre temps, l'opéra d'*Otello* est un chef-d'œuvre. Je ne parle pas, bien entendu, du libretto. Il est même curieux de voir jusqu'à quel point on a pu si peu et si mal faire avec une pièce de Shakspeare. Mais quelle puissance dans le génie qui a su écrire un duo sublime sur ces quatre méchantes rimes :

« No più crudele un' anima
» No, che giammai si vide! etc. »

Je ne sais même pas si c'est de l'italien.

L'Othello de Rossini n'est pas celui de Shakspeare. Dans la tragédie anglaise,

maîtresse tragédie s'il en fut, la passion humaine conduit tout. Othello, brave ouvert, généreux, est le jouet d'un traître subalterne qui l'empoisonne lentement. L'angélique pureté de Desdémone lutte, par sa seule douceur, contre tous les efforts d'Iago. Othello écoute, souffre, hésite, maltraite sa femme, puis fond en larmes; il succombe enfin, dit à la fois adieu à la gloire et au bonheur, et frappe. Dans l'opéra, une fatalité terrible, inexorable, domine. Depuis le moment où l'action commence jusqu'à celui où elle s'achève, la victime est dévouée. La musique respire constamment la plus sombre mélancolie; en dépit des roulades, des fanfares et des *concetti* chantés qui s'y trouvent, tous les motifs sont tristement frères; tous s'appellent, s'enchaînent, de plus en plus sombres, jusqu'au dernier, celui qui annonce l'arrivée de la mort dans la chambre nuptiale, et qui semble le chœur invisible des démons qui poussent au meurtre. L'Othello de Shakspeare est le portrait vivant de la jalousie, une effrayante dissection sur le cœur de l'homme. Celui de Rossini n'est que la triste histoire d'une enfant calomniée qui meurt innocente.

Personne, je crois, n'a mieux compris que M^lle^ Garcia le rôle de Desdémone, et il est à propos de remarquer ici la différence qui existe entre les deux sœurs. La Malibran jouait Desdémone en Vénitienne et en héroïne; l'amour, la colère, la terreur, tout en elle était expansif; sa mélancolie même était énergique, et la romance du *Saule* éclatait sur ses lèvres comme un long sanglot. On eût dit qu'elle mettait en action ce mot d'Othello débarquant et embrassant sa femme; « O ma belle guerrière! » et cette fière parole devait plaire, en effet, à son ardent génie. Pauline Garcia, qui, du reste, n'a pu voir jouer sa sœur qu'un petit nombre de fois, a imprimé au rôle entier un grand caractère de douceur et de résignation. Ses gestes craintifs, modérés, trahissent à peine le trouble qu'elle éprouve. Son inquiétude et le pressentiment secret de sa destinée, pressentiment qui ne la quitte pas, ne se révèlent que par des regards tristes et suppliants, par de tendres plaintes, par de doux efforts pour ressaisir la vie. Ce n'est plus la belle guerrière, c'est une jeune fille qui aime naïvement, qui voudrait qu'on lui pardonnât son amour, qui pleure dans les bras de son père au moment même où il va la maudire, et qui n'a de courage qu'à l'instant de la mort; en un mot, pour citer encore Shakspeare, c'est d'un bout à l'autre de la pièce « une excellente créature (1). »

Un trait particulier pourra rendre plus sensible la différence dont je parle. Au second acte, lorsque Othello est sorti pour se battre, Desdémone, restée seule, interroge le chœur sur le sort de son époux. « Il vit, » répond le chœur. On sait avec quelle vivacité la Malibran jouait cette scène; le cri de joie qu'elle poussait était irrésistible, et électrisait la salle entière. M^lle^ Garcia rend cette situation tout autrement, et arrive à l'effet par un moyen contraire. A peine s'est-elle livrée à l'espérance, qu'elle se retourne, aperçoit son père qui entre, et reste frappée de terreur. C'est par ce contraste puissant et plein de vérité qu'elle se fait applaudir, en sorte que l'émotion du spectateur, au lieu de porter

(1) Excellent wretch! perdition catch my soul
But I do love thee!

(*Othello.*)

sur un éclair de joie, se fixe sur une impression douloureuse. Je ne prétends pas décider laquelle des deux sœurs a raison, et je crois qu'elles l'ont toutes deux; je ne veux que signaler une nuance remarquable.

La pièce italienne, à proprement parler, ne commence qu'à la fin du premier acte. Mlle Garcia a joué ce final avec une grâce et une retenue parfaites; son attitude soumise près de son père, les regards détournés qu'elle ose à peine jeter sur Othello, la crainte mortelle qui l'agite, tout a été profondément senti et pudiquement exprimé. Dans ce beau chœur dont on n'entend qu'un mot : *la dolce speme* (et ce mot seul suffit, tant cette langue est charmante), elle a chanté avec une admirable tristesse.

Au second acte, elle a un peu manqué, pendant la première scène, de cette habitude du théâtre dont il était question tout à l'heure. Je crois que Rubini, pour se soustraire à ses demandes, a été obligé de chercher un abri jusque dans la coulisse. Le moment où elle tombe à terre, repoussée par Othello, a semblé pénible à quelques personnes. Pourquoi cette chute? Il y avait là autrefois un fauteuil, et le libretto dit seulement que Desdémone s'évanouit. Si je fais cette remarque, ce n'est pas que j'y attache grande importance; mais ces grands mouvements scéniques, ces coups de théâtre précipités, sont tellement à la mode aujourd'hui, que je crois qu'il faut en être sobre. La Malibran en usait souvent il est vrai; elle tombait, et toujours bien. Mais aujourd'hui les actrices du boulevard ont aussi appris à tomber, et Mlle Garcia, plus que toute autre, me paraît capable de montrer que si on peut réussir avec de tels moyens, on peut aussi s'en abstenir.

L'air *Se il padre m'abbandonna* est un morceau des plus bizarres; c'est un mélange des phrases les plus simples et des difficultés les plus contournées. La situation force l'actrice à être aussi touchante que possible, et en même temps, à peine a-t-elle dit les premières notes, que la vocalise l'entraîne et la jette dans un déluge de fioritures; mais, à cause de sa bizarrerie même, cet air peut servir de pierre de touche pour juger une cantatrice : si elle n'est pas à la hauteur de la situation, on s'en aperçoit sur-le-champ. Que de fois n'avons-nous pas vu de belles personnes, pleines de bonne volonté, lancer hardiment les premières mesures d'une voix si émue, qu'on croyait qu'elles sentaient quelque chose et qu'elles allaient faire pleurer, puis s'arrêter là tout à coup, reprendre haleine tranquillement et se mettre à jouer de la flûte! Quand la phrase simple arrive, on est à l'opéra; mais, dès que la difficulté se présente, on est au concert. L'émotion retombe en triples-croches, comme une fusée en étincelles. Mlle Garcia, dans cet air, n'a rien laissé à désirer. Les difficultés, loin de l'affaiblir semblaient l'animer. Sa voix, qui, comme on sait, a deux octaves et demie, mélange rare du soprano et du contralto, s'est développée avec la plus grande liberté. Elle a su donner l'accent de la douleur aux traits les plus hardis et les plus périlleux. Le parterre a applaudi les roulades avec transport, et il avait raison; la phrase principale a ému tout le monde; pour ma part, je recommande, à ceux qui savent comprendre, la manière dont Mlle Garcia prononce le premiers vers :

Errar, l'errar d'un' infelice.

Dans la lenteur qu'elle met à s'agenouiller, dans la façon dont le geste suit la voix, dans ces mains tremblantes qui se joignent d'abord, puis qui retombent quand le genou plie, il y a une gradation singulière, tout instinctive, que l'artiste n'a certainement pas calculée et qui suit merveilleusement la musique; on croira peut-être que je cherche une finesse : tout au contraire, rien n'est plus simple, et c'est de ces simples choses que vit la poésie.

Si je voulais suivre pas à pas, jusqu'au bout, Mlle Garcia dans le troisième acte, cet article n'aurait pas de fin. Rossini a semé dans ses récitatifs une telle profusion de beautés, qu'il n'y a pas une seule phrase qui ne vaille la peine de s'y arrêter. Ces récitatifs, d'autre part, ont été rendus de tant de façons, on les a si souvent étudiés et commentés, qu'il n'y a plus moyen d'en rien dire de nouveau. Il faut cependant noter certains mots auxquels la jeune artiste a donné un accent qui lui est propre : l'adieu à son amie, *il baccio extremo,* la phrase presque parlée qu'elle adresse à Othello quand elle s'éveille, le moment de colère et d'indignation contre Iago, et surtout le cri plein de fierté, *intrepida morrò,* ces passages ont été exprimés d'une manière neuve et originale, c'est pourquoi je les cite. Les autres ont été plus ou moins heureusement exécutés, mais dans un sens conforme à la tradition.

Il me reste à parler de la romance. On a dit que Mlle Garcia, dans cet air, avait surpassé la Malibran. C'est beaucoup dire, et aller bien vite. On ne surpasse pas la perfection. Chacun la cherche suivant ses facultés, et un bien petit nombre peut l'atteindre; mais, entre ces intelligences privilégiées, auxquelles il est donné de temps en temps de toucher à la suprême beauté, je ne peux pas comprendre qu'on établisse des comparaisons. Quiconque a des sens, et écoute, a le droit de dire : Je préfère ceci; mais il n'a jamais le droit de dire : Ceci vaut mieux. Quand donc en viendra-t-on, à Paris, à ne plus mêler le blâme à l'éloge, et à dire le bien sans médire?

Je cherche à peindre l'impression qu'a produite sur moi cette romance, et je ne trouve rien qui l'exprime, car je ne puis me résoudre à la détailler. Dirai-je comment Mlle Garcia tenait sa harpe, qu'elle a fait au second couplet un arpége de deux octaves? La romance du *Saule* est la poésie même; c'est l'inspiration la plus élevée d'un des plus grands maîtres qui aient existé; on ne rend pas plus ou moins bien de pareils airs; on les rend tout à fait ou pas du tout. La Malibran chantait le *Saule;* Pauline Garcia l'a chanté.

En vérité, quand on pense au travail infini que doit coûter à l'artiste la composition d'un rôle, il y a de quoi effrayer. Que d'études, d'efforts, de calculs! quelle dépense d'intelligence et de force pour nous donner trois heures de distraction, à nous qui sortons de table et qui daignons payer! Il est vrai qu'à l'Odéon tout le monde ne daigne pas jouer. Rubini, par exemple, soit dit en passant, avec son admirable talent, est un chanteur divin, mais un acteur par trop paresseux. Je le lui pardonnerais de bon cœur si je n'avais pas vu la *Lucia.* Pourquoi, quand on peut jouer ainsi pendant un quart d'heure, ne pas jouer plus souvent? Duprez chante comme un lion, et Rubini joue comme un rossignol.

Mlle Garcia est entrée de prime-abord et hardiment dans la vraie route. Comme son père et comme sa sœur, elle possède la rare faculté de puiser l'in-

spiration tragique dans l'inspiration musicale. Ce serait peut-être une étude curieuse que de rechercher jusqu'à quel point ces deux muses peuvent s'allier, où commence leur union et où elle finit ; car, il ne faut pas s'y tromper, elles ne peuvent être constamment unies. Diderot, dans *le Neveu de Rameau*, a dit, je crois, le premier, une chose qui me semble parfaitement fausse. Il a prétendu que la musique n'était que la déclamation exagérée, en sorte que, si l'on comparait la déclamation à une ligne droite, à un thyrse, je suppose, la musique tournerait à l'entour en l'enveloppant à peu près comme un pampre ou une branche de lierre. C'est une ingénieuse absurdité. La déclamation, c'est la parole, et la musique, c'est la pensée pure. L'opéra d'*Otello*, comme bien d'autres, le prouverait. Rien n'est assurément plus dramatique et (en prenant le mot en bonne part) plus déclamatoire que la majeure partie de cet opéra. Mais quand le souffle musical arrive, voyez comme tout s'efface devant lui ! Y a-t-il vestige de déclamation dans la romance? Si la mélodie enveloppe alors la parole, ce n'est pas comme un lierre qui s'attache à elle, mais comme un nuage léger qui l'enlève et qui l'emporte dans les cieux.

Que deviendra maintenant Pauline Garcia? Personne ne doute de son avenir; son succès est certain, il est constaté; elle ne peut, quoi qu'elle fasse, que s'élever plus haut. Mais que fera-t-elle? La garderons-nous? Ira-t-elle, comme sa sœur, se montrer en Allemagne, en Angleterre, en Italie? Quelques poignées de louis de plus ou de moins lui feront-elles courir le monde? Cherchera-t-elle sa gloire ailleurs, ou saurons-nous la lui donner? Qu'est-ce, à tout prendre, qu'une réputation? Qui la fait et qui en décide? Voilà ce que je me disais l'autre soir en venant de voir *Otello*, après avoir assisté à ce triomphe, après avoir vu dans la salle bien des visages émus, bien des yeux humides; et j'en demande pardon au parterre, qui avait battu des mains si bravement, ce n'est pas à lui que cette question s'adressait. Je vous en demande pardon aussi, belles dames des avant-scènes, qui rêvez si bien aux airs que vous aimez, qui frappez quelquefois dans vos gants, et qui, lorsque le cœur vous bat aux accents du génie, lui jetez si noblement vos bouquets parfumés. Ce n'était pas non plus à vous que j'avais affaire, et encore moins à vous, subtils connaisseurs, honnêtes gens qui savez tout, et que par conséquent rien n'amuse ! Je pensais à l'étudiant, à l'artiste, à celui qui n'a, comme on dit, qu'un cœur, et peu d'argent comptant, à celui qui vient là une fois par extraordinaire, un dimanche, et qui ne perd pas un mot de la pièce ; à celui pour qui les purs exercices de l'intelligence sont une jouissance cordiale et salutaire ; qui a besoin de voir du bon et du beau, et d'en pleurer, afin d'avoir du courage en rentrant, et de travailler gaiement le lendemain; à celui, enfin, qui aimait la sœur aînée, et qui sait le prix de la vérité.

ALFRED DE MUSSET.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 octobre 1839.

En Espagne, les espérances qu'avait fait naître la convention de Berga ne paraissent pas se réaliser. Cabrera et le comte d'Espagne résistent aux ordres du prince, à l'habileté des négociateurs, à l'exemple de la Biscaye et de la Navarre. Cabrera se fortifie et s'approvisionne. Espartero appelle de toutes parts des renforts, des vivres, des munitions; mais il ne marche vers l'ennemi qu'à pas comptés. Certes, on ne dira pas qu'il veut être appelé le César de l'Espagne; il se contente d'en être le Fabius. On aurait tort de blâmer une sage lenteur; un échec de l'armée constitutionnelle serait un incalculable désastre. Cependant il y a des bornes, même à la prudence. L'hiver approche avec ses neiges, ses pluies, et toutes les difficultés qu'il oppose dans les pays de montagnes au mouvement des armées et aux opérations militaires. Le duc de la Victoire, tout fier de ses succès diplomatiques, voudrait-il rester l'arme au bras jusqu'à l'année prochaine? Le retard serait plein de dangers.

Le parti fanatique pourrait recevoir de nouveaux encouragements et retrouver toutes ses illusions. L'Espagne verrait le désordre de ses finances s'accroître et perdrait tous les fruits de son brillant essai de pacification et de concorde. Peut-être un danger plus grave encore pourrait-il se préparer pour l'Espagne. L'unité espagnole est loin d'être un fait accompli. Qui peut assurer, la lutte se prolongeant, que la convention de Berga et la reconnaissance des *fueros* ne réveilleront pas les souvenirs et les regrets de leur ancienne nationalité dans la principauté de Catalogne et dans le royaume d'Aragon, et que la royaume de Madrid ne lira pas un jour sur les drapeaux aragonais le fameux *si non, non?*

Cabanero, ci-devant chef carliste, aujourd'hui aide de camp d'Espartero, dans une proclamation adressée aux Aragonais pour les détacher de Cabrera, traite celui-ci de *Catalan*, et lui reproche, entre autres, *la protection qu'il accorde à ces mercenaires catalans*. Singulière manière de travailler à l'unité nationale de l'Espagne!

Espartero ne voudrait pas, nous en sommes convaincus, fournir par une inaction prolongée des prétextes à la malveillance; il ne voudrait pas donner à

penser qu'il aime mieux le rôle de général en chef à la frontière que celui de grand citoyen à Madrid, et qu'au lieu de se mêler aux orages parlementaires, il veut se réserver le moyen de faire entendre à tous ses adversaires son redoutable *quos ego*.

Don Carlos est toujours à Bourges. On paraît avoir compris que rien ne serait plus inopportun que de lui délivrer des passe-ports au moment où ses lieutenants résistent à ses ordres apparents ou réels, et où sa sortie de France serait représentée, aux populations abusées, comme une reconnaissance tacite de ses prétentions royales. Le départ de don Carlos pour l'Allemagne, avant l'entière pacification des provinces, n'a été possible que le jour de son entrée en France. Alors le gouvernement français aurait agi de son propre mouvement; en l'envoyant en Autriche, il pouvait dire qu'il l'éloignait davantage de l'Espagne et des légitimistes français, que sa garde en France était difficile et nullement nécessaire, que l'Autriche, après tout, n'avait aucun intérêt à lui permettre de rallumer la guerre civile dans un moment où la question d'Orient devait faire désirer au gouvernement autrichien que rien ne vînt distraire l'attention et les forces de la France et de l'Angleterre. Bonnes ou mauvaises, ces raisons étaient du moins plausibles, et n'avaient rien de contraire à la dignité nationale. Aujourd'hui, la délivrance des passe-ports ne serait qu'un acte de faiblesse ou un fait inexplicable. La France, usant d'un droit incontestable, a cherché, dans une mesure très-compatible avec les égards dus à la grandeur déchue et aux erreurs politiques, une garantie contre le retour sur ses frontières d'une guerre civile qui n'était pas sans quelque danger pour elle, et qui l'obligeait à de grands sacrifices. Pourquoi changerait-on d'avis? Les lieutenants de don Carlos ont-ils déposé les armes? Don Carlos, du moins, a-t-il reconnu la reine Isabelle, et ôté par là tout prétexte à l'insurrection? Non. Dès lors, pourquoi le gouvernement français renoncerait-il à une garantie qu'il a déclaré lui être nécessaire? Quel est le fait nouveau qui pourrait justifier sa résolution? Que dirait-il aux chambres, à la France, pour prouver qu'il devait retenir don Carlos à la fin de septembre, et qu'il doit lui ouvrir la frontière au commencement de novembre?

Nos relations avec l'Espagne ont dû aussi entrer en ligne de compte dans les délibérations du conseil au sujet de don Carlos. Le parti exagéré n'est pas, à vrai dire, fort nombreux dans la Péninsule; là, comme ailleurs, il est plus encore tracassier qu'habile, plus bruyant que redoutable. La grande majorité de la nation est franchement ralliée autour du trône, et obéit à ses habitudes monarchiques. Heureusement pour l'Espagne : car le lien politique de ses provinces est encore si faible, qu'elle serait menacée de dissolution le jour où le pouvoir royal ne serait plus assez fort pour maintenir l'unité. Cependant le ministère espagnol est faible; il manque lui-même d'unité, de force, de capacité. Au lieu de profiter de la convention de Berga pour renvoyer les députés devant leurs électeurs, et demander à la reconnaissance nationale une chambre moins divisée et toute pénétrée des vrais besoins du pays, qui sont dans ce moment l'ordre et la force, il a compté sur l'enthousiasme de la chambre elle-même, comme si les hommes de parti se modifiaient du jour au lendemain, comme s'ils se laissaient toucher par les succès de leurs adversaires, comme si

l'abaissement de don Carlos, en les délivrant de toute crainte, ne devait pas, au contraire, leur donner plus de courage pour tenter de soumettre l'Espagne à leurs expériences politiques. Le ministère se décompose. La dissolution de la chambre, toujours nécessaire, devient cependant moins facile et ses résultats moins certains. Si les nouvelles de l'Aragon et de la Catalogne n'étaient pas favorables, ces difficultés s'aggraveraient, et le gouvernement espagnol verrait renaître ses périls et ses plus cruels embarras. La France, son alliée naturelle, ne voudrait pas y ajouter en mettant soudainement don Carlos en liberté, et en donnant ainsi aux chefs carlistes un moyen d'égarer de plus en plus les populations insurgées.

Le ministère française se trouve, à l'égard de l'Espagne, dans une position heureuse, mais délicate. Le moment est arrivé de resserrer nos liens avec la nation espagnole. Mais nous ne sommes pas seuls à Madrid. C'est un terrain où pourraient facilement se rencontrer, se heurter même, des rivalités politiques et commerciales. Le ministère saura-t-il prévenir ces luttes, éviter le choc, sans rien sacrifier des intérêts et de la dignité de la France? Saura-t-il fortifier notre alliance avec l'Espagne sans compromettre, par sa faute du moins, notre alliance avec l'Angleterre?

L'Angleterre est placée dans de dures nécessités. Ses crises commerciales ne sont pas des accidents, et il est à craindre qu'elles ne deviennent de plus en plus fréquentes et redoutables. Il faudrait, pour les prévenir, un autre système commercial en Europe, et d'autres lois en Angleterre. Or il est tout aussi difficile de faire adopter ces lois à l'aristocratie anglaise que de faire élargir les portes des douanes sur le continent. L'Angleterre a donné au monde de terribles leçons de monopole et d'égoïsme politique : elle doit reconnaître que les disciples font honneur au maître. Dans cette lutte insensée, les plus douloureuses épreuves étaient, par la force des choses, réservées à la nation qui avait la première, par l'action du monopole, secondé par les circonstances politiques, donné un développement exagéré à sa population industrielle.

Depuis vingt ans, la situation économique de l'Angleterre occupe presque exclusivement ses conseils ; elle est la clef de sa politique. La reconnaissance, précipitée peut-être, des États de l'Amérique du Sud, de ces gouvernements qui ont toute la barbarie des sauvages qui les avoisinent et qui n'ont emprunté aux Européens que l'insolence, l'intrigue et un langage vide et sonore ; son inquiétude pour tout ce qui de près ou de loin touche à l'Inde, sa conduite à l'égard du Portugal, de l'Espagne, de l'Orient, sa bonne politique comme ses erreurs, tout s'explique en définitive par le besoin qu'elle a de conserver ses anciens débouchés et de s'en ouvrir de nouveaux, par sa sollicitude pour ses immenses possessions, et la crainte d'être prévenue ou suivie de trop près sur les nouveaux marchés qu'elle convoite.

Dans l'Inde, une sorte de fatalité la poursuit et la pousse tous les jours plus loin. Comme Napoléon ne pouvait plus s'arrêter en Europe, et qu'après avoir occupé Naples, Vienne et Berlin, il se croyait fatalement lancé vers Cadix et Moscou, la puissance anglaise étend sans cesse les bras dans les Indes. Elle vient de saisir Ghizny et Caboul. L'Angleterre aussi abat et élève des trônes, s'entoure de princes indiens qui ne sont que ses préfets, et prépare de nou-

velles incorporations et de nouveaux agrandissements à ses immenses possessions dans l'Asie. Nul ne sait ni où ni comment, mais l'obstacle insurmontable se montrera tôt ou tard ; le jour de la réaction arrivera : il est arrivé pour toutes les monarchies colossales, pour Rome, pour l'empire napoléonien, et l'Angleterre n'a pas ici-bas le privilége de l'infini.

En ce moment, ses préoccupations et ses inquiétudes, et un peu aussi l'humeur fantasque et l'esprit prime-sautier de lord Palmerston, l'ont jetée loin du but dans la question capitale du jour, la question d'Orient. La marche à suivre paraissait cependant bien naturelle et bien simple. L'Angleterre, la France et l'Autriche avaient également à redouter les entreprises de la Russie sur l'Orient et les conséquences du traité non reconnu d'Unkiar-Skelessi. Quoi de plus simple que d'intervenir, comme on l'a fait, pour arrêter les hostilités entre la Porte et le pacha, en les invitant en même temps, dans leur propre intérêt musulman, à conclure de leur plein gré un traité définitif? En attendant, par la seule réunion des flottes, on aurait pris une position formidable, mais qui n'aurait fourni aucun prétexte et aurait ôté toute envie aux Russes de jeter un corps d'armée à Constantinople, prétexte au surplus que ne cherchait pas, envie que n'avait point dans ce moment le cabinet russe.

On a préféré se porter médiateurs actifs, se constituer gérants d'affaires de la Turquie et de l'Égypte. Soit. C'est le temps des interventions, des conférences et des protocoles. Partout où l'influence européenne peut atteindre, il n'y a de fait que cinq ou six États qu'on puisse sérieusement appeler indépendants. Le rôle de l'Angleterre dans ces négociantions n'aurait pas dû être l'objet d'un doute sérieux. Déjà alliée de la France, elle n'avait qu'à chercher la coopération de l'Autriche et de la Prusse, et à accepter celle de la Russie, s'il lui convenait de la donner, pour déterminer le sultan et Méhémet-Ali à signer plus promptement encore le traité qu'ils auraient fait ou dû faire, si on les avait laissés à eux-mêmes. Le pacha avait pour lui à la fois une longue possession et la victoire, tout ce qui transforme le fait en droit ; la conclusion était évidente. La paix aurait été rétablie et l'empire ottoman aurait été sauvé, car l'essentiel n'est pas de savoir s'il aura un ou deux chefs, mais s'il existera ou non, si ses positions les plus importantes deviendront ou non la conquête d'une puissance européenne. Mais d'un côté la Russie ne se souciait point, on le comprend, de voir la question d'Orient décidée dans un congrès à la pluralité des voix. Elle n'aime les congrès que lorsqu'elle espère y pouvoir étouffer la liberté d'un peuple. D'un autre côté, l'Angleterre est pleine de soupçons, d'inquiétudes, d'incertitudes peut-être, à l'endroit de l'Égypte et de la Syrie, et lord Palmerston n'est pas homme à contenir ses antipathies et ses préventions à l'égard du pacha d'Égypte.

On sait tout le parti que les Russes ont cherché à tirer de ces dispositions de l'Angleterre. C'était leur droit, et, il faut le reconnaître, il ont habilement manœuvré. S'ils n'ont pas réussi à entraîner l'Angleterre dans une grosse aventure, ils ne l'ont pas moins aidée à se fourvoyer et à jouer un rôle autre que celui que son intérêt bien entendu et l'intérêt européen lui prescrivaient. Désormais chacun agit pour son compte, et l'alliance anglo-française, qui aurait dû mettre un si grand et légitime poids dans la balance, n'a produit pour

la question d'Orient aucun des effets qu'on avait le droit d'en attendre. L'Europe, qui devait aider l'Orient à se réorganiser sur des bases fermes et durables, n'a été pour lui qu'un embarras de plus et un obstacle; elle n'a su ni le laisser faire ni agir pour lui. Après l'avoir enchaîné, elle s'est demandé ce qu'il y avait à faire, et au milieu de ses longues délibérations, de ses projets, de ses débats, elle paraît s'être endormie.

Cependant l'Égypte n'est pas la Belgique, et la Porte n'est pas la Hollande. Méhémet-Ali est vieux, et il est Turc. Il peut mourir demain, et nul ne peut dire quelles seraient les conséquences de sa mort. Il peut aussi s'impatienter, comme un vieillard qui se croit joué et ne veut pas perdre le fruit des travaux de toute sa vie, comme un bon musulman qui, fatalement appelé à régénérer l'empire des croyants, sait qu'il n'a rien à craindre des menaces des infidèles; il peut aussi trouver un motif d'agir dans le peu d'accord qui se manifeste entre les puissances de l'Occident. La Turquie, de son côté, est trop faible, trop désorganisée, pour qu'elle puisse supporter les interminables longueurs de la diplomatie avec l'impassibilité hollandaise. Plus de flotte, plus d'armée, pour monarque un enfant, pour ministres des hommes divisés d'opinion, ayant foi l'un dans l'Angleterre, l'autre dans la Russie, l'autre dans la France, nul dans la Turquie, dans ses forces, dans son avenir, et, par-dessus tout cela, brillant en Égypte, et attirant sur lui tous les regards, un homme de génie, de leur croyance, heureux, puissant, qui a pour lui le vrai Dieu des fatalistes, le succès. L'état de marasme peut se prolonger. Constantinople le sait; elle fut témoin de la longue et honteuse agonie de l'empire byzantin. Mais aussi un incident grave, une catastrophe même peut arriver d'un instant à l'autre. Qui en profiterait? Serait-ce l'Angleterre? Serait-ce la France? Probablement ni l'une ni l'autre.

D'un autre côté, la Russie ne renonce pas légèrement à ses projets. Ce qu'elle a une fois tenté à Londres, elle le tentera encore, et Dieu sait ce qu'elle pourra promettre ou accorder le jour où il lui conviendra de sortir de son apparente inaction et de se donner à tout prix un puissant allié.

Quoi qu'il en soit, le ministère ne se flatte plus de pouvoir annoncer aux chambres la conclusion des affaires d'Espagne et d'Orient. Le temps marche plus vite que les affaires. L'adresse sera plus modeste et la discussion plus difficile. On n'évite jamais les embarras de tribune par une fin de non-recevoir tirée des négociations pendantes. Ce sont des écueils qu'il faut savoir tourner, et les pilotes habiles sont rares sur une mer si orageuse. Le ministère compte, et il a raison d'y compter, sur la rare sagacité d'esprit et sur la parole éloquente et adroite, vive et contenue, de M. le ministre de l'instruction publique. Ce sera encore une bataille gagnée par la réserve.

Le bruit se répand que M. Schneider se prépare à quitter le portefeuille de la guerre. On ne l'aurait pas trouvé, les uns disent assez habile, les autres assez docile. Il est à craindre que la modestie n'empêche M. le président du conseil de proposer au roi l'homme que nul ne peut remplacer dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique, celui que ses antécédents, ses travaux, sa renommée, sa gloire, que tout, en un mot, appelle à la direction et au commandement de notre armée, le ministre de la guerre par excellence. Diriger à la fois deux

ministères, dont l'un par personne interposée, est une entreprise pleine de difficultés et de périls. Les plus habiles y ont échoué.

Au surplus, ce bruit se dissipera peut-être, et le ministère se présentera aux chambres, très-probablement, sans modification aucune.

Il ne se trouvera pas en présence d'une coalition. S'il doit tomber à la session prochaine, il ne sera pas renversé bruyamment, de propos délibéré, uniquement pour vaincre, sauf à voir après s'il y a possibilité d'user de la victoire. Dorénavant, les mécontents prendront mieux leurs mesures, et se rappelleront mieux leur Montaigne : « Le fruict du trouble ne demeure guère à celui qui l'a esmeu ; il bat et brouille l'eau pour d'aultres pescheurs. »

Il est sorti cependant de grands et utiles enseignements des vicissitudes parlementaires et gouvernementales de la session dernière. Dans tous les rangs, les résultats ont dû dessiller tous les yeux capables de s'ouvrir à la lumière : il a dû se faire plus d'un retour sur soi-même et plus d'une réflexion. Tout homme de quelque valeur, quel que fût son drapeau, a dû enfin reconnaître qu'il y avait, à son insu peut-être, quelque chose de faux et de factice dans sa situation. Il y a neuf ans, toutes nos notabilités parlementaires, à l'exception de quelques hommes de la gauche et de quelques légitimistes, combattaient sous le même étendard, et en réalité ils voulaient tous la même chose, même ceux qui escrimaient les uns contre les autres à propos du *quoique* et du *parce que*, car il est par trop évident qu'il avaient tous raison. Plus tard, cependant, ces mêmes hommes se sont trouvés dans deux, trois, quatre camps différents. Ils avaient donc changé d'avis, ils ne voulaient donc plus les mêmes choses? Au contraire, et la preuve en est qu'appelés ensemble ou séparément au maniement des affaires, ils ont tous professé les mêmes principes, combattu vigoureusement les mêmes adversaires, défendu les mêmes institutions ; que tous veulent la monarchie, la dynastie, la charte, la grandeur et la dignité de la France, l'instruction du peuple, le développement de l'industrie, le progrès en toute chose, mais le progrès graduel, réfléchi, justifié par les faits sociaux. Il a pu se rencontrer quelque différence d'opinion sur des questions spéciales, sur des questions de fait ou d'opportunité ; cela ne constitue ni plusieurs partis, ni même plusieurs nuances politiques. Il faudrait pour cela des idées incompatibles, des principes opposés.

Qu'est-il donc arrivé? Une chose fort naturelle et fort excusable. Les lions par instinct n'aiment pas à marcher en troupe : leur premier mouvement est de s'isoler. Les hommes faibles s'associent par nature ; la tendance naturelle des hommes forts est de se séparer des hommes forts. La réflexion et l'expérience font reconnaître ensuite que partout où il y a lutte permanente à soutenir et des combats à livrer, il n'y a pas de force isolée qui puisse se suffire à elle-même.

On s'était séparé pour ne pas rester ensemble ; on était allé d'un côté et de l'autre pour ne pas être tous groupés au centre. Le moyen de s'écarter l'un de l'autre sans marcher! Mais l'isolement absolu est impossible aux hommes politiques. Aussi, pour ne pas être l'égal de ses égaux au premier rang, on est descendu au second ; pour ne pas être fort avec les forts, on s'est trouvé nécessairement associé avec ceux qu'on paraissait regarder comme les plus faibles, et dont on avait plus d'une fois été les vainqueurs.

On sait ce qui arrive en pareil cas. On s'est affaibli parce qu'on a eu l'air de venir à résipiscence. Dans les nouvelles alliances, celui qui devait conduire est conduit; celui qui devait gouverner n'est plus maître de lui-même. C'est le monde renversé.

Il est des hommes qui se consolent de tout échec par l'importance personnelle que leur donne le rôle qu'on leur laisse jouer. Mais les hommes considérables se rapetissent; les institutions se faussent; le pays est étonné, scandalisé, et alors surgissent et s'animent de nouveau les rénovateurs du monde, les songe-creux et les brouillons. L'esprit de bouleversement et de désordre s'infiltre de plus en plus dans les entrailles de la société; avec la plus grande habileté, on parvient seulement à tout affaiblir et à rendre toute chose incertaine. La police vient encore de découvrir des préparatifs insensés.

Tout cela doit avoir un terme prochain. En France, le bon sens ne se laisse pas renier longtemps.

Les derniers événements parlementaires ont commencé un grand travail de dissolution et de recomposition. Des adhérences artificielles sont près de se briser, les groupes naturels de se reformer. Plus d'un malentendu sera expliqué, plus d'une erreur dissipée.

De graves questions vont être lancées dans l'arène parlementaire. Nous le désirons fort : en présence de ces questions, les positions intermédiaires, adroites peut-être, mais petites, faibles, peu dignes, ne seront plus tenables. Le pays voudra connaître nettement à qui il a affaire. Pour être quelque chose à ses yeux, il faudra décidément être quelqu'un, arborer son drapeau et le tenir d'une main ferme. Les petites nuances dans un sens ou dans l'autre doivent disparaître. Il ne s'agit plus de se juxta-poser par manière d'expédient, mais de se fondre avec ses analogues, quels qu'ils soient, en quelque place qu'on les trouve.

Le ministère lui-même, qui nous est venu de camps en apparence du moins fort divers, nous dira loyalement, à l'occasion des questions constitutionnelles, ce qu'il est et ce que nous devons penser de lui. Est-ce aux mêmes principes que M. Dufaure et M. Cunin-Gridaine entendent consacrer, l'un son beau talent l'autre ses bonnes intentions? Est-ce au service de la même cause que M. Duchâtel et M. Passy mettent leurs lumières et leur expérience? Nous l'espérons.

Ce que les ministres devront faire en donnant ainsi un exemple utile et honorable, toute notabilité parlementaire devra le faire également. Hommes et choses, tout alors prendra ou reprendra sa place naturelle. Vouloir fondre et amalgamer des natures incompatibles est niaiserie ou mensonge. Travailler à fondre et à réunir tout ce qui est homogène, c'est habileté et loyauté. Les hommes francs de tous les partis doivent également le désirer et y travailler de toutes leurs forces.

UN

# VOYAGE EN CHINE.

## PREMIÈRE PARTIE.

Aujourd'hui, un voyage en Chine n'est plus un événement extraordinaire; mais il n'y a pas vingt-cinq ans, en France du moins, qu'un homme qui avait visité le céleste empire était un objet de curiosité. Je me rappelle encore l'effet produit dans une réunion nombreuse et choisie par cette simple exclamation : *Lorsque j'étais à Pékin*, prononcée par un petit homme qui, jusque-là, n'avait pris aucune part à la conversation, et que personne n'avait remarqué. Dès lors toutes les grandes questions politiques et financières, qui avaient défrayé la discussion, furent oubliées; les notabilités de la réunion furent éclipsées; tous les regards se portèrent sur le petit voyageur qui avait été à Pékin, et cet homme qui, à part cet incident de sa vie, était peut-être un homme très-ordinaire, appela tout d'un coup sur lui, et par cette seule révélation, l'intérêt de tous. Il est vrai de dire que ceci se passait en 1814 ou 1815, à une époque où un voyage hors d'Europe n'était pas encore chose très-commune. J'étais presque enfant, et cette circonstance fit sur moi une impression d'autant plus profonde. Aussi le voyage de Chine était-il un des rêves que je caressais le plus volontiers, lorsque bien des années après l'occasion se présenta de le réaliser. Mais alors le prestige était bien affaibli : déjà toute ma jeunesse s'était passée hors d'Europe; j'avais parcouru cent contrées diverses, et je venais d'ailleurs de voir à Manille une population chinoise en quelque sorte, de vivre au milieu d'elle, et il me semblait que je ne pourrais plus éprouver en Chine cette sensation (la plus forte que j'aie ressentie chaque fois que j'ai visité un pays nou-

veau) que cause toujours la première vue d'un peuple inconnu. Cependant c'était encore quelque chose que de fouler cette terre où tout diffère de notre Europe, cette terre qui a une civilisation à part, que nous affectons de mépriser, et qui nous le rend avec usure.

Un brick américain, *le John Gilpin*, connu par sa marche rapide, allait lever l'ancre pour Macao; le 21 décembre 1837, je m'embarquai à Manille comme passager. Le cinquième jour de notre navigation, nous étions en vue de l'Ile *Leman*, à l'embouchure de la rivière de Canton. Dès le matin, nous avions été entourés de bateaux de pêche chinois; à leur forme, le capitaine avait reconnu que nous étions au vent de la passe de l'île Leman, car les bateaux des côtes sous le vent ne s'aventurent jamais de ce côté, dans la crainte d'être dépouillés par ceux de Macao et des côtes voisines. Nous pûmes tout d'abord nous convaincre qu'en Chine rien ne se fait comme chez nous. Ces embarcations défiaient toute comparaison avec celles des diverses nations que j'avais visitées. Les Chinois ont surtout pris leurs modèles dans la nature : ils ont donné à leurs bateaux la forme de l'oie ou du cygne, si vous l'aimez mieux. L'arrière est tellement relevé, qu'il ne touche pas l'eau, tandis que l'avant y plonge profondément. Ces bateaux ont deux voiles et vont ordinairement deux par deux; on les rencontre jusqu'à cent milles de terre; ils sont généralement de vingt-cinq à trente tonneaux et construits de façon à supporter les plus mauvais temps. Ils sont habités par des familles qui souvent n'ont jamais mis le pied à terre; les enfants naissent, vivent et meurent à bord ayant à peine l'idée qu'il existe un autre monde que leur prison flottante. La plus grande partie de ces petits bâtiments passe presque toute l'année en mer; d'autres embarcations viennent de temps en temps, de terre, leur apporter des provisions et prendre le fruit de leur pêche.

Cependant nous voguions entre l'île Leman et les autres îles du groupe. Toutes me parurent non-seulement incultes, mais encore peu susceptibles d'être cultivées. Le terrain est rocailleux et grisâtre; à peine peut-on découvrir quelques broussailles dans les endroits où l'humidité a pu pénétrer; néanmoins les Chinois cultivent toutes les parties de ces côtes qui peuvent admettre la moindre culture. L'embouchure de la rivière de Canton a environ trente lieues; cet espace est parsemé d'îles innombrables qui s'étendent jusqu'à quinze lieues au large. Ces îles offrent toutes entre elles un passage sûr aux navires.

Pendant la nuit, nous nous dirigeâmes vers l'île *Lintin*, qui sert de mouillage aux navires qui viennent en Chine pendant la mousson de nord-est. Nous étions au milieu d'une mer de feu. J'avais souvent remarqué pendant la nuit ces myriades d'insectes phosphorescents qui couvrent la mer dans certains parages; mais jamais je n'avais eu occasion d'observer une aussi curieuse manifestation de ce phénomène. La surface de la mer était couverte d'une quantité innombrable de poissons qui se mouvaient en tous sens, et donnaient ainsi aux vagues l'apparence d'un tourbillon de flammes. Ce spectacle était réellement merveilleux, et je passai plusieurs heures à le contempler.

Dans la matinée, nous jetâmes l'ancre devant Lintin. Vingt-cinq ou trente navires étaient à l'ancre dans cette rade. L'île forme un cône aride, qui s'élève à la hauteur de cinq à six cents pieds. Un village chinois, dont l'existence re-

monte à quelques années seulement, est adossé à un des pans de la montagne. La population de ce village a été attirée par la présence des navires européens, qui se montrent à Lintin pendant six mois de l'année. Lintin est le grand entrepôt du commerce de contrebande de l'opium; cinq ou six navires y sont stationnaires, et servent de magasins aux maisons qui font le trafic de cette drogue. Pendant la mousson de sud-ouest, ces navires changent de mouillage, et vont jeter l'ancre dans une autre partie de l'archipel. Le gouvernement chinois a fait de nombreux efforts pour les obliger à s'éloigner, mais inutilement; ils opposent aux sommations des mandarins une résistance d'inertie, c'est-à-dire qu'ils n'en font aucun cas. Jusqu'à présent le gouvernement chinois n'a pas jugé à propos d'employer la force pour se faire obéir (1).

Je ne passai que quelques heures à Lintin; j'étais pressé d'arriver à Macao, et j'affrétai un bateau chinois, qui, moyennant un prix convenu, se chargea de m'y transporter. L'équipage de mon bateau, construit comme ceux dont j'ai parlé plus haut, se composait de huit ou dix Chinois, qui ramèrent avec courage pendant les huit ou neuf heures que nous mîmes à parcourir le trajet de douze lieues qui sépare Lintin de Macao.

Macao est situé sur une presqu'île qui a environ trois milles de long sur un mille de large; c'est ce territoire que les Portugais appellent leur *colonie en Chine*. Le terrain de la presqu'île est entièrement coupé de ravins et de collines, sur le flanc desquelles s'élèvent les maisons disséminées de la ville portugaise. L'endroit où la presqu'île se joint au continent peut avoir deux cents toises de large; il est formé par une muraille, ouvrage des Chinois; cette muraille est la limite que ceux-ci ont assignée aux excursions des barbares. Au delà de cette barrière, nul étranger n'a le droit de pénétrer; une porte bien gardée sert de communication avec l'intérieur et le passage pour les provisions que consomme Macao. Le sol du territoire portugais peut à grand'peine produire quelques légumes que des jardiniers chinois y cultivent. Vu de la mer, Macao est on ne peut plus pittoresque. Il n'a rien sans doute de bien imposant, puisque les collines qui protégent la ville s'élèvent à peine à cent ou cent cinquante pieds; mais toutes ces collines couvertes de maisons élégantes et d'arbres verts qu'on a forcé cette terre stérile à nourrir, les forts blanchis à la chaux qui couronnent les hauteurs et sur lesquels flotte le drapeau portugais, donnent à Macao une physionomie riante, que dément bientôt malheureusement la réalité, quand on parcourt les rues de la ville.

J'étais encore tout occupé à contempler cette cité européenne, la seule dont la politique chinoise permette l'existence sur le territoire de l'empire, lorsque

(1) Le gouvernement chinois a cependant fini par se lasser. Le commerce d'opium prenait une extension vraiment alarmante; la consommation, qui, en 1812, était à peine de 2,000 caisses, s'élevait, en 1837, à 31,000 caisses. Il a cru qu'il devenait nécessaire de frapper un coup décisif, et, au commencement de cette année, il a pris ces mesures violentes dans leur modération, dont nous ont entretenus les journaux, mesures dont les conséquences immédiates ont été la saisie entre les mains des négociants anglais de 21,080 caisses d'opium, et la cessation momentanée de toutes transactions entre les Chinois et les étrangers. Je parlerai plus tard de ces événements.

mon bateau jeta l'ancre. L'eau de la baie de Macao était trop basse pour qu'une embarcation d'une certaine grandeur pût s'approcher du rivage. Je vis au même instant se détacher de la rive cinq ou six bateaux de passage, chacun forçant de rames pour arriver le premier. Ces bateaux étaient tous conduits par deux ou trois femmes. La baie de Macao renferme plusieurs centaines d'embarcations semblables. Cette population industrieuse ne connaît point d'oisifs; femmes et enfants, tout le monde travaille. C'est à peine, en effet, si la terre peut suffire aux besoins des nombreux habitants, et une famille pauvre est obligée d'employer tous ses moments, toutes ses ressources, pour ne pas mourir de faim.

Je pris place dans un de ces bateaux, et mon bagage fut transporté dans un autre. Mon attention se partagea bientôt entre la vue de la ville, qui se déployait devant moi, et le costume des batelières. J'avoue que ce costume m'avait d'abord un peu surpris. En voyant leurs tuniques bleues, leurs capuchons rabattus, je fus au moment de les prendre pour des moines de Saint-François; mais mon erreur cessa quand je les vis de plus près, et qu'échauffées par l'exercice de la rame, elles relevèrent leurs capuchons. Leur chevelure noire était rassemblée sur le derrière de la tête, en une grosse tresse qui se relevait vers le sommet; de longues aiguilles d'or l'attachaient et la réunissaient. Leurs jambes nues et leurs bras étaient entourés de gros anneaux d'argent ou de verre. Il y avait de la coquetterie dans cet ajustement, qui se distinguait d'ailleurs presque généralement par une excessive propreté. La vie rude et laborieuse de ces femmes n'avait point altéré la délicatesse de leurs formes, leur teint seul était légèrement bruni par le soleil. Je ne pus m'empêcher de faire une comparaison entre ces Chinoises et les femmes d'Europe dont la vie est occupée à des travaux pénibles; le résultat, je dois le dire, fut loin d'être à l'avantage de ces dernières. Les Chinois appellent ces femmes, qui appartiennent à une caste particulière, *tang-kia* ou *tang-kar* (œufs de poisson). Cette caste vit constamment dans ses bateaux; elle ne peut habiter la terre; jamais elle ne pénètre dans l'intérieur des villes ou des terres, ses villages se composent d'un certain nombre de vieilles barques élevées sur des pieux le long du rivage. Les hommes sont occupés à la pêche; les femmes et les enfants les accompagnent ou gagnent leur vie en conduisant les bateaux de passage. Je dois ajouter que ces pêcheurs sont loin d'être renommés pour la pratique des vertus patriarcales : les hommes sont d'habiles voleurs ou de dangereux pirates, et les femmes mènent, du moins dans l'établissement de Macao, une vie très-irrégulière.

La seule belle rue de Macao est la plage; on l'appelle *Praga-Grande;* c'est un rangée de belles maisons européennes, qui s'étendent le long d'un quai bien bâti, sur un espace d'environ un mille. Ces maisons appartiennent toutes aux négociants anglais établis à Canton, ou à de riches Portugais. De cette rue principale s'échappe une foule de petites rues étroites et montueuses. Dans l'intérieur de la ville, on trouve quelques belles maisons, quelques églises et d'autres monuments; la construction de ces édifices annonce que la colonie a eu ses jours de richesse et de prospérité. Toutefois la plus grande partie de Macao ne consiste qu'en de misérables masures. Au centre de la ville européenne est

situé le *Bazar* ou la ville chinoise. C'est un tissu, si je puis m'exprimer ainsi, de petites rues d'une toise de large, bordées de chaque côté de magasins et de boutiques. Ce quartier de Macao est entièrement chinois, et quelqu'un qui n'aurait vu que ce bazar pourrait se former une juste idée des villes de l'empire céleste, car on m'a assuré qu'elles étaient toutes bâties sur ce modèle. Ce que je puis affirmer, c'est que le quartier marchand de Canton, le seul qu'un Européen puisse visiter, ne diffère en rien du bazar de Macao.

Il y a peu de chose à dire de Macao, considéré comme ville; ses édifices publics ne méritent point un examen détaillé. La grotte de Camoëns, située au sommet d'une haute colline, peut seule attirer l'attention des étrangers, non comme monument, mais par le souvenir illustre qu'elle rappelle. C'est là que l'Homère portugais, pauvre et exilé, composa sa *Lusiade*. Je ne manquai pas d'aller faire mon pèlerinage à la grotte de Camoëns. Le lieu auquel on donne ce nom a subi sans doute bien des changements depuis l'époque où le poëte allait y puiser ses sublimes inspirations. C'est maintenant un rocher nu, d'une vingtaine de pieds de haut, sur le sommet d'une colline. Une des faces du rocher présente une excavation de deux ou trois pieds de profondeur, qui forme une espèce d'auvent ou de toit. En face de l'excavation s'élève un autre rocher qui la protége contre le vent et la pluie. C'est dans l'espèce de couloir établi par la nature entre ces deux rochers que s'asseyait et qu'écrivait Camoëns. Aujourd'hui, la barbare admiration de ses compatriotes a défiguré cette asile du génie; le banc naturel de la grotte a été taillé au ciseau; on a été jusqu'à blanchir à la chaux les parois du rocher; au-dessus du banc, on a aplani la surface du roc, et on y a gravé quelques vers français en l'honneur de Camoëns. Un élégant belvédère a été construit au sommet de la colline, et, s'il était permis de pardonner une semblable profanation, on serait disposé à l'indulgence en admirant le magnifique panorama qu'on a devant soi. La peinture pourrait trouver dans ce lieu d'aussi belles inspirations que la poésie. Macao tout entier, les îles innombrables qui l'entourent, tel est le paysage qui s'offre au voyageur placé sur le belvédère. On distingue les deux ports, couverts de bâtiments portugais, de jonques chinoises, de bateaux de pêche, de jonques mandarines ou de guerre, dont les cent pavillons flottent au gré du vent. En face de Macao, on aperçoit le *Taïpa*, ou port destiné aux bâtiments étrangers. Ce port est fermé par deux îles qui, se réunissant à une de leurs extrémités, ne laissent qu'un étroit passage par lequel les navires se rendent dans la mer de Chine. Plus loin se développe l'immense masse d'eau appelée *Passage du dehors*, qui sépare Macao du rivage opposé; c'est une branche de la rivière de Canton. Pour arriver à la ville de ce nom, il faut remonter la rivière jusqu'à une centaine de milles. Par delà les îles du *Taïpa*, on découvre la mer de Chine qui se perd dans un horizon sans limites; à droite est le continent chinois, séparé de la presqu'île par une nouvelle branche de la rivière de Canton, nommée *Passage de l'intérieur*, qui conduit, comme l'autre, à Canton. L'œil a peine à se lasser de ce magnifique tableau; l'admiration hésite entre tant de points de vue divers. Pendant une heure, je l'avoue à ma honte, je ne me souvins pas que j'avais sous les pieds la grotte de Camoëns.

La ville de Macao a aussi ses pagodes et ses temples chinois; mais, comme ces édifices sont loin de pouvoir être comparés à ceux que j'ai visités à Canton, je n'anticiperai point sur des descriptions qui trouveront leur place ailleurs.

Macao compte environ douze mille habitants qu'on peut classer de la manière suivante : cinq à six cents Européens, quatre ou cinq mille métis portugais; le reste, Chinois. La colonie portugaise est administrée par un gouverneur, un *ouvidor* ou directeur de l'intérieur, et un sénat électif. Le gouverneur actuel est un lieutenant-colonel d'état-major. Les révolutions de la métropole ont eu leur contre-coup à Macao, et la division était au cœur de ce petit État. Lorsque j'étais à Macao, la lutte était arrivée à une crise : le gouverneur, partisan de la charte de 1822, avait contre lui toute la population, et son pouvoir se trouvait entièrement annulé par une majorité imposante formée dans le corps du sénat. Tous les Européens de Macao prenaient une part très-active à ce démêlé, et discutaient le pour et le contre de la question avec autant d'entêtement et d'acrimonie que si le sort de l'Europe entière eût dépendu de la décision. Je ne pus m'empêcher de me rappeler le *tempest in a tea pot*. Dans cette pauvre ville de Macao, on n'entendait que ces grands mots que le XIXe siècle a introduits dans le vocabulaire des nations : *liberté*, *indépendance politique*, lorsqu'un simple mandarin chinois a le droit de contrôler tous les actes des autorités portugaises; *dignité*, *honneur national*, lorsqu'à cent pas une *porte chinoise* et des vexations continuelles viennent rappeler aux habitants qu'il ne leur est permis de vivre sur ce coin de terre qu'en se soumettant à toutes les humiliations qu'il plaît aux véritables possesseurs du sol de leur infliger !

L'établissement de Macao remonte à une époque assez reculée; il fut formé, non par concession, mais par permission du gouvernement chinois. Dans l'accès d'une générosité dont il n'a pas encore donné un second exemple, le céleste empire voulut bien permettre aux Portugais de s'établir sur ce sol inculte, et de se fortifier contre les attaques des pirates. Aujourd'hui la ville pourrait peut-être soutenir avec avantage un siége contre des troupes chinoises; mais elle est trop irrégulièrement fortifiée pour résister à un corps d'armée européen. La garnison de la place se compose d'un bataillon de deux cent cinquante soldats, formé des jeunes hommes de la population métisse, et commandé par des officiers blancs. Il y a aussi à Macao environ six à sept cents nègres, qui paraissent être la terreur des Chinois. Un jour, ayant à réprimer une émeute et ne pouvant plus compter sur ses troupes, le gouverneur ordonna d'armer les nègres esclaves et de les jeter sur la population du bazar. L'ordre se rétablit à l'instant. Tous les jours malheureusement, des scènes violentes, et qui prouvent le mépris des Chinois pour les étrangers, viennent humilier l'amour-propre des autorités européennes.

J'ai dit que la ville de Macao est fortifiée. Il est bon d'ajouter qu'il est défendu aux Portugais d'ajouter un seul canon à ceux que le gouvernement chinois leur a permis de placer dans leurs forts. Les fortifications de Macao sont d'ailleurs fort peu inquiétantes pour ce gouvernement. Si le mandarin supérieur donnait l'ordre aux Chinois de Macao de quitter la ville, et à ceux de l'extérieur de ne plus y porter de vivres, il affamerait les habitants en trois jours. Il y a quel-

ques années, il jugea que des sujets chinois ne pouvaient, sans déshonneur pour l'empire céleste, servir de porteurs de chaise à ces vils barbares, dont ils consentaient cependant à recevoir l'argent. Il rendit une ordonnance par laquelle il défendait à tout Chinois de faire ce métier, et, depuis ce temps, jamais aucun d'eux n'a placé son épaule sous le brancard de la chaise d'un étranger.

La nation chinoise est loin d'être une nation généreuse, elle ne se fait aucun scrupule d'abuser en détail de la force de sa position. Il serait donc naturel de croire que le gouvernement portugais doit retirer de bien grands avantages de son établissement de Macao. Il n'en est cependant pas ainsi. Non-seulement la colonie ne produit rien à la métropole, mais encore elle s'endette chaque année; elle n'est pas même, comme l'Inde anglaise, une pépinière d'emplois lucratifs pour les jeunes gens de famille, puisqu'elle ne peut disposer que de deux ou trois places qui donnent à peine de quoi vivre à ceux qui les remplissent. Tout le commerce direct de la métropole avec la colonie consiste en un ou deux navires qui font annuellement le voyage d'Europe. Le commerce de Macao est, il est vrai plus considérable; trois ou quatre navires de ce port naviguent entre l'Inde anglaise et la Chine, et portent dans ce dernier pays du coton et de l'opium du Bengale ; les maisons portugaises qui font ce commerce sont établies à Canton. Aux époques de recrudescence de persécution contre le commerce de l'opium, la douane de Macao sert d'entrepôt aux envois que les négociants n'osent laisser exposés, dans les navires-magasins de Lintin, aux coups de main du gouvernement chinois. En définitive, l'établissement portugaise de Macao est loin d'être dans un état de prospérité qui puisse exciter l'envie d'une autre nation; mais il sert de pied-à-terre aux étrangers qui veulent visiter la seule partie accessible du céleste empire. Les négociants de Canton, fatigués d'être resserrés dans un espace de quelques mètres, viennent aussi, de temps en temps, respirer à Macao l'air libre qui circule dans les trois milles qui séparent l'extrémité de la péninsule de la barrière chinoise.

Six ou huit familles anglaises, dont les chefs résident ordinairement à Canton, et qui forment un cercle à part, fort exclusif et borné, une vingtaine de familles portugaises qui se divisent en deux ou trois fractions, séparées les unes des autres par une ligne de démarcation infranchissable, tels sont les seuls éléments de société qu'on rencontre à Macao. Les divertissements publics se réduisent à des promenades à pied ou à cheval dans les rues inégales de la ville, — au milieu desquelles l'odorat est à chaque pas affecté par les émanations qui s'échappent d'horribles baquets découverts que des troupes de domestiques vont vider à la mer, — ou sur les collines arides et sablonneuses qui avoisinent la ville; excursions qu'abrége bientôt le mur de la prison, la sombre et fatale barrière chinoise avec sa porte garnie de soldats à mine insultante. Je viens de parler des désagréables rencontres auxquelles on est exposé dans les rues de Macao; j'aurais dû peut-être me rappeler que cette abominable coutume existe encore dans nos colonies des Antilles. Est-il permis de s'étonner que les idées de décence publique ne soient pas plus avancées en Chine que dans un établissement tout à fait européen?

Pour compléter cet aperçu rapide de la situation de Macao, il me reste à

dire quelques mots des missionnaires français qui y sont établis. Macao possède deux procures, celle des missions étrangères, à la tête de laquelle est M. Legrégeois, et la procure des pères lazaristes, que dirige M. Torrette. Ces deux établissements sont comme le dépôt d'où partent tous les missionnaires qui vont, au péril de leur vie, porter la doctrine chrétienne en Chine, en Cochinchine, en Tartarie et jusque dans les déserts de la Corée. Chaque procure est en même temps un collége où des jeunes gens, envoyés par les missionnaires des divers pays que je viens de nommer, reçoivent une éducation classique. Au bout de quelques années, les élèves des procures entrent dans les ordres, et deviennent, pour la mission, de puissants auxiliaires. Lors de mon séjour à Macao, le nombre des jeunes gens élevés par les deux missions se montait à vingt environ. Quelques missionnaires parlent un peu le chinois, mais cette langue est si difficile, que bien peu parviennent à en acquérir une connaissance approfondie. On ne saurait imaginer les difficultés sans nombre que présente aux missionnaires l'éducation des jeunes gens envoyés dans les procures; l'impossibilité où se trouvent les maîtres de s'exprimer dans la langue de leurs élèves, semblerait même devoir rendre ces difficultés insurmontables. Les missionnaires commencent par leur enseigner le latin, qui est la langue de communication entre les maître et les élèves. Ces enfants chinois n'ont pas la moindre idée de notre alphabet, ils ne peuvent même prononcer quelques lettres, l'*r* par exemple, qu'après de longs mois d'essais. Comment les missionnaires parviennent-ils à leur but? C'est ce que je ne puis comprendre; une semblable tâche exige une dose de patience que je ne croyais pas donnée à l'homme. Mais quels obstacles peuvent arrêter cette ardente vocation qui entraîne des hommes, souvent distingués par l'éducation et les manières, à sacrifier leur vie pour la propagation de leur foi? Sans vouloir apprécier la raison d'être d'une pareille abnégation, je ne puis m'empêcher de dire que c'est un beau et noble sentiment qui pousse les missionnaires à affronter gaiement la misère, les fatigues, les privations de toute espèce, la mort même, dans l'intérêt de leur religion. Ce serait méconnaître la vérité que d'expliquer ce zèle par la préoccupation des intérêts privés, le désir de la domination. Il ne faut qu'avoir observé de près la condition des missionnaires, il ne faut que savoir combien est horrible la vie à laquelle ils se condamnent, pour croire qu'aucune compensation ne peut leur être offerte ici-bas pour leurs privations et leurs fatigues. L'année dernière encore, en Cochinchine, plusieurs missionnaires furent égorgés par ordre du roi, après avoir subi de cruelles tortures. A peu près à la même époque, M. Bruguière, évêque de Capse et vicaire apostolique de la Corée, traversa toute la Chine, exposé à mille dangers dont on ne peut se faire qu'une idée imparfaite, même en lisant la touchante et simple narration qu'il nous a laissée. Après avoir passé plusieurs mois au milieu des arides déserts de la Tartarie, M. Bruguière alla, en vue de cette Corée où l'appelait sa mission sublime, mourir de froid et de faim! Ces terribles exemples, loin de décourager les autres missionnaires, ne font qu'accroître leur enthousiasme. On peut déplorer que toutes ces belles et grandes natures soient, pour ainsi dire, perdues pour la société; moi, je les admire; et, quand je me trouvais au milieu d'eux, je ne pouvais me défendre de les aimer et de les plaindre, en les voyant

si doux, si tolérants, si simples, ces hommes au cœur de chêne, taillés dans les proportions des premiers héros du christianisme.

Sait-on ce qu'est la vie d'un missionnaire qui se dévoue à la cause de sa religion? Un jeune prêtre est envoyé de France à Macao; il est ordinairement dans toute la force de l'âge et des passions. Le nouveau venu passe au moins deux ans dans la procure, caché, ignoré des autorités locales dont le zèle persécuteur est stimulé par la rivalité jalouse des autres missions. Durant ces deux années, il consacre tous ses moments à l'étude de la langue chinoise; il laisse croître ses cheveux, afin d'avoir, quand sonnera le moment du départ, cet appendice nécessaire du costume chinois, qu'il endosse d'ailleurs dès le jour de son arrivée, afin de s'y habituer à l'avance. Puis, quand le procureur de la mission juge que le moment favorable est venu, le missionnaire prend congé de ses frères, comme un condamné qui marche à la mort, résigné cependant, joyeux même, tant est puissant le sentiment qui le domine! Il part sous la conduite d'un Chinois chrétien; il pénètre dans l'intérieur de la Chine. A chaque pas s'offrent mille obstacles; les mandarins exercent une redoutable surveillance, et, si le voyageur est découvert, il doit s'attendre à l'emprisonnement, à la torture, souvent à la mort. Je ne parle pas des privations sans nombre de cette pénible existence, ce sont les fleurs de son pèlerinage. Enfin, le missionaire est sorti sain et sauf de tous les périls, il est parvenu à un petit village, situé au fond de la Chine, où il rencontre quelques chrétiens qui vivent cachés et ignorés. C'est là son troupeau. Ces pauvres chrétiens ont constamment à redouter la colère du mandarin. En effet, si ce dernier venait à soupçonner leur religion, il les ferait saisir comme des malfaiteurs, et, après leur avoir infligé les plus cruels châtiments, il les vendrait comme esclaves, eux et leurs familles. Telles sont les tentations que le missionnaire peut faire briller aux yeux d'une population mortellement ennemie du christianisme. Une hutte, une caverne, sont sa demeure et son église. Quand je partis de Macao, un jeune homme de vingt-cinq ans, qui avait reçu une éducation recherchée, — naturaliste, musicien, dessinateur, — doué de toutes sortes de qualités aimables, allait se rendre en Corée, pour mourir peut-être sur ce même rocher qui avait reçu le dernier soupir de M. Bruguière. Je n'ajouterai, à la louange des missionnaires, que quelques paroles recueillies dans un dîner public à Macao. « Depuis vingt ans que nous avons à Macao des missionnaires français, bien que souvent nous ayons vu venir parmi eux des jeunes gens dans l'âge critique des passions et pouvant prétendre à briller dans le monde, jamais un seul mot n'a été prononcé, jamais la moindre allusion n'a été dirigée contre un membre des missions françaises. Toujours leur conduite privée a été pure et irréprochable. »

Néanmoins le gouvernement portugais persécute nos missionnaires. Il leur conteste le droit de résider à Macao, sous prétexte qu'ils peuvent faire naître des motifs de rupture entre le gouvernement chinois et les autorités de cette ville. Mais telle n'est point la véritable cause de la persécution; c'est dans la jalousie des missions portugaises qu'il faut la chercher. Les prêtres français trouvent plus d'intolérance encore chez leurs frères en religion que chez les Chinois.

Durant mon séjour à Macao, je reçus la plus franche et la plus cordiale hospitalité chez M. Elliot, surintendant du commerce anglais en Chine. Le 2 janvier, je partis pour Canton, et M. Elliot eut encore la complaisance de m'offrir un joli cutter de soixante-dix tonneaux, que le gouvernement anglais met à sa disposition. J'en profitai pour faire ce voyage, qui dure ordinairement deux jours. La distance qui sépare Canton de Macao est d'environ cent milles, ou trente-trois lieues.

La rivière de Canton, avec ses nombreuses îles et l'immense étendue de ses eaux, qui en font comme un bras de mer, s'ouvrait enfin devant moi. Des *chop-boats* ou bateaux de commerce, de légères jonques de guerre, traversaient les eaux du fleuve avec rapidité. A trois heures après-midi, nous avions fait vingt-cinq milles, et nous arrivions à *Bocatigris ;* c'est ainsi que les Portugais ont appelé l'endroit où les deux rives du fleuve se rapprochent, ne laissant entre elles qu'un espace d'environ un mille. Ce lieu est, à mon avis, la véritable embouchure du fleuve. Avant d'y arriver, le voyageur ne peut distinguer la rive gauche. Ce que l'on appelle généralement la *prolongation* du fleuve mériterait mieux, je crois, le nom de baie. De chaque côté de Bocatigris s'élèvent des forts construits d'après le système qui préside à toutes les fortifications chinoises, c'est-à-dire qu'ils présentent une ou plusieurs rangées de canons, tous placés sur une même ligne, et à poste fixe, sans angles, sans bastions. Chaque canon ne peut tirer qu'un seul coup contre le bâtiment qui passe devant le fort; aussi l'entrée de la rivière est-elle en quelque sorte sans défense. Les forts ne sont pas même construits de manière à en surveiller l'approche, puisqu'ils sont placés sur une ligne parallèle au fleuve. Les Chinois, du reste, ont bien dû se convaincre de l'insuffisance de ces fortifications ; lorsqu'en 1834 deux frégates anglaises forcèrent le passage, on ne put leur opposer qu'un simulacre de résistance.

Ce fut d'ailleurs une folle entreprise que l'attaque tentée par les Anglais pour forcer l'entrée de la rivière de Canton : cette mesure n'avait ni but ni motif. En 1834, le gouvernement de la Grande-Bretagne, cédant aux demandes multipliées des villes manufacturières anglaises, voulut faire un nouvel effort pour engager le gouvernement de la Chine à modifier les dispositions qui régissent le commerce étranger dans cet empire. Lord Napier fut envoyé à Canton, non comme ambassadeur, puisqu'il n'avait pas mission de se rendre à Pékin, mais comme chargé d'entrer en arrangement avec le vice-roi de Canton. Avant d'aller plus loin, il ne sera pas inutile de dire d'abord quelques mots de la politique suivie par la Chine à l'égard des étrangers.

L'empire chinois ne reconnaît à personne le droit de se mêler de ses affaires ; il n'accorde à aucune nation le droit de chercher à entrer en communication avec lui par le moyen d'ambassadeurs ou envoyés. Il professe ou affecte de professer pour tous les étrangers le plus profond mépris ; et s'il leur permet d'apporter en Chine les produits de leur industrie, il a soin de déclarer qu'il n'agit ainsi que par compassion. « Les barbares, dit-il, mourraient si je fermais ma main généreuse et si je refusais de leur accorder le thé qui est nécessaire à leur existence. » Quel que soit le motif qui engage le gouvernement chinois à se montrer aussi libéral, cette condescendance de sa part est soumise

à certaines restrictions, dont il ne permet, sous aucun prétexte, au commerce étranger de se départir. Ainsi, dans la rivière de Canton, des limites ont été tracées au delà desquelles les navires ne peuvent avancer. L'autorisation de débarquer des marchandises sur le sol de l'empire céleste ou d'en exporter les produits ne s'acquiert qu'en payant un droit qui s'élève à près de 30,000 fr. pour un gros navire. En outre, il a semblé au gouvernement chinois que les autorités qui le représentent à Canton se rabaisseraient trop, si elles avaient des intérêts quelconques à débattre avec les étrangers. Pour éviter cette contamination, il a institué un corps de marchands qui, seuls, peuvent faire le commerce avec les Européens. Ces marchands sont les dépositaires responsables des droits du gouvernement, et ils sont chargés de les percevoir. Le gouvernement n'a donc rien à démêler avec les négociants d'outre-mer : si ceux-ci ont quelque réclamation à faire, ils peuvent adresser une pétition au vice-roi; mais cette pétition doit passer par les mains des membres de la corporation dont je viens de parler et qu'on appelle *hanistes*. Le vice-roi ne répond jamais directement, il envoie ses ordres aux hanistes, qui sont chargés de les transmettre aux étrangers. Quelquefois il arrive que ces derniers ont à se plaindre des hanistes eux-mêmes. Le gouvernement a prévu ce cas, et il a autorisé les Européens, dans des circonstances extraordinaires, à venir en personne présenter leur pétition à une des portes de la ville désignée à cet effet. Là, des officiers du vice-roi reçoivent la pétition, et la réponse parvient aux pétitionnaires par l'entremise des hanistes, qui se garderaient bien de ne pas la leur faire connaître. Les agents étrangers ne sont considérés par ce gouvernement exclusif que comme les chefs des marchands et assimilés à eux. Il faut noter encore que, suivant la coutume chinoise, on ne peut se servir, dans toutes les adresses présentées aux autorités, que du style à l'usage des inférieurs parlant à leurs supérieurs; les agents étrangers ne sont pas plus exemptés de cette règle que les négociants.

Autrefois le vice-roi ne recevait les pétitions des étrangers qu'en anglais, et il les faisait traduire par ses propres interprètes. Souvent ces documents étaient mal traduits, et l'objet de la pétition était manqué. Les commerçants prièrent humblement le vice-roi de leur permettre de s'adresser à lui dans la langue chinoise. Le motif sur lequel fut appuyée la concession de cette demande est un trait bien caractéristique de l'orgueil chinois, et je ne puis le passer sous silence. Le conseiller de l'empereur (car la pétition fut envoyée jusqu'à Pékin) représenta à Sa Majesté que, d'après les traditions de l'empire, le chinois avait été jadis la langue universelle, et que la pétition des barbares semblant tendre au rétablissement de l'universalité du sublime langage, il croyait que leur demande devait leur être octroyée.

Il fut encore permis aux étrangers de résider sur une petite langue de terre, au bord de la rivière de Canton et en avant de la ville de ce nom; mais cette permission ne leur fut accordée que pour un certain temps de l'année qui fut jugé nécessaire pour la parfaite conclusion de leurs affaires. Les choses n'arrivèrent pas tout d'un coup à ce point; ce fut l'œuvre de nombreuses années et d'une longue persévérance de la part du commerce anglais.

Tel était l'état des choses quand lord Napier arriva à Macao avec les deux

frégates anglaises, *l'Andromaque* et *l'Imogène*. Ce qu'il venait réellement faire en Chine, et quelles étaient les instructions spéciales qu'il avait reçues du cabinet britannique, c'est ce qu'on n'a jamais pu savoir bien exactement. Lord Napier se borna d'abord à demander que ses communications avec le vice-roi fussent directes, ou qu'au moins elles n'eussent pas lieu par l'entremise des hanistes, mais bien par l'intermédiaire d'un officier de son rang, c'est-à-dire de la troisième ou de la quatrième classe. Il demanda ensuite la faveur d'être dispensé, dans ses rapports avec le vice-roi, du style humiliant imposé par l'usage. L'une et l'autre de ces demandes furent immédiatement rejetées. De là grand bruit dans la mission anglaise : les mots d'honneur national, de droit des gens, furent mis en avant ; mais ils n'avaient pas de sens pour ce gouvernement qui ne connaît de nation que la sienne, ne veut avoir de communication avec aucune autre, et méprise souverainement tout ce qui n'est pas chinois. On eut recours à la menace ; soit jactance, soit sentiment de sa force, le gouvernement chinois ne fit que rire de la colère de lord Napier, et ne répondit qu'en défendant aux Chinois de fournir des approvisionnements aux factoreries étrangères de Canton. De plus, il donna ordre à tous ceux qui étaient au service des barbares de rentrer immédiatement en ville, ce qui fut aussitôt accompli qu'ordonné. Il fut interdit aux bateaux européens de circuler dans la rivière de Canton, et on défendit, sous les peines les plus sévères, à tout bateau chinois de s'employer pour le service des bâtiments ou des résidents étrangers. Les privations et la famine commencèrent à se faire sentir dans les factoreries ; cependant le commerce n'était pas entièrement fermé, et il était encore permis de conclure les affaires commencées, quant tout à coup, sans déclaration de guerre, sans avis préalable, sans même que les négociants anglais fussent prévenus de cette mesure qui compromettait d'immenses intérêts, les frégates de lord Napier, qui étaient mouillées en dehors de Bocatigris, mirent à la voile et se présentèrent, mèche allumée, devant le passage défendu. Les Chinois, quelque lâches qu'on les fasse, n'assistèrent pas sans lutte à cette violation de leur territoire : ils se défendirent tant qu'ils purent ; mais si l'on se rappelle comment leurs forts sont construits, et de quelle manière ils sont armés, on comprendra qu'il ne fut pas très-difficile aux deux frégates anglaises de forcer le passage de Bocatigris. Bientôt elles jetèrent l'ancre à Whampoa, lieu de mouillage des bâtiments étrangers, mais ce ne fut pas sans avoir tué, dit-on, un assez grand nombre de Chinois, qui périrent en défendant leurs droits : on ne perdit pas un seul homme à bord des navires de l'escadrille anglaise. Jamais je n'ai pu savoir précisément quel fut le but de cet acte de violence. Les frégates restèrent à Whampoa, et le fruit de cet exploit se borna à la gloire que venaient d'acquérir les armes britanniques ! Le gouvernement chinois ne se laissa pourtant pas intimider ; les ordres donnés antérieurement furent renouvelés, on déploya plus d'énergie que jamais, et le commerce se vit entièrement suspendu. Comme par un coup de baguette magique, toutes les boutiques et tous les magasins chinois situés dans l'intérieur des factoreries furent fermés, tous les Chinois disparurent, et on ne vit plus aucune embarcation du pays sur la rivière Pendant ce temps, lord Napier était tombé malade de désappointement et de fatigue ; le commerce anglais, qui souffrait vivement

de cet état de choses, commença à se diviser sur l'opportunité des mesures qu'on venait de prendre et à réclamer. Enfin, soit que ses instructions ne lui permissent pas d'aller plus loin, soit qu'il s'aperçût un peu tard qu'il n'avait pas à sa disposition des forces suffisantes pour contraindre le gouvernement chinois à accéder à ses demandes, lord Napier retourna à Macao avec son escadrille, qui dut déplorer, en repassant le Bocatigris, l'acte de violence qu'elle avait commis, et le sang qu'elle avait répandu pour une cause qu'on n'osait ni avouer ni soutenir.

Voilà quel fut le résultat de la mission de lord Napier, qui mourut bientôt après à Macao; avant de mourir, il eut encore la satisfaction de voir que le gouvernement chinois, par un motif de générosité ou d'intérêt, avait ouvert de nouveau le commerce, et que les choses étaient rétablies sur le même pied qu'avant son arrivée. Cette mission de lord Napier ne dut certainement pas augmenter le respect des Chinois pour les nations étrangères, ni leur inspirer plus de crainte ou de bienveillance pour les barbares.

Le vice-roi répondait en effet aux prétentions de lord Napier par des arguments qu'on peut trouver étranges, mais qui, à mon avis, n'en étaient pas moins judicieux. « Nous sommes chez nous, et nous voulons rester chez nous, disait-il; nous ne voulons pas non plus que des barbares viennent résider dans notre pays. Si, par compassion, nous voulons bien leur permettre de venir chercher sur notre territoire ce qui leur manque, ils doivent accepter les conditions qu'il nous convient de leur imposer; si ces conditions ne leur sont pas agréables, qu'ils restent chez eux. Par la même raison, nous ne voulons pas admettre chez nous d'officiers envoyés par les gouvernements des petites nations de l'autre côté de la mer. Que dirait le souverain du pays qu'on appelle l'Angleterre, si l'empire céleste envoyait une flotte sur ses côtes et lui ordonnait d'admettre le commerce et les sujets chinois dans son territoire aux conditions qu'il plairait au souverain de la Chine de lui imposer? D'ailleurs, ce Napier se dit l'agent d'une grande nation; c'est un imposteur. Une grande nation qui enverrait un agent près d'une autre grande nation, saurait choisir un homme qui connût les usages du pays avec lequel il serait appelé à négocier, et qui sût les respecter. Or Napier vient parmi nous comme un ignorant; il nous dit avec impertinence de changer en sa faveur nos coutumes et notre langage, qui existent depuis le commencement du monde. Napier est donc un imposteur, ou le souverain qui l'a envoyé n'est pas le souverain d'une grande nation, puisqu'il n'a pu trouver parmi ses sujets un homme digne de le représenter. »

Aujourd'hui, il n'existe plus aucune trace de l'événement de Bocatigris. Les forts ont été rebâtis absolument tels qu'ils étaient autrefois, tant est opiniâtre l'attachement que portent les Chinois à leurs anciens usages. A l'époque où je visitais la Chine, bien que l'état des affaires ne fût plus le même qu'au temps de lord Napier, l'agent du gouvernement anglais, lassé de l'obstination du vice-roi, qui s'entêtait à conserver intactes les coutumes de son pays, avait abaissé son pavillon, et s'était retiré à Macao.

Nous passâmes, le pavillon britannique en tête du mât et sans être visités par aucun bateau mandarin; c'était une concession faite par le vice-roi au sur-

intendant anglais. Son cutter était le seul bateau européen qui eût le droit de circuler librement entre Macao et Canton, le surintendant ayant donné sa parole qu'aucune contrebande ne serait introduite à bord. Cette condescendance prouvait une grande estime de la part du vice-roi pour le caractère honorable de M. Elliot.

Au delà de Bocatigris, la rivière s'agrandit de nouveau, et jusqu'à Canton elle présente une surface d'un à deux milles de large; elle circule à travers un pays plat dont l'horizon est borné par des montagnes de médiocre hauteur; les bords de la rivière n'ont généralement pas plus de deux à trois pieds d'élévation. L'immense plaine qu'elle arrose est couverte de champs de riz destiné à la consommation de la province; elle est coupée en tous sens d'innombrables canaux naturels qui en sont comme les artères; sur ces canaux navigue une quantité incalculable de bateaux de toutes grandeurs et de toutes formes. Du pont de notre cutter, nous pouvions voir leurs hautes voiles jaunâtres (1) qui semblaient sortir de terre. Presque toujours nous ne reconnaissions l'existence d'un canal que par les voiles des bateaux qui le sillonnaient. La vue du pays n'avait rien de bien pittoresque, car le terrain est entièrement plat et couvert d'une culture uniforme; les bateaux dont je viens de parler donnaient seuls un peu d'animation au tableau. De temps en temps, nous voyions s'élever sur le rivage de hautes pagodes avec leurs innombrables étages; le plus souvent, ces pagodes sont bâties sur les cimes des montagnes et attirent de loin les regards du voyageur. Dans cette traversée, notre cutter rencontra souvent des jonques chinoises, dont les matelots étaient loin d'avoir pour nous le respect auquel nous croyions pouvoir prétendre. C'est alors que j'entendis pour la première fois ces cris dont les étrangers sont ordinairement salués par la population chinoise, *fan-kouaio! fan-kouaio!* qui assaillirent plus d'une fois nos oreilles. Quelques personnes pensent que ces mots contiennent une très-grande offense; d'autres, que j'ai lieu de croire mieux informées, m'ont assuré qu'ils signifient tout simplement *diables* ou *esprits étrangers*. Que l'on adopte l'un ou l'autre sens, il n'y a pas là de quoi prendre beaucoup d'humeur, surtout quand les Chinois se bornent à cette légère manifestation de leur mépris.

Nous rencontrâmes aussi plusieurs jonques de guerre et de nombreuses jonques de douane. Les premières sont peintes en roses ou en jaune, suivant le rang du mandarin qui les commande. Ces jonques sont toutes d'une construction parfaite et ont une marche très-rapide. Le tonnage de celles qui surveillent l'intérieur de la rivière est de soixante à soixante-dix tonneaux. Des pavillons de toutes couleurs ornent la poupe et se déploient à la tête du mât, d'où s'échappent également de nombreuses banderolles. Au-dessus des pavillons de poupe flotte le pavillon principal, qui porte les couleurs du mandarin et ses titres, écrits en gros caractère. De chaque côté de la poupe s'élèvent deux énormes fanaux de soie cirée et bariolée de mille couleurs. J'ai peu vu d'embarcations qu'on puisse comparer aux jonques mandarines de la rivière de Canton. Ce n'est qu'en Chine qu'on trouve des couleurs aussi brillantes; tous les bâtiments que nous rencontrâmes semblaient peints de la veille. Ces

(1) Ces voiles sont faites de nattes.

jonques me rappelaient les anciennes galères dont on voit le dessin dans nos musées. De chaque côté de l'embarcation s'étend une suite d'écus ou de boucliers légèrement inclinés vers l'arrière, et qui doivent servir à la fois d'abri et de défense aux rameurs. Toutes celles que je vis portaient de quatre à six canons. Ces jonques, bien armées et montées par de braves artilleurs, pourraient devenir d'excellentes embarcations; mais, équipées comme elles sont, elles ne peuvent servir tout au plus qu'à surveiller les contrebandiers chinois. Dans les combats qui se livrent entre les jonques et les contrebandiers, les forces du gouvernement n'ont même pas toujours le dessus. Dix de ces bâtiments ne feraient certainement pas baisser pavillon à une goëlette européenne bien armée.

Les jonques de commerce qui naviguent sur le fleuve ont bien encore les belles couleurs chinoises, quoique la coque de ces bateaux ne puisse porter aucune des couleurs mandarines, le rouge, le jaune et le bleu; mais leur construction est tout à fait différente. Tout le monde a pu voir des gravures représentant des jonques chinoises : la poupe est relevée et chargée à une grande hauteur d'innombrables chambres, l'avant est coupé en deux pour donner passage à l'ancre ; le centre du bâtiment est quelquefois de quinze ou vingt pieds plus bas que ses deux extrémités. L'arrière de quelques-unes de ces jonques était fort beau ; la peinture et la sculpture de cette partie du bâtiment avaient dû exiger un travail de plusieurs mois. Ces embarcations ont généralement trois mâts, et ne portent à chaque mât qu'une seule voile d'une immense hauteur et faite de nattes ; elles sont loin d'être renommées pour leur marche, et certes, leur construction n'indique pas qu'elles puissent jamais naviguer avec une grande rapidité. Il est assez remarquable que les Chinois, qui ont constamment sous les yeux des navires européens, et qui ont à leur disposition tous les éléments de la construction maritime, n'aient pas encore songé à changer la forme de leurs navires. Mais cette singularité s'explique de deux manières, d'abord par l'aveugle respect des Chinois pour les traditions qu'ils tiennent de leurs pères, et ensuite par la politique du gouvernement, qui s'oppose à ce que les sujets de l'empire puissent aller visiter les contrées étrangères, et y puiser des idées d'innovations qui tendraient à rendre plus difficile la marche du pouvoir. Ces jonques ne sont donc construites que pour la navigation des côtes et des rivières, ce qui n'empêche pas un certain nombre d'entre elles de s'éloigner tous les ans en secret de quelques-uns des ports de la Chine. Elles profitent pour cela de la mousson de nord-est qui leur permet d'aller vent arrière aux Philippines et dans l'archipel malais, où elles restent jusqu'à ce que la mousson de sud-ouest leur ouvre une voie tout aussi facile pour opérer leur retour. Mais la vitesse des jonques mandarines, si supérieure à celle des jonques de commerce, leur donne un grand avantage pour surveiller la contrebande.

Le soir, nous jetâmes l'ancre à trente milles de Canton. Pendant la nuit, les chants et les cris des Chinois qui passaient près de nous dans leurs embarcations, me tinrent presque constamment éveillé. Je pus m'assurer, par la suite, lorsque j'entendis la musique chinoise, que ces cris n'étaient pas des paroles de menace ou de haine, comme je l'avais cru d'abord, mais des marques

d'une gaieté toute pacifique, dont nous n'étions pas même l'objet. C'était à s'y tromper, il faut l'avouer, car les chants chinois ne sont rien moins qu'harmonieux ; au milieu du silence de la nuit surtout, ils ressemblaient aux clameurs que pousseraient un grand nombre d'hommes ivres, chacun d'eux chantant ou criant selon la passion que le vin exciterait en lui.

Nous levâmes l'ancre le lendemain matin, et vers dix heures nous arrivâmes à Whampoa. Ce lieu est, comme je l'ai dit, le *nec plus ultra* de la navigation européenne en Chine. Les canots des navires ont bien le droit d'aller jusqu'à Canton, en se soumettant aux visites multipliées de la douane, dont les bateaux couvrent la rivière; mais les navires eux-mêmes ne peuvent aller plus loin. Whampoa est une petite île située à une distance d'environ douze milles de Canton. Les Anglais ont souvent témoigné le désir qu'on leur accordât la permission de l'habiter et d'y transporter leurs comptoirs et leurs magasins. Le gouvernement chinois a toujours repoussé cette demande : il pense avec raison que cette concession rendrait la contrebande plus facile. En effet, les négociants se trouveraient ainsi fort rapprochés de leurs navires, dont ils sont séparés aujourd'hui par quatre lieues de rivière, sur lesquelles la douane exerce une sévère surveillance. Mais le plus grave motif du gouvernement chinois pour refuser aux Anglais le privilége qu'ils demandent, est l'invariable résolution de ne permettre aux barbares de s'établir sur aucun point de son territoire, hormis le petit coin de terre où, par sa permission, existe la petite ville de Macao.

Nous avions aperçu de loin les mâts nombreux des navires étrangers qui stationnent à Whampoa pour décharger les cargaisons qu'ils apportent, ou pour attendre le riche chargement de thés, de soie, de drogues médicinales et d'autres articles précieux, qui doit leur arriver de Canton. Nous passâmes au milieu de ces navires, et, à huit heures du soir, notre cutter jeta l'ancre devant *Quang-tong* ou Canton, comme nous autres barbares nous appelons la cité chinoise. Mais je ne veux pas introduire mes lecteurs à Canton avant d'avoir essayé de décrire l'admirable spectacle dont nous pûmes jouir en parcourant les trois ou quatre derniers milles de notre voyage. A mesure que nous approchions de la ville, nous voyions se multiplier les maisons de campagne qui embellissent les bords de la rivière, et bientôt chaque rive nous offrit une ligne non interrompue d'édifices brillant des plus riches couleurs. Çà et là des temples élevaient au-dessus des maisons voisines leurs dômes pointus aux corniches ornées de riches sculptures. Nos regards s'arrêtaient aussi sur de nombreuses pagodes capricieusement ciselées à jour. Mais c'est sur la rivière que notre attention se porta avec le plus d'intérêt : ses eaux étaient à la lettre couvertes de bateaux et de navires de toutes formes et de toutes grandeurs, qui ne laissaient libre qu'un espace d'une trentaine de pieds pour le passage des embarcations : ici, des milliers de jonques marchandes, serrées les unes contre les autres, formaient une ville flottante d'où s'élevaient, avec une fumée épaisse, des chants et des cris de toute espèce; là, les corvettes de guerre ou grosses jonques mandarines nous présentaient leurs flancs noirs et armés de grands canons mal montés; plus loin, les *chops* ou bateaux de charge, construits chacun sur un modèle différent, selon la marchandise à transpor-

ter, couvraient de leurs rangs pressés tout un côté de la rivière; enfin les *bateaux de fleurs*, éclairés par mille fanaux étincelants, étalaient leurs couleurs éclatantes et nous laissaient voir le travail exquis des chambres dont ils sont surmontés.

C'est ici le lieu de faire connaître ce qu'on appelle en Chine *bateaux de fleurs*, bien que j'éprouve un certain embarras à dépeindre ce que renferment ces bateaux d'une si riante apparence. Un fait que je dois consigner d'abord, c'est que l'entrée de ces bateaux est interdite à tout Européen, sous les peines les plus sévères. En vain les belles captives qu'ils renferment se promènent-elles sur le tillac, avec leur chevelure noire couronnée de fleurs, leur visage artistement peint, ou plutôt plaqué de rouge et de blanc, leur riche et voluptueux costume, et leurs pieds si petits qu'elles peuvent à peine marcher; en vain répondent-elles par un gracieux sourire au regard furtif du voyageur; en vain l'appellent-elles du geste et de la voix sous des rideaux de soie qu'elles entr'ouvrent. S'il cède à la séduction, il est perdu. Il y a des serpents cachés sous ces fleurs traîtresses, et, nouvelles sirènes, ces filles des fleurs n'invitent l'Européen que pour le trahir et le livrer aux mandarins chargés de la police du port. Ce nom charmant de *filles des fleurs* est appliqué, on le devine, par les Chinois, à ce que la civilisation a chez nous de plus bas et de plus infâme. Les Chinois, au lieu d'enlaidir le vice à l'exemple des autres peuples, ont cherché au contraire à le poétiser, à l'embellir.

Peu de temps avant mon arrivée en Chine, un jeune Européen, parlant très-bien le chinois, était devenu amoureux d'une de ces filles des fleurs; il était parvenu, en passant rapidement auprès du bateau qu'elle habitait, à lui dire quelques mots. Un jour il reçoit une lettre de cette femme, lettre brûlante et qui donnait un rendez-vous pour le soir. Le jeune homme hésita bien un moment, mais à vingt ans la raison est bien rarement écoutée, et l'amour triompha. Vers le soir, il alla rôder seul dans un petit bateau vers l'asile qui renfermait sa précieuse conquête. Chaque fois qu'il passait devant le bateau de fleurs, dont il s'approchait toujours de plus en plus, le rideau mystérieux s'entr'ouvrait, un geste pressant et un tendre regard le supplîaient de monter. Enfin, le jeune homme se précipite sur le bateau, relève le rideau, entre dans la chambre éclairée par une seule lampe; il regarde autour de lui, la jeune fille avait disparu; il avance d'un pas, et à l'instant vingt bras le saisissent; on le renverse, on le bat, on le garrotte. Le malheureux jeune homme passa toute la nuit au milieu des outrages d'une foule de Chinois dont les insultes devaient lui être d'autant plus poignantes qu'il comprenait leur langage. Rien ne put adoucir la cruauté des bourreaux. Le lendemain matin, on dépouilla le prisonnier de tous ses vêtements, et on l'attacha dos à dos au corps nu d'une vieille femme arrivée au dernier terme de la décrépitude. On le promena ensuite dans cet état sur un bateau découvert, au milieu de la rivière et devant les factoreries européennes, jusqu'à ce qu'une somme de deux à trois mille francs eût été payée pour sa rançon. — Vous savez maintenant ce que c'est qu'un bateau de fleurs; si jamais vous allez en Chine, fermez vos yeux et vos oreilles aux séductions de ces jeunes filles aux brodequins rouges et à la tête ornée de roses et de fleurs d'oranger.

A cinq ou six milles au-dessus de Canton, nous vîmes un fort bâti depuis l'attaque dirigée par les Anglais contre Bocatigris. Cette fois, l'expérience s'est montrée plus forte que l'obstination nationale. Le fort a été construit en demi-cercle ; mais, comme si toute disposition admettant la possibilité de le dépasser avait semblé une insulte à la vaillance chinoise, les défenses du fort ne sont destinées qu'à en surveiller l'approche : si les navires passent outre, elles n'ont plus d'action. — A deux milles de Canton s'élève un autre petit fort. En me le montrant, on me le désigna sous le nom de *Folie française*, sans qu'on pût m'apprendre l'origine de ce nom. — Plus loin, on me fit voir la *Folie hollandaise*, autre petit fort aujourd'hui démantelé. Les Hollandais, dont le commerce avec la Chine était bien plus considérable autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui, avaient demandé au vice-roi la permission d'établir momentanément un hopital dans un vieux fort abandonné, à un mille environ de Canton. Cette permission leur fut généreusement octroyée ; mais, une fois en possession de cet asile, ils voulurent mordre la main à laquelle ils devaient ce bienfait : ils cherchèrent à introduire dans cet enceinte des canons, des hommes et des munitions de guerre, espérant s'y fortifier et s'y maintenir. Leur projet fut découvert, et on les chassa ignominieusement. De là le nom de *Folie hollandaise*, donné à cette forteresse.

Nous passions devant la *Folie hollandaise* au moment où le soleil se couchait. A peine l'astre eut-il disparu de l'horizon, que nos oreilles furent assaillies d'un effroyable tintamarre : c'étaient les jonques mandarines qui célébraient le coucher du soleil par des salves d'artillerie. Toutes les autres embarcations tiraient en même temps des milliers de pétards. A terre dans toutes les maisons, sur la rivière dans chaque bateau, une multitude infinie de *gongs* ou larges cymbales de cuivre faisaient retentir les airs des éclats de leur étourdissante harmonie. Cinq minutes après, un bateau de passage, semblable à ceux que j'avais vu à Macao, et conduit par deux femmes, me débarqua à Canton, devant la factorerie anglaise. — Je dirai, en passant, que ces bateaux doivent toujours, sous de fortes peines, être éclairés la nuit, afin que les officiers de police puissent les surveiller et empêcher les étrangers de les souiller de leurs vices ou de leur contrebande.

Le lendemain de mon arrivée, je me levai de bonne heure, malgré la rigueur de la température, car nous étions au 4 janvier. Au sortir de la maison, je me trouvai sur une place bornée d'un côté par la rivière et de l'autre par les factoreries étrangères, qui s'étendent sur une ligne d'environ deux cent cinquante toises. Chacune des nations qui commercent avec la Chine a sa factorerie. La première factorerie, à gauche, en tournant le dos à la rivière, est le *french hong* ou factorerie française ; un mât élevé, au bout duquel flotte le pavillon tricolore, annonce la résidence de notre agent. A l'époque où je visitai Canton, la France n'était pas représentée en Chine ; M. Gernaert, consul de France en cette résidence, venait de la quitter. Auprès du pavillon français s'élève le pavillon des États-Unis, puis vient le pavillon anglais, et enfin le pavillon hollandais. Ces quatre pavillons sont les seuls qui flottent aujourd'hui à Canton ; il y a cependant encore plusieurs *hongs* ou factoreries, le *hong* danois, le *hong* espagnol, et d'autres *hongs* appartenant à des particuliers. Tous ces établisse-

ments, bâtis à l'européenne, sont presque sans exception la propriété des hanistes chinois, qui les louent à haut prix aux étrangers. L'espace accordé par les Chinois étant fort resserré, les logements sont rares et coûtent très-cher. Un des commissaires de la compagnie des Indes orientales, M. Clarke, avait eu la bonté de m'offrir sa chambre, et je me trouvai comparativement très-bien logé. Il avait été convenu que je prendrais mes repas à la factorerie anglaise; mais, comme je reçus de toutes parts les invitations les plus pressantes, je ne pus que très-rarement user de cette faveur. — Je saisis avec empressement cette occasion de parler de la franche et cordiale hospitalité que les Anglais exercent envers les étrangers; je les retrouvai à Canton tels que je les avais vus à la Jamaïque, où, pendant un séjour de neuf mois, je fus entouré de politesse et de prévenances, et restai jusqu'au dernier moment l'objet des attentions des autorités et de tous les habitants de la colonie.

La factorerie anglaise est le plus remarquable de tous les établissements européens de Canton; ce serait, même en Europe, un magnifique hôtel. La salle principale, qu'on nomme *british hall* ou salon anglais, est vraiment royale; elle est ornée de glaces d'un très-grand prix et d'un magnifique portrait en pied de Guillaume IV, peint, dit-on, par Lawrence. Le *british hong* est la propriété de la compagnie des Indes.

Le terrain alloué aux factoreries a une profondeur d'environ deux cent cinquante pieds. Au milieu de ces édifices sont percés deux rues ou passages, garnis, de chaque côté, de boutiques et de magasins chinois, où l'on voit amoncelés tous les objets que la curiosité des Européens vient chercher en Chine. Ce fut naturellement vers ces deux rues que se portèrent d'abord mes pas; j'y passai cinq ou six heures, partageant mon attention entre les marchandises et les marchands, sans que cette vue parvînt à lasser ma curiosité. Je ne trouvais point là les Chinois de Manille, rampants et abjects; les marchands de Canton sentaient bien qu'ils étaient chez eux, et que, s'il était permis à quelqu'un de jouer le rôle d'oppresseurs, ce rôle devait leur appartenir de droit. Néanmoins ils me parurent fort loin de vouloir user d'un tel privilége; ils se montraient doux, polis, empressés à satisfaire les goûts et même les caprices des acheteurs, car tout Européen qui les visite ne manque guère de leur faire quelque achat. Ils étaient tous bien et chaudement vêtus : une espèce de longue veste de soie sans collet, ouatée et attachée avec des boutons d'or ou de cuivre, se croisait sur leur poitrine; de larges pantalons et des bas de forte laine recouvraient leurs jambes. Ils avaient pour chaussure des souliers de soie avec des semelles épaisses de deux doigts et faites de feuilles de papier de bambou fortement pressées pour les garantir de l'humidité. Ils portaient sur la tête un bonnet de soie ou de laine; les formes de ces bonnets sont très-variées. Dans les temps froids, ce costume est complété par un large manteau de fourrures qui descend jusqu'à mi-jambe, et dont les Chinois s'enveloppent soigneusement lorsqu'ils sortent. Ces fourrures sont quelquefois très-précieuses, et il n'est pas rare qu'un de ces manteaux vaille plus de mille francs.

Il n'y a peut-être pas de plus habiles marchands que les Chinois. Leur patience est admirable; rien ne les rebute. Des hommes qui font des affaires

pour des sommes immenses passeront souvent trois ou quatre heures à débattre une bagatelle, et, si on leur laisse l'objet marchandé, ils prendront la peine de le porter vingt fois chez vous, vous engageant, avec toute l'éloquence que l'appât du gain, même le plus léger, peut leur donner, à en faire l'emplette, et presque toujours ils atteignent leur but. Tous les Chinois qui habitent les rues des factoreries parlent plus ou moins l'anglais, mais un anglais très-corrompu. Il y a plusieurs lettres de notre alphabet qu'ils ne peuvent articuler en aucune façon, et aux fautes de langue ils ajoutent une prononciation si étrange, qu'il est très-difficile à un Européen qui n'a pas une longue habitude de leur langage de le comprendre. Pendant les premiers jours, je croyais qu'ils me parlaient chinois, et lorsque, par hasard, je parvins à saisir un mot d'anglais, et que je voulus répondre, le Chinois à qui je m'adressais me fit dédaigneusement donner ce conseil par la personne qui m'accompagnait : « Dis à cet Européen d'aller apprendre l'anglais, *no save talky* (il ne sait pas parler). »

La première boutique qui attira mes regards dans les deux rues chinoises des factoreries, était un magasin de magots et de figures les plus bizarres qu'on puisse imaginer. Je fis comme un enfant qu'on mènerait dans une boutique de joujoux, et je passai deux heures dans celle-ci à admirer les mandarins hauts de trois pieds, couverts de riches habits, et les dames chinoises avec leur singulière coiffure et leur visage plâtré au naturel. Je m'amusai à faire branler la tête à des milliers de magots tous plus laids les uns que les autres, et, en les touchant légèrement, à faire horriblement remuer les yeux à d'épouvantables dragons qui semblaient prêts à me punir de mon audace. Ce qui m'intéressa le plus dans cette boutique, ce furent des poupées, quelquefois isolées, d'autres fois disposées en groupes, qui représentaient les costumes des différentes provinces de l'empire et les diverses habitudes de la vie chinoise. — Je passai de cette boutique dans un magasin de soieries. Là se déployèrent devant moi une multitude de châles de toutes couleurs et d'un travail exquis; je pus froisser dans mes mains le crêpe le plus fin, orné de fleurs et de dessins variés, dont la broderie était admirable; on me fit voir des pièces de soie dont la perfection pourrait à peine être égalée par nos meilleurs manufacturiers de Lyon. Les belles soieries chinoises viennent de la province de Nankin; celles qui sont fabriquées dans la province de Canton sont généralement d'une qualité inférieure. Il y avait en quantité aussi des rubans parfaitement brochés, dont la vue aurait excité l'envie de bien des femmes, sans parler des foulards de toutes nuances, dont on me fit remarquer le poids et l'éclat. — Ébloui de tant de richesses, j'allai me reposer dans une boutique d'objets de laque; mais le maître du magasin appela bientôt mon attention en étalant devant moi des nécessaires dont la laque était si pure et si brillante, qu'elle aurait pu servir de miroir. J'ouvris de charmantes tables à ouvrage, et je ne pus me lasser d'admirer le fini du travail des mille pièces d'ivoire qu'elles contenaient. On fit passer sous mes yeux des boîtes à jeu richement garnies, de jolies boîtes à thé, les mille objets enfin à la confection desquels on emploie la laque. — Auprès de ce magasin en était un autre où se trouvaient exposées toutes les richesses de la bijouterie. Les Chinois excellent dans l'art de travailler l'or et l'argent,

et les ouvrages qui sortent de leurs mains sont le plus souvent supérieurs aux nôtres. Nulle part je n'ai vu de filigrane d'or et d'argent aussi léger, aussi fin ; on me présenta des boucles d'oreilles, des bracelets et des parures complètes, dont le tissu, s'il m'est permis de me servir de cette expression, ne peut être comparé à rien de ce que nous connaissons; je remarquai surtout des boîtes d'un goût parfait et d'un travail si délicat, que, quoiqu'elles eussent sept ou huit pouces de hauteur, on en sentait à peine le poids dans la main.

Je passai de la boutique de bijouterie dans l'atelier d'un peintre, et je fus tout surpris d'y trouver d'assez bonnes imitations des artistes de nos salons. Les fantaisies de M. Dubuffe, de M. Grevedon, tapissaient les murs de l'atelier chinois. A vrai dire, le nom de magasin conviendrait mieux que celui d'atelier à l'endroit où je me trouvais. Les Chinois ne sauraient mériter le nom de peintres, car, pour peindre, il faut être poëte, et l'imagination du bon Sam-qua (chez qui je venais d'entrer), comme celle de ses confrères, n'est rien moins que poétique. La peinture pour un Chinois est un art mécanique; elle consiste à imiter, et personne ne pousse plus loin ce talent. Un peintre chinois non-seulement reproduit avec une grande exactitude les traits principaux de la toile qu'il copie; mais, si le tableau a des défauts, il ne manque pas de les rendre fidèlement, et cela sans les sentir, comme il en reproduit les beautés sans les comprendre. Il en est de même pour les portraits, dans lesquels les Chinois excellent, en ce sens que rien n'est plus frappant que la ressemblance; mais leur talent se borne à la reproduction matérielle des traits. Pourvu que les lignes de la toile soient parfaitement semblables à celles du visage qu'ils peignent, peu leur importe le reste; la physionomie, la poésie du portrait, n'est rien pour eux. En revanche, si leur modèle a quelque défaut à peine visible dans le visage, un léger mal d'yeux, par exemple, le peintre ne manquera pas de le reproduire scrupuleusement; il n'oubliera pas même la ride la plus imperceptible. Les Chinois ont de bonnes couleurs, mais ils les mêlent et les appliquent mal; leur coloris est plat et dur; leurs lignes sont roides ou sans vie. Quand ils veulent produire des œuvres originales, leurs efforts n'aboutissent qu'aux conceptions les plus bizarres; on cherche en vain dans leurs tableaux quelque idée de la disposition des ombres, quelque respect pour les plus simples règles de la perspective. — Du reste, le talent d'imitation des Chinois s'étend à tout. Quelqu'un me contait qu'ayant un jour donné un vieil habit à un tailleur chinois pour qu'il lui en fît un pareil, celui-ci lui rapporta un habit neuf avec une pièce au coude délicatement ajustée, le priant de remarquer avec quel soin il avait copié son modèle. — On a vu aussi les Chinois pousser l'imitation de nos porcelaines jusqu'à en reproduire les fêlures.

Notre visite des magasins chinois des factoreries est déjà longue, et cependant je ne puis la terminer ici. Laissez-moi vous introduire rapidement dans ceux qui renferment l'ivoire travaillé, et où, moyennant cinq francs pièce, vous pouvez faire graver les plus jolis cachets du monde, avec les armes ou les initiales de tous les membres de votre famille. Voyez ces boules concentriques, dont six ou ou sept se meuvent l'une dans l'autre, toutes ciselées à jour avec autant de perfection qui si l'ouvrier eût eu chacune des pièces l'une après l'autre dans la main. — Les Chinois gardent le secret sur leur manière de travailler

l'ivoire; la méthode et les outils qu'ils emploient nous sont également inconnus. —Suivez-moi encore. Ici l'on vend des sachets dont la forme est aussi coquette que la senteur en est suave, des nattes parfumées qui répandent, lorsqu'on les mouille, une odeur délicieuse; là, un magasin de porcelaine étale ses richesses. Vous vous croiriez dans un magasin de Paris, si vous ne voyiez au comptoir deux ou trois graves Chinois, et si, après le premier coup d'œil, vous ne vous aperceviez qu'ici tous les objets de vente diffèrent des nôtres. Dans nos magasins, vous ne verriez pas ces immenses vases couverts de dessins de batailles, et dont un seul composerait toute une iliade, ni ces coupes si fines et si transparentes qu'on craint presque de les toucher. — Allons plus loin : arrêtons-nous devant ce médecin qui réunit dans son puissant cerveau la science du docteur et celle de l'apothicaire. Il fait de la médecine en plein vent; une petite table et une escabelle composent tout son mobilier. Êtes-vous malade, adressez-vous à lui sans crainte. Vous voyez ces petits bâtons entassés dans un verre, et ressemblant exactement à un paquet d'allumettes ; vous ne vous doutez pas de tout leur mérite : au bout de chacun d'eux est attachée une recette; ces bâtons sont mêlés d'une certaine manière ; quand vous déclarez votre maladie, le savant docteur en tire un au hasard, il lit l'oracle qu'il porte, la recette est composée, et vous pouvez l'avaler sans inquiétude, certain qu'elle vous guérira, quelle que soit votre maladie, fièvre, goutte ou choléra-morbus. — Mais peut-être n'avez-vous pas besoin des secours de la médecine; le sort d'une spéculation hasardeuse vous inquiète : vous voulez démêler quelque chose de confus dans votre avenir? Eh quoi! vous êtes passé vingt fois devant l'homme qui seul peut vous expliquer ce mystère. Le voyez-vous assis sur son banc? Devant lui sont étalés de petits morceaux de papier et de petits bâtons argentés, car en Chine les petits bâtons jouent un très-grand rôle : cet homme, c'est la sibylle; son tréteau, c'est le trépied sacré; les morceaux de papier et les petits bâtons sont les oracles qu'il vous vendra pour quelques *sapecks*, ou, pour parler français, quelques centimes. — Sortons enfin du passage des factoreries. Voici à l'encoignure de droite un immense magasin de comestibles. C'est le Chevet de la rue chinoise; ses comptoirs, si propres et si frais, rappellent les plus beaux étalages du Palais-Royal.

J'avais remarqué l'activité extraordinaire qui régnait dans ces magasins, et l'empressement des marchands à se défaire de leurs marchandises, même à de très-bas prix. Mon compagnon m'apprit que cette activité avait sa source dans l'approche de l'année nouvelle. L'année chinoise commence avec la première lune de janvier; elle se compose de douze lunes, et afin qu'il n'y ait pas de dérangement dans les lunes appropriées à chaque saison, au bout de quelques années, la première lune est doublée, de sorte qu'il y a des années de treize lunes. Une loi formelle de l'empire veut que toutes les affaires d'une année soient terminées avant le commencement de l'année nouvelle. Ainsi, chaque marchand doit, à la fin de la dernière lune, avoir sa balance faite; toutes ses dettes doivent être payées, ou la loi l'atteint. Cette délivrance des charges de l'année est célébrée par de grandes réjouissances, dont les feux d'artifice, comme dans toutes les fêtes en Chine, font presque tous les frais. Quand un Chinois a réglé tous ses comptes, il orne le devant de sa boutique de festons,

de pétards et de fusées ; le bruit des artifices avertit ses voisins qu'il a le bonheur d'être libre ; puis il réunit dans l'intérieur de la maison ses plus intimes amis, et se livre avec eux, pendant trois ou quatre jours, à tous les excès de la débauche. Tant que dure l'orgie, les portes restent closes, et les fenêtres sont garnies d'un transparent de toile qui protége les habitants contre les regards profanes. Pour les Chinois riches, ces saturnales durent souvent tout le temps de la première lune. — Pendant les deux premiers jours de l'année, toutes les boutiques sont fermées, tout travail est interrompu ; c'est le temps du délassement et du plaisir ; c'est, d'ailleurs, le seul moment de repos que connaisse cette population laborieuse. Le reste de l'année appartient au travail, à l'exception de deux ou trois jours privilégiés, que ceux qui le peuvent ne manquent pas de fêter avec enthousiasme : tel est le jour de la *fête du dragon*, jour de mascarades et de folies, où le dragon joue le principal rôle ; telle est aussi la *fête des lanternes*. Dans la nuit de cette dernière fête, Canton offre réellement un spectacle extraordinaire : chaque maison est illuminée, chaque bateau dans le port et sur la rivière est chargé de lanternes ; les gongs retentissent, la musique crie, le peuple hurle ; tout concourt à étourdir les oreilles, à éblouir les yeux. Le *cham-cho*, vin fait de riz, circule avec profusion, et cette population, ordinairement si sombre, devient véritablement folle.

Dans l'après-midi, on me proposa une promenade par eau jusqu'aux jardins de *Fa-tee*, à environ quatre milles au-dessus de Canton. L'exercice de la rame est un des principaux amusements, si ce n'est le seul, des Anglais de Canton ; ils ont tous de légers canots appelés *wherry*, et qu'on conduit avec deux, quatre ou six rames. Ce sont des embarcations très-basses, et il faut une grande expérience pour y manier la rame. Notre équipage se composait d'un Chinois au gouvernail, d'un surintendant anglais, d'un lieutenant de vaisseau de la marine royale, et de deux commissaires ou agents de l'honorable compagnie des Indes. Ces messieurs commencèrent par ôter leur habit, malgré la rigueur de la température, puis chacun prit une rame numérotée, et bientôt, grâce à leurs efforts réunis, la barque vola rapidement sur les eaux. — Cet exercice doit être très-salutaire, et dans un pays où la promenade est circonscrite dans un espace de quelques centaines de toises, entouré de hautes maisons, je le crois presque indispensable. — Pour moi, assis à l'arrière de la barque, je grelottais de froid, enveloppé dans mon manteau, pendant que mes compagnons, animés par le mouvement de la rame, brillaient des plus belles couleurs. Nous arrivâmes en moins de trois quarts d'heure aux jardins de Fa-tee. Ces jardins, au nombre de huit ou dix, sont rangés sur une même ligne le long d'un bras de la rivière ; c'est une pépinière d'où les riches habitants de la ville tirent les arbres et les fleurs qui ornent leurs maisons ; ils se composent chacun de quinze ou vingt allées formées par des rangées de pots qui s'élèvent de chaque côté sur cinq ou six gradins, et entretenues avec le plus grand soin ; des pièces d'eau, des kiosques, des chaumières, dans quelques-uns des temples, en font un séjour délicieux, et dont l'aspect ne le cède en rien à ceux de nos plus belles maisons de campagne. J'eus là de curieux exemples de l'art avec lequel les Chinois savent réduire la nature dans les

limites qu'il leur plaît de lui donner. Ainsi je vis des orangers, ayant à peine un pied de haut, tout couverts de fruits dorés, des pommiers dont les branches ramassées en un cercle de quelques pouces offraient une ample moisson de fruits au propriétaire du jardin. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut le bambou, cet arbre magnifique, ce panache des forêts, que je venais de voir aux Philippines élevant quelquefois sa tête à la hauteur de cinquante pieds. Je le retrouvai là, à l'état de nain, difforme et comme honteux de lui-même, se repliant sans grâce, et prenant, dans ses efforts pour retrouver sa liberté, les formes les plus bizarres. Considérés comme de singuliers monuments de la puissance de l'homme, les jardins de Fa-tee ne sont pas dénués d'intérêt pour l'observateur : ils offrent aux habitants des villes la faculté de transporter jusque dans leur chambre à coucher les arbres qu'ils admirent à l'air libre des champs sur une plus grande échelle ; mais, en voyant ces arbres ainsi réduits et comprimés, on souffre de la gêne qu'on leur fait subir, et on serait presque tenté de les plaindre. — On trouve dans les jardins de Fa-tee une immense collection de tous les arbustes et de toutes les fleurs que produit la Chine ; j'admirai plusieurs de ces dernières que je n'avais vues nulle part, et dont je m'empressai de demander le nom : malheureusement on répondit en chinois à toutes mes questions, et je dus rester dans une complète ignorance à cet égard.

Nous quittâmes les jardins de Fa-tee, emportant avec nous des fleurs dont les propriétaires nous avaient fait cadeau. En revenant à Canton, il me prit fantaisie de ramer à mon tour. Un de ces messieurs, s'étant résigné à grelotter de froid sur le banc du canot, me prêta généreusement sa rame. Mes premiers essais ne furent pas encourageants ; ma rame, prise sous l'eau et ramenée avec violence contre ma poitrine, m'exposa souvent à une chute que j'eus toutes les peines du monde à éviter. Néanmoins je persévérai ; au bout de quelques minutes j'étais devenu un excellent rameur, et j'arrivai à Canton rouge de santé et avec un appétit qui devait faire honneur au dîner du club, où j'étais invité.

Ce mot de *club* ne doit pas vous surprendre, même à Canton. Qui ne sait qu'un club est une chose indispensable partout où quelques Anglais sont réunis? A Canton, c'est véritablement une nécessité; c'est un point de réunion pour ces pauvres exilés condamnés à vivre sur cette terre d'exclusion, seuls et privés de toutes les jouissances morales de la vie. Le nombre des Européens qui résident dans les factoreries de Canton s'élève à peine à cent; ce sont tous des négociants qui, malgré les ordres réitérés du gouvernement chinois, y passent l'année tout entière. Quelques-uns d'entre eux vont seulement de temps à autre faire un court voyage à Macao. Je vous ai dit ce que sont leurs promenades : leurs journées se passent dans leurs magasins et leurs comptoirs; mais les soirées, comment les employer? Pour eux, ni douce conversation, ni tendres épanchements au coin du foyer ou sur la *verandah* au clair de la lune. La politique chinoise s'oppose formellement à ce que les femmes européennes puissent venir à Canton. Le gouvernement pense, avec quelque raison, que, si les Européens pouvaient appeler leurs familles dans les factoreries, ils s'y établiraient à poste fixe, et qu'il faudrait avoir recours à la violence pour les

en éloigner : moyen qui répugne singulièrement à l'administration du céleste empire. — Il y a quelques années, des dames de Macao, ennuyées de leur long veuvage, et désirant se rapprocher de leurs maris, voulurent mettre à l'épreuve la tolérance chinoise ; cinq ou six d'entre elles, s'insurgeant contre le décret du vice-roi, forcèrent la consigne, et un beau matin on les vit se promener devant les factoreries. L'indignation du vice-roi fut au comble. Les faire prendre et chasser de Canton n'était pas chose sans périls, car tous les étrangers étaient armés et bien décidés à défendre leurs femmes jusqu'à la dernière extrémité, et, comme je viens de le dire, les Chinois évitent avec soin tout ce qui peut amener des démêlés sanglants avec les Européens. Cependant il fallait bien que ces femmes sortissent de Canton et retournassent à ce lieu d'impureté qu'on appelle Macao. Comment d'ailleurs annoncer à la cour que des femmes d'Europe avaient trompé la suprême vigilance des autorités? On les prit d'abord par les sentiments, c'est-à-dire qu'on afficha à la porte de toutes les factoreries une ordonnance du vice-roi enjoignant à ces femmes barbares de cesser de souiller de leur présence la ville chinoise. Son Excellence ajoutait des mots que je rougirais de retracer, et qu'elles rougirent sans doute aussi d'entendre, si toutefois quelqu'un fut assez hardi pour leur en donner la traduction. Ce moyen échoua. Les dames de Macao restèrent sourdes à l'invitation du vice-roi. Il fallut bien alors recourir au grand remède habituel : une simple ordonnance suspendit le commerce, renvoya tous les Chinois des factoreries, et en affama les habitants. Pendant quelques jours on prit patience, l'amour conjugal aidait à supporter bien des privations ; mais on ne tarda pas à sentir que rester en Chine sans gagner d'argent, et y mourir de faim, serait une grande folie. Il n'y avait de choix qu'entre le départ et l'obéissance aux injustes prétentions du gouvernement chinois. Quelques dames, plus courageuses que les autres, prolongèrent la lutte ; mais toute résistance devint inutile : elles firent en pleurant leurs préparatifs de départ, et s'en allèrent en maudissant les Chinois et leur manque absolu de galanterie. Depuis ce temps, les Européens de Canton ont renoncé à l'espoir de jouir des douceurs de la vie conjugale ; quand ils sont las de leur solitude, ils n'ont d'autre ressource que d'aller passer quelques jours à Macao.

Or que peut-on faire le soir, si l'on n'y mange, dans une société toute composée d'hommes fatigués du travail de la journée? C'est aussi dans un but tout gastronomique que le club des factoreries a été fondé. On se réunit à tour de rôle chez un des membres du club, et on passe ainsi des soirées assez agréables. Qui croirait cependant que la discorde a réussi à secouer sa torche au milieu de cette petite colonie, si intéressée à vivre unie? Cela n'est que trop vrai, et de vaines rivalités divisent ces hommes honorables, qui tous ont des droits à l'estime et à la bienveillance de leurs concitoyens.

Canton se divise en deux cités, la ville intérieure et la ville extérieure. Ces deux villes sont séparées par une muraille crénelée, dont la construction remonte, dit-on, à plus de trois mille ans. Cette muraille, épaisse de vingt à vingt-cinq pieds, est percée à certains intervalles de portes voûtées qu'on ferme pendant la nuit. C'est à une de ces portes que les étrangers ont le droit, dans des circonstances extraordinaires, de porter leurs pétitions. Dans la ville

intérieure résident le vice roi et les principales autorités; on reconnaît leurs maisons à deux mâts très-élevés couronnés d'une boule. Ce sont les marques de leur dignité. Il est expressément défendu aux étrangers de pénétrer dans la ville intérieure, et les plus grands dangers environneraient l'Européen qui aurait la témérité de braver cet ordre ; mais on peut circuler dans la ville extérieure, qui contient au moins cinq cent mille habitants. Les deux villes sont construites de la même manière; les rues, pavées de grandes dalles, sont larges de six pieds à peine; les principales sont garnies de chaque côté d'innombrables boutiques. Rien n'est plus pistoresque, ou, pour mieux dire, plus bizarre, que le premier aspect d'une rue chinoise. Chaque boutique est flanquée d'une affiche ou planche placée comme une coulisse de théâtre, et qui descend du toit jusqu'au pavé. Ces planches, bleues, rouges, jaunes, enfin de toutes les couleurs, sont couvertes de larges caractères chinois, ordinairement en cuivre ou en bois doré. Ces caractères font connaître le nom du marchand et les objets de son commerce. Quand on entre dans une rue, ces immenses affiches qui la rétrécissent de chaque côté donnent l'idée d'une ville de cartes; puis l'attention se porte bientôt sur la population qui la remplit : c'est un mouvement, une foule, un bruit, un pêle-mêle d'individus dont les rues les plus fréquentées de Paris ne sauraient donner une idée. Ici c'est un porteur d'eau qui crie gare, mais que rien n'arrête; là, un homme chargé d'un énorme fardeau qui tâche de s'ouvrir un chemin ; plus loin la foule se divise devant un palanquin porté par deux ou quatre serviteurs, qui avertissent par des cris les passants du danger qu'ils courent en restant sur leur route. Quand je me vis pour la première fois seul, avec un de mes amis, au milieu de cette cohue tumultueuse, je ne pus me défendre d'un certain sentiment d'inquiétude. Je reconnus que j'étais à la merci de cette population, et je me rappelai, malgré moi, les nombreux exemples que la veille même on m'avait cités des violences dont des Européens avaient été victimes. Néanmoins, pendant tout le temps que je passai à Canton, et que j'employai à parcourir la ville et ses environs, je ne reçus pas la moindre insulte, à moins de donner ce nom aux cris de quelques enfants qui, de loin en loin, nous suivaient en nous appelant *fankouaio*. Il était bien rare que ce cri fût proféré par un homme. J'ajouterai que je n'ai rencontré sur aucune physionomie la moindre expression de malveillance. On m'a assuré que le plus souvent les Européens s'étaient attiré les insultes qu'ils avaient reçues en se formalisant de la surprise des Chinois, et en répondant à leurs regards curieux par des regards menaçants, à leurs cris d'étonnement par des injures. Plusieurs étrangers étaient allés même jusqu'à frapper des Chinois, et il avait fallu presque toujours de semblables violences pour que la population se portât à des voies de fait. Quelques Européens reçurent de sévères leçons, qui n'ont pas été perdues, je crois, pour le reste des étrangers. Pour moi, rien de fâcheux ne m'arriva. Je me promenai librement dans la partie de la ville ouverte à mes explorations ; je ne me crus pas offensé par un regard curieux ou par le cri d'un enfant, et je puis, aujourd'hui, rendre un témoignage favorable à la tolérance des Chinois de Canton.

Les deux villes réunies contiennent, dit-on, un million d'habitants. Cette

évaluation est fondée sur la consommation du riz, qui est par jour d'un million deux cent cinquante mille livres, c'est-à-dire d'une livre un quart par personne. Cette immense consommation ne surprendra pas, quand on saura que le riz compose presque la seule nourriture de la population. Les gens pauvres y mêlent, lorsqu'ils le peuvent, un peu de poisson sec et de sel ; les riches ont un autre genre de vie dont je parlerai plus tard. Il serait assez curieux de calculer la quantité du riz que consomme annuellement la Chine. Or si on réduit à deux cent cinquante millions la population entière de la Chine, quoique plusieurs voyageurs la fassent monter jusqu'à trois cents millions ; si on réduit aussi à une livre par jour la quantité de riz consommée par chaque individu, on a une consommation annuelle de quatre vingt-onze milliards deux cent cinquante millions de livres, ou de deux cent cinquante millions par jour. Ainsi, en supposant que tout le céleste empire se nourrisse de même, les Philippines, qui, dans les bonnes années, importent en Chine environ cent vingt-cinq millions de livres de riz, lui fournissent à peine de quoi suffire aux besoins d'une demi-journée; et l'importation totale du riz étranger, évaluée à deux cent cinquante millions de livres, donne juste la quantité nécessaire à la consommation d'un jour. Il est bon d'ajouter que l'importation du riz ne se fait que pour la province de Canton, qui seule consomme le riz étranger.

La ville extérieure a été enlevée aux inondations de la rivière ; elle est tout entière bâtie sur pilotis, sous lesquels l'eau circule à la marée haute. Il a fallu un travail immense pour élever des rues au-dessus de cette eau mouvante et pour y bâtir des maisons. Les constructions européennes sont trop lourdes pour ce terrain factice, et le niveau de quelques-unes s'est abaissé de plusieurs pieds. Les maisons chinoises n'ont en général qu'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage, ordinairement très-bas, et fait de matériaux très-légers. J'ai cependant vu une maison d'un étage toute de pierres de taille, et qui a été construite, m'a-t-on assuré, il y a deux mille cinq cents ans. La ville s'étend de l'est à l'ouest le long de la rivière, sur une ligne d'environ deux lieues ; sa profondeur jusqu'à la muraille de la ville intérieure est d'un mille au moins,

Mais une description anticipée courrait risque d'être confuse, et peut-être, pour mieux connaître la cité chinoise, préférez-vous me suivre dans mes longues et aventureuses promenades. — Une occasion favorable se présente : il s'agit de visiter une manufacture d'objets laqués, et, pour y arriver, nous aurons deux milles à faire au milieu des rues les plus populeuses de Canton ; nous pourrons observer de plus près ce peuple sur lequel on se forme des idées si fausses et souvent si injustes. La première rue dans laquelle nous entrons est celle des bouchers et des marchands de comestibles. Dans les villes chinoises chaque profession a son quartier qui lui est propre, ce qui ne laisse pas, à mon avis, d'avoir un grave inconvénient pour ceux dont la demeure est éloignée. Toutes ces boutiques sont remplies de tout ce qui peut flatter l'appétit, et, en se voyant ainsi dans un quartier où se trouvent réunis tous les éléments de la cuisine, on se croirait au milieu d'une ville de gastronomes. Les bouchers de Canton n'ont rien à apprendre des nôtres : on ne trouverait pas à Paris des quartiers de bœuf mieux coupés, des moutons plus blancs, des côtelettes plus appétissantes, sans parler de ces cochons de Chine si gras, qu'on a peine à

concevoir qu'ils aient pu vivre. — Connaissez-vous cet animal dont la chair est si belle? hélas! c'est le chien, cet ami de l'homme pendant sa vie, et qui, en Chine, le nourrit après sa mort. — N'êtes-vous pas étourdi des cris de ces milliers de canards entassés dans ces cages qui obstruent la rue? — Voyez l'art avec lequel les Chinois conservent les poissons : d'une large cuve qui sert de réservoir sortent de petits jets d'eau qui tombent dans autant de petits baquets remplis de poissons, et renouvellent à chaque instant l'eau où on les retient captifs. — Je passe rapidement devant ces étalages de nids d'hirondelles, de nageoires de requin, et de mille autres objets de table dont le nom seul vous surprendrait, et sur lesquels je reviendrai d'ailleurs. — Après les magasins de comestibles, voici des magasins d'habits tout faits ; vous pouvez y choisir depuis l'habillement de coton de l'homme du peuple, jusqu'à l'habit de soie de mandarin avec ses bizarres broderies et ses dragons brodés d'or, aux yeux d'azur et à la langue de pourpre. — Plus loin sont les cafés, si on peut donner ce nom à ces boutiques où l'on vend du thé si chaud, qu'une bouche chinoise peut seule l'avaler. Ici, c'est la Chine qui le cède à l'Europe sous le rapport du luxe et de l'élégance. On ne voit dans les cafés de Canton ni glaces magnifiques, ni tables de marbre, ni comptoirs richement décorés ; deux bancs, une simple table, voilà pour l'ameublement; sur la table, de petites tasses contenant à peine une gorgée, mais dans ces tasses du thé comme on le sait faire en Chine, même dans les basses classes. — Près des cafés sont les marchands de tabac, qui font eux-mêmes valoir leur marchandise en fumant d'un air satisfait leurs longues pipes noires emmanchées d'un jonc de deux à trois pieds. — Arrêtons-nous maintenant devant les artificiers. Ne vous étonnez pas si leurs boutiques s'étendent à perte de vue; la passion des feux d'artifice est un des traits caractéristiques de la nation chinoise. Nous nous vantons en Europe d'avoir inventé la poudre ; mais les Chinois rient de nos prétentions : ils savent qu'il y a plus de deux mille ans, l'usage en était connu chez eux, et qu'on tirait des feux d'artifice dans le céleste empire bien avant la naissance de Jésus-Christ. Quels que soient les progrès que l'art de l'artificier ait faits chez nous depuis cinquante ans, nous sommes bien loin de nos maîtres. Il y avait dans ces magasins un mouvement, un bruit d'or et d'argent tout à fait nouveau pour moi. J'examinais une de ces boutiques, et me rappelais le temps où j'aurais été l'enfant le plus heureux du monde, si j'avais eu à ma disposition la moitié des trésors exposés devant mes yeux; mais nous avions encore du chemin à faire pour arriver à la manufacture de laque, la journée avançait; il fallut m'arracher à ma contemplation.

En sortant de ce quartier si animé et si bruyant, nous pénétrâmes dans des rues plus solitaires. Quelques belles maisons, bâties en pierres grises, dont les instertices étaient remplies par une chaux bien blanche, annonçaient la demeure des riches habitants de Canton; mais presque partout nous ne trouvâmes que des maisons habitées par la basse classe. Là, nous commençâmes à voir quelques femmes, et je pus me convaincre combien est barbare la coutume qui les prive en Chine du libre usage de leurs pieds. Rien n'est disgracieux comme leur démarche ; elles sont obligées de se servir de leurs bras comme de balanciers, et de s'appuyer à chaque instant aux murailles pour ne pas tomber.

Combien j'eus pitié de quelques pauvres petites filles que je rencontrai, pouvant à peine se soutenir sur leurs pieds comprimés et meurtris, à cet âge où le sang circule avec tant de force, où l'exercice est une nécessité! Elles paraissaient souffrir beaucoup, et je fus obligé plusieurs fois de détourner les yeux. Cette mutilation ne se pratique ordinairement que sur les femmes des classes riches; mais comme en Chine plus que partout ailleurs il y a de fréquentes révolutions de fortunes, il n'arrive que trop souvent que ces femmes, destinées à vivre dans l'oisiveté, se voient obligées de pourvoir elles-mêmes à leurs besoins. Combien ne doivent-elles pas regretter alors que le sort ne les ait pas fait naître dans une classe inférieure! Cette horrible opération se fait habituellement lorsque les enfants atteignent l'âge d'un an; elle consiste à replier sous la plante du pied tous les doigts, à l'exception de l'orteil; on les maintient dans cette position au moyen de bandages serrés qui arrêtent complétement la circulation du sang et empêchent le pied de se développer. Que de souffrances pour ces pauvres petites filles, jusqu'à ce que cette difformité soit devenue une seconde nature! Que de temps doit s'écouler avant qu'elles puissent confier le poids de leur corps à ces frêles soutiens! Que de douleurs doivent accompagner leurs premiers pas! Dès le moment où les bandages ont été appliqués, on ne les ôte plus que pour les renouveler, et l'enfant est destiné à croître, à vivre et à mourir dans cette affreuse prison. La compression des chairs, en arrêtant la circulation du sang, ne manque jamais de produire une vive inflammation qui se résout continuellement en matière purulente d'une odeur infecte. Chez les femmes riches, qui tous les jours renouvellent les bandages et lavent la plaie, cette odeur est en partie neutralisée; mais, chez celles qui ne peuvent se permettre ce luxe de soins, elle est vraiment insupportable. On attribue l'origine de cette épouvantable coutume à la connaissance qu'ont les Chinois du fougueux tempérament de leurs femmes. Il est inutile de dire que dans le céleste empire on fait peu de cas de la danse : les femmes avec leurs pieds mutilés, les hommes avec leurs souliers à semelle de deux pouces d'épaisseur, feraient dans un bal une assez triste figure.

Pendant que nous cheminions dans ces rues désertes, plus d'une porte s'entr'ouvrit, plus d'un visage de femme s'avança pour nous regarder; mais lorsqu'à notre tour nos regards cherchaient à pénétrer dans l'intérieur des maisons et à examiner les beautés curieuses, la porte se refermait à l'instant. Presque toutes ces maisons étaient occupées par des femmes; les hommes étaient sans doute au travail. Je pus entrevoir à la dérobée quelques jolies figures qui ne se cachaient pas avec autant d'empressement que les autres, et j'acquis là une nouvelle preuve que la beauté est tout à fait une chose de convention. Tandis qu'en Turquie une femme grasse au point de ne plus avoir de formes est regardée comme la réalisation du beau idéal, tandis qu'en Afrique on recherche les négresses au nez le plus épaté, aux lèvres les plus épaisses, en Chine la beauté consiste en un visage uniformément plâtré de blanc, sur lequel se détachent des lèvres dont l'incarnat n'est pas dû à la seule nature. Presque toutes ces Chinoises avaient de très-beaux cheveux, relevés au-dessus de la tête comme le cimier d'un casque, et maintenus par des épingles et des plaques d'or et d'argent qui en faisaient ressortir le noir de jais.

Mais il est bien temps que nous arrivions à la manufacture de laque. Le bon Hip-qua, qui s'est chargé de nous y conduire, a plus d'une fois donné des marques d'une impatience que son flegme chinois n'a pas réussi à contenir. Il ne peut concevoir que je m'arrête ainsi à chaque pas, et que j'examine avec tant de curiosité des objets qui n'ont pas le moindre intérêt à ses yeux. La manufacture de Hip-qua est la plus considérable de Canton; elle occupe cent ouvriers. Hip-qua nous conduisit dans ses ateliers, et nous expliqua avec une complaisance parfaite tous les procédés par lesquels doit passer la laque avant d'arriver à l'état où nous la voyons en Europe. Il nous fit voir dans une première salle les menuisiers occupés à préparer le bois. Lorsque ce bois, qui ressemble beaucoup au cerisier, a reçu la forme voulue, on le porte dans une seconde salle, où il est enduit d'une espèce d'argile à gros grains. Quand l'argile est bien sèche, on la racle au moyen d'une pierre plate et dure qui la fait pénétrer dans les pores du bois pour les remplir. Le bois ainsi préparé reçoit la première application de laque. Je désirais connaître la composition de ce vernis; malheureusement jamais les réponses de Hip-qua ne furent moins claires : tout ce que je pus comprendre, c'est que la laque est formée d'un amalgame de plusieurs gommes d'arbres et du suc de diverses plantes. Hip-qua nous montra plusieurs caisses qui en étaient remplies, et nous dit que le prix de chacune de ces caisses, qui pouvait peser environ cinquante livres, était de quatre-vingts piastres, c'est-à-dire un peu plus de 400 francs. Mais il ne faut pas croire qu'une seule application de vernis suffise pour rendre la laque parfaite. La première couche est râpée aussitôt qu'elle est sèche; la pierre dure l'enlève presque entièrement. Le bois ne conserve qu'une légère teinte de noir : il reçoit ainsi, suivant qu'on veut donner à la laque plus ou moins de fini, de trois à dix couches successives. Après la dernière couche, on le laisse sécher pendant un temps plus ou moins long. Tels sont les détails de la préparation de la laque simple; celle qui est ornée de dessins exige un bien autre travail.

A voir le bon marché des objets laqués, je m'étais toujours imaginé que ces dessins dorés que j'admirais étaient le résultat d'une simple application; mais j'eus lieu de me convaincre que j'étais dans l'erreur. Voici comment on procède pour dessiner sur la laque : on pique avec une épingle, ou pour mieux dire avec un outil pointu, un dessin tracé sur du papier; on en suit exactement toutes les lignes; on applique cette feuille de papier sur la laque destinée à recevoir le dessin, et on la recouvre d'une espèce de poudre que je pris d'abord pour de la farine, mais que je reconnus bientôt pour du talc pulvérisé. Cette poudre passe par les trous du papier et laisse sur la laque l'empreinte du dessin, qu'un ouvrier y grave avec un poinçon. Ce travail achevé, la laque passe dans les mains d'un peintre, qui étend avec un pinceau très-fin sur les lignes déliées les premières couches rouges et brunes qui doivent précéder l'application de la dorure. Autrefois on n'employait pour les laques que la dorure mate et la dorure brillante; aujourd'hui les Chinois y ajoutent des ornementations d'argent, de feuillages verts, de fleurs blanches et rouges. Hip-qua nous dit qu'il payait ses deux premiers peintres 20 piastres, ou 100 francs par mois; quatre chefs d'atelier reçoivent chacun 75 francs, et les autres ouvriers sont

payés de 4 à 5 piastres, 20 à 25 francs. Le travail dure depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures et demie du soir; les ouvriers font deux repas par jour, pour chacun desquels on leur accorde une demi-heure. Hip-qua nous fit voir dans ses magasins une immense quantité d'objets confectionnés; il se plaignait beaucoup de ce que la vente de ces articles devenait difficile. En effet, depuis quelque temps, les laqués, ayant passé de mode en Europe, ont perdu sur le marché de Canton la moitié de la valeur qu'ils avaient il y a dix ans. — Nous remerciâmes Hip-qua de sa complaisance, et nous revînmes aux factoreries par un autre chemin, sans essuyer la moindre insulte; cependant nous traversâmes un quartier où bien rarement on voit un Européen. Certes, si trois ou quatre Chinois se promenaient avec leur singulier costume au milieu des rues de Paris, ils exciteraient autrement la curiosité que nous ne le fîmes dans les rues de Canton, et peut-être, malgré la réputation de politesse dont jouit la population parisienne, pourraient-ils s'estimer heureux de rentrer au logis sans accident. Du reste, on m'assura que les agents de police ont ordre, lorsqu'ils rencontrent un étranger égaré dans la ville, de le protéger contre les insultes de la populace, et de le reconduire aux factoreries.

ADOLPHE BARROT.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

## SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

# KRETTLY.

Krettly !... ce nom gracieux d'opéra-comique et de vaudeville, n'est cependant pas celui d'une bergère valaisanne ni d'une laitière de Chamouny ; Krettly est le nom d'un soldat de la grande époque impériale, d'un héros complet auquel il ne manque qu'un Homère pour être placé au premier rang dans cette pléiade de braves qui entoura l'étoile de Napoléon. Parmi les principaux compagnons du grand homme, les uns ont gagné des batailles, les autres ont conquis des royaumes ; ceux-ci ont ceint leur front victorieux d'un diadême de roi, ceux-là ont placé sur leur tête une couronne de prince, de duc, de comte, de baron ; mais celui dont nous parlons n'a rien demandé et n'a que bien peu reçu pour prix de ses grandes actions ; et quand son empereur l'eut décoré un des premiers de l'étoile de l'honneur, il crut que la patrie était quitte envers lui.

En passant légèrement sur les premières années de la vie de Krettly, nous dirons que, comme autrefois Duguesclin, il fut écolier fort indocile : son père, major de musique des gardes suisses de Louis XVI et des menus-plaisirs de la reine Marie-Antoinette, le fit entrer en qualité de fifre au régiment de Salis en 1789. Bientôt Krettly, alors âgé de treize ans, passa dans le régiment des gardes françaises, parce que la bastonnade était alors le châtiment militaire à l'ordre du jour dans les régiments suisses, et que ce châtiment avait été effacé du code pénal des gardes françaises.

Le 18 juillet 1792, Krettly prenait place dans les rangs du 104e régiment d'infanterie, que l'on venait de former des débris de deux autres, celui des gardes françaises et celui des suisses, et il vit le feu pour la première fois à Jem-

mapes. Le 104e régiment avait été lancé par Dumouriez sur un bois protégé par une redoute qu'occupait l'infanterie hongroise. Pendant l'action, le colonel du 104e tombe au milieu des Hongrois. « Mes camarades! crie-t-il à ses soldats, ne me laissez pas mourir à cette place : ce serait une honte pour vous d'abandonner même mon cadavre aux ennemis de la république. » Cette prière avait été entendue de Krettly, que l'odeur de la poudre avait déjà enivré, et, aux dépens de sa vie, il parvint à dégager son colonel, qui rendit du moins le dernier soupir sous le drapeau de son régiment.

Krettly passa ainsi quelques années à l'armée du Nord, préludant par des actes d'intrépidité aux brillants faits d'armes qui devaient plus tard rendre son nom populaire parmi les soldats de la grande armée. Enfin, en l'an VI (1797), il entra en qualité de trompette dans le régiment des guides du général en chef Bonaparte, qui était alors en Italie.

Revenu en France, Krettly avait pris garnison à Rouen. C'est là que le régiment des guides reçut l'ordre de se rendre à Toulon pour s'y embarquer pour l'Egypte sur le vaisseau amiral que montait le général en chef avec son jeune et brillant état-major. La musique des guides était excellente. Napoléon, qui connaissait toute l'influence de l'harmonie militaire sur l'esprit du soldat, avait exigé, bien plus encore par politique que par goût, que Bessières, qui commandait les guides, apportât une attention particulière à la composition de cette partie du personnel. Ce fut pendant les petits concerts qui avaient lieu l'après-dîner sur le pont du vaisseau amiral, et auxquels le général en chef ne manquait jamais d'assister, que Krettly fixa pour la première fois l'attention de Bonaparte. Le jeune trompette s'était toujours montré d'humeur si joviale que ses camarades lui avaient donné le surnom de *Bamboche*, suffisamment justifié d'ailleurs par quelques espièglerie de garnison. Ce nom de Bamboche avait fait rire le général en chef, qui dans la suite ne désigna jamais autrement Krettly.

Après la perte de notre flotte, Napoléon avait eu l'idée de visiter l'isthme de Suez, d'examiner les traces de l'ancien canal qui unissait le Nil au golfe arabique et de traverser cette mer. La révolte du Kaire l'avait surpris dans ce projet qui ne fut qu'ajourné, car au mois de décembre suivant il le mit à exécution et partit pour Suez avec quelques savants de l'Institut d'Égypte, plusieurs officiers de son état-major et une compagnie de ses guides, ayant en tête le trompette Krettly Le général en chef voyageait dans une berline avec son secrétaire intime Bourrienne, Monge et Berthollet; ceux qui l'accompagnaient étaient à cheval. Pendant le premier jour de marche, on avait éprouvé, en traversant le désert, une chaleur insupportable; mais le soir le froid s'étant fait sentir en raison inverse de la température de la journée, tout le monde en souffrait et s'en plaignit vivement. Cet immense désert, seule route que suivent les caravanes de Suez, du Sinaï et des contrées situées au nord de l'Arabie, voyait, depuis des siècles, périr par une foule de causes tant d'individus qui ne craignaient pas de le traverser, que leurs ossements semés çà et là sur le chemin l'indiquaient suffisamment au voyageur assez hardi pour entreprendre un si périlleux voyage. Pour suppléer au bois qui manquait tout à fait, Bonaparte eut l'idée de faire ramasser une grande quantité de ces ossements pour en faire du

feu. Monge lui-même fit le sacrifice de plusieurs têtes d'une forme extraordinaire qu'il avait recueillies sur la route et déposées dans la voiture du général en chef. Lorsqu'il fallut passer la nuit dans le campement qui avait été choisi, à peine cet amas d'ossements fut-il allumé, qu'une odeur insupportable obligea de lever le camp et de le porter plus en avant, l'eau étant trop rare pour qu'on essayât de l'employer à éteindre ce foyer infect.

Deux jours après, Napoléon et sa petite troupe passèrent la mer Rouge à *pied sec,* comme jadis les Hébreux, afin d'aller visiter les fontaines de Moïse. La nuit était profonde lorsqu'on revint au bord de la mer et la marée commençait à monter. Il est présumable qu'on s'écarta un peu de la direction qu'on avait suivie le matin, car on s'égara. Cependant la marée montait toujours; déjà les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail. Le désordre se mit bientôt dans les rangs de guides. Krettly, qui nageait comme un véritable *poisson rouge,* abandonna sa monture, exécuta une *coupe* classique et parvint à gagner la baie; mais en se mettant sur le dos pour *faire la planche* afin de se reposer un peu, il aperçut le général Caffarelli qui, démonté, se débattait à la surface de l'eau et allait périr, car ce brave commandant du génie avait une jambe de bois. Le trompette plonge aussitôt, harponne le général, et aidé d'un maréchal des logis, nommé Charbonnier, parvint à ramener le général sur la berge. Cette action généreuse valut à Krettly un éloge du général en chef, qui, dès ce moment, commença d'apprécier *Bamboche* à sa juste valeur.

Après avoir échappé presque miraculeusement au danger qu'il avait couru de son côté, Bonaparte dit tranquillement aux officiers de son escorte : « Ma foi ! il malheureux que je n'aie pas péri comme Pharaon; tous les prédicateurs de la chrétienté n'eussent pas manqué de faire sur moi un beau texte. C'est une occasion qu'ils ne retrouveront peut-être jamais. »

En revenant au Kaire, Bonaparte voulut s'assurer par ses yeux s'il n'y avait pas possibilité d'unir la mer Rouge à la Méditerranée par un canal. Cette fois ce fut à cheval qu'il fit cette excursion. Il se mit en marche, suivi seulement d'un seul piquet des guides dont Krettly faisait encore partie. Mais, toujours disposé à s'aventurer, Bonaparte poussa son excellent cheval arabe qui, rapide comme le vent, laissa bien loin derrière lui l'escorte de son maître. Cependant, parmi les soldats, deux guides sans doute mieux montés que leurs camarades l'avaient suivi : le premier était un brigadier nommé Henry, le second le trompette Krettly. Ils avaient déjà parcouru un espace immense, quand Bonaparte ralentissant un peu l'allure de son cheval, tourna la tête pour la première fois, et se mit à rire en s'apercevant de la disparition presque totale de son escorte : mais il n'en continua pas moins sa course sur le littoral qu'il voulait explorer; et, après l'avoir parcouru dans toute son étendue, il s'arrêta : le jour était sur son déclin. Excédé de fatigue et succombant sous une chaleur étouffante, il mit pied à terre et s'étendit nonchalamment à l'ombre de deux palmiers qui formaient sur le sable fin et brûlant un parasol naturel.

« Bamboche ! dit-il alors à Krettly, qui avait suivi l'exemple de son général, j'ai bien faim.

— Vous en avez le droit, mon général, répondit Krettly, qui conserva toujours avec Bonaparte, général ou empereur, son langage pittoresque de soldat.

Malheureusement les boutiques de comestibles ne sont pas communes dans ce pays de sauterelles, et quoiqu'il y fasse une chaleur à cuire un bœuf à la grillade, les alouettes n'y tombent pas toutes rôties comme au temps du *paganisme* la manne y tombait dans le bec des Israélites. »

Bonaparte ne put s'empêcher de sourire à ces paroles : « Mauvais plaisant ! dit-il.

— Cependant, mon général, si vous ne vous montrez pas trop difficile sur la nature des aliments, on pourra vous contenter ; à la guerre comme à la guerre, en Syrie comme à Pontoise. Henri ! ajouta-t-il en s'adressant au sous-officier qui commençait à s'endormir, mets la table et prépare le couvert, seulement le général se passera de nappe et de serviette. Pendant ce temps, moi, je vais découper le rôti et assaisonner la salade. »

Napoléon, qui ne perdait pas de vue un seul des mouvements de Krettly, se mit à rire de plus belle lorsqu'il le vit tirer de son sac un morceau de jarret de *bourrique*, ficelé dans une musette de toile grossière que ses camarades lui avaient donné en partant de l'isthme de Suez, puis couper proprement ce morceau en deux parties égales, à l'aide de son sabre « *qui*, disait-il, *avait toujours eu un fameux fil*, » et présenter gracieusement à Napoléon un des morceaux en lui disant :

« Tenez, mon général, que préférez-vous : l'aile ou la cuisse ?

— Gourmand ! répliqua Bonaparte, tout en dévorant avec avidité ce mets grossier, tu manges de la viande sans pain ?

— Pardon, mon général, j'ai du pain. »

Et aussitôt Krettly offrit à son général quelques *paniosques*, petits biscuits arabes.

Bonaparte répéta un instant après :

« La faim s'est un peu calmée, mais la soif a augmenté. Dis-moi, Bamboche, n'as-tu rien à boire ?

— Malheureusement, mon général, je n'ai à vous offrir qu'une seule nature de boisson. Voilà. »

Et Krettly avait passé à Napoléon une espèce de blague à tabac faite de peau de bouc et aux trois quarts remplie d'une eau saumâtre et nauséabonde. Bonaparte la prit avec vivacité, mais après avoir bu quelques gorgées, il la lui rendit avec une exclamation de dégoût.

« Ah dam ! excusez, dit Krettly, si je n'ai pu la mettre à la glace ; je sais que ce liquide ne vaut pas votre chambertin ; mais du reste j'ai voulu vous faire une surprise agréable en vous gardant pour le dessert ces quelques gouttes d'aragui. »

Cette liqueur est composée avec du miel, des dattes et des oignons du pays que l'on fait distiller. L'aragui est le cognac d'Arabie.

« Donne vite, » dit Napoléon.

Le général en but avec plaisir, après quoi il remonta à cheval. La petite caravane reprit sa marche au galop. Bonaparte ayant ordonné au brigadier Henri de chevaucher un peu sur la droite pour s'assurer s'il n'apercevrait pas au loin quelques officiers de l'état-major ou des guides de l'escorte, Krettly resta seul avec lui. La nuit était tout à fait venue.

« Il était temps de songer un peu aux autres, dit avec indifférence le général en chef au trompette ; je les avais tout à fait oubliés.

— Si mon cheval et celui d'Henri n'eussent pas été bons coureurs, mon général, vous vous seriez trouvé seul dans ce désert qui ne finit pas.

— Bonaparte n'est jamais seul, même dans le désert ! » répondit Napoléon d'un ton d'inspiré.

Comme le trompette ne se sentait pas de force à lutter de mysticisme et de grandiose avec son général, il se contenta d'enregistrer cette belle parole dans sa mémoire, en compagnie de beaucoup d'autres que nous aurons l'occasion de citer dans le cours de cette notice biographique.

Bonaparte retrouva enfin sa suite, qui était fort inquiète de sa disparition. On se félicita réciproquement, et Krettly fut complimenté pour avoir eu le bonheur de s'être égaré en tête à tête avec le général en chef.

A quelques jours de là, il revenait tranquillement au Kaire avec le chef d'escadron Lambert, lorsque tout à coup, au détour d'un petit monticule, ils furent chargés par un groupe d'Arabes qu'ils n'avaient pas aperçu. Ces Arabes escortaient un chameau porteur de la correspondance de Circassie, de Syrie et d'Éthiopie. A cette brusque attaque, le chef d'escadron et le trompette mettent le sabre à la main et font bonne contenance. Krettly, entouré d'Éthiopiens, commence par brûler la cervelle à leur chef, abat ensuite le poignet de celui qui se montre le plus acharné contre lui, sabre à droite, à gauche, d'estoc et de taille ceux qui le pressent trop vivement, met le reste de la bande en fuite ; puis s'élançant sur le chameau, qui servait en même temps de boîte aux lettres et de forteresse ambulante à ces maugrabins, étrangle le conducteur qui veut faire résistance, le jette à bas de sa monture et se rend maître ainsi de toute la correspondance officielle et particulière du Levant.

Jamais de mémoire d'Arabe, chameau du désert n'avait été pris d'assaut d'une manière plus prompte et plus étrange ; jamais dans un pays, quelque civilisé qu'il fût, correspondance n'avait été aussi lestement confisquée.

Dans cette escarmouche, Krettly reçut deux coups de sabre sur la tête et un coup de lance.

Les hommes d'élite se recherchent et s'attirent : Krettly avait contracté une étroite liaison avec un canonnier des guides nommé Moustache, le même qui plus tard fut premier courrier de cabinet de l'empereur. Ce Moustache était d'une force musculaire si extraordinaire que, moins pour en faire parade que pour égayer ses camarades, il s'amusait par fois, étant de faction, à se mettre au port d'armes avec une pièce de quatre en guise de carabine. Or un jour que Krettly et Moustache avaient dirigé leur promenade du côté de Ramleh, par un bonheur inespéré, les deux maraudeurs trouvèrent abandonnés sur le sable une dame-jeanne remplie d'un excellent vin de Chipre et un sac de hêches, espèces de petites pâtes cuites au soleil. Moustache ramasse l'énorme dame-jeanne et la place sous son bras comme si c'était une simple bouteille de Bordeaux ; Krettly s'empare du sac de hêches, et ils se mettent en route pour le bivouac des guides avec l'intention de faire un fin souper avec leurs camarades. Mais nos deux gastronomes avaient compté sans leur hôte : chemin faisant, ils se trouvent tout à coup face à face avec un chef d'escadron de dragons appelé

Barthélemy et un garde-magasin des vivres de l'armée. Le chef d'escadron les aborde et les toisant tous deux de la tête aux pieds :

« Pillards! » leur dit-il d'un ton plus que sévère.

Cette apostrophe, qui n'était pas méritée, fait tressaillir Krettly; Moustache serre plus tendrement que jamais la dame-jeanne sous son bras.

« Pillards! répète l'officier supérieur, où avez-vous fait cette capture? Je veux le savoir!

— Commandant, répond Krettly avec beaucoup de calme, nous l'avons trouvée sur le sable, ainsi nous ne l'avons pas *capturée*.

— C'est le refrain habituel des maraudeurs et des *fricoteurs* de l'armée, ajouta le garde-magasin des vivres avec un geste d'incrédulité.

— C'est possible, *M. Riz-pain-sel*, réplique aussitôt Krettly en regardant de travers le garde-magasin; mais les véritables maraudeurs et les seuls *fricoteurs* sont ceux qui maraudent et *fricotent* aux dépens des soldats qu'ils laissent *crever de faim*.

— Allons, laissez là ces provisions et rentrez au camp, interrompit le chef d'escadron.

— Pardon, mon commandant, si nous ne vous obéissons pas, dit à son tour Krettly, avec tout le respect qu'il devait à un supérieur; cela nous est impossible pour le quart d'heure : primo d'abord, les ordres du jour du général en chef ne s'opposent nullement à ce que l'on fasse des trouvailles de cette qualité-là; et ensuite, comme dit notre porte-étendard, le citoyen Legros, ventre affamé n'a pas d'oreilles.

— Impossible de vous obéir relativement à la chose, mon commandant, répéta Moustache en faisant passer lestement sous le bras gauche l'énorme dame-jeanne qu'il tenait sous le bras droit.

— Ah! vous ne voulez pas obéir! s'écria le chef d'escadron furieux, c'est ce que nous allons voir! Et en disant ces mots il tira son sabre.

— Mon commandant, reprit froidement Krettly, en dégaînant contre nous pour une affaire qui ne regarde pas le service, vous nous forcez à nous défendre... Eh bien! donc, ajouta-t-il en sortant de son impassibilité, si vous tenez tant à la dame-jeanne de Moustache et à mes hèches, il faudra les gagner : c'est maintenant à la force du poignet et au petit bonheur. »

Et Krettly avait mis flamberge au vent. Quant à Moustache, jugeant bien que le pire qui pouvait arriver de cette collision était de faire l'abandon de sa dame-jeanne, il se hâta, avant de la céder, d'avaler quelques gorgées de la liqueur qu'elle contenait. Le garde-magasin tremblait. Heureusement pour tous les choses ne tournèrent pas au tragique.

« Je te retrouverai, dit le chef d'escadron en lançant un coup d'œil menaçant au trompette; et, après avoir remis son sabre dans le fourreau, il continua son chemin avec le garde-magasin.

— Arrive qui plante! » s'écria Moustache.

Rentré au bivouac des guides, Krettly fut placé à la garde du camp, en face de l'ennemi, et lorsqu'on partit pour Jaffa, le trompette fut honteusement mis à pied, en punition de l'insubordination que nous venons de raconter. Par bonheur, le général d'artillerie Duroc, le même qui plus tard fut grand maréchal

du palais de l'empereur, lui permit de monter sur un de ses dromadaires; mais, arrivé devant Jaffa, il fut de nouveau remis à la garde du camp, et cette fois ce fut l'adjudant-major Dalhmann qui lui infligea cette punition. Le trompette s'insurgea encore; l'adjudant irrité le maltraita. Le premier, ne tenant aucun compte du respect qu'il devait à l'un des chefs de son corps, se conduisit envers son adjudant-major comme il l'avait fait à l'égard du chef d'escadron Barthélemy; quelques bourrades furent même échangées entre eux, et Krettly encourut cette fois la peine de mort.

Sur ces entrefaites l'assaut allait être donné à la ville de Jaffa. Le traitement affreux que les Turcs avaient fait subir à un parlementaire envoyé par le général en chef, avait exaspéré l'armée. Après avoir empalé cet officier, ils lui avaient coupé la tête et l'avaient jetée par-dessus les remparts. Nos soldats étaient impatients d'escalader les murailles pour venger l'assassinat de leur frère d'armes. Tout le monde allait prendre part à l'assaut général qui venait d'être ordonné; Krettly seul devait rester à la garde du camp en attendant qu'il fût décidé de son sort.

« Vais-je donc demeurer ici spectateur du combat, tandis que mes camarades se couvriront de gloire? se demanda-t-il. Non. Mieux vaudrait cent fois être fusillé. »

Abandonnant son poste aussitôt, il s'élance un des premiers sur les remparts de Jaffa, avec les 18e et 32e demi-brigades, et armé d'une pioche il travaille à élargir la brèche déjà faite à la muraille, en même temps que les Turcs qui se sont réfugiés dans le château ne cessent de faire pleuvoir sur lui une grêle de balles. Le chef de la 32e demi-brigade, témoin de l'audace et de l'intrépidité de Krettly, le fit appeler après l'action et lui dit : « Comment se fait-il qu'appartenant aux guides du général en chef, tu sois monté à l'assaut avec mes grenadiers. »

Krettly raconte alors à ce chef de corps le différend qu'il a eu avec le commandant Barthélemy à Ramleh, ainsi que la malheureuse affaire qui en est résultée avec l'adjudant-major de son régiment, puis il ajoute :

« J'ai pensé qu'entre deux genres de mort, celle que je devais subir pour la faute que j'avais commise et celle que je devais trouver en montant un des premiers à l'assaut, il n'y avait point à hésiter; j'avais préféré cette dernière comme étant plus agréable... mais je n'ai pu me faire tuer... Que voulez-vous, mon colonel, depuis huit jours je n'ai pas de bonheur.

— Je tâcherai d'arranger ton affaire, reprit le chef de la 32e. En attendant, reste ici avec mes grenadiers. »

Un compte fidèle de la conduite que le trompette avait tenue pendant l'assaut fut mis sous les yeux du général en chef. Bonaparte donna immédiatement l'ordre de faire rentrer Krettly à son corps; mais auparavant le chef de brigade Bessières vint le chercher pour le conduire à la tente de Bonaparte.

« Savez-vous, monsieur le trompette, lui dit ce dernier très-sévèrement, que vous méritez d'être fusillé, non pour être monté un des premiers sur la brèche (et il appuya sur ces mots), mais pour avoir insulté un de vos chefs! »

Krettly baissa les yeux.

« Va! reprit Napoléon en fronçant le sourcil, tu es bien heureux d'avoir ac-

quis la réputation d'intrépide parmi tes camarades, et si je ne te savait tel... » ajouta-t-il en le menaçant de l'index.

Napoléon achevait à peine que l'adjudant-major Dalhmann qu'il avait fait mander, entra dans sa tente. Une explication des faits tels qu'ils s'étaient passés eut lieu en présence du général en chef, qui adressa de nouveaux reproches au trompette sur ce qu'il appelait sa maudite tête, et qui termina sa mercuriale en disant : « Allons ! faites des excuses à votre adjudant-major et qu'il ne soit plus question de rien entre vous. »

Dalhmann et Krettly se serrèrent cordialement la main. Krettly eut dans la suite le bonheur de sauver cet officier des mains des mameluks au combat du Mont-Thabor ; ce combat fut livré au bas de la petite colline de Nazareth, où s'illustra Junot, qui, avec trois cents hommes battit quatre mille Turcs. C'est à cette occasion que Napoléon dit à son aide de camp, lorsque plus tard il songea à créer la noblesse impériale :

« J'ai été au moment de te faire duc de Nazareth au lieu de duc d'Abrantès ; mais j'ai pensé que *Junot de Nazareth* ressemblerait un peu trop à *Jésus de Nazareth ;* or je ne veux pas qu'on rie de ce que je fais. »

Lorsque le trompette et l'adjudant-major furent sortis de la tente, on entendit Napoléon dire d'un ton animé à ses officiers d'état-major :

« Messieurs, il faut user de ménagements envers les soldats de notre armée qui sont souffrants, et surtout ne pas se montrer trop sévère à leur égard, parce qu'on ne doit pas oublier que si un Français vaut dix Turcs, un brave tel que Krettly en vaut cent. »

Le siége de Saint-Jean-d'Acre fournit à Krettly l'occasion de réparer dignement la faute qu'il avait commise. Les Turs ayant fait prisonnier un bataillon de la 18e demi-brigade, forcèrent nos soldats à boucher la brèche que notre artillerie élargissait à chaque instant. Le général en chef ne voulant pas tirer sur ses propres soldats, expédia un officier en parlementaire à la tour de Tantourah. Chose qui paraîtra incroyable, vingt et un officiers avaient été envoyés déjà et aucun d'eux n'était revenu ; le vingt-deuxième venait d'être tué en approchant de la tour, et personne ne se souciait plus de se charger du message pour le féroce Djezzar, lorsque Krettly vint s'offrir généreusement d'être le vingt-troisième parlementaire, se flattant d'etre, non pas plus brave, mais moins malheureux que ceux qui l'avaient précédé.

Bonaparte fait remettre au trompette un de ses mouchoirs blancs, signe ordinaire que prend tout envoyé de quelque nation qu'il soit, dans ces sortes de missions. Krettly s'avance en faisant flotter ce guidon improvisé qu'il avait attaché à l'extrémité d'une branche de palmier ; puis, dès qu'il fut parvenu à portée de fusil, il se jeta à plat-ventre et continua de ramper jusqu'au pied de la tour. La il se leva et sonna la sommation ordinaire ; mais, pour toute réponse, les Turcs font aussitôt sur lui une effroyable décharge qui coupe en deux la branche de palmier qu'il tient à la main, et qui perce son guidon de tant de balles qu'il ressemble à une dentelle. Après une telle réception, Krettly comprend de reste que les Turcs ne veulent pas entrer en pourparlers avec lui, et, sans perdre de temps à en chercher la raison diplomatique, il ramasse un caillou, coupe avec son sabre le cordon de sa trompette, roule la pierre dans la

lettre que le général en chef lui a remise pour Djezzar, lie le tout ensemble et le lance aux maugrabins qui, sur le rempart, sont restés tout ébahis de tant de sang-froid et de témérité.

En revenant, Krettly rencontra Eugène Beauharnais, seul et blessé à la tête par un éclat d'obus. Pour faciliter à son commandant la descente du boyau de la tranchée, le trompette lui offrit son bras, que celui-ci accepta.

« Je te connaissais déjà de nom, lui dit Eugène, j'aime les soldats aussi résolus que toi.

— Mon commandant, répond Krettly avec modestie, ce que vous me faites l'honneur de me dire me flatte d'autant plus, qu'en fait de bravoure et de résolution, vous vous y connaissez; vous n'êtes pas non plus de ces traînards qui ont toujours des *engelures aux yeux* (1). »

A dater de ce jour, le fils de Joséphine accorda à Krettly une bienveillance, nous dirons même une amitié dont il lui donna par la suite de plus touchants témoignages.

A peine le trompette avait-il quitté son commandant que les soldats de la tranchée le conduisirent en triomphe à la tente du général Verdier, qui le félicita et l'engagea à aller en personne rendre compte de sa mission au général en chef.

Napoléon était à table quand Krettly entra dans sa tente. Après avoir exprimé à son parlementaire toute sa satisfaction, il remplit lui-même un verre de vin de Chypre, et l'offrant au trompette :

« Tiens, bois cela, Bamboche, lui dit-il en souriant. Une politesse en vaut une autre, ajouta-t-il en se rappelant l'aragui du désert. Maintenant nous sommes quittes. »

Bonaparte abandonna un instant le siége de Saint-Jean-d'Acre pour aller, dans la vallée de Josaphat, au secours de Kléber et de Junot qui étaient bloqués, malgré la victoire éclatante que ce dernier venait de remporter. A peine arrivé sur le champ de bataille de Mont-Thabor, Krettly aperçut l'adjudant-major Dalhmann entouré par un groupe de mameluks, et prêt à succomber sous leurs coups. Il s'élance pour le délivrer, reçoit au même instant un coup de lance et deux coups de feu. Tout couvert de sang, il sabre les mamelucks qui le pressent et parvient à dégager son capitaine.

Le trompette tournait bride pour aller rejoindre son peloton, lorsqu'il s'aperçut qu'il était poursuivi par un mameluk qui semblait acharné après lui. Malgré la fatigue et ses blessures, Krettly s'arrêta pour faire face à ce nouvel ennemi; il pare un coup de taille, et son sabre est coupé un peu au-dessous de la poignée par le damas du Turc; mais prompt comme l'éclair, Krettly se jette à corps perdu sur lui, le saisit à la barbe, et par un effort inouï, le renversant sur la croupe de son cheval, lui brise le crâne avec la crosse de son pistolet, seule arme qui lui restait. Un sabre d'honneur donné par Bonaparte au brave trompette, fut la récompense de ce fait d'armes.

De retour devant Saint-Jean-d'Acre, Krettly fut envoyé en parlementaire vers

(1) Il est présumable que Krettly faisait ici allusion aux nombreuses ophthalmies qui firent tant d'aveugles en Égypte.

le commodore anglais Sidney Smith, à bord du vaisseau amiral. Le métier de trompette a quelquefois cela de bon ou de mauvais qu'il tient tout à la fois au champ de bataille et à la diplomatie militaire. Sidney Smith, à la manière de certains héros d'Homère, lesquels n'aimaient rien tant, après un rude assaut donné à la ville de Priam, que de faire rôtir un quartier de bœuf, régala Krettly d'une tranche énorme de rosbeef qui était encore fumant sur la table du commodore pour aider le trompette à passer le temps qu'il allait mettre à répondre à la missive de Bonaparte. Quand l'un eut achevé sa part du rosbeef et l'autre sa lettre, ils se retrouvèrent sur le pont du vaisseau. L'élégance de l'uniforme du trompette ayant attiré l'attention du commodore, ce dernier lui demanda courtoisement et en s'exprimant en bon français à quel corps de l'armée française il appartenait.

« Aux guides du général en chef Bonaparte, répondit Krettly.

— Vous êtes de fiers sabreurs! reprit Sidney Smith en souriant; puis s'adressant aussi à l'officier qui avait accompagné Krettly : Messieurs, ajouta-t-il, votre armée est brave et intrépide ; mais il paraît que vous manquez de projectiles, puisque vous venez manœuvrer autour de nous pour nous forcer à tirer sur vos soldats, afin qu'ils puissent ramasser nos boulets et nous les renvoyer ensuite.

— En ce cas, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, répliqua Krettly. Ce n'est qu'un emprunt que nous vous faisons. »

La réflexion fit sourire le commodore qui congédia les deux diplomates avec beaucoup de politesse.

Bonaparte leva le siége de Saint-Jean-d'Acre pour entrer en Égypte en suivant la route du Kaire. Arrivé sur le rivage de Gazan, Krettly aperçoit une caravane de chameaux; il s'élance avec son chef d'escadron sur la caravane. Deux Arabes veulent leur barrer le passage, d'un coup de revers Krettly décole la tête du premier et d'un coup de pointe traverse de part en part le corps du second. Les chameaux étaient conquis.

A la bataille d'Aboukir, Krettly devait donner une preuve éclatante de ce courage et de cette humanité qui distinguent les soldats français et les placent au-dessus des autres soldats de l'Europe. A peine Krettly, le sabre au poing commençait-il à *fonctionner* sur le champ de bataille, qu'il entend les cris : « A moi!... à mon secours!... » Le trompette regarde autour de lui et aperçoit au loin un maréchal des logis du 3e régiment de dragons qui, déjà grièvement blessé, va succomber sous le cimeterre de deux Turcs. « Ah! *savoyards!* cria-t-il aux Turcs avec indignation, il faut vous mettre deux contre un pour essayer de nous vaincre!... Attendez, attendez! il ne s'agit que de mettre la partie égale pour vous prouver que vous n'êtes que des paltoquets du désert! » Et en parlant ainsi, Krettly s'était élancé, avait tué un des Turcs et avait mis l'autre en fuite. Le sous-officier de dragons était tombé de faiblesse, il fallait l'enlever de cette place où il était exposé aux ricochets des boulets. Krettly le prit dans ses bras, le posa en travers sur son cheval et le porta à l'ambulance pour le faire panser. En attendant que vint son tour, il adossa le blessé à un palmier, et s'adressant à un chirurgien qui, l'habit bas et les manches de chemise retroussées, mettait un peu en ordre les instruments de sa trousse, il le pria

d'extirper au plus vite la balle que le dragon avait reçue dans la poitrine. Le chirurgien, l'esprit occupé sans doute de blessures plus graves, ne répondit pas.

« Allons, citoyen Esculape, dit Krettly qui était quelque peu clerc en mythologie, que ce soit celui-ci ou un autre, n'importe ! Ils sont tous Français et plus ou moins endommagés. Je n'ai pas rapporté du champ de bataille ce dragon encore vivant pour le voir tourner de l'œil en votre présence comme un rat du Nil. Le temps presse ; travaillez sur cet homme-là !

— Eh que voulez-vous que je lui fasse ? reprit le chirurgien d'un ton d'humeur ; je n'ai pas seulement de linge.

— Parbleu ! qu'à cela ne tienne ! repliqua Krettly déjà mécontent de l'espèce d'insouciance que le chirurgien avait témoignée pour ce blessé ; je vais vous donner de quoi faire de la charpie. »

Et saisissant une des manches de chemise du chirurgien, il l'arracha et la lui présenta en ajoutant avec tranquillité :

« Voilà pour servir d'appareil ; si une seule ne suffit pas, je vous prendrai l'autre pour faire une compresse. »

Le chirurgien, furieux, allait répondre et se fâcher, lorsqu'un boulet de gros calibre, parti de l'escadre turco-anglaise, vint, en ricochant au pied d'un palmier les couvrir d'une pluie de sable et se loger dans le corps d'un Turc qui gisait étendu à quelques pas de là.

« *Excusez,* dit Krettly en désignant le cadavre du Turc horriblement mutilé, ce *paroissien-là* ne se plaindra pas à vous du locataire qui vient d'entrer chez lui si brutalement ! »

Après avoir pansé le dragon, le chirurgien et Krettly le mirent à l'abri des boulets, et ce dernier remonta à cheval pour retourner à son régiment.

« Votre nom?... votre nom?... demanda d'une voix éteinte le blessé à son libérateur qu'il voyait s'éloigner.

— Krettly ! brigadier-trompette des guides, connu avantageusement. »

En ce moment le général en chef prescrivait aux 32e et 18e demi-brigades un de ces mouvements bizarres qui, avec lui, ont tant de fois décidé du sort d'une bataille, et, par une charge de cavalerie exécutée entre ses propres feux et ceux de l'ennemi, séparait les Turcs de leur flotte en les mettant dans l'impossibilité d'échapper. Cette périlleuse manœuvre, dirigée par Bonaparte en personne, détermina le succès de la journée ; mais presque tous les guides qui lui servaient d'escorte furent tués ou blessés. Krettly traversa le camp des Turcs au moment même où le pacha, stupéfait de tant de hardiesse, sortait de sa tente. Ce dernier tira au trompette un coup de pistolet à bout portant qui lui enleva une de ses nattes.

« Ah ! Mamamouchi de malheur ! s'écria Krettly en faisant le moulinet avec son sabre ; tu ne cries seulement pas gare !... Attends un peu ! » Et sans donner au pacha le temps d'armer son second pistolet, Krettly appliqua sur la tête de ce chef un si furieux coup de sabre que son turban fut séparé en deux, et qu'il lui grava sur le front la moitié d'une croix de Saint-André. Le sang aveuglait le Turc, et il ne fut pas difficile au trompette de le faire prisonnier. Il le conduisit lui-même au général en chef. Chemin faisant, le pacha lui fit signe de

prendre l'étoile et le croissant d'or qui brillaient sur son turban. Krettly remit religieusement ces deux objets à Bonaparte qui lui dit : « Je prends le croissant. Toi, Bamboche, garde l'étoile, elle pourra te servir un jour. »

Krettly a gardé précieusement cette relique qu'il possède encore à l'heure où nous écrivons.

Le lendemain de la bataille, Krettly parcourut tous les hôpitaux pour retrouver le jeune maréchal des logis des dragons à qui il avait sauvé la vie. Après bien des courses il finit par le découvrir. Il était dans un état aussi satisfaisant que la gravité de ses blessures pouvait le permettre; mais il ne possédait pas une obole. Krettly partagea sa bourse avec lui, et, par la même raison que le blessé lui avait demandé son nom la veille, il voulut savoir le sien.

« Je me nomme Carrière, lui dit-il, maréchal des logis au 3e dragons.

— Eh bien, mon cher Carrière, si, comme je l'espère, nous ne laissons pas nos os ici, et si nous revoyons la France, nous nous retrouverons. »

Ces paroles étaient une sorte de prédiction qui devait se réaliser quarante ans plus tard. Ces deux braves qui s'étaient quittés un matin dans les déserts d'Égypte, se retrouvèrent un soir au *Théâtre de la Gaieté*. Mais n'anticipons pas sur les événements.

En arrivant au Kaire, Bonaparte fut salué avec enthousiasme par la population égyptienne; mais il ne resta pas longtemps dans cette capitale : il avait pressenti que de hautes destinées l'attendaient en Europe, et comme on ne laisse pas en arrière des soldats tels que Krettly, le général en chef, en quittant l'Égypte, le fit monter sur le même bâtiment que lui. Arrivé à Fréjus après une traversée périlleuse, Bonaparte partit en poste pour Paris, où l'attendait le 18 brumaire. Quant à Krettly et à ses compagnons ils vinrent plus tard habiter la caserne de Babylone, non plus comme guides du général Bonaparte, mais bien comme *garde* du premier consul, corps privilégié que jalousaient tous les autres corps de l'armée.

Un jour que Krettly causait à la porte du quartier avec quelques-uns de ses camarades, sous-officiers comme lui, plusieurs maîtres d'armes s'approchèrent en lui demandant d'un ton arrogant à parler à ceux de leurs *collègues* qui appartenaient au régiment, c'est-à-dire aux maîtres d'armes des guides.

« Ils sont morts en Égypte, » leur répondit le trompette en les toisant d'un mauvais œil, car il avait jugé tout d'abord où ces ferrailleurs voulaient en venir.

— Mais, trompette, reprit l'un d'eux en retroussant sa moustache en véritable casseur de fleuret, vous devez en avoir quelques-uns ou se disant *tels* parmi vous? »

Sur la réponse négative de Krettly, les maîtres d'armes laissèrent si clairement deviner l'intention qu'ils avaient d'engager une mauvaise querelle que le trompette, impatienté de leur ténacité, leur dit :

« Eh bien! messieurs, entrez, bouchez-vous les yeux, mettez la main sur le premier venu d'entre nous, et vous trouverez un lapin qui vous prouvera que si les prévôts sont restés en Égypte, tous les bons sabreurs n'y ont pas laissé leurs os!

— Alors je mets la main sur toi ! s'écria celui qui déjà l'avait interpellé.

— C'est ce qui pouvait vous arriver de plus flatteur, reprit Krettly, et vous tombez avec moi comme le dieu Mars en carême. Marchons.

Chacun des maîtres d'armes ayant fait choix d'un champion, on se rendit sur le terrain, où l'on mit le sabre à la main, et en quelques minutes onze de ces maîtres d'armes furent mis hors de combat.

Deux jours après, de nouvelles provocations étaient adressées aux chasseurs de la garde du premier consul : on les défiait d'oser se rendre au Champ de Mars. Malgré la défense expresse de leurs chefs, beaucoup répondirent au défi, et sans se donner le temps de s'expliquer, plus de 150 hommes mirent le sabre à la main et se battirent en ligne. Cette bataille rangée commençait à devenir des plus meurtrières pour les deux partis, lorsque tout à coup parut le général Lefèvre, alors commandant de Paris, qui sans doute avait été prévenu, car il arriva à la tête d'un escadron de dragons qui se mit à charger indistinctement provocateurs et provoqués. Lefèvre n'avait pas cru trouver de meilleur moyen pour rétablir l'ordre et faire rentrer chacun dans le devoir. Plusieurs régiments quittèrent immédiatement Paris, et ces querelles de corps finirent faute de querelleurs.

Eugène Beauharnais, colonel des guides, ayant appris que son protégé Krettly s'était trouvé dans toutes ces rencontres, le fit appeler pour lui adresser de justes reproches.

« Je déteste les spadassins, » lui dit-il. Le trompette chercha à se justifier, en prouvant à son colonel que lui et ses camarades n'avaient fait que se maintenir dans les bornes d'une légitime défense.

« Eh bien ! » reprit Eugène d'un ton qui ne permettait plus de réplique, « je ne veux pas que pareil scandale se renouvelle parmi vous. Quant à toi, si tu continues ce métier, je fais mettre dans le fourreau de ton sabre une lame de bois. »

Cette idée sembla originale à Krettly, qui répondit en souriant : « Eh bien! mon colonel, il y aura encore moyen d'épousseter les habits de ceux qui cherchent des taches sur les nôtres.

Quelques jours après cette scène, à la suite d'une de ces collisions sanglantes qui avaient porté le deuil dans les régiments, Krettly se trouvait attablé avec le tambour-major d'un régiment de ligne et plusieurs de ses camarades dans une des guinguettes qui avoisinaient alors l'école militaire, et le verre à la main, ratifiait le nouveau traité de paix qui avait été juré. Ce tambour-major, d'une taille colossale, avait plusieurs fois essayé, mais inutilement, en sa qualité de maître, de *tâter* le trompette-major des guides, dont la réputation dans l'art de l'escrime était faite depuis longtemps. Krettly n'avait répondu aux provocations du tambour-major que par des quolibets.

« Ma foi, trompette lui avait dit le tambour-major en frisant sa moustache du bout des doigts, il est fort avantageux pour vous de n'être pas tombé sous ma main l'autre jour, parce que je vous eusse tué infailliblement, ce qui m'aurait causé un sensible déplaisir, attendu que vous m'avez l'air peu susceptible. »

A ces mots, Krettly regarda fixement l'interlocuteur et lui dit d'un air narquois :

« Allons donc, major! croyez-vous que j'eusse eu peur de vous? C'est moi, au contraire, qui vous eusse *descendu*, ce qui m'aurait fait tant soit peu de chagrin, parce que vous n'auriez point perdu les rafraîchissements d'aujourd'hui. A votre santé, major. »

Et Krettly présente son verre.

« Toi?... » s'écria aussitôt le maître d'armes en changeant subitement de ton et de manières, et en poussant son verre sur la table pour ne pas trinquer.

— Oui, moi, reprit Krettly avec calme. Vois-tu, quoique tu sois bien grand, je te *flanquerais* dans cette bouteille, toi et ta canne. »

A ces mots, le tambour-major exaspéré se dressa de toute sa hauteur; mais, se ravisant tout à coup, il prit une bouteille, et, la posant avec violence devant Krettly toujours impassible :

« Eh bien! s'écrie-t-il hors de lui, *flanque*-moi donc dans celle-la !... »

Krettly, sans s'émouvoir, prit la bouteille, la leva jusqu'à hauteur de l'œil, la pencha horizontalement, et, la mettant ensuite sur la table :

« Je ne veux pas, dit-il froidement; elle est vide, et tu t'y *embêterais* trop. A votre santé, major! »

Un éclat de rire accueillit ces paroles et mit fin à la provocation du maître d'armes, qui consentit, non sans peine, à trinquer avec le trompette des guides.

Maintenant, suivons Krettly dans cette belle campagne qui devait se terminer par la mémorable bataille de Marengo.

ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE.

*Extrait du Siècle.*

(*La suite au prochain numéro.*)

# BONAVENTURE DESPERIERS.

Les hommes sont injustes et la renommée capricieuse. C'est un axiome de tous les temps, et j'aime à le rappeler pour la consolation des *génies incompris* de notre siècle, qui ne sont pas satisfaits de la gloire qu'ils se composent à eux-mêmes dans les *réclames* hyperboliques de leurs journaux. Ce n'est cependant pas d'eux que je me propose de parler aujourd'hui, et j'ai pour cela des raisons à moi connues. Ils sont trop difficiles à contenter.

La première moitié du XVIe siècle est dominée en France par trois grands esprits auxquels les âges anciens et modernes de la littérature n'ont presque rien à opposer. Ce sont ceux-là qui ont fait la langue de Montaigne et d'Amyot, la langue de Molière, de la Fontaine et de Voltaire, et il faut leur en conserver une reconnaisance éternelle. Une langue qu'ils n'ont point faite, à la vérité, c'est celle que l'on parle à présent dans les livres incompréhensibles des *génies incompris;* mais l'art est long, la vie courte, l'expérience difficile, comme dit Hippocrate, et on ne peut pas tout prévoir. Cette langue excentrique, qui échappe à la logique et à la grammaire, était du nombre des choses imprévues, sinon des choses impossibles.

Des hommes que j'ai indiqués, le premier, c'est Rabelais; le second, c'est Clément Marot. Voilà une double proposition qui ne souffrira point de difficultés. Quant au troisième, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille; vous ne le trouverez pas, car les distributeurs officiels de hautes réputations ne lui ont pas délivré de brevet, et c'est tout au plus si les biographes daignent lui accorder un misérable certificat de vie.

Il s'appelait Bonaventure Desperiers, et Bonaventure Desperiers n'est, sous aucun rapport, inférieur aux deux autres. La prééminence est une question de goût ou de sentiment que je ne m'aviserai pas de décider, mais quel que soit celui des trois auquel on en décerne l'honneur, on ne se trompera pas de beaucoup. Je me rangerai volontiers du côté de ceux qui regarderont Bonaventure Desperiers comme le talent le plus naïf, le plus original et le plus pi-

quant de son époque ; mais cette opinion a besoin d'être appuyée sur des faits, et, dans ce qui me reste à dire de cet ingénieux écrivain, presque tous les faits sont nouveaux. C'est le seul genre d'intérêt que puisse offrir cette notice aux lecteurs qui ne s'occupent pas spécialement de notre histoire littéraire.

Nous ne manquons pas de détails, plus ou moins exacts, sur la vie de Clément Marot, de Cahors, et sur celle de François Rabelais, de Chinon. Quant à Bonaventure Desperiers, la seule chose que nous sachions positivement de lui, c'est son nom. Cette notion doit même avoir été fort équivoque pour le savant jésuite Mersenne, qui ne l'aurait pas appellé Perez, et traduit *Peresius* dans son excellent latin, si sa véritable orthographe lui avait été plus familière. L'époque et le lieu de sa naissance présentent bien d'autres difficultés. S'il est mort à trente-sept ans, comme le prétendent nombre d'écrivains contemporains, il n'est pas né sur la fin du xv^e siècle, comme le prétend mon ami M. Weiss, qui le fait mourir en 1544 ; et s'il est né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, ainsi que l'avance le même biographe, il n'était ni de Bar-sur-Aube en Champagne, comme le pense La Croix du Maine, ni d'Embrun en Dauphiné, comme le veut Guy-Allard, qui l'appelle Périer. Il n'y a pas, dans toute la république des lettres, un écrivain plus difficile à baptiser.

Le temps de la mort de Bonaventure Desperiers n'est pas plus facile à déterminer. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet événement n'est pas antérieur à l'année 1539, où le poëte écrivait, dans un rhythme gracieux dont il est l'inventeur, son joli *Voyage de Lyon à l'isle de Notre-Dame*, et qu'il n'est pas postérieur à l'année 1544, où Antoine Du Moulin donna l'édition posthume de ses *Œuvres*, sans entrer d'ailleurs dans les moindres détails sur les circonstances et sur les causes d'une catastrophe si tragique. Nous apprenons toutefois d'Henri Estienne que Bonaventure Desperiers se perça de son épée dans les accès d'une fièvre chaude ou d'un désespoir furieux, et quelques mémoires plus positifs insistent sur les particularités de ce suicide avec toute l'assurance d'un témoignage oculaire. Les uns rapportent qu'il se précipita sur la pointe de son arme, et qu'elle le traversa de part en part jusqu'à la garde ; les autres ajoutent qu'il déchira sa blessure de ses mains, et qu'il en arracha ses entrailles, comme Caton. A l'existence près de Bonaventure Desperiers, tout devait rester équivoque dans son histoire ; Prosper Marchand doute même du fait principal, et, comme il a voulu justifier son auteur favori d'impiété, il ne tient pas à lui de l'absoudre, aux yeux de la postérité, d'un horrible attentat sur lui-même. Dans les embarras d'une pareille biographie, il reste certainement beaucoup de choses à deviner, et l'on ne peut tenter d'y être instructif sans s'exposer à être téméraiee. — *In re parum nota conjectare licet.* —

Osons donc conjecturer, puisqu'il le faut, que Bonaventure Desperiers était vers 1536, un jeune homme de sang noble, d'éducation distinguée, de manières brillantes, qui se faisait remarquer surtout par cette indépendance de pensées si favorable au succès des ouvrages d'imagination, et à laquelle on ne pouvait refuser alors les honneurs du courage. Il fondait en effet, avec Rabelais et Marot, cette école de scepticisme railleur, qui produisit longtemps après Fontenelle et Saint-Évremont, puis ce formidable esprit de Voltaire qui a renversé tout l'édifice patient et laborieux de la civilisation à coups de marotte. Ce n'est

pas sous ce rapport que Desperiers m'intéresse, et que j'ai tenté de réhabiliter sa mémoire oubliée. Je rends volontiers justice au talent partout où il se trouve, et même quand il accomplit la funeste mission de détruire. La mission du génie est de conserver, quand il est venu trop tard pour créer encore.

Quoi qu'il en soit, c'est probablement à ce caractère particulier de son esprit que Bonaventure Desperiers fut redevable de la faveur d'une grande princesse dont les premiers penchants inclinèrent vers un scepticisme absolu, et qui finit toutefois, comme tant d'autres incrédules, par mourir dans les visions ascétiques de la mysticité. Marguerite n'avait encore que quarante-cinq ans, et on sait qu'aussi savante que belle, elle aimait à réunir dans sa cour les hommes les plus distingués de son temps. Marot avait été son valet de chambre pendant plusieurs années, et depuis 1530 seulement, elle avait senti l'impossibilité de le défendre contre ses nombreux accusateurs, sans se compromettre ou se perdre elle-même. Bonaventure Desperiers le remplaça au même titre, et jouit de la protection dont on n'osait plus couvrir son imprudent ami. Le palais reprit son éclat, sa gaieté, ses veillées et ses fêtes. Les muses y rentrèrent comme dans leur temple à l'appel de leur dixième sœur, et sous les auspices d'un de leurs plus brillants favoris. Marot y reparaissait de temps à autre, dans les rares intervalles que lui laissaient des persécutions trop souvent méritées. Deux jeunes gens de grande espérance, qui terminaient à Paris d'éclatantes études, et qui devaient conserver à Desperiers une amitié bien fidèle, y apportoient en tribut les fruits d'une verve précoce dont toutes les promesses n'ont pas été tenues. C'était Jacques Pelletier du Mans, l'audacieux grammairien; c'était le précepteur des belles Seymour, Nicolas Denisot, plus connu depuis sous la maussade anagramme du *conte d'Alsinois*. Nous ne parlons ici que des personnages célèbres de l'époque dont le nom doit nécessairement se retrouver dans la suite de notre notice.

Les soirées de Marguerite ne ressemblaient pas aux soirées vives et turbulentes du XIX^e siècle. La danse n'était pas encore en honneur comme elle l'est aujourd'hui. Le jeu n'occupait que les personnes d'un esprit peu élevé. Les belles dames prenaient plaisir à entendre jouer du luth, ou, ainsi qu'on le disait alors, du *luc* et de la *guiterne*, par quelque artiste habile, et Desperiers excellait à jouer du luth, en s'accompagnant de sa voix. Il est presque inutile de dire qu'il chantait ses propres vers, et qu'il les improvisait souvent. Ces fêtes rappelaient donc quelque chose du temps des troubadours et des ménestrels dont le souvenir vivait toujours dans la mémoire des vieillards. Un autre genre de divertissement s'était introduit en France dès le règne de Louis XI, et faisait le charme des veillées : c'était la lecture de ces nouvelles, quelquefois intéressantes et tragiques, presque toujours galantes et licencieuses, dont il paraît que Boccace avait puisé le goût à Paris. Marguerite y fournissait quelque chose pour sa part, et sa part est facile à reconnaître, quand on a fait quelque étude de son style. Pelletier, Denisot, Desperiers surtout, concouraient à cet agréable amusement avec toute l'ardeur de leur âge et toute la vivacité de leur esprit. Boaistuau et peut-être Gruget, qui sortaient à peine de l'adolescence, tenaient tour à tour la plume, et nous avons à ces scribes fidèles l'obligation d'un livre charmant, dont je ne tarderai pas à nommer le véritable auteur.

Vers la fin de l'an 1538, ou au commencement de 1539, cette agréable société fut dissoute par un événement qui n'est pas bien expliqué. *Les chants avaient cessé.* Desperiers, longtemps errant, se réfugiait à Lyon, écrivait ses derniers vers, et disparaissait tout à coup du monde littéraire, où son nom ne reparait plus qu'en 1544, avec l'édition posthume de ses ouvrages. Constant dans une noble amitié, il adresse à Marguerite les touchants adieux de sa muse, et il est facile de s'apercevoir, à la dernière strophe de son *Voyage*, que Marguerite devait avoir le secret de son asile et de ses chagrins :

Retirez-vous, petits vers mistes (*mêlés*)
A seureté, soubz les couleurs
De celle dont (quand estes tristes)
L'espoir apaise vos douleurs.

Si l'on se reporte à l'époque où Desperiers composait l'agréable voyage dont j'ai parlé, on n'aura point de doute sur l'objet et la nature de ses inquiétudes. Le *Cymbalum Mundi*, dont il sera question plus tard, avait paru en 1537, et il avait été aussitôt poursuivi avec une violence dont aucune prohibition littéraire n'offre l'exemple. Jehan Morin, l'imprimeur, était en prison; l'ouvrage était saisi et probablement anéanti; l'auteur pouvait être déjà nommé dans quelques-uns des aveux qu'arrachait la torture. S'était-il rendu à Lyon pour donner ses derniers soins à la réimpression exécutée en 1538 par Benoist Bonyn, ou, ce qu'il est plus naturel de présumer, n'avait-il d'autre but que de la détruire? Tout cela est fort incertain, mais les conséquences d'une pareille position se déduisent plus naturellement. L'anonyme était reconnu, Marguerite elle-même était compromise, et Desperiers se tua. Cet événement ne doit pas être postérieur à l'an 1539.

Il n'est pas possible d'oublier nulle part, en poursuivant cet examen, que toute la destinée de Bonaventure Desperiers est marquée d'un sceau fatal d'incertitude et d'oubli. Ce qu'il y a de plus positif dans la vie d'un écrivain, ce sont ordinairement ses écrits, et les moindres écrits de Bonaventure Desperiers sont enveloppés d'un profond mystère auquel il paraît avoir pris plaisir lui-même. Homme du monde bien plus qu'il n'était homme de lettres, et homme de lettres, seulement parce qu'il était homme du monde, il ne se résout à la publicité qu'en 1537, et il garde avec soin le voile de l'anonyme qu'il avait quelquefois intérêt à ne pas laisser soulever. On ne saurait lui contester *l'Apologie de Marot absent*, imprimée dans le recueil des *Disciples et amis de Marot*, Lyon, Pierre de Sainte-Lucie, sans date, mais certainement en 1537, puisque cette pièce y est attribuée à Bonaventure, valet de chambre de la royne de Navarre, par un éditeur qui ne pouvait se tromper sur les différents collaborateurs de son recueil. La réticence du nom de famille est probablement imposée par quelque circonstance particulière, et la persécution exercée dès lors contre Desperiers et très-suffisante pour l'expliquer. Dans la réimpression de Paris, publiée en 1539. Bonaventure est écrit *Bon-adventure* avec une intention sensible de déguisement, et Lamonnoye, à qui appartenait mon exemplaire, se croit obligé de marquer à la marge qu'il s'agit ici de Desperiers. Le nom de

Desperiers, l'*impiissimus nebulo* de Voetius, était donc déjà proscrit; ses meilleurs amis ne le rappelaient pas sans crainte, et, selon toute apparence, les poursuites de la justice avaient eu leur dernier résultat. Desperiers était en fuite. Il était probablement mort.

C'est aussi en 1537 que paraissent trois autres pièces que les vieux bibliothécaires du XVI^e siècle attribuent à Desperiers. La première est *le Valet de Marot contre Sagon,* petit chef-d'œuvre de verve satirique et bouffonne, qui ne peut être que de Desperiers, puisque les bienséances de la modestie ne permettaient pas à Marot de le composer; la seconde est *la Prognostication des Prognostications, par M. Sarcomoros, secrétaire du roy de Cathay,* boutade pleine de sel et de philosophie contre un genre de charlatanisme, alors fort accrédité, auquel Rabelais avait porté les premiers coups quatre ans auparavant dans la *Prognosticatian Pantagrueline.* Cette facétie, qui est omise par M. Barbier et que M. Brunet indique sans nom d'auteur, n'en est pas moins l'ouvrage authentique de Desperiers, puisque Du Moulin l'a réimprimée dans l'édition de 1544, où il n'est rien entré d'apocryphe. La troisième est la traduction de *l'Andrie* de Térence et du *Traité des quatre Vertus Cardinales, selon Sénecque,* dont on ne connaît plus qu'une édition de 1555, Lyon, in-8°, qui est d'une grande rareté, mais bien moins rare, à coup sûr, que celle de 1537, indiquée par M. Weiss et M. Barbier, et dont l'existence m'est démontrée. Une question singulière s'élève cependant ici : comment cette traduction de *l'Andrie* a-t-elle échappée à son ami Antoine Du Moulin, qui publia ses *OEuvres,* et qui a recueilli le poëme des *Quatre Vertus?* Quelque circonstance particulière, dont nous ne pouvons plus rendre raison, aurait-elle enveloppé cet invisible volume dans la proscription du *Cymbalum Mundi?* Les questions de ce genre se présentent souvent, comme on sait, dans l'histoire de Bonaventure Desperiers.

Malheureusement pour Desperiers, toutes ses productions n'étaient pas de nature à défier la censure ecclésiastique, alors si puissante, comme les innocents opuscules dont nous venons de parler. Dans cette année féconde en travaux ingénieux, il publiait encore ou laissait publier le *Cymbalum Mundi,* le plus célèbre de tous ses ouvrages. S'il faut en croire Nicolas Catherinot, dont le témoignage, de médiocre valeur, a cependant été accueilli par Beyer et par Vogt, la première édition de ce livre fameux sortit des presses de Bourges. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette édition n'a jamais été vue par Catherinot lui-même, qui en convient, et on est fort autorisé à la tenir au nombre des livres imaginaires. L'édition reconnue, jusqu'ici, comme originale, fut donnée à Paris par un pauvre libraire nommé Jehan Morin, et détruite avec tant de soin qu'on n'en connaissait plus que deux exemplaires au commencement du XVIII^e siècle, celui de la bibliothèque du roi, et celui du savant M. Bigot; le premier a disparu depuis longtemps; le second, qui avait passé de la bibliothèque de Gaignat dans celle de La Vallière, et qui avait été acquis pour le roi, si mes souvenirs ne me trompent pas, ne se retrouve, dit-on, pas plus que l'autre. On ne saurait donc où reprendre une de ces éditions originales du *Cymbalum,* si Benoist Bonyn ne l'avait réimprimé à Lyon en 1538, et les exemplaires en sont devenus si rares aussi, qu'ils se réduisent peut-être à celui

que je possède, car l'exemplaire que je me souviens d'avoir vu à la bibliothèque du roi, il y a une vingtaine d'années, et qui était enrichi d'une copie de la requête du pauvre Jehan Morin, *fac-simile* fait avec soin de la main de Dupuy, paraît y avoir été vainement cherché, dans ces derniers temps, par les curieux. Jamais fatalité plus obstinée ne s'est attachée à la réputation d'un auteur et de ses écrits.

Un tel livre ne pouvait cependant pas se perdre absolument. Prosper Marchand le réimprima en 1711, avec une préface apologétique dont l'objet est fort singulier. Prosper Marchand, savant homme d'ailleurs, et qui se connaissait merveilleusement en livres, n'était pas doué d'un esprit de critique fort pénétrant; il n'avait vu dans l'ouvrage de Desperiers qu'un badinage ingénieux dans le goût de Lucien, et il prit à tâche de prouver que le reproche d'impiété fait au *Cymbalum Mundi*, n'est fondé sur aucune raison plausible, ce qui prouve seulement que Prosper Marchand ne savait pas lire le *Cymbalum Mundi*. Voltaire adopta plus tard la même opinion, et ceci prouve autre chose, c'est que Voltaire ne l'avait pas lu. L'idée qu'un homme d'esprit du XVIe siècle avait jugé à propos d'écrire un volume de persifflages contre les dieux de la mythologie, et de jeter du ridicule sur Jupiter et sur Mercure en l'an de grâce 1537, peut passer pour une des fantaisies les plus bizarres qui soient jamais entrées dans la tête des hommes. Dans Prosper Marchand, c'est la vision d'un pédant épris de l'auteur qu'il publie. Dans Voltaire, c'est le paradoxe d'un étourdi.

Le *Cymbalum Mundi* reparut dans une édition plus soignée en 1732, avec la préface de Prosper Marchand et des notes de La Monnoye, qui était mort depuis quelques années. Cette circonstance explique assez bien comment il se fait que ces notes ne soient pas plus nombreuses, et que cette édition ne soit pas meilleure. La Monnoye ne s'était occupé du *Cymbalum Mundi* qu'en passant, et à l'occasion de son édition des *Contes et nouvelles Récréations*, du même auteur. Une lecture plus réfléchie, des études moins superficielles auraient produit, sous sa plume, un excellent travail dont il était certainement plus capable que tout autre, et il ne nous resterait rien à dire sur cette matière, s'il l'eût approfondie au lieu de l'effleurer. Il l'a malheureusement laissée toute neuve, soit qu'il n'ait jamais trouvé l'occasion de s'en occuper avec plus de détails, soit qu'il ait craint, avec quelque raison, d'aborder au vif une discussion irritante et dangereuse. Plusieurs de ses notes prouvent que la clef du *Cymbalum Mundi* ne lui avait pas échappé, et cette clef n'échapperait aujourd'hui à personne, car elle est cachée dans le plus simple de tous les artifices, c'est-à-dire dans l'anagramme. On concevrait même à peine que Desperiers eût dissimulé son secret sous une voile si léger, si l'anagramme avait été aussi vulgaire de son temps que du nôtre, et ma mémoire ne me rappelle actuellement aucun livre remarquable où elle ait été employée avant lui, si ce n'est le *Pantagruel* d'*Alcofribas Nasier*, masque transparent de François Rabelais. Mais ce n'était pas un nom que Bonaventure Desperiers s'était avisé de cacher dans l'anagramme, c'était une idée, et il reste encore à savoir si la justice elle-même avait deviné le mot de cette énigme, car l'arrêt du 7 mars 1537, avant Pâques, seul document subsistant de l'accusation et de la poursuite, n'a pas pris la peine de nous en informer. Or il n'y a rien de plus signi-

ficatif : le livre est adressé par le prétendu traducteur, *Thomas Du Clenier,* à son ami *Pierre Tryocan,* c'est-à-dire, par Thomas l'Incrédule à Pierre Croyant ; cette traduction ne laisse pas le moindre doute sur le véritable motif de l'écrivain, et il est assez évident qu'il s'agit ici de l'incrédulité de Thomas et de la croyance de Pierre, qui n'ont, certainement, rien à démêler avec les superstitions surannées de la mythologie. C'est la raillerie de Lucien et d'Apulée, j'en conviens, mais elle a changé d'objet.

Il est vrai que toutes les éditions portent *Thomas Du Clevier,* et non pas *Thomas du Clenier,* sans en excepter l'édition invisible de 1537, si la réimpression de 1732 l'a suivie fidèlement et à une lettre près ; mais est-il besoin de dire que le *v* consonne s'écrivait, en 1537, comme l'*u* voyelle, et que la figure de la lettre *u* et celle de la lettre *n*, qui se confondent si facilement dans notre écriture cursive, étaient plus sujettes encore à se confondre dans l'impression gothique ? Le manuscrit seul de Desperiers pourrait éclaircir cette question, mais cela est assez inutile. Tout le monde sait que la suppression ou la mutation d'une lettre était un des priviléges de l'anagramme.

Je me sens arrêté par une autre difficulté au moment de continuer cette notice. Je suis éditeur de la petite découverte dont je viens de parler, et qui s'est refusée, je ne sais comment, aux secrètes investigations de La Monnoye, si patient et si subtil à débrouiller des anagrammes, mais je n'en suis pas propriétaire. Bien qu'elle ait comblé mon esprit d'une douce satisfaction à l'âge de quinze ans, je ne me suis pas précautionné d'un brevet d'invention pour l'exploiter à mon aise, et je n'ai aucune envie d'en dérober l'honneur à M. Éloi Johanneau, qui l'a faite de son côté. M. Éloi Johanneau est sans doute assez riche de son propre fonds pour me faire avec plaisir l'aumône de cette obole bibliographique, qui ne représente guère plus de valeur que l'explication d'une charade ou d'un rébus, et je ne crois pas avoir à redouter de sa part la moindre réclamation ; mais il ne faut pas oublier que nous vivons sous l'empire d'une littérature essentiellement processive, qui a transporté au Parnasse l'antre odieux des Chiquanons. C'est pourquoi je me hâte de me prémunir contre un soupçon de plagiat dont le méchant état de mes affaires pécuniaires ne me permettrait pas pour le moment de me défendre en justice, et je recommande humblement cet exemple modeste aux honnêtes gens peu versés dans la pratique, qu'une passion funeste a entraînés comme moi dans la carrière des lettres. L'idée est devenue une denrée si rare, qu'on a été obligé de la mettre, comme la toison d'or, sous la protection de certains dragons qui n'ont garde eux-mêmes d'y toucher. Le plus sûr est donc de suivre une méthode prudente, qui s'est fort accréditée de nos jours, et de n'écrire que des choses qui ne ressemblent à rien du tout.

L'imitation de Lucien est si sensible dans le *Cymbalum Mundi,* qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait trompé Prosper Marchand sur le fond du sujet. Pour se rendre un compte exact de l'idée que Desperiers a voulu cacher sous ces formes de fantaisie, il faut se décider à recourir à l'analyse et entrer dans quelques détails. Ce soin ne sera peut-être pas entièrement inutile. Il y a si peu de personnes qui lisent, et parmi les personnes qui lisent, il y en a si peu qui aient lu le *Cymbalum Mundi !*

Le premier dialogue est à quatre personnages, une hôtesse comprise. Mercure descend à Athènes, chargé par les dieux de différentes commissions, et entre autre choses, de faire relier tout à neuf le livre des destinées, qui tombait en pièces de vieillesse. Il entre au cabaret où il s'accoste de deux voleurs qui lui dérobent son précieux volume, pendant qu'il est allé lui-même à la découverte pour voler quelque chose, et qui en substituent un autre à la place, « lequel ne vault de guère mieulx. » Mercure revient, boit, et se dispute avec ses compagnons, qui l'accusent d'avoir blasphémé et le menacent de la justice, « parce qu'ils peuvent lui amener de telles gens qu'il vauldroit mieulx pour lui avoir à faire à tous les diables d'enfer que au moindre d'eulx. » Ces deux drôles s'appellent *Byrphanes* et *Curtalius*, et La Monnoye croit reconnaître sous ces deux noms les avocats les plus célèbres de Lyon, Claude Rousselet et Benoît Court. Quoique le grec et le latin se prêtent assez bien à cette hypothèse d'étymologie ou d'analogie, elle est certainement plus hasardée que les hypothèses du même genre qui sont fondées sur l'anagramme, et cependant je n'hésiterais pas à l'admettre. L'idée de mettre le dieu des voleurs aux prises avec deux avocats qui s'emparent du livre des destinées pour le remplacer par le bouquin de la loi, qui font ensuite à ce dieu, qu'ils ont reconnu d'abord, un procès en sacrilége, et qui parviennent à lui faire redouter à lui-même les suites de son impiété, cette idée, dis-je, est tout à fait digne de Desperiers, et je serais désespéré qu'il ne l'eût pas eue ; mais c'est une conviction qu'on ôterait difficilement de mon esprit.

Prosper Marchand imagine que le second dialogue est transposé, et qu'il devrait suivre le troisième, qui pouvait en effet se rattacher immédiatement au premier; mais Prosper Marchand se trompe. Ce second dialogue est un entr'acte, un véritable intermède, dont l'action se passe entre le premier et le troisième. Mercure volé ne s'est pas aperçu d'abord du larcin qui lui avait été fait; il sortait « de l'hostellerie du *Charbon blanc*, où il avoit bu un vin exquis; c'estoit la veille des bacchanales, il estoit presque nuict, et puis tant de commissions qu'il avoit encore à faire luy troubloient si fort l'entendement qu'il ne sçavoit ce qu'il faisoit. » Il a donné au relieur un livre pour l'autre sans y prendre garde, et c'est en attendant son livre qu'il s'amuse à parcourir Athènes, dans la compagnie de son ami Trigabus. Parmi les bons tours qu'il a joués autrefois aux habitants de cette ville classique de la sagesse, il en est un qui a produit de graves résultats. Pressé par eux de leur céder la pierre philosophale qu'il leur avait fait entrevoir, il avait mis la pierre en poudre et l'avait ainsi semée dans l'arène du théâtre, où ils n'ont cessé depuis de s'en disputer les fragments. Il n'y en a cependant pas un qui en ait trouvé quelque pièce, quoique chacun d'eux se flatte en particulier de la posséder tout entière. C'est ici, selon Prosper Marchand, une raillerie des chimistes, c'est-à-dire de ceux qui cherchent la *pierre philosophale*, et c'est en effet le sens propre d'une métonymie dont Desperiers n'a pas pris beaucoup de peine à cacher le sens propre. Qu'est-ce en effet, selon lui, que cette pierre philosophale? « C'est l'art de rendre raison et juger de tout, des cieulx, des champs élyséens, de vice et de vertu, de vie et de mort, du passé et de l'advenir. L'ung dict que pour en trouver il se fault vestir de rouge et de vert, l'autre dict qu'il vauldroi

mieux estre vestu de jaune et de bleu. — L'ung dict qu'il fault avoir de la chandelle, et fût-ce en plein midi ; l'aultre tient que le dormir avec les femmes n'y est pas bon. » Nous voilà bien loin du grand œuvre des alchimistes. Et qu'importe leur vaine science à l'auteur du *Cymbalum Mundi?* La pierre philosophale de Desperiers, c'est la vérité, c'est la sagesse révélée : tranchons le mot, c'est la religion, et cette allégorie impie est si claire, qu'elle ne vaut presque pas la peine d'être expliquée ; mais si elle laissait quelque doute, l'anagramme l'éclaircirait ici d'une manière invincible. Quels sont ces hommes opiniâtres qui contestent entre eux la possession du trésor imaginaire ? C'est *Cubercus* ou Bucerus, c'est *Rhetulus* ou Lutherus, les deux chefs, divisés en certains points, de la nouvelle réforme ; c'est *Drarig* ou Girard, un des écrivains militants de la communion romaine ; et on conçoit que pour ce dernier Desperiers se soit cru obligé d'user de plus de réticence et de mystère. Tout ceci est d'une évidence qui devait frapper La Monnoye, mais La Monnoye se contente de le faire deviner, sans le dire positivement. L'antiquité n'a certainement point de fiction plus vive et plus ingénieuse. Ajoutons qu'elle n'en a point de plus claire et de mieux exprimée.

Le troisième dialogue est moins important, mais il est délicieux. Mercure a reporté dans l'olympe le prétendu livre des destinées, si méchamment remplacé par les *Institutes* et les *Pandectes*. Jupiter vient de renvoyer le messager céleste sur la terre pour y faire promettre, par écrit public, une récompense honnête à la personne qui aura trouvé « iceluy livre, ou qui en saura aulcune nouvelle. — Et par mon serment, je ne scay comment ce vieulx rassoté n'a honte ! Ne pouvoit-il pas avoir vu autrefoys dans ce livre (auquel il cognoissoit toutes choses) ce qu'il devoit devenir ? Je croy que sa lumière l'a éblouy ; car il falloit bien que cestuy accident y fut prédit, aussi bien que tous les austres, ou que le livre fut faulx. » — Une fois ce gros mot lâché, Desperiers oublie son sujet, et le reste du dialogue n'est plus qu'une fantaisie de poëte, mais une fantaisie à la manière de Shakespeare ou de la Fontaine, dont la première partie rappelle les plus jolies scènes de *la Tempête* et du *Songe d'une nuit d'été,* dont la seconde a peut-être inspiré un des excellents apologues du fabuliste immortel. Il faut relire dans l'ouvrage même, pour comprendre mon enthousiasme, et, si je ne m'abuse, pour le partager, la charmante idylle de *Célia vaincue par l'Amour,* et les éloquentes doléances du *Cheval qui parle.*

L'idée de faire parler des animaux avait mis Desperiers en verve. Son quatrième dialogue, qui n'a aucun rapport avec les autres, est rempli par un entretien entre les deux chiens de chasse qui mangèrent la langue d'Actéon, et qui reçurent de Diane la faculté de parler. Les raisons dont Pamphagus se sert pour se dispenser de parler parmi les hommes, contiennent les plus parfaits enseignements de la sagesse, et, quoique *n'étant que d'un simple chien,* elles méritent toute l'attention des philosophes. Il faut remarquer aussi dans ce dialogue la jolie fiction des *nouvelles reçues des Antipodes,* où la vérité menace de se faire jour par tous les points de la terre, si on ne lui ouvre une issue libre et facile. C'est une de ces inventions familières au génie de Desperiers, comme la vérité disséminée en poudre impalpable dans l'amphithéâtre, comme le livre délabré des lois humaines substitué au livre plus délabré encore

des lois divines, et la moindre de ces idées aurait fait chez les anciens la réputation d'un grand homme.

Il est donc trop prouvé aujourd'hui que l'ouvrage de Desperiers méritait réellement le reproche d'impiété qui lui a été adressé par son siècle, et qu'il s'était bien attiré des persécutions que rien ne justifie d'ailleurs, car rien ne peut justifier la persécution. Il est fort douteux que Dieu éprouve jamais le besoin de se venger des folles insultes des hommes, mais il est suffisamment démontré aux esprits sensés que la société n'est pas investie du droit de venger Dieu. Cette conviction est trop universellement répandue à l'époque où nous vivons, pour qu'il soit utile de l'affermir par des raisonnements; on peut seulement regretter qu'elle soit plutôt le résultat de l'indifférence que celui de la réflexion.

Abstraction faite du scepticisme effréné de Desperiers, de son ironie et de ses sarcasmes, son livre est digne de plus de réputation qu'il n'en a conservé. A l'époque où il parut, notre littérature ne possédait rien d'un style aussi pur et d'un tour aussi délicat. C'est un précieux texte de langue dont la réimpression serait favorablement accueillie des gens de lettres, car celle de Prosper Marchand et celle de La Monnoye ont cessé d'être communes dans le commerce, et l'ingénieux chef-d'œuvre du moderne Lucien y est noyé dans une multitude de conjectures confuses et de notes inutiles, ceci soit dit sans préjudice du respect qui est dû à ces excellents esprits.

Il ne fut permis de rappeler le nom de Desperiers qu'en 1544, et c'est la date d'une édition du *Recueil* de ses œuvres, publiée in-8°, à Lyon, chez Jean de Tournes, par Antoine Du Moulin, qui la dédie à la reine de Navarre dans une épître fort mal écrite. Le prétendu *Recueil des œuvres de Desperiers* est loin de justifier les promesses de son titre; il ne contient ni les jolies pièces de Desperiers pour la défense de Marot, ni la traduction de *l'Andrie,* et on comprend à merveille qu'il ne peut pas contenir le *Cymbalum Mundi.* Antoine Du Moulin convient lui-même, en son lourd style, qu'il n'a pu recouvrer qu'une partie de ces nobles reliques, « desquelles aussi (à ce qu'il a ouy dire au deffunct) la royne conserve rière elle assez bonne quantité. » Nous verrons plus tard en quoi cette partie notable consistait. « D'autres ajoute-il, sont entre les mains d'ung mien congneu à Monpellier, » et on pourrait reconnaître à cette désignation Jacques Pelletier, du Mans, dont la vie errante se prête à toutes les conjectures, l'époque dont nous parlons concourant avec celle de ses études en médecine. Le *Recueil des œuvres* de Bonaventure Desperiers se réduit, au reste, à un mince volume de cent quatre-vingt-seize pages, dont quarante et une occupées par une traduction en prose du *Lysis* de Platon, qui ne se recommande que par un style facile et naïf. C'est probablement un ouvrage de jeunesse. Une autre pièce en prose, intitulée *Des Mal-Contents,* et adressée à Pierre de Bourg, Lyonnais, mérite mieux d'être remarquée, quoiqu'elle se renferme en six pages, parce qu'elle démontre invinciblement l'identité de l'auteur avec celui d'un autre livre dont il sera question tout à l'heure. C'est déjà la manière philosophique de Montaigne, et, chose étrange, c'est déjà un style que Montaigne n'aurait pas désavoué.

La troisième et dernière pièce de prose du *Recueil* de Desperiers n'est que

de la prose apparente, et ceci a besoin d'explication. Marguerite, ayant chargé ce fidèle serviteur d'un travail sur son histoire, dont le sujet n'est pas autrement expliqué, le voyait avec peine perdre un temps précieux à ne lui écrire qu'en vers, et demandait expressément des lettres en prose. Desperiers adopte donc la forme vulgaire de correspondance qu'on lui a prescrite, mais il prend plaisir à prouver qu'elle ne fait que gêner son allure naturelle, et que les vers lui arrivent sans effort, même quand il ne les cherche point. On peut la copier sous la forme rhythmique, sans que le style y perde rien de sa souplesse et de son abandon. Ajouterai-je que cet abandon excède quelquefois les bornes de la bienséance requise entre un valet de chambre et sa maîtresse? *Honny soit qui mal y pense.*

Desperiers a laissé peu de vers, mais ceux qui nous restent lui assignent une place honorable parmi les poëtes de son temps, tout près de Clément Marot et de Mellin de Saint-Gelais. Ce qui le distingue comme eux, c'est la pureté d'un langage qui semble anticiper, par quelque étrange prévision, sur une époque bien postérieure. Il est évident que Ronsard faillit corrompre tout à fait la langue en essayant de l'enrichir. En acquérant sous sa plume, hélas! trop savante, je ne sais quelle pompe verbale peu compatible avec son esprit, elle perdit ce charme de simplesse et de nature qui ne fut retrouvé que par la Fontaine et Molière. La Fontaine et Molière ne désavoueraient peut-être pas ces vers de Desperiers, dont le tour et la pensée ont été réproduits si souvent dès lors, mais qui avaient du temps de Desperiers toute la fraîcheur de leur sujet :

.... Vous donc, jeunes fillettes,
Cueillez bientôt les roses vermeillettes
A la rosée, avant que le temps vienne
Les dessécher : et tandis vous souvienne
Que cette vie, à la mort exposée,
Se passe ainsi que roses ou rosée.

Le volume est terminée par une espèce de post-face de Jean de Tournes, qui est entièrement hors-d'œuvre, mais qui contient d'excellentes idées sur la question de contrefaçon, si débattue aujourd'hui, et une apostille de cet illustre imprimeur, dans laquelle il exprime l'espoir de recouvrer incessamment d'autres ouvrages du poëte. Cette seconde partie n'a jamais paru, et la première, qui n'a pas été réimprimée, est d'une grande rareté, comme tous les ouvrages de Desperiers en édition originale. Il ne faut cependant pas juger de sa valeur par le prix exorbitant de 272 francs qu'elle vient d'atteindre à la vente des livres de M. de Pixérécourt. L'exemplaire acquis à ce taux hyperbolique, doit plus de moitié de sa fortune aux armoiries du comte d'Hoym, dont les plats de sa couverture étaient décorés. Il est permis de douter que le nom et les armes des grands seigneurs de notre époque impriment à leurs livres, quand ils en ont, une recommandation aussi profitable : l'âge des bibliothèques est passé. Le plus curieux de tous les cabinets du monde ne rapporte pas d'intérêts.

L'ouvrage de Bonaventure Desperiers auquel nous arrivons par l'ordre chronologique des publications, est beaucoup moins connu que les précédents, quoiqu'il soit encore plus digne de l'être. Il faut fouiller dans ces vagues mais précieuses archives de l'histoire littéraire qu'on appelle les *Ana*, ou interroger de vieux catalogues, pour en retrouver quelques indices. La Monnoye a cru pouvoir l'attribuer à Élie Vinet et Jacques Pelletier du Mans, si souvent nommé dans la biographie de Desperiers, et c'est l'opinion que M. Barbier a suivie, quoique des savants, mieux fondés dans leurs conjectures, en fissent honneur à Desperiers. Mais qui se serait résigné à l'examen approfondi de cette question, quand l'éditeur du livre semble avoir pris plaisir à la rendre tout à fait étrangère aux études sérieuses par le choix d'un titre énigmatique et bizarre qui n'annonce qu'une lourde facétie ? C'est en 1557 qu'Enguilbert de Marnef imprima à Poitiers, avec une élégance à laquelle l'imprimerie n'atteindra plus, le singulier volume in-4°, de 112 pages, intitulé : *Discours non plus mélancoliques que divers, de choses mesmement qui appartiennent à notre France : et à la fin, la manière de bien et justement entoucher les lucs et guiternes*. Personne n'est tenté, il faut en convenir, d'aller chercher un chef-d'œuvre là-dessous. Pour l'y trouver, il faut lire, et l'occasion de lire les *Discours* se présente fort rarement, car mes recherches ne constatent pas l'existence de plus de trois exemplaires. J'en possède un que j'ai lu et relu souvent, le lecteur peut m'en croire, et je lui dois le fruit de mes observations dont il est maître de tirer telle conséquence que bon lui semble. Ma conviction est aussi parfaitement établie que si j'avais assisté à la composition du livre, mais je n'ai pas l'autorité nécessaire pour l'imposer à personne, et c'est un de mes moindres soucis.

Jacques Pelletier était l'ami de Desperiers, résidant à Montpellier, en 1544, qui avait conservé en ses mains une partie des nobles reliques de cet admirable écrivain, et dont Antoine Du Moulin fait mention dans sa dédicace à la reine de Navarre. Il était à Paris, en 1556 ou 1557, prêt à commencer d'assez longs voyages en Italie, en Suisse et en Savoie. Il était venu peut-être y recueillir l'héritage littéraire de son compatriote Nicolas Denisot, mort un ou deux ans auparavant, et y préparer la publication des ouvrages inédits de Desperiers, qui parurent, en effet, peu de temps après. Ses habitudes de cosmopolite lui avaient procuré des relations suivies avec les gens de lettres et les libraires d'un grand nombre de villes, mais plus particulièrement de Lyon et de Poitiers, où il avait plus longtemps résidé que partout ailleurs. Les *Discours* dont nous nous occupons maintenant furent cédés à Enguilbert de Marnef, qui imprimait à Poitiers, et les *Nouvelles Récréations* à Robert Granjon, qui imprimait à Lyon. Pelletier, disposé à s'expatrier, ne pouvait se dispenser de rendre ce dernier devoir à la mémoire de Desperiers, et il serait même assez difficile d'expliquer qu'il eût tardé si longtemps d'accomplir cette obligation, si la réprobation fatale qui pesait sur l'auteur du *Cymbalum Mundi*, avait permis de le rappeler sans péril. Que Pelletier ait introduit dans ces deux ouvrages quelques pièces posthumes de Nicolas Denisot, c'est une chose naturelle à supposer et facile à comprendre. Il est encore moins douteux qu'il ait saisi cette occasion de faire voir le jour à quelques-uns de ses opuscules, qui risquaient de se perdre, sans cette précaution, à cause de leur peu d'étendue. Malheureusement pour Pelletier et Denisot,

leur part n'est pas difficile à retrouver dans les pages si spirituellement pensées et si vivement écrites de Desperiers, qui ne laissa son secret à personne, au moins parmi ses contemporains. Quant au bonhomme Élie Vinet, il n'a certainement rien à y réclamer, et la méprise de La Monnoye repose, selon toute apparence, sur la conformité du sujet d'un de ces *Discours*, où il est traité de l'art de faire les cadrans, avec celui d'un livret qu'Élie Vinet a composé sur la même matière. Desperiers, comme Voltaire, inimitable bouffon, même dans les questions les plus sérieuses, avait un cachet que personne ne pouvait contrefaire. Le Desperiers du *Cymbalum Mundi* est le Desperiers des *Contes*, et tous deux sont le Desperiers des *Discours*. Pour retrouver quelque chose de cette allure libre et badine, il faut remonter jusqu'à Rabelais, qui était mort en 1557, ou descendre jusqu'à l'auteur inconnu du *Moyen de parvenir*, qui n'était pas encore né. Il se distingue d'ailleurs de l'un et de l'autre, par la vigueur adulte de son style sans pédantisme, sans affectation, sans manière, qui s'affranchit déjà des archaïsmes du premier, qui ne tombe pas encore dans les néologismes du second, et qui a tous les avantages d'une langue faite. Ce qui le caractérise, c'est cette ironie de bon ton, naturelle à un homme qui joint assez d'esprit à beaucoup de savoir pour estimer le savoir lui-même à sa véritable valeur, et qui se joue de son érudition avec la moqueuse gaieté du scepticisme, parce qu'il n'a pas besoin d'être savant pour être quelque chose. C'est, si l'on veut, la fatuité d'un homme du monde qui s'est acquis le droit de railler les pédants par des études plus fortes que les études des pédants, et qui ne se mêle à leurs débats que pour leur en laisser le ridicule. C'est surtout l'instinct du conteur aimable qui fait volontiers rentrer l'historiette jusque dans ses parenthèses, et l'expansion rieuse du philosophe insouciant qui fait consister la sagesse à rire de toutes choses. On mettrait à l'alambic tous les lourds ouvrages de Nicolas Denisot, de Jacques Pelletier et d'Élie Vinet, sans en tirer un atome de l'esprit de Desperiers. La proposition qui leur attribue un des ouvrages de Desperiers ne peut plus être soutenue.

Les *Discours* de Desperiers (qu'on me permette de convertir cette hypothèse en fait) appartiennent à ce genre d'écrits que l'on connaissait alors sous le nom de *Diverses leçons*, et qui aboutirent, sans beaucoup varier dans leur forme, au livre le plus éminent de notre ancienne littérature, les *Essais* de Montaigne. La philosophie sérieuse a moins de part aux *Discours* qu'aux *Essais*, ou plutôt, elle y est déguisée sous une ironie si fière et si railleuse, que bien peu d'esprits pouvaient en pénétrer le mystère. A cela près, c'est un ouvrage d'examen sceptique, plus particulièrement appliqué aux études historiques et littéraires, à la grammaire et à l'archéologie. L'érudition ne s'était jamais montrée aussi spirituelle et aussi aimable que dans ces vingt chapitres, où le savoir d'Henri Estienne est assaisonné de tout le sel attique de Rabelais. L'étymologie, si mal connue alors, y est traitée avec une pénétration exquise ; les traditions héréditaires de ces nombreuses générations de savants, dont l'opinion s'accréditait de siècle en siècle, y sont présentées sous un point de vue moqueur qui en détruit le prestige. Rien ne se rapproche autant, dans les trois grandes époques de notre littérature, du persifflage de Voltaire. Le style même se ressent de cette anticipation sur l'âge de l'esprit français, parvenu à son plus haut degré de raffinement ; il est vif, coulant,

enjoué, toujours pur, jusque dans son affectation badine. J'en citerai pour exemple, et non sans dessein, un passage où il est fait allusion à quelque pédants qui corrigeaient les vers de Térence.

« Puisque nostre langage actuel est sans quantité (je diray quelque jour ce que j'y en trouve, s'il plaist à Dieu), quand nous venons à parler les langages estrangers, nous ne gardons la quantité naturelle desdits langages, que nous n'avons pas naturellement, si nous n'y estudions bien à bon escient, et ne l'apprenons de ceux qui ont naturels tels langages. Voyla pourquoy vous ne trouvés aujourdui homme qui, en parlant, garde ceste quantité en grec et latin, parce qu'il n'y a plus de gens qui parlent naturellement ces langages dont on puisse ouïr la vraye prononciation, et qu'ils ne se trouvent qu'aux livres, qui sont muets, comme sçavés. Quand doncques aujourdui je veus faire un vers latin, je vay voir en Virgile quelle quantité ont les syllabes des mots que je veus mettre en mon vers : autrement, ne puis rien faire, et ne congnois que la première syllabe d'*arma* soit longue et l'autre courte, sinon que Virgile me l'enseigne, ou quelque autre ancien d'authorité. Mais qui a appris à Virgile que telle estoit la quantité de ces deux syllabes? Est-ce point le poëte Lucrèce, ou Enne qu'il lisoit tant, ou quelque autre de devant luy? Non, c'est nature (ne me venés icy sophistiquer sur ce mot de nature, je vous prie), car tout le monde à Romme, hommes, femmes, grans et petis, nobles et vilains, parloient le langage que voyés en Virgile et autres autheurs latins, et prononçoient *arma*, la première syllabe longue, et la seconde courte : et Virgile, incontinant qu'il a esté né, l'a ouï ainsi prononcer à sa nourrice, et estant grand en a ainsi usé pour la mesure de son vers héroïque. Que si quelqu'un doute de ce que je dy, qu'il ailhe lire le troisième livre de l'Orateur de Cicéron, et trouvera vers la fin que si ce grand *Domine*, *alias*, grand *magister* de nostre pays, qui a voulu adroisser un qui a plus d'escus que luy, parloit aujourdui son ramage à Romme, devant les poissonnières qui vendoient les bonnes huistres à Lucule, elles l'appelleroient plus barbare qu'il n'est rébarbatif, quoy qu'il fasse du fin. Et faut que je die icy, que je suis tout estonné de la mervelheuse audace d'un Espagnol, d'un Gaulois, de quelques Alemans et Italiens, qui, en nostre temps, ont osé entreprendre de corriger les vers de Térence. O les grans fols! barbares, qui ne sçavés ni sçaurés jamais prononcer droit la moindre syllabe qui soit en ce latin, osés-vous mettre là la main? J'entens bien que les anciens escrivains ont corrompu et gasté ce pauvre poëte, et trouverois bon à mervelhes qu'il fût rabilhé : mais qui est celui-là qui aujourdui le pourroit faire, et *laudabimus eum?* Lessés cela, quenalhe, et vous allés dormir, ni touchés, profanes, à ces saintes reliques : et s'il y a quelque chose que trouvés bonne à vostre goust, dites-en, faites-en tels livres que voudrés, mais n'y touchés. Car que sçavés-vous si ce langage coulant et commun de Romme ne passoit point des syllabes, que les grans messeres faisaient plus longues et poisantes, comme ils se portaient? Et au contraire, si n'estendoit point quelquefois les courtes? Davantage ne sçavés-vous pas, et mesme par plusieurs lieux de Plaute, qu'on faisoit des solœcismes, des fautes, et la prononciation des paroles sotes et nouvelles, tout ainsi que voyés en nos tant plaisants badinages de France, et ce tout à gardefaite pour faire rire les assistans? Je pren le cas que le comique faisant parler un yvroigne qui chancelle, un cour-

roucé jusques à estre hors de sens, une folete chamberiere d'estrange païs, un vielhard tout blanc, tremblant, aie tout exprès pour le personnage mis ou plus ou moins de temps aus vers, de sorte qu'à ton aulne tu trouves un iambe en un trochaïque, ou un trochœe en un iambique, tu me viendras incontinant faire là du corrigeart, et gaster ce qui estoit bien? Mau de pipe te bire. »

L'Espagnol dont il est question dans cette piquante et judicieuse diatribe, est certainement le Portugais Govea qui enseignait publiquement, à Lyon, pendant les deux dernières années de la vie de Desperiers, le *Terentius pristino splendori restitutus*, publié peu de temps après, et cette circonstance a toute la précision d'une date. Plusieurs autres passages des *Discours* marquent, en effet, qu'ils furent composés à Lyon, et vers la même époque. Mais ce qui les donne incontestablement à Desperiers, je le répète, c'est le style. Il n'y avait plus personne, et il n'y avait personne encore qui écrivît dans ce goût. La singulière dissertation sur *la manière d'entoucher les lucs et guiternes*, si bizarrement annexée à ces mélanges d'histoire et de haute littérature, est une preuve de plus. On sait déjà que cet art, qui était un des divertissements favoris de Desperiers, avait contribué à ses succès. C'était donc à Desperiers qu'il appartenait d'en écrire. Et qui aurait pu le faire avec cette érudition facile et cette gaieté libertine qui le caractérise, si ce n'était Desperiers lui-même? Les savants artistes, qui s'occupent des vicissitudes et des progrès de la facture instrumentale, diraient mieux que moi si Desperiers a contribué, comme je le pense, au perfectionnement de la guitare; ce n'est pas là mon affaire. Ce que j'avais à cœur de démontrer, c'est qu'il a contribué au perfectionnement de la langue, et qu'il est fâcheux qu'une édition complète et bien soignée de ses *OEuvres* ait manqué jusqu'ici à notre bibliothèque classique. On y viendra, peut-être, quand la littérature du siècle, fatiguée de produire pour le lendemain, laissera quelques jours de relâche à nos presses. En attendant, il faut laisser passer les poésies rêveuses, les romans intimes et les feuilletons.

Les *Nouvelles Récréations et joyeux Devis*, de Desperiers, le dernier de ses ouvrages posthumes, dans l'ordre de publication, parurent à Lyon en 1558, petit in-4°, au même instant où paraissait à Paris, par une remarquable coïncidence, l'*Histoire des Amants fortunez*, mise au jour par Pierre Boaistuau, dit Launay. C'est ici la première édition des *Nouvelles* de Marguerite de Valois, mais fort différente de la seconde, publiée par Gruget, en 1559, et par le nombre des contes, et par leur disposition, et par une grande partie des leçons du texte, et par une circonstance bien plus digne encore de considération : c'est que, suivant les expressions de Gruget, « le nom de Marguerite y est obmiz ou celé. » Ceci me paraît s'expliquer très-facilement, et le lecteur sera probablement de mon avis, s'il se rappelle les circonstances dans lesquelles et pour lesquelles ces deux ouvrages furent composés.

J'ai dit que le contes et les nouvelles étaient depuis longtemps un des divertissements habituels des soirées de la haute société française, comme le furent depuis les proverbes et les parades. Tout le monde y contribuait à son tour, et la reine de Navarre y avait certainement contribué comme les autres, dans le cercle brillant qu'elle dominait de toute la hauteur de son rang et de son esprit. Les compositions médiocres ou mauvaises, tolérées par la politesse d'une

cour indulgente, ne vivaient pas au delà des bornes de la veillée; les autres se conservaient, au contraire, avec soin, et devenaient peu à peu les matériaux d'un livre qui n'avait plus besoin que d'être revu par un secrétaire intelligent. L'ajustement de ce travail à un cadre dans la manière de Boccace était aussi, sans doute, du ressort de la rédaction définitive. Il est parfaitement évident pour moi que l'*Heptaméron* ne s'est pas formé autrement. Qu'est-ce donc que l'*Heptaméron*, sinon un recueil de contes et de nouvelles lus chez la reine de Navarre par les beaux esprits de son temps, c'est-à-dire par Pelletier, par Denisot, et surtout par Bonaventure Desperiers lui-même, qu'il est si facile d'y reconnaître? Marguerite n'y est pas méconnaissable non plus, car elle avait son style à elle, comme tous les écrivains de cette époque naïve et créatrice, où les génies les moins heureux imprimaient cependant un sceau particulier à leurs paroles. Le style de Marguerite n'était pas des meilleurs, il s'en faut de beaucoup. Il est généralement lâche, diffus et embarrassé, tirant à la manière et au précieux, quand il n'est pas tendu, lourd et mystique. Rien ne diffère davantage du style abondant, facile, énergique, pittoresque et original de Desperiers, qui ne peut se confondre avec aucun autre, dans la période à laquelle il appartient, et qu'aucun autre n'a surpassé depuis. Les contes nombreux de l'*Heptaméron* qui portent ce caractère sont donc l'ouvrage de Desperiers, et la propriété ne lui en serait pas plus assurée, s'il les avait signés un à un, au lieu d'abandonner leur fortune aux volontés de sa royale maîtresse. Je regrette profondément qu'un homme de la portée d'esprit de La Monnoye n'ait pas constaté cette différence ou consacré cette restitution par quelques apostilles manuscrites à la marge d'une édition ancienne; mais tout lecteur qui aura fait une étude attentive des autres écrits de Desperiers saura bien le retrouver dans celui-ci. Il n'y a pas moyen de s'y tromper.

La parfaite mesure de bienséance qui existait au moment où nous parlons dans le monde littéraire, comme dans tout le reste du monde social, ne permettait pas aux amis de Desperiers de publier les *Contes* que l'*Heptaméron* n'avait pas recueillis, tant que l'*Heptaméron* n'avait pas paru. L'hommage de la collection entière était bien dû à Marguerite, puisque ses principaux auteurs étaient ses *domestiques* ou ses amis, titres qui se confondaient alors, jusqu'à un certain point, dans le sens comme dans l'étymologie, mais dont notre aristocratie bourgeoise n'a pas compris les rapports. Il fallait donc que les éditeurs de Marguerite et les éditeurs de Desperiers s'entendissent avant tout sur la composition de leur recueil respectif, et c'est apparemment pour cela que Pelletier venait conférer à Paris avec Boaistuau, quand Denisot fut mort; les contes qui furent écartés ou repoussés, quelques-uns pour leur brièveté, quelques autres pour leur licence, un certain nombre parce qu'ils ne pouvaient s'assortir au caractère convenu de l'interlocuteur, et le plus grand nombre, peut-être parce qu'ils avaient perdu le piquant de l'anecdote et le sel de la nouveauté, furent renvoyés aux *Nouvelles Récréations et Joyeux Devis*, où ils ne figurent pas mal. Quant aux droits de l'auteur, Pelletier, qui avait, dit-on, pris assez de part à cette œuvre libre et facile pour revendiquer une partie de son succès, n'hésita pas à en faire honneur à son ami et à son maître, Bonaventure Desperiers, qui était mort depuis vingt ans; et nous ne savons que par des inductions

dont je vais m'occuper tout de suite que Pelletier et Denisot ont quelque chose à réclamer dans l'ouvrage. C'était là le véritable siècle d'or de la probité littéraire, et nos associations fiscales et tracassières le rendront de plus en plus regrettable. Il est horrible de penser qu'il a fallu, dans le code sacré de la république des lettres, des mesures préventives contre le vol.

Je suis loin toutefois de penser, comme La Monnoye, que cette coopération de Pelletier et de Denisot ait été fort considérable. Plus j'ai relu les *Contes* de Desperiers, plus j'y ai trouvé de simultanéité dans la forme, dans les tours, dans le mouvement du style. Quoiqu'il y ait des exemples nombreux, dans les lettres comme dans les arts, de cette aptitude à l'imitation, je ne l'accorde pas sans regret, et surtout sans réserve, à Pelletier et à Denisot, qui n'ont jamais eu le bonheur de ressembler à Desperiers, si ce n'est dans les écrits de Desperiers où l'on veut qu'ils aient pris part. Je conviens très-volontiers cependant que Desperiers, mort avant 1544, et selon moi en 1539, n'a pas pu parler de la mort du président Lizet, décédé en 1554 (nouvelle XIX), et de celle de René du Bellay, évêque du Mans, qui ne cessa de vivre qu'en 1556 (nouvelle XXIX). Il en est de même de deux ou trois faits pareils que La Monnoye a recueillis avant moi, et probablement de quelques autres qui nous ont échappé à tous deux. Mais qu'est-ce que cela prouve? Ces phrases : *naguères décédé, décédé évesque du Mans*, etc., ne sont autre chose que des incises qu'un éditeur soigneux laisse volontiers tomber dans son texte pour en certifier l'authenticité ou pour en rafraîchir la date. Il ne serait même pas étonnant que les noms propres auxquels Desperiers aime à rattacher ses historiettes eussent été souvent remplacés par des noms plus récents, plus populaires, plus capables de prêter ce qu'on appelle aujourd'hui un intérêt piquant d'*actualité* aux jolis récits du conteur. L'auteur même qui publierait son ouvrage après l'avoir gardé vingt ans en portefeuille, ne négligerait pas ce moyen facile de le rajeunir, et il est tout simple que l'éditeur de Desperiers s'en soit avisé; car à son défaut, l'idée en serait venue au libraire. Laissons donc à Denisot et à Pelletier, puisqu'on en est convenu, l'honneur d'une collaboration modeste dans les ouvrages de leur maître, mais gardons-nous bien de pousser cette concession trop loin. Si Pelletier et Denisot avaient pu s'élever quelque part à la hauteur du talent de Desperiers, ils n'auraient pas caché cette brillante faculté dans les *Contes* et dans les *Discours* de Desperiers, eux qui ont vécu assez longtemps pour le manifester dans leurs livres, et qui ont fait malheureusement assez de livres pour nous donner toute leur mesure. Il n'y a qu'un Rabelais, qu'un Marot, qu'un Montaigne, qu'un Desperiers dans un siècle. Des Denisot et des Pelletier, il y en a mille.

Ce que l'on conclurait de tout ceci, à supposer que l'on voulût bien en conclure quelque chose, c'est que Desperiers est le véritable et presque le seul auteur de l'*Heptaméron*, comme des *Nouvelles Récréations*. Je ne fais pas difficulté d'avancer que je n'en doute pas, et que je partage complétement l'opinion de Boaistuau, qui n'a pas eu d'autre motif pour *obmettre* et *celer* le nom de la reine de Navarre. La restitution de ce nom, faite par Gruget, ne me paraît qu'un hommage de courtisan; mais je suis très-loin de penser qu'il faut effacer le nom de Marguerite du titre de l'*Heptaméron* pour rendre à Despe-

riers ce délicieux ouvrage. L'*Heptaméron* appartient à la spirituelle et savante princesse sous les auspices de laquelle il fut écrit. Il lui appartient *par droit de suzeraineté*, comme les *Cent Nouvelles* appartiennent à Louis XI, qui n'en a pas composé une seule. Un souverain qui aime les lettres, qui appelle autour de lui ceux qui les cultivent, et qui jouit de leurs travaux en les couvrant d'une faveur intelligente, mérite bien ses droits d'auteur dans les chefs-d'œuvre de son siècle. Je comprendrais à merveille qu'une édition du plus parfait de tous les théâtres du monde fût mise au jour sous ce titre singulier : *OEuvres de Molière et de Louis XIV*, car cela serait juste et vrai. Cette grande et utile influence des rois sur la civilisation des sociétés par les lettres est d'ailleurs fort passée de mode, et il ne faut pas décourager ceux qui seraient tentés de la remettre en honneur.

Il ne me reste plus que quelques mots à dire. Pourquoi Desperiers n'est-il pas plus connu? Pourquoi s'est-il passé trois siècles entre le jour de sa mort et le jour où paraît sa première biographie? Pourquoi ce charmant écrivain n'a-t-il jamais eu l'avantage si vulgaire et si sottement prodigué d'une édition complète? Les Italiens ont par douzaines des *quinquecentistes* illustres, et ils les réimpriment tous les mois. Nous en avons cinq qu'on ne lit plus ou qu'on ne lit guère, et il en est deux dont personne n'a jamais vu tous les ouvrages. Pour se former une collection bien entière des petits chefs-d'œuvre de Desperiers, il faut la patience d'un bouquiniste et la fortune d'un agent de change. Dieu me garde de désapprouver la promiscuité presque fastidieuse des éditions de ces vieux romanciers dont Villon *débrouilla l'art confus*, et qui surchargent aujourd'hui de leurs somptueuses réimpressions les brillantes tablettes de Crozet et de Techener; mais pourquoi Desperiers, qui est un de nos excellents textes de langue, manque-t-il à toutes les bibliothèques? Pourquoi en est-il de même de ces beaux livres français d'Henri Estienne, qui auraient déjà cessé d'exister, si ses presses, ses types et ses papiers n'avaient pas mieux valu que les nôtres? Voilà des questions qui méritent d'être approfondies avec soin, et je les soumettrai hardiment à la librairie lettrée.... quand elle nous sera revenue.

CH. NODIER.

# LETTRES

SUR

# LA NATURE ET LES CONDITIONS

## DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

## EN FRANCE (1).

A UN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

## IV.

Quand on a présidé, monsieur, comme vous le fîtes souvent, des *meetings* réformistes, et qu'on réclame chaque jour au parlement des garanties nouvelles pour le nombreux corps électoral créé par le bill de 1832, on peut s'étonner qu'un chiffre inférieur de plus des deux tiers à celui de la Grande-Bretagne suffise aux besoins comme aux vœux de la France. Comment méconnaître pourtant l'apathie du pays pour une question que des passions diverses se sont si vainement efforcées de rendre brûlante ? Cette indifférence, je l'ai déjà constatée; aussi dois-je m'attacher aujourd'hui à vous la faire comprendre, en devançant par cette discussion des débats inévitables et prochains.

La chambre ne peut, en effet, manquer d'être bientôt saisie de cette grande thèse de la réforme. L'opposition n'avait pas, depuis quelques mois, assez avancé ses affaires par son silence, pour ne pas essayer de les faire marcher

(1) Voyez les livraisons du 30 septembre, des 15 et 31 octobre.

un peu plus vite par sa parole. Dans l'impossibilité de s'adresser en ce moment aux passions vives du pays, elle a été conduite à embrasser une question d'un grand poids par elle-même, en même temps que peu susceptible d'une solution immédiate : thème précieux, qui, d'une part, permet de développer de libérales théories, sans interdire de l'autre et les ajournements à long terme et les transactions avec le pouvoir, si celui-ci met l'opposition dans le cas de se montrer gouvernementale. Le moment est donc venu de réparer envers les signataires des pétitions électorales les longs oublis de la dernière session, et voici la législature mise en demeure de se prononcer sur des projets qui perdent malheureusement en puissance sur l'opinion ce qu'il gagnent en variété. Une idée politique ne s'impose que sous condition d'être simple, et lorsqu'au lieu de rallier les esprits à une formule unique et populaire, elle engendre de nombreux systèmes et détermine des divisions plus profondes, on peut douter de sa force comme de son avenir.

Vous me permettrez, monsieur, à raison du calme au sein duquel les théories électorales semblent cette fois devoir se débattre, de commencer par étudier le principe de la représentation dans ses manifestations successives. L'impatience du pays ne me pressant pas de conclure, je voudrais, avant de vous soumettre des vues que vous taxerez peut-être de hardiesse, caractériser les phases principales traversées par une idée qui résume en elle seule l'histoire et la législation des peuples libres.

Je dois commencer par les Grecs et les Romains, dont vous n'exigez pas qu'on vous délivre.

Les sociétés antiques reposent à leur berceau sur une base sacrée. L'esprit de caste y parque les hommes entre des barrières infranchissables; le sol s'y divise selon des proportions mystiques, et les lois tirent leur origine et leur sanction de faits supérieurs aux volontés des peuples. La personnalité humaine semble d'abord enveloppée dans le réseau de ces institutions formidables qui unissent la terre au ciel, et remontent jusqu'à lui comme à leur source. Peu à peu cependant cette personnalité se dégage; le reflet des temps divins devient plus pâle, les lois perdent leur mystérieux caractère, et les sociétés s'organisent suivant un mécanisme auquel l'altération des primitives croyances ne laisse bientôt plus d'autre force que la sienne propre. Le classement de Solon marque à Athènes cette période qu'ouvre à Rome celui de Servius Tullius. La richesse devient la mesure des droits politiques, et la timocratie est fondée. Cependant une seconde lutte succède bientôt à la première; le gouvernement du cens, qui a triomphé des influences patriciennes et des traditions héroïques, est vaincu lui-même par la démocratie, et la suite des temps le voit se noyer en Grèce dans une loquacité vénale, ou s'abîmer à Rome sous la tyrannie impériale.

Si les sociétés chrétiennes étaient emprisonnées dans le cercle d'airain tracé par Vico autour des sociétés antiques, nous devrions sans doute lire aussi dans le passé le redoutable arrêt de nos destinées. Après avoir épuisé, comme elles, et la séve des institutions paternelles et les ressources d'un organisme habile et compliqué, nous semblons toucher à l'instant qui leur fut si funeste. Mais comme moi, monsieur, vous croyez que c'est au sein des ruines et dans l'im-

puissance constatée de la raison humaine que le christianisme, ce sens nouveau de l'humanité, développe sa force transformatrice; et c'est d'un verbe plus puissant que la parole politique que vous attendez ce mot de l'avenir qui relèvera l'intelligence dans ses chutes, le monde moral dans ses abaissements, en ranimant au cœur des nations la vie défaillante et comme éteinte.

L'un des faits constitutifs du monde antique, la conquête, domine à l'origine du monde moderne, sous des formes sinon plus impitoyables encore, du moins plus universelles. Les vainqueurs assujettissent les vaincus par la loi, comme ils l'ont fait d'abord par la force, et le sol dont ils s'emparent devient le gage en même temps que le signe légal de leur prééminence. La terre possédée par eux se revêt en quelque sorte de leur noblesse et de leur fierté; à elle se rattachent tous les droits, sur elle seule repose l'économie de la société tout entière. La terre règne, administre, combat et juge, car la loi des fiefs engendre et mesure tous les devoirs, toutes les obligations civiles et militaires. Elle régit tout, depuis la succession à la couronne jusqu'à la distribution de la justice dans les plus obscurs hameaux. Mais ces magnifiques prérogatives n'appartiennent qu'à la terre délimitée par l'épée du vainqueur, et à laquelle il a imprimé le sceau de sa supériorité native. Si quelques lambeaux s'échappent de ses mains, si des propriétés nouvelles se forment en dehors du droit féodal, ces terres de roture voient vainement mûrir la vigne au penchant de leurs côteaux, ou des gerbes abondantes dorer leurs plaines; elles ne tiennent pas à cette chaîne immense dont le trône lui-même n'est que le premier anneau; elles n'ont dès lors aucun droit politique, aucune part à la souveraineté, aucun titre à la représentation.

Dans ces sociétés si fortement ancrées au sol, l'homme n'a de valeur qu'autant qu'il en est l'héréditaire représentant. Hors de là, son individualité s'abîme au sein de corporations puissantes, comme la pierre inconnue dans les fondements d'un vaste édifice. L'art, la pensée, l'industrie, toutes les manifestations de la pensée, se modèlent d'après un type sacré; et le corps de la chrétienté est édifié lui-même, selon les principes qui président aux superbes et innombrables constructions épanouies à sa surface.

Mais la suite des âges a déjà ébranlé cette œuvre colossale. La terre ilote résiste à la terre souveraine. Des capitaux se créent, des intérêts se forment, des existence s'élèvent, qui, ne trouvant pas leur place dans cette organisation, s'efforcent à tout prix de la prendre. Une conquête nouvelle s'organise donc au sein de la première, et pour ainsi dire contre elle; le donjon de la commune s'élève en face du donjon seigneurial; partout l'on achète la liberté, ici au prix de l'or, là au prix du sang, et un tiers ordre est créé, qui, s'appuyant sur la royauté, dont il sert les intérêts contre de communs adversaires, se fait ouvrir par elle la porte des états de la nation. Pour celui-ci, comme pour les ordres privilégiés, le droit n'est sorti que du fait, et dans l'organisation politique qui résulte de cette double conquête, ils sont plutôt coexistants qu'associés.

Cependant l'intelligence, plus libre dans ses allures, s'attache à systématiser les faits fournis par le cours des siècles, et bientôt elle revendique comme un droit naturel ce qui, dans l'origine, offrit un tout autre caractère. A mesure

que la société du moyen âge se montre plus impuissante à contenir ces hardiesses de l'esprit novateur, ces élans de la conception individuelle, la foi publique s'ébranle, et dans les bases de l'ordre politique, et dans son mécanisme, et dans son génie. L'étude de l'antique classique vient hâter cette décomposition de toutes parts imminente. Pendant que les disciples du droit romain substituent l'autorité des textes et l'arme du raisonnement à la puissance de ces coutumes qui jusqu'alors avaient été la seule source comme la seule règle des transactions civiles, Machiavel commente l'histoire des républiques anciennes dans un sens tout expérimental. Il en discute les annales comme des faits contemporains, et son esprit, en revêtant l'histoire de l'antiquité d'un caractère exclusivement politique, devient, pour une société qui doute d'elle-même, un dissolvant redoutable. Après ses héros et ses législateurs-pontifes, la Grèce avait vu naître Aristote : le monde moderne eut à son tour les philosophes de l'induction, de l'observation et de la logique. Venus aux jours du scepticisme, voisins du jour des ruines, voyant la tradition leur échapper, et ne s'appuyant que sur eux-mêmes, ceux-ci s'attachèrent, à l'exemple du Stagyrite, à concevoir la politique comme une science de déductions rigoureuses, s'appuyant sur les faits fournis par l'expérience. Ainsi fit Grotius pour l'ensemble du droit public; ainsi firent successivement Locke, Montesquieu, Rousseau, qui partirent de la même base, mais en considérant l'ensemble des idées et des phénomènes de deux points de vue très-divers.

Quoique tous fussent sans foi dans le passé, et n'admissent dans leurs combinaisons aucun fait qui ne pût rendre incessamment raison de lui-même, deux tendances dominèrent dès-lors les études politiques. Avec Montesquieu et l'école anglaise, les uns s'attachèrent à organiser les sociétés d'après le balancement des intérêts, en se préoccupant plus du mécanisme que des principes; avec Locke, Rousseau et l'école américaine, les autres visèrent surtout à donner pleine satisfaction aux principes, et firent passer les exigences de la logique avant celles de l'organisation constitutionnelle, moins inquiets de froisser des intérêts que de contrarier des idées. Notre assemblée constituante a constamment reproduit ces deux formes opposées de la pensée du XVIIIe siècle, qui se sont réfléchies dans tous ses travaux comme dans toutes ses luttes, et l'on pourrait la définir un champ clos où *l'Esprit des Lois* a fini par succomber sous les coups du *Contrat social*.

Il est curieux, monsieur, à la veille du jour où la société contemporaine allait s'inaugurer avec tant d'éclat et de violence, de trouver comme le testament des siècles dans l'acte même qui ouvrit légalement le cours de notre révolution. Je ne sais rien de plus saisissant que de relire ce règlement royal pour l'élection des membres des états généraux, donné à Versailles le 24 janvier 1789, à six mois de la prise de la Bastille, à si peu de distance de la nuit du 4 août et de la constitution de 91.

Vous y voyez les baillis et sénéchaux recevant charge d'assigner les évêques, abbés, chapitres, corps et communautés ecclésiastiques réguliers et séculiers des deux sexes (1), tous les nobles possédant fief, chacun au principal manoir

(1) Article 9.

de leur bénéfice (1), à l'effet de comparaître à l'assemblée du bailliage, avec les mineurs, femmes ou veuves également possédant fief, mandés dans la personne d'un procureur pris dans l'ordre de la noblesse (2); puis, vous apprenez en quelle forme se réunissent en leur ville, bourg ou paroisse, les habitants composant le tiers état du royaume, les corporations d'arts libéraux, devant, dans cette réunion préparatoire, choisir un électeur à raison de cent individus (3), les corporations d'arts et métiers, celles des négociants, armateurs et autres, devant en nommer deux pour le même nombre ; vous voyez enfin ces délégués se réunir (4) pour rédiger ensemble le cahier de leurs griefs et doléances, et nommer leurs mandataires aux états généraux, le clergé et la noblesse par une élection directe, le tiers état par une élection à deux ou trois degrés, selon les circonstances.

Des hommes de la génération présente ont répondu à cette sommation solennelle, le dernier acte de souveraineté que la société de nos pères ait exercé en France; et cependant sous quelles formes étranges et vagues doit leur apparaître depuis longtemps ce souvenir d'un monde évanoui ! Rendez grâce à la Providence, monsieur, de n'avoir pas eu, comme nous, à sauter à pieds joints d'une civilisation dans une autre, de n'avoir pas vu la foudre entr'ouvrir soudain un abîme entre le monde où vous vivez et celui où vécurent vos pères. L'Angleterre a suivi les progrès des siècles, sans répudier la religion des âges. La France, au contraire, ne pouvant, par la fatalité des circonstances, arracher aux ruines écroulées autour d'elle, ni un enseignement ni un débris, dut improviser, comme un dithyrambe, l'œuvre entière de ses mœurs et de ses lois.

Deux idées dominaient seules alors cette scène de confusion, l'unité nationale et l'égalité des races humaines. Cette égalité n'allait pas, dans la pensée primitive de la révolution française, ainsi que je l'ai déjà établi, jusqu'à vouloir effacer les distinctions accidentelles ou natives entre les hommes; mais elle imposait la difficile condition d'une organisation entièrement nouvelle. La fortune territoriale se présenta d'abord comme l'une des bases les plus naturelles de cette hiérarchie. Il va sans dire que dans cette théorie la propriété n'apparut plus avec le caractère emprunté au droit féodal, selon lequel la qualité de la terre régissait et dominait celle de la personne. Le cens électoral ne fut pour la constituante, aussi bien que pour toutes les assemblées qui l'ont suivie, qu'une présomption légale d'attachement à l'ordre public, en même temps que le gage, sinon constant, du moins habituel, d'une éducation plus libérale.

Cependant, quelque mesure qu'on apportât dans son application, une telle garantie ne pouvait être acceptée par les théoriciens démagogues, qui de l'égalité naturelle des races prétendaient inférer l'égalité absolue de toutes les unités humaines. Les deux doctrines que j'ai déjà eu l'occasion de désigner sous le titre de démocratique et de bourgeoise, luttèrent donc corps à corps au sein de

(1) Art. 12.
(2) Art. 20.
(3) Art. 26.
(4) Art. 30 et suiv.

la constituante, et sa loi électorale porta l'empreinte des oscillations entre lesquelles cette assemblée fut constamment balottée.

La constitution de 91 ne fit, aux traditions de l'ancien gouvernement, qu'un seul emprunt, l'élection indirecte. Elle décréta que, pour former l'assemblée nationale, les citoyens se réuniraient, tous les deux ans, en assemblées primaires (1), composées de tout Français âgé de vingt-cinq ans, non serviteur à gages, et payant une contribution directe au moins égale à la valeur de trois journées de travail. Les assemblées primaires nommaient des électeurs en proportion du nombre des citoyens actifs domiciliés dans la ville ou le canton, et ces électeurs devaient joindre, aux qualités requises pour être citoyen actif, la possession d'un bien évalué, sur les rôles, à un revenu égal à la valeur de deux cents journées de travail. Enfin, les mandats impératifs étaient proscrits (2), et le principe de la représentation selon le droit politique moderne, posé dans toute sa pureté.

La convention où triompha l'idée du nivellement absolu des êtres, et où cette idée toute moderne se drapa dans quelques lambeaux de l'antiquité républicaine, conçut tout autrement que la constituante et le droit électoral et celui des mandataires élus. D'après la constitution de 93, le premier de ces droits appartint à tout individu né sur le territoire de la république; le second se trouva fort restreint par la souveraineté populaire, s'exerçant directement elle-même pour la sanction de toutes les lois, aussi bien que par l'institution d'un grand jury national, élu par la nation, avec l'étrange attribution de juger ses représentants.

« C'est toujours à la dernière limite, disait le rapporteur de ce projet de constitution (3), que nous nous sommes attachés à saisir les droits de l'humanité. Si quelquefois nous nous sommes vus forcés de renoncer à cette sévérité de théorie, c'est qu'alors la possibilité n'y était plus..... Nous avons rétabli, sur la représentation nationale, une grande vérité : les lois devront être proposées à la sanction du peuple, et le gouvernement français ne sera représentatif que dans les choses que le peuple ne pourra pas faire lui-même..... Le code dont nous sommes débarrassés pour jamais attribuait une odieuse préférence à des citoyens nommés *actifs*, souvenir qui n'est plus que du domaine de l'histoire, qui sera forcée de le raconter en rougissant..... Qui de nous n'a pas été souvent frappé d'une des plus coupables réticences de cette constitution odieuse? Les fonctionnaires publics sont responsables, et les premiers mandataires du peuple ne le sont pas encore! nulle réclamation, nul jugement, ne peuvent les atteindre; on eût rougi de dire qu'ils seraient impunis, on les a appelés inviolables! Ainsi les anciens consacraient un empereur pour le légitimer! La plus profonde des injustices, la plus écrasante des tyrannies nous a saisis d'effroi; nous en avons cherché le remède dans la formation d'un grand jury national, tribunal consolateur, créé par le peuple dans la même forme et à la même heure qu'il nomme ses représentants : auguste asile de la liberté,

(1) Constitution de 1791, tit. III, sect. II.
(2) Sect. III, VII.
(3) Hérault de Séchelles.

où nulle vexation ne serait pardonnée. Il nous a paru grand et moral de vous inviter à déposer, dans le lieu de vos séances, l'urne qui contiendra les noms des réparateurs de l'outrage, afin que chacun de nous craigne sans cesse de les voir sortir. »

Vous me saurez quelque gré, je gage, de cet échantillon de la philosophie conventionnelle. Ne sentez-vous pas là se débattre confusément et les théories de Rousseau et les souvenirs de Plutarque? Pour la convention, les nations chrétiennes ont reculé de deux mille ans, et de grands et vieux empires doivent remonter le cours des siècles pour reprendre, sans jeunesse et sans poésie, cette existence en plein soleil des petites communautés helléniques! Ainsi, la bêtise se mêle au plagiat, et l'on arrive à comprendre la lettre monumentale, adressée par le même homme au conservateur de la bibliothèque nationale : *Chargé de préparer, pour lundi prochain, un plan de constitution, je te prie de me procurer sur-le-champ les lois de Minos, dont j'ai un besoin urgent*, etc.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce rapport flétrit, comme olygarchique et infâme, l'élection à deux degrés. Dès qu'on transformait la France en un vaste forum, l'élection devait être directe, et tout autre mode ne pouvait même être compris.

La constitution de l'an III, sortie de la réaction thermidorienne, remit en vigueur, à quelques détails près, le mode électoral de 91. Elle rétablit les assemblées primaires et les assemblées électorales, en imposant aux électeurs l'obligation de posséder un bien d'un revenu de cent à deux cents journées de travail, selon les localités (1).

Ainsi, l'élection indirecte triomphait tout d'abord, comme un gage précieux donné à l'ordre public, comme un premier principe de sécurité rendu à la société bouleversée jusqu'aux abîmes. Depuis cette époque, elle a toujours conservé ce caractère. Lorsque les pouvoirs se sont vus faibles, ils l'ont constamment invoquée comme un moyen de salut, pendant que les partis ont demandé à l'élection directe des choix que ce mode leur donna toujours plus de chances de dominer. Comment ne pas voir, en effet, que l'élection directe réfléchit d'une manière à la fois plus souveraine et plus vive, et les soudainetés de la pensée publique, et les capricieuses impressions de la presse, tout ce qui fait prévaloir la partie ardente et mobile de l'opinion contre sa partie fixe et réfléchie?

C'est surtout pour le tempérament français que l'élection indirecte semble avoir été conçue. Il en est de ce mode comme de la division du pouvoir législatif en deux branches : c'est une réserve prise contre l'impétuosité du premier mouvement, un refuge pour la conscience publique recueillie dans l'accomplissement de ses devoirs. Quoi, d'ailleurs, de plus logique qu'un tel système dans un pays où les lumières, aussi bien que la propriété, sont inégalement réparties dans la classe nombreuse qui les possède, et sous un droit public qui aspire à dispenser à chacun selon la mesure de sa force? L'établissement de degrés dans la concession des droits politiques, degrés correspondant à ceux

(1) Art. 30 et suiv.

qui résultent des diverses garanties sociales, est le seul système qui permette d'étendre la franchise élective sans absurdité dans la théorie et sans danger dans la pratique. En repoussant ce mode, on est forcément conduit à circonscrire le chiffre du corps électoral, afin de le laisser moins au-dessous de sa décisive et redoutable mission. Lorsque, dans l'état actuel des mœurs et des intérêts, on réclame en même temps et des électeurs nombreux et des élections directes, on donne à penser ou qu'on n'embrasse pas l'effrayante étendue d'un mandat qui résume dans un nom propre les plus ardus problèmes du temps, ou qu'on tient peu à ce qu'il soit rempli par des hommes en mesure de le comprendre; on fait preuve, ou d'une médiocre intelligence politique, ou d'un cynisme difficile à qualifier.

Je reviendrai bientôt, monsieur, sur cette question capitale; mais il est nécessaire, pour la mettre dans tout son jour, de montrer, en continuant la rapide exposition des faits, comment l'opinion publique s'est trouvée conduite, en France, à repousser l'élection à deux degrés, et à la juger avec une rigueur qu'elle ne méritait pas par elle-même.

Bonaparte, en élevant l'édifice de sa fortune politique, n'était pas homme à repousser la garantie que lui avait léguée la législation du Directoire. La constitution de l'an VIII établit trois degrés d'élection, déterminés par la liste de *confiance*, la liste départementale et la liste nationale. La première, devant contenir environ cinq cent mille noms, était composée d'un nombre égal au dixième de celui des habitants de l'arrondissement communal; la seconde était formée par les citoyens portés à la liste communale, chargés d'élire un dixième d'entre eux; enfin, la liste nationale était formée par les membres inscrits à la liste du département, dans la même proportion d'un dixième (1). Sur ces listes devaient être choisis les fonctionnaires communaux et départementaux et les membres de la représentation nationale, c'est-à-dire ceux du tribunat et du corps législatif.

Mais c'est ici qu'éclate, dans toute son ironie, l'insolence de la victoire et le mépris pour un ennemi terrassé. Ces tribuns débonnaires et ces représentants sans parole étaient nommés par le sénat (2), chargé seul d'appeler à la vie politique les notabilités des départements, avec lesquels il était sans nul rapport, et de résumer, au sein de sa servilité dorée, tout le mouvement de l'opinion publique. Si les pouvoirs faibles sont condamnés à n'être pas sincères, la vérité devrait être du moins l'éclatant attribut des pouvoirs forts : c'est en méconnaissant ce devoir de sa position et de son génie que Napoléon démoralisa la France et tua l'esprit politique. Il fit douter de la liberté, en la montrant emprisonnée dans le ridicule cortége d'institutions impuissantes. Pas un atome d'esprit public n'anima à aucun de leurs degrés ces assemblées prétentues représentatives; et si, pour la confection des listes nationales, un petit nombre d'électeurs consentirent à se présenter, leur présence n'était due qu'aux instances des concurrents pour le prix annuel de 10,000 fr., affecté par le despotisme à une silencieuse obséquiosité.

(1) Constitution de l'an VIII, tit. Ier, art. 6-7.
(2) Tit. II, art. 20.

Cette parodie d'institutions libres rendue plus dérisoire et plus complète par les divers sénatus-consultes organiques publiés sous le consulat et l'empire, ne put manquer de porter à l'élection indirecte une atteinte dont il lui sera bien difficile de se relever. On ne comprit plus le droit électoral à moins d'une action immédiate et décisive exercée sans intermédiaire jusqu'au centre même du pouvoir. On sait, depuis longtemps, que l'une des plus funestes conséquences du despotisme comme de l'anarchie est de déterminer des réactions qui trop souvent dépassent le but sans l'atteindre.

Sitôt que la chute du gouvernement impérial eut préparé les esprits à l'établissement de la monarchie constitutionnelle, la pensée publique se porta vivement sur le système électoral, et elle ne se déclara satisfaite qu'en pratiquant le contre-pied de ce qui avait si longtemps lassé la dignité pour ne pas dire la probité du pays. L'irrésistible entraînement de l'opinion vers l'élection directe força le sens de la Charte de 1814, dont le texte portait seulement, que « pour *concourir* à l'élection des membres de la chambre des députés, il fallait être âgé de trente ans, et payer 300 francs de contributions directes (1). »

Cette interprétation devint plus populaire encore lorsqu'on vit les hommes de l'ancien régime essayer de relever, au profit de leurs doctrines et de leur influence, le système de l'élection à plusieurs degrés. C'était là, sans nul doute, une illusion gratuite dont le temps n'aurait pas tardé à faire justice. Sous quelque ciel que vous transplantiez un arbre, de quelque suc que vous nourrissiez ses racines, vous ne verrez point des fruits étrangers pendre à ses rameaux, il ne mentira jamais à la loi de sa création. En vain l'ardente majorité de 1815, en vain l'école qui voudrait aujourd'hui continuer ses traditions en les badigeonnant d'un libéralisme de contrebande, auraient-elles demandé à la nation de répudier les faits et les principes de 89; l'élection graduée n'aurait pas donné à cette époque et donnerait bien moins encore aujourd'hui les résultats qu'on affectait d'en attendre. Les cent jours avaient dû provoquer une réaction temporaire; mais espérer, par un mécanisme électoral quelconque, escamoter une majorité contraire à la pensée de la France, c'était là une de ces illusions qu'il est étrange de voir se maintenir encore dans quelques esprits. Les deux degrés n'auraient pas ranimé une foi éteinte, ce système n'aurait pas créé des influences qui, si elles existaient, n'en auraient aucun besoin; on peut croire seulement qu'appliqué par la restauration dans un esprit intelligent et libéral, il aurait contribué à détourner le péril qui sortit pour elle, et des choix menaçants amenés par la législation de 1817, et de la réaction dangereuse qui suivit ces choix eux-mêmes et que ceux-ci parurent justifier.

La loi du 5 février 1817, qui réunissait dans un seul collége départemental tous les électeurs à 300 francs, fut saluée par les classes moyennes comme leur triomphe définitif et le gage assuré de leur avénement politique. Vous savez assez que ce n'est point en cela que je la blâme; mais en même temps qu'elle asseyait sa prépondérance, la bourgeoisie n'eût-elle pas sagement agi dans l'intérêt de cette prépondérance même, en prenant certaines précautions con-

(1) Art. 40.

tre ses propres entraînements, en ne mettant pas sur un coup de dé son avenir et celui de la France tout entière? C'est ici qu'il est permis de douter de la pénétration politique des esprits absolus qui n'admirent au principe de la loi de 1817 ni une objection, ni une réserve; c'est ici qu'on peut croire que les classes moyennes furent plus habiles à vaincre qu'à organiser leur victoire.

Vous vous rappelez quels résultats sortirent de l'application de cette loi fameuse, résultats tels que, deux années après sa promulgation, ses auteurs eux-mêmes en imploraient le changement comme condition essentielle du maintien de la monarchie. J'admets de grand cœur que de telles alarmes furent exagérées; mais qui oserait contester qu'elles ne fussent sincères dans les plus pures consciences, dans les intelligences les plus élevées? Quels amis de la royauté de 1830 ne trembleraient s'ils la voyaient jamais en butte à des tendances analogues à celles que manifestait devant la royauté de 1814 le mouvement électoral de 1819? Pense-t-on qu'il y eût habileté et prudence à compromettre ainsi la nation avec elle-même, à la livrer toute haletante à ses inspirations les plus irréfléchies, à ses entraînements les plus passionnés? Croit-on s'être fait une glorieuse place dans l'histoire parce qu'on a mis la royauté de cette époque dans le cas d'user de toutes ses ressources, de faire appel à tous les dévouements, à tous les souvenirs, à toutes les inquiétudes, parce qu'on a provoqué par son imprévoyance la réaction qui bientôt après porta la droite aux affaires?

Je pose le problème sans le résoudre, et me borne à rappeler sous quelles impressions toujours soudaines et parfois contradictoires fonctionna la législation électorale que la France avait appris à considérer comme le *palladium* de tous ses droits. Pour parer à des dangers que ne contestait pas la loyauté de l'opposition, des combinaisons nombreuses furent essayées (1); elles aboutirent au double vote, système impopulaire et bâtard qui maintenait l'élection directe à laquelle le ministère avait vainement essayé d'échapper. Or telle est la puissance de cet instrument, telle est surtout en ce pays la domination exercée par les circonstances sur l'opinion publique, que le même corps électoral qui, après les monarchiques triomphes d'Espagne, avait donné à l'extrême

(1) Selon le premier projet, présenté en 1820, 258 députés devaient être nommés par les colléges d'arrondissement, et 172 par les colléges de département, formés de 100 à 600 électeurs, payant 1,000 francs de contributions, et choisis eux-mêmes par les colléges d'arrondissement à la majorité des suffrages (art. 1 et 2). Ce projet, sur lequel la discussion parlementaire ne s'ouvrit pas, introduisait aussi le principe du vote public, emprunté à un tout autre ordre d'idées, ainsi que nous le montrerons bientôt, en statuant que chaque électeur devait signer son bulletin ou le faire certifier par un membre du bureau (art. 30). On sait que le second projet, modifié par l'amendement de M. Bouin et converti en loi le 29 juin 1820, établissait un collége départemental et des colléges d'arrondissement; 258 députés étaient attribués à ces derniers; 172 membres nouveaux étaient nommés par le collége de département, composé des électeurs les plus imposés, en nombre égal au quart de la totalité des électeurs du collége.

droite une chambre selon son cœur, donna bientôt au centre gauche l'assemblée du sein de laquelle allait sortir une révolution.

De la mobilité de ces jugements sur les personnes et sur les choses, il y aurait de graves enseignements à recueillir, et ceux-ci pourraient légitimer quelques doutes sur l'excellence d'une forme électorale qui a moins pour effet d'exprimer l'opinion que de l'impressionner, et qui manque de vérité en ce qu'elle excite les passions plutôt qu'elle n'interroge scrupuleusement la conscience publique.

J'ignore si l'opinion doit un jour se modifier sur ce point; mais, en tout cas, ce n'était pas immédiatement après 1830 qu'on pouvait être admis à contester les avantages d'un mode dont les vicissitudes avaient provoqué les éclatants événements qui venaient de s'accomplir. En se bornant à stipuler que l'organisation des colléges électoraux serait réglée par des lois, la charte nouvelle permettait, il est vrai, d'ouvrir sur l'ensemble du système une controverse plus large et plus facile, puisqu'aucune condition n'était désormais constitutionnellement déterminée, et que le système électoral perdait son caractère organique pour passer dans le domaine moins immuable de la loi. Mais la pensée publique ne se préoccupait alors que d'un petit nombre de points, au premier rang desquels figuraient l'abaissement du cens, et la suppression du double vote, combinaison improvisée lors de la loi de 1820, et qui ne fut défendue par personne. Le débat s'étant concentré tout entier sur la quotité du cens électoral et d'éligibilité, dont l'abaissement était considéré comme un engagement de la constitution nouvelle, aucune autre question ne put être abordée d'une manière quelque peu sérieuse. La France ne comprenait la liberté électorale que dans les conditions où elle l'exerçait depuis 1817, et l'on doit même reconnaître qu'une idée dont l'initiative appartient au cabinet de cette époque, l'adjonction des catégories de capacités, ne saisit vivement ni le pays, ni la chambre, malgré les considérations développées par le ministre auteur du projet, considérations qu'il me paraît utile de rappeler dans un moment où l'idée avortée en 1831 ne peut tarder à reparaître dans nos débats parlementaires.

En proposant pour base de la loi le doublement du nombre des électeurs censitaires inscrits aux listes de 1830, le ministre déclarait qu'il avait cherché à étendre les capacités électorales en les demandant à tout ce qui fait la vie et la force des sociétés, au travail industriel et agricole, à la propriété et à l'intelligence.

« La propriété et les lumières sont les capacités que nous avons reconnues. La propriété d'une part, la seconde liste du jury de l'autre part, procuraient une application immédiate de la théorie adoptée.... Un gouvernement né des progrès de la civilisation devait à l'intelligence de l'appeler aux droits politiques sans lui demander d'autre garantie qu'elle-même. Il y avait, il faut en convenir, quelque chose de trop peu rationnel dans cette faculté donnée par la loi du jury à tous les citoyens éclairés de pouvoir juger de la vie des hommes, et qui n'allait pas jusqu'à concourir à la nomination de ceux qui font les lois (1). »

(1) Exposé des motifs par M. le comte de Montalivet, 31 décembre 1830.

De cet ensemble de dispositions relatives aux capacités et aux électeurs censitaires résultait, selon l'exposé des motifs, une masse de plus de deux cent mille électeurs.

Peut-être avez-vous suivi les débats auxquels ce projet donna lieu. Je le regretterais pour la dignité de mon pays et de sa représentation nationale, qui ne se montra jamais si fort au-dessous de ses devoirs et de son rôle. Ce fut, monsieur, un déplorable spectacle que celui de l'opposition repoussant de l'urne électorale une magistrature dont elle ne pouvait contester les lumières, et à laquelle elle n'avait à reprocher que de ne pas se faire la complaisante de ses passions, et refusant aux interprètes suprêmes de la loi le droit qu'elle proposait d'étendre à toutes les professions libérales ; ce fut en vertu de légitimes, mais tristes représailles, que succombèrent à leur tour dans des scrutins de jalousie et de récriminations les catégories diverses appelées à la franchise politique. Aucune idée générale ou généreuse ne domina cette discussion, et si de tels débats se reproduisaient jamais, ce serait à désespérer de tout esprit parlementaire, de tout avenir politique.

N'en concluez pas, monsieur, que j'attache à cette question elle-même la haute importance qu'elle paraît offrir au premier aspect. En fait, l'adjonction des professions libérales évaluées par la commission de 1831 à un quinzième au plus du nombre des électeurs censitaires eût exercé une action fort peu sensible sur l'ensemble des résultats électoraux. En théorie, on peut parfaitement admettre le droit de l'intelligence sans être conduit à repousser la garantie du cens. La capacité présumée est sans nul doute la base de notre nouvelle hiérarchie sociale ; mais cette capacité existe-t-elle, au moins dans des conditions patentes, lorsque, par ses efforts soutenus, elle n'a pu produire un capital de 20 à 30,000 francs, qui suffit pour établir le cens de 200 francs exigés par la loi ? L'instruction professionnelle ou libérale est un instrument de production et de travail, ni plus ni moins que l'héritage immobilier, et la loi, qui ne peut opérer que sur des faits extérieurs et sensibles, n'est-elle pas fondée à mesurer cette instruction à l'intérêt qu'elle rapporte ? Si cet intérêt est nul, la société n'a-t-elle pas quelque droit de se tenir en garde ; et s'il faut quelques années pour accumuler le capital, signe légal de l'aptitude politique, ce temps d'épreuve n'est-il pas utile pour préparer l'homme par tous les devoirs du chef de famille à l'exercice de tous les droits du citoyen ?

On pourrait ajouter que l'admission des professions libérales à la franchise électorale ne saurait inquiéter pas plus que servir les intérêts d'aucune opinion politique. J'ai, du moins pour ce qui me concerne, pleine confiance que ces professions, dont l'influence s'exerce déjà dans toute sa force en dehors des colléges électoraux, admises à ajouter quelques bulletins à ceux que le corps électoral dépose aujourd'hui dans l'urne, concorderaient, dans leurs choix comme dans leur esprit, avec sa majorité sage et conservatrice. On n'en doutera pas lorsqu'on voudra étudier avec soin les éléments de la seconde liste du jury, au lieu de s'arrêter à quelques noms bruyants et à un petit nombre de jeunes têtes qui n'ont pas encore jeté leur gourme universitaire. La chambre de 1831 eût donc pu, sans nul inconvénient, correspondre sur ce point à la pensée du cabinet, et donner à l'intelligence cette satisfaction à coup sûr plus

éclatante que dangereuse. Je regrette sincèrement, pour mon compte, qu'il n'en ait pas été ainsi, et que cette arme n'ait pas dès lors été arrachée à la main des partis par celle du pouvoir, ce qui est la bonne et seule manière de faire sans danger de la politique libérale. Mais une mesure aussi insignifiante dans ses résultats définitifs, aussi mollement réclamée d'ailleurs par l'opinion, peut-elle légitimer en ce moment la révision et la refonte d'une législation qui date à peine de huit années?

Je ne le pense pas, monsieur, et, à mon sens, il importe que la France expérimente plus longtemps et d'une manière plus complète l'ensemble d'un système électoral hors duquel elle ne conçoit pas présentement la liberté politique, système qui me paraît devoir créer dans l'avenir des difficultés sérieuses à cette liberté elle-même aussi bien qu'à l'économie tout entière du gouvernement représentatif. De ces difficultés je ne veux ici toucher qu'une seule, celle qui est déjà la mieux comprise.

La France de 1830 conserva de la législation antérieure ces colléges d'arrondissement qui avaient créé entre les citoyens des relations déjà vieilles de dix années, disposition qui donnait de grandes facilités matérielles pour l'exercice du droit, mais dont la conséquence était de créer entre les électeurs et leurs mandataires des relations d'une nature tellement étroite et personnelle, que la vérité du gouvernement représentatif pourra finir par s'en trouver gravement compromise. L'excitation de tous les intérêts privés se combinant avec l'affaiblissement de toutes les croyances politiques ne peut manquer en effet d'altérer de plus en plus la nature du mandat électoral; et si cette déplorable tendance n'était enfin arrêtée par la loi à défaut des mœurs, un jour viendrait, c'est à chacun de juger s'il est proche, où le député de la France ne serait que le procureur fondé d'un chef-lieu de sous-préfecture, le chargé d'affaires d'une centaine de commettants. On mesurerait alors sa valeur politique au nombre de ses conquêtes administratives, et son assiduité dans les antichambres lui serait plus comptée que sa puissance à la tribune. Les services rendus, le patronage acquis, l'intimité que des rapports aussi personnels établissent, tendent à constituer une sorte d'inféodation des petites circonscriptions électorales à leurs mandataires, en ôtant de plus en plus à ceux-ci toute signification politique. Le patriotisme d'arrondissement grandit sur les ruines du patriotisme national; on réclame un haras ou une école d'artillerie avec la chaleur qu'on mettait en d'autres temps à demander la Belgique et la frontière du Rhin. Si un député fait ouvrir une route royale, il se concilie des suffrages d'abord rebelles; s'il parvient à faire élargir un port ou creuser un canal, il devient inexpugnable.

Il peut dès lors, au gré de ses antipathies ou de ses espérances excitées, passer des bancs ministériels à ceux de l'opposition, pour repasser bientôt sur les premiers. Puis, s'il a su choisir habilement sa place sur l'un de ces points stratégiques qui dominent les deux camps, rien ne l'empêchera, selon les circonstances, de changer ses amitiés, de répudier ses engagements de la veille pour former les connexions les plus inattendues; enfin, s'il aspire à cumuler les profits du pouvoir avec les honneurs de la popularité, il pourra, Brutus à vingt mille francs de salaire, se représenter sans crainte devant ses cent cinquante électeurs : une effrayante majorité, formée par la gratitude et

grossie par l'espérance, viendra sanctionner tous les actes d'une vie parlementaire aussi heureusement conduite, et saluer une fortune qui deviendra le marche-pied de tant d'autres.

Je ne saurais, monsieur, accepter un tel avenir ni pour le gouvernement représentatif ni pour mon pays. Je recevrais de tout cabinet, comme un immense bienfait, tout ensemble de mesures législatives ou réglementaires imposant des conditions fixes d'admission dans les diverses carrières administratives, et tendant à rendre à leurs chefs naturels aussi bien qu'à l'administration départementale l'influence qu'usurperait un autre pouvoir, au grand préjudice des mœurs nationales et de tous les services publics. Le pouvoir, pas plus que la liberté, ne peut puiser de force dans un principe de démoralisation, et lorsque j'entends quelques-uns de ses prétendus adeptes s'applaudir de ce que de telles tendances rendent les députés plus souples, lorsque je les vois se féliciter de ce que leur mandat peut perdre en vérité dans un système de corruption réciproque, s'exerçant de l'électeur sur le mandataire, et de celui-ci sur ses commettants, je n'ai pas assez de mépris pour une politique dont l'imprévoyance l'emporte encore sur l'immoralité.

Comment ne voit-on pas que c'est ainsi que s'introduit l'anarchie au sein d'une chambre, et que tout cabinet qui parviendrait à y décomposer complétement les partis, y vivrait sans aucun avenir en ce qu'il serait incessamment menacé par la coalition de toutes les ambitions et de toutes les haines personnelles? Se figure-t-on bien ce que serait le gouvernement de la France le jour où une chambre aurait une sorte de certitude morale d'être constamment réélue, à raison du patronage local de ses membres et indépendamment de leur attitude parlementaire? Après avoir annulé l'action constitutionnelle de la pairie et mis la royauté aux prises avec une assemblée unique, n'arriverait-on pas à rendre illusoire aussi pour elle le droit de dissolution? A quoi lui servira-t-il de l'exercer, et pourquoi le tenterait-elle, lorsque dans les circonstances les plus graves, en présence des plus hautes questions de l'ordre diplomatique ou gouvernemental, elle pourrait espérer à grand'peine de déplacer, de part et d'autre, un nombre insignifiant de suffrages? Où en serait la liberté, lorsqu'on verrait à la fois l'intrigue rendre les majorités mobiles au sein de la chambre et la corruption les rendre fixes dans le pays?

La dernière dissolution, essayée au milieu des circonstances les plus graves, avec des résultats aussi peu prononcés, ne doit-elle pas faire redouter pour l'avenir un péril dont le fractionnement des colléges augmente évidemment l'imminence? Il est impossible sans doute de dégager complétement le député du caractère de mandataire local, cela ne serait, d'ailleurs, aucunement désirable dans ce qu'un tel mandat présente de légitime et d'élevé; mais ne peut-on pas croire que l'élection départementale lui imprimerait un sceau plus politique? Élu par une plus vaste circonscription, choisi au delà des limites de la commune chef-lieu de sous préfecture, le mandataire cesserait d'être en face de quatre ou cinq électeurs, ses voisins immédiats, qui tiennent en leurs mains la trame de sa vie parlementaire dans une dépendance étroite et continue. La pluralité des noms portés sur le bulletin départemental ne contribuerait pas peu à ôter à l'élection le caractère d'un service privé, et dans ses combinaisons plus

larges, dans ses transactions plus variées, le scrutin exprimerait une pensée, au lieu de ne représenter qu'un nom propre.

Voilà, monsieur, l'idée la plus précise, la plus immédiatement applicable qui me soit suggérée par la réforme électorale. L'élection directe rend tout abaissement du cens impossible, elle exclut, dans l'esprit de tout homme sincère, jusqu'à l'ombre d'une hésitation à cet égard. Rappelez-vous quelles ont été, depuis quelques années, les principales questions soumises, en France, à l'appréciation des électeurs; veuillez vous interroger sur celles qu'un prochain avenir leur réserve. N'est-ce pas sur les plus difficiles problèmes de la politique extérieure que se sont élevés tous les conflits entre les diverses factions parlementaires, entre leurs chefs et la couronne? Et ce serait de telles matières qu'un corps électoral, plus nombreux et moins indépendant que le nôtre, serait appelé à trancher souverainement; ce serait ainsi qu'un peuple, fier de sa place dans l'échelle de la civilisation, livrerait ses plus chères destinées aux arrêts de l'ignorance et de la vénalité!

Nul ne se fait illusion sur le résultat qu'aura dans la chambre élective toute proposition pour l'abaissement du cens électoral; dès lors la force des choses y renfermera cette discussion dans des proportions fort étroites. Ceci vous étonne, monsieur, et je crois déjà vous entendre me rappeler que l'Angleterre confie la formation directe de sa chambre des communes à tout *locataire* d'une maison payant dix livres sterling de loyer; que la Belgique, dans la combinaison du son cens proportionnel, appelle au scrutin électoral tous les paysans de ses campagnes, avec un cens de 30 florins et même au-dessous (1).

L'objection serait plus spécieuse que grave, et il sera facile de le faire comprendre à un esprit tel que le vôtre. Ne voyez-vous pas que l'esprit de la loi anglaise, aussi bien que celui de la loi belge, est de favoriser, en les légalisant en quelque sorte, toutes les influences qui dominent ces deux pays, ici l'influence territoriale, là celle du clergé, et que, sous les formes de la démocratie, le législateur a su atteindre aux résultats les plus aristocratiques? Comment s'est développée chez vous la réaction tory? N'est-ce pas par l'effet même du bill de 1832 que le parti, brisé par la réforme, paraît en mesure de rentrer aux affaires? D'un autre côté, la loi votée par le congrès belge n'est-elle pas la plus solide garantie du parti catholique, auquel sont commises les destinées du nouveau royaume?

Si l'on pouvait douter de la fondamentale pensée de votre loi électorale, ne suffirait-il pas de voir quelle importance vous attachez à la conquête du scrutin secret, et avec quelle obstination vos adversaires politiques vous le refusent? N'est-il pas évident que le bill de lord Russel avait pour but de rendre à l'aristocratie, sous des formes plus régulières, l'action qu'elle était contrainte d'abdiquer? N'est-il pas manifeste que vos nombreux électeurs sont des chiffres destinés à emprunter toute leur valeur du chef derrière lequel ils sont groupés?

(1) 20 florins pour les provinces de Luxembourg et de Namur, 25 pour le Limbourg, 30 pour les campagnes des autres gouvernements. (Loi élect. belge, art. 52.)

Or, monsieur, ce qui fait l'honneur de notre pays, comme de notre loi, c'est qu'elle repose sur un tout autre principe. La concession de la franchise électorale, dans l'esprit de notre législation comme dans nos mœurs, présuppose une aptitude suffisante aussi bien qu'un usage sérieux et pleinement libre du droit lui-même. Chez nous, l'électeur est appelé à se recueillir dans le silence de sa conscience, sous l'inviolable secret qui protége les actes religieux. La loi, dans ses combinaisons larges et loyales, n'a tenu compte d'aucune influence, n'a supposé aucune direction; elle n'a prétendu admettre au scrutin que les hommes présumés capables de comprendre dans toute leur hauteur, et la dignité du citoyen, et les devoirs qu'elle impose.

C'est pour cela qu'un abaissement du cens n'est pas, en France, plus soutenable en théorie qu'admissible en pratique, car celui de 200 francs atteint à coup sûr l'extrême limite que la loi ne saurait franchir sans mentir à elle-même. C'est pour cela qu'aucune analogie n'est possible entre le droit électoral, tel qu'il est fondé parmi nous, et celui qu'a concédé le *reform bill* aux innombrables *freeholders* et locataires de votre aristocratie terrienne. En vous plaçant au point de vue français, il vous sera facile de voir, monsieur, que bien des années sont encore nécessaires pour que nos mœurs soient complétement dignes de nos lois.

A ceux qui réclament la suppression du cens électoral, en vertu d'un droit naturel, je n'ai rien à dire, sinon qu'ils vont à la barbarie. Je n'ai pas à discuter non plus, avec une autre école, les conséquences du vote universel; j'affirme seulement que ce vote ne serait d'aucun profit pour elle, et qu'il y a quelque aberration d'esprit à croire le contraire. Que cette école remue à plaisir toutes les combinaisons imaginables, qu'elle fasse des élections à un, deux, trois ou dix degrés, elle ne fera jamais prédominer des influences éteintes, elle ne mettra jamais les mœurs publiques en harmonie avec ses doctrines, elle ne reliera ni la chaîne des temps, ni celle des souvenirs.

Faut-il conclure de tout ceci, monsieur, que notre système électoral soit une institution invariable et définitive? C'est là un titre qu'il y aurait de l'imprudence à prodiguer dans des temps tels que les nôtres, et que je ne voudrais, en aucune manière, attribuer à notre loi de 1831. Je crois difficile, pour ne pas dire impossible, de la modifier aujourd'hui d'une manière quelque peu profonde; mais je crains qu'elle ne corresponde pas toujours à la confiance de la nation. Je redoute, dans ces oscillations successives que les intrigues parlementaires rendront désormais plus fréquentes que la lutte même des partis, de voir l'élection directe compromettre plus d'une fois les destinées du pays, et ce n'est pas sans émotion que je songe qu'une heure de fascination peut perdre à jamais l'œuvre des années. Vous déciderez si l'étude du passé doit laisser à cet égard sans souci pour l'avenir.

Souvent, lorsqu'il m'arrive de devancer cet avenir par ma pensée, dans ces quarts d'heure de prescience et de rêverie où l'on dispose en maître des temps et des choses, je me demande, monsieur, si cette instabilité générale est donc la loi et comme la condition de l'émancipation des peuples. J'aime à me représenter alors le mouvement électoral ne procédant plus par saccade, et se transformant en une fonction organique et régulière, du même ordre que l'adminis-

tration civile ou celle de la justice criminelle, qui admettent aussi, l'une et l'autre, l'active et constante intervention du citoyen; j'aime à rechercher comment on pourrait classer cette société sans lien selon des principes empruntés à son propre symbole, et lorsque je viens à le poser, je suis loin de trouver le problème insoluble.

Il faut renoncer sans doute à la pensée de reformer jamais, au sein de notre France tout individualisée et toute mobile, quelque chose d'analogue à ces corporations groupées autour d'intérêts fixes et pour ainsi dire supérieurs à elles-mêmes. Mais ne s'élève-t-il donc pas déjà, dans la France de 89 et de 1830, des associations animées de l'esprit nouveau et constituées par l'élection, ce sacrement de la société nouvelle? Nos corps administratifs élus, depuis le conseil de la commune jusqu'à celui du département, ne pourraient-ils deviner les degrés naturels de cette hiérarchie élective? Au lieu de livrer la formation du pouvoir politique à tous les hasards d'une lutte où chacun reste sans responsabilité, parce que le corps électoral n'existe que pour un seul jour, ne se trouvera-t-on pas conduit dans l'avenir à leur confier cette formation dans une proportion analogue à celle où l'administration du pays leur est commise?

En ce moment, monsieur, chacun élabore ses théories électorales. Tel comité veut le suffrage universel ou à peu près, tel autre quatre cent mille électeurs, ni plus ni moins. Ceux-ci prennent pour base les contrôles de la garde nationale. Ceux-là ajoutent aux catégories du projet de 1831 les sous-lieutenants de la garde nationale à l'exclusion des sergents-majors, les conseillers de chefs-lieux de canton en repoussant ceux des communes; les uns veulent l'élection directe avec toutes ses conséquences, et, si je puis le dire, dans toute sa brutalité; les autres, en admettant au droit électoral des citoyens déjà revêtus d'une fonction publique par des suffrages antérieurs, reviennent, sans s'en douter, à l'élection indirecte, contre laquelle ils s'élèvent avec violence. Contradiction dans les principes, arbitraire dans les résultats, tel est le caractère de ces combinaisons qui se démoliront l'une par l'autre, et dont le seul effet sera d'éveiller l'attention du pays sur une question qu'il croyait épuisée. Puisque chacun fait son système, il ne me sera pas interdit de vous donner le mien. Celui-ci se présente au même titre que les autres, et du moins a-t-il sur eux le double avantage d'être parfaitement rationnel en théorie et d'embrasser l'ensemble des réalités sociales.

Au premier degré de notre hiérarchie sociale, j'aperçois la commune, centre de tous les souvenirs de la religion et de la famille, siége de l'état civil et de l'instruction primaire, où l'école s'élève près de l'église, où le hameau touche à la sépulture des ancêtres; corporation puissante qui possède des biens communs, et à laquelle la loi de l'État affecte des ressources spéciales. Elle est régie par un conseil nommé par les principaux censitaires, dans une proportion libérale en même temps que prudente, proportion qu'on ne pourrait élever, sans ôter à l'administration ses racines populaires, qu'on n'abaisserait pas, sans transporter au cabaret le siége des élections municipales. L'immense majorité de ces trente-deux mille conseils est acquise déjà aux influences morales et conservatrices, et là où elle en sont exclues, elles n'auraient guère

qu'à vouloir y prendre leur place, pour que celle-ci ne leur fût pas longtemps disputée.

Entre la commune et le département s'interpose l'arrondissement, siége de la sous-préfecture et de la justice civile, centre d'influences et d'intérêts distincts. Cette circonscription est représentée par un conseil dont les attributions pourraient être utilement augmentées, et qui n'est pas sans importance en le réduisant même à son rôle consultatif. Lui seul éclaire les délibérations de l'administration supérieure pour les questions d'instruction primaire, pour celles relatives à la voirie, pour les réclamations spéciales formées par les communes. Enfin, l'ensemble de l'administration tout entière aboutit à un conseil général qui répartit l'impôt entre les arrondissements, vote des centimes facultatifs, règle l'emploi des centimes ordinaires et spéciaux, et concourt même à la législation générale par les vues d'utilité publique qu'il a mission d'exprimer.

Que tout homme connaissant la France s'interroge scrupuleusement, et que, sans s'arrêter aux circonstances transitoires qui ont pu déterminer certains choix au préjudice de certains autres, il se demande si à ces degrés divers de l'échelle administrative ne correspondent pas et les choix les plus naturels, et les influences relatives telles qu'elles résultent de la moralité, de la fortune, des lumières et du dévouement aux intérêts publics; qu'il dise si une telle base, admise pour l'électorat politique, donnerait autant au hasard et à l'intrigue que des noms réunis sur des listes sans cohésion et sans lien? Ne serait-il pas rationnel et moral de voir les corps électifs s'engendrer, pour ainsi dire, l'un l'autre, se supporter comme des étages d'un même édifice, au lieu de rester dans leur isolement et leurs précipitations, appuyés sur des échafaudages d'emprunt? D'après notre loi départementale, il suffit de cinquante électeurs portés sur une liste cantonnale, pour nommer les membres des conseils d'arrondissement et ceux des conseils généraux. Pensez-vous, monsieur, qu'il ne fût pas plus libéral, en même temps que plus rationnel, de les faire élire par les conseillers municipaux, déjà consacrés par l'élection populaire? Ces notables des communes, réunis en assemblée électorale, ne seraient-ils pas mieux placés que tous autres, pour discerner les capacités d'arrondissement et de département, et ne serait-ce pas là une attribution qu'on aurait la certitude de voir sagement exercée? y aurait-il enfin un corps plus en mesure de conférer, en pleine connaissance de cause et dans toute son indépendance, un haut mandat politique qu'un collége formé par les membres d'un conseil général, unis à ceux des conseils d'arrondissement? Si l'on objectait le nombre trop restreint des électeurs, ne pourrait-on l'augmenter, en vertu du même principe, par l'adjonction de certaines catégories d'influences constatées, soit par une élection antérieure, soit par une position gouvernementale? Ne pensez-vous pas qu'ainsi se révéleraient les forces véritables du pays dans des corps au sein desquels l'intelligence et la pratique des affaires seraient éprouvées par une expérience presque quotidienne? croyez-vous que la passion d'un jour prévalût facilement contre les intérêts permanents, là où le droit électoral deviendrait une attribution de plus ajoutée à étant d'autres attributions existantes?

Si l'on admet, selon la belle théorie représentative française, qu'en approchant de l'urne électorale, chacun doit être en mesure de se rendre pleinement compte de l'acte qu'il consomme, il semble que l'élection ne peut être que graduelle, et que le droit doit se fonder sur une série d'épreuves successives. Or, si jamais les événements nous rappelaient à la rigueur de ce principe, je n'hésite pas à dire que la superposition des corps électifs se produisant l'un l'autre, deviendrait pour cette société, où toute agglomération est dissoute, un germe fécond d'organisation et de durée.

Je ne sais trop, monsieur, s'il m'est permis de répondre à des objections qu'on ne prendra probablement pas la peine de me faire. Si l'on disait pourtant qu'on fausserait le génie des corps locaux en les investissant d'attributions générales, je demanderais s'il ne vaut pas mieux diviser le mouvement politique que de le concentrer, et s'il ne serait pas plus habile de le tempérer par l'intérêt administratif que de laisser ces deux éléments dans l'égale impuissance de se contenir comme de se stimuler? Vaut-il donc mieux s'exposer à recevoir par le télégraphe l'annonce d'une révolution parlementairement consommée que de s'établir dans des conditions qui la rendraient impossible? Est-il interdit de croire que l'arme utile, en 1817, pour conquérir le pouvoir, sied moins lorsqu'il s'agit d'organiser sa victoire en fondant sur ses bases normales le gouvernement de l'intelligence et du travail.

Est-il nécessaire d'établir que des corps élus l'un par l'autre seraient doués d'une vitalité tout autrement énergique que des assemblées primaires chargées d'élire des assemblées électorales? faut-il prouver qu'il serait peu logique d'arguer contre le système dont j'essaye l'esquisse de l'impopularité attachée depuis l'an VIII à l'élection à deux degrés? L'électeur primaire, chargé de dresser une simple liste de candidatures, et dont le suffrage concourt d'une manière à peine appréciable au résultat définitif, néglige un droit constamment primé par un droit supérieur au sien. Rien de semblable dans une combinaison qui tendrait à constituer plus fortement tous les corps en dotant chacun d'eux d'une *fonction* nouvelle, en faisant entrer la puissance électorale dans l'essence même de leur organisme. Ainsi l'on parviendrait à inoculer à la nation le principe électif, et en sachant rendre la liberté plus sûre d'elle-même et dès lors plus mesurée, l'on préserverait le corps social de ces crises pittoresment qualifiées de fièvres électorales.

Je n'insisterai pas davantage, monsieur, sur une pensée d'une réalisation à coup sûr problématique, mais à laquelle d'autres systèmes vainement essayés pourront finir un jour par préparer quelque avenir. J'ai pris, en commençant cette correspondance, l'engagement de faire suivre d'un peu de thérapeutique mon diagnostic social; je ne vous donne pas mes remèdes, vous le savez, comme d'infaillibles spécifiques, et mon seul désir est d'appeler les méditations d'une haute intelligence sur la possibilité d'introduire dans notre France contemporaine un principe de cohésion qui saisisse et rassemble enfin ses éléments épars. On se plaint que la France de la révolution résiste au pouvoir, que son sol soit mortel à tous les germes de durée. Mais a-t-on bien compris la manière de les y implanter? a-t-on pris son génie intime pour point d'appui de tant de combinaisons avortées?

Le régime républicain lui prêcha les lois de Lycurgue et le patriotisme des deux Brutus; Napoléon voulait l'organiser sur un type emprunté à l'empire romain et à la monarchie de Charlemagne; la restauration s'efforça tantôt de la ramener vers un passé qu'elle repousse, tantôt de revêtir la liberté française des formes aristocratiques que vous avez su lui donner : chimériques tentatives, plagiats impuissants, de quelque éclat qu'ils se revêtent! Pour dompter une société qui n'a pas encore trouvé ses lois, il faut deux choses, comprendre et oser. Bucéphale avait renversé tous les écuyers de Philippe lorsqu'Alexandre osa braver sa fougue. Celui-ci avait deviné que l'immortel coursier avait peur de son ombre en la voyant s'allonger devant lui; il lui mit la tête au soleil, et s'élança d'un bond sur sa croupe redoutable; puis, se précipitant dans le stade, son bras souple et ferme sut si bien régler les mouvements de l'animal sans les contraindre, en employant tour à tour et le mors et l'aiguillon, que le cheval s'inclina bientôt sous cette main héroïque. Grâce au ciel, monsieur, ce n'est pas d'un demi-dieu que la France a désormais besoin : ce qu'elle demande à son gouvernement, c'est un peu de prévoyance et d'initiative combiné avec du sens et du patriotisme; à ce prix elle pourra suffire à toutes ses destinées.

Dans ma prochaine lettre, nous embrasserons l'une des plus graves questions de ce temps, celle de la presse, et vous verrez qu'en cette matière le pouvoir a eu constamment le tort d'essayer des palliatifs sans valeur, au lieu de faire un usage loyal et public d'une arme qui ne serait en aucunes mains aussi puissante qu'entre les siennes.

L. DE CARNÉ.

# HOMMES ILLUSTRES

# DE LA RENAISSANCE.

## MÉLANCTHON.

FIN.

### XIV. — GUERRE DE RELIGION. — LE LIVRE INTÉRIM. — ILLYRIC ET OSIANDRE.

La dernière diète qui précéda la guerre de religion fut celle de Ratisbonne. Mélancthon avait dû recevoir des instructions pour s'y rendre ; mais l'électeur changea d'avis, sollicité, dit-on, par Luther, qui léguait en mourant ses défiances à ce prince. On craignait que les sentiments de Mélancthon sur la cène ne donnassent quelque avantage aux catholiques. Au reste, le rôle d'intermédiaire était fini. L'Empereur avait résolu la guerre. Depuis que sa politique l'avait rapproché du pape, et qu'il avait acheté les subsides du saint-siége par l'approbation donnée aux décrets du concile de Trente, les protestants ne voulaient plus le reconnaître comme chef du corps germanique. Ils ne l'appelaient que Charles de Gand ou le prétendu Empereur. Ceux de leurs princes qui passaient pour lui être le plus contraires, n'avaient pas voulu se rendre à la diète, craignant, disaient-il, les desseins violents, et pour que la guerre ne les surprît pas éloignés de leurs États. Charles-Quint entra en campagne dans l'automne de 1546.

On voulut d'abord l'arrêter par des négociations. L'électeur de Saxe prit

l'avis de ses théologiens. L'opinion de Mélancthon ne pouvait pas être douteuse; il conseilla la rupture de la ligue protestante, et que les princes s'engageassent à ne troubler aucun évêque dans son gouvernement, et à ne lui imposer aucune charge nouvelle. Il était trop tard. Déjà Charles-Quint était maître sur le Danube et sur le Rhin. Les villes de la Bavière et de la Souabe, Strasbourg, Francfort-sur-le-Mein, Augsbourg, avaient fait leur soumission. L'archevêque de Cologne, Hermann, l'ami de Mélancthon, abandonnait ses États à son successeur catholique.

Charles-Quint fut un moment arrêté par les troubles de Gênes, par le soulèvement de la Bohême et de la Moravie, et par la nouvelle qu'un traité allait être conclu entre François Ier et les luthériens. Mais, François étant mort au milieu de ses projets, l'Empereur se remit en campagne, et, dès le mois d'avril 1547, il était maître sur l'Elbe comme sur le Danube et sur le Rhin. L'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, fut battu et pris devant Muhlberg. Sibylle de Clèves, sa femme, après avoir défendu en homme Wittemberg, se rendit à l'Empereur pour prix d'une commutation de la peine de mort, à laquelle avait été condamné l'électeur, en une prison perpétuelle. Charles-Quint donna les États du prince déchu à Maurice, d'une autre branche de la famille de Saxe, qui s'était fait son allié pour dépouiller Frédéric. Quant au landgrave de Hesse, voyant la Saxe conquise, il se rendit sans combattre. L'Empereur le condamna, comme l'électeur, à une détention perpétuelle. Après quelques mois à peine, il ne restait plus rien de la ligue protestante.

Pendant cette guerre, Mélancthon s'était retiré à Zerbst, petite ville du duché d'Anhalt. Il ressentait dans son cœur tous les maux qui désolaient l'Allemagne. Wittemberg était occupé par une garnison impériale. La guerre avait dispersé cette douce confrérie, comme il appelait l'académie; la plupart des professeurs s'étaient exilés : ce qui restait de cet enseignement naguère si florissant, avait été transporté à Iéna par les fils de Maurice. Mélancthon n'y suivit pas les professeurs : il revint à Wittemberg, pleurer en secret son prince légitime et prier Dieu pour sa délivrance.

Cette victoire, à laquelle le pape avait contribué par ses deniers, le brouilla de nouveau avec l'Empereur. Celui-ci, quoiqu'il eût en réalité vaincu pour l'Empire, avait néanmoins fait la guerre pour la religion, et, après avoir tiré de sa victoire tout le profit qu'il en avait espéré en argent et en soumission, il voulait, ou honorer la vraie cause, ou cacher le prétexte de la guerre, en continuant l'œuvre de la pacification religieuse. C'est dans ce but qu'il pressait le pape de continuer le concile de Trente; mais le saint-père temporisait, la pacification ne pouvant avoir lieu sans deux choses qui lui répugnaient également : une controverse avec les protestants, et l'arbitrage impérial. En conséquence, il avait fait décider par ses légats, sur un faux bruit de peste habilement exploité, que le concile serait transféré à Bologne. C'était un moyen, ou de l'avoir sous sa main, si tous les membres consentaient à la translation, ou de le dissoudre, s'il y avait dissentiment. Le premier vœu du pape était qu'il n'y eût pas de concile, dût-il même y être le maître, le second était qu'il se tînt le plus loin possible de l'Allemagne et de l'Empereur. Il le transférait à Bologne, faute d'oser le dissoudre.

Mais la politique de Charles était que le concile restât assemblé, afin de ne pas s'affaiblir aux yeux des protestants qu'il avait fait consentir, le fer sous la gorge, à le reconnaître, et qu'il continuât de siéger à Trente, pour qu'il fût plus proche de ses armes. Aussi avant-il ordonné aux prélats impériaux de ne pas suivre les légats à Bologne, ce qui mit un schisme dans un concile institué pour établir l'unité. Après de vives récriminations de part et d'autre, le pape ne cédant point, Charles-Quint s'empara de la puissance spirituelle, et fit rédiger un formulaire de pacification. Ce formulaire devait régler l'état des Églises d'Allemagne jusqu'à la reprise du concile, qu'il ajournait à la mort du pape, jugée imminente à cause de son grand âge. En attendant, les prélats particuliers avaient ordre de rester à Trente, pour qu'il n'y eût pas dissolution, et que les protestants ne se crussent pas dégagés du serment envers un concile qui eût cessé d'exister.

Le formulaire de l'Empereur était l'œuvre de Jules Pflug, que la guerre avait rétabli sur son siége épiscopal, — de Helding, suffragant de l'archevêque de Mayence, — et de cet Islébius Agricola, dont on se rappelle les débats avec Mélancthon. Les deux premiers, catholiques, appartenaient à ce parti de modérés qui était si près de s'entendre avec les protestants de l'école de Mélancthon. Leur livre étant destiné à régler les choses jusqu'à la décision suprême du concile, reçut le titre d'*Intérim*, que chacun prit au mot, les uns sincèrement, les autres, en plus grand nombre, pour en faire la matière de plaisanteries. C'était un résumé de tous les articles soulevés par la réforme, et qui avaient été plutôt proposés qu'acceptés. Il ne satisfit personne, ni les protestants qui n'y voyaient plus que des ombres de leurs dogmes, ni les catholiques, quoiqu'on leur y eût laissé de quoi reprendre le tout.

Autour du vieux pape, les catholiques honnêtes s'indignèrent, disant que l'envoi d'un tel écrit insultait le saint-siége, et comparant Charles-Quint à Henri VIII. Mais le saint-père ne s'en alarma point. Il prévit que ce moyen terme ne ferait, comme il arrive, qu'éloigner davantage ceux qu'il voulait rapprocher, et il se garda bien de désavouer avec éclat l'*Intérim*, pour n'y pas réconcilier les protestants. Il répondit vaguement à la prière qui lui avait été faite de l'examiner, et l'examina avec une lenteur calculée, pour lui laisser le temps de faire son effet.

L'Empereur demeura quelque temps en Allemagne pour faire recevoir son livre. Il ne rencontra dans presque toutes les villes qu'une obéissance imparfaite et menaçante. L'ancien électeur de Saxe, Jean-Frédéric, quoique prisonnier, et quoique Granvelle, au rapport de Sleidan (1), lui eût promis la liberté pour prix de son adhésion à l'*Intérim*, déclara que Dieu ni sa conscience ne lui permettaient d'y souscrire. Il y eut une petite ville qui supplia l'Empereur de se contenter que les biens et les vies de ses citoyens fussent à lui, mais qu'il leur laissât leur conscience, ajoutant qu'il n'était pas de sa justice de leur faire accepter par force une confession de foi qu'il ne suivait pas lui-même (2). Et, en

(1) Livre XXI.
(2) ra Paolo, liv. III.

effet, les doctrines imposées à l'Allemagne par Charles-Quint auraient été condamnées au feu dans ses États d'Espagne.

Bien que Charles eût défendu, sous les peines les plus sévères, d'écrire, d'enseigner et de prêcher contre l'*Intérim*, à peine eut-il quitté l'Allemagne, que le livre impérial fut assailli d'une multitude de réponses, tant protestantes que catholiques. Vainement Agricola, à qui Mélancthon avait paru au commencement un réformateur trop tiède, se mit à prêcher que l'*Intérim* ramenait l'âge d'or. On ne le crut pas, et on continua les attaques. Mélancthon lui-même, quoiqu'il n'en eût pas désapprouvé quelques articles, en fit des critiques qui faillirent lui coûter la liberté. L'Empereur du moins le fit menacer, et il y eut un projet d'édit par lequel on devait appréhender Mélancthon, lui faire son procès et le mettre à mort. Le roi des Romains, Ferdinand, fit engager Maurice à l'éloigner, l'avertissant qu'il pourrait bien arriver que l'Empereur lui écrivît de le livrer. Maurice répondit qu'il avait promis à Mélancthon protection et sûreté, qu'il avait besoin de lui pour conserver l'Église et la discipline dans ses États; toutefois il le tint quelque temps caché dans un monastère sur la Mulde.

Rentré à Wittemberg, Mélancthon apprit la mort de sa fille Anna, femme de Sabinus. L'habitude de gémir, de prévoir les malheurs, d'en souffrir d'avance, l'ancienneté de ses blessures, avaient affaibli sa sensibilité. Il est touchant néanmoins de le voir consoler Sabinus et lui offrir une amitié sans arrière-pensée. « Vos enfants, lui écrit-il, seront les miens. L'amour que j'ai eu pour ma fille, je le reporterai sur ses enfants. Envoyez-moi, ajoute-t-il, ou toutes vos filles, ou quelques-unes. Elles seront élevées, avec l'aide de Dieu, doucement et fidèlement comme leur sœur, à la connaissance de Dieu et aux devoirs de leur sexe. Dois-je les venir chercher moi-même, ou y envoyer un ami fidèle? Je désire surtout que vous permettiez à Marthe de venir près de sa sœur. Les périls de la guerre ne m'effrayent pas tellement que je ne souhaite de vivre au milieu de tous les miens (1). »

Les dernières victoires de Charles-Quint, en opprimant tout le parti réformé, l'avaient empêché de s'apercevoir qu'il lui manquait un chef spirituel, depuis la mort de Luther. L'éloignement de ce prince, en réveillant avec la liberté les dissentiments qui en sont l'effet immédiat, fit sentir à ce parti le besoin d'un chef; car les partis ont cet instinct contradictoire qu'en même temps qu'ils demandent l'extrême liberté pour chacun, ils veulent un chef pour commander à tous. Il n'y avait qu'un homme assez considérable pour remplir ce rôle; c'était Mélancthon. Mais il n'y était appelé ni par ceux qui pensaient que la réforme était allée assez loin, ni à plus forte raison par ceux qui la voulaient radicale. Disons même qu'à cette époque il n'y avait plus aucun rôle qui lui convînt, et que son temps était fini comme réformateur. Mais ses écrits, son autorité, son école, subsistaient; il continuait à enseigner, et il n'était guère plus possible de marcher sans lui qu'avec lui. Encore qu'il ne disputât la place à personne, et qu'attaqué de tous côtés il ne voulût ni se défendre ni se laisser défendre, toutefois il faisait obstacle par cette modération même, et par

(1) *Lettres*, col. 184.

ce désir de dissimuler les divisions de la nouvelle Église en ne donnant point l'éclat d'un schisme à ses griefs personnels. C'est sur lui que les hommes ardents du parti allaient se venger des humiliations de l'*Intérim*.

Parmi les obligations prescrites par ce livre, l'Empereur avait insisté sur le rétablissement des cérémonies. Mélancthon, qui ne les avait jamais rejetées, en tant qu'elles ne contrariaient pas les nouveaux dogmes, s'était soumis à cet article et avait engagé publiquement quelques églises à s'y soumettre. Le premier effet du relâchement qui suivit le départ de Charles-Quint fut une révolte universelle contre les cérémonies. C'était, pour les hommes passionnés du parti, le point le plus considérable, précisément parce qu'il s'agissait là d'une manifestation extérieure, et qu'il leur paraissait bien plus important de régler ce qui se voit dans la religion que ce qui ne se voit pas. L'*Intérim* n'avait rien commandé de plus sensible. Les dogmes que l'Empereur avait prétendu régler pouvaient lui échapper dans le for intérieur où chacun les tenait renfermés jusqu'au jour de la liberté, tandis que les pratiques extérieures lui livraient, au moins en apparence, la religion. Il avait exigé les cérémonies, dans le doute d'obtenir les dogmes; mais les chefs du parti de la résistance n'en rejetaient que plus les cérémonies, qui, pour la multitude, finissent par tenir lieu du dogme, pour peu qu'on l'y habitue. C'est ce que Mélancthon ne pouvait comprendre, parce qu'ayant une religion de raison, dont il avait débattu depuis trente ans tous les articles, il pouvait être assuré personnellement contre l'effet des cérémonies, et exempt du danger d'être ramené à son insu par le rétablissement des pratiques extérieures à la religion même dont elles étaient une dépendance essentielle.

Sa tolérance à cet égard, quoique justifiée par les plus nobles motifs et renfermée dans les limites de la confession d'Augsbourg, pouvait compromettre la réforme. Il voulait qu'on laissât subsister les fêtes, l'ordre des leçons, la confession et l'absolution avant de recevoir le sacrement, l'ordination publique pour le ministère évangélique, les prières pour les noces et les discours pour les enterrements, les chants, enfin le surplis, si détesté par le parti extrême. Il conseillait qu'on ne combattît que sur les choses importantes, d'où l'évidence pût résulter pour tous les hommes de sens, même parmi ses adversaires; mais qu'on ne risquât pas, pour des points indifférents, de rappeler la guerre, et de faire déserter les églises. « Point d'audace avant le combat, écrivait-il à ceux de Strasbourg, qui l'accusaient de rendre du cœur aux catholiques par sa faiblesse; point de ce courage pour des choses inutiles, ordinairement suivi d'hésitation ou de rétractation dans le combat. De la facilité sur ces choses; mais du courage, et tout le courage possible, en cas d'appel devant le magistrat pour abjurer la doctrine ou en reconnaître une autre. Sur ce point, il faut savoir préférer sa foi à sa vie et à la paix, moins nécessaires que la connaissance de la vérité. N'imitez pas ce martyr de Bâle, ajoutait-il, qui se fait brûler pour avoir mangé de la viande le vendredi, ni saint Laurent, qui subit le même supplice pour ne pas payer l'impôt à l'empereur Dèce. Le vrai culte de Dieu, c'est la foi, la prière, l'amour, l'espérance, la patience, la chasteté, la justice envers le prochain, et les autres vertus. Sans tout cela, la liberté dans le vêtement et dans l'usage de la viande, et d'autres libertés du même genre,

ne sont qu'une nouvelle police plus agréable aux hommes, parce qu'elle a moins d'obligations (1). »

C'est là cette fameuse querelle des choses indifférentes (ἀδιάφορα) qui remua toute l'Allemagne et hâta la mort de Mélancthon. Le premier qui la souleva fut Flaccius Illyricus, théologien médiocre, qui n'a laissé ni un livre estimé, ni même une erreur éclatante, mais doué d'assez d'audace et de talent pour défendre une cause qui pouvait se passer de haute théologie. Venu à Wittemberg en 1541, il y avait été accueilli par Mélancthon avec cette bonté célèbre dont presque tous les érudits d'Allemagne et tous les hommes de quelque espérance avaient reçu des marques. Il s'y était appliqué à l'étude de l'hébreu, avait reçu le titre de maître ès arts, et s'était marié. Vers le temps de l'*Intérim*, si propice aux entreprises nouvelles, soit audace, soit instigation du dehors, ce que son caractère enveloppé ne permit pas de découvrir, il s'était mis à écrire, sous de faux noms, des libelles où il attaquait tous les esprits et toutes les opinions pacifiques. Il avait une manière particulière de capter la confiance : affectant un grand zèle, prodiguant les gémissements, il parlait d'un commerce familier avec Dieu, qui se communiquait à lui dans ses extases (2). Retiré à Magdebourg, la seule ville qui se fût ouvertement révoltée contre l'*Intérim*, il y répandit des écrits et des caricatures contre l'électeur, Mélancthon, le prince d'Anhalt, Major, et d'autres chefs du pays modéré, qu'il appelait intérimistes et adiaphoristes. Il criait que l'on corrompait la doctrine en rétablissant les cérémonies abolies, qu'il fallait plutôt déserter les églises et effrayer les princes par la crainte des séditions, que de rien rabattre des principes.

C'était la thèse populaire. Aussi Illyric, qui n'était pourtant qu'un nom, eut-il autour de lui un immense parti, formé de tous ceux qui avaient sur le cœur la défaite de l'Allemagne, et qui voulaient la venger de ces images où on la représentait enchaînée aux pieds de l'Espagne et de l'Italie. Ce parti voyait bien que la guerre n'était pas finie. Quoique suspect à l'électeur Maurice, il pénétrait, par cet instinct propre aux partis, la pensée de ce prince, qui inclinait vers la cause protestante, par esprit d'indépendance et pour se faire pardonner par la Saxe son usurpation. Du reste, ils ne discutaient rien, ne demandaient rien de nouveau, ne raffinaient sur rien, et on croyait les accuser victorieusement de ce vague même qui faisait leur force. Je n'ai pas peur d'un parti qui se pique de logique et qui raffine ; mais un parti qui ne se soucie pas de lier ses raisonnements, et qui répond par des cris à ceux qui lui demandent des syllogismes, je m'en inquiète ou j'en espère, selon sa cause, et d'autant plus que ses prétentions sont vagues.

Illyric était poussé à la fois par les passions qu'il avait excitées, et le bruit qu'il avait fait, et par une jalousie ardente contre Mélancthon. Il le haïssait pour son savoir et pour son autorité sur les esprits éclairés, qu'il n'était pas de force à lui disputer. Dans ce premier rôle, qu'il avait conquis avec toutes sortes d'alliés, il était inquiet comme un usurpateur qui se sent inférieur à celui qu'il

(1) *Lettres*, liv. I, col. 82.

(2) *Discours prononcés à l'académie de Wittemberg*, tom. IV. Discours de George Major.

a dépossédé. Outre l'ingratitude pour les services qu'il en avait reçus, et qui s'augmentait pour s'étourdir, Illyric faisait à Mélancthon une guerre déloyale. Il lui prêtait des mots qui pouvaient mettre sa vie en péril, comme celui-ci : « Qu'il fallait ne pas se séparer de l'Église, dussent tous les anciens abus être rétablis. » Il se vantait d'avoir surpris dans ses entretiens des aveux de retour au catholicisme. Il parlait de rêves que Mélancthon lui aurait racontés, et il s'aveuglait sur son manque de foi en l'étalant. Il n'est pas étonnant qu'un parti qui avait pour chef un tel homme fût mêlé de toutes sortes de gens. C'est d'ailleurs ce qui arrive à tous les partis ardents, quelque vertu qu'ait leur chef. Ils sont et seront toujours suspects, parce qu'il leur faut se recruter de tous ceux que gêne le présent, dans ce qu'il a de bon comme dans ce qu'il a de mauvais.

A la faction d'Illyric vint s'en ajouter une autre, dont Osiandre était le chef; mais l'ambition d'Osiandre était plus vaste. Illyric ne voulait que les conséquences extrêmes du luthéranisme; Osiandre aspirait à être chef de doctrine et à innover dans le dogme. Il avait commencé par donner des leçons d'hébreu dans le couvent des Augustins à Nuremberg. Remarqué dès ce temps-là pour la vivacité de son esprit et l'étendue de son savoir, mais redouté pour sa rudesse et son orgueil, il fit admirer l'éloquence de ses attaques contre les superstitions des moines. Depuis lors, il avait toujours fait partie, à titre de théologien de Nuremberg, de toutes les députations que cette ville avait envoyées aux diètes.

Il avait une grande connaissance des langues, et du savoir sur toutes choses; mais il gâtait ces dons excellents par beaucoup d'opiniâtreté, par un orgueil souffrant et envieux, et par des opinions extraordinaires qu'il couvait longtemps en lui et qu'il ne laissait pénétrer de personne. L'occasion venue, il les divulguait au hasard, sans retenue ni mesure, et son audace étonnait d'autant plus qu'elle avait été plus longtemps contrainte. Mélancthon l'accusait avec raison d'avoir assisté à toutes les délibérations d'Augsbourg, sans adhérer ni contredire, sans aider en rien ceux qui tenaient la plume, s'enveloppant d'un silence orgueilleux et défiant, et paraissant borner son ambition à ce qu'on s'inquiétât de sa réserve. Il avait été vingt ans sans s'ouvrir. Enfin il éclata, et laissa voir la prétention de réformer Luther lui-même.

A Nuremberg, le régime de l'*Intérim* le gênait, et d'ailleurs le parti modéré l'emportait. Il quitta cette ville et vint dans le Brandebourg, auprès d'Illyric et des autres, apportant une nouvelle interprétation de la justification, qu'il attribuait, non plus aux mérites du Christ, mais à la justice de Dieu. Ce fut la grande nouveauté qu'il introduisit dans la réforme; mais cette nouveauté ne touchait que les théologiens, et il fallait faire la part de la multitude. Mélancthon et l'Église saxonne lui en fournirent la matière. Il les attaqua par des écrits et des prêches dont la violence émut tout le Brandebourg, d'ailleurs plus porté aux excès d'opinion, la réforme y étant plus récente et sans discipline. « Il souffle sur moi de la Baltique des vents furieux, écrit Mélancthon à Camérarius. J'entends parler de menaces. Ce harangueur du peuple dit qu'il me coupera une veine d'où le sang jaillira sur toute l'Allemagne (1). » Ceux de la confession d'Augsbourg exigeaient de tout aspirant au titre de professeur de

(1) *Corp. ref.*, tom. III.

théologie le serment qu'il confessait la doctrine présentée à Charles-Quint à la diète d'Augsbourg ; qu'avec l'aide de Dieu il y persévérerait, et qu'en cas de controverses nouvelles sur des points où des jugements clairs n'auraient pas encore été portés, il en délibérerait avec les vieillards de l'Église de Wittemberg et des villes alliées. Osiandre rejetait ce serment comme une tyrannie. Il parlait de bien d'autres dissentiments encore, et sur un ton menaçant, attaquant doublement la nouvelle Église par ce qu'il disait et par ce qu'il affectait de taire.

Pourquoi un homme si éminent, de tant de savoir et d'éloquence, qui, à la diète de Marpurg (1529), avait émerveillé et charmé Luther et tous les autres théologiens, à qui ne manquait ni la fermeté ni la patience, qui sont parmi les premières qualités d'un chef de parti, n'eut-il que l'éclat d'un brouillon ? D'abord, ses plus belles années s'étaient passées sous Luther. Or il n'y avait guère de chance à disputer à Luther le premier rang, et, en fait d'audace extravagante, Carlostadt et Zwingle n'avaient rien laissé à tenter. Luther mort, il fallait suivre avec la gloire toujours modeste d'un disciple, ou se distinguer par des folies. C'est la seule alternative des hommes de talent quand les révolutions sont consommées : ceux qui ne se contentent pas de la gloire de les assurer, ne trouvant plus rien de solide à faire triompher, et ne pouvant pas obéir, renchérissent sur le schisme et innovent en séditions.

Ce fut le sort d'Osiandre. Du reste, sa justification sans le Christ et sans les œuvres ne lui survécut que peu d'années. Elle causa quelques troubles à Nuremberg en 1555 ; mais, ce qui prouve combien ces troubles étaient peu profonds, c'est que ce fut assez de la douceur de Mélancthon pour les apaiser. Il y avait déjà trois ans qu'Osiandre s'était retiré du champ de bataille, selon la belle expression de son adversaire, annonçant sa mort ; et les honneurs mêmes qu'on lui rendit, et qui furent, dit-on, extraordinaires, montrèrent bien qu'il s'agissait là d'une de ces renommées qui n'ont de fondement que dans la passion d'un jour, et non dans la raison générale.

Dans l'intervalle, la guerre avait éclaté entre Charles-Quint et Maurice, lequel eut cette gloire singulière, qu'après avoir aidé l'Empereur à vaincre l'Allemagne protestante, il aida l'Allemagne protestante à vaincre l'Empereur. On sait que Charles-Quint, poursuivi jusque dans Inspruck, s'échappa, non sans peine, par des passages inconnus des montagnes du Tyrol. La convention de Passaw rendit la liberté à Jean-Frédéric et au landgrave de Hesse, et mit les protestants sur le même pied que les catholiques.

L'Allemagne étant de nouveau maîtresse, et le parti protestant ayant vaincu par ses exagérés, Illyric et les siens revinrent à la charge contre Mélancthon. Ils agitèrent dans leurs conventicules de proscrire quelques-uns de ses livres. Enfin, à la diète de Worms, qui se tint en 1557, ils demandèrent qu'avant d'engager le débat avec les catholiques, il en fût ouvert un entre eux et les églises de la confession d'Augsbourg, représentées par Mélancthon. Les deux partis échangèrent en effet quelques discours sur les questions qu'on débattait depuis trente ans. « Ce premier engagement, dit Mélancthon, fut brillant et agréable (1). » Il caressait encore ce rêve de grand débat solennel et définitif, et il

(1) *Lettres*, liv. I, 85, 86.

n'avait pas cessé de croire à l'efficacité de la discussion. C'était l'erreur d'un homme qui y était sincère et qui y réussissait.

Pendant une suspension de cette diète, Mélancthon fut appelé à Heidelberg pour y constituer l'académie. C'est là que Camérarius vint lui apprendre la mort de sa femme. Leurs amis communs l'avaient chargé de ce soin. On avait espéré que le coup serait moins rude, si Mélancthon tenait cette nouvelle d'une bouche si chère. L'arrivée de Camérarius lui causa une joie si vive, que celui-ci n'osa pas d'abord la troubler, et qu'il le laissa s'engager en toute sécurité dans un de ces entretiens qu'il réservait pour son ami, et qui ne roulaient pas sur les matières théologiques. Le lendemain, Camérarius, craignant qu'il n'apprît d'un autre son malheur, et qu'il lui en voulût de ce silence, se décida à lui en parler. A cette nouvelle, Mélancthon ne s'échappa point en démonstrations violentes : il dit adieu à sa femme, en l'appelant par son nom, ajoutant qu'il ne serait pas longtemps à la suivre. Puis, s'enfermant avec son ami, il lui tint sur l'état des affaires, et sur l'avenir de l'Allemagne, des discours pleins de tristesse, et mêlés de prédictions que l'événement ne démentit pas.

## XV. — DERNIÈRES ANNÉES DE MÉLANCTHON.

Mélancthon ne devait pas être séparé longtemps de sa femme. Comme il croyait sa fin prochaine, il commençait à s'affecter moins des malheurs publics ou des siens, sentant que les douleurs longues et immodérées ne conviennent plus à l'homme que la mort va bientôt délivrer. Ses dernières années se passèrent dans ce calme sans indifférence, où il était arrivé après tant de peines d'esprit, soit par la raison, soit par l'épuisement. D'ailleurs, tous ses amis de son âge étaient morts : il avait vu disparaître successivement Luther, Cruciger, Jonas, Menius, Poméranus, l'électeur Jean-Frédéric, qui ne jouit pas longtemps de la liberté, Bucer, qui était allé finir en Angleterre une vie laborieuse et conduite avec habileté. Ces hommes éminents formaient la première génération de la réforme; ils en avaient eu toutes les illusions et toute la bonne foi. Ceux qui venaient ensuite y mêlaient beaucoup d'intérêts divers et confus, outre cet orgueil propre aux héritiers immédiats d'une révolution, lesquels se piquent d'interpréter souverainement ce qu'ils n'ont pas fait, et se tournent contre la gloire de leurs pères pour relever la leur.

Les adversaires eux-mêmes étaient changés. Dans ces premières luttes du vieux catholicisme et de la réforme, on avait disputé des deux côtés, sinon avec la même bonne foi, du moins avec plus de bonne foi que de politique. On cherchait à mettre hors du débat quelques vérités évidentes qui saisissent les intelligences les plus simples. Ce fut toujours le but hautement déclaré de Mélancthon, et les scolastiques, quoique dans le commencement moins sincères, parce qu'ils étaient moins savants et moins habiles, n'avaient pas paru s'en proposer un autre. Mais depuis que la guerre, précédée ou suivie des intrigues, avait exalté, comme il arrive, la lâcheté et l'audace, la politique avait chassé la bonne foi. Les catholiques s'étaient habitués à compter sur l'Empereur, et se mettaient moins en peine d'éclaircir des difficultés qui devaient être tranchées par son épée. Le rôle de Mélancthon était fini. Il n'y avait presque

plus de disciples pour apprécier ce langage honnête, sans équivoque, sincère là même où la pensée était encore incertaine; il n'y avait plus d'adversaires pour rendre les armes, au moins sur quelques points, à cette polémique si loyale qui arracha aux consciences plus d'une concession que les intérêts retirèrent ensuite.

Les Flacciens lui avaient rendu le séjour de Wittemberg assez difficile pour qu'une fois encore il parlât d'en sortir, et de chercher pour sa mort un exil plus hospitalier. Camérarius parle des désordres des Flacciens avec une tristesse que son obscurité, habituellement impénétrable, n'a pu nous dérober entièrement. La religion n'était guère que le prétexte dont se couvraient les jalousies et les haines privées, et les noms d'adiaphoristes, de majoristes (1), désignaient ceux qu'on n'osait appeler du nom trop éhonté d'ennemis. C'est un trait commun à toutes les révolutions, que ces haines personnelles qui, au moyen de noms généraux, parviennent à se donner pour complices toute une ville et quelquefois toute une nation.

Wittemberg souffrait de tous les maux que peuvent causer la plume et la parole, quand elles ont pour prétexte l'intérêt public, et pour motif l'intérêt particulier. La rage de la dispute avait gagné tout le monde : les disciples interpellaient les maîtres; les écoliers offraient le débat public aux professeurs. Quelques-uns l'acceptèrent, contre le gré de Mélancthon, qui sentait qu'à se commettre ainsi on abaissait la dignité de l'enseignement. Pour les écrits, ils étaient innombrables, à cause de l'amour du bruit qui fait tant d'écrivains, et parce que le sujet y prêtait, la moindre équivoque en théologie fournissant aisément matière à des volumes. Camérarius n'y voyait qu'un remède, la censure, et il la demande honnêtement. Oui, s'il y avait des juges infaillibles. Mais c'est parce que les juges se trompent, qu'on a sagement fait, dans les temps modernes, de ne pas sacrifier le droit à l'erreur, la faculté à l'abus. On avait d'ailleurs, au temps de Camérarius, au moins une sorte de censure. Je vois un décret de l'académie qui interdit toute publication qui ne sera pas revêtue de l'approbation des quatre doyens des facultés et du recteur. Mélancthon lui-même paraît avoir été chargé, auprès de l'académie, des fonctions de rapporteur dans les affaires de ce genre. La censure n'était donc pas à trouver. Si elle ne réprimait rien, c'est peut-être que l'inutilité de la censure n'est guère moins ancienne que son existence.

Il n'est pas étonnant que cette confusion eût relâché la discipline académique. La plupart des jeunes gens avaient une religion fort tiède; ils aimaient mieux disputer qu'assister avec recueillement aux lectures, à la prière, aux rits du nouvel évangile. La doctrine de la justification dans les œuvres avait produit ses fruits. « Pourquoi nous mettre un frein, disaient les étudiants, puisque vous nous enseignez que le soin que nous prenons de gouverner nos actes extérieurs n'est pas la justice pour laquelle Dieu reçoit les hommes (2) ? » En d'autres termes : « A quoi bon nous gêner, puisque cette gêne ne nous doit pas être

(1) C'est-à-dire de partisans de la tolérance sur les choses indifférentes, de disciples de Major, qui était lui-même de l'école de Mélancthon.

(2) *Discours prononcés à l'académie de Wittemberg*. tom. IV.

comptée? » On les combattait par des subtilités. Mélancthon lui-même, qui est le plus souvent d'une clarté admirable, ne répondait rien de concluant. Il n'osait faire un pas de plus vers les œuvres, de peur d'affaiblir la doctrine de la justification par la foi, qui était la plus grande nouveauté des évangéliques, et la morale s'obscurcissait dans ces subtilités si impuissantes contre les passions.

Il n'y avait pas jusqu'aux enfants qui ne voulaient pas réciter de mémoire, bien loin qu'ils le pussent faire de cœur, le symbole des apôtres. Vainement on leur disait que cette récitation équivalait à une absolution. On parvenait à peine, même avec l'appât d'un si grand intérêt, à leur mettre dans la mémoire cette prière, si considérable dans la nouvelle doctrine, puisqu'elle contenait la formule même de la justification.

Au reste, la tiédeur dans les exercices de piété était le moindre de ces relâchements. On reprochait aux élèves surtout la gloutonnerie, reproche très-ancien en Allemagne. Seulement la table était alors plus turbulente qu'aujourd'hui. Les orgies se prolongeaient jusqu'à minuit, énormité pour le temps ; après quoi les jeunes gens se répandaient sur la place et parcouraient les rues de Wittemberg, criant et chantant à tue-tête, éveillant tout le monde, et faisant croire aux magistrats que l'ennemi était dans la ville. Un décret de l'académie leur ordonne d'être rentrés chez eux à huit heures. Si quelqu'un est appelé au dehors par des affaires, qu'il les fasse en silence, et s'éclaire dans les rues avec une lanterne, pour qu'on le reconnaisse. Quiconque sera surpris armé et sans lanterne sera mis en prison. Un autre décret les menace d'une prison particulière plus dure que la prison scolastique. Le premier décret n'avait pas réussi. On continuait à sortir armé, et on battait le guet.

Plusieurs étudiants avaient pour domestiques ces Scapins et ces Mascarilles dont la comédie a fait un type, mais qui ont été d'abord des personnages réels, héritiers des Daves de Rome. Il ne paraît pas d'ailleurs que la comédie les ait calomniés. Ils étaient larrons jusqu'à rompre les coffres et crocheter les portes, de complicité avec leurs maîtres, qui prenaient leur part de ces rapines ; ils soufflaient les discordes, excitaient les rixes, poussaient les moins braves à se battre, et fournissaient les armes ; ils entraînaient dans les orgies les jeunes gens sobres, et troublaient de leurs chants, de leur ivresse, de leurs espiégleries, les noces et toutes les réunions publiques (1).

Dans les faubourgs, des maraudeurs prenaient d'assaut les jardins et les vignes, et ils avaient des chambres où ils se cachaient pour manger leurs vols. Un décret leur défend de coucher hors de la ville. On leur fait un tableau des blessures qui les attendent, de la mort qu'ils risquent peut-être, outre les châtiments que leur réserve l'académie. Un autre décret parle de femmes perdues qui attiraient les jeunes gens dans les bois proches de la ville ou dans les bouges des faubourgs, et qui pénétraient dans l'intérieur de la ville sous des habits d'homme.

Enfin ils se faisaient accuser de modes outrées dans leur costume, et particulièrement dans la forme de leurs chapeaux. Les uns portaient des turbans à

(1) *Discours prononcés à l'académie de Wittemberg*, tom. VII.

la manière turque, ce qui leur était reproché comme une imitation qui présageait des mœurs et un empire barbares. Les autres se couvraient de chapeaux à larges bords, dont on leur disait vainement, du haut des chaires académiques, qu'ils gênent la vue, qu'ils sont enlevés par les coups de vents, et que leur poids allourdit la tête et opprime l'esprit. Ceux-ci imitaient la coiffure militaire des cavaliers, ceux-là le bonnet de voyage, bigarrure qui étonnait beaucoup les étrangers et leur donnait une mauvaise opinion de la force du gouvernement académique.

Mais un mal plus grave, et contre lequel Mélancthon lutta avec plus de zèle que de succès, c'était l'impatience des jeunes gens d'arriver de plein saut aux professions lucratives sans passer par les études scolastiques. L'académie de Wittemberg suivait, à quelques changements près, la même conduite que notre université, quoique dès ce temps-là il se trouvât, comme aujourd'hui, nombre d'inventeurs et de partisans des méthodes expéditives. On n'arrivait aux sciences spéciales et d'application, à la théologie, au droit, à la médecine, qu'après avois été arrêté longtemps sur ce qu'on appelait la grammaire et la dialectique, c'est-à-dire les études de langue et la philosophie. A l'issue de ces premières études, on recevait le grade de bachelier. De là il fallait passer par la physique, les mathématiques, les éthiques, et recevoir le grade qui y était attaché, avant d'entrer dans l'enseignement d'application. Or ces lenteurs si sagement calculées sur les progrès des facultés de l'enfant, de l'adolescent et du jeune homme, avaient comme aujourd'hui de nombreux contradicteurs. On attaquait l'usage de décerner des grades comme une routine et un empêchement. Les parents avaient hâte d'échapper aux dépenses de l'éducation littéraire, et poussaient leurs enfants aux professions lucratives, quoique la rétribution académique fût modique, les plus riches ne payant que quatre florins d'or et deux par année, les pauvres deux florins, et quelquefois rien. Pour les écoliers, outre le peu d'application de cet âge, qu'aucune méthode ne corrigera, mais qui suffit d'ailleurs à une étude très-générale comme celle d'une langue, ils étaient impatients d'aller où étaient l'influence, le bruit, la vie, c'est-à-dire à la médecine, au droit, qui menaient à la fortune, mais surtout à la théologie, par laquelle on arrivait à la faveur des princes. « Il nous naît, dit Cruciger, des théologiens comme des champignons (1). » On apportait à ces études un chapeau à larges bords et un souverain mépris pour les études littéraires. Cruciger juge le mal si grand, qu'il demande l'intervention des magistrats et des princes pour empêcher ces professions sans instruction première, et cette nuée de théologiens, de jurisconsultes et de médecins improvisés.

Toutes ces difficultés, dont quelques-unes ne sont pas particulières au temps où vivait Mélancthon, mais dont les plus graves tenaient à l'esprit d'émancipation qui faisait le fonds de la réforme, étaient depuis longtemps au-dessus de ses forces et de son espérance. Qu'on y ajoute les embarras que donnait aux chefs de l'academie l'insuffisance ou le défaut de zèle de certains professeurs, la témérité de quelques-uns, lesquels déchiraient dans les querelles des Flacciens la robe académique, les inégalités des princes dans leurs dispositions

(1) *Discours prononcés à l'académie de Wittemberg*. tom. I.

pour les lettres, tour à tour protégées avec faste ou abandonnées comme une dépense de luxe dans les temps de guerre; l'anarchie des familles que partageaient tant de contradictions et de schismes dans la même doctrine; les embarras matériels et de police, les disettes, alors si fréquentes; la peur des Turcs, et celle plus récente des Russes, qu'enfantait sourdement le Nord; enfin l'idée familière alors à tous les esprits éminents d'une prochaine dissolution du monde; et l'on comprendra qu'un homme qui avait donné toute sa jeunesse et tout son âge mûr à la réforme, entrant dans la vieillesse avec des forces épuisées, et plus de considération que de puissance, vît venir avec quelque douceur la mort qui devait l'enlever à l'envie, au doute et à l'impuissance, à l'entrée d'une seconde carrière qui menaçait d'être plus laborieuse que la première. Parmi les biens immédiats des révolutions, lesquels sont en petit nombre, le plus grand peut-être, c'est qu'après avoir payé sa dette, on désire de mourir avant le découragement extrême et l'incrédulité.

## XVI. — MORT DE MÉLANCTHON.

L'année 1560 trouva Mélancthon occupé de sa fin, et déjà touché de cette tristesse douce que donne à l'homme le mieux préparé l'approche solennelle de la mort. Depuis quelques mois, il priait Dieu tous les jours, à son lever, de lui adoucir ce passage. Mélancthon avait alors soixante-trois ans. C'était une année climatérique, où, dans ce temps-là, chacun se recueillait, s'attendant également à recommencer sa vie ou à la voir finir. Mélancthon en parlait souvent avec une piété mêlée de superstition, disant qu'il lui avait été prédit par un célèbre mathématicien et médecin, Jean Virgund, que les astres lui comptaient les années jusqu'à soixante-trois, mais que, passé ce nombre, ils ne parlaient plus. Il laissait voir par d'autres paroles qu'il ne se croyait pas loin de sa mort. Quand on lui parlait d'intrigues ourdies contre lui par ses ennemis : « Je ne les embarrasserai pas longtemps, disait-il, de mon opposition (1). »

Il traversa pourtant sans maladie l'année climatérique, mais c'était une opinion générale que les dangers de cette année étaient souvent différés à la suivante. On l'avait remarqué de Luther, mort trois mois après l'époque fatale, et les amis de Mélancthon n'étaient point rassurés par son air de santé. Lui-même n'en continua pas moins de prédire sa fin, et de s'y accoutumer. Son corps s'amaigrissait, et, quoiqu'il conservât la même capacité de travail, ses amis remarquaient qu'il perdait de sa facilité. Ce fut à son retour de Leipsick, où l'électeur de Saxe l'avait envoyé présider des examens, que Mélancthon sentit les premières atteintes du mal qui devait l'enlever. Il éprouva de vives douleurs dans la nuit du 7 avril. Peucer, son gendre et son médecin, effrayé des symptômes, fit écrire à Camérarius, avec lequel Mélancthon était lié depuis quarante ans d'une amitié si étroite, qu'il se hâtât de venir à tout événement.

(1) *Orationes, epitaphia et scripta quæ edita sunt de morte Philippi Melancthonis*, Wittemberg, 1561.

Le matin, dès le point du jour, Mélanchthon voulut reprendre ses travaux ordinaires, pensant trouver encore ses forces; mais, déjà frappé de cette faiblesse qui est le commencement de la mort, il écrivit d'une main tremblante à un de ses amis qu'apparemment Dieu voulait l'enlever au synode que les Flacciens allaient provoquer. Puis s'interrompant pour parler avec son gendre de sa maladie : « Si Dieu le veut ainsi, dit-il, je mourrai volontiers : puisse-t-il faire que mon départ soit joyeux ! » Il était fort inquiet d'une éclipse qui avait eu lieu dans l'équinoxe, et d'une conjonction de Mars et de Saturne. Il y avait vu d'ailleurs un présage de stérilité, et avait conseillé à l'académie de se pourvoir de blé pour une disette, ce qui fut fait.

Vers huit heures, il parla d'aller faire sa leçon de dialectique à l'académie. Comme on essayait de l'en détourner : « Je ne lirai qu'une petite demi-heure, » dit-il, et il sortit, appuyé sur les bras de deux élèves. Arrivé dans la salle des cours publics, il la trouva vide, car on l'avait trompé d'heure, dans l'espoir que, ne trouvant personne, il s'en reviendrait. Il hésita d'abord s'il ne prendrait pas l'heure d'un de ses collègues, alors absent; mais l'auditoire manquant, il se fit reconduire chez lui. Là, se sentant mieux, et neuf heures ayant sonné, il témoigna le désir de retourner à l'académie. On avait pensé d'abord à faire afficher que le cours n'aurait pas lieu; mais, sur la réflexion que cette contrariété pourrait le fatiguer plus que sa leçon, on le laissa monter dans sa chaire. Il parvint à parler environ un quart d'heure sur un texte de Grégoire de Nazianze, dissimulant sa faiblesse, et affectant d'élever la voix. Cet effort parut toutefois le ranimer; il continua tout le jour et une partie du lendemain à dicter une histoire universelle qu'il avait déjà menée jusqu'à Charlemagne; et le sénat de l'académie ayant été convoqué pour délibérer sur quelques rixes entre des jeunes gens, il s'y rendit, et prononça de graves paroles, conseillant des mesures mêlées de sévérité et de douceur.

De retour chez lui, il se remit à ses travaux. Il faisait imprimer alors un discours funèbre sur la mort de Philippe, duc de Stettin et de Poméranie. Ses amis craignaient d'y voir un présage, et lui-même allant au-devant de leurs pensées. « Je ne traite plus, leur dit-il, que des sujets funèbres. L'excellent prince à qui j'ai rendu cet hommage a été un Philippe. Quoi d'étrange que moi, un Philippe de la foule, je le suivisse ? »

Le 12 avril, qui était le jour de la Passion, il se leva, après une nuit sans sommeil, à quatre heures du matin, et à six heures il alla faire sa leçon, selon la coutume des professeurs de célébrer dès le matin la mémoire de si grandes choses, et quoiqu'il ne le fît pas sans beaucoup de fatigue, même en santé. Ce fut, d'ailleurs, la dernière fois qu'il parla en public. Il rentra chez lui pour n'en plus sortir que mort, luttant contre les progrès du mal, tantôt assis, tantôt debout et se promenant dans sa bibliothèque. Il y eut un moment où, descendant l'escalier qui y conduisait, les forces lui manquèrent, et il s'assit sur une marche, la tête appuyée sur le coude. C'est dans cette posture que Camérarius le trouva.

Le jour de Pâques, quoiqu'il pût à peine se tenir debout, il voulut, dès six heures, aller à l'académie faire sa leçon accoutumée sur la solennité du jour. Déjà, malgré la résistance de Camérarius, il avait revêtu sa robe, disant qu'il

se contenterait de faire aux élèves quelques courtes réflexions, lorsque son fils, survenant, lui annonce que l'auditoire est désert. « Est-ce donc toi, dit Mélancthon avec impatience, qui as donné ordre aux élèves de se retirer? » Ce que celui-ci ayant nié, Mélancthon se calma : « Pour qui ferais-je ma leçon, dit-il, s'il n'y a personne? » Et quittant sa robe, il se mit à écrire des lettres.

Des affaires pressantes forçaient Camérarius de partir. On n'avait pas perdu toute espérance, les membres étant encore valides et la tête intacte. Un goûter d'adieu fut préparé, où devaient assister quelques amis ; il voulut les traiter avec du gibier que lui avait envoyé le prince d'Anhalt, et du vin du Rhin, qui lui était venu d'un autre don. Avant de se mettre à table, Camérarius et lui étant dans la bibliothèque, lui assis sur un escabeau, et plusieurs personnes debout vers la porte, il dit à son ami, comme dans un dernier adieu : « Mon cher Joachim, nous sommes liés depuis quarante ans d'une amitié vraie et réciproque, d'où ni l'un ni l'autre de nous n'a cherché à tirer profit, et nous avons été de bons pédagogues, chacun à notre place. J'ai la confiance que nos travaux ont été utiles à plusieurs. Que si Dieu a voulu mettre fin à mes jours, nous continuerons de nous aimer saintement dans l'autre vie. » Ensuite ils descendirent pour le goûter, où Mélancthon, après quelques discours touchants sur la mort édifiante d'une fille de Camérarius, fut pris d'une telle faiblesse, que celui-ci, effrayé, remit son départ au lendemain.

Le moment de la séparation arrivé, Mélancthon lui dit d'une voix triste : « Que Jésus-Christ, fils de Dieu, qui est assis à la droite de son père et qui dispense ses dons aux hommes, te conserve, toi, les tiens et nous tous ! » Et il ajouta des compliments pour la femme de son ami. Camérarius monta à cheval et partit pour Leipsick.

Le même jour, Mélancthon parla de la folie de ceux qui nient que Jésus-Christ ait craint la mort. « Il la craignait d'autant plus, ajouta-t-il, qu'il connaissait mieux que nous ce que c'est que mourir. » Il revint sur cette mort de la fille de Camérarius, et sur la maladie qui l'avait enlevée, et qu'il comparait à la sienne, sauf sa faiblesse qu'il trouvait si grande et qu'il attribuait à une cause obscure. Et peu auparavant, étant couché : « Si ce n'est pas la mort, dit-il, c'est du moins un bien grand châtiment. » A la muraille où touchait son lit, était suspendue une carte d'Europe ; après l'avoir regardée avec des yeux fixes, il se tourna vers ceux qui le soignaient, et leur dit avec un sourire : « Virdung a lu dans les astres que je ferais naufrage dans la Baltique. Il a raison, je ne suis pas bien loin de cette mer. » Et, en effet, la partie de la carte où elle était figurée était la plus proche de son lit.

Le lendemain, ne pouvant souffrir aucune position à cause de son extrême faiblesse, il se fit placer sur une litière de voyage. « Ceci s'appelle un lit de voyage, dit-il ; n'est-ce pas dans ce lit que je vais partis ? » Vers neuf heures, il appela Peucer : « Que vous semble, dit-il de mon mal, et quelle espérance avez-vous? Ne me dissimulez rien. — A Dieu appartient votre vie, répondit Peucer, et la longueur de vos jours. Nous les lui recommandons ; mais puisque vous voulez que je vous dise la vérité, si je considère les causes physiques, votre état est loin d'être sans péril, car votre faiblesse est grande et s'accroît

de moment en moment. — Je pense comme vous, dit Mélancthon, et je ne m'abuse pas sur cette faiblesse. » Et il pria qu'on cherchât dans ses papiers un projet de testament qu'il avait préparé, et dont le préambule était une profession de foi sur la religion. Comme on ne trouvait pas cet écrit, probablement dérobé par une de ces infidélités dont se plaignent tous les hommes publics de ce temps-là, il en dicta un autre où il donnait son sentiment sur les dissidences des protestants.

Le 19 avril, qui fut son dernier jour sur cette terre, après avoir tenu plusieurs discours à son gendre sur les malheurs de l'Église, il parut dormir quelques instants d'un sommeil assez doux. Puis, se réveillant en sursaut, il pria Peucer de lui couper les cheveux, selon l'usage où il était de ne recevoir ce service que de lui, et se fit changer de linge, comme s'il eût été averti tout à coup du départ et qu'il voulût se tenir prêt. Peu après, il fut visité par des amis et des hôtes d'une ville voisine. Il s'entretint avec eux environ une demi-heure, avec quelque gaieté d'abord; puis, ses pensées devenant sombres, il leur parla tristement des disputes qui déchiraient l'Église; et il ajouta : « Si je meurs, c'est un bienfait singulier de Dieu qui m'enlève à tous les maux dont nous sommes menacés. »

Vers midi, le pasteur et les professeurs de Wittemberg entrèrent dans sa chambre. Ne pouvant déjà plus parler, il demanda qu'on lui lût divers passages des livres sacrés qu'il aimait particulièrement. Cette lecture finie, il dit à haute voix : « J'ai toujours dans l'esprit et en vue ce mot de Jean sur le fils de Dieu : Le monde ne l'a pas reçu; mais, à ceux qui l'ont reçu, il a donné le privilége de devenir enfants de Dieu. » Après quoi il remua les lèvres environ un quart d'heure, comme s'il eût continué intérieurement ses pieuses réflexions.

L'heure approchait où la plupart des professeurs allaient faire leur cours. Personne ne se sentant le courage de quitter, à ce moment suprême, l'ami qui allait leur échapper, on rédigea à la hâte, au nom de tous, un avis conçu en ces termes : « Très-chers auditeurs, vous n'ignorez pas dans quelle sollicitude, quel chagrin et quelle crainte nous jette la maladie de notre vénéré précepteur et père, maître Philippe, et sans doute vous vous en affectez avec nous. Vous souffrirez donc que les leçons de cette après-midi n'aient pas lieu. Nous voulons vous prouver par là que telle est la force du mal que, si Dieu n'aide pas la nature, notre précepteur ne pourra pas résister plus longtemps. Nous vous exhortons à vous unir à nous, pour prier Dieu qu'il jette un regard de pitié sur cette misérable Église et sur la jeunesse, et que, pour châtier notre ingratitude, il ne nous enlève pas, dans des temps si difficiles, le fidèle directeur de nos études. Employez à des prières ce temps de loisir, et implorez Dieu pour l'Église et pour la santé de notre précepteur. »

Mais déjà Mélancthon luttait avec la mort. Il ne parlait plus que pour répondre, ayant les lèvres toujours en mouvement, comme s'il se fût hâté de recueillir dans sa mémoire toutes les promesses de l'autre vie. Son gendre lui demanda s'il voulait quelque chose : « Rien, dit-il, que le ciel. » Et peu d'instants après, s'étant évanoui, comme on eut rappelé ses sens au moyen d'un cordial, il parut se ranimer et dit : « Pourquoi troublez-vous mon repos? laissez-moi en paix jusqu'à la fin de ma vie, qui n'est pas loin. » Cependant tout

le monde s'était agenouillé, et le pasteur lisait, parmi les passages des saintes Écritures, ceux qu'on savait qu'il avait particulièrement médités. Après cette lecture, on recommença les prières ; et Vitus, l'un de ses collègues, docteur en médecine et professeur de langue grecque, lui ayant demandé s'il comprenait tout ce qui venait de lui être lu, il répondit en allemand : Oui. Quelques minutes après, vers six heures du soir, pendant qu'on récitait le symbole des apôtres et l'oraison dominicale, il expira d'une fin si douce que, de tous ces yeux qui étaient attachés sur lui, aucun ne put surprendre l'instant du passage suprême.

Il avait vécu soixante-trois ans et autant de jours, et était mort à la même heure où il était venu au monde.

La nouvelle de sa mort amena toute la ville devant sa maison : étudiants, étrangers, habitants de toutes les classes, demandaient à le voir avant qu'il fût mis dans le cercueil. Le corps resta exposé dans la bibliothèque, depuis le 20 avril au matin jusqu'au lendemain dans l'après-midi. Les plumes, et jusqu'aux débris de papier qui étaient répandus sur le plancher, furent enlevés. Sur le passage du convoi, des sanglots éclatèrent, parmi les femmes surtout, de qui Mélancthon s'était fait aimer, pour cette douceur et cette grâce qui lui étaient particulières. Camérarius, arrivé le matin, n'eut pas la force d'entrer dans cette triste maison au milieu des derniers préparatifs : il attendit que le cercueil fût fermé, et il le suivit jusqu'à l'église de la citadelle où le corps fut déposé à côté de celui de Luther. La mort avait réuni le disciple au maître, après une séparation de quatorze ans.

### XVII. — MÉLANCTHON RÉFORMATEUR DANS LES LETTRES. — INFLUENCE DE LA RENAISSANCE SUR LA RÉFORME.

Mélancthon avait bien gagné l'éternel repos : il avait rempli, avec une gloire que lui seul ne connut pas, la double tâche de réformateur dans la religion et de réformateur dans les lettres. Nul ne mit à leur service un esprit plus pourvu des ressources particulières qu'elles réclamaient. Nul ne souffrit plus pour ces deux causes, lesquelles furent au commencement si étroitement liées : la réforme pénétrant partout où la renaissance avait ouvert les intelligences, et le même progrès éclairant les esprits et émancipant les consciences.

Mélancthon n'estima jamais de son immense savoir que ce qui pouvait en être compris du plus grand nombre. Quelquefois, pensant à la gloire des anciens écrits, il laissa échapper l'aveu qu'il eût pu faire des livres plus polis et plus agréables aux lecteurs (1). Mais il ne se croyait pas le droit de se contenter, et sacrifiait volontiers ceux de ses dons naturels que le travail et la patience eussent perfectionnés, au besoin de faire paraître ses livres à temps et de les approprier à l'intelligence des lecteurs. A une époque où les livres étaient des actions, et les lettres des chefs de parti, il n'était guère loisible de songer à la gloire des écrits durables. Pour Mélancthon, il ne pensa jamais à jouir de son esprit, et il ne fut et ne voulut être que pédagogue : assez semblable à Fénelon par ce

(1) *Epist. Ph. Mel. de seipso, et de editione prima scriptorum suorum.*

nouveau trait, qu'il n'eut pas l'orgueil du génie, et qu'il ne trouva rien de plus beau que de faire des livres d'éducation.

On a vu Mélancthon se défendre, non par peur de la responsabilité, mais pour être vrai, d'avoir rien inventé en fait de dogmes. Il y revient souvent dans ses écrits. « Je n'ai bien appliqué, dit-il quelque part, toutes les forces de mon esprit et tous les efforts de ma volonté, qu'à expliquer avec clarté et précision de si grandes matières, et à donner à la jeunesse des opinions droites et modérées. Autant que je me connais, j'affirme avec vérité et en toute conscience que je n'ai jamais eu en vue que de servir le public (1). » Les seules corrections qu'il fit à ses livres, étaient pour y mettre plus de cette netteté qui découvre les choses aux lecteurs les plus inattentifs, et non pour attirer les yeux sur l'écrivain. Sa conscience délicate et simple l'aidait beaucoup dans ce dessein : car il ne pouvait enseigner que ce qu'il croyait, et il ne pouvait croire que ce qu'il concevait nettement. Bossuet l'a surpris se contredisant, atténuant ou omettant selon le besoin. Le reproche est vrai; mais c'est à nous de dire que ce ne fut jamais pour se tirer d'un embarras ou d'un danger personnel, ni par cette fragilité de la sagesse humaine qui peut faire que la constance même dans les opinions soit une faute. Mélancthon se dévouait à la concorde, qui fut toujours d'un plus grand prix à ses yeux que certaines conséquences d'un principe absolu. Les contradictions de Luther peuvent choquer, parce que c'est le plus souvent son orgueil qui donne un démenti à sa bonne foi, et qu'on croit voir un législateur qui s'excepte des lois qu'il a faites; mais comment blâmer Mélancthon, lorsque, dans un intérêt commun et pressant, il ne souffre pas que ce qu'il a pu écrire soit un empêchement pour la paix, et qu'à la différence de Luther, la bonne foi de l'homme pacifique ne craint pas de démentir l'amour-propre de l'écrivain? Comment n'aimer pas cette habitude de ne tenir à ses idées qu'autant qu'elles peuvent servir au bien d'autrui? et qui n'estimera que celui-là était le vrai disciple du Christ, qui faisait des dons supérieurs de son esprit comme l'appoint de toutes les opinions et de toutes les prétentions qu'il voulait accorder?

Un esprit si pratique devait emprunter sa méthode aux anciens. Là, en effet, sont les plus beaux modèles de littérature appropriée. Les livres des anciens sont comme leur politique : celle-ci se faisait sur le Forum ou l'Agora, en plein jour, par la communication et la discussion. Les livres se faisaient comme la politique, en vue et avec le contrôle de tous. L'art des anciens n'est que la connaissance des routes les plus sûres et les plus directes pour arriver à l'intelligence d'autrui, et pour accommoder le génie aux esprits les plus ordinaires, sans le faire descendre. C'est aux anciens que Mélancthon prit ses plans, sa netteté dans l'exposition, l'art de grouper les preuves, de proportionner un sujet; la clarté, cette lumière qui n'éclaire pas tout le monde au même degré, mais qui ne laisse personne dans l'obscurité; le naturel de l'expression, qui n'est que le langage le plus général et le plus approprié : c'est à ces qualités qu'il dut cette puissance que tout le monde contesta et que tout le monde subit. La Confession d'Augsbourg, son plus beau livre comme théologien, est un ouvrage

(1) *Epist.* IX, lib. II.

antique par la méthode. Or ce livre lui a survécu et demeure encore. Vainement Luther l'affaiblit, d'abord par son refus de concours, tandis que Mélancthon l'écrivait, ensuite par ses désaveux, quand il parut; vainement les sacramentaires et l'Église de Strasbourg, par l'éclat de leurs réserves; tous les exagérés, par la peur de ne pas demander assez; tous les beaux esprits, par le désir de se distinguer en se départant, s'agitèrent pour le discréditer : le livre résista. Il résista par sa méthode même, qui en avait exclu toutes les exagérations particulières de chacun des chefs, et n'y avait fait entrer de leurs sentiments que ce qui pouvait être consenti par tous et compris du public. Plus d'une fois, au début de certaines diètes, on parut s'entendre pour rejeter ce code, qu'on s'étonnait d'autant plus de subir, que l'auteur lui-même ne cherchait pas la domination. Les discussions s'ouvraient, soit sur les points qui n'y avaient pas été résolus, soit sur quelques-uns de ceux qu'il comprenait, mais que l'on posait dans d'autres termes, comme pour secouer au moins le joug de la rédaction consacrée; mais bientôt les excès de l'interprétation ou du droit d'initiative de chacun ramenaient tous les disputeurs, comme à leur insu, au livre de Mélancthon; de sorte que celui de tous les réformateurs qui paraissait avoir fait le plus de sacrifices, revenait par le fait de moins loin que tous les autres. A force de se dérober, Mélancthon avait fini par se faire suivre de tout le monde.

Les plus éclairés de ses contemporains appréciaient très-bien sa position à cet égard. Ils le regardaient comme envoyé de Dieu, non moins manifestement que Luther, pour éclaircir la doctrine et l'assurer. Dans l'imagination populaire, Luther découvrait des terres nouvelles et les conquérait; Mélancthon y mettait l'organisation et l'administration. Ces deux hommes étaient si nécessaires l'un à l'autre, que Luther, qui fut toujours le premier à s'en fatiguer et à vouloir rompre, ne gagna rien à se brouiller avec Mélancthon. Séparé du plus illustre de ses disciples, et du seul qui pût l'entendre sans être ébloui, le maître, au lieu de faire des conquêtes, n'eut que des aventures sans cause et sans effet. La parole de Luther toute seule soulevait des tempêtes dans la foule; en passant par la bouche de Mélancthon, elle s'insinuait doucement dans les esprits, et y prenait racine.

L'influence que sa méthode lui donna en Allemagne, il l'eut en France, en Angleterre, il l'eut en Italie, en Espagne, sur tous les esprits éclairés que l'inquisition et un air plus favorable au catholicisme n'empêchèrent par de s'unir de vœux à l'Allemagne protestante. Cet art de trouver, au milieu de tant d'opinions extrêmes, une sorte d'esprit moyen où pussent se rencontrer toutes les intelligences, les unes comme à leur point d'arrivée, les autres comme à leur point de départ, lui donna une véritable importance diplomatique en Europe. Tant que les princes ne songèrent pas à tirer parti pour leur politique des questions religieuses, ou, plus tard, quand ils s'aperçurent que les embarras surpassaient le profit, ils pensèrent à se servir de Mélancthon. On s'exagéra même ce qu'il pouvait obtenir, chacun jugeant par soi l'effet que devaient produire sur les autres cette modération et cette clarté. Mais lui-même ne se laissa pas enivrer, et ne reçut jamais qu'avec hésitation cette médiation universelle, soit qu'il comprît que le débat ne resterait pas longtemps spéculatif, ou qu'il se souvînt trop du prix que lui avaient coûté ses succès à Augsbourg.

Si je ne craignais les opinions trop absolues dans une étude sur l'homme qui se fit une gloire immortelle en les évitant, et les airs de paradoxe en parlant d'un esprit qui les redouta comme des fautes contre la conscience, je dirais que Mélancthon fut la méthode vivante de la réforme. Et, comme il prit tous ses moyens dans les anciens, j'ajouterais, pour compléter ma pensée, que ce fut la renaissance qui fournit à la réforme sa méthode. Les preuves en sont manifestes, non-seulement pour ceux qui peuvent reconnaître sous la diversité des matières, et en l'absence de toute imitation visible, l'identité de méthode, mais encore pour ceux qui ne veulent se rendre qu'à des marques extérieures et matérielles. Tous les bons écrits théologiques du temps, et parmi les meilleurs, ceux d'Érasme et de Mélancthon, sont pénétrés de l'esprit ancien. La plus belle qualité de ces écrits est l'emploi même de ses ressources les plus naturelles, de ses moyens les plus simples, appliqués à d'autres matières et à une autre cause : le défaut en est une certaine superstition qui allait jusqu'au plagiat. Ainsi dans les diètes, figurées à l'instar des assemblées antiques, l'orateur s'interrompt comme Démosthènes, pour faire lire par un secrétaire, imité du greffier athénien, les articles qui font l'objet de la discussion. L'art des orateurs est souvent confondu avec les expédients des rhéteurs, et le grand goût des hommes de génie avec le goût puéril des écoles. Au lieu de s'en tenir à ce qui, dans l'esprit ancien, est conforme à l'esprit humain, on calquait jusqu'à ces circonstances de détail qui varient selon le temps et la forme des sociétés, et, dans un pays chrétien, on voulait avoir à la fois l'éloquence et la tribune antiques. Mais l'effet général n'en était pas moins excellent, et cette imitation servile de l'appareil antique n'y nuisait pas en aidant la raison humaine à retrouver ses voies par des images de ces temps admirables.

Ce serait pousser trop loin l'éloge que d'attribuer à Mélancthon tout seul l'honneur d'avoir appelé la renaissance au secours de la réforme. Luther, de son regard supérieur, avait bien vu le service qu'on pouvait tirer des lettres anciennes, et, avant de connaître Mélancthon, il les avait assez étudiées pour être, même en ce point, plus exercé qu'aucun de ses adversaires. Mais il ne sentait pas le besoin de s'y perfectionner, et s'enfonçait de plus en plus dans la théologie, si favorable à la subtilité de son esprit et à la hardiesse de son imagination. Érasme, et c'est sa gloire, avait toujours mêlé les études littéraires aux études théologiques, éditant de la même main les pères du christianisme et les auteurs profanes ; mais son goût, moins fin que celui de Mélancthon, le portait plutôt vers la négligence abondante des pères que vers la perfection des anciens. Ses écrits théologiques, outre leur indécision, tantôt calculée, tantôt sincère, ne sont piquants que par leurs railleries sur la grossièreté illettrée des moines. Il y manque la proportion, le plan, et cet art merveilleux des anciens, si c'est un art que de se conformer à l'esprit humain, de se rendre accessible à tout le monde, quoique à des degrés divers, et à chacun dans la mesure de son intelligence et de son savoir. Or c'est cet art que retrouva Mélancthon, et qui, joint à sa sincérité en toutes circonstances, et à sa décision dans les choses essentielles, en fit le premier théologien de la réforme pour la propagation et l'enseignement de la doctrine.

Je crains qu'aux yeux de certaines personnes dont la foi peut être inquiète,

ou l'orthodoxie intolérante, ce soit pour la renaissance un médiocre honneur d'avoir aidé la réforme. Mais j'avertirai ces personnes de prendre garde d'être plus catholiques que chrétiennes. Dans le temps que la réforme suscitait les anabaptistes de Munster, ou qu'elle partageait la France en deux pays ennemis, cette prévention était juste; mais depuis que les armes sont rentrées dans le fourreau, qu'aucun pays n'est divisé par la religion, que dans les deux partis les hommes éclairés se sont réconciliés sur le terrain du christianisme, il ne faut pas craindre de faire honneur à l'esprit ancien de nous avoir ramené des derniers excès de la scolastique à l'intelligence savante et profonde du christianisme. Il ne faut pas craindre de glorifier Mélancthon en particulier pour y avoir tant contribué par sa plume comme par toutes les vertus du chrétien pratique.

Je dirai même aux catholiques, pour peu qu'ils consentent à ne l'être pas plus que Bossuet, que c'est la réforme qui a fait le catholicisme gallican, le catholicisme profond, savant et philosophique de ce grand homme. Aimeraient-ils donc mieux le temps où des professeurs de scolastique, à Paris, s'évertuaient à montrer à leurs élèves en quoi *papam vidi* diffère de *vidi papam;* où un article portait que soutenir qu'*ego currit* est de bon latin, sent l'hérésie; où un professeur de théologie expliquant un passage des livres sacrés dans lequel il est question d'un roi de Salem qui offre du pain et du vin, croyant que *Salem* voulait dire *sel*, s'étendit sur la nature et la force de ce condiment? C'était le temps où les évêques faisaient la guerre aux lettres, comme à des semences d'hérésie. La réforme força ces catholiques, qui avaient oublié leurs livres, et étouffé sous je ne sais quel amas de sophisterie les dogmes de l'Évangile, de revenir aux sources mêmes de leur foi, et de l'apprendre pour mieux la défendre. Les premiers écrits de Luther, et plus tard les lumineux traités de Mélancthon, firent rougir Jean de Eck et les autres de n'être que diffus, et les forcèrent à être éloquents. L'homme ne peut rien conquérir ni conserver que par le combat. Quand il fallut apprendre l'hébreu pour tenir tête aux élèves de Reuchlin, et réfuter les écrits de Luther et de Mélancthon par leur propre méthode, il y eut un plus grand nombre de vrais catholiques qu'au temps où la scolastique régnait paisiblement sur toutes les contrées du continent européen. Les plus illustres catholiques sont contemporains des réformateurs. Pendant que Luther et Mélancthon remplissaient l'Europe occidentale de leurs écrits, le catholique Thomas Morus disputait comme un père de l'Église romaine et mourait comme un martyr de l'Église primitive. Plus tard, ne sont-ce pas les protestants de Hollande qui suscitèrent la polémique de Bossuet? Les croyances disputées sont les seules qui soient profondes, outre que les mêmes combats qui renouvellent les esprits, renouvellent les caractères. Aux époques dont je viens de parler, les grandes vertus se trouvaient du même côté que les grands talents.

Au reste, il est temps que je quitte ce terrain, où je me sens mal assuré, ne pouvant rien affirmer avec autorité, ni exprimer de doutes utilement et avec convenance, et j'ai hâte de montrer dans Mélancthon le réformateur littéraire. Là du moins les contradictions sont moins à craindre, et ont peu de conséquence. Je n'y rencontrerai ni les protestants, pour interpréter sa modération

par sa faiblesse de caractère plutôt que par l'excellence de son esprit; ni les catholiques, pour l'accuser de n'avoir pas été modéré jusqu'à passer de leur côté. Les services qu'il a rendus à ce qui, sous le nom de philosophie, embrassait alors toute la science humaine, ne peuvent être ni contestés ni interprétés à mal, puisque, grâce à Dieu, il n'y a pas un parti de l'ignorance et de la vie sauvage. Quiconque aime les lettres pour elles-mêmes, et en a goûté la douceur dans le commerce des grands écrivains de l'antiquité, honorera sans réserve l'homme qui a reçu dans sa patrie le titre de *précepteur commun de l'Allemagne.*

C'est le plus modeste des titres ou c'est l'un des plus grands, selon le théâtre où le précepteur donne ses leçons. Quand l'école se compose d'un grand peuple, il n'y en a pas de plus beau ni de plus à envier. Je ne trouve, dans l'histoire de ce temps-là, que Mélancthon qui en ait été honoré. C'est là en effet sa gloire très-particulière, qu'à côté de ceux qui exhumaient les monuments de l'antiquité, et étaient souvent éblouis eux-mêmes par le flambeau qu'ils rallumaient, Mélancthon faisait arriver jusqu'aux petits enfants quelques lueurs de la sagesse antique.

Il fut pour les lettres ce qu'il avait été pour la réforme; il n'imagina rien, il appropria ce qui avait été fait. Pourquoi lui donnerais-je une gloire à laquelle il s'est refusé? La grande pensée de la réforme comme de la renaissance, c'est le retour aux sources mêmes. Or Luther pour la réforme, pour la renaissance l'Italie tout entière, et en Allemagne, Érasme et Reuchlin, avaient rouvert les livres. Mais pendant que Luther s'enivrait de la nouveauté de ses interprétations, et qu'Érasme écrivait d'agréables livres pour les lettrés de l'Europe, Mélancthon mettait en catéchisme la théologie nouvelle, et faisait des grammaires pour apprendre aux enfants à lire les anciens.

Dans les lettres comme dans la religion, il ne recherchait que la gloire d'approprier les choses à l'entendement de la jeunesse. Mais tandis qu'il ne croyait et qu'il ne voulait être que pédagogue, se défendant de tout autre titre avec la modestie chrétienne, il réformait toutes les parties de l'enseignement public. Il faisait, pour la philosophie proprement dite, pour l'enseignement des langues, pour la jurisprudence, pour la médecine, pour les sciences physiques, ce que Luther avait fait pour la théologie : il les séparait de cette fausse science qui, dans l'ignorance où l'on était de la véritable, était née du souvenir vague et obscur qui en était demeuré, et avait fini par s'y substituer et en usurper le nom.

Avant lui, la scolastique était partout. J'entends par là ce mélange grossier de toutes les sciences les plus distinctes et ce raffinement inouï qui retenait dans la spéculation stérile celles que, plus tard, la méthode devait mêler à la vie pratique. La philosophie, par exemple, était confondue avec la religion, ou plutôt c'était un amalgame de la tradition corrompue d'Aristote avec la tradition non moins corrompue du christianisme. De là l'indignation de Luther, et, dans le commencement, celle de Mélancthon contre Aristote, comme s'il eût été complice de cette confusion. Et de là, par contre-coup, l'attachement des scolastiques, dont cette confusion favorisait l'ignorance et la sophisterie, pour ce même Aristote, qui leur était presque plus Dieu que Jésus-Christ. Le

moyen age avait désappris les livres, mais il avait retenu les grands noms; et son respect pour Aristote était d'autant plus superstitieux que, ne pouvant le connaître par ses écrits, il l'avait fait à son image. Toutes les vanités et toutes les ignorances étaient intéressées à la perpétuité de son règne.

L'espèce de science qui s'enseignait généralement dans les écoles, sous le nom de dialectique, consistait en commentaires des diverses parties de l'*Organum* d'Aristote, défigurées et mutilées dans des traductions latines. Les professeurs de dialectique, ne sachant point les langues originales, et n'étant point exercés à écrire, ajoutaient leur propre obscurité à toutes celles de la matière, et se contentaient d'étonner leurs auditeurs par des artifices ou toutes les forces du raisonnement étaient employées à surprendre et à égarer la raison. Le prédécesseur de Mélancthon à Wittemberg, un certain Tartaretus, passait, dit Vitus Winshemius, pour un dieu (1), tant il avait poussé loin l'art d'embarrasser les questions et de les résoudre par des moyens surprenants. On qualifiait les plus habiles en ce genre d'*irréfragables*, de *très-illuminés*, d'*angéliques*, de *séraphiques*; les éloges étant, comme il arrive, d'autant plus exagérés que la science était moins solide. Mais l'admiration suscitait des critiques non moins passionnées, et ces disputes, sur ce misérable terrain d'équivoques et d'arguties, finirent plus d'une fois par des coups.

En arrivant à Wittemberg, Mélancthon y trouva cette dialectique florissante, et les réalistes et les nominaux qui continuaient d'y disputer, quoique Luther les eût fort surpris en apportant une bien autre matière de disputes que celle qui les tenait divisés. Mélancthon se plaça entre eux comme arbitre, condamna les deux partis, et leur demanda de réunir leurs forces pour rechercher en commun la vérité dans ces livres qu'ils citaient et qu'ils n'avaient pas lus. En même temps il leur mit dans les mains une grammaire latine et une grammaire grecque, et il rétablit la paix entre tous ces docteurs en en faisant ses écoliers.

Quant à la dialectique, il alla en chercher la définition dans Cicéron, qui lui fournit le programme même de ses leçons. « La dialectique, dit ce grand homme, c'est cette science qui enseigne à distribuer un tout en ses diverses parties, à découvrir par la définition ce qui est caché, à éclaircir par l'interprétation ce qui est obscur, à voir les équivoques, et à les résoudre par d'habiles distinctions, à posséder enfin une règle certaine pour juger le vrai ou le faux, et pour savoir si une conséquence est bien ou mal déduite de son principe (2). » Mélancthon étudia les formes du raisonnement dans le plus serré et et le plus vif des logiciens, dans Démosthènes. Puis, faisant un choix de tous les préceptes de l'art antique, et renouvelant le raisonnement lui-même, il appliqua cet instrument réparé à des questions qui touchaient à la conduite même de l'homme et aux plus grands intérêts de son temps. Il fit succéder, dans son auditoire, à une curiosité stérile, l'attention et la réflexion; il intéressa aux vérités essentielles ceux que son prédécesseur Tartaretus amusait par des jeux de paroles. Bientôt le dieu dont parle Vitus fut traité par les nouveaux lettrés,

(1) *Discours prononcé à l'académie de Wittemberg, après la mort de Mélancthon.*
(2) *Brutus*, XLI, traduction de M. Burnouf.

comme les saints l'étaient par les réformateurs, et il courut plus d'une épigramme grecque ou latine, où l'on jouait sur la ressemblance de son nom avec le nom du Tartare, dont il avait, disait-on, répandu les ténèbres sur les pensées d'Aristote.

Cet art, dont Cicéron raconte que le grand jurisconsulte Scévola s'en aida pour débrouiller la jurisprudence, n'est que la méthode même de tout esprit bien fait; et la chose existait avant le nom. C'est l'arme défensive de l'homme vivant en société. Étendez-la aux actions, c'est la morale. Il n'y a de sûreté dans la conduite, il n'y a de solidité dans le jugement que par la dialectique. Le moyen âge, n'en ayant pas la réalité, en avait adoré l'ombre. Il languit dans une sorte d'ébahissement devant les merveilleux tours de cet art équivoque, qui n'avait ni son fondement naturel, qui est l'étude des langues, ni sa matière, qui est la vie pratique et contentieuse. Mélancthon les lui rendit, et il rétablit l'empire de la vraie dialectique dans toutes les branches des connaissances humaines, dans les lettres et les sciences morales où elle garda son nom, comme dans les sciences physiques, où elle devait prendre le nom d'analyse.

Avant lui, la jurisprudence était une science obscure et captieuse, formée, comme la philosophie aristotélique, de quelques traditions confuses des monuments. On en avait fait l'art de résoudre des questions de ce genre : Quand Lazare fut ressuscité, son testament demeura-t-il valable? Et cette autre : Un âne, voulant boire, s'approche d'un fleuve; mais, trouvant l'eau du bord ou trop bourbeuse ou en trop petite quantité, il monte dans une barque qu'on avait amarrée là, afin de boire plus près du courant. La barque se détache, est emportée sur des écueils où elle se brise et où l'âne se noie. Procès entre le meunier qui accuse la barque d'avoir fait périr son âne, et le pêcheur, qui accuse l'âne du naufrage de sa barque. Qui a raison, qui a tort, du pêcheur ou du meunier (1)? Voilà pour la théorie. Quant à la pratique, les lois et les jugements étaient la proie de quelques agents d'affaires, qui profitaient de l'incertitude des traditions et de l'ignorance des juges, pour embrouiller les causes et semer les procès. Quoique Mélancthon ne fût pas jurisconsulte, il avait étudié les lois romaines, et y avait retrouvé cette sagesse écrite dont on dit qu'elles sont le recueil. Il y renvoya les jurisconsultes; et, après avoir montré les sources et rétabli la théorie, il demanda que les lois et les jugements fussent arrachés des mains des sycophantes et remis aux hommes de savoir et de probité. Les catholiques soutenaient cette jurisprudence à la fois puérile et meurtrière, d'abord comme une des pièces du vieil édifice, ensuite sous le prétexte qu'un État chrétien ne devait pas être régi dans le civil par des lois païennes. Mélancthon les combattit par des raisons profondes, faisant, dès ce temps-là, entre le citoyen dans ses rapports avec l'État, et l'homme dans ses rapports avec Dieu, cette distinction protectrice qui a valu à notre législation d'être qualifiée d'athée, apparemment parce qu'elle a cessé de se croire dieu.

Cette même méthode, il la conseilla dans l'étude de la médecine, de la physique, de l'astronomie, des mathématiques, de la géographie, matières sur

(1) *Oratio Melancthonis de legibus.*

lesquelles il était allé fort au delà du savoir de son temps. Si la diversité de ses travaux, et surtout l'application de chaque jour que lui demanda la théologie, ne lui laissèrent pas le temps d'inventer dans ces diverses sciences, il y mit du moins la méthode, c'est-à-dire la parole qui féconde le chaos. Les hommes exercés en chacune de ces sciences trouveraient sans doute bien des erreurs dans ce qu'il en a écrit; et si les médecins l'admiraient pour avoir attaqué l'empirisme, les astronomes pourraient sourire de son penchant pour l'astrologie judiciaire; mais tous lui reconnaîtraient le même mérite qui est d'avoir compris la dignité de leur science et de leur avoir montré le vrai chemin. Qu'en même temps qu'il rendait au monde moderne ce service si décisif, l'imitation, l'imperfection de la science qui se trompait sur les faits acquis et qui se cherchait elle-même à la lumière de la méthode retrouvée, qu'une imagination vive dans un corps languissant, l'aient quelquefois retenu dans le chemin battu, en quoi sa gloire d'avoir montré le nouveau en est-elle diminuée? La force de l'esprit humain est la même à toutes les époques : c'est l'emploi et la méthode seulement qui font les grands siècles et les siècles sans gloire. Dieu n'abaisse par certaines générations au-dessous du niveau qu'il a marqué à l'homme, et ce qu'on dit en morale, que le mal coûte autant d'efforts que le bien, peut se dire des choses de l'esprit : l'erreur n'en demande guère moins que la vérité. Gorgias n'est pas de beaucoup inférieur à Socrate par la subtilité de son esprit : ce qui fait la différence, c'est que Socrate ne se servait du sien que comme d'un instrument pour découvrir la vérité, et le ramenait toujours vers sa conscience, comme au foyer où il puisait ses forces, au lieu que Gorgias faisait de son esprit la vérité même, et manquait de conscience. Si quelqu'un d'autorité eût dit à Tartaretus, ce *dieu* de l'équivoque et des ambages : Portez cette subtilité dans l'étude des monuments, cherchez la doctrine aristotélique dans Aristote, et dans cette doctrine le sens pratique; au lieu d'un nom oublié, il eût peut-être laissé un nom durable.

Si les savants peuvent trouver, dans les écrits scientifiques de Mélancthon, des illusions parmi beaucoup de vues justes et fécondes, les lettres peuvent accepter sans restriction ses théories littéraires. C'est la tradition et le grand goût. J'oppose ce grand goût à cette recherche puérile d'une sorte de perfection dans l'art d'écrire, indépendante du but pour lequel on écrit, du caractère et des mœurs de l'écrivain. C'est ce petit goût qui, dans les pensées, s'attache plus à celles qui ne sont qu'ingénieuses, qu'à celles qui sont vraies et qui servent à la conduite de la vie, et, dans les mots, plus à la grammaire qu'au génie des langues. Mélancthon conçut les lettres comme la religion : les unes doivent gouverneur les actions dans la vie civile, comme l'autre doit gouverner la conscience dans les choses de foi. Il ne voulut rien d'académique, rien qui ne fût donné qu'à l'esprit. Pour lui, les poëtes, les orateurs, les historiens, étaient d'admirables précepteurs qui nous apprennent par des voies agréables à distinguer le bien du mal, le vrai du faux, à être tolérants, réservés, pacifiques, à nous défendre et, s'il le faut, à nous sacrifier. Dans ses charmants avis aux étudiants, il ne manquait guère de dire quels rapports les leçons qu'il allait faire avaient avec la vie pratique. Il y a toujours deux choses dans son cours : la matière du cours et le but. La matière, c'est quelque auteur ou partie d'un

auteur ancien; le but, c'est une application déterminée, soit à la vie pratique en général, soit, en certaines circonstances, à des événements contemporains qui pouvaient exiger des étudiants une conduite particulière. Mélancthon n'aurait pas imaginé de faire un cours, pour n'y montrer que son esprit, ou pour n'y faire que les affaires de son ambition.

Et au sujet de ces avis développés, que le professeur adressait en son nom aux étudiants, en prose et quelquefois en vers, que l'on me permette, si ce n'est pas une superstition de mon sujet, de les préférer à ces programmes placardés aux murs de la Sorbonne, où il n'y a ni vers ni prose, mais des titres, des noms, et les jours et heures des cours. Ces communications entre le professeur et les élèves étaient toujours utiles, et, dans certains cas, touchantes. Mélancthon n'eût pas manqué à une leçon sans en faire savoir le motif : parlant de sa santé, de ses fatigues, si l'empêchement venait de là; et, en aucun cas, ne se faisant seul juge du motif ou de l'obstacle qui le forçait à remettre son cours au lendemain.

Il est vrai que le talent du professeur était pour beaucoup dans le charme et l'intérêt de ces avis : car j'en vois plusieurs qui sont écrits par Mélancthon pour ses collègues; et c'est peut-être ce qui justifie les programmes. C'est une invention de l'esprit d'égalité : elle nivelle tout le monde; elle met Tartaretus au même rang que Mélancthon.

Je ne regrette guère moins cet autre usage de recommander aux élèves, sous la même forme, les bons livres qui se publiaient. Il y a des exemples de ces avis, où Mélancthon les invite tout naïvement à acheter ces livres. « L'ouvrage se vend, dit-il d'un traité de saint Augustin, chez l'imprimeur Joseph. J'invite les étudiants à l'acheter et à le lire, par amour pour l'antiquité, dont l'étude convient à des gens d'esprit (1). » D'autres fois, je le vois invitant les étudiants à suivre les leçons de quelque professeur dont l'enseignement a pu les effrayer par l'aridité des matières. Il leur recommande le professeur, et il leur donne une idée sommaire du cours et du profit qu'ils pourront y trouver. Ainsi, à propos d'un traité d'arithmétique que doit expliquer Jean Fischer : « Il y a, dit-il, beaucoup de mérite et d'utilité à posséder cette science, qui est d'un si grand usage dans la vie, et qui ouvre la voie à la connaissance des mouvements célestes. Celui même qui ne sait que médiocrement l'arithmétique est en possession d'un art qui peut le rendre propre à diverses fonctions et lui être d'un grand secours. Il ne faut donc pas le négliger, car il est de sa nature le premier des arts, la connaissance des nombres étant la première lumière de l'esprit (2). »

Outre ces avis directs, Mélancthon s'adressait souvent aux étudiants et au public, dans des préfaces qu'il mettait en tête des auteurs anciens, écrites, soit par lui, soit par ses amis. La vraie critique n'a rien changé aux jugements que Mélancthon y porte sur les auteurs. Le XVII^e siècle les a adoptés; le XVIII^e siècle s'y est rangé, malgré la légèreté de ses opinions et de son savoir,

(1) *Corp. ref.*, n° 3236.
(2) *Ibid.*, n° 3036.

en ce qui regarde les anciens; et, de nos jours, la seule nouveauté solide à laquelle on puisse prétendre, c'est d'y revenir.

Ces communications si naïves entre le maître et les élèves, cette vie ouverte à tous et sans murailles, cette intelligence où chacun allait puiser, cette plume universelle, font de Mélancthon un génie très-original par tout ce qu'il fit pour ne point s'appartenir. Tous les grands hommes ne sont grands que par le besoin qu'on a d'eux; mais il n'en est guère qui, après avoir servi leur siècle dans la première moitié de leur carrière, ne s'en servent, dans la seconde, pour se perpétuer dans une sorte de royauté solitaire et stérile. Mélancthon servit tout le monde jusqu'à la fin, et il fut d'autant plus grand, qu'alors que les hommes supérieurs commencent à s'imposer, il continua toujours à se donner. Toutefois, comme nul ne peut échapper au commandement, s'il y est désigné par la supériorité de son esprit, Mélancthon fut puissant à force de refuser le pouvoir. Comme recteur ou comme professeur, il gouverna l'académie qui gouvernait elle-même la ville, et la vue de cette figure douce et souffrante, que lui prêtent les gravures du temps, animée par le courage du devoir, suffit plus d'une fois pour dissiper des séditions.

Qu'on imagine maintenant ce qui put se former d'élèves et de maîtres distingués, pendant un enseignement de quarante années, à la voix si persuasive et par les écrits si naturels et si pratiques de ce grand homme; qu'on songe à ces académies qu'il fut appelé à organiser sur le modèle de celle de Wittemberg; à tant de professeurs choisis par lui, sur la demande de toutes les villes de l'Allemagne, lesquels y répandirent sa méthode après l'avoir apprise de lui; qu'on ajoute à ce nombre l'immense multitude d'étudiants qui, à divers degrés, furent touchés par cet esprit supérieur, et gardèrent des marques d'un enseignement d'autant plus efficace qu'il était plus général, et on s'expliquera ce titre glorieux de *précepteur commun de l'Allemagne* qui lui fut décerné par son siècle, et que les siècles suivants ne lui ont pas ôté.

Il fut aussi, à certains égards, le précepteur de la France, quoiqu'il n'y ait pas enseigné de sa personne. Calvin, par qui se formaient nos meilleurs esprits de ce temps-là, s'était formé par la méthode de Mélancthon. Nos étudiants apprenaient le latin dans ses grammaires. J'ai sous les yeux un exemplaire de ses institutions de rhétorique, « bien autrement traitées qu'auparavant, » dit le libraire François Regnault, et qui porte la date de 1529. Dès 1526, cette rhétorique était populaire dans nos écoles (1). Ses écrits de théologie, très-lus et très-admirés, formaient le goût de ceux mêmes dont ils ne changeaient pas la foi. Je n'y trouve rien d'essentiel qui ne fasse partie du fond même de l'esprit français, ni aucune qualité de composition et de style qui ne soit obligatoire pour nos écrivains. Si l'influence de Mélancthon fut directe, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à ce grand homme? Si, ce qui ne le diminuerait point, l'esprit français n'a fait que suivre la même voie que l'esprit de Mélancthon, par ses propres forces, mais non toutefois sans le connaître, je le vénérerais encore pour cette fraternité avec nos grands écrivains, et comme

(1) *Gotschedii or. ad memor. communis Germanicæ præceptoris Philip. Mel.*

me confirmant dans l'excellence de leur art et dans la légitimité de leurs doctrines.

Qui peut apprécier tout ce que cet esprit si admirablement tempéré, vif sans témérité, facile sans relâchement, éloquent sans déclamation, toujours et en toutes matières solide et vrai, dut faire entendre, dans un enseignement de quarante années, de choses sensées, nobles, fructueuses? Qui peut connaître, si ce n'est Dieu, tout ce que fit germer, dans les esprits qui se formèrent sous sa discipline, cette semence choisie, tout ce qui partit de ce foyer pour se répandre autour de lui et dans toute l'Europe? Il reste un curieux témoignage de ce qu'était son enseignement à Wittemberg : c'est le partage qu'en firent ses collègues après sa mort. Il n'en fallut pas moins de quatre pour suffire à cet héritage, « en attendant, dit l'académie, qu'on trouvât un homme, s'il en existait, qui pût reprendre le fardeau tout entier (1). » Vitus Ortelius, docteur en médecine, qui enseignait depuis quarante ans l'éloquence et la langue grecque, se chargea des cours de dialectique et d'expliquer Euripide à la place de Mélancthon. C'étaient quatre leçons par semaine. Il promit en outre aux élèves qui commençaient l'étude du grec de leur enseigner une fois par semaine la grammaire de Mélancthon. Paul Eberus, pasteur, quoique chargé du gouvernement de l'Église de Wittemberg, consentit à remplacer Mélancthon, deux jours par semaine, pour la leçon de théologie, et le dimanche dans cette leçon du matin qu'on se souvient que Mélancthon appropriait à la solennité du jour. Pierre Vincent eut à expliquer les éthiques d'Aristote, tous les mercredis. Enfin Peucer, le gendre de Mélancthon, fut chargé de continuer à dicter la chronique, ou histoire universelle, que Mélancthon avait menée jusqu'à Charlemagne.

Nous avons distribué de telle sorte, dit ce dernier, dans son discours d'ouverture, les travaux interrompus par sa mort, que le fardeau qu'il a porté sur les épaules et soutenu avec les forces d'Atlas, nous nous le sommes partagé entre plusieurs, réunissant nos efforts et nos conseils, pour prévenir la chute de cette école qui a subsisté et prospéré par lui. » Et il ajoute : « C'est pour empêcher que dans ce malheur public vous ne perdiez courage, et ne désespériez du sort des études, que nous avons résolu de poursuivre et de presser les travaux abandonnés par lui, et de donner tous nos soins pour assurer par la diligence, l'assiduité, la fidélité au devoir, ce que nous ne pourrions obtenir par le talent, l'expérience, l'abondance et la variété des connaissances. » Dans cet écrit sur les changements qui vont avoir lieu dans les cours, l'académie de Wittemberg est comparée au navire Argo et Mélancthon au pilote Typhis. Mais la douleur y est si vraie, qu'elle perce à travers ces souvenirs de la mythologie antique, d'ailleurs si particuliers à ce temps, où les sentiments les plus profonds ne pouvaient s'exprimer d'une manière générale qu'avec des images et des tours empruntés à des langues mortes.

Le même professeur, dont il fallait partager l'héritage entre quatre de ses collègues, écrivit pendant le même espace de temps, outre tant de traités, de

(1) Scriptum publice propositum de ordine aliquot lectionum publicarum constituto, post pium et felicem obitum D. Philippi Melancthonis.

pièces diplomatiques, d'ouvrages de théologie, de préfaces, un nombre immense de lettres, quelquefois jusqu'à douze en un jour, dont beaucoup avaient l'étendue d'un traité. Cette modération admirable attirait à lui, de tous les points de l'Europe, tous ceux qui voulaient se recueillir avant de se décider, se connaître avant de disposer d'eux; et tous les yeux qu'éblouissait l'éclat de Luther se tournaient vers cette lumière douce et égale qui pénétrait les consciences sans les troubler. Les hommes passionnés, pour qui les idées nouvelles n'étaient qu'une occasion de se déchaîner avec impunité, attendaient le signal de Luther, et souvent le devançaient. Mélancthon avait autour de lui tous ceux qui cherchaient la vérité pour elle-même, ou pour régler sur ses enseignements leur vie intérieure; tous ceux qui voulaient moins un maître qu'un directeur de conscience, et aimaient mieux se donner librement que se laisser conquérir; tous ceux qui avaient besoin de conseils, soit pour la conduite de leur conscience dans les choses de la foi, soit pour celle de leur esprit dans les choses de l'intelligence. Et ce n'est pas une médiocre gloire pour la modération, qu'elle ait donné plus de travail à Mélancthon, qu'à Luther le gouvernement de tant de passions qui offraient d'être ses auxiliaires, sans lui dire et peut-être sans savoir elles-mêmes jusqu'où elles comptaient le servir.

Tel fut Mélancthon dans sa double tâche de réformateur de la religion et des lettres. Une vie si laborieuse, un si rude passage sur la terre, tant d'oubli de soi-même et de dévouement à tous, ont réconcilié tout le monde à cette grande mémoire. Les catholiques ne lui sont pas sévères, car Bossuet lui-même l'a aimé; et n'a pas pu voir impunément tant de douceur et de lumières. Les protestants continuent de le suspecter, mais ils ont cessé de le haïr. Quant à ceux qui cultivent ce qu'il appelait la *philosophie*, comment ne seraient-ils pas justes pour lui? Il a déchiffré pour eux le champ de la science et de l'art, et l'a arrosé de ses sueurs; il a aidé plus que nul autre à nous faire arriver où nous sommes; et, si ce n'était déjà plus le mieux, aucun exemple ne serait plus propre que le sien à nous y ramener.

NISARD.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 novembre 1839.

Les chambres sont convoquées pour le 23 de décembre.

La question de la présidence de la chambre des députés occupe déjà les esprits. Quel sera le candidat du ministère? Quel sera le candidat de l'opposition? Ou, à mieux dire, y aura-t-il dans la chambre une opposition assez nombreuse, assez homogène, assez compacte du moins, pour présenter un candidat redoutable?

Le ministère se prononcera pour M. Sauzet, et compte ne pas rencontrer d'opposition sérieuse. Loin de regarder la présidence comme un moyen de neutraliser une des grandes notabilités parlementaires, il est décidé, dit-on, à maintenir la candidature de M. Sauzet envers et contre tous.

Sur ce premier point, il n'aura pas de combats à livrer. Les députés de tous les partis arriveront tous désorientés, pleins de découragement et de fatigue avant d'avoir rien fait. Les conservateurs de toutes les nuances nommeront M. Sauzet, les uns par affection et estime personnelles, les autres parce qu'il faut un président. On lui opposera trois ou quatre candidats, et, au fond, l'élection du président n'aura d'autre portée politique que de constater le fractionnement de la chambre.

C'est là le fait capital aujourd'hui : il n'est peut-être pas un homme dans la chambre qui ait avec lui vingt députés. La chambre est divisée et subdivisée par petits groupes : légitimistes, république, extrême gauche, gauche, centre gauche ministériel, centre gauche opposant, centre gauche expectant, trois nuances correspondantes de doctrinaires, les uns ralliés, les autres hostiles, plusieurs incertains; de même parmi les 221, on trouve les ministériels par nature, les ministériels par position et liaisons personnelles, les hommes mal à l'aise, chagrins, moroses, et les hommes franchement irrités, se regardant comme les victimes du 12 mai, et fidèles à leur chef, M. Molé. Ce dernier groupe est, sans aucun doute, un des plus nombreux de la chambre, et pourrait facilement grossir ; mais, M. Molé n'étant pas député, c'est là une armée dont le général est loin du champ de bataille et pourrait difficilement s'y faire remplacer. Ces faits placent le ministère entre deux directions fort diverses.

D'un côté, on lui dit qu'une chambre ainsi décomposée est un moyen fort commode de gouvernement. S'il n'y a pas de majorité organisée pour le ministère, encore moins y en a-t-il une contre lui. La majorité se formera et se reformera dans chaque circonstance particulière, aujourd'hui favorable, demain contraire aux propositions ministérielles. On se console d'un échec par l'espérance d'un succès; on prend sa revanche et on vit d'alternatives. Ce jeu suffit en effet, pour quelque temps du moins, je ne dis pas à la gloire, mais à la vie d'un ministère. Il vit parce qu'il est; il reste debout parce que nul n'a la force de l'abattre. Dans une chambre ainsi faite, les caprices et les accidents d'opposition ne se montrent jamais à l'occasion d'une mesure importante. Nul ne veut risquer une grosse affaire sans savoir au profit de qui elle pourra tourner. Dès lors le ministère n'a rien à craindre pour le budget, pour les fonds secrets, pour toutes les mesures qui lui sont indispensables. Des questions de cabinet, il n'y en a pas, il ne peut y en avoir. Elles supposent une majorité organisée, acquise au ministère, une majorité qui reconnaît le cabinet pour son chef naturel, qui voit en lui l'expression la plus puissante de ses principes, de ses opinions, de son système. C'est alors qu'il peut arriver au ministère de dire à ses amis : Dans cette question particulière, moi, placé à la tête des affaires, je vois plus clair que vous, et je crois que vous êtes dans l'erreur. Vous surmonterez vos préjugés et vos antipathies, ou je me retirerai, si mieux n'aime la couronne porter notre débat devant les électeurs. C'est là le sens des questions qu'on appelle de cabinet. On ne les pose qu'à ses amis. Pour ses adversaires, on n'a jamais de question de cabinet; on ne leur dit pas niaisement : Approuvez cette mesure, ou je me retire. Ils s'empresseraient de répondre en ouvrant toutes les portes. Au contraire, on dit à l'opposition : Soutenus par la majorité, nous restons et nous gouvernons malgré vous. Ce n'est qu'à ses amis, organisés en majorité permanente et compacte, qu'on met, comme on dit vulgairement, le marché à la main.

Le ministère se contentera-t-il de vivre ainsi au jour le jour, sans dangers éclatants et sans gloire, en état d'administrer tellement quellement les affaires courantes, incapable, par sa position toujours vacillante, incertaine, de rien entreprendre de considérable, de grand, de décisif? Nous sommes loin de l'affirmer.

Il sait qu'une pareille position, dût-elle se prolonger plus ou moins longtemps au profit personnel des ministres, est cependant un danger pour le pays. Le gouvernement se discrédite; tout diminue, l'opposition constitutionnelle et le pouvoir. Dans cet affaissement général, les factions seules auraient chance de se relever et de se grandir. Alors reparaissent les projets de réforme radicale, les utopies sociales et politiques, et ces discours insensés, et ces folles tentatives qui, sans mettre la société en danger, l'inquiètent cependant, la troublent, et lui donnent une hésitation et un malaise que depuis longtemps elle ne devrait plus éprouver. Il faut bien le dire, tout ce ferment qui se manifeste à la surface de la société est dû en grande partie à l'affaiblissement de l'autorité parlementaire. Les uns profitent des circonstances, chez les autres il y a réaction; l'envie de chercher autre chose peut séduire les esprits honnêtes et faibles.

Reste donc l'autre parti : essayer de reformer une majorité forte et durable. C'est le seul parti conforme à la dignité et à la sincérité de notre établissement politique.

Mais les difficultés sont grandes pour qui que ce soit dans la chambre, ministres et députés.

Où se placer? Quel est le groupe qu'on prendra comme noyau générateur? quelles sont les affinités qu'on sollicitera? Au nom de qui? de quels principes?

Le centre gauche ne saurait songer à prendre la direction de ce mouvement. Ce qui a été possible un moment il y a huit mois, ne l'est plus aujourd'hui. Que serait le centre gauche sans M. Thiers? Et comment M. Thiers pourrait-il le rallier tout entier sans se réconcilier d'abord avec MM. Dufaure et Passy? Cette réconciliation, qu'elle soit ou non possible, qu'elle dût ou non ramener M. Thiers à l'hôtel des Capucines, pourrait-elle avoir lieu sans briser le cabinet, sans recommencer la crise ministérielle, peut-être aussi sans dissoudre la chambre?

Au reste, tous les observateurs intelligents et désintéressés paraissent reconnaître que, dans l'état de la chambre, il n'y a de majorité forte et durable à espérer qu'en ralliant autour des 221 tous les hommes du centre droit et du centre gauche qui n'en sont séparés que par des malentendus et par des motifs d'un ordre secondaire, étrangers aux conditions essentielles du gouvernement représentatif.

M. Cunin-Gridaine a donné, dans le cabinet, la main à M. Duchâtel et à M. Dufaure. Pourquoi, dit-on, un rapprochement analogue n'aurait-il pas lieu dans l'enceinte du parlement?

Le ministère désire un rapprochement, mais il voudrait en être l'auteur, et ce n'est pas ainsi qu'il paraît l'avoir compris, à en juger par son manifeste (*Moniteur* du 4 novembre). Il voudrait avoir l'air de rompre avec le passé et de faire du neuf. Il voudrait que la majorité, en se formant, fût persuadée que le ministère l'a ralliée sur un terrain autre que celui sur lequel avaient manœuvré ses prédécesseurs. L'idée est ingénieuse. C'est en effet le seul moyen d'excuser l'espèce d'ostracisme dont semblent frappés les hommes que le pays était accoutumé à regarder, par leur position sociale et parlementaire, comme les chefs naturels des hommes politiques de notre temps. « Sans doute, peut-on dire, ces hommes sont des hommes éminents, et c'est un malheur que de voir le conseil et la tribune déshérités de leur talent, de leur autorité, de leur expérience. Mais une nouvelle carrière est ouverte : il leur serait trop difficile de s'y élancer avec succès, gênés qu'ils sont par leurs antécédents, par une autre politique; plus elle a été forte, éclatante, plus il leur est impossible de la quitter pour une politique nouvelle. » Il ne manquerait à ce raisonnement que la base, c'est-à-dire une définition nette et précise de cette nouvelle politique, de la politique du 12 mai. D'un côté, on ne comprend pas trop comment les hommes d'État qui ont interdit aux Prussiens la Belgique révolutionnée, qui ont pris Anvers, et qui ont obtenu du Mexique une satisfaction éclatante, pourraient être embarrassés, maladroits et timides dans la question d'Orient. D'un autre côté, on ne dit pas que le ministère prépare une révision des lois de septembre, une atténuation quel-

conque des garanties que les précédentes administrations ont cru nécessaires au maintien de l'ordre public.

Nous ne voulons cependant rien préjuger. Convaincus, nous l'avons déjà dit, que le ministère donnera à la tribune l'exemple de la franchise politique, et qu'il ne voudra pas prolonger, par son fait, un état de choses qui n'est utile à personne, nous l'attendrons à l'œuvre. Ce n'est vraiment que le 25 décembre que commence la vie politique du ministère.

La majorité se reformera, nous l'espérons du moins, nous le désirons ardemment. Où nous mènerait une chambre de plus en plus divisée, impuissante, flottant au gré de tous les vents? une chambre qui n'inspirerait plus de confiance au pays et ne donnerait plus au pouvoir d'appui sérieux? A une dissolution prochaine, à des dangers que nous n'aimons pas à entrevoir.

C'est à la tribune, c'est sous le feu des débats parlementaires que la chambre doit en quelque sorte se reconstituer ou mettre au grand jour toute son impuissance. Si les ministres estiment pouvoir rétablir dans ses conditions légitimes le pouvoir parlementaire, sans le concours des hommes qui ont été jusqu'ici les chefs de la majorité, qu'ils essayent, et, dès que le fait sera accompli, tout homme ami de son pays leur en témoignera sa reconnaissance, dût-il ne remarquer les images de Cassius et de Brutus que par leur absence. Mais si, comme il est à craindre, ils échouent, s'ils ne font qu'ajouter confusion à confusion, et retarder le mouvement naturel qui porterait la chambre, émue par le spectacle de ses divisions, à retrouver son organisation régulière et sa force, le ministère assumerait sur lui une grande responsabilité morale; il aurait aggravé un mal qu'il n'a pu méconnaître; il est trop éclairé pour être excusable.

Plusieurs de ses actes lui rendront la tâche difficile et la discussion périlleuse.

M. Schneider garde, dit-on, son portefeuille; mais les accusations sur l'administration militaire de l'Afrique, mollement repoussées par *le Moniteur*, reparaîtront avec plus de force et d'autorité à la tribune, et le ministère pourra-t-il expliquer les faits et justifier ses agents, en rendant hommage en même temps à la touchante libéralité du prince royal et à sa noble sollicitude pour nos soldats souffrants?

La nomination des nouveaux pairs, faite uniquement pour combler les vides que la mort avait faits dans les rangs de la pairie, n'a pas d'importance politique; mais l'opinion n'est pas également rassurée sur la portée de tous les actes ministériels.

L'exclusion donnée obstinément à M. Martin du Nord pour la première présidence de Douai, tandis que tout paraissait l'y appeler, ses antécédents, ses services, ses lumières; les portes du conseil d'État fermées à M. Cousin sans aucun des égards qui étaient dus aux fonctions éminentes dont il est investi, et plus encore à sa haute intelligence et à sa renommée européenne; des nominations récentes au ministère de la justice : tout cela prépare à l'administration des difficultés inextricables peut-être. C'est surtout le 15 avril qui a paru frappé d'une sorte de proscription. Les inimitiés profondes que les proscriptions suscitent peuvent-elles jamais être compensées par les tièdes amitiés qu'attirent les faveurs? M. Leyraud apportera-t-il au ministère une force égale à celle que

lui enlèveront les amis nombreux, actifs et justement ulcérés, de M. Martin du Nord?

Le parti légitimiste en est réduit à toutes les pauvretés d'un parti aux abois: d'étranges utopies électorales, des intrigues subalternes, d'inconcevables petitesses, tels sont aujourd'hui ses moyens. Une alliance honteuse avec les démagogues sur le terrain de la question électorale, des visites à Bourges qui heureusement ne sont que ridicules, et le duc de Bordeaux s'échappant d'Autriche comme un collégien de sa classe, voyageant à la *suite* d'un de ses fidèles, et allant à Rome se faire refuser les portes du Vatican par le saint-père, c'est déjà trop pour perdre un parti et en mettre au grand jour toutes les misères. Poussera-t-il ses intrigues plus loin? Parviendra-t-il à entraîner le jeune voyageur dans quelque folle tentative? On peut s'attendre à tout; mais il n'y a rien à craindre. Le cas échéant, les légitimistes seraient trop heureux d'être protégés contre la colère publique par le gouvernement de juillet.

La Catalogne ne tardera pas à être délivrée de la guerre civile. L'expulsion du comte d'Espagne et la délivrance des détenus politiques annoncent le retour de la faction à des idées plus saines et à des sentiments plus patriotiques. Cabrera se trouvera alors isolé et dans la position d'un corps d'armée aventuré, sans base d'opérations, au milieu du pays ennemi. Le désespoir, a-t-on dit, rendra probablement sa colère plus terrible; peut-être tombera-t-il victime de la terreur qu'il répand autour de lui; après tant d'atrocités et d'horribles provocations, il est difficile d'imaginer un dénoûment qui ne soit pas tragique; il y a plus d'un mélodrame dans les gorges de l'Aragon. — Sans doute, cela peut se dire; tout cela paraît fort probable. Mais, si nous sommes bien informés, ceux qui raisonnent de la sorte sont à mille lieues de la vérité. Cabrera commande une armée nombreuse, aguerrie, dévouée. Un millier de carlistes paraît avoir quitté la France pour le rejoindre. Cabrera est toujours le héros des Aragonais. Cependant il ne s'aveugle point sur la cause qu'il défend; il sait qu'elle est perdue. Il ne se dissimule pas qu'il y aurait folie à vouloir être plus carliste que don Carlos; il serait prêt à souscrire aux conditions du traité de Bergara. La cause du retard n'est pas l'obstination de Cabrera, mais l'infatuation d'Espartero. La pacification des quatre provinces lui paraît comparable aux exploits des plus grands capitaines. Nous ne pourrions mettre dans la balance que Napoléon avec ses quarante batailles rangées. Cabrera n'est plus aux yeux d'Espartero qu'un vil brigand auquel il ne daigne pas accorder une capitulation; il veut le prendre et faire un exemple. Que notre ministère y regarde de près, et qu'il ne se paye pas de vaines paroles. La prompte et complète pacification de l'Espagne intéresse la France, ses finances et son commerce. Que veut Espartero? quels sont ses projets? quels sont ses rêves?

La crise ministérielle se prolonge à Madrid. On dirait d'une épidémie politique qui a passé les Pyrénées. Le ministère espagnol n'a déjà que trop retardé la dissolution des cortès. Il n'a pas su profiter du moment. Au reste, il n'y a en définitive qu'un homme fort, par sa position du moins, en Espagne; c'est Espartero. La reine et le général en chef, en eux se résume toute la haute politique du gouvernement espagnol.

Nous ne sommes pas au nombre de ceux qui voient l'Angleterre sur un volcan prêt à faire explosion; nous croyons mieux connaître les fondements et mieux apprécier les ressources de ce pays, en ayant au contraire foi dans son avenir et dans la durée de sa prospérité et de sa puissance. Il n'est pas moins vrai que la situation de la Grande-Bretagne est pleine de difficultés. L'Irlande à incorporer à l'Angleterre par l'égalité des droits, une révolution à accomplir, une Église dominante à détrôner, de profondes traces de féodalité à effacer, une immense population industrielle à nourrir, des débouchés à ouvrir ou à conserver dans toutes les parties du monde; tout cela est grave, difficile, dangereux.

L'insurrection chartiste a ses caractères tout particuliers. Ce ne sont plus de ces rassemblements anglais, très-nombreux, mais désarmés, ne connaissant d'autres moyens d'attaque que des vociférations, quelques pierres et de la boue, Les chartistes s'arment et se battent, mal et faiblement, il est vrai; mais que le gouvernement anglais redouble d'attention. L'odeur de la poudre enivre le peuple plus que les liqueurs fermentées, et le goût du sang est aussi tenace et aussi difficile à réprimer que celui de la boisson.

Bien que l'opinion publique ne s'en préoccupe guère en France, la querelle des Anglais avec le gouvernement chinois ne laisse pas d'être un fait important. La Chine, qui, en 1795, ne recevait de l'Inde que mille caisses d'opium, en avait reçu en 1837 trente-quatre mille caisses, valant environ 100 millions de francs. La Chine, qui auparavant tirait chaque année de l'Amérique et de l'Europe une quantité notable d'argent, dans les dernières années payait, au contraire, environ 50 millions de francs en argent par an.

Les derniers événements ont tout bouleversé. Indépendamment des valeurs brutalement confisquées, le commerce anglais a perdu un débouché considérable, et la somme du numéraire circulant en Amérique et en Europe en diminue. L'Angleterre ne peut pas laisser sans protection de si graves intérêts, et, si les négociations échouent, elle devra recourir à des moyens plus énergiques. Déjà il en est question; mais de pareilles entreprises sont fort coûteuses.

Enfin, la crise financière de l'Amérique est venue éclater sur l'Angleterre; elle ne peut pas ne pas y produire un ébranlement.

Certes, la crise n'a rien eu d'imprévu pour les observateurs froids et désintéressés. L'Amérique s'est lancée dans la carrière économique avec toute l'impétuosité et la cupidité d'une jeunesse irréfléchie, téméraire, sans frein. Sous l'action trompeuse des banques locales, elle s'est jetée dans des entreprises par trop supérieures à ses capitaux, et, grâce aux séductions des gros intérêts, elle a trouvé, en Angleterre surtout, un crédit exagéré. Sans doute, ses entreprises devaient être, la plupart, des œuvres productives et utiles en dernier résultat; mais ce qui ne doit se réaliser que peu à peu, lentement, peut-il servir de moyen de payement pour des dettes énormes, à jour fixe et à courtes échéances?

Le système des banques locales, livrées à elles-mêmes, sera toujours une cause funeste de profondes perturbations sur tous les marchés. En Amérique, les violences et les antipathies démocratiques de Jackson et du congrès ont

ébranlé la banque centrale, la banque des États-Unis, en lui imposant un cahier des charges absurde, et en lui enlevant tout à coup les fonds du trésor fédéral. Ces faits n'ont pas été la cause première de la crise de 1837, mais ils l'ont déterminée ; celle d'aujourd'hui n'en est qu'un développement, une conséquence qui était facile à prévoir.

Très-probablement la banque des États-Unis sera forcée de liquider, et ne pourra tenir ses engagements qu'en faisant perdre à ses actionnaires la moitié de leur capital.

L'ensemble de ces circonstances et de ces faits ne laisse pas que d'avoir quelque gravité pour l'Angleterre. Le ministère Melbourne n'a pas les reins assez forts pour ajouter à tous ces embarras les périls et les dépenses d'une lutte en Orient.

Quoi qu'on en dise, l'Angleterre aussi devra enfin reconnaître l'équité de celles des demandes du pacha que la France appuie, et donnera la main à un arrangement qui n'est déjà que trop retardé.

# HROSVITA.

## DE LA COMÉDIE AU DIXIÈME SIÈCLE.

Les personnes qui prennent intérêt à l'histoire du théâtre, n'ont peut-être pas oublié l'analyse que nous avons insérée dans cette *Revue* d'une pièce latine du IVe ou du Ve siècle, intitulée *Querolus*, dernier grand monument de la comédie antique. Aujourd'hui, nous nous proposons de donner la traduction exacte et complète d'un des premiers essais du théâtre moderne. On ne lira peut-être pas sans curiosité ni sans surprise une comédie composée au milieu du plus décrié des siècles barbares, dans ce Xe siècle, auquel on refuse généralement toute science, toute poésie, tout sentiment du beau, toute délicatesse enfin, soit de pensée, soit de langage. Toutefois, cette œuvre, quelque surprenante qu'elle soit par sa date, n'est pas un accident isolé, un éclair imprévu, un effet sans cause et sans conséquences. *Paphnuce et Thaïs* est la cinquième pièce d'un recueil de six comédies écrites vers l'an 970, toutes sorties d'une même plume, et, ce qui ajoute à la singularité du fait, toutes sorties de la plume d'une femme.

La lecture du *Querolus* résolvait un important problème d'histoire littéraire. Cette comédie, évidemment disposée pour la représentation, prouvait ce qui avait été souvent révoqué en doute, que, malgré la prédominance incontestée des jeux de l'amphithéâtre et du cirque, malgré la passion effrénée des Romains pour les muettes représentations des pantomimes et les bouffonneries improvisées des mimes, il restait encore aux IVe et Ve siècles, sur le *proscenium* des théâtres antiques, une place pour les ouvrages que hasardaient de temps à autre les rares successeurs de Plaute. Cet aspect nouveau d'une question qu'on

avait pu croire résolue en sens inverse, choquait, il est vrai, quelques opinions trop exclusives, mais ne blessait en rien la vraisemblance historique. Au v^e siècle, les théâtres sur lesquels on avait joué Térence étaient encore debout; on conçoit aisément que les populations avides, comme elles l'étaient, de toutes les jouissances scéniques, retournassent par intervalle à la comédie antique, ne fût-ce que par inconstance.

Au x^e siècle, au contraire, dans ce temps de pleine féodalité, le nom seul de comédie semble un anachronisme. Durant cette laborieuse époque de concentration religieuse et de morcellement politique, il semble qu'il n'existât pour le drame ni poëte, ni scène, ni spectateurs. Depuis longtemps les gradins des théâtres anciens avaient cessé d'être un lieu de récréation et de plaisir. La plupart de ces édifices avaient été transformés en citadelles, lors des invasions successives des Goths, des Huns, des Sarrasins et des Normands. Plus tard, ce fut avec les pierres tirées de ces vastes ruines que la féodalité éleva les seuls monuments dont elle avait besoin, à savoir des tours et des châteaux crénelés pour l'aristocratie militaire; des églises et des abbayes, assez semblables par leurs dépendances aux *hiérons* de l'antiquité, pour l'aristocratie intellectuelle et cléricale.

Cependant, à la place des vastes théâtres qui avaient autrefois réuni d'immenses populations dans une même idée, comme dans une même enceinte, le pouvoir féodal fut bien forcé de laisser s'agrandir et monter vers le ciel ces immenses cathédrales, où la religion, à de certains jours, appelait et réunissait, sans les confondre, tous les ordres de l'État, les barons et les clercs, les vilains des cités et les serfs des campagnes. Aussi, est-ce surtout dans les cathédrales, ce lieu de réunion momentanée ouvert à tous pendant la période féodale, que commença à poindre le génie dramatique moderne; car ce lieu était alors le seul qui, malgré la division des forces sociales, offrît ce dont le drame a besoin avant tout, un grand auditoire, capable de s'unir dans une pensée sympathique et de recevoir une émotion commune.

Nous ne voulons pas citer aujourd'hui d'exemples des premiers drames liturgiques. Ces œuvres, qui faisaient partie intégrante des offices, étaient nécessairement empreintes de la rigidité et de la sécheresse du dogme. Nous franchirons ce premier degré, et nous allons entrer sans préambule dans les couvents, asiles privilégiés, ouverts cependant à toutes les conditions, et qui, à de certains jours, admettaient des séculiers de toutes les classes à leurs fêtes. Dans ces sanctuaires de la science et de la piété, le drame religieux put se développer plus libre, plus cultivé, plus poétique. C'est là proprement qu'exista le drame au moyen âge. La comédie que nous allons traduire est un des plus anciens monuments de cette littérature monastique. Elle a été composée vers l'an 970, par Hrosvita, religieuse saxonne, représentée à l'abbaye de Gandersheim, et jouée par de jeunes religieuses de cette maison, devant l'évêque d'Hildesheim et son clergé, probablement en présence de quelques grands officiers de l'Empereur, protecteur de ce monastère, peut-être devant quelques vilains, et qui sait même? devant quelques serfs ou gens mainmortables de l'abbaye. Mais avant d'aller plus loin, je crois nécessaire d'exposer en peu de mots ce que c'était que Hrosvita, et ce que c'était que Gandersheim.

L'abbaye de Gandersheim ou de Gandesheim, de l'ordre de Saint-Benoît, fut fondée en 852, par Ludolfe, arrière-petit-fils du fameux Witikind. Ludolfe, d'abord comte, puis duc de Saxe, entreprit cette fondation à la prière de sa femme Oda, qui, devenue veuve en 859, se retira dans cet asile et y vécut, après la mort de presque tous les siens, jusqu'à l'âge de cent sept ans. Ce monastère avait d'abord été établi à Brunshusen ou Brunshausen ; mais, dès 857, Ludolfe fit commencer les constructions nécessaires pour le transférer dans la ville même de Gandersheim, près du fleuve Ganda. Cette translation ne put s'effectuer avant l'an 881. Le couvent de Gandersheim ne compte guère dans la liste de ses abbesses que des princesses de sang impérial ou ducal. Les trois premières furent Hathumoda, Gerberge et Christine, toutes trois filles des fondateurs. La quatrième abbesse, nommée Hrosvita, et qui était, suivant les uns, de la famille ducale de Saxe, suivant les autres, fille d'un roi de la Grèce, a été souvent confondue avec la simple religieuse qui rendit, un peu plus tard, ce nom si célèbre.

L'abbaye de Gandersheim semble avoir été, pendant les IXe et Xe siècles, une sorte d'oasis jeté au milieu des sables de la barbarie, et où fleurirent, mieux que dans aucune autre partie du nord de l'Europe, les arts, les sciences, et particulièrement la poésie. C'était alors l'usage, aux obsèques des abbés et des abbesses, de réciter sur leurs tombes des dialogues funèbres, espèces de petits drames dont il nous est parvenu quelques curieux exemples. Eh bien ! précisément un de ces exemples nous est fourni par l'abbaye de Gandersheim. Lorsqu'en 874 Hathumoda, première abbesse de cette maison, fut rappelée à Dieu, à l'âge de trente-trois ans, Wicbert, ancien religieux du couvent de Corbie en Saxe, devenu évêque d'Hildesheim, assista à ses funérailles et échangea avec les religieuses éplorées des gémissements et des consolations que plus tard il rédigea en vers et nous a laissés dans un dialogue où il remplit le rôle principal sous le nom d'*Agios*, traduction grecque de son nom allemand. Ce dialogue, et le prologue en prose qui le précède, contiennent de nombreux détails sur la fondation de Gandersheim et sur la famille ducale de Saxe. Plus tard, notre Hrosvita a aussi chanté dans un assez long poëme la fondation de Gandersheim. Nous possédons même sur ce sujet un poëme allemand du commencement du XIIIe siècle. Enfin, de nombreuses figures, représentant les bâtiments de cette abbaye, ainsi que les portraits et les costumes des abbesses, ont été insérées dans les *Antiquitates Gandersheimenses* de Leuckfeld, et achèvent de nous faire connaître, dans les moindres détails, cet important monastère saxon, berceau du théâtre moderne.

Quant à Hrosvita, nous ne possédons guère sur la vie de cette femme illustre d'autres renseignements que le peu qu'elle nous apprend d'elle-même dans ses divers ouvrages et surtout dans ses préfaces, dont elle est heureusement assez prodigue. Cette merveille de l'Allemagne a été pour presque tous ceux qui ont parlé d'elle une occasion d'erreurs d'autant plus graves que ses écrits, source à peu près unique de son histoire, ont été plus longtemps moins étudiés et moins connus (1). On ne s'accorde pas même sur son nom. On la trouve appelée Ha-

(1) A la fin du dernier siècle, un peu avant les grandes distractions de 1789, l'at-

reswitha, Rosweyda, Rothsmuta, Hroswida, Rhosvit, et de beaucoup d'autres manières plus ou moins fautives. Dans un manuscrit de ses œuvres, qu'on peut voir aujourd'hui à Munich, et qui est presque contemporain, elle se nomme elle-même Hrotsvit, et quelquefois, en élidant le T du milieu, Hrosvit. Ses plus anciens et plus sûrs biographes l'appellent aussi Hrosvita. Il n'est donc pas douteux que tel ait été son nom ou son surnom; je dis son surnom, car cette poétique appellation de Hrotsuita, qu'elle traduit elle-même par *voix éclatante*, « *Ego clamor validus Gandeshemensis,* » pourrait bien n'avoir été qu'un nom de baptême ou de religion. Cette interprétation, fournie par elle-même et adoptée par Jac. Grimm, détruit l'explication plus gracieuse du nom de Hrosvita, que J.-Chr. Gottsched a proposé de traduire par *rose blanche*, et renverse du même coup une hypothèse très-hasardée de Mart.-Fréd. Seidel. Ce biographe avait avancé, d'après Knesebeck, que l'H initial de Hrosvita n'est pas le signe d'aspiration en usage au moyen âge dans les mots tels que Hrabanus, Hrodolphus, Hcarolus et beaucoup d'autres, mais l'abréviation de *Helena*, et sur cette supposition il prétendait que le nom de Hrosvita cachait celui de Helena a Rossow, faisant ainsi descendre l'illustre nonne d'une vieille famille saxonne que mentionne la chronique d'Enzelt, pag. 60, mais que Gottsched ne croit pas remonter, à beaucoup près, au Xe siècle.

On s'est trompé d'une manière plus grave encore sur le temps où elle a vécu. D'abord, il faut citer comme un singulier exemple de préoccupation nationale l'opinion de l'Anglais Laurent Humphrey, qui, jaloux de conquérir cette muse à sa patrie, n'a rien trouvé de mieux que de la confondre avec la poétesse anglaise Hilda Heresvida, qui vécut au VIIe siècle. Il ne servirait de rien à ce critique trop patriote de prouver, comme il s'efforce en vain d'y parvenir, que Hilda vivait au IXe siècle, puisque Hrosvita ne vécut pas plus au IXe qu'au XIe siècle, double erreur contradictoire, dans laquelle, pour le dire en passant, on n'est pas peu surpris qu'ait pu tomber le savant Tritheme. On n'est pas moins étonné de voir Charles Dufresne classer Hrosvita parmi les écrivains du XIIe siècle, dans son *Index scriptorum mediæ et infimæ latinitatis.*

Il suffit de jeter les yeux sur le poëme de Hrosvita, intitulé *Panegyris sive historia Oddonum*, et sur la dédicace à Othon II, qui le précède, pour être certain que Hrosvita florissait dans la seconde moitié du Xe siècle. Mais il est plus difficile de déterminer exactement la date de sa naissance et de sa mort. Hrosvita nous apprend elle-même qu'elle vint au monde longtemps après le trépas d'Othon l'Illustre, duc de Saxe, père de Henri l'Oiseleur, arrivé le 29 novembre 912. Elle se dit ailleurs un peu plus âgée que Geberge II, fille du duc Henri et nièce de l'empereur Othon Ier, ordonnée abbesse de Gandersheim l'an 959, et née, suivant toute apparence, vers 940. Il résulte de ces deux témoignages combinés que Hrosvita naquit nécessairement entre les années 912 et 940, et

tention littéraire, longtemps détournée des origines, commençait à se porter vers Hrosvita. Dès 1785, *Paphnuce* était analysé brièvement dans un article du *Mercure*, reproduit dans *l'Esprit des Journaux* d'octobre 1785. Enfin, en 1788, dom Maugerard, bénédictin de Saint-Arnoul, adressa au *Journal encyclopédique* une notice sur Hrosvita, que répéta encore *l'Esprit des Journaux* d'avril 1788.

beaucoup plus près de la seconde date que la première. L'époque de sa mort est encore plus difficile à fixer. Un seul fait certain, c'est qu'elle vivait encore en 973, puisqu'elle dédia à l'empereur Othon II le poëme qu'elle a consacré à la gloire de la maison de Saxe. Si nous ne nous sommes pas trompé dans nos calculs précédents, elle avait alors environ quarante ans. Casimir Oudin dit que Hrosvita mourut l'an 1001; il se fonde sur ce qu'elle a célébré les trois premiers Othons. Le premier livre que nous avons du panégyrique s'arrête à la mort d'Othon le Grand; mais le titre même (*Panegyris Oddonum*) prouve que nous ne possédons que le commencement du poëme. La seconde dédicace, adressée à Othon II, se trouvait probablement en tête d'un second livre consacré à ce prince. On lit dans la *Chronique des Évêques d'Hildesheim* que *Hrosvita a célébré les trois Othons.*

Elle entra jeune au monastère de Gandersheim, et y recut une éducation à la fois religieuse et poétique. Dans les études de cette maison, on mêlait à la lecture des livres saints celle des vers de Virgile et des comédies de Térence. Quelques biographes de Hrosvita nous assurent qu'elle était même versée dans les lettres grecques. Elle parle avec une naïveté modeste de ses premiers essais poétiques. Dans une préface en prose placée à la tête de ses poésies, elle sollicite l'indulgence des lecteurs pour les fautes qu'elle a pu commettre contre la prosodie et la grammaire, alléguant pour excuse la solitude du cloître, la faiblesse de son sexe et son âge encore éloigné de la maturité. « Elle ne s'est proposé d'autre but en écrivant ses vers, que d'empêcher le faible génie que lui a départi le ciel, de croupir dans son sein et de se rouiller par sa négligence; elle a voulu le forcer à rendre, sous le marteau de la dévotion, un faible son à la louange de Dieu. » Dans une invocation en vers élégiaques, qui précède son *Histoire* en vers *de la sainte Vierge,* elle demande à la mère de Dieu de lui délier la langue, et rappelle modestement à cette occasion l'ânesse de l'Ancien Testament, à laquelle Dieu daigna accorder la parole.

Hrosvita mentionne avec reconnaissance ses deux principales maîtresses : l'une fut une religieuse obscure nommée Rikkarde, l'autre la jeune abbesse Gerberge elle-même, qui, moins âgée que son élève, avait cependant sur elle la supériorité de connaissances qui convenait à une princesse du sang impérial (1). Hrosvita lui a respectueusement dédié plusieurs de ses ouvrages. Mais bientôt l'écolière surpassa ses maîtresses et même ses maîtres; car si elle gémit, dans la préface de son premier recueil poétique, d'être dépourvue des conseils des hommes habiles, on voit par l'épître qui précède ses comédies (*Epistola ad quosdam sapientes, hujus libri fautores et emendatores*) que l'attention et les suffrages des hommes les plus éminents de l'Allemagne ne lui manquèrent pas longtemps, et qu'elle reçut bientôt de toutes parts des encouragements et

(1) Dans tous les couvents de l'ordre de Saint-Benoît, il y avait un frère qui, sous le titre de *scholasticus* ou d'*écolastre*, présidait à l'instruction des moines (*Chron. hist.*, tom. 1, pag. 11 et 12, cité par Jourdain dans ses *Recherches sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote*, pag. 218). Il paraît que cet article important de la règle bénédictine s'appliquait aux couvents de femmes aussi bien qu'aux couvents d'hommes.

des éloges. En effet, les écrits de cette femme illustre sont de ceux qui honorent le plus son sexe, et qui, malgré quelques défauts inhérents à l'époque où elle a vécu, relèvent le plus le xe siècle de l'accusation de barbarie qu'on lui a trop légèrement prodiguée. Un de ses anciens biographes termine sa vie par ce trait : « *Rara avis in Saxoniâ visa est.* » C'est trop peu dire. Cette Sapho chrétienne, cette dixième muse, comme l'appellent ses compatriotes, ne fut pas seulement une merveille pour la Saxe, elle est une gloire pour l'Europe entière. Dans la nuit du moyen âge, on trouverait difficilement une étoile poétique plus éclatante.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que les ouvrages de Hrosvita sont tous écrits en latin, seule langue alors usitée en Occident pour les compositions littéraires. Il existe deux éditions de ses œuvres : la première a été donnée en 1501, à Nuremberg, en un volume in-folio, par Conrad Celtes, poëte lui-même et, qui plus est, poëte lauréat de l'empereur Maximilien ; la seconde, qui n'est qu'une simple réimpression augmentée d'éclaircissements et de préfaces, fut donnée en 1717, à Wittemberg, en un volume in-4o, par Léonard Schurzfleisch. Ces deux éditions reproduisent à peu près textuellement un beau manuscrit du xie ou peut-être de la fin du xe siècle, qui, du couvent de Saint-Emméran à Ratisbonne, où Celtes le copia et où Gottsched le vit encore en 1749, a passé dans la bibliothèque royale de Munich. Les deux éditeurs ont eu le tort d'intervertir, sans motif, l'ordre du manuscrit, et de commencer par les comédies, qui forment évidemment un recueil postérieur aux poésies sacrées. Le volume se termine, comme le manuscrit, par le *Panégyrique des Othons;* ce poëme paraît être placé ainsi dans son ordre chronologique. En effet, l'auteur montre dans la préface de cet ouvrage beaucoup moins de timidité et de défiance en ses talents que dans la préface de ses comédies, et surtout que dans celle de ses poésies mêlées. Le *Panégyrique des Othons* n'a été, comme l'avoue l'auteur, composé sur aucun document écrit, mais sur des rapports oraux et pour ainsi dire confidentiels ; ce sont, en quelque sorte, des *Mémoires* de la famille ducale et impériale de Saxe. Bien que les troubles excités par la révolte de Henri, duc de Bavière, surnommé *Rixosus,* père de l'abbesse Gerberge II, contre son frère Othon Ier, soient fort atténués par la plume officieuse de Hrosvita, ce poëme n'en offre pas moins un tableau intéressant et véridique des intrigues intérieures qui agitèrent alors la maison impériale.

Quoique j'aie hâte de parler du théâtre de Hrosvita, je ne puis cependant m'empêcher de dire quelques mots des poésie par lesquelles elle a préludé. Le premier recueil se compose des huit pièces dont les titres suivent : 1o *Histoire de l'immaculée Vierge Marie, mère de Dieu,* tirée du protévangile de saint Jacques, frère de Jésus; huit cent cinquante-neuf vers hexamètres léonins. 2o *Histoire de l'ascension de Notre-Seigneur.* Cette pièce, composée de cent cinquante vers hexamètres, a été faite sur une traduction du grec en latin due à Jean l'évêque. 3o *La Passion de saint Gandolfé, martyr;* cinq cent soixante-quatre vers élégiaques. L'auteur a employé ici un mètre moins grave que dans les pièces qui précèdent et qui suivent, sans doute parce que le sujet est, comme on va le voir, plutôt comique qu'héroïque. Gandolfe, qui vivait au milieu du viiie siècle, sortait de la tige royale des Burgondes. La sainteté de ce jeune prince était si grande qu'il reçut le don des miracles. Il épousa une fort belle femme,

que Hrosvita nomme *Ganca*, probablement par allusion à ses mœurs dissolues. Elle s'abandonna bientôt à un clerc de la maison de son mari. L'adultère fut prouvé par l'épreuve de l'eau. Ganca se brûla la main et le bras, en les plongeant dans une cuve d'eau froide. Au lieu d'accepter le pardon que lui offrait généreusement son mari, elle le fit assassiner à Varennes en Bourgogne. Plusieurs miracles s'étant opérés sur le tombeau de saint Gandolfe, furent rapportés à cette méchante femme, qui s'en moqua dans ces termes très-immodestes : *Miracula non secus ut ventris crepitum existimavit.* » Elle fut aussitôt punie de cet impur blasphème par un châtiment digne de sa faute : *In pœnæ perfidiam, venter illi quoad viveret perpetuo crepabat.* Ce singulier sujet de poésie monastique prouve que le badinage et une gaieté même assez grossière n'étaient pas entièrement bannis de ces pieux asiles. 4° *La passion de saint Pélage de Cordoue en* 925. Ce poëme, composé de quatre cent quatre hexamètres, est le récit d'une aventure que Hrosvita mit en vers d'après une relation qu'elle tenait d'un témoin du fait. Le jeune Pélage, prisonnier d'Abrahemen (Abdalrahman ou, comme nous disons, Abderame) lors de la prise de Cordoue par les Maures, refusa de servir aux plaisirs infâmes de ce Sarrasin, et fut précipité du haut du rempart dans le fleuve. Recueilli par des pêcheurs, il fut achevé par les soldats du tyran. Les habitants de Cordoue l'ensevelirent religieusement. 5° *La Chute et la conversion de Théophile, vidame ou archidiacre de l'évêque d'Adona en Cilicie vers l'an* 538; quatre cent cinquante-cinq hexamètres. Cette histoire d'un clerc qui, par ambition, se voue au diable, a été, pendant le moyen âge, le texte de beaucoup d'ouvrages d'imagination. Elle a été, entre autres, mise en drame, au XIIIe siècle, par Rutbeuf, sous le titre de *Miracle de Théophile.* C'est vraisemblablement l'origine de la légende de Faust. 6° *Histoire de la conversion d'un jeune esclave exorcisé par saint Basile.* Dans ce poëme, composé de deux cent quarante-neuf vers hexamètres, ce n'est plus par ambition, mais par amour, que l'esclave d'un riche habitant de Césarée se voue au diable. Éperdument amoureux de la fille de Protérius, que son père destinait au cloître, ce jeune homme, aidé de l'esprit malin, parvint à se faire aimer d'elle et l'épousa au grand déplaisir de sa famille. Cependant la jeune femme, s'étant bientôt aperçue que son mari n'osait pas entrer dans l'église, devina la vérité. Elle sollicita aussitôt et obtint le divorce, et, suivant son premier dessein, se voua à la vie monastique. Cependant le jeune homme, repentant de son crime, fut exorcisé par saint Basile, qui contraignit le démon à rendre la cédule que l'imprudent avait souscrite. 7° *Histoire de la passion de saint Denis, illustre martyr,* deux cent soixante-six vers hexamètres. Dans ce poëme, calqué sur la légende, le voyage miraculeux du saint décapité est peint en traits qui ne manquent ni de poésie ni de grandeur. 8° *Histoire de la passion de sainte Agnès, vierge et martyre.* Le sujet de cette pièce, composée de quatre cent cinquante-neuf vers hexamètres, est plus délicat et plus scabreux que celui d'aucun des poëmes précédents. Agnès, jeune Romaine d'une grande beauté, avait embrassé le christianisme et fait vœu de chasteté. Un jeune homme, fils du comte Sempronius, préfet de la ville, s'éprit de la belle chrétienne, et n'ayant pu la gagner ni par ses prières, ni par ses présents, tomba dans une mélancolie qui fit craindre pour ses jours. Les médecins, ayant découvert la cause de

son mal, en informèrent Sempronius, qui commanda avec emportement à la jeune fille de céder aux désirs de son fils. Agnès restant inébranlable, Sempronius la fit traîner au temple de Vesta pour y adorer le feu sacré. Sur le refus d'Agnès, il ordonna qu'on la conduisît nue dans un lieu de prostitution; mais, au moment de subir cet arrêt, le ciel, pour ménager sa pudeur, permit que ses cheveux grandissent, au point de tomber jusqu'à ses pieds comme un voile. Le fils du préfet, l'ayant poursuivie dans ce lieu infâme, n'eut pas plus tôt porté la main sur elle, qu'il tomba mort à ses pieds. Le père au désespoir accuse la jeune vierge de magie. Agnès, pour se disculper, demande au ciel et obtient la résurrection du jeune insensé. Le père et le fils se font chrétiens. Cependant les prêtres païens poursuivent la condamnation d'Agnès; celle-ci, qui consent au martyre, meurt sous l'épée du bourreau, et va prendre place auprès de Jésus-Christ, dans le chœur immortel des vierges. Ces huit poëmes sont suivis d'un court *épilogue* en prose, qui est commun aux poëmes et aux comédies, et qui semble prouver que ces deux recueils, encadrés en quelque sorte entre une préface générale et un épilogue, ont été disposés pour la publication par l'auteur même dans l'ordre où nous le présente le manuscrit de Munich. Plusieurs biographes, entre autres Tritheme, citent de Hrosvita un livre d'*Épigrammes* et d'*Épîtres* qui n'est point dans le manuscrit de Munich, et n'a été découvert nulle part ailleurs. Il est possible que ces épigrammes et ces épîtres ne soient que les *préfaces* et les *dédicaces* en vers et en prose que Hrosvita a mises au-devant de la plupart de ses écrits.

On peut deviner, d'après la nature des sujets mis en vers par Hrosvita, quelle sera la couleur générale de son théâtre. Honorer et recommander la chasteté, tel est le but presque unique que se propose la pieuse nonne. C'est à cette louable intention qu'il faut attribuer ce qu'il y a ordinairement d'un peu chatouilleux dans les sujets qu'elle s'impose. Elle nous explique elle-même ingénument sa pensée dans la préface qui précède ses comédies. « J'ai voulu, dit-elle, substituer d'édifiantes histoires de vierges pures aux déportements des femmes païennes. Je me suis efforcée, selon les facultés de mon faible génie (*juxta mei facultatem ingenioli*), de célébrer les victoires de la chasteté, particulièrement celles où l'on voit triompher la faiblesse des femmes, et où la brutalité des hommes est confondue. » Or pour montrer ces triomphes féminins dans tout leur éclat, il était nécessaire que ces chastetés de femmes fussent exposées aux plus grands périls. De là le choix des légendes que nous avons vues et que nous verrons encore, toutes au fond très-édifiantes et très-morales, mais qui roulent presque toutes sur des aventures propres à alarmer la modestie. Il est juste d'ajouter que si les sujets traités par Hrosvita sont pris d'ordinaire dans un ordre de faits et d'idées qui semblent périlleux pour la décence, la diction de la pieuse nonne demeure toujours aussi pure et aussi chaste que ses intentions sont candides et irréprochables.

Le recueil de ses comédies écrites, à l'imitation de Térence (*in æmulationem Terentii*), suivant la teneur un peu ambitieuse du titre, se compose de six, ou plutôt, comme je le soupçonne, de sept pièces. Je crois, en effet, que c'est par une mauvaise division, introduite par Celtes, que la première comédie du recueil, *Gallicanus*, est aujourd'hui coupée en deux actes. Je suis tenté

de croire que la légende de Gallicanus et celle de Jean et Paul, qui se trouvent séparées dans les Bollandistes, ont fourni à Hrosvita le sujet de deux comédies distinctes, et qui se suivent, à peu près comme dans Shakspeare les diverses parties de *Richard II* et de *Henri IV*.

Dans la première partie de cette pièce, Constantin le Grand, impatient de soumettre les Scythes, charge de cette mission difficile le plus habile de ses lieutenants, Gallicanus, encore païen. Avant de partir, Gallicanus demande à l'empereur de lui accorder, s'il réussit dans cette campagne, la main de sa fille Constantia, dont il est amoureux. L'embarras de l'empereur est très-grand, car non-seulement sa fille est chrétienne, mais elle a fait secrètement vœu de virginité. Constantia conseille à son père de ne donner qu'un vague espoir à Gallicanus, et cependant elle le fait prier d'emmener avec lui, pendant cette guerre, Paul et Jean, ses primiciers : elle prendra, de son côté, auprès d'elle, Artémia et Attica, les deux filles de Gallicanus. Celui-ci, satisfait de ces arrangements, offre un sacrifice aux Dieux, et se met en marche. Dans une première rencontre, les Scythes guidés par leur roi, Bradan, ont l'avantage sur les Romains; les tribuns eux-mêmes lâchent pied. Dans cette extrémité, Gallicanus, par le conseil de Paul et Jean, invoque le Christ, et aussitôt, il voit apparaître un ange, qui rend le courage à ses troupes et ôte la force aux ennemis. Les Scythes mettent bas les armes, et se reconnaissent tributaires de Constantin. A son retour, Gallicanus, converti au christianisme, consent, ainsi que Constantia l'avait prévu, à ce qu'elle entre dans un cloître, et lui-même se voue, comme ses deux filles, à la vie monastique.

Dans la seconde partie, ou le second acte, trois règnes se sont écoulés; nous assistons à la réaction païenne tentée par Julien. Gallicanus, placé entre l'abjuration ou la confiscation de ses biens, persiste dans la foi et se retire en Égypte, où il périt martyr. Julien, forcé de garder plus de mesure avec Paul et Jean, qui ont rempli de hautes fonctions dans le palais, cherche à les faire rentrer à son service, et à leur faire abjurer le christianisme. Il échoue dans cette double tentative. Furieux, il ordonne à Térentianus de les mettre à mort et de les enterrer secrètement. Ce crime ne reste pas longtemps impuni. Julien, d'abord, est frappé; puis, le fils du meurtrier, tourmenté par les démons, confesse publiquement le crime de son père et le mérite des deux martyrs. Térentianus effrayé a recours au baptême, et son fils, délivré de la possession, se fait aussi chrétien. Telle est cette pièce, qui, comme les drames historiques anglais, ne dure pas moins de vingt-cinq ans. M. Villemain qui, le premier en France, a cité Hrosvita dans une chaire publique, et qui a même traduit comme échantillon une belle scène de la seconde partie de *Gallicanus*, a porté sur cette pièce un jugement que je ne puis que répéter : « L'auteur, dit-il, dans la prose assez correcte de son drame, fait habilement parler Julien. Il y a là un sentiment vrai de l'histoire. Julien ne paraît pas un féroce et stupide persécuteur.... La religieuse de Gandersheim a bien saisi son caractère.... sa modération apparente, son esprit impérieux et ironique. »

La seconde comédie du recueil, *Dulcitius*, est disposée pour exciter le rire et la gaieté. On peut même dire qu'elle dépasse quelque peu les bornes du genre ; c'est plus qu'une comédie, c'est une farce religieuse, une parade dé-

vote, qui se déploie, chose étonnante! sans trop de disparate, à côté du martyre de trois héroïque sœurs : Agapé, Chionie et Irène. Dans cette pièce, où les prestiges et le merveilleux dominent, les persécuteurs ne sont pas simplement représentés, suivant l'usage, comme des bourreaux farouches et sanguinaires, mais comme des hommes ineptes, comme des niais en butte aux plus ridicules illusions et livrés aux mystifications d'une main cachée, qui se joue d'eux. Cette légende bizarre, écrite par Métaphraste, et plus anciennement par l'auteur inconnu de la vie de sainte Anastasie, se trouve dans les Bollandistes. Voici le sujet de cette pièce : Les vierges, Agapée, Chionie et Irène, ayant refusé d'abjurer le culte du vrai Dieu, sont remises par l'empereur Dioclétien à la garde de Dulcitius, officier du palais. Celui-ci, les ayant fait enfermer dans le vestibule des cuisines, cherche à s'introduire auprès d'elles, pendant la nuit, dans une intention criminelle. Mais, aveuglé par un pouvoir surnaturel, il saisit, au lieu des prisonnières, les chaudrons et les lèchefrites, qu'il couvre de baisers. Pour se venger, il condamne ces pieuses vierges à être exposées nues aux regards du peuple; mais leurs vêtements s'unissent si étroitement à leur chair, qu'il est impossible de les en dépouiller, et lui-même donne à la foule le spectacle honteux d'un juge qui s'endort sur son tribunal. L'empereur, instruit de ces prodiges, qu'il attribue à la magie, charge le comte Sisinnius d'accomplir sa vengeance. Agapé et Chionie, livrées aux flammes, souhaitent de réunir leur âme à l'esprit divin, et expirent sans douleur au milieu du brasier. La plus jeune, Irène, dont Sisinnius espérait vaincre plus aisément la résistance, suit courageusement l'exemple de ses sœurs. Sisinnius ordonne qu'on la traîne dans un lieu de débauche ; mais, en chemin, deux anges, vêtus en messagers, apportent aux gardes l'ordre de conduire Irène au sommet d'une montagne voisine. A la nouvelle de cette dernière déception, Sisinnius s'élance à cheval et court à la montagne ; mais il tourne incessamment à l'entour, et ne peut ni avancer ni revenir sur ses pas. Enfin, Irène, qui consent au martyre, tombe percée d'une flèche, et expire en louant le Seigneur.

La troisième comédie, *Callimaque*, tirée de l'histoire apostolique d'Abdias, est, de tous les drames de Hrosvita, celui qui, par la délicatesse passionnée des sentiments, l'exaltation du langage et le romanesque de la légende, se rapproche le plus du drame de nos jours. On a dit souvent que l'amour est un sentiment moderne, né en Occident, du mélange de la mysticité chrétienne et de l'enthousiasme naturel aux races dites barbares. Toujours est-il bien remarquable que ce soit Hrosvita, une religieuse allemande, contemporaine des Othons, qui nous ait légué la première et une des plus vives peintures de cette passion, peinture sur laquelle près de neuf cents ans ont passé et qu'on dirait d'hier, tant nous y trouvons déjà les subtilités, la mélancolie, le délire de l'âme et des sens, et jusqu'à cette fatale inclination au suicide et à l'adultère, attributs presque inséparables de l'amour au XIXe siècle. Aussi ne voit-on dans *Callimaque* aucun de ces jeunes ou vieux libertins des comédies de Plaute et de Térence, qui se disputent une belle esclave ou marchandent une courtisane. Ce que peint Hrosvita dans *Callimaque*, c'est la passion effrénée, aveugle, furieuse, d'un jeune homme encore païen pour une jeune femme chrétienne et mariée, femme chaste et timorée, au point de demander en grâce à Dieu de la

faire mourir pour la soustraire aux dangers d'une tentation trop vive. Et en en même temps que la pudeur excite de si délicats scrupules dans la conscience de Drusiana, l'amour bouillonne si violemment dans les veines de Callimaque, qu'après la mort de celle qu'il aime, il ose, comme Roméo, violer sa tombe à peine fermée et chercher les embrassements qu'elle lui a refusés vivante, dans la couche de pierre où gisent ses restes inanimés. Certes, quand cet ouvrage n'aurait d'autre mérite que de nous montrer un échantillon des sentiments et des paroles qu'échangeaient dans leurs tête-à-tête les amants du xe siècle et de soulever ainsi un pan du voile qui nous cache la vie intime et passionnée de ces temps encore mal connus, ce monument, par cela seul, serait pour nous d'une valeur inappréciable.

J'ai déjà rapproché involontairement Roméo et Callimaque. C'est qu'en effet il est impossible de n'être pas frappé des points nombreux de ressemblance qui existent entre cette première esquisse du drame passionné et le véritable chef-d'œuvre du genre, *Roméo et Juliette*. On aperçoit, au premier coup d'œil, dans ces deux ouvrages, des rapports qui, pour être extérieurs et en quelque sorte matériels, n'en sont pas moins singuliers ni moins notables. Ainsi le dénoûment des deux pièces présente aux yeux un tableau presque pareil. Dans l'un et l'autre, on voit un caveau sépulcral, une tombe de femme ouverte, une jeune morte, fraîche encore, dont le suaire a été écarté par la main égarée d'un amant, un jeune homme étendu mort au pied d'un cercueil. Sur le lieu de cette scène douloureuse et tragique, surviennent, dans l'un et l'autre drame, deux hommes navrés de douleur, mais qui sont maîtres de leurs passions ; dans Shakspeare, le père de la jeune fille et le moine Laurence, dans *Callimaque*, le mari de la jeune défunte et l'apôtre saint Jean, qui, plus heureux que le franciscain, aura le double pouvoir de ressusciter Drusiana et Callimaque, et de rendre celui-ci à la sagesse aussi bien qu'à la vie. Ce sont là, il faut l'avouer, des ressemblances de personnages et de situations incontestables, mais qui, après tout, ne sont peut-être qu'accidentelles et peu profondes. Ce qui mérite d'être vraiment et sérieusement observé, c'est le ton de mysticité sophistique, qui donne aux plaintes amoureuses de Callimaque un air de si proche parenté avec celles de Roméo. Chose étrange? la langue de l'amour est au xe siècle aussi raffinée, aussi quintessenciée, aussi *précieuse* qu'au xvie et au xviie siècle ! Ouvrez les deux pièces : l'une et l'autre commencent par un entretien de l'amant mélancolique avec ses amis. Eh bien! dans les deux scènes, dont le dessin est presque identique, l'affectation des idées et la recherche des expressions sont égales des deux parts. Seulement, dans le poëte de la cour d'Élisabeth, le jeune amoureux se perd en concetti à la manière italienne ; dans Hrosvita, ce sont des arguties scolastiques et des distinctions tirées de la doctrine des universaux d'Aristote. On serait vraiment tenté de conclure de cette ressemblance que la bizarrerie de la pensée, aussi bien que la recherche et le raffinement du langage, sont dans la nature même de ce sentiment si tumultueux, si complexe, si indéfinissable; de ce sentiment qui ne serait plus l'amour, s'il cessait d'être une énigme de vie ou de mort pour le cœur sanglant et l'imagination bouleversée qui l'éprouvent.

Nous ne pouvons citer qu'une seule pièce de Hrosvita où elle n'ait pas eu

pour guide une légende. En effet, dans ses comédies aussi bien que dans ses poëmes, la pieuse nonne s'est bien gardée de rien inventer. Comme plus tard les grands dramatistes du XVIe siècle, elle garde son invention pour les détails. La pièce où Hrosvita s'est élevée, par exception, à une sorte de création fantastique et idéale, est intitulée *la Sapience, ou la Foi, l'Espérance et la Charité.* Ce drame allégorique est un des premiers et sans contredit un des plus remarquables modèles de ce qu'on a appelé dans la suite *moralités.* L'action, comme on le pense bien, est fort simple : l'empereur Hadrien apprend qu'une femme étrangère nommée *la Sapience*, et ses trois filles, *la Foi, l'Espérance* et *la Charité,* viennent d'arriver à Rome pour y propager le christianisme. L'empereur résout de ramener ces femmes au culte des idoles, ou de les faire mourir. Après avoir vainement employé les séductions et les tortures. Hadrien fait mettre à mort les trois jeunes filles. La mère rassemble leurs membres, et, aidée dans ce pieux office par des matrones chrétiennes, les enterre à trois milles de Rome. Alors elle n'émet plus qu'un vœu, celui de mourir en Jésus-Christ, quand elle aura achevé sa prière. Elle élève donc son âme vers le ciel dans un hymne magnifique, et exhale sa vie dans cette sublime aspiration. Cette dernière scène est d'un effet vraiment religieux et grandiose ; elle rappelle un peu le dénoûment d'*OEdipe à Colone.*

Nous avons à dessein différé de parler de deux comédies, les quatrième et cinquième du recueil, *Abraham* et *Paphnuce.* Ces deux pièces sont comme deux variantes d'une même histoire. Le sujet d'*Abraham* est tiré d'un agiographe du IVe siècle, de saint Éphrem, diacre d'Édesse. Malgré la source respectable où a puisé l'auteur, l'action de ce drame pourra bien n'en pas paraître moins hasardée à quelques personnes, et choquera peut-être la pruderie de nos mœurs. Un saint homme, un pieux solitaire, qui quitte sa grotte, s'habille en cavalier, couvre sa tonsure d'un large chapeau militaire, et se rend dans un lieu plus que suspect, afin d'en retirer sa nièce, jeune sainte déchue qui s'est envolée un matin de sa cellule pour mener la vie honteuse de courtisane, c'est là une étrange histoire ! Et cependant cette comédie, qui repose sur une donnée si voisine de la licence, a été écrite par une religieuse, jouée par des religieuses, en présence de graves prélats, et n'a sans doute pas moins édifié la noble assemblée, réunie dans la grande salle de Gandersheim, que les tragédies d'*Esther* et d'*Athalie* n'ont édifié le pieux auditoire réuni à Saint-Cyr autour de Louis XIV et de Mme de Maintenon.

On remarque dans la comédie d'*Abraham* un enchaînement de scènes bien liées, un extrême naturel dans les sentiments et dans le langage, en un mot, beaucoup plus d'art que ne semblerait en comporter l'âge où vivait l'écrivain. La tristesse que la jeune pécheresse éprouve au milieu de ses désordres, les larmes furtives qui échappent de ses yeux pendant le repas qu'elle devrait égayer, enfin la belle scène de la reconnaissance au moment où, retiré dans un réduit secret, et les portes bien closes, l'oncle jette à terre son chapeau de cavalier, et montre à sa nièce foudroyée ses cheveux blanchis dans le jeûne et les veilles ; les paroles compatissantes du saint ermite, la contrition profonde, les soupirs étouffés de la jeune pénitente, sont des beautés de tous les lieux et de tous les temps.

Des six pièces de Hrosvita, l'auteur de cette notice en a déjà traduit trois, *Abraham*, *Callimaque* et *Dulcitius*. Il va en traduire ici même une quatrième, *Paphnuce et Thaïs*. Il ne la fera précéder que de quelques mots d'avertissement.

Hrosvita a tiré le sujet de *Paphnuce et Thaïs* d'un auteur grec antérieur au v^e siècle. Arnaud d'Andilly a donné place à cette histoire dans ses *Vies des saints pères des déserts*. Nous voyons dans cette pièce, comme dans celle d'*Abraham*, un pieux ermite quitter sa solitude pour aller, sous des habits mondains, convertir une courtisane. Celle-ci, touchée de repentir, jette dans un brasier ses richesses mal acquises, et pleure ses fautes pendant trois ans dans une étroite cellule. Ce qui rend ce drame peut-être un peu moins pathétique que le précédent, c'est qu'il n'existe pas entre Thaïs et Paphnuce les mêmes liens d'affection et de parenté qu'entre Abraham et Marie; mais l'auteur a su compenser cette cause réelle d'infériorité par l'effusion la plus abondante des sentiments de la plus angélique charité. Je serais bien surpris si la mort de Thaïs ne paraissait pas à tous les lecteurs une scène à la fois des plus naturelles et des plus touchantes. Je ne fais nulle difficulté de convenir, en revanche, que dans aucune autre pièce Hrosvita ne s'est montrée aussi pédante et n'a étalé un appareil d'érudition aussi étrange et aussi déplacé. Je dois prévenir encore que dans nulle autre pièce elle n'a plus bizarrement substitué les mœurs de son propre temps à celles de l'époque où l'action du drame est censée se passer. Mais on me permettra de faire remarquer que des maladresses de composition et des erreurs de costume sont, dans des œuvres aussi anciennes que celle qui va nous occuper, non moins piquantes et non moins instructives que ne le seraient des beautés.

La première scène démesurément longue nous montre Paphnuce donnant à ses disciples des leçons qui n'ont rien de la simplicité qu'on serait en droit d'attendre d'un solitaire. L'auteur a représenté le soi-disant ermite comme un vrai controversiste du x^e siècle, étalant les arguties les plus abruptes de la scolastique naissante. Nous nous trouvons introduits avec surprise, mais non sans profit, sur les bancs d'une école du x^e siècle. Nous assistons à un cours de théologie morale et naturelle, qui se termine par une curieuse leçon de musique, d'après les principes de Martianus Capella et de Boëce (1). Plus loin, Hrosvita nous montre Paphnuce recommandant Thaïs pénitente à la supérieure d'un couvent de femmes. Cette entrevue, qui ne retrace en rien les

(1) On lit dans l'*Encyclopédie Musicale*, dirigée par le docteur Schilling (Stuttg., 1834-38, 5 vol. in-8o), un article fort court sur Hrosvita, où il n'est fait aucune mention de ce passage sur la musique, bien que Gerber l'eût cité dans son *Dictionnaire des Musiciens*. En revanche, l'auteur anonyme range Hrosvita parmi les musiciens, et lui attribue des compositions musicales. Il prétend que cette femme illustre a mis en musique le *Panégyrique des Othons*, ainsi que plusieurs de ses poëmes héroïques ; il ajoute « qu'on *a encore d'elle le martyre d'une sainte mis en vers et en musique*..... » Nous craignons bien que ces assertions, dépourvues de preuves, ne soient le résultat d'une méprise. Hrosvita se sert fréquemment des mots *modulari*, *componere* ; peut-être ces expressions ont-elles induit en erreur l'auteur de l'article.

usages du IIIe siècle, nous offre, en retour, un exemple curieux des formules de pieuse courtoisie, avec lesquelles s'abordaient et conversaient un évêque et une abbesse dans le siècle et dans la patrie des Othons. Nous prions donc instamment ceux qui ne craindront pas de braver la lecture de ce monument du théâtre monastique, de ne pas oublier sa date. Pour être juste envers de pareilles œuvres, il faut apporter dans leur examen cette même impartialité d'antiquaire que nous apportons devant les peintures de Cimabue ou devant les bas-reliefs d'une cathédrale.

# PAPHNUCE ET THAÏS.

COMÉDIE.

## ARGUMENT.

— Conversion de la courtisane Thaïs. Le saint ermite Paphnuce, à l'exemple d'Abraham, va trouver Thaïs sous les dehors d'un amant ; il la convertit et lui impose pour pénitence de rester pendant cinq ans renfermée dans une étroite cellule. Thaïs par cette juste expiation est réconciliée au Seigneur. Quinze jours après avoir accompli sa pénitence, elle s'endort dans le sein du Christ. —

## INTERLOCUTEURS.

PAPHNUCE, ermite. — Les Disciples de Paphnuce. — THAIS. — Jeunes Gens, amoureux de Thaïs. — ANTOINE et PAUL, ermites. — Une Abbesse.

## SCÈNE I.

PAPHNUCE, LES DISCIPLES DE PAPHNUCE.

Les disciples. — Pourquoi ce sombre visage, Paphnuce, notre père? Pourquoi ne nous montrez-vous pas un front serein, comme de coutume?

Paphnuce. — Celui dont le cœur est contristé ne peut montrer qu'un sombre visage.

Les disciples. — Quelle est la cause de votre affliction?

PAPHNUCE. — L'injure que l'on fait au Créateur.

LES DISCIPLES. — Quelle injure?

PAPHNUCE. — Celle qu'il lui faut souffrir de sa propre créature, faite à son image.

LES DISCIPLES. — Vos paroles nous effrayent.

PAPHNUCE. — Quoique l'impassible majesté du Très-Haut ne puisse être atteinte par aucun outrage, cependant, s'il m'est permis de prêter métaphoriquement à Dieu les sentiments de notre faible nature, le plus sensible outrage que Dieu puisse éprouver, c'est de voir le monde mineur en révolte contre sa volonté, quand le monde majeur lui obéit sans murmures.

LES DISCIPLES. — Qu'est-ce que le monde mineur?

PAPHNUCE. — L'homme.

LES DISCIPLES. — L'homme?

PAPHNUCE. — Sans doute.

LES DISCIPLES. — Quel homme?

PAPHNUCE. — L'homme en général (le genre humain).

LES DISCIPLES. — Comment cela se peut-il faire?

PAPHNUCE. — Telle a été la volonté du Créateur.

LES DISCIPLES. — Nous ne comprenons pas.

PAPHNUCE. — En effet, cela n'est pas accessible à tous les esprits.

LES DISCIPLES. — Expliquez-nous ce mystère.

PAPHNUCE. — Écoutez.

LES DISCIPLES. De toutes les forces de notre intelligence.

PAPHNUCE. — De même que le monde majeur est formé de quatre éléments contraires, mais qui par la volonté du Créateur s'accordent selon les lois de l'harmonie, de même l'homme est composé non-seulement de ces quatre éléments, mais de plusieurs autres parties qui sont encore plus contraires entre elles.

LES DISCIPLES. — Et qu'y a-t-il de plus contraire que les éléments?

PAPHNUCE. — Le corps et l'âme; car les éléments, bien que contraires, ont entre eux un point commun, qui est d'être matériels, au lieu que l'âme n'est pas mortelle comme le corps, ni le corps spirituel comme l'âme.

LES DISCIPLES. — Cela est vrai.

PAPHNUCE. — Cependant si nous cédions aux raisonnements des dialecticiens, nous ne conviendrions pas que le corps et l'âme soient contraires.

LES DISCIPLES. — Et qui peut le nier?

PAPHNUCE. — Ceux qui sont habitués aux arguties de la dialectique. Rien, suivant eux, n'est contraire à l'être, à la substance ontologique (οὐσία), qui est le réceptacle de tous les contraires.

LES DISCIPLES. — Qu'avez-vous entendu tout à l'heure par cette expression: suivant les lois de l'harmonie?

PAPHNUCE. — Le voici. Comme des sons graves et aigus (1) produisent un

(1) « Pressi excellentesque soni. » Pour l'expression *excellentes*, voy. Martian. Capell., lib. IX, § 931, et Remig. Altisiodorens., ap. Gerbert., *Script. de Musica*, tom. I, pag. 65. — Pour le sens des mots *pressi soni*, voyez Aurelianus Reomensis,

résultat musical, s'ils sont unis suivant des rapports harmoniques, de même des éléments dissonants forment un seul monde, s'ils sont convenablement unis.

Les disciples. — Il est étonnant que des choses dissonantes puissent concorder, ou qu'il soit possible d'appeler concordantes des choses dissonantes.

Paphnuce. — C'est que rien ne peut se composer d'éléments tout à fait semblables, non plus que d'éléments qui n'ont entre eux aucun rapport de proportion et qui diffèrent entièrement de substance et de nature.

Les disciples. — Q'est-ce que la musique?

Paphnuce. — Une des sciences du *quadrivium* de philosophie.

Les disciples. — Qu'appelez-vous le *quadrivium?*

Paphnuce. — L'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie.

Les disciples. — Pourquoi l'appelez-vous *quadrivium* (1)?

Paphnuce. — Parce que, comme d'un carrefour, d'où partent quatre chemins, ces quatre sciences découlent directement d'un seul et même principe de philosophie.

Les disciples. — Nous n'osons vous adresser aucune question sur les trois autres sciences, car à peine la faible portée de notre esprit peut-elle suivre la discussion ardue que vous avez commencée.

Paphnuce. — Cette matière est, en effet, d'une intelligence difficile.

Les disciples. — Donnez-nous seulement quelques notions superficielles de la science dont nous nous occupons en ce moment.

Paphnuce. — Je ne pourrai vous en parler que très-succinctement, car elle est peu connue des solitaires.

Les disciples. — De quel objet s'occupe-t-elle?

Paphnuce. — La musique?

Les disciples. — Oui.

Paphnuce. — Elle traite des sons.

Les disciples. — Y en a-t-il une ou plusieurs?

Paphnuce. — On en compte trois qui sont tellement liées entre elles par l'analogie des proportions, que ce qui se trouve dans l'une ne peut manquer de se trouver dans les autres.

Les disciples. — Quelle différence y a-t-il entre elles?

auteur du IXe siècle, dans un traité intitulé *Musica disciplina*, cap. VI, ap. Gerbert., *loc. cit.*, pag. 35. — Je dois l'explication de la plupart des difficultés musicales de cette scène à l'habileté de M. Anders.

(1) Il est singulier que Hrosvita, qui définit le *quadrivium*, ne parle pas du *trivium*. Voyez pour ces mots du Cange (*Glossar. med. et infim. Latinitatis*). Le trivium comprenait la grammaire, la dialectique et la rhétorique. Cette division des études au moyen âge répondait à la division actuelle en *sciences* et *lettres*. Le trivium et le quadrivium renfermaient les *sept arts libéraux* dont Cassiodore, Boëce et Martianus Capella ont traité *ex professo;* Boëce emploie même déjà le mot *quadrivium* (*Arithmetic.*, lib. I, cap. I). D'ailleurs, ce partage des connaissances humaines en sept branches est bien plus ancien que le VE siècle. On se rappelle la 88me épître de Sénèque, commençant par ces mots : « De liberalibus studiis quid sentiam scire desideras. »

PAPHNUCE. — La première se nomme mondaine ou céleste, la seconde humaine (1), et la troisième instrumentale.

LES DISCIPLES. — En quoi consiste la céleste?

PAPHNUCE. Dans les sept planètes et la sphère céleste.

LES DISCIPLES. — Comment cela?

PAPHNUCE. — Parce qu'on trouve dans les planètes et dans la sphère le même nombre d'intervalles, les mêmes degrés et les mêmes consonnances que dans les cordes.

LES DISCIPLES. — Qu'est-ce que les intervalles?

PAPHNUCE. — L'espace qui se trouve entre les planètes ou entre les cordes.

LES DISCIPLES. — Et les degrés (2)?

PAPHNUCE. — La même chose que les tons (3).

LES DISCIPLES. — Nous n'avons aucune notion de ceux-ci.

PAPHNUCE. — Le ton se compose de deux sons : il est proportionnel au nombre *epogdous* ou *sesquioctave* (c'est-à-dire dans le rapport de 9 à 8).

LES DISCIPLES. — En vain nous faisons tous nos efforts pour comprendre et franchir rapidement vos premières propositions. Vous nous en apportez toujours de plus difficiles.

PAPHNUCE. — Cela est inévitable dans ces sortes de discussions.

LES DISCIPLES. — Dites-nous quelque chose des consonnances, pour qu'au moins nous sachions le sens de ce mot.

PAPHNUCE. — La consonnance est une certaine combinaison harmonique (4).

LES DISCIPLES. — Comment cela?

PAPHNUCE. — Parce qu'elle est composée tantôt de quatre, tantôt de cinq, et quelquefois de huit sons.

LES DISCIPLES. — A présent que nous savons qu'il y a trois consonnances, nous voudrions connaître leurs noms.

PAPHNUCE. — La première se nomme *diatessaron*, c'est-à-dire *formée de quatre sons;* elle est en proportion *épitrite* ou *sesquitierce* (c'est-à-dire dans

(1) Les éditions de Celtes et de Schurzfleisch répètent le mot *mondaine*, évidemment par erreur. D'ailleurs, la division de la musique, telle que nous l'avons rétablie, se trouve dans plusieurs auteurs, entre autres dans Boëce (*De Musica*, lib. I, cap. II) et, pour citer un écrivain plus rapproché de Hrosvita, dans Aurelianus Reomensis (*Music. disciplin.*, cap. III, ap. Gerbert., *Script.*, tom. I, pag. 32).

(2) « *Productiones.* »

(3) On lit dans Martianus Capella (lib. IX, § 955) : « Sonum, id est tonum, *productionem* vocavi. »

(4) « Symphonia dicitur modulationis temperamentum. » Censorinus donne une définition bien plus claire en disant : « Symphonia est duarum vocum inter se junctarum dulcis concentus. » (*De die natali*, X, 5). Suivant Cassiodore : « Symphonia est temperamentum sonitus gravis ad acutum vel acuti ad gravem modulamen officiens. » (*De Musica*, pag. 430, ed. 1589). C'est en abrégeant cette dernière définition que Hrosvita a formé la sienne, aussi obscure qu'incomplète. Il est à remarquer, d'ailleurs, que le mot *modulatio* a chez Hrosvita une signification différente de celle que nous lui donnons aujourd'hui, et il faut le prendre ici dans le sens de Martianus Capella, qui dit : « Modulatio est soni multiplicis expressio. »

le rapport de 4 à 3). La seconde se somme *diapente*, ou *composée de cinq sons ;* elle est en proportion *hémiole* ou *sesquialtère* (c'est-à-dire dans le rapport de 3 à 2). La troisième se nomme *diapason ;* elle se *forme par doublement* (c'est-à-dire par l'union de la quarte et de la quinte) (1), et se compose de huit sons.

Les disciples. — La sphère et les planètes émettent-elles donc des sons, pour qu'on puisse les comparer aux cordes ?

Paphnuce. — Sans doute, et de très-forts.

Les disciples. — Pourquoi donc ne les entendons-nous pas ?

Paphnuce. — Il y a plusieurs explications de ce phénomène. Les uns pensent qu'on ne peut entendre les sons de la sphère céleste à cause de leur durée non interrompue. Les autres croient que cela vient de la densité de l'air. Quelques-uns pensent qu'un aussi énorme volume de son ne peut pénétrer dans notre étroit conduit auditif. Quelques personnes enfin soutiennent que la sphère produit un son si doux, si enchanteur, que si les hommes pouvaient l'entendre, ils se réuniraient en foule, négligeraient toutes leurs affaires, et, s'oubliant eux-mêmes, suivraient le son conducteur de l'orient en occident.

Les disciples. — Il vaut mieux ne pas l'entendre.

Paphnuce. — La prescience du Créateur en a jugé ainsi.

Les disciples. — En voilà suffisamment sur la musique céleste ; dites-nous maintenant quelques mots de la musique humaine.

Paphnuce. — Que voulez-vous en savoir ?

Les disciples. — En quoi consiste-t-elle ?

Paphnuce. — Elle consiste non-seulement, comme je vous l'ai dit, dans l'union du corps et de l'âme, et dans l'émission de la voix tantôt grave et tantôt aiguë ; mais on la retrouve encore dans la régulière pulsation des artères et dans la proportion de certains membres, comme dans les articulations des doigts, qui nous offrent, quand nous les mesurons, les mêmes proportions que celles que nous avons signalées dans les consonnances ; d'où il résulte que la musique est non-seulement l'harmonie des voix, mais encore celle de beaucoup d'autres choses dissemblables.

Les disciples. — Si nous avions prévu que le nœud de cette question dût être si difficile à dénouer pour des ignorants, nous aurions mieux aimé continuer de ne pas savoir ce que c'est que le monde mineur, que de nous jeter dans de telles difficultés.

Paphnuce. — Qu'importe la peine que vous avez prise, puisque vous savez à présent ce qui vous était auparavant inconnu.

Les disciples. — Il est vrai ; cependant nous avons peu de goût pour les discussions philosophiques. Notre faible esprit ne peut saisir les subtilités de votre argumentation déliée.

Paphnuce. — Vous vous moquez ; je ne suis qu'un ignorant, je ne suis pas un philosophe.

(1) Voy. Isidor. Hispal., *Sententiæ de Music.*, ap. Gerbert., *loc. cit.*, pag. 25. — Martian. Capell., lib. IX, § 955.

Les disciples. — Et d'où avez-vous tiré ces connaissances dont nous n'avons pu suivre l'exposition sans fatigue ?

Paphnuce. — C'est une faible goutte que, par hasard et sans la chercher, j'ai vue, en passant, jaillir des sources abondantes de la science; je l'ai recueillie, et j'ai voulu vous en faire part.

Les disciples. — Nous rendons grâce à votre bonté ; cependant cette maxime de l'apôtre nous effraye : « Dieu choisit les insensées suivant le monde, pour confondre les prétendus sages. »

Paphnuce. — Sages ou insensés mériteront d'être confondus devant le Seigneur, s'ils font le mal.

Les disciples. — Sans doute.

Paphnuce. — Toute la science qu'il est possible d'avoir n'est pas ce qui offense Dieu, mais l'injuste orgueil de celui qui sait.

Les disciples. — Cela est vrai.

Paphnuce. — Et à quoi la science et les arts peuvent-ils être plus justement et plus dignement employés qu'à la louange de celui qui a créé tout ce qu'il faut savoir, et qui nous fournit à la fois la matière et l'instrument de la science.

Les disciples. — Il n'y a pas de meilleur emploi du savoir.

Paphnuce. — Car mieux nous savons par quelle loi admirable Dieu a réglé le nombre, la proportion et l'équilibre de toutes choses, plus nous brûlons d'amour pour lui.

Les disciples. — Et c'est avec justice (1).

Paphnuce. — Mais pourquoi m'appesantir sur ce sujet, qui nous apporte peu de plaisir ?

Les disciples. — Apprenez-nous la cause de votre tristesse, pour que nous ne supportions pas plus longtemps le poids de notre curiosité.

Paphnuce. — Quand vous m'aurez entendu, vous n'aurez pas lieu de vous réjouir.

Les disciples. — Trop souvent, nous le savons, on ne trouve qu'un chagrin au fond de la curiosité satisfaite. Toutefois, nous ne pouvons surmonter la nôtre : c'est un défaut inhérent à la faiblesse humaine.

Paphnuce. — Une femme impudique est venue habiter dans notre pays.

Les disciples. — C'est un événement périlleux pour les habitants.

Paphnuce. — Cette femme, en qui brille une admirable beauté, se souille des impuretés les plus horribles.

Les disciples. — Malheur déplorable ! Quel est son nom ?

Paphnuce. — Thaïs.

Les disciples. — Thaïs, la courtisane?

Paphnuce. — Elle-même.

Les disciples. — Sa vie infâme est connue de tous.

Paphnuce. — Il ne faut pas s'en étonner, car il ne lui suffit pas de courir à sa perte avec un petit nombre d'amants; elle s'efforce de séduire par ses charmes et d'entraîner à leur ruine tous ceux qui l'approchent.

(1) C'est là, il faut l'avouer, une assez belle apologie de la science pour un siècle d'ignorance et de barbarie.

Les disciples. — Calamité funeste !

Paphnuce. — Non-seulement les étourdis dissipent avec elle le peu de biens qui leur reste ; mais les premiers citoyens de la ville consument leurs richesses pour l'enrichir à leurs dépens.

Les disciples. — Cela fait frémir d'horreur.

Paphnuce. — Des troupeaux d'amants affluent chez elle.

Les disciples. — Ils se perdent eux-mêmes.

Paphnuce. — Ces insensés, aveuglés par leurs désirs, se disputent l'entrée de sa maison. Ce lieu retentit de leurs querelles.

Les disciples. — Toujours un vice en engendre un autre.

Paphnuce. — Puis ils en viennent aux coups; tantôt ils se meurtrissent le visage, tantôt ils recourent aux armes, et inondent de sang le seuil de ce séjour infâme.

Les disciples. — Excès détestables !

Paphnuce. — Voilà les injures au Créateur sur lesquelles je pleurais; vous savez la cause de ma douleur.

Les disciples. — Ce n'est pas sans motif que vous vous affligez, et nous ne doutons pas que les citoyens de la patrie céleste ne soient contristés comme vous l'êtes.

Paphnuce. — Si j'allais la trouver sous les dehors d'un amant? peut-être pourrais-je l'empêcher de persévérer dans ces désordres?

Les disciples. — Puisse celui qui a versé ce dessein dans votre âme en assurer la réussite !

Paphnuce. — Prêtez-moi cependant le secours de vos prières assidues, pour que je ne succombe pas aux piéges du serpent tentateur.

Les disciples. — Que celui qui a terrassé le roi des régions ténébreuses vous fasse triompher de l'ennemi du genre humain !

## SCÈNE II.

### PAPHNUCE, LES AMANTS DE THAIS.

Paphnuce. — J'aperçois des jeunes gens dans le forum. Je vais les aborder et leur demander où je trouverai celle que je cherche.

Les jeunes gens. — Cet inconnu semble vouloir nous aborder; voyons ce qu'il veut de nous.

Paphnuce. — Holà ! jeunes gens, qui êtes-vous?

Les jeunes gens. — Des habitants de cette ville.

Paphnuce. — Je vous salue.

Les jeunes gens. — Salut à vous, qui que vous soyez, étranger ou citoyen.

Paphnuce. — Je suis étranger.

Les jeunes gens. — Et pourquoi venez-vous ici? que cherchez-vous?

Paphnuce. — Je ne puis le dire.

Les jeunes gens. — Pourquoi ?

Paphnuce. — C'est mon secret.

LES JEUNES GENS. — Vous feriez mieux de nous le confier; car, n'étant pas de cette ville, vous aurez de la peine à faire ce que vous voulez, sans les conseils des habitants.

PAPHNUCE. — Peut-être en vous disant ce qui m'amène élèverais-je quelques obstacles à mes desseins.

LES JEUNES GENS. — Aucun obstacle ne viendra de nous.

PAPHNUCE. — Je cède à votre promesse et me fie à votre loyauté. Je vais vous communiquer mon secret.

LES JEUNES GENS. — Ne craignez de notre part aucune infidélité ni aucune entrave à vos désirs.

PAPHNUCE. — J'ai appris qu'il habite parmi vous une femme que tout le monde est forcé d'aimer et qui est affable pour tout le monde.

LES JEUNES GENS. — Savez-vous son nom?

PAPHNUCE. — Oui.

LES JEUNES GENS. — Comment se nomme-t-elle?

PAPHNUCE. — Thaïs.

LES JEUNES GENS. — C'est le feu qui embrase tous nos concitoyens.

PAPHNUCE. — On la dit la plus belle et la plus voluptueuse des femmes.

LES JEUNES GENS. — Ceux qui vous en ont ainsi parlé ne vous ont pas trompé.

PAPHNUCE. — C'est pour elle que j'ai supporté un long et pénible voyage. Je ne suis venu que pour la voir.

LES JEUNES GENS. — Rien ne s'oppose à ce que vous la voyiez.

PAPHNUCE. — Où demeure-t-elle?

LES JEUNES GENS. — Tenez, son logis est tout proche.

PAPHNUCE. — Est-ce cette maison que vous me montrez du doigt?

LES JEUNES GENS. — Oui.

PAPHNUCE. — J'y vais.

LES JEUNES GENS. — Si vous le voulez, nous vous accompagnerons.

PAPHNUCE. — Je préfère y aller seul.

LES JEUNES GENS. — Comme il vous plaira.

## SCÈNE III.

PAPHNUCE, THAIS.

PAPHNUCE. — Êtes-vous ici, Thaïs, vous que je cherche?

THAÏS. — Qui est là? quel inconnu me parle?

PAPHNUCE. — Un homme qui vous aime.

THAÏS. — Quiconque m'aime est payé de retour.

PAPHNUCE. — O Thaïs! Thaïs! quel long et pénible voyage j'ai entrepris pour pouvoir vous parler et contempler votre beauté!

THAÏS. — Eh bien! je ne me dérobe point à vos regards, et ne refuse pas de m'entretenir avec vous.

PAPHNUCE. — Un entretien aussi intime que celui que je désire demande un lieu plus solitaire que celui où nous sommes.

Thaïs. — Voici une chambre à coucher, bien meublée, et qui offre une habitation commode.

Paphnuce. — N'y a-t-il pas un réduit plus retiré où nous puissions nous entretenir plus secrètement?

Thaïs. — Oui, il y a encore dans ce logis un lieu plus reculé, et si secret, qu'après moi il n'y a que Dieu qui le connaisse.

Paphnuce. — Quel dieu?

Thaïs. — Le vrai Dieu.

Paphnuce. — Vous croyez donc que Dieu sait tout?

Thaïs. — Je n'ignore pas que rien ne lui est caché.

Paphnuce. — Croyez-vous qu'il soit indifférent aux actions des pécheurs, ou qu'au contraire il soit équitable pour tous?

Thaïs. — Je suis convaincue que, dans la balance de sa justice, il pèse les actions de tous les hommes, et qu'il dispense à chacun, suivant ses œuvres, le châtiment et la récompense.

Paphnuce. — O Jésus-Christ! que ta bonté pour nous est admirable et patiente! Ceux mêmes que tu vois pécher sciemment, tu tardes à les punir!

Thaïs. — Pourquoi changez-vous de couleur? Pourquoi tremblez-vous? Pourquoi versez-vous des larmes?

Paphnuce. — Votre présomption me fait horreur, je déplore votre chute; car vous saviez ces vérités, et cependant vous avez perdu un si grand nombre d'âmes!

Thaïs. — Malheur, malheur à moi!

Paphnuce. — Vous serez damnée avec d'autant plus de justice que vous avez, avec une plus grande présomption, offensé sciemment la majesté divine!

Thaïs. — Hélas! hélas! que dites-vous? Quelles menaces faites-vous à une pauvre malheureuse?

Paphnuce. — Les supplices de l'enfer vous attendent, si vous persévérez dans le crime.

Thaïs. — La sévérité de vos réprimandes ébranle les derniers replis de mon cœur effrayé.

Paphnuce. — Plût à Dieu que la crainte pénétrât jusqu'au fond de vos entrailles! vous n'auriez plus l'audace de vous livrer à de dangereuses voluptés.

Thaïs. — Et quelle place peut-il rester à présent pour les plaisirs corrompus dans un cœur où règnent sans partage un repentir amer et l'épouvante que m'inspirent des crimes dont ma conscience connaît l'énormité?

Paphnuce. — Ce que je désire surtout, c'est que, vous dégageant des épines du vice, vous répandiez sur vos fautes une larme de componction.

Thaïs. — Ah! si vous pouviez croire, ah! si vous pouviez espérer qu'une pécheresse souillée, comme je le suis, par la fange de mille et mille impuretés, pût encore expier ses crimes et mériter son pardon par une pénitence, quelque dure qu'elle fût!...

Paphnuce. — Il n'est point de péché si grave, point de crime si énorme, qui ne puisse s'expier par les larmes du repentir, pourvu que les œuvres en prouvent la sincérité.

THAÏS. — Enseignez-moi, je vous prie, mon père, par quelles œuvres je puis obtenir la faveur de ma réconciliation.

PAPHNUCE. — Méprisez le siècle et fuyez la compagnie de vos amants dissolus.

THAÏS. — Et que me faudra-t-il faire ensuite?

PAPHNUCE. — Vous retirer dans un lieu solitaire, où, vous examinant vous-même, vous puissiez pleurer sur l'énormité de vos fautes.

THAÏS. — Si vous espérez que cela puisse être utile à mon salut, je ne tarde pas un instant à suivre vos conseils.

PAPHNUCE. — Je ne doute pas que cela ne soit utile à votre salut.

THAÏS. — Accordez-moi seulement quelques instants pour réunir les richesses que j'ai si mal acquises et que j'ai trop longtemps possédées.

PAPHNUCE. — Ne vous inquiétez pas de vos richesses; il ne manquera pas de gens qui s'en serviront, lorsqu'ils les auront trouvées.

THAÏS. — Ma pensée, mon père, n'est ni de garder ces biens, ni de les donner à mes amis; je ne pense même pas à les distribuer aux indigents, car je ne crois pas que le prix de ce qui doit être expié puisse être employé en bonnes œuvres (1).

PAPHNUCE. — Vous avez raison; mais que voulez-vous faire de ces monceaux de richesses?

THAÏS. — Les livrer aux flammes et les réduire en cendres.

PAPHNUCE. — Pourquoi?

THAÏS. — Pour ne pas laisser dans le monde ce que je n'ai pu acquérir qu'en péchant et en outrageant le Créateur du monde.

PAPHNUCE. — Ah! que vous voilà différente de cette Thaïs qui brûlait naguère de passions impures et qui était altérée d'or (2)!

THAÏS. — Peut-être deviendrai-je meilleure, s'il plaît à Dieu.

PAPHNUCE. — Il n'est pas difficile à son essence immuable de changer toutes choses; il lui suffit de vouloir.

THAÏS. — Je vais mettre à exécution mon projet.

PAPHNUCE. — Allez en paix et hâtez-vous de me rejoindre.

## SCÈNE IV.

### THAÏS, SES AMANTS.

THAÏS. — Venez ici, accourez, vous tous, insensés, qui avez été mes amants!

LES AMANTS DE THAÏS. — C'est la voix de Thaïs qui nous appelle; hâtons-nous, ne l'offensons pas par nos lenteurs.

THAÏS. — Approchez! accourez! j'ai à échanger avec vous quelques paroles.

(1) Cette pensée vraiment chrétienne est une censure bien remarquable des fondations pieuses par lesquelles on croyait obtenir le pardon de tous les crimes.

(2) « O quantum mutata es ab illâ... » On voit que Hrosvita avait lu Virgile.

Les amants. — O Thaïs! Thaïs! que signifie ce bûcher que vous élevez? Pourquoi y amoncelez-vous cet amas divers de choses précieuses?

Thaïs. — Vous le demandez?

Les amants. — Votre conduite nous frappe de surprise.

Thaïs. — Je vais vous l'expliquer sans délai.

Les amants. — Nous vous en prions.

Thaïs. — Regardez!

Les amants. — Arrêtez! arrêtez, Thaïs! que faites-vous? Avez-vous perdu la raison?

Thaïs. — Je ne l'ai pas perdue; je l'ai recouvrée!

Les amants. — Pourquoi sacrifiez-vous ainsi quatre cents livres d'or et tant de richesses de toutes sortes?

Thaïs. — Je veux consumer dans les flammes tout ce que j'ai arraché de vous par de mauvaises actions, afin qu'il ne puisse pas vous rester le moindre espoir de me voir jamais céder à vos désirs.

Les amants. — Arrêtez un moment! arrêtez! et découvrez-nous ce qui cause le trouble où vous êtes.

Thaïs. — Je ne veux ni rester, ni vous parler plus longtemps.

Les amants. — D'où viennent ces dédains et ce mépris? Nous reprochez-vous quelque infidélité? N'avons-nous pas toujours satisfait vos moindres désirs? et voilà que vous nous accablez d'une haine injuste et sans motif!

Thaïs. — Laissez-moi; ne déchirez pas mes vêtements pour me retenir! Qu'il vous suffise que jusqu'à ce jour j'aie péché pour vous complaire. Il est temps de mettre un terme à mes désordres. Le moment de nous séparer est venu.

Les amants. — Où allez-vous?

Thaïs. — Dans un lieu où nul d'entre vous ne me verra.

## SCÈNE V.

### LES AMANTS DE THAIS.

Les amants. — Grand Dieu! quel est ce prodige? Thaïs, nos délices, elle qui ne songeait qu'à se plonger dans le luxe, elle qui n'eut jamais d'autre pensée que le plaisir, et qui s'était livrée tout entière à la volupté; voilà qu'elle sacrifie sans retour tant d'or et de pierreries! Elle nous méprise et nous prive tout à coup de sa présence!

## SCÈNE VI.

### THAIS, PAPHNUCE.

Thaïs. — Me voici, Paphnuce, mon père! Je viens à vous prête à vous obéir.

PAPHNUCE. — Votre retard commençait à m'inquiéter. Je craignais que vous ne fussiez retombée dans les distractions du siècle.

THAÏS. — N'ayez pas cette crainte : les pensées qui m'agitent sont bien différentes. J'ai disposé de ma fortune comme je le voulais, et renoncé publiquement à mes amants.

PAPHNUCE. — Puisque vous avez renoncé à eux, vous pouvez maintenant vous unir à votre amant qui est au ciel.

THAÏS. — C'est à vous de me tracer, comme avec un compas, la conduite que je dois tenir.

PAPHNUCE. — Suivez-moi.

THAÏS. — Plût à Dieu que je pusse vous suivre par mes actions comme par ma marche !

## SCÈNE VII.

LES MÊMES.

PAPHNUCE, — Vous voyez ce monastère; il est habité par un noble collége de pieuses et saintes vierges. C'est là que je désire que vous passiez le temps de votre pénitence.

THAÏS. — Je ne résiste point à votre volonté.

PAPHNUCE. — Je vais entrer et prier l'abbesse, directrice de cette maison, de vouloir bien vous y recevoir.

THAÏS. — Que dois-je faire en vous attendant ?

PAPHNUCE. — Venez avec moi.

THAÏS. — J'obéis.

PAPHNUCE. — L'abbesse se hâte de venir à notre rencontre. Je ne comprends pas qui l'a si promptement instruite de notre arrivée.

THAÏS. — La renommée, dont nul retard n'arrête la course.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'ABBESSE.

PAPHNUCE. — Vous venez à propos, illustre abbesse, c'est vous que je cherchais.

L'ABBESSE. — Vous êtes le bien-venu, Paphnuce, notre vénérable père ! Bénie soit votre arrivée, vous que chérit le Seigneur !

PAPHNUCE. — Que la grâce du souverain Créateur répande sur vous la béatitude et sa bénédiction éternelle !

L'ABBESSE. — D'où me vient ce bonheur, que votre sainteté daigne visiter aujourd'hui mon humble demeure ?

PAPHNUCE. — J'ai besoin de votre assistance dans une nécessité pressante.

L'ABBESSE. — Vous n'avez qu'à m'apprendre, d'un mot, ce que vous désirez; je m'empresserai de vous obéir et de satisfaire à vos vœux, autant qu'il sera en mon pouvoir.

PAPHNUCE. — J'amène une chèvre demi-morte que je viens d'arracher à la dent du loup; je vous prie de lui accorder, pour la guérir, votre miséricordieuse sollicitude, jusqu'à ce qu'elle ait échangé la peau rude d'une chèvre contre la douce toison d'une brebis.

L'ABBESSE. — Expliquez-vous plus clairement.

PAPHNUCE. — Cette femme que vous voyez a mené la vie d'une courtisane.

L'ABBESSE. — Cela est déplorable.

PAPHNUCE. — Elle s'est abandonnée à tous les plaisirs sensuels.

L'ABBESSE. — Elle s'est perdue elle-même.

PAPHNUCE. — Mais enfin, par mes conseils, et avec le secours du Christ, elle a renoncé aux vanités qui la séduisaient; obéissante à ma voix, elle a résolu de vivre chaste.

L'ABBESSE. — Grâces soient rendues à l'auteur de cette conversion!

PAPHNUCE. — Les maladies de l'âme, comme celles du corps, exigent l'emploi des remèdes. Il faut donc que cette pécheresse, séquestrée de l'agitation ordinaire aux séculiers, soit renfermée seule dans une cellule étroite où elle puisse méditer à loisir sur ses fautes.

L'ABBESSE. — Rien ne lui sera plus utile.

PAPHNUCE. — Donnez des ordres pour qu'une cellule soit construite le plus tôt possible.

L'ABBESSE. — Elle le sera tout à l'heure.

PAPHNUCE. — Il faut n'y ménager ni entrée, ni sortie; mais seulement une petite fenêtre par laquelle elle puisse recevoir le peu de nourriture que vous lui ferez donner à des jours et à des heures marqués.

L'ABBESSE. — Je crains que sa délicatesse ne puisse supporter la rigueur d'un genre de vie si pénible.

PAPHNUCE. — N'ayez pas cette inquiétude. Il faut à des fautes si grandes un remède proportionné.

L'ABBESSE. — Il est vrai.

PAPHNUCE. — Pour moi, ce qui m'inquiète, ce sont les retards; je ne puis m'empêcher de craindre que cette faible femme ne retombe dans la société corrompue des hommes.

L'ABBESSE. — Pourquoi craindre plus longtemps? Que ne la renfermez-vous? La cellule que vous avez demandée est toute prête.

PAPHNUCE. — J'en suis satisfait. Entrez, Thaïs, dans ce réduit, où vous pourrez convenablement pleurer vos désordres.

THAÏS. — Que cette cellule est étroite et obscure! Que ce séjour est incommode pour une femme délicate!

PAPHNUCE. — Pourquoi maudissez-vous cette habitation? Pourquoi frémissez-vous d'y entrer? Indomptée jusqu'à ce jour, vous avez erré sans contrainte; il convient aujourd'hui que vous receviez un frein dans la solitude.

THAÏS. — L'âme accoutumée à la licence ne peut se défendre de quelques faibles retours vers sa vie passée.

PAPHNUCE. — C'est pourquoi les rênes de la discipline doivent la retenir, jusqu'à ce que toute révolte ait cessé.

THAÏS. — Avilie, comme je le suis, je ne refuse pas d'obéir aux ordres de

votre paternité; mais il y a dans cette habitation un inconvénient que ma faiblesse supportera avec peine.

PAPHNUCE. — Lequel?

THAÏS. — Je rougis de le dire.

PAPHNUCE. — Ne rougissez pas; parlez sans détour.

THAÏS. — Qu'y a-t-il de plus pénible, de plus révoltant que d'être forcée de satisfaire dans un même lieu à toutes les nécessités corporelles? Il est certain que cette cellule sera bientôt infecte et inhabitable.

PAPHNUCE. — Redoutez les supplices éternels, et ne pensez pas à des désagréments passagers.

THAÏS. — C'est ma faiblesse qui me force à craindre.

PAPHNUCE. — Il faut expier par des incommodités rebutantes la mollesse coupable et les délices au sein desquelles vous avez vécu.

THAÏS. — Je ne résiste plus : je conviens qu'il est juste que, souillée par l'impureté, j'habite une fosse impure et fétide. Je gémis seulement de voir qu'il ne me restera pas une place où je puisse convenablement et décemment invoquer le nom de la redoutable majesté.

PAPHNUCE. — Et d'où vous vient cette présomption? Vos lèvres souillées oseraient-elles bien prononcer le nom de la divinité sans tache?

THAÏS. — Et de qui puis-je espérer mon pardon? Qui me sauvera par sa miséricorde, s'il m'est défendu d'invoquer celui contre qui j'ai péché, et à qui seul je dois offrir mes humbles prières?

PAPHNUCE. — Vous devez prier non par vos paroles, mais par vos larmes; non par le son plaintif de votre voix, mais par le râle intérieur de votre cœur repentant.

THAÏS. — S'il n'est pas permis à ma voix de prier Dieu, comment puis-je espérer mon pardon?

PAPHNUCE. — Vous l'obtiendrez d'autant plus vite que vous vous serez plus humiliée. Dites seulement : « O mon Créateur, ayez pitié de moi! »

THAÏS. — J'ai bien besoin qu'il ait pitié de moi, pour n'être pas vaincue dans ce combat périlleux.

PAPHNUCE. — Combattez avez courage, et vous serez victorieuse.

THAÏS. — C'est à vous, ô mon père, de prier pour me faire obtenir la palme de la victoire.

PAPHNUCE. — Cette recommandation n'était pas nécessaire.

THAÏS. — J'ai l'espérance. (*Elle entre dans la cellule.*)

PAPHNUCE. — Il est temps pour moi de reprendre le chemin de ma solitude, et d'aller revoir mes disciples chéris. Vénérable abbesse, je confie cette captive à vos soins et à votre bonté. Je vous prie de lui donner le nécessaire, sans trop d'indulgence pour son corps délicat, et de régénérer son âme par vos salutaires exhortations.

L'ABBESSE. — Soyez sans inquiétude, j'aurai pour elle une tendresse de mère.

PAPHNUCE. — Je pars.

L'ABBESSE. — Allez en paix.

## SCÈNE IX.

PAPHNUCE, LES DISCIPLES.

Un disciple. — Qui heurte à la porte?

Paphnuce. — Moi.

Le même disciple. — C'est la voix de Paphnuce, notre père!

Paphnuce. — Otez le verrou.

Les disciples. — Salut, ô notre père!

Paphnuce. — Salut.

Les disciples. — La durée de votre absence nous inquiétait beaucoup.

Paphnuce. — Je me félicite de m'être absenté.

Les disciples. — Qu'est devenue Thaïs?

Paphnuce. — Ce que je désirais qu'elle devînt.

Les disciples. — Où l'avez-vous conduite?

Paphnuce. — Dans une étroite cellule, où elle pleure ses péchés.

Les disciples. — Gloire à la sainte Trinité!

Paphnuce. — Béni soit son nom redoutable, maintenant et dans tous les siècles!

Les disciples. — Amen.

## SCÈNE X.

PAPHNUCE seul.

Il y a trois ans (1) que Thaïs subit sa pénitence, et j'ignore si son repentir est agréable à Dieu. Je vais aller trouver mon frère Antoine, pour que, par son intervention, la vérité se manifeste à moi.

## SCÈNE XI.

Le même, ANTOINE.

Antoine. — Quel bonheur inespéré! quel sujet imprévu de joie! ne vois-je pas Paphnuce, mon frère, mon compagnon de solitude? C'est lui-même.

Paphnuce. — C'est moi.

Antoine. — Soyez le bien-venu, mon frère, votre arrivée me comble de joie.

Paphnuce. — Je ne suis pas moins satisfait de vous aborder que vous ne l'êtes de me recevoir.

Antoine. — Quel événement si heureux, si agréable pour nous, vous a fait sortir de votre retraite et vous amène ici?

(1) Le texte porte *tres mansurni*, que Schurzfleisch interprète par *trois mois;* mais le sens exige *trois ans*. Peut-être faut-il lire *tres mensuræ anni?*

PAPHNUCE. — Je vais vous le dire.

ANTOINE. — Je le souhaite.

PAPHNUCE. — Il y a plus de trois ans, une courtisane nommée Thaïs était venue s'établir dans notre voisinage. Non-seulement elle courait à sa perte, mais elle entraînait à la mort une foule d'âmes égarées.

ANTOINE. — Oh! déplorable désordre!

PAPHNUCE. — J'allai la trouver sous les dehors d'un amant. Tantôt je m'efforçai de ramener par de douces remontrances ce cœur livré à la volupté, tantôt je l'effrayais par d'énergiques conseils et de terribles menaces.

ANTOINE. — Ce mélange était bien approprié à ce genre de faiblesse.

PAPHNUCE. — Elle céda enfin, et, renonçant à ses habitudes, elle se voua à la chasteté et consentit à s'enfermer dans une étroite cellule.

ANTOINE. — Ce que vous m'apprenez me cause tant de satisfaction, que toutes les fibres de mon cœur en ont tressailli.

PAPHNUCE. — Il est naturel que votre sainteté se réjouisse, comme moi, de cette conversion; mais je ne suis cependant pas sans inquiétude. Je crains que cette femme délicate n'ait eu trop de peine à supporter une pénitence si longue et si rude.

ANTOINE. — La vraie charité est toujours accompagnée d'une pieuse compassion.

PAPHNUCE. — Je vous demande ces sentiments pour Thaïs. Daignez, vous et vos disciples, réunir vos prières aux miennes, jusqu'à ce qu'une voix du ciel nous fasse connaître si les larmes de notre pénitente ont attendri et amené à l'indulgence la miséricorde divine.

ANTOINE. — Nous consentons de grand cœur à votre demande.

PAPHNUCE. — Dieu, dans sa miséricorde, vous exaucera, j'en suis certain.

## SCÈNE XII.

LES MÊMES.

ANTOINE. — Déjà la promesse évangélique s'est accomplie en nous.

PAPHNUCE. — Quelle promesse?

ANTOINE. — Celle qui a dit : Ceux qui uniront leurs prières obtiendront ce qu'ils désirent.

PAPHNUCE. — Qu'est-il arrivé?

ANTOINE. — Paul mon disciple vient d'avoir une vision.

PAPHNUCE. — Appelle-le.

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAUL.

ANTOINE. — Paul, approchez, et racontez à Paphnuce ce que vous avez vu.

PAUL. — J'ai vu dans le ciel un lit magnifique, tendu de blanc et que sem-

blaient garder quatre vierges éclatantes. En admirant cette étonnante splendeur, je me disais : Tant de gloire n'appartient à personne autant qu'à mon père et à mon maître Antoine.

ANTOINE. — Je ne me crois pas digne d'une telle béatitude.

PAUL. — A peine avais-je achevé ces mots, qu'une voix divine et tonnante me dit : Cette gloire n'est pas, comme tu l'espères, réservée à Antoine, mais à Thaïs, la courtisane !

PAPHNUCE. — Gloire à ta bonté ! ô Jésus, fils unique de Dieu, qui as daigné m'accorder cette consolation dans ma tristesse !

ANTOINE. — Louons le Seigneur ; il en est digne.

PAPHNUCE. — Je vais aller voir ma captive.

ANTOINE. — Le temps est venu où vous pouvez lui annoncer son pardon et la consoler par la promesse de la béatitude éternelle.

## SCÈNE XIV.

PAPHNUCE, THAIS.

PAPHNUCE. — Thaïs ! ma fille adoptive ! ouvrez-moi votre fenêtre, que je vous voie.

THAÏS. — Qui me parle ?

PAPHNUCE. — Paphnuce, votre père.

THAÏS. — D'où me vient ce bonheur que vous daigniez me visiter, moi, pauvre pécheresse ?

PAPHNUCE. — Quoique depuis trois ans j'aie été absent de corps, je n'ai pas moins éprouvé une constante sollicitude pour votre salut.

THAÏS. — Je n'en doute pas.

PAPHNUCE. — Exposez-moi la marche de votre conversion et quels ont été les progrès de votre repentir.

THAÏS. — Je ne puis vous dire qu'une chose ; je sais bien n'avoir rien fait qui fût digne du Seigneur.

PAPHNUCE. — Si Dieu scrutait toutes nos iniquités, aucune conscience ne pourrait soutenir un tel examen.

THAÏS. — Si cependant vous voulez savoir ce que j'ai fait : j'ai rassemblé, comme en un faisceau, dans ma pensée la multitude de mes fautes ; je n'ai pas cessé de les contempler et de les repasser dans mon esprit. Aussi comme l'odeur infecte de ma cellule ne quittait point mes narines, de même la crainte de l'enfer ne s'est pas éloignée un moment des yeux de ma conscience.

PAPHNUCE. — Parce que vous vous êtes punie vous-même par le repentir, vous avez mérité votre pardon.

THAÏS. — Plût au ciel !

PAPHNUCE. — Donnez-moi la main, que je vous aide à sortir.

THAÏS. — O vénérable père ! ne m'enlevez pas à ce fumier. Souillée comme je le suis, laissez-moi dans ce lieu digne de mes mérites.

PAPHNUCE. — Le temps est venu de déposer la crainte et de commencer à espérer la vie éternelle, car votre pénitence a été agréable à Dieu.

THAÏS. — Que tous les anges louent sa miséricorde, puisqu'il n'a pas méprisé l'humble repentir d'un cœur contrit !

PAPHNUCE. — Persistez dans la crainte de Dieu et dans son amour. Lorsque quinze jours se seront écoulés, vous dépouillerez votre enveloppe humaine, et, votre pèlerinage étant heureusement achevé, vous remonterez dans votre patrie céleste avec le secours de la grâce divine.

THAÏS. — Oh ! puissé-je échapper aux tourments de l'enfer, ou du moins être brûlée par des flammes moins ardentes, car ce n'est pas par mes mérites que je puis obtenir la béatitude éternelle.

PAPHNUCE. — La grâce divine ne pèse point le mérite ; car, si ce don gratuit de la divinité n'était accordé qu'aux mérites, on ne l'appellerait pas la grâce.

THAÏS. — Que le concert des cieux, que tous les arbrisseaux de la terre, que toutes les espèces d'animaux, que les gouffres mêmes des lacs et des mers s'unissent pour louer celui qui non-seulement supporte les pécheurs, mais qui récompense par des faveurs gratuites ceux qui se repentent !

PAPHNUCE. — Dieu a, et de toute éternité, préféré la miséricorde aux châtiments (1).

THAÏS. — Ne me quittez pas, mon vénérable père ; mais restez près de moi pour me consoler à l'heure où mon corps va se dissoudre.

PAPHNUCE. — Je ne m'en vais point ; je me tiens seulement à l'écart jusqu'au moment où votre âme s'élançant triomphante vers le ciel, je devrai livrer votre corps à la sépulture.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES.

THAÏS. — Je commence à mourir.

PAPHNUCE. — Voici le moment de prier.

THAÏS. — Vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi et permettez que l'âme que vous m'avez donnée retourne heureusement vers vous.

PAPHNUCE. — O toi qui n'as point eu de créateur, être vraiment immatériel, dont l'essence simple a formé de diverses parties l'homme qui n'est pas comme toi celui qui est, permets que les éléments dont cette créature périssable est composée aillent retrouver le principe de leur origine ; que l'âme, venue du ciel, participe aux joies célestes, et que le corps trouve une couche fraternelle et amie dans le sein de la terre d'où il est sorti, jusqu'au jour où cette poussière se réunissant et le souffle de la vie ranimant ces membres, cette même Thaïs ressuscitera, créature complète ; comme elle fut dans sa première vie, pour prendre place entre les blanches brebis du Seigneur et entrer dans la joie

(1) Cette théologie miséricordieuse et le passage que nous venons de voir sur la *grâce*, prouvent que la barbarie des mœurs du temps n'était pas entrée dans les doctrines.

de l'éternité ; toi qui seul es celui qui est, toi qui règnes dans l'unité de la Trinité et qui es glorifié dans tous les siècles ! Ainsi soit-il.

Je ne veux rien ajouter à la traduction qu'on vient de lire, et que je me suis efforcé de faire absolument littérale. Une œuvre d'art et de sentiment doit se défendre d'elle-même ; elle est condamnée, si elle a besoin de commentaire. Je ne ferai qu'une remarque, c'est que ce sujet, tout étrange qu'il puisse paraître, a été traité à deux reprises par les modernes, et, il faut le dire, avec bien moins de ménagement et de pudeur que par Hrosvita. D'abord Érasme, dans ses *Colloques*, a inséré une petite scène intitulée *Adolescens et scortum*. C'est un libertin converti qui, comme Paphnuce, demande à un courtisane de le conduire dans le lieu le plus sombre de sa maison, pour n'y être vu ni de Dieu ni des anges, et qui finit par lui faire quitter sa honteuse profession Ensuite Decker, poëte contemporain de Jacques Ier, a mis au théâtre ce même sujet, sous le titre grossier de *The honest Whore*. Dans cette pièce, comme dans celle d'*Abraham*, un père (mais un père selon la chair et non pas seulement un père spirituel) franchit le seuil d'un lieu de débauche, pour en arracher sa fille tombée au dernier degré du désordre et de l'abjection. S'il était vrai, comme on l'a dit souvent, que la comédie fût l'expression de la société, la comparaison que nous sommes à même d'établir entre les deux comédies de Hrosvita, le drame anglais et le colloque d'Érasme, nous offrirait un moyen sûr et piquant d'apprécier la moralité des trois époques. Quant à moi, je n'hésite pas à dire que, pour la délicatesse des sentiments, la finesse et la retenue du langage, l'inspiration religieuse et l'élévation morale, la pièce d'*Abraham* et celle de *Paphnuce et Thaïs* sont incontestablement supérieures au bel esprit libertin et médiocrement sérieux d'Érasme, aussi bien qu'au cynisme déclamatoire du dramaturge anglais ; de sorte que, s'il fallait juger des Xe, XVIe et XVIIe siècles par ces ouvrages, tout l'avantage, suivant moi, serait au Xe siècle.

CHARLES MAGNIN.

## SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

# KRETTLY[1].

Notre récit a suivi Krettly à Marengo. Or, dès le commencement de la bataille, l'intrépide trompette tua de sa main un officier autrichien qui essayait de lui barrer le passage au moment où il allait porter l'ordre au 8e dragons de s'avancer sur la colonne autrichienne. A son retour un boulet de canon coupa son plumet; mais Krettly ne s'arrêta pas longtemps à de telles bagatelles, et se rangea bientôt à son escadron, près duquel se tenait le premier consul avec une partie de son état-major.

« Eh bien! *Bamboche*, « lui demanda Bonaparte en le voyant arriver : « Tu n'as rien *attrapé* en route?

— Au contraire, mon général, j'ai un plumet de moins; mais si, pour m'indemniser, vous voulez me permettre d'aller enlever les pièces qui m'ont joué ce tour-là, ce ne sera pas long. »

Napoléon regarda fixement le trompette :

« Toujours le même! dit-il.

— Général, permettez-vous? » répéta Krettly, en faisant passer lestement sa trompette sur son épaule.

« Non! ce serait trop de témérité.

— De la témérité! mon général. Soit; mais donnez-moi seulement la moitié d'un piquet, et les pièces sont à vous : c'est à prendre ou à laisser. »

Bonaparte, qui d'abord avait refusé, consentit après avoir réfléchi un moment.

(1) Voyez la livraison du 15 novembre.

« Eh bien, essaye donc, lui dit-il.

— Camarades ! s'écria Krettly, c'est en fourrageurs qu'il faut charger !... En avant ! suivez-moi ! »

En moins de dix minutes le trompette, à la tête de ses vingt hommes, avait sabré, culbuté, mis en fuite, les canonniers autrichiens et ramené leurs pièces.

Ce fait d'armes valut à Krettly une trompette d'honneur en argent.

Après cette mémorable journée de Marengo, Krettly revint à Paris en qualité de trompette-major des chasseurs de la garde des consuls. Il y devint amoureux d'une belle et timide jeune fille qu'il jura d'épouser, sans songer pour cela à divorcer avec son rude et glorieux métier. La première fois qu'il se hasarda à parler de ses projets de mariage à son ancien commandant Eugène Beauharnais, qui venait d'être nommé colonel des chasseurs de la garde consulaire, celui-ci se mit à rire.

« Y songes-tu, mon brave? lui dit-il. Un gaillard tel que toi ne doit avoir pour femme que la lame de son sabre, et pour belle-mère que la patrie.

— Mais, mon colonel, j'épouse Mlle Touzin ; et il me semble que l'idée n'est pas aussi bouffonne que vous le supposez.

Mlle Touzin !... dit Eugène avec étonnement. Elle t'aime donc?

— Mais... *un peu*, répliqua Krettly en remontant le col de sa cravate noire d'un air vainqueur. »

La jeune personne était fille de M. Touzin, jadis carrossier du vicomte de Beauharnais, père d'Eugène. Cette circonstance fit cesser toute nouvelle objection. Krettly se maria le 9 ventôse an x. Eugène fut le parrain de son premier né.

Krettly fit ensuite la campagne d'Allemagne en 1805, et se distingua brillamment à Austerlitz.

L'Empereur était à la tête de sa réserve commandée par le général Oudinot, lorsqu'il vit que deux de ses brigades, entraînées par trop d'ardeur, étaient prises à revers par toute la garde impériale russe. Napoléon détacha aussitôt son régiment des guides et ses grenadiers à cheval pour leur porter secours. Krettly sonne la charge, et cette cavalerie d'élite fond sur la garde impériale russe, qui bientôt est mise en déroute ; mais à peine le trompette avait-il repris haleine, qu'il aperçut à quelques pas de lui son commandant Daumesnil (celui qui depuis fut gouverneur de Vincennes), entouré d'une douzaine de grenadiers russes, au milieu desquels il se défend avec courage, mais sans espoir. Krettly s'élance, renverse les uns, bouscule les autres, blesse ceux-ci, tue ceux-là et parvient à dégager Daumesnil. Au même instant, un Russe, plus acharné que les autres, saisit la trompette de Krettly et s'y cramponne d'une main vigoureuse afin de le renverser. Krettly lui abat le poignet d'un coup de sabre, et la main du Russe, comme celle d'un autre Cinégyre, reste crispée à l'instrument. Le commandant Daumesnil était sauvé, mais son libérateur était criblé de contusions et de blessures.

Krettly savait juger au premier coup d'œil toutes les conséquences d'un mouvement bien ou mal combiné. Dans une circonstance décisive, il prévint le colonel Morland du danger qu'il y avait pour lui à exécuter une charge sur une

division russe formée en carré, et au centre de laquelle étaient placées quatre pièces de canon prêtes à faire feu.

« Ah bah ! dit sèchement le colonel, vous perdez la tête : sonnez la charge ! »

Le régiment s'ébranle ; mais, ainsi que Krettly l'a prévu, quatre coups de canon chargés à mitraille partent à la fois ; une partie de l'état-major du régiment tombe, et le brave Morland, qui le matin même avait été fait général, paye de sa vie le tort d'avoir négligé l'avis du simple trompette-major. Le lieutenant-colonel Dalhman prit aussitôt le commandement du régiment. Une seconde charge s'exécute ; on pénètre dans le carré russe, et Krettly, à la tête de ses deux pelotons de trompettes, se rue avec tant d'impétuosité sur les canonniers ennemis, que les pièces sont enlevées. Huit des trompettes qui le suivirent reçurent après ce glorieux coup de main la croix de la Légion d'honneur.

Krettly avait à peine essuyé son sabre à la crinière de son cheval, qu'il vit s'avancer le corps des gardes nobles russes. Le colonel de ce régiment avait reconnu de loin le maréchal Bessières en observation, et il dirigeait rapidement son cheval vers lui pour le provoquer en combat singulier ; mais Krettly a deviné l'intention du Russe et s'est porté près du maréchal, qui déjà a mis l'épée à la main.

« Monseigneur, s'écrie Krettly, ce n'est pas à vous de faire le coup de sabre avec cet homme ; c'est trop peu qu'un tel adversaire : je m'en charge, moi !

— Je ne le veux pas ! » répond avec vivacité Bessières en se mettant en garde pour se défendre.

Mais déjà le trompette est en face du colosse russe et semble le défier. Celui-ci, plein de dépit de se voir enlever l'adversaire qu'il cherchait, se précipite avec furie sur Krettly, fort étonné de l'entendre prononcer ces mots très-distinctement en français :

« Eh bien, *tape* donc, drôle, si tu l'oses et si tu t'en sens le courage ! Seulement gare à ton cou !

— Oh ! oh ! grand Cosaque, réplique le trompette à voix basse, si tu lèves le bras tu es perdu. »

Au même instant le colonel lui porte un coup qui devait être mortel.

« Hop ! » fait Krettly en relevant le sabre du Russe, en même temps que par une savante riposte il lui plonge le sien dans la poitrine. S'étant emparé du cheval de son ennemi vaincu, il le donna un moment après au colonel Desmichels (aujourd'hui lieutenant général en Afrique) qui venait de perdre le sien.

Le trompette-major trouva dans le porte-manteau du colonel russe une magnifique paire de rasoirs dont il se sert encore maintenant, et, à ce sujet, il n'y a pas longtemps qu'il nous disait avec gaieté en se caressant le menton :

« J'éprouve chaque matin un plaisir que je ne saurais exprimer à me faire la barbe avec les rasoirs de celui qui croyait si bien me *faire la queue*. »

Quelques jours après, le grade de lieutenant en second aux chasseurs de la vieille garde (les guides) fut accordé à Krettly. Son brevet est daté de Schœnbrunn, le 2 nivôse an XIV, et signé de l'empereur.

L'année suivante, la campagne de Pologne fournit à Krettly une nouvelle occasion de prouver son dévouement et son intrépidité. C'était quelques jours avant la sanglante bataille d'Eylau ; Napoléon était à Landsberg. De tous les officiers qu'il avait dépêchés au maréchal Lannes, dont le corps d'armée se trouvait éloigné de plus de cent lieues du quartier général impérial, aucun n'était revenu. Il commençait à concevoir de sérieuses inquiétudes, lorsqu'il fit appeler le général Corbineau pour lui demander un officier de ses chasseurs à cheval dont il connût parfaitement le courage et la *résolution*.

« J'ai, lui dit-il, une mission importante et périlleuse à lui confier. »

Le général se disposait à aller chercher l'homme qu'il fallait, lorsque Napoléon aperçoit Krettly qui, ce jour-là, était de piquet auprès de lui. Il rappelle Corbineau :

« Général, ne vous mettez pas davantage en quête, j'ai mon affaire; allez chercher le lieutenant Krettly, qui se promène là-bas en soufflant dans ses doigts. Il n'aura pas froid tout à l'heure. »

Tandis que le général s'acquitte de sa commission, l'empereur s'assied et écrit un ordre. Corbineau revient bientôt suivi de Krettly.

« Ah ! ah ! te voilà ! dit Napoléon.

— Oui, sire.

— Je suis bien aise de te voir, » ajoute-t-il en pliant sa dépêche. Puis le regardant fixement en lui donnant le papier : « Puisque tu n'as rien à faire, ajoute-t-il, tu vas partir et te rendre au corps d'armée que commande le maréchal Lannes. La route est longue et difficile, je t'en préviens... Il me faut absolument une réponse. Allons, pars !

— Vous l'aurez sire, répond Krettly en cachant la dépêche dans la manche de sa pelisse.

— Que fais-tu ? lui demande Napoléon, qui a observé ce mouvement. Si tu étais pris ?... »

Krettly qui a deviné la pensée de l'empereur, car dans ces sortes d'occasions, ses yeux en disaient plus que ses paroles, lui répond avec tranquillité :

« Sire, cette lettre ne sera jamais lue par un ennemi de Votre Majesté, je vous en donne ma parole d'officier. *Je vous en fais mon billet.*

— Cependant, répliqua l'empereur, il peut arriver qu'on la prenne... et toi aussi, ajouta-t-il à voix basse.

— On ne me la prendrait pas, sire, parce que je la mangerais auparavant.

— Mais, monsieur l'entêté, répliqua encore Napoléon, si vous êtes tué *auparavant.*

— On ne me tue jamais, moi ! Votre Majesté le sait bien. »

A ces mots, Napoléon frappa familièrement sur l'épaule du lieutenant :

« Bien, mon brave ! Je réponds de toi, tu ne seras pas tué ; à mon tour *je t'en fais mon billet.* Cependant je veux qu'après avoir mangé ma dépêche tu puisses encore faire ma commission. »

L'empereur lui expliqua alors le contenu de cet ordre, et pour mieux en graver le texte dans sa mémoire il le lui fit répéter mot pour mot.

« Maintenant, reprit-il, pars, de l'adresse, du courage, et tu reviendras, je te le prédis. »

Krettly crut à la prédiction, car jamais les paroles de Napoléon ne l'avaient trompé.

Son voyage fut heureux jusqu'à Pultusk. Arrivé là, il pénétra dans la forêt pour gagner plus vite Ostrolenka où se trouvait le corps d'armée du maréchal Lannes, et il fut assailli par une nuée de cosaques qui lui causèrent quelque inquiétude; mais se fiant au pronostic de l'empereur, il prit indifféremment la première route qui s'offrit à lui, et il eut assez de chance pour rencontrer la bonne et arriver sain et sauf auprès du général Savary, qui avait remplacé dans son commandement le maréchal, blessé grièvement. Krettly avait fait d'un trait cent trente et une lieues de pays.

Après avoir remis l'ordre dont il était porteur à Savary, il repartit aussitôt, en emmenant avec lui le colonel Rosé, du 88e de ligne, qui avait sauvé son aigle pendant que ses malheureux soldats périssaient au milieu d'un marais de la Pologne, et qui venait d'être appelé par l'empereur au commandement d'un régiment de la garde. En passant près d'un petit village où une ambulance avait été établie, ils trouvèrent devant la porte d'entrée deux gendarmes étendus par terre et dont les corps étaient encore tièdes. Dans l'intérieur, l'administration entière avait été égorgée; tous les malades ou blessés avaient été jetés par les fenêtres, et les chirurgiens assassinés sur le corps des mourants. Cet affreux massacre était l'œuvre d'un corps de cosaques réguliers qui venait de passer.

Les deux voyageurs, le cœur navré, continuèrent leur course, mais arrivés à quelque distance de Landsberg, ils aperçurent au loin le grand parc d'artillerie, qui, avec la brigade d'escorte, occupait plus de deux lieues d'étendue et leur barrait la route. A cette vue, l'inquiétude s'empare de Krettly, Craignant de se laisser devancer par l'aide de camp que de son côté Savary avait dû expédier à l'empereur, il quitte le colonel Rosé, lui laisse le traîneau, s'élance sur un petit cheval polonais sans selle et qui n'a pour guide qu'un filet, part au grand galop et passe au milieu des soldats du train en criant à tue-tête : « Gare! gare!... Place pour les dépêches de l'empereur! » Ceux-ci ne se dérangent pas assez vite au gré de son impatience, il les bouscule, fait sauter son cheval par-dessus un obusier et poursuit sa route. A peine a-t-il fait une lieue de ce train, que sa monture s'abat. Il en achète aussitôt une autre, car les chevaux de prise ne manquent jamais sur les routes qu'une troupe victorieuse a parcourue. Cette seconde monture s'abat bientôt de fatigue comme la première. Cinq autres ont successivement le même sort. Enfin, il arrive dans les plaines d'Eylau où il sait que l'empereur doit se trouver, l'aperçoit entouré de son état-major, et se présente devant lui.

« Que me veut cet homme? »

Telle fut la brusque exclamation de Napoléon à la vue de son messager qu'il est impossible de reconnaître. Krettly avait un colback sur la tête, un vieux carrick sur le dos, un sabre à son côté et des pistolets passés dans un mouchoir qui lui servait de ceinture. Les longs cheveux de cette queue que les chasseurs de la garde seuls avaient conservée flottaient épars sur ses épaules et sur sa poitrine et lui donnaient un aspect sauvage; ajoutez à cela qu'il était couvert de neige et que sa chevelure ainsi que ses longues moustaches rousses étaient parsemées de petites perles congelées par le froid.

Krettly ayant repris haleine, se fit reconnaître.

« Ah! c'est toi! s'écria l'empereur. Eh bien! me rapportes-tu des nouvelles?

— Oui, sire, » répond Krettly en lui tendant la lettre de Savary.

Napoléon brise le cachet, déplie la dépêche et la parcourt rapidement des yeux. Au fur et à mesure qu'il lit son front se déride, et dès qu'il a fini : « Ah! ah! il était temps, » dit-il, comme délivré de la crainte d'un immense danger. Puis, se retournant avec vivacité, en faisant un geste de la main aux officiers de son état-major, il leur dit avec douceur : « Messieurs, un peu en arrière, je vous prie. »

Tous s'étant éloignés, il se rapprocha de Krettly.

« Maintenant, lui demanda-t-il en baissant la voix, conte-moi comment tout cela s'est passé, et sois bref. »

Celui-ci raconta à l'empereur toutes les particularités de son voyage, sans oublier l'épisode de l'hôpital. Pendant ce dernier récit, Napoléon parut en proie à une vive agitation, puis, la narration achevée, il le congédia en lui disant après avoir passé l'index sur sa bouche : « Surtout je te défends de parler à qui que ce soit de ce que tu as vu à l'ambulance. Va rejoindre ton escadron, ajouta-t-il en lui tirant sa moustache qui était réduite à l'état de glaçon, je suis content de toi. »

A peine Krettly avait-il fait cinquante pas qu'il rencontra Berthier et Bessières.

« Eh bien! quelle nouvelle? » lui demanda ce dernier en dégageant doucement le bras que le prince avait passé sous le sien.

A cette question le lieutenant se trouva fort embarrassé. Il n'y avait cependant pas à balancer : « Monsieur le maréchal, l'empereur m'a cousu la bouche.

— Ah! c'est différent. Je comprends. C'est bien.

— Monsieur le maréchal, reprit Krettly, Votre Excellence daignerait-elle m'apprendre où je trouverai mon régiment? »

Berthier, qui s'était approché, le lui indiqua; et comme Krettly le saluait pour le remercier de ce renseignement, Berthier s'aperçut qu'il n'avait pas de monture.

« Est-ce que vous avez perdu votre cheval? lui demanda-t-il en faisant signe à un piqueur. Je vais vous en prêter un des miens. Puis, remarquant également que ses pistolets étaient couverts de neige, le prince ajouta : Vous prendrez les pistolets que vous trouverez dans les fontes de la selle; je désire que vous les conserviez en souvenir de l'estime que j'ai pour vous, persuadé d'ailleurs que vous vous en servirez parfaitement à la première occasion. »

Krettly ne tarda pas à en faire un bon usage, car à peine avait-il eu le temps de se mettre en tenue et de prendre le commandement de son peloton, que déjà l'affaire s'était engagée sur tous les points à la fois.

On était au 8 février 1807, jour de sanglante mémoire. La neige n'avait pas cessé de tomber à gros flocons depuis le matin. A midi, elle était devenue si épaisse que les chefs de corps pouvaient à peine distinguer les manœuvres de l'ennemi. Plusieurs de nos régiments, emportés par leur ardeur au milieu des bataillons russes, combattaient corps à corps. Sur ces entrefaites, Napoléon

fait donner au maréchal Bessières l'ordre de charger avec ses chasseurs à cheval, et avec les mameluks et les grenadiers à cheval de sa garde un carré formidable qu'avaient formé les Russes. La charge s'exécuta : ce carré en cachait un autre qui était au centre, et le régiment des chasseurs fut forcé momentanément de battre en retraite ; mais en se repliant il trouva tout à coup devant lui dix huit pièces d'artillerie qui commencèrent à le foudroyer. Le danger était imminent : le général Daumesnil, qui commandait les chasseurs de la garde accourt... Il aperçoit Krettly occupé à rallier son peloton et s'écrie : « A moi ! Krettly !... Aux pièces ! en avant ! »

En entendant la voix de son colonel, le brave lieutenant comprend sa pensée ; il s'élance : ce qui reste de son escadron le suit ; ils fondent sur les pièces, sabrent les canonniers ; d'un coup de pistolet Krettly étend mort le commandant de la batterie ; il continue de frapper tout ce qui se présente, et bientôt les dix-huit pièces d'artillerie sont prises et amenées en triomphe.

Cependant, cette horrible boucherie qu'on appelle la bataille d'Eylau, n'avait donné la victoire ni aux Français ni aux Russes : des torrents de sang avaient coulé sans utilité et sans résultat. Napoléon récompensa ceux de ses soldats qui s'étaient distingués, et lorsque Berthier mit sous ses yeux le rapport circonstancié des faits d'armes et des actions d'éclat dont cette journée avait été remplie, qu'il vit inscrit un des premiers sur la liste de ceux qui avaient droit à ses faveurs le nom de Krettly, il s'écria :

« Quel courage ont ces hommes-là ! »

Huit jours après, l'ex-trompette-major recevait la lettre suivante :

« Eylau, le 16 février 1807.

» *A M. Krettly, lieutenant en second aux chasseurs à cheval de la garde impériale.*

» Je vous préviens, monsieur, que l'empereur, par décret de ce jour, vous a nommé porte-étendard d'honneur et lieutenant en premier dans les chasseurs à cheval de sa garde. J'apprendrai avec plaisir que cette nomination vous ait été agréable.

» Le prince de Neufchâtel, major général, ministre de la guerre,

» *Alexandre Berthier.* »

« Ma foi ! c'est un grade que je n'aurai pas volé ! » dit Krettly en ne dissimulant pas la joie que ce nouvel avancement lui faisait éprouver.

Après la bataille de Friedland, Napoléon l'ayant rencontré sur le champ de bataille, lui fit signe d'approcher.

« Eh bien ! lui demanda-t-il en le prenant par le menton, as-tu fait des tiennes hier ?

— Non, sire, je me suis bien battu, voilà tout.

— C'est quelque chose ; mais mille autres en ont fait autant.

— Sire, Votre Majesté peut sans crainte de se compromettre en ajouter quelques-uns de plus. »

Napoléon se prit à sourire, et saisissant l'oreille du porte-étendard qu'il tira un peu plus fort que d'habitude : « Allons, reprit-il, je suis content de toi; malheureusement je n'ai plus d'armes d'honneur. Vous avez tous épuisé mes fabriques. Je te donnerai quelque chose de moins glorieux, mais de plus solide qui t'aidera à élever ta famille. »

En effet, l'empereur lui assigna une rente de 500 francs hypothéquée sur le *monte Napoleone.*

Pendant la conférence qui eut lieu sur le radeau du Niemen, où Napoléon et Alexandre traitèrent les affaires du monde, le maréchal Bessières fit partir trois détachements de chasseurs à cheval pour se rendre à grandes journées à Dresde, par où l'empereur devait passer à son retour de Tilsitt. Arrivé dans cette capitale de la Saxe, Krettly fut le premier officier que Napoléon y rencontra.

« Encore toi ! lui dit-il d'un air de satisfaction ; on te trouve donc partout ?

— Que voulez-vous, sire, vous nous avez accoutumés à voyager aussi vite que votre aigle. »

Krettly fut envoyé en *dépêche* de Dresde à Paris; mais à peine avait-il revu les bords de la Seine qu'une maladie aiguë s'empara de lui. L'homme qui avait échappé au cimeterre des mameluks, à la mitraille des Autrichiens, des Russes et des Prussiens ; celui qui avait survécu à vingt blessures et aux fatigues de dix campagnes; cette homme faillit succomber dans son lit à un accès de fièvre. Pendant cette maladie, Napoléon s'étant informé plusieurs fois de l'état de sa santé, Krettly, dès qu'il put se soutenir, crut devoir aller aux Tuileries remercier l'empereur de sa bienveillante sollicitude et lui demander un congé. A ce sujet, Napoléon lui dit avec aménité :

« Tu as besoin de repos, je le vois; rétablis-toi donc entièrement, et rappelle-toi qu'une fois en bonne santé, si j'ai besoin de tes services, le congé que je t'accorde aujourd'hui n'est qu'un congé d'*attente.* »

Krettly n'en resta pas moins deux années entières dans un état de souffrance qui lui fit regretter maintes fois de n'être pas mort sur le champ de bataille. Enfin ennuyé d'une inaction qui lui était plus fatale peut-être que l'état de marasme dans lequel il était tombé, il résolut de demander à l'empereur une place qui fût en harmonie avec ses goûts et sa situation, et crut ne pouvoir choisir un meilleur emploi que celui de sous-inspecteur dans les eaux et forêts. L'idée d'une pétition est bientôt arrêtée dans sa tête, il la rédige lui-même et aborde laconiquement la question parce qu'il sait mieux que personne que Napoléon n'aime pas les périphrases ; puis il attend que le moment favorable soit venu pour la lui remettre. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Krettly entend parler d'une partie de chasse que l'empereur doit faire à Grosbois chez le prince de Neufchâtel. Pour aller à ce château il lui faut nécessairement passer par Choisy-le-Roi : c'est dans ce bourg que l'ex-trompette-major ira l'attendre à cheval. En quittant le régiment Krettly avait conservé *Fanny,* charmante petite jument d'origine arabe qu'il avait élevée et pour laquelle il avait un attachement tout particulier. Dans les courts instants de loisir que lui avait

laissés le service militaire, il l'avait dressée à exécuter mille gentillesses. Entre autres talents, la jolie bête avait celui de saluer gracieusement en se cabrant de telle sorte, que Pellier et Beaucher se fussent montrés jaloux de son instructeur. Or, par une tiède matinée du mois de mai 1812, Krettly, monté sur sa jument, s'achemine vers Choisy-le-Roi. Tout, sur la route, lui semble avoir pris un air de fête.

« Bien certainement, se dit-il, l'empereur doit passer par là aujourd'hui, car le temps est magnifique. » Parvenu aux premières maisons, il trouve un piquet de guides d'escorte qui le laisse passer, comme étant une ancienne connaissance; mais un peu plus loin les gendarmes d'élite qui bordent la route lui font signe de s'arrêter. Au même instant des cris de *vive l'empereur!* se font entendre, Krettly fait sentir l'éperon à *Fanny*, et celle-ci, redoublant d'ardeur, passe au triple galop au milieu des gendarmes, qui restent stupéfaits en entendant ce terrible coureur s'écrier d'une voix de Stentor :

« Vive l'empereur! Enfoncés, messieurs les gendarmes! »

L'ex-trompette major arrive ainsi jusque devant la voiture de Napoléon, de l'intérieur de laquelle le grand écuyer Caulaincourt donnait l'ordre aux postillons d'arrêter, présumant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Krettly profite de ce temps d'arrêt, et, se plaçant en face de la portière de la voiture : « Allons, Fanny, dit-il, saluez l'empereur! » La jument obéit aussitôt; elle se cabre et agite gracieusement ses jambes de devant, et hennit d'une façon toute coquette.

« Qu'est-ce que cela? s'écria Napoléon en mettant vivement la tête à la portière.

— Sire, un de vos anciens guides.

— Comment t'appelles-tu? »

A cette interpellation inattendue, Krettly demeure interdit; il ne peut croire que l'empereur ait oublié son nom, ne songeant pas qu'il ne l'avait jamais vu qu'en tenue de soldat, et qu'en cet instant il s'offrait à ses regards vêtu d'un habit bourgeois et sans moustaches; mais si Krettly fit promptement cette réflexion, le souvenir de son porteur de dépêches d'Eylau ne revint pas moins rapidement à la mémoire de l'empereur, qui s'écria :

« Eh mais!... c'est mon pauvre Bamboche!

— Lui-même, sire.

— Sais-tu que tu as forcé la consigne et que tu mériterais la salle de police?

— C'est précisément ce que je viens vous demander, sire, la salle de police pour retraite. »

Krettly présenta alors son placet.

« Tu ne veux donc pas rester en repos! lui dit l'empereur après avoir lu la demande.

— Pardon, sire; mais je crains d'attraper la goutte.

— Toujours le même! reprit Napoléon. Allons, va pour une sous-inspection dans les eaux et forêts; tu vivras là tranquillement avec les carpes et les lapins.

— Matelotte et gibelotte... ça rime, » marmotta Krettly enchanté de la réception.

L'empereur ayant signé la demande avec son crayon, la donna à Caulincourt en lui disant : « Écrivez en marge : Accordez dans les vingt-quatre heures. » Puis, reprenant le papier des mains du grand-écuyer pour le rendre lui-même au solliciteur : « Es-tu content? lui demanda-t-il.

— Toujours, sire.

— Eh bien! au revoir. »

Et sur un signe de Napoléon, la voiture partit comme un trait.

Ils devaient en effet se revoir, mais dans des circonstances moins heureuses.

Huit jours après son entrevue avec l'empereur, Krettly recevait sa nomination de garde général des eaux et forêts à Montélimart. Cette nouvelle existence lui parut monotone, mais elle changea vers les premiers mois de 1814, lorsque les alliés eurent inondé la France. Il conçut l'idée de lever un corps de partisans, mais il était trop tard. Déjà les souverains alliés étaient maîtres de la capitale; Napoléon avait abdiqué et se dirigeait, par le midi de la France, vers le lieu de son embarquement pour l'île d'Elbe. Krettly, ayant su que Napoléon devait passer par Montélimart, voulut voir son empereur une dernière fois. En allant au-devant de lui, il rencontra un vieil officier de l'armée d'Égypte. Krettly hâte le pas, rejoint cet officier, le reconnaît et l'aborde. Tous deux se serrèrent la main sans prononcer une parole et continuèrent tristement leur marche. Arrivés ensemble à l'entrée de l'hôtel de la Poste, devant lequel la voiture de Napoléon est arrêtée, ils furent aperçus par le général Bertrand, qui vint au-devant d'eux et les introduisit auprès de Napoléon. Ils le trouvèrent assis devant le feu, les coudes posés sur une petite table et la tête appuyée dans ses deux mains. En voyant Krettly, l'empereur se leva, fit quelques pas vers lui, et ne l'appelant pas comme autrefois Bamboche! il lui tendit la main en prononçant ce seul mot : « Viens ! »

Krettly se précipite sur cette main qu'il couvre de pleurs; mais Napoléon l'attire à lui, et, avec une émotion qu'il ne cherche pas à déguiser :

« Que fais-tu ?... C'est sur mon cœur que doivent venir se reposer tous les braves de ma vieille garde. Viens donc, te dis-je ! »

Le vieil officier d'Égypte, présent à cette scène, pleurait à chaudes larmes, et, après être tombé à deux genoux, avait saisi les basques de la redingote de l'empereur, et les portait avidement à ses lèvres.

Napoléon le relève et l'embrasse à son tour.

« Mes enfants, leur dit-il après un moment de silence, votre dévouement à la patrie, votre amour pour ma personne feront un jour votre gloire et la mienne. Les revers s'effacent avec le temps, les passions s'affaiblissent et disparaissent; mais l'histoire reste. Vous serez grands comme moi dans la postérité. »

Cette noble pensée parut consoler Napoléon; son regard avait quelque chose d'inspiré, et sa belle physionomie reprit en cet instant ce calme et cette sérénité qui lui étaient ordinaires. Puis il y eut encore quelques minutes de silence. Enfin, de ce ton familier dont il usait volontiers avec ses vieux soldots, il donna sur la joue de Krettly quelques petits coups du revers de sa main en lui disant avec un sourire indéfinissable :

« Est-ce que, par hasard, vous ne croiriez plus à ce que dit votre empereur, monsieur? »

Celui-ci, le voyant en si bonnes dispositions, lui demanda la faveur de l'accompagner à l'île d'Elbe.

« Impossible, répondit Napoléon un peu sèchement; je l'ai refusé à des gens qui m'aimaient autant que toi. Tu n'es pas raisonnable, mon ami, reprit-il ensuite avec abandon; tu as une femme et des enfants : tu te dois à ta famille. Une seule chose m'afflige : c'est la crainte qu'on ne rende malheureux ceux que j'ai rendus heureux pour les récompenser de ce qu'ils ont fait pour la France et pour moi. Ce sera pourtant le triste système de ceux qui vont me succéder. Pour eux, régner sera tout; la patrie ne sera rien. »

Napoléon se tut et redevint pensif.

Krettly et son compagnon auraient voulu rester avec l'empereur encore bien longtemps; mais craignant que leur visite ne devînt indiscrète, Krettly se hâta de reprendre la parole :

« Sire, encore un mot essentiel à vous dire.

— Parle.

— Défiez-vous du passage de Donzerre et surtout de celui d'Avignon. »

L'empereur regarda Krettly avec étonnement.

« Oui, sire, tout le monde est instruit de la route que Votre Majesté doit suivre; je l'ai explorée moi-même, mais comme sur un terrain ennemi.

— C'est bien, c'est bien, je te remercie..... Adieu, messieurs. »

A ces mots Krettly et le vieil officier prirent congé de l'empereur, qui leur dit encore en les voyant s'éloigner : « Mes amis, faisons des vœux pour un meilleur avenir. »

Après le départ de Napoléon, Krettly reprit ses fonctions à Montélimart et continua de les remplir avec le même zèle qu'auparavant; mais le garde général des eaux et forêts eut à subir, en sa qualité d'ancien soldat de l'*usurpateur*, des tracasseries, des dénonciations, des menaces anonymes, des injustices sans nombre. La nouvelle du retour de l'île d'Elbe lui fit oublier tous ses chagrins.

Le vieux porte-étendard des guides accourut aussitôt à Paris. Mais à ce moment il était difficile d'approcher de Napoléon. En vain pendant dix jours essaya-t-il de pénétrer dans le palais des Tuileries, pendant dix jours l'inexorable consigne le repoussa de toutes les grilles. Enfin le onzième, il épia l'instant où l'empereur, qui revenait à cheval après avoir visité le faubourg Saint-Antoine, arrivait au palais par le guichet du Pont-Royal. A peine Krettly l'a-t-il aperçu que rien ne l'arrête : il court comme un insensé au-devant de son ancien général, les factionnaire veulent le retenir, il force la consigne, n'écoute rien, en maltraite même quelques-uns, et hors d'haleine arrive sous le grand vestibule du pavillon de Flore, en même temps que Napoléon mettait pied à terre.

« Sire! sire! s'écrie-t-il, un de vos anciens braves? »

En entendant cette voix l'empereur se retourne avec vivacité; le vieil uniforme des chasseurs à cheval de sa garde frappe ses regards : il reconnaît Krettly : « Toi? mon vieil ami! » lui dit-il.

Malgré ces mots de *mon vieil ami*, et l'accent de bienveillance avec lequel ils ont été prononcés, le vieux soldats d'Égypte, fasciné par le prestige que Napoléon exerçait toujours sur ses soldats, reste muet et comme en adoration devant lui.

« Je pensais à toi il y a quelques jours, reprend Napoléon, et j'étais étonné de n'avoir pas encore eu ta visite.

— Sire, répond enfin Krettly, je me battais dans le Midi pour Votre Majesté.

— Tu te battras donc toujours? répliqua l'empereur avec un sourire.

— Il faut bien faire quelque chose, sire; j'apporte à Votre Majesté un rapport fidèle de tout ce qui s'est passé depuis son départ dans mon département; j'ai tout vu, j'étais partout.

— Comme jadis, dit Napoléon en prenant le rapport. Viens demain trouver Bertrand, ton rapport sera lu, et si j'ai quelque commission à te donner, nous verrons. »

A ces mots Napoléon lui ayant tendu la main, Krettly la pressa respectueusement dans les siennes et se retira transporté de joie et d'orgueil à la pensée que son empereur lui avait conservé une petite place dans son souvenir.

Le lendemain, Krettly accourut aux Tuileries, mais ce fut le colonel Bussy, aide de camp de l'empereur, qui le reçut au lieu du grand maréchal :

« Sa Majesté a lu votre rapport, lui dit-il, et voici la réponse qu'elle m'a chargé de vous transmettre : « Dites au capitaine Krettly qu'il vienne au palais quand il voudra; les portes lui seront toujours ouvertes : il y sera bien reçu. »

Des députations de tous les départements de la France arrivèrent bientôt en foule auprès de l'empereur, pour lui adresser les félicitations d'usage; celles de l'Isère et de la Drôme se présentèrent à leur tour. Krettly s'était mis à la tête de cette dernière :

« Eh bien! messieurs, dit Napoléon en frappant familièrement sur l'épaule de son protégé, êtes-vous contents de la résolution de cet homme-là?

— Oui, sire, répondit le chef de cette députation, il a rendu d'immenses services au pays et à Votre Majesté. Malheureusement des gens plus haut placés que lui n'ont pas fait de même.

— Messieurs, c'est que les conséquences n'effrayent que les lâches ou les timides : je n'ai besoin ni des uns ni des autres, je ne me repose que sur le dévouement et le courage de ceux qui me comprennent. N'est-ce pas, mon vieux camarade? ajouta-t-il d'une voix élevée, en saisissant un des favoris de Krettly. Va, mon brave! j'espère avant peu te faire monter quelques échelons de plus. »

L'empereur continua de s'entretenir successivement avec chacun des membres de la députation, et lorsqu'elle fut sur le point de se retirer, il revint à Krettly :

« Tu iras trouver, de ma part, le ministre de la guerre, le prince d'Eckmülh... Tu le connais bien... Il te donnera une commission pour prendre le commandement d'un corps franc dans ton département. C'est convenu. »

Le ministre ayant délivré cette autorisation à l'ancien porte-étendard des guides, celui-ci se disposa à retourner à Montélimart pour y organiser ce corps; mais avant de quitter Paris il voulut remercier Napoléon. Il le trouva préoccupé et inquiet.

« S'il arrivait encore des jours de revers, lui dit l'empereur avec abandon, et si je n'avais ni le temps ni la possibilité de récompenser comme je le veux tes services, eh bien! je me souviens qu'en Égypte tu fis un prisonnier de distinction que tu m'amenas.... un pacha, je crois? »

La surprise de Krettly fut extrême en songeant que le fait que lui rappelait l'empereur s'était passé plus de quinze ans auparavant, et que depuis lors il ne lui en avait jamais parlé; mais Napoléon, sans remarquer son étonnement, continua :

« Je ne gardai que le croissant qui surmontait son turban et je te donnai l'étoile qui y était attachée. L'as-tu conservée, cette étoile?... »

Pour toute réponse Krettly écarta avec vivacité son gilet et offrit aux regards de l'empereur l'étoile du pacha d'Aboukir, qui brillait sur sa poitrine.

« Ah! ah! tu l'as conservée?... C'est extraordinaire, dit Napoléon en se rapprochant pour voir l'étoile de plus près.

— Moins extraordinaire, sire, que la mémoire de Votre Majesté.

— Eh bien, c'est cela, reprit Napoléon d'un air réfléchi; si les choses changent encore pour moi, il te suffira de montrer cette étoile à mon fils, à qui j'enverrai le croissant; et quand il sera grand, il exécutera mes intentions en payant les dettes d'honneur que son père lui aura léguées. »

Ces mots : *Si les choses changent encore pour moi*, étaient dans la bouche de l'empereur un de ces pressentiments qui ne l'ont jamais trompé. Des larmes vinrent aux paupières de Krettly.

« Ah! sire, ne parlez pas ainsi, lui dit-il avec attendrissement : vos paroles font trop de mal!

— Mon pauvre ami, tu les interprètes tout de travers, reprit avec émotion l'empereur. Elles n'ont d'autre sens, en ce moment, qu'une simple prévoyance pour toi.

— Merci, sire! mille fois merci!

— Surtout, garde pour toi seul ce que je viens de te dire... maintenant tu vas retourner dans ton département, n'est-ce pas?... alors rappelle-toi que j'y ai besoin de tes services... de ta vieille amitié, » ajouta-t-il en ouvrant ses bras à Krettly, qui s'y précipita tout éperdu. Cet embrassement fut le dernier qu'il reçut de l'empereur.

Le surlendemain Napoléon prenait la route de Belgique, Krettly suivait celle du Midi. S'étant arrêté quelques jours à Lyon, Krettly y apprit les résultats de la bataille de Waterloo et prévit quelles en seraient les funestes conséquences. Le drame héroïque de la vie de Krettly était en effet terminé. Il redevint garde général des eaux et forêts, comme devant; mais à peine était-il de retour dans sa famille qu'un de ses chefs qui n'osait encore demander officiellement sa destitution le dénonça aux employés supérieurs de l'administration; il fut signalé par le parti triomphant comme un des *brigands de la Loire*. « Cet homme, disait l'un, a été admis dans l'intimité du *tyran* pendant les cent-

jours. C'est un des séides de Buonaparte, disait l'autre. Un buveur de sang, disait celui-ci. Il a tué de ses mains plus de cinquante de nos amis les alliés, ajoutait celui-là. » Ces stupides clameurs devinrent tellement violentes que Krettly craignant enfin que la populace ameutée contre lui ne se livrât envers sa famille à de coupables excès, suivit enfin le sage conseil qu'on lui donnait. Il quitta sa place et vint à Paris pour tâcher de s'y créer de nouveaux moyens d'existence.

Quelques incidents signalèrent ce triste voyage. Arrivé près de la petite ville de Tain, il fit rencontre d'un régiment autrichien. Un des soldats, par bravade sans doute, donna dans sa voiture un si vigoureux coup de crosse de fusil qu'il enfonça le panneau. Krettly n'eût pas fait attention à cette plaisanterie toute germanique si trois autres soldats n'eussent arrêté sa voiture en se précipitant sur la portière, qu'ils ouvrirent avec violence. Krettly saisit ses pistolets, et mettant le doigt sur la détente : « Qu'y a-t-il pour votre service? leur demanda-t-il froidement.

— Royaliste ou bonapartiste? lui crièrent les soldats en baragouinant le français.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre pour le moment, leur répondit Krettly, mais il fut un temps où j'étais beaucoup *l'autre*, et à cette époque je vous eusse fait tous trotter à la plate-logue. Voilà tout ce que je puis vous dire, ajouta-t-il en tirant à lui la portière de sa voiture. J'ai l'honneur de vous saluer. »

Il est probable que les Autrichiens ne comprirent de ce discours que le salut qui le terminait, car ils laissèrent l'orateur continuer paisiblement sa route. Arrivé à Châlons-sur-Saône, Krettly y laissa sa famille. Il vint seul à Paris et se logea chez une de ses sœurs. En sa qualité d'officier retraité il était obligé de se présenter à l'état-major de la place pour avoir un permis de séjour. Il crut faire merveille en endossant pour cette visite officielle l'uniforme de son ancien régiment des guides. A peine était-il entré dans le cabinet du général commandant, que celui-ci le regardant de travers lui demanda d'un ton dédaigneux : « Est-ce que vous avez servi dans l'ex-régiment des ex-chasseurs de l'ex-garde de l'ex-*usurpateur?*

— Oui, mon général.

— Combien d'années?

— Vingt et un ans consécutifs.

— Vingt et une années consécutives de brigandage, reprit celui-ci avec l'accent du mépris.

— Mon général, répliqua tranquillement Krettly, je me souviens parfaitement d'avoir eu l'honneur de servir sous vos ordres à Alexandrie, à Berlin et à Varsovie. »

A ces mots, le général entra en fureur ; et, frappant de ses deux poings fermés le bureau devant lequel il était assis, s'écria avec exaspération : « Non, vous n'aurez pas de permis de séjour ! je ne vous en donnerai pas. »

Il y avait derrière lui un vieil officier émigré, assis devant un bureau ; ce devait être son chef d'état-major, à en juger par le nombre de décorations étrangères dont il avait la poitrine chamarrée ; il était resté jusqu'alors specta-

teur muet de cette scène, et s'était contenté de faire au solliciteur quelques signes d'intelligence pour l'engager à se modérer. Krettly s'était contenu.

« Mon général, se hasarda à dire doucement l'émigré, il faudrait cependant que cet officier, malgré ses *opinions*, n'eût pas la crainte d'être arrêté à Paris s'il y a affaire.

— Eh bien! donnez-lui votre signature si vous voulez, répondit aigrement le général; quant à la mienne, il ne l'aura jamais. »

En effet, Krettly n'ayant pu obtenir le permis de séjour qu'il sollicitait, prit gaiement son parti, et sans calculer les suites de ce refus, salua le général en disant : « On s'en passera. »

Krettly ne possédait pour toute fortune que sa pension et la dotation affectée à sa croix, lesquelles n'étaient pas payées par le gouvernement de la restauration. Il se trouvait dans la position la plus critique lorsqu'un fâcheux incident vint encore aggraver cette situation : nous voulons parler du procès politique que le général Debelle eut à soutenir devant la cour des pairs au commencement de l'année 1816. Krettly y figura comme témoin. A l'issue des débats, signalé à la police comme un homme *exalté et dangereux*, il fut mis en surveillance *spéciale*, comme la plupart des officiers qui avaient fait partie de la garde impériale, et dès lors commença pour lui une suite de vexations et de persécutions.

La prudence lui faisait une loi de ne plus loger chez sa sœur; et bien lui en prit, car le lendemain même du jour où il en était sorti un commissaire de police, accompagné de deux acolytes et de quatre gendarmes, vint dès six heures du matin pour l'arrrêter. Ne le trouvant pas, il se contenta d'opérer une visite domiciliaire des plus minutieuses et se retira honteux d'avoir laissé échapper sa proie. Malheureusement la sœur de Krettly, qui avait entendu prononcer les mots de *conspiration*, de *chambre des pairs*, etc., craignant cette fois pour les jours de son frère, eut l'imprudence d'aller immédiatement au logement qu'il avait loué dans le faubourg Saint-Germain pour l'avertir du péril qui le menaçait. Elle fut suivie par un des gendarmes : cela devait être. Un quart d'heure après la maison était cernée. Krettly prend sur-le-champ son parti : armé jusqu'aux dents et déterminé à tenter le passage à travers les estafiers, il est déjà sur le palier lorsqu'il aperçoit un gendarme qui cause avec la portière; dont la loge est située au milieu de l'escalier.

« Madame, lui dit-il très-haut avec audace, donnez-moi donc l'adresse du propriétaire. Il fume chez moi à ne pas tenir, » ajouta-t-il en regardant le gendarme en face.

Tandis que celle-ci cherche une plume pour écrire cette adresse, le gendarme s'approche de Krettly et lui demande :

« Monsieur est locataire de la maison?

— Oui, monsieur!

— Alors ne connaîtriez-vous pas un officier de la vieille garde qu'on appelle M. Cret.... Diable de nom! Attendez, j'ai là le mandat et le signalement de l'individu.

— Ah! oui; monsieur Bamboche, voulez-vous dire?

— Du tout! réplique le gendarme en souriant, le nom ne ressemble pas à celui-là : il finit en *i*.

— Alors, nous nous trompons tous les deux, reprend froidement Krettly. Bien obligé, madame, » dit-il ensuite à la portière qui lui remettait l'adresse du propriétaire; puis descendant avec une tranquillité apparente les quelques marches qui conduisaient à la porte de la rue, il s'esquiva subtilement.

Quitter Paris et la France était de toute nécessité. Krettly se réfugia en Belgique et se rendit à Bruxelles. Nous avons dit qu'il était musicien et qu'il jouait également bien de plusieurs instruments. Et en effet, au retour de Marengo, il était allé souvent chez Eugène Beauharnais exécuter avec son colonel des duos de flûte qui se terminaient ordinairement par un assaut d'armes. Krettly songea donc à donner à Bruxelles des leçons d'escrime et des leçons de musique. Une place de première flûte au théâtre du Parc étant venue à vaquer, l'ex-trompette-major se mit sur les rangs, et, selon son habitude, la place fut emportée d'assaut.

Sur ces entrefaites, des officiers belges avec lesquels il s'était lié apprenant que le vieux soldat avait laissé forcément sa femme et ses enfants à Paris, les firent venir secrètement à Bruxelles, et un beau matin Krettly entend frapper de petits coups à sa porte.

« Qui est là? demanda-t-il en se réveillant en sursaut.

— C'est moi, » répond une douce voix dont le son lui fait battre le cœur.

Il va ouvrir : c'était madame Krettly.

Il faut avouer qu'une telle surprise eût causé à bien des maris une émotion moins agréable.

Une place assez lucrative qu'un général belge lui fit obtenir plus tard vint procurer à sa famille une sorte d'aisance. Dans cette conjoncture il pensa à rentrer en France et alla se fixer à Maubeuge. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, alors ministre de la guerre, à qui il s'adressa pour obtenir cette autorisation, la lui fit expédier courrier par courrier; mais une circonstance imprévue devait bientôt porter au vieux soldat un coup plus rude que tous ceux qu'il avait reçus. On se rappelle le fameux procès de la conspiration du 19 août 1820, conspiration dont le secret vint mourir entre les mains de Krettly. Ce complot avait pour but de renverser Louis XVIII et de mettre à sa place le fils de l'empereur, avec le prince Eugène pour régent. Le 19 août, tout fut découvert et la police de Paris se mit à la piste des conjurés.

Krettly apprit trois jours après les détails de ce complot avorté, de la bouche d'un homme qui vint à Mons pour lui demander asile. Cet homme, c'était Maziau, l'un des chefs principaux de la conspiration, avec qui il avait servi dix ans dans les chasseurs de la vieille garde, et dont les enfants avaient été élevés avec les siens. Il n'en fallut pas davantage pour le compromettre. Après beaucoup de démarches tentées dans l'intérêt du fugitif, celui-ci disparaît tout à coup, et Krettly est mandé, un mois après, comme témoin, à la cour des pairs, qui a instruit le procès.

Dans les divers interrogatoires qu'il eut à subir, il montra une présence d'esprit et une générosité vraiment admirables. Il avait juré à son ancien camarade de ne jamais le trahir. Il tint parole.

« Qu'avez-vous fait de Maziau? lui demande le président de la cour des pairs.

— Il s'était arrêté un moment chez moi avant d'aller à Anvers où, disait-il, il avait affaire. Il partit, et je n'en ai plus entendu parler.

— Il vous avait remis des fonds pour payer les frais du voyage que vous deviez faire avec sa femme, qui voulait aller chercher ses enfants?

— Il me donna douze napoléons.

— Dites douze pièces de *vingt francs!* interrompit d'un ton aigre le procureur général.

— Deux cent quarante francs, soit! dit Krettly.

— Mais c'est chez vous qu'on a perdu la piste de cet homme? reprit le président avec impatience. Nous savons que depuis il a fort mal agi à votre égard. Pourquoi ne pas rendre service au gouvernement en indiquant le lieu de sa retraite? »

Une telle invitation frappe toujours désagréablement l'oreille d'un honnête homme, et pour l'éluder Krettly répondit :

« Maziau a abusé de ma confiance et de ma bonne foi, c'est la vérité; aussi m'est-il devenu odieux; mais si je savais où il est caché; au lieu de le livrer à à la justice, je lui brûlerais la cervelle.

— Vous n'êtes donc pas l'ami de votre pays? lui demanda l'un des pairs.

— Pardon : je suis l'ami de mon pays et des lois de l'honneur.

— En ce cas, dit alors le général Rapp, vous saurez que les lois et l'honneur vous ordonnent de déclarer où est cet accusé. »

Ces instances fatiguaient Krettly; il répondit avec dignité :

« Général, quand il serait en mon pouvoir de livrer Maziau, je ne le ferais pas : livrer un homme qui est venu se jeter dans les bras d'un ancien camarade pour sauver sa tête serait une lâcheté. Et vous le savez, mon général, un vieux soldat, qui a vingt blessures sur le corps, qui a reçu plusieurs armes d'honneur en Égypte et en Italie, qui a gagné ses épaulettes sur les champs de bataille d'Austerlitz et d'Eylau, ne livre jamais un compagnon d'armes, quelque coupable qu'il soit, lui offrirait-on en échange toutes les richesses du monde, car ce serait une action infâme.

— Mon ami, vous comprenez mal vos devoirs, répliqua Rapp d'un ton sec.

— Les devoirs d'un soldat, mon général, reprit Kretty avec feu, sont de défendre sa patrie, de montrer sa poitrine à l'ennemi, d'obéir aveuglément à ses chefs et de leur sauver la vie quand il le peut!... J'ai connu un brave général à Austerlitz, continua-t-il en fixant des regards animés sur Rapp, qui reçut un coup de sabre d'un Russe, d'un soldat du train, au moment où, placé à notre tête, il se précipitait sur les pièces de canon ennemies. Il avait été blessé au front et son chapeau était à terre; prompt comme l'éclair, un sous-officier ramassa le chapeau d'une main, et de l'autre tua le soldat russe. Ce général, c'était vous, monseigneur; ce sous-officier, c'était moi! »

Rapp ne répondit pas, mais il fut visiblement ému, et l'interrogatoire en resta là.

Les conséquences de cette malheureuse affaire devinrent de plus en plus funestes à Krettly. Tandis que son temps se passait en confrontations et en interrogatoires, ses associés, n'entendant rien à l'exploitation d'une petite fabrique qu'il avait fondée, le ruinèrent. Krettly vendit tout ce qu'il possédait pour

payer les dettes de l'association et revint à Paris avec sa famille. Il y vivait assez tranquillement lorsque tout à coup le tocsin des trois jours vint à sonner l'agonie de la restauration. Juillet 1830 fournit au vieux trompette l'occasion de *secouer la poussière* qui avait terni sa carabine d'Égypte. Il prit part à la fusillade populaire et fut le général d'une foule de soldats improvisés.

Neuf années se sont écoulées depuis. Et maintenant, veut-on savoir ce qu'est devenu l'homme qui a fait captifs des pachas, qui s'est entretenu familièrement avec Napoléon et Sidney Smith, qui a sauvé la vie à des généraux devenus célèbres dans l'histoire, qui a rougi de son sang le terrain de vingt champs de bataille? Veut-on savoir à quelle condition infime en est réduit aujourd'hui ce Krettly, si audacieux devant les pyramides, si infatigable dans les marais de la Pologne, si hardi dans les plaines de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, si brave, si désintéressé et si loyal toujours?

Dans un coin obscur de l'orchestre d'un théâtre du boulevard du Temple, voyez ce petit homme à cheveux blancs dont l'œil lance encore des éclairs et dont les mouvements sont pleins de vivacité. Il tient dans ses mains nerveuses un de ces stradivarius à cent écus la douzaine. La pose de ce corps sillonné de tant de blessures, brisé par tant de fatigues, révèle encore l'âme et le cœur qu'il recèle.

Eh bien, cet homme, c'est Krettly, modeste MUSICIEN A L'ORCHESTRE NON MOINS MODESTE DU THÉATRE DE LA GAIETÉ.

C'est à cette place que celui qui s'est si souvent mesuré le sabre à la main avec les plus braves soldats de l'Europe, qui tant de fois a bravé le cimeterre égyptien, la lance russe, la baïonnette prussienne, la mitraille autrichienne, sans baisser la tête devant la mort, la courbe maintenant chaque soir, quand l'impatience et le mécontentement du *paradis* se traduisent par quelques-uns de ces projectiles dont le gamin du lieu est très-prodigue envers les acteurs. Que de fois, au milieu de ces cataclysmes populaires de fruits à moitié rongés, n'a-t-on pas vu l'ancien porte-étendard des guides mettre une main sur sa poitrine pour épargner une souillure au ruban rouge qui décore sa boutonnière et qui compose désormais toute la fortune, toute la consolation du vieux soldat!

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

UN

# VOYAGE EN CHINE.

## SECONDE PARTIE (1).

A mon retour de la fabrique de Hip-qua, le mauvais temps me retint dans les factoreries pendant deux mortelles journées, et ce fut avec un vif regret que je me vis forcé d'interrompre le cours de mes explorations. Enfin, le beau temps revint; on me proposa une excursion intéressante : on m'offrait de me conduire au *temple de la Vieillesse*. J'acceptai avec joie, car je savais que nous aurions à traverser une autre partie de Canton, et je ne pouvais me lasser d'étudier cette population et ces mœurs si nouvelles pour moi.

En sortant des factoreries, nous nous trouvâmes face à face avec une noce chinoise. Le cortége se composait de huit ou dix palanquins portés par des hommes vêtus de grandes robes rouges et vertes; ces palanquins étaient dorés et ornés de riches sculptures; ils contenaient les divers présents offerts par le marié à sa future. Une vingtaine d'enfants les suivaient, grotesquement accoutrés de haillons de toutes couleurs, et agitant de larges lanternes de papier ou de toile huilée bizarrement peintes; d'autres portaient au haut de longues perches des boîtes contenant sans doute aussi des présents et sur lesquelles étaient sculptés des dragons et d'autres figures fantastiques. Puis venait la litière de la mariée, hermétiquement fermée et toute couverte d'or, sculptée et ciselée sur toutes ses faces, vraiment remarquable enfin par l'élégance et le fini de ses ornements. Cette litière est supposée contenir la mariée, qui toujours est con-

(1) Voyez la livraison du 15 novembre.

duite à l'avance au domicile de son mari. Une effroyable musique fermait la marche, chaque musicien jouant selon son caprice, et faisant résonner sans accord ni mesure son tambour, son aigre flageolet, ou son *gong* étourdissant.

C'est peut-être ici le lieu de dire quelques mots de la musique chinoise, si toutefois on peut appeler musique le désaccord le plus complet des sons les plus étranges. Un orchestre chinois réunit ordinairement un certain nombre de *gongs* (espèce de grands bassins faits de l'amalgame de divers métaux), de tambours, de cymbales et d'instruments à vent d'une horrible discordance. Chaque musicien joue de son instrument, comme s'il était seul, de toute la force de ses poumons ou de ses bras, sans s'occuper en aucune façon de ses voisins. Vous dire l'effet que produit ce mélange de sons, serait vraiment impossible; c'est quelque chose d'infernal. Il faut être Chinois pour entendre la musique chinoise sans avoir une attaque de nerfs. On dit, je ne sais jusqu'à quel point la chose est exacte, que la cause principale de la mort de lord Napier fut l'effrayant charivari que, sous prétexte de lui faire honneur, les Chinois lui donnèrent, charivari qui dura trois jours, pendant lesquels il dut souffrir la plus cruelle des tortures. On prétend que lord Napier sortit du bateau qui le reconduisit de Canton à Macao avec tous les symptômes de la maladie qui l'emporta. Je conçois sans peine, du reste, qu'aucun tympan ne puisse résister à un concert chinois d'aussi longue durée; il faut que les sujets du céleste empire soient vraiment organisés d'une autre façon que nous, car non-seulement leur musique leur plaît infiniment, mais encore ils trouvent la nôtre détestable et bonne tout au plus pour des barbares.

En continuant notre route, nous eûmes occasion de voir une autre scène de noce. Un homme du peuple, tout récemment marié, s'agitait, rouge de fatigue, à la porte du domicile conjugal. Une grande foule l'entourait et riait des efforts qu'il faisait pour entrer dans sa maison, dont quelques hommes lui défendaient l'entrée. On nous dit que c'était là une des cérémonies du mariage dans la basse classe, que cette lutte était une plaisanterie, et que bientôt on lui ouvrirait l'entrée de sa maison, où l'attendait le repas de noce, auquel prendraient part ces mêmes hommes qui semblaient lui disputer la porte. On fit bien de nous prévenir que la scène que nous avions sous les yeux n'était qu'un jeu, car aux cris que jetaient tous ces hommes, à leurs contorsions, à la violence avec laquelle ils se tiraient par la longue tresse de cheveux que tout Chinois porte derrière la tête, on aurait cru qu'ils se livraient un combat acharné.

Une longue boutique de marchand de bric-à-brac s'offrit bientôt à nous, et nous ne pûmes résister au désir d'y entrer. Elle contenait une grande quantité d'articles de bijouterie, parmi lesquels nous remarquâmes ces pierres vertes si estimées des Chinois, qui en font des bagues qu'ils placent au pouce de chaque main; on nous demanda deux mille cinq cents francs pour une de ces bagues. Tous ces objets étaient étalés, comme dans les magasins de Paris, à l'abri de la poussière et des mains indiscrètes, sous des châssis vitrés. Dans l'arrière-boutique étaient placées sur de nombreuses étagères des curiosités de la Chine et du Japon et des antiquités de ces deux pays; celles-ci consistaient principalement en figures de bronze, de caillou ou de porcelaine, dont quelques-unes,

nous dit-on, remontaient au delà de toute tradition, ce qui, en Chine, n'est pas peu de chose. Nous en achetâmes quelques-unes sur la bonne foi du marchand; mais le haut prix que les Chinois mettent à ces objets nous força bientôt de mettre nous-mêmes des bornes à nos fantaisies d'antiquaires.

Nous pûmes remarquer, tout en cheminant, la tactique des mendiants chinois pour obtenir d'abondantes aumônes, tactique aussi sûre que simple. Ces mendiants vont presque toujours par couple; chacun d'eux est armé d'une espèce de matraque ou d'un gong qu'il fait retentir aux oreilles du marchand qu'ils ont choisi pour victime, et ils ne cessent leur infernale musique que lorsqu'ils ont obtenu ce qu'ils désirent. En Europe, la police mettrait bien vite ordre à de pareilles exactions; mais en Chine, où le gouvernement ne se soucie pas de nourrir ses pauvres, il les laisse se procurer comme ils peuvent les nécessités de la vie. Personne n'est tenu de leur faire l'aumône, mais aussi il est défendu de les chasser ou de les battre : ils doivent d'ailleurs se contenter de ce qu'on leur donne, si peu que ce soit. Ce qui m'étonne, c'est que la moitié de la population de Canton ne vive pas d'aumônes, tant cette existence est facile; mais le peuple chinois est naturellement ennemi de la paresse et de l'oisiveté, et je remarquai que tous les mendiants étaient hors d'état, soit par l'âge ou par maladie, de gagner leur vie en travaillant. Nous en vîmes de nombreuses bandes qui s'acheminaient vers un petit pont sur les degrés duquel ils s'assirent, exposant aux pâles rayons d'un soleil d'hiver leurs membres presque nus et engourdis par le froid de la nuit; nous fûmes obligés de détourner les yeux pour ne pas voir le dégoûtant spectacle des plaies dont ils étaient couverts.

Au delà de ce pont, nous trouvâmes le quartier des charpentiers et des menuisiers; des sofas, des malles en bois de camphre de toutes grandeurs et de toutes formes, des chaises à la paresseuse tellement parfaites que l'imagination de nos bourreliers ne saurait en créer de plus confortables, remplissaient ces bruyants magasins. Dans le même quartier vivent les marbriers. La Chine fournit de très-beaux marbres et à très-bon marché; je payai cent francs un dessus de table de marbre blanc veiné de rouge; ce marbre avait quatre pieds onze pouces de diamètre, et la caisse cerclée de fer dans laquelle on le plaça aurait valu au moins trente francs en Europe.

Nous trouvâmes sur notre route le *hong*, ou maison de commerce, du haniste How-qua, le plus opulent marchand de Canton et l'homme le plus riche peut-être du monde entier. On estime sa fortune à 125 ou 150 millions de fr. Ses magasins se composent de quinze ou vingt salles en enfilade de vingt-cinq pieds environ sur chaque face. Ces salles, pavées de larges dalles et destinées à recevoir les échantillons et une partie des thés que ce haniste livre chaque année au commerce européen, sont doublées par un étage supérieur où est déposée la soie, qui forme, avec le thé, le principal commerce de How-qua. De nombreux ouvriers étaient occupés à emballer des monceaux de soie blanche ou jaune; une grande quantité de balles s'élevaient de chaque côté des salles jusqu'au plafond; leur valeur me parut être d'au moins trois millions. Ces magasins aboutissent à la rivière, et là une foule empressée allait et venait, char-

geant dans des bateaux chinois les riches marchandises qui, quelques jours plus tard, devaient passer sur des navires étrangers, après avoir laissé un grand bénéfice entre les mains du négociant (1).

Deux jeunes gens de manières très-distinguées nous firent les honneurs de la maison de How-qua avec une politesse aisée que je ne me serais pas attendu à trouver en Chine. L'un d'eux, il est vrai, avait beaucoup voyagé; il avait même été aux États-Unis et en Angleterre, et parlait passablement l'anglais. Je lui demandai ce qu'il pensait de l'Europe; il me répondit sagement qu'il admirait toutes les belles choses qu'il avait vues dans son voyage, mais que, comme Chinois, son pays lui paraissait bien préférable. Voulant pousser à bout son patriotisme, je lui dis qu'il avait sans doute remarqué à Londres bien des merveilles d'architecture et d'industrie qui avaient dû le surprendre. — Non, répliqua-t-il, car nous avons chez nous des exemples de folie en ce genre; mais généralement, quelque riches que nous soyons, nous nous contentons d'avoir des maisons commodes et agréables, et rarement nous sommes assez extravagants pour faire ce que vous faites en Europe. — Je ne sais si ce Chinois était sincère, ou s'il voulait, en nous accusant de folie, dissimuler l'infériorité de l'industrie de son pays; je serais assez porté à adopter cette dernière opinion, car j'ai eu lieu d'observer depuis, dans bien des détails de la vie chinoise, un luxe frivole qui méritait pour le moins tout autant les vifs reproches de mon jeune interlocuteur.

L'établissement que nous venions de parcourir n'est qu'un des entrepôts de How-qua; ce haniste n'y demeure pas. Plus loin, nous passâmes devant une de ses habitations; c'était une maison de plain-pied, bâtie, comme toutes celles de Canton, de petites briques de terre grise cuite au soleil et qui forment une maçonnerie très-régulière. Cette maison avait six entrées, et occupait un espace de cent quatre-vingts à deux cents toises sur une rue retirée. J'aurais bien voulu pénétrer dans l'intérieur, mais je reconnus bientôt qu'il fallait y renoncer; de grands écrans sur lesquels étaient peints les dieux protecteurs du foyer interdisaient aux curieux la vue même du vestibule, et une foule de domestiques gardaient les portes. Un grand nombre de personnes, sans faire partie de sa maison, prennent part à l'hospitalité de How-qua, à peu près comme les anciens vassaux qu'entretenaient les seigneurs de la féodalité. Tous les hommes riches ont également une foule de clients auxquels ils accordent sous leur toit les premières nécessités de la vie; ce qui, du reste, en Chine, où la nourriture consiste en riz cuit à l'eau, ne constitue pas une grande dépense. How-qua a quatre maisons dans le genre de celle dont je viens de parler. Dans chacune d'elles, il a une de ses femmes : en Chine, la polygamie est permise, et un Chinois peut avoir autant de femmes qu'il peut avoir de maisons pour les loger; mais celle qu'il a épousée la première est toujours considérée comme sa femme légitime. On sait comment se font les mariages en Chine : ce sont les

(1) How-qua est mort dernièrement ; on attribue sa mort aux vexations dont il a été l'objet lors de la mise à exécution des édits de l'empereur contre le commerce de l'opium. Il fut conduit enchaîné devant les factoreries, et on menaça les étrangers de lui trancher la tête sous leurs yeux, si l'opium n'était pas livré.

familles qui les arrangent sans avoir égard au goût ou à l'âge de ceux qu'elles veulent unir ; les deux époux se voient seulement quand la cérémonie est conclue. Il arrive souvent que le marié, jeune et aimant le plaisir, se trouve uni à une femme laide, contrefaite, ou d'un âge avancé; il est donc tout naturel, quand sa fortune le lui permet, qu'il aille chercher ailleurs le bonheur qu'il ne peut trouver chez lui. Quelqu'un demandait à How-qua combien il avait de femmes, il répondit qu'il en avait quatre, dont deux à petits pieds et deux à pieds longs; et lorsque je le priai de me dire auxquelles il donnait la préférence : — Oh ! me dit-il, aux longs pieds : les femmes à petits pieds sentent mauvais (*smelly bad*).

Je profiterai du hasard qui a amené How-qua sur mon chemin pour donner quelques détails sur les hanistes, corporation intéressante, puisqu'elle est la seule voie par laquelle les étrangers puissent faire une transaction légale en Chine. J'ai déjà dit que cette corporation doit son existence à la répugnance du gouvernement chinois à se trouver en contact avec les barbares ; elle a été formée pour servir d'intermédiaire entre eux et lui. C'est la corporation des hanistes qui reçoit la souillure et qui est considérée comme le bouc émissaire du commerce avec les étrangers. Cette dernière circonstance seule pourrait donner à une personne qui connaîtrait la Chine une idée de leur position sociale : les hanistes ne sont pas considérés comme mandarins, c'est-à-dire comme revêtus de fonctions publiques; leur autorité n'est que semi-officielle et ne s'étend pas au delà des attributions qui leur sont dévolues. Il y a telle corporation de marchands qui leur est supérieure, celle des marchands de sel, par exemple. Le privilége exclusif qu'ont les hanistes de faire le commerce avec les étrangers leur procure d'immenses bénéfices : c'est ainsi que plusieurs d'entre eux ont amassé des fortunes monstrueuses ; mais ils sont à tout moment sous le coup des exactions qu'il plaît aux mandarins supérieurs de leur faire subir ; car, en Chine, c'est le privilége des autorités de pressurer tous ceux qui sont placés sous leur dépendance ; presque toujours les emplois sont payés très-cher, et les appointements sont nuls ou presque nuls. Le céleste empire peut se comparer à l'empire de la mer, où les gros poissons mangent les moyens, les moyens les petits, et ceux-ci les infiniment petits. Les hanistes répondent non-seulement de leur propre conduite et des droits que les navires étrangers ont à payer, mais encore l'autorité les rend responsables de toute contravention aux lois et de tout délit commis par un étranger. Lorsque je me trouvais à Canton, un bateau européen fut arrêté avec de la contrebande d'opium ; la marchandise fut saisie, mais on relâcha les matelots, qui étaient Européens, et avec qui les autorités ne voulaient rien avoir à faire. Ce ne fut pas, cependant, sans avoir pris d'abord des informations sur le maître du bateau : c'était un Anglais résidant à Canton. Croyez-vous que l'autorité s'adressa à lui pour lui faire subir la peine qu'il avait encourue ? Pas du tout, on ne lui dit pas un mot ; mais on s'en prit au haniste propriétaire de la factorerie où logeait le marchand anglais, et on lui imposa une amende de 150,000 francs pour la contrebande faite par son locataire. En vain protesta-t-il en disant que sans doute il répondait de ce qui se faisait dans une maison qui lui appartenait, mais que le délit avait été commis sur la rivière, dont la police n'était pas confiée à sa vigilance.

Tout fut inutile; il fallut payer. — Presque tous les hanistes achètent à grand prix d'argent une place qui, leur donnant rang de mandarin de cinquième ou sixième classe, les met à l'abri des exactions des autorités secondaires, et ils n'ont ainsi à satisfaire que l'avidité des mandarins supérieurs. Il arrive souvent, malgré les profits immenses que les hanistes retirent de leur commerce, qu'ils font de mauvaises affaires. Il y a deux ans, le haniste Hingtac fit une faillite de plus de dix millions de francs; mais ses confrères entrèrent immédiatement en arrangement avec ses créanciers, qui étaient Européens, et convinrent de payer ses dettes à un terme fixé. Du reste, le gouvernement chinois est d'une rigoureuse justice sous ce rapport : les peines les plus sévères sont réservées à l'imprévoyance du Chinois qui ne pourrait pas payer une dette contractée envers un Européen.

Le temple de la Vieillesse est situé à quelque distance du quartier des cordonniers, que nous traversâmes pour y arriver. Ce n'est pas un métier sans importance que celui de cordonnier en Chine, où il est rare, même à l'homme le plus pauvre, d'aller nu-pieds. Aussi les magasins devant lesquels nous passâmes étaient-ils amplement garnis de souliers de toute espèce, depuis la chaussure commune du peuple, dont l'empeigne est de drap grossier et la semelle de bois, jusqu'à l'élégant brodequin de soie de la courtisane tout pailleté d'or et d'argent, et monté sur une haute semelle blanche comme la neige, qui, se rétrécissant en cône sous le pied, n'a, à son point de contact avec la terre, qu'une longueur de deux ou trois pouces. Nous vîmes aussi des souliers de trois à quatre pouces de large destinés à chausser ces pauvres pieds comprimés et difformes qui excitaient tant ma pitié.

Nous nous arrêtâmes plus loin devant quelques manufactures de verre. Les Chinois ne sont pas encore très-avancés dans cette branche d'industrie; ils ne sont arrivés qu'à souffler le verre sous la forme de grands cylindres rétrécis vers les extrémités; c'est sur ces cylindres qu'ils travaillent les vitres et autres verres qu'ils veulent fabriquer. Pour lui faire perdre sa forme ronde, ils exposent le verre une seconde fois à l'action du feu et le redressent au moment où il devient malléable. Il est inutile de dire que la fabrication du verre en Chine ne s'étend pas à une grande variété d'articles.

Le temple de la Vieillesse est bâti des mêmes petites briques de terre grise dont j'ai déjà parlé, et les fondements sont en belles pierres de granit. Il y a en Chine du granit magnifique; j'y ai vu des colonnes de vingt-cinq pieds de haut d'une seule pièce. Le nom de couvent conviendrait mieux à cet édifice que celui de temple que je lui ai donné d'abord : c'est une immense construction ou plutôt une agglomération d'un grand nombre de bâtiments; il fut fondé, il y a douze cents ans, par les Cochinchinois; par conséquent, sa date est comparativement moderne. Il était alors sur une plus petite échelle; quand les Chinois chassèrent les Cochinchinois de la province de Canton, ils augmentèrent peu à peu les proportions de l'édifice et le firent ce qu'il est aujourd'hui.

L'établissement renferme plus de deux cent cinquante bonzes, en y comprenant quelques enfants; quelquefois ce nombre s'élève à plus de cinq cents. — Tout le monde sait que les bonzes sont les adorateurs de Boudha. — Une assez

vaste cour précède le péristyle, qui est flanqué, de chaque côté, de deux statues monstrueuses, représentant les gardiens du temple, et certes la garde de l'édifice ne saurait être mieux confiée qu'à ces figures vraiment faites pour inspirer l'effroi. Ces statues, de bois peint, ont de douze à quinze pieds de haut et n'offrent d'ailleurs rien de remarquable que leur taille colossale et leur épouvantable physionomie. En sortant du péristyle, nous entrâmes dans une grande chapelle consacrée à un dieu dont je ne me rappelle pas le nom, mais qu'on me dit être le Bacchus des Chinois. Je n'aurais eu qu'à regarder l'image du dieu pour deviner ses attributions. C'est une statue d'une grandeur démesurée; le dieu est couché; son énorme tête est appuyée sur son bras droit; la partie supérieure du corps est nue, la partie inférieure est recouverte d'une draperie; la statue est faite d'un seul bloc de bois et entièrement dorée; c'est une des meilleures personnifications que j'aie vues de la passion du vin et de la bonne chère. Un des yeux du dieu est à demi fermé, sa bouche est entr'ouverte et rit; il n'est pas encore arrivé à un extrême degré d'ivresse, ce qui, d'ailleurs, serait un contre-sens, les Chinois étant généralement peu adonnés au vice de l'ivrognerie : c'est plutôt le dieu du bien-être, car, suivant la traduction que m'en donna M. Hunter, jeune Américain, qui entend très-bien la langue chinoise, l'inscription gravée sur une large planche de laque au-dessus de la tête signifie : *richesse, santé, pouvoir, — le bonheur de l'homme.* C'est également à la complaisance de M. Hunter que je dois l'explication des inscriptions dont il me reste à parler. Comme dans toutes les chapelles et dans tous les temples chinois, devant le dieu est placée une sorte d'autel, sur lequel on voit six ou huit vases faits d'un mélange de zinc et de cuivre, et imitant assez bien l'argent. C'est dans la cendre sacrée que contiennent ces vases que les fidèles placent des bâtons faits de la sciure parfumée d'une espèce de bois qu'ils allument en l'honneur du dieu. De chaque côté de l'autel se déploient de longues banderoles dorées, représentant en quelque sorte deux longues figures agenouillées devant la divinité. En avant de l'autel est une grande chaudière où l'on brûle des papiers sur lesquels les prêtres ont gravé des signes mystiques que le vulgaire n'entend pas et achète de confiance; ses prières montent au ciel avec la fumée qui s'en échappe. Une cloche est suspendue à un des côtés de la chapelle. Vous ne devineriez jamais à quel usage elle est destinée : elle sert, à l'heure où un mortel suppliant brûle le papier sacré, à avertir le dieu, qui pourrait bien être occupé dans ce moment-là, et ne pas entendre la prière qui lui est adressée.

Nous quittâmes le Bacchus chinois, et nous traversâmes sur des ponts plusieurs cours qu'on a creusées, et qui sont couvertes d'une couche d'eau verdâtre et croupissante. Les Chinois aiment particulièrement cette teinte verdâtre; ils ont grand soin que rien ne vienne rompre l'uniformité de ce tapis, qui était loin de me donner, à moi Européen, des idées de propreté et de salubrité. Au milieu de ces flaques d'eau, on a placé des rochers artificiels d'un travail parfait. En les regardant, je pensai aux ridicules imitations de rochers qui nous coûtent si cher dans nos maisons de campagne; ceux que j'avais sous les yeux auraient certainement excité l'envie des amateurs de ces joujoux pittoresques. Toute la façade du bâtiment que nous avions devant nous est décorée de

belles sculptures qui nous arrêtèrent un instant. Le petit pont sur lequel nous étions nous conduisit à la cuisine du temple : c'est en même temps la chapelle du dieu de l'art culinaire. Le dieu est vraiment là dans son temple, et semble présider aux travaux; quelques plats vides étaient placés devant lui, comme offrande. Une inscription, placée à l'entrée de la cuisine, défend de fumer dans cette enceinte, sans doute afin de ne pas donner mauvais goût aux mets *exquis* dont se nourrissent les bonzes, et dont je parlerai tout à l'heure. A quelques pas de la cuisine est le réfectoire. Nous y arrivâmes justement dans le moment le plus intéressant de la journée ; nous y trouvâmes environ cent cinquante bonzes assis à une trentaine de tables rangées parallèlement et divisées en nombre égal par un espace vide. La nourriture de ces pauvres moines était loin d'être appétissante; devant chacun d'eux était une grande tasse pleine de riz, et une seconde remplie d'une espèce de légume ressemblant assez à des épinards. Un des vœux des bonzes est de ne jamais manger de viande. Au moment où nous entrâmes, le supérieur récitait d'une voix grave une espèce de *benedicite* qui dura environ dix minutes; après quoi, un second coup de cloche donna le signal de l'attaque. Les bonzes ne se firent pas prier, et se mirent cordialement à l'œuvre; les deux petits bâtons d'ivoire dont ils se servent pour manger me parurent fonctionner avec beaucoup d'activité. Tous ces bonzes sont vêtus de longues capotes grises, dont le capuchon retombe sur leurs épaules ; un instant j'aurais pu me croire au milieu d'un couvent de capucins; ils gardaient tous le plus profond silence, et c'est à peine si notre arrivée excita leur attention. Dans l'intervalle qui sépare les deux rangées de tables est celle du supérieur; ce personnage n'assistait point au repas. Au-dessus de la table destinée au supérieur, on lit cette inscription : *Séjour des pensées tranquilles.* A la gauche est une autre inscription, que M. Hunter me traduisit ainsi : *Dans les dix pays* (c'est-à-dire dans le monde entier), *il y a des coutumes différentes; il faut savoir s'y conformer.* Ceci me parut ressembler un peu à un avis au lecteur. Au fond de la salle est un banc pour les convives étrangers, et au-dessus on lit les noms des dignitaires du couvent et le nombre de jours que leurs fonctions doivent durer, ce qui me fit supposer que ces fonctions sont temporaires ou électives. Cette salle était encore ornée de plusieurs autres inscriptions que je n'ai pu retenir, M. Hunter m'ayant assuré que les bonzes ne me verraient pas écrire ou dessiner de bon œil. Je ne me rappelle que deux de ces inscriptions; l'une était, si je ne me trompe : *Il y a des pensées dans les livres comme dans le cœur de l'homme*, et l'autre : *Chacun est heureux ou malheureux suivant son imagination.*

L'étage supérieur est consacré tout entier au dieu *Boudha ;* il forme une immense chapelle, décorée avec plus de luxe que toutes les autres. Sur les murs extérieurs sont écrits les noms des étrangers qui ont visité ce lieu ; quelques-uns remontent au commencement du dernier siècle. De la galerie qui entoure cette chapelle, nos yeux plongèrent jusqu'au centre de la ville intérieure; ils purent embrasser toute cette immense étendue que couvrent la ville et les faubourgs de Canton. C'est une plaine qui s'étend sur une circonférence d'environ six lieues; des montagnes assez élevées la bornent au nord, la rivière au sud. Nous suivîmes de l'œil la muraille flanquée de tours qui sépare les deux

villes ; cette muraille peut avoir trois lieues de long, et forme un demi-cercle de l'est à l'ouest. La ville intérieure nous parut, à en juger par la quantité d'arbres que nous aperçûmes, contenir de nombreux jardins. De cet endroit, nous découvrîmes aussi la demeure du vice-roi, qui ne me sembla différer en rien des autres maisons de la ville, si ce n'est qu'elle occupe un espace de terrain plus considérable, qui se prolonge jusqu'à la rivière. Nous ne pûmes jeter qu'un regard à la dérobée sur l'image de Boudha ; la chapelle était fermé. Mais j'aurai occasion de revenir sur ce dieu. En descendant de la galerie où nous nous trouvions, nous vîmes une autre chapelle que How-qua fit bâtir après la mort de son fils aîné. Cette chapelle est consacrée au dieu aux mille bras; le nom chinois de ce dieu, si je ne me trompe, est *Bohee;* ses attributions sont l'omnipotence, l'omniprésence et l'omniscience. Il est le distributeur de tous les biens et de tous les maux; ses mille bras sont l'emblème de sa grande puissance. S'il est donné, en effet, à l'homme de faire tant de choses avec deux bras seulement, rien ne doit être impossible au dieu qui en a mille.

Après avoir payé notre tribut d'hommages à Bohee, nous revînmes à l'étage inférieur; on nous fit suivre un autre couloir, qui nous conduisit à la chapelle de *Boudha femme*. Cette chapelle, plus petite que toutes les autres, est l'objet d'une grande vénération parmi les sectateurs de Boudha. Elle était déjà en partie préparée pour les fêtes du nouvel an ; de grands tableaux de papier couvraient les murs latéraux ; ces tableaux, au nombre de dix, représentaient les diverses scènes des dix enfers chinois. A la partie supérieure de chaque tableau est assis, avec sa figure rébarbative, le Minos chinois, qui est un des ministres de Boudha ; auprès de lui et dans la même pagode, on aperçoit une jeune beauté, placée là sans doute pour adoucir la rigueur des arrêts qui sortent de la bouche, du juge. Au-dessous du tribunal, les satellites de l'enfer amènent le coupable, vêtu comme il l'était sur la terre; un médaillon retrace l'action dont il est accusé. Dans un de ces tableaux, le médaillon représentait un fils qui tue son père à coups de pioche. Le parricide n'a d'autre témoin qu'un buffle, qui semble considérer cette scène avec attention. Le buffle accusateur paraît devant le juge à côté du coupable, et déjà un des suppôts déploie la sentence fatale. Dans un autre tableau, une femme est amenée devant le redoutable tribunal ; ses bonnes et ses mauvaises actions sont pesées dans une balance, et on peut voir, au désespoir qui se peint sur le visage de la pauvre créature, que la balance penche du mauvais côté. La partie inférieure de chacun des dix tableaux est consacrée à la représentation du supplice. On y voit rassemblés les tourments les plus affreux qu'ait pu créer la fertile imagination des Chinois ; on ne peut se figurer rien de plus horrible et de plus diabolique que la figure de ces bourreaux d'enfer. Tous les coupables sont nus avec leur longue chevelure pendant sur les épaules. Ici, de nombreuses victimes sont précipitées dans la gueule insatiable d'un épouvantable dragon ; là, un homme est scié entre deux planches, et des chiens s'abreuvent de son sang qui jaillit. Plus loin, des femmes sont entraînées sur des rochers aigus par un impétueux torrent ; plus loin encore, des flammes dévorent le pécheur. Ailleurs, un monstre affreux saisit les corps nus des condamnés et les jette avec violence contre une montagne couverte de larges poignards qui les per-

cent de toutes parts; enfin une immense chaudière contient des centaines de victimes que d'autres monstres y entassent et y pressent au milieu des flammes.

Au-dessous de ces tableaux il y en avait d'autres qui retraçaient des traditions de combats et des monstres fabuleux. L'attitude des personnages était quelquefois étrange et toujours forcée; mais l'expression des physionomies me sembla parfaite; et quoique l'artiste, comme dans toutes les peintures chinoises, n'eût pas eu le moindre égard pour les lois de la perspective, les détails de quelques-uns de ces tableaux n'étaient pas sans mérite. Les peintures représentant les *enfers* chinois sont extrêmement rares à Canton; j'eus cependant le bonheur d'en trouver une collection; les missionnaires à qui je la montrai me dirent que c'était la première qu'ils eussent vue.

La statue de la déesse Boudha me parut presque un chef-d'œuvre; elle est de bois doré, comme celle de tous les autres dieux. La figure est pleine de douceur et de dignité; la tête, ornée d'une couronne, est admirablement belle. La déesse a les jambes repliées; ses mains croisées s'appuient sur ses genoux. Quelques plats de fruits et de gâteaux étaient rangés devant elle avec assez de symétrie. J'eus occasion d'acheter, quelques jours après, une petite statue de porcelaine qui était la représentation exacte de celle que je viens de décrire. Je ne pus m'empêcher, en la voyant, de me rappeler la *Vierge à la chaise;* la physionomie de la déesse chinoise est tout aussi douce, et peut-être n'est-elle pas moins belle. Deux anges sont agenouillés à ses côtés; leur tête est inclinée, leurs mains sont jointes, ils semblent prier.

Pendant que nous examinions les merveilles de la chapelle de la déesse Boudha, cinq ou six femmes nous regardaient avec curiosité; mais quand je voulus m'approcher d'elles, elles s'enfuirent rapidement : c'était la famille d'un mandarin de l'intérieur. Le couvent sert de demeure aux personnes de distinction qui n'ont pas de domicile à Canton.

Au moment de nous retirer, on nous engagea à passer dans une petite salle où nous trouvâmes du thé et des fruits secs de huit ou dix espèces, servis sur une table ronde. Il y aurait eu de l'impolitesse et presque de la cruauté à refuser l'hospitalité de ces braves gens, et nous nous décidâmes à avaler quelques tasses d'excellent thé presque bouillant et sans sucre. C'est ainsi que les Chinois le boivent, car ils croiraient gâter leur thé et lui enlever une partie de sa saveur parfumée en y mêlant des matières étrangères. Lorsque nous nous disposâmes à prendre congé, un bonze fit entendre tout doucement le mot *com-cha* (don, offrande). Nous déposâmes bien volontiers notre aumône, et nous quittâmes le temple de la Vieillesse, enchantés de la complaisance que les bonzes avaient mise à nous en faire voir les détails; l'accueil que nous avions reçu avait été vraiment on ne peut plus cordial. Je remarquai parmi ces bonzes quelques hommes qui devaient venir du nord de la Chine, car, chez eux, le type chinois commençait à s'effacer; leurs yeux étaient à peine bridés, quelques-uns avaient une barbe fort respectable et une figure presque européenne.

Le temple se trouvant à peu de distance de la muraille de la ville intérieure, nous profitâmes de ce voisinage pour aller voir une des portes. Nous reconnûmes que nous en approchions à l'immense foule que nous rencon-

trâmes dans les rues avoisinantes ; à peine si nous pouvions faire quelques pas à travers les flots de peuple que la porte dégorgeait, au milieu des porteurs de chaises et des hommes chargés de fardeaux qui se frayaient un passage en poussant leur cri habituel. Il faut peu de chose dans les rues étroites de Canton pour arrêter la circulation. Nous pûmes cependant jeter un regard sur la porte et dans la rue intérieure, qui n'est qu'une continuation, sans aucune différence, de celle du faubourg qui y conduit. La porte est voûtée et n'a guère que sept ou huit pieds de haut; quelques soldats déguenillés la gardaient. Malgré le désir que nous avions de pénétrer dans l'intérieur de la ville, il ne nous vint pas même à l'esprit d'essayer de forcer la consigne, sachant très-bien que c'eût été une entreprise très-périlleuse ; nous nous rappelions encore, d'ailleurs, l'inscription de la salle à manger du couvent, et nous eûmes la prudence de respecter les mœurs et les coutumes chinoises.

Nous allâmes ensuite visiter un établissement appelé *Con-soo;* c'est une espèce de bourse et en même temps, comme tous les établissements publics des Chinois, une chapelle. C'est là que se réunissent les marchands de *Nim-po*, dans la province de *Fo-kien*, qui font avec Canton un très-grand commerce de thé et de soie grége. Nous ne pûmes pas pénétrer dans les appartements intérieurs ; ce ne fut même que par le plus grand des hasards, et parce que les gardes n'étaient pas à leur poste, qu'il nous fut permis d'entrer dans la salle des réunions. Cette salle a un air de grandeur et de solennité que je n'ai trouvé nulle autre part à Canton ; elle est garnie tout à l'entour de siéges élevés. Au milieu est placée l'image du dieu qui préside au commerce ; son autel est de marbre et magnifiquement sculpté ; de légers lambris d'un travail exquis l'entourent de leurs festons à jour sans le cacher. Cette chapelle est, sans contredit, la plus riche que j'aie vue dans mon voyage. On trouve le même dieu dans les magasins de tous les marchands; du reste partout, en Chine, on rencontre la divinité; toutes les boutiques ont leur petite pagode, qui en est le principal ornement. Au pied de chaque porte est une figure plus ou moins laide, gravée dans un petit renfoncement, et devant laquelle le *bâton sacré* fume dans un vase rempli de cendres; c'est l'autel du dieu du foyer, ce sont les lares et pénates des Chinois. Je reviens au *Con-soo.* Devant l'autel du dieu, et sur une estrade un peu moins élevée, est un riche fauteuil orné de gueules de dragons. Ce siége est placé là pour annoncer que, quoique éloigné, l'empereur est présent partout. C'est aussi sur ce fauteuil qu'on dépose les offrandes, qui servent sans doute à l'entretien des prêtres du dieu. Le sens d'une des inscriptions qu'on lit dans cette salle est que *toutes les transactions sont honorables, quand le principe de la justice est dans le cœur des hommes;* vérité un peu banale peut-être, et néanmoins trop souvent oubliée. D'immenses lanternes décorent le plafond, qui est d'une fort belle construction. En visitant les édifices publics de Canton, j'ai eu souvent l'occasion d'admirer de véritables chefs-d'œuvre de charpente et de menuiserie; le plus habile ouvrier d'Europe ne pourrait rien faire qui les surpassât en élégance et en solidité. De chaque côté de la salle sont deux grands tableaux sur papier, dont on me fit remarquer le fini. Dans l'un, on voit deux vieillards décrépits qui ont allumé de l'encens et contemplent avec des marques évidentes de satisfaction

la fumée qui s'échappe du vase. Au milieu de cette fumée, et en y mettant beaucoup d'attention, je pus distinguer deux chauves-souris aux ailes déployées ; la chauve-souris, chez les Chinois, est l'emblème du bonheur. L'autre tableau représente un jeune enfant qui offre un vase de fleurs à un vénérable vieillard ; ces deux figures sont parfaites : la physionomie du vieillard respire la bienveillance ; celle de l'enfant est d'une expression charmante et peint admirablement l'innocence et la piété du jeune âge.

Un escalier conduit de cette salle dans une cour, autour de laquelle règne une large galerie : cette cour est une salle de spectacle. Au fond de la cour s'élève le théâtre, tout resplendissant de dorures ; une porte donne accès de chaque côté dans des appartements intérieurs ; deux signes tracés sur chaque porte en expliquent la destination : *entrée, sortie*. Les signes qu'on remarque sur le devant du théâtre signifient que, quand la comédie commence, la musique se fait entendre en l'honneur du dieu dont la statue fait face à la scène.

Le lendemain, nos excursions se bornèrent à une promenade en bateau à voile jusqu'à une île qu'on rencontre à quatre ou cinq milles en remontant la rivière. Les Européens ont donné à cette île, je ne sais trop pourquoi, le nom de *Paradis*. Les Chinois l'appellent *Loo-tsun*. Le site est assez joli ; de beaux arbres excessivement vieux ornent la rive, qui est très-escarpée et d'un difficile accès. Je remarquai des ruines qui indiquent que l'île a été habitée autrefois par une nombreuse population. Je fis l'esquisse d'un ancien temple, dont l'effet, au milieu des arbres qui l'entouraient, était on ne peut plus pittoresque. A deux cents pas du rivage, nous vîmes des cabanes et quelques habitants épars ; des champs de riz et de taro (*arum succulentum*) étaient en pleine culture. Deux traditions se rattachent aux ruines de Loo-tsun, l'une historique, l'autre fabuleuse. L'histoire raconte que la situation riante de cette île et la fertilité du sol y avaient attiré un grand nombre de familles riches, qui y vécurent heureuses jusqu'à l'invasion des Tartares, en l'an de notre ère 1644. Les hordes de ces barbares ravagèrent tout le pays autour de Canton, mais surtout les bords de la rivière ; les habitants de Loo-tsun furent tous égorgés, sans distinction d'âge ni de sexe. Depuis ce temps, quelques familles de pêcheurs s'y sont seules établies, et y vivent ignorées, échappant ainsi à la perception des impôts et aux vexations des mandarins, jusqu'à ce que le hasard les fasse découvrir. Suivant la fable, au contraire, il y a bien des années, d'étranges visions apparurent dans le village, aujourd'hui abandonné ; la nuit, des esprits pénétraient dans les maisons, et chaque matin une famille avait à déplorer l'enlèvement d'un ou de plusieurs de ses membres. L'épouvante s'empara bientôt des habitants, qui s'enfuirent tous loin de cette terre maudite. Personne n'a plus osé l'habiter depuis, excepté les malheureux dont je viens de parler, et dont la vie est si misérable et si occupée, qu'ils n'ont pas le temps de songer aux esprits.

Aujourd'hui nous passerons notre journée dans les factoreries. Vous devez être fatigué, comme moi, de ces longues excursions : reprenons des forces pour demain. Que faire cependant tout seul au milieu de ces immenses maisons ? Hélas ! oui, tout seul, malgré la foule qui se presse dans les factoreries.

C'est que les Anglais de Canton ne font pas abnégation d'eux-mêmes pour ainsi dire, et ne se privent pas des plus grandes jouissances de la vie sociale, pour avoir le loisir de répondre aux oiseuses questions d'un homme désœuvré. Tous leurs moments sont utilement employés, et chacune de leurs heures a sa valeur comme son sacrifice. Ce n'est que le soir, à leur table hospitalière, qu'on retrouve l'homme du monde; encore, pour cela, faut-il que les affaires ne soient pas trop pressantes, car souvent la soirée tout entière se passe au comptoir. Dans la journée, toutes les têtes, toutes les mains sont occupées, et j'aurais mauvaise grâce à leur voler un seul de ces instants qui leur coûtent si cher. D'ailleurs, le désir du repos n'est pas le seul motif qui me retienne aujourd'hui dans l'étroit espace des factoreries J'ai une visite à faire à l'hôpital, non à un hôpital chinois (cette nation n'en est pas encore à ce degré de notre civilisation), mais à un hôpital tenu par un Européen, ou plutôt un Américain, car le docteur Parker, le chef de cet établissement, est un missionnaire des États-Unis. On a donné à cet hôpital le nom d'*hôpital ophthalmique*, parce que la spécialité du docteur Parker est la guérison des maladies d'yeux; mais les malades de toute espèce y sont admis. L'établissement est exclusivement consacré aux Chinois. A Whampoa, les Anglais ont, à bord d'un navire stationnaire, un hôpital pour les gens de mer, et sont en lutte constante avec le gouvernement chinois, qui ne veut pas consentir à ce qu'ils forment un établissement fixe à Whampoa, de quelque nature qu'il soit. L'hôpital ophthalmique de Canton a été fondé par la société des missions américaines, sans doute dans des vues de propagation de ses croyances religieuses; mais, quel que soit le sentiment qui a présidé à sa fondation, c'est une œuvre de charité bien entendue. Les maladies d'yeux sont très-fréquentes en Chine; elles se présentent à chaque pas sous toutes les formes possibles. J'attribue cette circonstance à l'habitude qu'ont les Chinois de se faire nettoyer les cils avec une espèce de poinçon : j'ai frémi cent fois en rencontrant en plein vent, au milieu des rues, des hommes dont un barbier sondait avec un instrument de fer les paupières retournées. On m'a assuré que le docteur Parker est un oculiste de mérite et un habile opérateur. L'immense galerie de l'hôpital est couverte de tableaux représentant les cures merveilleuses de toute espèce qu'il a faites; mais, tout en admirant sa philanthropie, la vue de ces tableaux, et surtout celle des flacons qui contenaient les résultats de ses épouvantables opérations, produisirent sur moi une impression que je ne chercherai pas à vous faire partager. Il y avait environ trois cents hommes ou femmes, assis sur des bancs autour de la galerie, et qui attendaient la visite du docteur, pendant laquelle celui-ci nous permit de l'accompagner. Je fus touché de l'extrême douceur avec laquelle le docteur traitait ses malades; il leur parlait avec la plus grande bonté, les interrogeait, les consolait avant d'appliquer le remède au mal. Presque tous les patients que nous avions devant nous étaient attaqués de maladies d'yeux, depuis la cataracte dans son principe jusqu'à la plus affreuse période de la maladie. Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur ce triste tableau, bien que l'admirable dévouement du docteur Parker me le rappelle souvent. Au deuxième étage, il y a quelques chambres avec une douzaine de lits occupés par des malades que le docteur soigne et nourrit dans l'hôpital.

Nous y vîmes un mandarin de l'intérieur qui, sur la réputation de M. Parker, était venu, d'une province éloignée, chercher du soulagement à une maladie d'yeux invétérée. N'est-ce pas une admirable mission que celle du docteur Parker, et n'est-ce pas une belle œuvre que la sienne? J'oubliais de dire que les soins du docteur et les médecines de l'hôpital sont donnés gratis aux malades. A la fin de chaque année, M. Parker présente son budget à la société des missions, et il n'en reçoit pour lui-même que ce qui est absolument nécessaire à son entretien. Tous les Chinois qui ont entendu parler du docteur Parker ont pour lui une profonde vénération, et il doit avoir sur eux une grande influence. C'est un noble moyen de civilisation que celui qui s'appuie sur de bonnes actions et sur un dévouement dont la récompense n'est pas au pouvoir des hommes. Je ne crois pas, cependant, que les missions des religions réformées fassent beaucoup de prosélytes en Chine ; leur doctrine est trop abstraite et parle trop peu aux sens pour faire une vive impression sur cette population, qui n'est rien moins que mystique. Les missions catholiques ont généralement plus de chances de succès; les pompes de l'Église romaine, ses statues, ses images, frappent plus l'imagination des Chinois que la lecture et les sévères principes de la Bible. Aussi, s'il y a en Chine, ce que je ne crois même pas, quelques individus isolés qui suivent la doctrine religieuse d'une de ces nombreuses sectes qui se sont séparées de l'Église catholique, je ne sache pas que nulle part une de ces sectes ait pu former une congrégation, tandis que, sur plus d'un point du céleste empire, la religion romaine a eu et a encore, malgré toutes les persécutions, et peut-être à cause d'elles, plus d'un autel et plus d'un troupeau de fidèles. Le gouvernement chinois n'a pas entièrement fermé les yeux sur l'existence de l'hôpital ophthalmique et sur les tendances de cette fondation ; ses espions ont pénétré jusque dans l'intérieur de cet asile de souffrances; et pour qu'il ait laissé subsister cet établissement, il ne faut pas qu'il l'ait jugé bien dangereux, car le soulagement de quelques milliers de malades n'entrerait pour rien dans la balance de ses considérations politiques.

Le soir, il y eut un banquet de cinquante personnes à la factorerie anglaise; la magnifique salle de ce palais, illuminée de mille flambeaux, ses immenses cheminées de marbre blanc, sa table richement servie, me rappelèrent un moment les splendides salons de nos châteaux royaux. Après dîner, nous eûmes des jongleurs de Pékin : on m'avait beaucoup vanté leur talent ; mais, soit que j'attendisse trop d'eux, soit qu'en effet ils ne fussent que des jongleurs ordinaires, leurs tours ne me parurent pas merveilleux, ni supérieurs à ceux surtout que j'avais vu exécuter par des jongleurs indiens. Ce qui, dans ces jeux, eût le plus frappé un parterre de Paris, c'eût été incontestablement le costume de ces jongleurs, leurs manières, leur langage, et les invocations qu'ils adressaient au ciel.

Le jour suivant, je me fis conduire dans une manufacture de thés; j'avais le plus grand désir de connaître en détail la préparation de cette plante, dont la vente forme les deux tiers de l'immense commerce que l'Angleterre fait avec la Chine, et qui est devenue, dans certaines parties de l'Europe, un objet de telle nécessité, que le gouvernement britannique, par exemple, n'oserait peut-

être prendre la responsabilité d'une mesure tendant à arrêter le commerce du thé; et c'est sans doute dans cette crainte qu'on peut trouver le secret des avanies auxquelles les Anglais se soumettent en Chine. Tout le monde sait qu'après avoir cueilli le thé, après l'avoir fait sécher à demi au soleil ou à un feu modéré, on lui fait subir une première préparation, qui consiste à le rouler avec les doigts; on le trie ensuite. Le chauffage est la dernière opération. La salle dans laquelle nous étions contenait environ cinquante petites chaudières semblables à celles qu'on emploie dans nos raffineries, et enchâssées de même dans un fourneau de maçonnerie. Chacune de ces chaudières ou cuves, chauffée à environ cent soixante-dix degrés Farenheit, contenait six ou huit livres de thé vert, qu'un homme remuait continuellement avec la main pendant trois fois le temps que met à brûler un petit bâton fait de sciure de bois, c'est-à-dire pendant environ trois quarts d'heure. Le thé est ainsi passé au feu de trois à six fois; la dernière fois, on y mêle une cuillerée d'un mélange bleu formé de deux parties égales de bleu de Prusse et de *getzaet*. Je pris des échantillons de l'un et de l'autre. C'est ce mélange qui donne au thé, dont la feuille séchée est naturellement grise, cette couleur bleuâtre ou verdâtre que nous lui trouvons, et qui a fait donner à cette espèce le nom de *thé vert*.

Le thé noir et le thé vert sont produits par la même plante. Quelques personnes m'ont assuré que la feuille du thé noir était cueillie dans une certaine saison, et celle du thé vert dans une autre; mais je crois que la différence entre les deux qualités vient de plusieurs causes : d'abord le choix qu'on fait des feuilles les plus tendres pour le thé vert, le soin plus particulier avec lequel ce dernier est trié et roulé, enfin le chauffage ou dernière dessiccation, qui se fait d'une tout autre manière pour l'une et l'autre espèce. J'ai déjà dit comment se pratique le chauffage pour le thé vert; le thé noir, au lieu d'être placé dans des cuves, est mis dans de grandes corbeilles tressées comme un tamis; au-dessous de ces corbeilles, on allume un feu de charbon bien épuré, afin que la fumée ne donne pas mauvais goût à la plante. Cette opération se renouvelle plusieurs fois, suivant l'espèce de thé qu'on veut obtenir.

Dans les environs de Canton, on ne fait que du thé de qualité inférieure : la culture de cette plante y est négligée, si j'en juge du moins par ce que j'ai vu; mais les Chinois, qui savent tirer parti de tout, font de ce thé commun du thé vert qu'ils vendent à leurs compatriotes, quelquefois aussi au commerce étranger, en le faisant passer pour du thé de l'intérieur. Pour cela, ils étendent ce thé dans de grandes caisses plates et le coupent en petits morceaux imitant la feuille du thé vert, au moyen d'une espèce de bêche à lame très-fine; pour rendre la ressemblance plus parfaite, et faire disparaître les traces de cette opération, ils le roulent ensuite entre de grandes pièces de toile; enfin ils le mettent de nouveau au feu, et lui donnent la couleur exigée.

Le maître de l'établissement voulut absolument nous faire prendre du thé avant de nous laisser partir; mais il était trop poli pour nous faire boire du thé de sa fabrique. Il nous fit servir huit ou dix espèces différentes de thé, parmi lesquelles je remarquai une sorte de thé hyson, qui me parut ce que j'avais goûté de meilleur jusqu'alors. Les Chinois ne préparent pas et ne prennent pas le thé comme nous : ils mettent dans chaque tasse, ordinairement

très-petite, la qualité et la quantité de thé qui conviennent au buveur. On remplit la tasse d'eau bouillante, et immédiatement après on la recouvre d'une espèce de couvercle qui la ferme hermétiquement; chacun laisse les feuilles infuser tout le temps nécessaire pour donner au breuvage la force qu'il désire. Généralement, les Chinois prennent le thé brûlant, et toujours, ainsi que je l'ai déjà dit, sans lait et sans sucre; ils le boivent à petites gorgées, en soulevant doucement le couvercle de la tasse et le rabaissant rapidement, afin que le parfum ne s'en évapore pas.

Dans le commerce de thé, l'*essayage* est une affaire d'une grande importance; lorsque la compagnie anglaise des Indes orientales avait le privilége exclusif de ce commerce, elle avait des essayeurs qu'elle payait jusqu'à 75,000 francs par an. Nous vîmes chez M. Dent, négociant anglais, aujourd'hui notre agent consulaire à Canton, la manière dont on procède à l'essayage des thés. La vue est d'abord consultée, puis l'odorat; mais comme ces épreuves superficielles laisseraient des doutes, on a adopté un moyen qui donne des résultats plus positifs. On place dans une petite théière une certaine quantité de thé, pesée avec des balances d'une exactitude rigoureuse, on jette dessus de l'eau bouillante, et au même instant on retourne un sablier marquant une minute, à l'expiration de laquelle on verse le thé dans une tasse. Au goût et à la force du breuvage, après une infusion aussi exactement calculée, on reconnaît la véritable qualité de la plante.

M. Dent me pressa ensuite d'aller visiter avec lui quelques manufactures de soieries. Ici, point de métier à la Jacquard, point de mécaniques perfectionnées; les Chinois tissent la soie comme l'ont tissée leurs pères, et vous leur proposeriez les innovations les plus utiles, qu'ils croiraient commettre un grand crime en changeant la moindre chose à des procédés venus d'aussi loin que leurs traditions. Le mécanisme qu'ils emploient pour tisser les étoffes brochées me parut assez extraordinaire, et surtout d'une application si difficile, que dans nos manufactures on a dû le simplifier depuis longtemps. Un homme, placé au milieu du métier, et assis à environ cinq pieds au-dessus de la chaîne tendue, fait agir une multitude de cordes qui passent à travers cette chaîne, relevant ou abaissant, chaque fois que le tisserand fait courir sa navette, les fils que la trame doit couvrir ou laisser à découvert. Cinq ou six de ces métiers, qui sont très-grossièrement construits, fonctionnaient au rez-de-chaussée; l'étage supérieur était occupé par une grande quantité de soie grége : c'était de la soie de Canton ou des provinces adjacentes. Cette soie est jaune ou d'un blanc sale, et sert à la fabrication de certaines étoffes qui ne demandent pas une matière très-fine, les crêpes de Chine, par exemple; elle est bien loin de pouvoir être comparée à celle que les marchands de Nankin apportent sur le marché de Canton. On ouvrit devant nous des balles de cette magnifique soie connue dans le commerce sous le nom de *soie de Nankin*, mais qui s'appelle en Chine *sat-lee*. Cette soie est d'une blancheur et d'un lustre admirables; elle est très-douce au toucher, moins douce cependant qu'on ne serait porté à le croire à la première vue, à cause de la grande quantité de gomme dont on la charge en la filant. La Chine n'en produit pas de plus belle; je dois dire, toutefois, que M. Hébert, élève de M. Beauvais, et que le ministre du commerce

avait envoyé à Canton pour y faire des recherches sur l'industrie sétifère des Chinois, ne la trouva pas très-supérieure à celle fabriquée dans la magnanerie-modèle. Le prix de cette soie est très-élevé. Lors des folles spéculations qui amenèrent la crise qu'eut à souffrir le monde commercial au commencement de 1837, cette soie se vendit jusqu'à 620 piastres, environ 3,500 fr. les 125 livres. Aujourd'hui elle se vend encore, malgré le discrédit de cet article en Europe, 2,250 francs. Le prix de la soie de Canton est d'un tiers environ inférieur à celui de la soie *sat-lee*.

Dans une salle voisine, on me fit remarquer un grand nombre de pièces d'étoffes dont quelques-unes étaient fort belles ; les soieries apportées de Nankin surtout sont d'une qualité supérieure. J'eus lieu de m'étonner de l'immense quantité de marchandises que je vis réunies dans ce magasin, et, ne pouvant croire qu'elles fussent le produit des cinq ou six métiers que j'avais vus dans la salle basse, je demandai au maître de la maison où étaient ses autres manufactures. Il me répondit qu'il ne possédait que celle que je venais de voir ; mais il m'expliqua comment il pouvait exécuter en très-peu de temps des commandes considérables. — Quand une commande est faite à l'un de nous, me dit-il, il calcule d'abord ce qu'il peut en faire dans le temps qu'on lui a fixé ; s'il voit que ses moyens sont insuffisants, il s'adresse à un ou plusieurs de ses confrères, leur donne une partie de l'échantillon qu'il a reçu, ou leur communique le dessin qui doit servir de modèle, et au temps voulu, chacun apporte son contingent dans les magasins du fabricant qui lui abandonne une part des bénéfices déterminée à l'avance.

Le talent des Chinois pour l'imitation se révèle surtout dans la facilité avec laquelle ils reproduisent en soie toutes les étoffes de coton ou autres dont on leur envoie des échantillons. Lorsqu'une dame de Macao voit une mousseline ou une printanière dont le goût et le dessin lui plaisent, elle en envoie un échantillon à Canton, et, au bout d'un mois, elle reçoit une imitation parfaite de cette étoffe en soie, et à un prix qui dépasse à peine celui d'une étoffe achetée au hasard dans les magasins. Demandez donc pareille chose à nos manufactures de Lyon ou de Nîmes : ils vous répondront à l'instant, et avec raison, qu'ils ne peuvent le faire sans de grandes dépenses. Les Chinois le font cependant, et avec des moyens qui ne peuvent se comparer à ceux qui sont à la disposition de nos fabricants.

Nous vîmes, dans un autre magasin, le chargement tout entier d'un brick américain ; les soieries qui le composaient avaient été fabriquées, en moins de deux mois, sur des échantillons apportés de Lima ; elles étaient destinées pour les marchés du Chili et du Pérou. On me montra, dans ce magasin, nos magnifiques châles, la gloire de nos fabriques de Lyon, imités avec une telle perfection, qu'un connaisseur aurait pu s'y méprendre ; puis des satins inférieurs encore peut-être aux nôtres, mais qui attestaient l'immense progrès que les Chinois ont fait depuis dix ans dans la fabrication de cette étoffe. J'avais déjà vu, quelques jours auparavant, des satins unis et brochés de Nankin, dont les satins français auraient eu de la peine à approcher, soit par la beauté des tissus, soit par l'éclat des couleurs. Tous ces articles sont fabriqués à des prix tellement bas, qu'il est impossible que nous puissions soutenir la concurrence

avec les Chinois. Le cœur me saigna quand je vis ce chargement que, dans quelques jours, un navire étranger allait déposer sur les côtes de la mer du Sud, et qui devait porter un nouveau coup à notre commerce avec ces contrées, le seul point peut-être, dans l'Amérique du Sud, où nous ayons réussi à former des relations avantageuses. Trois ou quatre navires font aujourd'hui ce commerce, auquel des Français eux-mêmes ont donné naissance, tant il est vrai que presque toujours, quand l'intérêt particulier parle, toute autre considération se tait. Si le talent de créer, et cela arrivera sans doute avant peu d'années, venait se joindre, chez les Chinois, à cette incroyable facilité de travail, l'Europe trouverait en Chine, sur bien des articles, une redoutable concurrence.

Je m'informai du prix payé aux ouvriers : les plus habiles, ceux qui dirigent le travail, reçoivent 55 francs par mois ; les ouvriers ordinaires sont payés de 25 à 35 francs. Ils se nourrissent eux-mêmes, et leur nourriture leur coûte environ 20 centimes par jour ; elle se compose de riz, d'un peu de poisson et de l'eau de la rivière. Chez nous, le moindre ouvrier en soierie coûte jusqu'à 100 francs par mois. Il lui faut, pour lui et sa famille, du pain, de la viande et du vin ; il a besoin de feu et de bons vêtements de laine pour l'hiver ; s'il est marié, son logement lui coûtera au moins 20 francs par mois. Il est donc difficile que le prix de son travail soit diminué, car à peine peut-il faire la moindre épargne. L'ouvrier chinois, au contraire, qui ne gagne que le tiers ou le quart du salaire de l'ouvrier français, peut mettre de côté la moitié de ce qu'il reçoit ; si cela était nécessaire, le prix du travail pourrait donc être encore abaissé en Chine. Comment, avec les éléments de supériorité que possèdent les Chinois, ne serions-nous pas écrasés à la longue par la concurrence qu'ils nous font dans la fabrication des soieries, surtout si on considère qu'ils ont les matières premières en plus grande quantité, de meilleure qualité et à bien meilleur marché que nous? Faut-il s'étonner que le gouvernement fasse tant d'efforts et de sacrifices pour perfectionner chez nous l'industrie sétifère, et appliquer à nos manufactures et à nos magnaneries les secrets de l'industrie chinoise?

La soie est d'un usage général en Chine, elle sert à vêtir presque toute la population ; il ne faut en excepter que la plus basse classe. Je m'amusai à faire le calcul de ce qui s'en consomme chaque année dans l'empire. Si on considère que la soie entre non-seulement dans les habillements des Chinois, mais encore dans la plus grande partie de leurs ameublements, on ne croira pas que j'exagère beaucoup en portant à une livre la quantité consommée annuellement par chaque individu. Or en estimant, d'après l'évaluation la plus infime, la population de la Chine à deux cent cinquante millions d'âmes, je trouvai qu'outre les exportations qui se font à l'étranger, la Chine emploie, chaque année, deux cent cinquante millions de livres de soie; ce qui, en la mettant au prix très-bas de 15 fr. 75 cent. la livre, donne la somme énorme de près de quatre milliards. Il en est de même du thé, et la quantité exportée, bien que s'élevant annuellement à la somme de 125 millions de francs, n'est qu'un point presque inaperçu dans l'immense consommation de l'empire céleste.

Dans l'après-midi du même jour, nous traversâmes la rivière, après l'avoir

descendue environ un demi-mille, et nous débarquâmes au village d'*Honan*. Autrefois, les Européens avaient la permission de se promener dans ce village et dans les campagnes qui l'entourent; mais les excès que quelques-uns d'entre eux commirent, obligèrent les Chinois à leur retirer cette faveur. Il leur est encore permis cependant de visiter le temple de *Mia-o*, dont on trouve l'avenue en débarquant. Ce temple était le but de notre promenade ; c'est, dit-on, un des plus vastes qu'il y ait en Chine, et sa fondation remonte à une antiquité reculée. Une immense cour bordée d'arbres aussi vieux que le monde forme l'entrée de ce temple. Un premier vestibule est gardé de chaque côté, comme celui du temple de la Vieillesse, par deux énormes colosses qui semblent se faire mutuellement la grimace. Nous traversâmes une seconde cour, et nous arrivâmes à un second vestibule, où quatre géants de dix-huit à vingt pieds de haut montent une garde éternelle. Chacune de ces étranges sentinelles amuse ses loisirs d'une manière différente : l'une à l'air féroce et aux sourcils épais, tire à moitié son sabre du fourreau; on dirait qu'elle exécute un des commandements de l'exercice portugais, le *cara feroz al enemigo*. L'autre joue d'une espèce de mandoline et semble s'accompagner de la voix; sa bouche est entr'ouverte, et laisse voir une formidable rangée de dents de six pouces de long. Le troisième monstre tient majestueusement un sceptre de la main droite, et, gardien d'un temple, on le prendrait lui-même pour un dieu; je cherche en vain dans ma mémoire ce que fait le voisin de ce grave personnage : je laisse le soin de ce curieux détail à un voyageur plus exact que moi.

Le temple de Mia-o se compose en partie de cinq chapelles principales, séparées les unes des autres par des cours plantées de très-beaux arbres. Les cellules et les dépendances du couvent garnissent les deux ailes, qui communiquent avec les chapelles principales par de petits ponts. Il y avait dans une de ces chapelles un superbe tombeau de marbre blanc; j'emploie le mot tombeau, parce que ce monument me rappela les plus belles tombes du Père-Lachaise; celles-ci même sont loin de pouvoir soutenir la comparaison avec le magnifique morceau d'architecture que j'avais sous les yeux. La base du monument, qui a un peu plus de quatre pieds de haut, forme un carré parfait, dont chacune des faces peut avoir dix pieds de large; elle est surmontée d'une espèce de colonne en fuseau ou limaçon, qui se termine en pointe. Chacune des façades est ornée de sculptures d'un travail remarquable. Quatre anges ou divinités sont agenouillés à chaque angle de ce mausolée, que la personne qui m'accompagnait me dit être d'une très-haute antiquité, et qui fut élevé, m'assura-t-elle, sur les cendres d'un des premiers fondateurs du temple.

Une scène à laquelle je ne m'attendais pas devait appeler tout mon intérêt dans la chapelle principale : les bonzes étaient à leur prière du soir; leur robe de soie grise était recouverte en partie d'une espèce d'étoffe de soie jaune, qui, laissant le bras droit libre, venait se rattacher sur le sein gauche au moyen d'un anneau d'écaille et de larges crochets d'argent ou de cuivre. La chapelle où se faisaient les prières avait environ quatre-vingts pieds de long sur cinquante de large. Au centre étaient trois colossales statues de Boudha; celle du milieu était vraiment monstrueuse; de nombreuses lampes melaient leur clarté aux derniers rayons du soleil couchant, et le bâton sacré fumait sur les autels.

De chaque côté étaient rangés cent cinquante ou deux cents bonzes. Leur prière ressemblait assez aux vêpres du rite catholique ; les bonzes de droite disaient un verset, auquel répondaient ceux de gauche. Leurs mains étaient étendues devant leur poitrine dans la position de la prière, un homme, frappant avec un bâton sur une espèce de tambour de bois peint, marquait la mesure, qu'accompagnait aussi un triangle. Une sonnette donnait le signal de se mettre à genoux, et le triangle celui de se relever. Un Européen qui serait entré là par hasard, sans savoir où il était, aurait vraiment pu se croire, les idoles à part, dans une église catholique. Chaque fois que les bonzes s'agenouillaient, ils ne se tournaient pas vers la divinité, mais vers le soleil couchant. Lorsque les derniers rayons de l'astre disparurent sous l'horizon, un des bonzes vint se placer gravement devant la porte principale, tournant le dos à Boudha, et se prosterna par trois fois, le front contre terre et la tête tournée vers l'occident. Quand il se releva pour la troisième fois, tous les bonzes accomplirent ensemble le même mouvement ; puis ils firent trois fois le tour du temple, marchant à la file, le premier de ceux de la gauche entrant dans la procession quand le dernier de la droite arrivait à lui. Leur démarche était grave et mesurée ; leurs mains restaient étendues, et ils prononçaient tous ensemble et sans interruption deux ou trois paroles que j'eus de la peine à saisir : *Bada an abida !* Lorsque la procession fut terminée, tous les bonzes sortirent du temple, à l'exception de deux ou trois, qui restèrent pour éteindre les lampes et fermer les portes. Nous pûmes alors jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la chapelle ; le long de chacun des murs latéraux étaient rangés huit statues également dorées et de grandeur naturelle : ce sont les disciples de Boudha ou les apôtres de sa religion. Chacun d'eux est représenté se livrant aux occupations qu'on suppose lui avoir été familières pendant sa vie. La religion de Boudha a aussi son saint Pierre, car nous remarquâmes un des apôtres raccommodant un filet. Il y a d'ailleurs plus d'un rapport entre la religion de Boudha et la religion catholique. Ces couvents dans lesquels se vouent à une vie de chasteté et de sobriété des confréries de bonzes, l'attitude de ces moines, leur coiffure, leur costume, leurs chants, les cérémonies de leur culte, leur manière de vivre, ne sont-ils pas autant de points de contact entre les deux religions ? Cette analogie apparente entre deux cultes, dont l'un est le plus puissant moyen de civilisation, et l'autre le type le plus caractéristique de la barbarie, ne saurait, du reste, surprendre ceux qui se rappellent que pendant plusieurs siècles les missionnaires jésuites ont prêché le christianisme en Chine. Il doit être naturellement resté, surtout chez les corporations religieuses de ce pays, des traditions ou des souvenirs des effets produits par la parole de ces hommes, dont le dévouement et la haute capacité ne peuvent être mis en doute. Quelques personnes attribuent ces points de contact entre les deux cultes à une analogie d'origine entre le boudhisme et la religion cophte. Je suis trop peu versé en ces matières pour ne pas laisser à d'autres le soin de faire des rapprochements qui ne sauraient manquer de donner des résultats curieux.

La religion de Boudha est généralement regardée en Chine comme une superstition. Les lois de l'empire proscrivent le boudhisme, mais cette proscription n'est pas toujours active ; le gouvernement ne l'exerce que quand il croit

avoir intérêt à le faire. De temps en temps, cependant, une persécution vient réveiller le zèle des disciples de Boudha. Bien que le polythéisme règne presque sans partage dans le céleste empire, bien que chaque maison, chaque art, chaque profession ait, pour ainsi dire, son dieu et son culte, le gouvernement ne reconnaît qu'une seule religion, dont les divinités sont le ciel, la terre et l'empereur. D'après cette doctrine religieuse, le ciel et la terre sont le père et la mère de l'univers; la terre produit toutes choses; le ciel dispense le bien et le mal, et dispose de tout; il est le suprême arbitre. L'empereur est le chef de la création; c'est lui qui sert d'intermédiaire entre la créature et le souverain maître; c'est lui qui intercède, qui juge et qui condamne. Les empereurs de la Chine, comme on le voit, se sont réservé un assez beau rôle, et on ne saurait s'étonner du respect ou plutôt de l'adoration que leurs sujets ont pour eux, puisqu'ils disposent de tout, non-seulement sur cette terre, mais encore dans l'autre vie. Ce respect va si loin, que c'est, dit-on, un crime puni de mort que d'oser souiller le nom de l'empereur en le prononçant.

Avant d'assister à la prière des bonzes, on nous avait conduits dans une cour où sont renfermés les plus immenses cochons et les plus gras que j'aje jamais vus. Ces animaux immondes sont sacrés pour les bonzes. Chacun de ces moines, en entrant dans la congrégation du temple, fait offrande au dieu d'un cochon, qui est nourri pendant toute sa vie avec le plus grand soin. On ne tue jamais ces animaux, et lorsqu'il vient à en mourir un, c'est un jour de deuil pour la communauté.

On nous fit voir aussi le jardin du temple; on y cultive une immense quantité de légumes de toute espèce, qui, comme je l'ai déjà dit, constituent l'unique nourriture des bonzes. Au fond de ce jardin sont leurs sépultures; elles couvrent toute la partie d'une colline exposée au soleil levant. Chacune de ces tombes se compose d'un cercle de maçonnerie avec une ouverture à l'est; le corps est enterré au fond de ce cercle, et quelquefois au milieu. Une inscription gravée sur la pierre apprend sous quel règne et dans quelle année le corps qu'elle renferme y a été placé, ainsi que les noms et la profession du mort. A Macao, toute la campagne qui entoure la ville est littéralement couverte de tombes de ce genre, parmi lesquelles on remarque quelques sépultures européennes, dont l'inscription indique qu'elles ont été élevées sur la dépouille des chefs de la factorerie hollandaise qui y était établie.

Disons maintenant un long adieu aux temples, aux chapelles, aux pagodes et aux bonzes; nous n'en reparlerons plus. Le temps que j'ai fixé pour mon voyage à Canton est presque écoulé; mes moments sont comptés, et le devoir me rappelle à Manille. Mes amis de Canton me disent que j'ai vu plus de choses pendant le court séjour que j'y ai fait, que quelques Européens qui y résident depuis quinze ans. Cependant, aujourd'hui qu'il faut partir, je me reproche les moments précieux que les exigences de la société, quelque peu exigeante qu'elle soit à Canton, m'ont fait perdre. Il me reste encore une journée, et je veux en profiter. — On m'a proposé d'aller dans une maison où on vend de l'opium, et on m'a assuré que je pourrais en fumer moi-même si je le voulais. Je me suis bien gardé de refuser une si séduisante invitation, et me voilà m'acheminant vers cette maison sur laquelle est suspendu le glaive de la

justice chinoise. Moi-même je vais commettre un délit que les lois punissent sévèrement; mais comment résister au désir d'être témoin des effets de cette passion dominante des Chinois, contre laquelle le gouvernement s'arme de toutes ses rigueurs, et qui les défie toutes?

La pièce d'entrée de la maison était un magasin ordinaire, où étaient étalées quelques marchandises de peu de valeur, afin de tromper la surveillence des agents de la police. Si celle-ci pourtant y avait bien regardé, elle aurait promptement reconnu que les boîtes couvertes de poussière qu'on voyait çà et là sur les étagères ne formaient pas le véritable commerce des habitants de la maison. Mon compagnon échangea quelques mots à voix basse avec un Chinois qu'il trouva dans la boutique, et, après ce préliminaire indispensable, on nous fit monter un escalier fermé par une porte que quelques paroles cabalistiques de notre guide firent ouvrir. Nous entrâmes dans une salle assez spacieuse, que terminait une alcôve fermée par des rideaux de soie. On tira les rideaux : une espèce de lit de camp sur lequel était étendu un matelas recouvert d'une riche étoffe remplissait toute l'alcôve; des coussins moelleux où on pouvait encore distinguer la pression d'une tête semblaient inviter au repos. C'était tout l'ameublement de cette salle. Après y avoir jeté un coup d'œil, mon attention se porta vers les personnes que nous y trouvâmes; c'étaient deux ou trois Chinois assez richement vêtus. A leur teint rouge et bouffi, à leurs yeux gonflés, je reconnus bien vite qu'ils n'étaient pas, comme moi, novices dans l'art de fumer l'opium. On m'invita à m'étendre d'un côté du lit; un Chinois se plaça dans une position parallèle à la mienne; on mit entre nous deux un petit coffret de bois de *na*, puis on apporta des pipes de deux pieds de long, faites d'un bambou très-fin. Un des bouts de ces pipes se terminait par un bec d'ivoire; à six pouces de l'autre extrémité sortait un petit tube se renflant vers sa base. On plaça près de nous une bougie allumée, dont la flamme répandait une fumée odoriférante. Mon compagnon de débauche prit ensuite dans le coffret une petite boîte d'argent et une espèce de petit dé d'or. La boîte contenait de l'opium préparé; le Chinois en mit une certaine quantité dans le dé, et, m'offrant une pipe, il sembla m'engager à lui donner l'exemple. Je fus obligé de lui faire entendre par signes que j'étais un pauvre ignorant, et que je comptais sur lui pour m'éclairer. La grave et rouge figure du Chinois resta impassible; il prit un peu d'opium de la grosseur d'un pois, le pétrit quelque temps entre ses doigts, puis le posa sur l'orifice du petit tube. Il se coucha ensuite tout de son long, ramena vers lui la bougie, afin de jouir de toutes les douceurs de sa position et approcha l'opium de la flamme. La petite boule se dilata aussitôt, puis s'allongea, prit toute espèce de formes, enfin se concentra comme le voulait le fumeur; car en un instant il mit le bec d'ivoire de la pipe dans sa bouche, approcha de nouveau le tube de la flamme, huma et avala deux ou trois longues gorgées de fumée; ses yeux se fermèrent, et il resta quelques minutes plongé dans une douce extase. Mon tour était venu. Je pris des mains de mon compagnon la pipe toute préparée; je posai ma tête sur l'oreiller, j'enflammai mon opium, et en respirai la fumée comme je venais de le voir faire; mais mes yeux ne se fermèrent pas, je n'éprouvai pas d'extase, et je fus tout étonné de ne pas sentir la moindre émotion. Nous remplîmes et vidâmes tour à tour quatre ou cinq pipes,

et je laissai mon Chinois sur le lit de camp transporté au septième ciel et voyant sans doute passer devant ses yeux à demi ouverts les plus douces visions, car toute sa physionomie peignait le délire du bonheur. Quant à moi, je me levai, satisfait d'avoir fumé l'opium à la chinoise et avec un Chinois, mais presque fâché de me trouver aussi calme qu'auparavant et de n'en ressentir aucun effet. Peut-être l'opium n'agit-il vivement que sur ceux qui en font un usage journalier. Du reste, les Chinois ne fument pas toujours l'opium aussi sobrement que je viens de le dire : souvent une jeune femme aux doigts délicats, couchée auprès d'eux, leur prépare l'opium; c'est surtout alors, quand l'ivresse se répand sur leurs sens, au milieu de cette atmosphère embaumée, qu'ils doivent croire à la réalisation de quelques-uns des rêves du paradis de Mahomet.

J'eus occasion, dans la même journée, de jouir d'un honneur auquel les Européens sont loin d'être accoutumés ; je veux parler d'une visite à une nouvelle mariée. C'était la femme d'un linguiste ou interprète, qui, ayant de très-grandes obligations à un négociant anglais, ne crut pas devoir lui refuser la faveur de le présenter à sa jeune femme. Ce négociant m'offrit de l'accompagner, ce que j'acceptai avec la joie la plus vive. Cependant cette visite m'intéressa beaucoup moins que je ne l'avais cru. Nous arrivâmes à la maison de l'interprète, qui nous laissa dans une salle et entra dans les appartements intérieurs. La conférence qu'il eut avec sa femme fut longue, et sans doute il eut plus d'un scrupule à vaincre avant de pouvoir triompher de sa résistance, car nous eûmes le temps d'examiner, jusqu'en ses moindres détails, tout l'ameublement. Enfin, après une heure d'attente, le mari vint nous avertir que sa femme allait venir. En effet, à peine avait-il fini de parler, qu'une porte s'ouvrit, et une jeune femme parut sur le seuil, appuyée sur deux suivantes. Elle fit quelques pas vers nous, répondit par une légère inclination de tête à notre salut; puis, après nous avoir regardés de côté et sans lever les yeux, elle tourna sur ses petits pieds et disparut. Tout ceci se passa en moins de temps que je n'en mets à l'écrire. On comprendra sans peine mon désappointement; je m'attendais à toute autre chose, et je comptais sur le plaisir d'examiner cette femme à loisir. J'espérais la voir assise au milieu de nous, pouvoir juger de ses manières et de son esprit; il fallut renoncer à cet examen : tout ce que je pus voir d'elle fut qu'elle était jeune et peut-être jolie, je dis peut-être jolie, car je retrouvai sur son visage ce masque de plâtre qui m'avait si désagréablement surpris chez les filles des fleurs. Sa coiffure était étincelante de plaques d'or; sa main me parut très-blanche et d'une beauté remarquables; ses doigts; dont les ongles étaient d'une longueur extraordinaire, étaient couverts de bijoux, parmi lesquels les bagues de pierres vertes dominaient. Une espèce de longue tunique violette, descendant plus bas que les genoux et richement brodée, dessinait des formes élégantes et venait s'attacher sur sa poitrine avec des boutons d'or; un large pantalon couvrait ses jambes, et de tout petits souliers rouges, tout brillants de paillettes, renfermaient ses pieds meurtris. Que dirais-je de sa démarche que je n'aie déjà dit? Je fus douloureusement ému en la voyant s'avancer vers nous en trébuchant; elle serait tombée vingt fois sans le secours de ses deux suivantes; je fus au moment de lui offrir l'appui de mon bras. Com-

bien cette horrible contrainte, que les femmes subissent ici dès leur enfance, ne doit-elle pas peser sur leur imagination et rétrécir le cercle de leurs idées! N'importe, elles sont ce que les Chinois veulent qu'elles soient, des esclaves soumises à tous leurs désirs. Le mari est toujours sûr de trouver sa femme chez lui, et quand, le soir, il revient, fatigué du travail de la journée, ou l'esprit préoccupé de soucis, il n'a à craindre ni les pressantes sollicitations de sa compagne pour aller à la promenade ou au bal, ni un visage boudeur, s'il repousse sa prière. Mais quelle consolation, quel charme peut-il trouver dans l'âme étouffée de cette pauvre femme? Dans ce triste ménage, pas d'épanchements, pas de douces confidences; à chaque pas qu'il fait dans la vie, son bonheur se brise contre la réalité. On dit que, malgré l'emprisonnement forcé des femmes, l'honneur des maris n'est pas toujours, en Chine, à l'abri de toute atteinte. Je ne serais pas éloigné de le croire : si la victime est renfermée, la séduction marche et peut entrer librement dans les maisons; si l'âme est mutilée, les sens ne le sont pas, et, en vérité, quand on est femme et Chinoise, il doit être difficile de résister au désir de la vengeance. Pour moi, je l'avoue, quelque immoral que soit un pareil vœu, je souhaite volontiers malheur à ces barbares maris.

A ce tableau d'un intérieur chinois succéda pour nous une scène plus triste encore; l'exécution d'un pauvre contrebandier, sur lesquels les agents de la police avaient surpris quelques boules d'opium, et qui allait payer de sa vie cette infraction aux lois de l'empire. C'est en vain cependant que le gouvernement s'arme de toutes ses rigueurs; l'opium est plus fort que lui; les magistrats, ceux mêmes qui prononcent la sentence de mort contre le malheureux qui s'est laissé surprendre, sont peut-être ivres d'opium sur leur tribunal; les mandarins chargés spécialement de surveiller la contrebande sont les premiers à enfreindre la loi; on fume l'opium jusque dans les murs du palais impérial. Peut-être cette passion effrénée ferait-elle moins de ravages, si le gouvernement permettait et régularisait le commerce de l'opium. C'est ce que les autorités anglaises demandent à grands cris; mais comment changer une loi de l'empire? il serait absurde d'y penser. En Chine, on ne dit pas : Périsse l'État plutôt qu'un principe, mais bien : Périsse le peuple plutôt qu'une loi, quelque mauvaise qu'elle soit d'ailleurs! — En cheminant vers le théâtre du supplice, situé à l'est de la ville, je ne pus m'empêcher de penser que, quelques heures auparavant, moi aussi, je fumais ce mortel poison, et un léger frémissement parcourut toutes mes veines. Une exécution en Chine n'est jamais chose rare, car les lois du céleste empire sont vraiment draconiennes, et si je pouvais mettre sous vos yeux le tableau de toutes les tortures qu'elles infligent, et dont la description que j'ai faite des peines de l'enfer donnerait à peine une idée, vous frémiriez d'horreur; mais c'est surtout à la fin de l'année que les exécutions et les châtiments de toute espèce se multiplient, car il faut que les prisons se vident et que les dossiers des juges s'épuisent avant que s'ouvre l'année nouvelle. Le peuple nous sembla familiarisé avec ce spectacle. Lorsque j'approchai du lieu fatal, je ne remarquai pas ce mouvement inusité, j'allais dire cet air de fête dont je m'indignais à Paris, lorsque le hasard me conduisait autrefois sur la place de Grève un jour d'exécution. La population chinoise restait calme

pendant que défilait devant elle la longue procession qui doit accompagner le criminel à ses derniers moments. Une exécution se fait toujours en Chine avec beaucoup de pompe. — Une compagnie d'hommes armés de piques ouvrit la marche; la forme de leurs chapeaux me rappela le fameux armet de Mambrin; leurs habits, tout bariolés de rouge, les faisaient ressembler passablement aux troupes de masques qu'on voit le matin du mercredi des cendres. Puis venaient des officiers à cheval, précédés d'hommes faisant sonner des chaînes et armés de fouets, comme pour rappeler au peuple qu'il était esclave; derrière eux marchaient d'autres hommes portant des chaises, afin qu'en descendant de cheval, ces illustres personnages ne fussent pas obligés de rester debout. Il était aisé de distinguer les officiers tartares des officiers chinois, à leur physionomie plus hautaine et plus martiale et à leurs longues moustaches. Un de ces officiers passa près de nous et nous remarqua au milieu de cette foule dont le cortége arrêtait le passage, et qui, pressée par derrière, avait peine à ne pas forcer la ligne de soldats qui formaient la haie de chaque côté de la rue; il nous jeta un regard où la curiosité et le mépris se mêlaient étrangement, et, quand il s'aperçut que nous soutenions ce regard sans baisser les yeux, nous pûmes voir un éclair de colère traverser son front. Ensuite passèrent une foule de mandarins portés dans leurs palanquins et distingués par la couleur du gland dont leur bonnet était surmonté. Chacun des mandarins était précédé et suivi d'hommes qui de temps en temps faisaient retentir l'air en frappant sur des gongs. Enfin venait le bourreau, tout habillé de rouge et portant à la main un large sabre dont le fourreau était couleur de sang. Le condamné marchait derrière le bourreau; aucun prêtre ne l'accompagnait; aucune consolation, ni humaine ni divine, ne venait adoucir ses derniers instants; il était seul, le monde l'avait déjà abandonné. Une autre troupe de soldats fermait la marche.— J'ai toujours eu horreur des exécutions, et si parfois je me suis trouvé accidentellement près du lieu où un homme allait payer ce terrible tribut à la justice humaine, je me suis toujours empressé de tourner mes pas d'un autre côté; mais cette fois j'étais poussé par un sentiment de curiosité plus fort que ma répugnance, et je me mêlai avec mes compagnons au petit nombre de personnes qui suivaient le cortége.

L'empressement de la population, si faible qu'il fût, nous fournit l'occasion de voir avec quelle active sévérité se fait la police chinoise. De nombreux agents, armés de fouets ou de longs bambous, châtiaient les téméraires qui tentaient de traverser la rue pendant le passage du cortége. Quand nous arrivâmes au lieu de l'exécution, qui n'est qu'une espèce de petite place ou plutôt d'élargissement de la rue, les juges étaient assis auprès d'une table et écrivaient; les deux troupes de soldats étaient rangées derrière le tribunal; le criminel était debout devant une espèce d'armoire sans portes et appuyée contre le mur; sur ces sanglantes étagères, on pouvait voir plusieurs têtes récemment coupées, et ce devait être un horrible spectacle pour le condamné, dont le bourreau ramassait au-dessus de la tête la longue tresse de cheveux qui distingue les Chinois des Tartares. Pendant ce temps, les juges avaient fini, sans doute, de dresser leur procès-verbal, car ils rassemblèrent les papiers qui couvraient la table. Au même instant, le bourreau fit agenouiller la victime, qui semblait

avoir perdu l'intelligence de sa situation, et tira son large sabre du fourreau. Quand il fut prêt, il se tourna vers le tribunal; le son d'un gong se fit entendre; un juge poussa du pied et renversa la table sur laquelle il venait d'écrire : c'était le signal de l'exécution; le sabre fatal brilla dans l'air, et la tête du condamné roula aux pieds du bourreau. J'étais vivement ému; nous retournâmes silencieux aux factoreries.

M. Dent avait eu la bonté de me faire inviter à un dîner chinois; j'avais reçu du haniste Sam-qua une lettre d'invitation sur papier rouge, et écrite, comme vous pouvez bien le penser, en caractères inintelligibles pour moi, mais dont on m'expliqua le sens. A six heures, nous nous rendîmes donc à la maison de Sam-qua, qui nous reçut avec la plus grande cordialité. Sam-qua était un homme de manières distinguées, d'une belle figure, mais malheureusement il ne savait pas un mot d'anglais. Pendant la demi-heure qui précéda le dîner, je m'amusai à examiner la distribution et l'ameublement des pièces dans lesquelles nous avions accès. Une large verandah ou galerie avait vue sur la rivière et dominait une grande quantité de masures bâties sur des vases môles que la marée baigne deux fois par jour. Une population misérable habite ces chétives demeures, dont la tristesse contrastait avec l'aspect joyeux de la rivière, sillonnée en tous sens par une foule d'embarcations, et sur laquelle retentissaient les bruyants hommages qui accueillent en Chine les derniers rayons du soleil couchant. Malheureusement, le voisinage des factoreries avait un peu altéré la physionomie chinoise de l'ameublement de la maison de Sam-qua. Le cabinet d'étude de ce haniste était à peu près décoré à l'européenne; il y avait une pendule sur une table, des étagères supportaient des livres; on aurait pu se croire dans le cabinet d'un homme d'affaire de Paris. Les autres pièces étaient plus intéressantes : la salle à manger était grande et bien aérée; le plafond était garni de lanternes de papier de riz gommé, d'un effet charmant; de larges buffets, quelques chaises, des vases précieux, des modèles de jonques, deux ou trois sofas complétaient le mobilier.

Cette salle était séparée d'une autre pièce par une cloison faite d'une étoffe très-fine et couverte de dessins coloriés; la transparence de cette étoffe me la fit prendre d'abord pour un assemblage de longs panneaux de verre recouvrant des tableaux : ce n'est qu'en la touchant que je reconnus mon erreur. Dans cette pièce, nous trouvâmes encore des sofas, une pendule, des tables de marbre et d'autres tables recouvertes de plaques de bronze ciselé, précieuses par leur antiquité; mais ce qui éveilla le plus mon attention, ce fut un superbe orgue d'Arouville : les lambris étaient surmontés d'un travail à jour de menuiserie d'un fini parfait, et dont les dessins étaient quelquefois très-bizarres. Au fond de la galerie était une statue du dieu du commerce, et, le croiriez-vous? à droite et à gauche de la statue, une gravure de *Napoléon au Simplon* et un portrait du duc de Reischtadt. Une carte de géographie chinoise, espèce de planisphère, attira aussi particulièrement mes regards. Cette carte me donna une idée de l'opinion que les Chinois se font des pays étrangers : elle avait environ vingt pieds carrés; la Chine en occupait au moins les dix-neuf vingtièmes; on y voyait le fleuve Jaune large comme la main, la fameuse muraille avec ses tours crénelées et ses portes innombrables; puis, dans un tout petit

coin. la Russie, qui aurait à peine formé une toute petite île sur le fleuve Jaune, l'Angleterre grande comme une noix, la France et la Hollande chacune comme une noisette, et enfin quelques petits points noirs, jetés çà et là et destinés à représenter les autres nations du globe. C'est vraiment humiliant. J'étais encore occupé de mon examen quand on vint m'avertir que le dîner était servi. La compagnie s'était augmentée de quatre riches marchands de Nankin, graves et sérieux comme des musulmans; les convives étaient au nombre de dix-huit. Trois tables contenant chacune six personnes avaient été disposées; en Chine, jamais plus de six personnes ne prennent place à la même table. Un drap écarlate très-richement brodé servait de nappe; la même étoffe recouvrait les fauteuils sur lesquels nous nous assîmes. Ces tables formaient un triangle dont la nôtre était la base; l'espace avait été ménagé de manière à ce que les domestiques pussent librement circuler entre elles. Nous nous plaçâmes deux par deux sur trois côtés de chacune des tables, celui par lequel elles étaient en regard restant libre. Je me trouvais assis entre Sam-qua et un gros marchand de Nankin, dont le nom, je crois, était Kou-niung.

Vous dire tout ce qui compose un dîner chinois, ce serait une entreprise presque aussi difficile que de le manger. M. Dent avait demandé à Sam-qua, comme une faveur, que le repas fût tout entier à la chinoise, sans aucun mélange de cuisine européenne, et le bon Sam-qua avait tenu parole. J'essayerai cependant de décrire quelques-uns des plats qui furent placés devant nous. Il faut dire, avant tout, que le dîner se composa au moins de cinquante services; chaque service, il est vrai, n'était que d'un seul plat. Notre couvert consistait en une très-petite assiette d'argent, une tasse du même métal servant de verre, deux petits bâtons d'ivoire et une espèce de cuiller de porcelaine ronde et très-épaisse. C'est avec ces instruments que nous allions procéder à l'attaque du plus monstrueux dîner auquel j'aie jamais assisté. On nous servit d'abord une espèce de soupe faite de nids d'hirondelles. Vous avez sans doute entendu parler de nids d'hirondelles, mais vous n'en avez probablement jamais mangé. Ce mets ne m'était pas inconnu; à Manille, j'en avais plus d'une fois mangé par curiosité, mais alors je me servais d'une cuiller. Ici, il fallait faire usage de nos deux petits bâtons; nos grosses cuillers ne pouvaient avoir prise sur cet épais liquide, qui ressemblait, et pour le goût et pour la forme, à du vermicelle. J'examinai un instant nos convives chinois, qui vidaient leur assiette avec une merveilleuse rapidité, tandis que nous avions toutes les peines du monde à ne pas laisser échapper nos bâtons. On les tient tous les deux dans la main droite, l'un entre le pouce et l'index, l'autre entre le gros doigt et l'annulaire, de manière à former un triangle dont le bout s'ouvre et doit saisir l'aliment qu'on veut porter à la bouche. La mine grave de nos Chinois commença à se dérider quand ils virent les efforts inutiles que nous faisions pour les imiter; car je crus un moment que la fable du renard et de la cigogne allait se réaliser pour nous. Cependant nos amis nous donnèrent tant de leçons, qu'à la fin nous parvînmes tous, sauf quelques maladroits, à nous acquitter assez passablement de notre tâche. Mes progrès même furent si rapides, qu'au bout d'une heure d'exercice je pouvais saisir entre mes deux bâtons le moindre petit grain de riz. Tous les convives trouvèrent les nids d'hirondelles délicieux; c'est

un mets très-recherché en Chine, et on nous le servit cinq ou six fois, à des intervalles raisonnables, sous différentes formes. Des œufs de pigeon, cuits tout entiers dans du jus d'agneau, suivirent les nids d'hirondelles, et chacun déclara que c'était la meilleure chose qu'il eût mangée jusque-là. Puis vinrent des côtelettes de chien; mais quoique à une table chinoise il soit impoli de ne pas accepter tout ce qu'on vous offre, et qu'il vaille mieux risquer une indigestion qu'un refus, je ne pus prendre sur moi de porter la dent sur les dépouilles de cet animal. On nous servit ensuite des ailerons de requin, dont le goût a beaucoup d'analogie avec celui du homard; la pêche des ailerons de requin se fait aux environs de petites îles désertes où de pauvres pêcheurs chinois passent les trois quarts de l'année, souffrant mille privations pour procurer ce régal à leurs riches compatriotes. Après les ailerons de requin, on apporta des *holothuries* ou vers de mer, qu'on avait fait cuire tout entiers pour ne pas les défigurer. Cette fois encore, ma répugnance fut la plus forte, et je ne pus regarder sans dégoût ces gros vers noirs, longs de six pouces, qui paraissaient contracter, comme pour se défendre, leurs anneaux armés chacun d'une corne aiguë. Tandis que mes deux voisins, les prenant délicatement par un bout avec leurs bâtons, les avalaient à la façon des boas, je recouvris celui qu'on m'avait offert de ma large cuiller, afin de ne plus l'avoir sous les yeux. Que vous dirai-je? on nous servit mille choses dont je ne pus retenir le nom, ni comprendre la composition : des nerfs de cerfs, des yeux de poisson, des légumes, des viandes de toute espèce, tout et cela tellement défiguré à la vue et au goût, que je vous aurais défié d'y rien reconnaître. Il se fit bientôt dans mon estomac un chaos vraiment alarmant, sur lequel les tasses de *sam-chou* chaud, dont on me forçait à m'abreuver à chaque instant, ne parvenaient qu'avec peine à me rassurer.

Pendant le dîner, je ne me bornai pas à manger, quoique ce fût déjà une tâche assez difficile, je fis encore, par tous les moyens possibles, la conversation avec mon voisin Kou-niung, dont la gaieté, très-grave d'abord, devenait graduellement plus vive. Kou-niung était admirablement défendu contre le froid; un bon vêtement de soie bleue bien ouatée, de longues bottes de satin noir, et Dieu sait combien d'autres excellentes précautions, donnaient à toute sa personne un air de *comfort* auquel ajoutait encore une pelisse de magnifiques fourrures. Il semblait parfaitement à son aise, tandis que moi, avec mon pauvre petit habit noir, je grelottais de froid. Le thermomètre marquait six degrés; ce n'était pas sans doute un froid bien excessif, mais il suffisait pour glacer mon sang accoutumé aux chaleurs du climat de Manille. L'usage des cheminées est inconnu à Canton parmi les Chinois; ce n'est que depuis quelques années que les étrangers les ont introduites dans les factoreries. Un simple réchaud avait été allumé dans la salle; mais la fumée devint bientôt plus insupportable encore que le froid, et nous fûmes obligés de le faire éteindre. Peu à peu le *sam-chou* opéra son effet sur Kou-niung, et il en vint bientôt à se débarrasser de sa pelisse, que je m'empressai de mettre sur mes épaules. Cette action provoqua un rire de gaieté inextinguible parmi nos convives chinois. Kou-niung compléta mon costume en me mettant sur la tête sa toque, qu'il remplaça par mon chapeau. Je vous assure que sa grosse face réjouie et pleine

de franche gaieté nous amusa infiniment. Nous ne nous en tînmes pas à un échange de vêtements; Kou-niung voulut absolument que nous changeassions aussi de nom, et jusqu'à la fin du dîner il ne répondit que quand on lui adressait la parole sous le mien.

Cependant nous étions gorgés de tous ces mets, que notre curiosité bien plus que notre appétit nous avait fait accueillir; nous suppliâmes Sam-qua de faire apporter le riz, qui est comme le plat d'adieu d'un dîner chinois. Nous mîmes à nos boutonnières les fleurs qui décoraient les tables, et nous passâmes dans la galerie, où nous trouvâmes un nouveau service, composé de tous les gâteaux connus en Chine; des vins d'Espagne, de Portugal et de Bordeaux remplaçaient le *sam-chou;* les cigares s'allumèrent, et la gaieté de nos Chinois devint si communicative, que nous y prîmes part de tout notre cœur; les chansons anglaises, chinoises et françaises, se succédèrent sans interruption pendant trois ou quatre heures, et je ne sais en vérité qui, dans ce singulier concert, écorcha le mieux les oreilles de ses voisins. Je remarquai que nos Chinois étaient loin d'être accoutumés aux vins généreux de l'Europe ; ils en prirent par complaisance quelques verres qu'ils semblèrent avaler comme si c'eût été du poison, et qui produisirent sur eux en très-peu de temps un effet merveilleux. Il était près d'une heure du matin quand nous nous retirâmes, fatigués sans doute de nos excès de la soirée, mais enchantés de notre hôte et de ses amis, qui nous avaient fêtés avec tant de cordialité et de bon goût, même lorsque le sam-chou et le vin de Xérès eurent mis leur caractère entièrement à nu.

Le bateau qui devait me reconduire à Macao m'attendait. La marée commençait à descendre; aussitôt que je fus arrivé à bord, on leva l'ancre. J'étais venu par la rivière ou canal extérieur, je voulus retourner à Macao par la voie intérieure. Pour cela, j'avais demandé, quatre ou cinq jours à l'avance, un *chop* ou permission, qui, en y comprenant les frais du bateau, me coûta environ 250 francs. De cette somme, le maître du bateau ne reçoit qu'environ un tiers; le reste va dans les coffres et du mandarin qui accorde le *chop*, et de ceux qui sont stationnés tout le long de la rivière pour faire la visite à bord. Il en est de même de tout ce que les Chinois font pour les étrangers qu'ils ne peuvent servir, en quoi que ce soit, sans avoir obtenu l'indispensable *chop* qu'il faut toujour payer très-cher. Par exemple, un peintre chinois entreprend-il de peindre un navire, la permission qu'il obtiendra lui coûtera 150 fr. qui, bien entendu, sont ajoutés par lui au marché qu'il fait avec le capitaine européen.

Mon *bateau-chop*, car c'est ainsi qu'on appelle ces sortes d'embarcations, était une assez joli cutter d'environ vingt-cinq tonneaux, avec deux grandes voiles latines, faites de nattes, et qui me firent presque trembler quand on les hissa au haut des mâts; mais ces bateaux sont très-sûrs, et les Chinois qui les montent les conduisent avec beaucoup d'adresse. A Canton, ainsi que je l'ai déjà dit, chaque bateau a une forme particulière, suivant l'usage auquel il est destiné : ainsi les bateaux qui portent le thé ont une forme différente de celle des bateaux qu'on charge de sel. C'est une précaution prise par la douane, afin

que les mandarins préposés à la police de la rivière puissent reconnaître à la première vue la nature de la cargaison. Cette différence consiste ou dans la forme de l'embarcation, ou dans celle des voiles, ou en tout autre signe distinctif.

Notre navigation par l'intérieur n'offrit rien de bien intéressant. Nous voguions sur un bras de la rivière aussi large que la rivière elle-même ; nous trouvâmes partout, comme en venant, des terrains plats et des champs de riz, une immense quantité d'embarcations de toute espèce, et de temps en temps un village peu considérable. Nous nous arrêtâmes, pendant quelques heures, à un gros bourg dont je ne me rappelle plus le nom, et qui est à douze lieues environ de Macao ; ce bourg s'étend près d'une lieue de chaque côté de la rivière. Nous pûmes voir, sur l'une et l'autre rive, quelques belles maisons de campagne ; mais les habitants de ce village ne me semblèrent pas très-hospitaliers. A peine quelques enfants se furent-ils aperçus que le *chop-boat* portait des Européens, qu'ils accoururent sur le rivage, en poussant des cris étourdissants de *fau-kouaio*. En un instant, le même cri fut répété par mille bouches, et nous suivit sans interruption, jusqu'à ce que la nuit vînt nous dérober à ces acclamations de nouvelle espèce. Il n'eût pas été prudent, je crois, de descendre à terre ; lors même que nous l'aurions voulu, nos bateliers ne nous l'auraient pas permis. Les femmes qui montaient les bateaux de passage entourèrent bientôt aussi notre *chop*, et nous firent entendre leur éternel *com-cha* (don) ; mais au moins l'insulte était bien loin de leur physionomie et de leur bouche. Du reste, je n'ai jamais entendu le mot *fan-kouaio* sortir d'une bouche de femme.

Pendant tout le voyage, nos bateliers jouèrent constamment aux cartes ; vous dire quel jeu ils jouaient, cela me serait assez difficile, car moi qui connais à peine les jeux d'Europe, j'aurais été bien embarrassé de comprendre le mécanisme d'un jeu de cartes chinois. Le jeu est, à ce qu'il paraît, une des passions favorites des Chinois, et, comme partout, il se rencontre parmi eux des hommes qui savent joindre l'habileté à la chance, et faire, comme disent les Anglais, *surety doubly sure*. Quelqu'un me racontait un scène assez plaisante qui s'était passée sous ses yeux ; cette personne se trouvait par hasard témoin d'une partie de cartes entre deux banistes dont l'un avait la vue très-basse. Son adversaire, profitant de cette infirmité, se levait doucement sur la pointe des pieds, et pendant que le myope, la figure collée sur ses cartes, cherchait à les distinguer et à les arranger, ils les regardait tout à son aise ; l'autre cependant, tout occupé qu'il parût être, ne perdait pas son temps, et, tandis que le tricheur faisait son inspection, il avançait doucement la main et lui volait son argent sur la table. Cette petite scène ne ferait-elle pas un excellent sujet de caricature, surtout si le peintre faisait ressortir le costume sérieux et la figure grave et impassible des deux vieux marchands?

Nous arrivâmes à Macao après trente heures de voyage, et quelques jours après, un brick-américain me reconduisit à Manille.

Canton, qui est le seul port de la Chine ouvert au commerce étranger, a un mouvement commercial très-considérable. Le chiffre s'en est élevé, en 1857,

à deux cents millions d'importation et à deux cent vingt millions d'exportation. — La part du commerce anglais, est en Chine, comme presque partout, la meilleure; il a importé dans ce pays, pendant la même année, une valeur de 180,718,000 francs, et en a exporté environ 161,400,000 francs. Il est vrai que l'opium entre, dans le chiffre de ses importations, pour une valeur considérable, qui n'a pas été, en 1837, moindre de quatre-vingt-dix-neuf millions de francs.

C'est l'Inde anglaise qui fournit cette denrée, ainsi que les quarante-cinq millions de francs de coton brut que reçoit annuellement la Chine; le reste des importations anglaises se compose d'environ quinze millions de francs de draps et autres étoffes de laine, de huit millions d'étoffes de coton, et de vingt-cinq millions d'autres produits que fournissent les mines et les manufactures de l'Angleterre. Ne sont-ce pas là de beaux résultats? et ne devons-nous pas envier à nos voisins cet esprit commercial, cette active industrie qui leur ouvrent, sur tous les points du globe, des sources si fécondes de richesse et de prospérité?

En échange des marchandises qu'elle apporte à la Chine, l'Angleterre lui demande, chaque année, environ 90,000,000 fr. de thé, 45,000,000 fr. de soie grége, 5,000,000 fr. de sucre brut ou candi, et 25,000,000 d'or ou d'argent monnayés.

Si nous plaçons notre commerce en Chine en regard du commerce anglais, la comparaison est loin d'être à notre avantage. Aux cent quatre-vingt-six millions d'importation de l'Angleterre, nous ne pouvons opposer, en 1837, qu'une valeur de 650,000 fr. et à ses exportations une valeur de 1,400,000 fr.

J'ai presque honte d'écrire ces chiffres, et je ne puis m'empêcher de déplorer notre infériorité. Nous abandonnons, presque sans lutte, à nos rivaux, un marché sur lequel nous pourrions entrer, pour certains articles, en concurrence avec eux. Le mal est grand, il l'est d'autant plus que nos manufactures ne fournissent même pas cette humble valeur de 600,000 fr. à la consommation chinoise. La masse des articles importés en 1837 se composait de riz pris à Batavia et à Manille, de poivre de Sumatra, d'opium de Bengale ou de piastres espagnoles.

Y a-t-il donc des obstacles insurmontables qui nous rendent la concurrence impossible? Est-il absolument reconnu que toute voie à une réforme commerciale nous soit à jamais fermée? Non, certes. Ce n'est pas au moment même où notre industrie étonne le monde par ses progrès, où la science lui prête avec tant d'avantages son puissant appui, que j'oserais soutenir une pareille assertion. Les vérités de haute économie politique commencent à se faire jour chez nous; il s'opère, en France, depuis quelques années, un grand mouvement commercial et industriel, que le gouvernement seconde de tous ses efforts; notre industrie cherche à sortir des limites que les circonstances de notre vie politique lui ont tracées depuis un demi-siècle. Il ne lui faut dorénavant que de l'expérience et une bonne direction; il faut surtout, pour que nous puissions arriver à des résultats, que l'esprit d'association se développe chez nous, que nos villes manufacturières et leurs intermédiaires naturels, les ports de mer, se donnent la main et réunissent tous leurs efforts et toute leur puissance

pour soutenir la lutte. — La tâche n'est pas au-dessus de leurs forces.

Les marchés de Chine leur offrent des débouchés importants. Pourquoi notre commerce et notre industrie ne fournissent-ils pas leur part de ces 15 millions de francs d'étoffes de laine que les Anglais vendent tous les ans aux Chinois? Sommes-nous, sur cet article, inférieurs à nos voisins? Je ne le crois pas. Pourquoi nos étoffes de coton, notre horlogerie, n'iraient-elles pas rivaliser, en Chine, avec les articles similaires anglais?

Ce que je dis de la Chine, je le dirais de toute l'Indo-Chine, si le cadre que je me suis tracé me permettait de m'étendre sur ces importantes questions. Je me contenterai de dire que toute cette partie de l'Inde nous offre d'immenses débouchés où nous pouvons écouler l'excédant des produits de notre mouvement industriel, où notre navigation peut trouver les éléments d'un commerce considérable. Mais pour parvenir à ce but si important, il faut que nous abandonnions jusqu'à un certain point ce système de restriction et d'exclusion auquel nous avaient condamnés certaines nécessités politiques. Les temps et les exigences ne sont plus les mêmes. Pourquoi resterions-nous dans une voie fausse dont l'expérience nous démontre tous les jours les inconvéniens?

Il y a une vérité qui, Dieu merci, est aujourd'hui bien connue de nos hommes d'État, c'est qu'il n'y a pas de commerce possible sans échanges. C'est le défaut de cet élément indispensable qui est la cause principale de notre infériorité commerciale dans les contrées éloignées. Comment nos navires peuvent-ils aller porter les produits de notre industrie dans l'Indo-Chine, s'il leur est de toute impossibilité d'y trouver des frets de retour? Un voyage commercial se compose de l'aller et du retour; chacune de ces deux périodes doit donner ses bénéfices. Or, si le retour, au lieu d'être profitable à une opération, augmente ses charges de 40 à 50 pour cent, comment pourra-t-elle soutenir la concurrence avec une opération anglaise, par exemple, qui, après avoir réalisé ses profits sur les marchandises apportées d'Europe, trouve un fret avantageux et des bénéfices certains dans le chargement rapporté en Angleterre? La lutte devient dès lors impossible pour nos navires.

Nous devons donc recourir à toutes les voies pour donner à notre navigation les moyens de former des chargements de retour à l'étranger; car ce n'est qu'ainsi que nos relations peuvent s'accroître. Il faudrait, pour que notre commerce se développât avec le système actuel, que nous fussions la seule nation commerciale du monde, et que nous ne trouvassions pas, comme cela nous arrive, sur tous les marchés une rivalité forte et intelligente.

Pourquoi n'avons-nous qu'un ou deux navires qui visitent annuellement la Chine! C'est que nous ne pouvons prendre en Chine qu'un ou deux chargements de thé. Il en est de même partout. Nous aurions, tous les ans, cent bâtiments dans l'Indo-Chine, si nos dispositions douanières nous permettaient de former le chargement de retour avec les denrées que produit cette contrée.

C'est là une question d'une importance incalculable, car elle n'intéresse pas seulement notre navigation, elle intéresse également notre industrie; on ne peut pas séparer l'une de l'autre. L'une ne peut pas souffrir ou prospérer sans que l'autre n'éprouve au même degré les mêmes effets. La navigation n'est que

le canal de l'industrie : ainsi, chaque navire auquel vous donnerez la facilité d'aller chercher des produits à l'étranger, sera un nouveau débouché que vous créerez à l'industrie de notre pays.

Malheureusement, nous avons beaucoup à faire pour arriver à ce but, que nous atteindrons cependant tôt ou tard. Nous avons bien des réformes à opérer, bien des intérêts individuels ou locaux à froisser, bien des préjugés à vaincre; mais ce but est trop beau pour que nous nous laissions décourager. Tous les jours nous sentirons de plus en plus la nécessité de donner de l'extension à notre commerce, car chaque jour nous donnera une nouvelle preuve des immenses avantages dont il peut devenir la source.

Nous ne pouvons, toutefois, prétendre à arriver tout d'un coup et sans transition à ces améliorations ; nous avons des ménagements à prendre, nous avons à assurer peu à peu la sécurité des intérêts dont j'ai parlé tout à l'heure ; mais aussi nous devons suivre, sans déviation, la route que nous trace l'intérêt général. Notre industrie étouffe, pour ainsi dire, dans les étroites limites de notre consommation intérieure; nous devons ouvrir à ses produits le monde commercial, qui leur est aujourd'hui en partie fermé.

Nous sommes entrés, depuis 1815, dans une ère nouvelle ; le champ de bataille des nations n'a fait que changer ; aujourd'hui, elles rivalisent d'industrie; chacune d'elles prépare ses moyens de puissance pour l'avenir, et prend ses positions à l'avance. Nous ne resterons pas en arrière des autres, nous ne retomberons pas dans cette apathie commerciale, suite inévitable de nos longues guerres; nous saurons profiter et de notre expérience et de celle de nos rivaux.

Notre infériorité actuelle s'explique facilement : elle est la conséquence d'une crise telle qu'en éprouvent, à de longs intervalles, tous les États. Les éléments de création et d'industrie n'en existent pas moins chez nous ; nous n'avons besoin que de les ranimer et de leur donner une nouvelle vie. Un demi-siècle de guerres continuelles, pendant lesquelles nos ports ont été bloqués et notre industrie resserrée dans le cercle de nos besoins intérieurs, a dû nécessairement paralyser toutes nos relations et créer pour nous d'innombrables difficultés. Lorsque la paix est venue ouvrir nos ports, lorsque notre commerce a pu entrer en lice, nous avons trouvé, sur tous les marchés du monde, une concurrence redoutable. Nos rivaux s'étaient, pendant notre longue inaction, emparés de tous les débouchés, il les avaient pour ainsi dire conquis ; nous avions à lutter contre leur vieille expérience, contre les grands capitaux qu'un commerce non interrompu avait mis entre leurs mains, contre l'activité stimulée de leurs manufactures, contre les habitudes des populations, et enfin contre les tarifs qu'une influence rivale et victorieuse avait imposés à presque tout le monde commerçant. Il n'est donc pas étonnant que nous ayons presque toujours succombé, que nous n'ayons fait que glaner là où les autres ont recueilli une si riche moisson, que nous n'ayons pris que ce qu'on a bien voulu nous laisser. Parcourez le globe, et vous verrez qu'en tout pays tous les objets de consommation générale, ceux qui sont d'une nécessité première et incessante, sont presque exclusivement fournis par les Anglais ; que notre commerce à nous est réduit à n'apporter aux populations des pays éloignés que

les objets de luxe qui donnent quelquefois de grands bénéfices, mais dont la vente est toujours subordonnée à des chances de prospérité locale. Ainsi, une cargaison française se vendra avantageusement, s'il y a excédant de numéraire dans le pays sur lequel elle est dirigée ; l'opération sera malheureuse, si une guerre civile ou une mauvaise récolte ne permettent pas au pays d'acheter du superflu. Une cargaison d'articles anglais est, au contraire, toujours assurée d'une vente plus ou moins avantageuse, car elle se compose d'objets dont les populations éloignées ne peuvent se passer : il faut, avant tout, qu'elles s'habillent et qu'elles satisfassent aux besoins de leur agriculture et de leur industrie.

De cette infériorité relative de notre commerce naissent tous les reproches qu'on ne cesse de lui faire, peut-être injustement. Qu'on lui donne les moyens d'action que possède le commerce anglais, et on ne pourra plus bientôt l'accuser ni de petitesse de vues ni de mesquinerie d'exécution. Ouvrez-lui des voies larges, donnez-lui, au même point que chez nos voisins, les deux éléments indispensables du commerce d'importation, les articles d'encombrement pour l'aller et des chargements pour le retour, et vous verrez que ses allures deviendront immédiatement plus franches et surtout plus faciles. Jusque-là, ne nous étonnons pas s'il cherche quelquefois à suppléer, par des moyens souvent injustifiables, à sa faiblesse, et à éluder une lutte qu'il lui est de toute impossibilité de soutenir.

Je le répète, nous sommes en grande voie de progrès ; ne nous décourageons donc pas. C'est au commerce de seconder les efforts du gouvernement, de lui rendre plus faciles les sacrifices qu'il doit faire pour arriver à la réforme des abus ; qu'il prenne bien garde de manquer le but, en voulant y arriver trop vite. Ce n'est pas dans une société aussi vieille que la nôtre que les améliorations comme celles que réclame notre situation commerciale peuvent s'obtenir brusquement. Non, il faut, pour cela, autant de persévérance, de modération et de sagesse, que d'habileté et de courage.

Je reviens au commerce étranger en Chine. Le commerce anglais éprouve aujourd'hui dans ce pays une crise dont on peut difficilement calculer toutes les conséquences, lesquelles seront nécessairement très-graves. Les dernières mesures prises par le gouvernement chinois rendent impossible, pour quelque temps du moins, le commerce de l'opium. Or ce commerce avait une valeur annuelle de cent vingt millions de francs ; cette somme servait à payer, ou à peu près, les thés que les Anglais achetaient en Chine. C'était un commerce qui employait d'immenses capitaux et qui en mettait d'autres bien plus considérables encore en mouvement ; c'était une source d'énormes bénéfices, sur lesquels comptait la compagnie des Indes, et qui vont lui manquer au moment peut-être où elle en a le plus besoin. Si la vente de l'opium intéressait au plus haut point la compagnie des Indes, qui en avait le monopole, elle n'était pas d'une importance moindre pour le commerce anglais en général, qui servait d'intermédiaire à la compagnie. L'opium était vendu en première main par la compagnie des Indes ; le commerce libre devenait acquéreur et réalisait pour son compte de nouveaux bénéfices sur la vente en Chine.

Tout ce mouvement commercial se trouve paralysé, non pas graduellement,

comme cela arrive dans une crise produite par une baisse de prix, mais tout d'un coup, sans transition, au moment même où il venait d'acquérir son chiffre le plus élevé. Ce sera donc un coup terrible pour tout le commerce anglais dans l'Inde, car toutes les branches commerciales d'un pays sont, pour ainsi dire, solidaires l'une de l'autre ; on ne peut en détruire une sans nuire essentiellement au reste. Le contre-coup de cette crise se fera sentir, mais moins fortement que dans l'Inde, jusqu'en Angleterre.

L'Angleterre a-t-elle des voies de représailles ? — Aucune.

Une nation n'a que deux moyens de récrimination contre une autre nation, dans le cas où des droits trop élevés ou prohibitifs sont établis par celle-ci au détriment du commerce de la première. Ces moyens sont la guerre ou des mesures analogues contre les produits du pays dont on a à se plaindre.

Commençons par le dernier de ces moyens : l'Angleterre peut-elle réagir contre la Chine, en élevant les droits d'entrée sur les marchandise chinoises qui s'en importent ? Non, car cette importatipn est réclamée bien plus impérieusement par la consommation anglaise que par les intérêts du commerce chinois. Le thé est devenu pour l'Angleterre un article de première nécessité ; il alimente un commerce considérable, et fournit des sommes immenses au trésor par les droits qu'il paye ; le thé influera donc longtemps encore comme une puissante cause de modération sur les mesures que le gouvernement anglais serait tenté de prendre contre la Chine. La suppression totale du commerce du thé n'exercerait d'ailleurs pas la moindre influence sur la détermination du gouvernement chinois ; il sait qu'à défaut de navires anglais, assez de navires des autres nations viendraient acheter les thés chinois. Si on consulte enfin les antécédents de la politique du céleste empire, on sera facilement convaincu que, dût-il faire le sacrifice complet de tous les avantages produits par le commerce étranger, le gouvernement chinois n'hésiterait pas un seul instant à lui fermer ses ports, s'il croyait que ce commerce pût mettre en danger son indépendance, l'intégrité de son territoire, ou la conservation de sa religion et de ses coutumes.

Cette voie étant fermée à l'Angleterre, peut-elle avoir recours à la seule qui lui reste, la guerre ?

Cette question est peut-être plus grave que la première, et je n'hésite pas à dire qu'une guerre avec la Chine est une chose tout à fait impossible. Je ne m'étendrai pas très-longuement sur les causes qui rendent aujourd'hui une invasion du territoire chinois impraticable, même pour l'Angleterre, malgré sa grande puissance maritime. Les Anglais, mieux que toute autre nation, les connaissent. — D'abord, une semblable guerre aurait pour base un principe injuste. La Chine a toujours été considérée comme tout à fait en dehors du code des nations civilisées ; elle n'a et ne veut avoir avec elles aucunes relations, excepté celles qu'il lui convient de permettre. Ainsi elle a autorisé le commerce étranger à venir à Canton, mais elle lui a imposé ses conditions : c'est à lui de voir si elles lui conviennent. Si les nations que la Chine a admises à commercer avec elle veulent lui imposer leurs lois et leurs usages, elle a, je crois, le droit de s'y opposer, et à plus forte raison si ces nations prétendent assigner comme base principale à leur commerce une drogue qui est réellement funeste à la

population chinoise, un poison qui l'abrutit et la démoralise. Ainsi, toute agression de la part d'une puissance étrangère quelconque contre la Chine, en raison des mesures que prend ce pays pour arrêter le commerce d'opium, serait, à mon avis, souverainement inique.

Ce serait d'ailleurs plus qu'une injustice, ce serait une grande faute. Rien de plus aisé, sans doute, que de faire une descente sur un point quelconque du territoire chinois, et de s'y établir momentanément; il suffirait pour cela de quelques milliers d'hommes et de quelques vaisseaux. Mais cet établissement une fois formé, il faudrait le soutenir; là commenceraient des difficultés sans nombre, dont l'issue inévitable serait la honte de n'avoir pu réussir. Il faudrait d'abord conquérir une assez grande étendue de terrain pour avoir les mouvements libres et se procurer les vivres nécessaires. Mais le terrain suffirait-il? Ne faudrait-il pas des bras pour le cultiver? Il est bien certain d'avance que toute la population se retirerait et laisserait le pays entièrement désert. Il y a quelques années, le gouvernement chinois, pour se débarrasser de quelques pirates, fit brûler une étendue de cent lieues de côtes sur une profondeur de cinq lieues. Que ne ferait-il pas, s'il fallait résister à une agression étrangère? Il sacrifierait sans hésiter huit ou dix millions de la population de ses provinces littorales.

Supposons encore néanmoins que l'établissement sur le territoire chinois soit formé, et qu'on soit parvenu à s'y procurer facilement les vivres nécessaires. Le point qu'on occupera aura des frontières; ces frontières, il faudra les défendre contre des agressions incessantes; on se verra entraîné à les agrandir peu à peu, et déjà, après quelques années d'existence, sans offrir aucun avantage, l'établissement demanderait des armées et un budget. Puis, on aurait toujours devant soi un immense continent avec une population de deux à trois cent millions d'âmes, une population chez laquelle la haine et le mépris de l'étranger sont non-seulement inspirés par l'éducation, mais encore imposés par la religion. Toute cette population se lèverait comme un seul homme. On n'aurait pas affaire, comme dans l'Inde, à des tribus isolées et souvent hostiles les unes aux autres, mais bien à une nation compacte et unie. Quelque dépourvus d'énergie que l'on veuille bien représenter les Chinois, l'envahissement de leur territoire soulèverait nécessairement l'orgueil national de tout le pays. On sait la force que donnent à une nation les mots de patrie et de religion; le nombre, aidé par mille circonstances de localités, pourrait bien triompher à la longue de l'habileté et du courage.

La tâche serait donc difficile et le succès au moins douteux; mais, le succès fût-il certain, les avantages que l'on retirerait de la conquête de la Chine (chose tellement énorme, que je ne puis un seul instant la regarder comme possible) seraient-ils une compensation de ce qu'elle coûterait? L'Angleterre elle-même aurait-elle intérêt à cette entreprise? Faudrait-il tenter, en vue d'une éventualité effrayante, même en cas de succès, une épreuve dont le premier résultat serait de ruiner la compagnie des Indes; de porter un coup funeste à l'industrie anglaise, qui verrait refluer sur elle la masse des produits qu'elle exporte en Chine; de priver le trésor d'une rentrée annuelle de cent vingt millions, et de quintupler en Angleterre le prix du thé, c'est-à-dire le

prix d'une denrée qui non-seulement y est devenue un article de consommation générale, mais même une véritable nécessité? Enfin, cette immense puissance anglaise, à force de s'étendre, ne s'affaiblirait-elle pas, et, en devenant vulnérable par tant d'endroits, ne serait-elle pas exposée encore à plus de chances de dissolution?

Quant à nous, nous nous trouvons presque entièrement désintéressés dans la question. L'interruption du commerce étranger en Chine ne nous ferait aujourd'hui aucun tort; nous y trouverions même un avantage, car cette interruption éloignerait le moment où la Chine, entrant dans des voie de civilisation européenne, viendra, sur les marchés du globe, faire à notre industrie, avec laquelle elle a tant de points de contact, une concurrence redoutable, et apporter dans la lutte, avec ses matières premières et sa main-d'œuvre à si bas prix, la connaissance de nos goûts et l'expérience de nos usages. Fort heureusement, ce moment semble plus éloigné que jamais, et nous pouvons nous fier aux Chinois eux-mêmes pour nous garantir, pendant bien des siècles encore, des effets de leur rivalité industrielle et commerciale.

ADOLPHE BARROT.

# CHRISTEL.

Durant l'hiver de 1819, vers la fin de février, dans une petite ville du Perche, arrivèrent, pour s'y établir, une mère et sa fille; elles venaient tenir le bureau de poste aux lettres, que de graves plaintes portées contre le prédécesseur, avaient rendu vacant. Elles arrivèrent le soir, et, dès le lendemain, elles occupaient, dans la rue qui continue la place, la petite maison où, depuis bien des années, était situé le bureau. Le loyer de cette maison leur avait été cédé; la pièce du rez-de-chaussée sur la rue devint leur résidence habituelle.

Après quelques légers changements, qu'elles firent exécuter, la distribution du bureau se présentait ainsi : la pièce, avec deux fenêtres, n'avait point d'entrée par la rue; la porte extérieure était celle de l'ancienne allée, dont la cloison, du côté de la chambre, avait été à moitié abattue, et où l'on avait placé une grille de bois à travers laquelle se faisaient les échanges de lettres. Comme suite à la grille, vers le fond de l'allée, une porte grillée aussi, et non fermée, donnait entrée dans le bureau.

Les deux personnes qui venaient occuper cette humble et assujettissante position, et passer de longues journées sans murmure à ces fenêtres monotones et en vue de cette grille de bois, étaient bien loin de s'y trouver accoutumées par leur vie antérieure. La baronne M..., veuve d'un chef d'escadron mort en 1815 de chagrin et de fatigue après les désastres des cent jours, était Allemande de naissance. Rencontrée à Lintz, aimée et enlevée de son gré par M. M..., alors lieutenant sous Moreau, elle s'était brouillée pour la vie avec sa très-noble famille, et avait suivi partout son mari dans les diverses contrées. Sa fille, née en Suisse, dans le frais Appenzel, avait plus tard doré son enfance au soleil d'Espagne. Cette jeune personne, qui avait atteint dix-huit ans, faisait l'unique soin de sa mère. A la mort de M. M..., sans fortune, sans pension, la fière et noble veuve avait vécu, durant deux années, de quelques économies, de la vente de quelques bijoux, des restes enfin d'une situation qui avait pu sembler brillante. Elle préférait tout à la seule idée de renouer communication

avec sa famille d'Allemagne à dix quartiers, qui, même après le mariage de Marie-Louise, avait été pour elle sans pardon. La détresse menaçante, la vue surtout de sa fille, allaient la forcer peut-être à écrire. L'arrivée du général Dessolles au ministère fut un éclair d'espérance; son mari avait servi sous lui. Le général, en attendant mieux, fit aussitôt accorder ce bureau de poste, et c'est ainsi qu'elles arrivaient.

Il y avait deux mois environ que la mère et la fille remplissaient l'office qui devenait leur unique ressource dans le présent, et même leur dernière perspective d'avenir (on disait déjà que M. Dessolles se retirait); leur vie était établie telle, ce semble, qu'elle devait demeurer longtemps. Elles ne sortaient pas, elles n'avaient fait aucune connaissance dans la ville; une ancienne domestique amenée avec elles les servait. La mère malade, et à jamais brisée au dedans, ne bougeait guère du fauteuil placé près de la fenêtre du fond. Dès que la porte de la rue s'ouvrait et qu'un visage paraissait à la grille, la jeune fille était debout, élancée, polie, prévenante pour chacun (comme si elle n'avait été élevée qu'à cela), recevant de sa main blanche les gros sous des paysans qui affranchissaient pour leur *pays* ou *payse* en condition à Paris. Les jours de marché particulièrement, elle répondait à tous et les aidait quelquefois à écrire l'adresse de leurs lettres ou même la lettre tout entière. Elle fut bientôt connue et respectée de ces gens des environs, bien qu'ils fussent d'une fibre, en général, ingrate, d'une nature revêche et dure.

Un jour, une après-midi, pendant que sa mère, au sortir du dîner, sommeillait dans son fauteuil, comme il lui arrivait souvent (et c'étaient ses meilleures heures de repos), la jeune fille, Christel (1), rêveuse, attentive au rayon de premier printemps qui perçait jusqu'à elle ce jour-là et jouait dans la chambre, rangeait, d'une main distraite les lettres reçues, la plupart à distribuer, quelques-unes (pour les châteaux des environs) à garder poste restante. Parmi ces dernières, il lui arriva d'en remarquer jusqu'à trois à la même adresse, à celle du comte Hervé de T..., et toutes les trois de la même main, d'une main qui semblait élégante, et de femme, et comme mystérieuse. Parmi ces autres papiers grossiers, la netteté du pli les séparait et disait qu'un ongle délicat y avait passé. L'odeur fine qui s'en exhalait sentait encore le lieu embaumé d'où le triple billet coup sur coup était sorti. Ces traces légères remirent Christel aux regrets de la vie élevée et choisie pour laquelle elle était née. Fille simple, généreuse, capable de tous les devoirs et de tous les sacrifices, elle avait un fonds de distinction originelle, plus d'une goutte de sang des nobles aïeux de sa mère qui se mêlait, sans s'y perdre, à toutes les franchises d'une nature ingénue et aux justes notions d'une éducation saine. Sa soumission au sort dissimulait seulement l'intime fierté, comme sa simplicité courante permettait toutes les grâces, comme sa douceur recélait des flammes. Christel souffrait; ce jour-là elle souffrait plus. Elle se cachait soigneusement de sa mère, et de peur de se trahir, elle tâchait de ne se l'avouer à elle-même que durant l'heure de ce sommeil de chaque après-dînée, qui la laissait comme seule à sa tristesse. Christel

(1) *Christel*, dans les ballades du Nord, quelque chose de plus doux que *Christine*.

n'avait aimé encore ni pensé à aimer que sa mère ; elle ne l'avait jamais quittée que pendant une année pour aller à Écouen, et c'avait été la derrière année de cette maison. Les douleurs de sa patrie française tenaient une grande place dans la jeune âme, et couvraient pour elle le vague des autres sentiments. Pourtant les frais souvenirs d'enfance qu'elle évoquait à cette heure, les beaux lieux qu'elle avait traversés et qui s'étaient peints si brillants en elle, tel bosquet d'Alsace, tel balcon de Burgos, les mille échos d'une militaire fanfare dans le labyrinthe gazonné d'un jardin des camps, n'étaient là, sans qu'elle le sût, que comme un prélude sans cesse recommençant, comme un cadre en tous sens remué pour celui qu'elle ignorait et qui ne venait pas. Christel prit les trois petites lettres et les mit à part sur un coin du bureau, comme pour ne pas les mêler aux autres : Quel bonjour empressé, se disait-elle, quel appel impatient et redoublé, quel gracieux chant d'avril devait-il en sortir pour celui qui les lirait! Elle achevait à peine de les poser qu'un jeune homme entra, et, se découvrant respectueusement derrière la grille, demanda si l'on n'avait pas de lettre à l'adresse qu'il nomma. Christel, au moment où la porte de la rue s'était ouverte, avait brusquement quitté sa place et était déjà debout, à demi élancée, comme elle faisait pour tous (craignant toujours, la noble enfant, de ne pas assez faire). A la question de l'adresse, elle répondit *oui* vivement, sans avoir besoin de regarder au bureau, et avant d'y songer ; puis, s'apercevant peut-être de sa promptitude, elle remit les trois lettres en rougissant.

Le comte Hervé était trop occupé de ce qu'il recevait pour s'apercevoir d'autre chose ; il sortit en saluant, et, lorsqu'il passa devant les fenêtres, Christel vit qu'il avait déjà brisé l'un des cachets, et qu'il commençait à lire avidement ce qui semblait si pressé de l'atteindre.

D'autres lettres vinrent les jours suivants ; il revint lui-même, poli, silencieux, tout entier à ce qu'il recevait. Un singulier intérêt s'y mêlait pour Christel : évidemment ce jeune homme aimait, il était aimé. Le comte Hervé n'avait pas vingt-cinq ans ; il était beau, bien fait ; il avait servi quelque temps dans les gardes d'honneur, puis dans les mousquetaires, je crois, en 1814. Depuis plusieurs mois, il avait quitté le service, Paris et le monde, pour vivre dans la terre de son père, à une lieue de là. C'était une des plus anciennes et des grandes familles du pays. Christel n'apprit ces détails que successivement, et sans rien faire pour s'en enquérir ; mais, quoique elle et sa mère ne reçussent habituellement aucune personne du lieu, les simples propos des voisines, la plupart du temps en émoi, si l'on voyait le jeune homme arriver au galop du bout de la place, puis mettre son cheval au pas en approchant, auraient suffi pour instruire. Cet *intérêt* de Christel pour une situation qu'elle devina du premier coup, fut-il, un seul instant, purement curieux, attentif sans retour, et, si l'on peut dire, *désintéressé ?* Un certain trouble et la souffrance ne s'y joignirent-ils pas aussitôt? Elle-même l'a-t-elle jamais su ? Ce qui est certain, c'est qu'un jour en agitant dans ses mains quelqu'une de ces lettres mignonnes, odorantes, et transparentes presque sous la finesse du pli, elle se sentit saigner comme d'une soudaine blessure ; elle se trouva empoisonnée comme dans le parfum. En les remettant ce jour-là, une rougeur plus brûlante lui monta au front, elle pâlit aussitôt ; elle aimait.

Amour, Amour, qui pourra sonder un seul de tes mystères? Depuis la naissance du monde et son éclosion sous ton aile, tu les suscites toujours inépuisés dans les cœurs et tu les varies. Chaque génération de jeunesse recommence comme dans Éden, et t'invente avec le charme et la puissance des premiers dons. Tout se perpétue, tout se ranime chaque printemps, et rien ne se ressemble, et chaque coup de tes miracles est toujours nouveau. Le plus incompréhensible et le plus magique des amours est encore celui que l'on voit et, s'il est possible, celui que l'on sent. Ne dites pas qu'il ne naît qu'une seule fois pour un même objet dans un même cœur; car j'en sais qui se renflamment comme de leur cendre et qui ont eu deux saisons. Ne dites pas qu'il naît ou ne naît pas tout d'abord décidément d'un seul regard, et que l'amitié une fois liée s'y oppose; car un poëte qui savait aussi la tendresse, a dit :

> Ah! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
> Aussitôt qu'on le voit, prend droit de nous charmer,
> Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
> Où le Ciel, en naissant, a destiné les âmes (1)!

Dante, Pétrarque, ces mélodieux amants, ont pu noter l'an, et le mois, et l'heure, où le dieu leur vint; ils ont eu l'étincelle rapide, sacrée, le coup de tonnerre lumineux. Un autre aussi sincère, après deux années de lenteur, a pu dire :

> Tout me vint de l'aveugle habitude et du temps.
> Au lieu d'un dard au cœur comme les combattans,
> J'eus le venin caché que le miel insinue,
> Les tortueux délais d'une plaie inconnue,
> La langueur irritante où se bercent les sens;
> Tourments moins glorieux, moins beaux, moins innocents,
> Mais plus réels au fond pour la moelle qui crie,
> Qu'une resplendissante et prompte idolâtrie!

Chacun à son tour se croit le mieux aimant et le plus frappé. La jeunesse va penser que ces chers orages ne sont complets que pour elle; attendez! l'âge mûr en son retard, s'il les rencontre, les accusera plus violents et plus amassés. Ainsi chacun aime d'un amour souverain et parfait, s'il aime vraiment. Mais de tous ces amours, le plus parfait pourtant et le plus simple, à les bien comparer, sera toujonrs celui qui est né le plus *sans cause*.

Pourquoi Christel aima-t-elle le comte Hervé? Pourquoi du second jour l'admirait-elle si passionnément? Il vient, il entre et salue, et n'est que froidement poli; pas une parole inutile, pas un regard. Elle ne le connaît que de nom et par une simple information dérobée aux propos voisins. Elle l'admire par ce besoin d'admirer qui est dans l'amour. Qu'a-t-il donc fait pour cela? Comme si, pour être aimé, il était besoin de mériter. Il est beau, jeune, ému, fidèle évi-

(1) Molière, *Princesse d'Élide*, acte I, scène I.

demment, et peut-être malheureux : que faut-il de plus? Il a de la grâce à cheval quand il repasse devant les fenêtres et qu'elle le voit monter. Il lui semble qu'elle connaisse tout de lui : oh ! combien elle compterait fermement sur lui, si elle était celle qu'il aime !

Ces lettres perpétuelles faisaient comme un feu qui circulait par ses mains et qui rejaillissait dans son cœur. Le courrier de Paris arrivait vers deux heures et demie, à l'issue du dîner; bien peu après, dès que sa mère lassée commençait à sommeiller, Christel s'approchait sans bruit du bureau en faisait rapidement le départ; puis elle prenait la lettre pour Hervé, mise tout d'abord de côté, et la tenait longtemps dans sa main, et non pas sans trembler, comme si elle se fût permis quelque chose de défendu. Elle la tenait quelquefois jusqu'à ce que sa mère s'éveillât ou que lui-même il vînt, ce qu'il faisait d'ordinaire vers quatre heures. Elle avait fini par lire couramment la pensée du cachet qui se variait sans cesse avec caprice, facile blason de coquetterie encore plus que d'amour, et qui ne demande qu'à être compris. Le cachet du jour lui disait donc assez bien la nuance de sentiment qu'elle allait transmettre, et fixait en quelque sorte son tourment. Elle voulait quelquefois s'abuser encore : l'empreinte de cire rose ou bleue lui montrait-elle une *fleur*, une *pensée* haute et droite sur sa tige comme un lis (le lis était alors fort régnant) : C'est peut-être un lis et non une pensée, se disait-elle. Mais le lendemain le *lévrier* fidèle et couché ne lui laissait aucun doute et la poursuivait de tristes et amères langueurs. Le *lion* au repos la faisait rêver; à de certaines fois où il n'y avait autour du cachet que le nom même des jours de la semaine, elle respirait plus librement. Un jour, y considérant avec surprise une tête de mort et deux os en croix, elle se dit : Est-ce sérieux, n'est-ce qu'un jeu? s'affiche-t-elle donc ainsi la douleur?

Elle n'avait pas tardé non plus à distinguer, entre toutes, les lettres qu'il écrivait, tantôt mises dans la boîte par lui-même, qui revenait exprès pour cela, tantôt apportées par un domestique qu'elle eut vite reconnu. Son coup d'œil saisissait, sans qu'un seul mot fût dit. Ses lettres, à lui, étaient simples, sous enveloppe, sans cachet, adressées à Paris poste restante à un nom de femme qui ne devait pas être le véritable; il semblait qu'elles fussent au fond bien plus sérieuses. Avec quelle émotion elle les pressait, quand elle y imprimait le timbre voulu !

Quel était-il, cet amour qui occupait tant le comte Hervé, qui l'avait arraché aux plaisirs d'une vie brillante, et le reléguait depuis près de six mois aux champs dans une unique pensée? Peu nous importe ici; et le récit en serait trop semblable à celui de tant de liaisons incomplètes et avortées. Une femme du grand monde, à laquelle il avait rendu de longs soins, avait paru l'accueillir, lui promettre quelque retour; elle avait même semblé lui accorder, lui permettre sans déplaisir quelqu'un de ces gages qui ne se laissent pas effleurer impunément. Elle avait fait semblant de l'aimer un peu, ou elle l'avait cru. Des obstacles survenus dans leur situation l'avaient décidé, lui, à partir, à se confiner pour un temps dans cet exil fidèle. Elle lui témoigna d'abord qu'elle lui en savait gré, eut l'air de l'en aimer mieux, et se multiplia à le lui dire. Mais peu à peu, les obstacles ou les distractions aidant, elle se rabattit à l'*a-*

*mitié* (grand mot des femmes, soit pour introduire, soit pour congédier l'amour), et elle en vint le plus ingénument du monde à oublier de plus douces promesses si souvent écrites, et même faites à lui parlant, et non-seulement de la voix.

On n'en était pas là encore; pourtant il y avait quelquefois des ralentissements dans la correspondance. Hervé semblait s'y attendre en ne venant pas, ou par moments il venait en vain.

Quand la correspondance allait bien, quand les cachets de Paris marquaient une *pensée* (car décidément, si royalistes qu'on les voulût faire, cela ne pouvait ressembler à un lis), quand chaque courrier avait une réponse d'Hervé Christel le sentait avec une anxiété cruelle, et il lui semblait que le courrier qui emportait cette réponse lui arrachait, à elle, le plus tendre de son âme, le seul charmant espoir de sa jeunesse.

Mais si les lettres de Paris tardaient, s'il revenait plus d'une fois sans rien trouver, si, poli, discret, silencieux toujours, se bornant avec elle à l'indispensable question, il avait pourtant trahi son angoisse par une main trop vivement avancée, par quelque mouvement de lèvre impatient, elle le plaignait surtout, elle souffrait pour lui et pour elle-même à la fois; pâle et tremblante en sa présence sans qu'il s'en doutât, elle lui remettait la missive tant attendue, à lui pâle et tremblant aussi, mais de ce qu'il redoute d'un seul côté ou de ce qu'il espère. Elle voudrait la lettre heureuse pour lui, et elle la craint heureuse; elle est déchirée si elle l'a vu sourire aux premières lignes (car en ces cas d'attente il décachetait brusquement), et, s'il lui semble plus triste après avoir parcouru, elle demeure triste et déchirée encore.

Oh! si alors, un peu après, quelque pauvre jeune fille paysanne venait apporter, en la tournant dans ses mains, une lettre de sa façon pour un soldat du pays, et la remettait, pour l'affranchir, avec toute sorte d'embarras et rougissant jusqu'aux yeux, elle aussi, tout bas, rougissait en la prenant et se disait : *C'est comme moi!*

Vers ce temps, un jeune homme, fils d'un riche notaire de l'endroit, pour lequel M^me^ M... avait eu en arrivant quelque lettre, mais qu'elle n'avait pas cultivé, parut désirer d'être présenté chez elle et d'obtenir le droit de la visiter. L'intention était évidente. M^me^ M... en toucha un soir quelque chose à sa fille; dès les premiers mots, celle-ci coupa court et, se jetant dans les bras de sa mère, la supplia avec un baiser ardent de ne jamais lui en reparler ni de rien de pareil. La mère n'insista pas; mais, à la chaleur du refus et à mille autres signes que son œil silencieux depuis quelque temps saisissait, elle avait compris.

Pourtant, depuis des mois déjà que le comte Hervé venait plusieurs fois par semaine, il ne s'était rien passé au dehors entre Christel et lui, rien qui fût le moins du monde appréciable sinon à la sagacité d'un cœur tout à fait intéressé. Pour deviner qu'une passion était en jeu, il aurait fallu être un rival, ou il fallait être une mère; une mère prudente, inquiète et malade, qu'éclaire encore sur l'avenir secret de sa fille la crainte affreuse de la trop tôt quitter. Lui-même, Hervé, avait à peine distingué, dans cette chambre où il n'entrait jamais, la jeune fille, messagère passive de son amour. Elle en eut un

jour la preuve bien cruelle. C'était un dimanche; elle était sortie avec sa mère pour une promenade, ce qui leur arrivait si rarement. Toutes deux suivaient à pas lents la grande route, à cet endroit, fort agréable, d'où la vue s'étend sur des champs arrosés et coupés comme de plusieurs petites rivières, et par delà encore,

> *Sur* ce pays si vert, en tous sens déroulé,
> Où se perd en forêts l'horizon ondulé.

Il y avait assez de monde le long de la route; de loin on vit venir, à cheval, le comte Hervé; c'était l'heure ordinaire de sa visite, et une lettre au bureau l'attendait. Christel trembla; elle pria, à ce moment, sa mère de s'appuyer plus fort sur son bras, sans crainte de la lasser. Hervé passa bientôt sur la chaussée devant elles au petit trot; il les regarda d'une façon assez marquée; mais, ne les ayant jamais vues au dehors, ne s'étant jamais demandé apparemment ce que pouvait être Christel avec sa souple et fine taille en plein air, il ne les reconnut pas à temps et ne les salua pas. Dix minutes après, au retour, les rencontrant encore et ayant deviné sans doute (à ne voir que la domestique au bureau), que ce pouvaient être elles, il les salua. Juste image du degré d'attention de sa part et d'indifférence!

Que fait donc, à certains moments, le cœur, et quelles sont ses distractions étranges! Absorbé sur un point et comme aveugle, tout à côté il ne discerne rien. Mille fois, du moins, dans ces vieux romans tant goûtés, on voit le page, messager d'amour, dans sa grâce adolescente, faire oublier à la dame du château celui qui l'envoie. Les brillants ambassadeurs des rois, près des belles fiancées qu'ils vont quérir aux rivages lointains, ont souvent touché les prémices des cœurs. Ici, c'est près du jeune homme qu'une belle jeune fille est messagère; élégante, légère, demi-penchée, émue et alarmée, lisant, depuis des mois, la mort ou la vie dans son regard, et il ne l'a pas vue. Il est vrai qu'elle ne lui apparaît qu'en toilette simple, sans autre fleur qu'elle-même, derrière des barreaux non dorés, dans une chambre étroite que masque un bureau obscur : mais est-ce qu'elle ne l'éclaire pas?

Christel avait d'affreux moments, des moments durs, humiliés, amers; la langueur et la rêverie premières étaient bien loin; le souvenir de ce qu'elle était la reprenait et lui faisait monter le sang au front; elle se demandait, en se relevant, pour qui donc elle se dévorait ainsi. Elle faisait appel dans sa détresse, oh! non plus à ses goûts anciens, à ses gracieux amours de jeune fille, à ses lectures chéries (tout cela était trop insuffisant et dès longtemps flétri pour elle), mais à des sentiments plus mâles et plus profonds, comme à des ressources désespérées, — à son culte de la patrie par exemple. Elle se représentait son père, le drapeau sous lequel il avait combattu, le deuil de l'invasion; elle excitait, elle provoquait en elle l'orgueil blessé des vaincus; elle cherchait à impliquer, dans l'inimitié de ses représailles, le jeune noble royaliste, le mousquetaire de 1814, mais en vain; le ressort sous sa main ne

répondait pas ; l'amour, qui aime à brouiller les drapeaux, se riait de ces factices colères. L'empereur évoqué en personne sur son rocher n'y pouvait rien. — Elle voulait voir du mépris de la part d'Hervé, de la fierté insolente dans cette inattention soutenue, et tâchait de s'en irriter ; mais non, c'était moins et c'était pis, elle le sentait bien ; ce prétendu dédain s'enfonçait plus cruel, précisément en ce qu'il était plus involontaire ; c'était de l'oubli.

Comment donc oublier à son tour ? Comment se fuir elle-même, s'isoler contre l'incendie intérieur qui s'acharnait ? Elle jetait dans un coin ces lettres odieuses, et se jurait de ne les plus voir ni toucher. Si elle avait pu, du moins, sortir, se distraire par le monde, vivre de la vie de bal et s'étourdir comme la plus frivole dans le tourbillon insensé, ou mieux, s'échapper et courir par les bois, biche légère, et chercher, s'il en est, le dictame dans les autres secrets, au sein de la nature éternelle !

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

Mais non, encore non ; sa cage la tient ; il faut qu'elle y reste enfermée sous cette grille, près du poison lent qui passe par ses mains et qui la tue, elle-même devenue jusqu'au bout l'instrument docile et muet de son martyre. Des larmes d'impuissance, de jalousie, d'humiliation et de honte, brûlent ses joues, et, versées au dedans de son âme, y dévastent partout la vie, l'espérance, la fraîcheur des bosquets du souvenir. — S'il entre pourtant, s'il a paru au seuil, en ce moment même, avec sa simple question habituelle, tête découverte, et strictement poli, la voilà touchée ; tout cet assaut de fierté s'amollit en humble douleur, et le reste n'est plus.

Six longs mois s'étaient écoulés depuis la première visite ; on atteignait à la mi-octobre. Depuis quelque temps, les lettres venaient plus rares ; une fois, deux fois, il s'était présenté sans en trouver. Il avait peine à y croire. A la seconde fois, déjà sorti à demi, il revint sur ses pas, et insista pour qu'on voulût bien chercher encore. Elle le fit pour le satisfaire, sachant elle-même trop bien le résultat. Elle apporta le paquet entier des lettres restantes sur la petite tablette en dedans de la grille, et là, tous deux penchés, dans leur inquiétude si diverse, suivaient une à une les adresses ; leurs têtes s'effleuraient presque à travers les barreaux ; mais même ce jour-là, il n'eut pas l'idée de franchir la porte tout à côté pour chercher plus près d'elle, avec elle.

La pauvre mère sommeillait-elle alors ? Elle se taisait dans son fauteuil du fond, et palpitait, à en mourir, autant que sa chère enfant. Que faire ? Plus souffrante depuis quelques jours, elle était dans une presque impuissance de se lever. Un mouvement brusque eût éclairé sa fille, l'eût avertie qu'elle s'était trahie, eût, pour ainsi dire, donné de l'air à cet incendie secret qui autrement, toute issue fermée, avait chance de s'étouffer peut-être. La sage mère s'en flattait encore, et elle contint au dedans toute pensée.

Une troisième fois, il revint, et il n'y avait pas de lettres davantage. Il insista de nouveau, lui, si convenable toujours, comme un homme que l'inquiétude égare un peu, et qui ne prend pas garde de dissimuler. Elle, au milieu de la chambre, debout, plus pâle que lui, répondait par monosyllables sans

comprendre, lorsque tout à coup, ne pouvant soutenir une lutte si inégale, elle se sentit chanceler, fit un geste comme pour se prendre à la grille, et tomba évanouie. La mère, qui, dès le commencement, n'avait rien perdu de ce trouble, s'arrachant précipitamment de son siége, où la clouait jusque-là la douleur, et essayant de soulever la défaillante : « Oh ! monsieur ! s'écriait-elle elle-même égarée ; ma chère fille ! ma pauvre fille ! qu'en avez-vous fait ? Quoi ? monsieur.... vous ne devinez pas ? » Il s'était avancé pourtant, il avait franchi la grille, et était entré dans la petite chambre pour la première fois, — trop tard !

Bien souvent, entre les sentiments humains qui se pourraient compléter et satisfaire dans un mutuel bonheur, il y a pour obstacle... Quoi ? Ni muraille, ni cloison, ni grille de fer, mais une simple grille de bois comme ici, et entr'ouverte encore, et on regarde à travers, et on ne devine pas, et on meurt ou on laisse mourir !

Christel reprit ses sens avec lenteur; elle vit, en rouvrant les yeux, Hervé près d'elle, comme s'il eût attendu son retour à la vie, et elle répondit à ce premier regard par un indéfinissable sourire. Il revint tous les jours suivants; il ne demanda plus de lettres, et il n'en vint plus (du moins de cette main-là).

Un singulier et touchant concert tacite s'établit entre ces trois êtres. Nulle explication ne fut demandée ni donnée. La mère ne parla point en particulier à sa fille. Hervé, attentif et discret, vint, revint, et s'y trouva naturellement assis, chaque après-midi, pour de longues heures. Il apprécia, dès qu'il y eut tourné son regard, ces deux personnes si distinguées, si nobles vraiment. La faiblesse de Christel continuait ; la pâleur et le froid du marbre n'avaient pas quitté ses joues ; seulement elle souriait désormais, et ses yeux, d'un bleu plus céleste, semblaient remercier d'un bonheur. Son mal réel l'obligeant à garder le repos, on ne se tenait plus dans la pièce du devant ; une personne qu'Hervé avait indiquée, une ancienne femme de charge, capable et sûre, y passait le jour, à des conditions modiques, et, tout en suivant son travail d'aiguille, répondait aux venants. C'était dans une chambre du fond, proche de celle de Mme M..., qu'on vivait retiré. La fenêtre donnait sur un petit jardin, dont le mur, très-bas et assez éloigné, laissait voir au delà, bien loin, les prairies et les collines, mais toutes dépouillées ; c'était maintenant l'hiver. Que cette chambre d'une simple et virginale élégance, qu'ornait en un coin le portrait du père, et, au-dessous, la harpe (hélas ! trop muette) de Christel, eût été agréable et riante l'été, devant cette nature bocagère, près de ces hôtes chéris ! Hervé se le disait pour la première fois aux premières neiges.

La dure saison ne fut cependant pas dénuée, pour eux, d'intimes douceurs. Sans s'interroger, ils se racontaient insensiblement leur vie jusque-là, et elle se rejoignait par mille points. Oh ! souvent, combien d'îles charmantes et variées à ce confluent des souvenirs ! Hervé et Christel n'avaient pas besoin de confronter longuement leurs âmes, de s'en expliquer la source et le cours :

On s'est toujours connu, du moment que l'on aime,

a dit un poëte ; mais il est doux de se reconnaître, de faire pas à pas des découvertes dans une vie amie comme dans un pays sûr, de jouir jour par jour de ce nouveau, à peine imprévu, qui ressemble à des réminiscences légères d'une ancienne patrie et à ces songes d'or retrouvés du berceau. En peu de temps ils mirent ainsi bien du passé dans leur amour. La famille d'Hervé avait des alliances en Allemagne : lui-même en savait parfaitement la langue. Quelle joie pour Christel, quel attendrissement pour la mère de s'y rencontrer avec lui comme en un coin libre et vaste de la forêt des aïeux ! La petite bibliothèque de Christel possédait quelques livres favoris, venus de là-bas par sa mère ; il leur en lisait parfois, une ode de Klopstock, quelque poëme de Matthisson, une littérature allemande déjà un peu vieillie, mais élevée et cordiale toujours. Un livre alors tout nouveau, et qu'il leur avait apporté, enchanta fréquemment les heures ; c'était les *Méditations poétiques ;* plus d'une fois, en lisant ces élégies d'un deuil si mélodieux, il dut s'arrêter par le trop d'émotion et comme sous l'éclair soudain d'une allusion douloureuse. Cette harpe immobile dans un angle de la chambre attirait aussi son regard, et il eût désiré que Christel y touchât ; mais la faiblesse de la jeune fille ne le lui eût pas permis sans une extrême fatigue. On se disait que ce serait pour le printemps, et qu'elle le saluerait d'un chant plus joyeux après tant de silence. Ils eurent ainsi des soirs de bonheur, sans rien presser, sans trop prévoir.

Hervé, certes, aimait Christel : l'aimait-il de véritable amour, c'est-à-dire de ce qui n'est ni voulu ni motivé, de ce qui n'est ni la reconnaissance, ni la compassion, ni même l'appréciation profonde, raisonnée et sentie de tous les mérites et de toutes les grâces ? Car l'amour en soi n'est rien de tout cela, et, en de certains moments étranges, il s'en passerait. Je n'ose affirmer tout à fait pour Hervé : mais il l'aimait avec tendresse, il la chérissait plus qu'une sœur ; et il est certain que, dès le second jour de cette intimité, il agita de naturels, de délicats et loyaux projets. Mieux il connut M^me^ M... et ses origines, et moins il prévit d'obstacles insurmontables à ses désirs dans sa propre famille à lui. Bien des fois déjà les propositions d'avenir avaient erré sur ses lèvres, et la seule timidité, cette pudeur de toute affection sincère, avait fait ses paroles moins précises qu'il n'aurait voulu. Un soir qu'on avait plus longuement causé de guérison et d'espérance, qu'on avait projeté pour Christel des promenades à cheval au printemps, qu'on s'était promis de se diriger sur les domaines d'Hervé, vers un bois surtout de hêtres séculaires qu'avaient habité les fées de son enfance, et dont il aimait à vanter la royale beauté, il crut le moment propice, et, après quelques mots sur sa mère, à laquelle il avait parlé, disait-il, de cette visite désirée : « Il est temps, ajouta-t-il d'un ton marqué, qu'elle connaisse celle qui lui vient. » Christel tressaillit et l'arrêta ; ce fut un simple geste, un signe de tête accompagné d'un coup d'œil au ciel, le tout si résigné, si reconnaissant, si négatif à la fois, avec un sourire si pâli, et dans un sentiment si profond et si manifeste du néant de pareils projets à l'égard d'une malade comme elle, que la mère navrée ne put qu'échanger avec Hervé un lent regard noyé de larmes.

Le printemps revenait ; avril, dès le matin, perçait avec sa pointe égayée, et

les rayons autour des bourgeons, et les oiseaux à la vitre, se jouaient comme au jour où Christel, il y avait juste un an, avait remarqué les lettres fatales pour la première fois. L'horizon champêtre du petit salon s'arrangeait au loin déjà vert, et présageait peu à peu l'ombrage et les fleurs. Christel ne quittait plus cette chambre; on y avait placé à un bout son lit si modeste, qui, sans rideaux, sous un châle jeté, paraissait à peine. Elle se levait pourtant, et restait sur sa chaise toute l'après-midi et les soirs comme auparavant. Malgré sa faiblesse croissante, depuis quelques jours, elle semblait mieux; je ne sais quel mouvement de physionomie et de regard, plus de couleur à ses joues, avaient l'air de vouloir annoncer l'influence heureuse de la jeune saison. Hervé se disait qu'il fallait croire, ses discours aussi le disaient, et depuis deux heures, aux rayons du soleil baissant, on parlait de l'avenir. Christel s'était prêtée à l'illusion et en avait tiré parti pour tracer à Hervé, avec un détail rempli tout bas de vœux et de conseils, une vie de bonheur et de vertu, où lui, qui l'écoutait, la supposait active et présente en personne, mais où elle se savait d'avance absente, excepté d'en haut et pour le bénir : « Vous vivrez beaucoup dans vos terres, lui disait-elle; Paris et le monde ne vous rappelleront pas trop; il y a tant à faire autour de soi pour le bien le plus durable et le plus sûr. Vous prendrez garde à toutes ces haines de là-bas, et vous tâcherez surtout de concilier ici. » Et la famille, et les enfants, elle venait aussi à en parler, et embellissait par eux les devoirs : « Ils auront les mêmes fées que vous sous vos mêmes ombrages. » Hervé n'essayait plus de comprendre, il nageait dans une sainte joie; le jour tombant et de si franches paroles l'enhardissaient; il exprima nettement ce désir prochain d'union, et cette fois, soit qu'elle fût trop faible, après tant d'efforts, ou trop attendrie, elle le laissa s'expliquer jusqu'au bout sans l'interrompre. Il avait fini, lorsqu'il vit dans l'ombre une main qui s'avançait comme pour chercher la sienne; il la donna et sentit qu'après une tremblante étreinte, celle de Christel ne se retirait qu'après lui avoir remis celle même de sa mère. Un long silence d'émotion suivit; le jour était tout à fait tombé; on n'entendait qu'un soupir. Après un certain temps, tout d'un coup la domestique entra, sans qu'on l'eût appelée, apportant un flambeau : mais la brusque lumière éclaira d'abord le front blanc de Christel renversé en arrière, et ses yeux calmes à jamais endormis.

Dès le lendemain, Hervé emmena la mère et la conduisit au château de sa famille, où tous les égards délicats, et de sa part un soin vraiment filial, l'environnèrent. Ce ne fut pas pour longtemps, et, avant la fin du prochain automne, elle avait rejoint, sous les premières feuilles tombantes du cimetière, l'unique trésor qu'elle avait perdu.

Et qu'est devenu Hervé? Oh! ceci importe moins; les hommes, même les meilleurs souvent, et les plus sensibles, ont tant de ressources en eux, tant de successives jeunesses! Il a souffert, mais il a continué de vivre. Le monde l'a repris; les passions politiques l'ont distrait, peut-être aussi d'autres passions de cœur, si ce n'en est pas profaner le nom que de l'appliquer à des attraits si passagers. Quoi qu'il soit devenu, et quoi qu'il fasse, il se ressouvient éternellement, du moins, de cette divine douleur de jeune fille, et, à ses bons et plus graves moments, sous cette neige déjà que le bel âge enfui a laissée par places

à son front, il en fait le refuge secret de ses plus pures tristesses, et la source la plus sûre encore de ce qui lui reste d'inspirations désintéressées.

— « C'est trop vrai, dit alors une jeune et belle femme, et déjà éprouvée, qui avait écouté jusque-là en silence toute cette histoire ; ô hommes, combien vous faut-il donc ainsi de ces existences cueillies en passant pour vous tresser un souvenir ! »

SAINTE-BEUVE.

# VOYAGE

# DANTESQUE.

C'est un vrai malheur pour les admirateurs sincères de Dante que la mode se soit emparée de ce grand poëte. Il est cruel pour les vrais dévots de voir l'objet de leur culte profané par un engouement qui n'est souvent qu'une prétention. Ce n'est rien de tenir tête à l'injustice de l'opinion, il y a dans la lutte un plaisir secret qui soutient et anime à la résistance. — Mais il faut souvent un vrai courage pour persister dans une opinion juste, en dépit de ses défenseurs. Oh! le bon temps pour les amis de Dante et de Shakspeare que celui où tous deux étaient traités de barbares! Cependant on ne doit point renoncer à sa religion, parce qu'elle est professée par une foule qui ne croit pas du fond du cœur; on ne peut abandonner ses affections littéraires, parce qu'il est du bon air d'en afficher de pareilles. Il faut être fidèle au génie et à la vérité *quand même;* il faut tenir pour le christianisme, malgré les arguments de certains apologistes et la foi de certains croyants; il faut tenir pour la liberté, malgré certains libéraux; il faut admirer les grands poëtes du siècle de Louis XIV, malgré les protecteurs officieux de leur gloire. Enfin, je suis résolu à persévérer dans mon amour pour la poésie de Dante, bien que ce soit aujourd'hui une fureur universelle, en France et en Italie, d'admirer à tout propos et hors de propos l'auteur de *la Divine Comédie,* que presque personne ne lisait il y a soixante ans.

J'avais besoin de placer cette profession de foi en tête de quelques pages, inspirées par ma religion pour le grand Alighieri. En effet, c'est une véritable piété envers son génie qui m'a fait entreprendre, à deux reprises, un pèlerinage aux lieux qu'il a consacrés par ses vers. Je l'ai suivi, pas à pas, dans les villes où il a vécu, dans les montagnes où il a erré, dans les asiles qui l'ont recueilli, toujours guidé par le poëme dans lequel il a déposé, avec tous les sentiments de son âme et toutes les spéculations de son intelligence, tous les souvenirs de sa vie; ce poëme, qui n'est pas moins une *confession* qu'une

vaste encyclopédie. Quelquefois l'aspect des localités a bien changé, et, au lieu d'être frappé par une ressemblance, on est frappé par un contraste; mais souvent les scènes de la nature, les monuments de l'art, que Dante a contemplés, ont laissé sur son œuvre une empreinte d'une étonnante fidélité. En présence de ces scènes et de ces monuments, le voyageur acquiert, par la comparaison du modèle et de la peinture, un vif sentiment de la méthode et de l'art du peintre. Il prend, pour ainsi dire, sur le fait l'imagination du poëte dans l'acte mystérieux par lequel elle s'unit à la réalité pour créer l'idéal.

On peut aborder *la Divine Comédie* par bien des côtés; on peut la considérer abstraitement comme un tableau de la vie humaine, au point de vue chrétien, comme une initiation à la vérité divine; on peut chercher à reconstruire le système théologique contenu dans ce prodigieux poëme : c'est ce qu'un jeune écrivain, M. Ozanam, vient de faire avec une habileté très-remarquable; on peut demander à l'œuvre de Dante l'histoire contemporaine : c'est ce qu'a fait M. Fauriel dans ses belles leçons dont ceux qui les ont suivies n'ont pas perdu la mémoire, c'est ce qu'a fait M. Lenormant dans un cours récemment applaudi; on peut aussi, négligeant ce qui est extérieur dans cette œuvre si complexe, s'occuper de ce qui est personnel, individuel, local; car la poésie de Dante est à la fois ce qu'il y a de plus général et de plus particulier. Pour acquérir de cette poésie un sentiment vif et complet, il est bon de descendre du premier point de vue au second. Après avoir reconstitué, par l'étude, l'édifice théologique que Dante a élevé, et l'état social qu'il a dépeint, il est bon de voir ce qu'il a vu, de vivre où il a vécu, de poser le pied sur la trace que son pied a laissée. Par là son génie n'est plus seulement en rapport avec les idées de l'histoire de son siècle, il devient, pour nous-mêmes, quelque chose de vivant, d'intime, de familier; de passé il devient présent, pour ainsi dire. On comprend mieux, on sent mieux, surtout cette poésie, en présence des objets qui l'ont inspirée; elle est là comme une fleur sur sa tige, avec ses racines, ses rameaux et ses parfums. Enfin, toute utilité à part, il y a quelque charme à cheminer ainsi; le but donne un intérêt de plus et une sorte de nouveauté à un voyage tant de fois entrepris et tant de fois raconté. Dante est un admirable *cicerone* à travers l'Italie, et l'Italie est un beau commentaire de Dante.

## PISE.

Un voyage tel que celui-ci ne peut mieux commencer que par Pise. Pise rappelle Ugolin; et bien qu'on n'en soit plus, grâce à Dieu, au temps où l'on ne citait de *la Divine Comédie* que l'épisode d'Ugolin et celui de Françoise de Rimini, laissant de côté le reste du poëme comme barbare et indigne d'occuper les gens de goût, cependant l'histoire du supplice infligé au chef pisan n'en reste pas moins un des morceaux les plus étonnants de l'étonnant poëme de Dante, un de ceux qu'il est impossible d'oublier, surtout ici. J'ai cherché le lieu où s'est passée la tragédie que Dante a resserrée dans un récit court et terrible, et qu'un poëte allemand, Gerstenberg, a étendue sur une surface de cinq actes, cinq actes d'agonie! La tradition avait conservé à une tour de Pise le nom que Dante lui donne, le nom de *Tour de la Faim*, mais cette tour

n'existe plus. Il est heureux pour les voyageurs qu'il en soit ainsi. Se prenaient-ils à frémir à la vue d'un débris, les antiquaires leur en contestaient le droit. Les uns retrouvaient la tour sur la place des chevaliers, les autres sur l'emplacement de l'ancien palais de la commune; il fallait traverser tous ces doutes pour arriver à une émotion telle quelle : maintenant qu'il n'y a plus de tour, la conscience du voyageur est en paix (1).

Mais voici pour elle une nouvelle cause d'hésitation et d'incertitude. On pense en général que la faim porta le malheureux père à se nourrir de la chair de ses enfants. Sans qu'on se rende bien compte de ce qui, dans le récit de Dante, peut justifier une pareille idée, elle est reçue. Elle fait partie de l'horreur qu'on s'est accoutumé à ressentir, et il en coûterait à plus d'un lecteur d'y renoncer. Cependant rien n'est moins certain qu'une telle supposition. Déjà les commentateurs étaient partagés; mais, à l'heure qu'il est, une polémique spéciale s'est engagée, sur cette question, entre deux hommes distingués de l'université de Pise, MM. Rosini et Carmignani. Les deux antagonistes, qui sont deux amis, se sont combattus avec vivacité et courtoisie, sans se convaincre, c'est l'ordinaire, mais, ce qui est plus rare entre savants, sans se fâcher. J'ai trouvé à Pise le factum de M. Carmignani, qui tient pour l'anthropophagie d'Ugolin (2).

Le premier qui ait avancé la proposition controversée est le poëte éminent Nicolini, dans un beau discours sur le sublime de Michel-Ange. C'est à l'occasion de ce discours que la discussion s'établit, dans un grand dîner où se trouvaient des princes et des littérateurs, entre les deux savants professeurs de Pise. Leur combat rappelle ceux que les érudits du XVI^e siècle se livraient à propos d'un vers d'Horace ou d'une phrase de Cicéron; pour que la ressemblance soit complète, il ne manque que les injures.

Du reste, les doctes citations et les théories subtiles abondent. M. Carmignani va jusqu'à discuter gravement jusqu'à quel point l'état physique des cadavres permettait à Ugolin de s'en rassasier. Il faut avouer que c'est conduire l'esthétique au charnier. Pour moi, si j'osais descendre dans la lice où se sont mesurés de si redoutables antagonistes, comme on dit pompeusement dans ces grandes circonstances, ce serait pour combattre l'opinion qui transforme Ugolin en cannibale. Dante n'a pas fait à la littérature atroce de notre temps l'honneur de la devancer. Ce vers

Et puis la douleur fut plus forte que la faim,

mot à mot que *le jeûne*, me paraît avoir un sens très-naturel, et il me semble

(1) J'avais écrit ceci avant que M. Rosini eût montré la place où, selon ce savant et spirituel écrivain, était la Tour de la Faim, et où il croit en reconnaître la partie inférieure encore debout.

(2) Lettera del professore Giovanni Carmignani all' amico e collega suo professor Giovanni Rosini, sul vero senso di quel verso di Dante poscia piu che il dolor potè il digiuno. (*Inf.*, c. XXII, v. 75.) — La réponse de M. Rosini se trouve dans ses *Rime e prose*, tom. III, pag. 233.

qu'il y a une profonde amertume dans cette réflexion sur la misère de notre nature :

La douleur ne m'avait pas tué et la faim me tua.

En effet, on meurt plus souvent de la seconde que de la première.

Une traduction admirable et peu connue de ce récit terrible est un bas-relief de Michel-Ange, que j'ai vu à Florence, au palais della Gherardesca. La Faim, sous les traits d'une horrible vieille, plane au-dessus des personnages, et montre à Ugolin ses trois fils mourants. Le père, debout, s'appuie sur une main; de l'autre, il presse ses entrailles et regarde en face sa terrible ennemie. L'attitude d'un des jeunes gens, qui contemple son frère étendu à ses pieds, est animée d'une expression touchante. Au-dessous l'Arno est représenté, dans cette poétique composition, détournant les yeux de tant d'horreurs. C'est encore un souvenir de Dante. Celui-ci, dans son indignation contre Pise, s'adresse à l'Arno, et lui demande de noyer le peuple qui a laissé consommer une telle barbarie.

A ce sujet, j'ai eu lieu de me convaincre par une nouvelle preuve de l'exactitude géographique du grand poëte. Dans cette même imprécation, il s'écrie : « Ah ! Pise, opprobre des nations du beau pays où le *si* retentit, puisque tes voisins sont si lents à te punir (1), que la Capraia et la Gorgone (deux petites îles de la mer Tyrrénienne) s'ébranlent et barrent l'embouchure de l'Arno, de manière à noyer tous tes habitants ! » Cette imagination peut paraître bizarre et forcée si l'on regarde la carte; car l'île de la Gorgone est assez loin de l'embouchure de l'Arno, et j'avais toujours pensé ainsi, jusqu'au jour où, étant monté sur la tour de Pise, je fus frappé de l'aspect que de là me présentait la Gorgone. Elle semblait fermer l'Arno. Je compris alors comment Dante avait pu avoir naturellement cette idée, qui m'avait semblé étrange, et son imagination fut justifiée à mes yeux. Il n'avait pas vu la Gorgone de la tour penchée qui n'existait pas de son temps, mais de quelqu'une des nombreuses tours qui protégeaient les remparts de Pise. Ce fait seul suffirait pour montrer combien un voyage est une bonne explication d'un poëte.

Un commentaire d'un autre genre est celui que j'ai trouvé dans un mur d'église, à San-Giovanni, petite ville sitée entre Florence et Arezzo. Dans la maçonnerie est une espèce de niche, et dans cette niche un cadavre desséché, debout, les bras croisés et crispés fortement contre la poitrine, la bouche ouverte, et comme poussant un hurlement de terreur. Tout indique que ce malheureux a été enfermé vivant dans cette muraille, probablement par une erreur involontaire. Il y est mort de la mort d'Ugolin, plus vite, car il avait moins d'air à respirer, et moins douloureusement, car il était seul.

A l'entrée du cloître de Saint-François, à Pise, on montre la pierre sous laquelle furent ensevelis Ugolin, ses deux fils et ses trois petits-fils. Le poëte n'a placé avec lui dans la prison que ses enfants. Cette poésie à grands traits ne pouvait entrer dans le détail de ces divers degrés de parenté. Cependant ils

(1) *Inf.*, cap. xxx, 79.

ajouient encore à l'horreur qu'inspire l'action de l'archevêque Roger. Cette haine, qui ne s'arrête pas au premier degré de filiation, dépasse la férocité commune des vengeances de parti.

Quand je visitai le coin du cloître où gisent pêle-mêle les victimes innocentes et la victime coupable (car il ne faut pas oublier qu'Ugolin avait asservi et peut-être trahi sa patrie), autour de moi tout était silencieux, serein et brillant. Une lumière admirable inondait les orangers qui remplissent l'intérieur du cloître, un arceau encadrait leur verdure, le *campanile* rouge de Saint-François se détachait harmonieusement sur le bleu velouté du ciel. J'éprouvais un sentiment profond d'adoration pour la nature et d'éloignement pour l'homme, tandis que le pied sur la fosse d'Ugolin je regardais les orangers et le ciel. Une seule pensée combattait cette impression. Je me disais : « Ces atrocités, enfantées par les passions politiques, ont produit un des plus admirables chefs-d'œuvres de la poésie humaine ; l'art console de la vie. »

Il serait étonnant que dans le Campo-Santo de Pise, ce musée du moyen âge, rien ne rappelât le poëte du moyen âge. Toute cette peinture contemporaine ou peu postérieure de Giotto, d'Orgagna, de Benvenuto Gozzoli, est empreinte de son génie. Souvent la similitude est frappante et montre l'analogie des pensées. Quelquefois elle va si loin, qu'on peut croire à une imitation.

Ainsi, dans la fresque d'Orgagna qui représente l'enfer, il est impossible de ne pas reconnaître des tableaux tracés d'abord par le pinceau de Dante. On voit ici Satan dévorant trois corps humains à demi engouffrés déjà dans sa gueule gigantesque. Il en est de même dans *l'Enfer*. Le nombre des victimes est pareil. Ce sont, chez Dante, Judas, Brutus et Cassius, rapprochement bizarre en apparence, mais qui cesse d'étonner quand on a étudié, dans le *Traité de la Monarchie*, le système de politique et d'histoire que le guelfe banni s'était fait en devenant gibelin, afin de justifier ses opinions nouvelles. Pour lui, les deux puissances de la terre, presque égales en sainteté, et l'une et l'autre d'origine romaine, c'était d'une part le pape héritier de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ quant au spirituel, de l'autre l'empereur héritier de César et vicaire de Dieu quant au temporel. A ce point de vue, les meurtriers de César étaient aussi coupables envers le genre humain que les meurtriers du Christ. Telle était la raison profonde de cette étrange association. Pour Orgagna, en mettant trois damnés dans la gueule de Satan, il ne pouvait avoir d'autres raisons que de suivre Dante, qu'il a bien réellement copié dans cette fresque du Campo-Santo. Là sont aussi les *bolge*, grands trous circulaires dans lesquels l'auteur de *la Divine Comédie* avait plongé les différentes sortes de damnés ; là on voit une figure décapitée, et, comme Bertrand de Born, tenant par les cheveux sa tête sanglante ainsi qu'une lanterne (*a guisa di lucerna*), expression familière, mais terrible, parce qu'elle est d'une exactitude pittoresque, et fait voir à l'esprit le tableau qu'Orgagna n'a pas craint de reproduire pour les yeux.

Du reste, cette fresque, évidemment retouchée, est loin d'être une des plus remarquables du Campo-Santo; c'est à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella, que nous trouverons le même Orgagna couvrant tout un mur de fresques bien plus complétement calquées sur le dessin de Dante.

Dans une autre peinture du Campo-Santo, Buffamalco a représenté l'univers

composé de neuf cercles, suivant le système de Ptolémée, et soutenu par les deux mains du Christ, dont la tête s'élève au-dessus du dernier cercle. C'est une alliance du même genre entre les idées chrétiennes et les idées de Ptolémée, qui sert de base à la construction du *Paradis*. Dante s'élève à la fois de planète en planète, de vertu en vertu, de vérité en vérité, jusqu'au principe du mouvement universel; arrivé là, il est parvenu à la plus haute manifestation de l'essence et de la trinité divines. Les divers degrés de la contemplation religieuse sont rapportés par lui aux différents cercles imaginés par Ptolémée et placés ici entre les bras du Christ, dominés par sa tête radieuse. Dans les deux cas, même fusion de la science cosmologique du temps et de la pensée théologique (1). Dans celui-ci, il n'y a pas emprunt fait par le peintre au poëte; il y a chez tous deux analogie d'inspiration. Ainsi Orgagna nous montrait tout à l'heure l'action que la poésie de Dante a exercée sur l'art italien, et Buffamalco nous montre maintenant que l'un et l'autre ont parfois obéi spontanément aux mêmes influences.

Avant de quitter ce musée de sépultures, il faut saluer au nom de Dante celle de l'empereur Henri VII; ce malheureux Henri VII, celui dont il attendait tout ce que désirait son âme ardente : retour dans sa patrie, vengeance de ses ennemis, triomphe de ses idées politiques; celui dont il prophétisait avec des paroles qui semblaient empruntées à Isaïe les prochains triomphes, et qui ne vint dans cette Italie où il était tant attendu que pour y mourir. Le pauvre empereur a la tête à demi soulevée; il semble faire un effort inutile et retomber sous le poids de sa faiblesse. Sa tombe raconte sa vie. Il tenta péniblement de relever la majesté impériale; elle retomba vaincue; son temps était passé. On dirait qu'il est encore fatigué de sa malencontreuse tentative; il a l'air de dormir mal et de ne pas être à son aise, même dans la mort. On a trouvé, dit-on, dans son cercueil des vêtements dorés qui tombaient en poussière. Cela peint bien sa destinée. De la poussière de manteau impérial, c'est tout ce qui devait rester de ses projets et des espérances gibelines de Dante.

Le baptistère de Pise, moins ancien que le Campo-Santo et même que la cathédrale, offre pourtant dans sa structure intérieure des marques de la construction primitive de ce genre d'édifice. Il est disposé pour le baptême par immersion. La vue de la cuve baptismale de Pise explique un passage dans lequel Dante se justifie d'avoir brisé celle de Florence pour sauver un enfant qui s'y noyait. Ici on voit des espèces de trous de l'un desquels il serait difficile de retirer un enfant qui y serait tombé, sans en briser les parois. Rien de pareil n'existe aujourd'hui dans le baptistère de Florence; mais celui de Pise, mieux conservé, peut en tenir lieu, et servir à l'intelligence d'un vers qui, sans cette figure explicative, présenterait une difficulté que probablement les commentateurs ne lèveraient pas.

(1) On pourrait citer une foule d'exemples de la même association des idées astronomiques et des idées théologiques. Sans sortir de Pise, dans le cloître de Saint-François, le Christ et la Vierge sont entourés d'étoiles; sous leurs pieds sont placés le soleil et la lune. Sous le portail du baptistère, un vieux bas-relief qui représente la descente du Christ aux enfers, porte cette légende : *Introïtus solis*.

Au nombre des traits les plus remarquables de la poésie de Dante est le respect que, malgré sa rigoureuse orthodoxie, il montre pour les sages du paganisme; il a placé deux païens en paradis, Riphée et Trajan, et a fait de Caton le suicide le gardien des âmes du purgatoire (1). Il a appelé Aristote *maître de ceux qui savent;* bref et magnifique éloge. Il y a eu, au moyen âge, plus de cette tolérance qu'on ne croirait de nos jours. Le salut de Trajan n'est pas de l'invention de Dante; il était admis généralement, et motiva un décret des magistrats de Rome au XIII^e siècle pour la conservation de la basilique trajane. Aristote fut presque canonisé par l'Église; mais nulle part peut-être cette déférence pour la sagesse païenne ne se produit d'une manière plus extraordinaire que dans un tableau de l'église de Sainte-Catherine à Pise. Ce que je viens de dire m'autorise à en parler, d'autant plus que le personnage principal est saint Thomas, le maître de théologie de Dante. Saint Thomas est assis; son expression est méditative : il a l'air de ruminer quelque question difficile. On comprend le surnom de bœuf qu'on lui donnait dans sa jeunesse. Le Christ, les évangélistes, Moïse et saint Paul sont au-dessus de sa tête. Des deux côtés du saint, mais plus bas que lui, Aristote et Platon debout tiennent ouvert un livre écrit en hébreux. Dieu est au sommet du tableau; des filets d'or descendent de sa bouche sur les docteurs de la primitive Église, qui les envoient à saint Thomas, et de la bouche de celui-ci, il en descend un grand nombre sur la foule des théologiens. Mais ce qui est plus extraordinaire, deux de ces filets montent vers le saint des lèvres de Platon et d'Aristote.

Ainsi le peintre admettait que la science mondaine pouvait fournir quelque chose à celui qui était l'oracle de la théologie chrétienne. Mais il fallait que le triomphe de la foi sur la philosophie profane fût exprimé; c'est le célèbre commentateur d'Aristote, Averrhoes, qui a été choisi dans ce but. Le médecin Averrhoes, dont la philosophie scandalisa ses coreligionnaires musulmans, paraît avoir eu quelque tendance au matérialisme, et avoir réuni un assez grand nombre d'esprits forts dans des opinions peu chrétiennes. Pétrarque s'emporte avec véhémence contre ceux qui négligent l'Écriture sainte pour les livres d'Averrhoes. Dans le tableau de l'église de Sainte-Catherine, il est couché aux pieds de saint Thomas; il semble abattu, et, appuyé sur son coude, il rêve à sa défaite. Auprès de lui est un livre ouvert, à peu près deux fois plus grand que celui d'Aristote et que celui de Platon : c'est le *Commentaire* d'Averrhoes sur le premier de ces deux philosophes, ouvrage très-étendu, en effet; c'est le grand commentaire dont parle Dante : « Averrhoes qui a fait le grand commentaire; » *Averrois, che il gran commento feo* (2).

(1) Dante paraît avoir eu une sorte de culte pour Caton. Il s'écrie dans le *Convito* (pag. 178, édit. de Pasquali) : « Sacratissimo petto di Catone che presumerà di te parlare. » Il voit dans le retour de Martia à son premier époux un symbole du retour de l'âme vers Dieu.

(2) *Inf.*, c. IV, 144.

## LUCQUES.

Pour aller de Pise à Lucques, on passe au pied du mont Saint-Julien, ce mont qui fait que les deux cités ne peuvent se voir,

Perchè i Pisan Lucca veder non ponno (1),

a dit Dante avec sa précicion géographique accoutumée.

Lucques est placée au centre d'un délicieux pays. Il n'y a rien de plus frais, de plus gracieux que les environs de Lucques. C'est un lac de verdure encaissé dans d'admirables montagnes. La ville s'élève au milieu. Les anciens remparts ont été changés en une promenade qui l'entoure complétement et domine l'élégant paysage.

Lucques n'était pas si gracieuse au temps de Dante. Quand son protecteur et son ami Uguccione della Faggiola, auquel il voulait dédier *l'Enfer* (2), après avoir opprimé Lucques, en était chassé par Castracani, ce Thrasybule du moyen âge, dont Machiavel a été le Plutarque, ses champs n'étaient pas si bien cultivés qu'aujourd'hui. la vigne ne balançait pas ses draperies verdoyantes des deux côtés d'une route qui ressemble à l'allée d'une villa. Cette tranquille promenade était un haut mur couronné de tours et flanqué de bastions. Cependant, à cette époque, l'industrie de Lucques était infiniment plus florissante que dans notre siècle. L'activité industrielle de ce moyen âge si orageux est un fait bien remarquable. Les métiers allaient au milieu des assauts et des guerres civiles. Lors du séjour de Dante, il y avait trois mille tisserands à Lucques; on y fabriquait toute sorte d'étoffes de soie, et vers la même époque les marchands de laine de Florence élevaient à leurs frais la cathédrale que devait envier Michel-Ange.

C'est probablement d'ici (3) que Dante écrivit sa fière réponse à l'offre qu'on lui fit, en 1314, de lui rouvrir sa patrie, cette patrie qu'il voyait dans ses songes (4), s'il voulait se soumettre à un sorte d'amende honorable que l'usage consacrait, mais à laquelle ne pouvait se plier l'âme altière du poëte. La fin de cette lettre respire une fierté antique. « Voilà donc le glorieux moyen qu'on offre à Dante Alighieri de rentrer dans sa patrie après le supplice d'un exil de près de trois lustres. C'est là ce qu'a mérité mon innocence, qui est connue de tous, et les sueurs et les fatigues que m'ont coûtées mes travaux, voilà ce

(1) *Inf.*, c. XXXIII, 30.

(2) Voyez la dédicace latine de frère Hilaire à ce chef illustre. Il affirme que Dante voulait lui faire hommage de la première *cantica*, de la seconde à Morello Malespina, et de la troisième à Frédéric, roi de Sicile.

(3) Dante était à Lucques, auprès d'Uguccione della Faggiola, en 1314. Il dit que son exil dura depuis près de trois lustres. Cet exil avait commencé en 1300.

(4) « J'ai pitié de tous les malheureux, mais par-dessus tout de ceux qui, affligés par l'exil, ne voient leur patrie que dans leurs songes. « (Dante, *Traité de l'Éloquence vulgaire*, lib. II, cap. VI.)

qu'elles me rapportent. Loin d'un homme consacré à la philosophie, cette bassesse imprudente, bonne pour un cœur de boue! Moi, je consentirais à être reçu en grâce comme un enfant! je pourrais rendre hommage à ceux qui m'ont offensé, comme s'ils avaient bien mérité de moi! Ce n'est pas par ce chemin, ô mon père! que je veux rentrer dans ma patrie. Si vous ou tout autre trouvez une voie qui n'enlève à Dante ni son honneur ni sa renommée, je l'accepte, et je n'y marcherai pas d'un pied paresseux; mais, si je ne rentre à Florence par un chemin honorable, je n'y rentrerai jamais. Eh quoi! le soleil et les étoiles ne se voient-ils pas de toute la terre? Ne pourrai-je méditer sous toute zône du ciel la douce vérité si je ne me fais d'abord un homme sans gloire, ou plutôt un homme d'opprobre pour mon peuple et mon pays? Non; et, je l'espère, le pain même ne me manquera pas. »

C'est plus certainement ici qu'il faut placer une infidélité de Dante à la mémoire de Béatrice, car nous avons son propre aveu.

Un damné Lucquois, qui avait d'abord murmuré le nom de Gentucca, lui dit (1) : « Une femme est née qui ne porte pas encore la *benda* (ornement des jeunes filles), et, à cause d'elle, te plaira notre ville, quelques reproches qu'on lui adresse. » Remarquez avec quelle délicatesse Dante a soin de dire qu'en 1300, époque où il place sa vision, celle qu'il aima vers 1314, date de son séjour à Lucques, portait encore l'ornement de tête des très-jeunes filles. Par là il donne les limites de son âge; en 1314, elle ne pouvait guère avoir plus de vingt-quatre ans.

Gentucca n'était pas la première qui eût consolé le poëte exilé. En 1306, il était amoureux à Padoue (2). Il en coûte de trouver de telles faiblesses chez l'amant de Béatrice; elles dérangent cependant moins l'imagination que les bâtards de Pétrarque. Dante avait donc bien lieu de rougir devant son amie transfigurée, quand, du sein de sa gloire, du haut de son char céleste, elle lui adressait de si sévères reproches (2). Il avait raison de se tenir devant elle confus et la tête baissée.

Ce sont ces erreurs de Dante qui ont fait dire un peu crûment à Boccace : *In questo mirifico poeta trovò amplissimo luogo la lussuria.*

Du reste, je ne sais si ma partialité pour mon poëte de prédilection me faisait lui chercher une excuse, mais il est certain que j'étais, à tout moment, frappé de la beauté des jeunes Lucquoises que je rencontrais dans les rues, ou que j'apercevais souriantes à leur fenêtre; mes compagnons de voyage faisaient la même remarque. Nous entrâmes dans l'église de San-Romano, pour y admirer l'un des plus beaux tableaux de Fra Bartholomeo. La ravissante Madeleine de cette peinture ressemblait, trait pour trait, à une jeune femme que nous venions de voir dans un magasin de fromage. Il fut conclu que, si Dante devait se permettre une infidélité au souvenir adoré, il ne pouvait pas mieux la placer que dans la patrie de Gentucca.

(1) *Purgat.*, c. XXIV, 43.

(2) Voyez la notice de M. Fauriel, insérée dans le no de la *Revue* du 1er octobre 1834.

(3) Voyez *Purgat.*, c. XX et XXI.

Ce que l'on a peine à concevoir, c'est que cette ville, à laquelle le rattachait un tendre intérêt, ne lui ait inspiré que des railleries amères et des insultes; il place parmi les adulateurs un Lucquois de la famille des Interminelli (1). Ceux qui se souviennent du tourment infligé par Dante aux flatteurs, me dispenseront de le rappeler, et conviendront qu'il ne pouvait choisir un supplice plus rebutant; peut-être y avait-il, dans ce choix d'un Interminelli, quelque motif d'inimitié personnelle, car à cette famille appartenait Castracani, le vainqueur d'Uguccione della Faggiola, ami et protecteur du poëte. C'est contre Lucques qu'il a détaché ce trait ironique : « Tout le monde y est fripon, excepté Bonturo. » Or Bonturo passait pour un fripon achevé. Dante semble avoir voulu montrer en passant que, s'il savait buriner une satire terrible, il saurait au besoin aiguiser un vers d'épigramme. Il place aussi force Lucquois parmi ceux qui ont séduit des femmes pour le compte d'autrui. Y aurait-il là un peu de rancune contre quelque traître qui aurait détourné de lui vers un autre les affections de la belle Gentucca?

Le poëte, qui fait toujours allusion à ce qui est local dans chaque pays, n'a eu garde d'oublier à Lucques sainte Zita (2), la patronne de la ville, et le Santo-Volto, sa principale relique.

Le tombeau de sainte Zita est dans l'église de San-Frediano, vieille et curieuse basilique, et son histoire est le sujet d'une complainte populaire que j'ai achetée dans la rue. Sainte Zita est la Paméla de la légende : c'était une pauvre servante que son maître voulait séduire. Toutes les villes d'Italie, au moyen âge, avaient ainsi un patron ou une patronne dans le ciel, comme les anciens adoraient le génie du lieu, la divinité protectrice du pays : Minerve était la patronne d'Athènes, et Vénus la patronne de Rome. Il y a quelque chose de plus touchant dans les puissances tutélaires invoquées par les cités chrétiennes : ce sont des hommes, souvent de faibles femmes, de jeunes filles; à Palerme, sainte Rosalie, pénitente modeste, qui vivait dans un trou de rocher, et dont la fête est accompagnée de pompes splendides et gigantesques.

L'humble et chaste servante de Lucques a été la patronne d'une république guerrière. Les grands et terribles chefs du XIVe siècle, Uguccione della Faggiola, Castruccio Castracani, se sont inclinés devant son image. Ils ont passé rapidement : leurs tombes ne se trouvent plus dans la ville où ils ont régné; la cendre de Zita y repose encore, et Dante a prononcé son nom.

Quant au Santo-Volto, que l'on conserve dans une chapelle fermée de la cathédrale, je n'ai pu le voir; mais à Pistoia on en montre un *fac simile* d'après lequel il est aisé de se convaincre que l'original est un crucifix bysantin en bois noir, probablement d'une assez haute antiquité, et pouvant remonter au VIIIe siècle, époque où l'on dit que Lucques reçut la précieuse image. Dans ce siècle, qui fut celui des iconoclastes, beaucoup d'objets pareils durent être transportés en Occident par ceux qui fuyaient la persécution des empereurs isauriens.

Voici, selon la légende, l'histoire du Santo-Volto. Après la mort et l'ascen-

(1) *Inf.*, c. XVIII, 122.
(2) *Ibid.*, c. XXI, 338.

sion du Sauveur, Nicodème voulut sculpter de souvenir la figure de Jésus-Christ crucifié; déjà il avait taillé en bois la croix et le buste, et tandis qu'il s'efforçait de se rappeler les traits de son divin modèle, il s'endormit. Mais à son réveil il trouva la sainte tête sculptée, et son œuvre achevée par une main céleste. Cette légende se rattache aux histoires apocryphes, dans lesquelles figurent Joseph d'Arimathie et Nicodème; elle pourrait bien remonter à la date du crucifix lui-même, et être née pendant les persécutions des images. Donner alors à un crucifix une origine céleste, c'était braver et flétrir les édits qui proscrivaient les représentations figurées; c'était dire aux empereurs iconoclastes qui mutilaient les peintres et les sculpteurs chrétiens : Vous ne couperez pas la main qui a fait cette image.

Je me suis procuré une brochure imprimée à Lucques sur l'origine, l'invention et la translation du Santo-Volto. Le but de l'auteur n'est pas d'établir l'authenticité de l'œuvre de Nicodème; il la regarde comme suffisamment démontrée. Ce qu'il veut prouver, c'est qu'un autre simulacre qui est à Beiruth, en Syrie, également de la main de Nicodème, n'a été fait que le second. C'est une discussion qui appartient tout à fait à un pays d'art comme l'Italie, où l'on est accoutumé à discuter si tel tableau est un original, une copie, ou une *replica*. L'auteur de cette brochure tient à établir que le Santo-Volto de Beiruth est une *replica* de celui de Lucques.

Le dernier monument de la dévotion à la précieuse image est une lampe d'argent d'une grande valeur, que les Lucquois ont suspendue dans la chapelle du Santo-Volto, parce que, grâce à sa protection, la ville n'a pas été frappée par le choléra. J'avoue que j'étais plus tenté d'attribuer cette absence du fléau à la pureté, à la douceur de l'air; mais cette explication, qui paraît plus rationnelle, n'est pas plus certaine, car la cause du choléra est encore un mystère pour tous; d'ailleurs, la lampe d'argent ne serait pas de trop, car dans tous les cas les habitants de Lucques ont à rendre grâce de la bénédiction du ciel.

## PISTOIA.

Pistoia joua un terrible rôle dans l'histoire de Florence et dans celle de Dante, car c'est de Pistoia que vint cette division dans le parti guelfe, en noirs et blancs, qui agita si profondément la destinée de la république et celle du poëte. Au reste, ces factions durent leur dénomination, plus que leur origine, à Pistoia. Les blancs et les noirs représentaient, comme l'a très-bien montré M. Fauriel, la portion purement démocratique du parti guelfe, et la portion de ce parti qui conservait des tendances gibelines. On sait que Dante était dans le premier quand il fut banni; plus tard, le désespoir, la haine de Boniface VIII qui l'avait trahi, et une sorte d'enthousiasme mystique, où entraient pour quelque chose le respect du nom romain, la superstition des origines romaines chantées par Virgile, firent du guelfe découragé un gibelin ardent.

Les historiens contemporains s'accordent à attribuer aux habitants de Pistoia un caractère violent. L'origine de la querelle des blancs et des noirs offre

des scènes d'une atrocité qui tranche même sur le fond des mœurs farouches de l'Italie au moyen âge. Un jeune homme, appartenant aux *cancellieri blancs*, ayant insulté un *cancellieri noir*, celui-ci attaqua, le soir du même jour, le frère de l'agresseur, le blessa au visage et lui abattit la main. Le père du coupable envoya son fils au père du blessé, nommé Galfredo, pour traiter d'une satisfaction; mais Galfredo blessa le jeune homme au visage, lui coupa la main sur une mangeoire de cheval, et le renvoya ainsi à son père.

Je me rappelais cette horrible représaille, suivie de tant d'autres, en parcourant les rues vastes et solitaires de Pistoia qu'une malédiction semble encore habiter, quand, en entrant dans le palais de la commune, bariolé, suivant l'usage italien, des écussons de tous les chefs du peuple, je rencontrai celui des *cancellieri*. Ce nom si fatal à Pistoia, et par suite à Florence et à Dante, se présentant là tout à coup à mes yeux, sur cette vieille muraille, parmi d'autres insignes du moyen âge, produisit sur moi une grande impression; il évoqua le souvenir de ces terribles haines et des luttes au sein desquelles Dante consuma sa vie.

C'est à Pistoia que Catilina fut battu. Au temps de Dante, les souvenirs romains, altérés par la tradition, étaient populaires en Toscane. On expliquait la férocité native des habitants de Pistoia en les faisant descendre des soldats de Catilina, et Dante fait allusion à cette origine dans une violente imprécation contre leur patrie (1). Il y a encore dans cette ville la rue Catilina.

Avant d'en finir avec les blancs et les noirs, je relèverai une assertion de Ciampi, qui n'aurait pas besoin de l'être, si elle n'avait été répétée. — Cet auteur, dans une note de la vie de Cino da Pistoia, prétend que l'alternance de marbre blanc et de marbre noir, qui se remarque dans plusieurs monuments de Pistoia, est une allusion aux noms de ces deux partis politiques et à leur réconciliation. Malheureusement une construction tout à fait semblable se trouve dans des monuments antérieurs à la dénomination de blancs et de noirs. Pour ne citer qu'un exemple, cette singularité est très-remarquable dans la cathédrale de Pise, du XI^e siècle : on ne peut se réconcilier deux cents ans avant de s'être brouillé.

Ce Cino da Pistoia est celui qui enseigna le droit à Bartole; il est cité par Dante, dans le *Traité de l'éloquence vulgaire* (2), comme un des trois Italiens qui avaient su tirer, en poésie, le plus grand parti de la langue vivante, et parmi lesquels Dante avait l'humilité de se compter. On est étonné qu'il n'ait mentionné Cino nulle part dans sa *Divine Comédie*. N'avait-il pas, dans le purgatoire, le péché d'orgueil, si commode pour introduire les poëtes? Ce silence de Dante motiva peut-être la rancune de Cino. Cino attaqua *la Divine Comédie;* — ce livre *qui*, dit-il, *renverse le droit et fait passer devant l'injustice*. — Cependant il n'avait pas à se plaindre du jugement porté dans le *Traité de l'éloquence vulgaire*.

La tombe de Cino se voit dans la cathédrale de Pistoia; un bas-relief le représente en chaire, enseignant le droit à un auditoire attentif. Dans une figure

(1) *Inf.*, c. xv, 10.
(2) Liv. I, chap. XIII.

placée en arrière des autres, on croit reconnaître Madonna Selvaggia, à qui furent adressés les sonnets de Cino, et qui, dans une attitude modeste, écoute et inspire le professeur.

## FLORENCE.

On ne trouve pas d'abord la Florence de Dante. Rien ne ressemble moins aux Toscans du XIII^e siècle que les Toscans d'aujourd'hui. Ces puissants caractères, ces passions profondes et farouches, ont fait place à des mœurs paisibles, à des habitudes aimables. A cette vie d'entreprise, de haines, de périls, a succédé une vie indolente et douce; il n'y a rien ici de la violence concentrée du caractère romain. Les paysans mêmes des environs de Florence ont une certaine élégance et une certaine mignardise de manières et de langage. Le vieux type toscan du moyen âge a été graduellement effacé par la main des Médicis; la mansuétude de Léopold a achevé d'en polir les dernières aspérités.

Il en est de même de l'aspect de Florence. Au premier coup d'œil on la trouve bien moderne. Les monuments eux-mêmes, les vieux châteaux forts qui, comme le palais Strozzi, assombrissent les rues de leur masse noire et crénelée, sont en général moins anciens que Dante. La cathédrale était à peine commencée de son temps. Il a fallu cent soixante-six ans et le génie de Brunelleschi pour la terminer. Le seul monument actuellement existant duquel Dante fasse mention est le beau baptistère qu'il aimait tant :

Il mio bel San-Giovanni.

Cependant çà et là quelques noms et quelques vestiges rappellent la Florence du XIV^e siècle. Un hasard favorable avait placé en face de ma fenêtre une muraille portant l'écusson funeste de Charles de Valois, la fleur de lis, pour Dante emblème de proscription et d'exil, aujourd'hui à son tour exilé et proscrit.

En y regardant mieux, on retrouve peu à peu la vieille Florence au sein de la nouvelle. On voit une construction moderne s'élever au-dessus d'une substruction ancienne; des croisées à jalousies vertes se dessinent au-dessus d'un mur en pierres énormes, noires et diamantées. On trouve là les deux époques superposées. Ainsi, sur la voie Appienne, des maisonnettes de paysans sont perchées sur des tombeaux romains.

Les noms des rues transportent au temps de Dante. Souvent ce sont ceux des personnages et des familles qui figurent dans son poëme. On rencontre la rue des *Noirs*, le crucifix des *Blancs*, la rue *Gibeline* et la rue *Guelfe*. En traversant ces rues à noms historiques, il semble toujours qu'on va coudoyer Farinata, Cavalcanti; ou Alighieri lui-même.

La portion de Florence où les souvenirs dantesques semblent rapprochés et concentrés, c'est celle qui avoisine la cathédrale et le baptistère. Parmi les nombreuses tours carrées qui surmontent çà et là les maisons de Florence, il en est une qu'on appelle *la Tour de Dante*. Auprès de la cathédrale, on voyait,

il y a quelques années, une pierre sur laquelle on disait qu'il avait coutume de s'asseoir. La pierre de Dante, *sasso di Dante*, n'existe plus, mais une inscription tracée sur une plaque de marbre conserve le souvenir de ce souvenir, la tradition de cette tradition.

Enfin, non loin de là, existe encore le palais des Portinari. Dans ce palais était une petite fille à laquelle on donnait le nom enfantin de Bice. Le petit Dante, qui était un garçonnet du voisinage, venait partager les jeux de la jeune enfant du palais Portinari, et dès lors commençait pour lui cette *vie nouvelle* qu'il a si délicieusement racontée, dès lors était semé dans cette âme de neuf ans le germe qui devait produire un jour l'œuvre immense consacrée à immortaliser Béatrice. Ce fut un Portinari, probablement un oncle de Béatrice, qui, en 1387, fit bâtir l'hôpital de Santa-Maria-Novella. Cette date reporte aux années de *la Vita nuova*. Le charme qui s'attache à tout ce qui se lie au souvenir de Béatrice fait regarder avec intérêt, dans l'église, les portraits de quelques enfants de la famille Portinari.

Dans un premier voyage à Florence, j'avais déploré, comme tout le monde, que la mémoire de Dante fût absente de Santa-Croce, ce panthéon du génie et du malheur : Dante manquait à la compagnie de Machiavel et de Galilée. Quand j'entrai à Santa-Croce, en 1834, ce fut pour moi comme une fortune et une heureuse rencontre de voyage de me trouver en face d'un mausolée élevé au poëte dont je cherchais partout les vestiges. Dans mon enthousiasme, je lus presque à haute voix le vers heureusement emprunté à *la Divine Comédie*, et transporté de l'Homère ancien à l'Homère moderne :

Honorate l'altissimo poeta.

Par malheur, l'exécution du monument n'est pas digne du sentiment patriotique qui l'a inspiré. Toute la composition est froide de pensée et froide de ciseau ; les personnages allégoriques sont lourds et communs ; Dante, assis et méditant, a l'air d'une vieille femme qui fait ses comptes de ménage. Le poëte est encore plus absent de Santa-Croce depuis qu'on l'y a placé. Tacite disait des images de Brutus et de Cassius qu'elles brillaient par leur absence ; ici Dante est effacé par sa présence.

Pendant que la sculpture toscane échouait ainsi devant le monument de Dante, une Française, M^lle^ Fauveau, tentait, avec plus de succès, de reproduire la scène éternellement célèbre des deux amants de Rimini, qui a inspiré à M. Scheffer un tableau empreint d'une si délicate poésie. A chaque pas qu'on fait dans la ville natale de Dante, on rencontre des objets qui rappellent quelques peintures ou quelques allusions de son poëme. Pour en citer un entre mille, dans le cloître de Santa-Croce sont des tombeaux du moyen âge, soutenus par des cariatides qui, le cou plié et la tête penchée, semblent gémir sous le fardeau qu'elles soutiennent. On peut remarquer ailleurs de semblables figures : telles sont, par exemple, dans la loge des Lanzi, les figures accroupies sous les arceaux. C'est un souvenir des habitudes gothiques de l'architecture dans la belle et déjà classique construction d'Orgagna.

Dante avait en vue de telles cariatides quand il leur comparait l'attitude des

superbes, courbés sous le poids des rochers qu'ils portent (1), attitude exprimée dans des vers que je n'essaye pas de traduire, mais qui peignent admirablement l'espèce de fatigue qu'on éprouve à regarder ces figures. Il semble, en lisant les vers du poëte, qu'on voit poser devant lui son modèle (2).

Mais, laissant la foule de détails qui peuvent faire penser à lui, c'est dans la cathédrale et dans l'église de Santa-Maria-Novella qu'il faut chercher Dante à Florence.

Dans la première de ces deux églises est un curieux tableau qui, placé maintenant moins haut qu'il ne l'était par le passé, se voit beaucoup mieux et méritait d'être bien vu. Dante, vêtu d'une robe rouge, tenant son livre ouvert, est au pied des murs de Florence, dont les portes sont fermées pour lui. Tout près, on voit l'entrée des gouffres infernaux ; Dante les montre de la main, et semble dire à ses ennemis : Vous voyez la place dont je dispose. Mais il y a plus de douleur que de menace sur son visage qu'il penche tristement. La vengeance ne le console pas de l'exil. Plus loin s'élève la montagne du purgatoire avec ses rampes circulaires, et au sommet l'arbre de vie du paradis terrestre. Le paradis est désigné par des cercles un peu indistincts qui entourent toute la composition. Dante est là avec son œuvre et sa destinée. Cette curieuse représentation est de 1450. Son auteur fut un religieux qui expliquait alors *la Divine Comédie* dans la cathédrale. Ainsi, cent trente ans après la mort de Dante, un cours public sur son poëme avait lieu dans la cathédrale, et on suspendait aux parois de l'église l'image du poëte à côté de celles des prophètes et des saints.

A Santa-Maria-Novella, il est plus extraordinaire encore de trouver, non pas son portrait, mais celui de son enfer. Orgagna a couvert tout un mur de chapelle (3) d'une vaste fresque. La distribution du séjour des damnés, selon *la Divine Comédie,* est reproduite dans le plus grand détail et avec une scrupuleuse exactitude, comme si c'était article de foi et non fiction de poésie.

Ceci est bien autre chose que l'enfer du Campo-Santo de Pise ; ici se retrouve toute la topographie de l'enfer dantesque, autant du moins que la surface dont le peintre pouvait disposer le lui a permis. Ainsi il n'y a pas eu place dans le champ de la fresque pour les hypocrites, mais le nom est écrit à l'extrémité du tableau, et montre l'intention où eût été le peintre de les y faire entrer si l'espace ne lui avait manqué. Du reste, rien n'est déguisé ou dissimulé de ce qu'il

(1) *Purgat.*, cap. x, 130.

(2) Vitruve fait remarquer que les anciens, dans la bonne époque de l'architecture, n'employaient jamais les cariatides qu'à porter un fardeau léger et qu'on pouvait croire soutenu par quatre personnes sans trop d'effort. Il ajoute que, dans ce cas, on supprimait toute la partie de l'entablement supérieure à l'architrave. Le moyen âge, qui n'évitait pas ce qui pouvait présenter une image pénible, et se plaisait aux expressions douloureuses, imagina de faire supporter par des figures souvent très-petites des masses énormes ou des piliers d'un grand volume. Visconti cite les vers de Dante comme exprimant une désapprobation de ce genre d'architecture. Je ne crois pas que le poëte ait eu cette intention ; mais il a exprimé énergiquement le sentiment de malaise et de tristesse qu'une telle vue lui faisait éprouver.

(3) C'est la quatorzième en commençant par la droite.

y a de plus cru et parfois de plus grossier dans la peinture de certains supplices ; la rixe de maître Adam, le faux monnayeur hydropique et haletant de soif, est représentée au naturel ; on dirait un duel de boxeurs. Les flatteurs sont plongés dans l'espèce de fange par laquelle Dante a voulu exprimer tout son dégoût pour les âmes infectées de ce vice qui *empeste les cours*.

Ce qui est plus étrange, là, dans une chapelle, le pinceau du peintre n'a pas craint de reproduire cette bizarre alliance du dogme chrétien et des fables païennes que s'était permise le poëte, docile au génie de son temps, et qui étonne encore plus quand on la voit que quand on la lit. Ainsi des *centaures* poursuivent, sur les murs de Santa-Maria-Novella, comme dans *la Divine Comédie*, les violents et les percent de flèches ; les *harpies*, souvenir profane de l'*Énéide*, où elles sont plus à leur place que dans l'épopée catholique, sont perchées sur les tristes rameaux d'où elles jettent des plaintes lugubres ; enfin les *furies* se dressent au-dessus de l'abîme sur leur tour embrasée.

En face de l'enfer, Orgagna a représenté la gloire du paradis. Les cercles célestes de Dante ne se prêtaient pas à la peinture comme les *bolges* infernales. Orgagna n'a donc pu suivre avec la même fidélité la fantaisie du poëte. Cependant ce qui domine ces sortes de tableaux au moyen âge, savoir, la glorification de la Vierge, est aussi ce qui couronne le grand tableau de Dante.

Dans le cloître de la même église est la chapelle des Espagnols, où se voient d'autres peintures du XIVe siècle qui ne sont point copiées de Dante, mais offrent dans leur ensemble un système de composition, et dans leurs détails des associations d'idées, qui peuvent éclairer la composition et certains détails de *la Divine Comédie*.

Les admirables fresques de cette chapelle, dont les auteurs sont Thadéo Gaddi et Siméon Memmi, offrent à l'œil ce mélange d'histoire et d'allégorie, ce caractère à la fois encyclopédique et symbolique qui appartient à l'œuvre de Dante, ainsi qu'à beaucoup d'autres poëmes du moyen âge, conçus dans le même esprit, mais non avec le même génie. Siméon Memmi a fait une peinture de la société civile et ecclésiastique : toutes les conditions sociales sont rassemblées dans ce tableau, qui est comme une immense revue de l'humanité. Le pape et l'Empereur figurent au centre, selon le système de Dante ; les portraits des personnages célèbres du temps s'y trouvent ; on y voit des personnages purement allégoriques, ou dont l'image est prise pour une allégorie sans cesser d'être un portrait. Laure représente la volonté dans la peinture de Memmi, exactement comme Béatrice la contemplation dans celle de Dante.

On peut remarquer que Dante a coutume de choisir dans l'histoire un personnage comme type d'une qualité, d'un vice, d'une science, et emploie tour à tour ce procédé et l'allégorie pour réaliser une abstraction. De même, dans la fresque de Thadéo Gaddi, quatorze sciences ou arts sont exprimés par des figures de femmes, au-dessous desquelles sont placés des personnages typiques qui sont des symboles historiques de chaque science. La première est le droit civil avec Justinien ; le droit canonique ne vient qu'après. Cet ordre est bien dans les idées politiques de Dante. La grande part qu'il voulait faire dans ce monde au pouvoir impérial l'a porté à choisir aussi Justinien pour représenter la Justice dans Mercure, planète où il a placé la récompense de cette vertu, en

dépit de ce que la morale et l'orthodoxie pouvaient reprocher à l'époux de Théodora.

Dans ces peintures, on retrouve donc sans cesse des conceptions semblables à celles de Dante, ou inspirées par elles ; on remonte à lui comme à une source, ou on descend vers lui comme à une mer qui a reçu dans son sein tous les courants d'idées qui ont alimenté l'art au moyen âge.

## LA VALLÉE DE L'ARNO.

Il n'y a peut-être pas en Italie un pays dont les souveniers soient plus fréquemment mêlés aux affections personnelles de Dante que la portion supérieure de la vallée de l'Arno. Depuis quelque temps, les pas des voyageurs commencent à se tourner de ce côté. On commence à s'apercevoir qu'il y a autre chose en Italie que des capitales. Les petites villes, les châteaux isolés, les vallées solitaires, les cloîtres enfoncés dans les profondeurs ou perchés sur les crêtes de l'Apennin, ont bien aussi leur intérêt et leur physionomie. Il y a toujours profit à sortir des routes battues. On fait maintenant ce qu'on appelle *la course des sanctuaires*. Partant de Florence, on visite en quelques jours Vallombreuse, les Camaldules, l'Alvernia, berceau des franciscains, lieu consacré par la vocation de saint François, qui y reçut les stigmates. Pour moi, cette course avait un intérêt particulier ; j'étais attiré par une foule de localités vers lesquelles m'appelaient des vers que Dante leur a consacrés. Pèlerin d'une espèce nouvelle, j'allais, admirant les sanctuaires qu'ont rendus fameux les merveilles de la légende, me prosterner devant le sanctuaire de la nature, immortalisé par les miracles du génie.

Vallombreuse a dû en partie sa célébrité à l'harmonie de son beau nom. Milton y a contribué aussi par une comparaison célèbre, l'une de ces réminiscences d'Italie qui abondent dans son poëme, si anglais pourtant par le fond. Ce couvent n'est pas un des plus remarquables de la Toscane ; les deux autres que j'ai nommés tout à l'heure, les Camaldules et l'Alvernia, lui sont bien supérieurs pas l'aspect pittoresque des lieux environnants. L'église est moderne et sans caractère. Cependant l'arrivée à Vallombreuse frappe et surtout étonne fortement. Si près de Florence, on trouve avec surprise un grand bois de sapins, et comme un site de la Norwége ou de la Suisse. En mettant le pied sur le plateau où s'élève le monastère, je me crus transporté sous une autre latitude ; le vent même avait changé ; une brise froide soufflait à travers les troncs des sapins ; sous leur feuillage noirâtre une eau sombre murmurait.

Mais Dante n'a pas nommé Vallombreuse, et nous n'avons pas à nous y arrêter. Il a nommé le fondateur des Camaldules, saint Romuald (1), et il a parlé du saint désert, de l'*Ermo* (2), nom qui paraît attribué aux lieux occupés par cet ordre. Il y a aussi au-dessus de Naples des Camaldules, et un saint désert, Saint-Ermo, qui donne son nom au château Saint-Edme, et semble avoir été pris pour un nom de saint. C'est ainsi que la sainte image, *Vieron*

(1) *Parad.*, c. XXII, 49.
(2) *Purg.*, c. V, 96.

*ikôn*, est devenue sainte Véronique, tant l'imagination, surtout chez les peuples méridionaux, est disposée à tout personnifier.

L'Ermo des Camaldules est mentionné dans *le Purgatoire* à propos de la bataille de Campaldino, célèbre par la mort de Buonconte di Montefeltro, qui mourut sur les bords de l'Archiano, torrent qui va se jeter dans l'Arno, et qui prend sa source au-dessus du couvent des Camaldules :

Che sovra l'Ermo nasce in Apennino (1).

C'est dans la plaine de Campaldino, aujourd'hui riante et couverte de vignes, qu'eut lieu, le 11 juin 1289, un rude combat entre les guelfes de Florence et les *fuorisciti* gibelins, secondés par les Aretins. Dante combattit au premier rang de la cavalerie florentine, car il fallait que cet homme, dont la vie fut si complète, avant d'être théologien, diplomate, poëte, eût été soldat. Il avait alors vingt-quatre ans. Lui-même racontait cette bataille dans une lettre dont il ne reste que quelques lignes. « Dans la bataille de Campaldino, le parti gibelin fut presque entièrement mort et défait. Je m'y trouvais, novice dans les armes; j'y eus grande crainte, et, sur la fin, grande allégresse, à cause des diverses chances de la bataille. » Il ne faut pas voir dans cette phrase l'aveu d'un manque de courage, qui ne pouvait se trouver dans une âme trempée comme celle d'Alighieri. La seule *peur* qu'il eut, c'est que la bataille ne fût perdue. En effet, les Florentins parurent d'abord battus : la cavalerie arétine fit plier leur infanterie; mais ce premier avantage de l'ennemi le perdit en divisant ses forces. Ce sont là les vicissitudes de la bataille auxquelles Dante fait allusion, et qui excitèrent d'abord son inquiétude, puis causèrent son allégresse.

A cette courte campagne nous devons peut-être un des morceaux les plus admirables et les plus célèbres de *la Divine Comédie*. Ce fut alors que Dante fit amitié avec Bernardino della Polenta, frère de cette Françoise de Ravenne que le lieu de sa mort a fait appeler à tort Françoise de Rimini. On peut croire que son amitié pour le frère a rendu le poëte encore plus sensible aux infortunes de la sœur.

A côté du champ de bataille de Campaldino s'élève la jolie ville de Poppi, dont le château a été bâti en 1230 par le père de cet Arnolfe qui éleva quelques années plus tard le palais vieux de Florence. Dans ce château, on montre la chambre à coucher de la belle et sage Gualdrade, que Dante appelle la *buona Gualdrada* (2), et sur laquelle Villani rapporte l'anecdote suivante, qui ne manque ni de naïveté, ni de grâce, et que m'a racontée avec beaucoup de simplicité un bon curé de *la Pieve di Romena*, qui connaissait très-bien ce qui se rapporte à Dante dans ces localités. « Othon IV ayant vu la belle Gualdrada, fille de messer Bellincione Berti, demanda qui elle était; Bellincione répondit qu'elle était fille de quelqu'un qui répondait à l'Empereur de la lui faire em-

(1) *Purg.*, c. v, 96.
(2) *Inf.*, c. xvi, 37.

brasser. Mais la jeune fille, ayant entendu ces paroles, rougit, se leva, et dit : « Nul homme vivant ne m'embrassera, s'il n'est mon mari. »

Dante n'a donné qu'un vers à l'Alvernia, « cet âpre rocher qui sépare les sources de l'Arno de la source du Tibre : »

Nel crudo sassa tra Tevere ed Arno (1).

Mais ce vers expressif fait partie du magnifique éloge de saint François, qu'il a placé dans la bouche de saint Thomas d'Aquin.

Je me sentais avec Dante en ce lieu tout plein de la mémoire des miracles de saint François, sur cet âpre rocher de l'Apennin, d'où s'est répandu sur le monde l'ordre fameux qui a régénéré le catholicisme au moyen âge, et dont le poëte du catholicisme et du moyen âge a si magnifiquement exalté le fondateur. Je rencontrai, en arrivant au monastère, la foule de pèlerins qui se retiraient après être venus célébrer la fête des *Stigmates*. Plusieurs centaines d'hommes et femmes avaient été reçus hospitalièrement par les moines. Une portion de cette foule avait couché dans l'église de Saint-François.

La foi du XIIIe siècle était encore là, et, chose curieuse ! elle y était représentée par un franciscain de Marseille ! Le frère Jean-Baptiste me conduisit aux divers lieux témoins des merveilles opérées par saint François. En me racontant ces merveilles, il semblait les voir. « C'est ici, disait-il, que le miracle s'accomplit; le saint était là où je suis. » Et en prononçant ces paroles, la physionomie, la voix, les gestes de frère Jean-Baptiste exprimaient une invincible certitude. Il m'a montré des rochers fendus et brisés par quelque accident géologique, et m'a dit : « Voyez comme le sein de la terre a été déchiré dans la nuit où le Christ est descendu aux enfers pour y chercher les âmes des justes morts avant sa venue ! Comment expliquer autrement ce désordre? Ceci, ce n'est pas moi qui vous le raconte, vous le voyez de vos yeux, vous le voyez ! »

J'écoutais avec d'autant plus d'intérêt; que Dante fait allusion à la même croyance. Pour passer dans le cercle des violents, il lui faut franchir un éboulement de rochers auquel Virgile attribue la même origine. Il le rapporte aussi au tremblement qui agita l'abîme le jour où le Christ y descendit. Virgile dit exactement à Dante ce que me disait le frère Jean-Baptiste (2).

Descendu de l'Alvernia, j'arrivai le soir, par un beau clair de lune, dans la petite ville de Bibiena : c'était quitter les Alpes et retrouver l'Italie. Au lieu du vent froid des hauteurs, une tiède brise courait légèrement sur les oliviers blanchis par la lune. Les villas qu'elle éclairait semblaient resplendir dans l'ombre. La gaieté bruyante d'une soirée d'été animait les rues étroites de Bibiena. Une jolie petite fille sortait d'une écurie en chantant : *Io son la sorella d'amor*. C'est un des charmes de cette course du Casentin que le passage presque subit des sauvages horreurs de la nature alpestre et des rigueurs de la vie monacale à ce que la nature et la vie italienne ont de plus brillant, de plus animé, de plus doux. Ainsi, dans *la Divine Comédie*, une image gracieuse, une compa-

(1) *Parad.*, c. II, 106.
(2) *Inf.*, c. II, 34.

raison riante vous console des terreurs de l'enfer, ou vous délasse des sublimes contemplations du paradis.

Mais je voulais m'enfoncer plus avant dans la vallée de l'Arno, remonter jusqu'à sa source, et gravir la montagne de Falterona, son berceau, montagne du sommet de laquelle on embrasse le cours tout entier du fleuve que Dante a si énergiquement maudit.

Sur la route, on rencontre plusieurs lieux empreints de son souvenir ou de ses vers. La tour de Romena est encore debout. Là, un Bressan, nommé maître Adam, à l'instigation des comtes de Romena, fabriqua de faux florins aux armes de la république, et fut brûlé dans un lieu qui, en mémoire de cet événement, s'appelle encore *la Consuma*. Chaque passant avait coutume de jeter là une pierre. Mon guide connaissait le *Monceau du Mort;* mais il ignorait l'histoire de maître Adam; il savait seulement qu'un homme avait été tué en ce lieu. C'est ainsi que souvent une tradition se survit à elle-même dans un souvenir incomplet.

Dante a eu deux motifs pour donner dans son poëme une attention assez considérable à cet obscur faux-monnayeur. D'abord, falsifier le florin, ce grand instrument du commerce et de la prospérité florentine, devait être un crime aux yeux du patriote exilé de Florence. En outre, les comtes de Romena, qui s'étaient servis de maître Adam pour cette criminelle entreprise, avaient excité le ressentiment du poëte; il s'était d'abord réfugié chez eux; puis, après qu'eut échoué la malencontreuse expédition tentée par Dante et les autres bannis pour rentrer dans Florence, indigné de la mollesse avec laquelle ces seigneurs soutenaient sa cause, il les avait abandonnés : de là peut-être cette mention d'un crime auquel ils avaient participé et qui avait été honteusement puni. Du reste, les grands personnages usaient volontiers de ce moyen d'augmenter leurs richesses. Nous voyons, dans *le Paradis* (1), qu'un roi d'Esclavonie avait frappé de faux ducats de Venise. On ne brûlait ni les comtes, ni les rois faux-monnayeurs, comme le pauvre maître Adam; mais la poésie vengeresse de Dante faisait justice de ces attentats que la loi n'atteignait pas.

Maître Adam est puni de son amour coupable pour les richesses par une soif ardente; son corps est enflé par l'hydropisie, son visage est amaigri par les tortures de la soif, et dans cet état il est poursuivi par l'image des vallées que je parcourais et des petits ruisseaux qui, des vertes collines du Casentin, descendent dans l'Arno.

> Li ruscelletti che di verdi colli
> Del Casentin discendon giù in Arno,
> Facendo i lor canali e freddi e molli (2).

Il y a dans ces vers intraduisibles un sentiment de fraîcheur humide qui fait presque frissonner. Je dois à la vérité de dire que le Casentin était beaucoup moins frais et moins verdoyant dans la réalité que dans la poésie de Dante, et qu'au

(1) *Parad.*, c. XIX, 140.
(2) *Inf.*, c. XXX, 64.

milieu de l'aridité qui m'entourait, cette poésie, par sa perfection même, me faisait éprouver quelque chose du supplice de maître Adam.

Animé d'une haine toute dantesque, maître Adam s'écrie que, s'il pouvait voir les comtes de Romena partager ses tourments, il ne donnerait pas cette vue pour les eaux de *Fonte-Branda*. On a cru que cette fontaine était celle qui, à Sienne, porte le même nom; mais la grande célébrité que celle-ci doit à sa situation et à son architecture ne saurait faire admettre qu'il en soit ici question. La *Fonte-Branda*, mentionnée par maître Adam, est certainement la fontaine qui coule non loin de la tour de Romena, entre le lieu du crime et celui du supplice.

Plus loin est une autre tour, celle de *Porciano*, qu'on dit avoir été habitée par Dante. De là il me restait à gravir les cimes de la Falterona. Je me mis en route vers minuit, pour arriver avant le lever du soleil. Je me disais : Que de fois a erré dans ces montagnes le poëte dont je suis les traces! C'est par ces petits sentiers alpestres qu'il allait et venait, se rendant chez ses amis de la Romagne ou chez ceux du comté d'Urbin, le cœur agité d'un espoir qui ne devait jamais s'accomplir. Je me figurais Dante cheminant avec un guide à la clarté des étoiles, recevant toutes les impressions que produisent les lieux agrestes et tourmentés, les chemins escarpés, les vallées profondes, les accidents d'une route longue et pénible, impressions qu'il devait transporter dans son poëme. Il suffirait d'avoir lu ce poëme pour être certain que son auteur a beaucoup voyagé, beaucoup erré. Dante marche véritablement avec Virgile. Il se fatigue à monter, il s'arrête pour reprendre haleine, il s'aide de la main quand le pied ne suffit pas. Il se perd et demande sa route. Il observe la hauteur du soleil et des astres. En un mot, on retrouve les habitudes et les souvenirs du voyageur, à tous les vers ou mieux à tous les pas de sa pérégrination poétique.

Dante a certainement gravi le sommet de la Falterona. C'est de ce sommet d'où l'on embrasse toute la vallée de l'Arno, qu'il faut lire la singulière imprécation que le poëte a prononcée contre cette vallée tout entière. Il suit le cours du fleuve, et, à mesure qu'il avance, il marque tous les lieux qu'il rencontre d'une invective ardente. Plus il marche, plus sa haine redouble de violence et d'âpreté (1). C'est un morceau de topographie satirique dont je ne connais aucun autre exemple.

Dans le XIVe chant du *Purgatoire*, Dante rencontre deux Romagnols; l'un d'eux lui demande d'où il vient, et Dante commence ainsi : « A travers la Toscane s'épand un fleuve qui a sa source dans Falterone, et dont cent mille n'épuisent pas la course. — Il me semble, dit un des interlocuteurs du poëte, que tu parles de l'Arno. — Pourquoi, ajoute un autre damné, celui-ci a-t-il caché le nom de cette rivière, comme on fait d'une chose odieuse? » L'ombre répond qu'il est bien juste que le nom d'une telle vallée périsse, car, depuis son commencement jusqu'à sa fin, on fuit la vertu comme une vipère. Il continue ainsi : « D'abord, l'Arno rencontre des pourceaux indignes de la nourriture des hommes (ceci est peut-être une allusion au nom du château de *Porciano*, qui

(1) *Purg.*, c. XIV, 16.

appartenait aux comtes Guidi de Romena), puis des *roquets* plus hargneux que ne le comporte leur pouvoir. Ce sont les Arétins, ils étaient gibelins. Dans le langage symbolique de Dante, les gibelins sont toujours représentés par des chiens, et les guelfes par des loups. De plus, les Arétins passent encore pour avoir une humeur querelleuse qui contraste avec la douceur générale du caractère toscan, et j'ai pu m'assurer qu'au moins pour les gens du peuple, cette réputation était méritée. L'Arno, arrivé près d'Arezzo, fait brusquement un coude en se dirigeant vers Florence. Cette circonstance n'a pas échappé à Dante, qui a vu dans cet accident géographique une image et une expression de ses sentiments pour les Arétins, et, prêtant à la vallée de l'Arno son propre dédain, il a écrit ce vers, qui serait trop burlesque en français :

E a lor disdegnosa torce il muso.

Puis il continue à descendre de plus en plus dans ce qu'il appelle la fosse misérable et maudite :

La maladetta e sventurata fossa.

L'expression *fossa* est d'autant plus exacte que le lit de l'Arno, entre Arezzo et Florence, est souvent une fosse profonde et resserrée. Les eaux du fleuve, pour se frayer un passage, ont coupé les collines en deux endroits, un peu après Arezzo, vers l'embouchure de la Chiana, et à l'Incisa, patrie de Pétrarque.

Après les pourceaux du Casentin et les chiens d'Arezzo, viennent les loups de Florence et enfin les renards de Pise, de cette Pise que Dante a appelée ailleurs *l'opprobre des nations.* Pise était gibeline aussi bien qu'Arezzo. Dante avait autrefois combattu contre les Arétins à Campaldino, contre les Pisans au siége de Caprona, et, bien qu'allié par l'exil et la proscription aux gibelins fugitifs, bien que rêvant jusqu'au délire l'omnipotence impériale, les anciennes inimitiés du guelfe vivaient toujours en lui, et faisaient explosion en présence des lieux qui les lui rappelaient.

Avant de terminer le récit de cette course dans le Casentin, je dois retracer un incident assez bizarre de cette partie de mon voyage dantesque. Arrivé à *Borgo alla Collina,* je fus entouré par plusieurs personnes du pays; à la tête desquelles était un prêtre qui, fort obligeamment, m'offrit de me montrer le corps d'un saint conservé miraculeusement. Je les suivis à l'église; on souleva la pierre du sépulcre, et on me montra la figure desséchée du saint homme. J'allais me retirer quand, à ma grande surprise, jetant les yeux sur l'épitaphe, je découvris le nom de Landino, le célèbre commentateur de Dante au XVIe siècle. J'ai vu depuis à Florence, dans la bibliothèque *Mabeglichiana,* un magnifique exemplaire de ce commentaire, offert par Landino à la république. Une note manuscrite apprend que la république, en récompense de ce présent et de cet énorme travail, a accordé des terres à Landino, près de Borgo sa patrie. Il y repose maintenant, et ses compatriotes, qui probablement ignorent sa gloire d'érudit, lui ont décerné les honneurs de la sainteté. Cette renommée

vaut bien l'autre, et je me gardai de désabuser ceux qui m'entouraient ; j'aurais craint de faire baisser dans leur esprit l'importance de leur concitoyen. En m'éloignant, je ne pus m'empêcher de sourire de cette rencontre inattendue et symbolique. Partout, dans la nature des lieux, dans la mémoire des hommes j'avais trouvé vivant l'esprit du poëte, et ici je trouvais desséchée la momie du commentateur.

Au delà d'Arezzo commence la riante vallée de la Chiana. C'était au temps de Dante un lieu pestilentiel; pour désigner un amas de corps souffrants et infects, de membres tombant en pourriture, le poëte dit « qu'il en serait ainsi si tous les malades de Val-di-Chiana et de la Maremme, entre juillet et septembre (saison des fièvres), étaient réunis dans une même fosse (1). » Maintenant le Val-di-Chiana est la partie la plus fertile et la plus riche de la Toscane ; cet heureux changement est dû à de magnifiques travaux de dessèchements. Le souverain actuel en a entrepris de pareils dans la Maremme toscane, et il est à espérer qu'avec le temps la comparaison de Dante ne deviendra pas moins fausse pour ce pays que pour le Val-di-Chiana.

## SIENNE.

Avant d'arriver à Sienne, on trouve encore un frappant exemple de l'exactitude pittoresque qui caractérise toujours les brèves descriptions de Dante. Il compare les géants qui se dressent en cercle au-dessus de l'abîme (2) au château fort de Montereggion, qui s'élève sur une éminence voisine de Sienne, et la couronne de tours. Ce château fort, au dire des commentateurs, était garni de tours dans toute sa circonférence, et n'en avait aucune au centre. Dans son état actuel il est encore très-fidèlement dépeint par ce vers :

Monterreggion di torri si corona.

Les comparaisons de Dante sont empruntées souvent aux localités avec tant de bonheur et de justesse, que sans cesse un site, un aspect rappelle un vers ou une image du poëte. Un voyage dans les lieux où Dante a vécu est une perpétuelle *illustration* de son poëme.

Sienne la gibeline n'est guère mieux traitée que Florence la guelfe. — Ce que Dante reproche surtout aux Siennois, c'est leur vanité, qui *l'emporte même sur la vanité française* (3). Cette saillie, inspirée à Dante par son dépit contre la France, montre que nous avions déjà, au moyen âge, la réputation d'un défaut dont on s'est accordé généralement à nous gratifier.

Laissant de côté la question de la vanité française que mon patriotisme me détourne d'examiner, je soupçonne l'influence de quelque mécompte du banni sur le langage du poëte. A peine Dante eut-il appris à Rome les funestes nouvelles de la trahison du pape, de l'occupation de Florence par Charles de Valois, du

(1) *Inf*, c. XXIX, 46.
(2) *Ibid.*, c. XXXI, 40.
(3) *Ibid.*, c. XXXIX, 123.

triomphe sanglant des noirs, qu'il vint à Sienne, où s'étaient réfugiés les blancs exilés de Florence; mais il n'y resta pas longtemps. Peut-être les *fuorisciti* ne trouvèrent-ils pas dans cette ville tout l'appui qu'ils en attendaient; les bannis sont difficiles à contenter. Dante vengea probablement ses espérances trompées par la boutade dont nous avons eu notre part.

Cette humeur contre les Siennois l'a rendu injuste pour Provenzano Salviani (1), le glorieux vainqueur de Mont-Aperti, auquel il reproche, sans aucune vraisemblance historique, d'avoir voulu se rendre maître de Sienne (2). Si Dante l'accuse d'ambition et d'orgueil, du moins lui reconnaissait-il de la générosité, car il fait allusion à un trait bizarre, mais qui respire le dévouement exalté des amitiés chevaleresques. Un ami de Provenzano Salviani avait été fait prisonnier par le roi de Sicile, et devait perdre la tête si, dans un court délai, il n'avait payé une énorme rançon. Provenzano, pour sauver son ami, eut le courage de mendier cette rançon au milieu de la place publique,

Liberamente nel campo di Siena,

dans le lieu qui s'appelle encore aujourd'hui, comme alors, Campo-di-Siena (3).

Dans presque toutes les villes d'Italie, la place publique, située en général à côté du palais communal, est un lieu remarquable. Dans les plus humbles cités, elle est entourée d'un portique appelé *loggia ;* c'est sur ce plan que se construisaient les forums, selon Vitruve. Il y a une double réminiscence des mœurs antiques et des mœurs républicaines du moyen âge dans l'importance qu'a la *piazza*, même de nos jours. Elle n'a point de nom particulier, elle est la *place*, le *champ :* on dit aller *in piazza*, comme on disait aller au forum.

Aucun lieu de ce genre n'est plus frappant que le Campo de Sienne : sa forme est presque ovale; d'un côté, de grands palais en dessinent le contour par leurs façades infléchies. Le sol incliné descend par une pente douce jusqu'au pied de l'ancien palais de ville; du sommet de ce palais, une tour isolée s'élance hardiment dans les airs. Sur ce terrain elliptique et incliné se font chaque année des courses de chevaux tellement périlleuses, que des matelas sont disposés pour recevoir les chevaux et les cavaliers. Des fêtes analogues avaient déjà lieu au temps de Dante, et la tradition rapporte qu'il assista à une de ces fêtes, sans savoir ce qui se passait autour de lui, tant on se le représentait comme un homme d'extase et de contemplation, vivant par la pensée dans un autre monde.

La bataille de Mont-Aperti, gagnée sur les guelfes de Florence par les bannis gibelins, alliés aux Siennois, fut une de ces rencontres dans lesquelles les haines de ville à ville se mêlaient à l'acharnement des partis; elle fit beaucoup

(1) Une église de Sienne s'appelle Santa-Maria-di-Provenzano. Elle en a remplacé une plus ancienne qu'avait fait bâtir Provenzano Salviani.

(2) *Purg.*, c. XI, 121.

(3) *Ibid.*, c. XI, 134.

d'impression en Toscane, et elle exalta considérablement ce que Dante aurait appelé la vanité des Siennois; on combattit avec acharnement sur les bords de l'Arbia, petite rivière qu'on passe à quelques milles après Sienne, sur la route de Rome.

Dante a exprimé avec sa précision et sa vigueur accoutumées combien fut sanglante cette bataille, qu'il appelle « le carnage et le grand massacre qui colorèrent en rouge l'Arbia (1). » On conserve et l'on montre encore aujourd'hui, dans la splendide cathédrale de Sienne, le crucifix qui servait de bannière aux Siennois, ainsi que le mât planté sur le carroccio des Florentins, et qui portait leur étendard (2). Il y a plaisir à voir de ses yeux, à toucher de ses mains, un semblable trophée. Il fut vaillamment conquis et vaillamment disputé. Un Florentin, nommé Tornaquinci, périt avec ses sept enfants en défendant le carroccio. On croit assister aux luttes de Mécène et de Lacédémone.

Un récit contemporain de cette bataille célébrée par Dante vient d'être retrouvé et publié à Sienne (3); c'est un récit de chronique auquel par moment la simplicité communique une touchante poésie. Le syndic Buona-Guida propose au peuple de donner la ville et le pays à la vierge Marie. « Et le susdit Buona-Guida se dépouilla le chef et les pieds, puis en chemise, la corde au cou, il fit enlever les clefs de toutes les portes de Sienne, et, les ayant prises, il marcha à la tête du peuple, qui était déchaux comme lui, avec larmes et gémissements; il se rendit à la cathédrale, et tout le peuple, y étant entré, cria miséricorde. Alors s'avança l'évêque avec les prêtres; Buona-Guida se prosterna aux pieds de l'évêque, et tout le peuple se mit à genoux. L'évêque prit Buona-Guida par les mains, et le releva de terre, puis l'embrassa et le baisa, et tous les citoyens firent de même, pleins de charité et d'amour, oubliant toutes les injures passées, et Buona-Guida les donna tous à la vierge Marie. » Telles sont les humbles et pieuses préparations de la bataille, mais l'orgueil des Siennois reparaît dans le triomphe. Ils prirent l'âne d'une certaine Ussilia, revendeuse de légumes, qui, dit la chronique, avait reçu après la victoire la soumission de trente prisonniers; à la queue de cet âne, ils attachèrent l'étendard florentin, pour qu'il fût traîné dans la poussière, ainsi que la grosse cloche appelée Martinella, que les Florentins avaient coutume de sonner avant d'entrer en campagne pour avertir leurs ennemis de se tenir sur leurs gardes.

On ne peut quitter Sienne sans s'être fait montrer la demeure de *la Pia*, cette femme sur la destinée de laquelle Dante a jeté un mystérieux intérêt.

Une ombre s'approche et lui dit (4) : « Quand tu seras retourné dans le monde, et que tu te seras reposé de ce long voyage, qu'il te souvienne de moi, je suis la Pia. Sienne m'a faite, la Maremme m'a défaite. Il le sait, celui-là qui avait placé à mon doigt l'anneau de mariage. »

(1) *Inf.*, c. x, 85.

(2) On sait que le carroccio était une sorte de palladium ambulant des républiques italiennes du moyen âge.

(3) *La Sconfita di Mont-Aperti* trattata d'un antico manoscritto, publicato per Onorato Porri.

(4) *Purg.*, c. v, 130.

Quelle était cette femme malheureuse et peut-être coupable? Les commentateurs disent qu'elle était de la famille de Tolomei, illustre à Sienne. Parmi les différentes versions de son histoire, il en est une vraiment terrible. L'époux outragé aurait emmené sa compagne dans un château isolé au milieu de la Maremme de Sienne, et là il se serait enfermé avec la victime, attendant sa vengeance de l'atmosphère empoisonnée de cette solitude. Respirant avec elle l'air qui la tuait, il l'aurait vue lentement dépérir. Ce funèbre tête-à-tête l'eût toujours trouvé impassible jusqu'à ce que, suivant l'expression de Dante, la Maremme eût *défait* celle qu'il avait aimée. Cette lugubre histoire pourrait bien n'avoir d'autre fondement que l'énigme des vers de Dante et l'effroi dont cette énigme aurait frappé les imaginations contemporaines.

Quoi qu'il en soit, on ne peut se défendre d'un frémissement involontaire, quand, en vous montrant un joli petit palais en brique, dont les croisées sont soutenues par des colonnettes de marbre, on vous dit : C'est la maison de la Pia.

## PÉROUSE ET ASSISE.

En allant à Assise visiter la patrie de saint François, le lieu que Dante a célébré dans cette magnifique histoire du triomphe et du martyre de la pauvreté évangélique, dont le fondateur des ordres mendiants est le prodigieux héros, j'ai traversé Pérouse. Dante ne la désigne qu'en passant, mais c'est par une de ces indications topographiques dont je ne me lasse pas de noter l'exactitude. Étant allé deux fois à Pérouse, j'y ai éprouvé le double effet du mont Ubaldo qui, dit le poëte, fait ressentir à cette ville le froid et la chaleur :

> Onde Perugia sente freddo e caldo (1).

c'est-à-dire qui tour à tour réfléchit sur elle les rayons du soleil, et lui envoie les vents glacés qui passent sur ses froids sommets. Je n'ai que trop pu vérifier la justesse de l'observation de Dante, surtout en ce qui concerne la froide température que Pérouse, quand elle n'est pas brûlante, doit au mont Ubaldo. J'arrivai devant cette ville par une brillante nuit d'automne; j'eus le temps de commenter tout à mon aise les bises de l'Ubaldo, en gravissant au petit pas la sinuosité de la route qui conduit aux portes de la ville fortifiée par un pape. Après de longs détours, je me croyais arrivé, quand je vis au-dessus de ma tête le double étage des murs de la forteresse et les hauts glacis qui la défendent. Aux portes de cette cité, d'un aspect guerrier, et qui fut la patrie de plusieurs grands capitaines italiens, j'étais sous l'impression de quelque chose de formidable; cette impression ne diminua point quand j'entrai dans la ville par une large rue bordée de grands palais muets; quand j'errai dans les rues plus étroites au pied de ces vastes demeures où ne brillait pas une lumière, d'où ne descendait aucun bruit, d'où ne sortait personne; quand j'entrevis les

(1) *Parad.*, c. XI, 46.

gigantesques portes étrusques grandies par les clartés de la lune et par les ombres de la nuit. C'était bien la triste Pérouse, *Perugia dolente* (1).

Dans un premier voyage, suivant déjà les traces poétiques de Dante, j'étais arrivé au couvent de l'Alvernia le jour où le rénovateur de l'esprit chrétien, le nouveau Christ, comme l'appellent les franciscains (2), reçut les stigmates, c'est-à-dire l'empreinte sur ses mains et sur ses pieds des clous qui attachèrent le Sauveur sur la croix. Le lendemain du jour commémoratif de ce grand événement, j'avais vu s'en retourner cette foule immenses d'hommes, de femmes, d'enfants qui étaient venus honorer le saint, et profiter de l'hospitalité sans bornes des moines mendiants. Un autre hasard m'amenait quatre ans plus tard à Assise le jour de la fête de saint François. Ce n'était pas un instant bien choisi pour voir les fresques de Cimabuë, de Giotto et de Memmi, mais c'était une rencontre curieuse pour qui voulait apprendre ce qu'ont encore d'énergie les institutions du moyen âge. Je suis retourné à Assise pour les fresques ; mais dans aucun autre moment je n'aurais vu cette église à trois étages remplie par la dévotion des fidèles accourus de toutes parts, je n'aurais vu le soir, en m'éloignant, le majestueux portique qui domine le cloître, illuminé dans toute son étendue, se dessiner dans la nuit, ni entendu les chants qui s'élevaient pour célébrer le jour où naquit, il y a six cents ans, un pauvre moine. En les écoutant, je me disais : C'est cet événement qu'on célèbre aujourd'hui qui a fait dire au plus grand poëte des temps modernes, parlant de la petite ville où je suis (3) : « Ici est né, pour le monde, un soleil, comme l'autre sort du Gange ; que celui qui voudrait nommer ce lieu ne dise pas Assise, il dirait trop peu, mais qu'il dise Orient, s'il veut bien parler. »

Cette hyperbole qui nous étonne n'est pas trop forte pour exprimer l'enthousiasme qu'inspira au moyen âge cet héroïsme du renoncement, et, selon le langage énergique de Dante, ce saint mariage avec la pauvreté, veuve depuis douze siècles de son premier époux (4).

Il n'est pas surprenant que la peinture contemporaine de Dante ait été l'organe d'un sentiment universel. Les deux pères de cet art sont en présence dans l'église supérieure d'Assise ; Giotto n'a point laissé d'ouvrage où la naïveté se mêle mieux à un certain grandiose que dans les fresques d'Assise. On voit près de lui son devancier le vieux Cimabuë, celui auquel il avait enlevé la faveur publique.

> Credette Cimabue, nella pittura.
> Tener lo campo ed ora ha Giotto il grido (5).

Cimabuë oppose à son rival, sans trop de désavantage, quelques figures de saints pleines de fierté. En somme, Assise est un musée et un sanctuaire de la peinture catholique du moyen âge.

(1) *Parad.*, c. VI, 75.

(2) Il a eu douze disciples comme le Seigneur, me disait le franciscain qui me montrait les peintures d'Assise.

(3) *Parad.*, c. XI, 50.

(4) *Ibid.*, 64.

(5) *Purg.*, c. XI, 94.

Je me suis fait répéter deux fois un trait de vandalisme que je n'affirme pas, et dont je mets l'exactitude sous la responsabilité du frère qui me montrait l'église. On m'avait parlé d'un enfer de Giotto où devaient se trouver quelques analogies avec celui de Dante, et je m'enquérais de cet enfer. Le frère m'affirma que les peintures avaient existé, en effet, dans l'apside de l'étage moyen, mais que, comme il manquait un purgatoire et un paradis, les pères, pour le compléter, avaient fait effacer la fresque de Giotto et peindre, par-dessus un enfer, un purgatoire et un paradis par M. Sermei.

Ce frère était, du reste, un curieux petit moine qui me racontait les miracles de saint François d'un air riant et jovial. Ce n'est pas qu'il manquât de foi; au contraire. Ces faits miraculeux étaient, à ses yeux, des faits parfaitement réels; ils excitaient chez lui le même sentiment qu'auraient produit des incidents bizarres dont il eût été témoin. Un enfant rit en voyant l'arc-en-ciel, il n'en doute pas pour cela.

Une nef souterraine a été ajoutée tout récemment aux deux églises superposées qui existaient déjà. Je ne connais d'autre exemple d'une église à triple étage que Saint-Martin-des-Monts, à Rome. A Assise, l'étage inférieur n'est pas, comme sur l'Esquilin, une vieille construction romaine dont le christianisme primitif s'est emparé; c'est une construction nouvelle, qui n'a pas vingt ans. Le premier aspect de cette architecture sans caractère, qui est venue se placer sous l'architecture si caractérisée du moyen âge, est déplaisant; mais quand on vous apprend que le corps de saint François a été trouvé là en 1818, quand on vous fait toucher le morceau de roc qu'on a laissé subsister afin de montrer ce qu'il a fallu faire pour bâtir une église sous deux autres églises, vous vous sentez gagner d'un certain respect pour cette dernière manifestation de la puissance qui après avoir accompli tant de grandes choses a fait encore celle-ci. La persistance de ce vieil esprit vous frappe d'autant plus qu'il se produit sous des formes plus modernes. On se dit : Quoi! le même sentiment qui a élevé les vieux murs couverts des peintures de Giotto et de Cimabuë, qui a dicté les vers de Dante, ce sentiment est assez puissant de nos jours pour creuser les montagnes et percer les rochers comme aux temps des catacombes! Nulle architecture à ogive ou à plein cintre, vénérable par sa naïveté antique, ne m'aurait fait sentir aussi profondément la puissance religieuse du catholicisme que ces mesquines colonnes et cette insignifiante architecture. Que de vie dans la foi!

A côté des merveilles d'un art un peu barbare, le temple de Minerve, debout dans la ville de saint François, semble, par son élégante et harmonieuse beauté, protester contre le moyen âge triomphant.

## AGUBBIO.

La petite ville d'Agubbio (aujourd'hui Gubbio), célèbre dans le monde savant par les tables de bronze auxquelles elle a donné son nom, et qui présentent le plus considérable monument des anciennes langues italiotes, est un des points que ma piété dantesque était surtout jalouse de visiter. On sait que vers la fin de sa vie le grand exilé trouva un asile auprès de Boson, tyran

d'Agubbio, en prenant ce mot dans le sens que les Grecs lui donnaient, pour désigner ceux qui s'emparaient de l'autorité souveraine dans une république ou une ville libre.

Cette hospitalité paraît avoir été plus cordiale que celle des fastueux Scaliger. Dante prit intérêt et peut-être aida aux études d'un fils de Boson ; et, dans un sonnet qu'on lui attribue, il loue ce jeune homme de ses progrès dans le français et dans le grec, c'est-à-dire dans une langue dont la connaissance était alors très-répandue en Italie, et dans une autre qui y était généralement ignorée. Si le jeune Boson savait le grec, il n'était certainement pas le seul. Ce fait jette donc quelque jour sur l'époque où la plus belle des deux littératures de l'antiquité a été connue dans les temps modernes.

Boson paraît avoir eu un attachement véritable et un culte sincère pour l'illustre réfugié. Le chef guerrier d'Agubbio se fit même littérateur et poëte pour l'amour de Dante. Il déplora sa mort en vers, et fut le premier commentateur de son poëme, commenté tant de fois. Un des fils de Boson en fit un abrégé en vers. Tout cela montre à quel point cette famille avait subi l'action et comme ressenti l'entraînement de ce génie.

Par un singulier hasard, le mortel ennemi de Dante était d'Agubbio, ce Cante di Gabrielli (1), qui, podestat de Florence en 1302, mit son nom en tête d'une sentence écrite dans un latin barbare, et qui condamnait stupidement, pour cause de baraterie, d'extorsions et de lucres iniques, à être brûlés jusqu'à ce que mort s'ensuivît, s'ils remettaient le pied sur le territoire florentin, quinze contumaces, parmi lesquels se trouve nommé le onzième et jeté là dans la foule, entre Lippus Bechi et Orlanducius Orlandi, *Dantes Alighieri.* Ainsi du même lieu devait naître pour Dante un persécuteur acharné et un ami fidèle.

Enfin Dante a placé en purgatoire, à l'étage de l'orgueil, que, pour le dire en passant, il a rempli de poëtes et d'artistes, un artiste de Gubbio, un *enlumineur,* comme on disait à Paris, où Dante avait entendu employer cette expression, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même. « Es-tu donc Oderisi, l'honneur d'Agubbio, et de cet art qu'à Paris on appelle enluminer (2) ? » Cet art était celui des peintres de miniature, et la tradition n'en a pas péri depuis les plus anciens ouvrages byzantins jusqu'aux chefs-d'œuvre du XVIe siècle.

Dante s'était probablement lié pendant le temps de son séjour à Agubbio avec cet Oderisi. On sait qu'il aimait les arts et ceux qui les cultivent. Avant d'entrer dans le purgatoire, il s'arrête pour entendre Cassella, qui, dit-il, savait calmer toutes ses passions.

Che mi solea quetar tutte mie voglie (3),

Il est vrai que Casella chante des vers de Dante, et il y a pour celui-ci double

(1) La ville d'Agubbio, et la famille de Gabrielli en particulier, ont fourni à Florence un grand nombre de podestats et de barigels.

(2) *Purg.*, c. XI, 79.

(3) *Ibid.*, c. II, 108.

raison d'écouter. Son amitié pour Giotto est restée dans la tradition ; on dit même qu'il apprit de lui à dessiner. En vérité, il semble que celui qui trace avec un style si net et si ferme les contours des images et des pensées, devait avoir l'œil et la main d'un peintre (1).

Il y avait donc pour moi un triple motif de visiter Gubbio, cette petite ville mêlée à la destinée de Dante, et rappelée dans son œuvre, cette patrie de Boson, de Cante di Gabrielli et d'Oderisi.

La route à elle seule mériterait le voyage. Pour aller de Perouse à Gubbio, on parcourt une contrée sauvage des Apennins. Quand, après avoir gravi longtemps des pentes escarpées et arides, on arrive au versant qui regarde l'Adriatique, on découvre un paysage d'une grandeur et d'une sublimité incomparable. A droite s'élèvent les plus hautes cimes de l'Apennin, que les Toscans appellent, à cause de leur forme, les *Mamelles de l'Italie*. Le moment où je les découvris fut un événement pour moi, car cette vue réveillait un souvenir dantesque. Dante se réfugia quelque temps au pied de ces hauts sommets, entre ces mamelles de rochers.

La route côtoie en serpentant de grands enfoncements remplis de chênes magnifiques. Çà et là se dressait une tour escarpée sur un tertre de couleur jaunâtre ; à l'horizon, des montagnes rouges, comme celles d'Afrique, formaient trois pyramides.

Je n'ai rien vu de plus imposant que ce spectacle. En présence de cette fière et terrible nature, je pensais à certains préjugés sur la nature et la poésie italiennes. — Où est la molle Italie ? me disais-je, — comme en lisant *l'Enfer* et *le Paradis* on se demande où est la langue des concetti et des madrigaux. Je trouvais que ce paysage immense, abrupte et pourtant harmonieux, ressemblait à l'œuvre de mon poëte. Voilà des montagnes dantesques, m'écriai-je, et, si j'eusse voulu donner carrière à mon imagination, il n'eût tenu qu'à moi de retrouver, dans les lignes anguleuses et fortement caractérisées de ces montagnes, le profil colossal de Dante.

Je ne sais si la première impression que produisit sur moi la petite ville de Gubbio ne se ressentit point de l'espèce d'extase où m'avait plongé le caractère grandiose des pays que je venais de traverser ; ce qu'il y a de certain, c'est que je fus très-frappé de l'aspect qu'elle me présenta. Le château de Boson a été bâti vers le même temps que le palais vieux de Florence, et, dit-on, par le même architecte. Sa forme est semblable : une grande tour crénelée s'élance d'une plateforme ; la masse carrée du château placé à mi-côte domine et semble menacer la ville ; on dirait un aigle qui couve sa proie. J'entrai, à la tombée de la nuit, dans ce grand monument maintenant vide ; du seuil des salles ténébreuses, je voyais le ciel enflammé par un magnifique coucher de soleil. Je pensais qu'à travers ces créneaux l'exilé avait regardé ce soleil disparaître derrière les montagnes, du côté de sa patrie.

En redescendant, je rencontrai un abbé de Gubbio, à la porte de la biblio-

(1) Je dois à l'amitié de M. Lenormant l'indication d'un passage de *la Vita Nuova*, qui montre positivement que Dante savait au moins dessiner. *Io disegnavo un angelo sopra certe tavolette. V. N.* p. 61. *Pesaro*. 1829.

thèque. Je demandai à voir le fameux sonnet de Dante à Boson dont cette bibliothèque a la prétention de conserver le texte original et autographe. Ma requête fut agréée, et bientôt mon compagnon de voyage et moi nous nous trouvâmes en présence du précieux sonnet placé derrière un verre, à l'abri de tout contact profane. Malheureusement la moindre illusion était impossible ; la suscription du sonnet portait : *Danti à Bosone*, au lieu de *Dante*. Comme il est vraisemblable que Dante savait écrire son nom, il faut que les habitants de Gubbio renoncent à l'honneur d'avoir un échantillon de son écriture. Cette objection fut un coup de foudre pour les personnes fort obligeantes qui nous faisaient les honneurs de la bibliothèque. J'aurais eu la lâcheté de ne rien dire, mais mon compagnon de voyage fut plus impitoyable que moi. Ce qui rendait la consternation qu'il causa plus profonde, c'est qu'un de ceux auxquels il s'adressait tenait à la main une feuille de papier à décalquer qu'une *signora inglese* avait apportée tout exprès pour avoir un *fac simile* de la prétendue écriture de Dante. Malgré notre incrédulité, on ne nous montra pas moins, avec beaucoup de bonté, les fameuses tables et un portrait de Boson, à l'authenticité duquel il n'est pas plus possible de croire qu'à l'autographe du poëte. Le portrait est trop jeune de deux cents ans, et le chef du moyen âge y ressemble, par le costume et l'air de visage, à un maréchal de camp du temps de Louis XIV.

Après ces deux épreuves, je n'osais plus me fier à la tradition d'après laquelle on m'indiqua le lieu où était la maison de Dante, non loin de celle où naquit son odieux ennemi, Cante di Gabrielli. Là, du moins, rien ne démentait le prestige des souvenirs, et en me promenant dans la ville, au milieu des ténèbres, en passant sous ses portes monumentales, en contemplant par un beau clair de lune ses maisons hautes et silencieuses, et la tour de Boson s'élevant au-dessus de leur masse noire et blanchissant dans les airs, je retrouvai des impressions plus conformes au siècle et au génie de Dante.

J. J. Ampère.

(*La seconde partie à un autre n°.*)

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 novembre 1839.

Le respect des principes nous commande aujourd'hui d'accorder la première place à la Turquie. Les Turcs aussi ont obtenu du sultan leur déclaration de Saint-Ouen. Elle leur a été octroyée dans la plaine ou cour de Gulhané.

La presse quotidienne ne nous a rien laissé à dire sur tout ce qu'on peut voir de grand, de noble, de prophétique, dans ce fait inattendu? — C'est un pas décisif dans la carrière de la civilisation, un progrès dans l'ordre légal qui sera tôt ou tard consolidé par des garanties constitutionnelles; les principes tutélaires de l'Occident se sont alliés aux mœurs, aux coutumes, aux croyances de l'Orient. La Turquie en sera régénérée sans en être dénaturée ni bouleversée! —

A ces brillantes prédictions nous répondrons de grand cœur comme dans la plaine de Gulhané les Osmanlis répondaient à la prière publique du *Douadji : Amen.* Seulement qu'il nous soit permis d'attendre quelques faits rassurants, avant de croire que le gouvernement turc a eu réellement en vue de contribuer au progrès de la civilisation orientale.

Jusqu'ici l'acte du sultan ne nous frappe que comme un calque dont on veut se faire une arme politique.

La déclaration est évidemment l'œuvre d'un Turc élevé à la hâte et à l'école parisienne. Le calque n'est pas trop maladroit, mais c'en est un. Chose singulière! ce qu'il y a d'emprunté, et qu'on nous permette de le dire, de tiré par les cheveux, c'est le peu qu'on y trouve d'oriental, de musulman. On s'est dit qu'il en fallait; on a tâché d'y en mettre. Mais cela n'y coule pas de source; l'Orient et l'Occident s'y touchent; il n'y a pas d'amalgame. On dit qu'un des hommes les plus influents de notre presse quotidienne a reconnu dans la pièce turque jusqu'aux phrases de ses conversations avec un illustre élève. Nous sommes disposés à le croire : diffuse, étalant avec pompe de banales vérités, elle sent l'écolier. A cause de l'éloignement, le maître n'a pu la corriger.

Quelle qu'elle soit, elle suffit au seul but que très-probablement la Porte s'est proposé. Elle abolit les confiscations; elle promet une justice régulière; elle assure que soit en hommes, soit en argent, on ne percevra plus que des

impôts modérés et réguliers, que la propriété individuelle sera respectée, que tous les habitants de l'empire seront également protégés contre le pouvoir arbitraire et les violentes exactions des pachas. C'est dire aux Turcs, aux habitants de la Syrie, voire même aux Égyptiens : « Le gouvernement légitime vous promet, et fera pour vous, ce que l'usurpateur n'a pas pu ni ne peut faire. Méhémet-Ali est obligé de vous opprimer pour soudoyer ses armées, ses flottes, et réaliser les projets de son immense ambition. » C'est ainsi que les Bourbons parlaient de l'empereur, et qu'ils promettaient l'abolition des droits réunis et de la conscription. Le coup est de bonne guerre, parce que, en effet, Méhémet-Ali ne peut ni désarmer, ni ménager la bourse de ses sujets, et que, d'ailleurs, lui et ses peuples sont trop Turcs encore pour qu'il pût leur appliquer avec succès les méthodes adroites et fécondes de la finance européenne. La solennité politique et religieuse de la promulgation, et surtout la présence du corps diplomatique, ont dû frapper l'esprit des Osmanlis et des rayas. L'Europe a paru sanctionner, par la présence de ses représentants, les promesses du jeune sultan; elle a paru dire aux habitants de l'empire : Ceci n'est pas un vain jeu, c'est un engagement solennel que la Porte a pris non-seulement vis-à-vis de ses peuples, mais vis-à-vis de l'Europe. Ayez donc foi dans ses promesses, et confiance dans l'avenir. Ce qui revient à dire : Repoussez les séductions des agents du pacha, secouez son joug, ralliez-vous autour de l'étendard sacré; l'Europe applaudira à vos efforts, et vous en serez récompensés par une administration régulière et libérale.

Envisagée sous ce point de vue, la déclaration de Gulhané est bien autrement importante qu'elle ne le serait, si elle n'était qu'un semblant de charte turque. Bien que composée d'idées parisiennes, elle pourrait bien avoir été inspirée ailleurs qu'à Paris.

Qu'en pensera Méhémet-Ali, surtout lorsqu'il apprendra quel accueil flatteur elle a trouvé dans toutes les feuilles de l'Europe? Se contentera-t-il d'en hausser les épaules, comme s'il ne s'agissait que d'une vaine simagrée? Y verra-t-il une intention hostile, un fait cachant des arrière-pensées formidables? En conclura-t-il qu'il lui convient d'accepter sans retard des conditions tolérables, ou bien qu'il lui faut redoubler d'entêtement et d'audace? Répondra-t-il par le dédain ou à coups de canon, ou en octroyant à son tour à ses provinces des concessions libérales?

Cette dernière guerre serait plaisante en apparence, sérieuse au fond.

On ne jette jamais impunément certaines idées aux peuples, surtout dans les temps de crise et de transition. L'Europe en a fait l'expérience, et l'expérience n'est pas achevée. L'Allemagne, la Pologne, l'Italie, loin d'oublier les promesses qu'on leur avait faites, ruminent toujours les idées qu'on leur avait jetées comme un appât. L'Orient, nous nous en réjouissons, n'oubliera pas la déclaration de Gulhané. Quelque peu orientale qu'elle soit pour la forme et pour le fond, quel qu'ait été le but du gouvernement turc, et quelque peu d'empressement qu'il montre à la faire exécuter, elle a proclamé un mot qui trouvera toujours de l'écho dans le cœur humain. Elles ont beau être accoutumées à l'adoration du pouvoir et à la politique du fatalisme, les mots de justice et d'égalité font toujours tressaillir les nations; ils réveillent des idées, ils excitent des

sentiments que nous portons avec nous, et que les institutions ne peuvent jamais oblitérer complétement. Les réformes de Sélim et de Mahmoud, le spectacle des luttes et des guerres civiles qui déchirent depuis longues années l'empire du croissant, le retentissement des grandes révolutions européennes, enfin cet esprit des temps nouveaux, qui, lorsque son jour est arrivé, pénètre partout, altère et modifie toutes choses, ont profondément remué l'Orient et l'ont préparé à de nouvelles destinées que nul ne peut deviner, mais dont l'accomplissement paraît certain.

La déclaration de Gulhané n'a été, ce nous semble, qu'un stratagème politique, qu'une ruse honnête. On n'a pas songé aux besoins moraux de la Turquie; probablement on n'y songe pas le moins du monde. Qu'importe? C'est presque toujours ainsi qu'agit l'homme; il accomplit toute autre chose que ce à quoi il pense. D'ailleurs, pourquoi cet expédient? Pourquoi l'a-t-on imaginé? On a donc reconnu qu'il pouvait agir sur les esprits et être bon à quelque chose. C'est reconnaître que les habitants de l'empire commencent à ouvrir les yeux. En les conviant à Gulhané, on les a conviés à un spectacle, ne fût-il qu'une comédie, dont on a compris qu'ils peuvent goûter le dénoûment. On ne convie pas à de pareilles fêtes des aveugles et des sourds; ce serait du temps et des frais perdus.

En attendant, la question d'Orient ne paraît pas marcher à son terme; loin de là, elle se complique. A supposer que le sultan et le pacha se mettent d'accord, avec ou sans l'intervention de l'Occident, reste la question plus grave encore des relations de la Porte et de l'Égypte avec les puissances européennes. Le traité d'Unkiar-Skelessi sera-t-il renouvelé? Comment le sera-t-il? Au profit de qui?

Nous avons fait remarquer, en parlant d'une première tentative russe pour attirer l'Angleterre dans son alliance, que c'était là un essai qui devait se renouveler. Le cabinet russe n'abandonne pas facilement ses projets, et celui-là était d'accord à la fois avec son ambition, ses sympathies et ses antipathies. Aussi n'a-t-il jamais été abandonné. Rien, au contraire, n'est omis pour gagner le cabinet de Saint James. Ses exploits et ses envahissements dans l'Inde? On ferme les yeux, on en fait semblant du moins. Ses démêlés avec la Perse? On conseille à la Perse de céder, de tout accorder. Son humeur contre Méhémet-Ali? On la partage. Reste, ce qui forme, en apparence du moins, le nœud de la question, Constantinople, l'entrée des Dardanelles. La Russie n'hésite pas. Elle offre, dit-on, à l'Angleterre de lui faire accorder par la Porte l'entrée de quatre bâtiments de guerre; la concession ira probablement plus loin, elle s'étendra aux huit vaisseaux que lord Palmerston veut avoir le droit de faire ranger en bataille devant les murs du sérail.

Quoi qu'il en soit de ces bruits, nous ne ferons pas au ministère l'injure de croire qu'il ne sait pas à quoi s'en tenir à cet égard. Il n'a sans doute pas oublié que le jour où une flotte anglaise pourrait se déployer devant Constantinople, sans se trouver à côté d'une flotte française pour le moins aussi forte, dussions-nous franchir le passage de vive force, que ce jour-là serait le dernier pour tout ministère qui aurait eu l'étrange courage de rester les bras croisés devant un arrangement qui serait une insulte pour la France. Au surplus, quels

que soient les efforts et l'habileté de la diplomatie russe, et les velléités quelque peu téméraires de tel ou tel homme d'État à Londres, nous persistons à croire que le bon sens anglais l'emportera. On compte avec la nation en Angleterre, et la nation sait, malgré toutes les déclamations d'une partie de la presse anglaise, combien l'alliance anglo-française est dans l'intérêt bien entendu des deux peuples.

Les cortès sont dissoutes. Le gouvernement espagnol n'a qu'un reproche à se faire, c'est d'avoir trop différé une mesure que les circonstances lui commandaient impérieusement. Cependant tout semble promettre dans les prochaines élections une imposante majorité au parti conservateur. Les révolutionnaires ont démasqué trop tôt leurs vues et leurs projets. Malgré les invectives et les exhortations de certains journaux, l'Espagne ne veut pas se prêter à une ignoble et sanglante parodie de notre révolution, et en avoir les malheurs sans la gloire, et les crimes sans les prétextes qui paraissaient les excuser. Ce serait une honteuse faiblesse que celle d'une nation qui se laisserait fouler aux pieds par une minorité qui n'a pas même le mérite de l'originalité, et qui ne bouleverserait l'Espagne que parce que nous eûmes, il y a cinquante ans, un comité de salut public et un tribunal révolutionnaire !

En attendant, les craintes qu'inspire la démagogie sont une cause ou un prétexte d'inaction aux frontières. Deux brigades de la grande armée sont rappelées dans l'intérieur pour le maintien de l'ordre. Elles marcheront probablement vers l'Andalousie, où les agitateurs sont plus à redouter, et où ils pourraient plus facilement recevoir de criminels encouragements. Quoi qu'il en soit, rien n'annonce un coup décisif contre Cabrera avant le printemps, et s'il était vrai que le comte d'Espagne ne fût tombé qu'en vertu d'ordres et d'injonctions dont la junte insurrectionnelle de la Catalogne n'était que le docile instrument, on ne pourrait guère espérer qu'une convention analogue à celle de Bergara vînt mettre fin à la guerre civile. Au milieu de ces difficultés, quel sera le rôle de l'Angleterre à Madrid? Voudrait-elle exterminer les révolutionnaires au Canada, les sabrer à New-Port et les caresser en Espagne? Nous verrons bien.

La Hollande a reconnu la reine Isabelle et nous fait des ouvertures pour un traité de commerce. Cette démarche mérite toute l'attention de notre gouvernement. Il est temps de sortir des fausses voies où nous ont jetés une politique étroite et des intérêts par trop égoïstes. Il faut bien le dire : nous n'en sortirons jamais par des mesures générales, par des lois proprement dites. Tout le monde en sait la raison. Que le gouvernement use de son droit ; qu'il procède par des traités. Les chambres se résigneront à trouver dans un traité particulier, conclu avec telle ou telle puissance amie, ce qu'elles ne voudraient pas adopter dans un projet de loi générale et applicable à toutes les provenances. La Belgique, la Hollande, l'association allemande, l'Espagne, la Suisse, voilà les marchés qu'il faut ouvrir ou conserver à la France, renonçant enfin à la stupide prétention de vendre sans jamais acheter, de faire accepter nos produits en repoussant ceux de nos voisins. Ce serait par trop singulier qu'un ministère où siégent MM. Duchâtel et Passy laissât échapper les occasions qui sont offertes de rectifier l'absurde système que la restauration a imposé à la France.

Décidément, le ministère est aussi avare de lettres que M. Viennet en est prodigue. M. Bérenger aussi n'aime pas à être informé de ce qui le concerne par *le Moniteur* ou par son portier, s'il y a des portiers dans la Drôme. On dit que M. le président du conseil a réparé l'oubli par une lettre irrésistible; on ajoute cependant que si elle a donné un membre de plus à la pairie, elle n'a pas assuré une voix de plus au ministère dans la chambre des pairs.

La mort de M. de Blacas est un fait qui n'est pas sans quelque importance à l'endroit du duc de Bordeaux et des manœuvres légitimistes. M. de Blacas, par ses antécédents et sa vieille expérience, était le conseiller le mieux écouté à la petite cour de Gœritz, et il n'aimait pas les coups de tête et les aventures romanesques. Il se rappelait qu'après de vaines et peu dignes tentatives, les Bourbons n'étaient enfin rentrés en France qu'à la suite d'événements fabuleux et tout à fait indépendants de leurs efforts et de leur volonté. La France, qui n'a pas aujourd'hui à déplorer les égarements d'une ambition effrénée, veut la dynastie et le gouvernement de son choix. Elle l'a proclamé en 1830, elle vient de le répéter avec toute l'énergie d'une profonde affection au fils du roi. Le voyage du duc d'Orléans est un grand événement.

Nous ne parlons pas de son excursion en Afrique. Il faut sans doute le remercier de tout le bien qu'il y a fait et de sa vive sollicitude pour le bien-être de l'armée. S'étant rencontré en Algérie avec les fantaisies quelque peu aventureuses de M. le gouverneur général, le prince a marché aux Portes-de-Fer. Il le devait. Il s'y est montré brave, hardi, intelligent, ami du soldat, habile à le diriger, doué de ce coup d'œil et de ce sang-froid qui grandissent l'homme sur le terrain, au milieu des dangers. Qui en doutait? Le duc d'Orléans avait déjà fait ses preuves; l'armée le connaissait. L'expédition a réussi; Dieu en soit loué. Mais sérieusement était-ce là un but à proposer à l'activité du prince royal? Qu'on se demande ce qu'on aurait pensé, ce qu'on aurait dit, si une intempérie obstinée, si des torrents de pluie, comme il en tombe en Afrique, eussent arrêté la marche de l'expédition, et si l'armée, enfoncée dans les boues épouvantables du sol africain, eût été cruellement décimée par la disette, les maladies et les souffrances? Et tout cela pour faire la découverte d'un chemin et pour échanger quelques rares coups de fusil avec une poignée de Kabaïles! Encore une fois, on ne doit que des éloges au prince. Se trouvant sur les lieux, il devait marcher aux Portes-de-Fer; il ne pouvait pas se séparer de bataillons français au moment où ils allaient affronter un péril. Mais l'héritier du trône de France ne doit être appelé qu'à la gloire des grandes choses. Il n'a rien à lui, pas même sa vie; et ce qui appartient à l'État, ce qui lui est un gage précieux, ne doit être employé qu'aux choses qui intéressent la grandeur et l'avenir de la France.

C'est le voyage du prince royal dans les départements du Midi qui est un grand événement. Il a scellé le pacte d'alliance de la dynastie de juillet avec la partie de l'empire qu'on prétendait faussement lui être le moins affectionnée. On se connaît maintenant. Le temps des sottes calomnies est passé sans retour. S'ils renouvelaient leurs perfides insinuations, les ennemis de notre royauté rencontreraient toujours une de ces réponses foudroyantes : Nous l'avons vu, nous l'avons entendu; il comprend nos besoins, il sait les affaires; il nous

a secourus, il a intercédé pour nous; et le peuple n'est pas oublieux.

La France ne doit ce beau résultat qu'au prince lui-même, au charme de ses manières et de son langage, à sa haute intelligence des choses et des hommes, à ses connaissances aussi variées que positives, et à cette présence d'esprit et à cette bonté qui ne se sont pas démenties un seul instant. Nous le croyons d'autant plus, que cela nous a été affirmé par des témoins oculaires, étrangers à la France, à ses affections et à ses besoins. Dans plus d'un endroit, le premier accueil n'a pas été sans quelque froideur; mais partout l'élan d'affection a été vrai, spontané, général, dès que le représentant de la royauté de juillet a été connu du peuple. Ce sont là de précieuses conquêtes et faciles à garder. Le trône s'en trouve consolidé ainsi que toutes nos institutions.

La session approche. les esprits s'animent, on aiguise ses armes, et on prélude au combat par la question d'usage : — Le ministère pourra-t-il, tel qu'il est, ouvrir la session? Pourra-t-il la traverser?

Il faut le dire; nul, les ministres y compris, ne répond hardiment : — Il le doit et il le peut. Ce qu'on entend de plus favorable se réduit à dire : — Il n'y a pas autre chose sous la main, il ne faudrait pas recommencer la crise, les incompatibilités de personnes sont toujours les mêmes, les amours-propres sont toujours aussi intraitables.

Ceux qui prétendent approfondir davantage la question ajoutent qu'au fond il n'est aucune partie de la chambre d'où puisse partir une attaque immédiate et sérieuse. Les 221, ou, si l'on veut et pour éviter les *quiproquo* auxquels vient de donner lieu le *Journal de Saône-et-Loire*, que le ministère et le centre gauche opposant ont également interprété à leur avantage, — les centres proprements dits, peu agressifs de leur nature, n'ont aucune raison de se presser. Le ministère a eu beau publier quelques paroles peu mesurées sur leur compte, les centres savent que, pour toute administration qui ne voudra pas bouleverser le pays, il n'y a pas de majorité possible sans eux, qu'au fond c'est avec eux que tout ministère marche et doit marcher, et qu'il ne faut pas trop s'indigner des expédients ingénieux, des paroles adroites qu'on est forcé d'employer pour gagner quelques voix de plus. Dès lors les 221 attendent les événements. Le ministère leur paraît faible; ils ne croient pas à sa durée, ils ne s'évertueront pas pour la prolonger, mais ils espèrent qu'il pourra se modifier, se renforcer sans secousses et par des hommes qui leur inspirent confiance.

Les doctrinaires doivent tout naturellement suivre les mêmes errements. D'un côté, ils ont une part directe aux affaires; de l'autre, ils trouvent dans le ministère précisément cette partie du centre gauche avec laquelle ils sympathisaient le plus par leurs théories constitutionnelles et économiques, la partie avec laquelle il y avait véritable coalition.

Une opposition vive, immédiate, ne pourrait donc venir que de la réunion des oppositions extrêmes; mais à supposer cette réunion possible, cela ferait-il une majorité d'abord et un gouvernement ensuite?

En effet, nous ne le pensons pas. Aussi n'est-ce point une attaque directe, violente, à l'ouverture même de la session, que le ministère a, ce nous semble, à redouter. S'il n'arrive rien d'extraordinaire, on ne se rendra pas à la chambre avec le projet arrêté de le renverser sur telle question, à telle heure. Ce que

le ministère doit craindre, ce sont les accidents de tribune et les éventualités de tous les jours. Il doit redouter cet imprévu qu'un ministère ne peut affronter que lorsqu'il s'appuie sur une majorité sienne et compacte. Cette majorité dévouée, il ne l'aura pas, et il nous paraît hors d'état de la conquérir; tel qu'il est, il ne sera ni assez fort pour prévenir les échecs, ni assez docile pour s'y résigner.

Dès lors, multiplier les questions, c'est pour lui multiplier les dangers. C'est là cependant ce qu'il paraît vouloir faire. On ne parle que des nouveaux projets de loi qu'il prépare. La législature paraît une lice où chaque ministre veut faire ses preuves et dépasser ses collégues. Si ce n'est pas de la prudence, c'est du moins du courage et du désintéressement. Au surplus, c'est ce qui devait nécessairement arriver au ministère. M. le maréchal, par les occupations de toute sa vie, est nécessairement étranger à une foule de questions d'administration, de finances, de droit. Probablement il ne s'en mêle guère et laisse chaque ministre faire à sa tête. Le président s'abstenant, les autres ministres ne peuvent pas trop retenir un de leurs collégues; on se passe réciproquement ses fantaisies : on n'approuve pas toujours, tant s'en faut, mais on se résigne.

C'est là un piége que le ministère se tend à lui-même. Je dis le ministère, car c'est encore plus le ministère dans son ensemble que tel et tel ministre, qui est menacé de faire naufrage au milieu de tous ces écueils. Plus d'un ministre pourra se sauver et rentrer au port, tous ceux en particulier qui ne nageront pas entre deux eaux. Redisons-le, le pays est si fatigué, qu'il n'y a plus aujourd'hui avec lui qu'une bonne politique à suivre, la politique des situations nettes et du langage explicite.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

# LA MÈRE MOULIN,

## HISTOIRE D'UNE VIVANDIÈRE DE LA GRANDE ARMÉE.

### PROLOGUE.

Par une tiède soirée des derniers jours de juillet 1821, un homme qui paraissait avoir une soixantaine d'années, quoiqu'il fût réellement de quinze ans moins âgé, sans doute parce que les années de campagne comptent double, se dirigeait lentement, l'air pensif, vers une maisonnette qui n'était, à vrai dire qu'une pauvre chaumière, située à Vaugirard, en dehors de la barrière et au milieu d'une espèce de ruelle appelée passage Napoléon. (Il est à remarquer que sous la restauration ce chemin de traverse, bordé à droite et à gauche de mâsures abandonnées et de chétifs acacias, avait conservé le nom du grand homme.) Celui qui marchait ainsi était grand et maigre ; ses cheveux, jadis d'un blond roux, étaient devenu d'un blanc-filasse. Il avait le teint pâle, le nez un peu crochu et le front large, quoique déprimé vers le sommet ; mais dans le regard de ses grands yeux bleus on pouvait lire l'expression de douceur, de simplicité et de résignation qui faisaient la base de son caractère.

Cet homme était un ancien soldat de la grande armée, qui, pendant les vingt années qu'il était resté sous les drapeaux, après avoir commencé sa carrière comme tambour, n'avait jamais été autre chose que sapeur; malgré les actions d'éclat et les faits d'armes dont ses états de service étaient illustrés à la

marge; mais il faut dire aussi que Roubelard (c'était son nom) n'avait pu de sa vie apprendre ni à lire ni à écrire, et que « ce genre d'éducation, au dire de son dernier colonel, avait été une des causes *majores* qui s'étaient formellement opposées à ce qu'il obtînt un avancement plus rapide. »

Chemin faisant, le vieux soldat rencontra Jeanne-Marie, pauvre et excellente femme chargée d'enfants, qui n'avait d'autre occupation que de mener aux champs les vaches et les chèvres que les laitières du voisinage ne craignaient pas de lui confier. Sa chaumière était attenante à celle où se rendait le sapeur tous les jours, plutôt deux fois qu'une, car depuis plus de trente ans il était amoureux de la propriétaire.

« Bonjour, M. Roubelard, fit la vieille bretonne, avec une révérence cagneuse. Ça vous va-t'i ben? »

Celui-ci, sortant tout à coup de sa rêverie, leva la tête.

« Ah! c'est vous Jeanne-Marie, bonjour! répondit-il en reconnaissant la voisine, la mère Moulin est-elle rentrée?

— Oui dam qu'elle y est, c'te pauv' chère femme; vous la trouverez sous l'z'armes, son gros livre à la main... Ah! mon bon M. Roubelard, j'sommes ben sûr, tout d'même, qu'elle vous espère tout fine dret. »

— C'est bon, j'y vais. Bonsoir, Jeanne-Marie! »

Et, doublant le pas, Roubelard arriva bientôt devant la porte de la mère Moulin. La nuit commençait à tomber.

Cette femme dont le nom était Marguerite (car celui de *Moulin* n'était qu'un honorable sobriquet qui lui avait été donné jadis par les soldats de l'armée du Nord dans une circonstance bien glorieuse pour elle), était petite et fort brune; mais dans ses yeux noirs et pleins de feu venaient se refléter toute la hardiesse de son caractère, toute la bonté de son cœur, toute la noblesse des passions qui l'agitaient encore. Elle était dans un déplorable état de maigreur, et son corps paraissait affaissé sous le poids des fatigues et des misères de la guerre, ou sous celui d'une douleur morale, contre lesquelles il n'est aucun remède dans ce monde; ses cheveux, qui tombaient en nattes inégalement tressées sous le bonnet de police qu'elle portait habituellement, étaient d'une finesse et d'une longueur remarquables. Elle avait la bouche un peu grande, mais garnie de deux rangées de dents qu'une duchesse eût enviées. Ses gestes, un peu brusques, peut-être, n'en avaient pas moins quelque chose d'obligeant, et enfin, à la coupe de son visage, à la souplesse de sa taille bien prise et à son pied d'une petitesse telle que l'impératrice Joséphine elle-même en aurait été jalouse, on devinait que la mère Moulin avait été excessivement jolie dans sa jeunesse (elle avait alors quarante-sept ans). Toute frêle et toute délicate qu'elle semblait au premier examen, elle était cependant d'une complexion nerveuse et douée de cette force musculaire que la vie et les travaux des camps peuvent seuls donner à une femme.

La mère Moulin avait servi pendant vingt-trois ans comme vivandière et cantinière, selon les circonstances, d'abord dans le régiment d'Anjou (le 5e de ligne). Pendant la campagne d'Espagne de 1809, elle abandonna un moment l'infanterie pour entrer dans le 1er dragons; mais des motifs et des affections qui n'avaient rien que de louable et d'honnête, la firent bientôt rentrer

dans l'arme où elle avait débuté. En 1812 elle passa dans la vieille garde impériale : Waterloo fut sa dernière bataille, Jemmapes avait été sa première.

A Lutzen, elle sauva l'aigle du drapeau d'un régiment d'artillerie en la cachant sous ses vêtements. Elle rapporta d'Austerlitz deux lambeaux d'étendards russes qui servaient encore de trophées à sa chaumière, dans l'intérieur de laquelle on avait ébauché à l'aide d'un charbon, l'aigle impériale avec le grand cordon de la Légion d'honneur en sautoir, en guise de cravate. Vis-à-vis cette porte il y avait une huche vermoulue, le seul meuble que la pauvre vivandière possédât, sur laquelle étaient étalés une demi-douzaine de volumes cartonnés qu'elle appelait sa bibliothèque de campagne, et qui se composait des livres suivants :

1° L'*Histoire de Jeanne d'Arc ;*

2° La *Cuisinière bourgeoise,* suivie d'une notice sur l'art de fabriquer les vins et les liqueurs ;

3° *Bonapartiana,* recueil d'anecdotes, bons mots et reparties heureuses du premier consul, par le citoyen Cousin d'Avallon ;

4° L'*Esprit de saint Augustin ;*

5° Le *Véritable Messager boîteux,* par feu Mathieu Laensberg, astronome et mathématicien, avec les prédictions pour l'année de grâce 1815.

6° Enfin un *Paroissien complet,* à l'usage du diocèse de Reims.

La mère Moulin avait de tout temps aimé la lecture, et joignait à un esprit naturel une certaine instruction acquise dans les longues courses qu'elle avait faites et dans les pays nombreux où elle avait séjourné lors de nos conquêtes. En outre, elle avait manifesté, dès sa tendre jeunesse, des sentiments de piété qu'elle avait su conserver même au milieu de la licence des camps. Elle eut même la velléité de se faire religieuse après l'abdication de Napoléon à Fontainebleau; mais les événements de 1815 vinrent bientôt lui enlever ce goût passager de la vie monastique et elle recommença sa vie des bivouacs et du champ de bataille ; toutefois, depuis qu'elle avait pris sa retraite à Vaugirard, on l'avait vu remplir exactement les devoirs que notre religion impose aux chrétiens : le curé venait même la voir quelquefois. Aussi, en face du lit de la vivandière, auquel un vieux manteau blanc de dragon servait de couverture, voyait-on fixée, au-dessus d'une croix de la Légion d'honneur à l'effigie de Napoléon, l'image du Christ, surmonté d'un rameau de buis béni.

A peine la mère Moulin avait-elle pris possession de cette chaumière qu'un orage épouvantable avait enfoncé une partie du châssis de la fenêtre. Ne possédant même pas de quoi faire remplacer les vitres brisées, la pauvre vivandière s'était servie des proclamations de l'empereur et des bulletins de la grande armée pour réparer le dommage occasionné par la grêle : puis, lorsque les alliés étaient venus en France pour la seconde fois, elle avait montré du doigt aux soldats autrichiens, russes et prussiens, qui étaient passés devant sa chaumière ; ces trophées, ces proclamations, ces bulletins en ricanant d'un air de triomphe.

Roubelard entra chez la mère Moulin sans que celle-ci l'aperçût ; car, de nuit comme de jour, la vivandière ne fermait jamais sa porte, donnant pour raison que, dans le *beau passage Napoléon*, il n'y avait pas de voleurs,

et que, s'il s'y trouvait des loups, ses os étaient devenus trop durs pour leurs dents.

« Bonsoir, mère Moulin; comment vous portez-vous aujourd'hui? demanda doucement le vieux soldat à la brave femme qui, courbée dans l'ombre attisait son feu.

— Qui vive! répondit-elle en badinant, après avoir pris un tison pour éclairer un peu la chambre. Qui vive !... Est-ce toi, Jeanne-Marie.

— Non, mère Moulin; ce n'est pas elle; c'est moi !

— Ah ! je n'avais pas reconnu votre voix, M. Roubelard.

— Je viens vous apprendre une fâcheuse nouvelle, continua le sapeur d'un ton attristé.

— Bah ! s'écria la vivandière en rejetant le tison dans l'âtre. Puis, après avoir posé sur le manteau de la cheminée le volume de saint Augustin ouvert sur ses genoux : est-ce que les Russes nous auraient encore déclaré la guerre sans nous prévenir? demanda-t-elle. Ah! les sournois de sauvages ! je les reconnais là... Ils ne se souviennent donc plus d'Austerlitz !

— Ce n'est pas cela, répondit tranquillement Roubelard; le temps d'Austerlitz est passé, mère Moulin, et bien passé. Ce que j'ai à vous dire va au contraire vous faire de la peine, attendu que... »

Le souvenir d'Austerlitz avait serré le cœur de la vivandière. Le regard fixe, la bouche contractée, elle s'était levée de l'escabeau sur lequel elle était assise, et agitant au-dessus de sa tête ses bras amaigris :

« Austerlitz ! répéta-t-elle sans écouter Roubelard qui parlait en même temps. Il fallait voir, cette nuit de la veille, les bivouacs s'allumer et petiller sur toute la ligne comme un feu d'artifice de 15 août !... Et quand Napoléon voulut s'assurer que ses enfants dormaient, la lune fit reluire les obusiers que la garde devait étrenner le lendemain !... J'ai vu la grande armée avec son petit empereur! Je ne parle ni de celui d'Autriche ni encore de celui de Russie, à qui je dis un jour son fait, étant à Erfurt.

» Tenez, monsieur Roubelard, vienne la Saint-Marguerite prochaine, j'aurai quarante-sept ans; eh bien ! je voudrais y être encore pour voir tout ce monde-là, si poli avec moi, et les chapeaux à plumes noires et blanches du gros état-major me saluer honnêtement. Oui, je voudrais y être encore à ramasser sous la mitraille russe mes frères du 5e de ligne quand les biscaïens les jetaient les uns sur les autres, ces bons ivrognes ! J'aurais voulu qu'on m'enterrât à côté du général Margotin ou dans la même fosse que le pauvre Rossignol, mes deux pères adoptifs, vous le savez, monsieur Roubelard. Ils sont morts tous deux, et la pauvre Marguerite n'a même pas eu la consolation de leur fermer les yeux... Elle n'a pu que pleurer... ; aujourd'hui, au moins, elle peut... prier... pour... eux. »

A ces dernières paroles, l'émotion de la vivandière était arrivée à son plus haut point; elle laissa tomber sa tête dans ses mains et sanglota tout bas. Un moment de silence s'écoula. Alors Roubelard, qui s'était peu à peu attendri, lui dit en essuyant ses yeux :

« Si vous pleurez toujours comme cela, vous finirez par fondre en eau comme un concombre : vous n'êtes déjà pas trop grasse. Croyez-moi, mère Moulin,

cela ne vaut rien pour votre santé... Je venais pour vous annoncer qu'on a reçu la nouvelle...

— Que les Prussiens sont revenus en France, comme en 89 peut-être? » interrompit-elle encore.

Roubelard, qui n'avait pu achever sa phrase, se contenta de faire un signe de tête négatif.

« Oui, oui, c'est impossible, continua la vivandière. Dans les temps ils ont trop mangé de raisin en Champagne, ces buveurs de bière, et depuis nous leur avons fait avaler trop de grapillons de mitraille pour qu'ils y reviennent jamais.

— Il s'agit bien de Prussiens! dit le vieux soldat impatienté; est-ce que nous en avons laissé des Prussiens? C'est une erreur de croire qu'il y a des Prussiens, mère Moulin; pas plus de Prussiens que dessus ma main... Il s'agit de la mort... »

Ici la vivandière saisit convulsivement le bras du sapeur pour lui montrer appendu, comme un lustre au plafond, une plaque de cuivre jaune enfumée provenant d'un bonnet de la garde prussienne, retenue par la cravate d'un étendard hanovrien.

« Ils sont bien morts! ceux-là, s'écria-t-elle avec un sourire ironique, cependant il doit en rester encore...

— Pas beaucoup, fit Roubelard d'un air de doute; cependant c'est possible, parce qu'on aura oublié de les compter dans leur patrie... Je venais pour vous apprendre...

— Que les Autrichiens étaient aux frontières?... Eh bien? monsieur Roubelard, que ne le disiez-vous tout de suite.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria le sapeur en trépignant d'impatience et en se bouchant les oreilles. Mère Moulin! reprit-il de toute la force de ses poumons, voulez-vous enfin me laisser m'exprimer ou je m'en vais?

— Déjà? fit la vivandière en reprenant sur son escabeau sa première attitude; c'est à peine si vous êtes entré, ajouta-t-elle en lui désignant du regard l'autre coin de l'âtre; asseyez-vous là, je vous écoute. »

Mais la brave femme prenait un engagement au-dessus de ses forces. Elle était dans un état d'exaltation qui augmentait de moments en moments, de sorte que Roubelard ayant voulu s'expliquer, elle lui ferma la bouche en continuant de parler elle-même sur le même ton et comme elle avait déjà fait.

« Je suis verte encore! s'écria-t-elle; je puis faire cette campagne. Nous partirons ensemble, M. Roubelard, et avec l'aide de Dieu, je finirai comme j'ai commencé, au bruit du canon!... Nous verrons encore le drapeau tricolore parcourir le champ de bataille d'un bout à l'autre, et l'aigle, les ailes déployées, s'avancer à travers leurs baïonnettes, leurs carrés, et les faire dégringoler de leurs redoutes, ces mangeurs de choucroute, comme les pommes de terre de mon sac!... Oh! ne croyez pas qu'on nous fasse reculer d'une semelle; je connais le petit caporal; je l'ai vu au feu à Lutzen, à Arcis-sur-Aube, à Mont-Saint-Jean (la mère Moulin se signa), et je sais ce qu'il peut faire. J'ai toujours été en avant; mon pauvre Jemmapes, vous le savez, a brouté plus d'une fois aux fourrages des grand'gardes. J'ai vidé autant de gibernes que de

barriques d'eau-de-vie ; et un jour que des conscrits provençaux prenaient la route en sens inverse parce que quelques canons avaient toussé devant eux, je me mis en travers, moi et Jemmapes !... Jemmapes ! comprenez-vous, M. Roubelard ?... Aujourd'hui je m'y mettrais seule. »

Dès le commencement de ce monologue, le vieux sapeur, ayant jugé tout d'abord qu'il ne pourrait placer un mot, s'était levé, et, les mains dans les goussets de son pantalon, s'était promené tout autour de la chambre en sifflant entre ses dents. Mais au nom de Jemmapes, répété avec intention par la mère Moulin qui l'avait toujours suivi des yeux tandis qu'il faisait sa promenade, il avait cessé de siffler, et, la tête basse, il semblait qu'un remords poignant fût venu tout à coup l'assaillir. Mais lorsque la vivandière, fatiguée et enrouée, se fût assise pour reprendre haleine, Roubelard s'arrêta en disant à haute voix et comme à la cantonnade :

« Arrêtez les frais ! on ne joue plus. »

Puis s'étant approché de la mère Moulin, il se pencha jusqu'à son oreille et lui dit avec une volubilité extraordinaire :

« Il n'y a plus de frontières, plus d'armée, plus de canons, plus de champ de bataille, plus de drapeaux tricolores, plus d'aigles, descendus les aigles sans aucune exception ! Vous perdez la tête, mère Moulin !... Plus de carrés, plus de grande armée, plus de gibernes, plus de conscrits et plus de petit caporal, je vous dis que vous êtes folle, mère Moulin !... Ni vu ni connu, le pauvre petit caporal... disparu à perpétuité !... Voilà ce que je voulais vous annoncer. »

Et, ayant dit, il tourna vivement sur le talon comme pour s'en aller. La vivandière le retint par le pan de sa redingote :

« M. Roubelard ! fit-elle après un silence en le regardant avec un mélange de pitié et de mépris qu'on ne saurait peindre. Mort, dites-vous ! Lui ?... L'empereur ?... Allons donc, vous voulez rire, je pense.

— Incapable, mère Moulin, puisque je ne suis venu ce soir que pour vous apprendre la nouvelle. »

La vivandière haussa les épaules en disant d'une façon étrange :

« Laissez-moi tranquille, M. Roubelard. »

A son tour, le sapeur la regarda avec étonnement ; puis, paraissant faire un effort sur lui-même :

« Ah çà ! qu'avez-vous donc aujourd'hui, mère Moulin ? lui demanda-t-il d'un ton impératif.

— J'ai... répondit-elle en passant la main sur son front, j'ai... que j'avais moins froid jadis dans les plaines de Smolensk qu'aujourd'hui devant cette cheminée.

— C'est toujours comme cela quand nous parlons politique. Causons d'autre chose, de notre mariage, par exemple, il n'y a pas de crainte que nous nous échauffions, ajouta Roubelard en s'asseyant tout près d'elle.

— Hein ! fit la vivandière en fronçant le sourcil après avoir retiré brusquement sa main, que le sapeur avait prise dans les siennes, vous y songez donc toujours, M. Roubelard ? Un homme de votre âge ! Si vous m'en parlez encore....

— Il vaut mieux tard que pas du tout, reprit le sapeur avec beaucoup de flegme. Quand nous étions au régiment, vous remettiez toujours la noce à la paix générale. La paix! la paix! est-ce que c'était connu de notre temps?... On l'a inventée avec les Bourbons! C'est égal, j'ai attendu. Lorsque nous avons été licenciés de l'autre côté de la Loire, vous m'avez renvoyé au deuxième retour de l'empereur : j'ai *rattendu*, ça m'a encore été inférieur ; mais à présent que le petit caporal est mort et enterré, est-ce que votre intention serait de me prier d'attendre qu'il soit ressuscité?... Merci.

— Ce n'est pas vrai! dit sèchement la mère Moulin, l'empereur ne peut mourir avant que les desseins de Dieu soient accomplis. Qui a pu vous faire un semblable ragot ?

— M. Anicet, le gros épicier-droguiste de la Grande-Rue; vous le connaissez aussi bien que moi. Ce matin, devant tous ceux qui encombraient sa boutique, il a lu tout haut, dans le *Journal de Paris*, la mort de Napoléon à l'île Sainte-Hélène. J'étais au nombre des écouteurs.... et des consommateurs, ajouta-t-il plus bas.

— Les journaux sont des menteurs, s'écria la mère Moulin avec colère.

— On le dit, mère Moulin, mais du calme, je vous prie, ne vous échappez pas encore comme tout à l'heure. » Puis adoucissant la voix en tâchant de se donner des manières agréables. « Il faut si peu de chose pour en finir, reprit-il avec un regard de tendresse. Un petit quart d'heure d'horloge tout au plus, histoire d'aller jusqu'à la *mairrrrie* de Vaugirard, et tout est dit.

— C'est bon ! c'est bon ! il est toujours temps de se donner au diable.

— Vous me prenez donc pour un lutin ? C'est flatteur ajouta le sapeur en se rengorgeant.

— Les lutins ont de l'esprit, répliqua vivement la vivandière un peu piquée, et vous, monsieur Roubelard, vous n'en avez guère aujourd'hui. Laissez-moi tranquille, vous dis-je, je ne puis, à présent, devenir M^me^ Roubelard.... Non, jamais ; c'est impossible ! » s'écria-t-elle en frappant la terre du pied.

A ces mots, à ce mouvement, le vieux soldat s'approcha davantage de la brave femme, et, le regard suppliant, la voix très-émue :

« Hélas ! dit-il, avez-vous jamais trouvé un homme d'une pâte meilleure que la mienne ? Depuis trente ans je vous aime, et cependant je n'ai pas oublié le jour où je vous le dis pour la première fois. C'était au bas du moulin de Jemmapes (à ce nom la vivandière tressaillit); nous venions d'enfoncer l'ennemi un peu crânement ; l'odeur de la poudre m'avait presque grisé ; je m'étais assez distingué pour espérer de passer soldat dans une compagnie d'élite à la première promotion, n'étant encore que tambour, si vous vous en souvenez. Voilà que tout à coup, et au moment où j'y pensais le moins, vous me *rapparaissez* avec votre berret rouge, votre spencer noir, votre charmante petite jupe bleue et vos guêtres grises. Le pauvre Colibri (le sapeur évitait toujours, en parlant de l'âne de la vivandière, de l'appeler par son nom de guerre) trottait en serre-file non loin de vous comme un poulain naturel. Ce fut alors que je sentis dans mon cœur quelque chose qui fit *toc ! toc !* absolument comme le chien de ma carabine quand je l'armais.

» Dans le lointain on faisait une dernière chasse aux Autrichiens. Le son de la musique du régiment, mêlé à celui de votre voix qui m'appelait, arriva jusqu'à moi, qui n'entendait alors que les râlements et les hoquets des blessés et des mourants dont j'étais entouré... Vous jetâtes vos bras autour de mon cou pour me remercier de vous avoir sauvé des mains d'un Autrichien. Je ne pus vous répondre que par des soupirs de tendresse et des larmes de joie... J'étais heureux comme un adjudant général ! Dès ce jour je vous jurai de vous aimer toute ma vie : vous en souvenez-vous, mère Moulin ? »

Pour toute réponse, la vivandière serra la main du vieux soldat; mais, les yeux toujours baissés, elle continua de feuilleter machinalement le volume de saint Augustin qu'elle avait repris.

« Mère Moulin, répéta d'une voix haletante le sapeur, ne voulez-vous donc plus me parler ?

— M. Roubelard, répondit enfin celle-ci à demi-voix, je ne veux ni ne dois me souvenir de ce temps-là. »

L'imagination du vieux soldat s'était enflammée aux souvenirs qu'il venait de réveiller, et en entendant la vivandière laisser tomber froidement de ses lèvres des paroles qui, pour la trentième fois peut-être, lui enlevaient l'espoir qu'il nourrissait avec tant de constance, il s'écria dans une agitation extrême :

« Ah ! c'est comme cela que ça se joue dans le passage Napoléon ?... Je l'ignorais. Vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure, mademoiselle Marguerite ? Vous trouviez que c'était une belle et noble existence que la vie des camps, avec ses victoires, ses massacres, ces cervelles qui volent dans l'air comme des grelons, et les ruisseaux de sang qui coulent à l'ambulance !... Voilà les émotions qu'il vous fallait il n'y a qu'un instant : nous prenions ensemble des villes d'assaut; nous faisions de magnifiques incendies, et à la lueur des palais en flammes, nous pillons les maisons et les églises !

— Oh, jamais ! jamais ! murmurait la vivandière d'une voix sourde en se signant à chaque phrase du vieux soldat.

— Puis, vous pouviez avoir la chance de me voir emporter par la mitraille ou par un boulet, au petit bonheur; et alors vous étiez débarrassée de moi naturellement... Merci de vos sentiments de reconnaissance, mademoiselle Marguerite Moulin ! Vous pouvez faire le bonheur d'un honnête homme qui vous honore comme on honore son colonel, qui vous aime comme... comme je vous aime enfin, et vous restez muette lorsqu'il ne faut pour cela que prononcer un mot ? C'est affreux ! La parole ne vous manquerait pas s'il s'agissait d'aller marmotter des *Oremus* avec cette vieille comtesse de la rue de Sèvres, à qui le diable a donné le grade de chanoinesse et qui prétend que je suis un mouchard, bien qu'elle n'ait jamais fait ma connaissance. (La vivandière fit un signe de tête négatif.) Elle vous a tenu de méchants propos sur mon compte, je le sais ! Elle ne les répétera pas en paradis, la vieille bigotte ! » s'écria le sapeur avec un éclat de voix et un geste terribles.

En ce moment Jeanne-Marie entra tout effarée.

A la vue de Jeanne-Marie, la mère Moulin ne bougea pas, attérée qu'elle était par les paroles de Roubelard. Elle n'osait même lever les yeux de dessus

son livre. Quant au sapeur, son visage exprima la vive contrariété que cette visite inopportune lui causait; cependant il ne répondit rien à la Bretonne, qui s'était adressée à lui en lui disant d'un air ébahi :

« Eh! là là! qu'est-ce que vous avez donc, mon pauvre monsieur Roubelard? A vous entendre, je croyais que vous *battiais.* »

Le sapeur fit un geste d'impatience, se croisa les bras sur la poitrine et commença de se promener par la chambre sans même regarder Jeanne-Marie.

« Ah! *dam!* mon bon Roubelard, continua-t-elle, c'est que j'ai vu tout comme vous, dans le pays, la guerre avec les *bleus :* c'était au détour du champ la Gaujardière, proche Ploërmel, comme qui dirait les *contrôleux* de la barrière; ils ont *floupé* mon pauvre *toutou* Guilloret, ces gueux de bleus! Ils y disaient comme ça : — *Qeu* bord es-tu *ta?* — *Ma?* — Oui *ta!* — Je *seu* de rien. — Eh bien! crie un peu vive la république? — *Nani!* je ne le ferai point!... Et ces scélérats de bleus le *jetirent* dans la marre où il *mourit,* l'pauvre cher toutou Guilloret.

— Oh! la vieille *Chouanne!* fit Roubelard, ne pouvant modérer plus longtemps son impatience, et jetant à la Bretonne un regard furieux.

« Eh ben, bonsoir, *mame* Moulin, dit Jeanne-Marie qui s'était enfin aperçue que sa présence gênait. Je vas à mes bêtes.

La bonne femme partie, le sapeur revint s'asseoir à côté de la vivandière et lui dit avec la bonhomie qui lui était naturelle :

« Écoutez, mère Moulin, il faut en finir : l'empereur mort ou pas mort, cela ne nous regarde pas, nous n'en sommes pas l'auteur. Voulez-vous de moi pour mari ou n'en voulez-vous pas? C'est la dernière fois que je vous ferai la proposition. J'ai mes papiers en règle, un seul excepté que l'agent d'affaires de Vaugirard m'a promis de me remettre demain ou après... Je reviendrai demain savoir votre réponse décisive. » Puis il ajouta d'un air qui ne manquait pas d'une certaine dignité : « Adieu, mère Moulin... adieu, Marguerite. » Et il s'élança hors de la chaumière.

Les yeux brillants comme des escarboucles, le visage rouge comme une cerise, la vivandière n'avait pas répondu un mot; mais ce calme, cette impassibilité qui avaient si fort désespéré Roubelard, n'étaient qu'à la surface : au fond de son âme, un combat terrible avait lieu. Elle avait suivi des yeux le sapeur, cet ami si fidèle, ce vieux compagnon de sa vie, si patient, si généreux, et lorsqu'en s'en allant il avait repoussé la porte sur lui avec violence :

« L'ingrat! fit-elle à voix basse, il me tuera. »

Puis joignant les mains et élevant les yeux au ciel :

« Dieu de bonté, dit-elle avec onction, pardonnez à Roubelard comme je lui pardonne, et donnez-moi la force d'accomplir le vœu que j'ai fait ou bien retirez-moi de ce monde de souffrance! »

Après s'être recueillie un moment, la mère Moulin alla s'agenouiller devant le crucifix placé en face de son lit, fit une courte prière et se coucha aussitôt, agitée d'un tremblement fiévreux.

Ceux qui, ce soir-là auraient rencontré Roubelard, sortant de chez la vivandière pour regagner le modeste logement qu'il occupait au Mont-Parnasse (chaussée du Maine), auraient pu le prendre pour un homme fou ou ivre, à le

voir gesticuler avec ses grands bras, se parler haut à lui-même et faire en marchant dans le passage Napoléon, éclairé d'une lanterne, de tels zig-zag qu'il était à craindre à tout moment qu'il se brisât la tête contre quelque pan de mur ou qu'il vînt à rouler dans les fossés toujours remplis d'une boue infecte, dont ce chemin est bordé. Mais il n'en était rien; seulement il venait de s'opérer dans l'esprit du sapeur une soudaine révolution; les événements de sa vie, qu'il avait oubliés en partie, lui étaient apparus tout à coup; il s'était rappelé toute sa vie, depuis la bataille de Jemmapes jusqu'à la conversation qu'il venait d'avoir avec la vivandière. Il avait passé en revue en une seconde trente années d'existence, sans oublier un événement; trente ans de batailles, de périls, d'amour, de misère et de soins pour la mère Moulin.

« Malédiction sur moi ! s'écriait-il dans son exaltation, la mère Moulin ne m'aime plus; elle ne m'a jamais aimé peut-être !... N'importe, nous verrons demain... j'attendrai encore. »

Laissons donc le malheureux Roubelard en proie à une sorte de délire pour raconter les faits qui donnèrent naissance à cet amour, unique dans les fastes des passions, ainsi que la vie de la mère Moulin, la vivandière, si bizarrement associée à celle de Roubelard, le sapeur.

## I.

Le 20 juillet 1774, jour de sainte Marguerite, le régiment d'Anjou, si connu par le proverbe militaire qui subsistait encore dans l'armée au moment de la révolution, s'était disposé à changer de garnison : il quittait Tours pour aller au Mans. Déjà les deux premiers bataillons étaient en route avec l'état-major, et le troisième, que devaient suivre les bagages du régiment, se préparait à partir le lendemain à la pointe du jour, lorsque le sergent Margotin, qui commandait l'escorte des bagages, s'aperçut qu'on avait glissé parmi les malles et les caisses des officiers un meuble qui ne se trouvait pas sur l'inventaire des effets appartenant à l'état-major. Ce meuble était un petit berceau d'osier assez grossièrement façonné, dans lequel dormait comme une bienheureuse, en tetant son pouce, une petite fille qui pouvait avoir tout au plus six ou huit mois. Les traits de cette enfant étaient pleins de gentillesse et de douceur, et son embonpoint attestait également la force de sa constitution.

« Caporal Rossignol ! appela le sergent, arrivez donc ici, il y a du nouveau. »

Le caporal avança, et ne fut pas moins étonné que son sergent de voir la nouvelle recrue dont une main inconnue venait de doter le 5e bataillon du régiment d'Anjou.

« Sergent, voilà une belle petite créature, dit Rossignol en regardant l'enfant avec complaisance; il m'est avis que sa mère a dû bien pleurer avant de l'abandonner de la sorte. Mais qu'allez-vous faire de cette gaillarde-là? Il n'y a pas moyen de la colloquer sur le contrôle de la compagnie, ajouta-t-il en souriant, car elle n'a probablement ni cartouche jaune ni cartouche blanche pour lui servir de feuille de route, et ce n'est pas elle qui nous donnera l'adresse de son père. Qu'allez-vous faire de ce bagage, sergent?

— Il y aurait de la cruauté à laisser sur le pavé cette pauvre innocente, ré-

pondit Margotin. Et tenez, Rossignol, si vous voulez être de moitié avec moi, je l'emmène au Mans en la glissant dans le fourgon de l'état-major, où elle voyagera là comme sur les genoux de sa mère, et je l'adopte incontinent.

— La mère! fit Rossignol.

— Eh non! caporal bestial que vous êtes, puisqu'elle nous est totalement inconnue pour le quart-d'heure, mais l'enfant. Voulez-vous de la succession?

— Si j'en veux! repartit Rossignol avec feu, certainement que je la réclame de moitié : vous savez bien, sergent, que lorsqu'il s'agit d'être utile à un supérieur, je ne boude pas plus pour me repasser un coup d'espadon que pour boire bouteille avec un inférieur quand je veux lui être agréable. Ainsi donc...

— Il n'est question, pour le moment, ni d'espadon ni de bouteille, interrompit le sergent avec humeur; il s'agit de faire de la bouillie et d'astiquer un peu la petite de temps à autre. Voulez-vous, pour votre part, vous occuper de veiller à son *ordinaire* et à l'entretien de ses effets, non compris le linge et la chaussure, puisqu'elle n'en a pas? Moi, je me chargerai du reste.

— Soyez paisible, sergent, je vous promets...

— Pas de paroles oiseuses, interrompit encore Margotin d'une voix magistrale, la chose est entendue. Le rappel ne peut tarder, le bataillon va se mettre en route; aidez-moi auparavant et *sufficit*.

Rossignol enleva doucement le berceau; l'enfant ne se réveilla pas; Margotin le couvrit de son manteau et le plaça lui-même avec précaution au milieu de caisses et de paquets empilés sur une espèce de petit chariot à quatre roues, qu'une vieille tapisserie devait protéger de l'ardeur du soleil pendant la route; puis il recommanda expressément au caporal de ne pas perdre de vue le fourgon.

En ce moment les tambours battirent tous ensemble et l'enfant se réveilla en sursaut; mais au lieu de crier et de pleurer, il se mit à sourire aux deux soldats qui venaient de l'adopter si généreusement et leur tendit ses petites mains.

« Ah! ah! luronne! fit Margotin en la prenant dans ses bras pour l'embrasser. Le *si-fa-sol* de la peau d'âne ne l'effarouche pas plus que cela? C'est d'un heureux augure : nous ferons de toi une vivandière... Sais-tu bien qu'une vivandière du régiment d'Anjou c'est, après la reine de France, la première femme du monde? »

Et la petite fille frappait ses mains mignonnes l'une contre l'autre en frétillant comme un poisson.

« Sergent, dit Rossignol ému de plaisir, on dirait qu'elle vous entend ni plus ni moins qu'une personne raisonnable.

— Attention! répondit Margotin, remets l'enfant dans sa giberne d'osier et donne-lui un peu de chique, histoire de l'amuser, en attendant que nous soyons arrivés à la première étape. »

A cette recommandation, Rossignol regarda son sergent d'un air tout étonné.

« Eh bien! lui demanda ce dernier avec brusquerie, quand vous ouvrirez des yeux aussi grands que la bouche d'une pièce de 48, qu'est-ce?

— Comment, sergent, vous voulez que j'offre une chique à un enfant qui ne fume pas encore!... Vous voulez rire?

— Vous êtes un nicodème, caporal : je vous ai dit, *histoire de l'amuser* et à cette seule fin qu'elle ne tette pas son pouce. Je sais bien, ce me semble, qu'une marmotte de six mois ignore complétement l'usage du tabac. »

Rossignol, un peu vexé de l'épithète que lui appliquait son sergent, replaça l'enfant dans le berceau, et après lui avoir mis dans la main une petite boulette de tabac haché qu'il avait pétri avec ses doigts :

« Dors, mon petit pompon, lui dit-il avec tendresse, et ne mange pas cela, si tu ne veux pas avoir *bobo* à la petite estomac qui n'y est pas accoutumé. »

Aussitôt le fourgon s'ébranla et suivit le reste du convoi. A chaque halte les deux soldats ne manquaient pas de visiter minutieusement le berceau, et dès qu'ils étaient arrivés à leur logement, Rossignol s'empressait de songer à l'enfant, de lui faire de la bouillie et de la lui faire manger; et la frêle créature payait les soins *maternels* du caporal par des sourires qui sont la monnaie des anges.

Ce 3e bataillon arriva au Mans le quatrième jour. Là les soldats du régiment d'Anjou ayant appris l'étonnante trouvaille du sergent Margotin, voulurent, de même que le caporal Rossignol, s'associer à la bonne action qu'il avait faite, en adoptant cet enfant; mais comme on ignorait son nom, il fallait lui en trouver un. Le sergent proposa fort judicieusement de lui donner celui de Marguerite, non-seulement parce qu'il avait quelque analogie avec *Margotin*, mais encore parce qu'il lui était patronimique. Tous ses camarades applaudirent à la proposition, et, à l'unanimité, la petite orpheline fut appelée Marguerite d'*Anjou*.

## II.

La révolution de 1789, en changeant les institutions publiques de la France, donna une physionomie toute nouvelle à l'armée. Les officiers, qui étaient presque tous nobles, se retirèrent dans leurs foyers ou suivirent les princes, en émigrant; il arriva alors que les grades qu'ils avaient occupés échurent naturellement aux sous-officiers, qui, dès ce moment, remplirent le cadre des emplois, depuis le grade de sous-lieutenant jusqu'à celui de colonel. Ce fut ainsi que, dès la fin de l'année 1791, le caporal Rossignol était devenu lieutenant et le sergent Margotin capitaine. Pendant ce temps, la petite Marguerite avait atteint sa dix-septième année et était devenue l'idole du régiment d'Anjou par sa bonté plus encore que par sa beauté, qui était déjà remarquable. Le major du régiment, M. de Précy, officier de fortune marié depuis longtemps, avait conçu pour la petite orpheline un sentiment tout paternel que Mme de Précy avait partagé : celle-ci avait appris à l'enfant à lire et à écrire d'abord, puis ensuite elle s'était appliquée à former son cœur et son esprit par des lectures attachantes et instructives. Marguerite avait si bien profité de cette éducation qu'elle passait pour une petite merveille aux yeux de tous, et que dans le régiment chacun ne lui parlait qu'avec une sorte de respect et de déférence, sans en excepter même ses deux pères adoptifs, qui déjà ne la traitaient plus comme une enfant. Aussi la joie de Marguerite avait-elle été vive lorsque M. de Précy était devenu colonel du régiment d'Anjou à la place du marquis

de la Roserie, qui avait été mendier du service à Catherine de Russie, et lorsque plus tard elle vit le sergent Margotin et le caporal Rossignol troquer le pompon et les épaulettes de laine contre le plumet et les épaulettes d'argent.

« Père Margotin, et vous père Rossignol, leur dit-elle un jour dans sa fièvre de plaisir et de reconnaissance, vous voilà sur le chemin de la fortune, il semble que je vous aie porté bonheur, car le bon Dieu a récompensé la bonne action que vous avez faite en adoptant une pauvre fille abandonnée. Sa bonté n'en demeurera pas là, soyez-en sûrs, mon cœur me le dit tous les jours.

— Il est certain, répondit Margotin, que depuis le jour où nous t'avons trouvée, Rossignol et moi, il ne nous est arrivé que de bonnes aubaines. Pour peu que cela continue sur le même ton, je ne sais jusqu'où la gamme montera.

— Vous deviendrez général, vous, papa Margotin, et vous aussi, papa Rossignol; mais alors ne songerez-vous peut-être plus à la petite Marguerite! »

En disant ces mots, la pauvre enfant avait des larmes dans la voix : Rossignol en fut ému :

« Mille bombes! mademoiselle Marguerite, s'écria-t-il presque en balbutiant, si jamais je deviens général!... Oh! mais non, parce qu'il faudrait que je me fisse tuer auparavant, et alors je ne vous verrais plus... j'aime mieux...

— Mais, toi-même, Marguerite! interrompit le capitaine d'un ton doctoral en voyant le lieutenant s'attendrir. En grandissant tu deviendras encore plus avenante et plus jolie : c'est positif et indubitable! ne voudras-tu pas porter des rubans et des affiquets pour faire la belle dame et la ci-devant?

— Des rubans, des affiquets à moi? répéta-t-elle en étouffant un soupir. Non, je ne veux d'autre vêtement, d'autre parure que l'uniforme du régiment d'Anjou. Seulement, lorsque vous aurez le chapeau bordé d'or, permettez-moi de vous appeler toujours père Margotin, père Rossignol, je serai encore trop heureuse, car je le sens là, je ne saurais m'habituer à vous dire : *Mon général!* »

A cet aveu naïf, les deux officiers ne purent s'empêcher de rire; et, après avoir embrassé l'orpheline avec effusion :

« Va, ma chère Marguerite, reprit Margotin, nous avons encore bien des grades et des ponts à passer avant d'arriver au généralat. En attendant sois toujours bonne fille; sage surtout, car, vois-tu ma *coucoulette*, la vertu d'une femme c'est comme l'honneur du militaire, l'un et l'autre peuvent conserver ce trésor aussi facilement au milieu des camps que... partout ailleurs : le drapeau les protége; et tant que j'aurai l'avantage de faire partie du régiment, personne n'osera dire ni de toi ni de moi : C'est ci... c'est ça, parce que...

— Parce que je leur dirais, moi : Voilà ce que c'est! s'écria Rossignol en faisant un geste énergique.

— Tenez, père Margotin, dit la jeune fille en s'appuyant d'un air calin sur le bras du capitaine, j'ai lu dernièrement dans un livre que m'a prêté maman de Précy, l'histoire de Jeanne d'Arc, la bergère de Vaucouleurs, dont nous avons vu la statue en passant sur la place d'Orléans.

— Oui, une ancienne cuirassière, fit Rossignol.

— Jeanne d'Arc! fit à son tour le capitaine d'un air étonné. Eh bien! après?

— Après, continua Marguerite, elle sut toujours conserver sa vertu, même

lorsqu'elle était prisonnière dans le camp des Anglais auxquels un méchant évêque l'avait livrée... Je veux lui ressembler, mon père.

— Propos de jeunes filles! Quand même, ces sortes de vœux-là sont maintenant prohibés avec sévérité. Mon enfant, lorsque tu seras en âge de te marier, tu pourras faire le bonheur d'un brave officier...

— Jamais! jamais! interrompit Marguerite avec véhémence; je ne veux d'autre mari que le drapeau du régiment d'Anjou et je tiendrai ma promesse, ajouta-t-elle en levant les yeux et la main, comme pour prendre le ciel à témoin de ses paroles.

— C'est beaucoup à la fois, dit Margotin en souriant; n'importe, va pour le régiment? Tu peux être certaine que ce mari ne te maltraitera pas.

— J'en réponds, mademoiselle Marguerite, ajouta Rossignol; seulement comptez que vous n'aurez pas la félicité d'être veuve de sitôt. »

## III.

L'immense cri de liberté qui s'était fait entendre des Alpes à l'Océan et du Rhin aux Pyrénées, avait effrayé les rois de l'Europe. Ils armaient, mais ce n'était qu'en tremblant, comptant bien sur le secours de la trahison pour conquérir la France. Mais à cette déclaration : « La patrie est en danger!... » Un million de défenseurs s'était levé comme un seul homme et quatre armées se mirent en marche : 1792 était arrivé!

Nos soldats avaient répudié leurs vieilles chansons de guerre, car les dragons ne chantaient plus :

« Ah! si le roi savait la vie que nous menons,
Il quitterait son trône et se ferait dragon. »

Les hussards avaient oublié la fameuse ronde de la bataille de Lawfeld, qui commençait ainsi :

« Sabrons les mistigris,
Les hulans verts et gris. »

Toutes ces chansons de régiment avaient été remplacées par l'hymne de la *Marseillaise*. Il n'y avait en effet rien à mettre au-dessus de ces strophes de flamme, qui excitaient au carnage après avoir appelé au combat :

« Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons!..... »

Ce chant, sorti de cent mille bouches saturées d'eau-de-vie et de poudre à canon, produisait toujours de magiques effets : la Victoire semblait déployer ses immenses ailes à mesure que les paroles patriotiques montaient au ciel.

Cependant le régiment d'Anjou, qui venait de perdre son nom primitif pour prendre celui de 5e de ligne (et peut-être à cause de ce changement), n'avait

pas oublié cette chanson traditionnelle que les soldats répétaient en chœur matin et soir sur l'air d'une marche de tambour :

Picardie marche avant Champagne ;
Mais Anjou marche le premier
Quand il faut entrer en campagne,
Se battre et cueillir des lauriers.
En avant ! fils de la grenade ;
Amorcez ! voilà l'ennemi.
En joue !... feu !... vite à l'escalade ;
Il ne faut pas vaincre à demi.

Il y avait alors au régiment un tambour de quinze ans qui s'appelait Roubelard, de son véritable nom, mais que ses camarades avaient surnommé Cascaret à cause de l'étrange façon dont il portait son bonnet de police, toujours placé trop en avant sur sa tête. Le pauvre petit diable essayait, mais vainement, d'exécuter cette marche sur sa caisse. Le tambour-maître la lui avait inutilement battue sur les épaules avec sa grande canne de jonc, sans que la mesure du *ra* et du *fla* pût lui entrer dans la tête et dans les poignets. Ses collègues, les *tapins*, se moquaient de lui qui ne se moquait de personne ; aussi y avait-il dans son caractère une sauvagerie, une timidité, une défiance de lui-même bien rares alors chez les soldats de son âge, volontaires de Paris, qui, pour la plupart, taquins, hardis et tapageurs, portaient fièrement le bonnet de police sur l'oreille droite, et n'auraient pas souffert qu'on les traitât comme l'était quelquefois le malheureux Cascaret. Par une fatalité inexplicable, il ne réussissait à rien : jouait-il à *la drogue?* il perdait constamment. Soit malice de ses camarades, soit qu'effectivement son nez dépassât de beaucoup en longueur les proportions admises par la nature, comme le prétendait son voisin, le tambour de gauche, qui, chaque matin à la parade, lui répétait la même plaisanterie en lui disant :

« Cascaret ! range ton nez que je m'aligne ! » Soit pour tout autre motif, toujours est-il que la drogue énorme qu'on lui suspendait au bout du nez le pinçait si douloureusement que les larmes lui en venaient aux yeux.

Les soldats de sa compagnie lui permettaient-ils de prendre part à une de leurs parties de main chaude? dès que son tour d'être le patient arrivait, au lieu de frapper avec la main (et quelles mains que celles des grenadiers de l'ex-régiment d'Anjou !) ceux-ci prenaient leurs ceinturons de peau de buffle, ou même se servaient de leurs gros souliers à clous pour frapper dans la main du pauvre Roubelard, qui se relevait de douleur et de rage et s'en prenait à tout le monde, parce qu'il ne pouvait deviner le véritable auteur de ses souffrances. S'il lui arrivait de renoncer au jeu, alors en l'appelait *pleurnichard* et on le chassait ignominieusement de la chambrée.

Le lendemain matin, à l'école de tambour, comme l'infortuné Cascaret avait encore les mains tout endolories de l'exercice de la veille, les *ra* et les *fla* n'étaient ni *perlés* ni *plaqués*, et le tambour-maître essayait, toujours à l'aide de sa canne, de rétablir la mesure. Alors Roubelard n'y pouvant plus tenir se

sauvait; ses camarades le huaient en le poursuivant jusqu'à la cantine de Marguerite, où il était certain de trouver aide et protection; car pour ne pas se séparer de ses deux pères adoptifs, la jeune fille avait mieux aimé se faire cantinière et suivre le régiment que de demeurer avec Mme de Précy, malgré les instances de son mari et les sentiments de reconnaissante affection qu'elle avait conçus pour la femme du colonel. Marguerite était alors ravissante de beauté; elle venait d'entrer dans sa dix-huitième année, et les couleurs de l'uniforme du régiment qu'elle avait adoptées dans son costume semi-masculin lui donnaient encore un charme de plus. Aussi le capitaine Margotin ne cessait-il de veiller sur elle comme une mère veille sur son enfant bien-aimé, et dès qu'il croyait s'apercevoir qu'un officier faisait les yeux doux à *Coucoulette* (comme il avait coutume de l'appeler dans l'intimité) ou qu'il lui tenait des propos de muscadins, il lui parlait en particulier et celui-ci n'y revenait plus.

La dernière fois que Roubelard vint se réfugier à la cantine, tandis que Marguerite lui bassinait les doigts avec un mélange d'eau et de sel, parce que le pauvre Cascaret avait eu l'imprudence la veille de se laisser aller à une partie de main chaude des plus animées, Margotin entra tout à coup.

« Qu'est-ce que ce méchant petit tapin fait donc tous les jours ici? demanda-t-il à la jeune fille d'un ton sévère. Pourquoi ne se calfeutre-t-il pas dans la chambrée de MM. les tambours?

— Voyez, père, lui répondit celle-ci avec un regard de compassion en lui montrant les mains du jeune homme dont les doigts étaient horriblement enflés; voyez comme les camarades l'ont martyrisé... Il faut bien que je le soigne, puisque personne n'a pitié de lui.

— Cela n'est pas dans vos attributions, Marguerite! répliqua le capitaine en fixant sur le tambour des yeux furibonds; si M. Cascaret a des engelures aux pattes, qu'il aille trouver l'aide-major qui appliquera dessus une compresse d'eau-de-vie et de poudre à canon mêlées avec un peu de suif, cela les lui guérira avantageusement. Allons, fit-il au tambour, par file à droite!... décampons vivement. »

Roubelard ne s'en allant pas assez vite, Margotin le prit par une oreille pour le faire sortir.

« Écoute, dit-il en continuant de la lui tirer de manière à ce qu'elle lui restât dans la main : Voilà plusieurs fois que je te vois roder autour de Mlle Marguerite. Elle te trouve intéressant et toi tu la trouves gentille, n'est-ce pas? C'est très-bien; mais je t'invoque à ne plus fourrer ton nez à la cantine, parce que, vois-tu... Je ne te dis que cela pour aujourd'hui. »

Et le capitaine avait fait, en arrondissant le bras, un geste que les soldats prussiens comprennent mieux que personne.

Cette menace, loin de diminuer le sentiment instinctif que Roubelard ressentait déjà pour Marguerite, ne fit que l'augmenter, et, ce qui n'était chez lui qu'un amour d'enfant, devint dès ce moment une passion de jeune homme.

ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE.
(*Extrait du Siècle.*)

(*La suite à un prochain numéro.*)

# ESSAI

SUR

# LE DRAME FANTASTIQUE.

## GOETHE. — BYRON. — MICKIEWICZ.

Le vrai nom qui conviendrait à ces productions étranges et audacieuses, nées d'un siècle d'examen philosophique, et auxquelles rien dans le passé ne peut être comparé, serait celui de *drame métaphysique*. Parmi plusieurs essais plus ou moins remarquables, trois se placent au premier rang : *Faust*, que Goethe intitule *tragédie*, *Manfred*, que Byron nomme *poëme dramatique*, et la troisième partie des *Dziady*, que Mickiewicz désigne plus légèrement sous le titre d'*acte*.

Ces trois ouvrages sont, j'ose le dire, fort peu connus en France. *Faust* n'est bien compris que de ce qu'on appelle l'aristocratie des intelligences ; *Manfred* n'a guère contribué, même en Angleterre, à la gloire de Byron, quoique ce soit peut-être le plus magnifique élan de son génie. Jeté comme complément dans le recueil de ses œuvres, s'il a été lu, il a été déclaré inférieur au *Corsaire*, au *Giaour*, à *Childe-Harold*, qui n'en sont pourtant que des reflets arrangés à la taille de lecteurs plus vulgaires, ou des essais encore incomplets dans la pensée du poëte. Quant à cet acte des *Dziady*, d'Adam Mickiewicz, je crois pouvoir affirmer qu'il n'a pas eu cent lecteurs français, et je sais de belles intelligences qui n'ont pas pu ou qui n'ont pas voulu le comprendre.

Est-ce que la France est indifférente ou antipathique aux idées sérieuses qui ont inspiré ces ouvrages? Non sans doute. Dieu me préserve d'accorder à l'Allemagne cette supériorité philosophique à laquelle le moindre de nos progrès

politiques donne un si éclatant démenti, car je ne comprends rien à une sagesse qui ne rend pas sage, à une force qui ne rend pas fort, à une liberté qui ne rend pas libre ; mais je crains que la France ne soit beaucoup trop classique pour apprécier de longtemps le fond des choses, quand la forme ne lui est pas familière. Quand *Faust* a paru, l'esprit académicien qui régnait encore s'est récrié sur le désordre, sur la bizarrerie, sur le décousu, sur l'obscurité de ce chef-d'œuvre ; et tout cela, parce que la forme était une innovation, parce que le plan, libre et hardi, ne rentrait dans aucune de nos habitudes consacrées par la règle, parce que *Faust* ne pouvait pas être mis à la scène, que sais-je ? parce que l'Académie en était encore à l'Art poétique de Boileau, qui certes n'eût pas compris, et eût été très-bien fondé, de son temps, à ne pas comprendre ce mélange de la vie métaphysique et de la vie réelle, qui fait la nouveauté et la grandeur de la forme de *Faust*.

Il ne fut peut-être donné qu'à un seul contemporain de Goethe de comprendre l'importance et la beauté de cette forme, et ce contemporain, ce fut le plus grand poëte de l'époque, ce fut lord Byron. Aussi n'hésita-t-il pas à s'en emparer ; car, aussitôt émise, toute forme devient une propriété commune que tout poëte a droit d'adapter à ses idées ; et ceci est encore la source d'une grave erreur, dans laquelle est tombée trop souvent la critique de ces derniers temps. Elle s'est imaginé devoir crier à l'imitation ou au plagiat, quand elle a vu les nouveaux poëtes essayer ce nouveau vêtement que leur avait taillé le maître, et qui leur appartenait cependant aussi bien que le droit de s'habiller à la mode appartient au premier venu, aussi bien que le droit d'imiter la forme de Corneille ou de Racine appartient encore, sans que personne le conteste, à ceux qui s'intitulent aujourd'hui les conservateurs de l'art.

Et cependant on n'avait pas crié au plagiat lorsque Molière et Racine avaient traduit littéralement des pièces quasi-entières d'Aristophane et des tragiques grecs. C'est que le siècle de nos vrais classiques avait été plus tolérant et plus naïf que le nôtre, et c'est pourquoi ce fut un grand siècle.

Byron prit donc la forme du *Faust*, à son insu sans doute, par instinct ou par réminiscence ; mais, quoiqu'il ait récusé la véritable source de son inspiration pour la rapporter au *Prométhée* d'Eschyle (qui, disons-le en passant, lui a inspiré la plus faible partie de *Manfred*), il n'en est pas moins certain que la forme appartient tout entière à Goethe : la forme et rien de plus. Mais pour faire comprendre la distinction que j'établirai plus tard entre ces poëmes, je dois remettre sous les yeux des lecteurs le jugement de Goethe sur *Manfred*, et celui de Byron sur lui-même.

### *Jugement de Goethe, tiré du journal* L'ART ET L'ANTIQUITÉ.

« La tragédie de Byron, *Manfred*, me paraît un phénomène merveilleux et m'a vivement touché. Ce poëte métaphysicien s'est approprié mon *Faust*, et il en a tiré une puissante nourriture pour son amour hypocondriaque. Il s'est servi pour ses propres passions des motifs qui poussaient le docteur, de telle façon qu'aucun d'eux ne paraît identique, et c'est précisément à cause de cette transformation que je ne puis assez admirer son génie. Le tout est si complétement renouvelé, que ce serait

une tâche intéressante pour la critique, non-seulement de noter ces altérations, mais leur degré de ressemblance ou de dissemblance avec l'original. L'on ne peut nier que cette sombre véhémence et ce désespoir exubérant ne deviennent, à la fin, accablants pour le lecteur; mais, malgré cette fatigue, on se sent toujours pénétré d'estime et d'admiration pour l'auteur. »

*Fragment de lettre de lord Byron à son éditeur. Juin* 1820.

« Je n'ai jamais lu son *Faust*, car je ne sais pas l'allemand; mais Matthew Lewis, en 1816, à Coligny, m'en traduisit la plus grande partie de vive voix, et j'en fus naturellement très-frappé; mais c'est le Steinbach, la Jungfrau et quelques autres montagnes, bien plutôt que *Faust*, qui m'ont inspiré *Manfred*. La première scène, cependant, se trouve ressembler à celle de *Faust*. »

*Autre fragment.* 1817.

« J'aimais passionnément le *Prométhée* d'Eschyle. Lorsque j'étais enfant, c'était une des pièces grecques que nous lûmes trois fois dans une année à Harrow. Le *Prométhée*, *Médée* et *les Sept chefs devant Thèbes* sont les seules tragédies qui m'aient jamais plu. Le *Prométhée* a toujours été tellement présent à ma mémoire, que je puis facilement concevoir son influence sur tout ce que j'ai écrit; mais je récuse Marlow et sa progéniture, vous pouvez m'en croire sur parole. »

Je ne comprends pas plus l'assertion de Goethe se croyant imité, que les dénégations de Byron craignant d'être accusé d'imitation. D'abord la ressemblance des deux drames, quant à la forme; ne me paraît pas aussi frappante qu'il plaît à Goethe de le dire. Cette forme n'est qu'un essai dans *Faust*, essai magnifique, il est vrai, mais que l'on voit élargi et complété dans *Manfred*. Ce qui fait la nouveauté et l'originalité de cette forme, c'est l'association du monde métaphysique et du monde réel. Ces deux mondes gravitent autour de *Faust* et de *Manfred* comme autour d'un pivot. Ce sont deux milieux différents, et cependant étroitement unis et habilement liés, où se meuvent tantôt la pensée, tantôt la passion du type Faust ou du type Manfred. Pour me servir de la langue philosophique, je pourrais dire que Faust et Manfred représentent le *moi* ou le sujet; que Marguerite, Astarté et toutes les figures réelles des deux drames, représentent l'objet de la vie du *moi*; enfin que Méphistophélès, Némésis, le sabbat, l'esprit de Manfred et tout le monde fantastique qu'ils traînent après eux, sont le rapport du *moi* au *non moi*, la pensée, la passion, la réflexion, le désespoir, le remords, toute la vie du moi, toute la vie de l'âme, produite aux yeux, selon le privilége de la poésie, sous des formes allégoriques et sous des noms consacrés par les croyances religieuses chrétiennes ou païennes, ou par les superstitions du moyen âge. Cette représentation du monde intérieur, ce grand combat de la conscience avec elle-même, avec l'effet produit sur elle par le monde extérieur dramatisé sous des formes visibles, est d'un effet très-ingénieux et très-neuf.

Oui, neuf, malgré le Prométhée d'Eschyle, malgré les furies d'Oreste et

tout le monde fantastique des anciens, malgré les spectres d'Hamlet, de Banco et de Jules-César, malgré, enfin, le don Juan de Molière et le don Juan de Mozart. Toute cette intervention du remords ou de la fatalité dans l'action dramatique sous la forme de larves et de démons a été de tout temps du domaine de la poésie, et Voltaire, le plus froid et le plus positif des écrivains dramatiques, n'a pas dédaigné de reproduire à la scène l'ombre de Ninus. Mais dans les anciens comme dans les modernes qui les ont imitées ou reproduites, ces apparitions n'ont pas le caractère purement métaphysique que Goethe leur a donné. Elles tiennent à des croyances ou à des superstitions contemporaines, et si les intelligences supérieures en ont saisi le sens allégorique, les masses qui ont assisté à leur représentation scénique les ont prises au sérieux. Les femmes enceintes avortaient à la représentation d'Oreste tourmenté par les furies. Au temps de Shakespeare, l'ombre d'Hamlet produisait plus d'effroi et d'émotion qu'elle n'éveillait de réflexions philosophiques, et, au temps de Molière, la statue du commandeur, malgré le comique au milieu duquel elle se présentait, faisait encore passer un certain frisson dans les veines des spectateurs. Quelle qu'ait été la pensée frivole ou sérieuse de tous ceux qui, avant Goethe, avaient fait intervenir des êtres surnaturels dans l'action dramatique, il est certain qu'ils ont eu recours à cette intervention comme moyen dramatique bien plus que comme moyen philosophique. Ils ont eu, sans doute, en ceci, une pensée de haute moralité ou de critique incisive; mais cette pensée n'était pas la pensée fondamentale de leur œuvre, comme il a plu à la critique moderne de le croire. Il n'en pouvait pas être ainsi, et le temps montrera que nos interprétations du XIXe siècle sur les mystères des poésies antérieures, comme sur les mythes historiques, ont manqué de circonspection, et sont, en grande partie, très-arbitraires. Malgré l'ingénieuse explication d'Hamlet par Goethe, je suis persuadé que Shakespeare a conçu son magnifique drame beaucoup plus naïvement que Goethe ne put se le persuader, et que ce qui semblait à celui-ci si subtil et si mystérieux dans le héros de Shakespeare, avait une explication très-claire et très-ingénue dans les idées superstitieuses de son temps. Autrement, comment concevoir l'immense popularité des drames les plus profonds de Shakespeare? Il faudrait supposer un public composé de métaphysiciens et de philosophes, assistant à la première représentation d'*Hamlet* ou de *Macbeth*. Or, malgré le progrès des temps. John Bull serait encore aujourd'hui fort scandalisé des interprétations fines et poétiques de Goethe; et le bon Shakespeare, lui-même, beaucoup plus artiste et beaucoup moins sceptique qu'on ne le croit en Allemagne et en France, serait sans doute émerveillé, s'il revenait à la vie, de lire tout ce qui s'est publié en tête ou en marge de nos traductions depuis vingt ans.

Tout *Hamlet*, tel qu'il est analysé dans *Wilhelm Meister*, appartient donc à Goethe, et non à Shakespeare, de même que tout le *Don Juan* de Mozart, tel qu'il est analysé dans le conte d'Hoffmann, appartient à Hoffmann et nullement à Mozart, nullement à Molière, nullement à la chronique espagnole, de même encore que *Faust* n'appartient à la chronique germanique, ni à Marlow, ni à Widmann, ni à Klinger, mais à Goethe seul. Et c'est ici le lieu de dire que *Faust* est né de l'*Hamlet* de Shakespeare indirectement, vu qu'il est né direc-

tement de l'*Hamlet* de Goethe dans *Wilhelm Meister*, heureux témoignage du génie puissant et créateur de Goethe, qui, ne trouvant pas encore suffisante la grandeur d'*Hamlet*, a su s'élever à la taille du génie de son siècle et lui donner un héritier tel que *Faust!*

Le drame de *Faust* marque donc, à mes yeux, une limite entre l'ère du fantastique *naïf* employé de *bonne foi* comme ressort et effet dramatique, et l'ère du fanatisme profond employé philosophiquement comme expression métaphysique, et..... dirai-je religieuse? Je le dirai, car ces grands ouvrages dont j'ai à parler appartiennent à la philosophie, c'est à dire à la religion de l'avenir, le sceptisme de Goethe, comme le désespoir de Byron, comme la sublime fureur de Mickiewicz.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Je demande hardiment, vu mon inaptitude à écrire sur ces matières, qu'on me pardonne la longueur de ces développements sur une simple question de forme. Il ne me semble pas que ma tâche soit frivole. Il ne s'agit de rien moins que de restituer à deux des plus grands poëtes qui aient jamais existé, la part d'originalité qu'ils ont eue chacun en refaisant ce qu'il a plu à la critique d'appeler le même ouvrage. Je m'imagine accomplir un devoir religieux envers Mickiewicz en suppliant la critique de bien peser ses arrêts quand de tels noms sont dans la balance.

Ainsi toute l'Europe littéraire a cru Goethe sur parole lorsqu'il a décrété, avec une bienveillance superbe, que Byron s'était *approprié son Faust, et qu'il s'était servi, pour ses propres passions, des motifs qui poussaient le docteur*. Byron lui-même était effrayé de cette ressemblance qui frappait Goethe, lorsqu'il écrivait avec une légèreté affectée : « Sa première scène, cependant, *se trouve ressembler* à celle de *Faust*. » Ainsi le peu de critiques français qui ont daigné jeter les yeux sur la magnifique improvisation de Mickiewicz, ont dit à la hâte : « Ceci est encore une contrefaçon de *Faust*, » comme Goethe avait dit que *Faust* était l'*original* de *Manfred*. Eh bien! soit : *Faust* a servi de modèle, dans l'art du dessin dramatique, à Byron et à Mickiewicz, comme Eschyle à Sophocle et à Euripide, comme Cimabue dans l'art de la peinture à Raphaël et à Corrége, et leurs drames ressemblent à celui de Goethe, beaucoup moins qu'une pièce classique quelconque en cinq actes et en vers ne ressemble à une autre pièce classique quelconque en vers et en cinq actes; comme *Athalie* ressemble au *Cid*, comme *Polyeucte* ressemble à *Bajazet*, etc. Le drame métaphysique est une forme. Elle a été donnée; elle est tombée dans le domaine public le jour où elle a été conçue, et il ne dépendait pas plus de Goethe de s'en faire le gardien jaloux, qu'il ne dépend de ceux qui s'en serviront après lui, d'ôter quelque chose à la gloire de l'avoir trouvée. C'est une invention dont l'honneur revient à Goethe et qui lui a été payée par d'assez magnifiques apothéoses. Maintenant elle appartient à l'avenir, et l'avenir lui donnera, comme Byron et Mickiewicz ont déjà commencé à le faire, les développements dont elle est susceptible.

J'ai essayé de prouver qu'il n'y avait ni plagiat ni servilité à modeler son œuvre sur une forme connue. Il me reste à prouver que le fond, la portée et l'exécution des trois drames métaphysiques dont je m'occupe, diffèrent essentiellement. Je ne reviendrai plus au point de vue de la défense des deux grands

poëtes prétendus imitateurs du premier. Je m'efforcerai de faire ressortir, quant au fond et quant à la forme, le grand progrès philosophique et religieux que signalent ces trois poëmes, nés pourtant à des époques très-rapprochées.

## FAUST.

Goethe ne vit et ne put voir dans l'homme qu'une victime de la fatalité; soit qu'il croupît dans l'ignorance, soit qu'il s'élevât par la science, l'homme lui sembla devoir être le jouet des passions et la victime de l'orgueil. Il ne reconnut qu'une puissance dans l'univers, l'inflexible réalité. Goethe ferma le siècle de Voltaire, avec un éclat qui effaça Voltaire lui-même. « On sent dans cette pièce, dit Mme de Staël en parlant de *Faust* et en le comparant *à plusieurs écrits de Voltaire*, une imagination d'une tout autre nature; ce n'est pas seulement le monde moral tel qu'il est qu'on y voit anéanti, mais c'est l'enfer qui est mis à sa place. Il y a une puissance de sorcellerie, une pensée du mauvais principe, un enivrement du mal, un égarement de la pensée, qui fait frissonner, rire et pleurer tout à la fois. Il semble que, pour un moment, le gouvernement de la terre soit entre les mains du démon. Vous tremblez, parce qu'il est impitoyable; vous riez, parce qu'il humilie tous les amours-propres satisfaits; vous pleurez, parce que la nature humaine, ainsi vue des profondeurs de l'enfer, inspire une pitié douloureuse. »

Ce passage est beau et bien senti. Goethe, tout disciple de Voltaire qu'il est, le laisse bien loin derrière lui dans l'art de rapetisser Dieu et d'écraser l'homme: c'est que Goethe a de plus que Voltaire la science et le lyrisme, armes plus puissantes que l'esprit, et auxquelles il joint encore l'esprit, dernière flèche acérée qu'il tourne contre la patience de Dieu aussi bien que contre la misère de l'homme.

Certes, Goethe passe pour un grand poëte, et le nier semblerait un blasphème. Cependant, dans les idées que nous nous faisons d'un idéal de poëte, Goethe serait plutôt un grand artiste; car nous, nous ne concevons pas un poëte sans enthousiasme, sans croyance ou sans passions, et la puissance de Goethe, agissant dans l'absence de ces éléments de poésie, est un de ces prodiges isolés qui impriment une marche au talent plus qu'aux idées. Goethe est le vrai père de cette théorie, tant discutée et si mal comprise de part et d'autre, de *l'art pour l'art*. C'est un si puissant artiste que ses défauts seuls peuvent être imités, et qu'en faisant, à son exemple, de *l'art pour l'art*, ses idolâtres sont arrivés à ne rien faire du tout. Cette théorie de Goethe ne devait pas et ne pouvait pas avoir d'application puissante dans d'autres mains que les siennes : ceci exige quelques développements.

Je ne sais plus qui a défini le poëte, un composé d'artiste et de philosophe : cette définition est la seule que j'entende. Du sentiment du beau transmis à l'esprit par le témoignage des sens, autrement dit *du beau matériel*, et du sentiment du beau conçu par les seules facultés métaphysiques de l'âme, autrement dit *du beau intellectuel*, s'engendre la poésie, expression de la vie en nous, ingénieuse ou sublime, suivant la puissance de ces deux ordres de facul-

tés en nous. L'idéal du poète serait donc, à mes yeux, d'arriver à un magnifique équilibre des facultés artistiques et philosophiques; un tel poète a-t-il jamais existé? Je pense qu'il est encore à naître. Faibles que nous sommes, en ces jours de travail inachevé, nous sentons toujours en nous un ordre de facultés se développer aux dépens de l'autre. La société ne nous offre pas un milieu où nos idées et nos sentiments puissent s'asseoir et travailler de concert. Une lutte acharnée, douloureuse, funeste, divise les éléments de notre être et nous force à n'embrasser qu'une à une les faces de cette vie troublée, où notre idéal ne peut s'épanouir. Tantôt, froissés dans les aspirations de notre âme et remplis d'un doute amer, nous sentons le besoin de fuir la réflexion positive et le spectacle des sociétés humaines; nous nous rejetons alors dans le sein de la nature éternellement jeune et belle, nous nous laissons bercer dans le vague des rêveries poétiques, et, nous plaçant pour ainsi dire tête à tête avec le créateur au sein de la création, aspirant par tous nos pores ce qu'Oberman appellerait *l'impérissable beauté des choses,* nous nous écrions avec Faust, dans la scène intitulée *Forêts et Cavernes :* « Sublime esprit, tu m'as donné, tu m'as donné tout, dès que je te l'ai demandé... tu m'as livré pour royaume la majestueuse nature et la force de la sentir, d'en jouir. Non, tu ne m'as pas permis de n'avoir qu'une admiration froide et interdite : en m'accordant de regarder dans son sein profond, comme dans le sein d'un ami, tu as amené devant moi la longue chaîne des vivants, et tu m'as instruit à reconnaître mes frères dans le buisson tranquille, dans l'air, dans les eaux... »

Dans cette disposition nous sommes artistes; dans cette disposition Goethe était panthéiste, ce qui n'est qu'une certaine manière d'envisager la nature en artiste, en grand artiste, il est vrai.

Mais la solitude et la contemplation ne suffisent pas plus à nos besoins qu'elles ne suffisent à ceux de Faust, et ce n'est pas la voix de Méphistophélès qui vient nous arracher à ces retraites, c'est la voix même de l'humanité qui vient nous crier comme lui : *Comment donc aurais-tu, pauvre fils de la terre, passé ta vie sans moi?* En effet, nous sentons que toutes nos aspirations vers la Divinité sont impuissantes tant que nous travaillons à nous élever jusqu'à elle hors de la voie qu'elle nous a assignée. Nous sentons que cette belle nature n'est rien sans l'action de l'humanité, à qui Dieu a confié le soin de continuer l'œuvre de la création. En vain notre imagination peuple ces solitudes de rêves enchantés ; les anges du ciel ne descendent pas à notre voix. Notre puissance ne peut évoquer ni les génies de l'air, ni les esprits de la terre. Nous savons trop bien que le génie qui protége la nature terrestre, que l'esprit qui alimente sa fécondité, que l'ange qui forme un lien entre la beauté inintelligente de la matière et la sagesse aimante de Dieu, nous savons bien que tout cela c'est l'homme, c'est l'être voué ici-bas au travail persévérant, et investi de l'intelligence active. D'ailleurs, notre vie ne se borne pas seulement à la faculté de voir et d'admirer le monde extérieur. Il faut qu'il aime, qu'il souffre, qu'il cherche la vérité à travers le travail et l'angoisse. C'est en vain qu'il voudrait se soustraire aux orages qui grondent sur sa tête ; l'orage éclate dans son cœur, la société ou la famille le réclament, le lien des affections ne veut pas se rompre : il lui faut retourner à la vie !

Et bientôt recommence autour de nous le tumulte du monde ; bientôt les sentiments humains s'agitent en nous plus héroïques ou plus misérables que jamais ; et si, dans cet ouragan qui nous entraîne, les pensées de notre cerveau et les besoins de notre cœur cherchent une foi, une vertu, une sagesse, un idéal quelconque, nos travaux d'esprit prennent une direction nouvelle. Ce sentiment du beau matériel, dont l'art était pour nous l'expression naguère, s'applique désormais, riche des formes que l'art nous inspire, à des sujets plus étendus et plus graves. Dans cette disposition nous sommes philosophes ; nous serions vraiment poëtes si nous pouvions manier assez bien l'art pour en faire l'expression de notre vie métaphysique aussi bien que celle de notre vie poétique.

Mais cela serait un progrès que l'art n'a pu porter encore à un degré assez éminent pour vaincre les résistances du préjugé qui veut limiter la tâche de l'artiste-poëte à la peinture de la vie extérieure, lui permettant, tout au plus, d'entrer dans le cœur humain assez avant pour y surprendre le mystère de ses passions. Goethe, le plus grand artiste littéraire qui ait jamais existé, n'a pas su ou n'a pas voulu le faire. Dans le plus philosophique et le plus abstrait de ses ouvrages, dans *Faust*, on le voit trop préoccupé de l'art pour être complétement ou du moins suffisamment philosophe. Dans ce poëme magnifique où rien ne manque d'ailleurs, quelque chose manque essentiellement, c'est le secret du cœur de Faust. Quel homme est Faust? Aucun de nous ne peut le dire. C'est l'homme en général, c'est la lutte entre l'austérité et les passions, entre l'idéal et l'athéisme. Mais que cette lutte est faible, et comme le frivole esprit du doute l'emporte aisément sur cet homme mûri dans l'étude et la réflexion ! Comme on voit le néant de cet homme, que Dieu pourtant appelle son serviteur, dans un prologue puéril et de mauvais goût, étroit portique d'un monument grandiose (1).

« Il me cherche ardemment dans l'obscurité, et je veux bientôt le conduire à la lumière. »

Si c'est de l'homme en général que la divinité parle ainsi, il faut avouer que l'esprit de malice a beau jeu contre elle, et qu'il n'a qu'à effleurer la terre de son aile pour que la terre entière tombe en sa puissance. Si le fameux docteur Faust est là seulement en question, Dieu et le lecteur se trompent grandement au début, sur la puissance intellectuelle de ce sage que la moindre plaisanterie de Méphistophélès va déconcerter, que la moindre promesse de richesse et de luxure va précipiter dans l'abîme. Si c'est Goethe lui-même dont la grande figure nous apparaît à travers celle du docteur, nous voici éclairés, et nous comprenons pourquoi, dans la forme et dans le fond de son œuvre, l'artiste est resté incomplet, obscur, embarrassé ou dédaigneux de se révéler. Nous comprenons pourquoi la chute de Faust est si prompte, et le triomphe de Méphistophélès si naïf. Nous pensions assister à la lutte de l'idéal divin contre la

(1) Sauf les strophes chantées dès le début par les trois archanges, qui sont d'une poésie sublime.

réalité cynique ; nous voyons que cette lutte ne peut se produire dans une âme toute soumise par nature à la réalité la plus froide. Là où il n'y avait pas de désirs exaltés, il ne peut arriver ni déception, ni abattement, ni transformation quelconque. Voilà pourquoi Goethe ne m'apparaît pas comme l'idéal d'un poëte, car c'est un poëte sans idéal.

Il nous faut donc chercher le secret de Faust au fond du cœur de Goethe. Alors que le poëte nous est connu, le poëme nous est expliqué. Sans cela, Faust est une énigme, il est empreint de ce défaut capital que l'auteur ne pouvait pas éviter, celui de ne pas agir conformément à la nature historique du personnage et au plan du poëme. Il y avait longtemps que Goethe était intimement lié avec Méphistophélès, lorsqu'il imagina de raconter les prouesses de celui-ci à l'endroit du docteur Faust, et, s'il lui fut aisé de faire agir et parler le malin démon avec toute la supériorité de son génie, il lui fut impossible de faire de Faust un disciple de l'idéal détourné de sa route. Faust, entre ses mains, est devenu un être sans physionomie bien arrêtée, un caractère flottant, tourmenté, insaisissable à lui-même ; il n'a pas la conscience de sa grandeur et de sa force ; il n'a pas non plus celle de son abaissement et de sa faiblesse. Il est sans résistance contre la tentation; il est sans désespoir après sa chute. Son unique mal, c'est l'ennui; il est le frère aîné du spleenétique et dédaigneux Werther. Avant son pacte avec le diable, il s'ennuie de la sagesse et de la réflexion : à peine s'est-il associé ce compagnon *froid et fier*, qu'il s'ennuie encore plus de cette éternelle et monotone raillerie qui ne lui permet de s'abandonner naïvement ni à ses rêveries, ni à ses passions. Avant d'aimer Marguerite, il s'ennuyait de la solitude; depuis qu'il la possède, il ne l'aime plus, ou du moins il la néglige, il l'oublie, il sent le vide de toutes les choses humaines, et c'est Méphistophélès qui vient le rappeler à sa maîtresse : *Il me semble qu'au lieu de régner dans les forêts, il serait bon que le grand homme récompensât la pauvre fille trompée de son amour.* A quoi Faust répond : *Qu'est-ce que les joies du ciel dans ses bras? Qu'elle me laisse me réchauffer contre son sein, en sentirai-je moins sa misère? Ne suis-je pas le fugitif, l'exilé?*

Puis il retourne vers elle, car il est bon, compatissant et juste; et cette loyauté naturelle, que le démon ne peut vaincre en lui, est encore un trait distinctif du caractère de Goethe, qui rend le personnage de Faust plus étrange et plus inconséquent. Où est le crime de Faust? Il est impossible d'imaginer en quoi il a pu mériter l'abandon où Dieu le laisse, et en quoi il remplit ses engagements envers le diable. Son cerveau poursuit toujours un certain idéal de gloire et de puissance surhumaine qui n'est pas pourtant l'idéal divin; il n'est ni assouvi ni entraîné par les passions que lui suggère l'esprit du mal. On ne voit pas en quoi il a trompé Marguerite. Il n'y a trace d'aucun promesse de sa part, ni d'aucune exigence intéressée de celle de la jeune fille. S'il se laisse ravir loin d'elle par les beautés de la solitude, quelques mots de Méphistophélès, instincts de concupiscence que Faust sait ennoblir par le remords, le ramènent auprès d'elle. Si Marguerite lui manifeste ses naïves terreurs, loin de la détacher de ses croyances, il tâche de la rassurer en lui expliquant les siennes propres, et il semble chérir en elle la candeur naïve et la pieuse ignorance.

Si, bientôt entraîné de nouveau loin d'elle par l'inquiète curiosité, il s'élance sur le Broken, au milieu du sabbat magique, c'est-à-dire au milieu des passions délirantes, de la débauche et de la fausse gloire humaine (si spirituellement chantée par des girouettes et des étoiles tombées); l'horreur que lui inspire le blasphème et l'obscénité vient le saisir dans les bras d'une impure beauté, pour faire passer devant ses yeux l'image fantastique de Marguerite. Ce passage du sabbat de Faust est étincelant d'esprit et admirable de terreur.

MÉPHISTOPHÉLÈS *à Faust qui a quitté la jeune sorcière.* — Pourquoi as-tu donc laissé partir la jeune fille qui chantait si agréablement à la danse?

FAUST. — Ah! au milieu de ses chants, une souris rouge s'est élancée de sa bouche.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'était bien naturel. Il ne faut pas faire attention à ça. Il suffit que la souris ne soit pas grise. Qui peut y attacher de l'importance, à l'heure du berger?

FAUST. — Que vois-je là?

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Quoi?

FAUST. — Méphisto, vois-tu une fille pâle et belle qui demeure seule dans l'éloignement? Elle se retire languissamment de ce lieu, et semble marcher les fers aux pieds. Je crois m'apercevoir qu'elle ressemble à la bonne Marguerite.

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Laisse cela! personne ne s'en trouve bien. C'est une figure magique, sans vie, une idole. Il n'est pas bon de la rencontrer; son regard fixe engourdit le sang de l'homme et le change presque en pierre. As-tu déjà entendu parler de la Méduse?

FAUST. — Ce sont vraiment les yeux d'un mort qu'une main chérie n'a point fermés. C'est bien là le sein que Marguerite m'abandonna; c'est bien le corps si doux que je possédai!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — C'est de la magie, pauvre fou! car chacun croit y retrouver celle qu'il aime.

FAUST. — Quelles délices! et quelles souffrances! Je ne puis m'arracher à ce regard. Qu'il est singulier, cet unique ruban rouge qui semble parer ce beau cou... pas plus large que le dos d'un couteau!

MÉPHISTOPHÉLÈS. — Fort bien! je le vois aussi; elle peut bien porter sa tête sous son bras, car Persée la lui a coupée. Toujours cette chimère dans l'esprit? Viens donc sur cette colline, etc.

Et quand Faust, revenu du sabbat, apprend le malheur où Marguerite est tombée, il exprime sa douleur et sa colère contre le démon en un style digne des plus beaux élans de Shakespeare. Son âme s'élance vers la Divinité, et il fait entendre ce cri de juste reproche: « Sublime esprit! toi qui m'as jugé digne de te contempler, pourquoi m'avoir accouplé à ce compagnon d'opprobre qui se nourrit de carnage et se délecte de destruction? » Dans son indignation véhémente, Faust, se dessinant pour la première fois, est animé de cette puissance de droiture et de cette franchise grande et simple qui rachètent si admirablement dans Goethe l'absence des faculté idéalistes. Il terrasse l'insolence du démon, et le force à le conduire auprès de Marguerite pour la sauver. Ici le rôle de l'amant ayant cessé, et celui de l'homme commençant, on ne s'aperçoit plus de tout ce qui a manqué à Faust pour répondre à l'amour de Margue-

rite; on voit seulement la probité et le zèle qui s'efforçent de racheter des crimes bien involontaires, car il n'a pas dépendu de Faust que l'amour d'une femme comblât le vide de son cœur, et Méphistophélès s'empare de lui au dénoûment d'une façon bien arbitraire. D'où il faut conclure que Goethe, grand artiste, sublime lyrique, savant ingénieux et profond, noble et intègre caractère, mais non pas philosophe, mais non pas idéaliste, mais non pas tendre ou passionné dans un sens délicat, n'a pas pu ou n'a pas voulu exécuter Faust tel qu'il l'avait conçu. Toute cette histoire, tout ce drame, tous ces personnages, tous ces événements si admirablement posés, si pleins d'intérêt, de grâce, d'énergie et de pathétique, n'encadrent pourtant pas le sujet qu'ils devaient encadrer, c'est-à-dire la lutte du sentiment divin contre le souffle de l'athéisme. Ce n'est pas le drame de *Faust* tel que nous le concevrions aujourd'hui, et tel que Goethe l'avait rêvé sans doute avant d'y mettre la main; c'est l'histoire du cerveau de Goethe esquissé moitié d'après nature, moitié d'après sa fantaisie; c'est l'histoire du siècle dernier, c'est l'existence de Voltaire et de son école; c'est le résultat des systèmes de Descartes, de Leibnitz et de Spinosa, dont Goethe est le lyrique et l'admirable vulgarisateur; et voici comment je résumerais *Faust* :—Le culte idolâtre de la *nature déifiée* (comme l'entendait le XVIIIe siècle), troublant un cerveau puissant jusqu'à le dégoûter de la condition humaine, et lui rendant impossible le sentiment des affections et des devoirs humains. — Pour châtiment terrible à cette aberration de la science et de la philosophie qui divinise la matière et oublie la cause pour l'effet, le principe pour le résultat, Goethe, poussé par un instinct prophétique qu'il n'a pas compris lui-même, a infligé au disciple de Spinosa un horrible ennui, un lent désespoir, contre lequel échouent la raillerie voltairienne, l'orgueil scientifique et la puissante sérénité de la propre organisation de Goethe.

Une telle philosophie (si c'en est une) ne pouvait pas avoir un autre résultat. Après l'enivrement de la victoire remportée sur la superstition du catholicisme, après le bien-être que doit éprouver l'esprit humain lorsqu'il vient de se débarrasser d'un obstacle et de faire un grand pas dans sa vie de perfectibilité, le besoin d'idéal se manifeste, et pour quiconque se refuse à reconnaître ce besoin, l'absence d'idéal devient un supplice profond, mystérieux, non avoué, non compris; une sorte de damnation fatale qu'il appellera satiété, spleen, misère humaine, mais qui s'explique facilement pour les disciples de l'idéal. Le culte de la nature renouvelé par Goethe de J.-J. Rousseau et de l'école du XVIIIe siècle, étendu et ennobli par le génie synthétique qu'il manifesta dans l'étude des sciences naturelles, ne pouvait toutefois suffire aux besoins d'une intelligence aussi vaste et d'un esprit aussi droit que le sien. Cette création sublime qu'il chanta sur les plus harmonieuses cordes de sa lyre, privée de la pensée d'amour créatrice, que Dante appelle *il primo amor,* dut bientôt lasser le désir de son âme, et se montrer à son imagination effrayée, muette, insensible, terrible, *inconsciente,* comme la fatalité qui l'avait produite et qui présidait à sa durée. Son génie fit le tour de l'univers, et, dans son vol immense, il salua toutes les splendeurs de l'infini; mais, quand son vol l'eut ramené sur la terre, il sentit ses ailes s'affaiblir et se paralyser; car, aux cieux

comme ici-bas, il n'avait compris et senti que matière, et ce n'était pas la peine d'avoir franchi de tels espaces pour ne rien découvrir de mieux. Il eût consenti à mourir pour en savoir davantage.

« Un char de feu plane dans l'air, et ses ailes rapides s'abattent près de moi. Je me sens prêt à tenter des chemins nouveaux dans la plaine des cieux, au travers de l'activité des sphères nouvelles; mais cette existence sublime, ces ravissements divins, comment, ver chétif, peux-tu les mériter? C'est en cessant d'exposer ton corps au doux soleil de la terre, en te hasardant à enfoncer ces portes devant lesquelles chacun frémit..... Ose d'un pas hardi aborder ce passage, au risque même d'y rencontrer le néant! »

Il faudrait citer d'un bout à l'autre tous ces monologues de *Faust*, où Goethe a peint de couleurs si magnifiques la soif de la connaissance de l'infini. Mais qu'on y cherche une seule phrase qui prouve que cette soif de l'orgueil et de la curiosité soit échauffée par un sentiment d'amour divin, à peine trouvera-t-on quelques mots qu'il fallait bien mettre dans la bouche du docteur Jean Faust pour lui conserver un peu la physionomie de la légende et l'esprit du moyen âge, mais qui sont si mal enchâssés, si peu dans la conviction ou dans les instincts de l'auteur, qu'ils y répandent une obscurité et une contradiction évidentes. Il faut bien le dire : le sentiment de l'amour a manqué à Goethe; ses passions de femme n'ont été que des désirs excités ou satisfaits; ses amitiés, qu'une protection et un enseignement; sa théosophie symbolique, qu'une allégorie ingénieuse voilant le culte de la matière et l'absence d'amour divin. Une seule pensée d'amour eût ouvert à Faust cet abîme des cieux dont le mystère écrase son ambition. Qu'il croie à la Providence, à la sagesse, à la bonté, à l'amour du créateur; qu'au lieu de traduire ainsi le texte de la Genèse : *Au commencement était la force*, il écrive : *Au commencement était l'amour,* il ne se sentira plus seul dans l'univers en lutte avec un esprit jaloux dont, à son tour, il jalouse la puissance; l'amour lui révélera dans son être une autre faculté que celle de dominer tous les êtres; cette royauté du souverain esprit qui l'étonne et l'indigne lui semblera légitime et paternelle; il n'aura plus ce besoin cuisant et insensé d'être le maître de l'univers, l'égal de Dieu; il reconnaîtra une puissance devant laquelle il est doux de se prosterner dès cette vie, et dans le sein de laquelle il est délicieux de s'abîmer en espérance lorsqu'on s'élance vers l'avenir.

Privé de cet instinct sublime, Goethe a-t-il été vraiment poëte? Non, quoique pour l'expression et pour la forme il soit le premier lyrique et le premier artiste des deux siècles qu'il a illustrés. A-t-il été philosophe? Non, quoiqu'il ait fait des travaux sur les sciences naturelles qui le placent, dit-on, au rang des plus illustres naturalistes, et qu'il ait su, le premier, exprimer dans un magnifique langage poétique les idées d'une métaphysique assez abstraite.

La longue et riche chaîne des travaux de Goethe me confirme dans cette conviction, qu'il est artiste plus que poëte. Nulle part je ne le vois enthousiasmé, entraîné par le sentiment du beau idéal dans le caractère humain. Esclave du sujet qu'il traite, adepte impassible de la réalité, il tracera d'une

main chaste et froide les obscénités qui doivent caractériser la plaisanterie de Méphistophélès; il assujettira le génie de Faust aux formes étroites et grossières de l'art cabalistique dont il est aisé de voir qu'il a fait *ad hoc* une étude consciencieuse. S'il crée l'intéressante figure de Marguerite, il se gardera pourtant de nous la montrer sous une forme trop angélique. Ce sera toujours une simple fille de village, vaine au point de se laisser séduire par des présents, soumise à l'opinion au point de commettre un infanticide. Sa douleur et son infortune nous émeuvent profondément, mais nous comprenons fort bien que Faust ne puisse avoir pour elle qu'un amour des sens. Si Goethe fait parler le préjugé implacable qu'on appelle honneur de la famille, c'est par la bouche grossière et cruelle d'un soudard, ou par la voix amère et médisante d'une méchante villageoise. Qui est le coupable dans la tragédie de Marguerite? Est-ce Faust parce qu'il l'a rendue mère? Est-ce Marguerite parce qu'elle a tué son enfant? Est-ce son frère Valentin parce qu'il l'a maudite et déshonorée? Est-ce sa compagne Lisette parce qu'elle l'a décriée et trahie? Est-ce l'opinion ou les lois humaines qu'il faut détester pour avoir poussé Marguerite à ce crime? Est-ce la vanité ou la lâcheté de cette infortunée qu'il faut maudire? Est-ce l'indifférence du ciel qui abandonne cette faible victime à Méphistophélès, et la voix effrayante des prêtres catholiques qui la pousse au désespoir? En vérité, Faust me paraît le moins coupable de tous, et le diable, qui sans cesse ramène Faust auprès de Marguerite, est beaucoup moins haïssable que le Dieu du prologue. Ainsi Goethe, esclave du *vraisemblable*, c'est-à-dire de la vérité vulgaire, ennemi juré d'un héroïsme romanesque, comme d'une perversité absolue, n'a pu se décider à faire l'homme tout à fait bon, ni le diable tout à fait méchant. Enchaîné au présent, il a peint les choses telles qu'elles sont, et non pas telles qu'elles doivent être. Toute la moralité de ses œuvres a consisté à ne jamais donner tout à fait raison, ni tout à fait tort à aucune des vertus ou des vices que personnifient ses acteurs. Il vaudrait mieux dire encore que ses acteurs ne personnifient jamais complétement ni la vertu ni le vice. Les plus grands ont des faiblesses, les plus coupables ont des vertus. Le plus loyal de ses héros, le noble Berlichingen, se laisse entraîner à une trahison qui ternit la fin de sa carrière, et le misérable Weislingen expire dans des remords qui l'absolvent. Il semble que Goethe ait eu horreur d'une conclusion morale, d'une certitude quelconque.

Aussi malheur à qui a voulu imiter Goethe! En dépouillant systématiquement toute espèce de conviction, en déclarant la guerre dans son propre cœur à toute sympathie, pour se soumettre à la loi étroite du *vraisemblable* vulgaire, qui pourrait être grand? Goethe seul a pu le faire, Goethe seul a pu demeurer bon, et ne jamais écrire une ligne qui dût devenir funeste à un esprit droit, à un cœur honnête. C'est que Goethe (je veux le répéter) n'était pas seulement un grand écrivain, c'était un beau caractère, une noble nature, un cœur droit, désintéressé. Je ne le juge d'après aucune de ses biographies, je sais le cas qu'on doit faire des biographies des vivants ou des morts de la veille. Je n'ai même pas encore lu les Mémoires de Goethe; je me méfie un peu du jugement que l'homme, vieilli sans certitude, doit porter sur lui-même et sur les faits de sa vie passée; je ne veux juger Goethe que sur ses créations, sur Gœtz de Berli-

chingen, sur Faust, sur Werther, sur le comte d'Egmont. Dans tous ces héros je vois des défauts, des faiblesses, des erreurs qui m'empêchent de me prosterner; mais j'y vois aussi un fonds de grandeur, de probité, de justice, qui me les fait aimer et plaindre. Ce ne sont pas des héros de roman, mais ce sont des hommes de bien. Je m'afflige de ne point trouver en eux ce rayon céleste qui me transporterait avec eux dans un monde meilleur; mais je sais qu'ils ne peuvent pas avoir été éclairés de cette lumière nouvelle. Elle n'était pas encore sur l'horizon lorsque Goethe jetait sa vie et son génie dans le creuset du siècle. C'est une grande figure sereine au milieu des ombres de la nuit, c'est une majestueuse statue placée au portique d'un temple dont le soleil n'illumine pas encore le faîte, mais où le pâle éclat de la lune verse une lumière égale et pure. Une autre figure est placée immédiatement au-dessus, moins grandiose et moins parfaite; elle va pourtant l'éclipser, car déjà la nuit se dissipe, le soleil monte, et le front de Byron se dore aux premiers reflets. L'idéal, un instant éclipsé par le travail rénovateur du siècle, reparaît dégagé des nuages de cette philosophie transitoire, vainqueur de la nuit du despotisme catholique. Il vient lentement, mais ceux qui sont placés pour le voir, saluent sa venue du haut de la montagne.

## MANFRED.

J'ai omis, à dessein, de mentionner Schiller à propos de Goethe. Ce continuel parallélisme entre eux, ces partialités ardentes pour l'un ou pour l'autre, cette sorte de rivalité qu'on a voulu établir entre deux grands cœurs unis par l'amitié, ne sont pas de mon goût. Je ne puis me résoudre à troubler, par une indiscrète analyse, la majesté de ces mânes illustres qui s'embrassent maintenant dans le sein de Dieu, après avoir, sur la terre, oublié souvent leurs dissidences dans l'échange d'une noble sympathie. Sans doute, sous un point de vue important, je sens, moi aussi, mon cœur se porter plus vivement vers Schiller; mais parce que la nature de son génie répond plus directement aux aspirations de mon âme, oublierai-je la grandeur de Goethe et sa bonté calme et patriarcale à laquelle le jugement d'aucune vanité blessée, d'aucune médiocrité jalouse ne saurait m'empêcher de croire? Il put être vain, il dut être orgueilleux, cet homme si favorisé du ciel! Il dut surtout sembler tel à de grossiers adulateurs ou à de lâches envieux; et quelle gloire échappe à cette poussière que le char du triomphe soulève sur les chemins? Mais Goethe aima Schiller, ce génie si différent du sien. Il l'aima tendrement, délicatement, paternellement, il supporta les inégalités de son humeur, il sut adoucir les orages de son âme, il comprit, apprécia et chérit les facultés exquises de son cœur. O Goethe! je vous aime pour cette amitié que vous avez sentie, et dont les devoirs difficiles peut-être ont été du moins une religion dans votre vie superbe. Je ne puis vous haïr pour l'absence de cet idéal qui eût élevé votre immense génie au-dessus des lois régulières maintenues dans notre progrès humain par la sagesse divine. Cette sagesse ne l'a pas voulu ainsi. Mais elle vous a trop donné d'ailleurs, pour que notre impatience de l'avenir et notre soif de religion aient le droit de disputer vos couronnes. Nous ne sommes pas encore assez initiés aux mysté-

rieux desseins de cette Providence pour savoir ce que sera un jour l'importance de certains travaux de pure intelligence qui nous semblent frivoles aujourd'hui, préoccupés que nous sommes de besoins moraux et religieux plus pressants. Un temps viendra, sans doute, où tous les efforts de l'esprit humain auront leur application, leur emploi nécessaire. Rien n'est inutile, rien ne sera perdu dans ce grand laboratoire où l'humanité entasse lentement et avec ordre ses matériaux divers pour le grand œuvre d'une régénération universelle. Déjà une appréciation plus philosophique de l'histoire nous montre qu'aucune grande intelligence n'a été vraiment funeste au progrès de l'humanité, mais qu'au contraire toutes ont été des instruments plus ou moins directs que la Providence a suscités à ce progrès, même celles qui, relativement aux contemporains et relativement à leurs propres idées sur le progrès, semblaient agir en un sens contraire; ce qui est applicable aux hommes politiques du passé l'est aussi aux hommes philosophiques, et conséquemment aux poëtes et aux artistes. Les erreurs et les aveuglements des grandes intelligences dans les sciences exactes n'ont même pas nui au progrès de la vérité scientifique. En limitant ou en suspendant l'essor de l'esprit humain vers certains points de vue, ces erreurs le poussaient irrésistiblement vers d'autres horizons jusque-là négligés, et où des découvertes imprévues l'attendaient.

Ainsi, laissons à la postérité le soin d'assigner à nos grands contemporains leur véritable place. Gardons-nous d'imiter les jugements étroits et les absurdes proscriptions du catholicisme en rejetant du sein de notre nouveau temple les grands hommes dont les formules ne s'accordent pas encore avec notre orthodoxie idéaliste. Contemplons avec respect ces faces augustes, qu'un nuage nous dérobe encore à demi. Gardons notre foi et préservons-nous de ce qui pourrait la détruire; que les brillantes séductions du génie ne nous fascinent pas et ne nous détournent pas du chemin où nous devons marcher; mais que notre rigidité de nouvelle date ne s'attaque pas insolemment à ces vastes génies qui, sans formules de principes, ont servi du moins à nous faire aimer, désirer et chercher la perfection. Une belle forme dans l'art est encore un bienfait pour nos intelligences. Elle élève notre jugement, elle aiguise et retrempe notre goût, elle ennoblit nos habitudes et ravive tous nos sentiments. Il n'appartient qu'aux organisations grossières et lâches de se laisser corrompre par les richesses matérielles; une âme noble sait en faire un usage noble. Les richesses intellectuelles doivent-elles appauvrir l'intelligence qui s'en nourrit ? Non, sans doute, et dans ce sens Goethe nous a légué un précieux héritage. Quelle qu'ait été la pensée du testateur, recevons ses bienfaits avec reconnaissance, et tâchons qu'ils nous profitent.

Si cette manière de sentir et de raisonner est juste, c'est à Byron encore plus qu'à Goethe qu'il nous faut l'appliquer, à *Manfred* encore plus qu'à *Faust*. Dans ce poëme, successeur du premier, nous voyons au premier coup d'œil un homme encore plus malheureux, encore plus coupable, encore plus damné que Faust. Historiquement c'est le même homme que Faust, car c'est Faust délivré de l'odieuse compagnie de Méphistophélès, c'est Faust résistant à toute l'armée infernale, c'est Faust vainqueur des sens, vainqueur de la vaine curiosité, de la vaine gloire et des ardentes passions. Psychologiquement, ce

n'est plus le même homme, c'est un homme nouveau, car c'est Faust transformé, Faust ayant subi les tortures de la vie active, Faust meurtrier involontaire, mais désolé, Faust veuf de Marguerite, veuf d'espérances et de consolations. Ce n'est plus l'ennui et l'inquiétude qui dévorent son âme, c'est le remords et le désespoir. Il est entré dans une nouvelle phase de sa terrible existence. Le milieu fatal qui l'enveloppait a changé de nature; son être a changé de nature aussi. Ce n'est plus le railleur Méphisto qui l'aiguillonne de ses sarcasmes et l'enivre de voluptés pour le forcer à vivre sous la loi du hasard; c'est toute l'armée des ténèbres, ce sont tous les dews d'Ahriman, c'est le roi des démons en personne, qui vient avec Némésis et les funestes destinées entamer une lutte à mort d'où Faust-Manfred sortira vainqueur, mais où des tortures plus affreuses encore que les précédentes assiégeront son agonie. Dans cette phase nouvelle, qu'on pourrait appeler la phase expiatoire de Faust, le grand criminel, le maudit sublime n'a plus à subir, il est vrai, les tourments d'une intelligence avide; l'intelligence s'est arrêtée dans son vol audacieux le jour où le cœur a été brisé. Mais dans ses déchirements ce cœur qui, chez Faust, n'avait pas vécu, puise chez Manfred une vie intense, toute de regret et de repentir, supplice incessant, inexprimable, inouï. Ce nouveau Faust est bien plus vivant, bien plus accessible à nos sympathies, bien plus noblement humain que le premier. Nous ne rencontrons plus chez lui les contradictions qui, chez Faust, nous remplissaient d'étonnement et de doute. Le mystère qui enveloppe sa vie passée ne porte plus que sur des faits qu'il nous est inutile de sonder. Son histoire nous est inconnue, mais son cœur nous est dévoilé. Ce cœur est entr'ouvert et saignant devant nous; il souffre, et dès lors nous le comprenons, nous le savons, car la souffrance est notre partage à tous, et il n'est pas besoin que nous ayons commis ou causé un crime pour savoir ce que c'est que pleurer éternellement et souffrir sans remède.

Manfred est donc un homme bien supérieur à Faust. Il n'a pas moins que lui le sentiment et l'enthousiasme lyrique des beautés de la création; mais il les sent d'une autre manière, il les divinise autrement que Spinosa et Goethe; il ne matérialise pas la pensée divine, il spiritualise, au contraire, la création matérielle. Lui aussi *reconnaît ses frères dans le buisson tranquille, dans l'air, dans les eaux;* mais ce n'est pas en s'annihilant au niveau de la matière, ce n'est pas en abjurant l'immortalité de sa pensée pour fraterniser dans un désespoir résigné avec les éléments grossiers de la vie physique. Au contraire, Manfred, à la manière des païens pythagoriciens, prête du moins une vie divine aux muettes beautés de la nature, ou leur attribue une intelligence supérieure à celle de l'homme. Il évoque les fées dans la blancheur immaculée des neiges et dans la vapeur irisée des cataractes. Au son de la flûte des montagnes, il s'écrie : *Ah! que ne suis-je l'âme invisible d'un son délectable, une voix vivante, une jouissance incorporelle!* C'est que l'idéal qui manquait à Faust déborde dans Manfred; c'est que le sentiment, la certitude de l'immortalité de l'esprit le transportent sans cesse du monde évident au monde abstrait.

Je ne pense pas que personne vienne faire ici la grossière objection que ce fantastique de *Manfred* est un jeu d'esprit, un caprice de l'imagination, et que Byron n'a jamais cru à la fée du Mont-Blanc, au palais d'Ahriman, à l'évoca-

tion d'Eros et d'Anteros, etc. Chacun sait, de reste, que dans la poésie fantastique toutes ces figures sont de libres allégories. Mais, dans le choix et l'action de ces allégories, la portée de l'idéal du poëte se révèle clairement. Où Faust ne rencontre que sorciers montés sur des boucs et des escargots, que monstres rampants et venimeux, laides et grotesques visions d'une mémoire délirante, obsédée de la laideur des vices humains, Manfred rencontre sur la montagne de *beaux génies* sur le front *calme et pur* desquels se *reflète l'immortalité*. C'est-à-dire qu'Eros, le principe du bien, la pensée d'amour et d'harmonie dont l'univers est la manifestation, apparaît à Manfred à travers la beauté des choses visibles; tandis qu'Anteros, l'esprit de haine et d'oubli, c'est-à-dire la muette indifférence d'une loi physique, qui n'a pour cause et pour but que sa propre existence et sa propre durée, apparaît à Faust à travers la bizarrerie, le désordre et l'effroi de la vie universelle. Le fantastique de Faust est donc le désordre et le hasard aveugles, celui de Manfred la sagesse et la beauté divines.

Voilà pourquoi Byron, moins artiste que Goethe, c'est-à-dire moins habile, moins correct, moins logique à beaucoup d'égards, me semble beaucoup plus poëte que lui, et beaucoup plus religieux que la plupart de nos poëtes spiritualistes modernes. — Et même, j'en demande humblement pardon au grand lyrique qui a adressé à Byron ces vers fameux :

> Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
> Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie !...

Byron me semble beaucoup plus préoccupé de la science des choses divines que M. de Lamartine lui-même. M. de Lamartine accepte une religion toute faite, et la chante magnifiquement, sans se donner la peine d'examiner cette philosophie, beaucoup trop étroite et beaucoup trop erronée pour pénétrer et convaincre réellement sa haute intelligence. Né à la gloire dans une époque de réaction contre l'athéisme grossier, le chantre des *Méditations*, poussé par de nobles instincts, a été une des grandes voix qui ont prêché avec fruit, avec honneur, avec puissance, le retour au spiritualisme. *Tout était juste alors* pour la défense du grand principe; mais, après la première chaleur du combat, il est impossible que le lyrique n'ait pas jeté un regard profond sur cette croyance catholique dont il s'était fait l'apôtre. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas abjurée ouvertement, à l'exemple de ce grand homme qui, de nos jours, donne au monde le spectacle d'une sincérité si sublime et d'un courage si vénérable, en disant : *Jusqu'alors je m'étais cru catholique; il paraît que je m'étais trompé*. A coup sûr l'absurde et l'odieux de ces doctrines catholiques n'ont point échappé à la sagacité et à la loyauté de M. de Lamartine. Cependant, au lieu d'entrer dans une nouvelle phase d'inspiration et de lumière, il a continué à accorder sa lyre sur le même mode. Il nous a vanté en de très-beaux vers l'excellence de ces sacrifices humains dont Jocelyn est un exemple funeste; il a lancé plus que jamais l'anathème sur notre grande révolution française, où pourtant il eût à coup sûr joué un rôle, non à l'étranger dans un honteux exil, mais sur le banc des girondins peut-être. La soif d'action politique qui dévore

aujourd'hui le poëte sacré prouve bien qu'il n'est pas l'homme du passé, le Jérémie de la restauration. Aujourd'hui, les nouveaux vers de M. de Lamartine ont été, dit-on, mis à l'index par le saint-père, par le chef suprême de la religion qu'il a si vaillamment défendue, si généreusement servie. Cette nouvelle sottise du Vatican ébranlera-t-elle la foi du chantre des *Méditations?* Nous pensons bien que la chose est faite depuis longtemps, car les hérésies du dernier poëme de M. de Lamartine nous montrent la révolte irrésistible de son intelligence contre le joug catholique; mais nous ne croyons pas que M. de Lamartine, absorbé par les soucis parlementaires, ait beaucoup de temps de reste pour se demander désormais s'il est philosophe ou chrétien. Il est député! c'est une autre affaire; ce n'est pas tout à fait le chemin de l'idéal.

Quel regret pour nous, pauvres rêveurs! faudra-t-il donc conclure que notre grand lyrique ne se soucie plus guère de la philosophie du Christ, et que peut-être il ne s'en est jamais tourmenté bien profondément? A voir comme il entre ardemment dans les questions positives du siècle, nous sommes bien persuadé que la raison, l'esprit d'analyse et la tranquillité d'âme ne lui ont jamais manqué au point d'accepter aveuglément la catholicisme. A-t-il donc chanté tout simplement pour chanter, comme il agit aujourd'hui tout simplement pour agir? Poëte, il lui fallait un dieu. Il accepta celui qui était alors au pouvoir; homme politique, il lui a fallu un parti, il a accepté celui qui est au pouvoir aujourd'hui.

A Dieu ne plaise qu'entraîné par des dissidences d'opinions, nous venions à dessein analyser ici le fond des croyances de M. de Lamartine. Quand même ce droit appartiendrait à la critique, nous ne pourrons jamais oublier les larmes que les *Méditations* autrefois, et, récemment encore, certaines pages de *Jocelyn* nous ont fait verser. Nous ne dirons donc jamais que l'idéal a tenu peu de place dans la vie intellectuelle de M. de Lamartine, lui qui a fait vibrer si souvent dans nos âmes les cordes de l'enthousiasme, et qui ravivait en nous le sentiment de l'idéal, alors que le déchaînement du matérialisme s'efforçait de nous le ravir. Nous dirons seulement, parce que nous devons le dire ici, que M. de Lamartine s'est montré, en poésie comme en politique, peu scrupuleux sur les moyens de connaître et de saisir son idéal. M. de Lamartine est peut-être un homme de *sentiment* plus qu'un homme de *connaissance;* tout lui a été bon, la royauté dévote et la royauté bourgeoise, pourvu qu'il exerçât sa royauté à lui, sa seule royauté légitime, celle du génie.

Ainsi, qu'on me permette de le dire, lord Byron, cet autre roi légitime qui ne dédaignait pas non plus les succès littéraires et les succès parlementaires, était beaucoup plus préoccupé de la science de Dieu, que M. de Lamartine ne l'a jamais été. Il n'a jamais accepté l'erreur coupable du catholicisme; il n'a rien accepté à la légère, la chose lui paraissait trop grave pour n'être pas discutée chaudement et amèrement dans le sanctuaire de son âme. Il se souciait fort peu de passer pour un athée ou pour un sceptique, lui, le plus instinctivement religieux des poëtes! Condamné, par la nature même de ce sentiment religieux, à une sincérité farouche, il cédait à tous les mouvements anarchiques de sa conscience. Lorsque, lassé de chercher en vain, à travers ce siècle superstitieux d'une part et incrédule de l'autre, une formule qui éclairât sa

croyance, il succombait à un désespoir sublime, il écrivait d'une main brûlante de fièvre : « *Mourir!* redevenir le rien que j'étais avant de naître à la vie et à la douleur vivante ! » ..... « Le silence de ce sommeil sans rêve, je l'envie trop pour le déplorer ! » ..... « Les hommes deviennent ce qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes, ce qu'ils n'osent se confier les uns aux autres. » Mais ces heures de découragement n'attestent-elles pas la lassitude douloureuse d'une âme qui s'épuise à la recherche d'une certitude d'immortalité? Dans son dialogue avec la fée des Alpes, Manfred raconte ainsi sa vie; je cite ce passage à dessein, pour montrer que cette vie passée de Manfred est bien celle de Faust, mais que celui qui la raconte n'est plus Faust, car il croit à l'immortalité de l'intelligence.

« Dans mes rêveries solitaires, je descendais dans les caveaux de la mort, recherchant ses causes dans ses effets; et de ces ossements, de ces crânes desséchés, de cette poussière amoncelée, j'osais tirer de criminelles conclusions. Pendant des années entières, je passai mes nuits dans l'étude des sciences autrefois connues, maintenant oubliées; à force de temps et de travail, après de terribles épreuves et des austérités telles qu'elles donnent à celui qui les pratique autorité sur l'air, et sur les esprits de l'air et de la terre, de l'espace et de l'infini peuplé, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité..... Et, avec ma science, s'accrut en moi la soif de connaître, et la puissance et la joie de cette brillante intelligence jusqu'à ce que... »

Ici, Manfred raconte l'épisode d'Astarté qui a le tort de ressembler à l'histoire de René et d'Amélie de M. de Châteaubriand; mais ceci s'est fait, à coup sûr, à l'insu de Byron : son génie était fait de telle sorte que les réminiscences y prenaient souvent la forme de l'inspiration. Puis Manfred reprend :

« Je me suis plongé dans les profondeurs et les magnificences de *mon imagination* autrefois si riche en créations ; mais, *comme la vague qui se soulève, elle m'a rejeté dans le gouffre sans fond de ma pensée*. Je me suis plongé dans le monde, j'ai cherché l'oubli partout, excepté là où il se trouve, et c'est ce qu'il me reste à apprendre. Mes sciences, ma longue étude des connaissances surnaturelles, tout cela n'est qu'un art mortel : — J'habite dans mon désespoir, *et je vis et vis pour toujours!* »

Lorsque Manfred approche de son agonie, il s'adresse au soleil, et, admirant la nature comme Faust, il lui parle pourtant comme Faust n'eût pas su le faire :

« Astre glorieux! tu fus adoré avant que fût révélé le mystère de ta création! Dieu matériel! tu es le représentant de *l'inconnu* qui t'a choisi pour son ombre! »

Dans la scène du commencement, qui ressemble si peu à celle de Faust, quoique Byron ait avoué cette ressemblance, Byron proclame encore l'immortalité de l'âme, en des termes plus clairs que les précédents :

LES GÉNIES. — Que veux-tu de nous, fils des mortels, parle?
MANFRED. — L'oubli..... l'oubli de moi-même. . . . . .
. . . . . .

Le Génie. — Cela n'est point dans notre essence, dans notre pouvoir, mais tu peux mourir.

Manfred. — La mort me le donnera-t-elle ?

Le Génie. — Nous sommes immortels et nous n'oublions pas. Le passé nous est présent aussi bien que l'avenir. Tu as notre réponse.

Manfred. — Vous vous raillez de moi.... esclaves, ne vous jouez pas de ma volonté. L'âme, l'esprit, l'étincelle de Prométhée, l'éclair de mon être, enfin, est aussi brillant que le vôtre, et..... répondez !....

Le Génie. — Tes propres paroles contiennent notre réponse.

Manfred. — Que voulez-vous dire ?

Le Génie. — Si, comme tu le dis, ton essence est semblable à la nôtre, nous avons répondu en te disant que ce que les mortels appellent la mort n'a rien de commun avec nous.

Manfred. — C'est donc en vain que je vous ai fait venir de vos royaumes ! Vous ne pouvez ni ne voulez me donner l'oubli ?

Ici les Esprits cherchent à séduire Manfred par l'appât de la prospérité humaine. Ils lui offrent « l'empire, la puissance, la force, et de longs jours. » Mais l'ancien Faust est lassé de jouissances terrestres, et désormais il appelle le néant pour refuge à son immortelle douleur, le néant dont il n'osait parler jadis à Méphistophélès, tant il le craignait, et qu'il invoque aujourd'hui avec la certitude de ne le pas trouver !

Permettez-moi une dernière citation de Manfred. Vous connaissez tous cette dernière scène, incomparablement supérieure à tous les dénoûments de ce genre; mais vous n'avez peut-être pas *Faust* et *Manfred* sous la main. Mon office est de vous les mettre en parallèle sous les yeux. Rappelez-vous qu'à la fin de *Faust*, Méphistophélès s'écrie : *Maintenant, viens à moi!* et que Faust, toujours esclave du démon, se laisse arracher au dernier soupir de Marguerite. Comparez cette lâcheté à la force sublime de Manfred expirant, et voyez le rôle que joue chez Byron l'homme animé d'un souffle divin, en regard avec tout le rôle qu'il joue dans Goethe, aux prises avec l'esprit des ténèbres, c'est-à-dire avec sa propre misère privée de toute assistance céleste.

(Manfred est dans la tour. Entre l'abbé de Saint-Maurice.)

L'Abbé. — Mon bon seigneur, pardonne-moi cette seconde visite; ne sois point offensé de l'importunité de mon zèle, que ce qu'il y a de coupable retombe sur moi seul; que ce qu'il peut avoir de salutaire dans ses effets descende sur ta tête, — que ne puis-je dire ton cœur ! — Oh ! si par mes paroles ou mes prières, je parvenais à toucher ce cœur, je ramènerais au bercail un noble esprit qui s'est égaré, mais qui n'est pas perdu sans retour !

Manfred. — Tu ne me connais pas, mes jours sont comptés, et mes actes enregistrés ! Retire-toi ! ta présence ici pourrait te devenir fatale. Sors !

L'Abbé. — Ton intention, sans doute, n'est pas de me menacer ?

Manfred. — Non, certes; je t'avertis seulement qu'il y a péril pour toi à rester ici, et je voudrais t'en préserver.

L'Abbé. — Que veux-tu dire ?

Manfred. — Regarde là. Que vois-tu ?

L'Abbé. — Rien.

Manfred. — Regarde attentivement, te dis-je. — Maintenant, dis-moi ce que tu vois.

L'Abbé. — Un objet qui devrait me faire trembler. Pourtant je ne le crains pas. — Je vois sortir de terre un spectre sombre et terrible qui ressemble à une divinité infernale ; son visage est caché dans les plis d'un manteau, et des nuages sinistres forment son vêtement. Il se tient debout entre nous deux, mais je ne le crains pas.

Manfred. — Tu n'as aucune raison de le craindre ; mais sa vue peut frapper de paralysie ton corps vieux et débile. Je te le répète, retire-toi.

L'Abbé. — Et moi, je réponds : Jamais. Je veux livrer combat à ce démon. Que fait-il ici?

Manfred. — Mais oui, effectivement, que fait-il ici? Je ne l'ai pas appelé. Il est venu sans mon ordre.

L'Abbé. — Hélas! homme perdu! quels rapports peux-tu avoir avec de pareils hôtes? Je tremble pour toi. Pourquoi ses regards se fixent-ils sur toi et les tiens sur lui? Ah! le voilà qui laisse voir son visage ; son front porte encore les cicatrices qu'y laissa la foudre; dans ses yeux brille l'immortalité de l'enfer! — Arrière!

Manfred. — Parle ; quelle est ta mission?

L'Esprit. — Viens!

L'Abbé. — Qui es-tu, être inconnu? Réponds! parle!

L'Esprit. — Le génie de ce mortel. — Viens! il est temps.

Manfred. — Je suis préparé à tout ; mais je ne reconnais pas le pouvoir qui m'appelle. Qui t'envoie ici?

L'Esprit. — Tu le sauras plus tard. Viens! viens!

Manfred. — J'ai commandé à des êtres d'une essence bien supérieure à la tienne; je me suis mesuré avec tes maîtres. Va-t-en.

L'Esprit. — Mortel, ton heure est venue. Partons, te dis-je.

Manfred. — Je savais et je sais que mon heure est venue, mais ce n'est pas à un être tel que toi que je rendai mon âme. Arrière! Je mourrai seul, ainsi que j'ai vécu.

L'Esprit. — En ce cas, je vais appeler mes frères. — Paraissez!

(D'autres esprits s'élèvent.)

L'Abbé. — Arrière! maudits! — arrière! vous dis-je. — Là où la piété a autorité, vous n'en avez aucune, et je vous somme au nom de....

L'Esprit. — Vieillard! nous savons ce que nous sommes, nous connaissons notre mission et ton ministère; ne prodigue pas en pure perte tes saintes paroles, ce serait en vain : cet homme est condamné. Une fois encore je le somme de venir. — Partons! partons!

Manfred. — Je vous défie tous. — Quoique je sente mon âme prête à me quitter, je vous défie tous; je ne partirai pas d'ici tant qu'il me restera un souffle pour vous exprimer mon mépris, — une ombre de force pour lutter contre vous, tout esprits que vous êtes ; vous ne m'arracherez d'ici que morceaux par morceaux.

L'Esprit. — Mortel obstiné à vivre! Voilà donc le magicien qui osait s'élancer dans le monde invisible et se faisait presque notre égal? — Se peut-il que tu sois si épris de la vie, — cette vie qui t'a rendu si misérable!

Manfred. — Démon imposteur, tu mens! Ma vie est arrivée à sa dernière heure; — cela, je le sais, et je ne voudrais pas racheter de cette heure un seul moment; je ne combats point contre la mort, mais contre toi et les anges qui t'entourent ; j'ai dû mon pouvoir passé, non à un pacte avec ta bande, mais à mes connaissances supérieures, — à mes austérités, — à mon audace, — à mes longues veilles, — à ma

force intellectuelle et à la science de nos pères, — alors que la terre voyait les hommes et les anges marcher de compagnie, et que nous ne vous cédions en rien! Je m'appuie sur ma force, — je vous défie, — vous dénie — et vous méprise!

L'Esprit. — Mais tes crimes nombreux t'ont rendu....

Manfred. — Que font mes crimes à des êtres tels que toi? Doivent-ils être punis par d'autres crimes et par de plus grands coupables? — Retourne dans ton enfer! tu n'as aucun pouvoir sur moi, *cela* je le sens; tu ne me posséderas jamais, *cela* je le sais : ce que j'ai fait est fait; je porte en moi un supplice auquel le tien ne peut rien ajouter. L'âme immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables; elle est tout à la fois l'origine et la fin du mal qui est en elle; — indépendante des temps et des lieux, son sens intime, une fois affranchi de ses liens mortels, n'emprunte aucune couleur aux choses fugitives du monde extérieur; mais elle est absorbée dans la souffrance ou le bonheur que lui donne la conscience de ses mérites. *Tu* ne m'as pas tenté et tu ne pouvais me tenter; je ne fus point ta dupe, je je ne serai point ta proie; — je fus et je serai encore mon propre bourreau. Retirez-vous, démons impuissants! La main de la mort est étendue sur moi, — mais non la vôtre!

(Les démons disparaissent.)

L'Abbé. — Hélas! comme tu es pâle!... tes lèvres sont décolorées, ta poitrine se soulève,... et, dans ton gosier, ta voix ne forme plus que des sons rauques et étouffés... Adresse au ciel tes prières... prie,... ne fût-ce que par la pensée; mais ne meurs point ainsi.

Manfred. — Tout est fini, mes yeux ne te voient plus qu'à travers un nuage; tous les objets semblent nager autour de moi, et la terre osciller sous mes pas : adieu!... donne-moi ta main.

L'Abbé. — Froide!... froide! et le cœur aussi... Une seule prière!... Hélas! comment te trouves-tu?

Manfred. — Vieillard! il n'est pas si difficile de mourir.

(Manfred expire.)

L'Abbé. — Il est parti!.... son âme a pris congé de la terre, pour aller où? je tremble d'y penser; mais il est parti.

Je ne pense pas que le fantastique ait jamais été et puisse jamais être traité avec cette supériorité. Jamais, avec des moyens aussi simples, on n'a produit un effet plus dramatique. Cette lente apparition de l'Esprit, que le vieux prêtre n'aperçoit pas d'abord, et qu'il contemple avec douleur, mais sans effroi, à mesure qu'elle se dessine entre Manfred et lui, est d'une gravité lugubre. Je crois qu'il n'y avait rien de si difficile au monde que d'évoquer le démon sérieusement. Goethe, après avoir rendu Méphistophélès étincelant d'esprit et d'ironie, avait été obligé, pour le rendre terrible à l'imagination, de faire jouer tous les ressorts de son invention féconde en tableaux hideux, en cauchemars épouvantables. Après lui, rien dans ce genre n'était plus possible, et marcher sur ses traces n'eût produit qu'une parodie. Byron n'a pas couru ce danger; son génie sombre et majestueux méprisait les petits moyens que le génie à mille facettes de Goethe savait rendre si puissants; Byron n'a vu dans le diable que la personnification du désespoir qu'il portait en lui-même, et pourtant, dans l'apparition de cette divinité infernale, il a été aussi grand ar-

tiste que Goethe. Il a même fait preuve d'un goût plus pur, en ne donnant à aucune de ses figures fantastiques les formes effrayantes qui sont du domaine de la peinture. Il ne les a rendues telles que par l'idée qu'elles représentent, et cependant ce ne sont pas de froides allégories, du moins on ne les accueille pas comme telles. Elles glacent l'imagination tout aussi bien que ces sorciers qui *sèment et consacrent* autour des gibets, lorsque Faust, à cheval, traverse avec Méphistophélès la nuit mystérieuse. Elles font d'autant plus d'impression qu'on est moins en garde contre elles. C'est un coup de maître que d'avoir ainsi obtenu cet effet et d'avoir su rendre insaisissable la nuance qui sépare l'allégorie philosophique de la fantaisie poétique. Le rôle de l'abbé de Saint-Maurice est un chef-d'œuvre et l'emporte de beaucoup sur celui du prêtre Pierre, que nous verrons tout à l'heure dans le drame de Mickiewicz. Dans le premier jet de la composition de *Manfred*, Byron voulait rendre ce personnage odieux ou ridicule. Il sentit bientôt qu'il avait un meilleur parti à en tirer, que *Manfred* était un ouvrage de trop haute philosophie pour descendre à lutter contre telle ou telle forme de religion. Il se borna à personnifier, dans l'abbé de Saint-Maurice, la bonté, l'humble zèle, la foi, la charité. Pas une seule déclamation de sa part : aussi, pas la moindre amertume de celle de Manfred. Et cette bonté du vieillard n'est pas stérile pour Manfred; elle l'aide à triompher des angoisses et des terreurs de la mort, elle le ranime et lui fait retrouver le sublime orgueil de sa puissance. *Que fait-il ici?* dit le vieillard. — *Mais oui, effectivement,* s'écrie Manfred, *que fait-il ici? Je ne l'ai pas appelé.*

Est-il rien de plus magnifique dans le sentiment et dans l'expression que cette invincible puissance de Manfred à l'heure de sa mort, méprisant le désespoir qui lui dispute son dernier souffle, et triomphant de tous les remords, de tous les doutes, de toutes les souffrances de sa vie, à l'aide de cette grande notion de la sagesse et de la justice éternelles : *L'âme immortelle récompense ou punit elle-même ses pensées vertueuses ou coupables?* Il y a là tout un dogme, et un dogme de vérité. Quel incroyable aveuglement, sur la foi des prudes et des bas-bleus puritains de l'Angleterre, a donc accrédité ce préjugé que Byron était le poëte de l'impiété? Mais nous, qui, je l'espère, sommes suffisamment dégagés de l'affreuse croyance à la damnation éternelle, la plus coupable notion qu'on puisse avoir de la Divinité; nous, qui n'admettons pas qu'à l'heure suprême un démon, ministre tout-puissant d'une étroite et basse vengeance, et un ange, faible appui d'une créature plus faible encore, viennent se disputer l'âme des mortels, comment avons-nous pu répéter ces niaises accusations, qu'il faudrait renvoyer à leurs auteurs? N'est-ce pas le plus vraiment inspiré des poëtes, n'est-ce pas, parmi eux, le plus noble disciple de l'idéal, celui qui, au sein d'une époque gouvernée par les cagots et les royales prostituées qui leur servaient d'agents, a osé jeter ce grand cri de révolte contre le fanatisme, en lui disant : Non, l'esprit du mal ne contre-balance pas dans l'univers la puissance céleste! Non, Satan n'a pas prise sur nous, Ahriman est subjugué. Le mauvais principe doit tomber sous les pieds de l'archange, et cet archange, c'est l'homme, éclairé enfin du rayon divin que Dieu a mis en lui; car son œuvre à lui homme inspiré, à lui archange, à lui savant, philosophe ou poëte,

est de dégager ce rayon des ténèbres, dont vous, imposteurs, vous impies, vous calomniateurs de la perfection divine, l'avez enveloppé.

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque où Byron était traduit devant l'inquisition protestante et catholique, à cette époque où Béranger, avec cette religion sage et naïve, qui lui inspirait *le Dieu des bonnes gens* et tant d'odes touchantes et admirables, était cité à la barre des tribunaux civils comme écrivain impie et immoral; il ne faut pas oublier, dis-je, que la jeunesse se pressait en foule à des cours de philosophie et de science d'où elle ne rapportait que la croyance au matérialisme, la certitude glaciale que l'âme de l'homme n'existait pas, parce qu'elle n'était saisissable ni à l'analyse métaphysique, ni à la dissection chirurgicale; et Byron osait dire à cette génération d'hypocrites ou d'athées : — Non! l'âme ne meurt pas; un instinct divin, supérieur à vos analyses métaphysiques et anatomiques me l'a révélé. Je sens en moi une puissance qui ne peut tomber sous l'empire de la mort. L'ennui et la douleur ont ravagé ma vie, au point que le repos est le besoin le plus impérieux qui me soit resté de tous mes besoins gigantesques. J'aspire au néant, tant je suis las de souffrir; mais le néant se refuse à m'ouvrir son sein. Ma propre puissance, éternelle, invincible, se révolte contre les découragements de ma pensée; elle me poursuit, elle est mon infatigable bourreau, elle ne me souffre pas abattu et couché sur cette terre dont j'invoque en vain le silence et les ténèbres. Elle me pousse dans des espaces inconnus, elle m'enchaîne à la poursuite de mystères impénétrables, elle proteste contre moi-même de mon immortalité, elle défie les terreurs de la superstition; mais elle s'approche tristement de l'heure où, dégagée de ses liens, elle entrera dans une sphère d'intelligence supérieure, où elle comprendra les mérites ou les torts de son existence précédente, où elle *punira ou récompensera elle-même*, par la connaissance d'elle-même et de la vérité divine, ses *pensées coupables ou vertueuses!*

O misérable vulgaire! troupeau imbécile et paresseux qui te traînes à la suite de tous les sophismes et accueilles toutes les impostures, combien te faut-il de temps pour reconnaître ceux qui te guident et pour démasquer ceux qui t'égarent? L'heure n'est-elle pas venue, enfin, où tu vas cesser de vénérer les hommes qui te méprisent, et d'outrager ceux qui travaillent à ton émancipation? Entraîné malgré toi par une loi divine, tu recueilles à ton insu les bienfaits que de grands cœurs et de grandes intelligences ont semés sur ton chemin; mais tu ignores la reconnaissance et le respect que tu leur dois. Condamné à être ta propre dupe, tu te nourris de ces bienfaits du génie, mais en continuant de blasphémer contre lui et de répéter, à l'instigation de tes ennemis, les amères accusations qui portent sur la vie privée de tes libérateurs. Que savent aujourd'hui de Jean-Jacques les enfants du peuple? Qu'il mettait ses enfants à l'hôpital. Ceci est une grande faute sans doute; mais la grande révolution française, qui a commencé leur émancipation, savent-ils, les enfants du peuple, que c'est à Jean-Jacques qu'ils la doivent? De même pour Byron; la plèbe des lettrés sait fort bien que le poëte avait dissipé les biens de sa femme, qu'il était puérilement humilié de sa claudication, qu'il s'irritait immodérément des critiques absurdes, et c'est beaucoup quand elle n'accueille pas ces accusations de meurtre que les ennemis de Byron se plaisaient à ré-

pandre, et que le grand Goethe lui même répétait avec une certaine complaisance. En toutes occasions, les contemporains s'emparent avidement de la dépouille des victimes qu'ils viennent de frapper; ils examinent pièce à pièce ces trophées dont ils étaient jaloux et dont il leur est facile de nier l'éclat quand ils les ont traînés dans la poussière. Semblable à ces anatomistes qui disent en essuyant leur scapel : — Nous avons cherché sur ce cadavre le siége de l'âme, et nous ne l'avons pas trouvé; donc cet homme n'était que matière, — le vulgaire dit en se partageant des lambeaux de vêtement : Ce grand homme n'était pas d'une autre taille que nous, il connaissait, comme nous, la vanité, la colère; il avait toutes nos petites passions. « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. » Le vulgaire a raison, les laquais ne peuvent apprécier dans le grand homme que ce que le grand homme a de misérable; mais les nobles passions, les inspirations sublimes, les mystérieuses douleurs de l'intelligence divine comprimée dans l'étroite et dure prison de la vie humaine, ce sont là des énigmes pour les esprits grossiers. Rien, d'ailleurs, ne s'oppose à la publicité de ces misères du foyer domestique; tout y aide au contraire, et, dans le même jour, mille voix diffamatoires s'élèvent pour les promulguer, cent mille oreilles, avides de scandales, s'ouvrent pour les accueillir. Mais une pensée neuve, hardie, généreuse, bien qu'émise par la voix irréfrénable de la presse, combien lui faut-il d'années pour se populariser? Les préjugés, les haines, le fanatisme, toutes les mauvaises passions qui veulent enchaîner l'essor de la vérité, sont là, toujours éveillées, toujours ingénieuses à dénaturer le sens des mots, toujours impudentes dans les interprétations de mauvaise foi, et le vulgaire, aisément séduit par cet appel à sa conscience, se range naïvement du côté de l'injure et de la calomnie.

Et cependant le vulgaire est généralement bon. Il a des instincts de justice; il est crédule parce qu'il est foncièrement loyal. Il se tourne avec indignation contre ceux qui l'ont trompé, quand ils viennent à lever le masque. Il porte aux nues ce qu'il foulait aux pieds la veille. On en conclut que le peuple est extravagant, qu'il a des caprices inouïs, insensés, qu'il est sujet à des réactions inexplicables, et qu'en conséquence il faut le craindre et l'enchaîner. Dernière hypocrisie, plus odieuse que toutes les autres! On sait fort bien que la brute elle-même n'a point de fureurs qui ne soient motivées par ses besoins. A plus forte raison l'homme en masse n'a pas de colères qui ne soient justifiées par d'odieuses provocations. Quand le peuple brise ses dieux, c'est que les oracles ont menti, et que l'homme simple ne veut pas être récompensé de sa confiance par la trahison! O médiocrité! ô ignorance! peuple dans toutes les conditions, infériorité dans toutes les sphères de l'intelligence! sors donc de tes langes, brise tes liens, essaye tes forces! Le génie n'est pas une caste dont aucun de tes membres doive être exclus. Il n'y a pas de loi divine ni sociale qui t'enchaîne à la rudesse de tes pères. Le génie n'est pas non plus un privilége que Dieu confère arbitrairement à certains fronts, et qui les autorise à s'élever dédaigneusement au-dessus de la foule. Le génie n'est digne d'hommages et de vénération qu'en ce sens qu'il aide au progrès de tous les hommes, et, comme un flambeau aux mains de la Providence, se lève pour éclairer les chemins de l'avenir. Mais cette lumière, qui marche en avant des générations,

tout homme la porte virtuellement dans son sein. Déjà le moindre d'entre nous en sait plus long sur les fins de l'humanité, sur la vérité en religion, en philosophie, en politique, que les grands sages de l'antiquité. Le bon et grand Socrate, interrogeant aujourd'hui le premier venu parmi les enfants du peuple, serait émerveillé de ses réponses. Un jour viendra donc où les jugements grossiers qui nous choquent aujourd'hui seront victorieusement réfutés comme de vieilles erreurs par les enfants de nos moindres prolétaires. Prenons donc patience. La postérité redressera bien des erreurs et réparera bien des injustices. A toi, Byron, prophète désolé, poëte plus déchiré que Job, et plus inspiré que Jérémie, les peuples de toutes les nations ouvriront le panthéon des libérateurs de la pensée et des amants de l'idéal!

## KONRAD.

Konrad étant le nom du type privilégié de Mickiewicz, et en particulier celui du héros des *Dziady*, j'intitule ainsi le fragment de Mickiewicz dont je vais essayer de rendre compte, quoique ce fragment n'ait point de titre, ni dans la traduction : ni dans l'original, et soit seulement désigné : *Troisième partie des Dziady*, acte Ier. C'est donc un simple fragment que je vais mettre en regard de *Faust* et de *Manfred*. Mais qu'importe une lacune entre le travail publié en 1833 et celui que l'auteur poursuit sans doute en ce moment? Qu'importe une suspension dans le développement des caractères et la marche des événements, si ces événements et ces caractères sont déjà posés et tracés d'une main si ferme, que nous reconnaissons au premier coup d'œil dans le poëte l'égal de Goethe et de Byron? D'ailleurs, le drame métaphysique n'étant pas astreint, dans sa forme, à la marche régulière des événements, mais suivant à loisir des phases de la pensée qu'il développe, le lecteur se préoccupe assez peu de l'accomplissement des faits, pourvu que la pensée soit suffisamment développée. Les deux premiers actes de *Faust* feraient une œuvre complète, et l'arrivée de Marguerite dans le drame ouvre déjà un drame nouveau où *Faust* n'a guère à se développer, et ne se développe guère en effet. La fin de *Faust* reste en suspens; et c'est Byron qui s'est chargé de terminer cette grande carrière d'une manière digne de son début. — Mais encore, dans *Manfred*, la première et la dernère scène suffiraient rigoureusement au développement de l'idée. Contentons-nous donc, quant à présent, du fragment de Mickiewicz. Nous verrons qu'il suffit bien pour constater la fraternité du poëte avec ses deux illustres devanciers. Je ne le prouverai point par des assertions qu'on pourrait suspecter d'engouement, mais par des citations qui perdront en français tout autant que celles de *Faust* et de *Manfred*. Ainsi, la pensée, dépouillée de toute la pompe du style, mise à nu, et passant pour ainsi dire sous la toise de la traduction en prose, n'aura de mérite que par elle-même et dans l'ordre purement philosophique. Je dirai seulement quelques mots préliminaires sur la forme qui sert de cadre à cette pensée.

Nous avons dit que la nouveauté de cette forme créée par Goethe consistait dans l'association du monde métaphysique et du monde extérieur. Chez *Faust*, le mélange est très-habilement combiné. Il y a presque toutes les qualités d'un

drame propre à la représentation scénique, et on conçoit qu'en donnant moins d'extension au monologue, et en ne faisant du sabbat qu'une scène de ballet, les théâtres aient pu s'en emparer. Mais ce qui, probablement, aux yeux du plus grand nombre des lecteurs est une qualité dans *Faust*, nous paraît un défaut, si nous considérons la véritable nature du drame métaphysique. Celui-là entre beaucoup trop dans la réalité. Faust devient trop aisément un homme pareil aux autres, et Méphistophélès n'est bientôt lui-même qu'un habile coquin, demi-escroc, demi-entremetteur, qui trouverait facilement son type dans la nature humaine. Byron, au contraire, a porté le drame dans le monde fantastique beaucoup plus que dans le monde réel. Ce dernier monde n'est, pour ainsi dire, qu'entrevu dans *Manfred*, et, par une admirable logique de sentiments, il y apparaît pur, paisible, presque idéal dans sa candeur. C'est bien là le regard qu'un grand et courageux désespoir jette en passant sur la vie tranquille des hommes simples. Le chasseur de chamois et l'abbé de Saint-Maurice caractérisent l'innocence et la piété. Ce rôle du chasseur égale en beauté et rappelle, pour le sentiment général, le Guillaume Tell de Schiller; mais ce qui rend la scène particulièrement touchante, c'est la douceur et la sagesse de Manfred, qui, loin de railler et de mépriser ce naïf montagnard, comme eût fait peut-être Faust, sympathise avec lui par la mémoire de sa jeunesse et l'intelligence de tous les aspects de la beauté morale. Le même sentiment se retrouve dans la scène avec le prêtre. Manfred n'est despotique et arrogant qu'avec les personnes infernales, c'est-à-dire avec ses propres passions et ses propres pensées. C'est pourquoi son orgueil est toujours légitime et respectable. Il triomphe de la vengeance, des furies, de la fatalité, de la mort même, pour s'élever, sans espoir de bonheur, il est vrai, mais avec une force surhumaine, à la connaissance de la justice divine. Là est tout le drame, et non pas dans la tentative de suicide de Manfred, ni dans les exhortations du prêtre. Ces accessoires servent rigoureusement à marquer le contraste entre l'existence mystérieuse de Manfred et celle des autres hommes. Ce sont de magnifiques ornements, nécessaires seulement comme le cadre l'est au tableau pour en reculer l'effet et en détacher les profondeurs sur un fond brillant.

Mais peut-être serait-on en droit de dire que Byron a été trop loin dans l'opposition avec *Faust;* tandis que celui-ci est trop dans la réalité, *Manfred* est peut-être trop dans le rêve. La donnée de Mickiewicz me semble la meilleure. Il ne mêle pas le cadre avec l'idée, comme Goethe l'a fait dans *Faust*. Il ne détache pas non plus le cadre de l'idée, comme Byron dans *Manfred*. La vie réelle est elle-même un tableau énergique, saisissant, terrible, et l'idée est au centre. Le monde fantastique n'est pas en dehors, ni au-dessus, ni au-dessous; il est au fond de tout, il meut tout, il est l'âme de toute réalité, il habite dans tous les faits. Chaque personnage, chaque groupe le porte en soi et le manifeste à sa manière. L'enfer tout entier est déchaîné; mais l'armée céleste est là aussi; et, tandis que les démons triomphent dans l'ordre matériel, ils sont vaincus dans l'ordre intellectuel. A eux la puissance temporelle, les ukases du czar *Knutopotent*, les tortures, les bras des bourreaux, l'exil, les fers, les instruments de supplice. Aux anges, le règne spirituel, l'âme héroïque, les pieux élans, la sainte indignation, les songes prophétiques, les divines ex-

tases des victimes. Mais ces récompenses célestes sont arrachées par le martyre, et c'est à des scènes de martyre que le sombre pinceau de Mickiewicz nous fait assister. Or ces peintures sont telles que ni Byron, ni Goethe, ni Dante n'eussent pu les tracer. Il n'y a eu peut-être pour Mickiewicz lui-même qu'un moment dans sa vie où cette inspiration vraiment surnaturelle lui ait été donnée. Du moins la persécution, la torture et l'exil ont développé en lui des puissances qui lui étaient inconnues auparavant; car rien, dans ses premières productions, admirables déjà, mais d'un ordre moins sévère, ne faisait soupçonner dans le poëte cette corde de malédiction et de douleur que la ruine de sa patrie a fait vibrer, tonner et gémir en même temps. Depuis les larmes et les imprécations des prophètes de Sion, aucune voix ne s'était élevée avec tant de force pour chanter un sujet aussi vaste que celui de la chute d'une nation. Mais si le lyrisme et la magnificence des chants sacrés n'ont pu être surpassés à aucune époque, il y a de nos jours une face de l'esprit humain qui n'était pas éclairée au temps des prophètes hébreux, et qui jette sur la poésie moderne un immense éclat : c'est le sentiment philosophique qui agrandit jusqu'à l'infini l'étroit horizon du peuple de Dieu. Il n'y a plus ni juifs, ni gentils : tous les habitants du globe sont le peuple de Dieu, et la terre est la cité sainte qui, par la bouche du poëte, invoque la justice et la clémence des cieux.

Telle est l'immense pensée du drame polonais : on y peut voir l'extension qu'a prise le sentiment de l'idéal depuis *Faust* jusqu'à *Konrad*, en passant par *Manfred*. On pourrait appeler *Faust* la chute, *Manfred* l'expiation, *Konrad* la réhabilitation; mais c'est une réhabilitation sanglante, c'est le purgatoire, où l'ange de l'espérance se promène au milieu des supplices, montrant le ciel et tendant la palme aux victimes; c'est un holocauste où la moitié du genre humain est immolée par l'autre moitié, où l'innocence est en cause au tribunal du crime, où la liberté est sacrifiée par le despotisme, la civilisation du monde nouveau par la barbarie du monde ancien. Au milieu de cette agonie, les démons rient et triomphent, les anges prient et gémissent; Dieu se tait! Alors le poëte exhale un cri de désespoir et de fureur; il rassemble toutes les puissances de son cœur et de son génie, pour arracher à Dieu la grâce de l'humanité qui va périr. Rien n'est sublime comme cet appel désespéré de l'homme au ciel; c'est la voix de l'humanité tout entière qui invoque l'intercession divine et proteste contre le règne de Satan..... Mais Konrad est, comme l'angle rebelle, tombé dans le péché d'orgueil. Le ciel se ferme, Dieu se voile; un simple prêtre, que les anges bénissent en l'appelant *serviteur humble, doux*, a seul le pouvoir de chasser les démons qui l'obsèdent, et c'est à ce pieux serviteur, dont les lèvres pures n'ont jamais blasphémé, que Dieu révélera les mystères de l'avenir.

Ici la critique serait facile, trop facile même. On pourrait dire que les révélations intelligibles du dieu rappellent un peu les énigmes sans mot des antiques oracles, et que c'est un assez pauvre secours accordé à la foi et à la prière, que cette vision où dans un chiffre mythique la patrie du poëte se voit délivrée par une réunion de quarante-quatre villes, ou par un personnage dont le nom se compose de quarante-quatre lettres, ou par une armée composée de quarante-quatre phalanges, etc. Les Polonais se perdent en commentaires sur cette prédiction. Nous n'en grossirons pas le nombre, et nous nous abstien-

drons de relever beaucoup d'autres passages bizarres et obscurs des *Dziady*, que ne rachèteraient pas, pour nous autres Français, le mérite de l'expression et le charme du merveilleux ressortant de superstitions toutes locales. Un seul mot d'ailleurs doit imposer silence à toute censure pédantesque : la Pologne est catholique, et Mickiewicz est son poëte mystique. Son idéal n'a pas encore conçu une forme nouvelle. La majorité de la race slave est rangée sous la loi sincère de l'Évangile. Respectons une foi naïve, qui ne s'est pas dégradée, comme chez nous, par une restauration jésuitique, et que d'ailleurs le saint-siége a réhabilitée pour longtemps peut-être en se détachant d'elle. Rappelons-nous le mot sublime de M. de La Mennais en parlant de la concession infâme faite par le souverain pontife aux puissances coalisées : *Tiens-toi là près de l'échafaud, lui a-t-on dit, et, à mesure qu'elles passeront, maudis les victimes!* N'imitons pas le pape; gardons-nous de railler les victimes. C'est bien assez que Nicolas les décime et que Capellari les anathématise. Ne les citons pas à la barre de notre tribunal philosophique. Avant de passer de la philosophie chrétienne à une philosophie plus avancée, la France a passé par la glorieuse expiation d'une révolution terrible. La Pologne subit maintenant son expiation, non moins douloureuse, non moins respectable. Il serait aussi lâche de lui reprocher aujourd'hui son catholicisme, qu'il l'eût été alors de nous reprocher notre athéisme.

Nous regrettons sans doute qu'après d'aussi magnifiques élans vers la vérité, Mickiewicz soit forcé, par les convictions auxquelles il est patriotiquement fidèle, de proclamer de pieux mensonges, à la manière des sibylles. Avec une idée plus hardie de la justice éternelle et des fins providentielles de l'humanité, il eût résolu plus clairement la question. Il eût pu prophétiser que la défaite de la Pologne sera pour la suite des temps un triomphe sur la Russie, et que, comme l'empire romain a subi le triomphe intellectuel de la Grèce terrassée, l'empire russe subira le triomphe intellectuel et moral de la Pologne. Oui, sans aucun doute, la barbarie tombera devant la civilisation, le despotisme sous la liberté. Ce ne sera peut-être pas par la force des armes que s'opérera la résurrection de cette nation sacrifiée aujourd'hui au brutal instinct de la haine et de la violence; mais, à coup sûr, la main de Dieu s'étendra sur la tyrannie et tournera les esclaves contre les oppresseurs. La Russie se fera justice elle-même. Croit-on que dans ce vaste empire tout ce qui mérite le nom de peuple ne nourrit pas une profonde haine contre les bourreaux, une profonde sympathie pour les victimes? C'est par là que la Pologne retrouvera sa nationalité, et l'étendra des rives de la Vistule aux rives du Tanaïs. Il y a certainement dans cette moitié de l'Europe une puissance formidable qui gronde, et qui renversera l'odieux empire de la monarchie barbare. Tout ce qui sent, tout ce qui pense, tout ce qui, en Russie, mérite le nom d'homme, pleure des larmes de sang sur la Pologne. Comprimée encore, cette puissance éclatera. Elle aura de terribles luttes à soutenir contre la force matérielle; mais que sont les machines contre le génie de l'homme? Les armées du czar ne sont que des machines de guerre; qu'un rayon d'intelligence y pénètre, et ces machines obéiront à l'intelligence et fonctionneront pour elle, comme le fer et le feu pour les besoins de l'industrie humaine.

Mais qu'importe la langue dans laquelle le génie rend ses oracles? La langue de Mickiewicz est le catholicisme. Soit! je ne puis croire que pour les grandes intelligences, qui restent encore sous ce voile, il n'y ait pas dans les formules un sens plus étendu que les mots ne le comportent. Le catholicisme de Mickiewicz, quelque sincère qu'il soit, se prête à l'allégorie aussi bien que le catholicisme railleur de Faust, et le fantastique païen de Manfred. La foudre qui tombe à la fin de l'acte sur la maison du docteur est, dit-on, un fait historique. On y peut voir le symbole du châtiment céleste qui est suspendu sur le trône du czar. Il y a, dans les prédictions du prêtre Pierre, une légende profonde dans sa naïveté. Interrogé par le sénateur et ses complices sur ce coup de foudre qui vient de frapper un des leurs, il leur racontre que plusieurs malfaiteurs étaient endormis au pied d'un mur. Le plus scélérat d'entre eux fut éveillé par un ange qui lui annonça que la muraille allait s'écrouler. Il s'éloigna au plus vite, et, comme il vit en effet ses compagnons écrasés, il se hâta de remercier l'ange qui l'avait sauvé; mais celui-ci lui répondit : Garde-toi de me remercier. Ton châtiment est réservé pour le dernier, afin qu'il soit le plus cruel de tous.

On voit qu'il y a loin de ce catholicisme énergique et menaçant à la résignation apathique de Silvio Pellico. Konrad est le type le plus opposé à ce genre de soumission extatique digne de l'Inde peut-être, mais à coup sûr indigne de l'Europe. Sa brûlante énergie déborde en accents qui feraient pâlir Dieu même, si Dieu était ce misérable Jéhovah qui joue avec les peuples sur la terre comme un joueur d'échecs avec des rois et des pions sur un échiquier. Aussi, le silence de cette divinité dont Konrad ne comprend pas les lois impitoyables, le jette dans la fureur et dans l'égarement, remarquable protestation du poëte catholique contre le Dieu que son dogme lui propose, protestation à laquelle le catholicisme n'a rien à répondre, et que Mickiewicz lui-même ne peut réfuter après l'avoir lancée! O grand poëte! philosophe malgré vous! vous avez bien raison de maudire ce Dieu que l'Église vous a donné! Mais pour nous qui en concevons un plus grand et plus juste, votre blasphème nous paraît l'élan le plus religieux de votre âme généreuse! Nous mettrons sous les yeux du lecteur une citation, pour l'étendue de laquelle nous ne lui faisons aucune excuse, certain que nous sommes de bien mériter de lui en lui faisant connaître cet incomparable morceau de l'*Improvisation*, précédé de la scène des prisonniers. Ces deux scènes résument les deux faces du génie de Mickiewicz, le génie du récit dramatique, et le génie de la poésie philosophique. La scène s'ouvre à Wilna, dans le cloître des prêtres Basyliens, transformé en prison d'État. *Un prisonnier* (Konrad) s'endort appuyé sur la fenêtre. Son ange gardien lui fait de doux reproches durant son sommeil.

« Méchant, insensible enfant! par ses vertus ici-bas, par ses prières dans le ciel, ta mère a longtemps préservé ton jeune âge de la tentation et des malheurs... Que de fois, à sa supplication et avec la permission de Dieu, j'ai descendu vers ta cellule, silencieux dans les silencieuses ombres de la nuit! je descendais dans un rayon et je planais sur ta tête. Quand la nuit te berçait, moi, j'étais là, penché sur ton rêve passionné comme un lis blanc sur une source troublée..... »

L'ange rappelle à Konrad ses révoltes, son oubli des cieux.

« Je versais alors des larmes amères, je serrais mon visage dans mes mains... je voulais.... et je n'osais pas retourner vers le ciel. Ta mère était là pour me demander : Quelles nouvelles me rapportes-tu de la terre, de ma cabane? quel a été le rêve de mon fils? »

A ce monologue de l'ange, gracieux et suave péristyle placé au seuil d'un abîme, succèdent les attaques des démons. « Glissons sous sa tête un noir duvet, » disent-ils, « chantons... bien doucement... ne l'effrayons pas ! »

Un Esprit *du côté gauche.* — La nuit est triste dans ta prison... Là, dans la ville, elle se passe joyeuse : le son des instruments anime les convives, la coupe pleine en main, les ménestrels entonnent des chansons. . . . . .

Konrad *s'éveille.* — Toi qui égorges tes semblables, toi qui passes le jour à tuer, et le soir à célébrer des banquets, te rappelles-tu le matin un seul de tes songes?... Et quand tu te le rappellerais, le comprendrais-tu?...

(Il s'endort.)

L'Ange. — La liberté te sera rendue... Dieu nous envoie te l'annoncer.....

Konrad *s'éveillant.* — Je serai libre... oui... j'ignore d'où m'en est venue la nouvelle; mais je connais la liberté que donnent les Moscovites !... Les infâmes !... ils me briseront les fers des mains et des pieds; mais ils me les feront peser sur l'âme !... L'exil, voilà ma liberté !... Il me faudra errer parmi la foule étrangère, ennemie, moi, chanteur !... et personne ne saisira rien de mes chants... rien, qu'un bruit vain et confus ! Les infâmes !... c'est la seule arme qu'ils ne m'aient pas arrachée; mais ils me l'ont brisée dans les mains. Vivant, je resterai mort pour ma patrie, et ma pensée demeurera enfermée sous l'ombre de mon âme, comme le diamant dans la pierre.

Ces fragmens suffisent à montrer comment l'idée est posée. C'est bien la lutte du désespoir contre l'héroïsme; c'est bien d'un côté la voix de l'enfer qui essaye de vaincre en redoublant la souffrance, de l'autre la voix du ciel qui console et qui engage à persévérer.

Un Esprit. — Homme! pourquoi ignores-tu l'étendue de ta puissance? Quand la pensée dans ta tête, comme l'éclair au sein des nuages, s'enflamme invisible encore, elle amoncelle déjà les brouillards et crée une pluie fertile, ou la foudre et la tempête. . . . . .
Toi aussi, comme un nuage élevé, mais vagabond, tu lances des flammes, sans savoir toi-même où tu vas, sans savoir ce que tu fais ! Hommes ! il n'est pas un de vous qui ne puisse, isolé dans les fers par la pensée et par la foi, faire crouler ou relever les trônes.

On voit que les anges de Mickiewicz ont un mysticisme bien large et bien philosophique. Les diables font une opposition furieuse, et pour qui lira en entier le petit volume des *Dziady*, traduit en français, ces diables paraîtront au premier abord empruntés à Callot ou aux légendes du moyen âge, beaucoup

plus qu'à l'allégorie poétique. Mais, qu'on y réfléchisse, cet enfer est approprié au sujet et renferme une sanglante satire. Parmi ces innombrables phalanges d'esprits pervers dont la poésie religieuse fait l'emblème de tous les vices et de tous les maux, il est diverses hiérarchies. Le démon moqueur de Goethe est un Français voltairien. Le sombre génie de Byron est l'esprit romantique du XIXe siècle. Le Belzébuth de Mickiewicz, c'est le despotisme brutal, c'est le patron du czar : c'est un monstre ignoble, sanguinaire, grossier, féroce et stupide. S'il venait faire de l'esprit comme Méphistophélès, il ne serait guère compris des tyrans auxquels il souffle son abrutissement et sa rage. S'il se montrait à eux menaçant et terrible, comme le génie de Manfred, il ramènerait le remords et la crainte dans ces âmes lâches et superstitieuses. Il les caresse au contraire et les berce de doux rêves. *N'épouvante pas mon gibier*, dit-il à ses acolytes rangés autour du lit d'un sénateur endormi. — *Quand il dort, le brigand, son sommeil n'est-il pas à moi?* répond le diable subalterne. — *Si tu l'effrayes trop pour une fois,* lui dit le maître, *il va se rappeler son rêve et nous duper. — Il est ivre et ne veut pas dormir. Coquin, nous tiendras-tu éternellement debout?* — Alors le sénateur rêve, et s'imagine être dans la faveur du czar. Créé grand maréchal, il s'enfle, il se promène avec orgueil dans les salons, puis tout à coup il est disgracié. On le raille; un coquin de chambellan lui fait l'outrage d'un sourire.

« Ah! je meurs! je suis mort! Me voilà dans la tombe, rongé par les vers, par les sarcasmes... On me fuit! Ah! quelle solitude! quel silence!... — Quel bruit! Ah! c'est un calembour. — O laide mouche!... Des épigrammes, des railleries... Des insectes qui m'entrent dans l'oreille... Ah! mon oreille!... — Les kameriumkiers crient comme des hiboux. Ah! voici les dames dont les queues de robes sifflent comme des serpents à sonnettes. — Quel horrible vacarme! Des cris... des rires... Le sénateur est en disgrâce, en disgrâce, en disgrâce!... »

Il tombe de son lit par terre, les diables descendent sur lui.

« Détachons son âme des sens, comme on détache un chien hargneux du collier. »

La plaisanterie de Mickiewicz est pleine de fiel et de verve. Il a fait aux courtisans des plaies plus profondes avec son vers incisif et mordant, qu'ils n'en ont fait à leurs victimes avec les knouts. Aussi l'armée diabolique qu'il a évoquée est-elle pour lui, non un jeu de l'imagination, mais un enfer vivant, une peinture réelle des turpitudes et des atrocités du régime moscovite. Tous les soldats de Belzébuth sont des bourreaux, des geôliers, des blasphémateurs, des cannibales. Ils ne parlent que de tortures physiques, ils lèchent le sang sur les lèvres des martyrs. On voit bien de quels hommes ils sont les maîtres et les dieux! Quand ils s'adressent aux prisonniers ou au prêtre, ils cherchent à les vaincre par le désespoir, par la vengeance, par l'appât des plaisirs dont leurs souffrances et leurs jeûnes augmentent le besoin, par la peur surtout. Quand Pierre, prosterné auprès de Konrad évanoui, prie pour conjurer le démon, l'un d'eux lui murmure à l'oreille des paroles de menace... *Et sais-tu*

*ce que deviendra la Pologne dans deux cents ans?... Et sais-tu que demain tu seras battu comme un Haman?*

Je m'arrête, car je citerais tout le poëme, et, ne voulant pas retirer au lecteur le plaisir de le lire en entier, je me bornerai aux deux scènes que j'ai annoncées, et qui sont indispensables pour lui faire connaître le génie de Mickiewicz.

## SCÈNE I.

(Un corridor. — La sentinelle se tient au loin la carabine au bras. — Quelques jeunes prisonniers sortent de leur cellule avec des chandelles. — Il est minuit.)

JACOB. — Vraiment, nous allons nous réunir?

ADOLPHE. — La sentinelle boit la goutte, le caporal est des nôtres.

JACOB. — Quelle heure est-il?

ADOLPHE. — Près de minuit.

JACOB. — Mais si la garde nous surprend, notre pauvre caporal est perdu.

ADOLPHE. — Éteins donc la chandelle : tu vois comme la lumière se réfléchit sur la fenêtre. (*Ils éteignent la chandelle.*) La ronde est un vrai badinage! il lui faudra frapper longtemps, échanger le mot d'ordre, chercher les clefs... Puis les corridors sont longs... Avant d'être surpris nous nous séparons, les portes se ferment, chacun se jette sur le lit et ronfle.

(Les autres prisonniers arrivent de leurs cellules.)

FREJEND. — Amis, allons dans la cellule de Konrad, c'est la plus éloignée; elle est adossée au mur de l'église; nous pouvons, sans être entendus, y chanter et crier à l'aise. Aujourd'hui, je me sens disposé à donner un libre cours à ma voix : en ville on se figurera que les chants partent de l'église, c'est demain Noël... Eh! camarades, j'ai quelques bouteilles aussi.

JACOB. — A l'insu du caporal?

FREJEND. — Le brave caporal aura sa part aux bouteilles; c'est un Polonais, un de nos anciens légionnaires que le czar a transformé de force en Moscovite. Le caporal est bon catholique, et il permet aux prisonniers de passer ensemble la soirée les veilles des fêtes.

JACOB. — Si on l'apprend, nous le payerons cher.

(Les prisonniers entrent dans la cellule de Konrad, y font du feu et allument la chandelle.)

JACOB. — Mais voyez comme Jegota se fait triste : il ne s'était pas douté qu'il pouvait bien avoir dit à ses foyers un éternel adieu.

FREJEND. — Notre Hyacinthe a dû laisser sa femme en couches, et il ne verse pas une larme.

FÉLIX KOLAKOWSKI. — Pourquoi en verserait-il? Qu'il rende plutôt gloire à Dieu! Si elle met au monds un fils, je lui prédirai son avenir... Donne-moi ta main; j'ai quelque talent en chiromancie, je te dévoilerai l'avenir de ton fils. (*Il regarde dans la main.*) S'il est honnête sous le gouvernement moscovite, il fera infailliblement connaissance avec les juges et la kibitka..... Qui sait? peut-être nous trouvera-t-il encore tous ici? — Vivent les fils! ce sont nos compagnons pour l'avenir!

JEGOTA. — Êtes-vous ici depuis longtemps?

FREJEND. — Comment le savoir? Nous n'avons pas de calendrier, personne ne nous écrit: le pire est d'ignorer quand nous en sortirons.

SUZIN. — Moi, j'ai sur ma fenêtre une paire de rideaux de bois, et je ne sais pas même quand il fait nuit ou jour.

THOMAS. — J'aimerais mieux être sous terre, affamé, malade, livré au supplice du knout et même de l'inquisition, que de vous voir ici partager ma misère. Les brigands!... ils veulent nous enfouir tous dans la même tombe!...

FREJEND. — Quoi! c'est peut-être pour moi que tu pleures? Pour moi peut-être? Je le demande, de quelle utilité est ma vie? Encore si nous avions la guerre; j'ai quelque talent pour me battre, et je pourrais larder les reins à quelques cosaques du Don. Mais en paix! A quoi bon vivrais-je une centaine d'années?... Pour maudire les Moscovites, puis mourir et devenir poussière! Libre, j'aurai passé ma vie inaperçu, comme la poudre ou le vin médiocre. Aujourd'hui que le vin est bouché et la poudre bourrée, j'ai en prison toute la valeur d'une bouteille ou d'une cartouche. Libre, je m'évaporerais comme le vin d'un broc débouché, je brûlerais sans bruit, comme la poudre sur un bassinet ouvert. Mais si l'on m'entraîne, chargé de fers, en Sibérie, les Lithuaniens, nos frères, se diront en me voyant passer: « Voilà ce noble sang, voilà notre jeunesse qui s'éteint! Attends, infâme czar! attends, Moscovite! » Un homme comme moi, Thomas, se ferait pendre pour que tu restasses un moment de plus dans le monde; un homme comme moi ne sert sa patrie que par sa mort. Je mourrais dix fois pour te faire ressusciter, toi ou le sombre poëte Konrad, qui nous raconte l'avenir comme un bohémien. (*A Konrad.*) Je crois, puisque Thomas le dit, que tu es un grand poëte; je t'aime, car tu ressembles aussi à la bouteille: tu verses tes chants, tu inspires le sentiment, l'enthousiasme! mais nous, nous buvons, nous sentons,... et toi, tu décrois, tu te dessèches. (*A Thomas et à Konrad.*) Vous savez que je vous aime; mais on peut aimer sans pleurer. Allons, mes frères, plus de tristesse; car, si je m'attendris une fois et si je me mets à larmoyer, alors plus de feu, plus de thé.

(Il fait le thé. — Un moment de silence.)

JACOB. — Quel long silence! N'y a-t-il pas de nouvelles de la ville?

TOUS. — Des nouvelles!

ADOLPHE. — Jean est allé aujourd'hui à l'interrogatoire; il est resté une heure en ville. Mais il est silencieux et triste, et, à en juger par sa mine, il n'a guère envie de parler.

UN DES PRISONNIERS. — Eh bien! Jean, des nouvelles?

JEAN SOBOLEWSKI, *tristement.* — Rien de bon aujourd'hui... On a expédié vingt kibitka pour la Sibérie.

JEGOTA. — De qui? des nôtres?

JEAN. — D'étudiants de Samogitie.

TOUS. — En Sibérie!

JEAN. — Et en grande pompe; il y avait affluence de spectateurs. Je demandai au caporal de m'arrêter un instant, il me l'accorda. Je me tins au loin, caché entre les colonnes de l'église. On disait la messe; le peuple affluait de toutes parts. Soudain il s'élance à flots vers la porte, puis vers la prison voisine. Seul, je restai sous le portique, et l'église devint si déserte que, dans le lointain, j'entrevoyais le prêtre tenant le calice à la main, et l'enfant de chœur avec sa sonnette. Le peuple ceignait la prison d'un rempart immobile; les troupes en armes, les tambours en tête, se tenaient sur deux rangs comme pour une grande cérémonie; au milieu d'elles étaient les

kibitka. Je lance un regard furtif, et j'aperçois l'officier de police s'avancer à cheval. Sa figure était celle d'un grand homme conduisant un grand triomphe... oui... le triomphe du czar du Nord, vainqueur de jeunes enfants! Au roulement du tambour, on ouvre les portes de l'hôtel de ville... ils sortent... Chaque prisonnier avait près de lui une sentinelle, la baïonnette au fusil. Pauvres enfants!... ils avaient tous, comme des recrues, la tête rasée, les fers aux pieds!... Le plus jeune, âgé de dix ans, se plaignait de ne pouvoir soulever ses chaines et montrait ses pieds nus et ensanglantés. L'officier de police passe, demande la motif de ces plaintes... L'officier de police, homme plein d'humanité, examine lui-même les chaînes... Dix livres... c'est conforme au poids prescrit!... On entraîna Jancewski : je l'ai reconnu!... les souffrances l'avaient fait laid, noir, maigre ; mais que de noblesse dans ses traits! Un an auparavant, c'était un sémillant et gentil petit garçon ; aujourd'hui, il regardait de la kibitka comme de son rocher isolé le grand empereur!... Tantôt, d'un œil fier, sec, serein, il semblait consoler ses compagnons de captivité; tantôt il saluait le peuple avec un sourire amer, mais calme; il semblait vouloir lui dire : Ces fers ne me font pas tant de mal!... Soudain j'ai cru voir son regard tomber sur moi. Comme il n'apercevait pas le caporal qui me tenait par mon habit, il me supposa libre! il baisa sa main en signe d'adieu et de félicitation, et soudain tous les yeux se tournèrent vers moi. Le caporal me tirait de toutes ses forces pour me faire cacher; je refusai, mais je me serrai contre la colonne; j'examinai la figure et les gestes du prisonnier. Il s'aperçut que le peuple pleurait en regardant ses fers, et il secoua les fers de ses pieds comme pour montrer à la foule qu'il pouvait les porter. La kibitka s'élance... il arrache son chapeau de sa tête, se dresse, élève la voix, crie trois fois : « La Pologne n'est pas encore morte!... » et il disparaît derrière la foule. Mes yeux suivirent longtemps cette main tendue vers le ciel, ce chapeau noir pareil à un étendard de mort, cette tête violemment dépouillée de sa chevelure, cette tête sans tache, fière, qui brillait au loin, annonçant à tous l'innocence de la victime et l'infamie des bourreaux. Elle surgissait du milieu de la foule noire de tant de têtes, comme, du sein des flots, celle du dauphin prophète de l'orage. Cette main, cette tête, sont encore devant mes yeux et resteront gravées dans ma pensée. Comme une boussole, elles me marqueront le chemin de la vie et me guideront à la vertu... Si je les oublie, toi, mon Dieu! oublie-moi dans le ciel!

Lwowicz. — Que Dieu soit avec vous!

Chaque Prisonnier. — Et avec toi!

Jean Sobolewski. — Cependant les voitures défilaient, on y jetait un à un des prisonniers. Je lançai un regard dans la foule serrée du peuple et des soldats. Tous les visages étaient pâles comme des cadavres, et dans cette foule immense il régnait un tel silence, que j'entendais chaque pas et chaque bruissement des chaînes! Tous sentaient l'horreur du supplice!... Le peuple et l'armée le sentaient, mais tous se taisaient, tant ils ont peur du czar... Enfin le dernier prisonnier parut : il semblait résister; le malheureux! il se traînait avec effort et chancelait à chaque pas. — On lui fait descendre lentement les degrés; à peine a-t-il posé le pied sur le second, qu'il roule et tombe : c'était Wasilewski. Il avait reçu tant de coups à l'interrogatoire, qu'il ne lui était pas resté une goutte de sang sur le visage. Un soldat vint, et le releva; il le soutint d'une main jusqu'à la voiture, et de l'autre il essuya de secrètes larmes.... Wasilewski n'était pas évanoui, affaissé, appesanti, mais il était roide comme une colonne. Ses mains engourdies, comme si on les eût dégagées de la croix, s'étendaient au-dessus des épaules des soldats. Il avait les yeux hagards, haves, largement ouverts!... Et le peuple aussi a ouvert les yeux et les lèvres..... Et soudain un seul soupir, parti de mille poitrines, retentit autour de nous, un soupir

creux et comme souterrain ; on eût dit un gémissement qui sortait à la fois de toutes les tombes enfouies sous l'église. Le détachement l'étouffa par le roulement du tambour et par le commandement : « Aux armes ! marche!.. » On se met en mouvement, et les kibitka fendent la rue, rapides comme le vol d'un éclair. Une seule paraissait vide : elle contenait pourtant un prisonnier, mais un prisonnier invisible !... Seulement au-dessus de la paille apparaissait une main ouverte, livide, une main de cadavre, qui tremblottait comme en signe d'adieu. — La kibitka s'enfonce dans la mêlée. — Avant que le fouet ait dispersé la foule, on s'arrête devant l'église.... Soudain j'entends la sonnette ; le cadavre était là.... Je jette les yeux dans l'église déserte, je vois la main du prêtre élever au ciel la chair et le sang du Seigneur, et je dis : « Seigneur, toi qui, par le jugement de Pilate, as versé ton sang innocent pour le salut du monde, accueille cette jeune victime de la justice du czar ; elle n'est ni aussi sainte, ni aussi grande, mais elle est aussi innocente ! »

(Long silence.)

L'abbé Lwowicz. — Frère, ce prisonnier peut vivre encore. Dieu seul le sait... Peut-être nous le dérobera-t-il un jour. Je prierai... Joignez vos prières aux miennes pour le repos des martyrs : savons-nous le sort qui nous attend tous demain ?

Frejend. — Quel affreux récit ! il m'a arraché la dernière de mes larmes... Je sens que ma raison s'égare... Félix, console-nous un peu... O toi ! si l'envie t'en prenait, ne ferais-tu pas rire le diable dans les enfers ?

Plusieurs Prisonniers. — Oui, Félix, une chanson ?... Versez-lui du thé, du vin.

Félix. — Vous le voulez tous : il faut que je sois gai quand mon cœur se brise. Eh bien ! je serai gai, écoutez ma chanson.

(Il chante.)

Peu m'importe la peine qui m'attend, les mines, la Sibérie ou les fers ! toujours, en fidèle sujet, je travaillerai pour le czar.

Si je bats le métal avec le marteau, je me dirai : Cette mine grisâtre, ce fer, servira un jour à forger une hache pour le czar !

Si l'on m'envoie peupler les steppes, je prendrai en mariage une jeune Tartare : peut-être de mon sang naîtra-t-il un Pahlen pour le czar.

Si je vais dans les colonies, je cultiverai un jardin, je creuserai des sillons, et chaque année je ne sèmerai que du lin et du chanvre.

Avec le chanvre on fera du fil, un fil grisâtre qu'on enveloppera d'argent : peut-être aura-t-il l'honneur de servir un jour d'écharpe au czar.

(Les prisonniers chantent en chœur.)

Naîtra-t-il un Pahlen pour le czar ?

Suzin. — Mais, voyez : Konrad est immobile, absorbé, comme s'il se remémorait ses péchés pour la confession. — Félix ! il n'a rien entendu de la chanson. — Konrad !... Voyez... son visage pâlit... il se colore de nouveau... Est-il malade ?

Félix. — Attends... silence !... Je l'avais prévu !... Oh ! pour nous qui connaissons Konrad, ce n'est pas un mystère. — Minuit est son heure ! silence, Félix !... nous allons entendre une autre chanson !

Joseph, *regardant Konrad.* — Frères, son âme est envolée... elle erre dans une contrée lointaine... Peut-être lit-elle l'avenir dans les cieux ?... Peut-être aborde-t-elle les esprits familiers qui lui raconteront ce qu'ils ont appris dans les étoiles !... Quels yeux étranges !... la flamme brille sous ses paupières... et ses yeux ne disent rien, ne demandent rien... ils n'ont pas d'âme... ils brillent comme les foyers qu'a délaissés une armée partie en silence et dans l'ombre de la nuit pour une expédition lointaine : avant qu'ils s'éteignent, l'armée sera de retour dans ses quartiers.

Konrad *chante.* — Mon chant gisait moite dans le tombeau, mais il a senti le sang !..... Le voilà qui regarde de dessous terre, et, comme un vampire, il se dresse, avide de sang !... Il a soif de sang ! il a soif de sang ! il a soif de sang !... Oui !... vengeance !... vengeance !... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu !...

Et le chant dit :

« Moi, je viendrai un soir, je mordrai mes frères, mes compatriotes. Celui à qui je plongerai mes défenses dans l'âme se dressera, comme moi, vampire... et criera : Oui, vengeance !... vengeance !... vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu, et même malgré Dieu !...

» Puis nous irons, nous nous abreuverons du sang de l'ennemi ; nous hacherons son cadavre ! Nous lui clouerons les mains et les pieds pour qu'il ne se relève pas, et qu'il ne reparaisse plus même comme spectre.

» Nous suivrons son âme aux enfers !.. Tous, nous lui pèserons de notre poids sur l'âme jusqu'à ce que l'immortalié s'en échappe... et tant qu'elle sentira, nous la mordrons !... Oui !... vengeance ! vengeance ! vengeance contre nos bourreaux, avec l'aide de Dieu et même malgré Dieu ! »

L'abbé Lwowicz. — Konrad, arrête, au nom de Dieu ! c'est une chanson païenne.

Le Caporal. — Quel regard affreux !... C'est une chanson satanique !

Konrad. — Je m'élève... je m'envole !... Là, au sommet du rocher... je plane au-dessus de la race des hommes, dans les rangs des prophètes !... De là, ma prunelle fend, comme un glaive, les sombres nuages de l'avenir ; mes mains, comme les vents, déchirent les brouillards !... Il fait clair... il fait jour !... J'abaisse un regard sur la terre : là se déroule le livre prophétique de l'avenir du monde !... Là, sous mes pieds ! vois, vois les événements et les siècles futurs, pareils aux petits oiseaux que l'aigle poursuit !... Moi, je suis l'aigle dans les cieux !... Vois-les sur la terre s'élancer, courir ; vois cette épaisse nuée se tapir dans le sable !...

Quelques Prisonniers. — Que dit-il ?... Quoi ?... Qu'est-ce donc ?... Vois, vois quelle pâleur !

(Ils saisissent Konrad.)

Calme-toi !

Konrad. — Arrêtez ! arrêtez !... arrêtez ! je recueillerai mes pensées, j'achèverai mon chant, j'achèverai !...

Lwowicz. — Assez ! assez !

D'autres. — Assez !

Le Caporal. — Assez ! que Dieu vous bénisse !... La sonnette, entendez-vous la sonnette ? la ronde, la ronde est à la porte... éteignez la chandelle : chacun chez soi ?...

Un des Prisonniers, *regardant à la fenêtre.* — La porte est ouverte... les voilà... — Konrad est évanoui : laissez-le seul dans sa cellule !

(Tous s'échappent.)

## SCÈNE II.

KONRAD, *après un long silence.*

Je suis seul !... Eh ! que m'importe la foule ? Suis-je poëte pour la foule ?... Où est l'homme qui embrassera toute la pensée de mes chants, qui saisira du regard tous

les éclairs de mon âme? Malheur à qui épuise pour la foule sa voix et sa langue!... La langue ment à la voix et la voix ment aux pensées.... La pensée s'envole rapide de l'âme avant d'éclater en mots, et les mots submergent la pensée et tremblent au-dessus de la pensée, comme le sol sur un torrent englouti et invisible. Au tremblement du sol, la foule découvrira-t-elle l'abîme du torrent, devinera-t-elle le secret de son cours?

Le sentiment circule dans l'âme, il s'allume, il s'embrase comme le sang dans ses prisons profondes et invisibles. Des hommes découvriront autant de sentiment dans mes chants qu'ils verront de sang sur mon visage.

Mon chant, tu es une étoile au delà des confins du monde!... L'œil terrestre qui se lance à ta poursuite peut étendre ses ailes... jamais il ne t'atteindra.... il frappera seulement la voie lactée... Il devinera qu'il y a des soleils, mais non quel est leur nombre et leur immensité!...

A vous, mes chants, qu'importent les yeux et les oreilles des hommes? Coulez dans les abîmes de mon âme; brillez sur les hauteurs de mon âme, comme des torrents souterrains, comme des étoiles sur-lunaires.

Toi, Dieu! toi, nature! écoutez-moi!... Voici une musique digne de vous, des chants dignes de vous! — Moi, grand maître, grand maître, j'étends les mains, je les étends jusqu'au ciel.... Je pose les doigts sur les étoiles comme sur les cercles de verre d'un harmonica.

Mon âme fait tourner les étoiles d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide; des millions de tons en découlent; c'est moi qui les ai tous tirés. Je les connais tous, je les assemble, je les sépare, je les réunis, je les tresse en arc-en-ciel, en accords, en strophes; je les répands en sons et en rubans de flamme.

J'ai relevé les mains, je les ai dressées au-dessus des arêtes du monde, et les cercles de l'harmonie ont cessé de vibrer. Je chante seul, j'entends mes chants, longs, traînants comme le souffle du vent; ils retentissent dans toute l'immensité du monde, ils gémissent comme la douleur, ils grondent comme des orages; les siècles les accompagnent sourdement. Chaque son retentit et étincelle à la fois: il me frappe l'œil; c'est ainsi que quand le vent souffle sur les ondes j'entends son vol dans ses sifflements, je le vois dans son vêtement de nuages.

Ce sont des chants dignes de Dieu, de la nature!... C'est un chant grand, un chant créateur!... Ce chant, c'est la force, la puissance; ce chant, c'est l'immortalité... Que pourrais-tu faire de plus grand, toi, Dieu?... Vois comme je tire mes pensées de moi-même; je les incarne en mots; elles volent, se disséminent dans les cieux, roulent, jouent et étincellent.... Elles sont déjà loin, et je les sens encore; je savoure leurs charmes; je sens leurs contours dans la main, je devine leurs mouvements par ma pensée. Je vous aime, mes enfants poétiques!... mes pensées!... mes étoiles!... mes sentiments!... mes orages!... Au milieu de vous je me tiens comme un père au sein de sa famille; vous m'appartenez tous!...

Je vous foule aux pieds, vous tous, poëtes, vous tous, sages et prophètes, idoles du monde! Revenez contempler les créations de vos âmes! — Que vos oreilles et vos cœurs retentissent des justes et bruyants applaudissements des hommes, que vos fronts rayonnent de tout l'éclat de votre gloire; et tous les concerts des éloges, tous les ornements de vos couronnes, recueillis dans tant de siècles et de nations, ne vous procureront pas la félicité et la puissance que je sens aujourd'hui dans cette nuit solitaire, quand je chante seul au fond de mon âme, quand je ne chante que pour moi seul.

Oui, je suis sensible, je suis puissant et fort de raison: jamais je n'ai senti comme dans ces instants. — Ce jour est mon zénith, ma puissance atteindra aujourd'hui

son apogée. Aujourd'hui je reconnaîtrai si je suis le plus grand de tous... ou seulement un orgueilleux. Ce jour est l'instant de la prédestination. — J'étends plus puissamment les ailes de mon âme. — C'est le moment de Samson, quand aveugle et dans les fers il méditait au pied d'une colonne. Loin d'ici ce corps de boue; esprit, je revêtirai des ailes!.. Oui, je m'envolerai!.. je m'envolerai de ma sphère des planètes et des étoiles, et je ne m'arrêterai que là *où se séparent le créateur et la nature.*

Les voilà... les voilà... les voilà ces deux ailes... elles suffiront... je les étendrai du couchant à l'aurore; de la gauche je frapperai le passé, et de la droite l'avenir.... je m'élèverai sur les rayons du sentiment jusqu'à toi!... et mes yeux pénétreront tes sentiments à toi, qui, dit-on, sont dans les cieux. Me voilà... me voilà: tu vois quelle est ma puissance; — vois où s'élèvent mes ailes: je suis homme, et là sur la terre... est resté mon corps!.. C'est là que j'ai aimé, dans ma patrie!.. là que j'ai laissé mon cœur; mais mon amour dans le monde ne s'est pas reposé sur un seul être, comme l'insecte sur une rose; il ne s'est reposé ni sur une famille; ni sur un siècle!.. Moi, j'aime toute une nation; j'ai saisi dans mes bras toutes ses générations passées et à venir; je les ai pressées ici sur le cœur, comme un ami, un amant, un époux, comme un père. Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur, je voudrais en faire l'admiration du monde. Les forces me manquent, et je viens ici, armé de toute la puissance de ma pensée, de cette pensée qui a ravi aux cieux la foudre, scruté la marche des planètes et sondé les abîmes des mers. J'ai de plus cette force que ne donnent pas les hommes, j'ai ce sentiment qui brûle intérieurement comme un volcan, et qui parfois seulement fume en paroles.

Et cette puissance, je ne l'ai puisée ni à l'arbre d'Éden, dans le fruit de la connaissance du bien et du mal, ni dans les livres, ni dans les récits, ni dans la solution des problèmes, ni dans les mystères de la magie. Je suis né créateur. J'ai tiré mes forces d'où tu as tiré les tiennes, car toi, tu ne les a pas cherchées... tu les possèdes, tu ne crains pas de les perdre... et moi je ne le crains pas non plus! Est-ce toi qui m'as donné, ou bien ai-je ravi là ou tu l'as ravi toi-même, cet œil pénétrant, puissant? Dans mes moments de puissance, si j'élève les yeux vers les traces des nuages, si j'entends les oiseaux voyageurs naviguer à perte de vue dans les airs, je n'ai qu'à vouloir, et soudain je les retiens d'un regard comme dans un filet: la nuée fait retentir un chant d'alarme; mais, avant que je la livre aux vents, les vents ne l'ébranleront pas. — Si je regarde une comète de toute la puissance de mon âme, tant que je la contemple, elle ne bouge pas de place... Les hommes seuls, entachés de corruption, fragiles, mais immortels, ne me servent pas, ne me connaissent pas... Ils nous ignorent tous deux, moi et toi: moi, je viens ici chercher un moyen infaillible, ici dans le ciel. Cette puissance que j'ai sur la nature, je veux l'exercer sur les cœurs des hommes: d'un geste je gouverne les oiseaux et les étoiles; il faut que je gouverne ainsi mes semblables, non par les armes, l'arme peut parer l'arme; non par les chants, ils sont longs à se développer; non par la science, elle est vite corrompue; non par les miracles, c'est trop éclatant: je veux les gouverner par le sentiment qui est en moi, je veux les gouverner tous, comme toi, mystérieusement et pour l'éternité! — Quelle que soit ma volonté, qu'ils la devinent et l'accomplissent, elle fera leur bonheur; et, s'ils la méprisent, qu'ils souffrent et succombent! — Que les hommes deviennent pour moi comme les pensées et les mots dont je compose à ma volonté un édifice de chants: on dit que c'est ainsi que tu gouvernes!.. Tu sais que je n'ai pas souillé ma pensée, que je n'ai pas dépensé en vain mes paroles. Si tu me donnais sur les âmes un pareil pouvoir, je récréerais ma nation comme un chant vivant, et je ferais de plus grands prodiges que toi, j'entonnerais le chant du bonheur!

Donne-moi l'empire des âmes. Je méprise tant cette construction sans vie, nommée le monde, et vantée sans cesse, que je n'ai pas essayé si mes paroles ne suffiraient pas pour la détruire ; mais je sens que si je comprimais et faisais éclater d'un coup ma volonté, je pourrais éteindre cent étoiles et en faire surgir cent autres... car je suis immortel !... Oh ! dans la sphère de la création, il y a bien d'autres immortels... Mais je n'en ai pas rencontré de supérieurs ! Tu es le premier des êtres dans les cieux !... Je suis venu te chercher jusqu'ici, moi le premier des êtres vivants sur la vallée terrestre... Je ne t'ai pas encore rencontré. Je devine qui tu es. Montre-toi et fais-moi sentir ta supériorité... Moi, je veux de la puissance, donne-m'en ou montre-m'en le chemin. J'ai appris qu'il exista des prophètes qui possédaient l'empire des âmes... Je le crois... Mais ce qu'ils pouvaient, je le puis aussi ! Je veux une puissance égale à la tienne ; je veux gouverner les âmes comme tu les gouvernes. (*Long silence.*) — (*Avec ironie.*) Tu gardes le silence !... Toujours le silence !... Je le vois, je t'ai deviné, je comprends qui tu es, et comment tu exerces ta puissance ; il a menti celui qui t'a donné le nom d'Amour, tu n'es que Sagesse. C'est la pensée et non le cœur qui dévoilera tes voies aux hommes ; c'est par la pensée, non par le cœur, qu'ils découvriront où tu as déposé tes armes. Celui qui s'est plongé dans les livres, dans les métaux, dans les nombres, dans les cadavres, a seul réussi à s'approprier une partie de ta puissance. Il reconnaîtra le poison, la poudre, la valeur ; il reconnaîtra les éclairs, la fumée, la foudre ; il reconnaîtra la légalité et la chicane contre les savants et les ignorants. C'est aux pensées que tu as livré le monde, tu laisses languir les cœurs dans une éternelle pénitence ; tu m'as donné la plus courte vie et le sentiment le plus puissant !

(Un moment de silence.)

Qu'est mon sentiment ?
Ah ! rien qu'une étincelle.
Qu'est ma vie ?
Un instant.
Mais ces foudres qui gronderont demain, que sont-ils aujourd'hui ?
Une étincelle.
Qu'est la série entière des siècles, que l'histoire nous révèle ?
Un instant.
D'où sort chaque homme, ce petit monde ?
D'une étincelle.
Qu'est la mort qui dissipera tous les trésors de mes pensées ?
Un instant.
Qu'était-il, lui, quand il portait le monde dans son sein ?
Une étincelle.
Et que sera l'éternité du monde quand il l'engloutira ?
Un instant.

VOIX DES DÉMONS.

Je sauterai sur ton âme comme sur un coursier. Marche, marche !

VOIX DES ANGES.

Quel délire ! Défendons-le ! défendons-le ! couvrons-lui les tempes de nos ailes !

Instant !.... étincelle !.... quand il se prolonge, quand elle s'enflamme, ils créent et détruisent..... Courage !.... courage !.... étendons, prolongeons cet instant !.... Courage !... courage !... éveillons, enflammons cette étincelle..... — Maintenant....

bien.... oui.... une fois encore, je t'appelle, je te dévoile mon âme.... Tu gardes le silence ! N'ai-je pas combattu Satan en personne ? Je te porte un défi solennel ! Ne me méprise pas !.... Seul je me suis élevé jusqu'ici. Pourtant je ne suis pas seul : je fraternise sur la terre avec un grand peuple. J'ai pour moi les armées, et les puissances, et les trônes ; si je me fais blasphémateur, je te livrerai une bataille plus sanglante que Satan. Il te livrait un combat de tête ; entre nous, ce serait un combat de cœur. J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les supplices et l'amour ; quand tu m'eus ravi mon bonheur, j'ensanglantai dans mon cœur ma propre main ; jamais je ne la levai contre toi !

LES DÉMONS.

Coursier, je te changerai en oiseau ; sur tes ailes d'aigle, va, monte, vole.

LES ANGES.

L'astre tombe ; quel délire !..... Il se perd dans les abîmes.

Mon âme est incarnée dans ma patrie ; j'ai englouti dans mon corps toute l'âme de ma patrie !..... Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle *Million*, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. Je regarde ma patrie infortunée comme un fils regarde son père livré au supplice de la roue ; je sens les tourments de toute une nation, comme la mère ressent dans son sein les souffrances de son enfant. Je souffre ! je délire !... Et toi, gai, sage, tu gouvernes toujours, tu juges toujours, et l'on dit que tu n'erres pas !... Écoute, si c'est vrai ce que j'appris au berceau, ce que j'ai cru avec la foi de fils, si c'est vrai que tu aimes, si tu chérissais le monde en le créant, si tu as pour tes créatures un amour de père, si un cœur sensible était compris dans le nombre des animaux que tu renfermas dans l'arche pour les sauver du déluge, si ce cœur n'est pas un monstre produit par le hasard et qui meurt avant l'âge, si sous ton empire la sensibilité n'est pas une anomalie, si des millions d'infortunés, criant : « Secours ! » n'attirent pas plus tes yeux qu'une équation difficile à résoudre ; si l'amour est de quelque utilité dans le monde, et s'il n'est pas de ta part une erreur de calcul....

VOIX DES DÉMONS.

Que l'aigle se fasse hydre. Au combat ! marche !... La fumée !... le feu !... les rugissements :... le tonnerre !...

VOIX DES ANGES.

Comète vagabonde, issue d'un brillant soleil, où est la fin de ton vol ? Il est sans fin... sans fin...

Tu gardes le silence !... moi, je t'ai dévoilé les abîmes de mon cœur. Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive, une part de ce que sur la terre a conquis l'orgueil ? Avec cette faible part, que je créerais de bonheur ! Tu gardes le silence !... Tu n'accordes rien au cœur, accorde donc à la raison. Tu le vois, je suis le premier des hommes et des anges, je te connais mieux que les archanges, je suis digne que tu me cèdes la moitié de ta puissance... Réponds... Toujours le silence !... Je ne mens pas, tu gardes le silence et tu te crois un bras puissant !... Ignores-tu que le sentiment dévorera ce que n'a pu briser la pensée ? Vois mon brasier, mon sentiment ; je le resserre pour qu'il brûle avec plus de violence ; je le comprime dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur.

VOIX DES DÉMONS.

Flamme !... incendie !...

VOIX DES ANGES.

Pitié !... repentir !...

Réponds... car j'insulte à ta majesté ; si je ne la réduis pas en décombres, j'ébranlerai du moins toute l'immensité de tes domaines : je lancerai une voix jusqu'aux dernières limites de la création; d'une voix qui retentira de génération en génération, je m'écrierai que tu n'es pas le père du monde... mais...

Voix du Diable. — Le czar !

(Konrad s'arrête un instant, chancelle et tombe.)

ESPRITS DU CÔTÉ GAUCHE.

Les premiers. — Foule-le aux pieds, saisis-le. — Il est évanoui, il est évanoui ; avant son réveil nous l'aurons étouffé.

Les seconds. — Il est encore haletant!

ESPRITS DU CÔTÉ DROIT.

Loin d'ici... on prie pour lui.

Telle est la forme et la pensée du drame fantastique de Mickiewicz. La forme est catholique, on le voit; mais ce catholicisme est d'une philosophie plus audacieuse et plus avancée que le catholicisme légendaire de Faust. Konrad, dans sa soif de trouver au ciel la justice et la bonté qui se sont éclipsées pour lui de la terre, ne recule pas devant le blasphème. Son énergie sauvage, tout empreinte de la poésie du Nord, s'en prend à la sagesse suprême des maux affreux qu'endure l'espèce humaine; cette sombre figure du poëte dans les fers est posée là comme un martyr, comme un Christ. Mais qu'il y a loin de sa généreuse et brûlante fureur à la résignation évangélique! Certes, Konrad n'est pas le disciple du patient philosophe essénien. Konrad est bien l'homme de son temps, et il ne s'arrange pas, comme Faust, une nature panthéistique dont l'ordre et la beauté froide le consolent de l'absence de Dieu. Il ne se dévore plus comme Manfred, dans l'attente d'une mystérieuse revélation de Dieu et de son être que la mort seule va réaliser. Konrad n'est plus l'homme du doute, il n'est plus l'homme du désespoir; il est l'homme de la vie. Il souffre encore comme Manfred, il souffre cent fois plus : son esprit et sa chair sont haletants sous le fer de l'esclavage ; mais il n'hésite plus, il sent, il sait que Dieu existe. Il n'interroge plus ni la nature, ni sa conscience, ni sa science sur l'existence d'un être souverainement puissant; mais il veut connaître et comprendre la nature de cet être. Il veut savoir s'il doit le haïr, l'adorer ou le craindre. Sa foi est faite; il veut arranger son culte; il veut pénétrer les éléments et les attributs de la Divinité. Il n'y parvient pas, lui incomplet, lui orgueilleux de son génie et de son patriotisme jusqu'au délire, lui représentant de la race humaine au point où elle est arrivée de son temps, c'est-à-dire, croyante et sceptique à la fois, vaine de sa force, irritée de sa misère, pénétrée du sentiment de la justice et de la fraternité, empressée de briser ses entraves, mais ignorante encore, moralisée à peine, incapable d'accomplir en un seul fait l'œuvre de son salut, et demandant encore au ciel, par habitude du passé et par impatience de l'avenir, un de ces miracles que le christianisme attribuait à Dieu en dehors de l'humanité. Le ciel est sourd, et le poëte tombe accablé en attendant que son esprit s'éclaire, que son orgueil s'abaisse, et que son intelligence s'ouvre à la vraie connaissance des voies divines.

Pour nous résumer, nous dirons que nous voyons dans *Faust* le besoin de poétiser la *nature déifiée* de Spinosa ; dans *Manfred,* le désir de faire jouer à l'homme, au sein de cette nature divinisée, un rôle digne de ses facultés et de ses aspirations ; dans *Konrad,* une tentative pour moraliser l'œuvre de la création dans la pensée de l'homme, en moralisant le sort de l'homme sur la terre. Aucun de ces poëmes n'a réalisé suffisamment son but. Mais combien d'œuvres vaillantes et douloureuses sortiront encore de la fièvre poétique avant que l'humanité puisse produire le chantre de l'espérance et de la certitude !

GEORGE SAND.

# EXPÉDITION

DE LA RECHERCHE

# AU SPITZBERG [1].

## XI.

## BEEREN-EILAND. — LE SPITZBERG.

La saison avancée nous forçait de quitter les Féroe plus tôt que nous ne l'aurions voulu. Nous nous éloignions à regret de ces grèves rocailleuses, de ces montagnes escarpées qui avaient plus d'une fois surpris nos regards, de ces cabanes de pêcheurs où nous avions vu la pauvreté honnête se parer d'un sourire à notre approche, et de ces humbles maisons de Thorshavn où dès le premier jour nous avions trouvé tant de franchise et de cordialité. Les habitants de cette ville répondaient à notre sympathie. Au moment où nous montions dans la chaloupe qui devait nous conduire à bord de *la Recherche*, nous les voyions debout sur la grève, ou penchés à leurs fenêtres, nous saluant encore de la main et de la voix, et nous envoyant avec un dernier adieu un dernier souhait. Notre consolation était de nous dire qu'un jour peut-être nous reviendrions encore poser notre tente de voyageur sur ces rives peu connues, puis nous pensions que nous allions bientôt retrouver à Hammerfest d'autres physionomies non moins honnêtes et non moins amicales, et lorsque enfin nous évoquions les grandes scènes du Spitzberg, le désir de voir remplaçait déjà dans notre cœur le regret du moment, et nous regardions avec joie les voiles s'enfler au vent du sud.

Nous étions partis le 1er juillet. Le 10, après des jours de calme, d'orage,

(1) Voyez la livraison du 1er octobre 1839.

d'espoir, de crainte, et toutes les vicissitudes ordinaires d'un voyage maritime nous vîmes, par un beau soleil, s'élever au-dessus d'une mer bleue et pure les montagnes couvertes de neige qui entourent Tromsœ et bordent la côte septentrionale du Finmark. Je m'élançai sur les enflèchures, je montai dans la hune pour mieux reconnaître ces pics si élevés et si brillants. Pour moi, ce n'était pas seulement un point de vue pittoresque, un grand tableau, curieux à contempler dans son ensemble et dans ses nuances; c'était une terre qui éveillait au fond de ma pensée une foule de souvenirs. C'était là que l'année dernière j'avais passé des jours de bonheur à rêver sur la grève, à gravir au sommet des rocs les plus aigus, à m'en aller tantôt à pied, tantôt en bateau, d'un côté à l'autre, d'une cabane de pêcheur à une tente de Lapon. Je rappelais dans ma mémoire les noms de tous ceux qui, dans le cours de ces explorations, m'avaient tendu une main affectueuse; je me demandais s'ils aimeraient à reconnaître l'étranger qui n'avait jamais fait qu'accepter leurs services sans leur en rendre aucun; et à peine avions-nous posé le pied sur la rade de Hammerfest, que je voyais venir à notre rencontre le digne prêtre qui m'avait associé l'année précédente à toutes ses courses, le médecin qui nous avait généreusement donné le résultat de ses observations dans le Nord, et les marchands qui avaient mis tant de zèle et d'intelligence à satisfaire nos désirs. « C'est, dit M. de Châteaubriand, un privilége de voyageur de laisser après lui beaucoup de souvenirs, et de vivre dans le cœur des étrangers quelquefois plus longtemps que dans la mémoire de ses amis. »

Nous ne voulions que passer à Hammerfest, mais nous nous laissâmes, comme la première fois, entraîner par l'aspect de cette nature étrange et par l'étude de cette population rejetée aux limites de l'Europe. Les Lapons, attirés par un sentiment de curiosité, se réunissaient chaque jour auprès de notre demeure. Il ne fallait qu'un verre d'eau-de-vie pour les faire entrer et les soumettre à notre volonté. Tandis que les dessinateurs s'essayaient à retracer leurs physionomies, leurs attitudes, leurs vêtements, le naturaliste les toisait et prenait avec le céphalomètre les dimensions de leur tête. Pour moi, j'aimais à renouveler connaissance avec ceux que j'avais déjà rencontrés, à les interroger sur leur famille, sur leur vie depuis la pêche dernière. La plupart n'avaient fait que suivre sans accident le cours de leur existence de pâtres nomades; d'autres avaient subi tel événement qui pour eux était un grand malheur : celui-ci avait perdu vingt rennes dans une épidémie, celui-là avait vu les frêles piliers de son *stabur* s'écrouler sous le poids de la neige. Je regrettai de ne pas revoir parmi eux Ole, qui m'avait étonné par son langage biblique. On me dit que, depuis notre départ, son beau-frère et sa sœur étant tombés dans la misère, il avait été obligé de leur donner asile, et pour leur porter un secours efficace, il était allé à l'est de Finmark, dans l'espoir de faire une meilleure pêche. Ces séances de Lapons se terminaient ordinairement par une série de scènes grotesques dont nous étions involontairement les premiers mobiles. Les malheureux, excités par le verre d'eau-de-vie qui seul pouvait les décider à poser devant le peintre, ou à mettre leur tête dans le cercle en cuivre du céphalomètre, puis enrichis tout à coup par la pièce de monnaie norwégienne que nous leur donnions comme une récompense de leur docilité, descendaient immédiatement

chez l'aubergiste, buvaient autant d'eau-de-vie qu'ils pouvaient en avoir pour leur argent, puis autant qu'on voulait bien leur en donner à crédit, et alors c'étaient des chants, des cris à faire fuir les oiseaux de la grève, et des danses, des contorsions à étonner un Callot ou un Téniers. Plus le crédit avait eu d'extension, plus l'ivresse était longue et bruyante; car une fois que le Lapon a pu tremper ses lèvres à la boisson enchantée qui le console de ses misères, nulle prévoyance fâcheuse ne l'arrête, le lendemain n'existe plus pour lui; il est si heureux d'oublier, et il oublie si bien! Le soir, en retournant à notre demeure, nous trouvions encore ces pauvres gens, assis deux à deux par terre, s'embrassant avec tendresse et partageant avec une sorte de fraternité un dernier reste de bouteille; en songeant alors à combien de courses pénibles et de privations ils devaient se résoudre pour acquitter cet entraînement d'une heure, nous nous demandions s'il fallait nous reprocher de les y avoir nous-mêmes poussés, ou nous applaudir de les avoir arrachés un instant à leur souffrance habituelle.

Le 17 juillet, nous mîmes à la voile avec un vent du sud qui semblait devoir nous conduire rapidement au Spitzberg. *La Recherche* filait huit nœuds grand largue. Le canot du pilote, amarré au couronnement, dansait sur la mer comme une coquille. Une lame le jeta sur le flanc, une autre lame le fit chavirer; en trois coups de vague, il était entr'ouvert et mis en pièces. Debout sur les bastingages, le pilote suivait d'un œil désolé toutes ces catastrophes, et nous conjurait de retourner à Hammerfest, afin de sauver les dernières planches de sa malheureuse barque. Mais on la suspendit à une poulie, on la hissa à bord; le charpentier y mit une nouvelle étrave, le forgeron de nouveaux cloux, et le pauvre Norwégien, qui avait cru voir s'abîmer à jamais dans les flots son bien le plus précieux, son patrimoine, son bateau de pilote, s'en alla tout joyeux avec sa chère barque.

Le 18, nous étions arrivés à peu près à la latitude de Beeren-Eiland. La température sous-marine avait subitement baissé de trois degrés, ce qui nous faisait croire au voisinage des glaces. Le ciel était brumeux, la mer sombre, le vent froid. Nous regrettions déjà l'atmosphère de Hammerfest, voire même celle du cap Nord. Nous étions alors au 74e degré 30 minutes de latitude. Le 19, nous espérions arriver à Beeren-Eiland, dont l'approche ne nous était pas, comme l'année dernière, interdite par une épaisse ceinture de glaces flottantes; mais nous cherchâmes en vain cette île à l'endroit indiqué par les cartes anglaises et hollandaises (1). Nous ne l'aperçûmes que le lendemain, et le 21, à midi, nous jetions l'ancre à trois milles environ de la côte.

Cette île fut découverte en 1596. La Hollande, délivrée du joug espagnol, commençait à donner à sa marine le développement que plus tard elle porta si loin. Déjà ses navires exploraient la mer Baltique, la mer du Nord, l'Océan et la Méditerranée. Son commerce d'Orient était encore entravé par ceux dont elle avait rejeté la domination. Pour échapper à leur poursuite, les Hollandais résolurent de chercher au nord-est un passage pour aller dans les Indes. En

(1) Scoresby fixe cette île au 18e degré de longitude. D'après les observations des officiers de *la Recherche*, elle doit être portée au 16e degré 29 minutes 10 secondes.

1594, les Provinces-Unies équipèrent dans ce but trois bâtiments : *le Cygne*, commandé par Corneliss, *le Mercure*, par Ysbrantz, et *le Messager*, par Barentz. Les deux premiers s'étant avancés jusqu'à quarante lieues du détroit de Waigatz, et voyant la terre se prolonger au sud-est, crurent avoir découvert le passage et reprirent la route de Hollande pour annoncer cette nouvelle. Barentz s'avança au nord-est jusqu'au 77e degré 25 minutes de latitude. Les glaces l'empêchèrent de pénétrer plus avant ; il vira de bord et arriva en Hollande à la fin de septembre.

L'année suivante, les États généraux équipèrent une flotte de sept navires. Le commandement en fut confié à Heemskerke, et Barentz en fut nommé pilote-major. Malheureusement la flotte mit à la voile trop tard et n'alla pas au delà de la côte septentrionale du détroit de Waigatz. Le 15 septembre, elle repassa ce détroit, et le 18 novembre, elle était de retour en Hollande. Les États généraux, découragés par le résultat de ces deux expéditions, se refusèrent à en solder une troisième. Ils promirent cependant une prime assez considérable à celui qui parviendrait à découvrir le passage tant désiré, et la ville d'Amsterdam résolut de faire une nouvelle tentative. Elle équipa deux navires dont l'un fut confié à Hammerfest, l'autre à Corneliss. Barentz servait de guide à cette expédition et en était, à vrai dire, le personnage le plus influent. Le 22 mai 1596, les bâtiments arrivèrent aux îles Shetland. Le 9 juin, ils découvrirent une île dont aucun voyageur n'avait encore fait mention. Barentz descendit à terre avec quelques matelots, et se sentit péniblement ému à l'aspect de cette nature inculte, aride, déserte. Il donna à une montagne nue qui s'élevait devant lui le nom de montagne de Misère (*Jummerberg*), et quelques-uns de ses hommes ayant tué un ours blanc d'une grandeur extraordinaire, il appela cette île ; Ile de l'Ours (*Beeren-Eiland*).

De là Barentz et Corneliss continuèrent leur route au nord, et le 17 juin ils se trouvèrent par 80 degrés 11 minutes de latitude, c'est-à-dire au delà de l'île d'Amsterdam. Les documents que nous avons sur cette partie de leur voyage sont peu explicites ; mais il paraît bien démontré que ce furent ces navires hollandais qui découvrirent la côte nord-ouest du Spitzberg Dans tous les cas, on ne connaît aucun bâtiment qui ait visité ces parages avant eux (1).

Barentz avait entrepris ce voyage avec toute la joie et toutes les espérances d'un vrai marin, et il ne devait jamais en revenir. Au mois de juillet, il arriva de nouveau sur les côtes de la Nouvelle-Zemble. Le 19, il fut pris par les glaces et parvint cependant à s'avancer un peu plus à l'ouest, mais là il fallut hiverner. La rigueur du climat, les privations de toute sorte, épuisèrent ses forces. Il tomba malade, et le 10 juin ses compagnons de voyage l'ensevelirent en pleurant sur la côte où il était venu, à trois époques différentes, chercher une route vers l'Orient.

(1) En 1553, les Anglais avaient expédié une flotte au Nord, dans le but de chercher un passage pour aller au Cathay ; mais on ne sait par quels lieux passa Willoughby, qui avait le commandement de cette flotte, et que l'on trouva mort un an après sur la côte orientale de Laponie. Quant à Chancelon, qui commandait un des principaux bâtiments de l'escadre, il alla à Vardæhuus, et de là en Russie.

Si, dans ce voyage, Barentz et ses compagnons ne purent parvenir au but qu'ils s'étaient proposé, ils obtinrent cependant d'importants résultats. De là date la découverte de Beeren-Eiland et de la côte nord-ouest du Spitzberg, qui plus tard attira une quantité de bâtiments de pêche et devint pour un grand nombre d'armateurs une source de prospérité.

En 1603, l'alderman Cherry équipa un navire qu'il destinait à une exploration dans le Nord, et dont il confia le commandement à Steven-Bennet. Ce navire, en revenant de Cola, se trouva en vue de Beeren-Eiland. Bennet, qui ne connaissait pas, ou qui peut-être, pour faire une galanterie à son patron, feignit de ne pas connaître cette île, lui donna le nom d'île Cherry (*Cherry-Island*). C'est ainsi qu'elle est désignée dans toutes les cartes anglaises. Si aride, si pauvre que soit cette terre du Nord, c'est un acte de justice pourtant que de lui rendre son nom primitif et de restituer à Barentz le stérile honneur de l'avoir découverte. Bennet revint à Beeren-Eiland en 1606. D'autres bâtiments anglais y abordèrent en 1608 et 1609. Enfin la *société moscovite* établie à Londres, s'en empara comme d'une conquête, et l'Angleterre, fidèle à ses principes d'envahissement, défendit aux Hollandais de pêcher sur la côte découverte par un Hollandais. Mais à mesure que la pêche du Nord devint moins productive, les Anglais mirent moins d'ardeur à défendre leur privilége. Aujourd'hui nul peuple ne réclame plus la propriété de Beeren-Eiland. Les Norwégiens y viennent encore, quand les glaces l'entourent, pour pêcher le morse et le phoque, et les Russes y passent assez souvent l'hiver. Un négociant de Hammerfest, M. Augaard, a fait construire il y a quelques années, au nord de cette île, une cabane pour servir de refuge à ceux qui seraient retenus par l'orage ou enfermés pour tout l'hiver par les glaces. A l'ouest, on trouve encore une autre cabane bâtie par les Russes. Toutes deux ne sont qu'un grossier assemblage de poutres mal fermé et mal couvert; la pluie, la neige, le vent, y pénètrent de toutes parts. Avant de pouvoir s'y installer, il faut d'abord enlever les couches de glace amassées sur le sol et suspendues aux parois de ces malheureux asiles. On nous a cependant cité un Russe qui passa sept hivers dans une de ces cabanes. Un capitaine de bâtiment norwégien y resta deux années de suite. Il tua dans la première année six cent soixante-dix-sept morses, trente renards bleus et trois ours blancs; mais le second hiver fut si rigoureux, que les matelots ne purent que très-rarement aller à la pêche. Les ours blancs, poussés par la faim, montaient jusque sur le toit de la cabane et se laissaient tuer presque à bout portant.

Il n'y a point de port à Beeren-Eiland. Ce qu'on appelle *Norhavn* et *Sœrhavn* (port du nord et port du sud) n'est qu'une baie mal garantie contre le vent et mal découpée. Quand les pêcheurs arrivent en vue de cette île, le capitaine envoie ses canots à terre et reste avec le navire à une assez grande distance du rivage, afin de pouvoir immédiatement prendre le large, si la brume venait à envelopper l'horizon, ou si le vent chassait de son côté les glaces flottantes. La première fois que les marchands de Hammersfest expédièrent des bâtiments de pêche dans ces parages, plusieurs hommes furent ainsi abandonnés à terre. Le capitaine, surpris par un de ces brouillards condensés qui dans le Nord rendent le voisinage des côtes si dangereux, avait été obligé d'appareiller et

de regagner la pleine mer. Le vent l'empêcha de retourner en arrière, et les malheureux jetés ainsi sur la côte déserte sans armes, sans provisions, résolurent de s'en retourner avec leurs canots. Ils recueillirent tout ce qu'ils avaient de chair de phoque et de chair de morse, se mirent en route, et après des fatigues inouïes arrivèrent à Hammerfest. Quelques jours après, ils s'embarquèrent de nouveau pour Beeren-Eiland, furent de nouveau abandonnés et tentèrent encore de regagner Hammerfest. Cette fois leur bateau était si petit, que, pour pouvoir y rester tous, quelques-uns d'entre eux étaient obligés de se coucher dans le fond en guise de lest. A moitié chemin, ils furent surpris par un orage épouvantable. Des pêcheurs anglais virent la pauvre barque vaciller et trembler sous l'effort du vent, et ne purent lui porter secours. Enfin le calme revint, et, après dix jours de périls, d'anxiété, de misère, les courageux Norwégiens abordèrent à Magerie, d'où ils regagnèrent avec d'autres embarcations la terre à laquelle ils avaient plus d'une fois déjà dit à jamais adieu.

Nous prîmes deux canots pour aller à terre, et nous errâmes longtemps avant de trouver un endroit où nous pussions aborder. De tous côtés, nous ne voyions qu'une longue ligne de brisants sur lesquels la mer lançait des flots d'écume, et des rocs dont nous ne nous lassions pas de contempler les formes bizarres : ceux-ci s'élançaient dans l'air comme des obélisques : ceux-là, minés à leur base, ressemblaient à des édifices usés par le temps et près de s'écrouler; d'autres ressemblaient à ces idoles monstrueuses qu'adorent certains peuples sauvages. Mais celui qui s'élevait devant nous était de tous le plus étrange; à le voir de loin, on l'eût pris pour une grande tour carrée destinée à compléter quelque large fortification. Rien n'y manquait, ni les angles saillants pareils à ceux d'un bastion, ni le couronnement crénelé, ni la terrasse plate sur laquelle deux pierres, posées transversalement, faisaient assez l'effet de deux mortiers. Les flancs de cette masse de roc avaient été de toutes parts creusés et traversés par la lame. On y voyait de larges ouvertures, pareilles à celles des grottes souterraines que l'on aperçoit parfois dans les montagnes; des arcades arrondies ou effilées en ogive, comme celles d'une vieille église; des pilastres lourds et massifs, comme ceux du style byzantin. La couleur de ce rocher ajoutait encore à l'étrangeté de son aspect; ses nuances primitives avaient été complétement dénaturées par l'eau de mer. Aussi haut que la vague pouvait monter, on ne voyait qu'une surface raboteuse revêtue d'une couleur verdâtre, et au-dessus un granit jaune comme de l'ocre. Sur toute la terrasse de ce rocher et sur toutes les aspérités saillantes de ses angles, nous apercevions une innombrable quantité de points blancs pareils à des boules de neige : c'étaient autant d'oiseaux de mer qu'un coup de fusil arracha tout à coup à leur bienheureux *far niente*, qui s'élevèrent dans l'air comme un nuage, et s'enfuirent en poussant des cris rauques et tristes comme le bruit de la raffale que l'on entend parfois gronder sur les mers.

Un peu plus loin, on apercevait une montagne élevée et toute nue, dont un large bandeau de brume cachait la sommité (1). A partir de cette montagne,

(1) Un de nos compagnons de voyage en a pris la hauteur avec le baromètre; elle

la terre s'incline graduellement comme une dune, et forme une longue plaine ondoyante dont la pointe septentrionale semble s'abaisser jusqu'au niveau de la mer. Tandis que quelques-uns de nos compagnons s'en allaient, ceux-ci avec leurs crayons, ceux-là avec leurs baromètres ou leur fusil, du côté de la montagne, je me dirigeai vers le nord avec M. Gaimard et M. Biard. A peine avions-nous posé le pied sur la grève, que nous fûmes arrêtés par un torrent, puis par une fondrière, et un peu plus loin par des masses de neige qui avaient déjà acquis la consistance du glacier. Une fois parvenus au milieu de la plaine, nous ne vîmes plus autour de nous qu'une terre grisâtre et sablonneuse, pareille à celle qu'on voit apparaître au bord des côtes quand la marée se retire; çà et là, on distinguait une flaque d'eau sombre et silencieuse, une bande de neige dont les contours commençaient à fondre, et pas une fleur, pas une plante, si ce n'est quelque frêle renoncule qui penchait languissamment sur le sol son bouton doré, quelque racine de mousse de renne ou une tige étiolée de cochléaria. A l'horizon, le regard n'apercevait qu'une mer rembrunie, coupée çà et là par l'écume de la houle; sur notre tête s'étendait un ciel chargé de brouillards, où de temps à autre on voyait surgir péniblement un soleil pâle comme le disque de la lune. Sous cet amas de nuages, sous ce flambeau sans chaleur, la terre inanimée, la terre chargée de neige et de glace, ressemblait à un large tombeau entouré d'une draperie de deuil et éclairé par une lampe sépulcrale. Nulle terre du Nord ne m'était encore apparue sous un aspect aussi lugubre, nulle île dépeuplée ne m'avait encore fait concevoir une idée aussi effrayante d'un naufrage. Dans ce moment, nous tournions avec une sorte d'anxiété nos regards du côté de *la Recherche,* et notre cœur se dilatait à la vue de ces mâts se dressant comme des flèches au-dessus des vagues. C'était là notre refuge, c'était la demeure où nous retrouvions les souvenirs de France; à défaut de tout ce que nous regrettions, c'était pour nous le foyer de famille, la retraite du cœur, la patrie.

Pendant que nous errions à travers la plaine déserte, une brume épaisse s'étendait sur les flots et commençait à nous envelopper. On tira de *la Recherche* trois coups de canon pour nous rappeler à bord, et nous retournâmes joindre nos bateaux, en traversant le même sol et les mêmes amas de neige. Cette île était autrefois très-fréquentée par les pêcheurs; maintenant les morses qu'on venait y chercher ont pris une autre direction. Les ours blancs n'y abordent plus qu'en hiver, portés sur les glaçons flottants qui se détachent de la pointe méridionale du Spitzberg. Les oiseaux de mer sont seuls restés fidèles à cette côte, comme pour proclamer, du haut de leurs pics de granit, avec leurs cris sauvages, la désolation de l'île entière. A peine étions-nous arrivés à bord de la corvette, que la brume envahit l'espace; les rochers, les montagnes de Beeren-Eiland se voilèrent peu à peu, puis tout disparut. En regardant autour de nous, nous ne voyions plus que les flots battus par le vent; il semblait que nous venions de faire un rêve, ou de visiter une terre emportée subitement par les enchanteurs.

s'élève à onze cents pieds. Les plus hautes montagnes du Spitzberg ont de deux mille à trois mille pieds.

Nous poursuivîmes notre route vers le nord, tantôt contrariés par le vent, fatigués par la pluie, cernés par la brume, tantôt récréés par un jour de calme, par l'aspect d'une teinte d'azur, qui, surgissant peu à peu sous le nuage, s'étendait au large et bientôt occupait toute la surface du ciel. Le 26, l'atmosphère était libre et pure. Nul brouillard ne flottait sur notre tête, nul vent n'agitait notre navire. La mer aplanie était parsemée de méduses brillantes comme de la nacre. Au-dessus de nous s'élevait un ciel large et bleu, tacheté seulement çà et là de quelques nuages légers pareils à des flocons de laine. Assis sur la dunette, nous regardions, dans une rêveuse nonchalance, ce tableau si différent de celui qui depuis quelques jours attristait nos regards, et parfois nous nous demandions si quelque fée ne nous avait pas ramenés, par un coup de baguette, sous le ciel méridional. Nous nous trouvions alors au 76e degré de latitude. A minuit, le soleil était à 5 degrés 26 minutes au-dessus de l'horizon, et projetait sur les vagues un large rayon de lumière pareil à une lame d'or et d'argent.

Le lendemain, toute cette magie d'un jour azuré avait disparu ; la mer était de nouveau inondée de vapeurs ; le thermomètre était descendu à 1 degré. Le soir, la neige tombait à flocons. A travers les vapeurs flottantes, nous distinguâmes dans le lointain le pic recourbé de Hornsund et les montagnes couvertes de neige qui l'entourent. De temps à autre, une baleine élevait au-dessus des vagues sa tête monstrueuse, et lançait dans l'air un jet d'eau qui retombait en poussière. Du reste, tout était morne et silencieux. Les oiseaux mêmes, qui chaque jour voltigeaient autour de notre navire, commençaient déjà à nous abandonner. Nul cri ne frappait notre oreille, nulle voile n'attirait nos regards. *La Recherche* était seule sur l'Océan.

Le 28 était un jour de fête : nos amis célébraient en France un anniversaire national, et nous voulûmes nous y associer de notre mieux dans ces mers lointaines. Le *chef de gamelle* fit tirer de la cale les fruits du Sud qu'il tenait en réserve pour ce jour solennel. La table fut allongée pour donner place au capitaine, à ses commensaux et à la jeune femme qui n'avait pas craint de braver les dangers et les fatigues de notre navigation pour voir les images grandioses des régions du Nord. Notre dîner fut gai et plein de charmes. Chaque toast que nous portions était un souvenir adressé à notre pays. A une si longue distance du monde où l'on a vécu, le souvenir est comme un baume vivifiant qui retrempe l'âme et rafraîchit la pensée. Dans l'ennui d'un isolement profond, il est si doux de prononcer le nom de ceux que l'on aime, et de rêver qu'à un certain jour, à une certaine heure, nos vœux d'affection se croisent avec les leurs. Du reste, si nous en venons jamais à raconter les joies de cette journée, nous ne l'appellerons pas une chaude journée de juillet. Nous ne pouvions sortir de notre chambre sans être munis d'un très-respectable vêtement de laine. Une pluie neigeuse tombait sur le pont, et le thermomètre marquait un degré, autant qu'en France dans un beau jour de janvier.

A force de louvoyer, nous arrivâmes, le 30, assez près de l'île du Prince-Charles, pour pouvoir en mesurer l'étendue et en distinguer les formes. C'était un beau et curieux spectacle, un singulier mélange d'ombre et de lumière, de montagnes noires comme du charbon et de plateaux de neige éblouissante. Un large brouillard ondoyait le long de cette île, on le voyait monter, des-

cendre, s'ouvrir comme un rideau pour laisser apparaître une pyramide de roc, un sommet de montagne, puis se refermer, et envelopper dans ses vastes plis la terre que nous cherchions à observer. Puis venait un coup de vent qui déchirait ce brouillard comme une gaze, et en faisait flotter au loin les lambeaux. Un rayon de soleil, éclatant aussi tout à coup entre les nuages, dorait la neige des montagnes et jetait un bandeau de lumière sur toutes ces sommités confuses. Sous cette lumière subite, on voyait poindre çà et là une autre cime qui d'abord ne paraissait qu'un point presque imperceptible, puis s'étendait au large, et semblait, comme une jeune fille fatiguée du vêtement qui l'incommode, rejeter avec impatience sa robe de brume pour découvrir ses blanches épaules.

Nous longeâmes cette île, et le lendemain nous arrivâmes en face de sept montagnes de glace rangées comme un collier de perles au bord de la mer. De loin, on ne distingue pas les parois escarpées de ces glaces éternelles; on ne voit qu'un immense plateau qui, d'un côté, semble descendre jusqu'au niveau des vagues, et de l'autre monte graduellement et s'enfuit dans le lointain. De ce plateau éclatant de blancheur s'élèvent à la suite sept pics aigus aux flancs noirs, aux angles déchirés. A les voir ainsi isolés l'un de l'autre, debout dans l'espace, on croirait voir autant d'îles sortant d'un océan de neige.

Cependant nous avions atteint le 79e degré de latitude, et nous commencions à approcher de notre but. Le 31 au matin, nous vîmes apparaître les hautes montagnes entre lesquelles se trouve la baie de Hambourg, et un peu plus loin la baie de Magdeleine, où nous voulions aborder. Mais le vent était toujours contraire, la brume menaçait à chaque instant de nous entraver dans notre marche. Un rayon de soleil fugitif luisait sur notre tête, puis s'éclipsait aussitôt pour faire place à de lourds nuages d'où tombaient des flocons de neige. Le pilote nous disait, en voyant ce temps orageux, que l'été n'était pas encore venu. Il est possible qu'il vienne parfois récréer ces froides régions; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette année nous l'avons vainement attendu.

Enfin, après mainte et mainte bordée, nous entrâmes dans la baie de Magdeleine. Une petite île en marque l'ouverture. Un rocher la barre un peu plus loin, et deux longues lignes de montagnes aux cimes aiguës, aux flancs rocailleux, la bordent de chaque côté. Jusque-là nous n'avions point encore vu les glaces flottantes. C'était un fait singulier qui étonnait notre pilote lui-même. Ordinairement les glaces s'avancent jusqu'à Beeren-Eiland, et quelquefois au delà. Cette année, elles avaient été probablement poussées à l'est, et nous avions toujours suivi une autre direction. Mais bientôt d'énormes blocs vinrent contre le navire, poussés par la brise, entraînés par le courant. Les uns ressemblaient par leur lourde masse à des quartiers de roc; d'autres avaient pris dans le frottement continu des vagues les formes les plus bizarres. Ceux-ci étaient arrondis comme un œuf, ceux-là taillés comme une pyramide. Il y en avait qui étaient creusés à leur base comme une voûte, d'autres qui, sur leur surface plane, portaient des arcs-boutants ou de longues tiges tordues pareilles à des rameaux d'arbres. Tous étaient d'une couleur bleue limpide qui se reflétait dans les vagues, et dont les nuances délicates variaient sans cesse avec l'ombre d'un nuage ou la clarté du jour. Nous passâmes entre ces masses

pesantes comme entre des écueils. Pour éviter leur choc, le timonier était à chaque instant obligé de mettre la barre à tribord ou à babord. Par un effet d'optique que je ne puis expliquer, le fond de la baie paraissait tout près de nous, et, à mesure que nous avancions, semblait fuir en arrière. Vers quatre heures, nous doublâmes la pointe d'une presqu'île, et nous jetâmes l'ancre dans un bassin arrondi, où tout semblait devoir nous garantir des vents. Je ne saurais dire quel profond saisissement, quel mélange de terreur et d'admiration j'éprouvai à la vue des lieux où nous allions nous installer pour plusieurs semaines. C'était là ce Spitzberg que je désirais tant voir, cette terre étrange que j'avais d'avance cherché à me représenter dans mes rêves. Mes rêves étaient au-dessous de la réalité. De tous côtés je n'apercevais que des montagnes taillées à pic qui ont fait donner à ce pays le nom de Spitzberg (1), des cimes dentelées comme une scie, des rocs noirs et humides traversés par de larges ruisseaux de neige qui tombent du haut de la montagne comme des bandeaux d'argent, se déroulent à sa base et s'étendent au loin comme un lac; des glaciers dont les parois, battues par les flots, labourées par le vent et crevassées par la chaleur, ressemblent à des remparts ouverts et sillonnés par le canon; des plateaux de neige fuyant comme une route lointaine entre les montagnes; et devant nous la mer, la mer sombre et terrible, où nul autre bruit ne résonne que le sifflement de la raffale et le cri douloureux du goëland, — cet oiseau dont le nom en langue bretonne signifie pleureur, — où l'on ne voit que l'écume des vagues soulevées par l'orage et les blocs de glace emportés par le vent.

Sur les montagnes, on ne trouve qu'une mousse noire et humide, qui n'a point de racine dans le sol, et se détache comme une motte de terre dès qu'on y pose le pied. Dans quelque creux de vallée, parfois le botaniste découvre encore la renoncule à tête jaune, le pavot blanc, le saxifrage débile, le lichen jaune, dont la racine est entourée d'une couche de glace; l'azalea, cette fidèle fleur des montagnes, cette dernière parure des terres les plus arides, ne croît pas même ici. M. Ch. Martins a cherché vainement autour de la baie deux fleurs qui éclosent encore à Bellsound : la sylène avec ses petites clochettes roses, et la dryade à huit pétales. Il a trouvé la *phipsia algida*, mais flétrie par le froid et condamnée à ne plus fleurir. Les montagnes ne sont que des rocs nus, et les plaines des terres marécageuses sans plantes et sans verdure. Mais lorsque le vent vient à balayer la surface de la neige, on aperçoit une végétation mystérieuse qui se cache sous sa froide enveloppe : c'est la neige rouge, composée d'une multitude de petites plantes qu'on ne distingue qu'au microscope; puis la neige verte, qui, d'après l'opinion d'un naturaliste, n'est qu'une transformation de la neige rouge, et dans laquelle on aperçoit des animaux infusoires qui se nourrissent de cette plante, comme les animaux herbivores des plantes de la prairie.

Sur les bords de la mer, on ne voit flotter ni varechs, ni goëmons. La grève est triste comme la montagne; l'espace est désert. Partout la solitude et partout un silence solennel qui saisit l'âme comme un silence de mort. Parfois

(1) Montagne pointue.

seulement on aperçoit un phoque qui vient se poser sur un banc de glace, et tourne autour de lui ses grands yeux verts étonnés, parfois un dauphin blanc qui fait jaillir autour de lui des flots d'écume, puis plonge tout à coup et disparaît. Il n'y a de vie que sur certains endroits de la plage et sur certaines sommités. Là est le goëland, vautour de la grève, le stercoraire, moins fort en apparence, mais plus vorace et plus courageux, qui le poursuit pour lui enlever sa proie; la jolie mouette blanche, qui du bout de son aile effleure à peine la vague orageuse; le guillemot aux pattes rouges et au plumage noir; le pétrel, qui semble se plaire dans le bruit de la tempête; l'eder, qui dépose sur le roc aride son précieux duvet, et la godde, dont le cri ressemble à un ricanement, comme si l'oreille de l'homme ne devait entendre ici qu'un soupir de douleur ou un rire sardonique. Le cygne, si beau à voir passer dans les plaines d'Islande, et le lagopède, habitant des neiges du Dovre, ne viennent pas jusqu'au Spitzberg. Les ours blancs sont rares : on ne les voit apparaître dans ces parages qu'en hiver; l'été ils ne s'éloignent pas des glaces. Les renards sont plus fréquents : nos compagnons de voyage en ont tué plusieurs bleus et blancs; mais ils sont beaucoup plus petits que ceux d'Islande et du Finmark. Il y a aussi des rennes dans certaines parties du Spitzberg; on ne les rencontre pas le long des côtes; ils sont sauvages et très-difficiles à approcher. Personne ne pourrait dire comment ces animaux subsistent; on ignore de quoi ils se nourrissent en été; c'est bien pire en hiver.

Dès le lendemain de notre arrivée, toutes nos embarcations sillonnaient la baie, et tous les matelots étaient en mouvement. Le maître charpentier dressait sur le bord de la presqu'île l'observatoire destiné à faire des expériences de magnétisme; un peu plus loin, le voilier posait deux tentes, l'une pour nous servir d'abri contre le mauvais temps, l'autre pour protéger les instruments. Le météorologue installait de tous côtés ses baromètres et ses thermomètres; le géologue s'armait de son marteau de chasseur, de son fusil, et les peintres, plus occupés encore que nous tous, ne savaient par où commencer, tant il y avait autour d'eux de points de vue nouveaux, de sites pittoresques, de scènes admirables.

Pour moi, je ne me lassais pas de contempler ce grand panorama qui se déroulait autour de nous sous un aspect si grandiose, et dont les teintes, les couleurs, les formes mêmes, variaient à chaque instant. Parfois on ne voyait qu'un ciel sombre, ou une mer de brouillards flottant sur une autre mer. Le fond de la baie, les plateaux de neige, les cimes des montagnes, tout était inondé d'une vapeur ténébreuse, sans lumière et sans reflet. A travers cette ombre épaisse, on ne distinguait que des masses confuses, des chaînes de rocs interrompus, des cimes brisées, une terre sans soleil, une nature en désordre, une image du chaos. Si dans ce moment le vent venait à ébranler les parois des montagnes de glace, on entendait l'avalanche tomber avec un fracas semblable à celui du tonnerre, et ce bruit sinistre au milieu de l'obscurité, cette chute d'une masse pesante dont les éclats scintillaient dans l'ombre comme des étincelles de feu, tout portait dans l'âme une impression de terreur indéfinissable. Mais, lorsque le soleil venait à reparaître, c'était une magnifique chose que de voir sortir de la brume toutes les montagnes avec leurs pics élancés, et

les plateaux de neige sans ombre et sans tache, et les glaciers qui, en réflétant les rayons de lumière, prenaient tour à tour des teintes d'un bleu transparent comme le saphir, d'un vert pur comme l'émeraude, et brillaient de tous côtés comme les facettes d'un diamant. Vers le soir, les nuages remontaient à la surface du ciel ; une ombre mélancolique s'étendait au loin. Une brise du nord ridait la surface de la mer comme une pensée de tristesse qui tout à coup surprend et trouble un cœur paisible. Le soleil disparaissait peu à peu dans les plis ondoyants de la brume, et ne projetait plus à l'horizon qu'une lueur jaunâtre et vacillante, pareille à celle d'un cierge qui s'éteint dans la nuit. Alors l'eider cessait de se plaindre, la mouette de crier, et rien n'interrompait plus ce sombre repos du soir que le souffle de la brise courant par raffales entre les cimes des montagnes, et le retentissement des glaces flottantes que la vague ou le vent chassait l'une contre l'autre.

La presqu'île avec son observatoire, ses tentes, ses longues piques plantées en terre et garnies de thermomètres, présentait aussi un point de vue très-pittoresque. De là, les peintres aimaient à dessiner la corvette avec les masses de glace qui parfois l'entouraient comme un rempart, et parfois la voilaient jusqu'à la hauteur des bastingages. De là nous aimions à voir la pleine mer ouverte devant nous, l'entrée de la baie par laquelle nous songions à nous en aller bientôt reprendre le chemin de France. Cette presqu'île est le cimetière de ceux que la mort a surpris sur cette grève désolée. Elle est parsemée de cercueils qui ont été enterrés avec soin et recouverts de quartiers de roc qui forment une sorte de tumulus. Mais le vent a renversé ces amas de pierre, la gelée a soulevé le cercueil, les planches se sont disjointes, et les ossements du mort ont été emportés par l'orage ou sont tombés en poussière dans une couche de neige et de glace. Sur chacune de ces tombes s'élève une simple croix en bois portant une inscription, une date et un nom. Quelle autre épitaphe oserait-on faire dans un lieu comme celui-ci ? Deux lettres initiales placées au revers de l'inscription sont probablement le signe modeste de celui qui creusait ce sol pour ouvrir un dernier asile à son compagnon de voyage, pour donner une sépulture à son frère. Une de ces croix, entre autres, attira mon attention. Il y avait là un nom que je connaissais, le nom d'un pêcheur hollandais dont j'avais lu l'histoire et le naufrage. En le voyant, je me rappelais tout ce que ce malheureux avait souffert loin de son pays et loin des siens. Je rassemblai les pierres qui avaient protégé ses ossements, je les remis sur son cercueil, et en accomplissant ce pieux devoir, j'éprouvai une émotion de tristesse que ces vers, si imparfaits qu'ils soient, exprimeront peut-être mieux que la prose.

Sur le plateau désert enfermé par cette onde,
Où la brume s'étend comme un voile de deuil,
Mon âme a palpité d'une pitié profonde,
Pauvre pêcheur du Nord, en voyant ton cercueil.

Le marchand t'avait dit : — Va sur la mer lointaine,
Explore les écueils et poursuis tour à tour

Le phoque monstrueux, le morse et la baleine,
Puis viens. Je te promets de l'or à ton retour. —

Et toi, pour enrichir ton enfant et ta femme,
Tu partis, tu quittas le rivage natal,
Et chassé par le vent, et battu par la lame,
Ton navire atteignit l'Océan glacial.

Là peut-être un matin, en tressaillant de joie,
Tu vis trembler au loin de longs bancs de poissons;
Ils voguaient à fleur d'eau, facile et riche proie;
Et gaiement à l'assaut tu lançais tes harpons.

Mais un nuage noir enveloppa l'espace,
Tout soleil s'éteignit; le pilote alarmé
Criait : — Il faut partir! — déjà les blocs de glace
Flottaient et se pressaient; le golfe était fermé.

Et l'on dut rester là, sur la lande sauvage,
Sans abri, sans espoir, pendant les mois d'hiver;
Interrogeant sans fin, sous le glas de l'orage,
L'incertain crépuscule au fond d'un ciel de fer.

. . . . . .

Un jour tu t'endormis, l'œil terne, le front pâle,
En adressant aux tiens un triste et dernier vœu;
En murmurant le nom de ta rive natale,
Et Flessingue si douce, et ta prière à Dieu.

Un pêcheur t'enterra sur la plage déserte;
Et pour que les ours blancs ne pussent arracher
Tes membres au linceul, ta tombe fut couverte
Des sables, des débris ramassés du rocher.

Repose en paix au sein durci qui te protége,
Après ton long voyage et tes jours agités;
Mieux vaut peut-être, hélas! dormir sous cette neige
Que sous un marbre noir au seuil de nos cités.

Si, comme je le crois, si la mort n'est qu'un songe,
Ton âme, en s'éveillant sur ce sol étranger,
N'aura pas vu du moins le douloureux mensonge
De nos larmes d'un jour, de notre deuil léger.

Le flot qui se balance au vent de la tempête,
Gémit l'hymne éternel à ton cercueil glacé;

Et l'étranger qui passe ici, penchant la tête,
N'a de pleurs que sur toi, pauvre être délaissé !

Cette baie Magdeleine et les autres baies du nord et du sud étaient autrefois beaucoup plus fréquentées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Au XVII^e siècle, quatre nations revendiquaient à main armée le privilége d'y venir pêcher la baleine. Pour soutenir leurs prétentions, les armateurs furent obligés de joindre à leurs bâtiments de transport des bâtiments de guerre. L'amour du gain ne connaît pas de limites, et les glaciers du Spitzberg furent plus d'une fois ébranlés par les cris de guerre et les coups de canon des spéculateurs qui se disputaient l'exploitation des golfes déserts, comme ailleurs on se disputait la possession d'une province. En 1606, il s'était formé en Angleterre une société connue sous le nom de *société moscovite*, qui avait pour but d'exploiter les contrées du Nord. Pendant plusieurs années, les bâtiments de cette société furent les seuls qui entreprirent d'aller pêcher la baleine au Spitzberg. Quand les Hollandais voulurent essayer la même spéculation, les Anglais s'y opposèrent et leur prirent plusieurs bâtiments. En 1613, la compagnie moscovite reçut de Jacques I^er un privilége qui lui accordait le droit de pêche absolu dans les mers polaires et en excluait les autres nations. Elle arma sept bâtiments de guerre, chassa des baies du Spitzberg les Hollandais, les Français, les Biscayens, et fit ériger sur la côte une croix portant le nom de l'Angleterre et celui du roi. Dès ce jour, elle changea le nom du Spitzberg et l'appela *la nouvelle terre du roi Jacques* (*king James new land*). En 1614, elle envoya treize navires sur ces côtes, dont elle s'était attribué la possession exclusive; mais les Hollandais y arrivèrent avec quatorze bâtiments de pêche, quatre bâtiments de guerre, et effrayèrent leurs concurrents. L'année suivante, nouveaux armements, et nouvelle contestation. Le Danemark se mêla aussi à cette guerre; il envoya trois bâtiments dans le Nord pour faire payer un péage aux Anglais, qui s'y refusèrent énergiquement. La lutte dura jusqu'en 1617. Enfin les partis rivaux firent un traité de paix et se partagèrent l'Océan glacial. Les Anglais, dans ce contrat, obtinrent la part la plus large; leur domaine s'étendait de Bellsound jusqu'à la baie Magdeleine. Les Hollandais occupaient l'île d'Amsterdam, la baie de Hollande et deux autres baies. Les Danois, les Hambourgeois étaient placés entre les Anglais et les Hollandais. Les Français et les Espagnols devaient aller stationner au nord dans la baie de Biscaye. La pêche était très-abondante; toutes ces grèves, aujourd'hui si mornes, si délaissées, offraient alors un singulier mouvement d'hommes, d'embarcations, de navires. Un historien raconte qu'en 1697 il arriva dans le district des Hollandais cent quatre-vingt-huit navires, qui, dans un très-court espace de temps, avaient pris dix-neuf cent cinquante baleines. Dans le commencement de ces expéditions, les pêcheurs emportaient avec eux les baleines presque tout entières, ce qui leur faisait un chargement considérable et en grande partie inutile. Plus tard ils établirent à terre des chaudières pour fondre la graisse, et alors ils ne mirent plus sur leurs bâtiments que les tonnes d'huile et les parties de la baleine qui avaient une valeur réelle. Les Hollandais, séduits par les bénéfices considérables de cette pêche, avaient envie, sinon de coloniser le Spitzberg, au moins d'y former

une station durable. En 1633, sept hommes entreprirent de passer l'hiver dans cette froide contrée, et surmontèrent heureusement tous les dangers, toutes les souffrances auxquelles ils s'étaient dévoués pendant dix longs mois. L'année suivante, sept autres Hollandais, encouragés par leur exemple, voulurent braver les mêmes périls, mais ils furent tous victimes de leur témérité. Le 20 octobre, le soleil disparut complétement à leurs yeux. Un mois après, ils commencèrent à ressentir une première atteinte de scorbut, et le mal alla toujours en augmentant. Le 24 janvier, l'un d'eux succomba dans de violentes douleurs; un autre ne tarda pas à le suivre, puis un troisième. Ils voyaient alors fréquemment des ours blancs; mais ils étaient déjà trop exténués pour sortir de leur cabane et engager une lutte avec ces animaux voraces. Leurs gencives s'enflaient sans cesse, et bientôt leurs dents tremblantes ne leur permirent plus de manger du biscuit. Le 24 février, ils revirent une faible lueur de soleil. Le 26, ils cessèrent d'écrire leur journal. Celui qui le rédigeait traça d'une main vacillante ces dernières lignes : « Nous sommes encore quatre ici couchés dans notre cabane, si faibles et si malades, que nous ne pouvons nous aider l'un l'autre. Nous prions le bon Dieu de venir à notre secours, et de nous enlever de ce monde de douleurs où nous n'avons plus la force de vivre. »

Les Hollandais, qui arrivèrent au Spitzberg en été, trouvèrent la cabane de leurs malheureux compatriotes fermée en dedans, sans doute pour empêcher les ours et les renards d'y entrer. Deux de ces pauvres aventuriers étaient étendus dans leur lit. Deux autres avaient cherché à se rapprocher, ils étaient couchés sur de vieilles voiles, et leurs genoux touchaient presque leur menton. A côté d'eux était une carcasse de chien rongée jusqu'aux os et la moitié d'un autre qu'ils avaient eu sans doute le dessein de faire cuire.

Un demi-siècle plus tard, on attachait déjà beaucoup moins d'importance à ces projets de colonisation, car les baleines devenaient d'année en année plus rares, et les armateurs, par conséquent, moins empressés à envoyer des bâtiments dans ces lointains parages. Les Anglais continuèrent plus longtemps que les autres cette pêche à laquelle ils avaient attaché tant de prix. Scoresby était encore au Spitzberg en 1818 et 1822. Il est heureux pour la science qu'il ait entrepris ces expéditions. Son récit de voyage est l'un des meilleurs livres qui existent sur la nature et les principaux phénomènes des mers polaires. Après lui, on n'a plus vu au Spitzberg que deux ou trois bâtiments anglais, dont les recherches infructueuses achevèrent de décourager ceux qui déjà n'équipaient plus sans de grandes hésitations un navire pour ces contrées. Maintenant la baleine *mysticetus*, que l'on venait autrefois chercher ici, a complétement disparu des baies du Spitzberg. On ne trouve que la baleine *boops*, si difficile à harponner, que les pêcheurs n'essayent pas même de la poursuivre.

Les Russes, qui, depuis le commencement du XVIIe siècle, venaient avec de petits navires poursuivre sur ces côtes le phoque, le dauphin blanc, et surtout le morse, continuèrent leurs explorations, et il y a une vingtaine d'années que les marchands du Finmark et du nord de la Norwége ont entrepris la même pêche, qui était alors très-facile et très abondante. Les navires faisaient parfois deux voyages dans un seul été, et s'en revenaient avec un chargement complet; mais cette pêche commence à devenir aussi très-précaire et souvent très-

infructueuse. Les morses ont pris une autre direction. Il faut aller les chercher le long des bancs de glace, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, et souvent on ne les trouve pas. Les navires employés à ces expéditions portent ordinairement deux canots et dix à douze hommes. Quand le navire est au mouillage, le capitaine et le cuisinier restent à bord; les hommes s'en vont dans les canots à la recherche des morses avec des provisions pour un jour ou deux; ils doivent être prêts à rallier le bâtiment dès que la brume menace de les envelopper, ou dès qu'ils peuvent pressentir l'approche d'un orage.

Les navires de Hammerfest destinés à la pêche du morse partent au mois de mai, quelquefois au mois d'avril, et ne reviennent qu'en septembre. Peu de jours se passent dans ces deux traversées sans qu'ils aient à lutter contre le vent, l'orage, le froid ou la neige. Pour toutes provisions, ils n'emportent que de la viande salée, du biscuit noir et de l'eau-de-vie de grain. Quelquefois ils se font, comme les Russes, une boisson avec de l'eau et de la farine fermentées; le plus souvent ils ne boivent que de l'eau. Leur voyage à travers les glaces flottantes est souvent dangereux; leur pêche ne l'est guère moins. Le morse harponné lutte encore avec vigueur contre ceux qui cherchent à l'égorger. Plus d'une barque a été rudement ébranlée par ces fortes secousses, et plus d'un pêcheur en a été victime. Les pauvres Norwégiens bravent tous ces périls, supportent toutes ces fatigues, pour le salaire le plus minime. Quand un bâtiment revient de son expédition au Nord, le marchand qui l'a équipé prend les deux tiers de la pêche; l'autre tiers se partage entre le capitaine et les matelots. Dans les dernières années, cette part était si misérable, que nul pêcheur ne voulait plus à ce prix s'exposer aux dangers d'un voyage au Spitzberg. Les marchands ont fait un autre contrat : ils donnent au matelot une solde fixe, vingt, vingt-cinq, ou trente francs par mois. Ils prennent pour eux les cinq sixièmes de la pêche; le reste appartient à l'équipage. Malgré ces nouveaux arrangements, les pêcheurs ne font souvent qu'une mauvaise campagne, et les marchands, avec l'édredon, les morses et les phoques, les peaux d'ours et de renards recueillis sur leur navire, éprouvent souvent un déficit considérable : aussi le nombre des bâtiments destinés à la pêche du morse diminue-t-il sans cesse. En 1850, il y avait encore sur les côtes du Spitzberg des bâtiments de Vardœ, Drontheim, Hammerfest, Bergen, Copenhague, Flensbourg. Cette année, il ne s'y est trouvé que quatre petits bâtiments de Hammerfest, deux de Bornholm, et quatre de Copenhague.

Les Russes y viennent toujours en assez grand nombre. Ils partent d'Archangel au mois de juillet, avec de lourds bâtiments qui ne peuvent manœuvrer entre les glaces. Pour pouvoir pêcher avec quelque chance de succès, ils sont obligés de rester tout l'hiver dans la baie qu'ils ont choisie, et chaque année plusieurs d'entre eux succombent à cette téméraire entreprise. En 1837, il est mort vingt-deux Russes au cap Sud. En 1838, un équipage de dix-huit hommes s'arrêta aux Mille-Iles. Six mois après, leur cabane était silencieuse, et leur bâtiment désert : ces dix-huit hommes avaient cessé de vivre.

L'histoire de toutes ces côtes du Spitzberg est une douloureuse page dans les annales des voyages maritimes. Combien de navires ont été tout à coup surpris par les glaces et arrêtés au milieu de l'Océan pendant l'hiver! combien de ca-

tastrophes terribles dont nous savons à peine quelques détails! combien de courageux matelots qui s'éloignaient de leur pays avec l'espoir d'y revenir un jour plus riches et plus heureux, et qui ont été emportés par les flots ou ensevelis par un compagnon fidèle sur ces plages glacées!

En 1743, un marchand russe de Mesen équipa pour le Spitzberg un bâtiment monté par quatorze hommes. Ils se dirigèrent vers l'est et pénétrèrent jusqu'au delà du 77e degré de latitude. Là ils furent tellement cernés par les glaces, qu'ils perdirent tout espoir de franchir cette barrière avant la fin de l'hiver. Quatre d'entre eux prirent une embarcation pour explorer la côte, trouvèrent une cabane et y passèrent la nuit. Pendant ce temps, le navire fut écrasé par les glaces; les quatre matelots, en s'éveillant, n'en virent plus aucun vestige. Mais leur destinée n'était guère moins effrayante que celle de leurs compagnons. Ils n'avaient de provisions que pour un jour ou deux; ils n'avaient pour toutes armes qu'un couteau, une hache, un fusil, de la poudre pour douze coups, et pour ustensiles une chaudière et un briquet. Avec ces tristes ressources, isolés comme ils l'étaient sur une île lointaine, condamnés à passer l'hiver au milieu des glaces, ils ne pouvaient s'attendre qu'aux souffrances les plus cruelles et à la mort. Cependant ils ne se laissèrent pas décourager : ils commencèrent par enlever la neige de la cabane qui devait leur servir de refuge. Avec leurs douze coups de fusil, ils tuèrent douze rennes; avec les débris d'un navire dispersés sur la côte, ils se fabriquèrent les meubles les plus nécessaires. Ils eurent le bonheur de tuer un ours, prirent ses nerfs pour en faire une corde et se façonnèrent un arc. Dès que leurs provisions commençaient à diminuer, ils allaient à la chasse du renne, du renard et de l'ours. La chair de l'ours était une de leurs friandises; pour se préserver du scorbut, ils la mangeaient crue, buvaient du sang de renne tout chaud, et faisaient une ample consommation de cochléaria. Après six années passées dans cet abandon, ils aperçurent enfin un navire, et par bonheur c'était un navire russe, qui se dirigea vers eux aux signaux qu'ils lui firent, et les reconduisit à Archangel.

En 1835, il arriva aux Mille-Iles, sur la côte méridionale du Spitzberg, un événement qui a de l'analogie avec celui que nous venons de raconter. Quatre matelots norwégiens furent envoyés à terre pour explorer le fond d'une baie. A peine avaient-ils fait un ou deux milles, qu'ils se trouvèrent surpris par une de ces brumes subites qui semblent s'élever du sein de la mer et voilent en un instant le ciel et les flots. Hors d'état de regagner le navire ou d'arriver dans la baie vers laquelle ils se dirigaient, ils se laissèrent guider par le bruit de la lame tombant sur un banc de rochers et atteignirent heureusement une petite île. Deux jours après, la brume s'étant éclaircie, ils se préparèrent à joindre le navire; mais bientôt le brouillard trompa de nouveau leur attente. Dépourvus d'instruments et ne sachant de quel côté se diriger, ils s'abandonnèrent à la Providence, et parvinrent encore à aborder dans une île. Le lendemain, à leur grande joie, ils aperçoivent le navire à une distance de quelques milles; ils courent à la hâte dans leur bateau et se mettent à ramer, lorsque le vent se lève, le navire part et disparaît à leurs yeux. Le soir, les malheureux, épuisés de faim, accablés de fatigue, sont obligés de relâcher sur une côte. Pendant la nuit, un orage violent éclate, et le navire s'éloigne. Deux jours après cepen-

dant, ils s'en allaient d'île en île, cherchant s'ils ne le découvriraient pas, mais tout fut inutile : ils revinrent sur une côte où ils avaient trouvé trois cabanes, et résolurent de s'y installer pour passer l'hiver. Jusque-là ils n'avaient vécu que de chair de morse abandonnée sur la grève. Un jour même ils en étaient venus à regretter cette nourriture corrompue, car ils n'avaient trouvé pour tout aliment que du cochléaria. Ils parvinrent enfin à surprendre quelques morses vivants, et éprouvèrent une singulière jouissance à manger cette chair fraîche. Un matin ils étaient allés à la pêche avec leur bateau, et le sort les avait favorisés : ils avaient tué plusieurs morses et se préparaient à regagner leur cabane. En ce moment, les glaçons flottants, qui s'étaient rapprochés peu à peu, se rejoignirent et leur fermèrent le passage. Ils ne voyaient devant eux qu'une masse de glace compacte et leur île dans le lointain. Ils eussent pu l'atteindre en abandonnant leur bateau et leur pêche ; mais c'était là une perte à laquelle ils n'avaient pas la force de se résoudre. L'idée leur vint qu'un coup de vent pourrait bien ouvrir le passage qu'un coup de vent avait fermé. Dans cet espoir, ils tirèrent leur bateau, leurs morses sur la glace, et attendirent. Ils restèrent là deux jours, courant de long en large pour se réchauffer, et souffrant horriblement du froid et des tourbillons de neige que le vent chassait contre eux. A la fin, ne pouvant plus se tenir debout, ils se couchèrent sur la glace, hors d'état de faire la moindre tentative pour se sauver, et résignés à mourir. Au moment où ils s'abandonnaient ainsi à leur désespoir, ils sentirent que les glaces commençaient à se mouvoir ; bientôt ils les virent se fendre, s'écarter ; ils remirent leur barque à flot et regagnèrent leur demeure.

Ces matelots avaient été abandonnés au mois de septembre. Au commencement de novembre, la mer fut envahie par les glaces, et l'hiver leur apparut dans toute sa rigueur. Ils se firent une lampe avec le fond d'une bouteille ; la graisse de morse leur servait d'huile, et une corde leur servait de mèche. Ils firent des aiguilles avec de vieux clous, du fil avec des bouts de câble, et se façonnèrent des vêtements avec des peaux d'animaux. Après avoir ainsi pourvu aux premières nécessités de la vie, ils cherchèrent un moyen de se distraire, car les heures leur semblaient horriblement longues. Ils fabriquèrent des cartes avec des planchettes sur lesquelles ils gravaient un signe de convention, et, chose étrange ! dans leur délaissement, dans leur misère, ils se passionnaient tellement en jouant avec ces planchettes, qu'ils en venaient parfois à se battre.

Au commencement de décembre, l'un d'eux fut attaqué du scorbut et mourut trois semaines après ; il était d'une nature indolente, et ses camarades n'avaient pu réussir à lui faire prendre l'exercice nécessaire dans ces régions boréales. Les ours blancs avaient commencé à se montrer au mois d'octobre. Au milieu de l'hiver, les Norwégiens les virent venir fréquemment jusqu'à la porte de leur cabane, et en tuèrent plusieurs à coups de lance. Un jour ils en dépecèrent un et mangèrent son foie avec avidité. Le lendemain ils ressentirent de violents maux de tête, puis une profonde lassitude, et tous leurs membres se pelèrent. Au mois d'avril, ils tuèrent leur dernier ours. Il n'y avait plus autour d'eux ni monstres marins ni oiseaux, et bientôt ils furent tellement dépourvus de provisions, qu'ils en étaient réduits à mâcher des peaux de morses. Le 20 juin, ils aperçurent à une longue distance un bâtiment qui se dirigeait de leur côté.

Le 22, ils n'en étaient plus qu'à six milles. Ils coururent aussitôt à leur barque et arrivèrent à bord du navire, commandé par le capitaine Eschelds, d'Altona, qui s'empressa de leur donner tous les secours dont ils avaient besoin dans leur déplorable situation. Quelques jours après, ils montèrent sur un autre navire, commandé par un capitaine de Vardœ, et retournèrent avec lui en Finmark, où on les croyait à jamais perdus. Ils rapportaient, comme souvenir de leur séjour au Spitzberg, les cartes en bois qui leur avaient donné de si violentes émotions, et racontèrent leur hivernage au pasteur Aall, qui a bien voulu me transmettre leur récit.

Je n'en finirais pas si je voulais rapporter ici toutes les scènes douloureuses, tous les événements sinistres dont ces côtes du Spitzberg ont été le théâtre : le signe de la souffrance, les vestiges de la mort, sont encore là. Dans toutes les baies où nous avons posé le pied, nous avons trouvé le sol creusé par la bêche du fossoyeur, le cercueil et la croix de bois. On rencontre surtout un grand nombre de ces tombes sur un des versants de l'île d'Amsterdam; cette terre est la terre des morts, les vivants l'ont abandonnée, les morts seuls sont restés. Il est triste d'errer à travers ces tumulus de pierre renversés par l'orage, ces cercueils usés par le temps sur cette côte que nul soleil durable n'égaye, que nulle fleur ne décore; au bord de cette mer où le son lugubre de la raffale, le gémissement de la vague, ressemblent à un éternel chant de funérailles. Mais plus triste encore est l'aspect d'une autre grève où nous arrivâmes un soir, à la fin d'une de nos excursions; c'est à la pointe nord-ouest du Spitzberg. Là, on ne trouve point de tombe, les pêcheurs n'ont pas séjourné si loin; là, il n'y a plus de traces humaines, et presque plus aucune trace de vie; les montagnes, la grève, sont également nues. Le botaniste, après avoir parcouru les pics de roc et les vallées, s'en revint sans avoir pu même trouver une de ces fleurs débiles qui éclosent encore auprès de la baie Magdeleine, et le chasseur parcourut toute la grève sans voir un oiseau. Tandis que mes compagnons poursuivaient de côté et d'autre leurs explorations, je m'assis, avec un indicible sentiment de mélancolie, sur un bloc de granit au bord de la mer; je ne voyais plus devant moi que l'immense espace des flots coupé par les trois îles de Cloven Cliff, Fuglesang et Norway. L'Océan était sombre et immobile, le ciel chargé çà et là de quelques nuages, lourds, et de tous côtés couvert d'un voile brumeux; seulement, sur un des points de l'horizon, on distinguait une lueur blanchâtre qui se déroulait sous les nuages comme un ruban d'argent : c'était le reflet des glaces éternelles. J'étais seul alors au milieu de la solitude immense; nul bruit ne frappait mon oreille, nulle voix ne venait m'interrompre dans mon rêve. Les rumeurs de la cité, les passions du monde, étaient bien loin. Mon pied foulait une des extrémités de la terre, et devant moi il n'y avait plus que les flots de l'Océan et les glaces du pôle. Non, je ne saurais exprimer toute la tristesse, toute la solennité de l'isolement dans un tel lieu, tout ce que l'âme, ainsi livrée à elle-même et planant dans l'espace, conçoit en un instant d'idées ardentes et d'impressions ineffaçables. Si dans ce moment j'ai désiré tenir entre mes mains la lyre du poëte, ce n'était qu'un vœu fugitif. J'ai courbé le front sous le sentiment de mon impuissance, et ma bouche n'a murmuré que l'humble invocation du chrétien.

X. Marmier.

LE

# MUSÉE ÉTRUSQUE

## DU VATICAN.

### I.

#### LES STATUES ET LES TERRES CUITES.

Quoique veuve de ses grands artistes, l'Italie est toujours le pays des arts; malgré sa misère, elle en a conservé le culte onéreux, et le goût pour le beau y est toujours populaire et traditionnel. Seulement l'expression de ce goût n'est plus la même que par le passé. A l'époque de la production a succédé celle du classement. Si les grands praticiens sont rares, les gens de goût abondent; ils mettent de l'ordre dans les richesses accumulées pendant tant de siècles sur cette terre privilégiée, et s'ils ne créent pas nos jouissances, ils les rendent plus faciles.

Depuis le commencement du siècle surtout, on s'occupe sérieusement à reconnaître et à classer les riches débris de tout genre qu'ont laissés après eux les grands peuples civilisés qui se sont succédé sur le sol de l'Italie, les Italo-Grecs dans le Sud, les Étrusques et les Ligures dans le Nord, et les Romains dans toute l'étendue de la péninsule.

Le musée des *Studi* (ancien musée Portici) contient les restes les plus curieux de la civilisation sicilienne et italo-grecque. Par suite des découvertes d'Herculanum et de Pompeïa, dans quelques-unes de ses salles la civilisation romaine semble rétablie jusque dans ses moindres détails, et l'on y apprend peut-être à mieux connaître la Rome domestique d'autrefois que dans Rome elle-même.

Les monuments étrusques sont, comme les monuments romains, répandus dans toute l'Italie; mais c'est de Florence à Naples, et principalement entre Florence et Rome, que l'on a découvert d'inépuisables mines de richesses en ce genre. C'est donc surtout dans les musées de ces villes que l'on peut refaire l'histoire de cette belle civilisation étrusque, qui finit par triompher de la barbarie romaine, qui l'avait vaincue et qui voulait l'étouffer.

Jusqu'ici, à Rome comme à Florence, la plupart de ces monuments de l'art étrusque se trouvaient dispersés sans ordre dans les musées, confondus avec une foule d'objets d'art, il est vrai, mais qui leur étaient complétement étrangers. Naples seule avait un commencement de musée étrusque. Elle le devait au goût éclairé de la reine Caroline Murat, cette femme supérieure qui, ainsi que son frère, possédait à un si haut degré le sentiment du grand et du beau; mais ce musée de Naples, fort augmenté depuis, ne renferme guère que des urnes, des coupes et toute espèce de poterie étrusque, mêlées aux vases grecs, campaniens et calabrais, parmi lesquels brillent au premier rang les admirables vases de Nola (1) : on n'y voit ni meubles, ni bronzes, ni statues.

Depuis les excellents travaux de Visconti, d'Hamilton et d'Inghérami, les archéologues et les savants italiens ont changé d'allure, la netteté et la précision ont remplacé leur incroyable et nuageuse prolixité. Nous ne sommes plus au temps où l'historien d'Herculanum, monsignor Bayardi, arrivé à la fin du deuxième volume de son histoire, après plus de onze cents pages in 4° d'impression, atteignait à peine l'époque où Hercule délivra Thésée des prisons d'Edonnée et de Pluton. De nos jours, on va droit au but et l'on recherche tous les moyens de l'atteindre.

L'ordre a paru le plus assuré de ces moyens; l'exemple de Naples n'a donc pas été perdu; les antiquaires romains ont mis à profit l'idée de la formation d'un musée étrusque et l'ont développée. Le Vatican et les divers musées nationaux renfermaient des trésors de ce genre, recueillis dans les villes étrusques qui font partie des domaines du saint-siége : Todi, Bolsena, Cerveteri, Norcia (2), ou qui provenaient des collections dont l'évêque de Chiusi, Barbagli, avait fait don au cardinal Gualteri, et qui depuis étaient passés à la bibliothèque du Vatican. Ces richesses n'avaient été ni classées ni rendues publiques, à peine en connaissait-on l'importance. On proposa donc de les réunir dans celles des onze mille salles du Vatican qui étaient restées vacantes. Le pape actuel, qui aime les arts comme tous les Italiens éclairés, sourit à l'idée

(1) Deux de ces vases sont surtout remarquables : l'un d'eux représente la *Dernière nuit de Troie*, l'autre *une Bacchanale*. La bacchanale est charmante, mais un peu sérieuse. Je préfère la *Nuit de Troie*. Cependant le galbe du vase manque peut-être de légèreté; les peintures qui le décorent sont exécutées avec trois couleurs; l'artiste a seulement indiqué les blessures avec un peu de vermillon. Chacun de ces vases a été payé 15,000 piastres (80,000 fr.). En lisant ce chiffre, beaucoup de gens ne douteront plus de leur mérite.

(2) Ces villes sont bâties dans le voisinage ou sur l'emplacement des villes étrusques *Tuder*, *Vulcinium*, *Cœre*, *Nursia*.

d'attacher son nom au nouveau musée, et s'empressa d'accueillir ce projet qui sur-le-champ fut mis à exécution. Les collections éparses furent rassemblées, dépouillées et classées dans les salles du grand cintre, voisines du Belvédère; c'est ainsi que fut fondé le plus nouveau et peut-être le plus curieux des musées romains.

Cette collection se compose de tombeaux et urnes funéraires; de statues de peperin, d'albâtre, de marbre et de bronze; de terres cuites; de vases, de coupes, de meubles et d'ustensiles de tout genre; de bijoux, d'armes, et enfin de cette foule de petits objets de luxe qui constituent une civilisation avancée, comme l'était celle des Étrusques.

Ces tombeaux, ces vases et tous ces divers objets sont de différentes époques. Ceux qui les ont classés se sont efforcés, autant que le leur permettait l'emplacement dont ils pouvaient disposer, de suivre dans leur arrangement l'ordre le plus naturel, c'est-à-dire de prendre l'art et la civilisation à leur enfance, et d'en montrer, par des productions de chaque époque, le développement, la maturité et la décadence. Malheureusement cette clasification n'est encore qu'ébauchée pour l'ensemble de la collection; dans les seules salles des urnes funéraires, des tombeaux et des terres cuites, elle a été suivie avec quelque rigueur.

Les premières salles du musée contiennent naturellement les monuments des premiers temps de l'art étrusque. Ce sont des tombeaux du travail le plus simple, pour ne pas dire le plus grossier, en pierre brute, et recouverts de longues figures en peperin, en terre cuite, quelquefois en marbre. Ces statues naïves rappellent d'une manière étonnante, dans leur incorrecte simplicité, les statues gothiques ou byzantines qui décorent les porches de nos cathédrales. C'est le même travail mesquin et cependant *cherché* dans les draperies, disposées comme les rochets de nos prêtres, et dont les plis droits et parallèles semblent creusés avec un rateau de fer; la même incorrection et le même manque de science dans les attaches et le modelé, les mêmes formes pauvres et allongées qui donnent à l'ensemble de la figure l'apparence d'une quenouille. Ces rudes ébauches d'un art à son enfance remontent à l'origine de la société étrusque, à cette période où la nouvelle colonie, naturellement commerçante, en relation avec les Égyptiens, alors à l'apogée de leur puissance, les imitait dans ses mœurs et dans ses arts. Les statuettes en glaise noire trouvées en si grand nombre dans les premiers tombeaux de la nation semblent, à la coiffure près, calquées sur les modèles égyptiens de l'époque des Pharaons. Vous retrouvez dans l'ensemble de ces personnages les positions contraintes et roides des statues égyptiennes, la forme ovale et oblongue de leurs têtes, leurs yeux tirés en haut vers les coins, toujours obliquement à l'os du nez, leur bouche large et souriante et leurs pommettes saillantes. Les cheveux réunis derrière la tête dans une espèce de poche qui ressemble étonnamment aux bourses de nos coiffures du dernier siècle, ou séparés en longues tresses qui forment deux crochets sur la poitrine et tombent le long des reins jusqu'aux talons, diffèrent seuls des modèles de l'Égypte. Le travail des statues de peperin ou d'argile qui décorent les tombeaux est plus indépendant de l'imitation égyptienne; elles se rapprochent davantage des sculptures chinoises et mexicaines, et plus encore,

comme nous venons de le dire, des premières statues gothiques. L'enfance de l'art est partout la même.

On voit, dans ces salles des tombeaux, un grand nombre de petites urnes d'albâtre destinées sans doute à renfermer des cendres et ornées de figurines et de bas-reliefs d'un travail plus incorrect que celui des statues des grands tombeaux. Ces urnes sont encore de l'école archaïque étrusque, mais ce travail fort imparfait est cependant facile, et facile jusqu'à la négligence. Ce sont autant d'ouvrages qu'on pourrait appeler *de pacotille;* Chiusi, Pérouse et surtout Volterre étaient les principales fabriques de ces tombeaux. Les ateliers de Volterre surtout étaient fameux; leurs nombreux ouvriers trouvaient d'abondants matériaux dans les riches veines d'albâtre que renferment les contre-forts de l'Apennin voisins de la ville. Cette école fut transitoire; elle remplit l'espace intermédiaire entre l'école archaïque et l'école hellénienne qui suivit. Les groupes et les bas-reliefs qui accompagnent ces tombeaux offrent la représentation de sujets nationaux, retracent des actions héroïques dont l'histoire ne nous a pas conservé le souvenir, ou ont trait à d'antiques superstitions locales. Le sujet le plus répété de ces bas-reliefs, c'est la lutte du bon et du mauvais principe, telle que la concevaient les anciens Étrusques d'après les Orientaux. Leurs artistes d'ordinaire se montrent peu scrupuleux sur l'exactitude et la réalité des détails des scènes qu'ils représentent. Par une sorte d'anachronisme commun à toutes les écoles primitives, ils donnent leurs vêtements et leurs armes aux personnages d'autres nations et d'époques antérieures, ou bien ils décorent le fond de leurs compositions d'édifices et de monuments empruntés à leurs villes; ainsi, dans un bas-relief représentant la mort de Capanée, l'artiste au lieu de la porte de Thèbes, a figuré la porte de Volterre, telle qu'elle subsiste encore de nos jours (1).

Beaucoup de ces petits tombeaux sont semblables et ont dû sortir du même atelier. Les statuettes accroupies sur leurs couvercles portent le même costume, et sont dans la même position. Elles offrent du reste une singularité qui doit être signalée. Chez quelques-unes, le buste est d'une étude délicate et consciencieuse; on reconnaît des portraits dont la ressemblance a dû être grande; chez d'autres, ce buste est informe et à peine ébauché. On en a enfin trouvé un petit nombre où le bloc qui doit former la tête n'est pas même dégrossi. Il est probable que cette imperfection était calculée, et que l'artiste exposait en vente son ouvrage inachevé, attendant pour terminer le buste qu'il pût lui donner la ressemblance que désirerait l'acheteur.

Dans ces premières salles, on voit aussi des statues et des bustes de diverses époques, mais dont la plupart sont contemporains des tombeaux. Ces statues et ces bustes sont des portraits de personnages inconnus, d'un caractère grand et simple, mais parfois aussi d'une étude sèche et voisine de la puérilité. Dans beaucoup de ces morceaux, la froideur de l'époque égyptienne a déjà fait place à une recherche d'attitude qui arrive à la violence et à la gêne : les draperies sont toujours collées au corps, et leurs plis parallèles et comptés; cependant elles sont moins amples et laissent à découvert des membres entiers et

(1) Micali, 276, c. xxv

quelquefois même une grande partie du corps. L'étude de ces parties nues est singulière : les muscles sont enflés et tendus à se rompre, les os se montrent et percent les chairs. Il semble que les artistes de cette seconde époque aient travaillé sur des modèles écorchés. On n'a donc pas eu tort de dire que le génie de Michel-Ange perçait déjà dans la manière de ses ancêtres, mais c'est le génie de Michel-Ange s'échappant avec effort des bandelettes égyptiennes où il a été longtemps captif. Dans les monuments de cette seconde époque, l'archaïsme se montre encore dans sa naïve crudité.

Plusieurs de ces statues et de ces bustes sont répétés, surtout les bustes en terre cuite : le moule avait du succès et était souvent redemandé. On distingue dans le nombre une charmante tête de jeune garçon qui, par sa parfaite beauté, pourrait rivaliser avec le Faune ou l'Antinoüs.

De la salle des statues, on passe dans celle des bas-reliefs en terre cuite. Cette salle renferme plusieurs morceaux précieux, ce sont de grandes plaques carrées recouvertes de bas-reliefs estampés avec beaucoup d'adresse. Ces plaques, aux quatre coins desquelles on voit encore les trous destinés à les sceller au mur, servaient à la décoration des appartements et sont d'un art fort avancé. On doit les rapporter à la troisième période de l'art étrusque, lorsque l'influence grecque proprement dite commençait à dominer et prenait la place de ce style archaïque étrusque, analogue du style dorien qui, vers la même époque, c'est-à-dire du Ier au IIIe siècle de Rome, florissait à Sybaris, à Crotone, à Cumes et à Pœstum.

Le style grec ou hellénien, qui remplaça le style toscan, ne commença guère à régner qu'après Phidias. L'influence de cette grande école athénienne devait se faire sentir chez tous les peuples qui s'occupaient d'art, et les Étrusques étaient au premier rang de ces peuples. Déjà, du temps de Phidias, on les regardait comme les plus habiles potiers du monde connu, et les meubles, les ustensiles et tous ces objets d'usage domestique qu'ils fabriquaient, jouissaient, dans toute la Grèce et l'Asie Mineure, d'une réputation méritée d'élégance. Les Grecs, si adroits eux-mêmes, en étaient fort curieux. Le vieux comique athénien Phérécrates, contemporain de Periclès, voulant vanter le travail d'un candelabre, se contente de dire qu'il est tyrrhénien (1). Cet éloge prononcé à Athènes, en plein théâtre, était d'un grand prix. Phidias lui-même avait donné à sa Minerve des sandales étrusques (an de Rome 522); enfin, quand les Grecs voulaient faire l'éloge d'un ouvrier habile et appliqué, ils disaient : C'est un Toscan.

Les Étrusques étaient un peuple essentiellement commerçant, et tout nous porte à croire que l'art chez eux n'était qu'une branche de commerce de plus. Il est vrai qu'ils étendaient indéfiniment les applications de l'art; aussi, comme nous venons de le voir, leurs vases, leurs meubles et les ustensiles qui sortaient de leurs fabriques, étaient-ils très-recherchés. Leurs statues, mais surtout leurs bas-reliefs, également appréciés, trouvaient des acheteurs dans toute l'Italie et même en Grèce. Phidias ayant opéré dans l'art une révolution complète, et donné à la statuaire grecque une prépondérance décidée, le culte

(1) Ap. Athen., XV, 18.

de la nature fit place au culte de la beauté, et l'on rechercha plutôt la noblesse, la pureté et le grand caractère de la forme, que sa parfaite et naïve vérité. Les artistes toscans de la précédente école durent se soumettre au goût dominant; commerçants avant tout, ils se conformèrent aux caprices des acheteurs. Cette révolution dans l'art ne fut donc pas désintéressée, mais eut lieu sous l'influence d'un esprit mercantile qui ne nuisit cependant pas à son excellence. Cette révolution ne fut du reste parfaitement accomplie que du jour où Rome, déjà victorieuse des Étrusques, conquit la Sicile et puisa dans Syracuse les modes grecques (an de Rome 541). Dès lors l'hellénisme domina dans la littérature, les arts, et même dans les mœurs des peuples qui lui étaient soumis. Cette école étrusque hellénienne fut la plus durable et la plus feconde peut-être de toutes celles qui se succédèrent sur le sol de l'Italie. Pline rapporte que Marcus Flavius, général romain, s'étant rendu maître de Vulcinium (Bolsena), fit transporter de cette seule ville dans Rome deux mille statues, dont l'une de cinquante pieds de haut. Cet événement se passait vers l'an 489 de la fondation de Rome, et par conséquent aux débuts de l'école hellénienne, qui fleurit du IVe au VIIe siècle de Rome. Sa décadence ne commença que vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. Les chefs-d'œuvre de ce style sont ces belles statues de bronze qu'on croirait grecques au premier aspect, mais chez lesquelles, avec un peu d'étude, on distingue quelque chose de la vérité et du naturel primitif, et peut-être de la dureté de l'ancienne école toscane : les formes sont en effet plus anguleuses, les méplats plus larges et plus hardis, la charpente osseuse plus accusée, et en même temps les détails plus travaillés que dans les ouvrages des sculpteurs grec. Le *Harangueur étrusque* de Florence, le *Mercure barbu* de la villa Borghèse, et les statues du *Mercure sans ailes*, du *Jeune garçon* (*Putto*) et du *Guerrier* du Vatican, dont nous parlerons tout à l'heure, sont de précieux *specimen* de cette manière à laquelle appartint sans aucun doute cet *Apollon* toscan colossal de la bibliothèque du temple d'Auguste, si fameux dans l'antiquité (1).

Une autre cause de la prédominance du style grec, ce fut le manque d'épopée nationale chez les Étrusques. Obligés de prendre aux Grecs leur mythologie et leurs fables héroïques, ils durent leur emprunter aussi la façon de les exprimer. Cette observation nous ramène aux bas-reliefs en terre cuite dont les plus importants représentent, sur une surface de dix pieds carrés environ, les divers travaux d'Hercule : *Hercule tuant le lion de Némée, combattant l'hydre de Lerne*, etc. C'est là surtout que l'on peut voir combien les Étrusques excellaient dans la représentation des animaux en mouvement. Pline nous apprend en effet que leurs artistes possédaient de profondes connaissances anatomiques, et qu'ils étudiaient la victime sous le couteau de l'aruspice. L'art grec n'a rien produit de plus achevé que ces bas-reliefs, et cependant ce n'était là qu'une décoration, que les pièces d'un lambris destiné à recouvrir une muraille. Quelques-uns de ces morceaux portent en effet des frises, des corni-

(1) Pline, XXXIV. — Cette statue avait cinquante pieds de haut. Ne serait-ce pas ce même colosse enlevé à Vulcinium ?

ches et de petits entablements; ce sont ceux qui formaient l'encadrement du lambris.

Eucheyra et Eugrammo, venus de Corinthe avec Démarate, du temps des Tarquins, avaient enseigné ce genre de plastique aux Étrusques, qui déjà savaient mouler des statues avec la craie ou la glaise. Le Jupiter capitolin en terre cuite et l'Hercule *fictile* dont parlent Pline et Martial, et tous ces dieux d'argile que célèbrent les poëtes, lorsqu'ils veulent faire honte aux Romains du temps des Césars de leurs pompeux débordements et de leur luxe effréné, étaient autant de statues étrusques, grossières peut-être quant à la matière, mais précieuses sous les rapports du style et de l'art, à en juger du moins par les morceaux analogues que nous avons sous les yeux.

Sans vouloir établir une comparaison qui nous écarterait de notre sujet, nous dirons cependant que nous préférons ces bas-reliefs étrusques aux terres cuites si vantées de Lucca della Robbia, cet habile modeleur, qui, après deux mille ans, fit refleurir la plastique et la céramique sur le sol de l'Étrurie. Le style de Lucca della Robbia est pauvre et gêné dans son apparente grandeur, et le premier aspect de ses terres cuites est toujours désagréable. Ce qui rend ce premier aspect si déplaisant, c'est ce vernis de faïence dont elles sont uniformément recouvertes; ce vernis luisant et cru rend toujours la forme baveuse et difficile à saisir.

Les Étrusques eurent aussi leurs terres cuites peintes, mais seulement dans les premiers temps de l'art. Le style de ces grossières peintures des égyptiens; les bas-reliefs de Bolsena sont l'expression la plus sincère de cette antique et primitive manière.

## II.

### LES VASES.

Les Étrusques, qui excellaient dans la plastique, furent naturellement d'admirables potiers. « Leurs vases de terre peints sont la merveille de l'art chez les anciens! » s'écrie Winckelmann, et cette fois son enthousiasme est justifié.

Que de difficultés à vaincre, en effet, pour arriver à cette sorte d'irréprochable beauté des vases antiques! Il faut modeler d'abord une argile extrêmement friable et lui donner la forme que choisit l'artiste. Ce vase qu'on ne pouvait présenter au feu qu'avec les plus grandes précautions (1), on le recouvrait ensuite d'un émail en quelque sorte insaisissable, et qu'il fallait bientôt enlever de toutes les parties que le dessin devait recouvrir. Que de science de composition et d'études de détail ne suppose pas ce seul dessin, qui

(1) Le potier le saisissait à la base et près du cou avec deux petites branches en fer et le plaçait dans un fourneau recouvert et isolé. Une vignette du second volume du voyage de l'abbé de Saint-Non dans le royaume de Naples, exécutée d'après une cornaline antique, nous représente un de ces fourneaux dans lequel le potier va placer un vase.

souvent n'est rien moins qu'un magnifique bas-relief peint et renfermé dans un espace de quelques pouces! Cette composition terminée; il faut la transporter du premier coup sur le vase, car l'argile, rebelle depuis la cuisson, ne souffre plus ni tâtonnements ni retouches. On a supposé, sans toutefois en donner la preuve, que les artistes étrusques se servaient de calques en cuivre (1); mais comment appliquer ces calques avec sûreté sur des surfaces ou convexes ou profondément concaves? Et puis ce n'est pas d'une manière indécise, avec un à peu près de dessin, que cette composition est arrêtée sur le vase; c'est de la manière la plus précise qui soit au monde, avec un trait de burin d'une justesse et d'une pureté surprenantes.

Le musée du Vatican renferme une grande quantité de ces vases de toutes les formes, de toutes les manières, et depuis un pouce jusqu'à quatre ou cinq pieds de haut : vases *votifs*, vases *funéraires*, vases *laraires*. Quelques-uns sont d'une exécution qui ne laisse rien à désirer; les décrire ou en donner un catalogue serait fastidieux; nous nous bornerons à les examiner en masse, mêlant à cet examen quelques considérations sur cette branche de l'industrie artistique des Étrusques, qui, à en juger par l'incroyable variété de ses produits, n'était pas l'une des moins importantes.

Les révolutions de la *céramique*, ou peinture sur vases de terre, furent analogues à celles de la statuaire. Seulement aux époques égypto-étrusque, archaïque-étrusque et gréco-étrusque, on pourrait ajouter une quatrième époque, celle de la renaissance des styles égyptien et archaïque-étrusque.

A l'époque égyptienne appartiennent ces vases de terre cuite de couleur brune, ornés de peintures roides et hiéroglyphiques, représentant des quadrupèdes et des volatiles, calqués parfois sur la nature, mais le plus souvent de forme étrange et monstrueuse, et où la fantaisie domine avant tout; ce sont des griffons, des sphinx, des esprits ailés, évidemment empruntés au symbolisme égyptien. Ces vases de l'époque la plus reculée de l'art se trouvent dans les tombeaux les plus anciens, non-seulement en Étrurie, mais même dans le Latium et surtout dans la Campanie, longtemps soumise aux Étrusques. On les a attribués à des ouvriers égyptiens, mais à tort. Comme dans les peintures égyptiennes antérieures aux Pharaons, les images qui les décorent sont roides et sans mouvement; les jambes des personnages, chez lesquels l'artiste n'a indiqué que d'une façon sommaire les principaux linéaments du corps humain, sont collées l'une à l'autre, les bras sont attachés au corps. Il n'est pas jusqu'à l'expression indienne de la physionomie de ces figures aux lèvres africaines et aux grands yeux relevés à la chinoise, qui ne semble empruntée aux peintures hiéroglyphiques de l'Égypte; mais comme dans les statues, le costume et la coiffure en diffèrent sous plus d'un rapport et d'une manière essentielle.

Les sujets de ces peintures ne sont pas non plus absolument égyptiens. Ces vases servant aux funérailles, et du nombre de ceux que les Grecs appelaient balsamaires (λήκυθος), sont décorés de peintures appropriées à ces cérémonies. Ce sont des transfigurations de Bacchus en dieu des enfers, ou Bacchus *Zagréen*, des luttes du génie du bien contre le génie du mal. Cette lutte est figurée

(1) Caylus, *Rec. d'antiq.* 86.

de différentes manières; mais d'ordinaire le génie du bien est représenté par cet *Ized* ailé en costume babylonien qui serre entre ses mains le cou d'une autruche, oiseau consacré à Ahriman. Les Étrusques, qui entretenaient des relations de commerce avec l'Orient, lui empruntaient ses superstitions, le culte de Bacchus multiforme et à mille noms (*myriomorphos* et *myrionime*) et son mystique dualisme.

A cette même époque primitive appartiennent encore ces vases de terre noire qui n'ont pas été présentés au feu, mais qui doivent leur adhérence et leur solidité au vernis de plomb ou de manganèse dont on les a revêtus. Sur les anses, la base, et même sur le corps de ces vases, sont disposés des bas-reliefs estampés, représentant des sujets mythologiques, des chars et des génies ailés, des jeunes garçons et des jeunes filles les mains jointes sur la poitrine et suppliants, des offrandes aux dieux infernaux, des processions d'ombres et d'initiés aux mystères funèbres, des cérémonies d'initiation et de consécration, enfin toutes sortes de compositions se rapportant aux mystères de la vie future et à la transformation des âmes, mais toujours figurées d'après des symboles orientaux étrangers aux mythes grecs. Sur quelques-uns de ces vases, on voit représentées les divinités étrusques : *Thaina* (Junon), *Aplu* (Apollon), *Hercle* (Hercule), *Tinia* (Bacchus), grand dieu des âmes; d'ordinaire ces divinités ont des ailes, la plupart sont armées de la foudre (1). Sur d'autres apparaît la monstrueuse effigie de *Mantù* la magicienne, cette gorgone des Toscans qui tire effroyablement la langue, et qu'on plaçait à dessein sur ces vases funéraires, comme tant d'autres images horribles, pour terrifier les sacriléges profanateurs des tombeaux.

La plupart de ces vases étaient, en effet, consacrés aux funérailles. Les nécropoles de Tarquinie, de Chiusi (Clusium), de Bolsena et de Cerveteri en renfermaient une quantité prodigieuse. Les grandes urnes poreuses ou *canopes*, qu'on trouve aussi dans ces mêmes tombeaux, sont de cette première époque de l'art.

Aux immobiles et symboliques figures de la période égyptienne succèdent, comme par une sorte de réaction du mouvement contre le repos, les scènes compliquées et pleines d'une énergique et féroce animation du style toscan proprement dit. Ce style, dans la peinture comme dans la statuaire, et même dans sa période archaïque, vise au mouvement et à l'expression; la force est son caractère; il néglige la beauté, ne fait du nu que par occasion, et non comme le style grec à toute occasion, et dans ce nu ce sont surtout les os qu'il accuse de préférence. Les artistes de cette seconde époque se plaisent à représenter des combats; leurs guerriers, le visage tatoué comme celui des chefs zélandais, la moustache relevée et crispée, sont couverts de pied en cap d'armures travaillées, qui ressemblent singulièrement à celles de nos chevaliers du XIIe au XVe siècle. Ils combattent dans les attitudes les plus bizarres et les plus variées, et se portent de terribles coups de lance et d'épée. Cette époque a, du reste, en tout, une extrême analogie avec notre moyen âge; elle succède à une

(1) Neuf divinités étrusques portaient la foudre en main : Apollon, Hercule, Bacchus, Mars, Vulcain, Pan, Cybèle, Pallas et l'Amour.

époque d'abstractions mystiques, de symbolisme froid, et se complaît dans l'action, dans la violence même, mettant, il est vrai, dans la représentation de ces scènes les plus emportées une précision voisine de la sécheresse et faisant du mouvement avec roideur. Il n'est pas, comme nous l'avons dit tout à l'heure, jusqu'aux habitudes de ces guerriers qui n'aient de nombreux points de ressemblance avec celles de nos paladins du moyen âge ; leur passion pour les combats singuliers est la même; leurs armures avec brassards et cuissards, leurs casques à cimiers élevés, hérissés de pointes, de crêtes et de longues oreilles de fer, sont pareils aux armures et aux casques de nos pères. Comme eux, les héros étrusques ont les armoiries les mieux caractérisées, témoin ce guerrier d'origine sicilienne, sans doute, de l'un des vases du musée du Vatican, qui porte, figurées en blanc sur son bouclier noir, les trois jambes trinacriennes.

Cette époque, comme celle de la statuaire étrusque archaïque, est antérieure à Phidias.

La transition de cette seconde époque à la période grecque est insaisissable, le style grec n'ayant pas détrôné de haute lutte le style toscan, mais lui ayant succédé par suite d'une lente et insensible conquête. Peu à peu les formes deviennent moins anguleuses, les muscles moins carrés, les os moins saillants; le sujet des compositions s'adoucit et se tempère ; les guerriers perdent de leur turbulence et de leur férocité en même temps qu'ils se dépouillent de diverses pièces de leur armure. Les brassards et les cuissards tombent d'abord; les visières se relèvent, les cimiers s'abaissent, le casque et la cuirasse accusant les formes succèdent à l'étui informe qui les cachait; puis le nu apparaît, envahit tout, et finit par dominer presque sans mélange. Plus le nu se montre, plus les muscles s'apaisent; plus les os s'effacent, plus les formes s'arrondissent et se rapprochent de cette sorte de perfection que les Grecs nomment *idéale*. Les sujets de cette époque sont plus doux et plus riants que ceux de l'époque précédente. On rencontre bien encore quelques rares combats; mais ce sont des tableaux paisibles que les artistes représentent de préférence : des danses, des luttes, des chasses au lévrier ou au faucon, des courses, des jeux de toute espèce, et parfois des scènes comiques empruntées au théâtre.

La représentation des principaux incidents des mystères dyonisiaques, alors dans toute leur fureur, devient aussi très-fréquente. L'époque où ce style a prévalu s'étend du IIIe au VIe siècle de Rome ; ses productions sont innombrables, et la variété de forme des vases et des sujets représentés est infinie.

Le musée du Vatican renferme un grand nombre de ces vases de l'époque grecque. Plusieurs sont d'une rare perfection; le travail en est simple et uniforme. Ces vases subissaient plusieurs cuissons, car la pâte en est plus ferme et plus légère, et l'émail plus brillant que dans les vases de l'époque précédente. Beaucoup de détails en blanc ou de couleur pourpre et lilas, formant parfois un léger relief et donnant aux vases l'apparence de camées, n'ont dû être appliquées qu'au dernier feu. Souvent même, et par une sorte de falsification de l'ouvrier, ces détails, et jusqu'à des figures entières, sont peints seulement en détrempe après la cuisson. La ligne si précise qui détache les figures du fond était, comme nous l'avons dit, burinée sur la pâte demi-molle après le

premier feu. Mais quelle adresse pour conduire avec tant d'aisance et de netteté cette ligne si correcte et si savante!

Ces vases gravés et sculptés en bas-reliefs sur des fonds de couleur et formant camées s'appelaient *murrhins*. Le prix des beaux vases murrhins était excessif. Pline rapporte en effet que Pétrone étant sur le point de mourir, et voulant déshériter Néron, son bourreau, brisa un de ces vases murrhins qu'il avait payé 300 talents (1), c'est-à-dire 900,000 francs à la plus petite évaluation du talent. Ces prix paraissent exorbitants; et cependant Pline ajoute ailleurs que, de son temps, le luxe était si prodigieux, que des vases *fictiles* furent payés plus cher encore que les vases murrhins (2).

La salle des coupes renferme de précieux ouvrages de l'époque grecque; le galbe de ces coupes est toujours d'une légèreté et d'une délicatesse infinie, et le travail en est admirable. La plupart ont été consacrées à Bacchus et datent de l'époque où le culte de ce dieu, poussé jusqu'au plus violent fanatisme, avait envahi toute l'Italie. On reconnaît ces coupes consacrées aux deux grands yeux ronds qui les décorent.

Toutes les pièces que renferme cette salle, l'une des plus curieuses du musée étrusque, sont montées sur un ingénieux mécanisme, qui permet de les examiner sous toutes leurs faces sans les déplacer.

La dernière époque de la céramique ne commence guère que vers la décadence des rites bacchiques, à la fin du v^e siècle de Rome. Sous Jules César et Auguste, cet art se perd. On n'invente plus, on copie. C'est une époque de renaissance de l'art égyptien et de l'archaïsme toscan. Les vases des premiers temps, devenus fort rares, étaient aussi recherchés des amateurs romains que les poteries du xv^e siècle et le vieux Sèvres le sont chez nous. Strabon et Suétone nous racontent qu'à diverses reprises on découvrit un grand nombre de ces vases dans les tombeaux de Corinthe et de Capoue, et qu'on les vendit à Rome au poids de l'or. Ce furent les soldats que Jules César avait colonisés dans la Campanie, aux environs de Capoue, qui les premiers trouvèrent ces précieux vases dans des tombeaux qu'ils rencontrèrent en creusant les fondements de leurs habitations. Ces vases étaient de la plus haute antiquité, et ces soldats travaillaient avec d'autant plus d'ardeur qu'ils étaient sûrs d'être récompensés de leurs peines par les découvertes qu'ils faisaient (3). Comme nous venons de le voir, ces vieux vases fictiles obtinrent la préférence sur les vases murrhins et même sur les vases de bronze. Les tombeaux étant inviolables, il fallait une occasion extraordinaire, comme l'incendie et le rétablissement d'une ville ou le bouleversement causé par un tremblement de terre, pour faire des découvertes de ce genre; ces trouvailles étaient donc sans prix. D'un autre côté, vers la fin de la république, les superstitions égyptiennes jouissaient d'une grande faveur. Isis et Osiris avaient détrôné Bacchus et les dieux grecs. Sous ce nouveau culte, les funérailles étaient pompeuses, et des vases en grand

(1) T. Petronius consularis moriturus..... trullam murrhinam trecentis talentis emptam fregit. (Plin., *Hist. Nat.*, l. xxxvi.)

(2) Plin., *Hist. Nat.*, l. xxxv.

(3) Suetone, *In Jul. Cæs.* c. xviii.

nombre y étaient consacrés. La céramique dut une sorte de résurrection à cette nouvelle mode. On copia le mieux qu'on put les anciens vases, on en composa de nouveaux dans le même style; mais ces vases de terre ou de bronze qu'on trouve dans les tombeaux de ce temps-là sont aussi loin de la délicatesse et de la perfection des beaux temps de l'art qu'une copie l'est toujours de l'original.

La plupart des vases retouchés et falsifiés dont nous avons parlé tout à l'heure sont de cette époque de renaissance.

## III.

### LES BIJOUX, LES BRONZES, LES MEUBLES.

Les Romains, jaloux oppresseurs des Étrusques, dont ils auraient voulu anéantir jusqu'à la mémoire, n'étaient, auprès de ce peuple si avancé dans les arts, que des barbares pleins de courage et d'énergie. On en a la preuve en jetant un regard sur la foule d'objets d'un travail si délicat, ustensiles, meubles, bijoux trouvés dans la tombe de l'un des douze chefs ou *lucumons* du pays, qui régnait vers le IIIe siècle de Rome (1). Ces objets, recueillis dans un même tombeau près de Corneto, ont été déposés dans la salle principale du musée. Les bijoux seuls, dont la valeur intrinsèque, poids de l'or, s'élève à près de 400,000 francs, sont placés au centre de la salle dans une vaste étagère en glaces, qui permet de les bien examiner, en les mettant à l'abri de la cupidité des voleurs et de la convoitise des antiquaires.

Ces bijoux, en grand nombre et appropriés à une foule d'usages, sont fort curieux. Des bagues, des cachets, des agrafes de forme ingénieuse, des bracelets en filigrane que l'on croirait chinois à la forme et à la délicatesse du travail, et des couronnes en feuilles d'or d'une légèreté merveilleuse, sont les pièces capitales de cette collection unique. Les Étrusques, il y a vingt-quatre siècles, savaient donc travailler l'or avec autant d'adresse que nos meilleurs ouvriers; ils le filaient en perles, le tressaient en chaînes, et le réduisaient en feuilles en quelque sorte impalpables. Ils savaient aussi filer le verre. On voit, en effet, dans cette collection, des verres filés et des émaux qui rappellent les plus délicats ouvrages des verreries de Murano. Cet art des émaux leur venait sans doute des Égyptiens. Les bagues et cachets de cette collection sont ornés de pierres gravées, les agrafes et les épingles de pierres précieuses. Il y a dans le nombre une agrafe en améthyste que l'on croirait sortie de l'atelier de l'un de nos bijoutiers à la mode, tant la forme, quelque peu tourmentée, se rapproche de nos formes modernes, dites *renaissance;* seulement l'améthyste n'est qu'arrondie et non taillée à facettes.

Le nombre des vases et des ustensiles de toute espèce trouvés dans ce tom-

(1) L'Étrurie était partagée en douze provinces: chacune avait un chef ou *lucumon;* l'un d'eux jouissait d'une autorité plus grande que les autres. Les *lucumons* s'asseyaient en public sur une chaise d'ivoire, étaient précédés par douze licteurs, et portaient une tunique de pourpre brodée d'or et un sceptre avec un aigle au bout.

beau est aussi très-considérable. On remarque surtout à l'un des bouts de la salle un grand gril en bronze qui provient de la même fouille. Ce gril était recouvert d'une sorte de mince tissu en or battu, sur lequel, à ce que l'on suppose, étaient placés les restes du prince étrusque, dont on n'a pas découvert de traces.

Ces divers objets supposent un grand luxe et une civilisation raffinée. Quelles étaient, en effet, les richesses de ce singulier peuple, qui ensevelissait avec un de ses chefs pour un demi-million d'objets précieux? Ces richesses devaient être immenses, car ces tombeaux sont en grand nombre, et s'ils ne renferment pas tous des trésors aussi considérables, aucun d'eux cependant n'est absolument dépouillé.

Cette même salle renferme un char étrusque en bronze et sans ornements. Les roues, avec le cercle et les vis de bronze qui les retiennent au moyeu, sont attachées au char, qui pourrait rouler encore; le corps du char est formé de lames de bronze battu, qui paraissent fort minces, et que la hache devait facilement entamer. Ce char est très-bas, très-lourd, et devait être une voiture fort incommode, dure surtout, puisque le corps du char portait à vif sur l'essieu, et rendait un horrible bruit de chaudron. C'était là cependant l'équipage de guerre des héros d'Homère.

On voit aussi des braisières (*focone*) tout à fait semblables à celles dont on se sert encore de nos jours pour se chauffer en Toscane et dans les environs de Rome, pays sans cheminées. Nous remarquerons encore une toilette de femme, de forme ovale, ornée de bas-reliefs et de statuettes en bronze d'une charmante exécution. Ce coffre, qui renferme les pinces, les miroirs, les peignes, et tous les ustensiles de toilette d'une petite-maîtresse étrusque, est porté sur quatre pieds de griffon. Ces miroirs étrusques sont très-singuliers. Ce peuple, plein de goût voulait de l'art jusque sur la surface de ses miroirs; des figures semblables à celles de ses vases et de ses coupes y sont burinées légèrement; ces détails devaient, ce me semble, nuire au poli et à la réflexion.

Nous ne savons pas pourquoi l'on a placé dans cette salle, consacrée à la bijouterie, aux meubles et ustensiles de toute espèce, plusieurs statues et fragments de statues qu'à leur excellence on croirait grecques et du meilleur temps. La seule raison à donner, c'est que ces statues sont de bronze, et qu'on a voulu les réunir aux bronzes, dût-on placer côte à côte une marmite et un héros. Dans la salle des marbres étrusques, nous avions déjà remarqué la statue du Mercure sans ailes, qui est du meilleur goût et traitée avec cette finesse et en même temps cette largeur de modèle qui trompent l'œil et lui font prendre le marbre pour de la chair. Nous avions aussi admiré dans les bas-reliefs plusieurs torses d'une souplesse et d'une passion qui rappellent les plus précieux ouvrages grecs. Notre surprise n'a cependant pas été moins complète, lorsque dans cette salle des bronzes, après avoir examiné une foule d'objets secondaires, nous nous sommes tout à coup trouvé en présence de la statue d'un guerrier étrusque. Cette statue, de la pose la plus naturelle, est revêtue d'une armure grecque, ou peu s'en faut, qui ne laisse voir que le cou, les jambes et les bras; mais ces seules parties nues peuvent lutter avec les chefs-d'œuvre de la sta-

tuaire antique du musée des Studi à Naples ou du Vatican. Ce bronze se meut et palpite. Ces jarrets se tendent et vont plier; le doigt s'enfoncerait dans ces chairs fermes et vivantes. Nous avons vu à Naples et à Florence d'autres statues étrusques fort vantées, mais aucune qui puisse le disputer pour la vérité, la perfection, l'idéal même, dans son repos et son apparente froideur, avec le guerrier étrusque du Vatican. Ce bronze est digne d'être placé à côté des plus beaux morceaux de la sculpture grecque, du Faune, de l'Hercule, ou des admirables bronzes d'Herculanum. Il leur est cependant antérieur de plusieurs siècles. Son style simple, naïf et précis, indique en effet le passage du style étrusque à l'époque hellénienne. Peut-être même un œil exercé retrouverait-il quelque chose d'égyptien dans cet ensemble si calme de la statue, dans ses membres rapprochés du corps et d'un mouvement un peu anguleux. Cette statue a été trouvée à Todi; on lit à sa base une longue inscription en langue étrusque.

Non loin de la statue du guerrier, on voit un bras colossal pêché dans le port de Civita-Vecchia. Ce bras est-il étrusque? Il est permis d'en douter. Il appartenait à une statue de dix-huit à vingt pieds de haut. Il est, du reste, admirable de force et de grandeur. C'est beau comme Phidias, et cependant ceux qui coulèrent la statue à laquelle il appartenait, ne connaissaient que la partie extérieure de leur art et étaient de très-mauvais fondeurs, comme on peut le voir par l'inégalité d'épaisseur des diverses parties de ce fragment et par les scories grossières dont l'intérieur est tout rempli. Mais j'ai tort de dire qu'ils ignoraient leur art, car il fallait déjà l'avoir poussé presque à ses limites pour arriver à cette perfection; la dimension colossale de la statue était peut-être la seule cause de ces imperfections, invisibles du reste, puisqu'elles étaient intérieures. Ces gens-là savaient leur art, ils en ignoraient seulement les procédés matériels et économiques.

Plusieurs autres salles contiennent des copies de peintures étrusque qui servaient à la décoration des murailles, et qu'on croirait égyptiennes. Ces peintures, ou plutôt ces grandes enluminures, sont surtout remarquables par l'éclat du coloris. Les sujets sont analogues à ceux des premières époques de la statuaire et de la plastique.

Ces mêmes salles contiennent d'énormes vases, cruches, amphores, etc., servant à renfermer l'huile, le vin et les grains. Le travail en est grossier. Les rares ornements qui les décorent étaient appliqués par estampage sur la pâte molle. Ces ornements représentent des fleurs, des animaux, et l'on voit que souvent l'ouvrier peu habile, en appliquant le moule sur la pâte, l'a laissé glisser quelque peu; de là, le manque de parfaite régularité de ces ornements, qui souvent fléchissent sur les bordures.

## IV.

### LES SÉPULTURES ÉTRUSQUES.

En sortant de ces salles, le *cicerone* obligé allume une torche, ouvre une porte, et vous introduit dans une espèce de petite chambre basse et obscure où.

pendant le premier moment, il est impossible de rien découvrir. C'est cependant la salle la plus curieuse peut-être du musée étrusque, car ce recoin si sombre n'est rien moins que la copie de grandeur naturelle et parfaitement exacte, et en quelque sorte le *fac-simile*, de ce tombeau du chef étrusque découvert à Corneto, dans lequel on a trouvé une multitude de vases, d'objets curieux et toute une boutique d'orfévrerie. Mais, avant de décrire ce tombeau, il est nécessaire, pour en faire mieux comprendre la disposition, d'entrer dans quelques détails sur les sépultures étrusques, qui semblent autant de musées souterrains.

Les Étrusques, comme la plupart des autres peuples, creusèrent d'abord de simples fosses dans lesquelles ils déposaient les morts. Ils ensevelissaient à leurs côtés leurs armes, leurs meubles et leurs idoles d'affection; les vases qu'on trouve dans ces fosses sont de terre noire et d'un travail grossier; c'est l'enfance de l'art et le commencement de la nation.

Aux fosses succédèrent les *cuniculi;* c'étaient des couloirs horizontaux creusés à une grande profondeur. Ces couloirs ou galeries aboutissaient à un puits rond ou carré. Ce puits, renfermant plusieurs étages de couloirs convergeant tous au même centre, était commun à la ville; chaque famille avait son couloir où elle ensevelissait ses morts. Quand toutes les places du couloir étaient occupées, on en fermait l'entrée avec une grosse pierre; lorsqu'enfin tous les couloirs d'un même puits étaient remplis, on comblait ce puits, ou bien on roulait un rocher sur son ouverture; de cette façon, les cadavres, profondément cachés dans les entrailles de la terre, étaient nécessairement inviolables.

Ce genre de sépulture date encore des premiers temps de la nation, on l'a reconnu à la grossièreté des ouvrages déposés auprès des morts. En se civilisant, les Étrusques remplacèrent les fosses et les *cuniculi* par des chambres sépulcrales qu'ils creusaient dans le roc vif ou dans la terre la plus compacte, sur les pentes des montagnes, le long des fleuves, mais toujours le plus près possible des villes, dans lesquelles les lois étrusques défendaient les inhumations. On choisissait aussi de préférence le voisinage des routes fréquentées des voyageurs. Cette coutume était rationnelle chez les Grecs et les Romains, qui mettaient, en dehors du tombeau, l'épitaphe du mort; mais on a peine à l'expliquer chez les Étrusques; qui plaçaient cette épitaphe en dedans, et qui se gardaient bien de trahir, par aucune décoration extérieure, le mystère de ces sépultures souterraines (1).

(1) Il y a cependant quelques exceptions à cette règle, mais seulement dans les nécropoles ou réunions de tombeaux. Par exemple, la roche qui contient les célèbres tombeaux du *Val d'Asso* est ornée de divers détails de sculpture architectonique, et à son sommet on voit gravés en grandes lettres étrusques ces mots :

SAUFS ET EN PAIX.

A Bolsena, on distingue quelques restes d'architecture qui laisseraient croire à l'existence d'une décoration visible à distance. A Norcia, sur le rocher dans lequel les tombes sont creusées, on voit un timpan avec une figure en relief d'un assez bon ciseau.

Ces chambres sépulcrales étaient proportionnées à l'importance de la famille qui les avait fait creuser. Elles se composaient habituellement d'une seule pièce, et plus rarement de plusieurs salles et cabinets. Ces chambres étaient garnies de lits funéraires taillés dans le roc, sur lesquels on déposait les cadavres; la tête reposait sur un oreiller de pierre creusé vers le centre, de manière à l'emboîter; les pieds du lit figuraient quelquefois des colonnes, comme dans les lits d'un *triclinium*. Tout autour du cadavre couché, on déposait des candélabres de bronze, des vases funéraires, des urnes et des ustensiles de toute espèce.

C'est une de ces chambres sépulcrales que l'on a copiée au Vatican. A la lueur de la torche du cicerone, on découvre une petite salle de quinze pieds de long sur douze pieds de large. Sur chacun des côtés de cette salle, à droite et à gauche, sont placés des lits funéraires de grandeur moyenne, et au fond, en face de la porte, un autre lit d'une plus grande dimension, celui sans doute du chef de la famille. Des vases, des couronnes en feuilles d'or et différents autres objets sont disposés autour des lits dans l'ordre et à la place où on les a trouvés. Les couronnes sont placées, à la tête des lits, sur l'oreiller de pierre; ces couronnes ne sont qu'ébauchées avec du clinquant. Les bijoux étaient répandus autour des corps sur les lits. Les vases sont couchés confusément sur le sol, ou suspendus au mur par des clous, ou déposés dans les niches pratiquées dans la muraille au-dessus de chaque lit, et qui ont fait donner à ces tombeaux le nom de *columbaria*. Les vases, jetés sur les lits et sur la terre, avaient sans doute servi à des libations après le repas des funérailles; ceux qui sont suspendus au mur ou placés dans des niches contenaient des aliments et des parfums, et quelquefois les cendres des morts. Ces chambres n'étaient pas voûtées, mais recouvertes de grosses pierres qu'on ne soulevait qu'à la mort d'un membre de la famille, pour donner passage au corps. On les recouvrait de terre quand le sépulcre était rempli.

Les vases funéraires sont toujours en grand nombre dans chaque chambre. Du Ier au IIIe siècle de Rome, la pompe des funérailles était extrême dans l'Étrurie comme dans le Latium, où un article de la loi des douze tables avait dû même en modérer l'abus. C'était aussi l'époque de la plus grande prospérité des Étrusques, qui ne furent soumis que vers l'an 480 de Rome. Tous les amis du mort, assistant à l'enterrement et engagés au repas des funérailles, déposaient auprès de son cadavre le vase avec lequel ils avaient fait des libations ou répandu des parfums.

On s'est étonné néanmoins de la grande quantité de ces vases recueillis dans les tombeaux. On a rapproché les catalogues des diverses collections en négligeant, il est vrai, d'en retrancher les vases purement égyptiens et ceux des fabriques de l'île de Samos, confondus si souvent avec les vases toscans, mais qu'on en distingue aisément au choix et à l'exécution des sujets et même à la pesanteur; dès lors on les a comptés par myriades. Cette quantité a paru bien autrement prodigieuse quand on a calculé que dix vases existants en laissaient supposer mille au moins de détruits; des esprits superficiels n'ont donc pas craint de nier l'authenticité du plus grand nombre de ces vases, les regardant comme d'ingénieuses falsifications. Ils ignoraient sans doute que, pendant plus de quatre cents ans, les fabriques de poterie étrusque avaient joui dans le

monde civilisé d'une réputation égale au moins à celle que, depuis trois siècles, les porcelaines de la Chine et du Japon ont obtenue parmi nous. Ils ignoraient aussi qu'à Volterre, comme à Rome, on avait découvert plusieurs collines formées des seuls débris de rebut de ces manufactures. Pour eux, tout vase intact et sans fêlures était nécessairement falsifié. L'habileté des restaurateurs et l'adresse des pasticheurs et copistes ont été poussées si loin, que cette accusation n'était peut-être pas absolument dénuée de fondement. Non-seulement on a imité le dessin et le coloris des vases antiques de manière à s'y méprendre, mais les falsificateurs ont encore poussé le scrupule jusqu'à donner à leurs imitations la pesanteur spécifique des originaux, et à simuler les outrages du temps. Cette falsification toutefois n'a de prise que sur des vases du deuxième et du troisième ordre, et ne peut tromper que des connaisseurs superficiels. Les antiquaires romains, mauvais plaisants de leur nature, racontent, il est vrai, qu'un de nos académiciens, fraîchement débarqué à Rome, fut conduit par un des leurs dans l'un de ces beaux magasins de vases antiques du Corso. Introduit dans une première salle, notre confiant amateur s'extasie sur la beauté des vases qu'il voit exposés. Il admire la délicatesse et la précision du dessin, la beauté du coloris des sujets représentés sur ces vases, et entame une dissertation à perte de vue sur les procédés employés par les ouvriers étrusques et leur adresse singulière. Le Romain le laissait dire. Quand le savant eut longtemps parlé : — Maintenant, voyons les originaux, lui dit son compagnon en ouvrant la porte d'une salle voisine avec un imperturbable sang-froid. Un coup de foudre n'eût pas produit un plus terrible effet sur le malheureux savant.

Nous croyons plus ingénieuse que fondée cette critique de la légèreté des jugements français. Sans doute, et même en parcourant les salles du musée du Vatican, on est quelquefois exposé à prendre une copie pour un original, tant la restauration de quelques objets, des coupes par exemple, a été *complète*; mais jamais on ne pourra commettre d'erreur sur les morceaux du premier ordre, pour peu qu'on ait, je ne dirai pas la science d'un antiquaire, mais seulement le tact de l'artiste.

FRÉDÉRIC MERCEY.

# GANS.

*RUCKBLICKE AUF PERSONEN UND ZUSTANDE.*

Je viens de relire les lettres qui me restent de Gans et les notes que j'avais gardées de nos conversations à Berlin en 1830. Que cette lecture est triste! quel pénible retour sur la vie! et combien on en fait de ce genre, quand on est arrivé seulement à quarante ans! Que d'amis on a déjà vus tomber autour de soi! que de souvenirs! que d'affections éteintes par la mort, et dont il ne nous reste plus que des lettres écrites, hélas! dans tout l'entrain de la jeunesse, pleines de projets, pleines d'avenir, qu'on a lues autrefois en souriant de joie aux espérances d'un ami, et qu'on relit aujourd'hui avec un cruel serrement de cœur, quand on pense que de tant d'affections, de tant de bons et nobles sentiments, de tant d'ardentes émotions, de tant de vie, enfin, il ne reste plus rien, qu'au ciel une âme immortelle avec qui peut-être nous n'avons plus aucuns liens, et sur la terre une mémoire que le cours des années et les soins de chaque jour effaceront peu à peu du cœur des plus aimants!

Entre tous les amis que j'ai déjà perdus, un des plus regrettables et le plus illustre est Édouard Gans, né le 22 mars 1798 à Berlin, et mort dans cette ville le 5 mai 1829, dans sa quarante-deuxième année.

Quand j'arrivai à Berlin en 1830, je ne connaissais pas M. Gans; j'avais pour lui, non pas une lettre de recommandation, mais une de ces petites cartes de visite qui contiennent le nom du recommandant avec quelques mots sur le recommandé, et qui sont un des usages de l'Allemagne. Je n'ai pas grande confiance aux lettres de recommandation, qui ne sont souvent qu'un moyen d'accréditer un ennuyeux de Saint-Pétersbourg auprès d'un ennuyeux de Paris, et je laissai passer quelques jours sans remettre ma petite carte à

M. Gans. Enfin je m'y décidai ; mais je ne le trouvai point. Il vint chez moi, j'étais sorti; et comme j'avais déjà rencontré quelques âmes charitables qui m'avaient dit beaucoup de mal de lui, je ne m'empressai pas de le chercher, si bien que nous ne nous serions peut-être jamais vus, quand je le rencontrai chez quelqu'un où j'étais en visite. Nous nous accostâmes, nous sortîmes ensemble, nous nous mîmes à causer, et depuis ce moment je vis Gans tous les jours.

Figurez-vous, en effet, pour un Français et un Français de Paris, qui allait à Berlin pour s'instruire, mais à qui le goût et le zèle de la science n'ôtaient pas toujours le regret du pays, figurez-vous quel plaisir de rencontrer un Allemand qui aime la France avec passion, qui la connaît, qui sait causer, qui aime à causer, et qui, dans ses conversations spirituelles, éloquentes, variées, mêle l'érudition allemande à la vivacité française; qui a tout lu, non pas comme ses compatriotes, pour écrire de tout, mais pour causer de tout! Tel était Gans. Dans nos longues causeries, *sous les tilleuls,* à Thiergarten, dans le petit jardin de *mon Bijou,* à Stralau, partout enfin où nous allions, Gans m'initiait à la connaissance de l'Allemagne, et m'y initiait par la méthode française, c'est-à-dire par la conversation. En France, nous méditons peu, mais nous causons beaucoup, et la conversation excite autant l'esprit que le ferait la méditation. La causerie, quand elle est bonne, et entre gens qui se valent, a même cet avantage sur la méditation qu'elle est plus exigeante et oblige l'esprit à plus d'efforts; car la méditation se contente de l'ébauche et souvent même de l'ombre de la pensée, tandis que la conversation exige de la pensée qu'elle arrive à s'exprimer clairement. Dans la méditation, une idée qui fermente paraît une pensée. Cette fermentation du cerveau n'est pas assez pour la conversation; il lui faut une forme précise et nette : avec elle, les à peu près, les clair-obscurs, les brouillards sont impossibles, et c'est un grand bien. J'ajoute que la causerie n'a pas seulement le mérite d'éclaircir la pensée; elle la contrôle et la redresse. Le penseur de cabinet est seul, et, s'il se trompe, il ira sans être arrêté ni averti jusqu'au bout de son erreur; le causeur est corrigé à l'instant par son interlocuteur.

« Vous autres Français, me disait un jour Gans, vous avez le génie oratoire. » Depuis que j'ai assisté régulièrement aux séances de nos assemblées, il m'est bien venu quelque doute sur cette vérité. Mais ce n'était pas seulement des orateurs que Gans voulait parler; il entendait, disait-il, cette facilité éloquente qui donnait tant de grâce à nos discours et à nos écrits. Le génie oratoire signifiait, pour lui, le génie de l'expression claire et nette, qui est vraiment le génie français, et Gans appréciait d'autant plus ce talent, qu'il l'avait, et que c'était là une de ses supériorités. En Allemagne, le caractère même de la langue et les habitudes de méditation nuisent souvent à la pensée des écrivains et des professeurs. Gans a presque le premier porté dans la chaire cette parole éloquente et vive qui remue l'auditoire et fait arriver l'instruction par l'émotion. C'était encore une habitude française transportée en Allemagne par cet esprit tout pénétré des idées françaises.

Quand nous avions causé pendant quelques heures de l'Allemagne, à mon grand profit : « Çà, me disait Gans avec une joie et une gaieté d'écolier qui

court à la récréation, çà, causons un peu de la France; » et alors, revenant en esprit à Paris, nous causions des hommes et des choses de ce temps qu'il connaissait aussi bien que moi. A ces moments, nous étions tellement de Paris, que je ne voudrais pas jurer qu'il n'y eût pas un peu de médisance dans nos causeries, ce qui n'était, après tout, disait Gans, que pour leur ôter leur goût de terroir allemand. J'ai retrouvé dans son *Coup d'œil rétrospectif sur les personnes et les circonstances* (*Ruckblicke auf Personen und Zustande*, Berlin, 1836), j'ai retrouvé bien des traits de nos conversations de Berlin. « Je connaissais la France, me disait Gans en me parlant de son premier voyage à Paris; j'avais beaucoup étudié vos auteurs; enfant, j'avais vu Napoléon à Berlin, et après la guerre, malgré les rancunes qui avaient survécu à la lutte, la France ne cessait de m'attirer, persuadé comme je l'étais qu'en dépit de ses défaites, c'était elle encore qui avait l'initiative dans le monde. Mes lectures et mes conversations m'avaient familiarisé avec tout ce qu'il y a d'important à Paris. Je savais même le nom de vos rues et de vos quartiers; je connaissais les hommes, l'état des partis et les diverses écoles littéraires. Cependant il me manquait une notion essentielle, il me manquait d'avoir vu la France dans son ensemble. C'était après cela seulement que je pouvais rassembler toutes mes notions particulières, en faire un système général, et surtout sortir du vague que laissent toujours les lectures et les études. On ne connaît pas un paysage pour en avoir lu la description, et on ne connaît pas un peuple pour avoir étudié ses institutions, ses livres, ses journaux. Rien ne remplace la vue des choses et des hommes. » (*Ruckblicke*, p. 1re.)

Gans vint donc à Paris en 1825. Il avait gardé de ce voyage les souvenirs les plus vifs et les plus intéressants. « En 1830, j'ai vu à Paris plus d'hommes et plus de choses qu'en 1825, me disait-il un soir à Vienne; j'ai vu vos hommes d'État, j'ai vu la lune de miel de votre révolution de juillet. J'ai plus observé et je me suis plus instruit; mais jamais je n'ai tant *senti* la France qu'en 1825. » Il me racontait avec enthousiasme ses promenades dans Paris, et comment il étudiait sur les lieux les souvenirs de notre révolution de 89; c'était M. Cousin qui lui servait de guide. « Jamais, me disait-il, je n'ai reçu de leçons d'histoire plus vives et plus pénétrantes que celles-là. »

Qu'il me soit permis de faire ici une réflexion sur ce *sens* de la France, que Gans avait plus qu'aucun des étrangers que j'aie jamais rencontrés. Ce n'est certes pas une chose nouvelle que l'influence de la France à Berlin. Cette influence, préparée par les réfugiés français qui vinrent s'y établir sous le grand électeur, devint décisive sous le grand Frédéric. La cour de Frédéric était toute française. C'était l'esprit de Voltaire et de ses disciples qui régnait à Berlin, non que Frédéric ne connût les côtés faibles de la philosophie du XVIIIe siècle, non qu'il ne sût à quoi s'en tenir sur la sagesse des sages de l'Encyclopédie. Il prenait de cette sagesse ce qu'il lui fallait pour l'amusement de ses soupers de Sans-Souci; mais il savait aussi employer l'esprit français, c'est-à-dire l'esprit d'examen et de contrôle, à corriger les vieux abus, à fonder un gouvernement actif et vigilant, à substituer enfin la monarchie administrative, qui a fait école dans le nord de l'Europe, à la vieille monarchie féodale. Voilà ce que fit le grand Frédéric avec l'esprit français; c'est lui qui le premier le mit dans les

affaires et dans l'administration, et qui lui créa par là un de ses plus nobles emplois. A Berlin, l'esprit français régnait donc dans la société depuis Voltaire, et dans l'administration depuis le grand Frédéric; mais c'était l'esprit du XVIIIe siècle, et rien de plus. Stationnaire comme tous les esprit transplantés, il était resté ce qu'il était au moment de sa transplantation. Aussi la révolution française, ses lois, ses institutions, ses hardiesses, le tiers état devenu une nation qui avait créé un nouveau régime politique, devenu une armée qui avait vaincu l'Europe, devenu un gouvernement qui avait traité avec toutes les vieilles cours de l'Europe, tout cela était étranger et presque odieux à Berlin. On y aimait la France, mais la France d'avant 89; on ne voulait pas reconnaître dans la France révolutionnaire et conquérante de 91 et de 1805 la fille et l'héritière de la France de 1760. Berlin semblait avoir mis le sinet à l'année 89, et avoir fermé le livre pour ne plus l'ouvrir. Gans fut un des premiers qui rouvrit le livre, et qui osa dire qu'entre la France qu'avait aimée Frédéric et la France que méconnaissait la Prusse moderne, il n'y avait aucune solution de continuité, et que l'une procédait de l'autre. Ainsi, pendant qu'en France, sous la restauration, nous reprenions la tradition de 89, Gans à Berlin employait la philosophie et l'érudition allemande à prouver la filiation de 89 avec les temps qui l'ont précédé, expliquait l'admirable perpétuité de la civilisation française de Louis XIV à Napoléon, et empêchait enfin que l'esprit allemand ne se fît deux France, l'une celle du passé dont il acceptait et admirait l'influence dominatrice, l'autre celle du présent qu'il maudissait comme factieuse et révolutionnaire. Gans prétendait qu'il n'y avait qu'une France, et il fit du caractère politique et philosophique de notre histoire le sujet de ses cours.

Ces cours eurent un succès inouï dans les universités allemandes : Gans avait plus de quinze cents auditeurs ; c'était un public, et le professeur devenait lui-même un orateur politique, chose nouvelle et étrange à Berlin. Le cours public et gratuit fut interdit; il fallut se borner à un cours fermé et payé, selon l'usage des universités allemandes, et ce cours eut encore un grand succès. L'action du professeur perdit en étendue et gagna en efficacité : quinze cents auditeurs sont un public, cent font une école et une secte.

Gans, à Berlin, était, quoique professeur et écrivain, un personnage politique, chose toute nouvelle assurément en Prusse, dans un pays qui n'a pas d'assemblée délibérante. Il y a, certes, en Prusse, des écrivains qui s'occupent de politique; mais ils n'ont pas d'action. Leur parole est importante; leur personne n'est rien. A Berlin, Gans était parvenu à être un personnage politique, en dehors de l'État, en dehors de l'administration, quoique toutes les institutions et toutes les habitudes du pays répugnassent à cette nouveauté. La foule qui s'est empressée à ses funérailles, peuple, bourgeois, militaires, étudiants, a bien prouvé que ce n'était pas seulement un professeur qu'on accompagnait au cimetière, mais un homme qui agissait sur la société de son temps. De là les regrets populaires et publics qui ont honoré sa mémoire.

Et tel que je connaissais Gans, cette situation d'homme politique dans un pays qui n'est pas politique, était ce qui le flattait le plus, parce que cela le rapprochait des mœurs de la France et de l'Angleterre. La politique était ce

qu'il goûtait le plus. C'est par là qu'il aimait tant la France ; il lui savait gré d'avoir eu en Europe une initiative politique qui n'a point cessé, et à ce sujet même il était exigeant et impatient envers nous. Il ne pouvait pas supporter que la France semblât abandonner un instant cette vocation ; il la tenait comme obligée de se dévouer en Europe au triomphe de la civilisation; c'était son rôle, c'était sa mission; il fallait qu'elle l'accomplît, bon gré mal gré, à ses risques et périls.

Que sa mauvaise humeur contre ce qu'il appelait notre égoïsme, et ce qui n'était que notre prudence, était piquante et spirituelle! et surtout qu'il y avait d'amour de la France dans sa colère, vrai colère d'amant! « Depuis un mois, je ne fais que côtoyer la France, m'écrivait-il de Genève au mois de septembre 1832, sans pouvoir pourtant me résoudre à y entrer. C'est le juste-milieu qui m'en empêche et votre bourgeoisie souveraine. Si Dieu a fait la révolution de juillet pour les boutiquiers de la rue Saint-Denis, je cesserai de m'occuper de philosophie, d'histoire; car je ne saurais la mesurer à leur aune... J'aime mieux Louis XIV, Napoléon, et même les combats de la restauration, que cette liberté pâle et chétive, cet ordre sans grandeur et sans éclat. Et pourtant je l'aime, cette France! car si elle voulait!... » Puis il me demandait de venir à Strasbourg, où il comptait passer quelques jours. « Nous causerons, nous nous disputerons, et qui sait, mon cher ami, peut-être nous arrivera-t-il ce qui arriva, dit-on, à deux controversistes du XVIe siècle, l'un catholique et l'autre protestant, qui discutèrent si bien l'un contre l'autre et avec de si bons arguments, que le catholique devint protestant et le protestant catholique. »

Quoiqu'ayant beaucoup plus d'esprit et d'ardeur politique que ses compatriotes, quoiqu'étant à cet égard et voulant être presque Français, Gans cependant avait encore beaucoup de choses de l'Allemagne et des universités allemandes. Ainsi, bien qu'il s'occupât des événements de son temps en homme de parti, cependant il les jugeait toujours en philosophe spéculatif et sous un point de vue général. C'est là ce qui le trompait. Il considérait avant tout l'intérêt de l'humanité, et s'irritait des obstacles qui semblaient s'opposer à l'accomplissement de la destinée de l'Europe, telle qu'il l'imaginait. Jugeant les événements encore tout chauds et au jour le jour, son impatience l'empêchait de comprendre que les résistances font nécessairement partie du train des choses humaines, que ce qui paraît retarder le char assure souvent sa marche, et qu'enfin, si l'histoire suit un plan logique, cette logique, plus haut et plus grande que la logique de l'esprit humain, a sur celle-ci l'avantage de ne rien exclure, même les retards et les échecs.

Gans se trompait donc parfois, je le crois du moins, dans l'appréciation des choses du moment, c'est-à-dire dans la politique ; mais il excellait dans la philosophie de l'histoire, quand il jugeait les événements à distance et par grandes masses, et surtout il avait alors une éloquence singulière, moitié française et moitié allemande, moitié esprit et moitié enthousiasme. La philosophie de l'histoire était sa science favorite. Élève de Hegel, il avait opéré dans le sein de cette école une curieuse révolution, car il l'avait prise justifiant tous les pouvoirs établis, même le pouvoir absolu, d'après la maxime que ce qui est a sa raison d'être, et il l'avait peu à peu amenée au libéralisme, dont le

principe, au contraire, est de demander compte à tous les pouvoirs de leur origine et de leur droit. Que j'aimais à causer avec lui sur la philosophie de l'histoire ! quels longs et curieux entretiens dont tout le profit était pour moi ! Seulement, lorsque Gans paraissait croire que les grandes idées sur la marche de l'humanité étaient toutes d'invention allemande, je me permettais de lui citer quelque passage de Bossuet ou de Fénelon, qui, avant Herder et Hegel, avaient, sans faire de système et sans changer la langue ordinaire, expliqué avec une admirable sagacité le plan de la Providence et la marche de la civilisation.

Je me souviens, entre autres, d'une longue conversation que nous eûmes au Kreutzberg. Le Kreutzberg est une petite colline, comme sont les montagnes des environs de Berlin. Au haut de cette colline est un monument en fer érigé en mémoire des victoires de la guerre d'indépendance. Je lus sur ce monument les noms de plusieurs batailles dont je n'avais point entendu parler, car les bulletins impériaux ne nous racontaient jamais que nos victoires, et, en revenant, nous parlâmes de Iéna et de Waterloo. — Ce sont des jours néfastes, disait Gans ; mais ces jours néfastes ont eu d'heureux effets. Ils ont, quoique par la guerre, mêlé et rapproché les peuples ; ils ont travaillé à l'unité morale de l'Europe. Vous nous aviez beaucoup donné, tout en nous battant ; vous nous aviez donné l'égalité des lois civiles et l'uniformité de l'administration, tout ce que vous aviez acquis depuis 89. De notre côté, nous vous avons beaucoup rendu, car nous avons brisé, par nos victoires de 1813, l'orgueilleux isolement où vous viviez, et qui faisait que ne voyant, ne connaissant et n'admirant que vous-mêmes, vous deveniez à la fois stériles et vains. Ne maudissons pas trop nos mutuelles défaites. Savez-vous que la régénération de la Prusse date d'Iéna ? C'est Iéna qui a détruit, dans nos lois et dans notre administration, ce que le grand Frédéric, par oubli ou par politique, avait conservé du moyen âge germanique. Nous pensions que la Prusse, avec son armée plutôt nobiliaire que nationale, avec son administration qui dédaignait l'appui du pouvoir municipal, avec les maximes de Frédéric, qui n'étaient plus qu'une routine mal comprise ; nous pensions que la Prusse était forte et puissante. Iéna nous montra notre faiblesse, et alors nous nous mîmes à travailler sur nouveaux frais. L'esprit libéral, qui a toujours été la providence de la Prusse, vint à notre secours. L'armée devint nationale par la landwher, qui n'était autre chose que votre conscription. Le baron de Stein organisa les municipalités, et introduisit dans cette organisation le principe d'égalité que n'avaient pas admis les institutions municipales du moyen âge. Ainsi, tandis qu'en Westphalie, en Bade, en Hesse et dans tous les pays réunis à votre empire, vous imposiez vos lois par la conquête, nous les adoptions à l'aide même de nos défaites, opposant à Napoléon la seule force qui le valût, le libéralisme, et aux victoires de la France impériales les principes de la France révolutionnaire. Tant il est vrai que dans cette Europe, qui n'est bientôt plus qu'un même peuple, il n'y a qu'un seul et même esprit qui s'accrédite et se répand à l'aide de la guerre comme à l'aide de la paix, et cet esprit nouveau, c'est vous qui l'avez donné au monde par la révolution française.

La révolution française a été, après le christianisme, la plus grande ère de

l'union des peuples, car elle a proclamé le principe de la liberté civile et politique. En vertu de la simple qualité d'homme, tout le monde est appelé à jouir de cette liberté civile, politique et religieuse. La révolution française a donc arboré dans le monde un étendard autour duquel devront se réunir tôt ou tard tous les hommes de toutes les nations ; étendard sacré sur lequel on peut lire aussi : C'est par ce signe que tu vraincras ! Aussi depuis la révolution française, partout, dans la politique, dans la littérature, dans les arts, dans les mœurs, se manifestent les signes de l'unité qui semble le but du monde.

Considérez la guerre de la révolution, la guerre qui a agité l'Europe depuis 1792 jusqu'en 1814. Si nous la considérons seulement dans sa durée et dans ses événements, ce n'est, après tout, qu'une guerre ordinaire : ce sont des siéges, des batailles, des traités, des changements de territoire. C'est là l'étoffe de toutes les guerres. Mais si nous considérons ses causes et sa fin, elle a un caractère tout particulier ; son dénoûment est tout politique, c'est une guerre d'opinion. Le meilleur moyen de juger du caractère et de la nature d'une guerre, c'est de regarder son dénoûment. Le traité de Westphalie, en reconnaissant en Allemagne la puissance du protestantisme, a fixé le caractère particulier de la guerre de trente ans, qui fut une guerre religieuse. Le congrès de Vienne, en fondant en France la restauration, a fixé aussi le caractère de la guerre de la révolution, qui fut une guerre toute politique, la guerre entre l'ancien et le nouveau régime. Une guerre d'opinions est toujours une guerre universelle ; telle fut la guerre de la révolution. Son dénoûment aussi fut un dénoûment universel, tel est le traité de Vienne. La restauration n'est pas un événement de l'histoire de France, c'est un événement de l'histoire de l'Europe, et la chute de la restauration, si elle tombe (cette conversation avait lieu au mois de mai 1830), ne sera pas non plus, soyez-en sûr, un événement de l'histoire de France, ce sera un événement européen. Tant toutes choses maintenant se tiennent et se lient, tant le monde est un vaste réseau dont toutes les mailles tremblent et s'agitent à la fois ! Ce n'est plus une terre sourde, inerte, immobile ; c'est une terre sonore et élastique, où tous les mouvements ont des échos et des contre-coups. C'est un vaste océan dont toutes les masses se soulèvent à la fois, et le flot qui part des rivages de l'Amérique vient, de tempête en tempête, se briser sur les rivages de l'Europe.

— Mon cher ami, dis-je à Gans, il n'y a qu'une chose qui m'inquiète en tout ceci. Dans ces époques d'union ou de confusion, que deviennent les individus ?

— Ah ! me répondit-il, vous avez touché la plaie. Quand les événements se font de la sorte, quand il soulèvent de pareilles masses, les événements alors prennent des proportions colossales, ils deviennent gigantesque ; mais les hommes, hélas ! restent ce qu'ils étaient, ils restent petits. Les événements s'allongent pour ainsi dire sur toute la surface de l'Europe : ils s'étendent, ils s'élèvent, ils grandissent d'une manière démesurée ; mais l'homme ne peut pas dépasser sa mesure ordinaire, et il reste, quoi qu'il fasse, enfermé dans les cinq ou six pieds de sa taille, et dans les cinq ou six idées de son esprit De là cette disproportion entre les choses et les hommes que nous voyons tous aujourd'hui, et qui reviendra chaque jour plus sensible. Cette petitesse des hommes est inévitable de nos jours. Toutes les fois en effet qu'il y a beaucoup d'hommes

dans un événement, la part de chacun d'eux est petite. Quand il y a beaucoup d'acteurs sur la scène, chacun d'eux a peu de chose à dire; il paraît un instant, jette une parole ou deux, et rentre dans la coulisse. La politique et le théâtre semblent, sous ce rapport, se représenter l'un l'autre d'une manière curieuse. Voyez la tragédie antique : elle peint les passions et les malheurs d'un héros, elle remplit le théâtre avec un seul personnage; en politique aussi, un seul personnage, un grand homme, un Cyrus, un Périclès, un Sylla, occupait le théâtre, et c'était à lui que tout se rattachait. Dans la tragédie, ou plutôt dans le drame moderne, l'intérêt n'est plus dans les hommes, il n'est plus dans les caractères; il est dans les événements, dans les coups de théâtre, dans des péripéties infinies, et en cela le théâtre et la politique modernes se ressemblent à faire peur.

Aujourd'hui, la destinée des peuples se fait d'elle-même et toute seule. Quant aux individus, ils suivent les événements; ils se font les serviteurs de la Providence, selon une spirituelle expression de la révolution anglaise. Personne ne marche plus en tête des choses; on marche à la queue. On ne guide pas les événements, on les suit, et le temps est passé des hommes qui faisaient le destin d'une nation. Il n'y a plus maintenant qu'un seul héros, qu'un seul homme de génie : c'est tout le monde, c'est le peuple. Mais le peuple a-t-il un nom? est-ce un individu? est-ce quelqu'un? Non; le peuple, c'est presque aussi lui-même un événement, car de même que les événements le peuple a quelque chose de fatal, d'instinctif. Il marche, il court d'une manière irrésistible, il a dans ses mouvements une haute et profonde raison, mais qui semble ne pas lui appartenir. Il est raisonnable comme les événements de la terre, ou comme les astres du ciel, qui suivent les lois de la Providence; il est raisonnable comme le sont les instruments et les ministres de Dieu, raisonnable et aveugle. Le peuple n'est pas une personne : c'est une chose.

Tel est donc le caractère de l'identification des peuples. Elle unit les hommes par le partage plus égal des choses; elle est favorable à l'humanité, mais en même temps elle est funeste à l'individu, car elle abolit les inégalités; elle rend la société plus égale, plus unie....

— Et plus plate, n'est-ce pas? C'est là ce que vous voulez dire?

Il causait ainsi avec beaucoup de mouvement et de chaleur, plein de vie, hélas! — car ce mot revient sans cesse, malgré moi, à côté du souvenir de sa mort prématurée, — quand, rentrant à Berlin, nous vîmes dans les boutiques des marchands de gravures, qui sont sous *les tilleuls*, le portrait de Napoléon. Ce portrait était partout exposé en Prusse à cette époque, comme dans toute l'Allemagne, comme dans tout le monde. L'ère des querelles contemporaines était fini, et la postérité commençait.

— Tenez, dis-je à Gans, voilà un homme qui relève un peu l'individu que votre système sacrifie.

— Oui, reprit Gans vivement; mais aussi c'est la dernière des individualités, et c'en est la plus grande, et encore je trouve beaucoup à redire de ce côté. Il semble que Napoléon a imposé au monde sa propre fortune et fait de sa destinée la destinée de l'Europe. Il a saisi hardiment la révolution française, et l'a amenée, moitié docile et moitié frémissante, au pied de son trône impérial. Du haut

de ce trône, il a changé l'Europe, il a bouleversé les dynasties. De plus, voyez-le dans son malheur : sa personne s'y dessine mieux encore peut-être que dans la prospérité. Son adversité, gigantesque comme sa fortune, a je ne sais quel relief et quel éclat qui n'appartient qu'à lui. Il a son sort et sa renommée à part entre tous les grands infortunés, comme il l'a entre tous les conquérants. Exilé à Sainte-Hélène, dans une île déserte, entre deux mondes, c'est là qu'il meurt sous les yeux de l'univers; et ce tombeau sur une roche éloignée, sous un autre ciel, cette sépulture lointaine, a quelque chose de mystérieux qui achève et qui couronne l'étrangeté merveilleuse de sa vie. Et cependant, mon cher ami, cet homme qui a semblé faire pendant quinze ans la destinée du monde, cet homme a subi aussi la loi de notre siècle; il n'a pas pu échapper à cette condition : il a suivi les événements plutôt qu'il ne les a guidés; il a exécuté les décrets de la Providence, mais il n'a rien créé qui soit l'œuvre de sa volonté; et, chose remarquable, tout ce qu'il a voulu faire contre la loi du siècle et l'esprit du temps, ses grands fiefs militaires, ses majorats, ses trônes en Espagne, en Italie et en Allemagne, tout ce qui enfin n'était que lui, s'est écroulé avec lui! Que de choses, au contraire, il a faites sans prévoir leur suite, qui ont survécu à sa puissance! que de choses viennent de lui, et qu'il ne voulait pas! Il a coupé, découpé, morcelé l'Allemagne selon sa fantaisie, et l'Allemagne est sortie de ses mains plus unie et plus forte. Il a voulu anéantir la Prusse, et en 1814 la Prusse est plus puissante que sous le grand Frédéric. Ainsi Napoléon lui-même a suivi la nécessité des choses; ainsi les événements ont été plus forts que lui, sinon plus grands.

Après lui, il n'y a plus d'individus; il y a ce que nous voyons aujourd'hui, il y a des partis, c'est-à-dire des hommes qui, se trouvant trop petits pour lutter seuls contre les événements, se réunissent, se serrent les uns contre les autres, cherchent à se faire une force. Ont-ils de la durée? L'Angleterre a vécu pendant cent ans et plus avec ses whigs et ses tories; mais maintenant combien de partis naissent, vivent et meurent dans l'espace de dix ans! Les partis aujourd'hui n'ont guère plus de force et de durée que les individus.

Et si de l'action en politique nous passons à la pensée, que voyons-nous? La même chose. Il n'y a plus de livres, plus d'*Esprit des Lois*, plus de *Contrat social;* il y a des journaux. Or, qu'est-ce qu'un journal? Est-ce la pensée d'un individu? est-ce une personne? Non, c'est un être de raison, c'est une pure abstraction. Il n'a point de nom, sinon un nom de guerre. Un journal, c'est un parti la plume à la main. Ce n'est personne. Qu'est-ce qui écrit dans les journaux? tout le monde. On dit que dans l'antiquité tout le monde était poëte, tout le monde chantait; puis un jour ces chants épars, ces pensées populaires, se réunissant, faisaient l'Iliade ou l'Odyssée. Ces journaux sont de même; ils se font comme se faisaient autrefois les poëmes épiques. Ce sont les épopées de notre temps, faites comme les épopées antiques par des rapsodes ignorés, et qui, comme ces épopées, représentent aussi la pensée des peuples.

— Oui, mais quoique rapsode, mon cher ami, je doute fort que la postérité s'inquiète jamais de lire ces Iliades-là.

Cette conversation donne une idée de la manière dont Gans, dans ses entretiens, rapportait à ses idées générales les événements et les choses du jour,

mêlant sans cesse la philosophie spéculative à la politique quotidienne. Elle peut aussi faire connaître son opinion sur la marche et sur le but de notre siècle. Il croyait à l'unité future du monde européen ; partout il en voyait les signes et les symptômes. Avec une sagacité ingénieuse et systématique, il discernait dans les plus petits faits de la littérature et du théâtre leur rapport avec la pensée générale du siècle. Je me souviens à ce sujet d'un article fort spirituel qu'il inséra dans un journal de musique de Berlin, à l'occasion du succès que Mlle Sontag, déjà mariée, déjà presque reconnue comtesse, obtint à Berlin en 1830. Ce fut la dernière fois qu'elle se montra, je crois, sur la scène, et ce fut son dernier triomphe ; mais il fut grand. A Berlin, ce fut presque un événement public. A ce titre, Gans s'en occupa, et l'expliquant dans le sens de ses idées philosophiques : « A examiner de près le succès de Mlle Sontag, on peut, disait Gans dans cet article, en tirer quelques idées pour apprécier le caractère de ce siècle-ci. Dans la vie comme dans l'art, notre siècle ne semble plus se plaire à ce qui est grand et élevé, à ce qui émeut et agite fortement. Ses héros sont des héros modérés, des héros pacifiques, dont l'aspect ni l'idée n'entraîne personne, et dans qui, de loin comme de près, on reconnaît aisément ses semblables. On aime, on estime, on applaudit ; on ne vénère plus parce que la vénération est toujours liée à un sentiment de crainte. Dans l'art non plus, ce ne sont pas les choses majestueuses et les grandes images qu'on aime à contempler, car personne ne s'y reconnaît ; elles n'offrent à personne un miroir commode pour y contempler à son aise l'image de sa propre nature. L'art ne cherche donc plus à élever les âmes. Il tend au plaisir, et encore est-ce au plaisir pacifique, au plaisir d'intérieur. L'art, aujourd'hui, est le serviteur des arts de détail. Tout ce qui est grand et majestueux, tout ce qui remue les âmes n'est plus que fâcheux et incommode. Ce sont choses qu'il faut écarter comme exagérées, ou tout au plus admettre çà et là pour faire ombre au tableau. Le siècle a trouvé un mot admirable pour désigner, en le blâmant, le grand et le sublime qu'il ne peut plus souffrir : c'est exclusif, dit-il ; il a raison. Tout ce qui est grand est exclusif parce qu'il se distingue et se place à part et en avant, parce qu'il se met en saillie et en lumière. Ce que le siècle loue comme impartialité et comme étendue, c'est cette souplesse et cette docilité avec laquelle l'art se prête au public et se rapetisse. Il n'y a plus aujourd'hui de tragédie ni de comédie, il y a des acteurs qui jouent. On confond ce qu'on joue et ceux qui jouent. Dans un spectacle, le public ne voit plus qu'un grand salon. Point donc de grandes originalités ; elles dérangent le niveau, l'égalité, et l'égalité est nécessaire en société. Point d'émotions, on ne vient point dans ce monde pour retourner chez soi tout ému et tout bouleversé. Plus d'enthousiasme non plus ; du plaisir. Le public ne donne plus de couronnes, mais il envoie des baisers ; il n'admire plus, il caresse.

» Que faut-il pour répondre à cette disposition des esprits ? Une réunion de talents où aucun n'a la prétention de dominer, car cela dérangerait l'ensemble, ce qui serait impardonnable, une réunion de talents qui se prêtent appui les uns aux autres, qui se soutiennent en formant une agréable harmonie. Tel est le talent de Mlle Sontag. »

Il y a certes dans ce portrait de notre siècle beaucoup d'esprit, il y en a

même trop, et je ne dis pas que tout soit vrai. Supposez cependant un siècle qui marche à l'unité de tous les peuples civilisés, comme le croyait Gans, un siècle où toutes les grandes émotions et tous les grands sentiments s'effacent par conséquent peu à peu; car le propre des grands sentiments étant d'établir une inégalité par l'élévation même, une différence par la distinction, ils empêchent l'unité, qui, pour exister, a besoin surtout d'égalité. Avec les grands sentiments, les hommes sont des héros et les peuples sont des nations originales et indépendantes. Les grands sentiments ne vont donc pas aux siècles d'unité. Supposez un siècle qui marche vers la communion de tous les peuples civilisés; n'est-il pas vrai que dans ce siècle la société européenne, surtout dans les rangs élevés, sera douce, polie, voluptueuse, modérée, plutôt qu'énergique, ardente, enthousiaste, passionnée, et que dans les arts elle aimera mieux ce qui amuse et ce qui plaît que ce qui émeut et ce qui élève? N'est-il pas vrai que la quiétude et le sybaritisme de l'esprit et de l'âme seront son caractère dominant, et que parût-elle même quelquefois, par caprice, demander aux arts et à la littérature des émotions violentes et désordonnées, sa vie cependant et ses actions démentiront ses fantaisies d'imagination, et qu'elle reviendra toujours au mol et au doux par penchant de nature et d'habitude? Voilà ce que voulait dire Gans.

J'ai parlé de l'ouvrage de Gans intitulé *Coup d'œil rétrospectif sur les personnes et sur les circonstances*. C'est dans cet ouvrage qu'il raconte ses trois voyages à Paris, en 1825, en 1830, en 1835, et qu'il compare ces trois époques diverses de notre histoire contemporaine. De ces trois époques, 1835 est la plus maltraitée. En 1835, en effet, je l'avoue, il n'y avait rien qui pût saisir l'imagination rien qui s'adressât à l'imagination du poëte ou du philosophe, et surtout d'un philosophe aussi ardent à systématiser ses idées que le poëte à les peindre. En 1825, il avait vu les luttes de l'esprit libéral contre la restauration, et nos espérances de victoire; il avait vu aussi la réforme littéraire tentée par les romantiques. Tout cela, qui était d'autant plus beau que c'était dans l'avenir, avait séduit et enthousiasmé Gans. En 1830, il avait assisté au triomphe. En 1835, il assistait au lendemain du triomphe, qui est toujours triste. Plus d'enthousiasme, plus d'illusions; l'épreuve avait été faite en politique et en littérature, et, comme toutes les épreuves, elle avait donné moins qu'on n'espérait. On ne croyait plus, en 1835, que la révolution de juillet eût changé la société et guéri les maladies sociales qui nous tourmentent. On voyait que cette révolution avait seulement affermi et consolidé la victoire des idées politiques de 89, mais en les dégageant du même coup de je ne sais combien de fausses illusions. D'un autre côté aussi, on ne croyait plus en 1835 que l'affranchissement des règles d'Aristote et même de la censure pût régénérer notre littérature et faire éclore des milliers de génies étouffés sous le joug. En 1835, nous étions, hélas! arrivés à la sagesse, qui ressemble toujours un peu au désenchantement. Voilà pour l'état des esprits, et, quant à l'action, nous réprimions les émeutes et nous tâchions de développer la prospérité intérieure du pays. Or la sagesse et le bonheur domestique sont choses excellentes pour qui en jouit, mais très-monotones pour qui les regarde de loin. Il n'y a point là de spectacle dramatique, il n'y a même point là d'occasion de faire quelque grand système. Le train pai-

sible et doux du bonheur domestique exclut la poésie et la logique. La philosophie de l'histoire ne sait où se prendre quand elle est tout d'un coup transportée au milieu d'une pareille société ; ce n'est qu'au bout d'un certain temps, et après quelques années de durée, que le bonheur et la prospérité des peuples qui vivent tranquilles et calmes, deviennent, vus à distance, quelque chose de beau et de grand, pourvu toutefois, je me hâte de le dire, que les peuples ne soient calmes et heureux que par l'effet de leur raison et de leur volonté, pourvu qu'ils restent toujours indépendants et libres. Tel est le genre de bonheur que la France cherche à se faire depuis bientôt dix ans, un bonheur qui ne coûte rien à son indépendance et à sa liberté ; et comme nous y parvenons peu à peu, en dépit de beaucoup de plaintes et de tracasseries, Gans, dans les dernières années de sa vie, se convertissait aussi peu à peu à ce nouveau genre de grandeur.

Il y avait plusieurs causes à cette conversion : d'abord cela commençait à devenir suranné d'attaquer la France et de calomnier son esprit de prudence et de modération. Tous les partis faisant cela depuis cinq ou six ans, l'esprit de Gans, qui aimait à marcher en avant plutôt qu'en arrière, se lassait de ce radotage convenu. De plus, comme l'expérience semblait condamner les prédictions de sa mauvaise humeur, comme la France persistait dans sa conduite politique, et ne s'en trouvait pas plus mal, cette conduite prenait aux yeux de Gans, aux yeux de l'ancien disciple d'Hegel, l'autorité du succès, c'est-à-dire de quelque chose qui avait sa raison d'être, et qu'il fallait approuver. Aussi, obsédé par ses doutes, il revint en France en 1837, et cette fois il voulut voir quelques-unes de nos grandes villes de province. A son retour, il passa par Paris, et c'est la dernière fois que je le vis. Son esprit flottait dans une grande incertitude, tantôt blâmant avec une vivacité singulière l'état nouveau de la France, parce que cet état ressemblait bien peu à la France de 1825 et des premiers jours de juillet, c'est-à-dire à son idéal, et à un idéal d'autant plus cher qu'il l'avait vu, ayant lui-même trente ans à peine ; tantôt approuvant ce qu'il voyait avec un air de résignation, et cherchant déjà à le systématiser. Les incertitudes de son esprit se retrouvent dans une des dernières lettres que j'aie reçues de lui : on y voit comment la France était sans cesse l'objet de son attention et de son étude :

« Mon cher ami, me disait-il, je ne sais vraiment trop que penser de votre pays, et mon dernier voyage dans vos villes de province m'a en même temps beaucoup déplu et beaucoup fait réfléchir. Je ne comprenais pas trop, avant ce voyage, ce que voulaient dire les Parisiens quand ils me parlaient avec une sorte de dédain de la province ; je le comprends maintenant : vous n'avez pas un homme en province. Quelle langueur ! quel engourdissement d'esprit ! On mange, on dort, mais on ne vit pas. Quel matérialisme ! Vos bourgeois de Paris sont des volcans d'esprit auprès de vos provinciaux. Et songez, mon cher ami, combien cela m'a dû déplaire, à moi qui, en Allemagne, suis habitué à trouver, dans nos petites villes, le goût de la science et des lettres. En Allemagne, la vie intellectuelle est répandue partout ; elle est dans tous les membres, et non pas seulement à la tête et au cœur comme chez vous. Aussi, au premier moment, je suis prêt à crier, avec tous vos publicistes de province : —

Décentralisez tant que vous pourrez! faites un peu refluer le sang aux extrémités, car, sans cela, vous périrez à la fois de paralysie aux extrémités et d'anévrisme au cœur. — Et puis cependant, après la première surprise, je me demande pourquoi la chose est ainsi, et quand je trouve que depuis trois cents ans la France marche vers la concentration, je ne puis ni m'étonner, ni me plaindre beaucoup que vous suiviez encore, à l'heure qu'il est, le penchant de toute votre histoire. Je suis même tenté de croire que cette distribution fort inégale de la vie intellectuelle et politique constitue une société beaucoup mieux organisée qu'elle ne le paraît. Dans les républiques de l'antiquité, il y avait la place publique, le forum, où les citoyens venaient traiter les affaires publiques. Hors du forum, ils faisaient leurs affaires privées et s'occupaient du labourage de leurs champs. Paris est devenu le forum de la France, et cela non-seulement parce que c'est à Paris que se tiennent les séances des chambres, mais parce qu'il n'y a de vie et de mouvement politique qu'à Paris. C'est à Paris, comme sur une place publique ouverte à toute la France, que se font les affaires et que se décident les événements. Paris, comme le forum antique, prend une résolution; cela fait loi pour toute la France. J'ai souvent été près de me moquer de la façon dont la révolution de juillet s'était faite dans vos villes de province. On voyait la malle-poste arriver avec un drapeau tricolore, on entendait le courrier crier vive la Charte, et là-dessus, tout d'un coup, la révolution était faite. Cette obéissance mécanique des provinces à Paris, me semblait un mal; c'est au contraire un grand bien, car sans cela vous eussiez eu trente-huit mille révolutions de juillet, autant que de communes, et que seraient, hélas! devenus dans ce désordre le repos, l'honneur, la fortune, la vie des citoyens? Avec votre manière de tout faire à Paris, le pays en est quitte à meilleur marché, et j'avoue en même temps que les provinces n'ont pas à se plaindre, car dans ce forum que vous appelez Paris, tout le monde est admis. C'est une table de jeu où se jouent les destinées de la France; mais à cette table tout le monde est reçu, chacun y vient dire son mot ou tenir les cartes. La tribune et la presse surtout appellent à Paris toutes les idées importantes qui naissent dans quelque coin du pays. Aucune n'est étouffée, aucune n'est ignorée. Je dois avouer que je n'ai point trouvé en province une seule pensée qui eût à se plaindre de n'être point à Paris. Je n'ai, au contraire, trouvé en province que les idées de Paris. Paris, en France, semble chargé de faire tout le travail politique et intellectuel du pays; c'est lui qui pense, qui discute, qui rédige, et, son travail fait, il l'envoie à la province. Cela est bizarre, surtout pour un Allemand; mais cela est vrai en politique comme en littérature. Grâce à cet arrangement, la province, dispensée de tout souci intellectuel et politique, et comptant sur ceux qui la représentent à Paris, la province fait ce que faisaient les citoyens des républiques anciennes hors du forum : elle fait ses affaires; elle sème, elle plante, elle récolte, elle file, elle tisse; enfin, elle travaille paisiblement. Avec l'habitude que vous avez, depuis trois cents ans, de tout faire selon la loi et l'esprit de Paris, je reconnais que la politique et la littérature que vous feriez en province auraient le double inconvénient de n'être point originales, parce que ce serait une imitation de Paris, et d'être petites et mesquines, parce que les passions locales feraient la politique à leur taille. Je me tiens

donc pour content de ce que je vois, et je m'émerveille comment, sans y penser, sans le vouloir, et par des moyens fort différents, la France est arrivée à avoir une constitution sociale plus semblable qu'on ne le croit à la constitution des sociétés antiques. »

C'est ainsi que peu à peu cet esprit ardent et ingénieux se rendait compte de l'état de la France au repos, après avoir vu et aimé la France en marche et en mouvement, telle qu'elle était en 1825 et en 1830, et à mesure qu'il la comprenait mieux, il se reprenait à l'aimer comme par le passé : car Gans, disons-le en finissant, n'avait aucun goût pour l'enthousiasme chimérique, pour l'exaltation aventureuse; il s'en moque même volontiers, et je trouve à ce sujet une anecdote très-gaie dans son *Coup d'œil rétrospectif*. Il s'agit des saint-simoniens et de leur ardeur en 1830, car ç'a été naturellement un des effets de la révolution de juillet de porter à la tête de toutes les opinions. Elle a exalté tout le monde, et chacun dans son sens. Or, en 1830, Gans, étant à Paris, dînait au *Rocher de Cancale* avec quelques saint-simoniens des plus ardents et avec M. Villemain, M. Buchon et quelques autres personnes. La conversation tomba naturellement sur les grandes espérances que les partisans de la doctrine nouvelle attachaient à sa propagation. M. Villemain faisait remarquer que, sans persécutions, sans sacrifices, sans martyrs, il était impossible qu'une religion nouvelle pût prendre racine. « Ces martyrs, s'écria un des saint-simoniens, ils se trouveront! — Mais les martyrs chrétiens, reprit M. Villemain, ne dînaient pas au *Rocher de Cancale*. — Et, en vérité, continue Gans, cette spirituelle plaisanterie avait son côté profond. Comment, en effet, dans une époque d'indifférence religieuse, des jeunes gens qui, bien loin de renoncer aux plaisirs du monde, en faisaient, au contraire, l'objet d'un système religieux, pouvaient-ils jamais parvenir à produire une de ces grandes secousses morales qui sont nécessaires à l'établissement d'une nouvelle religion? »

Je me reprocherais de terminer mes souvenirs sur Gans par cette anecdote, qui fera sourire plusieurs de ses acteurs. La mémoire de Gans et de sa mort prématurée doit exciter d'autres idées plus tristes, plus graves et plus conformes au sentiment qui m'a fait prendre la plume. Je trouve, en parcourant son *Coup d'œil rétrospectif*, un éloge de M^me^ de Broglie, qui répond tout à fait aux tristes pensées que j'ai dans l'esprit; car cet éloge d'une personne morte avant le temps, fait par une autre personne morte elle-même prématurément, exprime amèrement l'effrayante instabilité de la vie humaine et des affections qui la soutiennent. « M^me^ de Broglie, dit Gans, était la digne fille de M^me^ de Staël. Possédant toutes les qualités d'esprit et de cœur de sa mère, elle avait de plus une piété pure et élevée qui avait voulu prendre la rigueur des formes méthodiques, mais qui n'excluait aucunement le sens des choses du monde, des intérêts du jour et des luttes politiques. Ses convictions religieuses donnaient à ses jugements un caractère de fermeté inflexible contre tout ce qui sentait l'immoralité; mais son amabilité inaltérable, sa bonté affectueuse et cette condescendance de bon goût qui honorait toujours l'homme, jamais le rang, tout cela répandait sur ses manières une douceur attirante. Dans la révolution de juillet elle estimait surtout l'esprit de modération et de désintéressement,

qu'elle aimait non-seulement en théorie, mais en pratique. Aussi une position politique ne lui paraissait jamais désirable pour son mari, qu'autant qu'elle était commandée par la nécessité et qu'elle commandait un sacrifice. »

Cet éloge de Mme de Broglie n'est pas certes le plus grand qu'on pouvait faire d'elle, elle en méritait de plus grands encore; mais il me semble un des plus touchants, quand, comparant le temps où il fut écrit et le temps où on le lit, on songe qu'il a plu à Dieu de retirer du monde à quelques mois seulement de distance celui qui louait et celle qui était louée : douloureux intérêt attaché, pour beaucoup d'entre nous, à quelques-unes des pages du *Coup d'œil rétrospectif* de Gans, pleines de noms qui nous sont chers, et dont plusieurs, et le sien surtout, ne peut plus se prononcer qu'avec une triste émotion.

SAINT-MARC GIRARDIN.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1839.

L'horizon politique ne s'est guère éclaici dans les derniers quinze jours. Le ministère se flattait de pouvoir annoncer aux chambres quelque fait éclatant de sa politique extérieure; il devra se borner à lui faire part de ses espérances et à lui parler de ses bonnes intentions.

On dit, il est vrai, que la Russie est enfin décidée à faire bon marché du privilége qu'elle avait prétendu s'attribuer par le traité d'Unkiar-Skelessi. Après avoir essayé de briser l'alliance anglo-française, en offrant à l'Angleterre seule le passage des Dardanelles pour quelques-uns de ses vaisseaux, elle reconnaîtrait aujourd'hui que si une intervention armée devenait nécessaire à Constantinople, l'entrée de la mer sacrée devrait être également libre aux flottes de la France, de la Russie et de l'Angleterre. On assure que le même envoyé russe qui a déjà été à Londres sonder la fidélité du cabinet de Saint-James à l'alliance française, ne tardera pas à y reparaître avec cette importante déclaration. C'est là sans doute un fait considérable pour l'honneur et les intérêts de notre politique; c'est reconnaître que, le cas échéant, ce n'est pas le protectorat de la Russie, mais le protectorat de l'Europe qui servira de bouclier à la Porte contre les attaques du pacha; c'est avouer que la question de Constantinople n'est pas une question russe, mais une question européenne; que nul ne pourrait essayer de la décider tout seul, dans son intérêt particulier, sans prendre en même temps une attitude hostile envers les autres puissances, et en particulier envers la France.

C'était là, nous le reconnaissons, le but des efforts constants du cabinet français : soustraire la question d'Orient à la juridiction exclusive de la Russie pour la soumettre aux décisions de la politique européenne. Il appartient d'autant plus à la France de maintenir à tout prix cette politique, que nous ne pouvons pas être soupçonnés dans la question d'Orient des arrière-pensées d'envahissement et de conquête qu'il est si facile, si naturel de supposer à la Russie. Nous soutenons un intérêt européen, et nullement un intérêt exclusivement français. Que nous importe la forme de la nouvelle civilisation qui paraît s'élaborer pour l'Orient? Ce que nous voulons avant tout, c'est qu'aucun

pachalick ne devienne ni un comptoir anglais, ni une province moscovite.

La déclaration russe serait une reconnaissance implicite du principe français. Aussi faut-il l'accueillir avec une satisfaction qui n'exclut point le doute et la surveillance. Ce n'est pas facilement, de gaieté de cœur, que la Russie donnerait ainsi une sorte de démenti officiel à sa vieille politique. L'attitude calme et imposante de la France, le froid accueil que les offres de M. Brunow trouvèrent à Londres, l'y ont sans doute déterminée. Mais on peut être certain que le cabinet russe, d'un autre côté, ne se donnera ni trêve, ni repos, qu'il n'ait enlevé à cette déclaration tout ce qu'il pourra d'efficacité et d'importance. Peut-être se réserve-t-il des explications, des restrictions, des chicanes sur la forme, sur le moment, sur le nombre de vaisseaux; peut-être la déclaration est-elle liée à des conditions et des hypothèses que la France ne saurait admettre. Que sais-je? Il serait téméraire de rien affirmer à cet égard : ce sont là les secrets, les subtilités, les habiletés de la diplomatie; nous sommes loin de les connaître. Seulement le bon sens nous dit qu'il est permis, au cabinet français surtout, de se méfier d'une concession de Saint-Pétersbourg. A coup sûr, la Russie essayera pour le moins de faire en sorte que les Osmanlis n'aient point l'occasion de voir flotter devant les murs du sérail les pavillons de l'Angleterre et de la France. Dans ce but, elle pourrait bien seconder de tous ses moyens une transaction immédiate entre la Porte et le pacha. Le protectorat européen, n'ayant plus l'occasion de se réaliser, n'aurait ainsi d'autre titre que quelques phrases diplomatiques, que les ambages de quelques notes bien embrouillées; il ne serait point solennellement constaté aux yeux du monde entier par un *précédent*. Nous ne voudrions cependant pas nous plaindre d'un pareil résultat, si toutefois Méhémet-Ali obtenait par le traité toutes les concessions que réclament impérieusement l'intérêt bien entendu de l'Orient, de la Porte elle-même, ainsi que la paix de l'Europe; qu'il obtienne par une stipulation directe avec le sultan tout ce que la France a démontré ne pouvoir lui être enlevé, et nous applaudirons au traité. Nous savons trop bien que, malgré toutes les conventions et tous les *précédents*, la Russie, un nouveau cas échéant, ne reconnaîtrait le protectorat européen à Constantinople qu'autant que des flottes formidables sorties de Malte et de Toulon sillonneraient la Méditerranée, et nous avons confiance dans l'avenir de notre pays. Au bruit d'une nouvelle crise orientale, le pavillon français ne s'endormirait pas dans ses ports.

L'Espagne attend, avec autant d'anxiété que le caractère espagnol en peut éprouver, le résultat des nouvelles élections. L'apathie des classes modérées, — l'apathie, c'est leur maladie chronique, la maladie du juste-milieu, — semble céder à la gravité des circonstances; le flegme espagnol paraît s'émouvoir des périls dont la fougue radicale menace le pays; il n'y a pas jusqu'à des grands d'Espagne qui ne se donnent quelque peu de mouvement pour diriger les nouvelles élections dans un esprit de conservation et de liberté régulière.

Le succès n'est pas moins incertain. Le ministère est faible, et l'Espagne est, de l'aveu général, si pauvre d'hommes politiques de quelque valeur, qu'il serait difficile à la reine de s'entourer de ministres influents et capables. Le petit nombre d'hommes habiles qu'on pourrait citer se sont placés, par leurs anté-

cédents, dans une position telle qu'il serait presque impossible de les rappeler au pouvoir. La reine *règne et gouverne*, fort heureusement pour les Espagnols, car à elle seule elle a plus de sagacité et surtout plus de résolution que tous les *hidalgos* de la Castille. Il faut demander grâce pour elle à nos publicistes ; une exception pour le beau sexe ne tire pas à conséquence pour nous, abrités derrière la loi salique.

Si une majorité révolutionnaire rentrait, par la grâce des électeurs, dans la salle des cortès, que deviendrait l'Espagne? Que ferait le gouvernement espagnol ? Les gens qui prétendent résoudre toutes les difficultés par des souvenirs et calquer le présent sur le passé, disent tous que l'Espagne chercherait alors son salut dans un 18 brumaire. Sans discuter ici le fond des choses et la moralité du fait, ils oublient que derrière le 18 brumaire il y avait le général Bonaparte, le conquérant de l'Italie, le vainqueur de l'Autriche, le poétique représentant de la civilisation européenne en Orient, l'homme fatal que quarante siècles avaient admiré du haut des pyramides. Qu'y a-t-il en Espagne? Espartero, Espartero tenu en échec par Cabrera, Espartero ne marchant jamais qu'à pas comptés, et croyant, comme la plupart des Espagnols, qu'en toutes choses les mois et les années ne font rien à l'affaire. C'est une race à qui la Providence aurait dû, en bonne justice, accorder une existence individuelle dix fois plus longue que la nôtre; alors seulement on pourrait dire qu'ils vivent autant que nous. Espartero, brave sur le champ de bataille, oserait-il briser de son épée les institutions légales de son pays? Trouverait-il dans son armée le dévouement personnel, fanatique des généraux et officiers qui, le 18 brumaire, encombraient la modeste maison de la rue Chantereine, de ces grenadiers qui, après avoir soustrait leur général à la fureur des *Cinq-Cents*, les poussèrent avec une insouciance du droit et une goguenarderie toute soldatesque hors du lieu de leurs séances? Et le coup d'État accompli, qu'arriverait-il après? Ce qu'il y a de moins difficile et de moins laborieux dans les coups d'État, c'est l'enfantement; mais il est rare que le nouveau-né soit viable, et le serait-il qu'il faudrait, pour l'élever et le mener à bien, des soins, une persévérance, une suite, difficiles à concevoir dans un pays aussi désuni, aussi peu éclairé, et d'habitudes aussi nonchalantes que l'Espagne.

Nous croyons qu'Espartero est au fond de notre avis, et que tout en désirant conserver le commandement d'une grande armée, tout en reconnaissant que cette armée peut être un *en cas* formidable et salutaire pour son pays, il désire avant tout ne pas être appelé à jeter son épée dans la balance des destinées de l'Espagne. Il ne peut pas ne pas sentir que dans la plus favorable des hypothèses pour lui, dans l'hypothèse du succès, la victoire serait un embarras pour lui, et lui un embarras pour l'Espagne.

La Suisse, agitée par des principes hostiles qui n'ont pas encore trouvé dans les complications du système fédératif un moyen plausible de conciliation, lutte avec effort contre les difficultés de sa situation, et cherche un état régulier qu'elle est encore loin d'atteindre. A Zurich, les idées par trop spéculatives du parti démocratique, dirigé par des hommes honorables sans doute, mais qui pensaient pouvoir réaliser, comme chefs d'un canton suisse, les utopies des étudiants de Gœttingue, ont amené une contre-révolution qui ne s'est pas

accomplie sans effusion de sang. C'était un singulier mépris des faits que de vouloir brusquement plier aux idées philosophiques, par un système révolutionnaire d'instruction publique, une population aussi profondément religieuse, disons-le, aussi accessible aux idées mystiques et au fanatisme que celle du canton de Zurich. Des faits aussi bizarres que cruels avaient donné plus d'une fois la mesure de la vivacité de ses impressions religieuses.

Dans le Valais, le haut et le bas pays, c'est-à-dire les vieilles idées et les nouvelles, le privilége et l'égalité de droit, la Suisse de 1815 et la Suisse de 1830, sont aux prises. La diète était intervenue et avait donné son appui à une reconstitution équitable du canton; mais la contre-révolution de Zurich, canton directeur, ayant enlevé dans la diète une voix puissante au parti réformateur, le parti rétrograde a relevé la tête dans le Valais, et tout arrangement est indéfiniment ajourné.

Dans le canton du Tessin, après la réforme politique de 1830, la contre-révolution, poussée par le clergé et appuyée par la police subalterne de Milan, s'était peu à peu glissée aux affaires et avait fini par s'emparer du gouvernement. Il y avait dans le corps législatif plus de trente curés, c'est-à-dire que l'évêque autrichien de Côme, dont ils dépendent, y avait plus de trente voix. Il paraît que leur empire réactionnaire et leurs corps d'état n'étaient pas du goût de la population; une révolution a replacé les hommes de la réforme à la tête des affaires : reste à savoir s'ils sauront ne pas abuser de la victoire et retenir leur parti dans les limites du droit.

Au milieu de tous ces faits, la position de l'ambassade française n'est pas sans difficultés. Peut-être l'inaction et le silence sont-ils dans ce moment, vu l'état de nos relations avec la Suisse, le seul parti compatible avec l'intérêt bien entendu de la France. Il est cependant deux points que nous devons surveiller attentivement : le Valais, traversé par une des principales routes stratégiques de l'Europe, et le Tessin, qui, placé au delà des Alpes, est plus particulièrement exposé à l'influence autrichienne, et dont les commotions pourraient donner à l'Autriche des prétextes que la France ne saurait accueillir.

Le gouvernement français vient de nommer des commissaires chargés de négocier avec M. Rochussen un traité de commerce entre la Hollande et la France. Sans jeter aucun blâme sur le choix des personnes, il nous semble cependant indiquer que le ministère ne regarde pas cette négociation comme devant embrasser des projets d'une haute importance.

Il se passe d'étranges choses à Rome. Le duc de Bordeaux, mal accueilli d'abord et à peine toléré, s'y est ensuite établi avec le faste et l'étiquette d'un prétendant. Reçu par le pape, par le souverain de Rome, la haute société italienne et étrangère n'a plus hésité, dès lors, à franchir le seuil du palais Conti, et à s'y réunir à nos légitimistes. On dit que les ministres de Naples, de Sardaigne, d'Autriche, ont suivi la foule ou lui ont donné l'exemple, ce qui place notre ambassadeur dans une position peu conforme à la grandeur, à la dignité, aux droits de la France. Les espérances des ennemis de la royauté de juillet sont hautement proclamées à Rome; le duc de Bordeaux s'y est rendu pour se rapprocher des côtes de France; la duchesse de Berri colporte les espérances du parti d'un bout à l'autre de la péninsule; elle ne trouvera pas

d'obstacles à Naples ; elle trouvera aide et faveur à Modène, et peut ainsi nouer une chaîne d'intrigues qui s'étende du centre de la France à l'extrémité méridionale de l'Italie.

Nous aimons à croire que notre gouvernement n'est pas demeuré les bras croisés et la bouche close en présence de tous ces faits. Sans doute il a demandé à Sa Sainteté, avec toute la fermeté qui appartient à un gouvernement qui parle au nom de la France, des explications sur ce brusque changement de conduite, sur ces étranges condescendances envers les ennemis avoués et toujours actifs de notre révolution. Quand le pape ne sera plus que le premier des évêques, que le pontife supérieur de l'Église catholique, il pourra accueillir dans sa demeure tous les fidèles qui désireront se prosterner devant leur chef spirituel ; mais tant qu'il sera en même temps le prince temporel d'un État, qu'il aura un territoire, des ports, des côtes maritimes, des sujets, il devra tenir compte des relations politiques de nation à nation, et ne pas donner dans ses États, placés à quelques heures de navigation de la France, asile et protection à un prétendant servi par un parti actif et incorrigible. Ce serait là une singulière récompense de notre loyale évacuation d'Ancône. Voudrait-il la faire regretter même à ceux qui, comme nous, l'ont hautement approuvée? Car, certes, nul ne croira qu'il fût aujourd'hui permis au duc de Bordeaux de jouer publiquement à Rome le rôle de prétendant, si le drapeau tricolore flottait encore sur la citadelle d'Ancône. Quant à nous, nous ne changeons point d'avis. Le drapeau tricolore peut flotter de nouveau là où il a flotté un jour, et la France est d'autant plus fondée à réclamer énergiquement la stricte observation des principes du droit des gens à son égard, qu'elle s'est montrée, elle forte et puissante, exécutrice scrupuleuse des traités.

Au surplus, Rome n'est pas seule le siége des intrigues et des machinations des ennemis de notre gouvernement. Les factions s'agitent de nouveau ; bonapartistes, républicains, carlistes se donnent la main, unanimes sur un point, le renversement de ce qui est.

Certes il y aurait trop de bonté à réfuter encore cette vieille accusation qui fait de la police l'auteur de ces crimes. Ce misérable expédient n'a plus de valeur.

Les complots ne sont que trop réels ; le mal existe, et il est grave au point que tous les hommes honnêtes, sincères, parmi ceux que de longues habitudes d'opposition avaient accoutumés à rapetisser et à mépriser ces dangers, ont été frappés, eux aussi, de l'opiniâtreté, de l'audace, de la perversité des conspirateurs.

Loin de nous la pensée d'exagérer le péril. Nous ne voulons ni fermer les yeux pour ne pas le voir, ni le grandir à dessein ou par imprudence. Nul n'a une foi plus vive que la nôtre dans le triomphe définitif de la cause que nous défendons, dans la stabilité du trône de juillet et des institutions dont il est à la fois le centre et la garantie.

Mais, en politique du moins, la foi seule ne sauve pas ; il faut être moliniste. S'il est absurde et lâche de trop s'alarmer, faut-il donc s'endormir dans le péril et attendre niaisement que de profondes perturbations et de violents attentats exigent des mesures extraordinaires et des remèdes extrêmes?

Oh ! alors c'est à qui, criera plus fort, à qui demandera davantage, à qui fera meilleur marché de toutes nos libertés !

Nous aimons trop la véritable liberté pour vouloir qu'on s'expose à de pareilles nécessités, en négligeant aujourd'hui des avertissements salutaires, et en s'abandonnant à cette mollesse, à cette apathie, à cette nonchalance qui détend d'une manière déplorable tous les ressorts réguliers du pouvoir.

Le ministère lui-même, nous ne voulons rien déguiser, a paru avoir cédé, sous ce rapport, à de trop petites considérations.

Il n'a d'abord rien dissimulé de la gravité des dangers dont nous sommes menacés; nous ne voulons pas dire qu'il les a grossis. Il en concluait ou laissait conclure la nécessité d'un pouvoir fort. La conclusion était juste.

Mais on lui a dit : Ce pouvoir nécessaire, imposant, capable de tenir tête aux factions ou de prévenir leurs écarts, ce n'est pas en vous qu'il peut résider. Il est sans doute, parmi vous, plus d'un homme digne du portefeuille; mais le ministère du 12 mai, par son origine et dans son ensemble, manque de force, d'unité, et n'est pris au sérieux par personne, pas même par ceux des ministres qui seraient les plus dignes de faire partie d'un ministère fort et parlementaire.

Alors on a découvert tout à coup que le danger n'était pas aussi grave qu'il l'avait paru de prime abord. Peu de force, un peu d'adresse, quelques précautions suffisent pour nous mettre à l'abri d'un coup de main. A quoi bon appeler dans le cabinet les hommes d'expérience, les sommités parlementaires? On dirait d'un médecin qui, redoutant une consultation qui appellerait auprès du malade des hommes célèbres, s'attache à lui persuader qu'il n'est atteint que d'une légère indisposition.

Les symptômes cependant ne manquent pas de gravité. Nous avons vu au sein de la capitale, dans un arrondissement populeux, commerçant, le gouvernement ne pas savoir opposer un concurrent aux candidats de l'opposition. Il ne s'est pas trouvé dans Paris, au siége du gouvernement, un homme assez habile et assez courageux pour lutter avec l'opinion républicaine dans une assemblée électorale convoquée au nom de la charte de 1830. On n'a pas été suffisamment affligé d'un si douloureux spectacle. Nul n'y a bien joué son rôle que M. Michel de Bourges.

Les hommes les plus habiles ne cessent de jeter dans le public des écrits que nul ne réfute, et qui font pénétrer dans les ateliers et dans les chaumières des opinions qui grandissent à vue d'œil, des enseignements qui porteront leur fruit.

Il est évident que le parti révolutionnaire, au lieu de se dissoudre, s'organise, s'instruit, se prépare à de nouveaux combats. Au lieu de l'abandonner, des hommes capables vont à lui, et s'en font les précepteurs et les chefs.

Ces faits, qui pourrait aujourd'hui les révoquer en doute? Aussi la révolution ne peut plus se maintenir dans un accord apparent avec les opinions libérales qui ne sont pas révolutionnaires, qui ne veulent pas le renversement de l'établissement de juillet.

De là cette lutte et ce schisme dont la réforme électorale a été le prétexte, et qui éclatent et se renouvellent tous les jours. C'est qu'à mesure qu'on veut

approcher du but, il se découvre un abîme entre les opinions qui paraissaient contiguës, entre les hommes qui les représentent.

En présence de ces faits, peut-on envisager sans quelques alarmes l'avenir qui paraît s'annoncer? Une chambre divisée, fractionnée, dominée par de petits intérêts, par des sympathies et des antipathies de coterie, sans organisation et sans chefs; un cabinet trop éclairé pour avoir confiance en lui-même, dans sa situation, pour ne pas comprendre que loin de pouvoir rallier autour de lui une forte majorité, il devra se contenter de vivre, si Dieu lui donne vie, au jour le jour, faisant un peu la cour à toutes les opinions, à toutes les nuances de la chambre, plus occupé d'étudier les fantaisies journalières d'une assemblée désorganisée, que de lui faire adopter des principes fixes de conduite, un système de gouvernement.

Eh bien, nous le disons du fond de notre conscience, le ministère vaut mieux que le rôle que son origine, les circonstances, la situation, le condamnent invinciblement à jouer. M. Villemain et M. Dufaure, M. Passy et M. Duchatel, sont fort au-dessus de ces misères, et il est triste de voir ainsi de beaux talents s'user en pure perte. Il est impossible que l'illustre maréchal ne commence pas à se sentir mal à l'aise dans la rue des Capucines. Le jour des combats approche, mais ce n'est pas la baïonnette ni le canon qui donnera la victoire. Des occupations nouvelles, insolites, la curiosité qui s'y rattache et ce désir que nous avons tous, dans une certaine mesure, de nous montrer aptes à toutes choses, ont pu faire un moment illusion à M. le président du conseil. Nous ne savons pas si l'illusion continue; mais ce qui est certain à nos yeux, c'est que la France doit regretter de plus en plus que son grand homme de guerre n'ait pas établi ses pavillons dans l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Voyez l'Algérie. Nous ne voulons ni récriminer sur le passé, ni décourager sur l'avenir. Nous affirmons seulement, et c'est là un inconvénient qu'on peut faire cesser à l'instant même, qu'un maréchal en Afrique, célèbre par une récente victoire, et n'ayant pas sans doute une petite opinion de lui-même, et à Paris, un ministre de la guerre, simple lieutenant général, d'une célébrité militaire qui ne paraît pas s'élever au-dessus de celle de cinquante autres lieutenants généraux, c'est là une position fausse et pour le supérieur et pour le subordonné, mais plus encore pour la France, sur qui en retomberont toutes les fâcheuses conséquences. Sans doute le maréchal Soult siége dans le conseil et le préside; on disait même dans le temps que M. Schneider ne devait être que son lieutenant au département de la guerre. On l'a moins dit plus tard: le goût de faire à sa guise, de commander, prend à tout le monde. Quoi qu'il en soit, c'est entre le ministre titulaire de la guerre et le maréchal Valée qu'ont lieu ces rapports ordinaires, inévitables, qui placent le second sous les ordres du premier, qui doivent déplaire au gouverneur général, et qui expliquent ce qu'on a souvent dit: — que M. le maréchal Valée règne et gouverne en Afrique, qu'il en fait à sa tête, et que sa subordination se borne à demander des secours et à raconter ce qu'il a fait. Il importe à la France qu'il y ait dans la guerre d'Afrique unité de pensée et de direction; il importe que toutes les instructions qui arrivent à M. le gouverneur général portent une signature devant laquelle il n'est pas de gloire militaire qui ne s'incline. Nous ne savons pas si nos désirs

sont d'accord avec les dispositions de ceux qui peuvent les satisfaire ; mais nous avons l'intime conviction que ces désirs sont conformes aux intérêts de la France et du pouvoir.

A propos de la levée de boucliers d'Abdel-Kader, on s'est beaucoup occupé du vif désir qu'a le prince royal de rejoindre sur le champ de bataille cette armée d'Afrique dont il a déjà partagé la gloire et les dangers. Tout a été dit sur ce point, et nous ne voulons pas revenir sur une question qui n'en est pas une. Le prince royal, nous le dirons brutalement, ne s'appartient point. — Il ne voudrait pas qu'un coup de fusil fût tiré contre des Français, sans y être et avoir sa part de danger. — La France le sait, elle applaudit à son courage, à son ardeur, à sa passion des belles et grandes choses ; elle se rappelle son désespoir de cette expédition de Constantine où il voulait être, et où, bien malgré lui, il ne put se rendre, le ministère du 15 avril s'étant, avec justice et fermeté, refusé à pareille responsabilité. A plus forte raison son départ serait aujourd'hui une question de cabinet. Père d'un enfant au berceau qui doit être roi, le prince royal ne peut exposer la France aux dangers d'une régence, pour se donner le plaisir d'échanger des coups de fusil avec les Arabes, et de galoper sur les traces des hordes errantes d'Abdel-Kader. Dans l'expédition de Constantine, du moins, il y avait un but fixe et déterminé, une ville forte, une ville renommée qui nous attendait. Quelle sera notre lutte avec les Arabes révoltés? Qui le sait? Notre armée aura-t-elle le bonheur de pouvoir atteindre l'ennemi en forces, de pouvoir lui livrer une bataille? C'est fort douteux. C'est une campagne dont le succès définitif est sans doute certain, mais qui n'est pas moins pleine d'inconnu. Elle peut se terminer dans quelques jours, comme elle peut se prolonger pendant plusieurs mois. Peut-être y aura-t-il de gros combats, peut-être aussi n'y aura-t-il que des escarmouches, des marches et des contre-marches, des villages brûlés, des douairs ravagés, et quelques villes abandonnées, désertes, à occuper.

Quoi qu'il en soit, la place de l'héritier de la couronne est en France, et non dans les marais de l'Algérie ; elle est ici, entre le trône de son père et le berceau de son enfant ; par sa présence, il les défend l'un et l'autre. C'est aussi du courage : si ce n'est le courage instinctif des combats, c'est le courage de la réflexion, de l'homme d'État, d'un prince habile, marchant d'un pas ferme sur les traces de son père, subordonnant ses passions les plus généreuses aux intérêts de l'État et à l'avenir de la France.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

# LA MÈRE MOULIN[1],

## HISTOIRE D'UNE VIVANDIÈRE DE LA GRANDE ARMÉE.

(SUITE.)

La convention venait de succéder à l'assemblée législative. Le combat de Valmy avait marqué le terme de l'invasion des Prussiens dans la Champagne, comme l'héroïque résistance de Lille celui du débordement des Autrichiens dans les Pays-Bas. En deux mois seulement, la France avait soumis la Savoie, le comté de Nice, le Palatinat et une partie de la Belgique. Dans l'enivrement de nos triomphes, la convention avait aboli la royauté pour décréter la république « Une et indivisible ! » en appelant les peuples à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. Le général Dumouriez, qui s'était réservé le commandement de l'armée du Nord lors de l'invasion des Pays-Bas, devait diriger les opérations contre le principal corps d'armée autrichien, que commandait le duc Albert de Saxe-Teschen. Ce prince s'était établi avec ses troupes sur les hauteurs de Jemmapes, en avant de Mons, et avait rendu ce poste presque inexpugnable en y établissant des retranchements garnis d'un triple étage de bouches à feu. C'est sur ce point que Dumouriez résolut de tenter une attaque décisive, tandis que de son côté le duc Albert s'était proposé de courir les chances d'une bataille dans les plaines de Jemmapes. Le général français, ayant deviné ses intentions, fit aussitôt des dispositions en conséquence.

(1) Voyez la livraison du 15 décembre.

Déjà une première attaque avait été effectuée par la division Beurnonville sur le bois de la Serre ; mais nos troupes, s'étant précipitées au combat avec trop d'ardeur, avaient été repoussées. Dampierre fut envoyé pour réparer cet échec, et avec lui la fortune ne tarda pas à changer : rien ne put résister aux volontaires parisiens, qui se rendirent maîtres du bois de la Serre et des positions d'alentour. Dès ce moment le général en chef ne douta plus que les Impériaux voulussent lui offrir la bataille. On était au 5 novembre 1792.

A cette attaque du bois de la Serre, à laquelle le 5e régiment avait pris part, Marguerite fit ses premières armes comme vivandière. Dès son entrée en campagne, les grenadiers de la compagnie de Margotin s'étaient cotisés pour lui acheter un âne magnifique, au moyen d'une journée de solde que chacun d'eux avait abandonnée. Outre que l'animal avait une robuste constitution, il était haut de trois pieds et demi, il portait bien l'oreille et avait une robe tigrée avec une tâche blanche sur le front qui lui donnait une noble supériorié sur ses confrères de l'armée du Nord. Cet âne avait été appelé, par un fourrier de la compagnie de Margotin, du nom de *Colibri*, qu'il devait bientôt abandonner pour en recevoir un autre, sinon plus gracieux, du moins plus glorieux.

Le lendemain, c'est-à-dire le 6 novembre, Dumouriez divisa son armée en trois corps et resta au centre pour diriger l'ensemble de l'attaque. Le commandement de la gauche fut confié au général Ferrand ; Dampierre et Beurnonville commandèrent la droite. Le 5e régiment, toujours sous les ordres du colonel de Précy, faisait partie de ce corps d'armée.

A la pointe du jour, la fameuse redoute que les Impériaux avaient hérissée de canons ayant commencé de vomir la mitraille sur nos troupes formées en ordre de bataille. Dumouriez, qui se trouvait au centre, comme nous l'avons dit, arriva bride abattue devant la division de Beurnonville, et, se plaçant en avant du 5e régiment, qui était en tête, harangua les soldats en leur disant :

« Voilà les hauteurs de Jemmapes et voilà l'ennemi. Pour y parvenir et pour les vaincre, il vous suffira d'employer la baïonnette ! »

A peine le général en chef s'était-il porté sur le front d'un autre régiment que Margotin, sortant des rangs, s'adressa à ses grenadiers :

« Ah çà ! *mes lapins*, leur dit-il en caressant sa moustache grise, il ne s'agira pas de caponner tout à l'heure. En attendant que nous puissions faire fonctionner la baïonnette un peu soigneusement, comme vient de vous le dire le citoyen général en chef, quand vous tirerez, tâchez de viser un peu plus bas qu'hier : il vaut mieux casser les jambes des kinserlicks que leurs plumets. »

Puis s'adressant au tambour-maître de son bataillon, nonchalamment appuyé sur sa longue canne de jonc, l'éternel cauchemar de Roubelard.

« Et toi, lui dit-il d'un ton impératif, soigne un peu ton harmonie et ouvre l'œil sur tes musiciens... Eh ! eh ! ajouta-t-il avec un sourire diabolique en s'approchant davantage des tambours, le citoyen Roubelard est pâle comme un déterré ; je sais le moyen de lui donner du cœur !... Citoyen Clapaud, cria-t-il en levant la tête, avance à l'ordre. »

Aussitôt le premier grenadier de la compagnie de Margotin arriva au pas ordinaire, le jarret tendu, la pointe basse, jusqu'à trois pas du capitaine, et présentant les armes :

« Présent ! » dit-il.

Jamais figure n'avait été moins avenante que celle de ce grenadier. Une immense balafre sillonnait son visage, orné d'une épaisse moustache noire.

« Écoute, lui dit Margotin en lui désignant Roubelard de la pointe de son épée, si tu vois broncher ce paroissien-là, ou seulement si tu t'aperçois que ses poignets se fatiguent pendant la danse, tu auras soin de lui distribuer quelques encouragements avec la crosse de ton fusil. Voilà l'ordre de la marche.

— Suffit, citoyen capitaine, » répondit d'une voix rauque le grenadier Clapaud en portant vivement la main droite à la première capucine de son fusil.

Le pauvre Roubelard parut si mal à son aise après la recommandation du capitaine, que le tambour-maître lui-même en eut pitié et se mit en devoir de ranimer son courage :

« Tu me parais suspect ! lui dit-il en faisant le moulinet avec sa canne. Ton estomac est un peu dans les serrés, n'est-ce pas Cascaret? Ah çà ! mon élève, ne va pas faire la *cagne* et déshonorer tes baguettes; je t'y convie au nom du citoyen général en chef qui ne peut rien sans nous un jour de tremblement comme celui qui se mitonne aujourd'hui. Il n'y a que les vingt premiers coups de fusil qui éblouissent; après ce n'est rien, on s'y accoutume comme à l'ordinaire de la soupe. Soigne davantage tes *ra*, précipite moins tes *fla*, mets-y un peu d'amour-propre, ou sinon je donne ma démission et la république une et indivisible s'arrangera ensuite comme elle pourra. »

Bientôt toutes ces masses s'ébranlèrent à la fois. Nos troupes ne s'arrêtèrent à aucun obstacle. La Marseillaise, qu'elles avaient entonné comme d'une seule voix, servait de marche guerrière aux braves qui mesuraient leurs pas sur ce chant patriotique. Le village de Jemmapes était déjà en notre pouvoir; les redoutes autrichiennes sont successivement emportées. Les grenadiers hongrois qui défendent ces formidables retranchements sont attaqués de front; de part et d'autre le carnage devient épouvantable.

Pendant ce temps Marguerite est partout, prodiguant aux blessés des soins, versant aux combattants force petits verres d'eau-de-vie et électrisant chaque soldat par son exaltation et son sang-froid au milieu du feu. A peine le village de Jemmapes avait-il été emporté, que l'intrépide jeune fille s'était établie militairement au fameux moulin auquel la bataille a donné son nom. Elle y avait improvisé une ambulance où elle se rendait si utile aux amputés que le chirurgien en chef Croulebois s'écria dans son admiration :

« Si l'armée possédait une compagnie de femmes comme celle-là, notre besogne serait plus facile et les guérisons plus sûres. »

Sur la fin de la journée, le 5e régiment, chargé en flanc par une division autrichienne, se trouvait dans une position critique, lorsque tout à coup un grenadier ennemi apercevant Marguerite, qui s'était un peu trop aventurée, se mit à sa poursuite; mais Roubelard, qui n'a plus peur et qui n'a pas perdu de vue un seul instant la vivandière, voit le danger qui la menace, et, armant sa carabine, couche en joue l'Autrichien et lui loge une balle dans la tête au moment même où il allait atteindre Marguerite. Celle-ci, ne se piquant pas d'être parfaite écuyère, galopait sur Colibri en se cramponnant à la crinière de sa monture.

Délivrée de l'Autrichien, la jeune vivandière veut tempérer l'ardeur de Colibri en saisissant la bride qu'elle tire vivement à elle; mais le temps d'arrêt est si brusque qu'elle perd l'équilibre et tombe. Une fois débarrassé de son amazone, Colibri s'arrête. Marguerite, toute honteuse, veut le battre; Roubelard demande sa grâce et l'obtient. Ce fut à partir de ce jour qu'il s'établit entre le tambour, la vivandière et l'âne, une sympathie, une intimité si cordiale que rien, si ce n'est la mort, ne put la rompre.

De retour au moulin de Jemmapes, Marguerite eut la douleur d'y voir amener parmi les blessés le colonel de Précy, atteint mortellement d'un biscaïen qui lui avait traversé la poitrine, et le capitaine Margotin qui jurait comme un possédé. En la voyant ainsi, belle de dévouement, M. de Précy leva les yeux au ciel, et par signe indiqua à la jeune fille qu'il voulait lui parler. Celle-ci se précipita sur les mains du colonel qu'elle arrosa de larmes.

« Marguerite, lui dit-il d'une voix presque éteinte, je vais mourir; mais tu as su réserver à mes derniers instants une consolation qui m'est bien douce : celle de te voir encore et de t'apprendre enfin que.... tu.... es.... »

Marguerite avait approché son oreille de la bouche du mourant, elle attendait avec anxiété le reste d'une confidence si nécessaire à son cœur, quand elle s'aperçut que M. de Précy avait cessé de vivre. Dans le peu de mots que le malheureux colonel avait pu articuler, il y en avait assez pour lui donner à penser qu'il pouvait être son père. Après lui avoir pieusement fermé les yeux, elle s'agenouilla quelques instants à ses pieds pour prier; puis elle détacha son hausse-col qu'elle conserva comme une sainte relique. « C'est, disait-elle en le montrant avec orgueil, mon acte de naissance et mon titre de noblesse. »

Après avoir quitté le colonel qui n'avait plus besoin de ses soins, elle courut au capitaine Margotin, dont la blessure, quoique grave, ne faisait appréhender aucune suite fâcheuse. La jeune fille lui raconta en sanglotant la mort de M. de Précy.

« C'était un brave homme, dit le capitaine qui s'était un peu calmé à la vue de la vivandière, et pour un ci-devant il ne *caponnait* pas; mais si tu as perdu en lui un bienfaiteur et un père, il t'en reste encore un dans la personne de Rossignol, qui est un pur patriote. Pauvre colonel! reprit-il en baissant la tête tristement. Cela fera toujours un peu d'avancement pour les autres; car, pour moi, je serai avant peu enrégimenté dans le royaume des taupes. N'importe : Vive la république!...

— Oh! vous ne mourrez pas! s'écria Marguerite en étreignant Margotin dans ses bras. L'armée ne peut perdre en un jour deux braves tels que le colonel et vous.

— Allons, allons, Marguerite ne va pas faire la religieuse avec moi comme avec le colonel. Ce ne sont pas des *pater* qu'il me faut, c'est un verre de schnick : verse! afin de me faire avaler la douleur. »

Cependant, la bataille était définitivement gagnée : la *Marseillaise*, il faut bien le dire, avait eu autant de part que nos généraux à cette victoire. On apercevait au loin la cavalerie poudreuse revenir de la poursuite de l'ennemi; l'artillerie reprenait, en ramenant à sa suite ses caissons vides, sa place de

bataille. Les colones d'infanterie se dédoublaient au son d'une musique guerrière qui jouait :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

Les grenadiers et les volontaires parisiens mettaient leurs chapeaux au bout de leurs baïonnettes ; les hussards et les carabiniers agitaient en l'air leurs lames sanglantes en criant : Vive la nation ! Les drapeaux flottaient majestueusement au milieu de ces bataillons et de ces escadrons ivres de joie... Mais tandis que les tambours battaient au champ, que les trompettes sonnaient la fanfare en se mêlant aux hennissements des chevaux et au cliquetis des armes, le général en chef passait devant le front de bataille de son armée et adressait des félicitations à tous les chefs de corps. La vue du général victorieux augmentait encore l'enthousiasme des soldats, et les hourras se prolongeaient sur toute la ligne.

Après cette revue, Dumouriez, voulant visiter les blessés, s'était porté avec son état-major vers le moulin de Jemmapes, où le plus grand nombre avaient été dirigés. L'arrivée du général en chef y fut saluée comme sur le champ de bataille. Il mit pied à terre, remercia tous les braves qui avaient payé de leur sang la victoire qu'il venait de remporter ; puis s'arrêtant devant Margotin qu'il connaissait :

« Citoyen capitaine ! lui dit-il, le 5e régiment comme tous ceux de l'armée du Nord a fait aujourd'hui noblement son devoir ; mais s'il a plus souffert que les autres, c'est qu'il a eu à soutenir, à lui seul, le feu de l'artillerie ennemie. De votre bataillon il ne reste plus que quelques officiers subalternes ; rétablissez-vous pour le reformer au plus vite, et, en attendant, recevez au nom de la république le grade de commandant que je vous confère.

— Citoyen général, répondit Margotin, c'était le meilleur appareil que la république pût mettre sur ma blessure ; mais comment m'acquitterai-je avec elle ?

— En la servant comme vous l'avez fait jusqu'à présent, citoyen commandant. On m'a dit, ajouta Dumouriez, que je trouverais ici une jeune vivandière de votre régiment qui s'est particulièrement distinguée sur le champ de bataille et dans les ambulances en secourant les blessés. Je voudrais la voir.

— C'est Marguerite ! s'écria Margotin. Elle était là il n'y a qu'un instant ; elle se sera *extravasée* à votre arrivée, citoyen général. Mais, ajouta-t-il en fronçant le sourcil, elle ne peut être bien loin, car j'aperçois ce damné de Roubelard. »

En effet le tambour était là qui cherchait à se dissimuler derrière un pharmacien d'une corpulence énorme.

Sur l'ordre de Dumouriez, un de ses aides de camp se mit à la recherche de la jeune fille, qu'il amena tremblante et timide devant le général en chef.

« Votre nom, citoyenne ?

— Marguerite d'Anjou, citoyen général, répondit-elle en baissant les yeux.

— Approchez, citoyenne Marguerite, et recevez de votre général le tribut

que mérite votre intrépidité et votre dévouement. Pour un cœur tel que le vôtre, l'hommage que je vous rends ici au nom de l'armée du Nord doit vous suffire. »

La vivandière, rouge d'émotion, ne répondit à Dumouriez que par un regard de reconnaissance.

« Citoyen général, dit alors le major du 5e, qui avait pris la place du colonel de Précy, la citoyenne Marguerite est la fille adoptive du régiment; elle n'a d'autre patrimoine que le drapeau; c'est dans le moulin de Jemmapes qu'elle a déployé le plus de zèle et de dévouement pour le salut de ses frères. Permettez-lui, citoyen général, de joindre à son nom celui de *Moulin* que le régiment voudrait lui *décerner* comme souvenir de sa reconnaissance et de son admiration.

— Oui! oui! dirent les soldats, Marguerite Moulin!... Vive Marguerite Moulin! s'écrièrent les uns; vive la république! s'écrièrent les autres. »

Dumouriez fit un signe d'assentiment. « Brave vivandière, dit-il à la jeune fille, au nom de l'armée du Nord, je vous donne et vous autorise à ajouter à votre nom celui de *Moulin*. Puisse ce surnom, honoré par tous les défenseurs de la patrie, faire la gloire et la consolation de vos vieux jours. Citoyenne Marguerite Moulin! ajouta-t-il en élevant la voix et en ouvrant ses bras, venez recevoir l'accolade fraternelle de votre général. »

Puis l'ayant embrassée : « Jeune citoyenne, ajouta-t-il, soyez toujours ce que vous avez été jusqu'à présent, et prouvez au monde que de nos jours la vertu peut aussi bien habiter les camps que les ci-devant monastères. »

Le général en chef remonta à cheval, et, suivi de son état-major, disparut bientôt dans la plaine.

Jamais Marguerite n'avait été témoin de tant de splendeur militaire. Le compliment et la récompense dont elle venait d'être l'objet l'avaient plus effrayée que la détonation de l'artillerie, le sifflement des balles et l'explosion des obus.

« Eh bien, ma chère Marguerite, lui demanda Margotin dès qu'elle se fut rapprochée de lui, tu viens d'être embrassée et complimentée au nom de la république tout entière; sais-tu bien que c'est on ne peut plus avantageux? Donne-moi un verre de schnick au nom de la liberté et de l'égalité, et souviens-toi qu'un nom, quelque glorieux qu'il soit, n'est qu'un *rien du tout* lorsqu'il n'est pas porté honorablement et crânement.

— Je l'oublierai si peu, répliqua la jeune vivandière, en laissant briller dans ses yeux noirs une flamme héroïque, que, dès ce soir, je vais commencer la vie à laquelle je me dévoue désormais... Holà! un caporal de corvée et douze hommes de bonne volonté! s'écria-t-elle. »

Un caporal et une vingtaine d'hommes arrivèrent à la voix de Marguerite. Celle-ci escortée de Roubelard, qui s'était de son chef institué son aide de camp, et montée sur Colibri, abondamment pourvu d'eau-de-vie et de tabac haché, parcourut immédiatement le champ de bataille. Elle fit quatre lieues cette même nuit, et fut assez heureuse pour arracher à une mort certaine une demi-douzaine de victimes entassées parmi les morts, et qu'on aurait infailliblement inhumés avec eux. Le lendemain matin, à son retour au camp, les soldats la placèrent sur un brancard fait à la hâte avec des branches d'arbres et

du feuillage, et la portèrent ainsi en triomphe jusqu'à la tente où elle avait établi sa cantine. En défilant, ils la montraient à leurs camarades et disaient : « C'est notre *mère Moulin !* »

A partir de ce moment, Marguerite ne fut plus désignée autrement que sous cette qualification, qui lui rendit plus facile le bien qu'elle voulut faire. Quant à son âne, qui avait partagé avec elle les travaux et les fatigues de la journée, les soldats du 5e, ne voulant pas être en reste avec lui, de leur propre autorité changèrent son nom de *Colibri* contre celui de *Jemmapes*, parce qu'il avait su, lui aussi, prendre sa part de gloire à cette bataille, et dès ce jour la *mère Moulin* et *Jemmapes* devinrent populaires à l'armée.

Marguerite fit glorieusement toutes les campagnes de la république. Elle servit tour à tour avec Jourdan, avec Schérer, avec Moreau et avec Masséna. Sa réputation avait grandi avec le temps, et, bien que pendant ces huit années de guerre elle eût changé plusieurs fois de régiment, selon que l'organisation des armées l'exigeait, les soldats, à quelque corps qu'ils appartinssent, la regardaient non-seulement comme leur camarade, mais comme leur ange tutélaire. Quant à Roubelard, il eut le bonheur de n'être jamais séparé de la vivandière. Un trait de rare intrépidité du jeune tambour lui permit enfin de quitter la caisse pour le fusil et de prendre rang parmi les grenadiers du bataillon, commandés par Margotin, qui, à dater de ce moment, conçut pour Cascaret une bienveillance justifiée par le courage et le sang-froid qu'il déploya dans cette circonstance.

C'était au camp devant Maubeuge. Le général qui commandait la brigade dont le 5e régiment faisait partie, reçut l'ordre de Houchard, qui commandait en chef, de s'emparer d'une position défendue par une batterie autrichienne qui déjà avait prodigieusement éclairci les rangs des bataillons qui s'en étaient approchés. Tout à coup un aide de camp de Houchard arrive au grand galop et transmet verbalement au commandant Margotin l'ordre de fondre tête baissée sur la batterie appelée le *Tremblay* et de s'en emparer. L'entreprise était des plus hasardeuses; il était évident que le bataillon y serait sacrifié; aussi, lorsque Margotin s'écria : « Grenadiers, en avant!... » les soldats ne bougèrent pas; et, malgré leur intrépidité ordinaire, se regardèrent entre eux et secouèrent la tête. On entendit même un sergent dire à ses camarades en haussant les épaules :

« Est-ce que le citoyen général en chef a l'envie de nous servir en hachis aux kinserlics qui desservent cette batterie !

— Citoyen commandant, s'écria l'aide de camp d'un ton impératif, faites donc marcher vos hommes !

— Grenadiers ! répéta Margotin avec d'énergiques jurons, ne m'avez-vous pas entendu?... Attention ! Serrez vos rangs, pas accéléré, marche!... Tambours, battez donc la charge ! ajouta-t-il en marquant la mesure du pas avec son épée, qu'il agitait au-dessus de sa tête.

— Mille tonnerres ! s'écria le grenadier Clapaud en assujettissant sa baïonnette au bout de son fusil. Puisque la république nous prie poliment d'aller nous faire tuer, en avant ! »

Cependant l'indécision est telle dans la compagnie qu'aucun soldat n'a encore

bougé, si ce n'est Clapaud, qui, au signe de Margotin, a fait deux pas en avant; mais il est rentré aussitôt dans le rang. Par deux fois déjà le commandant a fait signe au tambour-maître de faire battre la charge ; celui-ci est resté appuyé sur sa grande canne, comme en disant comme à part lui :

« Le citoyen commandant s'imagine que les cadets qui sont là bas lancent des pommes cuites. »

Pendant ce temps, Roubelard, posé sur la hanche droite et sifflant entre ses dents, battait doucement la charge sur les cercles de bois qui bordent les caisses en regardant attentivement le tambour-maître et Margotin ; enfin, sur un geste de ce dernier, que la colère semble suffoquer, Roubelard se met à battre la charge aussitôt, et, passant devant le tambour-maître, le toise avec orgueil et lui rend d'un seul mot toutes les injures qu'il a sur le cœur en lui disant avec un sourire plein de mépris :

« Eh bien ! passe donc devant, grande *cagne.* »

A la vue du jeune tambour, au bruit qu'il fait avec sa caisse, tous les grenadiers, honteux de leur irrésolution, le suivent, et le bataillon est entraîné aux cris de vive la république ! Une décharge terrible abat bon nombre de soldats qui ne se relèvent pas. La fumée poussée par le vent enveloppe un moment le bataillon étourdi par le fracas du canon; mais le bruit cesse, la fumée passe et les grenadiers voient debout à vingt pas devant eux l'intrépide Cascaret qui frappe toujours sur sa caisse. Une seconde décharge plus meurtrière que la première éclate et renverse la moitié de la compagnie. A cette vue Roubelard, comme transporté d'une sainte fureur, presse davantage le pas : jamais tambour-maître n'a si hardiment battu sur une caisse. Les soldats s'élancent de nouveau à la suite de Roubelard; qui le premier pénètre dans la terrible redoute n'ayant perdu que son chapeau qu'un biscaïen a emporté en passant au-dessus de sa tête.

Ce fait d'armes héroïque valut au tambour quelques années plus tard une paire de baguettes d'honneur.

Après l'action, Margotin l'avait embrassé aux applaudissements unanimes des grenadiers qui avaient survécu, et il lui avait dit :

« Citoyen Roubelard, désormais mon estime vous est acquise à perpétuité : égalité et fraternité. » Et il lui avait serré la main de manière à lui briser les os.

Quant à Marguerite, elle s'était élancée au cou du jeune tambour.

## IV.

Au commencement de 1801, après le 18 brumaire et l'enterrement politique du directoire, Napoléon était devenu premier consul, c'est-à-dire souverain maître de la république. La mère Moulin, élevée au milieu des phalanges républicaines, témoin des merveilles enfantées à cette époque héroïque, la vivandière, comme ses compagnons d'armes des armées du Nord et du Midi, n'avait pas vu sans regret d'abord celui que les soldats ne désignaient que par le sobriquet du *petit caporal,* se poser en roi dans ce palais des Tuileries d'où la convention et le comité de salut public envoyaient aux généraux l'ordre de battre

et d'humilier les souverains de l'Europe ; mais comme avant tout elle aimait la gloire, elle n'avait pas non plus entendu sans plaisir, le récit des victoires remportées en Italie et en Égypte par le général en chef Bonaparte.

« Après tout, dit-elle philosophiquement, puisque la république s'est laissé étrangler et qu'il faut à la nation un chef pour la remplacer, autant celui-là qu'un autre, quoique je ne l'aie jamais vu. Depuis huit ans, j'ai cependant versé bien des verres d'eau-de-vie à Augereau, à Davoust, à Brune, à Oudinot, à Soult, à Ney, à Lannes, à Bernadotte et à beaucoup d'autres encore; tandis que je n'ai seulement pas aperçu le petit chapeau du premier consul qui, pourtant, ne doit pas être plus fier que les autres. »

Mais la *tolérance* avec laquelle la mère Moulin avait d'abord regardé le premier consul, devint un culte d'enthousiasme, lorsqu'après avoir ajouté à sa couronne militaire le fleuron de Marengo, il ceignit son front victorieux du bandeau impérial. La curiosité de voir l'empereur se manifesta chez elle par une inquiétude vague, indéfinissable, incessante, et elle répétait chaque jour : « Je donnerais la moitié de ma vie, même mon pauvre *Jemmapes* et M. Roubelard par-dessus le marché, quoique je les aime autant l'un que l'autre, pour me trouver un moment face à face avec l'empereur Napoléon le Grand.

A cette époque Roubelard était éperdument amoureux de la mère Moulin. L'ex-tambour, que la nature avait doué d'une taille de cinq pieds neuf pouces et d'une magnifique barbe rousse, avait passé des grenadiers dans les sapeurs du régiment, humble poste qui devait servir de borne à sa carrière militaire. Quant à la mère Moulin, elle était restée tour à tour vivandière et cantinière, suivant les circonstances; mais il s'était opéré en elle un changement sensible : elle avait peu à peu perdu ses habitudes premières; ce n'était plus, comme en 1792, la jeune fille douce et timide, qui rougissait au compliment d'un officier général; c'était alors une maîtresse femme, vive, emportée, et qui, habituée à vivre au milieu des camps, avait pris peu à peu le langage et les manières d'un soldat, sans cependant que les bonnes qualités de son cœur se fussent affaiblies, ou qu'elle eût oublié les principes sévères qui lui avaient été inspirés dans son enfance par Mme de Précy.

Or, en 1805, son régiment, qui se trouvait en garnison à Lille, fut envoyé à Abbeville, pour le rapprocher de l'armée rassemblée sur les côtes de Boulogne. Un matin, Napoléon se rendant dans cette dernière ville, s'arrête à Abbeville pour y passer en revue ce régiment, qu'il ne connaissait pas encore. Arrivé au milieu de la cour de la caserne, il passe l'inspection, questionne les officiers, s'entretient un instant avec le colonel; puis après le défilé, au lieu de se diriger du côté des bâtiments qu'on avait nettoyés à la hâte, il se dirige seul, et à pas précipités, vers le côté qui lui paraît le moins bien entretenu et où, d'ordinaire, sont établis les ateliers du régiment. Il monte lestement l'escalier étroit et délabré, mais il est forcé de ralentir sa marche en rencontrant sur l'un des palliers un soldat à barbe rousse, qui tient d'une main un balai, et de l'autre une paire de bottes éperonnées : c'était Roubelard. A la vue de Napoléon, qu'il reconnaît, le sapeur s'efface le plus possible le long du mur, et, portant respectueusement la main droite à hauteur de l'œil :

« Pardon, excuse, mon empereur, dit-il d'une voix pleine d'émotion en baissant les yeux.

— Hum! dit à demi-voix Napoléon en fronçant le sourcil; un soldat domestique! et il passe devant lui en d'autres termes.

— Domestique! s'écria Roubelard avec une pointe de fierté. Non, mon empereur, non! mais sapeur, et sapeur du gros major seulement!

— Ah! ah! c'est différent, ajoute Napoléon en faisant à Roubelard un petit signe de tête comme pour atténuer le ton de mépris qui avait percé dans ses paroles, c'est soldat du major que j'ai voulu dire. »

Parvenu au haut de l'escalier, l'empereur tourne, parcourt quelques chambres. « Qu'est-ce que cela? s'écrie-t-il à la vue d'une petite femme brune, égrillarde, ayant sur la tête un bonnet chiffonné, et qui porte dans ses mains une énorme gamelle remplie de pommes de terre accommodées. Qui êtes-vous? »

A ces mots, à ce ton brusque, celle-ci pose sa gamelle à terre et regarde Napoléon d'un air étonné :

« Ce que je suis... ce que je suis? balbutie-t-elle avec étonnement. Je suis la mère Moulin, cantinière du régiment, et ce que vous voyez là est le souper des cordonniers et des tailleurs. A votre service, ajoute-t-elle en faisant le salut militaire en même temps qu'elle se range le long du mur, comme avait fait Roubelard, pour laisser passer l'empereur.

— Ah! ah! très-bien, passez, passez! dit-il en souriant, je serais désolé de faire attendre messieurs les cordonniers et messieurs les tailleurs. Mais passez donc...

— Alors, excusez, monsieur, fit la mère Moulin en saluant de nouveau et en reprenant sa gamelle. Et elle passa lestement. »

Arrivée à l'extrémité du corridor où logeaient les cordonniers et les tailleurs, qui tous avaient quitté les ateliers et s'étaient mis aux fenêtres, elle trouva Roubelard en train de se plonger la tête dans un énorme baquet rempli d'eau.

« Eh bien! que faites-vous donc là, M. Roubelard? vous allez vous enrhumer!

— Vous voyez bien que je me *rafistole!* Ne faut-il pas *astiquer* un peu sa personne, après avoir *astiqué* les effets du major?... Mais laissez-moi, mère Moulin, je n'ai pas le temps de vous répondre : je suis pressé.

— Bah! fit celle-ci en posant ses deux mains sur ses hanches, prenez-donc garde de déranger M. le sapeur qui se *mirliflote*. Cependant notre saint-père le pape trouve bien le temps de se faire la barbe et d'écouter ses paroissiens! Je veux savoir seulement ce que c'est qu'un petit bonhomme en chapeau à cornes et en capote grise, que je viens de rencontrer dans l'escalier. Il descendait d'*ici* et il a eu l'air de se moquer de moi et de ma cuisine. Vous avez dû le voir?

— Comment! dit Roubelard en se tordant la barbe pour en extraire l'eau qui en sortait comme d'une éponge, un petit homme tout *pâlot,* en capote grise, avec des bottes fines reluisantes comme un miroir, et un petit chapeau à trois cornes sur la tête?

— Oui, un vrai chapeau *riz-pain-sel.*

— Mais c'était *lui!* le petit caporal en personne ! cria Roubelard en agitant ses bras comme ceux d'un télégraphe, c'était Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie, qui voulait voir si la literie était au grand complet et si tous les hommes de corvée avaient des balais.

— Le petit caporal!... l'empereur ! s'écria la mère Moulin en posant ses deux mains sur sa poitrine comme quelqu'un qui étouffe. Ah ! mon Dieu ! si je l'avais su j'aurais du moins mis un bonnet blanc. Eh bien ! foi de Marguerite Moulin, reprit-elle, je ne l'aurais jamais deviné ; je m'imaginais qu'il devait avoir au moins l'uniforme des maréchaux de l'empire. Quand les camarades ont crié vive l'empereur dans la cour, j'ai regardé par la fenêtre de la cuisine ; j'ai bien vu des chapeaux bordés qui causaient avec ce petit bonhomme, mais j'ai cru que c'était le vétérinaire de l'état-major et je suis retourné à mes pommes de terre que je ne voulais pas laisser brûler. Et c'était lui ! Ah ! mon Dieu ! moi qui l'aime tant, qui lui donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, et quand je songe qu'il a poussé l'honnêteté jusqu'à me faire passer devant lui ! Est-ce malheureux pour moi ! M. Roubelard j'en ferai une maladie ! »

Le surlendemain du passage de l'empereur par Abbeville, le régiment quitta cette résidence pour aller au camp de Boulogne. On sait comment la grande armée abandonna tout à coup ses campements des bords de la Manche pour aller combattre l'Autriche et la Russie liguées de nouveau contre nous. L'enthousiasme exaltait l'esprit des soldats. La mère Moulin assista à la grande bataille d'Austerlitz, qui valut à l'empereur et à la grande armée le plus beau triomphe que les fastes militaires puissent mentionner à l'honneur d'un peuple. Iéna, Eylau et Friedland suivirent de près ce premier triomphe. La vivandière y prit sa part de gloire ; et, au mois de septembre 1808, elle se trouvait à Erfurt avec son régiment, lors de l'entrevue de Napoléon et d'Alexandre.

L'empereur habitait le palais du prince primat. Le czar occupait une maison modeste, située dans un des faubourgs de la ville. Les rois, les princes et leur suite étaient entassés chez les bourgeois et jusque chez les cordonniers dont l'industrie enrichit Erfurt. A cette époque, la mère Moulin avait établi dans une échoppe à quelques pas du quartier où se trouvait caserné son régiment, un petit magasin de comestibles à l'étalage duquel on voyait rangé avec propreté une pile de pains de munition, des pommes et des poires cuites, des pipes et du tabac, avec quelques cruchons d'eau-de-vie. Pendant le jour elle se tenait dans cette échoppe à côté de laquelle le sapeur Roubelard était plus souvent de planton que devant la porte de son colonel. Un jour que l'empereur Alexandre, qui aimait à se promener seul et incognito, s'était égaré dans les rues de la ville, il aperçoit la mère Moulin dans son petit magasin. Il s'approche de la cantinière et lui demande :

« Pourriez-vous m'indiquer la demeure de l'empereur de Russie ? »

A ces mots la mère Moulin lève les yeux et reconnaît l'empereur Alexandre. Son cœur bondit au souvenir des pertes cruelles que les Russes lui ont fait éprouver ( car c'est à Austerlitz que Margotin et Rossignol sont morts frappés par la mitraille russe ) ; ses yeux s'allument de colère ; mais se calmant, elle regarde fixement Alexandre, se croise les bras sur la poitrine et lui répond en hochant la tête :

« Parbleu ! il faut que vous autres Russes vous soyez bien bêtes ! Comment ! c'est vous qui êtes l'empereur de Russie, et vous ne savez pas où vous demeurez ? » Puis, haussant les épaules, elle s'occupe tranquillement d'empiler ses fruits.

Alexandre était resté stupéfait d'une pareille réponse. La mère Moulin voyant son embarras reprit plus doucement :

« Tenez, quoique vous m'ayez causé bien des chagrins, je ne dois plus vous en vouloir, la paix est faite. Voilà M. Roubelard qui est là depuis ce matin à me dire toujours la même chose, parce qu'il n'a rien de mieux à faire. Il va vous conduire à votre logement; cela l'occupera. »

Alexandre refusa, ne voulant pas, dit-il, donner cette peine au sapeur. Roubelard fut enchanté d'éviter la corvée, car il n'avait rien compris aux paroles et à l'embarras du czar, qu'il ne connaissait pas. La vivandière reprit alors en indiquant du doigt à Alexandre le chemin qu'il devait suivre : » Que Dieu protége Votre Majesté et nous préserve d'une nouvelle guerre avec les Russes. »

Alexandre racontait souvent cette anecdote.

La mère Moulin devait faire en Espagne une perte dont elle ne se consola jamais : celle de son âne, à qui elle avait voué, ainsi que Roubelard, un sentiment profond de reconnaissance, car il l'avait préservée à Jemmapes du sabre d'un Autrichien et il avait sauvé la vie à Roubelard à la bataille d'Auerstaedt. Depuis ce fait, Roubelard n'avait plus juré que par *Jemmapes ;* il s'était fait tatouer sur le bras le portrait en pied de l'animal. Ce serait, au reste, chose singulière à raconter que les aventures de cet âne guerrier. Il avait cinq blessures sur le corps, dont deux coups de feu à la tête. On l'avait fait prisonnier deux fois; à la seconde il avait été enlevé par une reconnaissance ennemie à nos postes avancés, où on l'avait repris, mais dépouillé de ses harnais et de la lourde bardelle, de chaque côté de laquelle pendaient les provisions liquides du petit état-major. Enfin, comme nous l'avons dit, la guerre d'Espagne devait lui être fatale. Le régiment se trouva bloqué étroitement de tous côtés par les Espagnols, qui, n'osant attaquer nos soldats face à face, trouvaient moins dangereux de les prendre par famine. C'était au fond de la Vieille-Castille. Ce pays était occupé par la bande du curé Mérino, qui faisait la guerre d'embuscade. La famine y était telle, qu'un matin Roubelard dit à la vivandière qu'il adorait : « Mère Moulin, je vais me faire couper le bras gauche, ce sera comme si un boulet me l'eût emporté ; vous le salerez, et en l'économisant un peu, vous pourrez vivre pendant trois ou quatre jours; après quoi, s'il le faut..... Eh bien! je porterai une jambe de bois en sus. C'est le moins qu'un Français puisse faire pour sa fiancée et la maîtresse d'un âne qui lui a sauvé la vie.

La vivandière parut réfléchir ; elle avait les larmes dans les yeux. Roubelard crut un moment qu'elle allait accepter, mais elle lui répondit bientôt très-sérieusement : « M. Roubelard, vous faites là une bien mauvaise plaisanterie; me prenez-vous pour un antropophage ? » Et elle tourna le dos à Roubelard en haussant les épaules.

Le lendemain, une compagnie de voltigeurs du régiment se révolta contre

l'innocent *Jemmapes*, qui depuis longtemps, disaient-ils, aurait dû être tué et mangé. Roubelard essaya de les attendrir. » Vous avez faim, vous en avez le droit, leur dit-il; moi aussi, j'ai faim, et plus que vous, mille tonnerres! mais puisqu'il vous faut quelqu'un à manger, je demande la préférence sur ce brave *Jemmapes*. Si je ne suis pas gras, au moins suis-je fort; je pèse cent soixante-quatre livres et demie, tandis que *Jemmapes* est maigre, exténué, presque paralytique et incapable de faire une étape. Il a dix-huit ans d'âge, dont dix-sept de service effectif, quatorze campagnes, trois... » Mais l'éloquence de Roubelard fut inutile. Il en prit alors son parti en bon philosophe. Le soir même, il s'attabla sous une tente avec les voltigeurs devant un énorme ragoût noir dont la fumée chatouillait délicieusement l'odorat général. Vers la fin du repas, et au moment où pour la troisième fois la main de Roubelard retournait au plat, une femme entra sous la tente : c'était la mère Moulin. Elle s'approcha de Roubelard lentement et sans parler. Celui-ci la regarda tout ébahi et se leva tout frissonnant de crainte. Il lui demanda cependant d'un air troublé :

« Comment va votre santé, mère Moulin?

— M. Roubelard, lui demanda-t-elle d'un ton grave, qu'avez-vous fait de *Jemmapes?* Je vous l'avais confié, cependant!

— Je crois qu'il s'est laissé choir, lui répondit le sapeur en baissant les yeux.

— Il s'est laissé choir! répéta la mère Moulin avec un geste d'indignation. Oui, là,... reprit-elle en montrant du doigt les restes du ragoût; vous avez mangé *Jemmapes!* Vous n'êtes qu'un monstre et un ingrat. Je ne veux plus vous revoir? »

A ces mots le pauvre Roubelard se leva en s'écriant comme un insensé : « Oui, je suis un misérable!... J'ai mangé à moi seul le rable de *Jemmapes!* Malédiction sur moi! »

La mère Moulin voulut tenir parole : elle passa en qualité de vivandière dans le 1er régiment de dragons, que commandait le colonel Dermoncourt, aujourd'hui maréchal de camp en retraite. Cet officier supérieur avait conçu pour elle une estime toute particulière. Sur ces entrefaites, l'empereur ayant rappelé ceux de ses plus beaux régiments que l'Espagne décimait en pure perte, pour les emmener en Russie, Roubelard passa de la ligne dans le 1er régiment des grenadiers de la vieille garde, toujours en sa qualité de sapeur. Le souvenir cuisant de *Jemmapes* s'étant peu à peu effacé de sa mémoire, la mère Moulin, vaincue par les supplications de Roubelard, son vieux frère d'armes, demanda enfin à entrer dans le même régiment. C'était alors une faveur insigne que de passer dans la vieille garde. Cependant le colonel Dorsenne accueillit favorablement la demande de la vivandière, dont toute l'armée connaissait la vie héroïque. Le sapeur et la vivandière firent donc ensemble la désastreuse campagne de Moscow.

En Russie, en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Saxe, et plus tard en France, partout infatigable et dévouée, la mère Moulin rendit d'éminents services à nos pauvres soldats. Dans la retraite de Russie elle avait vendu jusqu'aux anneaux d'or de ses oreilles pour secourir les blessés. Dans la fatale campagne

de France elle ne vendit plus, elle donna aux soldats harassés par les marches, toutes les provisions qu'elle avait faites. Enfin, à Waterloo son dernier verre d'eau-de-vie fut versé gratis à un canonnier mourant. Elle suivit la fortune des débris de la grande armée, c'est assez dire que suspecte, pauvre et persécutée, elle fut obligée, à la seconde restauration, de se créer une existence nouvelle.

La mère Moulin vint à Paris, la ville des grandes fortunes et des grandes misères, et alla cacher ses regrets et peut-être ses espérances dans le *passage Napoléon*, commune de Vaugirard, se montrant fidèle jusque dans les moindres choses à son adoration pour l'empereur. Dans cette solitude, elle ne voyait que Roubelard, repoussé comme elle des rangs de l'armée. Elle avait enfin pris l'engagement d'épouser le vieux sapeur, mais seulement lorsque l'empereur reviendrait de Sainte-Hélène. Cette promesse équivalait à une fin de non-recevoir, car elle avait juré de rester fille.

Dans sa simplicité, Roubelard s'était toujours mépris sur la nature du sentiment de la mère Moulin, qui l'aimait comme un ami, comme un frère. Les choses en étaient là, depuis six ans, lorsque la nouvelle de la mort de Napoléon à Sainte-Helène fut apportée à Paris par les feuilles anglaises et répétée par tous les journaux de la capitale. On a vu le reste au commencement de cette biographie.

## ÉPILOGUE.

En entrant chez la mère Moulin le lendemain de la scène que nous avons racontée, Roubelard fut fort étonné de trouver la vivandière alitée. Elle était pâle, ses yeux étaient rouges : elle paraissait abattue et souffrante. Jeanne-Marie était assise au chevet de son lit et employait toute son éloquence à lui persuader de manger une énorme assiette de soupe aux choux qu'elle lui avait préparée et que celle-ci refusait obstinément. A la vue du sapeur, la vivandière lui tendit une main que Roubelard pressa dans les siennes avec une émotion dont il ne fut pas maître, car l'état dans lequel il trouvait la mère Moulin, après la scène de la veille l'avait frappé dès son arrivée. Enfin, comme elle ne lui adressait pas la parole :

« Mère Moulin, lui demanda-t-il avec douceur, est-ce que vous êtes indisposée ce matin ? Le temps est cependant magnifique.

— Ce n'est qu'un mal de tête, répondit celle-ci. Cela se passera comme tout le reste. Eh bien ! M. Roubelard, reprit-elle en faisant un mouvement comme pour se lever ; avez-vous réfléchi à ce que vous m'avez demandé hier ?

— Il y a quinze ans que la réflexion est faite, répondit-il d'un ton grave, et c'est pour cela que je viens aujourd'hui...

— Assez, M. Roubelard, interrompit la vivandière en lui imposant silence d'un regard, nous en reparlerons quand je serai mieux portante. »

A ces mots, le sapeur eut peine à contenir sa joie. Désireux de voir sa fiancée à son bras le plus tôt possible, il eut l'idée de s'adresser à un médecin, dans la ferme persuasion que ce dernier lui rendrait immédiatement la santé.

« Mère Moulin, reprit-il, permettez-moi de vous amener l'ancien sous-aide-major du régiment qui a repris du service avec les tourlourous casernés à l'école militaire ; celui-là s'y connaît, et, dès ce soir...

— Ne vous donnez pas cette peine, M. Roubelard ; demain il n'y paraîtra plus.

— Je vous en prie, Mère Moulin, laissez-moi faire, répliqua le sapeur en joignant les mains. En attendant, je vais aller vous chercher un jambonneau et une vieille bouteille de *coquette joyeuse* (d'eau-de-vie) que j'ai à mon logement ; cela vous fera beaucoup plus de bien à l'estomac ; que cette soupe aux choux que veut vous faire manger la bretonne, qui oublie toujours d'y mettre du lard.

Et le sapeur ne tenant aucun compte des refus et des protestations de la vivandière, courut chez lui, apporta le jambonneau et la bouteille qu'il déposa sur la huche à côté des livres, et repartit de suite pour l'école militaire ; mais n'ayant pas trouvé l'esculape, il revint en toute hâte, et faute de mieux, s'adressa à un vétérinaire de Vaugirard qui s'occupait un peu de médecine, et qui lui avait inspiré la plus grande confiance, depuis qu'il avait guéri le cheval de son propriétaire. Il amena l'artiste chez la mère Moulin après lui avoir donné sa parole que ce n'était que pour un rhume de cerveau qu'il réclamait son ministère, car le vétérinaire avait fait quelques difficultés en apprenant qu'il s'agissait d'une femme malade.

Après que celui-ci eut questionné la malade :

« Ce ne sera rien, dit-il à Roubelard, il y a eu sur-excitation : c'est l'effet ordinaire produit par la fièvre. Il faut qu'elle fasse diète, qu'elle prenne un grain d'émétique dans un verre d'eau et un bain de pieds ce soir, avant de s'endormir ; demain elle se portera comme vous et moi. »

— Entendez-vous brave mère Moulin ! s'écria Roubelard en se frottant les mains, demain vous vous porterez comme *vous et moi !* »

La vivandière hocha la tête en signe d'incrédulité ; le vétérinaire transcrivit sa prescription sur un morceau de papier, puis il se retira. Le vieux soldat voulut aller chercher lui-même le médicament et l'offrir à la mère Moulin. Il courut chez l'épicier droguiste de la grand'rue qui lui avait appris la veille la mort de l'empereur à Sainte-Hélène, et chez lequel il allait tous les matins boire la goutte avec le tambour-maître de la garde nationale de Vaugirard. N'apercevant pas l'épicier dans son arrière-boutique, il s'adressa au garçon qu'il trouva dans le comptoir : « M. Placide, lui dit-il tout essoufflé en lui présentant l'ordonnance. La mère Moulin, que vous connaissez et que tout le monde estime dans le passage Napoléon, est malade ; le médecin que nous avons consulté lui a ordonné de prendre un *bain* d'émétique en un seul canon ; *astiquez-moi* cela vivement et ne ménagez pas l'ingrédient ; je ne regarderai pas au prix de la chose, attendu que la mère Moulin, guérie, cette fois je l'épouse, c'est convenu. Ah ! ajouta-t-il en tirant de sa poche un petit écu de cinquante-cinq sous ; je vais vous payer tout de suite pour ne pas confondre avec l'écot d'hier matin.

— Oh ! M. Roubelard, répondit le garçon épicier, le bourgeois n'est jamais inquiet avec des pratiques comme vous ; ce n'est pas comme si vous étiez dans

la *partie du bâtiment*. Mais ajouta-t-il, si vous voulez attendre que M. Anicet soit revenu, il vous donnera cela, parce qu'il m'a défendu de servir des drogues aux pratiques. Si c'était tout autre détail, je ne dis pas.

— Comment ! s'écria Roubelard avec impatience, est-ce que vous n'êtes pas assez savant pour déchiffrer ce chiffon de papier. Tenez, voyez ! il y a écrit là-dessus : Un *brin* d'émétique avec un zig-zag au bas, pour indiquer que ça presse. Je vous répète que la mère Moulin attend après pour prendre son bain de pieds.

— Je vois bien que c'est écrit, répliqua le garçon qui, pas plus que le sapeur, ne savait lire; mais si le patron...

— Allons, allons, répliqua Roubelard avec beaucoup d'humeur, vous ne connaissez pas votre état, jeune homme, vous voulez me faire une sottise aujourd'hui ! »

Le garçon se laissa convaincre ; il monta sur le comptoir, prit dans un casier le bocal qui contenait l'émétique en poudre ; puis, comme il cherchait dans le trébuchet la mesure d'un gros pour peser le vomitif, Roubelard, qui bouillait d'impatience, lui dit avec vivacité :

« Parbleu ! je n'en veux pas une demi-livre. Mettez-moi cela dans un cornet, à la bonne vue, et faites surtout belle mesure à cette brave mère Moulin. Elle le mérite à tous égards.

— C'est qu'on n'en donne guère à la fois, répliqua le garçon droguiste, secouant doucement le bocal sur le papier.

— Allons donc ! jeune homme ! fit Roubelard en lui relevant le coude, vous oubliez le bain de pied parce que la pauvre chère femme n'est pas présente ! Allez donc, comme pour vous, je payerai bien.

— Oh ! ce n'est pas que la marchandise soit chère ! » objecta le malheureux garçon droguiste, qui, se piquant d'honneur, ménagea si peu le médicament qu'au lieu d'un grain il en mit au moins deux gros, quantité suffisante pour purger un escadron de cavalerie; puis ayant plié le petit papier, il le remit au sapeur en lui disant d'un air content de lui-même : « Voilà ! M. Roubelard ; j'espère que vous êtes satisfait et que vous reviendrez nous voir quand vous aurez besoin d'autre chose. »

Le sapeur retourna en toute hâte chez la mère Moulin, qu'il trouva beaucoup mieux portante et bien moins abattue qu'avant son départ. — « Tenez ! lui dit-il d'un air triomphant, voilà votre sauveur définitif; mais ce n'est pas sans peine, allez !... Je vais vous arranger cela tout de suite comme je l'ai vu faire aux infirmiers du Val-de-Grâce quand j'y étais ; et puis vous l'avalerez en bloc, sans le regarder et en retenant votre respiration, car j'ai dans l'idée que ce doit être amer comme cinq cent mille chicotins. Vous dormirez par là-dessus, et demain matin vous m'en direz de bonnes nouvelles. Nous mangerons le jambonneau avec Jeanne-Marie; attendez seulement une minute.

— Allez M. Roubelard, on se conformera à votre consigne, dit la vivandière en souriant. » Le sapeur passa dans la chaumière de la bretonne, délaya l'émétique dans un verre d'eau tiède, et s'apercevant que la substance n'avait nullement coloré l'eau : « Pour ce qui est du jambonneau, dit-il, elle n'en aura pas aujourd'hui ; mais pour une petite goutte d'eau de Cologne de hus-

sard, c'est différent; j'ai entendu dire au chirurgien du régiment que cela ôtait à l'eau sa crudité. » Et ayant ajouté à l'émétique un petit verre d'eau-de-vie, il remua le tout, et revint présenter cette potion à la vivandière, en lui disant d'un ton décidé : « Tenez, mère Moulin, à votre santé!... buvez vite pendant que c'est chaud. »

Celle-ci avala le verre d'un seul trait.

« Ce n'est pas mauvais, dit-elle en s'enveloppant de son vieux manteau de dragon; on dirait du punch : merci M. Roubelard, à demain matin. Je vous attends.

— Je ne manquerai pas à l'appel, soyez-en sûre. Bonne nuit! »

Et il partit, roulant dans sa tête mille pensées de bonheur.

A peine avait-il quitté la chaumière de la vivandière que le breuvage commença de produire de terribles effets. L'émétique administré à semblable dose est un poison actif. Aucune boison ne put calmer les douleurs qu'éprouva la vivandière. Pendant de rares intervalles de calme elle priait avec ferveur et à voix haute. Elle eut alors le courage de retirer d'une cachette pratiquée dans son bois de lit deux doubles napoléon d'or qu'elle enveloppa dans une petite image de Sainte-Marguerite, et qu'elle remit à Jeanne-Marie en lui disant : « Pour Roubelard, qui fut toujours mon ami et qui ne sera jamais mon mari dans ce monde : priez tous deux pour moi. »

Ces derniers mots furent presque inarticulés. Enfin, après cinq heures d'une affreuse agonie, la mère Moulin rendit le dernier soupir, enveloppée dans son manteau de dragon qui lui servit de linceul.

Le lendemain matin, lorsque Roubelard, tout joyeux et en habits de fête, arriva dans le passage Napoléon, il trouva Jeanne-Marie sur le seuil de la porte.

« Ah! mon pauv' M. Roubelard, s'écria-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut, elle est là!... là! Les larmes qui la suffoquaient l'empêchèrent d'en dire davantage.

— La mère Moulin! s'écria le sapeur comme frappé d'un sinistre pressentiment. Que lui est-il arrivé?... où est-elle?... » Et en même temps il se précipitait dans la chaumière où le corps de la vivandière était entouré de fleurs des champs que les enfants avaient parsemées sur sa tête et à ses pieds, selon l'usage de la basse Bretagne. A cette vue le vieux soldat poussa un gémissement sourd, et tombant sur les genoux devant ce corps horriblement défiguré :

« Marguerite! s'écria-t-il en proie au plus violent désespoir, c'est moi qui vous ai tuée avec mes discours!... Je n'en suis pas moins votre fiancé... Je ne vous quitte pas... je veux qu'on m'enterre avec vous! Je vous apportais mon présent de noce, ma chère Marguerite; tenez! tenez!... »

Et comme Roubelard faisait un effort pour tirer de son sein un papier, sa tête se pencha sur le visage de la vivandière, et il tomba comme une masse à côté du cadavre.

Aux cris du vieux soldat et de la bretonne, les habitants du passage étaient accourus. Ils avaient emporté le sapeur croyant que le grand air le ferait revenir plus vite de son évanouissement; mais il resta encore longtemps privé de sentiment. Chacun voulut voir une dernière fois les traits d'une femme qui

peut-être avait conservé plus de soldats à la France qu'elle ne comptait de jours.

On lisait dans les journaux quelques jours après, à l'article *Nouvelles diverses* : « Dernièrement dans le passage Napoléon, commune de Vaugirard, on » a rendu les derniers devoirs à une ancienne vivandière de la grande armée. » Cette brave et modeste femme a emporté avec elle l'estime et les regrets de » tous ceux qui la connaissaient. Un grand nombre d'habitants a accompagné son » convoi jusqu'au cimetière du Mont-Parnasse, où, en sa qualité de légionnaire, » les honneurs militaires ont été rendus à sa dépouille mortelle par un peloton » de soldats de la ligne auquel s'était jointe la compagnie de voltigeurs de la » garde nationale de Vaugirard. »

Deux jours après on lisait aussi dans les mêmes journaux : « Hier matin, à » la levée des filets de Saint-Cloud, on a trouvé le cadavre d'un homme de » haute taille, paraissant âgé de soixante ans environ. Aucune marque de violence n'ayant été remarquée sur son corps, on suppose que le malheureux » s'est suicidé. Rien chez cet homme, dont la mise était celle d'un ouvrier aisé, » n'a pu faire présumer les causes de cet acte de désespoir. On n'a trouvé dans » la poche de côté de la redingote, qu'un papier timbré, rédigé en forme de » procuration par laquelle un nommé Roubelard, militaire retraité, disposait » pendant sa vie durante, en faveur d'une demoiselle Marguerite, *dite* Moulin, » de la pension de 250 fr. affectée aux légionnaires de l'empire. Par les soins » du commissaire de police de la commune de Saint-Cloud, qui a dressé procès-verbal, le corps de cet inconnu a été provisoirement transféré à la Morgue. »

ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE.

(*Extrait du Siècle.*)

# VOYAGE

# DANTESQUE[1].

## L'AVELLANA.

Il y a en Italie une foule de localités qui ont la réputation d'avoir servi de refuge à Dante, et où l'on prétend qu'il a composé diverses parties de son poëme. Ces traditions sont respectables et touchantes, elles font partie de la gloire nationale du poëte et de cette légende qui se forme toujours autour des grands noms. Comme plusieurs villes de la Grèce se disputèrent le berceau d'Homère, plusieurs lieux de l'Italie se disputent l'exil de Dante. Mais ces traditions n'ont souvent d'autres fondements qu'une pieuse croyance. Quand il en est ainsi, quand elles ne reposent sur aucune indication, sur aucune allusion du poëte, elles sont en dehors de mon itinéraire. Ainsi je n'ai point visité le château de Collmaro, en Ombrie; je ne suis pas allé non plus saluer cette grotte où, dit-on, les montagnards du Frioul montrent un rocher nommé encore aujourd'hui le siége de Dante, sur lequel il méditait et composait ses vers.

Il n'en est pas de même du monastère de l'Avellana, où se conservent aussi le souvenir et la religion de Dante. Le poëte a parlé de « la sainte solitude faite pour l'adoration, au-dessous de cette bosse de l'Apennin qui s'appelle Catria (2). » La mention était précise; je ne pouvais me dispenser de visiter cette retraite, et d'aller, moi indigne, demander l'hospitalité à une porte où Dante avait frappé. De plus, on me parlait de l'Avellana, placé au cœur des Apennins et vers leur plus haute cime, comme d'un lieu pittoresque et sauvage. Je quittai donc, un peu après Aggubio, la route de Fano et de Rimini, et je m'enfonçai dans les Alpes de l'Ombrie.

Le mot *Alpes,* qui dans l'usage s'applique en Italie aux montagnes, et que Dante a employé dans ce sens, n'a rien ici d'exagéré.

(1) Voyez la livraison du 30 novembre.
(2) *Parad.*, c. XXI, 109.

Il faut, pour arriver au couvent, chevaucher pendant cinq heures au bord d'un précipice. Le sentier toujours étroit et sinueux tourne autour du plus haut des sommets, qui tous deux portent le nom de *Catria*. C'est le *dos de l'Apennin*, dont parle Dante. Enfin on arrive en vue de l'abbaye, qui déploie sa vaste façade sur une pelouse appuyée à la montagne et dominée par de haut rochers tapissés de sapins. On voit le terme, mais on n'y est pas encore parvenu; il faut plonger dans un ravin où le chemin semble disparaître, puis remonter la pente opposée. S'il est un lieu fait pour abriter une existence orageuse et persécutée, c'est l'Avellana.

Nous fûmes reçus comme on l'est dans tous les monastères semés au milieu des solitudes apennines, comme je l'avais été quatre ans auparavant à Valombreuse, aux Camaldules, à l'Alvernia. J'eus même occasion d'éprouver, à mon entrée dans l'abbaye, les soins hospitaliers des pères. Une chute de cheval m'avait froissé le bras; ce très-léger accident ne me déplaisait point; je n'étais pas fâché d'être, à si bon marché, un peu martyr de ma dévotion pour Dante. Le frère Mauro, qui était à la fois le cuisinier, le pharmacien et le chirurgien du couvent, de la même main qui venait de m'offrir une tasse d'excellent café, s'empressa de frictionner énergiquement la partie blessée, et y appliqua un baume de sa composition, traitement dont je me trouvai très-bien. Après les premières paroles échangées, l'abbé, qui est un homme instruit, qui semble aussi un homme de caractère, et qui, ou je me trompe bien, ne passera pas sa vie enterré dans les Apennins? nous parla de Dante, de son séjour à l'Avellana, et, après nous avoir récité les vers de *la Divine Comédie* que j'ai cités plus haut, nous mena dans une salle attenant à la bibliothèque, où le buste du poëte est placé dans une niche au-dessous de laquelle est une inscription latine dont voici la traduction : « Étranger, cette chambre qu'habita Dante Alighieri, et où il composa, dit-on, une partie considérable de son œuvre presque divine, tombait en ruines et allait être détruite. Philippe Rodolphe, neveu du cardinal Laurent-Nicolas, *summi collegii præses*, mu par son insigne piété envers son concitoyen, a réparé ce lieu et a fait placer ici ce témoignage pour rappeler la mémoire d'un grand homme. Calendes de mai 1557. »

Les moines ont voulu s'unir à ce pieux hommage; ils ont écrit au bas des lignes qu'on vient de lire ; « Les moines camaldules, après s'être assurés de la vérité du fait, ont placé ce portrait dans ce lieu restauré par eux (kal. nov. 1622). » Par cette seconde inscription, les bons pères semblent revendiquer pour eux-mêmes le mérite d'avoir exécuté le plan de Philippe Rodolphe. Cette émulation d'hommage les honore.

On s'empressa de nous mener visiter les chambres de Dante; un jeune novice en robe blanche, une lampe suspendue à la main, nous suivait à travers les corridors et les escaliers du cloître. On nous montra deux cellules occupées par des novices; dans l'une d'elles séchaient de fort beaux raisins. Un vieux père dit gaiement au jeune habitant de la cellule : « Dante n'avait pas de si beaux raisins! » Ce qui parut très-plaisant, car on rit beaucoup. Il était curieux de voir le grand souvenir littéraire si familier à ces reclus dans cette solitude reculée, au sein des montagnes silencieuses.

Je dois de la reconnaissance à Dante pour m'avoir conduit dans un lieu re-

marquable où je ne serais probablement jamais allé sans lui. C'est toujours avec un singulier plaisir que je dors une nuit dans ces cellules dont les habitants ordinaires y dormiront toutes leurs nuits jusqu'à la dernière. J'aime à être réveillé par la cloche qui sonne les offices de la nuit dans la solitude. J'aime les questions des moines sur ce qui se passe dans le monde. Ceux-ci étaient fort occupés des chemins de fer. L'abbé me parla de M. de La Mennais et de M. Cousin, et par-dessus tout de M. de Châteaubriand; je fus ému de le voir, à mon nom, se découvrir et saluer la mémoire de mon père; et puis, c'étaient des rires d'écolier à tout propos, une certaine enfance de cœur qui s'égaye pour les moindres choses. Tout fait événement dans la monotonie de la vie monastique. On se fit une grande joie de nous conduire à un écho, merveille de l'Avellana, le plus puissant que j'aie jamais entendu; il répète distinctement un vers entier et même un vers et demi. Je me plus à faire adresser par les rochers au grand poëte qu'ils avaient vu errer parmi leurs cimes ce qu'il a dit d'Homère :

Honorate l'altissimo poeta.

Le vers fut articulé distinctement par cette voix de la montagne qui semblait la voix lointaine et mystérieuse du poëte lui-même.

Il y a toujours quelques bonnes légendes à recueillir dans ces pèlerinages. Voici ce qu'un des religieux me raconta : Un seigneur du pays avait commis toutes sortes de crimes; dans son désespoir, il s'écria : « Il est aussi impossible que Dieu me pardonne qu'il est impossible que j'entame ce mur avec un couteau. » Plein de rage, il lança son couteau contre le mur, et le mur s'ouvrit : naïf et touchant apologue qui exprime merveilleusement l'immensité de la miséricorde céleste.

Pour trouver le souvenir de Dante plus présent que dans les cellules aux raisins, et même dans la chambre de l'inscription, je sortis à la nuit et fus m'asseoir sur une pierre un peu au-dessus du monastère. On n'apercevait pas la lune, encore cachée par les pics immenses; mais on voyait quelques sommets moins élevés frappés de ses premières lueurs. Les chants des religieux montaient jusqu'à moi à travers les ténèbres, et se mêlaient aux bêlements d'un chevreau perdu dans la montagne. Je voyais à travers une fenêtre du chœur un moine blanc prosterné en oraison. Je pensais que peut-être Dante s'était assis sur cette pierre, qu'il avait contemplé ces rochers, cette lune, et entendu ces chants toujours les mêmes comme le ciel et les montagnes.

## ROME.

Rome n'est un lieu indifférent pour aucun de ceux que le sort y amène, et le fut moins pour Dante que pour personne. A Rome s'accomplit la crise de sa destinée. Tandis qu'il négociait au nom de la république de Florence avec le pape Boniface VIII, il apprit que ses ennemis politiques, conduits par Charles de Valois, et d'accord avec Boniface, venaient de s'établir dans Florence par le carnage et l'incendie. Là commence pour le poëte cet acharnement de mal-

heurs qui devait durer autant que sa vie, et cet exil qui ne devait pas finir avec elle.

L'année qui fut si décisive dans son existence marquait une époque unique dans les fastes de la chrétienté. C'était la dernière année du XIIIe siècle et celle du premier jubilé; il n'est donc pas surprenant qu'à ce double titre elle ait frappé l'imagination de Dante, et qu'il ait daté sa vision de cette année mémorable et fatale. Lui-même a exprimé l'impression que produisit sur lui le spectacle de la foule immense qui allait et venait le long du Pont-Saint-Ange, d'un côté vers le château et vers Saint-Pierre, de l'autre vers le mont (1). Le mont était probablement le *Monte-Giordano*, élévation peu considérable qui maintenant a presque disparu sous les édifices modernes, par suite de cet exhaussement du sol dont Rome offre tant d'exemples.

Un spectacle à peu près semblable s'est renouvelé de nos jours : malgré la différence des temps, malgré le double obstacle qu'opposaient au concours des pèlerins le refroidissement de la foi religieuse et les inquiétudes de la politique l'affluence a été considérable au jubilé de 1825. Seulement, on peut croire que le jubilé de 1300 était plus poétique; Rome surtout l'était davantage. Alors le Pont-Saint-Ange, qui s'appelait le pont de Saint-Pierre, n'était point *orné* par les anges minaudiers du Bernin. Un portique immense conduisait du pont jusqu'à la basilique (2); le long de ce portique se pressait la multitude venue de tous les points de l'Europe pour cette grande pompe de la papauté. Perdu, coudoyé dans la foule, marchait le poëte qui devait donner à cette solennité une gloire que personne ne soupçonnait, en y rattachant une œuvre dont lui-même ne savait pas encore le nom. Parmi tous ces milliers de créatures humaines destinées à l'oubli, il y en avait une dont le souvenir devait remplir les siècles.

Il reste à Rome un monument contemporain de cet événement célébré par Dante, c'est une peinture attribuée au Giotto, et qui se trouve derrière un des piliers de Saint-Jean-de-Latran : on y voit Boniface annonçant au peuple le jubilé. Le portrait du pape doit être rassemblant. J'ai reconnu dans cette physionomie épicurienne, où il y a plus de finesse que de force, la statue que j'avais vue couchée sur le tombeau de ce pape, dans les souterrains du Vatican.

Grégoire VII ou Alexandre III ne devait pas avoir ce visage-là; on y sent la papauté déchue de la force et de la grande ambition à la ruse et au lucre. Voilà bien le pontife adroit et avide qui trompa Dante, livra Florence, et que Dante plaça, par anticipation, dans son *Enfer*, parmi les simoniaques. Boniface ne fut grand que par sa captivité. Son caractère se releva sous les outrages. Souffleté lâchement par le gant de fer de Colonna, le vieux pape fut sublime dans cette colère farouche et muette dont il mourut. Aussi Dante, malgré sa juste inimitié pour Boniface, ne trouva ce jour-là que des anathèmes contre ces violences, et il s'écria : « Je vois les fleurs de lis entrer dans Alagni, et le Christ

(1) *Inf.*, c. XVIII, 28.

(2) On peut croire qu'il existait encore, car on sait positivement qu'il était debout au XIIIe siècle.

être captif dans la personne de son vicaire ; il est une seconde fois livré à l'opprobre. Je vois renouveler la dérision du vinaigre et du fiel, et le Christ égorgé entre des voleurs (1). »

Cette apparente contradiction se retrouve dans tout ce que Dante dit de Rome. Il témoigne à son égard les sentiments les plus contraires : tantôt il lui adresse des louanges inspirées par un respect superstitieux et une mystique adoration, tantôt il lance contre elle les imprécations et les invectives ; mais cette colère est encore de l'amour ; elle naît chez lui du déplaisir qu'il ressent à voir Rome différente de ce qu'il voudrait qu'elle fût, et l'idéal que caressaient ses rêves les plus ardents, dégradé à une si honteuse réalité.

Rome était pour Dante le centre de l'histoire et de l'humanité, et non-seulement la Rome chrétienne, mais la Rome antique. Comme plusieurs d'entre les pères, il voyait dans la conquête et la domination du peuple-roi un moyen dont s'était servi la Providence pour préparer l'unité catholique et la suprématie de la papauté. Il le dit dans le second chant de *l'Enfer* avec une netteté de langage qui étonne ; il n'hésite pas à comparer Énée à saint Paul, tous deux transportés dans un monde invisible. Mais qu'on ne s'étonne point de ce rapprochement ; car, si saint Paul fut le vase d'élection destiné à répandre sur la terre la foi et le salut (2), « Énée fut choisi dans le ciel pour être le père de Rome la sainte et de son empire, lesquels, pour dire le vrai, furent fondés dans la vue du siége où réside le successeur de Pierre (3). »

Dante ajoute que, descendu aux enfers, Énée entendit des choses qui furent la cause de *son triomphe et du manteau papal :*

Di sua vittoria e del papale ammanto.

Il appelle le peuple romain le peuple saint, *popol santo.* On conçoit qu'une pareille manière de voir dut lui rendre le séjour de Rome comme un séjour sacré. Aussi écrivit-il dans le *Convito :* « Je pense fermement que les pierres de ses murailles sont dignes de respect ainsi que le sol où elle est assise, plus encore qu'on ne le pense généralement. » Voilà de l'idolâtrie, et les enthousiastes les plus décidés de la ville éternelle ne sauraient aller au delà.

Mais il ne lance pas moins de terribles anathèmes sur la corruption de cette Rome pour laquelle il professe un religieux respect. Nulle part il ne le fait avec plus d'énergie que dans le 27e chant du *Paradis* (4), il met dans la bouche de saint Pierre ces foudroyantes paroles : « Celui qui usurpe sur la terre ma place, oui, ma place qui est vacante aux yeux du fils de Dieu, a changé le lieu de ma sépulture (5) en un égout d'infection et de sang. » Après avoir continué sur ce

(1) *Purgat.*, c. xx, 86.
(2) *Inf.*, c. ii, 28.
(3) *Ibid.*, 20.
(4) *Parad.*, c. xxvii, 22.
(5) Le mot *cimiterio*, employé par Dante, a longtemps désigné une église, les premières églises étant en général établies dans les lieux consacrés par les ossements des martyrs. L'église actuelle de Saint-Pierre est elle-même bâtie sur l'emplacement du

ton, qui fait pâlir les habitants des sphères célestes et Béatrice elle-même, saint Pierre annonce le secours que réserve à tous les maux de l'Église la sublime Providence, qui s'est servie de Scipion pour sauver la gloire de Rome, tant la liaison qu'il découvre entre les destinées de la Rome antique et celles de la Rome moderne est toujours présente à la pensée du poëte chrétien.

Comment se fait-il donc que lui, qui a consigné dans son ouvrage les souvenirs de tous les lieux remarquables qu'il a visités, n'ait pas parlé des monuments romains? Rien n'allait mieux à son génie que la poésie de leurs ruines. On regrette et on ne saurait concevoir qu'il n'y ait pas dans *la Divine Comédie* quelques vers d'une tristesse et d'une majesté sublimes sur la masse immense et à demi écroulée de l'amphithéâtre, sur les aqueducs qui se dressent à travers les solitudes, comme les portiques abandonnés de Palmyre. Et pourtant Dante avait contemplé la ville de Rome et la muette campagne qui l'environne. Il cite un point de vue qu'aujourd'hui encore on indique aux étrangers comme l'un des plus favorables pour embrasser d'un regard l'ensemble de la ville éternelle, le sommet de la colline appelée alors Monte-Malo (1), qui aujourd'hui, probablement par corruption, porte le nom de Monte-Mario, et sur laquelle se dressent les cyprès de la villa Mellini.

Et à cette époque combien Rome était plus riche en monuments de l'antiquité qu'elle ne l'est de nos jours! Robert Guiscard, il est vrai, avait fait, en 1084, cette irruption qui fut si funeste aux édifices des Romains, brûlant et ravageant tout, depuis Saint-Jean-de-Latran jusqu'au château Saint-Ange (2). Mais nous savons que beaucoup de précieux restes de l'antiquité, maintenant détruits, subsistaient encore quand Dante écrivait, et même longtemps après lui.

En voyant ce qui a été détruit depuis le xv^e siècle, on acquiert la triste conviction que les âges civilisés ont plus dépouillé Rome que les âges d'ignorance, et que les architectes ont fait plus de mal en ce genre que les barbares. Les barbares n'en savaient pas assez et n'avaient pas assez de patience pour démolir des monuments romains; mais, avec les ressources de la science moderne et la suite d'une administration régulière, on est venu à bout de presque tout ce que le temps avait épargné. Il y avait, par exemple, au commencement du xvi^e siècle, quatre arcs de triomphe qui n'existent plus; le dernier, celui de Marc-Aurèle, a été enlevé par le pape Alexandre VII. On lit encore dans le *Corso* l'inconcevable inscription dans laquelle le pape se vante d'avoir débarrassé la promenade publique de ce monument, qui, vu sa date, devait être du plus beau style. En outre, on a eu la fureur d'orner de marbres antiques les églises, presque toutes d'un goût détestable, bâties à Rome depuis deux cents ans. Ces églises font peine à voir, car chaque chapelle, chaque autel, chaque balustre

cirque de Néron, où la tradition veut que l'apôtre ait été mis à mort, et où se trouvent encore aujourd'hui ses saintes reliques.

(1) *Parad.*, c. xv, 109.

(2) « Hostiliter incedens et vastans à palatio Laterani usque castellum St.-Angeli. » (Romuald. Salernitan., *Chronicon rerum It. hist.*, tom. VI.) — « Dux (Robertus) ignem exclamans, urbe accensa, ferro et flamma insistit. » (*Hist. sicul. rerum*, t. V.)

rappelle un acte de vandalisme et de destruction. Ce qui a pu échapper achève maintenant de disparaître, transformé en coupes, serre-papiers et autres colifichets que tous les désœuvrés de l'Europe emportent au milieu de souvenirs et d'études qui ne se vendent pas dans les magasins de curiosités de la place d'Espagne : heureux quand ils ne cassent pas le nez d'une statue ou la feuille d'un chapiteau pour voler bêtement un morceau de pierre! C'est le pillage en petit après le brigandage en grand. Du reste, les Romains eux-mêmes avaient donné l'exemple de ces voleries que la civilisation devrait proscrire. Les colonnes du temple de Jupiter Capitolin avaient été enlevées à celui de Jupiter Olympien.

Après avoir soulagé mon cœur par cette boutade, je reviens à ma question. Comment se fait-il que Dante, imbu d'une vénération superstitieuse pour la Rome antique, n'ait pas parlé des antiquités de Rome?

Je sais bien que, si elles étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui, elles étaient beaucoup moins en évidence. Le Colysée était une forteresse que l'empereur Fréderic III avait prise aux Frangipani pour la donner aux Annibaldi, et que le pape innocent IV, en 1244, avait rendue aux Frangipani. Guelfe et gibelin tour à tour, comme tout le reste de l'Italie, le Colysée, en cet état, ne pouvait frapper les regards et l'imagination par ses gigantesques débris. Il en était de même de chaque ruine; le tombeau de la femme de Crassus était devenu un château fort alors aux mains des Gaetani, et autour du château s'était formé un village avec son église dont on a récemment retrouvé les restes. L'arc de Septime-Sévère était obstrué par l'église de Saint-Sergius-et-Bacchus, à laquelle Innocent III, en 1199, avait concédé, en toute propriété la moitié du monument.

Malgré cet état de choses, le silence de Dante n'en est pas moins surprenant. Quand il n'y aurait eu que les grandes lignes d'aqueducs qui sillonnent la campagne de Rome, on ne saurait comprendre qu'elles ne lui aient pas servi pour quelque majestueuse comparaison, pour quelque construction idéale dans le monde qu'il créait. Tout ce qu'on peut répondre, c'est que le sentiment des ruines n'existait pas alors. Ce sentiment est assez nouveau; il ne se montre pas dans notre littérature avant Bernardin de Saint-Pierre, et s'est manifesté pour la première fois, avec toute sa poésie et toute sa puissance, dans quelques pages du *Génie du Christianisme*.

Quand Dante peint les barbares venus des contrées boréales et s'émerveillant à l'aspect de Rome (1), il fait un retour vers le passé, il ne parle pas de la Rome qu'il voyait, mais de Rome au temps de sa splendeur, quand elle dominait le monde (2). Le seul reste d'antiquité romaine dont il soit fait, dans *la*

(1) *Parad.*, c. XXXI, 31.

(2) Quando Laterano
Alle cose mortali audò di sopra.

Quand le Lateran s'élevait au-dessus des choses mortelles. — Dante se sert de ce mot Laterano en parlant de la Rome antique, parce que de son temps on confondait le palais des Laterani avec la Maison Dorée de Néron, dont le souvenir absorbait tous les souvenirs environnants, comme elle-même avait envahi une grande portion de la ville.

*Divine Comédie*, une mention positive, est cette pomme de pin colossale en bronze placée aujourd'hui au Vatican sous l'abside de Bramante, et alors dans la cour entourée d'un portique au-devant de la vieille basilique de Saint-Pierre. Elle jouissait d'une certaine popularité ; car, dans les peintures qui représentent Saint-Pierre dans son état primitif, celle, par exemple, qui se voit à Saint-Martin, on a eu soin de rappeler l'existence de la *pigna*, et le peintre l'a mise dans l'intérieur de la basilique, à l'entrée de la nef, où elle n'a jamais été. Dante compare à cette énorme pomme de pin la tête d'un géant qu'il aperçoit à travers la brume dans le dernier cercle de l'enfer (1). « Sa face me paraissait grosse et longue comme la *pigna* de Saint-Pierre à Rome, et les autres membres étaient en proportion. »

Remarquez toujours le même procédé pour rendre accessible à l'imagination ce qui semble devoir lui échapper. Ici Dante prend pour un point de comparaison un objet d'une grandeur déterminée ; la pigna a onze pieds, le géant devait donc en avoir soixante-dix : elle fait, dans la description, l'office de ces figures que l'on place auprès des monuments pour rendre plus facile à l'œil d'en mesurer la hauteur.

Cette pomme de pin a été trouvée près du tombeau d'Adrien, dont probablement elle ornait le faîte. On a prétendu, ce qui est de toute invraisemblance, qu'elle était placée sur la coupole du Panthéon : elle eût dérangé l'économie de la lumière dans ce beau monument, construit de manière à ne recevoir de jour que par l'ouverture pratiquée à son sommet. D'ailleurs, une pomme de pin était un ornement convenable pour un tombeau. On sait que le plus grand nombre des sarcophages antiques sont décorés de représentations bachiques, qui, vraisemblablement, faisaient allusion aux doctrines enseignées dans les mystères et au sort des initiés après la vie. Or la pomme de pin se rencontre souvent dans ces représentations symboliques. Non-seulement elle orne une extrémité et quelquefois les deux extrémités du thyrse de Bacchus, mais dans plusieurs bas-reliefs funèbres elle figure parmi les offrandes du sacrifice (2). C'était donc à la décoration d'un lieu funèbre que devait servir la pigna, sur le compte de laquelle je ne me serais pas arrêté aussi longtemps si Dante n'en avait parlé, honneur dont beaucoup d'autres débris du passé étaient bien plus dignes.

Le Vatican offre d'autres souvenirs de Dante qui méritent mieux de nous arrêter, souvenirs immortels, car ils ont été fixés par le pinceau de Raphaël dans les *Stanze*, et par le pinceau de Michel-Ange à la chapelle Sixtine.

Raphaël a bien jugé Dante en plaçant parmi les théologiens, dans la *Dispute du saint-sacrement*, celui pour la tombe duquel a été écrit ce vers, aussi vrai qu'il est plat :

Theologus Dantes nullius dogmatis expers.

Parmi les docteurs Dante a conservé la couronne de laurier des poëtes ; mais

(1) *Inf.*, chant XXXI, v. 60.

(2) Musée du Vatican, salle des candélabres. Voir *Beschreibung der stad Rom*, t. II, seconde partie, pag. 262-263.

on n'aurait pas besoin de cette indication pour reconnaître ce profil austère, ce visage maigre et pâle sur lequel ses contemporains croyaient lire les visions d'un autre monde. D'ailleurs, Raphaël l'a aussi placé sur le Parnasse parmi les poëtes.

Un écrivain ingénieux a remarqué que *la Théologie* de Raphaël semble un divin portrait de Béatrice. Canova aussi a représenté Béatrice avec son voile et sa couronne de feuilles d'olivier :

> Sotto candido, vel cinta d'oliva
> Donna m'apparve.

Vers que la main du grand sculpteur a tracés au bas de l'idéale et ressemblante figure pour laquelle il s'était inspiré de la poésie de Dante et de la beauté de Mme Récamier.

Michel-Ange n'a pas demandé à l'auteur de *la Divine Comédie* des inspirations aussi gracieuses que Raphaël ou Canova. Tout le monde sait que, dans *le Jugement dernier*, il a calqué son Caron sur celui de Dante. C'est bien le démon aux yeux ardents, aux *yeux de braise*, qui presse à coups de rame les ombres trop lentes (1). Outre ce détail, évidemment emprunté, on sent dans toute la composition, empreinte d'un sentiment lugubre et terrible, l'action du poëte sur le peintre. Par son côté sombre et violent, le génie de Dante se mariait admirablement au génie de Michel-Ange, qui le lisait sans cesse et offrit de lui élever un tombeau à ses frais. Combien on doit déplorer la perte de cet exemplaire de *la Divine Comédie* dont l'auteur du *Jugement dernier* avait couvert les marges de ses dessins ! Je regrette surtout l'*Enfer;* je doute que la verve fougueuse et le dessin savamment tourmenté de Michel-Ange eussent pu rendre la suavité mélancolique du *Purgatoire* sans parler des visions inexprimables du *Paradis*. Mais si le nom de Michel-Ange ne rassure pas complétement sur le succès d'une pareille entreprise, que dire de la tentative de Pinelli, qui, pour avoir assez bien réussi à rendre, et encore d'une manière assez conventionnelle, les brigands des Abbruzzes, les paysans de la campagne romaine ou les portefaix du Transtevère, s'est cru appelé à dessiner l'histoire romaine, à traduire avec son crayon l'Arioste, le Tasse et Dante? Qu'est-il arrivé ! Ses personnages ne sont jamais ni d'anciens Romains, ni des chevaliers, encore moins des habitants du monde invisible; ce sont toujours des Transteverins, et des Transteverins de Pinelli.

Si l'on veut retrouver à Rome le génie de Dante dans de récentes peintures,

(1) *Inf.*, c. III, 109. — Michel-Ange, en plaçant parmi les damnés un maître des cérémonies du pape dont il avait à se plaindre, a fait ce que faisait Dante et ce qu'avaient fait d'autres peintres avant lui. Il y avait autrefois à Santa-Croce de Florence des peintures du Giotto et d'Orgagna dans lesquelles figuraient, au nombre des réprouvés, divers personnages de leur temps, entre autres Cecco d'Ascoli, probablement à cause de ses attaques contre Dante, ami du Giotto et inspirateur d'Orgagna, et en outre un quêteur de la commune de Florence, contre lequel un de ces peintres avait plaidé, ainsi que le notaire et le juge qui avaient favorisé son adversaire.

il vaut mieux aller chercher près de Saint-Jean-de-Latran le casin solitaire, sur les murs duquel le prince Massimi a fait représenter, dans trois pièces différentes, des sujets tirés de Dante, de l'Arioste et du Tasse. Dante a été confié à Cornélius, l'Arioste à Schnor, le Tasse à Overbek, les trois plus célèbres noms de cette école de Munich, qui croit pouvoir remonter par une imitation savante à la naïveté du xv^e siècle. Le talent des artistes allemands est plus certain que leur système. Quoi qu'il en soit, les fresques dont les sujets ont été empruntés à Dante m'ont paru les meilleures de celles qui décorent le casin Massimi. En effet, Dante convenait mieux que l'Arioste et le Tasse à une telle manière de traiter la peinture, lui empreint réellement de la candeur sublime du moyen âge, tandis que les deux autres, dans leurs récits enchanteurs, ne nous montrent pas la chevalerie primitive, mais une chevalerie de la renaissance, et qui n'est elle-même qu'une renaissance de la chevalerie.

Dante, disent les biographes, fut chargé par la république de diverses missions auprès de la cour de Naples ; mais on ne voit dans ses vers aucune trace de son séjour dans le midi de l'Italie.

Un mot sur le mont Cassin (1), où il avait probablement logé et peut-être entendu raconter cette vision du frère Albéric, dont on retrouve quelques traits reproduits dans sa grande composition ; un mot sur le mont Cassin, voilà tout ce qu'on peut relever chez lui de souvenirs pittoresques au delà de Rome. Les campagnes élyséennes, les radieux horizons, ne parlaient pas à l'imagination pensive et grave du Florentin, et la molle et brillante Parthénope ne lui a pas inspiré un vers.

## ORVIETO ET BOLOGNE.

Bien que Dante n'ait pas parlé d'Orvieto, en passant par cette ville, on est forcé de penser à lui. Les admirables fresques du *Jugement dernier,* par Lucas Signorelli, offrent plusieurs détails qui rappellent certaines peintures de Dante. Ici, comme à la Sixtine, la barque pleine de damnés ressemble à celle où Caron les pousse pêle-mêle à coups de rame. Des anges jettent gracieusement des fleurs, comme d'autres anges les répandent en nuage autour de Béatrice (2). Mais ce qui est exactement copié d'un vers de Dante, c'est le groupe célèbre dans lequel on voit un démon emporter à tire d'aile, sur son épaule, une pécheresse (3). « Et je vis venir derrière nous un diable noir. Ah! comme il me semblait terrible ! Les ailes étendues et le pied léger, il emportait fièrement un pécheur sur son épaule pointue, et le tenait fortement attaché par les nerfs des pieds. »

Michel-Ange passe pour avoir imité quelques traits de l'étonnante composition de Lucas Signorelli, dont le style, singulièrement hardi pour le temps, devance d'une manière frappante le style du grand dessinateur florentin. Il est naturel que celui qui a pu deviner d'avance et peut-être inspirer le génie de

(1) *Parad.*, c. xxii, 37.
(2) *Purg.*, c. xxx, 30.
(3) *Inf.*, c. xxxi, 31.

Michel-Ange se soit empreint de l'esprit de Dante et soit comme un intermédiaire entre ces deux génies de même trempe.

Les populations de la Romagne comptent parmi les plus énergiques de l'Italie. Ici on ose prononcer en public le nom de la liberté, dont le désir est dans tous les cœurs. Les Romagnols d'aujourd'hui donnent un honorable démenti à ce vers que Dante adressait à leurs ancêtres :

« O Romagnols changés maintenant en bâtards (1) ! »

Les villes industrielles et paisibles que traverse aujourd'hui une très-belle route, Forli, Faenza, Imola, étaient, au temps de Dante, autant de petits États continuellement en guerre, et passant tour à tour, comme les anciennes villes de la Grèce, des orages de la démocratie aux mains de quelque petit tyran. Elles étaient en paix au moment où Dante place son merveilleux voyage; mais il savait ce que valait cette paix et ce qu'elle pouvait durer, et il s'exprime à ce sujet avec une amertume d'autant plus expressive qu'elle est plus contenue. « La Romagne, dit-il à Guido de Montefeltro, n'est et ne fut jamais sans guerre *dans le cœur de ses tyrans*, mais je n'en ai laissé aucune déclarée à cette heure (2). »

A propos de la ville de Césène et de sa position topographique, Dante fait encore une application remarquable de ce sentiment des localités qui ne l'abandonne jamais, et auquel il doit de mêler si fortement dans sa poésie les idées abstraites et les choses sensibles, les réflexions morales ou politiques avec la nature du sol et la physionomie des lieux; il dit de Césène : « La ville dont le Savio baigne le flanc, comme elle est assise entre la plaine et la montagne, vit entre la tyrannie et la liberté (3). » Je ne sais si Césène n'a point subi la loi commune qui a fait descendre tant de villes d'une hauteur dans un lieu plus bas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, soit dit sans allusion au gouvernement pontifical, elle m'a paru plutôt dans la plaine que sur la montagne.

Si Dante se montre sévère pour la Romagne telle qu'elle était au moment où il écrivait son poëme, si, fidèle à son habitude de décrire le pays géographiquement, et de tracer, pour ainsi dire, la carte de ses haines, il dit que dans le pays situé entre le Pô, l'Apennin, la mer et le Reno, tout est *plein de troncs venimeux* (4), il fait un éloquent éloge des Romagnols de l'âge précédent : il demande ce qu'est devenue « la race loyale qui habitait le pays où les cœurs sont maintenant si félons. » Il célèbre l'ancienne chevalerie dans des vers qui respirent toute l'élégance et toute l'urbanité des mœurs chevaleresques, dont il déplore la perte, et semblent avoir inspiré le début de *Roland furieux* à l'Arioste, qui a emprunté à Dante la moitié de son premiers vers :

Le donne i cavalier.

(1) O Romagnoli tornati in bastardi! (*Purgat.*, c. XIV, 99.)
(2) *Inf.*, XXVII, 37.
(3) *Ibid.*, c. XXVII, 52.
(4) *Purg.*, c. XIV, 195.

Derrière ces souvenirs *du bon temps,* se cache une prédilection secrète pour les mœurs féodales et l'existence féodale de l'Italie. Dante était aristocrate ; dans sa colère contre la démocratie florentine, il vantait le temps qui avait précédé le triomphe de cette démocratie, il regrettait *l'ancien régime ;* le même sentiment lui a dicté ces gracieux retours vers les mœurs chevaleresques de la Romagne, et son admirable peinture des vieilles mœurs patriciennes de Florence.

Quant à Bologne elle-même, il n'en est pas question dans *la Divine Comédie ;* pourtant Dante y est certainement venu : il peint d'une manière trop précise l'effet que la tour penchée de Bologne, appelée *Garisenda,* produit sur celui qui est placé sous la face inclinée de la tour. Voici à quelle occasion.

Dante a creusé au plus profond de son enfer un enfer particulier, réservé aux traîtres. Pour expliquer comment il a pu descendre dans ce dernier abîme, il suppose qu'Anthée, un des géants révoltés contre le ciel, prend dans sa main, lui Dante et Virgile, et se baissant les dépose tous deux à ses pieds.

Sans doute, Dante a voulu, par cette singulière invention, frapper l'imagination du lecteur, et lui enseigner la distance qui sépare des autres crimes le plus odieux de tous, celui duquel il avait été plus particulièrement victime. Pour mesurer cette distance, il ne lui a pas fallu moins que la taille d'un géant.

De plus, pour rendre sensible le mouvement formidable du colosse s'abaissant ainsi vers les profondeurs de l'enfer, le poëte a fait, comme en tant d'autres endroits de son poëme, un emprunt à la réalité physique ; il a pris pour objet de comparaison un objet déterminé, un monument célèbre en Italie, la tour de la Garisenda ; il compare donc l'impression produite sur lui par le géant qui se penche, à l'effet qu'un nuage, passant au-dessus de cette tour et venant du côté vers lequel elle s'incline, produit sur le spectateur placé au-dessous d'elle. C'est alors la tour qui semble s'abaisser de toute la vitesse du nuage. L'image est colossale comme elle devait l'être, et en même temps elle a cette exactitude matérielle que Dante recherche toujours avec tant de soin, et au moyen de laquelle il parvient à peindre le monde idéal à l'imagination et aux sens aidés du souvenir.

Dante eût choisi le célèbre campanile de Pise, illustré depuis par le génie d'un autre grand Florentin, de Galilée (1), si le monument eût existé de son temps ; mais il ne fut achevé qu'après la mort du poëte, et la Garisenda de Bologne date de 1110.

On a dit de ces deux *tours penchées* qu'elles avaient été ainsi construites à dessein ; mais cette opinion est aujourd'hui généralement abandonnée ; là où on avait vu un tour de force de l'art, il ne faut voir qu'un accident produit par la nature du terrain. Les deux tours ne sont point d'aplomb. Les trous pra-

(1) Galilée fit ses premières expériences de la pesanteur en jetant différents corps du haut de la tour de Pise. On dit aussi que les oscillations d'une lampe suspendue dans la belle cathédrale de cette ville donnèrent à l'illustre physicien la première idée de ses observations sur le pendule. On ne trouve guère qu'en Italie les recherches de la science moderne liées ainsi aux productions merveilleuses de l'art et de la religion du moyen âge.

tiqués pour placer les échafaudages de construction présentent la même inclinaison que le reste du monument (1). Au reste, le fait est loin d'être aussi rare qu'on le suppose. Dans la façade de la cathédrale qui est à côté de la tour de Pise, deux arcades accusent aussi par leur inclinaison une légère dépression du sol. Dans la même ville, le clocher de Saint-Nicolas penche évidemment, et ce n'est pas seulement à Pise et à Bologne qu'on voit des clochers et des tours qui penchent, mais encore à Ravenne, à Venise et ailleurs, principalement dans les lieux où le terrain, comme celui de ces deux dernières villes, a peu de consistance, et pour cette raison a pu fléchir inégalement sous le poids des édifices. Le dôme de Saint-Pierre de Rome lui-même n'est pas parfaitement vertical. La tour de Pise et la *Garisenda* sont donc un peu moins merveilleuses qu'on ne les a faites, mais il reste à leurs noms assez de poésie et de gloire, puisqu'ils rappellent les noms de Dante et de Galilée.

On peut voir à Bologne comment la tradition du moyen âge catholique, dont Dante est dans la poésie un si admirable représentant, était perdue dans l'art à l'époque où florissait cette école de Bologne, qui, malgré tout son mérite, ne fut qu'une brillante décadence. Dans l'église de Sainte-Pétrone, bâtie au XIVe siècle, est une peinture de l'enfer dans laquelle on sent encore une inspiration analogue à l'inspiration dantesque; mais dans l'église de Saint-Paul, construite en 1611, les tableaux qui expriment l'état des âmes dans l'autre vie ont un tout autre caractère. Le purgatoire du Guerchin n'est plus la montagne expiatoire dont les rampes symboliques expriment les divers degrés par lesquels l'âme s'élève en se purifiant; on voit seulement quelques figures nues tendant les bras du milieu des flammes dans lesquelles elles sont plongées selon la donnée vulgaire qu'en Italie on trouve reproduite à chaque pas, pour exciter par cette représentation la dévotion des plus simples fidèles. Quant au paradis de Louis Carrache, le Bolonais n'a point lutté contre la difficulté, qui eût été grande, j'en conviens, et dont a rarement triomphé Flaxmann lui-même, de traduire aux yeux ce mystique paradis que Dante a composé de lumière, d'harmonie et d'amour. Au lieu des chœurs resplendissants que forment dans la troisième *Cantica* les esprits bienheureux, Louis Carrache s'est borné à peindre des anges jouant de divers instruments. Ces anges sont de beaux jeunes gens fort appliqués à une leçon de musique; l'un d'eux est armé d'un énorme trombone; c'est un concert d'amateurs beaucoup plus qu'un concert du paradis.

Je ne nie point le mérite de ces deux tableaux, je ne nie point que les âmes en purgatoire du Guerchin et les anges de Louis Carrache ne soient très-agréables à regarder; je constate seulement que la vieille inspiration dantesque était entièrement oubliée de l'école bolonaise. Quoi qu'on ait dit du paganisme de Michel-Ange et de Raphaël, il n'en est pas de même dans leurs compositions. J'ai eu occasion de rappeler combien Michel-Ange était pénétré de l'esprit de Dante; et dans un petit tableau de Raphaël on voit les hypocrites punis comme dans *l'Inferno*, par le supplice des chappes de plomb. La chaîne traditionnelle de l'art se continue donc jusqu'à ces grands peintres, et son dernier

(1) *Morona Pisa illustrata*, tom. I, pag. 260. — *Guida di Bologna de* 1825, pag. 292.

anneau va s'attacher à leurs pieds. Hommes du XVI^e siècle, ils tiennent donc encore à ce moyen âge que l'époque de la perfection ne saurait faire oublier, mais qui ne doit point rendre injuste pour elle : la nuit a ses beautés, le jour a le soleil.

## MANTOUE.

Mantoue est pour Dante la patrie de Virgile, la patrie de celui qu'il a choisi pour son guide dans la première partie de son voyage, et qu'il proclame son *maître en l'art d'écrire;* de là l'importance que Dante donne à cette ville, de là le long récit des mythologiques aventures de la prophétesse Manto, fondatrice fabuleuse de Mantoue et mentionnée ailleurs parmi les faux prophètes qui ont la tête tournée en arrière, comme Mahomet.

Aujourd'hui Mantoue est encore pleine du souvenir de Virgile. Selon la tradition, Charles Malatesta jeta dans le Mincio une statue qui était sur la place du marché (*dell' herbe*), et que le peuple avait coutume de couronner le jour de la naissance du poëte. Cette tradition paraît reposer sur un fait vrai, mais altéré : à savoir que ce Malatesta transporta le buste de Virgile dans le lieu où s'administrait la justice, et qui s'appelait ici, comme à Padoue, à Vicence et ailleurs, *salla della ragione*, ce qui ne veut pas dire salle de la raison, comme on traduit d'ordinaire, mais salle des délibérations, salle du conseil.

Cette barbarie, vraie ou supposée, de Malatesta inspira une violente invective latine à Vergerius, homme savant du XV^e siècle. Pour un érudit de la renaissance, toucher à une statue de Virgile, c'était profanation et sacrilége.

On montre dans le musée le buste de cette statue que Malatesta aurait jetée dans le Mincio. — Mais plus la tradition est douteuse, plus l'ardeur avec laquelle elle a été embrassée, au point d'imposer aux historiens, prouve quel sentiment de vénération, pour ne pas dire de superstition, Mantoue a conservé pour Virgile.

Tout est virgilien à Mantoue; on y trouve la topographie virgilienne, et la place Virgilienne, aimable lieu qui fut dédié au poëte de la cour d'Auguste par un décret de Napoléon.

Dante a caractérisé le Mincio par une expression exacte, énergique selon son habitude (1) :

> Non molto ha corso che trova una lama
> Nella qual si *distende e la impaluda*.

Mais qui n'a pas la grâce de Virgile :

> Ubi tardis ingens flexibus errat
> Mincius, et tenera prætexit arundine ripas.

La brièveté expressive et un peu sèche du poëte florentin, comparée à l'abon-

(1) *Inf.*, c. XX, 79.

dance élégante de Virgile, montre bien la différence du style de ces deux grands artistes peignant le même objet.

Du reste, le mot *impaluda* rend parfaitement l'aspect des environs de Mantoue. En approchant de cette ville, il semble véritablement qu'on entre dans un autre climat; des prairies marécageuses s'élève presque constamment une brume souvent fort épaisse. Par moments on pourrait se croire en Hollande.

Tout l'aspect de la nature change : au lieu des vignes on ne voit que des prés, des prés virgiliens, *herbosa prata*. On conçoit mieux ici la mélancolie de Virgile dans cette atmosphère brumeuse et douce, dans cette campagne monotone, sous ce soleil fréquemment voilé.

Je suis allé voir le très-douteux berceau de Virgile, Pietola, parce que Dante l'a nommé dans ses vers (1); mais c'était affaire de conscience, voilà tout. Pour être sensible à l'effet des lieux illustres, je veux autre chose que leur nom. La moindre trace d'un grand homme m'émeut, mais encore faut-il que cette trace existe; je ne saurais m'enthousiasmer en présence d'un village parfaitement semblable à un autre, parce que certains antiquaires affirment que dans ce village est né Virgile. L'aspect du pays m'intéresse parce que je le retrouve dans la poésie des *Bucoliques*, mais je n'y retrouve pas les rues et les maisons modernes de Pietola. A Pietola, rien ne parle de Virgile qu'une hypothèse scientifique, et il m'est impossible de m'attendrir sur une hypothèse.

Un autre poëte de Mantoue est mentionné par Dante, c'est le fameux Sordello, dont la biographie, remplie d'aventures merveilleuses, montre tout ce que la légende pouvait faire de la vie d'un troubadour. Il doit sans doute à cette célébrité mensongère, et au lieu de sa naissance, l'honneur d'avoir été mis dans *la Divine Comédie* en rapport avec son compatriote Virgile. Le hasard qui leur a donné le même berceau a fourni à l'auteur du *Purgatoire* une des plus belles scènes de la seconde *Cantica* (2).

Sordello se tenait à l'écart immobile et fier,

A guisa di leon quando si posa.

Virgile s'approche pour lui demander la route. Sordello ne répond point, mais demande aux voyageurs quelle est leur patrie. Virgile prononce le nom de Mantoue. Aussitôt le troubadour mantouan s'écrie : Je suis Sordello de ton pays. — Et ils s'embrassent tendrement. Témoin de cet effet du sentiment de la patrie sur deux nobles cœurs, Dante adresse à l'Italie, déchirée par les factions, l'imprécation éloquente et si connue :

Ahi serva Italia di dolore Ostello, etc.

Le palais Sordello occupait à Mantoue une grande partie du terrain où est aujourd'hui la place Saint-Pierre.

(1) *Purg.*, c. XVIII, 83.
(2) *Ibid.*, c. VI, 66.

## VÉRONE.

Voilà enfin une ville italienne à laquelle Dante n'a point dit d'injures. Elle a dû cette exception presque unique à l'hospitalité qu'elle lui a donnée. Il a reconnu et célébré cette hospitalité en vers magnifiques : « Ton premier refuge et ton premier asile sera la courtoisie de ce grand Lombard qui dans ses armes porte sur une échelle le saint oiseau (l'aigle) (1). »

La puissante famille des Scaliger, tyrans de Vérone, donna aux Malespina, aux Guidi, aux Bolentani, l'exemple d'un accueil généreux, qui est leur principale gloire dans la postérité.

Can-Grande, le plus illustre des Scaliger, faisait de son palais un refuge et un asile pour tous ceux que les révolutions politiques avaient bannis de leur patrie. Soignant les imaginations des proscrits dont il recueillait l'infortune, il avait fait représenter dans les divers appartements qui leur étaient destinés divers symboles analogues à leurs destinées : pour les poëtes les Muses, Mercure pour les artistes, le paradis pour les prédicateurs, pour tous l'inconstante fortune.

Une courtoisie aussi délicate envers le malheur et le talent fait honneur à cette famille héroïque et barbare, dont l'histoire est pleine de crimes et de grandes actions, comme celle des autres petits souverains italiens de la même époque. Les noms singulièrement vulgaires des Scaliger semblent annoncer des mœurs brutales et sauvages. Il est curieux de trouver une recherche d'hospitalité pareille chez des princes qui s'appellent Mâtin premier, Mâtin second, le Grand Chien (Can-Grande). Ces *Mâtins* de Vérone, comme les *Mauvaises-Têtes* (Malatesta) de Rimini, devançaient glorieusement le rôle dont on a trop exclusivement fait honneur aux Médicis.

Il devait arriver parfois à ces chefs guerriers d'être infidèles à ce rôle, si nouveau et si étrange pour eux, de protecteurs des arts et du génie, comme il arrivait à Théodoric d'oublier un beau jour son rôle de civilisateur, et d'envoyer Symmaque ou Boëce au supplice. C'est probablement à des retours pareils que font allusion certaines anecdotes populaires conservées par les biographes ou les *nouvellistes*. Ainsi un jour, dit-on, Can-Grande demanda insolemment à Dante comment il se faisait que lui, personnage si docte et si inspiré, plût moins qu'un bouffon dont les facéties divertissaient grandement la cour de Vérone. Dante répondit fièrement : Ceux là se plaisent qui se ressemblent.

Le fait est peu certain ; mais ce qui est probable, c'est que l'illustre et ombrageux exilé dut par moments souffrir de sa situation auprès de ses redoutables hôtes. Il a déposé le souvenir de ces amertumes dans les vers admirables et tant de fois cités :

Tu proverai..... etc. (2).

« Tu connaîtras combien le pain de l'étranger est amer, et combien il est dur de monter et de descendre l'escalier d'autrui. »

(1) *Parad.*, c. XVII, 70.
(2) *Parad.*, c. XVII, 18.

Mais il faut remarquer que, par un noble sentiment de reconnaissance, Dante n'a exprimé qu'une plainte générale sans désigner personne; car je ne puis croire qu'il ait caché sa vengeance dans un jeu de mot (1), allusion sans dignité qui gâterait pour moi les beaux et simples vers du poëte.

L'empreinte gigantesque des Scaliger est encore sur Vérone, où ils ont régné plus d'un siècle. C'est l'un d'eux (Can-Grande II en 1555) qui a bâti en trois ans le castel Vecchio, cet édifice encore debout et intact avec ses énormes murs de briques presque sans fenêtres et ses deux grandes tours carrées, forteresse colossale du moyen âge.

Dans plusieurs églises, on voit des tombes qui portent sculptée l'*échelle*, armoirie parlante des *Scaliger* et symbole de l'ascension rapide de leur fortune; ils y joignaient l'aigle impérial, le saint oiseau, comme dit Dante, c'est-à-dire l'oiseau des césars, ces représentants sacrés de Dieu sur la terre, selon le système politique de gibelinisme mystique et providentiel que l'exilé s'était fait.

Il y a à Vérone une rue de la Scala, une place de la Scala, et une église qui s'appelle Saint-Marie-de-la-Scala. Enfin les monuments funèbres des Scaliger sont un des restes les plus imposants et les plus curieux du moyen âge, et laissent bien loin derrière eux le fabuleux tombeau de Juliette.

L'art gothique n'a rien de plus riche et de plus hardi que trois de ces mausolées. Le plus simple est consacré à Can-Grande, l'hôte de Dante, les deux autres à deux princes de sa race : ceux-ci, plus somptueux, plus magnifiques, d'un plus beau travail, attestent que l'art a marché avec le XIVe siècle. Tous trois représentent le personnage couché sur son tombeau. Ce tombeau est formé d'un tabernacle entouré de colonnes, de statues, de pinacles, et au sommet s'élève la statue équestre du glorieux défunt, double image du repos et de l'action, de l'action indomptable qui semble s'élever au-dessus de la mort et la dominer par une apothéose chevaleresque et guerrière.

Le plus splendide de ces monuments est consacré à Can-Signorio, le dernier de cette famille, mort de la poitrine en 1375, à l'âge de trente-cinq ans. D'après une tradition peu probable, qui ajoute à ce lieu funèbre une poésie terrible, Can-Signorio aurait tué son frère (2), celui-là même qui repose auprès de lui.

Ce serait de la tragédie toute faite que ces frères ennemis ainsi en présence durant les siècles, cette race puissante succombant sous la malédiction du sang, et le fratricide frappé de langueur, atteint de la maladie de nos généra-

(1) Lo scendere e lo salir per l'altrui scale.

Dans ce vers, le mot *scala* serait une allusion maligne au nom et aux armes de Scaliger.

(2) Ce frère mourut en 1451; le meurtrier n'aurait eu alors que onze ans. Probablement cette légende repose sur une confusion. Un autre Scaliger, plus ancien, a son tombeau dans le même lieu; celui-ci fut en effet assassiné, non par son frère, mais par un certain Scaramello. Ce meurtre eut lieu sous un arceau, qui s'appelle encore aujourd'hui *il Barbaro*; au-dessus de cet arceau de sanglante mémoire, on a placé l'image du docte et paisible Scipion Maffei.

tions débiles, et par elle expiant les crimes de la force. Cette tragédie serait l'œuvre de la tradition populaire. Elle s'y entend cette Melpomène ; elle a composé les plus grands sujets de la tragédie antique et de la tragédie moderne, elle a créé *OEdipe, Macbeth* et *le Cid.*

Près des tombeaux des Scaliger, on montre leur palais. Ce palais, celui où Dante a vécu, celui où il a peut-être écrit les vers qui prophétisaient leur grandeur, reste là pour être témoin de leur néant.

Dante parle d'une porte du *Palio.* On nommait ainsi un morceau de drap vert qui était le prix d'une course exécutée près de l'une des portes de Vérone, par des hommes nus, le premier jour de carême. Cet usage remontait probablement au paganisme, comme les courses de femmes nues, qui eurent lieu assez tard dans le midi de la France. Le catholicisme avait poussé loin la tolérance de certains usages païens auxquels il avait même donné une place parmi les cérémonies chrétiennes. La course peu édifiante du *Palio* solennisait étrangement le premier dimanche de carême. C'était un bizarre empiétement du carnaval sur le temps consacré à la pénitence. Dante avait été témoin de ce singulier spectacle pendant son séjour à Vérone. Il y fait allusion dans le xv^e^ chant de *l'Enfer,* pour peindre la fière attitude de son maître Brunetto Latini rejoignant ses compagnons de supplice qui marchent sous la pluie de feu (1). « Il semblait être parmi ceux qui courent le drapeau vert dans la campagne près de Vérone. On l'eût pris, non pour celui qui est vaincu, mais pour celui qui triomphe. » Une porte de Vérone porte encore le nom de porte du Palio, en mémoire de ces anciennes courses du moyen âge. C'est un des beaux ouvrages de San-Micheli. Je la cherchai longtemps et me perdis au milieu des vastes fortifications qui entourent la ville, demandant la porte du Palio aux factionnaires autrichiens, mauvais *ciceroni* pour les antiquités dantesques ; mais ils étaient excusables, car le nom historique de la porte que je cherchais est remplacé aujourd'hui par le nom insignifiant et vulgaire de la *Stupa.*

La légende qui se forme autour du souvenir des grands hommes s'attache surtout aux lieux qu'ils ont habités. Ainsi, on prétend que dans l'Église de Sainte-Anastasie Dante soutint, en 1420, une thèse sur l'eau et sur le feu; de même, on a prétendu qu'à Paris il proposa de démontrer le pour et le contre sur douze sujets différents. Si ces faits ne sont pas certains, il montrent que Dante passait auprès de ses contemporains pour un grand philosophe et surtout un puissant dialecticien. C'était en effet une de ses principales prétentions. On ne trouve dans *la Divine Comédie* que trop de passages où le langage du poëte a bien de la peine à se défendre des habitudes du scolastique; et, dans le *Convito,* il dit positivement qu'après avoir perdu Béatrice, ayant lu la *Consolation* de Boëce, la philosophie personnifiée dans ce livre se confondit avec le souvenir de la jeune fille adorée (2). Quoi qu'il en soit, la thèse de Sainte-Anastasie n'a rien d'invraisemblable. Dante savait toute la physique de son temps ; il se plaît à faire montre de ses connaissances en ce genre. Il a même décrit, dans *le Paradis,* une expérience de catoptrique; seulement la date

(1) *Inf.*, c. xv, 121.
(2) *Convito*, édit. de Venise, 1741, pag. 85.

embarrasse. En 1420, il remplissait à Venise une mission que lui avaient donnée les Polentani de Ravenne, et à cette époque il était plus occupé de diplomatie que de science. C'est pour cela que j'ai rapporté ce fait à la légende plutôt qu'à l'histoire.

On éprouve pour la lignée des grands hommes un intérêt qui n'est pas sans mélange d'une sorte de dédain ; on leur en veut presque de porter un nom que personne ne devrait porter après celui qui en a fait la gloire. Il déplaît à la postérité que ce nom, propriété de l'homme célèbre, descende à sa race obscure; l'héritage semble une usurpation. Il n'y a pour l'imagination qu'un Dante Alighieri; pourtant il y en a eu plusieurs dans la réalité. La famille du poëte se fixa à Vérone et s'y maintint pendant deux ou trois générations. Le dernier rejeton de la ligne masculine qui provenait du grand poëte, a fait élever, dans une chapelle de l'Église de San-Fermo, deux monuments aux deux autres fils de Dante. Sur l'un des tombeaux on lit : A Pierre Alighieri Dante III, savant dans le grec et le latin, époux incomparable; — sur l'autre : A Louis Alighieri Dante IV, jurisconsulte orné de toutes les vertus. — Malgré ces pompeuses épitaphes, et bien que l'un des deux frères fût un époux incomparable, titre auquel son père n'eût peut-être osé prétendre, on n'est pas fâché de savoir que la famille a fini avec ces deux savants hommes, et qu'on n'est pas exposé à rencontrer le *signore* Dante enseignant les racines grecques ou les institutes. Une seule chose me plaît dans les inscriptions funéraires que je viens de rapporter, c'est le chiffre placé après le nom illustre : Dante III, Dante IV; on dirait une dynastie (1).

Les filles de Dante moururent religieuses à Vérone; j'aime mieux cette fin que l'autre. La réputation est mesquine après la gloire. Il n'y a qu'un moyen de se tirer de là ; c'est de s'humilier avec bonheur devant la renommée paternelle, de s'écrier comme Hippolyte et Louis Racine :

Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.

Mais l'obscurité du cloître ne messied pas à un nom entouré du respect de la postérité. Un tel nom se cache noblement dans les saintes ténèbres du sanctuaire. Ce n'est pas descendre de la gloire que s'élever à Dieu.

Une de ces traditions sans preuves dont j'ai parlé plus haut veut que *le Purgatoire* ait été composé à Gargagnano, près de Vérone. *Le Purgatoire* fut probablement écrit par Dante à plusieurs reprises, dans les diverses contrées où le porta successivement l'exil. Mais j'aurais visité avec respect cette habitation où la comtesse Serego-Alighieri avait rassemblé une bibliothèque des plus rares et des meilleures éditions du grand poëte, si cette dame, qui avait dans les veines du sang des Alighieri, eût encore vécu. Les regrets touchants que lui a consacrés M. Valery, combleront cette lacune de mon pèlerinage. C'est aussi à lui que je renvoie pour l'éboulement indiqué par Dante dans la vallée

(1) Un sentiment pareil animait le comte Nogarola quand il écrivait à un des fils de Dante, provéditeur à Vérone, en 1330 : « Cum verò in summo honore haberetur Dantes præclarus auctor *nobilitatis tuæ.* »

de l'Adige (1), et que les commentateurs n'ont pas retrouvé avec certitude. J'aurais été curieux d'examiner la question, qui était de mon ressort. Malheureusement pour moi, comme j'allais me rendre sur les lieux, l'état de ma santé me força de tourner brusquement le dos aux Alpes, et d'aller, bon gré mal gré, chercher les traces de Dante dans une partie plus méridionale :

Del bel paese dove il si suona.

Par la même raison, je n'ai pas visité le pont naturel de Vija, qu'on dit avoir servi de modèle à Dante pour la construction de ses ponts infernaux. Mais il est dans Vérone même un monument qui a pu lui fournir le type de son enfer tel qu'on peut le voir représenté en tête de presque toutes les éditions italiennes. Ce grand entonnoir, dont l'intérieur est bordé par des gradins concentriques, séjour des différentes classes de damnés, offre une frappante ressemblance avec le célèbre amphithéâtre de Vérone. Si Dante l'a contemplé comme moi du sommet, par un beau clair de lune qui dessinait avec netteté les formes du monument, tandis que la dégradation insensible de la lumière semblait en creuser les profondeurs, il est très-possible que ce spectacle l'ait aidé à tracer la configuration intérieure de *l'Enfer*.

Avant de quitter Vérone, j'y ait fait le soir une promenade qui me laissera un long souvenir. Je suis allé contempler le château fort bâti par les Scaliger. Une des tours était éclairée, l'autre élevait sa masse noire dans l'ombre. La lune éclairait aussi l'arche du pont qui conduit au château, cette arche, la plus grande, dit-on, qui soit en Europe, et les créneaux gibelins, dont l'échancrure se reflétait dans les eaux rapides et bruyantes de l'Adige. Puis je suis venu de la forteresse des Scaliger vers leur tombeau. Les pyramides de sculptures et de colonnes étaient plongées dans la nuit, tandis que les figures équestres, blanchies par la lune, semblaient planer dans les airs comme le coursier-spectre de Lénore ou comme le cheval blanc de la Mort dans l'Apocalypse.

La tradition sanglante m'est revenue à la mémoire en regardant scintiller les étoiles au-dessus de ces cavaliers de marbre; il m'a semblé qu'ils se mettaient en mouvement, et que le fratricide poursuivait son frère à travers les airs dans le silence de la nuit. Bientôt l'illusion a cessé, et j'ai senti que tout, dans ce lieu funèbre, était immobile et froid, l'image des morts comme leur cendre, la pierre de leur armure comme la pierre de leur tombeau.

## PADOUE.

Le premier monument que je rencontrai à Padoue n'est pas mentionné par la *Guida* de cette ville : il y jouit cependant, comme on va voir, d'une cer-

(1) *Inf.*, c. XII, 4.

Qual è quella ruina che nel fianco,
Di quà da trento l'Adige percosse, etc.

taine popularité. Je cherchais le *Santo* (Église de Saint-Antoine), quand j'avisai au coin d'une rue un grand tombeau romain soutenu par quatre tronçons de colonnes et surmonté par une voûte en briques, au sommet de laquelle poussaient quelques touffes d'herbe comme sur une ruine. J'interrogeai un savetier qui s'était établi sous la coupole funèbre. Il ne me répondit pas comme un savetier de Rome à qui je demandais une adresse : *Anima mia, non so;* sa réponse, moins tendre, fut plus satisfaisante. J'appris par lui que je voyais la tombe d'Anténor, fondateur de Padoue. J'aurais pu l'apprendre par une inscription gravée sur le monument et qu'à la forme des lettres je jugeai du XIIIe ou XIVe siècle. Un café voisin a pris pour enseigne *à l'Anténor*. Voilà donc la célébrité du fondateur de Padoue, populaire au moyen âge et populaire encore aujourd'hui. Il n'est pas surprenant que Dante ait appelé les Padouans *Antinori* (1).

Mais au moyen âge Anténor avait encore une autre réputation moins honorable, et celle-là il la devait au romanesque historien de la prise de Troie, qui, sous le pseudonyme de Darès-le-Phrygien, jouissait alors d'une immense célébrité, remplaçait Homère qu'on ignorait et Virgile dont on connaissait mieux les tours de sorcellerie que les vers. Darès inspirait une grande confiance, car il avait pris part aux événements qu'il racontait, exactement comme l'évêque Turpin aux guerres de Charlemagne. Selon Darès-le-Phrygien, Anténor, ainsi qu'Énée, qui n'était plus le *pius Æneas*, avaient trahi leurs compatriotes en livrant la porte de Scée; on expliquait ainsi comment ils avaient échappé au désastre général (2).

Chose étrange! Dante, en ce qui concerne Anténor, ne s'en est point tenu au récit de Virgile, de Virgile son guide, son maître! duquel il dit avoir appris l'art des vers, et qu'il n'entendait pas toujours très-bien (3). Il a reproduit la tradition qui fait d'Anténor un traître, il a même appelé l'enfer des traîtres *Antenora*. C'est une preuve remarquable de la vogue et de l'empire qu'avaient les versions romanesques de la guerre de Troie qu'ont suivies Boccace, Chaucer et Shakespeare (4). Cependant la tradition populaire de Padoue, quelque fabuleuse qu'elle puisse être, est restée plus purement virgilienne et classique. Par respect pour le fondateur mythique de la ville, elle a repoussé les inventions postérieures et mensongères adoptées pas Dante.

(1) *Purgat.*, c. v, 76.

(2) Peut-être aussi était-ce une allusion à quelque arrangement d'Énée avec les Grecs, car les Grecs ont certainement pris Troie; mais il n'est pas sûr qu'ils l'aient détruite. Un vers de l'Iliade (chant XX) dit qu'Énée et ses descendants y règneront à jamais. Le sujet de l'Énéide serait donc entièrement imaginaire et n'aurait d'autre fondement que la vanité nationale des Romains.

(3) Dante a fait un singulier contresens en traduisant ce vers célèbre :

Quid non mortalia pectora cogis
Auri *sacra* fames.

Le mot *sacra* l'a trompé, et il a cru qu'il s'agissait ici de l'invention des arts, à laquelle l'homme a été conduit par le besoin de se nourrir.

(4) *La Thébaïde; Polémon et Arcite; Troïlus et Cressida.*

Dante habita Padoue pendant son exil, on sait même que sa demeure était près de Saint-Laurent, là où est aujourd'hui le cabinet littéraire. Je dois à l'obligeance d'un jeune écrivain de Venise fort distingué, M. de Boni, l'indication d'un contrat trouvé par lui sur un parchemin, dans les archives des comtes Papafava, et portant à la date de 1306 les paroles suivantes : *Fuit e testimoniis Dantinus de Alighieriis qui nunc habitat Patavii in contractâ Santi-Laurentii.*

*Dantinus* est singulier, et pourrait aussi s'entendre du fils de Dante, qui vint le rejoindre dans son exil, et dont le tombeau est à Vérone. Mais il est certain que Dante est venu à Padoue. On sait même qu'il y a été amoureux. La dame de Padoue qui fut aimée par Dante s'appelait Madona Pietra di Scrovigni. Le poëte n'a pas oublié de nous apprendre quelles étaient les armes des Scrovigni (1). Le blason était une science aristocratique, et Dante a toujours grand soin de montrer ses connaissances en blason aussi bien qu'en vénerie. Bien que jeté d'abord dans les rangs populaires, il était aristocrate dans l'âme; il avoue s'être réjoui de sa noblesse, même en paradis. Il s'élève contre le mélange des familles, qui, selon lui, est la perte des États. Il faut donc, pour avoir de Dante une idée complète, voir en lui, à côté du théologien, du savant, du poëte, du politique, le gentilhomme.

Mais la raison de Dante était si forte, que par moments elle l'élevait au-dessus de ses sentiments et de ses préjugés habituels. Dans le *Convito*, il a écrit plusieurs pages très-énergiques pour établir que la seule noblesse véritable est la vertu (2), et pour prouver que celle du sang n'a aucun fondement rationnel.

Cette famille des Scrovigni, une des plus illustres de Padoue, et à laquelle appartenait Madona Pietra, se rattache encore à Dante par un autre lien. C'est un Scrovigni qui a fait bâtir la fameuse chapelle de *l'Arena*, où sont les fresques du Giotto représentant le jugement dernier et d'autres sujets. La tradition veut que le Giotto ait exprimé dans ces peintures les idées de Dante; elle ajoute même que le peintre était venu à Padoue tout exprès pour y voir le poëte. Le premier coup-d'œil donné au *Jugement dernier* peint par le Giotto sur un des murs de *l'Arena*, montre l'erreur de cette supposition. Ce n'est pas ici comme à l'Annunziata de Florence, ni même comme au Campo Santo de Pise; le Giotto, dans son enfer, ne suit point la donnée dantesque; il s'abandonne évidemment à sa propre fantaisie. Les damnés embrochés ou pendus tiennent une grande place dans sa composition. Il y a là une femme qui s'élance vers le juge terrible, les mains jointes, suppliante, éperdue, Madeleine du désespoir. Cette figure et plusieurs autres sont entièrement de l'invention du Giotto. Deux détails seulement peuvent rappeler Dante d'une manière un peu détournée. Dans une sorte de *bolga*, on voit des malheureux plongés la tête la première, et dont les jambes s'agitent en l'air comme celles du pape Nicolas III. Plusieurs têtes de réprouvés portent une tonsure : c'est un rapport de plus avec Dante, qui place tant de personnages ecclésiastiques dans son *Enfer*.

Ces peintures font comprendre ce que Dante veut dire quand il parle de serpents

(1) *Inf.*, c. XVII, 64.
(1) *Convito*, pag. 219.

qui ont des pieds, dans le fameux passage où il décrit la transmutation réciproque de l'homme en serpent et du serpent en homme. On voit dans la fresque du Giotto un grand dragon vert appuyant ses quatre pieds sur le dos d'un damné, et lui mordant la nuque ; un autre groupe semble exprimer l'affreuse métamorphose; mais, sauf ces détails, la fresque, je le repète, n'a aucun rapport avec le poëme. On peut trouver une analogie plus réelle, quoique moins directe, entre les personnifications des vertus et des vices que le Giotto a peintes au même lieu et les conceptions si souvent allégoriques de Dante.

On a comparé l'expressive représentation de la Colère, qui ouvre ses vêtements pour se déchirer la poitrine, aux vers énergiques par lesquels Dante peint la rage d'un furieux qui se déchire lambeau à lambeau:

Brano a brano.

Mais, en somme, le Giotto, contemporain et ami de Dante, l'a beaucoup moins imité qu'Orgagna, venu un peu plus tard. On le conçoit : il fallait que les créations du poëte fussent déjà consacrées par un certain laps de temps et une certaine durée d'admiration pour pouvoir prendre place sur les murailles des temples chrétiens à côté des révélations de l'Apocalypse ou des tableaux de l'Évangile.

Dans l'église des *Eremitani*, des peintures d'un autre contemporain de Dante sont plus fidèlement empreintes de son esprit : ce sont les fresques de Guariento Padouan, mort en 1338. Dans le chœur des *Eremitani*, on voit les sept planètes représentées à côté de la passion et de la ressurrection, en vertu d'une association des idées théologiques et des idées astronomiques déjà signalée, et sur laquelle repose toute la contexture du *Paradis*.

Quelques circonstances rendent encore plus frappant le rapprochement entre le peintre et le poëte. Ici les différents signes du zodiaque sont placés près des personnes qui figurent chaque planète. De même, Dante a soin d'indiquer toujours avec une exactitude minutieuse, à chaque pas de son voyage à la fois mystique et cosmologique, dans quel signe du zodiaque se trouve le soleil.

A Padoue, Mars est figuré par un guerrier, et Dante place dans cette planète les guerriers morts pour la foi. La Lune de Guariento est une femme posant le pied sur deux globes, qui expriment l'instabilité attribuée par les préjugés astrologiques à tout ce qui naissait sous l'influence de cet astre. Dante, guidé par les mêmes préjugés, a placé dans la lune les âmes de ceux qui ont involontairement rompu leurs vœux. Enfin, la terre est entourée d'un cercle de rayons rouges, sans doute pour désigner la sphère de feu qui l'enveloppait, d'après le système de Ptolémée, suivi par Dante en cela comme en tout le reste.

Le poëte, qui ne manque guère une occasion d'attaquer l'ambition mondaine de la papauté, n'aurait pas désavoué l'allégorie hardie et bizarre par laquelle Guariento a désigné notre planète. Il la personnifie sous les traits d'un homme assis sur un trône, couronné d'une tiare, portant dans la main droite un globe et tenant de l'autre un sceptre terminé par une croix. C'est désigner assez clairement les prétentions de la tiare sur le monde.

L'un des personnages les plus terribles du moyen âge est Ezelino, tyran de Padoue. Ce barbare, de race germanique, et qui, par un singulier hasard, s'appelait le *petit Attila* (1), fut le champion implacable du gibelinisme, et, pour cette raison sans doute, a trouvé grâce devant M. Leo, qui en fait un correcteur nécessaire de la légèreté italienne. En effet, les mesures d'Ezelino étaient sévères. Un jour, il ordonna d'enfermer douze mille hommes dans une enceinte de bois et d'y mettre le feu.

Bien que devenu gibelin quand il écrivit *l'Enfer*, Dante n'a pas vu Ezelino du même œil que M. Leo. Il a marqué au monstre sa place dans le cercle des violents, et l'a plongé pour l'éternité dans le sang, où il s'était baigné durant sa vie (2).

Comme les hommes se souviennent longtemps de ceux qui les écrasent, la mémoire d'Ezelino est restée à Padoue mêlée aux pieuses légendes dans lesquelles figure saint Antoine, le saint par excellence, *il santo*, parmi les fresques consacrées à retracer divers faits miraculeux accomplis par saint Antoine, à côté de la jument qui laisse là son avoine pour s'agenouiller devant l'eucharistie, et de l'hérétique qui se convertit en voyant jeter par la fenêtre un verre sans le casser. Le saint est représenté apparaissant à un moine, et lui annonçant que Padoue sera prochainement délivré du tyran, et plus loin admonestant Ezelino, qui tombe à genoux.

On a cru reconnaître un portrait d'Ezelino dans un buste qui se voit à côté de l'admirable chapelle de Saint-Antoine, chef-d'œuvre de l'architecture et de la sculpture du XVIe siècle. L'air farouche de la tête, rendu encore plus sensible par la manière dont elle se détache dans l'ombre de l'enfoncement où elle est placée, irait bien au tyran de Padoue. Il n'y aurait rien d'impossible à ce que la sculpture eût reproduit cette association, ou plutôt ce contraste, du tyran local et du saint national, dont la peinture offre plus d'un exemple.

Le souvenir d'Ezelino semble planer sur l'enceinte vaste et solitaire de Padoue. On dirait que depuis lui elle n'est pas encore repeuplée. Il me semblait sentir la présence invisible de ce redoutable mort, quand j'errais le soir, perdu à plaisir, dans les quartiers écartés et les rues silencieuses, tantôt traversant des champs cultivés, tantôt m'enfonçant sous de longs portiques et longeant des rues interminables. Puis j'arrivais au bord de la Brenta, torrent rapide et fangeux, encaissé entre des berges abruptes, et qui, malgré la douceur de son nom, a un faux air du Tibre. Je m'asseyais sur un des ponts qui la traversent (non celui qui est construit en fil de fer, mais celui qui a une base romaine), et je regardais de loin la tour de *la Specola*, bâtie sur l'emplacement des prisons d'Ezelino. En la regardant, je ne pensais pas au cercle mural et au sextant de l'observatoire. Je relevais par la pensée la vieille et formidable tour d'Ezelino. C'était elle que je voyais se dresser comme un fantôme et se réfléchir dans les eaux troublées de la Brenta. J'écoutais le bruit de ces eaux qui fuyaient sous un rayon de la lune, tandis que vibraient à mon oreille les trompettes d'un

(1) Le nom germanique d'Attila est Etzel, dont le diminutif est Etzelein, d'où Ezelino, Eccelino.

(2) *Inf.*, c. XII, 109.

régiment tyrolien, comme pour me dire que, si Ezelino n'y était plus, les gibelins et les Allemands étaient toujours là.

## RIMINI.

Une roue cassée me força de faire à pieds la dernière lieue de route avant d'arriver à Rimini. Le soleil venait de se coucher dans l'Adriatique; à l'horizon, une vapeur rose unissait la mer et le ciel, tandis qu'à ma gauche déjà les montagnes étaient attristées par les teintes violettes du firmament, que la nuit assombrissait. A cette heure brillante et mêlée de ténèbres, au bord de cette mer dont le murmure mélodieux et mélancolique semblait m'apporter à la fois des soupirs d'amour et des gémissements, j'éprouvais cette émotion suavement douloureuse que porte au cœur le récit tendre et triste de Francesca. La poésie humaine n'a rien de plus simple et de plus profond, de plus pathétique et de plus calme, de plus chaste et de plus abandonné que ce récit. On n'en peut rien dire; il faudrait le citer. Mais qui peut s'intéresser à un voyage tel que celui-ci, et n'avoir pas présents à la mémoire les plus beaux vers peut-être de *la Divine Comédie?*

Aujourd'hui, excepté le palais des Malatesta qui existe encore, il ne reste rien qui rappelle Francesca; nulle tradition n'indique où fut le tombeau des deux amants. C'est que d'autres souvenirs sont venus se placer entre ces souvenirs plus anciens et la postérité. Les Malatesta du XVe siècle ont effacé, par leur grandeur historique, la célébrité romanesque de ceux du XIVe. Pandolfe et Sigismond ont fait oublier Polo et Gianciotto, la docte et vertueuse Isolt a mis dans l'ombre la naïve et faible Francesca.

C'est Pandolfe qui fit élever par Alberti cette admirable et singulière cathédrale où l'on voit l'architecture inspirée par l'antiquité s'accoler, pour ainsi dire, à l'architecture gothique; vivante et glorieuse image du XVe siècle, de ce siècle de transition, intermédiaire entre le moyen âge et la renaissance. A ce caractère de transition entre le christianisme du moyen âge et le paganisme du XVIe siècle, se rapporte une association étrange et dont j'ai déjà cité un autre exemple, entre les divinités planétaires et les objets du culte catholique. Dans la cathédrale de Rimini, de curieux bas-reliefs présentent à l'œil étonné Saturne, Jupiter, Vénus, comme, dans la chapelle des *Eremitani* à Padoue, nous les ont montrés les peintures de Guariento. Ici, le caractère païen des figures, sans aucun mélange d'allégorie, est encore plus tranché : Saturne tient un enfant qu'il va dévorer. Dante, comme je l'ai dit, avait sous ce rapport devancé le XVe siècle, en mêlant des idées astronomiques à ses conceptions chrétiennes; ce mélange s'est continué plus tard. Les mosaïques de la chapelle Chigi, dans l'église de Sainte-Marie-du-Peuple à Rome, représentent les divinités des planètes, avec leurs attributs mythologiques, chacune ayant un ange auprès d'elle, et c'est Raphaël qui a tracé les dessins de ces mosaïques.

Près de Rimini est la république de Saint-Marin, célèbre par sa petitesse et par sa durée, molécule de la société du moyen âge que le rouleau de l'ère monarchique a oublié d'écraser. Il ne peut être fait mention ici de cette république naine que parce qu'elle offre aujourd'hui un échantillon unique de ce qu'était

la vie générale de l'Italie au temps où Dante écrivait. A l'ombre du nom de son saint patron, protégée par son peu d'importance et par l'argent des Florentins, *San-Marino* a subsisté jusqu'à nous, et nous montre cette alliance de la religion et de la liberté qui fut le caractère des communes italiennes au XIIIe siècle. Rien ne saurait exprimer plus vivement une telle alliance que la nouvelle cathédrale de Saint-Marin. Les sept mille habitants qui forment la population de ce petit État, et qui payent un impôt annuel de 4 sous, par tête, sont parvenus à bâtir de leurs économies une fort belle église qui a coûté 150,000 fr. Ils ont placé debout sur le maître-autel la statue du saint national, et dans ses mains un livre ouvert où est écrit ce seul mot : *Libertas*.

## RAVENNE.

J'arrivai le soir à Ravenne comme à Rimini, mais avec une impression différente, comme les souvenirs que les deux villes rappellent. A Rimini, un beau coucher de soleil, une nature riante, excitaient en moi une rêverie mêlée de tristesse et de volupté, en harmonie avec les gracieuses amours de Francesca ; aux approches de Ravenne, une contrée déserte, des plaines vastes et solitaires, un ciel morne, une lumière sinistre, à ma droite les longues lignes de la *Pineta*, à ma gauche le soleil à demi perdu dans des nuages noirs, d'où s'échappait une flamme rougeâtre, m'annonçaient la sépulture de Dante.

Dante a bien fait de mourir à Ravenne ; son tombeau est bien placé dans cette triste cité, tombeau de l'empire romain en Occident, empire qui, né dans un marais, est venu expirer dans des lagunes.

On arrive à Ravenne en longeant une forêt de pins qui a sept lieues de long, et qui me semblait un immense bois funèbre servant d'avenue au sépulcre commun de ces deux grandes puissances. A peine y a-t-il place pour d'autres souvenirs à côté de leur mémoire. Cependant d'autres noms poétiques sont attachés à la Pineta de Ravenne. Naguère lord Byron y évoquait les fantastiques récits empruntés par Dryden à Boccace, et lui-même est maintenant une figure du passé, errante dans ce lieu mélancolique. Je songeais, en le traversant, que le chantre du désespoir avait chevauché snr cette plage lugubre, foulée avant lui par le pas grave et lent du poëte de *l'Enfer*.

Dante vint au moins deux fois à Ravenne chercher un refuge sous les ailes de l'aigle des Polentani (1), noble famille à laquelle appartenait cette jeune femme dont la touchante infortune est devenue une portion de la gloire du grand poëte. Ravenne est doublement consacrée par le berceau de Francesca et par le tombeau de Dante.

Non loin de ce tombeau s'élève un pan de mur qui est peut-être un reste du palais des Polentani. Dante vécut ses dernières années dans ce palais, dont il reste seulement quelques débris incertains, et où s'écoulèrent les premiers jours de Francesca. C'est alors, dit-on, qu'il immortalisa les malheurs de la fille des Polentani pour consoler son vieux père. Mais il est peu vraisemblable qu'il ait attendu si longtemps pour raconter un événement tragique arrivé bien

(1) *Inf.*, c. XXVII, 41.

des années auparavant, et qui se trouve dans l'un des premiers chants de son poëme.

S'il était possible de se laisser distraire un moment du pathétique inimitable de ce récit par l'admiration de beautés inférieures, on remarquerait la justesse du trait rapide par lequel Dante caractérise avec son bonheur ordinaire la nature des lieux. « La terre où je suis née, dit Francesca, est située sur cette plage où, pour trouver à se reposer, le Pô descend à la mer *avec son cortége de rivières* (1). »

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour reconnaître l'exactitude topographique de cette dernière expression. En effet, dans toute la partie supérieure de son cours, le Pô reçoit une foule d'affluents qui convergent vers son lit : ce sont le Tésin, l'Adda, l'Olio, le Mincio, la Trebbia, la Bormida, le Taro, noms qui reviennent si souvent dans l'histoire des guerres du xv^e^ et du xvi^e^ siècle, et qui ont reçu de nos armes une plus récente et encore plus durable célébrité.

Du reste, on ne trouve à Ravenne aucun monument contemporain de Dante, ou qui se rattache à lui par quelque allusion ou quelque souvenir. Le moyen âge est à peu près absent de Ravenne; presque tout est du v^e^ ou du vi^e^ siècle. Ravenne est un échantillon de Byzance sous Justinien. A Constantinople, il n'y a guère de byzantin que Sainte-Sophie; mais à Ravenne il y a Saint-Vital, construit d'après le même type, et où des mosaïques contemporaines nous montrent les images de Justinien et de Théodora. Il y a le tombeau de l'exarque Isaucius, le caveau funèbre où Galla Placidia dort entre son frère l'empereur Honorius et son fils l'empereur Valentinien, et dont les mosaïques, parfaitement intactes, sont presque aussi fraîches qu'au jour où l'on traça leurs brillants dessins; enfin le mausolée de Théodoric, le barbare civilisé et civilisateur. On y voit l'intention d'imiter les mausolées d'Auguste et d'Adrien. La voûte est taillée dans un immense bloc de rochers; on dirait un tumulus scandinave jeté sur une *cella* romaine; monument extraordinaire dans lequel les habitudes sauvages des anciens Goths s'allient aux conceptions de l'architecture impériale, et qui peint merveilleusement le moment où le rude génie des peuples barbares venait se superposer au génie savant des arts antiques. A Ravenne, tout date de la fin du vieux monde romain, rien ne date des siècles renouvelés du moyen âge.

Le tombeau de Dante n'est pas de son temps; il est malheureusement beaucoup plus moderne. Les cendres du poëte ont attendu longtemps ce tardif hommage. Quand il mourut ici, le 14 septembre 1321, âgé seulement de cinquante-six ans, une urne de marbre recueillit ses cendres proscrites. Son hôte Guido della Polenta fut lui-même chassé de Ravenne avant d'avoir pu élever une tombe à celui que les agitations de sa terre natale avaient privé d'une patrie, et que les troubles de sa terre d'exil privaient d'un tombeau. Ce fut seulement plus d'un siècle après que Bernardo Bembo, podestat de Ravenne pour la république de Venise, fit construire, en 1482, par le célèbre architecte et sculpteur Lombardi, un monument qui, malheureusement, a été restauré en 1692

(1) *Inf.*, c. v, 99.

par un Florentin, le cardinal Domenico Corsi, légat pour la Romagne, et, plus malheureusement encore, a été entièrement reconstruit en 1780 par un autre légat, le cardinal Gonzaga, de Mantoue. Les inscriptions sont peu remarquables. Dans celle du XVIIIe siècle, l'admiration pour Dante a cru faire beaucoup en l'appelant le *premier poëte de son temps*. L'éloge était modeste. Le cardinal Gonzaga pensait en dire assez, et probablement ne soupçonnait pas que celui auquel il accordait cette louange relative, pût être mis en comparaison avec les poëtes italiens d'un siècle plus éclairé, tels que Frugoni. Il faut songer que vers ce temps Betinelli déclarait qu'il y avait tout au plus cent cinquante bonnes terzines dans *la Divine Comédie*. Une épitaphe plus ancienne, en mauvais latin, et qui a été attribuée à Dante, ne me paraît pas pouvoir être de lui, les vers sont trop barbares. Les deux derniers sont encore, au moins pour le sentiment, ce qu'il y a de mieux dans ce lieu funèbre :

Hic claudor Danthes patris extorris ab oris,
Quem genuit parvi Florentia mater amoris.

Ils respirent une mélancolie amère que Dante n'eût point désavouée; mais les quatre premiers sont détestables, et je ne puis me résoudre à l'en accuser.

Le monument dans son état actuel, porte l'empreinte funeste du siècle dans lequel il a été reconstruit, comme tout ce que les arts produisaient alors. Cependant quand j'arrivai par la *rue de Dante* ( *strada di Dante* ) en présence de la mesquine coupole, quand le serviteur de la commune vint ouvrir la grille du mausolée, quand je fus en présence de la tombe où repose depuis cinq siècles cet homme dont la vie fut si tourmentée, dont la mémoire est si grande, et dont je suivais depuis plusieurs mois la destinée à la trace de ses malheurs et de ses vers, je ne vis plus les défauts de l'édifice, je ne vis que la poussière illustre qui l'habite, et mon âme fut absorbée tout entière par un sentiment où se confondaient l'émotion qu'on éprouve en contemplant le cercueil d'un ami malheureux, et l'attendrissement qu'inspire l'autel sanctifié par les reliques d'un martyr.

Au terme de ce voyage, que j'abrége, il me faut prendre congé de deux amis qui l'ont fait en partie avec moi, et m'ont fourni une foule de directions et de renseignements dont je ne saurais trop les remercier. Combien d'indications utiles, d'observations ingénieuses ne dois-je pas à M. Capei, savant professeur de droit romain, qui voulait bien oublier ses travaux, dans lesquels il répand sur les découvertes parfois confuses de la science allemande les clartés brillantes de l'esprit italien, pour être le guide et le compagnon de mes courses! Je vous dois beaucoup aussi, Capponi, vous dont les concitoyens les plus distingués ne prononcent le nom qu'avec respect, vous à qui rien n'est étranger dans le passé comme rien n'est indifférent dans le présent; vous m'avez appris bien des choses sur Dante et sur l'histoire d'Italie que personne ne sait mieux que vous; vous m'avez appris surtout à connaître quels hommes renferme encore votre pays. J'éprouve le besoin de vous en rendre grâce publiquement, et ce n'est pas sortir entièrement de mon sujet; car, si votre nom,

le plus populaire de l'histoire florentine, y brille surtout au xv^e siècle, à l'époque de votre grand aïeul de patriotique mémoire, vous êtes, par l'âme et le caractère, un contemporain des Cavalcanti et des Farinata.

J.-J. Ampère.

# LETTRES

SUR

# LA NATURE ET LES CONDITIONS

## DU GOUVERNEMENT REPRÉSENTATIF

## EN FRANCE (1).

A UN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.

V.

Vous avez déjà pressenti, monsieur, les conséquences qu'entraînerait l'application des idées sur lesquelles nous venons de nous arrêter ensemble. Le parti voué depuis 1830 à la défense de la forme constitutionnelle au dedans, et de la paix européenne au dehors, n'aurait pas à changer sa politique ; il devrait seulement la vivifier par un élément nouveau, en rapport avec une situation nouvelle elle-même. Sans répudier un passé qui n'est pas sans gloire, puisqu'il ne fut pas sans péril, ce parti comprendrait que la répression matérielle ne suffit pas pour assurer l'avenir. Engagé dans une lutte corps à corps avec l'émeute, il ne s'est d'abord agi pour lui que de la vaincre, résultat irrévocablement acquis, et à la suite duquel les hommes associés pour l'obtenir se sont séparés, comme il arrive d'ordinaire après l'épuisemont d'une pensée politique. De là cet isolement de toutes les forces et de toutes les individualités

(1) Voyez les livraisons du 30 septembre, 15 et 16 octobre, et 15 novembre.

qu'on ne parviendrait à faire cesser qu'en les appliquant de rechef à une œuvre commune. Tant que l'ambulatoire volonté de l'homme n'est pas dominée par quelque chose de supérieur à elle-même, l'anarchie est imminente dans le monde politique aussi bien que dans celui de l'intelligence.

La tâche à entreprendre emprunterait au passé des traditions courageuses, en même temps qu'à l'avenir des données plus larges et plus fécondes. L'ancienne majorité resterait la base du parti gouvernemental qu'elle eut l'honneur de fonder aux mauvais jours; mais elle ouvrirait ses rangs sans hésiter à tous les hommes instruits par l'expérience, désabusés d'inapplicables théories, à ceux, plus nombreux peut-être, disposés à s'incliner devant le succès, car la politique n'a pas comme la religion, à sonder les reins et les cœurs; il lui suffit de constater les faits sans s'enquérir de la pureté des intentions. Au sein de cette grande opinion, on se classerait moins par ses antécédents que par sa valeur constatée, et la confiance irait surtout au-devant des hommes éminents qui, pour reconquérir une influence compromise, sauraient immoler des ressentiments personnels devant une œuvre plus digne d'eux.

C'est là le seul gage réclamé par cette nombreuse fraction du parlement, qui, séparée de ceux qu'elle avait si longtemps vus à sa tête, a su se maintenir dans une union dont notre temps a quelque droit d'être fier. S'il est en effet toujours beau de voir des hommes se tenir serrés autour d'une idée, combien n'est-il pas plus admirable de voir cette idée résister à ceux qu'elle devait le moins s'attendre à rencontrer pour adversaires! La lutte des 221 contre tant et de si diverses passions sera l'un des épisodes les plus honorables de notre histoire constitutionnelle. Elle restera comme un enseignement qu'il importe de compléter en reprenant des relations que la seule conscience du devoir avait fait interrompre, du jour où le talent sera redevenu l'interprète et l'instrument d'une pensée sociale.

Il y aurait, du reste, de l'étroitesse d'esprit à espérer préparer le rapprochement des hommes si tristement divisés, par la simple invocation des communs souvenirs. Le maintien de certaines lois pénales ne peut pas plus que leur révocation devenir désormais le programme d'une combinaison ministérielle quelque peu durable. Il en est de même d'une provocation irréfléchie ou d'une résistance absolue à la réforme soit de notre système électoral, soit de quelques parties de nos institutions constitutionnelles. Il importe que les conservateurs ne se fassent pas d'illusions sur ce point : il est en France peu d'institutions secondaires qui n'appellent un remaniement prudent et discret dans le sens du principe de notre gouvernement nouveau et dans l'intérêt de ce gouvernement lui-même. Y préparer l'opinion sans se laisser dominer par elle, occuper la pensée publique pour éviter qu'elle ne vous échappe, telle est la double condition imposée à tout cabinet qui se croirait en mesure de se présenter autrement qu'à titre de pouvoir provisoire. Et pensez-vous, monsieur, qu'un gouvernement intelligent n'eût pas une assez vaste carrière ouverte devant lui? Faire sortir le droit de la capacité des lieux communs où la théorie le confine, organiser le régime du travail et de la paix dans toutes ses branches, ici par l'éducation professionnelle, là par l'application de l'armée aux grands travaux d'utilité publique; donner une base plus populaire à la pairie, prépa-

rer l'opinion à l'établissement d'un système électoral plus rationnel dans son principe et mieux réglé dans ses effets, user de la presse comme d'un levier au lieu de s'offrir pour point de mire à ses coups : une telle œuvre n'absorberait-elle pas quelque peu par son importance même, les préoccupations égoïstes dont la France est condamnée à subir les exigences et à contempler le duel?

Je viens d'étudier des détails nombreux, et je n'ai pas encore abordé la seule pensée qui pût leur servir de centre; j'ai compté pièce à pièce les ressorts de la machine, et je ne suis pas remonté jusqu'au principe de son mouvement, omission que vous me reprocheriez à bon droit et à laquelle je dois essayer de suppléer par quelques indications rapides.

Déjà votre pensée a devancé la mienne, et vous avez compris que cette excitation incessante de toutes les facultés humaines réclamait dans la conscience publique un contre-poids indispensable; déjà vous vous êtes dit que la France entreprend une œuvre insensée autant que périlleuse, si elle ne se donne des mœurs qui lui permettent de supporter ses lois, et que la tâche du gouvernement des classes moyennes devra se résumer en quelque sorte dans un seul grand fait, la moralisation du pays.

Vous ne verrez pas dans cette énonciation une injure à mon pays, une flétrissure jetée sur lui aux yeux du monde. Nul n'est moins disposé à concéder aux ennemis de notre régénération politique le droit de calomnier la France. Non, monsieur, ma patrie n'est pas maudite du ciel pour avoir voulu être libre; elle peut, avec quelque orgueil, comparer la gravité de ses habitudes aux légèretés d'une époque où un vaste foyer de corruption était ouvert et entretenu au centre même de l'État. Si le chiffre des crimes et délits s'élève, cette augmentation peut s'expliquer par des rapports plus multipliés, sans qu'on en tire des inductions défavorables à l'ensemble des mœurs publiques. Mais il y a, vous le savez, monsieur, bien des pensées désordonnées, bien des espérances dangereuses, bien des convoitises ardentes qui ne tombent pas sous le coup des lois pénales, et qui menacent l'ordre social en restant, par leur nature même, en dehors de ses atteintes. Les déchirements de la jalousie, les soulèvements de l'orgueil, les irritantes piqûres de la vanité, ces misères qui consument dans le calme apparent de la vie, jamais époque ne les a ressenties à l'égal de la nôtre. Ce siècle porte en son sein le vautour qui le ronge; il le nourrit de ses larmes et de son sang; il le berce en quelque sorte au vent continu des révolutions. L'esprit humain a espéré se servir à lui-même de principe et de fin, et s'alimenter de sa propre substance, et voici qu'il succombe, comme le voyageur au désert, les yeux éblouis par le mirage et les pieds brûlés par les sables, sans qu'une goutte d'eau ou un peu d'ombre descende à sa voix dans ses solitudes désolées.

L'intelligence ne fut jamais plus hardie et jamais plus authentiquement impuissante. Elle ne peut s'asseoir en paix au sein des ruines qu'elle a faites, et ses vacillantes lumières semblent rendre ses défaillances plus éclatantes et ses ténèbres mêmes plus visibles. A ces tourments de l'âme privée de la foi, son aliment nécessaire, ajoutez, pour notre société française, les excitations de toute nature sorties de ces bouleversements, les plus prodigieux qu'ait vus le monde;

mesurez tout ce que doit engendrer de scepticisme la vue de si éclatantes catastrophes, celle de si rapides fortunes, les unes maintenues et consolidées par l'oubli de tous les engagements, les autres s'abîmant en un jour, et ne laissant pour morale après elles que la nécessité de jouir vite et de profiter des chances heureuses; comprenez les vicissitudes d'une société où chacun est contraint de se faire sa place, sous peine de n'en pas trouver, et soyez surpris de cette agitation universelle qui ôte à l'honneur ses susceptibitités, à l'ambition sa patience, au talent sa maturité, au foyer domestique la sainteté de son repos!

Vous êtes défendus, monsieur, contre cette activité dévorante par une puissante organisation politique et des mœurs en harmonie avec elle; vous avez à lui jeter en pâture le commerce du monde, un gigantesque empire aux Indes et une colonisation organisée jusqu'aux extrémités de la terre; ressources que nous n'avons pas, et dont nous userions, d'ailleurs, moins bien que vous. Nation d'agriculteurs et de soldats, la France vit dans ses frontières sans exposer sa fortune aux quatre vents du ciel, et rien ne la détourne de ces crises intérieures qui chez elle n'ont d'issue que la voie terrible des révolutions.

Si un élément d'universelle tempérance ne s'introduit dans nos mœurs pour les modérer, je ne saurais comprendre que la société pût résister longtemps à la pression exercée sur elle par les efforts continus de toutes les individualités. Or ce principe, quel peut-il être, sinon la religion, qui seule règle les mouvements du cœur de l'homme, et domine les inspirations de sa volonté?

Est-il une autre pensée que celle-là pour faire estimer les choses du monde leur juste prix, pour attiédir par des espérances infinies l'ardeur avec laquelle l'homme se prend à ce qui passe? N'est-ce pas en portant plus haut ses regards, en ne les fixant pas à la terre comme le bœuf au sillon qu'il laboure, qu'il peut pardonner à la société comme à la fortune, si pour lui elles se sont montrées marâtres? Connaissez-vous une autre source de résignation, comprenez-vous surtout une autre source d'humilité?

De toutes les doctrines prêchées sur la terre, le christianisme seul lutte contre la personnalité humaine sans l'anéantir, et l'épure sans la briser; seul il révèle à l'homme et sa grandeur et son néant, sans exalter son orgueil au spectacle de l'une, sans dépraver son âme à la vue de l'autre. C'est pour cela que le christianisme est la religion de la sociabilité par essence, et que le premier devoir autant que la meilleure politique d'un gouvernement libre est de travailler à la diffusion des idées chrétiennes, auxquelles est réservé l'exclusif et sublime privilége d'entretenir en même temps les ardeurs de la charité et la quiétude de l'âme.

Ce sont là pour vous, monsieur, de véritables lieux communs, et vous n'auriez pas moins de mépris que moi-même pour ces puissants cerveaux qui, ne comprenant l'ordre public que dans sa partie extérieure et brutale, estiment avoir fondé un monument plus durable que l'airain dès qu'ils se sont donné un gouvernement et une administration, des gendarmes et des sergents de ville, bons estomacs et fortes têtes auxquels il suffit d'émarger une feuille d'appointements pour se croire à l'abri des révolutions.

Lorsque je dis que le pouvoir doit s'attacher à développer de plus en plus

l'influence religieuse, et que je félicite le gouvernement de 1830 d'avoir, sous ce rapport, compris ses véritables intérêts, vous comprenez, de reste, que je ne le convie pas à se faire missionnaire, et à mettre en entreprise administrative la conversion de la France. Le pouvoir actuel sortirait en même temps des limites de ses devoirs et de celles de la prudence, s'il établissait entre le clergé et le gouvernement une association aussi dangereuse pour l'un que pour l'autre. L'entière liberté des cultes, l'incompétence absolue de l'État en matière dogmatique, la concentration du clergé dans ses attributions purement spirituelles, ce sont là autant de faits capitaux sans lesquels il serait impossible de concevoir la société française telle que les temps l'ont faite. Lorsqu'on a vu le gouvernement précédent succomber en partie sous les résultats d'une alliance dont la religion paya si tristement les frais, il n'est aucun homme, même entre les plus aveugles, qui ose conseiller à la monarchie de 1830 ce qui fut si funeste à celle de 1815. C'est dans des termes très-différents qu'on doit comprendre la situation respective de l'État et du clergé; et cette œuvre de moralisation religieuse à laquelle ils doivent concourir par une action simultanée, mais indépendante.

Un tel sujet est trop grave, il touche de trop près aux applications journalières de la politique pour ne pas exiger quelques développements. Quoique nous appartenions à deux communions différentes de la grande société chrétienne, je puis vous les soumettre avec pleine confiance, car je ne prétends pas ici faire de la théologie, et je m'adresse bien moins à la foi religieuse qu'au sens de tous les hommes politiques.

Le catholicisme a des lois découlant de son essence même, et ne peut s'établir dans de bons rapports avec la société que sous les conditions particulières qui résultent de sa nature. Sa situation varie sans doute selon les temps, le génie des institutions et des peuples; mais il n'en saurait accepter une qui fût de nature à compromettre ou l'intégrité du dogme ou l'indépendance d'une hiérarchie qui ne serait plus, du jour où elle cesserait de relever d'une autorité réputée infaillible aux yeux de la foi catholique. C'est pour cela que l'Église romaine, à laquelle adhère l'immense majorité des Français, ne saurait s'encadrer dans aucune des formes affectées au sein de l'Europe moderne par les sectes diverses séparées du centre de l'unité catholique. L'Église à laquelle vous appartenez, par exemple, a uni, par des nœuds tellement indissolubles, ses intérêts politiques à ceux de l'aristocratie territoriale, qu'un changement organique dans la constitution de l'un de ces pouvoirs entraînerait pour l'autre des conséquences immédiates autant que graves. Je n'ai rien à apprendre sur ce point à l'homme qui réclame avec tant de persévérance et d'énergie des changements fondamentaux dans l'organisation de l'établissement épiscopal, comme une conséquence directe et nécessaire du principe de réforme posé en 1832. Vous savez mieux que moi quelle solidarité lie vos barons et vos évêques, et vous n'ignorez pas que votre docteur Philpott, par exemple, est un peu plus préoccupé des bills soumis à la chambre que du salut des brebis d'Exeter commises à sa houlette pastorale. Vos révérends prélats sont des hommes très-savants, d'excellents pères de famille très-respectables à tous égards; mais il y aurait plus que de la bonhomie à voir en eux les chefs d'une hiérarchie ecclé-

siastique, dans le sens spirituel de ce mot. La religion anglicane ne saurait, d'ailleurs, se comprendre en dehors des domaines de Sa Majesté Britannique, qui en est le chef suprême; comme la plupart des établissements protestants en Europe, elle fut conçue par le pouvoir dans le sens de ses convenances; ce fut un puissant élément pour la nationalité anglaise plutôt qu'un lien pour la conscience des peuples. Un établissement qui lutte avec une telle énergie contre les passions du siècle en même temps que contre les conséquences logiques du droit d'examen proclamé par lui, ne manque assurément pas de grandeur; mais on doit bien plus la chercher dans les intérêts qu'il consacre, que dans les doctrines qu'il professe.

Tel est le sort de toutes les institutions religieuses dont le pouvoir politique s'est constitué le chef en s'interposant entre le ciel et la conscience humaine. L'Église grecque nous est, en dehors du protestantisme, un éclatant exemple de ce que seraient devenues la foi chrétienne et la dignité de l'homme, si, dans la lutte du moyen âge, l'élément intellectuel, s'appuyant au centre de l'unité catholique, n'avait triomphé de la puissance militaire. C'est parce qu'elle a matérialisé l'idée religieuse, en substituant le sabre des autocrates à la tiare des pontifes, que la religion grecque est devenue la religion du despotisme; c'est parce que nulle pensée de liberté ne saurait fleurir à son ombre, qu'on aspire à l'introduire comme un germe de mort au sein d'un peuple généreux, sur l'avenir duquel on ne sera pas sans souci, tant qu'il élèvera les mains vers une autre puissance que celle de ses maîtres, dût cette puissance n'être représentée que par une vieillard assis sur des ruines.

Singulière destinée de cette Église catholique qui, depuis tant de siècles, a vu passer tant d'ennemis! On l'accuse d'abaisser l'intelligence et de dégrader les âmes, d'opposer d'invincibles obstacles à la liberté; et, seule aujourd'hui dans le monde, elle résiste au pouvoir et ose entrer en lutte avec lui! Elle a émancipé l'Irlande, constitué la Belgique, béni l'héroïque martyre de la Pologne; ses évêques secouent d'un mot le sommeil séculaire de l'Allemagne, pendant que ses missionnaires vont mourir en Chine sur les chevalets des mandarins. Mais, en même temps qu'elle résiste aux pouvoirs lorsqu'ils empiètent sur le domaine des consciences, elle les accepte et les consacre sans hésiter sous toutes les formes, du jour où ils sont assez forts pour lui garantir la liberté de sa prière et de sa foi, et passe insouciante au milieu des révolutions, tant que la violence n'a pas rompu la chaîne qui, par elle, unit la terre au ciel. Le catholicisme voit tomber les royautés et les empires, sans prendre souci de ces jeux de la fortune, et à peine un pouvoir en a-t-il remplacé un autre, qu'il s'en arrange aux mêmes conditions et au même prix. Si, pendant des siècles, en Europe, il s'est assis sur le trône des rois, l'Amérique républicaine le voit parcourir joyeusement ses déserts avec le bâton du pèlerin. Il célèbre les rites sacrés, ici dans des temples éclatants d'or, là dans des huttes de bambou; citoyen de toute la terre, et contemporain de tous les âges, il est partout à sa place, dès que sa voix peut descendre sans intermédiaire de l'oreille de l'homme jusqu'à son cœur.

Il a fallu que l'opinion s'abusât étrangement en France pour penser qu'une telle croyance s'y associerait aux vicissitudes d'une dynastie, au point de

s'estimer atteinte par le coup qui l'aurait frappée. La religion peut respecter de grandes infortunes ; mais son premier intérêt, comme son premier devoir, est de ne s'inféoder jamais aux causes vaincues, et de marcher toujours avec le présent qui doit si promptement devenir le passé pour elle. A ses yeux, le fait engendre seul le droit, et tout pouvoir est légitime dès qu'il exerce une mission d'ordre qu'on peut à bon droit nommer divine. *Cujus est imago hæc et superscriptio* (1); voilà, en fait de légitimité, le seul *criterium* du catholicisme.

Une longue persécution parut, il est trop vrai, établir entre des causes fort distinctes en elles-mêmes une union scellée, pour ainsi dire, par la hache révolutionnaire, et, dans des intentions souvent plus politiques que pieuses, on exploita ces souvenirs de l'échafaud, si puissants sur l'imagination des peuples. Un dévouement exalté prétendit imprimer au front d'une royauté rappelée de l'exil une sorte de consécration surhumaine ; ainsi le clergé se trouva compromis dans une œuvre qui, sans être la sienne, paraissait provoquer des sympathies communes. Un poids immense d'impopularité pesait sur lui, lorsque le jugement de Dieu décida, pour la troisième fois, du sort des fils aînés de saint Louis, et l'on put trembler un instant en voyant la tempête battre à la fois les portes de Notre-Dame et celles du Louvre.

Mais lorsque le gouvernement nouveau eut dessiné son caractère, et qu'il eut rétabli la croix au faîte des temples ravagés par la barbarie ; lorsqu'investi du pouvoir redoutable de donner des successeurs à leurs évêques il eut rassuré les catholiques par des choix qu'ils auraient faits eux-mêmes, il se prépara une réaction dont ce gouvernement recueille tous les jours et des témoignages nouveaux et des fruits plus abondants. Il peut rester de mode dans quelques cabarets de province de déclarer le catholicisme incompatible avec l'établissement de 1830; mais, entre les hommes ayant traversé les affaires, il n'en est pas un qui ne sache que la monarchie nouvelle a trouvé à Rome des facilités qui ne lui étaient pas départies ailleurs ; aucun d'eux n'a jugé les dispositions intimes du clergé français sur les boutades de quelques hommes de cour, et tous ont compris qu'un corps recruté dans les classes moyennes et dans le peuple n'avait besoin que d'être rassuré sur le grand intérêt qu'il représente, pour engager au pouvoir, en échange de son concours, une soumission respectueuse et sincère.

C'est un fait d'une haute importance que ces dispositions du clergé, dispositions dont une polémique récemment soutenue par l'un de ses organes est venue fournir des preuves surabondantes. Le gouvernement de 1830 fût resté pouvoir révolutionnaire aux yeux du peuple, si une scission s'était établie entre l'antique foi et le trône nouveau, et de bons rapports avec le clergé n'étaient pas moins nécessaires pour lui imprimer son caractère véritable que des rapports pacifiques avec l'Europe. En enlevant le monopole des idées religieuses au parti qui le revendiquait, il a plus avancé sa chute qu'en gagnant contre lui dix batailles de Culloden. Pour peu qu'on ait étudié les dispositions de ce grand corps, et qu'on veuille bien n'en pas parler avec l'ignorance de

(1) Matth. XXII, 20.

certains hommes auxquels il n'est guère moins inconnu que le mandarinat du céleste empire, on peut affirmer aujourd'hui que, de ce côté, les résistances sont désormais vaincues, et que si quelques préventions subsistent encore dans les souvenirs, elles n'existent nulle part dans les consciences. Mais l'adhésion de l'Église garantie au pouvoir, il reste à déterminer le pied sur lequel ils doivent, dans leur intérêt mutuel, se tenir vis-à-vis l'un de l'autre ; il y a surtout à bien comprendre dans quelle mesure on peut réclamer du clergé une participation utile.

Le catholicisme a traversé les phases les plus diverses, tantôt exerçant la puissance suprême que lui déféraient les peuples unanimes alors dans leurs croyances, tantôt ne réclamant que sa place au soleil. Il a supporté les périls des persécutions sanglantes et ceux non moins redoutables des triomphes corrupteurs ; et ce qu'il y a d'universel dans son essence lui permet de tout accepter, hors un régime où sa discipline ne relèverait pas de la seule autorité qu'elle reconnaisse dans l'ordre de la conscience, autorité interprétative du dogme aussi bien que gardienne de la hiérarchie, et qui n'est pas moins dans son droit lorsqu'elle règle, selon la différence des temps, les relations du sacerdoce avec les puissances, que lorsqu'elle définit la doctrine selon des bases invariables. Toute transaction à cet égard serait, à ses yeux, l'abdication même de la pensée qu'elle exprime. A la politique, le siècle et ses révolutions ; à la religion, l'âme humaine, en tout ce qui touche au mystère de ses destinées éternelles ; c'est ce partage qu'il faut savoir accepter pour être pleinement en droit d'interdire au clergé toute excursion en dehors de son domaine, toute immixtion dans les questions de souveraineté extérieure. Pour l'avoir méconnu, Joseph II et Guillaume de Nassau ont vu le même trône se dérober sous eux ; un prince respecté de l'Europe compromet une réputation de prudence longtemps mérité, et un souverain qui promène sa superbe pensée de Varsovie à Constantinople, se prépare des obstacles dont le moment viendra de mesurer toute la gravité.

Que le gouvernement de 1830 s'attache à se concilier le clergé catholique, moins par un système de faveurs et de déférence que par le respect constant de son indépendance spirituelle ; qu'il sache comprendre surtout quelle haute importance une telle attitude habilement prise lui donnerait, en certains cas, dans ses relations diplomatiques, et qu'en un temps où le droit des consciences est si imprudemment menacé, il se montre à l'Europe comme le représentant de la liberté religieuse en même temps que de la liberté politique.

C'est en étant à la fois loyal et ferme dans ses rapports avec un corps auquel le droit commun sied aujourd'hui mieux que la puissance, qu'il poussera des racines dans le cœur des peuples. En osant être juste, ne fût-ce que dans l'intérêt de sa politique et de son influence au dehors, il pourra sans doute contrarier certains hommes, moins odieux pour n'avoir pas de croyances que pour vouloir attenter à celles des autres, et peut-être aura-t-il à lutter jusque dans les rangs de ses amis contre des repoussements dissimulés sous des souvenirs de légalité parlementaire ; mais, s'il sait comprendre sa mission, il résistera à des traditions hypocrites et bâtardes, et, se posant devant l'Europe comme l'observateur scrupuleux de tous les principes proclamés par lui, il laissera se

développer dans toute sa hauteur une pensée assez féconde pour que les peuples de la terre viennent encore se reposer à son ombre.

Napoléon avait embrassé de son œil d'aigle tout ce que la religion imprime d'autorité aux pouvoirs sortis des révolutions ; mais il abusa de la religion comme de la fortune, et les lassa l'une et l'autre par les gigantesques exigences de son égoïsme. N'employant jamais les forces morales que comme des machines subordonnées à l'ensemble de ses desseins, et ne comprenant pas plus la liberté que la foi, il prétendit faire de ses évêques des fonctionnaires publics du même ordre que ses sénateurs, désirant que les uns mentissent à la conscience religieuse, comme les autres à la conscience politique. Dans les *idées napoléoniennes*, les prêtres n'étaient guère que des magistrats chargés de prêcher au fond du dernier hameau l'obéissance à l'empereur et la docilité à la conscription ; les prélats devaient rivaliser avec les préfets en mandements adulateurs et en *Te Deum* magnifiques, et le pape, cette personnification de l'idée la plus universelle qui soit au monde, n'était compris que comme un primat des Gaules, lequel, au prix de quelques millions de traitement, devait apporter ses hommages au pied du trône du maître du monde et au berceau du roi de Rome.

La restauration vit à son tour, dans le clergé, un instrument de propagande monarchique. On eût voulu ajouter le dogme de la légitimité au symbole de la foi catholique, et le placer en quelque sorte entre l'unité de Dieu et la trinité de ses personnes ; on chantait en chœur les Bourbons et la foi, et pour donner de la consistance à l'Église, pour attirer vers cette carrière les gens de qualité, on permettait rarement qu'un prêtre sans naissance ceignît la mitre épiscopale. Tout cela se faisait, du reste, dans les meilleures intentions du monde, et l'on était si parfaitement convaincu de l'identité des deux principes, qu'il semblait naturel autant qu'habile de les unir pour marcher sous le même drapeau contre l'ennemi commun ; on eût dit la croisade de vos révérends et de vos tories associés contre la réforme parlementaire dans le double intérêt de leurs bénéfices et de leurs bourgs pourris.

Le gouvernement actuel saura, on doit le croire, répudier des traditions également dangereuses. A l'exemple de l'empire, il ne verra pas dans le prêtre un simple commissaire de police pour les consciences ; et comme le régime auquel il succède, il n'aspirera pas à transformer le clergé en un instrument dynastique. Ce gouvernement ne demandera pas à l'évêque de déserter la demeure du pauvre pour devenir l'habitué du palais des rois, et se bornant à réclamer des chefs de la hiérarchie religieuse ces hommages publics qui constatent aux yeux des peuples une respectueuse déférence envers les pouvoirs de l'État, il ne recommencera pas une tentative imprudente autant que vaine. C'est en renonçant à faire des membres du clergé des courtisans ou des esclaves, qu'il peut donner à la religion toute la mesure de sa force, et en assurer le bénéfice à la société comme à lui-même.

Mais il est une autre sphère où le clergé pourra seconder l'activité du pouvoir sans inconvénients comme sans réserve. Placé en dehors des partis, et vivant par une pensée supérieure à leurs espérances comme à leurs craintes, il sera le plus puissant instrument de cette œuvre de moralisation populaire,

qui seule peut assurer de l'avenir au gouvernement de 1830. Dans l'asile, il instruira l'enfance à balbutier la prière et à s'incliner sous le nom de Dieu ; à l'école, il raffermira les jeunes âmes contre les épreuves de la vie qui s'ouvre devant elles ; au pénitencier, il relèvera la dignité du coupable en lui révélant le haut mystère de l'expiation par la souffrance. N'est-ce pas, en effet, une amère dérision, monsieur, pour ne prendre qu'un exemple entre mille, que de présenter le confinement solitaire comme une recette qui, par elle-même, guérit du vol, à peu près comme la diète de la gastrite. J'ai vu fonctionner ce système dans les contrées de l'Europe où son mécanisme peut être considéré comme ayant atteint le plus haut degré de perfection, et d'après les statistiques de récidive, aussi bien que selon les aveux de tous les administrateurs, il ne m'a pas été difficile de découvrir que nulle part il n'était, par ses résultats, en rapport avec l'immensité des charges qu'il impose. A quoi l'attribuer, si ce n'est à l'insuffisance de l'enseignement religieux et des moyens établis pour le procurer ? Il est une classe d'hommes que la société ne peut atteindre malheureusement qu'acculée aux dernières extrémités de la misère ou du crime, sur les lits de douleur des hospices, ou dans les fers de ses prisons. Hors de là, ils lui échappent, et trop souvent ils la maudissent, engagés qu'ils sont dans une lutte constante contre elle. A ces hommes que nous livre la souffrance ou le vice, une voix seule peut parler pour les réconcilier à la fois avec Dieu et avec les hommes; cette voix est celle de la religion, qui soigne avec amour les plaies de l'âme comme celles du corps.

Il n'est pas de jour, monsieur, où dans vos magnifiques hospices de Londres, si abondants en ressources, si bien chauffés et si éclatants de blancheur, vous ne nous enviez ces héroïnes de la chasteté catholique, dont l'œil est si doux, la main si souple, le sourire si plein de consolation. Un temps pourra venir où nos prisons auront aussi leurs *frères de la Charité*, ou de fortes âmes trouveront peut-être un soulagement inexprimable dans ces abaissements de l'humilité et ces ardeurs d'un dévouement surhumain. Que sans rien provoquer à cet égard, l'État ne contrarie pas les épanouissements nouveaux de la pensée religieuse, s'ils viennent jamais à se produire, et qu'il n'aille pas surtout déterrer dans le *Bulletin des Lois* quelques décrets persécuteurs rendus entre le 10 août et les massacres de septembre ; qu'il déclare, dans la pleine conscience de sa force, que la sûreté de la France et de la liberté ne dépend pas à ses yeux de la forme d'un capuchon et de la couleur d'une robe de bure.

C'est une admirable épopée que l'histoire de cette Église, produisant à chaque siècle des institutions en rapport avec les périls qui la pressent : ordres militaires, pour défendre par le fer la chrétienté menacée ; ordres mendiants pour y développer les premiers germes de la fraternité évangélique ; ordres savants pour défricher le champ de l'intelligence, à l'aide de cette charrue où s'attelèrent tant de générations de travailleurs inconnus. D'autres nécessités se révèlent aujourd'hui, et le catholicisme, sous peine d'accepter la condamnation dont tant de voix le menacent, doit enfanter des ordres moralisateurs. Que personne n'entrave ses destinées, et que le scepticisme du siècle accorde du moins une loyale épreuve à cette religion qu'il dit morte, sans comprendre que l'arrêt porté contre elle serait un arrêt porté contre la société française elle-même.

Une question actuellement pendante se lie d'une façon intime à celle qui vient de nous occuper, et ne peut manquer de s'établir bientôt au premier plan de nos débats parlementaires. L'État exerce aujourd'hui en France un monopole intellectuel analogue à celui que vos amis politiques s'efforcent d'arracher aux mains de l'Église établie. L'enseignement des colléges royaux est chez nous une condition obligée pour l'admission aux grades académiques, comme celui des universités anglicanes impitoyablement fermées jusqu'ici à vos innombrables dissidents. Vous trouvez absurde que dans votre patrie, ouverte à toutes les croyances, sur un sol où les sectes pullulent en quelque sorte avec une fécondité sans égale, on ne puisse devenir docteur en droit ou en médecine, sans signer un formulaire théologique. Vous avez grandement raison, monsieur, et les excellents motifs que vous en donnez pourront servir utilement en France, lorsqu'un débat semblable s'élèvera devant le pays. La liberté de l'enseignement est, en effet, la conséquence immédiate de la liberté de la pensée; j'ajoute qu'elle sera une grande et légitime satisfaction donnée à la conscience religieuse.

Comment celle-ci n'aurait-elle pas, en effet, quelque peine à admettre qu'un gouvernement auquel la loi fondamentale et la force des choses, plus puissante encore que la loi, prescrivent une sorte de neutralité entre toutes les croyances légalement reconnues, qu'un gouvernement incompétent en matière de foi dût enseigner avec cette autorité par laquelle la foi s'impose? Au père seul, ce prêtre de la famille, et au prêtre, ce père de l'humanité, il appartient de préparer le cœur de l'homme à de telles communications, et de susciter en lui ce sens intérieur que nulle autre parole n'aurait puissance d'éveiller. L'État voudra sans aucun doute que l'enseignement donné en son nom soit moral et religieux, il prescrira l'observance rigoureuse et de toutes les convenances et des principaux devoirs, mais cela ne suffira point à rassurer toutes les familles; et n'y en eût-il qu'une seule hésitant de bonne foi à confier son avenir aux soins de l'université, cette exception imposerait l'obligation d'organiser l'éducation libre en face de l'éducation officielle.

Qu'un établissement savant et fort reste comme le modèle et le but éternel de toutes les rivalités, que l'État n'abdique pas sa mission civilisatrice et qu'il réclame pour l'ordre public des garanties que nul moins que moi ne voudrait lui voir ravir; qu'il impose pour ce grave ministère de l'enseignement des conditions rigoureuses d'aptitude et d'épreuve en ne faisant d'exception pour personne, qu'il apprenne au clergé à ne réclamer jamais que le bénéfice du droit commun et à s'incliner sous toutes les prescriptions de la loi; mais que la lutte soit franche et que la concurrence soit sérieuse; que l'argent, dont, selon le proverbe, il y a toujours un peu au fond des affaires humaines, que la haine, qui n'est pas moins subtile, ne viennent pas frapper de stérilité une pensée dont le pouvoir est surtout appelé à recueillir les fruits.

Ce n'est pas sérieusement qu'on affecte de croire, sachez-le bien, que le clergé, admis en concurrence avec l'État, et aux conditions prescrites par lui, à conférer l'enseignement à la portion de la jeunesse qui lui serait commise par la volonté des familles, l'élèverait dans une hostilité secrète contre la dynastie et les institutions nationales. Je comprends à merveille qu'il y ait encore des

carlistes ; mais il y a quelque niaiserie à croire qu'on puisse en élever en quelque sorte à la brochette. Le temps emporte chaque jour les regrets avec les souvenirs, et si la jeunesse aspire quelquefois à devancer l'avenir, on n'a pas à craindre qu'elle se cramponne à un passé qui ne représente rien pour elle. Les traditions d'un dévouement qui s'éteint seront moins longtemps conservées dans les institutions religieuses que dans le sanctuaire de la famille; aussi n'est-ce point par des motifs politiques qu'on redoute la concurrence du clergé dans l'enseignement : ces motifs, on hésite à les confesser, mais personne, à coup sûr, ne les ignore, et le gouvernement se gardera de mettre la sécurité de l'avenir en balance avec quelques antipathies ou quelques spéculations contemporaines; en portant la main sur le cœur de la France; il peut s'assurer que la religion est, après tout, le seul sentiment qui le fasse battre encore d'une pulsation forte et réglée.

J'ai dû insister sur une idée dans laquelle tant d'autres viennent se résumer et se confondre. Personne ne l'ignore, même parmi ceux qui se refusent le plus obstinément aux conséquences de ce fait lui-même : ce pays souffre moins des vices de son organisation constitutionnelle que de l'affaiblissement de toutes les croyances qui constituent la moralité politique d'un peuple. Des lois ne suffisent pas pour rendre du ressort aux institutions lorsque le scepticisme a flétri les âmes ; elles ne rouvrent ni les sources du dévouement, ni celles du patriotisme. D'ailleurs, parmi les mesures dont la théorie conduit à constater la nécessité, il en est quelques-unes d'actuellement inapplicables, et quelques autres qu'un pouvoir sans lendemain regarderait comme une témérité d'essayer. La faiblesse du malade est souvent, en effet, le plus grand obstacle à l'efficacité des remèdes, et il règne en certains temps une impuissance tellement absolue pour toute chose, qu'en remuant sérieusement quelques pensées sérieuses, on est tout près du fantastique, pour ne pas dire du ridicule.

Mais aux époques même les plus visiblement empreintes d'un caractère de transition, un pouvoir éclairé pourrait, ce semble, préparer l'avenir par l'esprit et la tendance générale de ses actes. Alors les embarras croissants, dont le présent abonde, deviendraient de puissants auxiliaires pour des combinaisons réputées d'abord chimériques. C'est beaucoup que d'embrasser la société d'un point de vue d'ensemble, dût-on être souvent contraint à s'en écarter à raison des difficultés des temps. Les faits ne se soumettent jamais qu'à une idée, et manquerait-elle de fécondité, monsieur, l'idée qui se résumerait en cette double formule : organiser le gouvernement de la bourgeoisie dans le sens de son principe et moraliser le pays pour le mettre en mesure de supporter ses lois ?

A ce travail intérieur, opéré sur elle-même, la France doit en joindre un autre : elle a reçu de sa position en Europe, non moins que ses traditions historiques, l'héritage de grands devoirs envers l'humanité tout entière. C'est pour cela que nous devons l'un et l'autre être fiers de notre patrie, car ni la terre des Anglo-Normands, ni celle des Gallo-Francs, ne sont sorties des mains du Créateur sans exprimer quelque chose dans l'ordre infini de ses desseins. Les races qui les habitent sont marquées au front, entre tous les enfants des hommes, d'un signe de puissance et de force. L'Angleterre dompte la barbarie et l'attaque corps à corps jusqu'aux extrémités du monde ; elle la traque dans ses

forêts, la poursuit sur ses rochers réputés inaccessibles ; chaque jour, à force de persévérance et d'audace, elle écarte les obstacles accumulés par la nature et par les siècles, par l'Océan et par le désert. Mère du grand peuple sous le génie duquel s'incline le nouveau monde, maîtresse de l'Océanie et des Indes, elle remonte des côtes de l'Asie vers les plateaux qui la dominent, et lorsque son œuvre semble prête à finir au Canada, elle commence à la Nouvelle-Zélande et jusque dans la Chine. Qu'ils passent, ces nobles pionniers de la civilisation européenne. La France ne leur disputera pas les lointains rivages fécondés par leurs labeurs, elle ne leur demandera pas un compte rigoureux de ces investitures prises au nom de la Providence; mais que l'Angleterre le comprenne à son tour, la France est appelée à autre chose ici-bas qu'à cultiver ses champs et ses vignobles, et qu'à fournir toutes les capitales de cuisiniers et de danseuses. Ce qu'on suppute en profit commercial aux bords de la Tamise, on le réclame en influence morale et politique sur ceux de la Seine ; il faut à l'action de la France une part d'autant plus large, qu'il y a chez elle moins de préoccupations égoïstes ; placée dans le monde à la tête de ce qui s'élève, elle ne saurait accepter comme siennes des œuvres sans avenir ; elle ne prête pas son appui aux ruines qu'on voudrait proclamer éternelles, et par la loi de sa nature, autant que sous l'inspiration de son intérêt même, elle voit d'un œil favorable les réactions d'une politique naturelle contre des combinaisons artificielles ou oppressives, et ne se croit point obligée de soutenir des arrangements pris trop souvent par antipathie pour elle.

Puisse ceci être compris par votre gouvernement aussi bien que vous le comprenez vous-même, monsieur ; car votre intelligence élevée apprécie dans toute leur étendue les devoirs imposés à la France par sa position en Europe, devoirs impérieux qu'elle ne saurait immoler aux convenances de personne. Il n'y a d'alliance sincère et durable que dans des conditions avantageuses et vraies, et en politique, aussi bien que dans les transactions privées, ce sont, passez-moi le proverbe, les bons comptes qui font les bons amis. Puisse s'asseoir et se consolider sur de telles bases cette alliance des deux grandes nations constitutionnelles, dont la rupture serait une épreuve de plus ajoutée à celles qui menacent le système représentatif dans le présent et dans l'avenir ! Mais ce n'est pas incidemment qu'un tel sujet se peut débattre.

Pendant que vous allez célébrer joyeusement vos fêtes de Noël en famille, je quitte ma vie d'études et de repos pour m'acheminer vers ce monde parlementaire, destiné, on peut le craindre, à étaler une fois de plus devant l'Europe le spectacle d'une agitation stérile et d'une universelle impuissance. Cependant j'ai foi dans la fortune de mon pays ; je crois que la monarchie de 1830 représente dans le monde une idée assez vivace pour résister aux embarras qui l'assaillent à la seconde période de son établissement, et je persiste à penser qu'un jour venant, la France saura organiser la liberté, comme elle a su la conquérir. Je vous quitte, monsieur, sur cette espérance, à laquelle je sais que vous vous associez du fond du cœur.

L. DE CARNÉ.

---

# ÉTUDES

# HISTORIQUES ET POLITIQUES

## SUR L'ALLEMAGNE.

### PREMIÈRE PARTIE.

Nous voulons essayer d'exposer aussi clairement et aussi fidèlement que possible la situation politique de l'Allemagne, d'examiner sa constitution actuelle, de rechercher quelles sont les racines de cette constitution dans le passé et ses chances de durée pour l'avenir, enfin d'apprécier la position respective des divers États dont se compose la confédération germanique. Les difficultés de ce travail sont grandes à cause de l'impossibilité de rattacher l'ensemble des faits à un petit nombre d'idées premières, simples et compréhensives, ce qui ne peut se faire que quand il est question de pays où l'unité nationale est constituée, où elle a un centre et un lien communs, que ce soit un roi, un empereur, un parlement ou un congrès. Il n'en est pas ainsi en Allemagne, car la diète de Francfort n'est qu'une assemblée de diplomates où sont représentés, non les peuples, mais les princes, et parmi ces princes, les plus puissants, ceux dont la décision entraîne tout, ont des intérêts tout à fait séparés de ceux de la confédération. La diète ne peut dont être considérée comme le résumé de la nationalité allemande, laquelle, au lieu d'un centre unique, en a plusieurs, tous ayant leur vie propre, leur caractère particulier, tous devant être étudiés

séparément, parce que ce qu'ils ont de commun est peu de chose comparativement aux divergences et aux contrastes. Cette étude est longue et difficile, surtout pour un étranger, et nous ne nous flattons pas de l'avoir faite aussi complète et aussi approfondie qu'il l'eût fallu. Toutefois trois voyages en Allemagne à des époques différentes, un séjour de près de deux ans réparti entre les villes principales du pays, surtout des relations fréquentes avec la plupart de ses hommes célèbres, nous ont permis d'observer avec quelque suite et d'apprendre bien des choses qui ne se trouvent pas dans les documents imprimés. C'est là ce qui a pu nous faire espérer de jeter quelque lumière sur des questions peu connues en France, mais qui n'en méritent pas moins une attention sérieuse à cause de leur importance européenne.

Une description physique de l'Allemagne nous a paru devoir être l'introduction naturelle du travail que nous avons entrepris. Nous la ferons aussi courte que possible, et plutôt avec des souvenirs qu'avec des livres.

Quoi qu'en ait dit Tacite avec le dédain d'un habitant du Midi, l'Allemagne peut plaire, même à ceux dont elle n'est pas la patrie (1), car la nature ne lui a refusé ni la beauté, ni la fertilité. Avec ses grands fleuves, ses nombreuses chaînes de montagnes, ses vallées, ses vastes forêts, elle offre aux regards du voyageur les aspects les plus agréables et les plus variés, et il n'est peut-être pas de pays en Europe avec lequel elle ne puisse soutenir la comparaison sous ce rapport. Le nord seul est triste et plat : mais en quittant les plaines monotones de la Westphalie, du Hanovre ou du Brandebourg, on entre dans une région montagneuse, presque toujours riche en sites pittoresques, et l'on monte, de gradin en gradin, jusqu'aux grandes Alpes, dont la race allemande occupe les cimes les plus élevées, et dont toute la partie orientale appartient au territoire de la confédération germanique.

Pour se bien rendre compte de la configuration de l'Allemagne, il faut se placer sur cette partie des hautes Alpes d'où descendent vers quatre mers différentes les eaux de quatre grands fleuves, le Rhin, le Danube, le Rhône et le Pô. Là se trouve, en quelque sorte, la ligne de partage entre trois races, trois langues, trois civilisations diverses, toutes représentées dans la confédération suisse par les cantons allemands, français et italiens. Le système entier des Alpes s'abaisse successivement vers l'orient pour former les provinces méridionales de l'Allemagne autrichienne, et va expirer au nord-est, dans la plaine de Hongrie, tandis qu'au sud-est il rejoint la chaîne de l'Hémus par l'embranchement appelé Alpes dinariques. Au nord des Alpes suisses et tyroliennes s'étend un plateau élevé de plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dont la Bavière occupe la plus grande partie; ses limites sont, à l'est, la haute Autriche, au nord le Danube, à l'ouest la chaîne appelée *Rauhe Alp*. Cette chaîne et celle de la forêt Noire, qui s'élèvent dans l'intervalle compris entre les sources du Danube et la vallée du Rhin, sont le commencement d'un système de montagnes secondaires qui couvrent toute l'Allemagne centrale comme d'un réseau. La plus grande partie de leurs eaux se rend dans la mer du Nord

(1) Quis porro... Asiâ aut Africâ aut Italiâ relictâ, Germaniam peteret, informem terris, asperam cœlo, tristem cultu aspectuque, nisi si patria sit? (Tacit., *Germania.*)

par le Rhin, le Wéser et l'Elbe, arrosant la vaste plaine qui aboutit aux plages de cette mer et s'étend sans fin au nord-est le long de la Baltique. Ainsi l'Allemagne forme une vaste terrasse qui s'abaisse successivement par gradins plus ou moins brusques depuis le pied des Alpes jusqu'à la mer. De là résulte une grande variété de formes, de paysages, de climats et de productions, par le mélange des montagnes, des plateaux, des vallées et des plaines basses.

Les Alpes orientales appartiennent tout entières à la monarchie autrichienne. C'est d'abord le Tyrol, province si remarquable par ses sublimes paysages et par le caractère du peuple qui l'habite; là se trouvent les passages les plus faciles pour descendre en Italie : tel est celui du Brenner et le col si peu élevé qui sépare la vallée de l'Inn des sources de l'Adige. Vient ensuite la Styrie, où le quart des habitants est slave; puis la Carinthie et la Carniole, où la langue et les mœurs allemandes se perdent dans celles des Slaves orientaux, Wendes, Illyriens, Morlaques, etc., etc. Les Alpes du Tyrol présentent encore des hauteurs et des glaciers comparables à ceux de la Suisse. L'Ortel, autour duquel l'Autriche a frayé une admirable route, le cède à peine au mont Blanc. En Styrie et dans les provinces illyriennes, la chaîne entière s'incline; elle envoie au nord des embranchements qui, après avoir formé le délicieux pays de Salzbourg, parcourent l'archiduché d'Autriche, vont resserrer dangereusement le Danube, et se terminent dans les charmantes collines des environs de Vienne. L'un d'eux, appelé chaîne de Leytha, sépare l'Autriche de la Hongrie. Ces pays sont le berceau et le centre de la puissance autrichienne; ils ont éte comme la forteresse d'où les princes de la maison de Habsbourg s'élançaient à volonté sur l'Italie ou sur la Hongrie. Habités par des populations simples, religieuses, vaillantes et fidèles, aimés de leurs souverains, qui les traitent avec une faveur marquée, ils présentent au voyageur un spectacle remarquable de bien-être et de prospérité matérielle. C'est encore aux Alpes que se rattachent la Bavière et la Souabe orientale; mais ces provinces sont à la fois moins fertiles et moins pittoresques que l'Autriche, parce que les montagnes, au lieu d'y jeter dans toutes les directions des rameaux de moins en moins élevés, les barrent au midi comme un mur immense au pied duquel s'étendent de vastes plaines refroidies par le vent des glaciers, et profondément coupées par les rapides affluents du Danube.

Essayons maintenant de donner une idée de l'Allemagne centrale et occidentale et des chaînes de montagnes secondaires qui la couvrent : on y distingue trois systèmes différents.

Le premier est celui qui longe le Rhin et dont la direction est comme celle du fleuve, du midi au nord. Il nous présente d'abord la chaîne du Schwarzwald ou de la forêt Noire (1) avec ses sommités boisées, ses riantes vallées latérales où coulent la Mourg, la Kinzig et le Neckar, et ses ruines du moyen âge parmi lesquelles brillent le vieux château de Bade et l'élégant palais de Heidelberg.

(1) La terminaison *wald*, forêt, est commune à un grand nombre des petites chaînes de montagnes de l'Allemagne : ainsi le Schwarzwald, l'Odenwald, le Bœhmerwald, le Thüringerwald, etc. C'est probablement cet ensemble de montagnes couvertes de bois que les anciens appelaient forêt Hercynienne.

Elle court parallèlement au Rhin depuis le coude qu'il fait à Bâle, et encadre admirablement sa large et riche vallée : elle prend le nom d'Odenwald (1) peu après Heidelberg, et va toujours s'abaissant jusqu'à Francfort. Une de ses branches se dirige auparavant vers le nord-est et va gagner le Mein en Franconie ; elle continue, sous le nom de Spessart, de l'autre côté de cette rivière, et se rattache à deux groupes appelés Vogelsberg et Rhoen. La chaîne du Rhoen, qui sépare la Hesse de la Franconie et les eaux du Mein de celles du Weser, est remarquable par sa composition de phonolithe, de basalte et de lave, et par la forme bizarre de quelques-unes de ses cimes. Au sud-ouest du Vogelsberg se trouve le Taunus, qui s'élève au nord de Francfort et prolonge, le long du Rhin, ses pentes couvertes de vignobles célèbres. A la suite du Taunus, toujours sur la rive droite du fleuve, vient le Westerwald, puis enfin, en face de Bonn, le groupe volcanique des sept montagnes, après lequel il n'y a plus que quelques collines.

Sur la rive gauche du Rhin, les Vosges font face à la forêt Noire, et, comme elle, accompagnent le fleuve à une assez grande distance. Bientôt, ayant pris le nom de Haardt, elles rétrécissent sa vallée, et, se rapprochant de lui au-dessus de Mayence, ne lui laissent qu'un étroit passage entre elles et les hauteurs opposées du Taunus. Elles se continuent dans l'Eifel, haut plateau remarquable par sa formation volcanique et ses petits lacs remplissant des cratères éteints, et s'unissent par lui aux Ardennes qui s'étendent au nord-ouest entre la France et la Belgique. Plus loin, il n'y a plus que des plaines.

A l'est de la forêt Noire commence un autre système de montagnes qui se prolonge à travers l'Allemagne centrale jusqu'à la Thuringe et que les géographes regardent comme une continuation du Jura. Le Jura est composé d'une roche particulière à laquelle il donne son nom, et il a aussi une forme extérieure qui lui est propre, consistant en longues côtes parallèles, séparées par de grandes vallées longitudinales et rarement coupées de vallées transversales. Arrêté par le Rhin dans les cantons d'Argovie et de Schaffhouse, il perd son nom, mais non son caractère, de l'autre côté de ce fleuve où s'élèvent des hauteurs qui prennent successivement le nom de Rauhe-Alp, d'Albuch et de Hardtfeld, forment en Franconie des plateaux qui séparent les eaux du Mein de celles du Danube et s'unissent par divers embranchements à la forêt de Bohême et aux montagnes du Fichtel. Ce dernier groupe mérite une attention particulière, parce qu'il est le point où le Jura allemand se croise avec les chaînes appartenant au système des Carpathes, et qu'il est comme un nœud formé par leur jonction. C'est là que se trouvent, à côté les unes des autres, les sources du Mein qui porte ses eaux au Rhin, de l'Égra qui se jette dans l'Elbe, et de la Nab, affluent du Danube. Du Fichtel partent deux chaînes, l'une dans la direction du nord-est, l'autre dans celle du nord-ouest : toutes deux tiennent au système de montagnes de l'Allemagne orientale.

Ce troisième système est séparé par le Danube de ces embranchements des Alpes, qui s'étendent dans l'archiduché d'Autriche. Il se rattache aux monts

(1) Forêt d'Odin, ou peut-être d'Othon, si l'on écrit Ottenwald.

Carpathes (1), lesquels séparent la Hongrie de la Galicie. De la pointe sud-est de la Silésie, ils envoient au sud un rameau appelé Carpathes inférieurs, qui longe la Moravie, s'étend à gauche de la Morawa ou March, frontière de l'Autriche et de la Hongrie, et aboutit au Danube dans les hauteurs qui dominent Presbourg; ils se prolongent, au nord-ouest, dans la chaîne des Sudètes qui sépare le bassin de l'Oder de celui de la Morawa, puis de celui de l'Elbe. La partie la plus élevée de cette chaîne est celle des monts des Géants, où l'Elbe prend sa source, et qui, après avoir bordé la Bohême, s'abaisse successivement en Lusace et en Silésie : elle forme au sud-ouest les monts métalliques (Erzgebirge), coupés par l'Elbe, et va se joindre au nœud du Fichtel, où arrive du sud-est la forêt de Bohême, qui sépare la Bohême de la Bavière. Ces différentes chaînes forment un carré irrégulier dont les côtés renferment le royaume de Bohême, bassin élevé, mais plat, où se relèvent seulement les monts granitiques de Carlsbad et le groupe basaltique isolé de Tœplitz; les cours d'eau de la Bohême n'ont qu'une seule issue, celle que se fraye l'Elbe dans les monts métalliques, au milieu des paysages pittoresques auxquels on a donné le nom de Suisse bohémienne et saxonne. La Moravie, également entourée de montagnes, présente un bassin du même genre, mais incliné vers le midi, où se réunissent ses eaux, que la Thaya et la Morawa portent au Danube. La Silésie, placée à l'est de la Moravie et de la Bohême, a une tout autre forme; c'est une grande vallée où coule l'Oder, fermée au sud et à l'ouest par les montagnes, à l'est par un haut plateau qui se perd dans les plaines de la Pologne, mais qui, au nord, va toujours s'élargissant et finit par se confondre avec les basses terres qui longent la mer Baltique.

La forêt de Bohême, après s'être réunie au Fichtel, pousse au nord-ouest un rameau qu'on appelle forêt de Thuringe et forêt de Franconie, et où se trouvent les sources de la Werra, le plus fort des deux cours d'eau dont la réunion produit le Weser. Toutes ces montagnes vont aboutir au groupe du Harz, célèbre par ses mines, et où la cime du Broken, élevée de 3,500 pieds, surpasse de beaucoup toutes les sommités qui l'avoisinent. Au nord-ouest du Harz se prolonge une chaîne de collines appelée forêt de Lippe et forêt de Teutobourg : c'est là qu'Arminius détruisit les légions romaines. Plus loin, le sol s'aplatit et descend insensiblement à la mer.

Tout le nord de l'Allemagne forme une immense plaine qui commence dans la basse Silésie, au nord de Breslau. La ligne qui la sépare de la région montagneuse, se dirige vers le nord-ouest, à partir de ce point, et va aboutir à Bentheim en Westphalie. Elle tourne alors au sud-ouest, et va gagner le Rhin, entre Dusseldorf et Cologne. De l'autre côté de ce fleuve, elle reprend la direction du nord-ouest, arrive à la Meuse, au-dessous de Maestricht, et, passant entre Bruxelles et Gand, aboutit à la mer du Nord, vers Dunkerque. Le pays, situé au delà de cette ligne, est composé de vastes dépôts d'argile, de sable et de tourbe; il se termine au bord de la mer par des dunes ou collines de sable

(1) Les monts Carpathes sont appelés monts Krapacks dans la plupart des géographies françaises : ce nom ne se trouve dans aucune géographie allemande, et il est inconnu des Hongrois et des Polonais qui habitent au pied de cette chaîne.

dont les vents et les flots changent sans cesse la disposition. Ces plaines uniformes sont jonchées d'une énorme quantité de fragments de rochers qui semblent être les débris d'une grande chaîne granitique, semblable à celles de la presqu'île scandinave. Le Mecklenbourg et le Brandebourg se distinguent par le grand nombre de petits lacs dont ils sont semés, le Hanovre par ses immenses landes, et la Frise orientale par ses tourbières et ses marécages.

L'Allemagne, comme nous l'avons vu, se penche vers le nord, et il en résulte que ses grands fleuves portent leurs eaux dans les mers septentrionales. De là vient la supériorité industrielle et commerciale des provinces du Nord; car le seul fleuve du Midi, le Danube, va se perdre dans une mer reléguée aux extrémités de l'Europe, et ses embouchures sont sous la loi ottomane. Il est déjà navigable à Ulm, ville célèbre appelée autrefois la reine de la Souabe. Il reçoit, à mesure qu'il avance, toutes les eaux venues des Alpes, à travers le plateau bavarois : le Lech, qui arrose Augsbourg, et dont les bords virent, au xe siècle, la fameuse défaite des Hongrois par Othon le Grand; l'Isar, qui passe à Munich; l'Inn, qui apporte au Danube une masse d'eau au moins égale à la sienne; la Traun, qui traverse les beaux lacs du pays de Salzbourg; l'Enns, qui divise en deux parties l'archiduché d'Autriche. Toutes ces rivières, tombant de si haut, sont à proprement parler de grands torrents qui laissent à sec, pendant l'été, la moitié de leur vaste lit, et plusieurs sont à peine navigables dans la plus grande partie de leur cours. Les hauteurs de la Franconie et de la Bohême, plus rapprochées du Danube, ne lui envoient que des cours d'eau peu considérables, dont les plus importants sont l'Altmuhl, la Nab, surtout la Morawa, sur les bords de laquelle Rodolphe de Habsbourg, vainqueur d'Ottokar de Bohême, fonda pour des siècles la puissance de la maison d'Autriche. Ce beau fleuve du Danube, allant se perdre au sein de la barbarie musulmane, n'a pu être jusqu'ici la source d'une grande activité pour les peuples qui l'avoisinent. Les difficultés que présente son cours en Allemagne, l'ont aussi longtemps empêché d'offrir au commerce une route facile et sûre; son lit est souvent embarrassé par des rochers, et ce n'est que tout récemment, après des travaux considérables, que les bateaux à vapeur ont pu s'y essayer. Il y a peu d'années, le voyage de Ratisbonne à Vienne se faisait sur des barques grossièrement construites, chargées de planches, de tuiles et d'autres objets de même nature, et où, comme on peut le croire, rien n'était disposé pour la commodité des rares passagers qui voulaient s'y hasarder : c'est ainsi que je l'ai fait en 1834. Quelquefois le fleuve se brisait contre une barre de rochers, ne laissant qu'une étroite issue où l'on était entraîné avec une rapidité effrayante; quelquefois, arrêté par un îlot escarpé, il revenait violemment sur lui-même, formant un tourbillon qui semblait devoir tout engloutir. A l'un de ces *rapides*, situé un peu au-dessous de Linz, les bateliers s'arrêtaient un moment pour faire une prière à saint Nicolas, patron spécial des navigateurs, et, le passage accompli sans accident, on faisait une quête sur le bateau, pour l'entretien de la petite chapelle du saint. Ces passes, déjà moins dangereuses alors qu'elles ne l'avaient été autrefois, ont été rendues plus faciles par de nouveaux travaux, et aujourd'hui les bateaux à vapeur sillonnent régulièrement le haut Danube, s'unissant à la ligne, plus anciennement établie, qui va de Presbourg jusqu'à

la frontière de Turquie. L'Orient étant redevenu le point de mire de la politique et du commerce européen, on s'est beaucoup occupé d'un fleuve qui mène si promptement à Constantinople. Toutefois, comme la Hongrie et les principautés, pays si riches en produits agricoles, n'offrent un débouché qu'aux produits industriels, lesquels ne peuvent être fournis en grande abondance par la Bavière et l'Autriche, il faut, pour que la navigation du Danube acquière une véritable importance, que ce fleuve soit uni au Rhin, route commerciale si fréquentée par toute l'Europe occidentale. Charlemagne avait déjà projeté cette jonction, et le roi de Bavière s'occupe activement de l'accomplir. Les travaux ont été commencés en 1836. Le nouveau canal partira du Mein près de Bamberg, et remontera le cours de la Rednitz; il passera dans un faubourg de Nuremberg, et atteindra à Neumarkt son point culminant; de là il descendra dans le bassin de l'Altmuhl, et joindra le Danube près de Kehlheim.

Rien n'est plus beau que les rives du Danube en Bavière et en Autriche, surtout à partir du point où la chaîne de la forêt de Bohême le force à prendre sa direction vers le sud-est. Un des plus admirables sites que je connaisse est celui de Passau, ancienne ville épiscopale, située sur une langue de terre au confluent de l'Inn et du Danube. Au nord sont les escarpements de la forêt de Bohême couverts de rochers et de bois touffus, au milieu desquels s'élève la citadelle; au midi arrive le fleuve tyrolien, bruyant et impétueux. Il prend son rival en flanc et commence par s'emparer de la plus grande partie du lit commun. On le reconnaît à ses eaux plus vertes et plus claires dans les sombres gorges où ils s'enfoncent l'un et l'autre pour continuer leur lutte. Toute la partie du cours du Danube située entre Passau et Linz est admirablement pittoresque, parce qu'il est presque toujours resserré entre des hauteurs escarpées et couvertes de verdure. Ces côtes sauvages présentent peu de traces de la présence de l'homme, si ce n'est de temps en temps une tour en ruines sur un rocher ou une petite chapelle : quelquefois derrière un promontoire s'ouvre une étroite et verdoyante vallée par laquelle arrive quelque rivière inconnue, coulant au milieu de solitudes qu'habite encore le castor; quelquefois le lit du fleuve s'élargit et présente l'aspect d'un lac de la Suisse avec un encadrement aussi sévère, quoique sur une moins grande échelle; puis, quand la rive droite s'abaisse par intervalles, on aperçoit dans le lointain les blancs sommets des Alpes de Styrie. Quelques lieues après Melk, dont la célèbre abbaye s'élève sur un rocher à pic, présentant au Danube soixante-trois croisées de façade, les rivages s'aplatissent; le fleuve, n'étant plus contenu par les montagnes, s'élargit et se couvre d'îles; le paysage devient plus monotone et commence à prendre le caractère qu'il conserve dans toute la plaine de Hongrie.

Les pays qui appartiennent au bassin du Danube sont : la Souabe orientale, la Bavière, une petite partie de la Franconie, l'Autriche, la Moravie et la partie du Tyrol qui s'étend le long de l'Inn. La Styrie, la Carinthie et la Carniole sont arrosées par deux grands affluents du Danube, la Drave et la Save, lesquels ne vont rejoindre ce fleuve que bien loin dans la Hongrie.

Une faible partie du territoire de la confédération germanique envoie ses eaux à la mer Adriatique; ce sont les cercles méridionaux du Tyrol, arrosés par l'Adige et ses affluents, et quelques portions du royaume d'Illyrie, placées

entre les Alpes et la mer, et où coulent l'Isonzo et quelques autres torrents. C'est là qu'est Trieste, le port principal de la monarchie autrichienne, le centre de ses relations avec le Levant. Les provinces que je viens de nommer appartiennent sans doute à la géographie politique de l'Allemagne, et la porte qu'elles lui ouvrent sur la Méditerranée leur donne une grande importance; mais elles ne sont allemandes que de nom, à l'exception des hautes vallées du Tyrol. La langue et les mœurs de l'Italie dominent de plus en plus à mesure qu'on descend l'Adige, et les bords de la mer ne sont peuplés que d'Italiens et de Slaves.

Toute l'Allemagne occidentale se rattache au bassin du Rhin : ce fleuve, quoiqu'il reçoive près de douze mille cours d'eau, grands et petits, est bien moins considérable et a un cours bien moins étendu que le Danube; mais il joue un rôle bien autrement important dans l'histoire, et les pays qu'il vivifie par lui-même et par ses affluents ont été, pendant une longue suite de siècles, le centre de la civilisation germanique. Le Rhin prend sa source dans les hautes Alpes. Après s'être précipité des glaciers du mont Adule, il traverse le lac de Constance, tombe à Schaffhouse de cinquante pieds de haut, et arrive à Bâle, entraînant avec lui les trois quarts des eaux de la Suisse, que lui apporte l'Aar, grossi de la Saane, de la Reuss et de la Limmat. A Bâle, il tourne brusquement de l'ouest au nord, pour prendre sa direction définitive et suivre vers la mer l'inclinaison de la grande terrasse allemande. A son entrée en Allemagne, c'est comme un fleuve nouveau, sa largeur devient double (1), il porte des bateaux de cinq à six cents quintaux de charge; en même temps, il ralentit son cours pour se promener majestueusement dans la large et fertile vallée qu'il forme entre les Vosges et la forêt Noire. A sa gauche est la riche et industrieuse Alsace, Strasbourg et sa merveilleuse cathédrale; puis la Bavière rhénane avec Spire et son église byzantine, sépulture privilégiée des empereurs au moyen âge; à droite est le fertile Brisgau, où la jolie flèche de Fribourg rivalise avec le chef-d'œuvre d'Erwin de Steinbach, le pays de Bade avec ses riants vallons et ses plaines plantureuses, le Palatinat, non moins riche et non moins pittoresque, enfin la Hesse rhénane, qui s'étend sur les deux rives du fleuve et que le congrès de Vienne a enrichie de Worms et Mayence, deux des plus illustres villes de l'ancien empire germanique. A Manheim, le Rhin reçoit le Neckar, qui, né à côté du Danube, lui apporte presque toutes les eaux du royaume de Wurtemberg. Vis-à-vis Mayence est son confluent avec le Mein, rivière importante qui traverse l'Allemagne dans toute sa largeur et lui forme comme une ceinture. Grossi de ce puissant affluent, il coule pendant quelque temps vers l'ouest, présentant au midi les vignobles de sa rive droite, contrée célèbre sous le nom de Rheingau; puis il reprend sa direction vers le nord et s'ouvre une étroite issue à travers une masse de rochers schisteux dont quelques-uns s'élèvent dans son lit et dominent le passage dangereux connu sous le nom de *trou de Bingen*. Ainsi resserré par les montagnes, il coule longtemps entre deux rives escarpées, sur les promon-

(1) Elle est de 340 pieds à Schaffhouse, de 750 à Bâle, de 1,000 à 1,200 à Manheim, de 2,500 au-dessous de Mayence, de 1.500 à Cologne.

toires desquelles se montrent sans cesse, au milieu des arbres, de vieilles tours ruinées, dont chacune a son histoire et sa légende. A Coblentz, il reçoit la Moselle, remarquable, elle aussi, par la beauté de ses rivages et la bonté des vins de ses côteaux. En face s'élève la formidable forteresse d'Ehrenbreitstein. Les bords du fleuve restent abruptes et sauvages jusqu'à Oberwinter, où les montagnes de la rive gauche s'abaissent successivement pour expirer près de Bonn. Les dernières hauteurs de la rive droite sont les sept montagnes, cônes basaltiques couverts de verdure, dont le plus célèbre, le Drachenfels, avance à pic sur le Rhin sa cime couronnée d'une vieille tour. Quelques lieues plus bas, sur une rive plate et déjà presque hollandaise, se montre Cologne avec son admirable fragment de cathédrale qui attend en vain un architecte pour l'achever. Plus bas, c'est Dusseldorf avec sa remarquable école de peinture, puis Wesel, puis la Hollande. Peu après avoir quitté le territoire allemand, le Rhin se divise en deux bras, dont l'un va se réunir à la Meuse, prête à se perdre dans l'Océan, dont l'autre se divise de nouveau à plusieurs reprises. Un des moindres bras, affaibli par tant de saignées, ayant été obstrué par les sables que les vents et les marées accumulaient à son embouchure, on a été obligé de le rouvrir de main d'homme; de là vient le conte tant répété que l'immense Rhin se perd dans les sables, malgré l'énorme masse d'eau qu'il porte à la mer par le Wahal, le Leck, la Vechte et l'Yssel.

Tel est le cours du Rhin, médiocre en étendue, mais incomparable peut-être comme véhicule de commerce et de civilisation, et surtout par son importance historique. Il commence en Suisse et finit en Hollande, deux pays habités par des races germaniques, tous deux anciens vassaux de l'Empire devenus indépendants, tous deux ayant joué dans l'histoire un rôle hors de toute proportion avec leur grandeur et leurs forces matérielles. L'Alsace, cette Allemagne française, s'étend sur la rive gauche, et le fleuve tient encore à la France par la Moselle, que la Lorraine lui envoie. Sur les sept électeurs de l'ancienne Allemagne, quatre résidaient sur ses bords, les trois électeurs ecclésiastiques et le comte Palatin; on l'appelait la route des prêtres à cause de tous ses évêchés souverains, Coire, Constance, Bâle, Strasbourg, Spire, Worms, Mayence, Trèves, Cologne. Ses affluents lui rattachent la Souabe, la Franconie, le pays de Trèves, la Hesse, la Westphalie. Sur ses bords, ou à peu de distance s'élèvent des capitales toutes neuves et tirées au cordeau, comme Carlsruhe, Darmstadt ou Wiesbaden, de vieilles villes à cathédrales byzantines, comme Spire, Worms, Mayence, d'autres où l'architecture gothique déploie ses plus étonnantes merveilles, comme Fribourg, Strasbourg ou Cologne, la renaissance elle-même y a laissé sa trace dans les belles façades du château d'Heidelberg. Que n'y aurait-il pas à dire de ces rivages favorisés de la nature, de l'abondance et de la variété de leurs productions, de je ne sais quelle atmosphère favorable aux beaux arts qu'ont respirée dans leur berceau les Rubens, les Rembrandt, les Beethoven et dans laquelle se sont épanouies l'école de Cologne au xv^e siècle, et au xix^e celle de Dusseldorf; des traces laissées par tant de grandeurs disparues, depuis Agrippine et Drusus jusqu'à Napoléon; de tant d'événements fameux, de tant de siéges et de batailles, de tant de souvenirs chrétiens, depuis la conversion de Clovis à Tolbiac jusqu'à

la captivité de l'archevêque de Cologne, qui tient aujourd'hui en émoi des populations religieuses et ardentes auxquelles leurs nouveaux maîtres prouvent trop souvent qu'elles n'ont pas gagné à ne plus vivre sous la crosse (1) ! Aussi le Rhin est-il le fleuve chéri de l'Allemagne ; son nom revient sans cesse dans les chants nationaux, et malgré la prééminence affectée par le Nord, des rivières à demi slaves, telles que l'Elbe ou l'Oder, auraient peine à supplanter, dans la poésie et dans le cœur des Allemands, le vieux fleuve *près duquel croissent leurs vignes* (2).

Entre le bassin du Rhin et celui du Weser se trouve celui de l'Ems, fleuve d'un cours peu étendu, qui reçoit les eaux d'une partie de la Westphalie, et qui coule à travers des marécages et des tourbières. Son embouchure forme le golfe de Dollart, entre la province hollandaise de Groningue et la province hanovrienne d'Ost-Frise. Ce golfe de nouvelle formation n'existait pas du temps des Romains : comme le Zuyderzée, il est le fruit de quelques grandes invasions de la mer, qui, au XIIIe siècle principalement, engloutit sur cette côte un grand nombre de villages ; ce ne fut que beaucoup plus tard qu'on arrêta ses progrès par des digues, et que l'on resserra le nouveau golfe dans ses limites actuelles. Ces révolutions ont été fréquentes sur les plages de la mer du Nord : on sait que la Hollande presque entière a été conquise ou plutôt reprise sur l'Océan.

Le Weser, fleuve plus important, se forme de la jonction de deux rivières, la Werra et la Fulda : la première vient de la Thuringe et passe à Eisenach, au pied de ce château de la Wartbourg, célèbre par le séjour de sainte Élisabeth, plus célèbre encore par celui de Luther ; la seconde, née dans les montagnes du Rhoen, arrose la vieille abbaye de Fulde, où saint Boniface vint planter l'étendard de la croix au milieu des païens de la Buchonie, et la jolie ville de Cassel, résidence des souverains de la Hesse électorale. Le Weser commence à Münden, où les deux rivières se réunissent. Ses bords sont pittoresques comme l'est en général tout le pays de Hesse, jusqu'au moment où il sort des montagnes par le passage appelé *Porte de Westphalie*. Il entre alors dans cette plaine uniforme dont les caractères ont été décrits plus haut, et arrive à Brême, vieille ville hanséatique, sauvée, avec trois autres, du naufrage où a péri l'indépendance de cette foule de villes libres de l'ancien empire germanique. Au-dessous de Brême, le fleuve s'élargit beaucoup, puis se divise en deux bras que sépare un grand banc de sable et qui se réunissent bientôt pour se confondre dans l'Océan. La Hesse, le Hanovre, la Westphalie, la Saxe même, portent une grande partie de leurs eaux au Weser, dont le plus grand affluent est l'Aller, et qui offre une voie commode à un commerce dont Brême est le grand marché.

Des landes désertes et des tourbières s'étendent entre l'embouchure du Weser

(1) *Unter dem Krummstabe es ist gut zu wohnen* (il est bon de vivre sous la crosse) est un ancien proverbe qui devait son origine à la douceur du gouvernement des princes ecclésiastiques de l'Allemagne.

(2) *Am Rhein, am Rhein, da wachsen unsre Reben* (au Rhin, au Rhin, là croissent nos vignes !), chanson très-populaire en Allemagne.

et celle de l'Elbe. L'Elbe prend sa source en Bohême dans la partie la plus élevée des montagnes des Géants, et entraîne avec la Moldau, son affluent et au moins son égale, toutes les eaux de ce royaume. Il s'ouvre un passage vers le nord à travers les monts métalliques, et l'étroite vallée qu'il creuse entre leurs escarpements présente un ensemble de sites remarquables qui lui ont mérité le nom de Suisse saxonne et bohémienne. Cette contrée est couverte de rochers qui offrent les formes les plus singulières et les accidents les plus fantastiques, surtout en Bohême, près d'Hirnisch-Kretschen, et en Saxe, à l'endroit où s'élève *le Bastion* (*die Bastey*), comme une fortification naturelle suspendue à pic sur le fleuve. Ce ne sont que cavernes, arcades naturelles, aiguilles, obélisques, dont l'élégante bizarrerie rappelle quelquefois les fantaisies les plus originales des architectes du moyen âge. La vallée de l'Elbe s'élargit à Dresde, quoique dominée encore par des collines riantes qui finissent au delà de Meissen. Alors commence la plaine saxonne : on arrive à Wittemberg, d'où Luther remuait l'Allemagne avec sa parole passionnée, à Magdebourg, où le fleuve se rapproche du Harz, enfin à Hambourg et à la mer. L'Elbe reçoit, à gauche, par la Mulde et la Saale, les eaux de la Saxe occidentale, à droite par le Havel celles du Brandebourg. Le Havel, grossi de la Sprée, forme, à quelques lieues de Berlin, une série de petits lacs au milieu desquels s'élève Potsdam, le Versailles de Frédéric le Grand. Le bassin de l'Elbe tient à l'empire autrichien par la Bohême, il comprend la Saxe royale, si riche en métaux et si industrieuse, et le Brandebourg, centre de la monarchie prussienne, sans parler du Hanovre, du pays de Brunswick et du Holstein. Prague en dépend par la Moldau, Berlin par la Sprée, Leipzig par l'Elster : sur la large et profonde embouchure du fleuve est assise Hambourg, la ville la plus commerçante et la plus animée de l'Allemagne, entrepôt libre où affluent les produits des deux mondes. Les contrées arrosées par l'Elbe furent le berceau du luthéranisme : elles sont restées le centre de la civilisation protestante dont Berlin se vante d'être la capitale.

Le dernier affluent de la mer du Nord est l'Eider, qui coule entre le Holstein et la presqu'île danoise du Jutland, et qui sert de limite au territoire allemand depuis le temps de Charlemagne. Sorti d'un petit lac du Holstein, il en traverse plusieurs autres avant d'arriver à la mer : son cours, peu étendu, se dirige de l'est à l'ouest, et un canal de huit lieues l'unit à la mer Baltique.

Cette mer, appelée mer Orientale (Ost-See) par les Allemands, baigne le territoire de la confédération germanique depuis Kiel jusqu'à l'extrême frontière de la Poméranie. Ses bords ne présentent qu'une plage sablonneuse couronnée de dunes. A peu de distance du continent s'élèvent les falaises crayeuses de l'île de Rügen, antique sanctuaire de la déesse Hertha, et qui fut le dernier asile du paganisme en Europe. Le seul grand fleuve que la mer Baltique reçoive du territoire allemand est l'Oder, qui, né dans les Carpathes autrichiens, à côté de la Vistule, descend le long de la Silésie, riche et belle vallée qui va toujours s'élargissant et s'aplatissant vers le nord : une fois arrivé dans la plaine sablonneuse où se trouve la plus grande partie de son cours, il coule dans un lit mal encaissé, forme des lacs et de vastes marais, et change sans cesse ses rivages. Son plus grand affluent est la Wartha, qui parcourt les plaines de la

Pologne prussienne. L'Oder est tout hérissé de places fortes, dont les plus importantes sont Glogau, Custrin, Francfort, enfin Stettin, capitale de la Poméranie. Au-dessous de cette ville, il forme une espèce de grand lac nommé *Stettiner-Haff*, joint à la mer Baltique par des détroits ou des embouchures, entre lesquelles se trouvent les îles de Wollin et d'Usedom. Sur l'une d'elles se trouve le port de Swinemünde. L'Oder est à peine un fleuve allemand : les pays qui forment son bassin sont encore en grande partie slaves, et la race germanique n'y est venue qu'assez tard ; mais la place qu'occupe la Prusse dans l'Allemagne moderne lui donne une grande importance militaire et commerciale, parce qu'il est le seul grand cours d'eau qui appartienne tout entier à cette monarchie. Un système de canaux l'unit d'un côté à l'Elbe, de l'autre au Niemen, et il sert de voie à un commerce intérieur très-actif.

On divise habituellement l'Allemagne en septentrionale et méridionale. La ligne de séparation, vague et flottante dans le langage habituel, parce que chacun la trace selon son caprice, peut se déterminer d'après le climat, les productions et les différences dans les mœurs et les habitudes qui résultent des circonstances physiques. En suivant cette règle, l'Allemagne du Nord comprendrait les bassins de l'Oder, de l'Elbe, du Weser et de l'Ems avec une partie peu considérable de celui du Rhin ; l'Allemagne du Midi, tout le bassin du Danube et celui du Rhin jusqu'au-dessous de Cologne. La ligne de partage, commençant au nord des sept montagnes, et aboutissant aux hauteurs qui séparent la Bohême de la Moravie, n'est pas parallèle à l'équateur : elle va du nord-ouest au sud-est, et suit par conséquent la direction générale des lignes isothermes sur la masse continentale à laquelle appartient l'Europe (1). La partie de l'Allemagne située au midi de cette ligne se distingue par un climat beaucoup plus doux et par la production de certains végétaux qui ne viennent dans la partie septentrionale que par exception. Tels sont, parmi les céréales, l'épeautre et le maïs ; parmi les arbres fruitiers, le châtaignier, le mûrier rouge, et enfin la vigne. L'Allemagne méridionale, sauf les contrées trop élevées et trop voisines des Alpes, produit en abondance des vins toujours agréables et souvent excellents. On cultive la vigne, il est vrai, dans quelques parties de l'Allemagne du Nord, sur les bords de l'Elbe, de la Saale et de la Werra, mais ces vins septentrionaux ne sont guère connus que par les plaisanteries populaires sur leur aigreur et leur mauvaise qualité.

Les montagnes de l'Allemagne sont remarquables par les forêts dont elles sont revêtues : ce sont encore les *intonsi montes* du poëte latin, et cette verte chevelure est l'une des principales beautés de la terre germanique. Les petites chaînes que nous avons nommées plus haut sont, à peu d'exceptions près, admirablement boisées, et l'on calcule que les forêts couvrent environ un tiers du territoire de la confédération. On a remarqué que les arbres verts dominent à l'est : ainsi la Saxe, la Bohême, la Franconie, la Bavière, le Tyrol, la Souabe, produisent surtout des sapins et des pins ; les arbres à feuilles, au contraire,

(1) Les lignes isothermes, ou indiquant la similitude des climats, suivent rarement les degrés de latitude. Voyez sur ce sujet un savant Mémoire de M. de Humboldt, dans ses *Fragments asiatiques*.

abondent dans les chaînes qui accompagnent le Rhin ainsi que dans la Hesse et la basse Saxe. Le pin se montre presque exclusivement dans les plaines sablonneuses du Nord.

Une terre aussi montagneuse doit être riche en produits minéraux, et, en effet, on y trouve tous les métaux connus, à l'exception du platine; quelques-uns, et des plus précieux, s'y rencontrent en abondance. Aucune contrée peut-être n'est aussi riche en eaux minérales de toute espèce. Il suffit de nommer Aix-la-Chapelle, Bade, Pyrmont, Ems, Wiesbaden, Carlsbad, Tœplitz, et tant d'autres lieux célèbres où l'on vient chercher la santé de tous les coins de l'Europe.

L'Allemagne produit tout ce que lui permettent de produire les conditions physiques dans lesquelles elle se trouve, et le travail intelligent de ses habitants a admirablement secondé la nature pour la féconder et l'embellir. Ce pays, que les écrivains romains nous représentent comme si sauvage et si inculte, est aujourd'hui l'un de ceux où l'homme a tiré le plus grand parti du sol qu'il habite. L'agriculture y prospère, l'industrie y fleurit, le bien-être et l'aisance y sont répandus partout, à en juger du moins par l'apparence extérieure. Les routes sont belles, les communications faciles, les fleuves sont sillonnés par de nombreux bateaux à vapeur, des chemins de fer se commencent ou s'achèvent partout. Les gouvernements, favorisés par une longue période de paix, ont travaillé à l'envi à procurer à leurs peuples ces divers instruments de civilisation, et les progrès faits depuis vingt-cinq ans dans la voie des améliorations matérielles ont renouvelé presque entièrement la face du pays. Mais là, comme ailleurs, sous cet aspect de prospérité se cachent bien des malaises, bien des misères; là, plus qu'ailleurs peut-être, existent dans les esprits des divisions infinies, des obstacles insurmontables à l'unité, des causes de désordres, moins en évidence sans doute que dans les pays où toutes les souffrances s'exhalent par les mille voix d'une presse libre, mais qui n'en sont pas moins réelles pour cela, et auxquelles on n'a pu opposer jusqu'ici que des palliatifs plus ou moins impuissants, parce qu'elles résident dans les fondements mêmes de la société.

Après avoir décrit la configuration extérieure de l'Allemagne, il faut parler des hommes qui l'habitent. La race allemande a joué dans l'histoire un rôle des plus considérables. Les peuples qui ont envahi l'empire romain lors de sa dissolution appartenaient à cette race, ceux du moins qui ont reconstruit après avoir détruit. Il n'y a presque aucune des nations modernes qui n'ait dans ses veines un mélange de ce sang teutonique par l'infusion duquel le vieux monde a été régénéré. L'Angleterre et la France doivent aux tribus germaines leur glorieux nom et les rudiments de leur constitution politique; l'Espagne a été profondément modifiée par elles; l'Italie a reçu leur empreinte à ses deux extrémités. Ces peuples, grâce à la simplicité de leurs mœurs et à leur sauvage indépendance, avaient conservé une vigueur qui n'existait plus chez les populations abâtardies par la domination romaine. Ils apportèrent avec eux des coutumes et des institutions qui, fécondées par l'action puissante du christianisme, furent la base des institutions sociales de l'Europe moderne. Leurs inclinations guerrières et leur sentiment exalté de l'honneur préparèrent le mouvement chevaleresque du moyen âge. Adoucis à grand'peine par l'influence

de l'Église chrétienne, ils furent pour elle des écoliers rudes et turbulents, mais d'une nature forte et généreuse, qu'une éducation habile devait facilement pousser aux grandes choses. On sait assez quel éclat ont jeté les races mélangées de sang allemand, celtique et romain ; mais la pure race germanique n'a laissé sans gloire le berceau commun ni dans les temps anciens, ni dans les temps modernes. L'unité seule a manqué à l'Allemagne pour se maintenir au rang où devait la placer ce qui lui était resté de l'héritage de Charlemagne, l'honneur d'être le siége du saint-empire et comme la métropole de la souveraineté temporelle dans la chrétienté. A défaut de cette suprématie, il lui est resté le privilége de fournir des maisons royales à tous les autres pays. En ce moment, l'Angleterre, la Russie, le Danemark, la Hollande, la Belgique, la Hongrie, l'Italie septentrionale presque tout entière, le Portugal et la Grèce sont gouvernés par des princes de famille allemande. Ce n'est qu'au siècle dernier que l'Espagne et Naples ont échappé à la maison d'Autriche ; c'est de nos jours seulement qu'un soldat de fortune français a remplacé sur le trône de Suède les princes de la maison de Holstein, en sorte qu'il n'y a que la France et la Savoie qui n'aient jamais payé à l'Allemagne ce singulier tribut.

Le vrai nom des Allemands est *Deutsche* ou *Teutsche* (Teutons) ; de là vient l'italien *Tedesco*, et notre ancien mot *Tudesque* ou *Théotisque*. Le nom d'*Allemands* a prévalu dans notre langue, soit à cause des fréquentes guerres de la tribu germanique des Alemans (Alemanni) contre les Gaulois et les Francs du bas Rhin (1), soit à cause des rapports de voisinage de la France avec la Souabe, appelée *Alemania*, parce que le fond de la population appartenait à la branche alemanique. Le nom de *Teutsche*, connu des Romains dès le temps de Marius, dérive de celui du dieu Tuisco ou Tuisto, fils de la Terre, dont les Germains se vantaient de descendre. A ce même nom se rattachent les vieux mots de *thiud, teut, diet*, sur le sens desquels les savants ne sont pas d'accord, mais qui indiquent quelque chose de divin, de primitif, d'indigène. Le nom de Germain n'est, à proprement parler, qu'un surnom, et veut dire guerrier, homme de guerre. Tacite nous apprend qu'il était d'origine récente et avait été donné par les Romains à leurs belliqueux adversaires, qui s'étaient empressés de l'adopter (2).

Silvius Enéas Piccolomini, depuis pape sous le nom de Pie II, à la vue des grands accroissements qu'avait pris la race germanique dans le cours des siècles, voulait faire dériver le nom des Germains de *germinare* (3), et, quelle que soit la valeur de ce jeu de mots étymologique, il est sûr que cette race a toujours eu une propension particulière à s'étendre au delà de ses limites et à

(1) C'est sur les Alemans que Clovis gagna la bataille de Tolbiac.

(2) Germaniæ vocabulum recenset nuper additum... ita ut omnes, primum à victore ob metum, mox à seipsis invento nomine Germani vocarentur (Tacit., *Germ.*).

(3) Adeòque natio vestra germinavit ut nomen vestrum verius à germinando tractum putemus quam Straboni consentiamus, etc. (*Œneæ Silvii Germania.*) — C'est un livre des plus curieux à consulter sur l'état de l'Allemagne au xv^e siècle. Voyez, sur Énéas Silvius Piccolomini et son voyage en Allemagne, la *Revue des Deux Mondes*, du 1^er septembre 1833.

pousser dans tous les sens de nombreux rejetons. Il est intéressant d'étudier dans l'histoire ses divers mouvements, ses déplacements successifs semblables au flux et reflux de la mer, et la manière dont elle s'est répartie dans les vastes contrées qu'elle occupe. Les Germains, lorsque les Romains les connurent, avaient pour limites le Danube, le Rhin, la mer du Nord et la mer Baltique; ils s'étendaient probablement à l'est jusqu'à la Vistule, au delà de laquelle erraient les tribus sarmatiques ou slaves. On connaît leurs guerres avec les Romains, la défaite de Varus, les campagnes de Drusus et de Germanicus, etc.; ces guerres durèrent jusque sous Claude, et ne recommencèrent qu'au IIIe siècle. Entre le règne de Caracalla et celui de Constantin, on voit les Alemans franchir le Rhin, les Francs s'établir dans l'île des Bataves, d'où ils font des excursions en Belgique, les Saxons aborder avec des flottes au midi de la Grande-Bretagne et sur les côtes septentrionales de la Gaule, qui reçurent le nom de Littus Saxonicum; enfin les Goths menacer les lignes romaines sur le Danube, et étendre leur domination de la mer Baltique à la mer Noire. Néanmoins jusqu'au IVe siècle l'intégrité de l'empire romain avait été conservée, et la Dacie seule, province nouvelle, avait été abandonnée; car les Germains établis au delà du Rhin dans les provinces romaines reconnaissaient l'autorité impériale, et payaient même un tribut. Ce fut l'invasion des Huns qui donna l'impulsion à ce qu'on a appelé la grande migration des peuples. Ces barbares, venus de la Chine, et entraînant avec eux les Alains, qui habitaient entre le Volga et le Don, détruisirent le grand empire d'Hermanaric, roi des Ostrogoths. Les Visigoths, séparés de ceux-ci par le Dniester, se réfugièrent dans les Carpathes, ou allèrent demander un asile à Valens, empereur d'Orient, qui permit à deux cent mille d'entre eux de passer le Danube avec leurs familles. Les Huns, en refoulant vers l'ouest les tribus germaniques, les poussèrent sur l'empire romain, qu'elles commencèrent à envahir à la fin du IVe siècle, profitant de sa faiblesse et de sa désorganisation. Au Ve siècle, Alaric et ses Visigoths entrent en Italie et saccagent Rome; les Vandales, les Alains et les Suèves parcourent et ravagent l'Espagne; l'empereur Honorius leur oppose les Visigoths, qu'il paye de leurs services en leur abandonnant la Gaule méridionale. Les Burgundes occupent les pays appelés depuis, à cause d'eux, royaume de Bourgogne; les Francs s'emparent des provinces septentrionales de la Gaule; les Saxons envahissent la Grande-Bretagne; nous ne parlons pas d'Attila, qui ravage et disparaît comme un torrent. Tous ces événements prennent moins d'un demi-siècle. L'empire d'Occident finit en 476, et Odoacre, chef des Hérules, établit à sa place une royauté barbare, bientôt remplacée par une autre, celle de Théodoric l'Ostrogoth. C'est au milieu du siècle suivant que s'arrête ce mouvement de migration conquérante, dont le dernier effort est l'établissement des Lombards ou Langobards en Italie.

Pendant ce temps, de grands changements s'opérèrent dans l'intérieur de la Germanie. Les Huns ayant été refoulés jusqu'aux bords de la mer Noire, après la mort d'Attila, les Slaves, qui s'étaient retirés au nord des Carpathes, occupèrent les pays situés entre la Vistule et l'Elbe, dont ils étaient peut-être les habitants primitifs, soumis par les conquérants germains. Le déplacement de ceux-ci, qui s'étaient portés en masse vers l'ouest et le midi, leur laissa la

Pologne, la Poméranie, le Brandebourg, le Mecklenbourg, la Silésie, la Bohême et la Moravie. Après la mort de Théodoric le Grand, on les voit de plus alliés aux Bulgares, envahir la Carinthie, la Carniole, le Frioul et une partie de la Dalmatie. A la fin du VIe siècle, la plupart de ces Slaves furent soumis par les Avares, tribu tartare qui menaça un moment l'Europe de renouveler l'empire des Huns, mais dont la domination se restreignit bientôt à la Dacie et à une partie de la Pannonie. En 640, des tribus slaves peuplèrent, avec la permission d'Héraclius, l'ancienne Illyrie. Au VIIIe siècle, les Slaves occupaient tous les pays que nous venons de nommer : ils s'étendaient à l'ouest jusqu'au delà de l'Elbe, sur les bords de la Saale. Les Saxons et les Frisons, tribus germaniques, habitaient les bords de la mer du Nord : plus au midi étaient les Francs orientaux, établis sur les deux rives du Rhin et dans le pays qui a conservé le nom de Franconie ; les Thuringiens s'étendaient entre le Harz et la forêt de Thuringe ; la Souabe était occupée par les Alemans, la Bavière par les Boyariens. La rivière d'Enns, qui sépare aujourd'hui la haute et la basse Autriche, était la limite entre ceux-ci et les Avares. Sous Charlemagne, cette limite fut reculée jusqu'à la Raab.

A partir du IXe siècle, on remarque une espèce de mouvement de retour de la race germanique vers l'orient. Elle fit, pour ainsi dire, volte-face pour s'opposer aux Slaves, aux Avares, aux Hongrois, et arrêter le nouveau débordement qui menaçait l'Europe occidentale. Cela ne fut possible que quand Charlemagne eut soumis à son autorité et au christianisme les vigoureuses tribus saxonnes, qui, une fois converties, devinrent le plus fort rempart de la chrétienté. Il serait difficile de déterminer avec certitude quelles furent, sous ce prince et ses successeurs, les limites de l'empire du côté des pays slaves. Au nord c'était l'Eider, au delà duquel étaient les Danois ou Normands, nom générique donné aux habitants du Jutland, des îles de la Baltique et de la péninsule scandinave, lesquels formaient une branche à part de la grande famille germanique, et dont on connaît les expéditions maritimes et les incursions en France et en Angleterre. Les princes carlovingiens furent souvent en guerre avec les peuples slaves appelés Tchèkes en Bohême, Sorbes ou Sorabes en Misnie, Wiltzes et Lusitzes dans le Brandebourg et en Poméranie, Obotrites dans le Mecklenbourg. Un prince slave, Zwentibold, reçut comme fief, de l'empereur Arnould, le duché de Bohême : c'est la première relation féodale de ce pays avec l'Empire. Pendant le désordre anarchique qui signala le commencement du Xe siècle, un dangereux ennemi vint d'Orient pour en profiter et l'accroître encore ; ce furent les Madjiars, qui, poussés en avant par les Petchénègues, s'emparèrent de la Hongrie et dévastèrent l'Allemagne, qu'ils soumirent à un tribut. Celle-ci n'eût pas résisté sans doute à la double attaque des Hongrois et des Slaves, si la couronne tombée du front dégénéré des descendants de Charlemagne n'eût été relevée par les princes de la maison de Saxe. Henri l'Oiseleur battit les Slaves, conquit le Brandebourg, et força le duc de Bohême à l'hommage. Encouragé par ces premiers succès, il osa refuser le tribut aux Hongrois, sur lesquels il remporta, près de Merseburg, une éclatante victoire. Son fils, Othon le Grand, aussi habile et aussi vaillant que lui, repoussa une nouvelle invasion de ce peuple redouté, dont il tailla les hordes en pièces sur les bords

du Lech. Ce fut la dernière grande attaque venant de ce côté. Au XIe siècle, les Hongrois, devenus sédentaires, s'adoucirent et se civilisèrent sous l'influence du christianisme. Ils eurent pour apôtre et pour législateur leur roi Saint-Étienne, auquel le pape Silvestre II donna le titre de roi apostolique. C'est vers la même époque que la lumière de l'Évangile se répandit parmi les peuples slaves et scandinaves, grâce aux hardis missionnaires qui allèrent fertiliser de leur sang ces contrées sauvages. Ainsi tous les peuples européens entraient successivement dans la grande république chrétienne, et les limites de la barbarie reculaient avec celles du paganisme.

Du XIe au XIVe siècle, on voit l'empire allemand et la race allemande gagner lentement, mais continuellement, vers l'est et le nord-est. Conrad II soumet les Slaves entre l'Elbe et l'Oder. Henri III, son successeur, vainqueur des Hongrois, étend la marche d'Autriche jusqu'au Kahlenberg et à la rivière de Leitha. Sous Henri V, Albert l'Ours recule les frontières de la marche de Brandebourg et en peuple une partie avec des laboureurs qu'il fait venir de Flandre. Plus tard Henri le Lion, duc de Saxe, étend ses conquêtes dans le Mecklenbourg et le Holstein, et établit dans ces provinces une masse de paysans flamands et allemands. Frédéric Barberousse réunit à l'Empire la Poméranie, jusque-là indépendante. A la fin du XIIe siècle, l'ordre des Porte-Glaives, fondé pour défendre les missionnaires chrétiens contre les païens de la Baltique, s'empare de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande Le siècle suivant, les chevaliers teutoniques conquièrent et convertissent la Prusse, et le paganisme disparaît de l'Europe. Les faits que nous venons de rappeler sommairement expliquent comment s'est opéré le mélange des populations germaniques et slaves dans l'est de l'Allemagne et tout le long des côtes de la mer Baltique jusqu'à la Finlande. Voyons maintenant dans quelles proportions ce mélange existe aujourd'hui.

Les peuples purement allemands habitent l'Autriche, le Tyrol septentrional, la Bavière, la Souabe, la Franconie, la Hesse, la Thuringe, la basse Saxe (royaume de Hanovre), le Holstein, la Westphalie et les deux rives du Rhin : ce sont ceux qui s'appelaient autrefois Boyariens, Suèves, Alemans, Francs, Cattes, Saxons, Frisons. Dans la haute Saxe, le Brandebourg, le Mecklenbourg, la Poméranie, les Slaves, qui faisaient le fonds de la population, ont disparu ou sont devenus tout à fait Allemands. Restés en grand nombre dans la Lusace, la Styrie, la Silésie, ils sont en immense majorité en Bohême, en Moravie et dans les provinces composant le royaume d'Illyrie, telle que la Carinthie, la Carniole, etc. Ils ont conservé leurs anciens noms de Wendes, Sorbes, Tcheks, Slovaques, Hanaques, Horaques, Podzoulaques, Uscoques, etc. On en compte environ six millions sur le territoire de la confédération germanique, où ils forment à peu près le sixième de la population totale. Les provinces slaves de l'Allemagne appartiennent exclusivement à la Prusse et à l'Autriche, et cette race prédomine dans les États que ces deux puissances possèdent hors du territoire allemand. C'est une cause de faiblesse, un grand obstacle à l'unité, et probablement un danger pour l'avenir, à cause du voisinage du grand empire slave et du réveil des sentiments de nationalité, bien prononcé depuis quelque temps chez les peuples de cette famille. Outre trente millions d'Allemands et six millions de Slaves, on compte dans les États de la confédéra-

tion deux cent mille Italiens habitant le Tyrol méridional, le Frioul et l'Istrie, trois cent mille juifs dispersés par toute l'Allemagne, et un certain nombre de Français, descendant la plupart des réfugiés de l'édit de Nantes, et ayant formé dans quelques villes, comme Berlin, Cassel, Hanau, Offenbach, des colonies qui n'ont oublié ni la langue, ni les mœurs de leurs ancêtres. La race allemande est répandue en assez grand nombre hors du territoire germanique. Les descendants des chevaliers teutoniques et de leurs soldats sont établis le long de la mer Baltique, dans la Prusse royale, la Courlande et la Livonie; la Suisse, sauf, quatre ou cinq cantons, l'Alsace et une partie de la Lorraine, sont d'importants débris de l'ancien empire, où règnent encore la langue et les mœurs allemandes; enfin la Hollande et la plus grande partie de la Belgique sont habitées par une population de souche germanique et parlant un dialecte du bas allemand. La communauté d'origine et la similitude des langues établissent entre les nations des affinités et des sympathies que les siècles n'effacent pas. Ces espèces de liens de famille semblent avoir repris une nouvelle force depuis que le lien religieux qui ne faisait de l'Europe entière qu'une seule nation a été brisé, et il se fait partout dans ce sens un mouvement qui doit être l'objet d'une attention particulière pour quiconque s'occupe d'études politiques.

La langue allemande, comme le peuple qui la parle, est restée presque sans mélange d'éléments étrangers, à la différences des idiomes romans, qui sont un composé de plusieurs langues, où se rencontrent une foule de mots et de formes grammaticales puisés à des sources très-diverses. Elle est une des principales branches de la grande famille appelée par les philologues arienne ou indo-germanique, et à laquelle appartiennent le sanskrit, le zend, le grec, le latin, les idiomes celtiques et slaves. Riche et compliquée dans son lexique et sa syntaxe, elle est éminemment propre à la poésie, malgré la dureté que lui a donnée la prédominance du dialecte saxon depuis Luther; la latitude qu'elle laisse pour composer et décomposer les mots lui permet d'exprimer une foule de nuances auxquelles les langues issues du latin ne peuvent atteindre, et en fait un instrument philosophique très-remarquable; mais comme la langue grecque, à laquelle elle ressemble par là, elle se prête à des distinctions et à des subtilités sans fin, et se perd facilement dans les raffinements métaphysiques. On la divise en deux principales branches, le haut et le bas allemand, qui se subdivisent eux-mêmes en dialectes locaux. Le haut allemand se parle en Autriche, en Bavière, en Souabe, sur le Rhin, en Franconie, en Hesse, en Thuringe et en Saxe; le bas allemand, dans la Westphalie, le Hanovre, le Holstein, le Mecklenbourg, le Brandebourg et la Poméranie. A mesure qu'on approche des Pays-Bas, l'idiome prend une ressemblance de plus en plus marquée avec le hollandais et le flamand. La prononciation varie beaucoup, suivant qu'on se trouve au nord ou au midi, dans les montagnes ou dans les plaines. La plus pure passe pour être celle du Hanovre, où se fait la transition du haut au bas allemand.

C'est ici le lieu d'indiquer quelques-uns des traits caractéristiques de la race germanique. Chose surprenante et pourtant incontestable, c'est encore dans la *Germanie* de Tacite qu'il faut aller chercher les plus constants et les plus généraux. Cela tient à ce que les habitants de l'Allemagne occupent encore la terre qu'ils occupaient primitivement, et ne se sont pas mêlés avec d'autres peuples.

Le fonds des mœurs et des habitudes, tout ce qui tient, soit au caractère d'une nation, soit à l'influence des circonstances physiques qui l'environnent, a donc dû se perpétuer de soi-même, et cela seul a changé qui tient aux formes variables de la civilisation. On retrouve chez les Allemands comme du temps de l'historien romain, les yeux bleus et un peu farouches (*truces*), les cheveux blonds, les grands corps (*magna corpora*), moins capables, malgré leur force apparente, de supporter longtemps la faim, la soif, le froid et le chaud, que ceux de races plus petites et d'un aspect moins robuste. Les bases du régime féodal existaient dans la constitution tout aristocratique des Germains : les empereurs furent électifs comme les rois l'avaient été primitivement. Le goût et les habitudes de liberté, signalés par Tacite, ne se montrent que trop dans les périodes d'anarchie dont l'histoire d'Allemagne est pleine, et dans cette innombrable quantité d'existences indépendantes que comportait l'organisation de l'empire germanique. Depuis la chute de ce vieil édifice, les formes nouvelles de la liberté démocratique ont eu peine à prendre racine sur ce sol; et c'est en général au profit du pouvoir monarchique que tant de priviléges, de droits particuliers, de franchises locales, ont péri; mais ces envahissements ont été facilités par un sentiment de dévouement aux princes qui, chez les anciens Germains aussi (1), s'alliait à la passion de l'indépendance. Les Allemands d'aujourd'hui ont un grand attachement pour leurs souverains, là surtout où ils obéissent aux mêmes familles qui ont gouverné leur aïeux pendant des siècles, et ils leur témoignent une vénération qu'ailleurs on pourrait juger servile, mais qui a une source respectable dans ce dévouement traditionnel que toute la puissance des idées modernes a souvent peine à entamer. Les Romains vantaient la valeur guerrière des Germains; leurs descendants, si belliqueux dans tout le cours du moyen âge, sont encore d'excellents soldats. A défaut de gouvernements libres, on leur a fait des monarchies militaires, satisfaisant un besoin pour en tromper un autre. Si nous avons remporté sur eux tant de victoires, nous l'avons dû bien moins à l'infériorité de leur courage qu'à leur lenteur méthodique, souvent déconcertée par la vivacité et la promptitude de nos mouvements. La loyauté, la franchise, la fidélité à la parole donnée sont d'autres traits qui ont passé des pères aux descendants à travers les siècles, aussi bien que la facilité à s'irriter et l'humeur querelleuse. Les Germains étaient éminemment hospitaliers; les Allemands du XVe siècle ne l'étaient pas moins, au rapport de Piccolomini. Quiconque a voyagé de nos jours en Allemagne peut témoigner de la persistance de cette aimable vertu d'hospitalité. Les repas simples et abondants, le peu de tempérance dans la boisson, le besoin d'une forte nourriture et de beaucoup de sommeil, l'habitude de passer des journées entières à se chauffer (2), bien d'autres détails de mœurs qu'il serait trop long de mentionner,

(1) Illum (principem) defendere, tueri, sua quoque fortia facta gloriæ ejus adsignare, præcipuum sacramentum est. Principes pro victoriâ pugnant, comites pro principe. (*Germ.*, XIV.)

(2) Epula, et quamquam incompti, largi tamen apparatus... Diem noctemque continuare potando nulli probrum... Quoties bella non ineunt dediti somno ciboque... Totos dies juxta focum atque ignem agunt. (*Germ.*, XIV, XV, XVII, XXII.) — Basta loro lo

conviennent à l'Allemagne contemporaine comme à la Germanie antique. Le goût si prononcé de la race allemande pour la poésie ne s'annonce-t-il pas dans ces annales en vers où les Germains célébraient les exploits de leurs pères? son culte enthousiaste pour les beautés de la nature, sa propension à la rêverie, le merveilleux vague et effrayant de ses contes populaires n'ont-ils pas leur première origine dans la vie isolée de ces peuples (1), et surtout dans cette religion sévère qui ne bâtissait point de temples à ses dieux, qui ne fabriquait point d'idoles à leur ressemblance, mais qui croyait à leur présence invisible dans la solitude sombre des bois sacrés (2)? On ne pouvait guère prévoir du temps de Tacite que cette nation guerrière et sauvage qui ignorait les mystères de l'Écriture (3) se distinguerait un jour par son aptitude aux travaux de l'esprit. Elle y a porté sa probité et son ardeur conquérante; elle a produit des savants, des poëtes et des artistes, comme elle produisait autrefois des guerriers, et, pour tout dire en un seul mot, c'est elle qui, par l'invention de la poudre et celle de l'imprimerie, a changé la face du monde.

E. DE CAZALÈS.

abundare di pane, di carne e avere una stufa dove rifuggire il freddo, dit à son tour Machiavel, quatorze siècles plus tard.

(1) Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit. (*Ibid.*, XVI.)

(2) Ceterùm nec cohibere parietibus deos neque in ullam humani oris speciem adsimulare, ex magnitudine cælestium arbitrantur : lucos ac nemora consecrant deorumque nominibus appellant secretum illud quod solâ reverentiâ vident. (*Ibid.*, IX.)

(3) Litterarum secreta... ignorant. (*Ibid.*, XIV.)

# PAULINE.

## I.

Il y a trois ans, il arriva à Saint-Front, petite ville fort laide qui est située dans nos environs et que je ne vous engage pas à chercher sur la carte, même sur celle de Cassini, une aventure qui fit beaucoup jaser, quoiqu'elle n'eût rien de bien intéressant par elle-même, mais dont les suites furent fort graves, quoiqu'on n'en ait rien su.

C'était par une nuit sombre et par une pluie froide. Une chaise de poste entra dans la cour de l'auberge du *Lion couronné*. Une voix de femme demanda des chevaux, *vite, vite!*.... Le postillon vint lui dire fort lentement que cela était facile à dire, qu'il n'y avait pas de chevaux, vu que l'épidémie (cette même épidémie qui est en permanence dans certains relais sur les routes peu fréquentées) en avait enlevé trente-sept la semaine dernière, qu'enfin on pourrait partir dans la nuit, mais qu'il fallait attendre que l'attelage qui venait de conduire la malle-poste fût un peu rafraîchi. — Cela sera-t-il bien long? demanda le laquais empaqueté de fourrures qui était installé sur le siége. — C'est l'affaire d'une heure, répondit le postillon à demi débotté; nous allons nous mettre tout de suite à manger l'avoine.

Le domestique jura; une jeune et jolie femme de chambre, qui avançait à la portière sa tête entourée de foulards en désordre, murmura je ne sais quelle plainte touchante sur l'ennui et la fatigue des voyages. Quant à la personne qu'escortaient ces deux laquais, elle descendit lentement sur

le pavé humide et froid, secoua sa pelisse doublée de martre et prit le chemin de la cuisine sans proférer une seule parole.

C'était une jeune femme d'une beauté vive et saisissante, mais pâlie par la fatigue. Elle refusa l'offre d'une chambre, et, tandis que ses valets préférèrent s'enfermer et dormir dans la berline, elle s'assit, devant le foyer, sur la chaise classique, ingrat et revêche asile du voyageur résigné. La servante, chargée de veiller son quart de nuit, se remit à ronfler, le corps plié sur un banc et la face appuyée sur la table. Le chat, qui s'était dérangé avec humeur pour faire place à la voyageuse, se blottit de nouveau sur les cendres tièdes. Pendant quelques instants, il fixa sur elle des yeux verts et luisants pleins de dépit et de méfiance ; mais peu à peu sa prunelle se resserra et s'amoindrit jusqu'à n'être plus qu'une mince raie noire sur un fond d'émeraude. Il retomba dans le bien-être égoïste de sa condition, fit le gros dos, ronfla sourdement en signe de béatitude, et finit par s'endormir entre les pattes d'un gros chien qui avait trouvé moyen de vivre en paix avec lui, grâce à ces perpétuelles concessions que, pour le bonheur des sociétés, le plus faible impose toujours au plus fort.

La voyageuse essaya vainement de dormir. Mille images confuses passaient dans ses rêves et la réveillaient en sursaut. Tous ces souvenirs puérils qui obsèdent parfois les imaginations actives, se pressèrent dans son cerveau et s'évertuèrent à le fatiguer sans but et sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin une pensée dominante s'établit à leur place.

Oui, c'était une triste ville, pensa la voyageuse, une ville aux rues anguleuses et sombres, au pavé raboteux ; une ville laide et pauvre comme celle-ci m'est apparue à travers la vapeur qui couvrait les glaces de ma voiture. Seulement il y a dans celle-ci un ou deux, peut-être trois réverbères, et là bas il n'y en avait pas un seul. Chaque piéton marchait avec son fallot après l'heure du couvre-feu. C'était affreux, cette pauvre ville, et pourtant j'y ai passé des années de jeunesse et de force ! J'étais bien autre alors !.... J'étais pauvre de condition, mais j'étais riche d'énergie et d'espoir. Je souffrais bien ! ma vie se consumait dans l'ombre et dans l'inaction ; mais qui me rendra ces souffrances d'une âme agitée par sa propre puissance ? O jeunesse du cœur ! qu'êtes-vous devenue ?.... Puis, après ces apostrophes un peu emphatiques que les têtes exaltées prodiguent parfois à la destinée, sans trop de sujet peut-être, mais par suite d'un besoin inné qu'elles éprouvent de dramatiser leur propre existence à leurs propres yeux, la jeune femme sourit involontairement, comme si une voix intérieure lui eût répondu qu'elle était heureuse encore, et elle essaya de s'assoupir, en attendant que l'heure fût écoulée.

La cuisine de l'auberge n'était éclairée que par une lanterne de fer suspendue au plafond. Le squelette de ce luminaire dessinait une large étoile d'ombre tremblottante sur tout l'intérieur de la pièce, et rejetait sa pâle clarté vers les solives enfumées du plafond.

L'étrangère était donc entrée sans rien distinguer autour d'elle, et l'état de demi-sommeil où elle était, l'avait d'ailleurs empêchée de faire aucune remarque sur le lieu où elle se trouvait.

Tout à coup l'éboulement d'une petite avalanche de cendre dégagea deux tisons mélancoliquement embrassés; un peu de flamme frissonna, jaillit, pâlit, se ranima, et grandit enfin jusqu'à illuminer tout l'intérieur de l'âtre. Les yeux distraits de la voyageuse, suivant machinalement ces ondulations de lumière, s'arrêtèrent tout à coup sur une inscription qui ressortait en blanc sur un des chambranles noircis de la cheminée. Elle tressaillit alors, passa la main sur ses yeux appesantis, ramassa un bout de branche embrasée pour examiner les caractères, et la laissa retomber en s'écriant d'une voix émue: Ah Dieu! où suis-je? Est-ce un rêve que je fais?

A cette exclamation, la servante s'éveilla brusquement, et, se tournant vers elle, lui demanda si elle l'avait appelée.

— Oui, oui, s'écria l'étrangère; venez ici. Dites-moi qui a écrit ces deux noms sur le mur?

— Deux noms? dit la servante ébahie; quels noms?

— Oh! dit l'étrangère en se parlant avec une sorte d'exaltation, son nom et le mien, Pauline, Laurence! Et cette date! 10 *février* 182....! — Oh! dites-moi, dites-moi pourquoi ces noms et cette date sont ici?

— Madame, répondit la servante, je n'y avais jamais fait attention, et d'ailleurs je ne sais pas lire.

— Mais où suis-je donc? comment nommez-vous cette ville? N'est-ce pas Villiers, la première poste après L....?

— Mais, non pas, madame; vous êtes à Saint-Front, route de Paris! hôtel du *Lion couronné.*

— Ah ciel! s'écria la voyageuse avec force, en se levant tout à coup.

La servante épouvantée la crut folle et voulut s'enfuir; mais la jeune femme l'arrêtant : — Oh! par grâce, restez, dit-elle, et parlez-moi! Comment se fait-il que je sois ici? Dites-moi si je rêve? Si je rêve, éveillez-moi!

— Mais, madame, vous ne rêvez pas, ni moi non plus, je pense, répondit la servante. Vous vouliez donc aller à Lyon? Eh bien! mon Dieu, vous aurez oublié de l'expliquer au postillon, et tout naturellement il aura cru que vous alliez à Paris. Dans ce temps-ci toutes les voitures de poste vont à Paris.

— Mais je lui ai dit moi-même que j'allais à Lyon.

— Oh dame! c'est que Baptiste est sourd à ne pas entendre le canon, et avec cela qu'il dort sur son cheval la moitié du temps, et que ses bêtes sont accoutumées à la route de Paris dans ce temps-ci....

— A Saint-Front! répétait l'étrangère. Oh! singulière destinée qui me ramène aux lieux que je voulais fuir! J'ai fait un long détour pour ne point passer ici, et parce que je me suis endormie deux heures, le hasard m'y conduit à mon insu! Eh bien! c'est Dieu peut-être qui le veut. Sachons ce que je dois retrouver ici de joie ou de douleur. Dites-moi, ma chère, ajouta-t-elle en s'adressant à la fille d'auberge, connaissez-vous dans cette ville M^lle^ Pauline D....?

— Je n'y connais personne, madame, répondit la fille; je ne suis dans ce pays que depuis huit jours.

— Mais allez me chercher une autre servante, quelqu'un! je veux le savoir! Puisque je suis ici, je veux tout savoir. Est-elle mariée, est-elle morte? Allez, allez, informez-vous de cela; courez donc!

La servante objecta que toutes les servantes étaient couchées, que le garçon d'écurie et les postillons ne connaissaient au monde que leurs chevaux. Une prompte libéralité de la jeune dame la décida à aller réveiller *le chef*, et après un quart d'heure d'attente, qui parut mortellement long à notre voyageuse, on vint enfin lui apprendre que M^lle^ Pauline D.... n'était point mariée, et qu'elle habitait toujours la ville. Aussitôt l'étrangère ordonna qu'on mît sa voiture sous la remise, et qu'on lui préparât une chambre.

Elle se mit au lit en attendant le jour, mais elle ne put dormir. Ses souvenirs, assoupis ou combattus longtemps, reprenaient alors toute leur puissance; elle reconnaissait toutes les choses qui frappaient sa vue dans l'auberge du *Lion couronné*. Quoique l'antique hôtellerie eût subi de notables améliorations depuis dix ans, le mobilier était resté à peu près le même; les murs étaient encore revêtus de tapisseries qui représentaient les plus belles scènes de l'Astrée; les bergères avaient des reprises de fil blanc sur le visage, et les bergers en lambeaux flottaient suspendus à des clous qui leur perçaient la poitrine. Il y avait une monstrueuse tête de guerrier romain dessinée à l'estompe par la fille de l'aubergiste, et encadrée dans quatre baguettes de bois peint en noir; sur la cheminée, un groupe de cire, représentant Jésus à la crèche, jaunissait sous un dais de verre filé.

— Hélas! se disait la voyageuse, j'ai habité plusieurs jours cette même chambre, il y a douze ans, lorsque je suis arrivée ici avec ma bonne mère! C'est dans cette triste ville que je l'ai vue dépérir de misère, et que j'ai

failli la perdre. J'ai couché dans ce même lit, la nuit de mon départ ! Quelle nuit de douleur et d'espoir, de regret et d'attente ! Comme elle pleurait ma pauvre amie, ma douce Pauline, en m'embrassant sous cette cheminée où je sommeillais tout à l'heure, sans savoir où j'étais ! Comme je pleurais, moi aussi, en écrivant sur le mur son nom au-dessous du mien, avec la date de notre séparation ! Pauvre Pauline ! quelle existence a été la sienne depuis ce temps-là ? l'existence d'une vieille fille de province ! Cela doit être affreux ! Elle si aimante ! si supérieure à tout ce qui l'entourait ! Et pourtant je voulais la fuir, je m'étais promis de ne la revoir jamais ! — Je vais peut-être lui apporter un peu de consolation, mettre un jour de bonheur dans sa triste vie ! — Si elle me repoussait pourtant ! Si elle était tombée sous l'empire des préjugés !.... Ah ! cela est évident, ajouta tristement la voyageuse ; comment puis-je en douter ? N'a-t-elle pas cessé tout à coup de m'écrire, en apprenant le parti que j'ai pris ? Elle aura craint de se corrompre ou de se dégrader dans le contact d'une vie comme la mienne ! Ah, Pauline ! Elle m'aimait tant, et elle aurait rougi de moi !.... je ne sais plus que penser.... A présent que je me sens si près d'elle, à présent que je suis sûre de la retrouver dans la situation où je l'ai connue, je ne peux plus résister au désir de la voir. Oh ! je la verrai, dût-elle me repousser ! Si elle le fait, que la honte en retombe sur elle ! j'aurai vaincu les justes défiances de mon orgueil, j'aurai été fidèle à la religion du passé ; c'est elle qui se sera parjurée !

Au milieu de ces agitations, elle vit monter le matin gris et froid derrière les toits inégaux des maisons déjetées qui s'accoudaient disgracieusement les unes aux autres. Elle reconnut le clocher qui sonnait jadis ses heures de repos ou de rêverie ; elle vit s'éveiller les bourgeois en classiques bonnets de coton, et de vieilles figures dont elle avait un confus souvenir, apparurent toutes refrognées aux fenêtres de la rue. Elle entendit l'enclume du forgeron retentir sous les murs d'une maison décrépite ; elle vit arriver au marché les fermiers en manteaux bleus et en coiffe de toile cirée ; tout reprenait sa place et conservait son allure comme aux jours du passé. Chacune de ces circonstances insignifiantes faisait battre le cœur de la voyageuse ; tout lui semblait horriblement laid et pauvre. — Eh quoi ! disait-elle, j'ai pu vivre ici deux ans, deux ans entiers sans mourir ! j'ai respiré cet air, j'ai parlé à ces gens-là, j'ai dormi sous ces toits couverts de mousse, j'ai marché dans ces rues impraticables ! et Pauline, ma pauvre Pauline vit encore au milieu de tout cela, elle qui était si belle, si aimable, si instruite, elle qui aurait régné et brillé comme moi sur un monde de luxe et d'éclat !

Aussitôt que l'horloge de la ville eut sonné sept heures, elle acheva sa

toilette à la hâte, et laissant ses domestiques maudire l'auberge et souffrir les incommodités du déplacement avec cette impatience et cette hauteur qui caractérisent les laquais de bonne maison, elle s'enfonça dans une des rues tortueuses qui s'ouvraient devant elle, marchant sur la pointe du pied avec l'adresse d'une Parisienne, et faisant ouvrir de gros yeux à tous les bourgeois de la ville, pour qui une figure nouvelle était un grave événement.

La maison de Pauline n'avait rien de pittoresque, quoiqu'elle fût fort ancienne. Elle n'avait conservé, de l'époque où elle fut bâtie, que le froid et l'incommodité de la distribution; du reste, pas une tradition romanesque, pas un ornement de sculpture élégante ou bizarre, pas le moindre aspect de féodalité romantique. Tout y avait l'air sombre et chagrin, depuis la figure de cuivre ciselée sur le marteau de la porte, jusqu'à celle de la vieille servante non moins laide et rechignée qui vint ouvrir, toisa l'étrangère avec dédain, et lui tourna le dos après lui avoir répondu sèchement : *Elle y est.*

La voyageuse éprouva une sensation à la fois douce et déchirante, en montant l'escalier en vis auquel une corde luisante servait de rampe. Cette maison lui rappelait les plus fraîches années de sa vie, les plus pures scènes de sa jeunesse; mais, en comparant ces témoins de son passé au luxe de son existence présente; elle ne pouvait s'empêcher de plaindre Pauline, condamnée à végéter là comme la mousse verdâtre qui se traînait sur les murs humides.

Elle monta sans bruit et poussa la porte qui roula sur ses gonds en silence. Rien n'était changé dans la grande pièce, décorée par les hôtes du titre de salon. Le carreau de briques rougeâtres bien lavées, les boiseries brunes soigneusement dégagées de poussière, la glace dont le cadre en chêne sculpté avait été doré jadis, les meubles massifs brodés au petit point par quelque aïeule de la famille, et deux ou trois tableaux de dévotion légués par l'oncle curé de la ville, tout était précisément resté à la même place et dans le même état de vétusté robuste depuis dix ans, dix ans pendant lesquels l'étrangère avait vécu des siècles! Aussi, tout ce qu'elle voyait la frappait comme un rêve.

La salle, vaste et basse, offrait à l'œil une profondeur terne qui n'était pas sans charme. Il y avait dans le vague de la perspective de l'austérité et de la méditation, comme dans ces tableaux de Rembrandt où l'on ne distingue, sur le *clair-obscur*, qu'une vieille figure de philosophe ou d'alchimiste brune et terreuse comme les murs, terne et maladive comme le rayon habilement ménagé où elle nage. Une fenêtre à carreaux étroits et montés en plomb, ornée de pots de basilic et de géranium, éclairait seule

cette vaste pièce ; mais une suave figure se dessinait dans la lumière de l'embrasure, et semblait placée là comme à dessein pour ressortir seule et par sa propre beauté dans le tableau. C'était Pauline.

Elle était bien changée, et, comme la voyageuse ne pouvait voir son visage, elle douta longtemps que ce fût elle. Elle avait laissé Pauline plus petite de toute la tête, et maintenant Pauline était grande et d'une ténuité si excessive, qu'on eût dit qu'elle allait se briser en changeant d'attitude; elle était vêtue de brun avec une petite collerette d'un blanc scrupuleux et d'une égalité de plis vraiment monastique. Ses beaux cheveux châtains étaient lissés sur ses tempes avec un soin affecté ; elle se livrait à un ouvrage classique, ennuyeux, odieux à toute organisation pensante; elle faisait de très-petits points réguliers avec une aiguille imperceptible, sur un morceau de baptiste dont elle comptait la trame fil par fil. La vie de la grande moitié des femmes se consume, en France, à cette solennelle occupation.

Quand la voyageuse eut fait quelques pas, elle distingua, dans la clarté de la fenêtre, les lignes brillantes du beau profil de Pauline : ses traits réguliers et calmes, ses grands yeux voilés et nonchalants, son front pur et uni plutôt découvert qu'élevé, sa bouche délicate qui semblait incapable de sourire. Elle était toujours admirablement belle et jolie, mais elle était maigre et d'une pâleur uniforme qu'on pouvait regarder comme passée à l'état chronique. Dans le premier instant, son ancienne amie fut tentée de la plaindre; mais en admirant la sérénité profonde de ce front mélancolique doucement penché sur son ouvrage, elle se sentit pénétrée de respect bien plus que de pitié.

Elle resta donc immobile et muette à la regarder ; mais comme si sa présence se fût révélée à Pauline par un mouvement instinctif du cœur, celle-ci se tourna tout à coup vers elle et la regarda fixement sans dire un mot et sans changer de visage.

— Pauline! ne me reconnais-tu pas ? s'écria l'étrangère; as-tu oublié la figure de Laurence ?

Alors Pauline jeta un cri, se leva, et retomba sans force sur un siége. Laurence était déjà dans ses bras, et toutes deux pleuraient.

— Tu ne me reconnaissais pas? dit enfin Laurence.

— Oh! que dis-tu là ? répondit Pauline. Je te reconnaissais bien, mais je n'étais pas étonnée. Tu ne sais pas une chose, Laurence ? C'est que les personnes qui vivent dans la solitude ont parfois d'étranges idées. Comment te dirai-je? Ce sont des souvenirs, des images qui se logent dans leur esprit, et qui semblent passer devant leurs yeux. Ma mère appelle cela des visions. Moi, je sais bien que je ne suis pas folle; mais je pense

que Dieu permet souvent, pour me consoler dans mon isolement, que les personnes que j'aime m'apparaissent tout à coup au milieu de mes rêveries. Va, bien souvent je t'ai vue, là devant cette porte, debout comme tu étais tout à l'heure, et me regardant d'un air indécis. J'avais coutume de ne rien dire et de ne pas bouger, pour que l'apparition ne s'envolât pas. Je n'ai été surprise que quand je t'ai entendue parler. Oh! alors ta voix m'a réveillée! elle est venue me frapper jusqu'au cœur! Chère Laurence! c'est donc toi, vraiment! dis-moi bien que c'est toi!

Quand Laurence eut timidement exprimé à son amie la crainte qui l'avait empêchée depuis plusieurs années de lui donner des marques de son souvenir, Pauline l'embrassa en pleurant.

— O mon Dieu! dit-elle, tu as cru que je te méprisais, que je rougissais de toi? moi qui t'ai conservé toujours une si haute estime, moi qui savais si bien que dans aucune situation de la vie il n'était possible à une âme comme la tienne de se dégrader!

Laurence rougit et pâlit en écoutant ces paroles; elle renferma un soupir, et baisa la main de Pauline avec un sentiment de vénération.

— Il est bien vrai, reprit Pauline, que ta condition présente révolte les opinions étroites et intolérantes de toutes les personnes que je vois. Une seule porte dans sa sévérité un reste d'affection et de regret : c'est ma mère. Elle te blâme, il faut bien t'attendre à cela; mais elle cherche à t'excuser, et l'on voit qu'elle lance sur toi l'anathème avec douleur. Son esprit n'est pas éclairé, tu le sais; mais son cœur est bon, pauvre femme!

— Comment ferai-je donc pour me faire accueillir? demanda Laurence.

— Hélas! répondit Pauline, il serait bien facile de la tromper; elle est aveugle.

— Aveugle! ah! mon Dieu!

Laurence resta accablée à cette nouvelle, et, songeant à l'affreuse existence de Pauline, elle la regardait fixement, avec l'expression d'une compassion profonde et pourtant comprimée par le respect, Pauline la comprit, et lui pressant la main avec tendresse, elle lui dit avec une naïveté touchante :

— Il y a du bien dans tous les maux que Dieu nous envoie. J'ai failli me marier il y a cinq ans; un an après, ma mère a perdu la vue. Vois! comme il est heureux que je sois restée fille pour la soigner! Si j'avais été mariée, qui sait si je l'aurais pu?

Laurence, pénétrée d'admiration, sentit ses yeux se remplir de larmes.

— Il est évident, dit-elle en souriant à son amie à travers ses pleurs, que tu aurais été distraite par mille autres soins également sacrés, et qu'elle eût été plus à plaindre qu'elle ne l'est.

— Je l'entends remuer, dit Pauline, et elle passa vivement, mais avec assez d'adresse pour ne pas faire le moindre bruit, dans la chambre voisine.

Laurence la suivit sur la pointe du pied, et vit la vieille femme aveugle étendue sur son lit en forme de corbillard. Elle était jaune et luisante. Ses yeux hagards et sans vie lui donnaient absolument l'aspect d'un cadavre. Laurence recula, saisie d'une terreur involontaire. Pauline s'approcha de sa mère, pencha doucement son visage vers ce visage affreux, et lui demanda bien bas si elle dormait. L'aveugle ne répondit rien, et se tourna vers la ruelle du lit. Pauline arrangea ses couvertures avec soin sur ses membres étiques, referma doucement le rideau, et reconduisit son amie dans le salon.

— Causons, lui dit-elle; ma mère se lève tard ordinairement. Nous avons quelques heures pour nous reconnaître; nous trouverons bien un moyen de réveiller son ancienne amitié pour toi. Peut-être suffira-t-il de lui dire que tu es là. Mais dis-moi, Laurence, tu as pu croire que je te.... Oh! je ne dirai pas ce mot! Te mépriser! Quelle insulte tu m'as faite là! Mais c'est ma faute après tout. J'aurais dû prévoir que tu concevrais des doutes sur mon affection, j'aurais dû t'expliquer mes motifs.... Hélas! c'était bien difficile à te faire comprendre! Tu m'aurais accusée de faiblesse, quand, au contraire, il me fallait tant de force pour renoncer à t'écrire, à te suivre dans ce monde inconnu où, malgré moi, mon cœur a été si souvent te chercher! Et puis, je n'osais pas accuser ma mère; je ne pouvais pas me décider à t'avouer les petitesses de son caractère et les préjugés de son esprit. J'en étais victime; mais je rougissais de les raconter. Quand on est si loin de toute amitié, si seule, si triste, toute démarche difficile semble impossible. On s'observe, on se craint soi-même, et on se suicide dans la peur qu'on a de se laisser mourir. A présent que te voilà près de moi, je retrouve toute ma confiance, tout mon abandon. Je te dirai tout. Mais d'abord parlons de toi, car mon existence est si monotone, si nulle, si pâle à côté de la tienne! Que de choses tu dois avoir à me raconter!

Le lecteur doit présumer que Laurence ne raconta pas tout. Son récit fut même beaucoup moins long que Pauline ne s'y attendait. Nous le transcrirons en trois lignes, qui suffiront à l'intelligence de la situation.

Et d'abord, il faut dire que Laurence était née à Paris dans une position médiocre. Elle avait reçu une éducation simple, mais solide. Elle avait quinze ans lorsque, sa famille étant tombée dans la misère, il lui fallut quitter Paris et se retirer en province avec sa mère. Elle vint habiter Saint-Front, où elle réussit à vivre quatre ans en qualité de sous-maîtresse dans un pensionnat de jeunes filles, et où elle contracta une étroite

amitié avec l'aînée de ses élèves, Pauline, âgée de quinze ans comme elle.

Et puis il arriva que Laurence dut à la protection de je ne sais quelle douairière d'être rappelée à Paris, pour y faire l'éducation des filles d'un banquier.

Si vous voulez savoir comment une jeune fille pressent et découvre sa vocation, comment elle l'accomplit en dépit de toutes les remontrances et de tous les obstacles, relisez les charmants mémoires de M^lle^ Hippolyte Clairon, célèbre comédienne du siècle dernier.

Laurence fit comme tous ces artistes prédestinés : elle passa par toutes les misères, par toutes les souffrances du talent ignoré ou méconnu ; enfin, après avoir traversé les vicissitudes de la vie pénible que l'artiste est forcé de créer lui-même, elle devint une belle et intelligente actrice. Succès, richesse, hommages, renommée, tout lui vint ensemble et tout à coup. Désormais elle jouissait d'une position brillante et d'une considération justifiée aux yeux des gens d'esprit par un noble talent et un caractère élevé. Ses erreurs, ses passions, ses douleurs de femme, ses déceptions et ses repentirs, elle ne les raconta point à Pauline. Il était encore trop tôt, Pauline n'eût pas compris.

## II.

Cependant, lorsqu'au coup de midi l'aveugle s'éveilla, Pauline savait déjà toute la vie de Laurence, même ce qui ne lui avait pas été raconté, et cela plus que tout le reste peut-être, car les personnes qui ont vécu dans le calme et la retraite ont un merveilleux instinct pour se représenter la vie d'autrui pleine d'orages et de désastres qu'elles s'applaudissent en secret d'avoir évités. C'est une consolation intérieure qu'il leur faut laisser, car l'amour-propre y trouve bien un peu son compte, et la vertu seule ne suffit pas toujours à dédommager des longs ennuis de la solitude.

— Eh bien, dit la mère aveugle en s'asseyant sur le bord de son lit, appuyée sur sa fille, qui donc est là près de nous? Je sens le parfum d'une belle dame. Je parie que c'est M^me^ Ducornay, qui est revenue de Paris avec toutes sortes de belles toilettes que je ne pourrai pas voir, et de bonnes senteurs qui nous donneront la migraine.

— Non, maman, répondit Pauline, ce n'est pas M^me^ Ducornay.

— Qui donc? reprit l'aveugle en étendant le bras. — Devinez, dit Pauline en faisant signe à Laurence de toucher la main de sa mère. — Que cette main est douce et petite! s'écria l'aveugle en passant ses doigts noueux sur ceux de l'actrice. Oh! ce n'est pas M^me^ Ducornay, certainement. Ce n'est aucune de *nos dames*, car quoi qu'elles fassent, à la patte

on reconnaît toujours le lièvre. Pourtant je connais cette main-là. Mais c'est quelqu'un que je n'ai pas vu depuis longtemps. Ne saurait-elle parler? — Ma voix a changé comme ma main, répondit Laurence, dont l'organe clair et frais avait pris, dans les études théâtrales, un timbre plus grave et plus sonore. — Je connais aussi cette voix, dit l'aveugle, et pourtant je ne la reconnais pas. Elle garda quelques instants le silence sans quitter la main de Laurence, en levant sur elle ses yeux ternes et vitreux, dont la fixité était effrayante. — Me voit-elle? demanda Laurence bas à Pauline. — Nullement, répondit celle-ci, mais elle a toute sa mémoire, et d'ailleurs notre vie compte si peu d'événements, qu'il est impossible qu'elle ne te reconnaisse pas tout à l'heure. A peine Pauline eut-elle prononcé ces mots, que l'aveugle, repoussant la main de Laurence avec un sentiment de dégoût qui allait jusqu'à l'horreur, dit de sa voix sèche et cassée: — Ah! c'est cette malheureuse *qui joue la comédie!* Que vient-elle chercher ici? Vous ne deviez pas la recevoir, Pauline!

— Oh! ma mère! s'écria Pauline en rougissant de honte et de chagrin, et en pressant sa mère dans ses bras, pour lui faire comprendre ce qu'elle éprouvait. Laurence pâlit, puis se remettant aussitôt : — Je m'attendais à cela, dit-elle à Pauline avec un sourire dont la douceur et la dignité l'étonnèrent et la troublèrent un peu.

— Allons, reprit l'aveugle, qui craignait instinctivement de déplaire à sa fille, en raison du besoin qu'elle avait de son dévouement, laissez-moi le temps de me remettre un peu; je suis si surprise! et comme cela, au réveil, on ne sait trop ce qu'on dit.... Je ne voudrais pas vous faire de chagrin, mademoiselle.... ou madame.... Comment vous appelle-t-on maintenant? — Toujours Laurence, répondit l'actrice avec calme. — Et elle est toujours Laurence, dit avec chagrin la bonne Pauline en l'embrassant; toujours la même âme généreuse, le même noble cœur.... — Allons, arrange-moi, ma fille, dit l'aveugle, qui voulait changer de propos, ne pouvant se résoudre ni à contredire sa fille, ni à réparer sa dureté envers Laurence; coiffe-moi donc, Pauline; j'oublie, moi, que les autres ne sont point aveugles, et qu'ils voient en moi quelque chose d'affreux. Donne-moi mon voile, mon mantelet.... C'est bien, et maintenant, apporte-moi mon chocolat de santé, et offres-en aussi à.... cette dame.

Pauline jeta à son amie un regard suppliant auquel celle-ci répondit par un baiser. Quand la vieille dame, enveloppée dans sa mante d'indienne brune à grandes fleurs rouges, et coiffée de son bonnet blanc surmonté d'un voile de crêpe noir qui lui cachait la moitié du visage, se fut assise vis-à-vis de son frugal déjeuner, elle s'adoucit peu à peu. L'âge, l'ennui et les infirmités l'avaient amenée à ce degré d'égoïsme qui fait tout sacri-

fier, même les préjugés les plus enracinés, aux besoins du bien-être. L'aveugle vivait dans une telle dépendance de sa fille, qu'une contrariété, une distraction de celle-ci pouvait apporter le trouble dans cette suite d'innombrables petites attentions dont la moindre était nécessaire pour lui rendre la vie tolérable. Quand l'aveugle était commodément couchée, et qu'elle ne craignait plus aucun danger, aucune privation pour quelques heures, elle se donnait le cruel soulagement de blesser par des paroles aigres et des murmures injustes les gens dont elle n'avait plus besoin; mais aux heures de sa dépendance, elle savait fort bien se contenir, et enchaîner leur zèle par des manières plus affables. Laurence eut le loisir de faire cette remarque dans le courant de la journée. Elle en fit encore une autre qui l'attrista davantage : c'est que la mère avait une peur réelle de sa fille. On eût dit qu'à travers cet admirable sacrifice de tous les instants, Pauline laissait percer malgré elle un muet, mais éternel reproche, que sa mère comprenait fort bien et redoutait affreusement. Il semblait que ces deux femmes craignissent de s'éclairer mutuellement sur la lassitude qu'elles éprouvaient d'être ainsi attachées l'une à l'autre, un être moribond à un être vivant : l'un effrayé des mouvements de celui qui pouvait à chaque instant lui enlever son dernier souffle, et l'autre épouvanté de cette tombe où il craignait d'être entraîné à la suite d'un cadavre.

Laurence, qui était douée d'un esprit judicieux et d'un cœur noble, se dit qu'il n'en pouvait pas être autrement; que d'ailleurs cette souffrance invincible chez Pauline n'ôtait rien à sa patience et ne faisait qu'ajouter à ses mérites. Mais, malgré elle, Laurence sentit que l'effroi et l'ennui la gagnaient entre ces deux victimes. Un nuage passa sur ses yeux et un frisson dans ses veines. Vers le soir, elle était accablée de fatigue, quoiqu'elle n'eût point fait un pas de la journée. Déjà l'horreur de la vie réelle se montrait derrière cette poésie dont au premier moment elle avait, de ses yeux d'artiste, enveloppé la sainte existence de Pauline. Elle eût voulu pouvoir persister dans son illusion, la croire heureuse et rayonnante dans son martyre comme une vierge catholique des anciens jours; voir la mère heureuse aussi, oubliant sa misère pour ne songer qu'à la joie d'être aimée et assistée ainsi; enfin elle eût voulu, puisque ce sombre tableau d'intérieur était sous ses yeux, y voir passer des anges de lumière, et non de tristes figures chagrines et froides comme la réalité. Le plus léger pli sur le front angélique de Pauline faisait ombre à ce tableau; un mot prononcé sèchement par cette bouche si pure détruisait la mansuétude mystérieuse que Laurence, au premier abord, y avait vu régner. Et pourtant ce pli au front était une prière, ce mot errant sur les lèvres une parole de sollicitude ou de consolation; mais tout cela était glacé comme l'égoïsme chré-

tien, qui nous fait tout supporter en vue de la récompense, et désolé comme le renoncement monastique, qui nous défend de trop adoucir la vie humaine à autrui aussi bien qu'à nous-mêmes.

Tandis que le premier enthousiasme de l'admiration naïve s'affaiblissait chez l'actrice, tout aussi naïvement et en dépit d'elles-mêmes une modification d'idées s'opérait en sens inverse chez les deux bourgeoises. La fille, tout en frémissant à l'idée des pompes mondaines où son amie s'était jetée, avait souvent ressenti, peut-être à son insu, des élans de curiosité pour ce monde inconnu, plein de terreurs et de prestiges, où ses principes lui défendaient de porter un seul regard. En voyant Laurence, en admirant sa beauté, sa grâce, ses manières tantôt nobles comme celles d'une reine de théâtre, tantôt libres et enjouées comme celles d'un enfant (car l'artiste aimée du public est comme un enfant à qui l'univers sert de famille), elle sentait éclore en elle un sentiment à la fois enivrant et douloureux, quelque chose qui tenait le milieu entre l'admiration et la crainte, entre la tendresse et l'envie. Quant à l'aveugle, elle était instinctivement captivée et comme vivifiée par le beau son de cette voix, par la pureté de ce langage, par l'animation de cette causerie intelligente, colorée et profondément naturelle, qui caractérise les vrais artistes, et ceux du théâtre particulièrement. La mère de Pauline, quoique remplie d'entêtement dévot et de morgue provinciale, était une femme assez distinguée et assez instruite pour le monde où elle avait vécu. Elle l'était du moins assez pour se sentir frappée et charmée, malgré elle, d'entendre quelque chose de si différent de son entourage habituel, et de si supérieur à tout ce qu'elle avait jamais rencontré. Peut-être ne s'en rendait-elle pas bien compte à elle-même, mais il est certain que les efforts de Laurence pour la faire revenir de ses préventions réussissaient au delà de ses espérances. La vieille femme commençait à s'amuser si réellement de la causerie de l'actrice, qu'elle l'entendit avec regret, presque avec effroi, demander des chevaux de poste. Elle fit alors un grand effort sur elle-même et la pria de rester jusqu'au lendemain. Laurence se fit un peu prier. Sa mère, retenue à Paris par une indisposition de sa seconde fille, n'avait pu partir avec elle. Les engagements de Laurence avec le théâtre d'Orléans l'avaient forcée de les y devancer; mais elle leur avait donné rendez-vous à Lyon, et Laurence voulait y arriver en même temps qu'elles, sachant bien que sa mère et sa sœur, après quinze jours de séparation (la première de leur vie), l'attendraient impatiemment. Cependant l'aveugle insista tellement, et Pauline, à l'idée de se séparer de nouveau, et pour jamais sans doute, de son amie, versa des larmes si sincères, que Laurence céda, écrivit à sa mère de ne pas être inquiète si elle retardait d'un jour son arrivée à

Lyon, et ne commanda ses chevaux que pour le lendemain soir. L'aveugle, entraînée de plus en plus, poussa la gracieuseté jusqu'à vouloir dicter une phrase amicale pour son ancienne connaissance, la mère de Laurence.

« Cette pauvre M^me S..., ajouta-t-elle lorsqu'elle eut entendu plier la lettre et petiller la cire à cacheter, c'était une bien excellente personne, spirituelle, gaie, confiante... et bien étourdie! car enfin, ma pauvre enfant, c'est elle qui répondra devant Dieu du malheur que tu as eu de monter sur les planches. Elle pouvait s'y opposer, et elle ne l'a pas fait! Je lui ai écrit trois lettres à cette occasion, et Dieu sait si elle les a lues! Ah! si elle m'eût écoutée, tu n'en serais pas là!... »

— Nous serions dans la plus profonde misère, répondit Laurence avec une douce vivacité, et nous souffririons de ne pouvoir rien faire l'une pour l'autre, tandis qu'aujourd'hui j'ai la joie de voir ma bonne mère rajeunir au sein d'une honnête aisance; et elle est plus heureuse que moi, s'il est possible, de devoir son bien-être à mon travail et à ma persévérance. Oh! c'est une excellente mère, ma bonne madame D..., et quoique je sois actrice, je vous assure que je l'aime autant que Pauline vous aime.

— Tu as toujours été une bonne fille, je le sais, dit l'aveugle. Mais enfin comment cela finira-t-il? Vous voilà riches, et je comprends que ta mère s'en trouve fort bien, car c'est une femme qui a toujours aimé ses aises et ses plaisirs; mais l'autre vie, mon enfant, vous n'y songez ni l'une ni l'autre!... Enfin je me réfugie dans la pensée que tu ne seras pas toujours au théâtre, et qu'un jour viendra où tu feras pénitence!

Cependant le bruit de l'aventure qui avait amené à Saint-Front, route de Paris, une dame en chaise de poste qui croyait aller à Villiers, route de Lyon, s'était répandue dans la petite ville, et y donnait lieu, depuis quelques heures, à d'étranges commentaires. Par quel hasard, par quel prodige, cette dame de la chaise de poste, après être arrivée là sans le vouloir, se décidait-elle à y rester toute la journée? Et que faisait-elle bon Dieu! chez les dames D...? Comment pouvait-elle les connaître? Et que pouvaient-elles avoir à se dire depuis si longtemps qu'elles étaient enfermées ensemble? Le secrétaire de la mairie, qui faisait sa partie de billard au café situé justement en face de la maison des dames D..., vit ou crut voir passer et repasser derrière les vitres de cette maison la dame étrangère, vêtue singulièrement, disait-il, et même magnifiquement. La toilette de voyage de Laurence était pourtant d'une simplicité de bon goût; mais la femme de Paris, et la femme artiste surtout, donne aux moindres atours un prestige éblouissant pour la province. Toutes les dames des maisons voisines se collèrent à leurs croisées, les entr'ouvrirent même, et s'enrhumèrent toutes, plus ou moins, dans l'espérance de découvrir ce

qui se passait chez la voisine. On appela la servante comme elle allait au marché, on l'interrogea. Elle ne savait rien, elle n'avait rien entendu, rien compris; mais la personne en question était fort étrange, selon elle. Elle faisait de grands pas, parlait avec une grosse voix, et portait une pelisse fourrée qui la faisait ressembler aux animaux des ménageries ambulantes, soit à une lionne, soit à une tigresse; la servante ne savait pas bien à laquelle des deux. Le secrétaire de la mairie décida qu'elle était vêtue d'une peau de panthère, et l'adjoint du maire trouva fort probable que ce fût la duchesse de Berri. Il avait toujours soupçonné la vieille D... d'être légitimiste au fond du cœur, car elle était dévote. Le maire, assassiné de questions par les dames de sa famille, trouva un expédient merveilleux pour satisfaire leur curiosité et la sienne propre. Il ordonna au maître de poste de ne délivrer de chevaux à l'étrangère que sur le *vu* de son passeport. L'étrangère, se ravisant et remettant son départ au lendemain, fit répondre par son domestique qu'elle montrerait son passe-port au moment où elle redemanderait des chevaux. Le domestique, fin matois, véritable Frontin de comédie, s'amusa de la curiosité des citadins de Saint-Front, et leur fit à chacun un conte différent. Mille versions circulèrent et se croisèrent dans la ville. Les esprits furent très-agités, le maire craignit une émeute; le procureur du roi intima à la gendarmerie l'ordre de se tenir sur pied, et les chevaux de l'ordre public eurent la selle sur le dos tout le jour.

— Que faire? disait le maire qui était un homme de mœurs douces et un cœur sensible envers le beau sexe. Je ne puis envoyer un gendarme pour examiner brutalement les papiers d'une dame! — A votre place je ne m'en gênerais pas! disait le substitut, jeune magistrat farouche qui aspirait à être procureur du roi, et qui travaillait à diminuer son embonpoint pour ressembler tout à fait à Junius Brutus. — Vous voulez que je fasse de l'arbitraire! reprenait le magistrat pacifique. La mairesse tint conseil avec les femmes des autres autorités, et il fut décidé que M. le maire irait en personne, avec toute la politesse possible, et s'excusant sur la nécessité d'obéir à des ordres supérieurs, demander à l'inconnue son passe-port.

Le maire obéit, et se garda bien de dire que ces ordres supérieurs étaient ceux de sa femme. La mère D... fut un peu effrayée de cette démarche; Pauline, qui la comprit fort bien, en fut inquiète et blessée; Laurence ne fit qu'en rire, et s'adressant au maire, elle l'appela par son nom, lui demanda des nouvelles de toutes les personnes de sa famille et de son intimité, lui nommant avec une merveilleuse mémoire jusqu'au plus petit de ses enfants, l'intrigua pendant un quart d'heure, et finit par s'en faire

reconnaître. Elle fut si aimable et si jolie dans ce badinage, que le bon maire en tomba amoureux comme un fou, voulut lui baiser la main, et ne se retira que lorsque Mme D... et Pauline lui eurent promis de le faire dîner chez elles ce même jour avec la belle actrice de *la capitale*. Le dîner fut fort gai. Laurence essaya de se débarrasser des impressions tristes qu'elle avait reçues, et voulut récompenser l'aveugle du sacrifice qu'elle lui faisait de ses préjugés en lui donnant quelques heures d'enjouement. Elle raconta mille historiettes plaisantes sur ses voyages en province, et même, au dessert, elle consentit à réciter à M. le maire des tirades de vers classiques qui le jetèrent dans un délire d'enthousiasme dont Mme la mairesse eût été sans doute fort effrayée. Jamais l'aveugle ne s'était autant amusée; Pauline était singulièrement agitée, elle s'étonnait de se sentir triste au milieu de sa joie. Laurence, tout en voulant divertir les autres, avait fini par se divertir elle-même. Elle se croyait rajeunie de dix ans en se retrouvant dans ce monde de ses souvenirs, où elle croyait parfois être encore en rêve.

On était passé de la salle à manger au salon, et on achevait de prendre le café, lorsqu'un bruit de socques dans l'escalier annonça l'approche d'une visite. C'était la femme du maire qui, ne pouvant résister plus longtemps à sa curiosité, venait *adroitement* et comme par hasard voir Mme D... Elle se fût bien gardée d'amener ses filles, elle eût craint de faire tort à leur mariage, si elle les eût laissé entrevoir la comédienne. Ces demoiselles n'en dormirent pas de la nuit, et jamais l'autorité maternelle ne leur sembla plus inique. La plus jeune en pleura de dépit.

Mme la mairesse, quoique assez embarrassée de l'accueil qu'elle ferait à Laurence (celle-ci avait autrefois donné des leçons à ses filles), se garda bien d'être impolie. Elle fut même gracieuse en voyant la dignité calme qui régnait dans ses manières. Mais quelques minutes après, une seconde visite étant arrivée, *par hasard* aussi, la mairesse recula sa chaise et parla un peu moins à l'actrice. Elle était observée par une de ses amies intimes, qui n'eût pas manqué de critiquer beaucoup son *intimité* avec une comédienne. Cette seconde visiteuse s'était promis de satisfaire aussi sa curiosité en faisant causer Laurence. Mais outre que Laurence devint de plus en plus grave et réservée, la présence de la mairesse contraignit et gêna les curiosités subséquentes. La troisième visite gêna beaucoup les deux premières, et fut à son tour encore plus gênée par l'arrivée de la quatrième. Enfin, en moins d'une heure, le vieux salon de Pauline fut rempli comme si elle eût invité toute la ville à une grande soirée. Personne n'y pouvait résister; on voulait, au risque de faire une chose étrange, impolie même, voir cette petite sous-maîtresse dont personne n'avait soupçonné l'intelli-

gence, et qui maintenant était connue et applaudie dans toute la France. Pour légitimer la curiosité présente, et pour excuser le peu de discernement qu'on avait eu dans le passé, on affectait de douter encore du talent de Laurence, et on se disait à l'oreille : — Est-il bien vrai qu'elle soit l'amie et la protégée de Mlle Mars? — On dit qu'elle a un si grand succès à Paris ! — Croyez-vous bien que ce soit possible? — Il paraît que les plus célèbres auteurs font des pièces pour elle. — Peut-être exagère-t-on beaucoup tout cela? — Lui avez-vous parlé ? — Lui parlerez-vous? etc.

Personne néanmoins ne pouvait diminuer par ses doutes la grâce et la beauté de Laurence. Un instant avant le dîner, elle avait fait venir sa femme de chambre, et d'un tout petit carton qui ressemblait à ces noix enchantées où les fées font tenir d'un coup de baguette tout le trousseau d'une princesse, était sortie une parure très-simple, mais d'un goût exquis et d'une fraîcheur merveilleuse. Pauline ne pouvait comprendre qu'on pût avec si peu de temps et de soin se métamorphoser ainsi en voyage, et l'élégance de son amie la frappait d'une sorte de vertige. Les dames de la ville s'étaient flattées d'avoir à critiquer cette toilette et cette tournure qu'on avait annoncées si étranges; elles étaient forcées d'admirer et de dévorer du regard ces étoffes moelleuses négligées dans leur richesse, ces coupes élégantes d'ajustements sans roideur et sans étalage, nuance à laquelle n'arrivera jamais l'élégante de petite ville, même lorsqu'elle copie exactement l'élégante des grandes villes ; enfin toutes ces recherches de la chaussure, de la manchette et de la coiffure, que les femmes sans goût exagèrent jusqu'à l'absurde, ou suppriment jusqu'à la malpropreté. Ce qui frappait et intimidait plus que tout le reste, c'était l'aisance parfaite de Laurence, ce ton de la meilleure compagnie qu'on ne s'attend guère, en province, à trouver chez une comédienne, et que, certes, on ne trouvait chez aucune femme à Saint-Front. Laurence était imposante et prévenante à son gré. Elle souriait en elle-même du trouble où elle jetait tous ces petits esprits qui étaient venus à l'insu les uns des autres, chacun croyant être le seul assez hardi pour s'amuser des inconvenances d'une bohémienne, et qui se trouvaient là honteux et embarrassés chacun de la présence des autres, et plus encore du désappointement d'avoir à envier ce qu'il était venu persifler, humilier peut-être! Toutes ces femmes se tenaient d'un côté du salon comme un régiment en déroute, et de l'autre côté, entourée de Pauline, de sa mère et de quelques hommes de bon sens qui ne craignaient pas de causer respectueusement avec elle, Laurence siégeait comme une reine affable qui sourit à son peuple et le tient à distance. Les rôles étaient bien changés, et le malaise croissait d'un côté, tandis que la véritable dignité triomphait de l'autre. On n'osait plus chu-

chotter, on n'osait même plus regarder, si ce n'est à la dérobée. Enfin, quand le départ des plus désappointées eut éclairci les rangs, on osa s'approcher, mendier une parole, un regard, toucher la robe, demander l'adresse de la lingère, le prix des bijoux, le nom des pièces de théâtres les plus à la mode à Paris, et des billets de spectacle pour le premier voyage qu'on ferait à la capitale.

A l'arrivée des premières visites, l'aveugle avait été confuse, puis contrariée, puis blessée. Quand elle entendit tout ce monde remplir son salon froid et abandonné depuis si longtemps, elle prit son parti, et cessant de rougir de l'amitié qu'elle avait témoignée à Laurence, elle en affecta plus encore, et accueillit par des paroles aigres et moqueuses tous ceux qui vinrent la saluer. — Oui-da, mesdames, répondait-elle, je me porte mieux que je ne pensais, puisque mes infirmités ne font plus peur à personne. Il y a deux ans que l'on n'est venu me tenir compagnie le soir, et c'est un merveilleux hasard qui m'amène toute la ville à la fois. Est-ce qu'on aurait dérangé le calendrier, et ma fête, que je croyais passée il y a six mois, tomberait-elle aujourd'hui? — Puis, s'adressant à d'autres qui n'étaient presque jamais venues chez elle, elle poussait la malice jusqu'à leur dire en face et tout haut : — Ah! vous faites comme moi, vous faites taire vos scrupules de conscience, et vous venez, malgré vous, rendre hommage au talent? C'est toujours ainsi, voyez-vous; l'esprit triomphe toujours, et de tout. Vous avez bien blâmé M^lle^ S... de s'être mise au théâtre, vous avez fait comme moi, vous dis-je, vous avez trouvé cela révoltant, affreux! Eh bien! vous voilà toutes à ses pieds! Vous ne direz pas le contraire, car enfin, je ne crois pas être devenue tout à coup assez aimable et assez jolie pour que l'on vienne en foule jouir de ma société.

Quant à Pauline, elle fut du commencement à la fin admirable pour son amie. Elle ne rougit point d'elle un seul instant, et bravant, avec un courage héroïque en province, le blâme qu'on s'apprêtait à déverser sur elle, elle prit franchement le parti d'être en public à l'égard de Laurence ce qu'elle était en particulier. Elle l'accabla de soins, de prévenances, de respects même; elle plaça elle-même un tabouret sous ses pieds, elle lui présenta elle-même le plateau de rafraîchissements, puis elle répondit par un baiser plein d'effusion à son baiser de remercîment; et quand elle se rassit auprès d'elle, elle tint sa main enlacée à la sienne toute la soirée sur le bras du fauteuil.

Ce rôle était beau sans doute, et la présence de Laurence opérait des miracles, car un tel courage eût épouvanté Pauline, si on lui en eût annoncé la nécessité la veille; et maintenant il lui coûtait si peu, qu'elle s'en étonnait elle-même. Si elle eût pu descendre au fond de sa conscience,

peut-être eût-elle découvert que ce rôle généreux était le seul qui l'élevât au niveau de Laurence à ses propres yeux. Il est certain que jusque-là la grâce, la noblesse et l'intelligence de l'actrice l'avaient déconcertée un peu; mais, depuis qu'elle l'avait posée auprès d'elle en protégée, Pauline ne s'apercevait plus de cette supériorité, difficile à accepter de femme à femme, aussi bien que d'homme à homme.

Il est certain que, lorsque les deux amies et la mère aveugle se retrouvèrent seules ensemble au coin du feu, Pauline fut surprise et même un peu blessée de voir que Laurence reportait toute sa reconnaissance sur la vieille femme. Ce fut avec une noble franchise que l'actrice, baisant la main de Mme D... et l'aidant à reprendre le chemin de sa chambre, lui dit qu'elle sentait tout le prix de ce qu'elle avait fait et de ce qu'elle avait été pour elle durant cette petite épreuve. — Quant à toi, ma Pauline, dit-elle à son amie lorsqu'elles furent tête à tête, je te fâcherais si je te faisais le même remercîment. Tu n'as point de préjugés assez obstinés pour que ton mépris de la sottise provinciale me semble un grand effort. Je te connais, tu ne serais plus toi-même, si tu n'avais pas trouvé un vrai plaisir à t'élever de toute ta hauteur au-dessus de ces bégueules.

— C'est à cause de toi que cela m'est devenu un plaisir, répondit Pauline un peu déconcertée.

— Allons donc, rusée! reprit Laurence en l'embrassant, c'est à cause de vous-même!

Était-ce un instinct d'ingratitude qui faisait parler ainsi l'amie de Pauline? Non. Laurence était la femme la plus droite avec les autres et la plus sincère vis-à-vis d'elle-même. Si l'effort de son amie lui eût paru sublime, elle ne se serait pas crue humiliée de lui montrer de la reconnaissance; mais elle avait un sentiment si ferme et si légitime de sa propre dignité, qu'elle croyait le courage de Pauline aussi naturel, aussi facile que le sien. Elle ne se doutait nullement de l'angoisse secrète qu'elle excitait dans cette âme troublée. Elle ne pouvait la deviner, elle ne l'eût pas comprise.

Pauline, ne voulant pas la quitter d'un instant, exigea qu'elle dormît dans son propre lit. Elle s'était fait arranger un grand canapé, où elle se coucha non loin d'elle, afin de pouvoir causer le plus longtemps possible. Chaque moment augmentait l'inquiétude de la jeune recluse et son désir de comprendre la vie, les jouissances de l'art et celles de la gloire, celles de l'activité et celles de l'indépendance. Laurence éludait ses questions. Il lui semblait imprudent de la part de Pauline de vouloir connaître les avantages d'une position si différente de la sienne; il lui eût semblé peu délicat à elle-même de lui en faire un tableau séduisant. Elle s'efforça de répondre à ses questions par d'autres questions : elle voulut lui faire dire

les joies intimes de sa vie évangélique, et tourner toute l'exaltation de leur entretien vers cette poésie du devoir qui lui semblait devoir être le partage d'une âme pieuse et résignée. Mais Pauline ne répondit que par des réticences. Dans leur premier entretien de la matinée, elle avait épuisé tout ce que sa vertu avait d'orgueil et de finesse pour dissimuler sa souffrance. Le soir, elle ne songeait déjà plus à son rôle. La soif qu'elle éprouvait de vivre et de s'épanouir comme une fleur longtemps privée d'air et de soleil, devenait de plus en plus ardente. Elle l'emporta, et força Laurence à s'abandonner au plaisir le plus grand qu'elle connût, celui d'épancher son âme avec confiance et naïveté. Laurence aimait son art, non-seulement pour lui-même, mais aussi en raison de la liberté et de l'élévation d'esprit et d'habitude qu'il lui avait procurée. Elle s'honorait de nobles amitiés; elle avait connu aussi des affections passionnées, et quoiqu'elle eût la délicatesse de n'en point parler à Pauline, la présence de ces souvenirs encore palpitants donnait à son éloquence naturelle une énergie pleine de charme et d'entraînement.

Pauline dévorait ses paroles. Elles tombaient dans son cœur et dans son cerveau comme une pluie de feu ; pâle, les cheveux épars, l'œil embrasé, le coude appuyé sur son chevet virginal, elle était belle comme une nymphe antique, à la lueur pâle de la lampe qui brûlait entre les deux lits. Laurence la vit et fut frappée de l'expression de ses traits. Elle craignit d'en avoir trop dit, et se le reprocha, quoique pourtant toutes ses paroles eussent été pures comme celles d'une mère à sa fille. Puis, involontairement, revenant à ses idées théâtrales, et oubliant tout ce qu'elles venaient de se dire, elle s'écria, frappée de plus en plus : — Mon Dieu, que tu es belle, ma chère enfant! Les classiques qui m'ont voulu enseigner le rôle de Phèdre ne t'avaient pas vue ainsi. Voici une pose qui est toute de l'école moderne, mais c'est Phèdre tout entière..... non pas la Phèdre de Racine peut-être, mais celle d'Euripide, disant :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !..

— Si je ne te dis pas cela en grec, ajouta Laurence en étouffant un léger bâillement, c'est que je ne sais pas le grec..... Je parie que tu le sais, toi!...

— Le grec? quelle folie! répondit Pauline, s'efforçant de sourire. Que ferais-je de cela!

— Oh! moi, si j'avais, comme toi, le temps d'étudier tout, s'écria Laurence, je voudrais tout savoir!

Il se fit quelques instants de silence. Pauline fit un douloureux retour

sur elle-même ; elle se demanda à quoi, en effet, servaient tous ces merveilleux ouvrages de broderie qui remplissaient ses longues heures de silence et de solitude, et qui n'occupaient ni sa pensée, ni son cœur. Elle fut effrayée de tant de belles années perdues, et il lui sembla qu'elle avait fait de ses plus nobles facultés, comme de son temps le plus précieux, un usage stupide, presque impie. Elle se releva encore sur son coude et dit à Laurence : — Pourquoi donc me comparais-tu à Phèdre? Sais-tu que c'est là un type affreux? Peux-tu poétiser le vice et le crime?... — Laurence ne répondit pas. Fatiguée de l'insomnie de la nuit précédente, calme d'ailleurs au fond de l'âme, comme on l'est malgré tous les orages passagers, lorsqu'on a trouvé au fond de soi le vrai but et le vrai moyen de son existence, elle s'était endormie presque en parlant. Ce prompt et paisible sommeil augmenta l'angoisse et l'amertume de Pauline. Elle est heureuse, pensa-t-elle... heureuse et contente d'elle-même, sans effort, sans combats, sans incertitude... Et moi!... O mon Dieu, cela est injuste!

Pauline ne dormit pas de toute la nuit. Le lendemain, Laurence s'éveilla aussi paisiblement qu'elle s'était endormie, et se montra au jour fraîche et reposée. Sa femme de chambre arriva avec une jolie robe blanche qui lui servait de peignoir pendant sa toilette. Tandis que la soubrette lissait et tressait les magnifiques cheveux noirs de Laurence, celle-ci repassait le rôle qu'elle devait jouer à Lyon, à trois jours de là. C'était à son tour d'être belle avec ses cheveux épars et l'expression tragique. De temps en temps, elle échappait brusquement aux mains de la femme de chambre, et marchait dans l'appartement, en s'écriant : « Ce n'est pas cela... je veux le dire comme je le sens! » Et elle laissait échapper des exclamations, des phrases de drame; elle cherchait des poses devant le vieux miroir de Pauline. Le sang-froid de la femme de chambre, habituée à toutes ces choses, et l'oubli complet où Laurence semblait être de tous les objets extérieurs, étonnaient au dernier point la jeune provinciale. Elle ne savait pas si elle devait rire ou s'effrayer de ces airs de pythonisse; puis elle était frappée de la beauté tragique de Laurence, comme Laurence l'avait été de la sienne quelques heures auparavant. Mais elle se disait : Elle fait toutes ces choses de sang-froid, avec une impétuosité préparée, avec une douleur étudiée; au fond, elle est fort tranquille, fort heureuse, et moi qui devrais avoir le calme de Dieu sur le front, il se trouve que je ressemble à Phèdre!

Comme elle pensait cela, Laurence lui dit brusquement : — Je fais tout ce que je peux pour trouver ta pose d'hier soir, quand tu étais là sur ton coude... je ne peux pas en venir à bout! C'était magnifique. Allons! c'était trop récent. Je trouverai cela plus tard, par inspiration! Toute inspiration

est une réminiscence, n'est-ce pas, Pauline? Tu ne te coiffes pas bien, mon enfant; tresse donc tes cheveux au lieu de les lisser ainsi en bandeau. Tiens, Suzette va te montrer.

Et tandis que la femme de chambre faisait une tresse, Laurence fit l'autre, et en un instant, Pauline se trouva si bien coiffée et si embellie, qu'elle fit un cri de surprise. — Ah! mon Dieu, quelle adresse! s'écria-t-elle, je ne me coiffais pas ainsi de peur d'y perdre trop de temps, et j'en mettais le double.

— Oh! c'est que nous autres, répondit Laurence, nous sommes forcées de nous faire belles le plus possible et le plus vite possible.

— Et à quoi cela me servirait-il, à moi? dit Pauline en laissant retomber ses coudes sur la toilette, et en se regardant au miroir d'un air sombre et désolé.

— Tiens! s'écria Laurence, te voilà encore Phèdre! Reste comme cela, j'étudie!

Pauline sentit ses yeux se remplir de larmes. Pour que Laurence ne s'en aperçût pas (et c'est ce que Pauline craignait le plus au monde en cet instant), elle s'enfuit dans une autre pièce, et dévora d'amers sanglots. Il y avait de la douleur et de la colère dans son âme, mais elle ne savait pas elle-même pourquoi ces orages s'élevaient en elle. Le soir Laurence était partie. Pauline avait pleuré en la voyant monter en voiture, et cette fois c'était de regret, car Laurence venait de la faire vivre pendant trente-six heures, et elle pensait avec effroi au lendemain. Elle tomba accablée de fatigue dans son lit, et s'endormit brisée, désirant ne plus s'éveiller. Lorsqu'elle s'éveilla, elle jeta un regard de morne épouvante sur ces murailles qui ne gardaient aucune trace du rêve que Laurence y avait évoqué. Elle se leva lentement, s'assit machinalement devant son miroir et essaya de refaire ses tresses de la veille. Tout à coup, rappelée à la réalité par le chant de son serin, qui s'éveillait dans sa cage, toujours gai, toujours indifférent à la captivité, Pauline se leva, ouvrit la cage, puis la fenêtre, et poussa dehors l'oiseau sédentaire, qui ne voulait pas s'envoler. « Ah! tu n'es pas digne de la liberté! » dit-elle en le voyant revenir vers elle aussitôt. Elle retourna à sa toilette, défit ses tresses avec une sorte de rage, et tomba le visage sur ses mains crispées. Elle resta ainsi jusqu'à l'heure où sa mère s'éveillait. La fenêtre était restée ouverte, Pauline n'avait pas senti le froid. Le serin était rentré dans sa cage, et chantait de toutes ses forces.

George Sand.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

# LES JOURNAUX

# CHEZ LES ROMAINS,

PAR M. JOSEPH-VICTOR LECLERC.

L'érudition a bien peu de juges au soleil. Pour l'estimer à son prix, il faudrait la posséder de près et la regarder de loin. Or, quand on s'en est approché et qu'on s'est donné toute cette peine du détail, on est du métier, on y est englué, on ne s'en éloigne plus. On en a le pli, les habitudes, la morgue trop souvent, les précautions et les dédains d'aruspice contre les profanes et les amateurs, les rivalités, les préventions aussi et les *entremangeries* intestines, comme dit Bayle. Pour juger l'érudition, il ne serait pas mal d'être érudit d'abord, puis, par là-dessus, d'être quelque peu bel esprit et philosophe, pour ne pas négliger tout à fait, en la jugeant, l'agrément et l'idée, ce que l'érudition se retranche si volontiers. Mais les beaux esprits s'arrêtent le plus souvent en chemin et se rebutent avant d'acquérir le droit d'être juges. Les philosophes sautent à pieds joints et aiment mieux inventer. Les érudits restent entre eux, se dénigrant, se combattant, se louant et se citant. Le public, même éclairé, ne sait trop sur eux à quoi s'en tenir.

L'érudition, en ce qu'elle a de réputé exact et rigoureux, est devenue quelque chose d'aussi spécial que la chimie. Dans la discussion d'un point même d'histoire et de littérature, un digne savant ne se permettra pas plus une idée collatérale qu'un bon chimiste une métaphore dans un narré d'analyse. On ne doit pas trop s'en plaindre : il arrive ainsi que des documents, peut-être utiles, s'amassent sans être compromis par les idées de personne.

Il y a pourtant en érudition, comme partout ailleurs, l'invention, le goût, l'esprit, et sous l'appareil des doctes mémoires et l'enchâssement des textes,

c'est là qu'il faut aller d'abord pour savoir *à quoi bon ?* et si quelque chose de véritablement essentiel ou de piquant, d'original en un mot, est en jeu ; c'est à ce fond qu'il faut venir pour classer les œuvres et surtout les hommes.

En érudition, l'œuvre vaut souvent mieux que l'homme. Des esprits sensés, laborieux et patients peuvent aller loin. M. Joubert, dans une de ses plus vraies et de ses plus ingénieuses pensées, a dit : « Les savants *fabriqués* sont les eaux de Barége faites à Tivoli. Tout y est, excepté le naturel. Elles ont quelque utilité, mais leurs qualités factices s'évaporent très-promptement. Elles ne valent que par l'emploi et non par l'essence. » Combien, dans une académie, de ces savants par *art*, qui ne valent que par l'emploi, qui ne sont ni originaux ni inventeurs, qui ont tout appris, même l'esprit ! Et plût à Dieu qu'il y en eût beaucoup encore qui eussent appris cela !

Dégager de notre Académie des inscriptions les savants par essence des savants par art et même sans art, serait chose plus amusante qu'on ne croit. La témérité semblerait grande, mais on est dans le siècle des témérités. Les savants y ont encore échappé toutefois ; on les respecte. Un certain cercle d'ennui les protége et fait brouillard du côté de la foule. La folle insolence de la critique journalière s'est portée ailleurs ; ils sont protégés par notre légèreté même. Pour quelques épigrammes banales qui s'attachent de plus en plus à tort, je le crois, au nom de l'honorable M. Raoul-Rochette, pour quelques bons mots de Courier qui sont piqués comme des étiquettes à quelques noms, et que la politique, dans le temps, a fait retenir, on laisse en paix les estimables travailleurs et les rares inventeurs, les gens d'esprit et les manœuvres ; la méthode apparente est la même ; on les confond ensemble et l'on passe.

Depuis quelque temps, un membre tout novice de l'Académie des inscriptions, M. Berger de Xivrey, semble s'être fait le truchemen de ses doctes confrères près du public : il faut se méfier pourtant. Il pourrait bien ne pas être avoué de tous. A quelle classe le faut-il rapporter lui-même ? Je ne serais pas embarrassé de le dire, si j'osais me montrer aussi sévère envers M. Berger que M. Berger n'a pas craint d'être injuste récemment envers M. Varin, auteur d'un intéressant travail sur Reims. L'érudition a ses coteries encore ; l'Académie des inscriptions conserve un reste de parti royaliste. M. Berger est arrivé par là et loue tout ce qui vient de là. Le travail de M. Varin était en concurrence avec un livre que pousse la coterie dont est M. Berger : voilà l'histoire de cette grande colère. Oh ! si l'on retournait la lance de M. Berger contre ses collègues les plus intimes !... mais ce ne serait pas assez plaisant.

Il y aurait bien plus de profit à découvrir, à dénoncer au public les gens *à idées* dans l'érudition : ils sont rares. M. Letronne, pour prendre parmi les plus en vue, en est un. Il a de l'invention en critique, une invention très-inquisitive et très-destructive. S'il a pu dire un *non* bien net à quelque opinion vague et reçue, s'il a pu déconcerter une chronologie sacro-sainte ou prendre en flagrant délit de fabrication quelque juif hellénisant, s'il a pu mettre à sec un déluge ou faire taire à propos la statue de Memnon, il est content.

M. Fauriel aussi a de l'invention ; il en a trop peut-être pour les doctes habitudes académiques, et il a dû y déroger plus d'une fois. Il ne s'est jamais mis aux champs, soit en histoire soit en littérature, que pour rapporter quelque

chose de neuf, d'imprévu, et non-seulement quant aux faits, mais quant aux idées qui s'y cachent. Ceci est trop, je le crois, pour être tout à fait apprécié de ses pairs.

Le livre de M. Leclerc, né au sein de l'Académie des inscriptions, en est presque aussitôt sorti, et a fait beaucoup d'honneur à l'érudition dans le public. Le choix du sujet, ce titre *Des Journaux chez les Romains*, avait de quoi piquer; les journaux ont accueilli à l'envi le D'Hozier qui leur donnait des aïeux. En fait de généalogie, on n'est jamais difficile ; on ne s'est pas trop inquiété de voir à quoi répondait précisément et ce que signifiait en importance ce nom de journaux appliqué à l'ancienne Rome ; on n'a pas assez remarqué que ce n'était là d'ailleurs que la seconde partie et comme l'assaisonnement du savant travail de M. Leclerc.

La première partie de son livre; le premier mémoire, qui traite des *Annales des Pontifes ou grandes Annales*, a véritablement pour objet de rendre aux premiers siècles de Rome et à son histoire au temps des rois et des premiers consuls une authenticité que les travaux de Niebuhr et de cette école audacieuse avaient pu ébranler dans beaucoup d'esprits. Si en effet l'on parvient à démontrer que, dès les premiers siècles de Rome, le grand pontife traçait chaque année dans sa maison, sur une table blanchie, les faits mémorables ; que ces tables sur bois ou sur pierre ne furent jamais complétement détruites, qu'elles échappèrent à l'invasion des Gaulois, et qu'elles purent être consultées par les historiens à qui l'on doit le récit de ces premiers âges, il en résulte qu'il n'y a pas lieu de tant douter sur les origines, ni de tant attribuer que l'a fait Niebuhr à l'imagination populaire, aux chants nationaux et aux légendes épiques. De ce qu'il y a des fables, ce n'est pas raison de tout rejeter.

Tite-Live, le parrain le plus brillant de cette histoire demi-fabuleuse de Rome au berceau, a été aussi le principal auteur du doute, lorsqu'en commençant son sixième livre il a dit : « Jusqu'ici notre histoire est assez obscure. D'abord on écrivait peu; ensuite les souvenirs qu'avaient pu conserver les mémoires des pontifes et les autres monuments publics ou particuliers, ont presque tous péri dans l'incendie de Rome..... *pleraque interiere.* » Voilà le passage formel par où le doute s'est introduit; M. Leclerc, à l'aide d'une multitude de textes de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Caton, de Cicéron, de Varron,.... de Tite-Live lui-même, s'efforce habilement de le combler et de réparer la brèche où se sont précipités sceptiques germains et gaulois, comme à la suite de leurs aïeux barbares.

On commence d'ordinaire par opposer aux novateurs que ce qu'ils disent est inouï; puis, au second moment, on s'avise de leur répondre que ce qu'ils croient inventer n'est pas nouveau. Pourquoi donc, peuvent-ils répliquer, se tant effaroucher d'abord? C'est qu'il y a des choses qu'on aperçoit et qui ne prennent au vif que du jour où elles sont dites d'une certaine manière.

En France, d'ailleurs, on aime assez que les idées, comme les vins, nous reviennent de l'étranger. Un petit voyage d'outre-mer ou d'outre-Rhin ne fait pas de mal pour mettre en vogue. C'est ainsi depuis longtemps dans les plus petites comme dans les grandes choses : Dufreny, avant Wathely, avait déjà tenté le genre des jardins dits *anglais*, qu'on a repris ensuite de l'Angleterre,

tout comme Beaufort ou Pouilly nous est revenu par Niebuhr, comme le rationalisme de Richard Simon nous revient par Strauss.

Les idées, sinon les individus, gagnent à ces évolutions. Pour me tenir à l'exemple présent de Niebuhr, je suis singulièrement frappé (à ne juger qu'en ignorant et en simple amateur) du résultat final de toute cette guerre sur la première Rome. Niebuhr passe pour battu, et il ne l'est pas autant qu'on veut bien dire. Sa Rome étrusque a peu réussi, et l'on raille même agréablement ses grandes épopées latines : mais, tout à côté, on raille aussi ces vieilles fables qu'on n'adoptait pas sans doute, mais qu'on relevait peu jusque-là ; on parle très-lestement de Tite-Live; on va même un peu loin peut-être en disant de son *pleraque interiere* que c'est la facile excuse d'un *rhéteur ingénieux* qui voulait se soustraire au long travail de l'historien. Dirait-on cela de Tite-Live, si Niebuhr, ce téméraire provocateur, n'était pas venu ?

Un Allemand de beaucoup de savoir et d'esprit, le docteur Hermann Reuchlin, le même qui fait en ce moment là-bas une histoire de Port-Royal, comme moi ici, et qui me devancera, je le crains bien, me disait un jour : « Vous autres catholiques, quand vous allez à la recherche et à la discussion des faits, vous êtes toujours plus ou moins comme une troupe qui fait sa sortie sous le canon d'une place et qui n'ose s'en écarter. Nous autres, protestants, nous osons charger à fond à la baïonnette. » J'aurais pu lui répondre : « Oui, mais prenez garde qu'en devenant victorieux, et l'ennemi chassé, vous ne vous trouviez tout juste à la place qu'il occupait auparavant. » M. Quinet a très-bien démontré cela pour les théologiens qui, à leur insu, ont préparé Strauss. Or, en ce siècle, et dans toutes les questions, on est chacun plus ou moins protestant, je veux dire qu'après bien des débats avec l'adversaire, on court fortement risque d'être amené tout proche du camp que l'autre occupait. Les critiques à idées poussent trop loin ; en attendant, les critiques judicieux et sages font du chemin : le juste milieu se déplace. Le succès le plus grand de la plupart des révolutions, en littérature comme en politique, n'est guère peut-être que cela : faire tenir compte aux autres de certains résultats, en passant soi-même pour battu. Niebuhr, dans sa défaite sur le mont Aventin, me fait un peu l'effet d'être battu comme Lafayette en 1850, non sans avoir obtenu bien des choses. Grâce à lui, l'histoire des premiers siècles de Rome est à refaire, ou mieux il demeure prouvé, je pense, qu'on ne saurait la refaire. Le docte et habile M. Leclerc, en rétablissant l'authenticité de cette histoire en général, ne nous dit pas en détail ce qu'il continue d'en croire. Là est l'embarras vraiment. Niebuhr, dans sa tentative de reconstruction, a erré et rêvé ; mais, à ne prendre ses hypothèses que *philosophiquement* et comme *manière de concevoir* une première Rome autre que celle de Rollin, elles demeureront précieuses et méritoires aux yeux de tous les libres esprits (1).

(1) M. Leclerc rappelle très bien et cite l'agréable plaisanterie de l'abbé Barthélemy, où, sous le titre d'*Essai d'une nouvelle Histoire romaine*, il montre qu'il ne croit à peu près rien des premiers siècles de l'ancienne. Bayle, dans l'article *Tanaquil* de son Dictionnaire, après avoir soigneusement déroulé le tissu de contes qui se rattachent à cette princesse, ajoute que si l'on avait fait faire à de jeunes écoliers des amplifications

Ces écoles audacieuses sont d'abord comme un torrent qui passe; les gens établis dans l'ancienne idée se révoltent et se garent. Attendez! le torrent a passé; on l'enjambe bientôt, non sans ramasser les débris et les troncs d'arbres charriés. Esprits riverains, ne méprisons pas les torrents : le premier ravage passé, ils font alluvion sur nos rivages.

M. Leclerc nous pardonnera d'être un peu plus indulgent que lui pour Niebuhr, à qui nous sommes redevables d'un service qu'il n'est pas en mesure de reconnaître aussi bien que nous : je veux parler de l'ouvrage même de M. Leclerc. Les critiques comme Niebuhr, ces provocateurs d'idées et de génie, servent à faire produire en définitive aux doctes judicieux et ingénieux ces écrits qui, sans eux et leur assaut téméraire, ne seraient peut-être jamais sortis. C'est comme le produit net du débat : après quoi la clôture.

Il est impossible, ce nous semble, d'apporter une érudition plus complète, mieux munie de tous les textes, de les mieux colliger, épuiser et discuter, de les passer à un creuset plus sévère que M. Leclerc ne l'a fait. En quelques rares endroits, si je l'osais remarquer, son raisonnement, en faveur de l'authenticité historique qu'il soutient, m'a paru plus spécieux que fondé, comme quand il dit par exemple : « Les premiers siècles de Rome vous sont suspects à cause » de la louve de Romulus, des boucliers de Numa, du rasoir de l'augure, de » l'apparition de Castor et Pollux... ; effacez donc alors de l'histoire romaine » toute l'histoire de César, à cause de l'astre qui parut à sa mort, dont Auguste » avait fait placer l'image au-dessus de la statue de son père adoptif, dans le » temple de Vénus (1). » Une fable qu'on aura accueillie dans une époque tout avérée et historique ne saurait en aucune façon la mettre au niveau des siècles sans histoire et où l'on ne fait point un pas sans rencontrer une merveille. Ailleurs (2), il lui arrive de parler de la *candeur* des récits consignés dans les Annales pontificales, avant les luttes passionnées du sénat et du peuple; il m'est impossible vraiment, en songeant à toutes les fables qu'y affichaient les pontifes, et qui entraient dans l'intérêt aussi de leur politique, de me figurer de

sur des noms de personnages héroïques, et qu'on eût introduit ensuite toutes ces broderies dans le corps de l'histoire, on n'aurait guère obtenu un résultat plus fabuleux. « Cela eût produit de très-grands abus, dit-il avec son air de maligne bonhomie, si les » plus jolies pièces de ces jeunes gens eussent été conservées dans les Archives, et si, » au bout de quelques siècles, on les eût prises pour des relations. Que sait-on si la » plupart des anciennes fables ne doivent pas leur origine à quelque coutume de faire » louer les anciens héros le jour de leur fête et de conserver les pièces qui avaient paru » les meilleures? » Ces bonnes pièces, ces bonnes *copies*, comme on dit dans les classes, c'est une manière plus prosaïque d'exprimer la même chose qu'on a depuis appelée magnifiquement du nom d'épopées. Mais tout ce scepticisme, avant Niebuhr, n'était pas sorti d'un cercle restreint : il souriait silencieusement au bas d'une note de Bayle, ou se jouait avec l'abbé Barthélemy dans le salon de Mme de Choiseul ; il s'enfermait avec Pouilly et Lévesque au sein de l'Académie des inscriptions ; maintenant il s'est produit en plein jour et a passé à l'état vulgaire. Cette vaste tentative d'incendie par les Germains l'a tout d'un coup trahi de toutes parts et éclairé.

(1) Page 166.

(2) Page 115.

quelle *candeur* particulière il s'agit, si ce n'est que ces Annales étaient tracées sur une table blanchie, *in albo*. Comme goût, même dans ce genre spécial, j'aimerais parfois un peu moins de luxe d'érudition en certaines parenthèses, qui font trop souvenir l'irrévérencieux lecteur de ce joli mot de Bonaventure Des Périers : « Que, comme les ans ne sont que pour payer les rentes, aussi les noms ne sont que pour faire débattre les hommes. » Enfin on se passerait très-bien encore çà et là de quelques petits mouvements comme oratoires, qui sortent de l'excellent ton critique, et qui semblent dire avec Scipion : Montons au Capitole ! Mais, je le répète, et après tout le monde, l'érudition positive de M. Leclerc a épuisé les pièces restantes du procès, en a tiré tout le parti possible, si l'on doute encore après cela, c'est que le doute est dans le fond même et qu'il ne se peut éviter.

Qu'on se demande un peu, toutefois, ce qu'on atteindrait chez nous de vrai et de positif si l'on essayait de reconstruire quelques vieilles annales contemporaines de Grégoire de Tours, ou les grandes Chroniques de Saint-Denys, que M. Leclerc compare ingénieusement aux Annales des pontifes, si l'on essayait de leur rendre crédit moyennant quelque ligne en l'air, quelque *à-peu-près* échappé à Voltaire ou à Anquetil. On disait *les Annales* chez les Romains comme on dit chez nous *les vieilles Chroniques;* on s'en moquait, on les invoquait, sans les avoir lues. Denys d'Halicarnasse, qui s'y appuie, ne paraît pas les avoir directement consultées. On ne peut d'ailleurs rendre compte du moment ni du comment de la transformation de ces Annales d'abord tracées sur bois ou sur pierre, et plus tard rédigées en livres. Il était naturel et nécessaire que, tôt ou tard, ce changement eût lieu. Car que faire de toutes ces tables de bois ou de marbre, de tous ces *album* sur mur, où s'écrivait l'histoire de chaque année, durant les siècle où il n'y avait pas d'autre histoire ? Elles étaient fort sommaires, je le crois ; mais elles ne laissaient pas de devoir occuper à la longue une étendue fort respectable, si elles tenaient tout ce qu'on nous a depuis raconté des premiers siècles. Il y eut là de bonne heure de quoi encombrer le vestibule et toute la maison du grand prêtre. Qui fut donc chargé de rédiger en livres ce qui était d'abord en inscriptions ? Quelle garantie de fidélité dans cette révision ? A quelle époque ? C'est ce qu'aucun texte n'a permis à M. Leclerc de conjecturer. J'ai dit qu'après lui, sur cette question, il fallait crier à la clôture. Mais voilà l'endroit faible de la place par où le doute pourrait encore faire brèche de nouveau.

M. Leclerc a exprimé une vue historique très-séduisante et très-ingénieuse ; c'est que, sous Vespasien, il y eut un renouvellement d'études, et, pour tout dire, une véritable *rénovation des travaux historiques :* « Cet empereur, renonçant le premier aux traditions patriciennes de la famille des Césars qui venait de finir dans Néron, lorsqu'il reconstruisit le Capitole incendié par les soldats de Vitellius ou par les siens, ne craignit point d'en faire comme un musée historique où se dévoileraient, aux yeux de tous, les mystères de l'antiquité romaine... Depuis Vespasien et son nouveau Capitole, on connaît mieux la vérité, et le patriciat déchu ne défend plus de la dire. » Ainsi on consulta plus librement alors les vieux titres, les inscriptions sur bronze, et selon M. Leclerc les *Annales pontificales*, qui durent être pour beaucoup dans cette

rénovation. Enfin ce fut un peu comme aujourd'hui, où, grâce à la passion des recherches historiques, on revient à mieux savoir le moyen âge et l'époque mérovingienne que durant les trois derniers siècles.

Ceci est vrai en partie, en partie exagéré. Je soupçonne qu'il y a quelque illusion à penser qu'on sache jamais mieux les choses en s'en éloignant beaucoup. On en saisit mieux certaines masses et certains points isolés, et l'on croit d'autant mieux les tenir que le reste se dérobe davantage. Pour dire toute ma pensée, a-t-on raison de prétendre savoir mieux le moyen âge aujourd'hui qu'avant la révolution ? Oui et non. Cette quantité de détails sur le clergé, les couvents, les parlements, les charges de cour, qui formaient la trame sociale, et qui étaient un reste de la vie du moyen âge, on ne les connaît plus. Tout le monde en était informé alors, on vivait au milieu. Les érudits en retrouvent aujourd'hui et en embrassent des parties; mais personne n'a plus dans la tête cet ensemble d'organisation. On y gagne, quand on juge le moyen âge, de le faire dans un esprit plus détaché de toutes les analogies contemporaines ; mais on y perd aussi quelque chose en notions continues. C'est une flatterie à l'homme de croire que du moins tous les résultats positifs restent, et que dans la science on n'oublie pas. A chaque génération, il se fait un naufrage d'idées vives; une sorte d'ignorance recommence; une bonne partie du savoir et de l'esprit de chaque époque périt avec elle ; une autre portion s'entasse en de savants dépôts, et ne s'en tire qu'en se dispersant dans quelques têtes de plus en plus singulières. C'est bien moins encore, on le conçoit, à la rénovation historique du temps de Vespasien qu'à la nôtre même, en sa légère exagération, que je me permets d'opposer ce sous-amendement respectueux. En face des érudits et des philosophes également ardents de nos jours et emportés à toutes sortes d'espérances, il est bon de ne pas laisser tout à fait tomber ce droit de *rappel à l'homme,* qui semble relégué chez les défunts moralistes.

La seconde partie du livre de M. Leclerc, et de beaucoup la plus agréable, traite des journaux chez les Romains. Le sagace dissertateur essaye de les rattacher directement aux Annales des pontifes, et de montrer que, vers le temps même où l'on cessa de rédiger celles-ci, on commence à voir apparaître une publication ou journalière ou assez fréquente, qui les remplaça avec avantage. D'après cette conjecture, les journaux seraient comme une bouture sortie du vieux tronc pontifical : ils n'en seraient que la prolongation et l'émancipation au dehors; ils auraient eu, comme le théâtre, comme la statuaire en bien des pays, leur période *hiératique* avant d'avoir leur existence populaire. Les Annales pontificales, c'était, si vous voulez, un journal *annuel* à un seul exemplaire, sur bois ou sur marbre, affiché dans le vestibule du grand prêtre ; c'était un essai informe de Moniteur, très-mélangé de Mathieu Laensberg. Les journaux, dès l'année 626 environ, y auraient suppléé et auraient rendu compte des affaires publiques, des édits, des procès scandaleux, des orages, pluies de sang et autres phénomènes atmosphériques, etc.; les actes de l'assemblée du peuple, selon la conjecture très-avenante de M. Leclerc, auraient été l'objet principal de ces journaux, environ soixante-huit ans avant les actes du sénat, lesquels (on le sait positivement) ne commencèrent à être publiés qu'en l'an de Rome 694, sous le premier consulat de César : ce fut un tour que cet

ennemi de l'aristocratie joua au sénat, un peu comme lorsque notre révolution de juillet introduisit la publicité dans notre chambre des pairs. Mais gardons-nous de trop pousser ces sortes d'analogies. Ni sur la fin de la république, ni sous l'empire, les journaux à Rome ne furent jamais rien qui ressemblât à une puissance ; ils étaient réduits à leur plus simple expression ; on ne saurait moins imaginer, en vérité, dans un grand État qui ne pouvait absolument se passer de toute information sur les affaires et les bruits du forum. M. Leclerc a très-bien indiqué le moyen de se figurer ce que renfermaient les journaux de Rome entre le premier consulat et la dictature de César. On a dix-sept lettres de Célius à Cicéron, alors proconsul en Cilicie, et qui lui demandait de le tenir au courant ; Célius fait ramasser de toutes mains des nouvelles, il paye des gens pour cela, et Cicéron n'est pas trop content toujours des sots propos qu'ils y mêlent. Mais ce serait se faire un trop bel idéal, je le crois, des journaux de Rome que de se les représenter par les lettres de Célius ; c'est précisément parce que les journaux, qui y sont à peine indiqués en passant, ne disent pas l'indispensable, qu'il y supplée si activement près de Cicéron. Il va jusqu'à lui copier au long un sénatus-consulte, faute du Moniteur du jour apparemment. Quand on lit cette suite de lettres, on en reçoit une impression qui dément plutôt l'idée d'un service officiel et régulier par les journaux. Après tout, aux diverses époques de la république expirante ou de l'empire, dans les rares intervalles de liberté comme sous la censure des maîtres, il n'y avait à Rome que le journal en quelque sorte rudimentaire, un extrait de moniteur, de petites affiches et de gazette de tribunaux ; le vestige de l'organe, plutôt que l'organe puissant et vivant. M. Leclerc a fait comme ces curieux anatomistes qui retrouvent dans une classe d'animaux ou dans l'embryon la trace, jusque-là imperceptible, de ce qui plus tard dominera. Si M. Magnin a su montrer la persistance et faire comme l'histoire de la faculté dramatique aux époques mêmes où il n'y a plus de théâtre ni de drame à proprement parler, M. Leclerc à son tour a pu trouver preuve de la faculté du journal chez les Romains. Cette faculté humaine, curieuse, bavarde, médisante, ironique, n'a pas dû cesser dès avant Martial jusqu'à Pasquin. Mais qu'on n'en attende alors rien de tel (M. Leclerc est le premier à le reconnaître) que cette puissance de publicité devenue une fonction sociale ; ceci est aussi essentiellement moderne que le bateau à vapeur. Le véritable Moniteur des Romains se doit chercher dans les innombrables pages de marbre et de bronze où ils ont gravé leurs lois et leurs victoires ; les journaux littéraires du temps de César sont dans les lettres de Cicéron, et les petits journaux dans les épigrammes de Catulle : ce n'était pas trop mal pour commencer. S'il y avait eu des journaux dans ce sens moderne qui nous flatte, au moment où se préparait la rupture entre César et Pompée, on aurait vu Curion soudoyer, courtiser des rédacteurs, César envoyer des articles tout faits : il y aurait eu escarmouche de plume avant Pharsale. Mais rien : le journal à Rome manqua toujours de *premier Paris* aussi bien que de feuilleton ; est-ce là un aïeul ?

Et sous les empereurs, après Néron et dans les interrègnes, s'il y avait eu de vrais journaux à Rome, chaque prétendant y serait allé en même temps qu'aux prétoriens, pour se les assurer. Et Trimalcion et Apicius, dans leurs

digestions épicuriennes, auraient songé à en acheter un, pour être quelque chose.

C'est à nous, bien à nous, notre gloire et notre plaie que le journal : prenons garde ! c'est la grande conquête, disions-nous hier ; nous le redisons aujourd'hui, et, plus mûr, nous ajoutons : c'est le grand problème de la civilisation moderne.

En attendant, une histoire des journaux est à faire ; les doctes travaux de M. Leclerc en rendent facile la préface pour ce qui concerne l'antiquité. Il lui resterait à parler des Grecs et à y rechercher, comme il l'a fait pour les Romains, le vestige de l'organe. Il paraît peu disposé à le croire très-développé : « La vie politique des Grecs, dit-il en un endroit (1), non moins active que » celle de Rome, mais resserrée dans leurs petits États, n'appelait point un » aussi rapide et aussi énergique instrument de publicité que cet immense em- » pire dont les armées conquérantes détruisirent en peu d'années Carthage, » Corinthe et Numance. » On a vu que cet *énergique instrument* de publicité ne joua jamais que très-peu à Rome ; et, puisqu'il s'agit de la faculté plutôt encore que de l'usage, j'ai peine à croire qu'Athènes, par exemple, n'en ait pas fait preuve, même dans son cercle très-resserré. Il serait piquant d'éclairer cela avec précision. On a voulu voir le premier exemple des journaux littéraires dans la Bibliothèque de Photius, et faire de lui l'inventeur des *Éphémérides*. M. Leclerc indique, en passant, une quantité d'éphémérides historiques des Grecs qui ne sont pas plus des journaux proprement dits, destinés aux nouvelles publiques, que la Bibliothèque de Photius n'est un journal littéraire. Il paraît pourtant qu'un des premiers journaux des Romains fut rédigé par un Grec appelé Chrestus : il n'a dû importer à Rome que ce qui était déjà dans son pays. *A priori*, on peut affirmer que le journal, à l'état primitif au moins, n'a pas dû manquer à la Grèce.

Encouragé dans cette voie de recherches par le prompt succès de son livre, M. Leclerc, nous assure-t-on, s'occupe activement de suivre au moyen âge la trace du journal. De journaux privés, il n'en manqua jamais même alors : on écrivait à la dernière page de sa Bible ses bons ou mauvais jours ; le moine ou le bourgeois de Paris notaient dans l'ombre les événements monotones ou singuliers. Mais lorsqu'on entend par journal une feuille plus ou moins régulière, périodiquement publiée, on a plus de peine à en découvrir, et c'est à M. Leclerc que revient le soin d'en dépister. On a cru volontiers jusqu'ici que les gazettes étaient nées au XVIe siècle seulement, et les journaux littéraires au XVIIe. « C'est une des plus heureuses inventions du règne de Louis le Grand, » dit solennellement Camusat en tête de son ébauche d'histoire. Les véritables précédents des journaux littéraires sont dans la correspondance des savants du XVIe siècle et de leurs successeurs de Hollande. Quoi qu'il en soit, toutes ces investigations préalables ne serviraient qu'à fournir une bonne introduction à l'histoire des journaux, et c'est à ce travail que je voudrais voir quelque académie ou quelque librairie (si librairie il y a) provoquer deux ou trois travailleurs consciencieux et pas trop pesants, spirituels et pas trop lé-

(1) Page 224.

gers. Il est temps que cette histoire se fasse ; il est déjà tard ; bientôt on ne pourrait plus. On est déjà à la décadence et au bas-empire des journaux. Bayle nous en marque l'âge d'or si court, le vrai siècle de Louis XIV. Il réclamait déjà lui-même une histoire des gazettes. L'essentiel d'abord serait de former un bon corps d'histoire, d'établir les grandes lignes de la chaussée ; les perfectionnements viendraient ensuite. Il y aurait danger, si l'on n'y faisait attention, de demeurer attardé dans les préparatifs de l'entreprise et perdu dans les notes : je sais un estimable érudit qu'on trouva de la sorte dans son cabinet, assis par terre, à la lettre, et tout en pleurs, au milieu de mille petits papiers entre lesquels il se sentait plus indécis que le héros de Buridan : *Sedet æternumque sedebit infelix Theseus.* Camusat lui-même n'a laissé qu'un ramas de notes. Malgré tout le soin possible, il faudrait se résigner dans un tel travail à bien des ignorances, à bien des inexactitudes : on saura de moins en moins les vrais auteurs, je ne dis pas des articles principaux, mais même des recueils. Quelqu'un a trouvé l'autre jour très-spirituellement que les journaux sont nos Illiades, et qui ont des myriades d'Homères ; en remontant toutefois, le nombre des Homères se simplifie. Par malheur, ceux qui seraient en état d'éclairer, de contrôler pertinemment ces origines de journaux, manqueront de plus en plus. C'est là un des préjugés et une des morgues de l'érudition que d'attendre, pour attacher du prix à certains travaux, qu'il ne soit presque plus temps de les bien faire. Le beau moment académique pour reconstruire une civilisation, c'est lorsqu'il n'en reste plus qu'une écriture indéchiffrable ou des pots cassés.

La grande division qui séparerait naturellement cette histoire des journaux français en deux tomberait à 89 : histoire des journaux avant la révolution, et depuis. Cette dernière partie, pour être plus rapprochée et pour n'embrasser que cinquante ans, ne serait pas, on le conçoit, la moins immense. Mais même pour la première, on ne s'imagine pas, si l'on n'y a sondé directement par places, l'immensité et la multiplicité de ce qu'elle aurait à embrasser dans l'intervalle de cent vingt-quatre ans, depuis 1665, date de la fondation du *Journal des Savants,* jusqu'à 89. L'utilité et le jour qui en rejailliraient pour l'appréciation littéraire des époques qui semblent épuisées, ne paraissent point avoir été assez sentis. Dans l'histoire qu'on a tracée jusqu'à présent de la littérature des deux derniers siècles, on ne s'est pris qu'à des œuvres éminentes, à des monuments en vue, à de plus ou moins grands noms : les intervalles de ces noms, on les a comblés avec des aperçus rapides, spirituels, mais vagues et souvent inexacts. On a trop fait avec ces deux siècles comme le touriste de qualité qui, dans un voyage en Suisse, va droit au mont Blanc, puis dans l'Oberland, puis au Righi, et qui ne décrit et ne veut connaître le pays que par ces glorieux sommets. Le plain-pied moyen des intervalles n'a pas été exactement relevé, et on ne l'atteint ici que par cette immense et variée surface que présente la littérature des journaux. Il y a en ce sens une carte du pays à faire ; qui, à l'exemple de ces bonnes cartes géographiques, marquerait la hauteur relative et le degré de relèvement des monts par rapport à ce terrain intermédiaire et continu. Jusqu'ici encore, on a, par-ci par-là, rencontré et coupé des veines au passage : il y a à suivre ces veines elles-mêmes dans leur lon-

gueur, et bien des rapports constitutifs et des lois de formation ne s'aperçoivent qu'ainsi. Ce sont des enfilades de galeries qu'on ne se figure que si l'on y a pénétré. On aurait beau dire d'un ton léger : « Que voulez-vous tant fouiller, » et pourquoi s'embarrasser de la sorte? Ces morts sont morts et ont bien mé» rité de mourir; qu'ils dorment à jamais en leurs corridors noirs. Cette litté» rature oubliée était juste à terre en son vivant; elle est aujourd'hui sous » terre; elle n'a fait que descendre d'un étage. Allez aux grands noms, aux » pics éclatants; laissez ces bas-fonds et ces marnières. » Mais il ne s'agirait pas ici de réhabiliter des noms; les noms en ce genre sont peu; les hommes y sont médiocrement intéressants d'ordinaire, et même les personnes morales s'y trouvent le plus souvent gâtées et assez viles; il s'agirait de relever des idées et de prendre les justes mesures des choses autour des œuvres qu'on admire. Quand on a vécu très-au centre et au foyer de la littérature de son temps, on comprend combien, en ce genre d'histoire aussi (quoiqu'il semble que là du moins les œuvres restent), la mesure qui ne se prend que du dehors est inexacte et, jusqu'à un certain point, mensongère et convenue; combien on surfait d'un côté en supprimant de l'autre, et comme de loin l'on a vite dérangé les vraies proportions dans l'estime. Eh bien! au XVIII^e siècle c'était déjà ainsi; tout ce qu'on trouve de bonne heure dans les journaux d'alors est une source fréquente d'agréable surprise. *Le Mercure*, le plus connu, n'en représente guère que la partie la plus fade et la moins originale. Quand on aura parcouru la longue série qui va de Desfontaines, par Fréron, à Geoffroy, on saura sur toute la littérature voltairienne et philosophique un complet revers qu'on ne devine pas, à moins d'en traverser l'étendue. Quand on aura feuilleté le *Pour et Contre* de l'abbé Prévost, et plus tard les journaux de Suard et de l'abbé Arnaud, on en tirera, sur l'introduction des littératures étrangères en France, sur l'influence croissante de la littérature anglaise particulièrement; des notions bien précises et graduées, que Voltaire, certes, résume avec éclat, mais qu'il faut chercher ailleurs dans leur diffusion. Si les *Nouvelles ecclésiastiques* (jansénistes), qui commencent à l'année 1728 et qui n'expirent qu'après 1800, ne donnent que la triste histoire d'une opinion, ou plutôt, à cette époque, d'une maladie opiniâtre, étroite, fanatique, et comme d'un nerf convulsif de l'esprit humain, les Mémoires de Trévoux, dans les portions qui confinent le plus au XVII^e siècle, offrent un fond mélangé d'instruction et de goût, le vrai monument de la littérature des jésuites en français, et qui, ainsi qu'il sied à ce corps obéissant et dévoué à son seul esprit, n'a porté à la renommée le nom singulier d'aucun membre (1). Il serait fastidieux d'énumérer, et moi-même je n'ai jamais traversé ces pays qu'en courant; mais un jour il m'est arrivé aux champs, dans la bibliothèque d'un agréable manoir, de rencontrer et de pouvoir dépouiller à loisir plusieurs années de cette considérable et excellente collection intitulée *l'Esprit des Journaux*, laquelle, commencée à Liége en 1772, s'est poursuivie jusque vers 1815.

(1) Je suis tenté vainement de citer le nom de Tournemine comme se rattachant le plus en tête à la rédaction des Mémoires de Trévoux : Tournemine a-t-il obtenu ou gardé quelque chose qui ressemble à de la gloire?

Je ne revenais pas de tout ce que j'y surprenais, à chaque pas, d'intéressant, d'imprévu, de neuf et de vieux à la fois, d'inventé par nous-mêmes hier. Cet *Esprit des Journaux* était une espèce de journal (disons-le sans injure) voleur et compilateur, qui prenait leurs bons articles aux divers journaux français, qui en traduisait à son tour des principaux journaux anglais et allemands; et qui en donnait aussi quelques-uns de son cru, de sa rédaction propre. Voilà un assez bel idéal de plan; ce semble. *L'Esprit des Journaux* le remplissait très-bien. Que n'y ai-je pas retrouvé dans le petit nombre d'années que j'en ai parcourues! Nous allons oubliant et refaisant incessamment les mêmes choses. Cette toile de Pénélope, dans la science et la philosophie, amuse les amants de l'humanité, qui s'imaginent toujours que le soleil ne s'est jamais levé si beau que ce matin-là, et que ce sera pour ce soir à coup sûr le triomphe de leur rêve. Savez-vous qu'on était fort en train de connaître l'Allemagne en France avant 89? Bonneville et d'autres nous en traduisaient le théâtre. Cette Hroswita, si à propos ressuscitée par M. Magnin, était nommée et mentionnée déjà en plus d'un endroit; sans l'interruption de 89, on allait graduellement tout embrasser de l'Allemagne, depuis Hroswita jusqu'à Goethe. Les poésies anglaises nous arrivaient en droite ligne; les premiers poëmes de Crabbe étaient à l'instant analysés, traduits. Savoir en détail ces petits faits, cela donne un corps vraiment à bien des colères de La Harpe, aux épigrammes de Fontanes. *L'Allemagne* de Mme de Staël n'en est pas moins un brillant assaut, pour avoir été précédé, avant 89, de toutes ces fascines jetées dans le fossé. Mon *Esprit des Journaux* me rendait sur Buffon (1) des dépositions originales qui ajouteraient un ou deux traits, je pense, aux complètes leçons de M. Villemain. Dans une préface de Mélanges tirées de l'allemand, Bonneville (et qui s'aviserait d'aller lire Bonneville si on ne le rencontrait là?) introduisait dès lors cette manière de crier tout haut famine et de se poser en mendiant glorieux, rôle que je n'avais cru que du jour même chez nos grands auteurs. Jusqu'à plus ample recherche, c'est Bonneville qui a droit à l'invention. Mais on était encore en ces années dans l'âge d'or de la maladie, et un honnête homme, Sabatier de Cavaillon, répondant d'avance au vœu de Bonneville, adressait, en avril 1786, comme conseils au gouvernement, des observations très-sérieuses *sur la nécessité de créer des espions du mérite* (2). « Épier le mérite, » le chercher dans la solitude où il médite, percer le voile de la modestie dont » il se couvre, et le forcer de se placer dans le rang où il pourrait servir les » hommes serait, à mon avis, un emploi utile à la patrie et digne des meil- » leurs citoyens. Ce serait une branche de police qui produirait des fruits in- » nombrables... » Voilà l'idée première et toute grossière, me disais-je; celle de se dénoncer soi-même et de s'octroyer le bâton n'est venue qu'après.

En somme pourtant, cette histoire des journaux français avant 89 ne serait pas infinie. Les Beuchot, les Brunet, les Quérard, doivent en posséder par devers eux la plupart des éléments positifs. Je sais dans la bibliothèque de Besançon une chambre pas très-grande et qui n'est garnie que des collections de

(1) Juin et juillet 1788.

(2) *Esprit des Journaux* avril 1786 (extrait du *Journal Encyclopédique*).

ces vieux journaux littéraires ; en s'enfermant là pendant quelques mois, et non sans le docte Weiss (*genius loci*), on ferait beaucoup.

Mais c'est à dater de 89 surtout que les difficultés et les exigences du sujet se multiplieraient, et que le complet (littéraire et politique) deviendrait plus indispensable et plus insaisissable à la fois. Hélas! ne nous exagérons rien : combien peu de gens, d'ici à quelques années, seront encore à même de contrôler et de contredire en ce genre l'approximatif de nos travaux! Les Rœderer, les Fiévée, les Michaud, ont déjà emporté le plus vif de cette histoire dans la tombe.

Et l'entreprise que je propose en ce moment et que je suppose, cette espèce de rêve *au pot au lait* que j'achève en face de mon écritoire, cette histoire de journaux donc, dans son incomplet même et son inexact inévitable, se fera-t-elle? J'en doute un peu. On est entraîné, le vent chasse, le courant pousse, le rivage se perd de vue. L'incomplet est le propre de l'homme ; il laisse tout monument voisin de la ruine. A côté d'une aile qui finit, l'autre demeure en suspens; les plus beaux siècles ne sont que des Louvres inachevés. Et quand il achèverait, le temps y met bon ordre en détruisant. Que ce débris vienne du temps ou de l'homme même, c'est bientôt de loin la seule marque qui reste de lui. Ce qui n'empêche pas qu'il ne nous faille travailler chacun à son jour, et faire vaillamment à son poste comme si tout devait durer et se finir. La vie humaine, il y a longtemps qu'on l'a dit, ressemble à la guerre : chacun n'a qu'à tenir son rang avec honneur et qu'à faire sa fonction, comme si la mort n'était pas là dans tous les sens, qui sillonne.

Qu'on nous pardonne ces graves rêveries qu'ont amenées insensiblement et que justifient peut-être ces idées si contrastantes de Rome et de journaux, ce bruyant passé d'hier et cet antique et auguste passé, tous les deux à leur manière presque sans histoire ; la ville éternelle en partie douteuse et ses cinq siècles de grandes ombres, la société moderne avec sa marche accélérée, conquérante, ses mille cris assourdissants de triomphe, et son bruit perpétuel de naufrage!

SAINTE-BEUVE.

# MÉLANGES

# D'HISTOIRE NATURELLE.

## LES NYMPHÉACÉES.

LE LOTUS SACRÉ. — L'EURYALE FÉROCE. — LA VICTORIA REGINA. — LE PANOCCO DE L'ARKANSAS.

Des diverses plantes qui naissent au sein des eaux et viennent étaler à la surface leurs feuilles en brillants tapis de verdure, celles qui diaprent ce tapis des plus éclatantes fleurs, appartiennent toutes à une même famille, à la famille des *Nymphéacées*.

Déjà si remarquable par la splendeur ou l'élégance des espèces qu'elle embrassait, cette famille vient encore de s'enrichir d'une espèce nouvelle qui surpasse en beauté toutes les autres : c'est celle à laquelle les botanistes anglais, qui en ont publié les premiers une description un peu complète, ont donné, en l'honneur de leur jeune reine, le nom de *Victoria regina*. Cette plante devient le type d'un genre qu'il faudra ajouter aux quatre ou cinq dont se composait déjà le groupe.

La famille des nymphéacées a été pour les savants un sujet de recherches ardues, une matière à discussions nombreuses; aujourd'hui même ils ne sont pas tout à fait d'accord sur la place qu'il convient de lui assigner dans le règne végétal. Mais peu nous importe, à nous autres pauvres ignorants, qu'elle appartienne à la classe des Monocotylédones ou à celle des Dicotylédones; il nous

suffit de savoir qu'elle est le principal ornement des eaux, et un ornement semé avec profusion, car la nature l'a répandue sur toutes les parties du globe où la végétation conserve quelque vigueur.

Dans nos pays, cette famille est représentée par deux belles espèces que tout le monde connaît : l'élégant *nymphea blanc*, appelé quelquefois *lis des étangs*, et le *nénuphar commun*, dont la fleur, un peu lourde de formes, mais éclatante de couleur, sème de rosaces d'or la nappe verte que déploient ses larges feuilles.

Ces deux plantes, communes dans les eaux dormantes et dans les parties les moins profondes des rivières dont le cours est peu rapide, s'accommodent de climats fort différents; ainsi nous les voyons atteindre d'un côté les régions les plus chaudes de l'Europe, et de l'autre s'étendre jusqu'en Suède où elles ont à braver de rigoureux hivers. Elles se trouvent aussi dans le nord de l'Asie et de l'Amérique.

Une deuxième espèce de nymphea, l'espèce à fleurs bleues, est beaucoup plus délicate, et, en France (du moins à Paris), elle a besoin, pour vivre, de l'abri de nos serres. Elle est originaire des pays chauds et très-commune, par exemple, dans la vallée du Nil. Sa fleur, d'un bleu tendre délicatement nuancé, mérite bien les éloges qu'en ont faits les voyageurs; au reste, elle n'est certainement pas plus belle que celle de notre lis des étangs, et ses feuilles, beaucoup plus petites, offrent, au lieu d'un vert gai, une teinte livide peu agréable à l'œil.

Le nymphea bleu et un autre nymphea à fleurs blanches, diffèrent de celui de notre pays, se trouvent souvent représentés sur les monuments égyptiens, tant dans les sculptures qui couvrent les murailles des temples et des palais, que dans les peintures qui décorent les hypogées; mais une autre espèce, qui figure sur les mêmes monuments, et qui l'emporte à beaucoup d'égards sur toutes celles que nous avons nommées, c'est le lotus rose des anciens, le *nelumbo élégant* des botanistes modernes.

Le lotus rose est mentionné par un grand nombre d'écrivains grecs et latins, tantôt sous ce nom de lotus, qui a été aussi donné à plusieurs autres végétaux, et tantôt sous celui de lis du Nil. Quelques-uns enfin, considérant moins la beauté de la fleur que les usages économiques du fruit, ont désigné la plante par le nom prosaïque de *fève d'Égypte*. C'est ainsi que l'appelle Théophraste, qui, d'ailleurs, nous en donne une description telle qu'on pouvait l'attendre du disciple d'Aristote :

« La fève d'Égypte, dit le botaniste ancien, croît dans les marais et dans les étangs. Sa tige (le pétiole et le pédoncule) a quatre coudées de long; elle est de la grosseur du doigt et égale dans toute sa longueur, à peu près comme un roseau, mais sans nœuds. Le fruit qu'elle porte a la forme d'un guêpier; il contient jusqu'à trente fèves, qui font saillie à la surface, et sont placées chacune dans une loge séparée. La fleur est deux fois plus grande que celle du pavot, et toute rose. Le fruit s'élève au-dessus de l'eau. Les feuilles sont grandes et ont la forme d'un chapeau thessalien.

» Lorsque l'on ouvre une des fèves implantées dans ce réceptacle en forme de guêpier dont nous avons parlé, on trouve à l'intérieur un petit corps plié sur

lui-même, duquel naît la feuille. La racine de la plante est plus épaisse que celle d'un fort roseau, et offre, comme la tige de celui-ci, des divisions bien marquées. Elle sert de nourriture à ceux qui habitent près des marais; ils la mangent tantôt crue, tantôt bouillie ou rôtie. Elle croît spontanément dans ces sortes de lieux; cependant on la sème aussi, et, dans ce cas, on place la graine dans un peu de limon, qu'on entortille de paille, afin qu'elle aille au fond et ne soit pas exposée à se perdre. »

Le lotus rose est représenté sur la mosaïque de Palestrine; ses fruits, ses fleurs et ses feuilles y sont très-fidèlement figurés. Nous retrouvons encore les jeunes fruits et les fleurs de la plante dans la couronne de l'Antinoüs, et Athénée nous apprend à quelle occasion ils étaient devenus l'attribut du favori d'Adrien. Le lotus, enfin est figuré sur la base de la statue du Nil, dont l'original est à Rome, mais dont nous avons, aux Tuileries, une belle copie.

Il semblerait qu'avec le secours de tant d'images exactes des diverses parties du lotus, et avec l'excellente description qu'en avait donné Théophraste, il eût été impossible aux modernes de la méconnaître. C'est cependant ce qui est arrivé aux premiers botanistes qui, à l'époque de la renaissance des lettres, se sont appliqués à reconnaître les plantes indiquées par les anciens. Cela tient à une double cause : d'abord à ce que le nelumbo élégant portait chez les anciens trois ou quatre noms, outre celui de *lotus*, lequel, en revanche, s'appliquait à une douzaine de plantes différentes, mais surtout à ce que nos savants voulaient absolument reconnaître dans quelqu'un des végétaux de l'Égypte ce lotus nelumbo, qui en avait complétement disparu. Au reste, les voyages lointains, qui à cette même époque amenèrent tant et de si importantes découvertes, firent bientôt retrouver dans un autre pays la plante perdue. Comment et quand avait-elle disparu de l'Égypte, c'est ce qu'on n'a pas manqué de se demander, et l'on en a proposé d'abord une explication qui semblait assez plausible, mais qui, comme nous le ferons voir, s'est trouvée insuffisante en ce qu'elle ne s'applique pas à d'autres faits qui évidemment sont liés à celui que nous considérons.

« C'est, disait-on, à l'époque où le christianisme a pris racine en Égypte que le lotus a dû y être détruit, et on se sera appliqué à l'extirper, parce qu'il était devenu, comme toutes les choses qui se rattachaient à l'ancien culte, un objet d'aversion pour les nouveaux convertis. La plante évidemment ne pouvait croître que dans les lieux qui étaient longtemps recouverts par les eaux du Nil, et rien ne nous prouve qu'elle se trouvât fort haut dans la vallée. Or les parties du pays dans lesquelles elle se trouvait confinée, avaient alors une population si nombreuse, qu'en admettant que chacun se soit fait un point de conscience de contribuer à faire disparaître ce souvenir des faux dieux, il n'y aura pas eu besoin de beaucoup de temps pour y parvenir. Ce n'est pas, ajoutait-on, chose commune que de pouvoir faire une bonne œuvre en suivant un mauvais penchant (le penchant à détruire, hélas! si commun parmi les enfants de tout âge); quand donc ces deux motifs d'action sont venus à agir concurremment sur des masses, leur effet a dû être irrésistible. »

Voilà qui est très-bien pour le lotus, qui ne peut fuir ses persécuteurs ni se dérober à leur vue; mais pour un oiseau pourvu de bonnes ailes et à une époque où l'on n'avait pas encore inventé les fusils à percussion, pour un petit

mammifère qui se tient tout le jour caché et auquel le moindre trou offre un asile quand on le surprend dans ses excursions nocturnes, pour un insecte qui a la double ressource de s'enfoncer dans la terre et de s'élever dans l'air, l'explication est un peu en défaut; cependant, pour être bonne dans le premier cas, il aurait fallu qu'elle s'appliquât également aux trois autres, car l'oiseau, le quadrupède et l'insecte, figurés comme la plante sur les monuments, conservés religieusement dans les sépultures, en un mot évidemment liés à l'ancien culte, ont *disparu* de même, et l'on ne peut supposer qu'ils aient été *détruits*.

On me permettra d'entrer ici dans quelques détails, la question étant du nombre de celles où les découvertes du naturaliste peuvent indiquer une direction aux recherches de l'historien.

Vers la fin du siècle dernier, un voyageur français, Olivier, en explorant, dans les environs de Memphis, un puits qui renfermait des momies d'animaux sacrés, y découvrit les restes fort reconnaissables d'une grande musaraigne d'espèce connue, le *mandjourou*. Ce fait qu'il signala, sans y attacher grande importance, ne tarda pas à en acquérir; car les savants qui firent partie de notre expédition d'Égypte, en traçant la faune de ce pays, n'y comprirent aucune espèce de musaraignes. Or le zèle qu'ils ont mis dans leurs recherches, et le temps qu'ils y ont consacré, ne permettent guère de supposer qu'un pareil animal eût pu échapper à leurs investigations, s'il avait existé dans ce pays. La découverte d'Olivier devenait par là, je le répète, un fait très-curieux, mais un fait dont on ne pouvait pas tirer de grandes inductions tant qu'il restait isolé. Il a cessé de l'être depuis quelques années. En effet, parmi les nombreuses curiosités rapportées d'Égypte en 1828, par M. Passalacqua, se trouvaient vingt-sept musaraignes embaumées. Dans ce nombre, il y en avait deux appartenant à la grande espèce déjà signalée par Olivier, deux qui paraissaient ne point différer d'une espèce assez commune en France, la *musette*, et vingt-trois qui révélaient l'existence d'une espèce entièrement nouvelle, aujourd'hui connue sous le nom de musaraigne sacrée, *sorex religiosus*. (Isid., Geoff.)

Il est à remarquer que ces vingt-sept musaraignes ne se présentaient pas comme autant de momies distinctes, mais qu'elles étaient toutes empâtées dans une masse de matière résineuse où se trouvaient aussi engagés quelques oiseaux et quelques reptiles. J'insiste sur cette circonstance, parce qu'elle prouve que la réunion de tous ces animaux n'est point le résultat d'une lente accumulation d'objets considérés comme précieux en raison de leur rareté. Toutes les musaraignes que renfermait cette masse ont dû y être déposées à la fois; elles ont du mourir à peu de jours de distance. On en trouvait donc beaucoup à Thèbes.

Les renseignements historiques ne nous apprenaient rien sur l'existence de ces petits mammifères dans l'Égypte. Il n'en est pas de même relativement à un oiseau dont on a depuis longtemps trouvé les momies. Vingt passages des auteurs grecs et latins nous parlent de l'ibis, nous le montrent habitant les temples, se promenant dans les rues, sur les places publiques des villes les plus populeuses. Il y pouvait, en effet, marcher en toute sûreté, car sa vie était mieux protégée par la loi que celle de l'homme même : tuer, fût-ce involontairement, un de ces oiseaux, c'était un crime que la mort seule pouvait expier.

Par quelles qualités l'ibis méritait-il d'être l'objet d'une telle vénération; c'est

ce qu'ont pris soin de nous dire quelques écrivains, dont je n'entreprendrai pas de produire ici les raisons, parce que je crains de ne les avoir pas bien comprises. Je dois dire cependant que l'oiseau était dûment reconnu pour l'inventeur des clystères, ce qui lui donnait des droits incontestables à la reconnaisance des valétudinaires. Il avait d'ailleurs à l'amour du peuple en général un plus noble titre; c'était son attachement pour le pays, attachement tel, disait-on, qu'il mourait de douleur si on le transportait en terre étrangère. Eh bien! l'ibis, qui, pour cette raison sans doute, était devenu l'emblème de l'Égypte, ne s'y trouve plus aujourd'hui, et c'est dans une autre contrée que l'ont découvert les naturalistes.

A la vérité, les rives du Nil nous présentent encore un oiseau (l'*abou-hannès*, de Bruce) qui a les plus grands rapports avec celui dont nous voyons la figure sur les monuments, dont nous trouvons dans les catacombes les dépouilles embaumées. La ressemblance est même si grande, que Cuvier, qui n'avait pas eu de peine à montrer l'erreur dans laquelle étaient tombés les naturalistes en donnant pour l'ibis sacré une espèce de cigogne à bec recourbé (un *tantale*), crut l'avoir retrouvé dans l'abou-hannès. C'est, en effet, la même taille, la même distribution de parties nues et de parties emplumées, le même arrangement de couleurs. Cependant il y a encore entre les deux espèces des différences constantes, quoique légères, tandis qu'on n'en peut reconnaître aucune quand on compare l'ibis des momies avec un ibis asiatique, dont nos collections se sont depuis quelques années enrichies.

Les Égyptiens étaient grands amateurs de symbolisme, et de même qu'ils voyaient dans l'ibis l'emblème de leur pays, ils voyaient celui du génie qui entretient le mouvement des sphères célestes dans certains insectes remarquables par l'habitude qu'ils ont de faire rouler à la surface du sol une boule dont je voudrais me dispenser de faire connaître la composition. Qu'il me suffise de dire que ces insectes, pour les anciens entomologistes, formaient, avec quelques autres genres dont ils se rapprochent par les mœurs autant que par l'organisation la famille des *bousiers*. Latreille, après Weber, désigne ce genre sous le nom d'*ateuchus*; d'autres naturalistes ont préféré conserver le nom de *scarabée*, qui est plus connu, et qui a été déjà employé par Pline pour les espèces dont nous avons à parler.

La figure des scarabées est répétée à profusion dans les bas-reliefs qui couvrent les monuments égyptiens. On la trouve reproduite en pierres fines, en métaux précieux, dans des bijoux, des cachets, dans des amulettes destinées à être portées au cou. Assez souvent le possesseur de ces joyaux a voulu les emporter avec lui dans la tombe; un autre, plus dévot encore, ne se sera pas contenté de l'image de l'animal vénéré; c'est un vrai scarabée qu'on a dû déposer près de lui, et que nous retrouvons aujourd'hui dans son cercueil.

Les scarabées figurés sur les monuments et dans les bijoux n'appartiennent pas tous à une même espèce, et les passages des auteurs qui ont écrit sur l'Égypte en indiquent aussi plusieurs comme étant l'objet d'une sorte d'adoration. Toutes en général étaient honorées pour les raisons dont j'ai parlé plus haut; mais chacune avait encore quelque particularité qui la recommandait aux respects du peuple : l'une, parce que sa tête offrait une sorte de croissant,

était consacrée à la lune; une autre, parce que son corcelet et ses élytres brillaient de reflets dorés, était consacrée au soleil. Il y a de bonnes raisons pour croire que cette dernière espèce est celle que Latreille désigne sous le nom d'*ateuchus Ægyptiorum*, nom qui, si l'on oublie quelque jour les motifs qui l'ont fait donner, pourra devenir une cause d'erreurs.

L'espèce qui a été le plus souvent figurée est celle qu'on nomme avec Linné *scarabée sacré*, elle se trouve dans presque toutes les parties chaud de l'Europe, et jusque dans le midi de la France; celle-là vit toujours e Égypte. Quant à l'*ateuche des Égyptiens*, il paraît bien constant qu'il disparu du pays, de même que l'ibis sacré, que les musaraignes et le lotu rose.

Les faits que je viens d'exposer, et dont M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avait déjà fait le rapprochement, conduisent nécessairement à conclure, ou que des espèces naturelles à l'Égypte en ont disparu par suite de causes qui nous sont inconnues, ou, ce qui est plus probable, que les anciens Égyptiens tiraient de pays étrangers plusieurs des objets de leur culte.

Nous ne savons encore en quel pays se conserve l'espèce de la musaraigne sacrée; mais rien, jusqu'à présent, ne nous autorise à la considérer comme éteinte, et je ne serais pas étonné que M. Botta nous la rapportât de son prochain voyage dans les contrées qui bordent la mer Rouge; l'ateuche des Égyptiens a déjà été retrouvé par M. Caillaud dans le Sennaar. Quant au mondjourou, à l'ibis des temples et au lotus rose, nous savons qu'ils vivent tous trois dans l'Inde. N'existent-ils pas aussi dans quelque autre partie de l'Asie? C'est ce que l'on n'est pas encore en mesure de dire relativement aux deux animaux. Pour la plante, on sait très-positivement qu'elle s'avance fort loin vers l'est.

L'ibis, dans le Bengale, n'est point l'objet d'une attention particulière; il est du nombre de ces êtres qui, n'étant considérés ni comme utiles, ni comme nuisibles, subsistent sans qu'on prenne aucun soin pour les propager ou pour les détruire. Il n'en est pas de même du mondjourou : c'est un animal très-incommode qui se glise dans les maisons, comme le font chez nous les rats et les souris, et qui a de plus que ces rongeurs l'inconvénient de répandre une odeur musquée très-déplaisante, analogue à celle qu'exhalent les serpents et les caïmans de l'Amérique tropicale. Les Européens établis dans l'Inde le chassent tant qu'ils peuvent de leurs demeures, et, si les naturels ne le persécutent pas également, c'est seulement par suite de ce respect qu'ils ont pour tous les êtres vivants. Le lotus rose est au contraire pour les Hindous, comme il l'était pour les Égyptiens, un objet d'admiration et de respect. Son rôle dans les deux mythologies était-il le même? C'est ce que l'on aurait intérêt à savoir, mais ce qu'on ignorera toujours, sans doute, parce qu'il n'est resté sur la religion de l'ancienne Égypte d'autres données que celles que nous ont fournies des étrangers, probablement très-mal informés. Pour l'Inde, le cas est différent : les livres où furent exposées, dans les temps les plus reculés, les croyances de ce pays, sont parvenus jusqu'à nous, et, grâce aux travaux de nos orientalistes, nous y pouvons puiser des renseignements. Je donnerai donc ici ceux que contient sur le sujet qui nous occupe un de ces livres sacrés, sans prétendre

d'ailleurs expliquer ce que je ne comprends pas moi-même, le sens mystérieux caché sous une légende en apparence fort ridicule.

Voici à peu près ce qu'on trouve dane le *Siwa Purana :*

Vishnou, avant de créer le monde, commença par produire une plante de lotus dont la tige était longue de plusieurs milliers de lieues. De la fleur, encore en bouton, procéda Brahma, qui, se livrant bientôt à de profondes réflexions sur ce qu'il était, et sur ce qu'avait pu être son origine, conclut à la fin qu'il devait sa naissance à la fleur du lotus. Il descendit alors le long de la tige, et continua à cheminer ainsi dans l'espoir d'atteindre jusqu'à la racine ; mais, après cent ans de marche, voyant qu'il n'y arrivait point, il revint sur ses pas, et monta pendant cent autres années. Il était encore loin de la fleur, quand Vishnou se fit voir. Bientôt une querelle s'engagea, et les deux divinités étaient près de se livrer bataille, lorsque Siwa apparut et empêcha le combat. Vishnou alors se transforma en sanglier, et, descendant le long du lotus, il arriva à Patal; Brahma, de son côté, prit la forme d'une oie, et, se dirigeant du côté opposé, il finit par gagner le monde d'en haut.

Le lotus rose tel que le connaissent les hommes, quoique ne pouvant être considéré que comme un chétif représentant de celui qui enfantait des dieux, est toujours, on le pense bien, quelque chose de respectable pour les Hindous; mais il faut dire à leur louange que même quand ils le considèrent sous un point de vue purement profane, ils savent convenablement l'apprécier. Pour n'être pas rare dans leur pays, ce magnifique végétal ne perd rien de son prix à leurs yeux, et ils en font l'ornement des palais.

Les habitants de l'ancienne Égypte n'étaient pas moins sensibles que ceux de l'Inde moderne à la beauté du lotus, et Strabon nous apprend qu'un des plaisirs des voluptueux de cette époque était de se faire promener dans d'élégantes barques sur des lacs dont les eaux étaient couvertes de ces admirables fleurs. Il nous reste même la représentation d'une scène de ce genre où le lotus est figuré d'une manière très-reconnaissable; c'est dans la fameuse mosaïque de Palestrine, que j'ai déja eu occasion de citer.

J'ai retrouvé une scène presque semblable sur un écran chinois que possède une personne de ma connaissance. La peinture, qui est exécutée avec beaucoup plus de correction et de délicatesse que nous ne sommes habitués à en trouver dans ces images de pacotille qu'on nous apporte de Canton, représente le parc d'un homme riche, avec ses pavillons de forme fantasque, ses bosquets de bambous, ses touffes de bananiers, ses ponts, ses ruisseaux. Sur le devant est une petite nacelle qu'une femme jeune et jolie pousse au milieu d'un méandre de lotus, tandis que sa compagne se penche pour cueillir une de ces fleurs. Nous savons, au reste, par les récits des missionnaires, que, parmi les plantes d'agrément qu'on cultive dans le céleste empire, celle-là est une des plus estimées. Ses formes sont fréquemment reproduites par les artistes dans les ornements des vases et des meubles. Je me rappelle en particulier avoir vu, dans un magasin du passage des Panoramas, un bassin d'airain remarquable par ses dimensions et par son élégance, qui était la représentation exacte d'une feuille de lotus.

Outre cette belle nymphéacée, les Chinois en ont une autre qui lui ressemble beaucoup au premier aspect, mais dont les botanistes ont fait le type d'un genre distinct; la seule espèce connue, l'*euryale féroce*, a reçu ce nom, que pour ma part je n'aurais pas voulu donner à une si noble fleur, à cause des épines redoutables qui hérissent ses pédoncules, ses calices et ses fruits.

L'*euryale* a été vue pour la première fois en Europe en 1809, et je ne sais si on l'a eue vivante en France. Quant au lotus rose (*nelumbo élégant*), il a fleuri plusieurs fois dans nos serres. On en a eu, en 1835, au jardin botanique de Montpellier, qui ont passé tout l'été en plein air, et s'y sont même développés beaucoup mieux que ceux qu'on tenait toute l'année sous châssis vitrés. Une des feuilles avait jusqu'à un pied et demi de large, et les fleurs n'avaient pas moins de onze pouces en diamètre.

L'Amérique méridionale paraît ne pas avoir de vrais nelumbos. On avait cru y trouver des euryales; mais l'espèce d'abord désignée sous ce nom appartient certainement au genre Victoria. Ce genre, ainsi que je l'ai dit, a été créé par les botanistes anglais pour une belle plante de la Guyane, qu'ils considéraient à tort comme nouvelle, et que venait de découvrir M. Schomburgk dans une expédition aventureuse vers les sources de la rivière Berbice. Comme le voyageur a donné lui-même la relation de cette expédition, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici le passage de son journal qui se rapporte à la fleur dont nous avons à nous occuper.

« 1er *Janvier* 1837. — Depuis quelques jours nous n'avancions qu'avec une extrême lenteur. Le lit de la rivière s'était resserré, et l'action des eaux contre les rives, au temps des grandes crues, en produisant de nombreux éboulements, avait fait tomber en travers beaucoup d'arbres qui nous barraient quelquefois complétement le chemin. Pour ouvrir un passage aux canots, il fallait avoir recours à la hache, et, neuf fois sur dix, il arrivait que nous avions affaire à des troncs de Mora, arbre dont le bois, le plus dur de tous ceux de la Guyane, augmente encore de dureté quand il a séjourné dans l'eau. Une seule barrière nous arrêtait ainsi quelquefois deux heures ou plus, et parfois nous en rencontrions successivement trois ou quatre, à une petite distance les unes des autres. Notre métier était, comme on le voit, des plus rudes; aussi n'y avait-il de privilége pour personne, et les femmes seules étaient dispensées de mettre la main à la hache.

» Pour comble de disgrâce, une espèce de dyssenterie s'était mise parmi nos Indiens; la plupart avaient, en outre, des rhumes très-fatigants, et quelques-uns étaient assez indisposés pour n'être absolument propres à aucun service.

» Je voyais donc la nouvelle année commencer sous de tristes auspices; et, en songeant à tous les obstacles imprévus qui nous avaient contrariés depuis le moment du départ, à tous ceux que me faisait prévoir comme très-prochains l'arrivée de la saison des pluies, je me sentais profondément découragé. J'étais encore plongé dans ces tristes réflexions, lorsque nous arrivâmes à un point où la rivière s'élargissait tout à coup, et formait, du côté de la rive orientale, comme un grand lac parfaitement calme, le courant s'étant porté entièrement vers la rive opposée. Mes yeux, en parcourant ce bassin, s'arrêtèrent sur un objet éloigné dont je ne distinguais pas bien la forme, mais qui me semblait

être quelque chose d'entièrement nouveau. J'excitai mes rameurs; et bientôt ma curiosité fut satisfaite; elle n'avait pas été vainement excitée; car je me trouvais en présence d'une des merveilles du règne végétal! Toutes les tribulations passées ne furent plus rien dès lors à mes yeux, je venais d'en être amplement récompensé.

» Qu'on se figure les eaux couvertes dans une grande étendue de feuilles arrondies et relevées par les bords en forme de soucoupe, mais ayant de cinq à six pieds de diamètre, et du milieu de ces feuilles naissant des fleurs de taille proportionnée, dont les innombrables pétales nous présentaient toutes les nuances, depuis le blanc pur jusqu'au rose vif. Je ne pouvais me rassasier d'un tel spectacle, et je ramais d'une de ces îles flottantes à l'autre, comme si chacune avait dû m'offrir quelque chose de nouveau.

» La feuille de cette plante n'est pas moins remarquable par sa structure que par ses dimensions. Elle porte en dessous huit nervures principales, saillantes de près d'un pouce, et disposées en manière de rayons également espacés qui divergent d'un centre commun; des nervures secondaires, aplaties en forme de bandelettes, en partent de chaque côté, et, par leurs entre-croisements, divisent toute la face inférieure en cellules comparables à celles d'un réseau de miel : ces cloisons sont garnies à leurs bords libres d'épines roides et élastiques. La face supérieure est lisse, mais on y aperçoit cependant la trace des cloisons dont je viens de parler, ce qui la fait paraître comme aréolée. D'un beau vert en dessus, la feuille est pourpre en dessous, et le bord relevé, participant des deux couleurs, est rouge en dehors et verdâtre en dedans. Le pédoncule de la fleur, près du calice, est épais d'une pouce et garni d'épines très-pointues, longues de huit à neuf lignes. Le calice lui-même est également bien armé; il se divise en quatre sépales larges de trois pouces et longues de sept. La fleur, au moment où elle vient de s'épanouir, est blanche avec une légère teinte rosée vers le centre; mais cette dernière couleur s'étendant peu à peu, on la trouve le second jour d'un rose uniforme, et dans ces deux états elle est également belle. Enfin, comme si rien ne devait manquer à sa perfection, elle exhale un parfum des plus doux.

» Ainsi que cela se voit dans d'autres nymphéacées, notre fleur offre un disque charnu et un passage insensible des étamines aux pétales. Ceux de ces pétales qui approchent le plus du calice sont épais, et contiennent à l'intérieur des cellules aériennes qui font l'office de petites bouées et servent à faire flotter la fleur. Le fruit, partagé en plusieurs cellules, contient de nombreuses graines, enchâssées dans une substance spongieuse.

» Nous retrouvâmes cette belle plante en plusieurs autres points de la rivière, et, à mesure que nous la rencontrions plus haut, elle nous présentait de plus grandes dimensions; nous mesurâmes une feuille, qui avait six pieds cinq pouces de diamètre (environ six pieds de France). La partie relevée du bord était haute de cinq pouces et demi; la fleur était large de quinze pouces. »

M. Schomburgk, dans le courant de l'année 1837, envoya en Europe des échantillons de la fleur dont la découverte l'avait rendu si heureux. Ces échantillons, examinés par un savant botaniste, M. Lindley, présentèrent des caractères qui pouvaient autoriser l'établissement d'un nouveau genre et la plante

qui en devenait le type reçut, conformément au désir exprimé par le voyageur, le nom de *Victoria regina*.

On se demande naturellement comment une plante aussi belle a pu échapper aussi longtemps aux investigations des botanistes. Ne se trouverait-elle que dans ces parties reculées de la Guyane, restées jusqu'à ce jour presque inconnues aux Européens? Nullement. Nous savons aujourd'hui qu'elle se trouve dans plusieurs autres contrées de l'Amérique tropicale, et nous savons même qu'elle avait été vue par plusieurs naturalistes. Ainsi Pœppig, vers l'année 1830, l'observa sur l'Amazone; mais il crut pouvoir la comprendre dans le genre euryale, et c'est sous le nom d'*euryale amazonica* qu'elle fut signalée en 1831, dans le journal de Floriep. A peu près vers la même époque, et même un peu plus tôt, notre compatriote, M. Alcide d'Orbigny, l'avait rencontrée beaucoup plus au sud, dans la province de Moxos. Enfin, cinquante ans auparavant, un botaniste allemand, mort en Amérique, et dont les découvertes nombreuses ont été à peu près perdues pour la science, Hæncke, l'avait vue dans la même province, et ses manuscrits, s'ils existent encore, doivent en contenir une description.

Outre l'espèce dont nous venons de parler, le genre Victoria en contient une seconde, qu'un des naturalistes que nous nommions tout à l'heure, M. A. d'Orbigny, avait observée, il y a quelques années, dans les eaux de la province de Corrientes, et dont il avait alors envoyé des échantillons desséchés au Museum d'histoire naturelle. Cette seconde espèce, qui se distingue au premier coup d'œil de la première, en ce que la face inférieure de ses feuilles est blanche au lieu d'être pourprée, est connue dans le pays sous le nom de *maïs d'eau*, parce que ses graines farineuses, grosses comme un petit pois et très-nombreuses dans chaque fruit, sont mangées en guise de maïs.

Le genre Victoria s'étend ainsi dans l'hémisphère sud, jusqu'au vingt-cinquième degré de latitude et même davantage. Du côté nord, il ne paraît pas s'étendre aussi loin : jusqu'à présent du moins, rien n'autorise à croire qu'il se trouve dans l'Amérique septentrionale, quoique plusieurs provinces lui eussent offert un climat aussi doux que celui du Paraguay. Au reste, la flore de l'Amérique centrale est encore trop imparfaitement connue pour qu'on puisse rien affirmer à cet égard; mais ce que l'on sait, c'est qu'en s'avançant un peu plus au nord, et vers la région où s'arrêterait le genre Victoria, si sa distribution dans l'hémisphère boréal était la même que dans l'hémisphère austral, on voit reparaître le genre nelumbo; il y est représenté par une espèce différente de celle qui a été si fameuse dans l'ancien continent. Voici en quels termes en parle M. Timothée Flint, dans sa description de la vallée du Mississipi, tome Ier, page 89 :

« Parmi les plantes aquatiques, il en est une qui, par la beauté de ses fleurs, surpasse toutes les autres et reste sans rivale au milieu d'elles. On la trouve dans les états du sud et dans ceux du centre ; mais c'est surtout dans la vallée de l'Arkansas qu'elle se montre dans toute sa splendeur, et qu'elle atteint ses plus grandes dimensions. Ses feuilles sont ovales, d'un vert brillant et très-lisses à leur surface; les plus grandes ont la taille d'un parasol. Elles flottent à la surface des *bayoux* et des lacs, et sont si rapprochées les unes des autres,

qu'elles forment un plancher continu sur lequel on voit des maubèches et d'autres oiseaux courir, sans se mouiller les pieds, et poursuivant leur proie.

» Cette plante est connue sous différents noms : les Indiens du haut Arkansas la nomment *Panocco*, les botanistes y reconnaissent une nymphéacée, une espèce du genre nelumbo. Sa fleur est la reproduction en grand de celle du *nymphea odorata*, ou lis des étangs de la Nouvelle-Angleterre. C'est la même forme, la même distribution de couleur (le blanc éclatant et le jaune doré), mais ce n'est plus le même parfum ; et la fleur de notre nelumbo, sous ce rapport comme sous celui de la taille, peut être rapprochée de celle du *magnolia grandiflora*. Malgré cette imperfection, elle tient encore le premier rang parmi toutes les fleurs qu'il nous a été donné de voir ; elle est la plus magnifique comme elle est la plus grande.

» On se peindrait difficilement, ajoute notre auteur, l'impression qu'éprouve le voyageur lorsqu'au milieu d'une de ces tristes forêts de cyprès, où l'air étouffé est infesté d'innombrables moustiques, où des eaux noires ne lui offrent que de hideux caïmans, que d'impurs oiseaux cherchant leur nourriture dans la fange, il voit tout à coup apparaître un champ flottant de verdure, couvert d'une multitude des plus belles fleurs que la nature ait jamais produites.

» Le fruit du nelumbo de l'Arkansas consiste en une capsule, dans laquelle sont enchâssées de quatre à six graines, ayant la forme et à peu près la taille du gland. Quand elles sont encore vertes, les Indiens les mangent rôties ; tout à fait mûres, elles peuvent être mangées comme des noix ou réduites en farine ; dans ce dernier état, elles servent à faire une sorte de pain.

» Les racines de la plante sont comme celles du nymphéa, mais plus grosses ; les pédoncules et pétioles qui en partent ont de quatre à dix pieds, et même davantage. »

ROULIN.

FIN DU TOME HUITIÈME.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE VOLUME.


Pages.

X. MARMIER. — Expédition de *La Recherche* au Spitzberg. — X. Les Féroe. 5

L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — Deuxième lettre. 22

ÉMILE SOUVESTRE. — La Terreur en Bretagne. — III. Le Château de la Hunaudaie. 36

ALFRED DE MUSSET. — Idylle. 49

DE SÉGUR-DUPEYRON. — La Marine marchande grecque dans l'Archipel. 54

CH. LABITTE. — Revue littéraire. — *Hugues Capet*, de M. Capefigue. 65

EDGAR QUINET. — Du Génie de l'Art. 75

SAINTE-BEUVE. — Une Ruelle poétique sous Louis XIV. 85

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 100

NISARD. — Hommes illustres de la Renaissance. — III. Mélanchton. — Suite. 109

L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — Troisième lettre. 147

HENRI BLAZE. — Goethe, sa Vie et sa Correspondance. — Dernière partie. 162

ALFRED DE MUSSET. — Débuts de M^lle Pauline Garcia. 202

CRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 208

ADOLPHE BARROT. — Un Voyage en Chine. — Première partie. 215

ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE. — Souvenirs intimes du temps de l'Empire. — Krettly. (*Extrait du Siècle.*) 246

CHARLES NODIER. — Bonaventure Desperiers. 260

L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — La Question électorale. — Quatrième lettre. 278

Pages.

NISARD. — Hommes illustres de la Renaissance. — III. Mélanchton. — Dernière partie. 298
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 327
CHARLES MAGNIN. — Hrosvita, sa Vie et ses Œuvres. — La comédie de *Paphnuce et Thaïs*. 335
ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE. — Souvenirs intimes du temps de l'Empire. — Krettly. (*Extrait du Siècle.*) 367
ADOLPHE BARROT. — Un Voyage en Chine. — Suppression du commerce anglais à Canton. — Dernière partie. 385
SAINTE-BEUVE. — Christel. 422
J.-J. AMPÈRE. — Voyage Dantesque. — Première partie. 434
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 465
ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE. — Souvenirs intimes du temps de l'Empire. — La Mère Moulin, histoire d'une vivandière de la grande armée. (*Extrait du Siècle.*). 473
GEORGE SAND. — Essai sur le Drame fantastique. — Goethe, Byron, Mickiewicz. 489
X. MARMIER. — Expédition de *La Recherche* au Spitzberg. — Beeiren-Eiland. — Le Spitzberg. — Dernière partie. 532
FRÉDÉRIC MERCEY. — Le Musée étrusque du Vatican. 551
SAINT-MARC GIRARDIN. — Gans. — *Ruckblicke auf Personen und Zustande.* 568
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — Histoire politique. 583
ÉMILE-MARCO DE SAINT-HILAIRE. — Souvenirs intimes du temps de l'Empire. — La Mère Moulin, histoire d'une vivandière de la grande armée. (*Extrait du Siècle.*) 591
J.-J. AMPÈRE. — Voyage Dantesque. — Dernière partie. 609
L. DE CARNÉ. — Lettres d'un Député à un Membre de la Chambre des Communes sur la nature et les conditions du Gouvernement représentatif en France. — Cinquième lettre. 638
E. DE CAZALÈS. — Études historiques et politiques sur l'Allemagne. — Première partie. 651
GEORGE SAND. — Pauline. — Première partie. 671
SAINTE-BEUVE. — *Les Journaux chez les Romains*, par M. Joseph-Victor Leclerc. 693
ROULIN. — Mélanges d'Histoire naturelle. — Les Nymphéacées, le Lotus sacré, l'Euryale féroce, la Victoria regina, le Panocco de l'Arkansas. 717

FIN DE LA TABLE.

Revue des deux mondes

1839
8